DES
de l'orient

HISTOIRE GÉNÉRALE

AVEC

REVISION D'HISTOIRE DE FRANCE

RÉCITS — RESUMES — QUESTIONNAIRES
TABLEAUX SYNOPTIQUES & SYNCHRONIQUES
SUJETS DE RÉDACTION

PAR

E. SEGOND [illegible]

[illegible]

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 220 GRAVURES ET 32 CARTES

COURS SUPERIEUR

1re PARTIE — HISTOIRE ANCIENNE

PARIS
LIBRAIRIE D'ÉDUCATION A. HATIER
33, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 33

AVERTISSEMENT

Le présent ouvrage est destiné principalement aux élèves de l'enseignement primaire qui veulent achever leur cours normal d'études et aux personnes qui se préparent à l'examen du brevet supérieur. Il a été composé et rédigé d'après le même plan et dans le même esprit que le *Cours d'Histoire de France*, qui a trouvé auprès du public de nos écoles un accueil si flatteur. On ne s'étonnera pas de voir en tête du volume deux chapitres sur l'histoire de l'Extrême-Orient; depuis qu'il tient tant de place dans les préoccupations de la politique européenne, il n'est plus permis de le mettre de côté, comme on le faisait autrefois. Plus encore que dans l'histoire de France, il a fallu sacrifier bien des faits de l'ordre politique ou militaire, pour donner aux faits les plus importants tout leur relief, et au récit, cette vie sans laquelle il perd tout intérêt. On a fait la part très large à l'histoire de la civilisation et particulièrement à celle de la religion. Tout le monde s'accorde aujourd'hui à le reconnaître : c'est surtout du genre de vie que mènent les hommes et du genre de travail auquel ils se livrent, de la manière dont ils entendent l'organisation de la famille et de la propriété, des idées qu'ils se font de la vie, de la mort, du devoir, de la destinée humaine, de la divinité, que dépendent les mœurs des peuples, leurs institutions, leurs lois, leur politique, leur influence, leur rôle et leur mission historique. C'est donc ce qu'il faut savoir avant tout de leur histoire, et ce n'est pas ce qui excite l'intérêt le moins vif, même chez les enfants. On s'est efforcé de mettre dans tout leur jour les différences, souvent si profondes, qui distinguent les races, les peuples, les civilisations, les époques, les régimes politiques, les institutions sociales, ne fût-ce que pour montrer combien la civilisation chrétienne est supérieure à toutes les autres, même aux plus justement admirées. On n'a rien négligé, en même temps, pour faire sortir du récit des faits qui ont influé en bien ou en mal sur les destinées des peuples, les grands principes de morale politique et sociale qui, tenant à la nature même de l'homme, sont indépendants de la diversité des époques, des pays, des régimes, des civilisations. C'est par ces leçons vraiment pratiques, lorsqu'elles sont discrètement insinuées dans l'esprit du lecteur et qu'on ne fausse pas les faits pour les en faire sortir de force, que l'histoire est un des instruments les plus efficaces de la formation de l'esprit.

Les nombreuses gravures insérées dans le texte ont toutes un caractère historique ou artistique; elles illustrent vraiment le récit et mettent sous les yeux du lecteur ce qu'on ne saisit bien qu'à la condition de l'avoir vu. Des légendes détaillées en facilitent l'intelligence.

Chaque chapitre est suivi d'un résumé qui en contient toute la substance. Il importe que l'un et l'autre soient lus et expliqués avant d'être étudiés. Le résumé seul est destiné à être appris par cœur; mais il est clair qu'un chapitre n'est vraiment possédé que par qui est en état, en s'appuyant sur le résumé, de répondre à toutes les questions qu'on peut lui faire sur le récit, et de le reproduire, *à sa manière*, soit de vive voix soit par écrit.

Les tableaux synoptiques et les tableaux synchroniques placés à la fin de chaque grande période seront d'un grand secours pour la révision. Mais, quiconque a tant soit peu l'expérience de l'enseignement, sait que ces sortes de tableaux n'ont toute leur utilité que si l'on ne se borne pas à les étudier tout faits dans un livre. Le mieux est de les reproduire de tête, après les avoir étudiés, et après un apprentissage suffisant, de les faire soi-même d'avance, pour comparer ensuite son travail avec le modèle. Est-il besoin d'ajouter qu'on ne les étudiera avec fruit qu'à la condition de se reporter en même temps aux leçons auxquelles ils correspondent?

Qu'on nous permette enfin d'appeler l'attention sur les résumés généraux qui terminent l'ouvrage. On y trouvera un aperçu rapide de l'histoire de chacune des nations modernes, où les faits dominants sont mis en lumière avec leur enchaînement naturel. Ainsi détachée des autres, après avoir marché de front avec elles, elle s'éclairera d'un jour nouveau et se fixera plus aisément dans la mémoire.

NOTA. — Dans l'histoire ancienne on a suivi, pour la forme et l'orthographe des noms propres, l'exemple des historiens les plus autorisés, et l'on n'a pas hésité à rompre avec la tradition classique. L'exactitude, en cette matière, est une partie de la couleur locale et, par conséquent, de la vérité historique. Pourquoi continuer à dire *Codrus*, quand les Grecs disaient *Codros*, ou *Menès*, quand les Égyptiens disaient *Mini*? Ce sont surtout les vrais noms des dieux de la Grèce qu'il importait de rétablir. Si *Zeus* est, au fond, le même dieu que *Jupiter*, *Kronos* n'est pas du tout le même dieu que *Saturne*, ni *Athena* la même déesse que *Minerve*. L'emploi des noms latins pour désigner les divinités grecques, donne inévitablement à penser que la mythologie des Grecs est identique à celle des Romains, tandis qu'elle en est profondément différente.

CARTE POUR L'HISTOIRE ANCIENNE DE L'ORIENT

HISTOIRE GÉNÉRALE

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE

L'HISTOIRE UNIVERSELLE

1. Qu'est-ce que l'histoire ? Parmi les événements de toutes sortes qui se produisent à chaque instant dans le monde, il en est qui, par leur grandeur, par leurs conséquences, par le jour qu'ils jettent sur la nature de l'homme ou des choses, ou même par leur singularité, excitent à bon droit l'intérêt. L'histoire est le récit de ces événements importants. Elle ne se borne pas à les raconter dans leur suite chronologique ; elle s'efforce de saisir et de mettre en lumière leur vraie physionomie, de les enchaîner, en démêlant leurs causes souvent cachées et leurs effets immédiats ou lointains, de mesurer leur portée, de montrer enfin par quelle suite de changements le monde est arrivé à l'état où nous le voyons aujourd'hui. En prenant le mot *science* dans son sens le plus large, et sans prétendre assimiler aux sciences proprement dites une connaissance qui n'en saurait avoir l'exactitude, on peut définir l'histoire la *science du passé*.

La nature a son histoire. Non seulement les espèces innombrables qui peuplent la terre et les mers, mais le globe terrestre lui-même, le système solaire, le ciel tout entier, ont eu leurs changements, leurs vicissitudes, leurs révolutions. La géologie, qui est l'histoire de la terre, est un chapitre de l'*histoire de la nature*.

Mais le nom d'histoire s'applique par excellence à l'*histoire*

de l'humanité. C'est le tableau de l'origine, du développement, du déclin, de la dissolution des sociétés humaines, des luttes qu'elles ont soutenues, des révolutions et des transformations qu'elles ont subies à travers la suite des âges.

Longtemps les historiens ne se sont guère occupés que des guerres, des traités, des révolutions politiques ; aujourd'hui l'histoire des arts, des lettres, de la philosophie, des sciences, des institutions sociales, des mœurs, de la religion, en un mot de la *civilisation*, tient la place principale dans l'histoire de l'humanité.

2. L'histoire générale ou universelle. — Chaque race, chaque peuple a son histoire particulière. Mais les peuples les plus divers ont une origine commune ; beaucoup ont été, dès les premiers âges, en relation les uns avec les autres, et, avec le progrès du temps et de la civilisation, les plus éloignés ont fini par se connaître. A vrai dire, le genre humain est comme un grand corps dont tous les membres sont solidaires, et, pour en bien connaître une partie, il est indispensable de connaître toutes les autres. Il y a donc aussi une *histoire générale* ou *universelle*, qui nous représente la suite des affaires humaines dans tous les temps et chez tous les peuples. « Comme donc, en considérant une carte universelle, vous sortez du pays où vous êtes né pour parcourir toute la terre habitable, ainsi, en étudiant l'histoire universelle, vous sortez des bornes étroites de votre âge, et vous vous étendez dans tous les siècles [1]. »

L'histoire a l'intérêt d'un drame, car on y voit l'homme, avec ses passions, son intelligence, sa liberté, aux prises avec lui-même et avec la nature. Mais le philosophe, le moraliste, le publiciste, l'homme d'État, y puisent d'utiles leçons. « Il n'y a pas de meilleur moyen de découvrir ce que peuvent les passions et les intérêts, les temps et les conjonctures [2]. » En nous faisant voir l'enchaînement des affaires humaines, elle nous apprend avec combien de réflexion et de prévoyance elles doivent être gouvernées.

[1] BOSSUET, *Discours sur l'Histoire universelle*, Avant-propos.
[2] ID., *ibid.*

3. Sources de l'histoire. — Les sources où l'historien puise la connaissance du passé sont de trois sortes : la *tradition*, les *monuments* et les *documents écrits*. Il appartient à la **critique historique** d'y faire la part de la vérité et du mensonge, de la réalité et de la fiction ; tâche difficile, délicate, qui demande beaucoup de pénétration, une extrême sagacité, et, par-dessus tout, un sens droit, exercé par une longue pratique.

4. Divisions de l'histoire universelle. — On divise l'histoire universelle en trois grandes parties : 1° l'*Histoire ancienne* de l'Orient, de la Grèce et de Rome, qui va des temps primitifs au IVe siècle de l'ère chrétienne ; 2° l'*Histoire du moyen âge*, qui s'étend du IVe au XVe siècle ; 3° l'*Histoire moderne*, qui commence au XVe siècle et se continue, dans le XIXe, par l'*histoire contemporaine.*

RÉSUMÉ

1. Qu'est-ce que l'histoire ? — L'histoire est la *science du passé*, et plus spécialement l'étude du développement des sociétés humaines.

2. L'histoire générale ou universelle. — Chaque race, chaque peuple a son histoire particulière. Mais il y a aussi une *histoire générale* ou *universelle*, qui nous représente la suite des affaires humaines dans tous les temps et chez tous les peuples.

3. Sources de l'histoire. — Les sources de l'histoire sont la *tradition*, les *monuments* et les *documents écrits*.

4. Divisions de l'histoire universelle. — L'histoire universelle se divise en trois grandes parties :

1° *Histoire ancienne*, des origines au IVe siècle de l'ère chrétienne ;
2° *Histoire du moyen âge*, du IVe au XVe siècle ;
3° *Histoire moderne et contemporaine*, du XVe siècle à nos jours.

QUESTIONNAIRE

1. Qu'est-ce que l'histoire ? — A quelle histoire s'applique par excellence ce nom ? — 2. Qu'est-ce que l'histoire universelle ? — Quelle est l'utilité de l'histoire ? — Quel intérêt présente l'histoire ? — — 3. Quelles sont les sources de l'histoire ? — 4. Comment se divise l'histoire universelle ?

Caïn fuyant devant l'Éternel, d'après le tableau de Cormon (musée du Luxembourg).

Caïn marche le premier, ses enfants derrière lui. Ils emportent avec eux le produit de leur chasse. Ils sont vêtus de peaux de bêtes. Caïn porte à sa ceinture une hache en silex taillé. Derrière lui, sur une civière faite de troncs d'arbres, une femme, deux enfants et un animal tué. Des quartiers de venaison pendent autour de la civière.

LIVRE 1

HISTOIRE ANCIENNE DE L'ORIENT

CHAPITRE I

ORIGINES DE L'HUMANITÉ

5. La création et le déluge. — Tout le monde connaît le tableau, admirable de simplicité et de grandeur, que trace la **Genèse**[1] des origines de l'humanité. On y voit « l'homme créé à l'image de Dieu ; tous les hommes renfermés en un seul, et sa femme même tirée de lui ; la concorde des mariages et la société du genre humain établie sur ce fondement ; l'innocence et la félicité de l'homme dans le *paradis* ; la *chute* d'Ève et d'Adam funeste à toute leur postérité ;

[1] La *Genèse*, ou livre des Origines, est le premier des cinq livres du *Pentateuque*, qui est lui-même la première partie de la *Bible*. Les interprètes catholiques les plus autorisés s'accordent à reconnaître qu'elle ne fournit pas les données nécessaires pour déterminer, même approximativement, les dates de la création et du déluge.

la première *promesse de la rédemption* et la victoire future des hommes sur le démon qui les a perdus[1] ».

Caïn, le premier enfant d'Adam et d'Ève, tue son frère Abel par jalousie, et « fait voir au monde naissant la première action tragique ». Puis, fuyant la colère de Dieu, il bâtit la première ville. Ses descendants inventent quelques arts, mais ils se dépravent de plus en plus. La postérité de Seth, d'abord fidèle à Dieu, se corrompt à son tour en se mêlant à celle de Caïn. Dieu « se repent alors d'avoir fait l'homme » et noie le genre humain dans les eaux du déluge, à l'exception de Noé et de sa famille, qui seuls ont trouvé grâce devant Lui.

« Près du déluge se rangent le décroissement de la vie humaine, le changement dans le vivre et une nouvelle nourriture substituée aux fruits de la terre; quelques préceptes donnés à Noé de vive voix; la *confusion des langues* arrivée à la *Tour de Babel* premier monument de l'orgueil et de la faiblesse des hommes; le partage des trois enfants de Noé et la première distribution des terres

« La mémoire de ces trois premiers auteurs des nations et des peuples s'est conservée parmi les hommes. **Japhet**, qui a peuplé la plus grande partie de l'Occident, y est demeuré célèbre sous le nom fameux d'*Japet*. **Cham** et son fils Chanaan n'ont pas été moins connus parmi les Egyptiens et les Phéniciens; et la mémoire de **Sem** a toujours duré dans le peuple hébreu, qui en est sorti. »

Ajoutons que dans le tableau de la filiation des peuples, la Genèse se borne à la race blanche. Elle ne dit rien des trois races inférieures, la jaune, la rouge et la noire, qui avaient été jusque-là et devaient rester étrangères à l'histoire du peuple d'Israel[2].

6. Hommes préhistoriques. — En dehors de l'antique tradition conservée et consacrée par nos Saints Livres, nous n'avons, pour nous renseigner sur les premiers âges de l'humanité, que les restes *fossiles*[3] des hommes préhistoriques

[1] Bossuet, *Discours sur l'Histoire universelle*, 1re partie.
[2] Abbé Vigouroux, *Manuel biblique* t. I, 1re partie, ch. v, al. 1.
[3] **Fossiles** : que l'on trouve *enfouis* dans les diverses couches du globe.

et les débris de leur industrie, retrouvés au fond de quelques cavernes ou dans les couches plus ou moins profondes des terrains quaternaires, en Europe, en Amérique et dans quelques parties de l'Asie. Ils témoignent d'une vie misérable, mais ils attestent en même temps le génie inventif de l'homme. Rien ne prouve, d'ailleurs, que sur toute la surface des terres habitées les hommes fussent réduits à cet état de barbarie. Il semble que sur les plateaux de l'Asie centrale, où se fit le premier établissement du genre humain, les premiers arts, l'art pastoral, l'agriculture, l'art de se vêtir et de se loger n'aient jamais cessé d'être en vigueur. C'est pourquoi on voit tout venir « de ces terres toujours habitées ». Il semble aussi que ce soient des migrations nouvelles, venues de ces contrées privilégiées, qui, à chacune des époques de l'âge préhistorique, ont suscité, dans les autres parties du monde le progrès de l'industrie chez les races moins favorisées, qui, en s'éloignant de leur berceau, étaient tombées à l'état sauvage.

7. Trois âges. — Dans ce progrès, qui demanda de longs siècles, on a distingué trois âges : 1° l'*âge de la pierre*, où les hommes, ignorant encore l'art de travailler les métaux, se servaient principalement de silex, façonnés avec une habileté croissante ; 2° l'*âge du bronze*, où ils apprirent à fondre le cuivre et l'étain pour en faire l'alliage connu sous ce nom ; 3° l'*âge du fer*, où ils commencèrent enfin à extraire le fer des minerais qui le contiennent, pour le forger et s'en faire des armes, des outils de toutes sortes.

Dans le premier de ces trois âges, ils commencèrent par façonner grossièrement la pierre en la faisant éclater au feu ; puis, dans une période plus avancée, ils surent la tailler et la polir. Dès lors ils se firent aussi des armes et des instruments en os, en bois de cerf et de renne, en ivoire, qu'ils façonnaient et gravaient avec art.

Ils avaient pour demeures des cavernes creusées aux flancs des collines et des montagnes, des huttes grossières élevées sur pilotis au-dessus des eaux. Il leur fallait disputer leur vie à la dent des bêtes féroces. Ils vivaient de pêche et de chasse, ou des productions spontanées du sol.

On ne sait quelle était leur religion ; mais les monuments mégalithiques[1], *menhirs, dolmens, cromlechs*, qu'ils ont laissés, semblent attester le culte qu'ils rendaient à leurs morts, car ces pierres colossales paraissent être des monuments funéraires. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'idolâtrie ne tarda pas à se répandre par tout l'univers. « Les hommes avaient conservé une idée obscure de la puissance divine qui se soutenait par sa propre force, mais qui, brouillée avec les images venues par leurs sens, leur faisait adorer toutes les choses où il paraissait quelque activité et quelque puissance », le soleil, les étoiles, le feu et les éléments, toutes les forces de la nature et jusqu'à leurs propres passions.

RÉSUMÉ

5. La création et le déluge. — Le tableau des origines de l'humanité est tracé dans le premier livre de la Bible, qu'on appelle la **Genèse.** Dieu crée l'homme à son image et tire de lui sa femme pendant son sommeil. Après leur faute, Adam et Eve sont chassés du Paradis ; leur postérité se répand sur la terre, et, à cause de ses crimes, mérite d'être exterminée par le Déluge. Noé seul et sa famille trouvent grâce devant Dieu : les trois fils de Noé, Sem, Cham et Japhet peuplent de nouveau la terre.

6. Hommes préhistoriques. — En dehors de nos Saints Livres, nous n'avons, pour nous renseigner sur les premiers âges de l'humanité, que les restes fossiles des *hommes préhistoriques* et les débris de leur industrie, qui témoignent d'une vie misérable. Il semble que dans les *régions de l'Asie*, où se fit le premier établissement du genre humain, les premiers arts n'aient jamais cessé d'être en vigueur.

7. Trois âges — Dans ces temps préhistoriques on a distingué trois âges :

L'*âge de la pierre*, où les hommes employaient des instruments en silex éclaté ou taillé ;

L'*âge du bronze*, où ils apprirent à fabriquer cet alliage ;

L'*âge du fer*, où ils apprirent à tirer ce métal de ses minerais.

QUESTIONNAIRE

5. Où se trouve le tableau des origines de l'humanité ? — Quels furent les trois premiers auteurs des nations ? — 6. Quelles sont nos autres sources pour l'histoire des premiers temps de l'humanité ? — Où se fit le premier établissement du genre humain ? — 7. Combien d'âges a-t-on distingués dans le progrès de la civilisation ? — Que sait-on des premiers hommes ? — Qu'entend-on par menhirs, dolmens, cromlechs ? — Les premiers hommes avaient-ils une religion ?

[1] **De deux mots grecs, qui signifient *grandes pierres*.**

Une fois par an, le Fils du Ciel conduit solennellement la charrue.

CHAPITRE II

CHINE

8. La Chine. — De tous les anciens empires dont l'origine se perd dans la nuit des temps primitifs, le seul qui subsiste encore est l'empire chinois. Il doit ce privilège à son isolement, à la solidité de sa constitution, au génie de la race chinoise. Située à l'orient de l'Asie, la Chine proprement dite est séparée des autres pays, à l'est par l'océan, au sud, à l'ouest, au nord par de hautes chaînes de montagnes ou par des steppes immenses. Arrosée par de grands fleuves, sillonnée par de longues chaînes, réunissant tous les climats et toutes les cultures, elle suffit à tous les besoins de ses habitants et leur permet de se passer des étrangers. Sobres, industrieux, infatigables, les Chinois ont su, dès la plus haute antiquité, tirer un admirable parti des ressources qu'elle leur offrait. Ils ont toujours estimé par-dessus tout les travaux et les arts de la paix, et leurs princes, animés de cet esprit pacifique, sont célébrés dans leurs annales, non pour leurs victoires ou leurs conquêtes, mais pour les services qu'ils ont rendus au pays. Enfin il n'y a pas de peuple qui ait entouré ses traditions, ses institutions antiques, ses vieilles coutumes, d'un respect aussi religieux.

9. Antiquité de l'empire chinois. — Le teint jaune des Chinois, la forme quadrangulaire de leur tête, leurs pommettes saillantes, leurs yeux allongés en amande, montrent qu'ils appartiennent à la *race jaune* ou *mongole*. A quelle époque s'établirent-ils en Chine? On l'ignore. A les en croire, l'origine de leur race remonterait à des milliers de siècles. Mais leurs livres sacrés ne disent rien de cette antiquité fabuleuse. Ils attribuent la fondation de l'empire chinois à *Fo-hi*, qui, trois ou quatre mille ans avant Jésus-Christ, aurait entouré les villes de murailles, inventé le calendrier, les règles de la musique, la médecine, le labourage, institué le mariage et les rites des sacrifices. C'est donc à cette époque que les Chinois auraient abandonné la vie pastorale pour devenir agriculteurs. Leur premier établissement paraît avoir été formé dans le *Sham-si*, sur le grand fleuve du nord, le *Hoang-Ho* ; c'est de ce centre qu'ils rayonnèrent ensuite dans toutes les directions, à mesure qu'ils se multipliaient avec cette exubérance qui a toujours été et est encore un des caractères de leur race.

La suite de leurs dynasties vraiment historiques ne remonte qu'à l'an 2000[1] environ. *Yu*, le fondateur de la première, commença le cadastre de l'empire. *Vou-Vang*, le fondateur de la troisième (vers 1050), et son successeur, *Tsching-Vang*, furent des princes guerriers et réformateurs. Ils reculèrent les limites de l'empire jusqu'à la mer orientale et au fleuve bleu, *Yan-Tsé-Kiang* ; en même temps ils rétablissaient les bonnes coutumes et corrigeaient les mauvaises, en donnant une organisation mieux définie au régime féodal, qui était en vigueur depuis les temps primitifs. Mais les troubles, les luttes intestines, qui déjà, à plusieurs reprises, avaient bouleversé le pays, se renouvelèrent bientôt avec une fureur croissante, et l'empire se morcela. Pendant cette période de confusion apparurent les deux grands maîtres de la sagesse chinoise, *Lao-Tseu* (vers 600 av. J.-C.) et *Kong-Fu-Tseu*, ou *Confucius* (vers 500 av. J.-C.).

1. Jusqu'au VIII^e siècle avant J.-C. les dates de l'histoire de la Chine sont purement conjecturales.

Au IIIe siècle avant notre ère, l'ordre fut enfin rétabli par l'avènement de la quatrième dynastie, celle des **Thsin,** l'une des plus puissantes maisons féodales de ce temps : c'est elle qui a donné son nom à la Chine. Vers 214, *Thsin-Shi-Hoang-Ti*, le plus grand prince de cette famille, fit construire la *Grande Muraille*, pour arrêter les incursions des *Huns;* plusieurs millions d'hommes y travaillèrent pendant dix ans et quatre cent mille moururent à la peine. A l'intérieur, il soumit et désarma les grands feudataires, organisa une hiérarchie de fonctionnaires, instruments dociles de l'empereur, persécuta les lettrés, qui lui opposaient les anciennes traditions, et, pour avoir raison de leur résistance, ordonna de brûler tous les livres, excepté ceux de médecine et d'agriculture.

Au Ier siècle avant Jésus-Christ, la Chine entra, à ce que l'on croit, en relations avec les Romains, qui la nommaient la *Serique*, ou *pays de la soie*. Une ambassade chinoise s'arrêta dans l'Inde, vers la même époque, et en rapporta le culte de *Bouddha*, le *Fo* des Chinois. Au commencement du moyen âge, les discordes renaissantes et l'invasion des Tatares amenèrent la division de la Chine en deux empires, qui ne s'unirent de nouveau qu'au VIe siècle de notre ère.

10. Religion. — C'est dans les *Kings* [1], livres sacrés des Chinois, qu'il faut chercher la religion primitive de la Chine. Un seul, le cinquième, est l'œuvre de Confucius; compilés ou revisés par lui, les autres lui sont de beaucoup antérieurs. Par une altération de l'idée de Dieu que nous retrouverons chez les anciens *Aryas*, les Chinois confondirent Celui qui règne au plus haut des cieux avec le ciel même; ils l'adorèrent sous le nom de *Thian* ou *Tien*, et finirent par associer au culte du Ciel celui de la Terre, qui concourt avec lui à la production des êtres. Par une singularité qui les distingue des autres peuples de l'antiquité, ils n'avaient point d'idoles, ni même de temples; ils n'avaient pas, non plus, de prêtres :

[1] Le mot *King* signifie en chinois la *chaîne d'une étoffe;* nous disons, par une métaphore analogue, le *tissu du discours*, ou encore le *texte* d'un auteur.

l'empereur, dans l'empire, le père de famille dans sa maison, offraient les sacrifices et accomplissaient les rites prescrits par la coutume.

Le culte des ancêtres, aussi vieux que celui du Ciel et de la Terre, tient beaucoup plus de place dans la vie religieuse des Chinois. C'est un lien indestructible qui, rattachant chaque génération à celles qui l'ont précédée, perpétue les familles à travers la suite des siècles. De là aussi le culte du passé, de ses traditions, de ses rites, de ses coutumes, qui est une des causes principales de l'immobilité de la société chinoise.

Confucius, d'après un manuscrit chinois ancien.

Le culte des ancêtres dérive de la *piété filiale*, devoir suprême, d'où dépendent tous les autres. « Elle se divise en trois sphères immenses : la première est celle des soins et du respect qu'il faut rendre à ses parents ; la seconde embrasse tout ce qui regarde le service du prince et de la patrie ; la troisième et la plus élevée est l'acquisition de toutes les vertus qui font notre perfection, l'accomplissement des grandes actions par lesquelles nous immortalisons notre nom et dont la gloire rejaillit sur nos ancêtres. » L'empereur, *fils du ciel, unique gouverneur de la terre, pere de son peuple*, a droit, lui aussi, à des honneurs divins.

Confucius (550-470), que les Chinois honorent comme l'idéal du sage, contribua puissamment à raffermir pour des siècles, dans sa patrie, l'empire de ces croyances. Il déclare qu'il n'invente rien : « Je suis, dit-il, un homme qui aime l'antiquité et qui en recherche avec ardeur les doctrines. » C'est

avant tout un moraliste, et, selon le génie de sa race, sa morale est toute pratique ; sensée, animée d'un esprit de tolérance, de justice, d'humanité, elle manque d'élévation ; la pensée de Confucius répugne à tout ce qui dépasse l'horizon des choses terrestres et de la vie présente.

Avant lui, *Lao-Tseu* (vers l'an 600) avait tenté de résoudre le problème de l'origine des choses, dans son *Tao-Te-King*, le *Livre de la Voie et de la Vertu*. Ses sectateurs, méprisés de la classe lettrée, ne tardèrent pas à tomber dans les superstitions les plus grossières. Ils portent le nom de *Tao-Sse*.

Le culte de *Fo*, c'est-à-dire de *Bouddha*, pénétra en Chine dès l'an 217 avant notre ère et se propagea assez rapidement dans le peuple. L'an 65 de notre ère, il comptait assez de prosélytes pour que l'empereur *Meng-Ti* le reconnût officiellement comme troisième religion de l'État.

11. Civilisation. — Il n'y a jamais eu de castes en Chine, et, chose encore plus remarquable, les Chinois n'ont jamais eu d'esclaves. A partir du IIIe siècle avant notre ère, le régime féodal ayant été aboli, toutes les fonctions devinrent accessibles à tous, et l'administration passa aux mains des lettrés. L'enfant le plus pauvre, le plus obscur, peut subir les trois examens qui ouvrent les rangs de cette aristocratie, unique au monde, donnent accès à tous les emplois, et confèrent, avec le droit de désigner à l'empereur ceux qui en sont les plus dignes, le droit, encore plus étonnant, d'écrire la vérité dans les annales de l'empire.

La civilisation de la Chine est relativement fort ancienne. Dès les premiers temps, les Chinois s'adonnèrent à l'agriculture et l'honorèrent comme le premier des arts. Il fallait bien qu'ils apprissent à tirer de la terre tout ce qu'elle peut donner pour nourrir une population toujours croissante et conjurer ces famines périodiques qui ont été, à toutes les époques, le fléau de ce pays. Leurs premiers empereurs passent pour avoir tracé les règles du labourage, et c'est sans doute à ces temps primitifs que remonte l'usage en vertu duquel, une fois par an, le Fils du Ciel conduit solennellement la charrue. De bonne heure aussi la Chine fut sil-

donnée de routes et de canaux. En même temps les autres arts utiles, la médecine, les arts mécaniques, étaient cultivés avec succès par ce peuple industrieux. Mais il n'en fut pas de même des sciences. Aussi l'industrie chinoise, arrivée à un certain point, est-elle restée stationnaire. Ses produits les plus remarquables sont la porcelaine et les soieries. Les Chinois prétendent que l'élevage des vers à soie était en honneur dès le règne de Hoang-Ti, vers 2700 avant l'ère chrétienne.

Les anciens Chinois ont écrit leurs annales : des cinq *Kings*, deux, le *Chou-King* et le *Choun-Tseu*, sont historiques. Ils ont aussi cultivé la poésie : le *Chi-King*, ou livre des vers, se compose de petits poèmes lyriques dont l'inspiration manque d'élévation et de grandeur, mais dont les connaisseurs vantent l'élégante simplicité et la grâce naïve.

Telle est l'origine de cette antique civilisation, si différente de toutes les autres, « si semblable à elle-même, à travers les révolutions les plus violentes et les mouvements les plus désordonnés ». « Depuis plus de 4000 ans, dit un publiciste contemporain, M. Le Play, l'empire chinois conserve, avec la fécondité, une stabilité qui n'a existé au même degré chez aucun autre peuple. C'est parce qu'il a fondé ses coutumes sur l'autorité paternelle[1]. »

RÉSUMÉ

8. La Chine. — De tous les anciens empires dont l'origine se perd dans la nuit des temps primitifs, le seul qui subsiste encore est l'empire chinois. Il doit ce privilège à son isolement, à la solidité de sa constitution, au génie de la race chinoise, à sa situation géographique, grâce à laquelle il produit tout ce qui est nécessaire à ses habitants.

9. Antiquité de l'empire chinois. — Les livres sacrés des Chinois attribuent la fondation de leur empire à *Fo-hi* (3 ou 4000 av. J.-C.). Les dynasties historiques ne commencent que vers l'an 2000. Les princes les plus célèbres furent *Yu*, *Vou-Vang*, *Tsching-Vang*. Après eux, le pays fut bouleversé par des luttes intestines. Au IIIe siècle avant notre ère, l'ordre fut rétabli par la

[1] *La Méthode sociale.*

dynastie des *Thsin*, qui donna son nom au pays. Au Ier siècle avant Jésus-Christ, la Chine entra, croit-on, en relations avec les Romains. Au commencement du moyen âge, elle fut envahie par les *Tatares*.

10. Religion. — Il faut chercher la religion primitive de la Chine dans les *Kings* Les Chinois adorèrent le *Ciel* (Thian ou Tien), la *Terre* Le *culte des ancêtres* tient la place principale dans leur vie religieuse. L'empereur a droit à des honneurs divins.

Lao-Tseu (vers 600 av. J.-C) et *Confucius* (vers 500 av. J-C) furent les deux grands maîtres de la sagesse chinoise. Le culte de *Fo* (Bouddha) est reconnu officiellement comme troisième religion.

11. Civilisation. — La civilisation chinoise est relativement fort ancienne. L'*agriculture* fut, dès les premiers temps, honorée comme le premier des arts. L industrie, arrivée à un certain point, est restée stationnaire. L'*industrie de la soie* est très ancienne. Les *porcelaines* de la Chine sont très renommées Les anciens Chinois ont écrit des annales historiques et laissé quelques livres de poésie

QUESTIONNAIRE

8 Quelles sont les causes de la longue durée de l'empire chinois? — Où est située la Chine? — Quel est le caractère des Chinois? — 9. A quelle race appartiennent-ils? — Que disent leurs livres sacrés de la fondation de l'empire chinois? — Vers quelle date commence la série des dynasties historiques? — Quels furent les princes les plus célèbres? — D'où vient le nom de Chine? — Qu'est-ce que la grande muraille? — Les Romains connaissaient-ils la Chine? — 10. Quels sont les livres sacrés des Chinois? — Quelle est la religion primitive des Chinois? — Qu'est-ce que le culte des ancêtres? — Que savez-vous de Confucius? — De Lao-Tseu? — Quelle est la troisième religion de la Chine? — 11. La civilisation chinoise est-elle ancienne? — Quel est l'état de l'industrie? — Ses produits principaux? — A quelle époque commença-t-on à filer la soie? — Que sait-on de la littérature chinoise? — A quoi attribue-t-on la stabilité de l'empire chinois?

CHAPITRE III

INDE

12. Géographie de l'Inde. — A côté de la civilisation chinoise se développa, dès les temps les plus reculés, une civilisation bien différente, mais également stationnaire aujourd'hui, celle des Hindous. L'Inde est une vaste presqu'île qui s'étend des monts *Himalaya* à l'*Océan Indien*. Elle est arrosée dans sa partie septentrionale par deux fleuves

puissants, l'*Indus* et le *Gange*, qui amènent dans la plaine les énormes masses d'eau de l'Himalaya Le delta du Gange est une terre d'une fertilité inouïe ; mais la fièvre y règne en maîtresse pendant la saison chaude : les marais qu'y a formés la saison des pluies exhalent alors des miasmes mortels. Néanmoins la splendeur du ciel, la fertilité du sol, les immenses forêts d'essences rares, la richesse de la faune, l'abondance des diamants et des pierres précieuses, font de l'Inde un pays merveilleux.

13. Race. — Cette nature accablante par sa beauté et sa puissance eut une grande influence sur la race. Nous ne sommes plus ici comme en Chine en face d'une race positive, dont le bon sens est la qualité maîtresse, mais en face d'imaginations ardentes, fécondes, d'âmes contemplatives, d'esprits méditatifs, nés pour les spéculations religieuses et métaphysiques.

La race qui peupla l'Inde descendait du plateau de *Pamir*, dont les découvertes récentes s'accordent à faire le berceau de l'humanité. Les **Aryas**, peuple d'agriculteurs et de pasteurs, vivaient en tribus dans les hautes terres du centre de l'Asie. A une époque et pour des causes inconnues, ils abandonnèrent leur patrie. Une partie d'entre eux se dirigea par le nord-ouest de l'Asie vers l'Europe, qu'ils peuplèrent, sous les noms de *Celtes*, de *Grecs*, de *Latins*, de *Germains* et de *Slaves*. Les *Mèdes* et les *Perses* peuplèrent la région de l'*Iran*, pendant que d'autres tribus, à ce que l'on croit, franchirent l'Indou-Kousch et s'établirent dans la vallée de l'Indus, d'où leur vient leur nom d'*Indiens* ou *Hindous*. L'étude comparée des langues prouve la parenté de ces peuples habitant des régions si éloignées

14. Guerre des rois. Invasion d'Alexandre. — Les Aryas, en venant s'établir dans l'Inde, eurent à soumettre un peuple de race brune, que leurs anciens livres appellent les « mangeurs de chair crue » et qui seraient des *Kouschites*, descendants de Cham. L'histoire de leurs luttes politiques est peu connue. Un souvenir vague est resté de la *Guerre des Rois*, dans laquelle une de leurs tribus, établie la

première, s'efforça en vain d'arrêter l'invasion de dix autres tribus alliées. Douze ou treize siècles avant l'ère chrétienne, les tribus aryennes de l'Inde étaient définitivement établies dans le pays du Gange. La légende parle de deux dynasties de souverains qui jouèrent un rôle important, la dynastie solaire d'*Ayodhya* et la dynastie lunaire d'*Hastinapoura*.

Au IVe siècle avant Jésus-Christ, l'Inde fut envahie par *Alexandre*, roi de Macédoine. Il la conquit en deux ans (327-325); mais, à sa mort, elle échappa à la domination macédonienne. Seleucus et, plus tard, Antiochus le Grand firent des expéditions contre *Tchandragoupta* et son petit-fils *Asoka*, fondateurs d'un empire immense, qu'Asoka étendit jusque dans l'Inde méridionale.

Des traités conclus, à plusieurs reprises, entre les Grecs et les Indiens, permirent aux premiers d'introduire dans l'Inde leurs idées, leurs arts et leurs sciences.

15. Religion. — Il importe peu que l'histoire politique de l'Inde renferme tant d'obscurités. Ce qui a de l'intérêt pour nous dans ce pays, c'est l'histoire des croyances, des idées, de la civilisation. Or, à ce point de vue, nous possédons les documents les plus précieux dans les **Védas**, ou livres sacrés des *Brahmanes*. Le plus important de ces quatre recueils est le **Rig-Véda** ou **Véda** des hymnes. Il renferme toute la religion primitive de l'Inde.

Les grands objets et les forces de la nature y sont déifiés sous les noms de *Dyaus-Pitar*[1], le ciel père ; d'*Agni*, le feu ; d'*Indra*, la pluie ; de *Maruts*, les orages ; d'*Ushas*, l'aurore ; de *Surya*, le soleil. Mais bientôt, à côté de ces dieux populaires, les sages, les rishis (voyants), reconnurent et adorèrent l'*Être un*, infini, innommé, le « souffle, le sang, l'âme de la terre ».

Les Aryas croyaient à l'immortalité et à la transmigration des âmes. De là l'importance des rites de la sépulture, indispensables au bonheur du défunt, de là le culte des âmes des ancêtres, dont le pontife était le chef de famille, et l'autel le

[1] Le *Zeus pater* des Grecs, le *Jupiter* des Romains.

foyer domestique. A ce foyer devait brûler jour et nuit le feu, Agni, la puissance tutélaire de la maison. « O Agni, dit le *Rig-Véda*, tu es la vie, tu es le protecteur de l'homme. »

A cette religion primitive succéda celle des **brahmanes**; ils adoraient *Brahma*, qui était à la fois la cause suprême de l'univers et l'univers lui-même. La tendance du monde à se conserver était représentée par *Vichnou*, et la tendance contraire, ou force destructive, par *Siva*. L'homme n'étant qu'une forme de l'être universel, devait vivre une série interminable de vies dans un cercle sans fin. Sa seule espérance était d'arriver, par la connaissance de la vérité, à une absorption complète dans le sein de Brahma.

Statue de Siva.

Une tradition, propagée par les Brahmanes, divisait la société hindoue en quatre castes : celle des *brahmanes*, sortie de la bouche de Brahma, à laquelle appartenait « tout ce que le monde renferme »; celle des *kchatriyas* ou guerriers, nés du bras de Brahma ; celle des *vaïsiyas*, de sa cuisse ; celle des *soudras*, de son pied. Le kchatriya était né pour défendre le brahmane, le vaïsiya pour le nourrir, le soudra pour le servir. Au-dessous était la classe des *impurs*, au dernier degré de laquelle étaient les *parias*. Entre les diverses castes s'élevait une barrière infranchissable.

L'organisation des États, les prérogatives et les devoirs des brahmanes, des rois, l'organisation des villes et des localités, et le nombre des fonctionnaires chargés de les administrer, tout était renfermé dans la *Loi de Manou*, et il n'était pas permis d'y rien changer.

Cette religion, qui consacrait l'asservissement du peuple indien à une caste, celle des brahmanes, se réduisait de plus

en plus à un ensemble de rites et de formalités, et, repoussant les castes inférieures, les excluait du salut, provoqua la réforme de **Bouddha**, au v^e siècle avant l'ère chrétienne. Pris d'une pitié immense pour les souffrants et les déshérités, il renonça à tous les avantages de la naissance et appela tous les hommes au salut. Il prêchait la pratique des plus belles vertus, le détachement, le courage, la patience et la douceur, la charité ; mais, considérant la vie comme un mal, il n'assignait à la vertu d'autre but que le *nirvâna*, c'est-à-dire l'anéantissement complet de la personnalité humaine. Une foule de disciples accoururent à lui. A sa mort, le bouddhisme était en train de conquérir l'Inde.

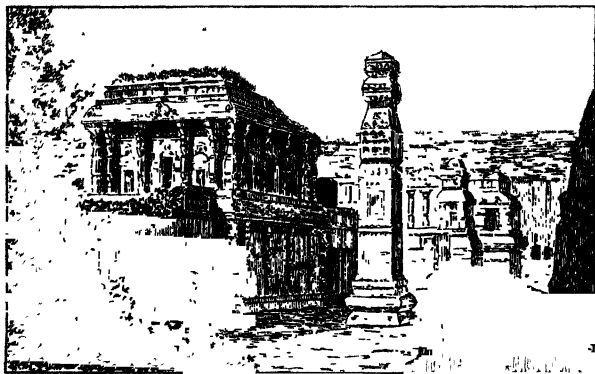
Statue de Bouddha.

Le roi Asoka embrassa la nouvelle religion et la fit prêcher jusqu'à Ceylan et dans la péninsule de Malacca. Mais le brahmanisme prit sa revanche ; et le bouddhisme, banni finalement de l'Inde, s'établit au *Thibet*, en *Chine*, au *Japon*, où il compte encore aujourd'hui environ 300 millions de sectateurs.

16. Civilisation. — La civilisation des anciens Aryas de l'Inde a laissé des monuments qui subsistent encore.

Le caractère de ces monuments est une grandeur sans mesure. Leurs villes, disent leurs livres, bien que construites en bois, avaient un aspect somptueux. Mais ce fut le bouddhisme qui donna l'essor à leur architecture. C'est de cette époque que datent les tombeaux ou *topes*, les *Chaityas* ou temples de Bouddha, les monastères ou *viharas*. Les plus remarquables sont ceux d'*Ellora*, aux excavations prodigieuses.

La littérature hindoue est la plus riche après la littérature grecque. Aux *Védas* et aux commentaires qu'ils ont suscités, il faut ajouter les deux grands poèmes épiques du

Râmâyana et du *Mahâbhârata*, où éclate une imagination exubérante. Le premier renferme les aventures du héros *Rama*, auquel un roi de Ceylan avait ravi sa femme *Sita*. Le second chante la dynastie lunaire d'*Hastinapoura;* il renferme plusieurs épisodes charmants, entre autres celui de *Sakountala*.

Monument d'Ellora.

La tendance religieuse de l'esprit hindou devait être le point de départ d'un vaste développement philosophique. Parmi les écoles philosophiques, les unes restent fidèles à la doctrine des Védas, les autres sont hétérodoxes. Dans leur opposition même, elles ont un air de parenté ; toutes placent la perfection et le bonheur dans l'anéantissement de l'activité personnelle.

L'histoire paraît avoir été inconnue des Hindous ; la linguistique, au contraire, fut de bonne heure cultivée par eux, et ils ont servi de maîtres aux philologues modernes dans l'étude du sanscrit, antique langue de l'Inde.

Ils cultivèrent aussi les sciences. Les mathématiques et la physique ne firent de progrès chez eux qu'après qu'ils furent

entrés en relations avec les Grecs. Mais la médecine fut, dès la plus haute antiquité, en grand honneur parmi les brahmanes.

RÉSUMÉ

12. Géographie de l'Inde. — **L'Inde** est une vaste presqu'île qui s'étend de l'*Himalaya* à l'*Océan Indien* ; elle est arrosée par l'*Indus* et le *Gange*

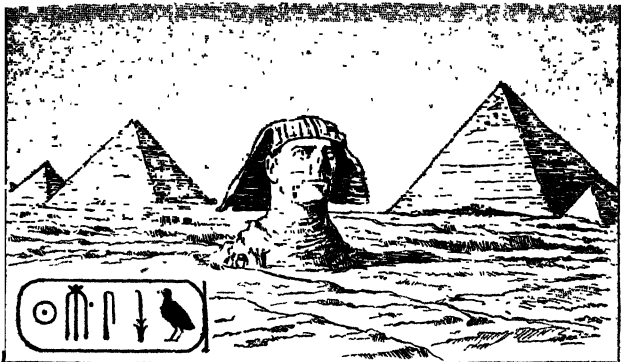
13. Race. — La race qui peuple l'Inde descendait du plateau de Pamir. C'étaient les **Aryas,** qui peuplèrent l'Europe, l'Iran et la vallée de l'Indus, d'où ils chassèrent les « mangeurs de chair crue » C'est du nom de l'Indus que vient le nom d'Indiens.

14. Guerre des rois. — Invasion d'Alexandre. — Un vague souvenir est resté de la *guerre des rois* L'établissement définitif des Aryas dans le pays du Gange remonte à 12 ou 13 siècles avant l'ère chrétienne. L'Inde fut conquise par **Alexandre,** roi de Macédoine (327-325 av. J.-C.), puis perdue par ses successeurs. Plus tard, des traités permirent aux Grecs d'introduire dans l'Inde leurs idées, leurs arts et leurs sciences.

15. Religion. — Les Védas ou livres sacrés des Brahmanes renferment les documents les plus précieux sur la religion et la civilisation de l'Inde. A côté des dieux populaires, les sages adoraient l'**Être un.** Les Aryas croyaient à l'*immortalité* et à la *transmigration des âmes* A cette religion primitive succéda celle des **brahmanes** qui, par sa dureté, provoqua la réforme de **Bouddha,** au v^e siècle avant l'ère chrétienne. Malgré son succès, cette religion fut bannie de l'Inde et le brahmanisme reprit le dessus.

16. Civilisation. — La civilisation des anciens Aryas de l'Inde a laissé des monuments dont le caractère est une grandeur sans mesure. La littérature hindoue est la plus riche après la littérature grecque (*Védas*, *Râmâyana*, *Mahâbhârata*). Les Hindous ne semblent pas avoir eu d'historiens, mais des philologues, des mathématiciens et des médecins.

QUESTIONNAIRE

12. Qu'est-ce que l'Inde ? — 13. Quel est le caractère de la race hindoue ? — Qu'est-ce que les Aryas ? — Quels pays peuplèrent-ils ? — 14. A quelle époque les Aryas furent-ils définitivement établis dans le pays du Gange ? — Quelle invasion eut lieu au IV^e siècle avant J.-C. ? — Que fonda Asoka ? — 15. Où se trouvent les documents sur la religion et la civilisation hindoues ? — Quelle est la religion primitive des Aryas ? — Qu'est-ce que la religion des Brahmanes ? — Que renfermait la loi de Manou ? — Quelle fut la réforme de Bouddha ? — 16. La civilisation des anciens Aryas de l'Inde a-t-elle laissé des monuments ? — La littérature hindoue est-elle riche ? — La philosophie était-elle en honneur dans l'Inde ? — Quelles étaient les sciences les plus cultivées ? — Quelle est l'ancienne langue de l'Inde ?

Le sphinx et les pyramides de Gizeh.
Le sphinx est taillé à même le rocher. A gauche, au bas de la figure, on voit un cartouche royal avec des hiéroglyphes.

CHAPITRE IV

ÉGYPTE

17. L'Égypte et le Nil. — « L'Égypte, a dit Hérodote, est un don du **Nil.** » En effet, l'Égypte est une étroite bande de terre allongée le long des deux rives du fleuve, et c'est lui qui l'a formée peu à peu par ses inondations annuelles. Un mois avant le solstice d'été, les eaux limoneuses du Nil, réduit à la moitié de sa largeur, coulent à peine entre deux bancs de boue noire et desséchée par le soleil. Le vent du désert, chargé de sable, a tout recouvert d'une couche poudreuse. Cette poussière est ensuite balayée par le vent du nord, qui précède l'inondation. Les eaux se troublent, verdissent et montent. Au *Nil vert* succède le *Nil rouge*, et la crue s'accentue de plus en plus. Le pays disparaît sous l'eau, qui emporte l'une après l'autre les digues de boue élevées par les habitants. La joie est générale alors. Hommes, animaux sont en fête. Enfin le Nil rentre dans son lit au commencement de l'hiver; à mesure qu'il se retire, les semailles se font, la terre verdit, et la moisson est mûre avant le retour du vent de sable.

L'Égypte est le pays des plantes aquatiques : elles y prennent un puissant développement, surtout le papyrus et le lotus, qui servaient à la nourriture du peuple, à côté des céréales. En fait d'animaux, les Égyptiens connaissaient le bœuf, la chèvre, le chien, l'âne, des animaux sauvages; le Nil fourmillait d'hippopotames et de crocodiles.

Pleins de reconnaissance pour le fleuve qui les nourrissait, ils en avaient fait un dieu, qu'ils appelaient *Hapi*, et auquel ils adressaient des hymnes enthousiastes.

18. Les Égyptiens. — D'où venaient les **Égyptiens ?** Leur type, que nous font connaître les monuments retrouvés en si grand nombre dans les sables du désert et dans les tombeaux, les rattachent aux peuples blancs de l'Asie antérieure ; leur langue appartient à la famille des langues *sémitiques*. La Bible les fait descendre de *Mizraïm*, fils de *Cham*. Franchissant l'isthme de Suez, ils refoulèrent dans la vallée du Nil une autre race, noire probablement, qu'ils y trouvèrent. Ils endiguèrent le fleuve, réglèrent son cours et le forcèrent ainsi à fertiliser le pays.

Ils fondèrent un grand nombre de petits États indépendants, qui se réunirent peu à peu en deux grands États, la *Basse-Égypte*, dans le Delta, et la *Haute-Égypte*, depuis la pointe du Delta jusqu'à la première cataracte. Ces petits États ne furent plus dès lors que des provinces, connues plus tard sous le nom de *nomes*.

19. Histoire primitive de l'Égypte. — Les Égyptiens avaient perdu tout souvenir de leur origine. Les **dieux,** disaient-ils, avaient régné sur l'Égypte pendant des milliers d'années. Le règne d'**Amon-Râ** avait été l'âge d'or. Le plus populaire des dieux-rois, **Osiris,** l'être bon par excellence, le dieu de la lumière, avait été vaincu dans une lutte formidable par *Sit*, le dieu des ténèbres et de la nuit. Son fils *Hor* avait défait après lui le vainqueur, et l'Égypte se partagea entre les deux rivaux. La Haute et la Basse-Égypte devaient former, réunies, le royaume des rois humains ou **Pharaons**[1].

[1] En égyptien : *Pirâoui*, « la double grande maison », comme on dit pour désigner le gouvernement du sultan : la sublime Porte. Le palais des Pharaons était la réunion

Le premier roi humain dont les Égyptiens aient gardé la mémoire fut **Mini** (*Menes*), de Thini, dans la Haute-Egypte. L'empire qu'il fonda dura environ 4000 ans et fut gouverné par trente dynasties successives. Le transfert de la capitale de *Memphis* à *Thèbes*, puis dans le *delta*, divise l'histoire de cet empire en trois périodes : 1° la *période memphite*, I-XIe dynastie ; 2° la *période thébaine*, XI-XXe dynastie, partagée en deux par l'invasion des pasteurs ; 3° la *période saïte*, divisée également en deux par l'invasion perse, XX-XXXe dynastie.

Osiris et Isis.

Osiris personnifie le Nil, bienfaiteur de l'humanité, l'être bon par excellence. Le fouet et le crochet qu'il tient sont les symboles de l'autorité souveraine.

Isis personnifie la terre, et spécialement la plaine noire et grasse du Delta, où les races d'hommes, de plantes et d'animaux croissent et se multiplient en générations toujours renaissantes. Elle est coiffée du diadème à cornes de vache.

20. Période memphite. — *Les Pyramides.* — **Mini** (vers l'an 4000)[1] fonda *Memphis*, un peu au sud du Delta, et y fixa le siège de son gouvernement. Il redressa le cours du Nil et creusa un lac pour régler l'inondation. Il bâtit à Memphis le temple du dieu Phtah. Législateur aussi bien que constructeur, il régla le culte des dieux et changea la constitution de l'Égypte, en faisant passer l'autorité de la classe sacerdotale à la classe militaire. Il imposa son autorité à toutes les tribus de la vallée du Nil, et ses descendants achevèrent de triompher de toutes les résistances. Le royaume d'Egypte s'étendait d'Éléphantine au Delta.

Memphis était devenue pour sept siècles le berceau de la famille royale. Un plateau qui s'élève à l'ouest se couvrit de

de deux palais accouplés, et leur couronne, le *pschent*, était formée par l'emboitement du diadème blanc (Egypte du Sud) et du diadème rouge (Egypte du Nord).

[1] La chronologie égyptienne ne devient certaine que vers le milieu du VIIe siècle, au temps de Psamitik Ier.

temples et de tombeaux ; ce fut la nécropole de la ville. Grâce aux peintures murales et aux inscriptions qu'on y a retrouvées, on peut reconstituer la vie des anciens Égyptiens, des particuliers aussi bien que des princes et des rois. Les Grecs appelaient ces tombes monumentales les *demeures éternelles* des Égyptiens. Leur hauteur varie de 7 à 150 mètres. Des villes et des provinces entières avaient travaillé à leur construction.

Mais ces monuments ne sont rien à côté des **pyramides** de *Khoufou* (*Cheops*), de *Khâfri* (*Chefrên*) et de *Menkerî* (*Mikérinos*) de la IVe dynastie, qui s'élèvent encore à *Gizéh* dans les sables du désert. A quelle époque Khoufou éleva-t-il cette masse dont l'énormité écrase l'imagination du spectateur? Il est impossible de le dire. Cent mille hommes, qui se relevaient tous les trois mois, travaillèrent pendant trente ans à la construire. La tradition raconte que ni Chéops ni Chéfrên ne furent enterrés dans le tombeau qu'ils s'étaient préparé. Le peuple, exaspéré d'avoir tant souffert, mit leurs corps en pièces. Menkerî, au contraire, reposa dans sa pyramide; révéré par le peuple pour sa piété, il fut divinisé après sa mort.

Pendant cette période memphite, la littérature égyptienne commença à jeter un certain éclat. Un fonctionnaire de la Cour portait le titre de *Gouverneur de la maison des livres*. C'étaient probablement des ouvrages religieux, des extraits du *Livre des Morts*, qui renfermait un véritable code de morale pratique, des traités de géométrie, de médecine et d'astronomie, des livres historiques, des manuels de philosophie. Un papyrus, écrit sans doute au temps de la XIIe dynastie, est regardé comme *le plus ancien livre du monde*.

Memphis commença à décliner après la cinquième dynastie. C'est à cette époque que les légendes placent *Nitakrit*, la *belle aux joues de rose*, qui vengea le meurtre de son époux en noyant, pendant un festin, une grande partie des meurtriers. Nitakrit termina la pyramide de Menkerî, où elle fut ensevelie dans un superbe sarcophage de basalte bleu.

21. Période thébaine. Ramsès Meïamoun. — Vers 3300, le centre de l'empire se transporta vers le sud. Memphis céda la suzeraineté à *Thèbes*. *Phtah*, dieu de Memphis, et Râ,

dieu d'Héliopolis, firent place à *Osiris*, dieu d'Abydos et à ***Amon***, dieu de Thèbes. Après une lacune de plusieurs siècles, l'histoire recommence avec la XI^e dynastie. La XII^e fut la plus brillante. Elle recula les frontières de l'empire, en éloigna les peuples barbares, Lybiens, Nubiens, Asiatiques, colonisa la haute vallée du Nil, en remontant jusqu'à la première cataracte, régularisa les inondations du fleuve, embellit les villes d'***Heliopolis***, de ***Thèbes***, de ***Tanis*** et une foule d'autres.

Ce fut l'époque où l'Égypte fut le plus prospère et le plus heureuse. *Amenemhat III* créa un réservoir immense destiné à remplacer les petits réservoirs dans lesquels se conservait le trop-plein des inondations pour les années où la crue du Nil était insuffisante. Il fit creuser ce lac, qui s'appela **Miri**, le lac par excellence (le lac *Mœris* des Grecs), sur un plateau en amont de Memphis. Ce réservoir communiquait avec le Nil par deux canaux : l'un lui apportait le trop-plein de l'inondation, et l'autre portait au besoin la réserve d'eau sur les terres insuffisamment inondées. Au milieu du lac, on éleva deux statues colossales, représentant Amenemhat et sa femme. A l'orient, sur un petit plateau, le pharaon érigea un palais, qui après sa mort fut transformé en temple : c'est le fameux **Labyrinthe**. Il se composait d'un dédale de petites chambres carrées et obscures, reliées par des couloirs si nombreux et si enchevêtrés qu'on ne pouvait s'y retrouver sans guide. Il y avait, dit-on, trois mille chambres, dont la moitié étaient souterraines. Amenemhat fut enseveli dans le Labyrinthe.

Thèbes déclinait à son tour, et le Delta était devenu le siège de la XIV^e dynastie, lorsqu'une invasion de **Chananéens** (vers 2500) s'abattit sur l'Egypte, pilla, ruina, brûla les villes, les temples, et réduisit la population du Delta en esclavage. Deux cents ans plus tard, les rois des envahisseurs, que les Égyptiens nommaient les rois des **Shasous** (les pillards, les *Hyksôs* des Grecs), ou encore les *rois Pasteurs*, étaient maîtres de toute l'Égypte. Ces barbares, sentant leur infériorité, se laissèrent gagner par la civilisation égyptienne et adoptèrent la religion et les mœurs des vaincus. Ils firent de Tanis leur capitale et l'embellirent par de nombreux monu-

ments. Ce fut sous un de ces rois Pasteurs que **Joseph, fils de Jacob,** fut vendu en Egypte (vers 2200). Esclave de l'un des grands officiers de la couronne, *Petephri* (*Putiphar*), il devint le premier ministre du Pharaon et établit son père avec toute sa famille dans le pays de *Goshen*, où le peuple hébreu se multiplia rapidement.

Les princes de Thèbes supportaient impatiemment le joug nominal de ces étrangers. Ils se soulevèrent, et une guerre qui dura plus d'un siècle se termina par l'expulsion des Hyksôs, qui se retirèrent en Syrie (vers 2000).

Thèbes redevint prépondérante. **Ahmos Ier**, le libérateur de l'Egypte, fut proclamé dieu et devint le fondateur d'une nouvelle dynastie, la XVIIIe. L'Égypte avait essayé ses forces ; elle fut prise d'une ardeur de conquête. La fertile région du Liban l'attirait. **Thoutmos III**, de la XVIIIe dynastie, se lança dans des expéditions lointaines contre la Syrie et la Phénicie, qu'il soumit en trois campagnes successives. Au sud il pénétra jusqu'au fond de l'Ethiopie. Ses conquêtes lui valurent le nom de *Grand*.

Sa renommée pâlit pourtant devant celle de **Ramsès II Meïamoun,** le *Sesostris* des Grecs. Son père *Seti Ier*, dit la légende, avait fait rechercher tous les enfants de son âge pour les élever avec lui et lui en composer une armée dévouée. Ramsès commença à guerroyer dès l'âge de dix ans. Il eut à combattre une rébellion terrible du peuple de *Kheta*, qui habitait le nord de la Syrie. La « vile race de Khéta » faillit exterminer l'armée du Pharaon ; la valeur de Ramsès la sauva. La guerre dura encore quinze ans ; au bout de ce temps, le prince de Khiti demanda et obtint la paix. Les anciens ne trouvèrent pas la gloire de Ramsès suffisante ; ils racontèrent que le Pharaon avait pénétré au fond de l'Asie, jusque dans l'Inde, et même en Europe.

Une fois en paix, Ramsès se livra à son goût pour l'architecture. Il fut le « roi maçon par excellence ». Pendant un règne de soixante-sept ans, il couvrit l'Égypte de monuments, dont une grande partie subsistent encore. Le temple souterrain d'*Ipsamboul* fut bâti en souvenir de ses campagnes.

contre les nègres et les Syriens. A Thèbes, il éleva deux *obélisques* en granit, dont l'un a été transporté à Paris sur la place de la Concorde. Le *Ramesséion* raconte également, dans ses sculptures, une des campagnes contre les Khiti. Des constructions d'utilité publique témoignent encore de la magnificence de Ramsès. Il creusa des citernes et des puits sur la route qui menait aux mines d'or de Nubie, fit ouvrir de nouveaux canaux, réparer les ouvrages de défense contre les Bédouins, fonda des villes sur la frontière.

Quelques symptômes de décadence se manifestèrent sous les successeurs de Ramsès. L'Égypte eut à se défendre contre une invasion asiatique. Elle la repoussa ; mais « le pays de Kimit s'en allait à la dérive ». C'est à cette époque que se place l'Exode du peuple hébreu sous la conduite de *Moïse* (vers 1500).

La XX[e] dynastie releva l'autorité royale. Le plus grand des pharaons de cette dynastie fut *Ramsès III*, qui repoussa les Lybiens et battit sur mer et sur terre les nations d'Asie-Mineure.

Mais l'Égypte était épuisée, les caractères étaient amollis, l'enthousiasme, l'ardeur militaire avaient disparu. « L'Égypte de Thoutmos III voulait la guerre; l'Égypte de Ramsès III voulait la paix à tout prix. »

Dans cette décadence, l'autorité des prêtres avait seule grandi. Un siècle et demi après la mort de Ramsès III, le *grand-prêtre d'Amon* de Thèbes, véritable maître de l'Égypte, se déclara souverain et prit la couronne.

22. Période saïte. — La Basse et la Moyenne Égypte refusèrent d'obéir aux grands-prêtres d'Amon, qui ne gardèrent que le sud, et une dynastie nouvelle se fonda dans le Delta. Thèbes avait perdu la prépondérance, qui passa tour à tour aux villes du Delta, *Bubaste*, *Tanis* et *Saïs*.

Les pharaons de la basse Égypte entrèrent en relations avec le royaume d'Israel. Ces relations furent amicales sous Salomon ; mais, après le schisme des dix tribus, **Seshonq**, le *Sésac* de la Bible, « monta contre Jérusalem » et la pilla.

Deux siècles plus tard, le roi d'Éthiopie **Sabacon** conquit l'Égypte, que vingt roitelets turbulents et pillards se dispu-

taient, et rétablit un moment l'unité de l'empire égyptien. Mais Sabacon se fit battre par les Assyriens, qui envahirent alors l'Égypte à plusieurs reprises. Thèbes fut saccagée (672). *Assar-Haddon* organisa le pays à la mode assyrienne, confirma les vingt petits princes qui se partageaient le pouvoir, et leur imposa comme chef *Niko Ier* (*Nechao*), le roi de *Saïs*.

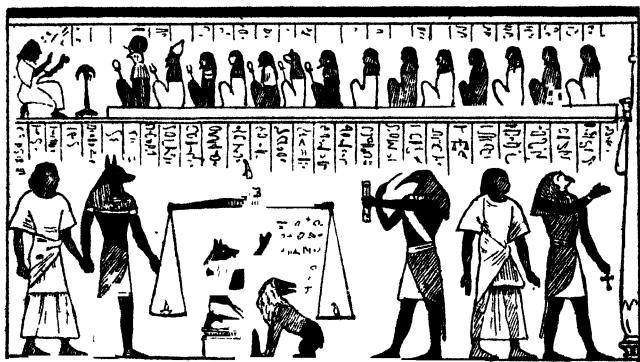
La paix n'était pas rétablie. Niko succomba bientôt; son fils *Psamitik Ier* hérita de son génie entreprenant. Avec l'aide d'hommes d'airain, sortis de la mer, que lui avait promis un oracle, c'est-à-dire de pirates ioniens et cariens, il renversa les onze autres rois qui lui disputaient le pouvoir; puis il délivra le Delta de la domination assyrienne. Il releva les ruines de l'Égypte, restaura les édifices sacrés, rétablit les canaux et les routes, et favorisa l'agriculture. Il mourut en 611, après un règne prospère. Son fils *Niko II* (611-595) voulut rouvrir le canal des Deux-Mers (mer Méditerranée et mer Rouge), abandonné depuis la XXe dynastie; il échoua. Il battit le roi de Juda *Josias* à *Mageddo* (608); mais, à *Kar-ké nisch*, le roi de Babylone *Naboukoudouroussour* le vainquit et lui enleva toutes ses conquêtes. Un soldat de fortune, *Ahmas* (569-526), rendit un moment à l'Égypte sa prospérité; mais, à sa mort, le roi des Perses *Kambyse* l'envahit et la subjuga; le pharaon *Psamitik III*, vaincu à Péluse (525), fut mis à mort, et Memphis ouvrit ses portes au vainqueur.

L'Égypte avait perdu son indépendance. Elle la recouvra pendant une soixantaine d'années, de 406 à 345. Mais, sous le roi *Nakhtueben*, elle retomba de nouveau, et pour toujours, sous la domination étrangère.

23. Religion des Égyptiens. — Le peuple égyptien, nous dit Hérodote, était le plus religieux de tous les peuples. Il y eut en réalité, en Égypte, *deux religions*, l'une plus élevée, celle des prêtres, l'autre plus grossière, celle du peuple. Au fond de la religion sacerdotale se retrouve l'idée de l'**unité de Dieu.** Mais cette grande idée fut de bonne heure obscurcie. Les attributs de la divinité furent déifiés et peu à peu transformés en une multitude de dieux. Chaque province, ou nome avait le sien. Mais, au fond, tous

ces dieux étaient les mêmes, leur nom seul différait: *Râ*, *Phtah*, *Amon* étaient le *soleil*, adoré sous des aspects divers.

Il y eut plus tard une tentative pour revenir à l'unité divine, au dieu « un, unique, à celui qui existe par essence ». Mais d'abord, s'il était unique en essence, il était triple en personne, à la fois père, mère et fils[1], et cette trinité, conçue d'une façon grossière, rompait l'unité de sa nature.

Puis, d'après le *Livre des Morts*, il créait ses propres membres, qui étaient autant de dieux secondaires, et de ceux-ci émanaient d'autres dieux. Le vulgaire tomba ainsi dans un polythéisme grossier.

La pesée des âmes.

Dans le plateau de gauche, le cœur à juger ; dans le plateau de droite, la vérité. A droite de la balance, Thot à tête d'ibis inscrit le résultat de l'opération sur une tablette de bois et prononce le verdict à haute voix.

A côté de ces dieux représentés à l'image de l'homme, il y avait les *dieux-bêtes*. Etaient-ce des animaux divinisés, ou des dieux incarnés dans les corps d'animaux ? L'un et l'autre peut-être. Toujours est-il que les Égyptiens rendaient un culte au chacal, à l'épervier, au chat, au bœuf, au crocodile. Le bœuf *Hapi* était le plus célèbre des dieux-bêtes. Il était appelé « l'âme d'Osiris », « la seconde vie de Phtah ».

[1] Ainsi, de *Phtah* et de la déesse *Sokhit* était né *Imhotpou*; d'*Osiris* et d'*Isis*, *Hor*; d'*Amon* et de *Mout*, *Chons*.

La religion égyptienne était donc un mélange bizarre de conceptions très élevées et de superstitions grossières. « Si vous entrez dans un temple, dit Clément d'Alexandrie, un prêtre s'avance d'un air grave, en chantant un hymne; il soulève un peu le voile, comme pour vous montrer le dieu... C'est une bête sauvage se vautrant sur un tapis de pourpre. »

Les Égyptiens croyaient à la *vie future* Mais ils ne la concevaient pas comme nous. Chaque homme avait un *double*, un second exemplaire du corps, une sorte de corps plus subtil, qui, après la mort, continuait à vivre sous terre d'une vie semblable à sa vie terrestre. Plus tard on accorda à l'homme une âme qui s'envolait vers « l'autre terre », et comparaissait devant Osiris et les 42 juges infernaux pour être jugée. Condamnée, elle tombait dans l'enfer et souffrait mille tortures, avant de trouver l'anéantissement. Absoute, elle passait par mille épreuves, avant de s'identifier avec Osiris.

Cercueil de momie.

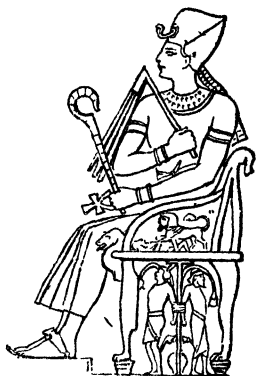
De la durée du corps dépendait la durée de l'âme, d'où la nécessité de rendre le corps incorruptible, et, par suite, la pratique de la *momification*. La momie était ensevelie dans son tombeau et murée pour l'éternité Les nécropoles[1] égyptiennes découvertes en ce siècle, véritables villes souterraines, nous ont livré les secrets de la mort et de la vie des Égyptiens.

24. Constitution sociale. — La *monarchie* était *absolue* chez les Égyptiens. Le Pharaon était le dieu de ses sujets, « l'image de Râ parmi les vivants ». Les Égyptiens n'étaient que ses esclaves tremblants, et ceux-là étaient rares, même dans la noblesse, qui, une fois au moins dans leur vie, n'avaient pas été bâtonnés devant un magistrat.

Ils n'étaient pas divisés en castes, comme les Hindous, mais

[1] **Nécropole :** ville des morts

en classes dont l'accès n'était point fermé. Le mérite ou la faveur royale pouvait élever n'importe quel Égyptien à la classe la plus haute. Pourtant, en général, les enfants continuaient la profession de leurs pères.

L'Égypte, a dit Bossuet, était la source de toute bonne police. Ses lois étaient simples, pleines d'équité et propres à unir entre eux les citoyens. Elles les obligeaient à se défendre les uns les autres contre toute agression. Elles ne leur permettaient pas d'être inutiles à l'État et assignaient à chacun son emploi qui, d'ordinaire, se perpétuait de père en fils. Elles autorisaient la polygamie ; mais l'homme du peuple et le petit bourgeois n'avaient guère qu'une seule femme. Ils la respectaient et lui laissaient une grande indépendance ; elle était la vraie maîtresse de la maison, et c'était elle qui donnait son nom à ses enfants.

Le Pharaon

Le Pharaon est assis sur son trône. Il est coiffé de la coiffure royale militaire, au devant de laquelle est un serpent en or, insigne du pouvoir suprême. Il tient de la main droite un fouet, emblème de l'excitation, et de la main gauche un crochet, emblème de la modération, et un *tau* anse, emblème de la divinité

25. Civilisation. — Le peuple égyptien était agriculteur. Quoique de petites dimensions, le pays, merveilleusement cultivé, fournissait à tous les besoins de sa population. L'industrie était très développée et la fabrication des objets de luxe occupait un grand nombre d'ouvriers. Les Égyptiens tissaient et teignaient de riches étoffes, façonnaient les métaux précieux, connaissaient la faïence, le verre, l'émail. Ils excellaient dans la peinture décorative ; les couleurs dont ils se servaient n'ont point été altérées par le temps. Ils n'aimaient pas le métier des armes, mais, à la guerre, ils supportaient avec patience la fatigue, la faim, la soif, et ne craignaient ni la douleur ni la mort. Ils manquaient d'élan, mais il était malaisé de les faire reculer.

Les caractères de leur écriture portent le nom d'**hiéroglyphes**, c'est-à-dire « sculptures sacrées ». Longtemps indéchiffrables, la clé en a enfin été trouvée, au commencement de notre siècle, par *Jean-François Champollion* [1]. Ce sont des caractères figuratifs, des caractères symboliques et surtout des caractères phonétiques, dont une partie sont de véritables rébus.

Les Égyptiens furent de grands architectes. On dirait qu'ils avaient voulu bâtir pour l'éternité. Leurs monuments, encore intacts ou à peu près, en témoignent. Des sables du désert, on a vu sortir les *pyramides* de *Gizeh*, le *Sphinx colossal*, les *grottes funéraires* de *Gizéh* et de *Sakkarah*, les *ruines* de *Thebes* avec la *salle hypostyle* de Séti I^er aux 140 colonnes monumentales, le *Serapéum* de Memphis, le temple souterrain d'*Ibsamboul*. Les bas-reliefs et les statues montrent que la sculpture n'était pas moins florissante.

Nous avons dit quelque chose du développement qu'avait pris la littérature égyptienne dès la première période. Malheureusement toutes les richesses de la bibliothèque royale se sont perdues. Les fragments d'un *Recueil philosophique* nous restent seuls. Nous y voyons que, bien différents des Hindous, les Egyptiens ne se lancèrent pas dans les hautes spéculations de la métaphysique. Ils s'attachèrent aux idées positives, à l'étude de la morale, cherchant « à montrer à l'âme le chemin de l'éternité glorieuse ».

Ils cultivèrent aussi les sciences et, avant tout, l'*astronomie*. Dans leurs nombreux observatoires ils étudièrent la marche du soleil, d'après laquelle ils réglèrent la durée de l'année. Leur géométrie, probablement toute pratique, était arrivée à un haut degré de développement, comme le prouve la construction des pyramides. Deux de leurs ouvrages de médecine sont parvenus jusqu'à nous; ils prouvent que l'art de guérir était chez eux purement empirique; il s'y mêlait quantité de pratiques superstitieuses.

1 Né à Figeac en 1790, mort en 1832.

RÉSUMÉ

17. L'Égypte et le Nil. — L'Égypte est un don du Nil qui la fertilise par ses débordements annuels. Aussi les Egyptiens avaient-ils fait du Nil un dieu qu'ils appelaient Hapi. L'Égypte est le pays des plantes aquatiques.

18. Les Egyptiens. — La Bible fait descendre les Égyptiens de *Mizraïm*, fils de Cham. Leur langue appartient à la famille des langues sémitiques. Ils chassèrent de la vallée du Nil ses premiers habitants et fondèrent un grand nombre de petits États qui se réunirent peu à peu en deux États plus importants : la Basse Egypte dans le Delta, et la Haute Egypte.

19. Histoire primitive de l'Égypte — Après le règne des *Dieux*, le premier roi fut, disent les Egyptiens, *Mîni*. L'histoire de l'empire qu'il fonda se partage en trois périodes : période memphite, période thébaine, période saïte.

20. Période memphite. — Les pyramides. — *Memphis* fut la capitale pendant sept siècles Mîni fit passer l'autorité de la classe sacerdotale a la classe militaire. Il fit de grands travaux d'utilité publique Trois *pharaons* de la IVe dynastie, *Khoufou*, *Khâfri* et *Menkeri* elevèrent les *pyramides de Gizéh* Pendant cette période, la littérature commença à jeter un certain éclat.

21. Période thébaine. — Ramsès Meïamoun. — Thèbes devint capitale. L'Egypte s'étendit de tous côtés et jouit d'une très grande prospérité. Des travaux considérables furent exécutés : creusement du lac Mœris, construction du Labyrinthe, embellissements de Thèbes et d'autres villes. Puis le pays fut envahi par les *Hyksôs*, que chassa enfin *Ahmos Ier*. — C'est sous un des rois pasteurs que Joseph fut vendu par ses frères et que Jacob et ses enfants s'établirent en Egypte.

Les conquêtes reprirent avec **Ramsès II Meiamoun** Sésostris qui, une fois en paix, fit exécuter de grandes constructions : il fut le « roi maçon par excellence ».

Après lui, la décadence commença. Les Hébreux quittèrent l'Egypte sous la conduite de Moïse. Le règne de Ramsès III jeta encore un certain éclat, puis tout retomba, et un siècle et demi après Ramsès III, le grand-prêtre d'Amon se declara souverain et prit la couronne.

22. Période saïte. — La Basse et la Moyenne Egypte refusèrent d'obéir au grand-prêtre d'Amon et une dynastie nouvelle se fonda dans le Delta, et eut des relations d'abord amicales avec les Juifs, sous Salomon , puis Seshonq pilla Jérusalem. L'Egypte fut ensuite envahie à plusieurs reprises par les Assyriens.

Psamitik Ier au VIIe siècle chassa les Assyriens et releva un instant l'Egypte. Environ cent ans après, *Psamitik III* était vaincu par le Perse Kambyse et l'Egypte, après avoir recouvré son indépen-

dance pendant un demi-siècle, la perdit pour toujours avec la conquête d'Alexandre, puis la conquête romaine.

23. Religion des Egyptiens. — Le peuple égyptien était le plus religieux de tous les peuples. A côté de la religion des prêtres, au fond de laquelle se retrouve l'*unité de Dieu*, il y avait la religion vulgaire, qui était un polythéisme grossier. Le soleil adoré sous des aspects divers, Isis, Osiris, des animaux divinisés étaient les principales divinités.

Les Egyptiens croyaient à la vie future, la durée de l'âme dépendant de celle du corps, on embaumait les cadavres (momies).

24. Constitution sociale — La monarchie était absolue La nation était divisée en classes ouvertes à tous. Les lois étaient simples, équitables.

25. Civilisation — Le peuple égyptien était agriculteur L'écriture se composait d'*hieroglyphes*, qui ont eté déchiffrés pour la premiere fois par le Francais Champollion. Les Egyptiens furent de grands architectes et de savants astronomes. Les arts, peinture et sculpture, etaient très florissants. Quant à la littérature egyptienne, il ne nous en reste à peu près rien.

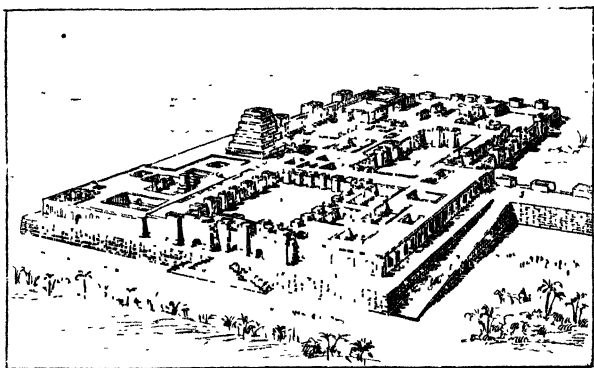
QUESTIONNAIRE

17. Qui a formé l'Egypte? — Parlez de la flore et de la faune de l'Egypte? — 18. D'où venaient les Egyptiens? — Quels Etats fondèrent-ils? — 19. Quels avaient été, selon eux, leurs premiers rois? — En combien de periodes se partage l'empire de Mini? — 20. Que fit Mini? — Qui éleva les pyramides de Gizeh? — Reste-t-il quelque chose de la littérature de cette époque? — 21. Quelle fut la dynastie la plus brillante? — Que savez-vous d'Amenemhat III? — Qu'est-ce que les Hyksôs? — Quel fut le pharaon conquérant? — Quels monuments laissa-t-il? — 22. Où fut transporté le siège de l'autorité? — Qui demeura enfin maître de l'Egypte? — En quelle année l'Egypte perdit-elle son indépendance? — 23. Combien y eut-il de religions en Egypte? — Les Egyptiens croyaient-ils à l'immortalité de l'âme? — 24. Quel était le caractère de la monarchie? — Y avait-il des castes? — 25. A quelles occupations se livrait le peuple? — Quelle était l'écriture égyptienne? — Existe-t-il encore des monuments de l'ancienne Egypte? — Et des monuments littéraires? — Parlez des arts en Egypte.

CHAPITRE V

ASSYRIE ET BABYLONIE

26. La région de l'Euphrate et du Tigre. — Séparée de l'Égypte par le désert de Syrie, la région de l'*Euphrate* et du *Tigre* fut également le siège d'une des plus anciennes civilisations. Située entre ces deux grands fleuves, qui, descendus des monts Taurus, s'écartent pour se réunir en un seul,

le *Chat-el-Arab*, avant de se jeter dans le golfe Persique, elle portait dans l'antiquité le nom de **Mésopotamie**. Elle se divisait en deux parties : au nord, l'**Assyrie**, fertile seulement sur les bords des fleuves, au climat encore rude de la montagne ; au sud, la **Babylonie** et la **Chaldée**, plaine basse, d'une fertilité prodigieuse, où le riz et l'orge produisaient jusqu'à deux cents pour un. Les arbres manquaient, sauf les dattiers, qu'on y trouvait en forêts. Le climat y était excessivement chaud en été ; mais les hivers y étaient délicieux.

Palais assyrien (restitution tirée de l'*Histoire de l'art*).

Au centre et en avant on voit la cour d'honneur, sur laquelle s'ouvrent au fond l'habitation du roi, les appartements de réception, la chancellerie, les logements des officiers et serviteurs (au nombre de 10000 environ) — A l'angle antérieur gauche du palais est l'habitation des femmes, et derrière cette habitation, mais séparé d'elle, l'observatoire s'élevant en terrasses superposées et servant probablement de temple. — A l'angle de droite sont les communs, contenant les magasins et le trésor. — Ce palais comprenait 209 chambres et couvrait une surface de 10 hectares environ. — La muraille crénelée qu'on voit à droite de la figure est une partie de l'enceinte de la ville.

Bien arrosée par de nombreux canaux, fertilisée par les débordements annuels du Tigre et de l'Euphrate, la Chaldée était le jardin de l'Asie.

27. Nemrod. — C'est dans le bassin de l'Euphrate et du Tigre que la Bible place la *tour de Babel*.

Lorsque les fils de Noé se dispersèrent, il resta dans le pays de Sennaar un mélange de peuples de races diverses. Les

principaux parmi eux étaient les *Shoumir* et les *Accad*, qui appartenaient à la race de *Kousch*. A ces fils de Cham se trouvaient mêlés des *Semites*, entre autres les *Assyriens*, et une partie de la descendance d'*Héber*, d'où devaient sortir les *Hébreux*.

Il est à peu près impossible de déterminer la part respective des Kouschites et des Sémites dans la civilisation chaldéo-assyrienne. On pense pourtant que la religion, l'astronomie et la culture industrielle, ainsi que le système d'écriture appelé *cunéiforme*, sont dus principalement aux Shoumir et aux Accad.

« De Kousch, dit la Genèse, naquit **Nemrod**, qui commença à être puissant sur la terre et fut un fort chasseur devant le Seigneur. L'origine de son empire fut Babel, Erech, Accad et Chalanné, dans le pays de Sennaar. Il quitta ce pays pour aller en Assyrie, et il bâtit Ninive et Rehoboth-Ir et Calach, et aussi Resen, entre Ninive et Calach ; ces quatre cités forment la grande ville. »

28. Histoire primitive de la Chaldée et de l'Assyrie. — Que devint l'empire fondé par Nemrod? On n'en sait rien. Il se démembra sans doute. L'*Assyrie* resta longtemps obscure et fut plus d'une fois soumise aux Chaldéens. En *Chaldee*, au contraire, se développa de bonne heure une civilisation brillante Des villes florissantes s'y élevaient çà et là : *Ourou*, *Eridou*, *Ourouk*, *Sirtella*, dans le pays de Shoumir ; *Nippour*, *Babylone*, dans le pays d'Accad. Tantôt elles étaient indépendantes, tantôt l'une d'elles soumettait les autres à sa domination.

Leurs rois-prêtres, principalement ceux d'Ourou, construisirent des palais et des temples gigantesques; on y a retrouvé des fragments de statues vigoureusement modelées, des têtes d'une belle expression. *Sarghina Ier*, roi d'Agadé, au nord, fut un conquérant : il soumit presque tous les royaumes chaldéens, réduisit les Elamites à lui payer tribut, et étendit sa domination jusqu'à l'île de Chypre. Il rassembla à *Ourouk* une vaste bibliothèque et fit traduire les anciens traités de magie et de législation.

Mais l'Elam, à l'est du Tigre, était aussi le siège d'une civilisation puissante, antérieure peut-être à celle des Chaldéens. Parmi les princes élamites, ceux de Suse soumirent le pays entier. Vers 2300 avant Jésus-Christ, ils conquirent la Chaldée. L'un d'eux, *Chodorlahomor*, pénétra dans le pays de Chanaan, jusqu'à Sodome et Gomorrhe, qu'il pilla, et fut battu par *Abraham*

Bas-reliefs assyriens.
Le roi Sargon et son ministre — Taureau ailé. — Écriture cuneiforme

Le roi est fardé et soigneusement coiffé. Il porte une mitre haute en laine blanche rayée de bleu. Une bande semée de rosaces en fil d'or la retient sur le front; les deux extrémités nouées par derrière retombent sur les épaules (c'est le diadème). — La robe, à manches courtes, est d'un bleu foncé et brodée de rosaces rouges; elle est serrée à la taille d'une ceinture dont les floches sont terminées par des rangs de perles en verroterie. — Par-dessus la robe un manteau entièrement brodé, de fleurs et de palmettes au bord, de scènes religieuses ou d'épisodes de chasse sur les autres parties. — La poignée de l'épée est en ivoire, le fourreau en bois lamé d'or. — Le taureau ailé de plusieurs mètres de haut, est généralement placé à droite et à gauche des portes.

29. Prédominance de l'Assyrie. — Un Pharaon égyptien de la XVIIIe dynastie, Thoutmos III, soumit l'Assyrie et la Chaldée. Lorsqu'elles recouvrèrent leur indépendance, vers le XVe siècle avant Jésus-Christ, ce fut l'Assyrie qui prédomina. C'est dans cette période que les anciens historiens grecs placent l'histoire fabuleuse de *Ninus* et de *Semiramis*. Ninus, racontent-ils, conquit tout le pays entre la Méditerranée et le fleuve Indus. Ayant remarqué le courage de Sémiramis,

femme d'un de ses officiers, il l'épousa et en eut un fils. *Ninyas*. Sémiramis lui succéda. Elle soumit la Syrie, la Phénicie, l'île de Chypre, l'Égypte et une partie de l'Éthiopie. Elle construisit **Babylone**, l'entoura de murailles gigantesques et l'embellit par des jardins suspendus, des quais, un pont, un tunnel sous l'Euphrate. Elle succomba dans une expédition malheureuse contre l'Inde. Ninyas s'abandonna alors à la mollesse. Ses successeurs l'imitèrent, et le dernier, *Sardanapale*, attaqué dans Ninive par le Mède *Arbaces* et le Babylonien *Bélésis* se brûla dans son palais. Ninive fut détruite.

Ce qui est vrai, c'est qu'au XIV^e siècle les rois d'Assyrie s'emparèrent de Babylone, et qu'au XII^e siècle ils étendirent leur domination à l'extérieur. **Tougoultipaleshara I**, grand tueur de lions et batailleur infatigable, fonda un vaste empire. Mais, trente ans après sa mort, cet empire tombait. Il fallut deux cents ans pour le rétablir. Ce fut l'œuvre d'*Assournazirpal*. Il porta la terreur jusqu'à la Méditerranée, brûlant les villes, construisant des pyramides de têtes coupées, écorchant, empalant les prisonniers. *Salmanasar III* soumit la Syrie centrale ; Tyr et Sidon reconnurent sa souveraineté et Jéhu, roi d'Israel, lui paya tribut (842). Mais l'empire assyrien, trop vaste, manquait de cohésion. En 745, une révolution eut lieu à Kalakh, et *Touklat-Habal-Asar II*, le *Teglathphalasar* de la Bible, devint le chef d'une nouvelle dynastie. Son fils étant mort sans héritier, **Sargon** (721-704), fonda la plus brillante des dynasties assyriennes. Il vainquit Sabacon, roi d'Egypte et d'Éthiopie à *Raphia*, détruisit le royaume d'Israel, dont il transporta les habitants en Assyrie, et pénétra jusqu'au Caucase. Il fut assassiné dans son palais.

Son fils **Sennachérib** (704-681) lui succéda. Après avoir livré aux flammes Babylone révoltée, il envahit la Palestine et assiégea Jérusalem. Les prières d'Ezéchias et d'Isaie sauvèrent la ville sainte. Un désastre soudain obligea Sennachérib à battre en retraite. Il fut assassiné par ses deux fils. Ses successeurs *Assar-Haddon*, puis *Assourbanipal*, le *Nabuckodonosor I^er* de nos Saints Livres, furent également des princes guerriers. Ce dernier battit les Mèdes et envahit la Judée;

Judith tua son général *Holopherne* devant *Bethulie* et arrêta ses conquêtes. L'empire assyrien s'épuisait, tandis que ses voisins se fortifiaient et grandissaient. En 625, *Kyaxarès*, roi des Mèdes, vint mettre le siège devant Ninive, en même temps que *Nabopolassar* soulevait Babylone. Les Scythes, en asservissant le pays des Mèdes, donnèrent dix-neuf ans de répit à l'Assyrie. Mais, en 606, Kyaxarès revint, et Ninive succomba. « Ninive a été détruite, dit le prophète Nahum. Qui donc aura compassion d'elle? »

30. Empire chaldéen. — La prépondérance revint à la **Chaldée**. *Nabopolassar* fut le fondateur du nouvel empire chaldéen. En 607, il partagea la puissance avec son fils **Nabuchodonosor** (*Naboukoudouroussour*) (607-551), qui, en 604, resta seul roi.

Nabuchodonosor fit plusieurs expéditions contre Jérusalem et une expédition contre la ville de Tyr. En 606, il battit à *Karkemisch* Néchao, roi d'Égypte. En 602, il imposa un tribut à *Joakim*, roi de Juda. Trois ans après, il marcha contre le nouveau roi des Juifs, *Jechonias*, et s'empara de *Jerusalem*, qui s'était révoltée. Il emmena le roi en captivité et le remplaça par son oncle *Sédécias*. Sourd aux avertissements du prophète *Jérémie*, Sédécias essaya, lui aussi, de secouer le joug. Il fut pris et eut les yeux crevés. Jérusalem tomba aux mains des Chaldéens, après un siège de dix-huit mois, et fut détruite (587). Nabuchodonosor s'empara aussi de *Tyr*, dont les richesses tentaient sa cupidité : le siège de la ville dura treize ans. Il porta ses armes jusqu'en Arabie.

Toutes ces expéditions ne l'empêchèrent pas de faire de Babylone une des merveilles du monde. Il l'entoura de murailles de cinquante coudées[1] d'épaisseur, dont les portes étaient de bronze. Il construisit un palais gigantesque, édifia la Tour des Langues, et éleva les jardins suspendus, ou terrasses superposées et plantées d'arbres. Enfin il remit en état le canal royal d'Hamurabi. L'enceinte de Babylone renfermait un territoire sept fois grand comme Paris. C'était une ville aux

[1] **Coudée**, mesure équivalant à la distance du coude au petit doigt; elle valait 50 centimètres environ.

rues droites, aux maisons élevées de trois et quatre étages.

Nabuchodonosor, dans l'orgueil de sa puissance, se crut un dieu : il ordonna qu'on adorât sa statue. Frappé de démence, en punition de son orgueil, il vécut pendant sept mois dans la compagnie des animaux, se nourrissant d'herbe comme eux.

Après lui, la décadence fut prompte. Un peuple nouveau, rude et fort, menaçait le vieil empire chaldéen, qui s'abîmait dans la mollesse. En 538, *Cyrus*, roi des Perses, marcha sur Babylone. Le roi *Balthazar* fut surpris au milieu d'une orgie sacrilège et tué. L'empire chaldéen avait vécu.

31. Religion. — De même que deux races, celle des *Shoumir-Accad* et celle des *Sémites*, avaient peuplé la région de l'Euphrate et du Tigre, deux religions y vivaient côte à côte ; mais, avec le temps, ces deux religions se fondirent en une seule, et si, dans l'ordre politique, les fils de Sem finirent par prendre le dessus, dans l'ordre religieux les fils de Kousch conservèrent leur prépondérance.

La religion des Shoumir-Accad était une véritable magie. A l'adoration des dieux suprêmes, *Anna*, l'esprit du ciel, *Ea*, l'esprit de la terrre, *Moulilla*, l'esprit de l'abîme, ils joignaient le culte d'une multitude innombrable d'*esprits* bons ou mauvais, dont ils peuplaient le monde et dont ils cherchaient, par des incantations [1], à gagner la faveur ou à conjurer la colère.

Les Sémites adoptèrent les divinités des Shoumir-Accad en les identifiant avec leurs propres divinités. Ainsi se forma peu à peu le système religieux des populations chaldéennes. Au-dessous d'un **Dieu suprême,** douze autres dieux présidaient, avec lui, aux douze mois de l'année et aux douze signes du zodiaque ; ils représentaient le ciel, la terre, l'atmosphère, la lune, le soleil, les planètes. Les *trois cents esprits du ciel* et les *six cents esprits de la terre* formaient la multitude des divinités inférieures. Les croyances des Assyriens différaient peu de celles des Chaldéens : même soumise à Ninive,

[1] **Incantation** : Emploi de formules magiques pour opérer un charme, un sortilège.

Babylone resta pour eux la ville sainte. Les uns et les autres mêlaient à leur religion les rites superstitieux de la magie; le culte des uns et des autres était souillé de pratiques inhumaines ou immorales, plus cruel chez les Assyriens, plus sensuel chez les Chaldéens.

32. État social. — Il n'y avait, chez les Chaldéo-Assyriens, ni castes, ni aristocratie héréditaire : tous étaient égaux sous le gouvernement *despotique* du souverain. Le roi n'était pourtant point adoré comme le Pharaon égyptien, mais il réunissait l'autorité spirituelle et l'autorité temporelle. Entouré d'une cour nombreuse dans son palais, il gouvernait par la terreur. Les lois édictaient des peines atroces ; la décapitation était la plus douce : généralement les condamnés étaient empalés, crucifiés, écorchés vifs, ou, s'ils ne méritaient pas la mort, mutilés.

Les Assyriens étaient intrépides, dévoués à leurs princes, actifs, persévérants, mais orgueilleux, perfides et féroces. Les Chaldéens, quoique bons soldats, n'avaient pas leur énergie ; ils brillèrent surtout dans les arts de la paix. Du reste, l'Assyrie ne le céda en rien sur ce point à la Chaldée. Dans les deux pays, l'agriculture était savante, l'industrie florissante. Les manufactures de Ninive et de Babylone produisaient des étoffes aux couleurs éclatantes, des meubles artistement travaillés, des bijoux, des poteries émaillées, des broderies merveilleuses.

33. Arts. Littérature. — Les découvertes modernes ont permis de juger, autrement que sur le rapport des auteurs anciens, du degré de développement des arts chez les Chaldéo-Assyriens. Leur architecture fut déterminée par la nature de leur religion. Ils cherchaient à se rapprocher des astres, objet de leur adoration, et leurs monuments étaient des sortes d'*observatoires*. Ils étaient formés de terrasses superposées, en retrait les unes sur les autres, et ressemblaient par conséquent à des pyramides. Mais ils étaient en briques à Babylone, en pisé [1] à Ninive ; la pierre, très rare en Chaldée, ne

[1] **Pisé** : maçonnerie en terre durcie

servait que de revêtement. Aussi n'eurent-ils pas la durée des monuments de l'Égypte. Dans la sculpture, les Assyriens ne s'élevèrent pas à la hauteur d'inspiration des Égyptiens et se perdirent dans le détail, mais ils eurent plus d'énergie et de vie.

Les monuments qui nous restent de la littérature chaldéo-assyrienne ont été trouvés dans la *bibliothèque* fondée à Ninive par le roi *Assourbanipal*. C'étaient des traités de magie et de législation, des compilations d'observations astronomiques, des règles de grammaire, que le roi Sarghina I[er] avait fait traduire du chaldéen en langue sémitique pour les enfermer dans sa bibliothèque d'*Ourouk, la ville des livres*. Assourbanipal les fit copier plus de quinze siècles après. Les livres étaient des *tablettes de terre cuite*, portant sur leurs deux faces des caractères très fins tracés en forme de coin, d'où le nom d'*écriture cunéiforme*[1] donné à l'écriture assyrienne.

RÉSUMÉ

26. La région de l'Euphrate et du Tigre — La région de l'Euphrate et du Tigre (Mésopotamie) se divisait en deux : au nord, l'*Assyrie*, au climat plus rude, au sud, la *Babylonie* et la *Chaldée*, plaines d'une fertilité prodigieuse.

27. Nemrod. — Cette région, où la Bible place la tour de Babel, fut habitée par des peuples de la race de Kousch, les *Shoumir-Accad* auxquels se mêlèrent des Sémites. Nemrod y fonda un vaste empire.

28. Histoire primitive de la Chaldée et de l'Assyrie. — L'*Assyrie* resta longtemps obscure. En *Chaldée* se développa de bonne heure une civilisation brillante avec Sarghina I[er]. Suse, dans le pays d'Elam, fut aussi une ville puissante. Un de ses rois, Chodorlahomor, pénétra jusque dans le pays de Chanaan. Il fut battu par Abraham.

29. Prédominance de l'Assyrie. — Au XV[e] siècle, après la domination égyptienne, l'Assyrie prédomina. C'est à cette époque que se place l'histoire fabuleuse de Ninus et de Sémiramis. Au VIII[e] siècle, *Sargon* fonda la plus brillante des dynasties assyriennes, vainquit Sabacon, roi d'Égypte, et détruisit le royaume d'Israël, dont il transporta les habitants en Assyrie. **Sennachérib** lui succéda. Après le règne glorieux d'Assourbanipal, l'empire assyrien s'épuisa. Ninive succomba, en 606, sous les coups de *Kyaxarès*, roi des Mèdes.

30. Empire chaldéen. — Nabopolassar en fut le fondateur; **Nabuchodonosor**, le plus grand roi. Ce dernier s'empara de Jérusa-

[1] **Cunéiforme**, en forme de coin.

lem. La décadence fut rapide. En 538, *Cyrus*, roi des Perses, mit fin à l'empire chaldéen.

31. Religion. — Deux religions : la religion des Shoumir-Accad, véritable magie, se fondit peu à peu avec celle des Sémites. Cette religion adorait au-dessous d'un *Dieu suprême* douze autres dieux. Trois cents esprits du ciel et six cents esprits de la terre formaient la multitude des divinités inférieures.

32. Etat social — Tous étaient égaux sous le *despotisme* du souverain, qui, sans être adoré, réunissait l'autorité spirituelle et l'autorité temporelle. Les lois étaient très cruelles Les Assyriens étaient plus guerriers que les Chaldéens, qui brillèrent surtout dans les arts de la paix. Les deux peuples furent également commerçants.

33. Arts. Littérature — L'architecture chaldéo-assyrienne fut mise surtout au service de l'astronomie. La sculpture assyrienne, moins grandiose que la sculpture égyptienne, eut plus d'énergie et de vie Il reste des monuments de la littérature chaldéo-assyrienne, gravés sur des tablettes de terre cuite avec des caractères tous en forme de coin, d'où le nom d'écriture cunéiforme.

QUESTIONNAIRE

26 Quels pays renfermait la région située entre l'Euphrate et le Tigre? — 27. Par quels peuples fut-elle habitée ? — Que dit la Bible de Nemrod ? — 28. Son empire subsista-t-il ? — 29. Quand l'Assyrie reprit-elle la prédominance ? — Que raconte-t-on de Sémiramis ? — Quels furent les rois d'Assyrie les plus célèbres ? — Sous les coups de qui Ninive tomba-t-elle ? — 30 Qui fonda l'empire chaldéen ? — Que fit Nabuchodonosor ? — Qui s'empara de Babylone ? — 31. Quelle était la religion des Chaldéo-Assyriens ? — 32 Quelle autorité avait le souverain ? — Les Chaldéo-Assyriens étaient-ils industrieux ? — 33 Reste-t-il des monuments de leurs arts et de leur littérature ? — Comment appelle-t-on leur écriture ?

CHAPITRE VI

PHÉNICIE

34. La Phénicie. — Au pied du mont *Liban* s'étend une bande de terre de cinquante lieues de longueur sur une largeur de huit à dix lieues. C'est une suite de ravins et de vallées étroites et profondes. Les pentes, extrêmement cultivées, forment un amphithéâtre de verdure couronné par des forêts de cèdres. C'est la **Phénicie**, habitée par un rameau de la race de *Chanaan*, les Phéniciens. Les **Chananéens**, environ 2500 ans avant notre ère, chassés soit par des tremblements de terre, soit par les monarques babyloniens, des rivages

du golfe Persique, émigrèrent jusqu'en Palestine. Là, ils se divisèrent.

Les uns demeurèrent en *Palestine ;* et le pays prit dès lors le nom de *Terre de Chanaan;* les autres gagnèrent le territoire maritime, qui prit le nom de *Phenicie;* un troisième groupe, celui des *Heteens*, s'installa dans la vallée de l'*Oronte ;* enfin le quatrième envahit l'*Égypte*, où il fonda la domination des *Pasteurs*.

35. Les Phéniciens navigateurs. — Resserrés entre la mer et le Liban, dans un pays qui, malgré son industrie, ne pouvait subvenir aux besoins d'une nombreuse population, les Chananéens maritimes, connus sous le nom de **Phéniciens**, se tournèrent du côté de la mer. Ils furent le *premier peuple navigateur de l'antiquite.* Le Liban leur fournit le bois de leurs vaisseaux. Ils se bornèrent d'abord à la pêche le long de leurs côtes; puis, commerçants et pirates, ils ne reculèrent pas devant les expéditions les plus lointaines. Ils longèrent la côte d'Afrique jusqu'à l'embouchure du Sénégal, et allèrent chercher l'étain sur les côtes de Cornouailles (Angleterre). Ils fondèrent en Gaule Nîmes et Arles (XIIIe siècle av. J.-C.)

Vaisseau phenicien.

Ce vaisseau de *guerre* est muni d'un éperon Deux rangs de rameurs placés horizontalement l'un au-dessus de l'autre, le font avancer. Des boucliers ronds, suspendus au bord, font comme un retranchement autour du pont. Le vaisseau n'a qu'un mât. La voile, repliee sur la figure, était carrée. Elle est supportee par une vergue qu'on monte ou descend à volonte.

La Phénicie n'obéit jamais à un seul maître. Elle se partagea entre plusieurs cités : *Arad*, *Gebel*, *Beryte*, **Sidon, Tyr,** dont chacune avait son roi. Les deux dernières furent les plus puissantes.

36. Sidon. — **Sidon** faisait déjà un commerce étendu à l'époque où les Égyptiens chassèrent les Pasteurs et devinrent maîtres de toute l'Asie antérieure. Elle tomba aussi sous le joug de l'*Égypte*, mais elle n'en souffrit pas. Les Égyptiens n'aimaient pas la mer ; les Phéniciens leur fournirent leur flotte, et, protégés par les Pharaons, ne cessèrent de développer leur commerce.

Maîtres des mers de la Grèce, ils fondèrent des établissements en *Chypre*, en *Crete*, à *Rhodes* ; ils exploitèrent les mines d'or de *Thasos*, en face des côtes de la Thrace. Ils affrontèrent le terrible Pont-Euxin et allèrent chercher l'or de la *Colchide*. En Afrique, ils négociaient en Égypte et jusque dans le territoire où s'éleva plus tard *Carthage*. Ils pénétrèrent dans la mer Rouge. C'est alors que, selon la légende, le Phénicien *Cadmus* « l'oriental » fonda Thèbes, en Grèce. Mais leur audace et leurs déprédations leur attirèrent des ennemis. Les *Philistins*, pirates comme eux, s'emparèrent un jour de Sidon et la détruisirent (1209).

37. Tyr. — **Tyr** succéda à Sidon. Elle accueillit ses fils fugitifs et hérita de ses colonies. En même temps les différentes villes phéniciennes, tout en gardant leur gouvernement, se confédérèrent, sous la suprématie des rois de Tyr, et la *nation phénicienne* fut fondée.

Les mers de la Grèce échappaient aux Phéniciens ; ils tournèrent leur activité du côté de l'ouest et fondèrent *Utique*, au nord de l'Afrique, non loin de l'*Hippone* des Sidoniens. Puis, atteignant l'Espagne, ils soumirent la riche et fertile *Betique*, et occupèrent les îles de la Méditerranée, *Malte*, la *Sicile*, la *Sardaigne*.

Sur terre, la Phénicie se rapprocha de ses voisins contre l'ennemi commun, les Philistins. *Hiram Ier* envoya des ambassadeurs à *David ; Hiram II* fournit à *Salomon* les matériaux nécessaires pour la construction du temple de Jéhovah. Les flottes phénicienne et juive allèrent ensemble à la recherche des trésors d'*Ophir* et de *Tarshish*. Salomon subit l'influence phénicienne, au point de rendre un culte à la déesse Astarté. Après la séparation des royaumes de Juda et d'Israël, Achab

épousa *Jézabel*, fille d'*Ithobaal*, et leur fille *Athalie* épousa *Joram*, roi de Juda. Ces alliances introduisirent chez le peuple de Dieu le culte du dieu Baal. « Je suis demeuré seul prophète d'Israël, s'écriait Elie, et les prophètes de Baal sont au nombre de 450. »

La puissance de Tyr commença bientôt à décliner. Le gouvernement fut ébranlé par les luttes de l'aristocratie et de la classe populaire, puis par les attaques des souverains assyriens et babyloniens. Une de ces luttes intestines eut pour conséquence la fondation d'une colonie qui devait un moment balancer la puissance de Rome.

En 876, le roi *Pygmalion* monta sur le trône à l'âge de onze ans. Le grand-prêtre de Melkart, mari de sa sœur *Elissar*, exerça la régence. Quelques années après, il fut tué par l'ordre de Pygmalion. Élissar ne réussit pas à venger son mari et s'enfuit avec ses complices. Les fugitifs abordèrent sur le territoire de l'ancienne *Cambe*, colonie des Sidoniens, dans l'Afrique septentrionale, et y fondèrent **Carthage**. Élissar fut appelée *Didon*, « la fugitive ».

Peu après, au IXe siècle, les Assyriens soumirent la Phénicie malgré les efforts du roi de Tyr, *Élouli*. Absorbée par ses luttes contre Sargon, Tyr perdit ses colonies. En 700, Sennachérib s'empara de la ville elle-même. Ninive tombée, elle respira un moment ; mais Nabuchodonosor avait recueilli l'héritage des monarques assyriens. Tyr, s'étant unie contre lui au royaume de Juda et à l'Égypte, se vit assiégée pendant treize ans, et, emportée d'assaut, fut mise à sac. Dès lors elle ne se releva plus. La Phénicie reconnut sans lutte la souveraineté de Cyrus et de Kambyse et devint une des satrapies de l'empire perse Lorsque Alexandre de Macédoine eut vaincu Darius, Sidon lui ouvrit ses portes et l'aida à prendre Tyr.

38. Religion. — La religion des Phéniciens avait des rapports étroits avec la religion chaldéo-assyrienne ; c'était aussi l'*adoration des forces de la nature*. **Baal** ou **Bel** était le dieu suprême, le dieu-soleil, adoré sous différents noms : ***Melkart***, le dieu solaire, à Tyr ; *Adonis*, le dieu du printemps, à

Gebel ; ailleurs, *Moloch*. *Baalit* était la grande déesse. Sidon adorait encore *Astarté*.

Les Phéniciens rendaient à leurs divinités un culte sanguinaire et immoral. Les premiers-nés étaient brûlés vifs et offerts par leurs parents en sacrifice à Moloch. Les fêtes d'Adonis, le dieu du printemps, qui meurt chaque année, étaient célébrées au milieu des orgies.

39. Civilisation. — Le caractère phénicien était dur, cruel, cupide. Les anciens dépeignent les Phéniciens comme un peuple sans foi. Ils ne vivaient que pour le commerce et le gain, et la richesse introduisit chez eux une corruption profonde, qui entraîna leur chute. Il faut cependant reconnaître que, par leur esprit d'entreprise, par leur hardiesse et leur courage, par leur industrie, ils rendirent de grands services à la civilisation, dont ils portèrent les éléments chez les nations barbares. C'est d'eux que nous vient notre alphabet, par l'entremise des Grecs et des Romains, et leur art eut une influence très grande sur les commencements de l'art grec. Chez ce peuple navigateur, les sciences qui ont quelque rapport avec la navigation prirent un grand développement. « Si les Grecs, dit Strabon, ont appris la géométrie des Égyptiens, c'est de la Phénicie qu'ils ont tiré l'astronomie et l'arithmétique. »

RÉSUMÉ

34. La Phénicie. — La bande de terre située entre le Liban et la mer fut habitée par un rameau *chananéen*, les **Phéniciens.**

35. Les Phéniciens navigateurs. — Trop resserrés entre le Liban et la mer, dans un pays trop petit pour sa population, les Phéniciens devinrent par cela même le premier peuple navigateur de l'antiquite, et firent des voyages jusque dans la Grande-Bretagne et jusqu'au Sénegal.

36. Sidon. — **Sidon,** déja fort commerçante à l'époque de l'expulsion des pasteurs d'Egypte, devint maîtresse des mers de la Grèce, et ses vaisseaux allèrent jusqu'en Colchide et jusque dans la Mer Rouge Elle fut détruite, en 1209, par les Philistins.

37. Tyr. — **Tyr** succéda à Sidon. Sous sa suprématie, les différentes villes phéniciennes se confédérèrent, formant ainsi la nation phénicienne. Elle fonda Utique, au nord de l'Afrique, et soumit la

Bétique en Espagne. Une révolution eut pour conséquence la fondation de Carthage par la Tyrienne Didon.

Des relations et des alliances se nouèrent entre les Juifs et les Phéniciens.

Tyr fut, comme Jérusalem, saccagée par Nabuchodonosor, puis se soumit à Cyrus et à Kambyse et fut prise par Alexandre.

38. Religion. — La religion phénicienne était, comme la religion chaldéo-assyrienne, *l'adoration des forces de la nature* **Baal** ou **Bel** était le dieu suprême Le culte était sanguinaire et immoral.

39. Civilisation. — Durs, cruels, cupides, sans foi, les Phéniciens ne vivaient que pour le gain. Ils rendirent néanmoins de grands services à la *civilisation* par leur esprit d'entreprise et leur industrie C'est d'eux que nous vient notre alphabet.

QUESTIONNAIRE

34 Par qui fut peuplée la région qui s'étend entre le Liban et la mer? — 35. De quel côté se tournèrent les Phéniciens? — Quelles villes ont-ils fondées en Gaule? — Jusqu'où s'étendaient leurs expéditions? — 36 Jusqu'où s'étendit la puissance de Sidon? — Par qui fut-elle détruite? — 37 Qui lui succéda? — Quelles relations y eut-il entre Tyr et le peuple juif? — Comment fut fondée Carthage? — 38. Qu'était la religion phénicienne? — 39. Quels étaient les traits du caractère phénicien? — Ne doit-on rien aux Phéniciens?

CHAPITRE VII

LES JUIFS

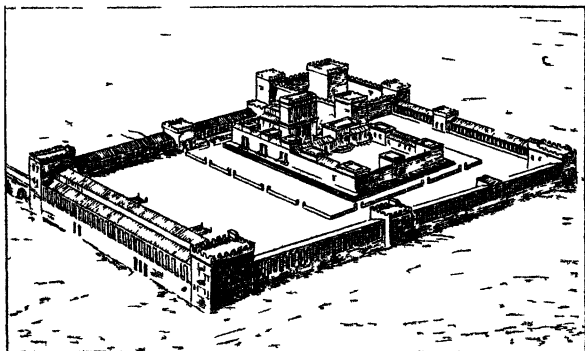
40. Palestine. — Au sud de la Syrie, entre la Méditerranée et le Jourdain, s'étend la **Palestine,** appelée encore à différentes époques, *Terre de Chanaan, Terre d'Israel, Judée,* et de nos jours *Terre Sainte.* Elle est parcourue par le *Jourdain,* qui coule entre deux plateaux de 6 à 800 mètres, et, après avoir traversé le *lac de Génésareth,* va se jeter dans la *mer Morte.* A la fois pays de forêts, de pâturages et de culture, la Palestine, quoique moins fertile que l'Egypte et la Babylonie, pouvait nourrir une nombreuse population. « L'Éternel, ton Dieu, disait Moïse au peuple d'Israel, te conduit dans un bon pays, pays arrosé de cours d'eau, pays de sources, où coulent de profondes rivières, pays de blé et d'orge, pays de vignobles, où poussent les figuiers, les grenadiers et les oliviers, pays d'huile et de miel. Là tu man-

geras ton pain en abondance et tu seras rassasié de toutes choses ; là les pierres sont de fer et les collines renferment des mines de cuivre. »

41. Les Hébreux. — Vers 2300 avant Jésus-Christ, un riche pasteur sémite, de la descendance d'**Héber**, nommé **Abram**, plus tard **Abraham**, vint d'*Ur*, en Chaldée, dresser ses tentes dans la *Terre de Chanaan*. Dieu, qui l'y appelait, lui promit qu'il serait le père d'un grand peuple, et qu'en sa postérité seraient bénies toutes les nations. A la suite d'une famine, **Jacob**, fils d'**Isaac**, retrouva en Égypte son fils **Joseph**, vendu par ses frères. Les fils d'**Israël** se multiplièrent dans la terre de Gessen. Les rois Pasteurs, qui les avaient accueillis étant tombés, les Pharaons indigènes s'inquiétèrent de l'accroissement des Israélites et essayèrent de les faire périr. **Moïse**, envoyé de Dieu, les conduisit hors de l'Egypte à travers la mer Rouge. Mais, en punition de leurs murmures, ils errèrent pendant quarante ans dans le désert avant de pouvoir pénétrer dans la Terre de Chanaan, où les introduisit enfin **Josué**, après de longues luttes contre les Édomites, les Moabites, les Ammonites, les Madianites. La Terre promise fut alors partagée entre les douze tribus d'Israel.

42. Les rois. — Longtemps organisés en une sorte de république fédérative durant la période des **Juges**, les Israélites voulurent enfin un roi comme les autres nations. *Samuel*, le dernier des Juges, sacra **Saül**, bientôt rejeté de l'Éternel pour ses prévarications. **David**, sacré roi du vivant de Saul, lui succéda en 1049. Il s'empara de la citadelle de *Sion*, la plus forte place des Chananéens, et fit de *Jérusalem* sa capitale. Il battit les Philistins, les Moabites, les Syriens, extermina Édom, et s'empara de la ville forte des Ammonites. Son royaume s'étendit de l'Euphrate à la mer Rouge. Le règne de son fils **Salomon** (1008-978) fut paisible et glorieux. Mettant à exécution le dessein de son père, Salomon construisit le temple de Jérusalem, pour y enfermer l'Arche sainte. Hiram, roi de Tyr, lui fournit des cèdres du Liban et des cyprès. Les deux rois unirent leurs flottes, comme on l'a vu, pour aller chercher les trésors d'Ophir. La magnificence de Salomon,

et plus encore sa sagesse, attirèrent à sa cour les ambassades des princes étrangers et la reine de Saba elle-même. Salomon s'enivra de sa grandeur. Il épousa des femmes étrangères et se laissa entraîner à sacrifier à leurs dieux.

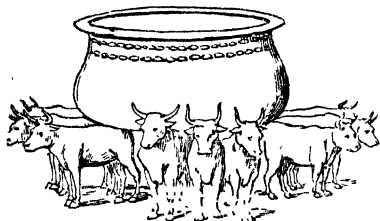
43. Schisme des dix tribus. — Après lui, la décadence commença. Son fils *Roboam* fut abandonné par dix tribus, qui formèrent le **royaume d'Israel**, sous *Jéroboam*. Il ne resta à Roboam que le **royaume de Juda**, plus petit, mais mieux organisé, avec Jérusalem et le temple du vrai Dieu.

Le Temple de Jérusalem (restitution).

Dans Israël, *Achab* se rendit célèbre par son impiété et sa cruauté. Il fit épouser sa fille *Athalie*, qu'il avait eue de la Tyrienne *Jézabel*, à un roi de Juda. Baal fut adoré dans les deux royaumes. Des catastrophes épouvantables suivirent. *Jéhu* extermina la maison d'Achab. *Athalie*, qui avait massacré à Jérusalem la famille de David, fut tuée au nom d'un rejeton de cette famille, *Joas*. Les deux royaumes ne cessèrent presque pas de lutter l'un contre l'autre. Ils s'allièrent aux peuples voisins. *Achaz*, roi de Juda, appela le roi d'Assyrie, malgré le prophète Isaïe. En 722, *Sargon* prit **Samarie**, capitale d'Israel, et transporta les dix tribus schismatiques

en Assyrie, où elles se perdirent parmi les Gentils. Le royaume de Juda dura encore près de cent cinquante ans. Sous le pieux *Ezéchias*, Sennachérib ne put s'emparer de Jérusalem ; mais, sous ses successeurs, la ville tomba à deux reprises au pouvoir des Chaldéens. En 587, Nabuchodonosor la détruisit, brûla le Temple et emmena les principaux du pays. Cyrus, après la prise de Babylone, permit aux Juifs de retourner dans leur patrie. Ils relevèrent le Temple sous la direction de *Zorobabel;* mais ils restèrent sous la domination des Perses. Ils passèrent ensuite sous celle d'Alexandre le Grand. Soumis aux rois de Syrie, après le démembrement de l'empire d'Alexandre, ils furent cruellement persécutés par Antiochus Épiphane et affranchis par les Machabées (143). Quand Jésus-Christ vint au monde au temps du roi Hérode, ils étaient sous la tutelle de Rome. Auguste réduisit la Judée en province romaine. La dispersion des Juifs commença en 70 après Jésus-Christ, après la prise de Jérusalem par Titus.

44. Religion des Hébreux. La Loi mosaïque. Les prophètes. — « On ne voit point d'idole en Jacob; on n'y voit point de présages superstitieux, point de divinations ni de sortilèges ; c'est un peuple qui se fie au Seigneur son Dieu, dont la puissance est invincible, » s'écriaient avec étonnement les ennemis mêmes des Israélites. Le peuple d'Israël est, en effet, le seul parmi les peuples anciens, qui ait connu et adoré le vrai Dieu, le Dieu unique, créateur du ciel et de la terre. Sa mission fut de conserver, au milieu du débordement de l'idolâtrie, le dépôt de la vraie religion, jusqu'au temps, marqué dès l'origine, où, portée à sa perfection par Jésus-Christ, elle devait être prêchée dans le monde entier et devenir la religion du genre humain. C'est sur ce fondement que repose la loi mosaïque. Le *Decalogue*, admirable résumé des prescriptions fondamentales de la morale, en est la partie essentielle. Viennent ensuite les lois *cerémonielles*, *politiques*, *économiques*, *sociales*, dont un grand nombre avaient pour but d'isoler le peuple hébreu des Gentils, pour le préserver de l'idolâtrie, à laquelle il était enclin autant qu'aucun autre. Quoi qu'elles se ressentent en plus d'un point de la *dureté de*

cœur des Israélites, elles témoignent de leur origine divine par leur supériorité sur les autres législations de l'antiquité.

Il n'y a rien de plus remarquable, dans l'histoire du peuple de Dieu, que le ministère des **prophètes.** Ils rappellent à l'observation de la loi divine les grands et les petits, le peuple et les rois; ils dénoncent avec énergie la vanité d'une religion purement extérieure, réduite aux pratiques et aux observations légales ; ils annoncent la venue du **Messie,** ses souffrances, son triomphe et la conversion des Gentils. Les plus grands, après *David,* furent *Élie, Isaïe, Jérémie, Ezéchiel* et *Daniel.*

La mer d'airain.

Ce bassin était placé dans la cour des Prêtres. Il était coulé en bronze, et la feuille de bronze avait à peu près [illegible] centimètres d'épaisseur. Il avait environ $2^{m},50$ de haut, $5^{m},00$ de diamètre et contenait 40 000 litres d'eau. Quatre groupes de trois bœufs chacun, orientés vers les quatre points cardinaux, servaient de supports. Il devait y avoir des robinets vers le bas de cette cuve. L'eau servait pour les ablutions des prêtres et pour laver la chair des victimes.

45. État social. — L'autorité du père de famille était absolue. La polygamie était tolérée; mais, avec le progrès des mœurs, elle devint de plus en plus rare. La condition des femmes était plus douce que chez la plupart des autres peuples. Une loi particulière au peuple juif et destinée à perpétuer les familles ordonnait à une veuve sans enfants d'épouser le frère de son mari, et c'était au premier mari qu'appartenaient légalement les enfants de cette nouvelle union.

L'esclavage existait chez les Juifs, mais très adouci : l'esclave faisait partie de la famille.

Chaque septième année, les terres devaient rester en friche, les dettes ne pouvaient être réclamées, et les esclaves avaient le droit de reprendre leur liberté ; chaque année qui terminait sept semaines d'années (c'est-à-dire chaque cinquantième année), les terres vendues retournaient à leur ancien possesseur.

La justice était rendue également à tous par des juges élus, et en dernier ressort par le grand pontife. La loi du talion[1] faisait le fond de la loi pénale.

La royauté était absolue ; mais le pouvoir royal était contenu et limité par la loi, à laquelle nul ne pouvait rien changer et qui s'imposait à tous avec une égale autorité.

46. Civilisation. — David et Salomon élevèrent le peuple juif à un très haut degré de prospérité. Mais l'industrie ne fut jamais chez lui qu'une importation étrangère : le *Temple* fut construit par des artistes et des ouvriers phéniciens. Les Israélites étaient et restèrent surtout agriculteurs et pasteurs.

Ils ne cultivèrent pas les sciences, sauf l'histoire naturelle. La *musique* était leur art favori. Captifs à Babylone, ils suspendaient leurs harpes aux branches des saules. On trouve dans la Bible l'énumération de plusieurs instruments à cordes, à vent, à percussion. Les cantiques qu'ils chantaient en s'accompagnant sont nombreux dans la Bible.

Mais il n'y a rien, dans aucune littérature, que l'on puisse égaler à la **Bible**. Elle renferme la plus sublime poésie, l'éloquence la plus haute. Deux genres de poésie ont été cultivés par les Israélites, la *poésie lyrique* dans le livre de Job, dans les cantiques, dans les Psaumes et dans les Prophéties, et la *poésie didactique* dans les Proverbes, dans l'Ecclésiaste. Les noms de David et de Salomon figurent dans la liste des grands poètes d'Israël.

RÉSUMÉ

40. Palestine. — La *Palestine*, pays de forêts, de pâturages et de culture, située entre la Méditerranée et le Jourdain, pouvait nourrir une nombreuse population.

41. Les Hébreux — La Palestine fut occupée par la tribu chananéenne des Hébreux, descendus d'Abraham. Emigrés en Egypte, avec Jacob, à la suite d'une famine, ils retournerent vers la Palestine sous la conduite de Moïse et y rentrèrent avec Josué, après avoir erré quarante ans dans le desert, et aprés de longues luttes contre les peuples qui l'habitaient.

[1] **Talion** : punition qui consiste à rendre au coupable ce qu'il a fait aux autres.

42. Les rois. — Longtemps organisés en république, les Israélites voulurent enfin des rois. Saul, David, Salomon se succédèrent. David fit de Jérusalem sa capitale, et Salomon y bâtit le Temple. Les relations avec les Phéniciens introduisirent chez les Juifs le culte des faux dieux.

43. Schisme des dix tribus. — La décadence commença après Salomon. Deux royaumes se formèrent, le royaume d'Israël et le royaume de Juda, qui ne cessèrent presque pas de lutter l'un contre l'autre En 722, périt le premier. Samarie, sa capitale, fut prise par Sargon et les dix tribus furent emmenées captives en Assyrie. Le royaume de Juda tomba en 587. Nabuchodonosor prit Jérusalem, brûla le Temple et emmena les principaux du pays en captivité. Ils revinrent avec la permission de Cyrus et relevèrent le Temple, mais ils restèrent sous la domination des Perses; ils passèrent ensuite sous celle d'Alexandre et de ses successeurs, puis sous celle des Romains

44. Religion. — Le peuple d'Israel est le seul qui ait connu et adoré le vrai Dieu, le Dieu unique, créateur du ciel et de la terre, **Jéhovah.** Il était chargé de conserver jusqu'à la venue du Messie, le dépôt de la vraie religion. La loi juive, donnée à *Moïse* sur le Sinaï et consignée dans la Bible, était non seulement religieuse, mais politique et sociale. Le décalogue en etait le fondement. Les Prophètes ne cessèrent de rappeler grands et petits à l observation de la loi divine et d'annoncer la venue du Messie Les principaux furent *David*, *Elie*, *Isaïe*, *Jerémie*, *Ezéchiel* et *Daniel*.

45. Etat social. — L'autorité du père de famille était absolue. La condition des femmes était plus douce que chez la plupart des autres peuples de l'antiquité, l'esclavage très adouci.

46. Civilisation. — David et Salomon élevèrent le peuple juif à un très haut degré de prospérité. Les Juifs n'eurent pas d'industrie, mais furent agriculteurs.

Ils cultivèrent la musique, et la Bible renferme la plus sublime poésie et la plus haute éloquence.

QUESTIONNAIRE

40. Décrire la Palestine. — 41. De qui descendaient les Hebreux ? — Qui les établit en Egypte ? — A quelle époque ? — Qui les en fit sortir ? — Combien d'années passèrent-ils dans le desert ? — Qui les ramena dans la Terre promise ? — 42 Quel etait leur gouvernement ? — Qu'etaient les Juges ? — Quels furent les premiers rois d'Israel ? — Parlez de Salomon ? — Avec qui fit-il alliance ? — 43 Sous qui eut lieu le schisme des dix tribus ? — Jusqu'à quelle époque durèrent les royaumes d'Israël et de Juda ? — 44 Qui les Juifs adoraient-ils ? — 45 Sur quel principe reposait leur société ? — Quel était le fond de la loi penale ? — 46. A quoi s'adonnaient surtout les Juifs ? — Quel rang occupent-ils dans la litterature ?

Darius et les chefs rebelles, d'après le bas-relief de Béhistoun.

Darius, plus grand que tous les autres, est debout, couronne au front, un pied posé sur le corps d'un ennemi vaincu qui lève vers le roi des bras suppliants. — Les neuf personnages qui se présentent devant le roi les mains liées derrière le dos, attachés par le cou à une grosse corde qui les relie les uns aux autres, sont des captifs de pays différents [illegible] l'indique leur costume. — Derrière le roi, à gauche de la figure, deux de ses gardes. — Au-dessus de la scène, plane Ahura-Mazda (Ormuz), qui a protégé Darius.

CHAPITRE VIII

MÉDIE ET PERSE

47. Le plateau de l'Iran. — A l'est de l'Assyrie, derrière les chaînes parallèles qui courent du nord-ouest au sud-est, enfermant des vallées fertiles, des torrents et des ravins profonds, qui envoient leurs eaux au Tigre, s'étend un vaste plateau, le plateau de l'**Iran**, qui va du Caucase et de la mer Caspienne au golfe Persique et à la mer des Indes. Les montagnes qui le bornent sont le plus souvent couvertes de forêts épaisses. Dans leur voisinage, les vallées de l'ouest et du nord, arrosées par de nombreux cours d'eau, fécondées par des pluies abondantes et chaudes, sont d'une fertilité merveilleuse; mais l'intérieur, desséché par les vents qui soufflent de l'équateur et du pôle, tour à tour brûlant ou glacé, est devenu de plus en plus semblable à un désert; seuls, les cantons où l'eau ne manque pas produisent quelques arbres, du froment, de l'orge, des légumes. L'Iran nourrit des chevaux et des chameaux renommés, des moutons et des chèvres; dans les forêts, dans le désert, vivent

des animaux sauvages : lièvres, renards, antilopes, buffles, et des bêtes féroces : ours, hyènes, tigres, lions.

48. Les Perses et les Mèdes. — Habité primitivement par des populations *touraniennes*, l'Iran fut ensuite, comme on l'a vu [1], envahi par des tribus de race *aryenne*, les **Mèdes**, qui s'établirent plus au nord, les **Perses**, qui s'établirent plus au sud.

Les Mèdes durent conquérir pied à pied leur nouveau pays sur les Touraniens. Au VIII^e siècle avant Jésus-Christ, ils furent soumis par les conquérants assyriens. Sargon leur imposa un tribut. Assar-Haddon triompha également des « Mèdes puissants ». Pendant cette période, ils étaient gouvernés par des roitelets obscurs, dont l'un porta le nom de *Dayakkou*. Les Grecs en firent Déiokès, et Hérodote raconte que ce Déiokès sut se faire élire roi de toute la Médie et bâtit une ville bien fortifiée, *Ecbatane*, où il s'enferma loin des regards de ses sujets.

49. Empire médique. — Le vrai fondateur de l'empire médique fut **Kyaxarès** (Cyaxare) (635-595). Son père *Phraortes*, raconte encore Hérodote, lui légua, avec la Médie, la Bactriane, et même l'Arménie, qu'il avait soumises.

Kyaxarès, encore plus belliqueux que lui, après s'être formé une armée, attaqua Ninive (606), dont la chute ne fut retardée que par une invasion des Scythes, qui força Kyaxarès à revenir en Médie. Ninive tombée, il s'attaqua à la *Lydie*. Sous *Gygès*, les Lydiens, peuple belliqueux, avaient réussi en partie à s'emparer de l'Asie antérieure et étaient entrés dans le concert des États helléniques. La fertilité de leur pays tenta les Mèdes. La guerre dura six ans entre Kyaxarès et Alyattès, arrière-petit-fils de Gygès. Elle se termina par un accommodement, à la suite d'une éclipse de soleil, qui mit fin à une bataille. Lorsque Kyaxarès mourut (595), il avait subjugué les Scythes, écrasé les Assyriens et conquis une partie de l'Asie occidentale.

Son successeur, **Astyagès**, beau-frère à la fois du roi de

[1] Page 15.

Lydie et du roi de Babylone, Nabuchodonosor, régna paisiblement. Mais, au bout de trente-cinq ans, il fut renversé par *Kourous* ou *Cyrus*. Cyrus, fils de *Mandane*, qu'Astyage avait mariée au Perse *Kambyse*, fut exposé, raconte Hérodote, par son grand-père, qu'il devait détrôner, d'après un oracle. Sauvé par miracle, élevé parmi les bergers, il souleva la Médie, vainquit Astyagès et fut proclamé roi de Médie et de Perse. En réalité, Cyrus paraît avoir appartenu à la famille persane des *Achéménides* et avoir été roi de Susiane. Vassal d'Astyagès, il prit les armes contre lui, le vainquit et s'empara d'Ecbatane (549). Ainsi tomba l'empire mède; l'empire perse le remplaça.

50. Empire perse. — Cyrus (559-529). — La puissance de Cyrus alarma le roi de Lydie, *Cresus*, successeur d'Alyattès. C'était le prince le plus puissant de l'Asie-Mineure. En 554, il franchit l'Halys et commença la guerre. Cyrus envahit la Lydie et vint assiéger sa capitale, *Sardes*. Au bout de quatorze jours, il la prit d'assaut, et Crésus, si heureux jusque-là dans toutes ses entreprises que son bonheur même l'effrayait, tomba aux mains de Cyrus. Cyrus, dans les quinze années qui suivirent, soumit toute l'Asie supérieure. Puis, en 538, il s'empara, comme on l'a vu, de Babylone, en détournant le cours de l Euphrate, de manière à pénétrer dans la ville par le lit du fleuve. Il autorisa les Israélites captifs à retourner en Palestine et à rebâtir leur temple. La fin de Cyrus est couverte d'obscurité. Hérodote raconte qu'il périt dans une guerre contre les *Massagetes*, barbares qui habitaient près de la Caspienne. Leur reine, *Thomyris*, ayant trouvé son cadavre, lui aurait plongé la tête dans une outre pleine de sang humain, en disant : « Tu as fait périr mon fils; mais je t'assouvirai de sang, comme je te l'ai promis. »

Le fils de Cyrus, **Kambyse**, lui succéda. Il conquit l'Égypte, dont il fit mourir le dernier roi, Psamitik. Mais il échoua dans une expédition contre l'Éthiopie; ses soldats, égarés dans le désert, se mangèrent les uns les autres. Ce désastre le rendit fou. Il gouverna tyranniquement l'Égypte et la Perse, et poussa la barbarie jusqu'à faire périr sa sœur et son frère Smerdis. Une révolution éclata en Perse. Kambyse

se blessa au moment où il marchait contre les rebelles. Il expira (522) dans un misérable village de Syrie.

L'usurpation du faux Smerdis, un mage de nation médique, ayant été réprimée, **Darius**, fils d'Hystaspe, descendant, lui aussi, de la famille des Achéménides, monta sur le trône. Il eut d'abord à réduire les Babyloniens révoltés ; il n'en vint à bout que grâce au dévouement de *Zopyre*, un de ses compagnons, qui, s'étant coupé le nez et les oreilles, fit croire aux Babyloniens qu'il avait été ainsi mutilé pour avoir conseillé de lever le siège, gagna leur confiance, et ouvrit aux Perses une des portes de la ville. Ensuite il porta ses armes dans l'Inde, dans les déserts de Scythie, et subjugua les Grecs d'Asie ; mais, comme on le verra, il échoua dans son dessein de soumettre les Grecs d'Europe. A sa mort, il laissait l'empire le plus vaste et le mieux organisé qu'eût encore connu le monde ancien. Il l'avait divisé en dix neuf *satrapies* ; à la tête de chaque satrapie était un gouverneur chargé, sous le nom de *satrape*, de l'administration civile et financière ; les généraux restaient sous la dépendance directe du roi.

La décadence commença après lui. On verra *Xerxès*, son fils, vaincu par les Grecs ; puis, un siècle et demi après, son empire ruiné par Alexandre le Grand.

51. Religion des Mèdes et des Perses. — La religion des Mèdes et des Perses était, après celle des Hébreux, qu'il faut toujours mettre à part, la plus pure parmi les religions de l'Asie. Elle est connue sous le nom de *mazdéisme*. La fondation en est attribuée à **Zarathoustra** (*Zoroastre*), dont le nom signifie *splendeur d'or*. On ne sait quand il vivait ; sa doctrine était renfermée dans l'*Avesta*, ou livre de la loi, dont il reste de nombreux fragments. Il proclamait un seul Dieu, *Ahura-Mazda* (*Ormuzd*), « le dieu lumineux, très grand, très actif, très intelligent, très beau », créateur du monde, qu'il a tiré du néant. Mais, pour expliquer l'existence du mal, il imagina un génie malfaisant, *Angra-Maynyou* (*Ahriman*), auteur du désordre, des ténèbres et de la mort, né, malgré la volonté d'Ahura Mazda, du conflit des forces contraires et en lutte constante avec lui. Cependant il ne crut pas que

cette lutte dût être éternelle. D'après lui, à la fin des temps, Ahura-Mazda aura le dessus, Angra-Mayniou, se reconnaissant vaincu, se soumettra à sa toute-puissance, et le bien règnera désormais dans l'univers pacifié.

Le culte du mazdéisme n'admettait ni temples, ni statues, ni sacrifices. Les forces de la nature recevaient des hommages, non à titre de divinités, mais « comme les images de formes immatérielles et pures », nous dit Hérodote. L'homme devait s'efforcer de plaire à Ormuz et de résister à Ahriman en faisant le bien. La culture de la terre était l'œuvre de piété par excellence. « C'est un saint homme, dit Zarathoustra, celui qui s'est construit ici-bas une maison dans laquelle il entretient le feu, du bétail, sa femme, ses enfants et de bons troupeaux. Celui qui fait produire du blé à la terre, celui qui cultive les fruits des champs, celui-là cultive la pureté ; il avance la loi d'Ahura-Mazda autant que s'il offrait cent sacrifices. »

Après la mort, l'âme était jugée ; elle devait passer sur le pont *Cinvat*, qui mène au paradis en franchissant l'abîme de l'enfer : coupable elle tombait, pure elle arrivait au ciel, pour y demeurer jusqu'à la résurrection des corps.

Le mazdéisme se corrompit sous l'influence des *Mages*, ou prêtres des tribus touraniennes. A côté du culte du feu s'introduisit celui des autres éléments, et, avec lui, une multitude de pratiques superstitieuses.

52. État social. — A la constitution patriarcale des anciens Aryas avait peu à peu succédé une organisation hiérarchique de la société. Il s'y était formé des classes. Le gouvernement était devenu *despotique*. La volonté du maître faisait la loi. La caste des Mages devint la plus puissante au-dessous du souverain.

Les Perses étaient restés longtemps fidèles à leurs habitudes simples et à une religion plus pure. Ils finirent par imiter en tout les Mèdes.

L'éducation qu'ils donnaient à leurs enfants a excité l'admiration des philosophes grecs. Elle visait surtout à inspirer le dégoût du mensonge, à développer l'esprit militaire, le sentiment de l'honneur, l'amour de la gloire.

53. Civilisation. — La civilisation des Mèdes et des Perses ne peut se comparer à celle des Égyptiens et des Chaldéens. Leur architecture rappelle tour à tour celle des Lyciens, des Grecs et des Égyptiens ; leur sculpture, celle des Assyriens.

Ils abandonnèrent aux étrangers la culture des sciences. Les rois de Perse appelaient à leur cour des médecins, des ingénieurs, des artisans, des contrées voisines.

RÉSUMÉ

47 Le plateau de l'Iran. — Le *plateau de l'Iran*, qui va du Caucase et de la Caspienne au golfe Persique et à la mer des Indes, est fertile à l'ouest et au nord, mais l'intérieur est devenu de plus en plus semblable à un désert

48. Les Perses et les Mèdes. — Habité primitivement par des populations *touraniennes*, le plateau de l'Iran fut envahi par des tribus *aryennes*, les **Mèdes** et les **Perses.**

49. Empire médique — **Kyaxarès**, fondateur de l'empire médique, eut pour successeur **Astyagès,** qui fut renversé par le Perse *Kourous.*

50. Empire perse — **Kourous** ou Cyrus vainquit **Crésus,** roi de Lydie, soumit toute l'Asie supérieure et s'empara de Babylone en 536 Il libéra les Juifs captifs, qui retournèrent à Jérusalem.

Son fils **Kambyse** conquit l'Egypte. **Darius,** fils d'Hystaspe, posséda l'empire le plus vaste et le mieux organisé de l'ancien monde ; il le divisa en satrapies. Après la conquête d'une partie de l'Asie, il échoua contre les Grecs d'Europe. La décadence commença après lui

51. Religion des Mèdes et des Perses — Le **mazdéisme,** ou culte d'*Ahura-Mazda*, le dieu lumineux, attribué à Zarathoustra (Zoroastre), était la religion la plus pure après celle des Hébreux. Elle se corrompit sous l'influence des *mages* touraniens.

52. Etat social. — Le gouvernement était devenu *despotique.* Les Perses, longtemps plus simples dans leurs mœurs, finirent par imiter les Mèdes.

53. Civilisation. — Elle ne peut se comparer à celle des Egyptiens et des Chaldéens. Originaux pourtant en architecture, les Perses et les Mèdes abandonnèrent aux étrangers la culture des sciences.

QUESTIONNAIRE

47. Le plateau de l'Iran est-il fertile ? — Décrivez-le — 48. Par qui fut-il habité ? — Sous la domination de qui tombèrent les Mèdes ? — 49. Quel fut le vrai fondateur de l'empire médique ? — Qui lui succéda ? — Qui détrôna Astyagès ? — 50. Que fit Kourous ? — Comment mourut-il ? — Quel fut son successeur ? — Quelle fut l'œuvre de Darius ? — 51 Quel nom porte la religion des Mèdes et des Perses ? — Quelle était l'œuvre de piété par excellence ? — Cette doctrine ne se corrompit-elle pas ? — 52. Quelle était la constitution sociale chez les Mèdes ? — Quels étaient les principes de l'éducation ? — 53. La civilisation était-elle très avancée ?

HISTOIRE GÉNÉRALE OU UNIVERSELLE

L'Histoire et ses divisions.	**Définition et divisions.** — Science du passé — Histoire *générale* et histoires particulières ou *nationales* **Sources.** — Tradition, monuments, documents écrits. **Divisions de l'histoire générale.** — 1° HISTOIRE ANCIENNE Temps primitifs au IVe siècle après Jésus-Christ; 2° HISTOIRE DU MOYEN AGE : IVe au XV siècle, 3° HISTOIRE MODERNE XVe siècle à nos jours.

HISTOIRE ANCIENNE DE L'ORIENT

Origines de l'humanité.	**Création.** — Création du monde — Paradis terrestre. — Chute d'Adam et d'Eve, Caïn, Abel et Seth. **Déluge.** — Noé et ses enfants *Sem*, *Cham* et *Japhet*. — Tour de Babel — Dispersion des hommes **Hommes préhistoriques.** — Attestation de l'industrie par les fossiles - Premiers arts art pastoral, agriculture, art du vêtement et du logement. **Les trois âges.** — 1° *Age de la pierre :* Silex eclaté, outils, armes , 2° *Age du bronze* Travail et alliage du cuivre et de l'étain; 3° *Age du fer* Extraction et transformation. **Mœurs des premiers hommes.** — *Habitation* cavernes, huttes. — *Nourriture* . chasse, pêche, produits naturels — *Religion* culte des morts

Chine

Origine. Antiquité.	**Origine. Antiquité.**— Origine *mongole* — Fondation de l'empire chinois attribuée à *Fo-Hi* (3 ou 4000 av. J.-C.)
Premières dynasties.	1re *Yu* (cadastre, etc.); 3e *Vou-Vang*, fondateur, et Tsching-Vang — Agrandissement de l'Empire — Luttes intestines — *Lao-Tseu* et *Kong-Fu-Tseu* ou **Confucius** (600 et 500 av. J. C.) 4e **Les Thsin** (IIIe siècle) donnent leur nom à la **Chine.** Construction de la grande muraille. — Organisation de l'empire Au Ier siècle, relations probables de la Chine avec Rome, qui l'appelle *Sérique* ou pays de la *soie*. Au commencement du moyen âge, invasion des *Tatares*. — Division de l'empire en deux parties.
Religion et civilisation.	**Religion.** — Les **Kings** et **Confucius**. — Dieu et le ciel confondus. — Culte de la terre. — *Ni idoles, ni temples, ni prêtres.* **Lao-Tseu** (600 av. J.-C.) et **Confucius.** — *Livre de la Voie et de la Vertu.*

Religion et civilisation.

Confucius (550-470). — Morale : tolérance, justice, humanité. Culte de *Fo* ou *Bouddha* (217) reconnu (65 ap. J.-C.).

Civilisation. — Absence de castes. — Développement de l'agriculture, de l'industrie et des arts. — Routes, canaux, médecine, arts céramiques, soie, etc.

Histoire. — *Annales* (Kings). — Poésie Chi-King.

Inde

Origines.

Géographie et populations primitives. — Presqu'île entre les monts *Himalaya* et l'*océan Indien* — Dispersion des **Aryas.** — Etablissement des derniers emigrants dans l'Inde

L'Inde sous les Aryas (1500-327 av. J.-C.).

Guerre des rois. Invasion d'Alexandre le Grand. — Les **Aryas** dans l'Inde (1500-327 av. J.-C.). — Guerre des rois — Dynasties d'Ayodhya et d'Hastinapoura. — Conquête de l'Inde par Alexandre (327-325). — Independance Tchaudragoupta, Asoka — Traités avec la Grece.

Religion et civilisation.

Religion. — Les **Védas : l'Etre un**, l'immortalité, la transmigration des âmes, etc — Les *Brahmanes* Vichnou et Siva Loi de Manou le Bouddhisme

Civilisation. — *Architecture* somptueuse · villes, tombeaux, monastères — *Poesie* Vedas, épopées indiennes — Le sanscrit

Égypte

Histoire primitive de l'Égypte.

Géographie. Divisions. — Le Delta — Invasion des descendants de *Mizraim* en Egypte — Reunion des Etats independants et division en *Basse-Egypte* et *Haute-Egypte*.

Fondation de l'Empire. Périodes. — Fondation de l'empire par Mini ou Ménès. — Cet empire dure 4000 ans : il se divise en trois périodes caracterisées par la situation de la capitale .

1° *Période memphite* (cap Memphis) ; 2° *Période thébaine* (cap Thebes) ; 3° *Période saite* (cap. Bubaste, Tanis, puis Sais)

Ancien Empire.

Période memphite. — *Mini* ou Menès Fondation de Memphis. — Chéops — Les Pyramides. — Littérature : *Livre des Morts.* — *Nitakrit.*

Moyen Empire.

Période thébaine. — Suzeraineté de Thèbes — XII^e dynastie : Amenemhat III ; le lac *Mœris* et le *Labyrinthe.* — Invasion des *Hyksôs* Joseph. — Nouvelle prepondérance de Thèbes Ahmos I, Thoutmos III, **Ramsès II Meiamoun** (Sesostris) — Monuments, obelisques ; Ramsès III, vainqueur des Lybiens.

Nouvel Empire.

Période saïte. — Préponderance successive de *Bubaste*, de *Tanis* et de *Saïs.* — Pillage de Jérusalem par *Sésac.* — Conquete de l'Egypte par Sabacon. — Sac de Thebes (672). — *Assar-Haddon* et *Psamitik I.* — *Niko* et **Naboukoudouroussour.** — Défaite de Psamitik III à Péluse (525) par **Kambyse.**

Religion, civilisation.

Religion. — Deux religions : celle des prêtres (unité de Dieu) et celle du peuple (panthéisme) ; dieux-bêtes : *Bœuf Apis*. — Croyance en la vie future : momies.

Constitution sociale. — Monarchie absolue : Pharaon-Dieu. — Absence de castes. — Indépendance de la femme.

Civilisation. — Agriculture et industrie développées : étoffes, métaux, faïence, émail, etc. — Hiéroglyphes. — Pyramides et autres monuments (Gizeh, etc.). — Développement de la littérature, de l'astronomie et de la géométrie. — Médecine empirique.

Assyrie et Babylonie

Histoire primitive de l'Assyrie et de la Chaldée.

Temps primitifs. — La *Mésopotamie* : *Assyrie, Babylonie* et *Chaldée*. — La Tour de Babel. — Les **Kouschites**, *Nemrod*. — Construction de Ninive.

La Chaldée et l'Assyrie. — Soumission de l'Assyrie à la Chaldée. — Conquête de la Chaldée par les *Élamites* (2300 av. J.-C.). — *Chodorlahomor* battu par *Abraham*.

Empire assyrien.

Prédominance de l'Assyrie. — Conquête de l'Assyrie et de la Chaldée par Thoutmos III. — Indépendance et prépondérance de l'Assyrie (XV° siècle av. J.-C.). — *Ninus* et *Sémiramis*. — *Sardanapal* : destruction de Ninive. — Prise de Babylone. **Dynasties assyriennes** (XII° siècle av. J.-C.) *Tougoultipalèshara I*er, *Assournazirpal*, Salmanasar. — Téglathphalasar. — **Sargon :** défaite de *Sabacon* à *Raphia*. — **Sennachérib :** siège de *Jérusalem* (Ézéchias). — Assar-Haddon. Assourbanipal. — Siège de *Ninive* par *Cyaxare* (625). — Prise de Ninive (606).

Empire chaldéen.

Prédominance de la Chaldée. Babylone. — Nouvel empire chaldéen : *Nabopolassar*. — **Naboukoudourous-sour** (607-561). — Victoire de *Karkemisch* sur Néchao (606). — Prise (599 : Sédécias) et destruction de Jérusalem (587). — Embellissements de Babylone. — Décadence de l'empire. — Prise de Babylone sur Balthasar par **Cyrus** (538). — Fin de l'empire chaldéen.

Religion. — *Dieu suprême* : douze autres dieux ; trois cents esprits du ciel, six cents esprits de la terre, magie, pratiques inhumaines, etc.

État social. Despotisme. — Autorité spirituelle et temporelle du roi. — Absence de castes et d'aristocratie héréditaire. — Développement du commerce et de l'industrie.

Arts et Littérature.

Arts : Architecture. — Monuments déterminés par la nature de la religion : *observatoires*. — **Sculpture :** énergie et vie ; manque d'inspiration.

Littérature. — Fondation de la bibliothèque de Ninive (*Assourbanipal*). — **Livres :** *écriture cunéiforme ;* traités de magie, compilations, etc.

Phénicie

1re partie : Des origines à la destruction de Sidon.	**Situation. Origines** — Suite de ravins et de vallées situés entre le *Liban* et la mer — Occupation par un rameau *chananéen* (2500 av. J.-C.) **Les Phéniciens navigateurs.** — Partage entre les cités : *Sidon* et *Tyr* — Domination égyptienne. — Puissance de **Sidon.** — Expéditions le long des côtes : Chypre, Crète, etc., en Afrique, *Carthage*. — Cadmus — Destruction de Sidon (1209)
2e partie : De la destruction de Sidon au sac de Tyr.	**Fondation de la nation phénicienne.** — **Tyr** succède à Sidon — Fondation d'Utique — Soumission de la Bétique, de Malte et de la Sicile **Les rois.** — Hiram Ier et David — Hiram II et Salomon — Alliances avec les rois d'Israël et de Juda (Achab et Ithobaal). — Décadence de Tyr — *Pygmalion* (876). — Fondation de *Carthage* (Didon). — Siège et sac de Tyr — La Phénicie, satrapie de l'empire perse — Conquête par Alexandre (332).
Religion et civilisation.	**Religion.** — Adoration des forces de la nature *Baal* ou *Bel*, etc — Culte sanguinaire et immoral (fêtes d'Adonis). **Civilisation.** — Extension du commerce et de l'industrie — Propagation de leur civilisation (alphabet, art, astronomie et arithmétique)

Histoire du peuple Juif

Palestine.	**Géographie.** — Contrée au sud de la Syrie, entre la Méditerranée et le Jourdain qui la parcourt — Pays de forêts, de pâturages et de culture
Les Patriarches.	**Occupation de la Palestine.** — Les Hébreux (2300 av. J.-C.) — **Abraham.** — *Jacob* fils d'Isaac retrouve *Joseph* en Egypte — Les Israélites et les Pharaons. — **Moïse** sauve les Israélites (Mer Rouge, vers 1500). — Le désert (Mont Sinaï) — *Josué* conquiert la Terre promise. — Son partage entre les douze tribus. — Gouvernement des *Anciens*. — Les **Juges.**
Les Rois (1096).	**Les Rois.** — Sacre de Saül par Samuel. — Avènement de **David** (1049) — Prise de *Sion* et de *Jérusalem* — Victoires diverses (Philistins, Moabites, etc.). — **Salomon** (1008-978) — Construction du Temple — La reine de Saba.
Schisme des dix tribus et captivité de Babylone.	**Royaume d'Israël** — *Jéroboam Ier*, roi d'Israël — Impiété d'*Achab* — Jézabel et le culte de *Baal* Extermination des descendants d'Achab par Jehu **Royaume de Juda.** — Athalie et la famille de David. — *Joas* épargné. — *Ezéchias* repousse Sennachérib. — Captivité de Babylone — Destruction de Jérusalem (587). **Captivité de Babylone et retour.** — Fin de la captivité par l'édit de Cyrus (536) — Zorobabel et la reconstruction du Temple — Domination des Perses, puis des Macédoniens. — Affranchissement (143). — Tutelle et domination romaine. — Prise de Jérusalem par Titus et dispersion des Juifs (70 ap. J.-C.)

Religion et civilisation.

Religion. — Dieu unique (*Jéhovah*, *Elohim*). — Le *Messie* — La **Bible :** la loi juive (Moïse), religieuse, politique et sociale.

Etat social. — *Gouvernement* République, puis royauté. — Autorité absolue du père de famille. — Esclavage adouci. — *Justice* juges élus, peine du talion.

Civilisation. — Prospérité du peuple sous David et Salomon — Absence d'industrie. — Peuple de cultivateurs et de pasteurs — **Arts :** musique. — **Littérature : Bible.** — *Poésie lyrique Psaumes, prophéties.* — *Poésie didactique Proverbes, Ecclésiaste*, etc. (David et Salomon).

Médie et Perse

Origines.

Situation géographique. — *Plateau de l'Iran*, à l'est de l'Assyrie, allant du Caucase et de la mer Caspienne au golfe Persique et à la mer des Indes.

Premiers établissements. — Expulsion des populations touraniennes par les tribus aryennes — Emigration des *Aryas* de la Bactriane et conquête de l'Iran : *Mèdes* au nord, *Perses* au sud. — Soumission aux conquérants assyriens (Sargon, Assar-Haddon)

Empire médique.

Empire médique. — *Déiokès* Fondation d'*Ecbatane*. — Phraortes — Kyaxares (635-595), son fils — Invasion des Scythes, ruine de Ninive (606) — Guerre contre les Lydiens (Kyaxares, Gygès et Alyattes). — Mort de Kyaxares (595). — Astyages et Cyrus — Prise d'Ecbatane par Cyrus (549). — Fin de l'empire médique.

Empire perse.

Empire perse. — **Cyrus** (559-529) — Guerre de *Lydie* (Cyrus et Crésus, 554). — Prise de *Sardes* et soumission de l'Asie supérieure par Cyrus — Prise de *Babylone* (538). — Mort de Cyrus chez les Massagètes (529).

Kambyse. — Conquête de l'Egypte. — Echec en Ethiopie. — Gouvernement tyrannique et crimes de Kambyse. — Révolution et mort (522) — Mort de *Smerdis* le mage (521).

Darius. — Avènement de Darius, fils d'Hystaspe. — Dévouement de Zopire. — Organisation de l'empire (satrapies). — Expéditions en Scythie, dans l'Inde — Echecs en Grèce. — Xerxès. — La Perse soumise par Alexandre (Arbelles).

Religion et civilisation.

Religion des Mèdes et des Perses. — Le *mazdéisme ;* Zarathoustra (ou Zoroastre). — L'*Avesta* ou livre de la loi Ormuz et Ahriman — Les mages : culte du feu

Etat social. — Gouvernement despotique. — Classes castes.

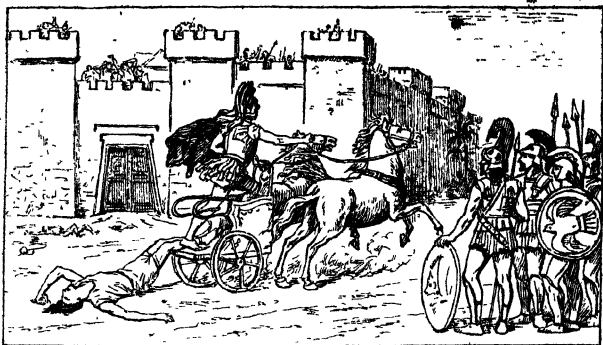
Civilisation. — Imitation originale de l'architecture des Assyriens — Ruines de *Persépolis.* — *Sciences :* appel aux savants étrangers.

Création de l'homme, date inconnue.
Chute et promesse du Rédempteur, date inconnue
Déluge, date inconnue.

Dispersion du genre humain, date inconnue.
Temps préhistoriques, date inconnue.

ÉPOQUES	CHINE	INDE	EGYPTE	ASSYRIE et BABYLONIE	PHÉNICIE	PALESTINE	MÉDIE et PERSE
L° SIÈCLE.	Temps fabuleux **Fo-hi** (4000-2000)		**Mini.** Période memphite (4000) Période thébaine	**Shargina I**, roi de Chaldée (4000).			
XV° SIÈCLE			Les Chananéens en Egypte Les rois pasteurs (2500).		Occupation de la Phénicie par un rameau chananéen	Emigration des Chananéens en Palestine	
XIII° SIÈCLE.				Les Elamites conquièrent la Chaldée Chodorlahomor, prince élamite, est battu par Abraham		Vocation **d'Abraham** (2300)	
I° SIÈCLE.	Commencement des dynasties historiques **Yu** (2000)		Expulsion des Hyksos (vers 2000)				
?° SIÈCLE.		Les **Aryas** dans l'Inde	**Ramsès II Meiamoun.**	Prédominance de l'Assyrie.		**Moïse.** Exode (vers 1500).	
V° SIÈCLE.						Juges.	
II° SIÈCLE.					Destruction de Sidon (1209).		
SIÈCLE	**Vou-Vang** (1050).		Période saïte.		Hiram I. Hiram II.	Rois **Saül, David, Salomon.**	
SIÈCLE.					Alliances avec les Rois de Juda.	Schisme des dix tribus.	

SIÈCLE.				**Sargon** (721-704) fonde la plus brillante dynastie assyrienne. **Sennachérib.**		Fin du royaume d'Israel (722).	**Soumission aux** conquérants assyriens (Sargon, Assar-Haddon).
SIÈCLE.			Ruine de Thèbes par les Assyriens (672).	Nouvel empire chaldéen (607-538)			**Kyaxarès.** Ruine de **Ninive.**
SIÈCLE.	Lao-Tseu (600). **Kong-fu-Tseu** (550-470).		Conquête par Cambyse (525).	**Nabuchodonosor** (607-551) Prise de Babylone par Cyrus (538)		Fin du royaume de Juda. Captivité et retour de la captivité (538)	**Cyrus** (559-529). Conquête de l'Asie Supérieure; prise de Babylone. Cambyse conquiert l'Egypte. **Darius.** Organisation de l'Empire en satrapies. Echec en Grèce.
SIÈCLE.					La Phénicie, satrapie de l'Empire perse.		
SIÈCLE.		Conquête d'Alexandre (327-325).	Conquête d'Alexandre. Les **Lagides** (332).	Conquête d'Alexandre.	Conquête d'Alexandre (332).	Conquête par Alexandre. Les **Séleucides.**	Conquête par Alexandre.
SIÈCLE.	Construction de la Grande Muraille (214).						
SIÈCLE.						Persécution d'**Antiochus.** Les **Macchabées** (170) Nouveau royaume de Juda.	
SIÈCLE.	La Chine entre en relations avec Rome.		L'Egypte province romaine (30).		Conquête de Rome.	Domination romaine. Naissance de N.-S. **Jésus-Christ** (1).	

Carte pour servir a l'histoire de la Grèce.

Guerre de Troie. — Achille vainqueur d'Hector le traîne derrière son char.
« Aux premiers rayons du jour, Achille attelle ses rapides coursiers, attache à son char le cadavre d'Hector, et trois fois il le traîne autour du tombeau de Patrocle. » HOMÈRE, *Iliade*, chant XXIV.

LIVRE II

HISTOIRE GRECQUE

CHAPITRE IX

TEMPS HÉROÏQUES

54. L'Hellas. — Dans la partie orientale de la Méditerranée s'avance, du nord au sud, une péninsule peu étendue, hérissée de montagnes et découpée par des golfes profonds: c'est la **Grèce** ou **Hellas**, comme l'appelaient les anciens. Divisée en bassins étroits et fermés, que séparent des massifs escarpés et de hauts plateaux, sa configuration physique prédestinait les Grecs à former, au lieu d'un État compact, un grand nombre de petites cités indépendantes, unies tout au plus par un lien fédératif. Le développement de ses rivages, la multitude de ses golfes, de ses anses, de ses ports, les îles innombrables qui la relient à l'Asie, à l'Afrique, à l'Italie

invitaient ses habitants à la navigation et firent d'eux de bonne heure un peuple de marins, de pirates, de colonisateurs. Ses montagnes, sans l'isoler absolument du reste de l'Europe, lui permirent de défendre victorieusement son indépendance contre des ennemis infiniment supérieurs en nombre et en force : la partie continentale envahie, les *Thermopyles* défendaient le centre de la Grèce ; et les Thermopyles franchies, l'*isthme de Corinthe* protégeait encore la presqu'île du *Péloponèse*.

Un climat varié, mais sans excès, plus rude dans la Grèce septentrionale, dans les districts montagneux et sur les hauts plateaux, dans l'intérieur des terres, doux et chaud dans la Grèce moyenne et surtout dans la Grèce méridionale, dans les vallées et les plaines, dans le voisinage de la mer, trempait heureusement les corps et les âmes. Cette diversité, jointe à celle du sol, diversifiait les productions et les cultures. La *Thessalie*, l'*Élide*, l'*Étolie* élevaient des chevaux excellents; les pâturages de l'*Arcadie* nourrissaient de nombreux troupeaux; la *Béotie*, l'*Eubée*, la plaine de *Marathon*, la *Messénie*, produisaient de riches moissons. A partir de la *Phtiotide*, prospéraient le riz, le coton, l'olivier. A force de travail et de soins, l'*Attique* produisait les fruits les plus délicats du Midi. L'*Argolide* était couverte d'orangers et de citronniers, le palmier croissait en massifs vigoureux dans les plaines de la *Messénie* et y mûrissait ses dattes Assez fertile pour nourrir ses habitants, la Grèce ne l'était pas assez pour les dispenser de l'effort et du travail. Partout elle excitait les esprits, aiguillonnait leur activité et leur industrie, en même temps qu'elle les disposait à un juste tempérament « entre la jouissance et le travail, entre les plaisirs des sens et les joies de l'intelligence, entre la pensée et le sentiment[1] ».

55. Race. — Les Grecs, commme l'atteste leur langue, appartenaient à la **race aryenne.** Lorsque les Aryas occidentaux se mirent en route pour l'Europe, ils se partagèrent en deux groupes : celui des *Slavo-Germains* occupa le nord de

[1] E. Curtius, *Histoire grecque*, t. I.

l'Europe; celui du sud, comprenant les *Celtes*, les *Grecs* et les *Italiotes*, s'établit sur les bords de la Méditerranée et de l'Archipel, dont il occupa les deux rivages, le rivage asiatique et le rivage européen. Il est probable que les Celtes ne tardèrent pas à continuer leur route vers l'Occident par la vallée du Danube, puis ce fut le tour des Italiotes. Les Grecs[1] ne gardèrent aucun souvenir de leur patrie lointaine; ils se croyaient *autochtones* (nés sur le sol même). Pourtant ils n'ignoraient pas qu'ils avaient été devancés en Grèce et en Asie-Mineure par un peuple qui avait défriché les forêts et desséché les marécages Ils le désignaient sous le nom de **Pélasges.** Il est probable que les Pélasges n'étaient autre chose que les Grecs primitifs, et que du vieux tronc pélasgique se détachèrent les tribus des *Hellenes*, qui finirent par prévaloir, et donnèrent le nom d'*Hellas* au pays qu'ils occupaient. Leurs légendes les faisaient fils d'*Hellen*, fils de *Deucalion*, que le déluge avait seul épargné avec sa femme *Pyrrha*, et petit-fils du créateur de la race humaine, *Prométhee*, le rival des dieux, qui avait dérobé le feu du ciel et sur lequel les dieux avaient exercé une si terrible vengeance.

D'où venaient les tribus helléniques[2]?

Descendus des plateaux de Phrygie, les *Doriens* pénétrèrent dans les montagnes et les plaines de la Thessalie, et de là allèrent plus tard vers le midi. Les *Ioniens* s'établirent en Asie-Mineure, où leur civilisation s'acclimata dès les temps les plus reculés; puis ils se répandirent dans l'Archipel. Les *Acheens* et les *Éoliens* pénétrèrent dans le Péloponèse.

Ces deux dernières tribus eurent d'abord la prépondérance; elles la laissèrent, dans la suite, aux Ioniens et aux Doriens.

La race hellénique était fort belle; elle l'est encore dans les cantons reculés de la Grèce, où la pureté de son sang

[1] Le nom de *Grecs* était donné par les Italiotes a toutes les tribus avec lesquelles ils avaient habite la peninsule europeenne avant d'emigrer en Italie

[2] *Dodone* était le chef-lieu des Grecs, leur centre religieux, avant l'émigration des Italiotes. C'était le sanctuaire du *Zeus pélasgique*. Les prêtres chargés de veiller au culte du dieu invisible portaient le nom de *Selles* ou *Helles*, le pays s'appela, d'après ce nom, *Hellopie* ou *Hellade*, et, par suite, les habitants du pays, *Hellènes*.

n'a point été altérée. Curieuse, subtile, inventive, hardie et sensée, éprise de vérité et de beauté, unissant les dons les plus rares de l'imagination et du sentiment à la raison la plus ferme, l'énergie du caractère à la vivacité de l'intelligence, elle était née pour exceller dans les arts, dans la poésie, dans l'éloquence, dans la philosophie, dans les sciences. « La mesure, dit Curtius, est le trait caractéristique des Grecs, même dans leur constitution physique. »

56. Influence phénicienne. — Ce fut sous l'influence de peuples asiatiques que les Grecs d'Asie-Mineure et d'Europe se cherchèrent et se rencontrèrent; l'histoire grecque commence alors. Mais nous n'avons, sur ces premiers temps, que des légendes, qui à un fond de vérité ajoutent une foule de particularités dues à l'imagination. Les *Phéniciens* apportèrent aux Hellènes encore ignorants un grand nombre d'inventions qui éveillèrent leur intelligence. L'influence phénicienne s'exerça d'abord en Orient. Les Grecs d'Asie-Mineure, Dardaniens, Lyciens, Tyrrhènes, etc., etc., apprirent d'eux, dès le XV^e siècle avant Jésus-Christ, l'art de la navigation, et peu à peu ils supplantèrent leurs maîtres dans le bassin de la mer Égée. Ce furent eux qui, après être entrés en rapport avec les autres nations de l'Orient[1], apportèrent à leurs frères d'Europe les premiers éléments de la civilisation.

Les légendes le prouvent, quand elles racontent que l'Égyptien *Cecrops* aurait réuni en bourgades les indigènes de l'Attique, que l'Egyptien *Danaos* aurait fondé la citadelle d'Argos, le Phénicien *Cadmos* celle de Thèbes, que le Phrygien *Pelops* aurait donné son nom à la presqu'île du Péloponèse; seulement elles transforment en étrangers des Grecs d'outre-mer, qui apportaient à leurs frères les arts et les sciences qu'ils tenaient eux-mêmes de l'étranger.

57. Religion primitive de la Grèce. — La religion elle-même vint aux Hellènes du dehors. A l'exception de Zeus, les grands dieux de la Grèce sont d'origine étrangère. **Zeus** était le dieu des Pélasges, qui, comme tous les Aryens, l'ado-

[1] La Genèse mentionne déjà les fils de *Javan:* Javan chez les Hébreux, Iouna chez les Perses, Ouinin chez les Egyptiens, Iaones ou Ioniens chez les Grecs.

raient sur les hauts lieux et ne lui élevaient ni temples ni statues. C'était le ciel, l'éther, identifiés à la puissance invisible qui s'y manifeste avec tant d'éclat. Ce *monothéisme* naturaliste [1] dégénéra rapidement en *polythéisme* [2]. Chaque tribu envisagea la divinité sous un aspect différent; toutes les forces de la nature, les éléments, les objets visibles dont l'origine avait quelque chose de mystérieux, sources, torrents, etc., reçurent un culte. Les étrangers apportèrent leurs dieux. Les Phéniciens enseignèrent aux Pélasges le culte des planètes et celui des images. Mais les Grecs hellénisèrent ces divinités d'importation étrangère. *Astarté* devint *Aphrodite* (*Vénus*), la force créatrice et en même temps une déesse marine née des flots et protectrice des nautonniers. *Melkart* devint *Heraclès* (*Hercule*), adoré à la fois comme dieu et comme héros. Le dieu de la mer *Poseidon* (*Neptune*) vint aussi des Grecs d'Asie. Ces divinités ne s'introduisirent pas toujours sans combat: *Dionysos* (*Bacchus*), *Artémis* (*Diane*) rencontrèrent une vive résistance avant de pouvoir s'implanter en Hellade. L'introduction du culte d'*Apollon* couronna l'édifice religieux des Grecs, d'Apollon, le dieu bienfaiteur, le dieu jeune et beau, qui efface le mal et rend la paix, le dieu de l'harmonie, de la grâce et du pardon.

58. Temps héroïques. — Vers le xv^e siècle avant notre ère, sous l'influence des Grecs d'Asie, *Cariens*, *Lélèges*, *Ioniens*, une civilisation à peu près uniforme avait pris possession de tous les rivages de l'archipel. « Mais, dit Thucydide, les Grecs qui vivaient dans le voisinage de la mer, ou qui occupaient les îles, n'eurent pas plutôt appris l'art de la navigation qu'ils se livrèrent à la piraterie. Sous la conduite des plus puissants d'entre eux, ils surprenaient et pillaient les villes sans murailles. Loin d'avoir rien de honteux, ce métier conduisait à la gloire. »

La tradition rapportait à un roi de l'île de Crète, *Minos*, l'honneur d'avoir fondé le premier, dans ces âges reculés,

1 *Monothéisme*, culte d'un seul dieu; *naturaliste*, parce que ce dieu, chez les anciens Grecs, n'était autre chose que la *Nature*.
2 *Polythéisme*, culte de plusieurs dieux.

une puissance maritime destinée à réprimer le brigandage. « Il était maître, dit encore le même historien, de la plus grande partie de la mer qu'on appelle maintenant hellénique; il dominait sur les Cyclades et fonda dans la plupart de ces îles des établissements. » Ce fut en Crète que le culte de Zeus prit sa forme définitive; c'est là que la plupart des autres dieux, Déméter, Artémis, Dionysos, Apollon, paraissent avoir reçu l'empreinte du génie grec; là que fut le berceau des arts et de la civilisation helléniques.

Cette première période de l'histoire grecque est celle des **temps héroïques.** Les légendes des héros appartiennent plus à la mythologie qu'à l'histoire; mais l'histoire ne saurait les passer sous silence. Nul n'ignorait, parmi les Grecs, celles de *Thésée*, qui, en tuant le Minotaure de Crète, délivra Athènes de l'obligation de lui payer, chaque année, l'horrible tribut de sept jeunes garçons et de sept jeunes filles; d'*Œdipe*, le sauveur de Thèbes, la victime du destin, qui, sans le savoir, tua son père et épousa sa mère; de l'Argien *Persée*, qui trancha la tête de Méduse; de *Bellerophon*, qui, monté sur son cheval ailé, Pégase, vainquit la Chimère. Le plus grand fut **Héraclès** (*Hercule*), devenu dieu et adoré dans toute la Grèce après avoir accompli ses douze travaux. La poésie s'empara des légendes de l'âge héroïque et en fit le sujet d'œuvres immortelles. Parmi ces légendes, les plus célèbres sont celles de l'**expédition des Argonautes,** de la **guerre des sept chefs contre Thèbes** et du **siège de Troie.**

Médée en costume asiatique, d'après un vase peint

L'***expédition des Argonautes*** paraît être un souvenir des plus anciennes entreprises maritimes des Grecs. *Jason*, accompagné de *Castor* et de *Pollux*, d'Hercule, de Thésée et d'Orphée, quitte la Thessalie sur le vaisseau *Argo*, pour aller reprendre en Colchide le bélier à la toison d'or qui a été enlevé à la Thessalie. *Médée*, fille du roi de Colchide, assure le succès de

son entreprise et revient avec lui. Plus tard, abandonnée par lui, elle se venge en tuant ses enfants.

La ***guerre des sept chefs*** contre Thèbes est une suite de la légende d'Œdipe. Les deux fils de l'infortuné, *Étéocle* et *Polynice*, se disputent Thèbes et celui-ci arme sept chefs pour sa querelle. Ils se tuent l'un l'autre dans un combat singulier, et *Adraste*, le seul des sept chefs qui ait survécu, est forcé de retourner à Argos. Mais une nouvelle expédition s'organise, et Thèbes, emportée d'assaut, est livrée au pillage.

La ***guerre de Troie*** a fourni le sujet des deux plus belles épopées qu'aucune poésie ait produites, l'**Iliade** et l'**Odyssée** d'Homère. En Asie-Mineure, un peuple de race grecque, bien qu'un peu mêlée, les *Dardaniens*, avait fondé la riche et puissante **Troie** ou **Ilion.** Pâris, fils de Priam, roi d'Ilion, ayant enlevé *Hélène*, femme de *Ménelas*, roi de Sparte, les Grecs marchèrent contre le ravisseur, sous la conduite du roi de Mycènes, *Agamemnon*. Le siège dura dix ans. Les dieux se partagèrent, les uns favorisant les Troyens, *Hector*, *Priam*, les autres les Grecs, *Achille*, *Ulysse*, *Nestor*, *Ajax*. Achille tua le Troyen Hector et périt lui-même. Troie, prise par un stratagème, fut brûlée par les vainqueurs. Agamemnon, de retour à Mycènes, fut assassiné par sa femme *Clytemnestre*. Ulysse erra dix ans sur les mers avant de rentrer à Ithaque, où l'attendaient sa femme *Pénélope* et son fils *Télémaque*.

59. Invasions des Thessaliens et des Doriens. — Les temps héroïques se terminent par deux invasions qui mirent en mouvement presque tous les peuples de la Grèce et aboutirent à une nouvelle distribution des tribus helléniques : au nord, l'invasion des **Thessaliens**, et par contre-coup, au sud, celle des **Doriens.**

Partis d'un canton montagneux de l'Épire, les Thessaliens descendirent dans la riche contrée qui, depuis, n'a plus cessé de porter leur nom, et subjuguèrent en partie les tribus plus policées qui l'habitaient Pour échapper à leur joug, les Doriens allèrent d'abord s'établir dans le canton de la Grèce moyenne, voisin de Delphes, qui reçut le nom de *Doride*. Mais ils s'y trouvèrent bientôt à l'étroit, et, associés à des

Grecs de toute origine, qui formèrent dans leur armée la tribu des *Pamphyles*, ils envahirent le Péloponèse, sous la conduite des descendants d'Héraclès, les *Heraclides*, qui revenaient, selon la tradition, au berceau de leur race, pour en revendiquer la possession les armes à la main.

Après une lutte longue et acharnée, les *Achéens* descendants d'Agamemnon, qui y dominaient, durent se retirer sur les bords du golfe de Corinthe, dans le pays qui prit d'eux le nom d'Achaie. Seule de toutes les régions du Péloponèse, l'*Arcadie*, enfermée dans ses montagnes, demeura indépendante. Les Doriens se partagèrent le pays conquis; ils formèrent trois groupes, autour de trois cités, *Sténiklaros* en *Messenie*, *Sparte* ou *Lacedémone* en *Laconie*, *Argos* en *Argolide*. Les populations vaincues furent, les unes chassées, les autres assujetties, comme les *Periéques*, ou réduites en servitude, comme les *Hilotes* en Laconie.

60. Colonies. — Cette invasion eut pour contre-coup une forte émigration vers le littoral asiatique. Les émigrants de jadis retournaient dans leur première patrie. Ils y fondèrent des *colonies*, où ils transportaient le feu sacré de la cité-mère. Ces colonies étaient indépendantes ; mais un lien religieux les tenait unies à leur métropole. Les colonies éoliennes formèrent l'*Eolide*, de l'Hellespont à l'Hermos ; les colonies ioniennes, l'*Ionie*, entre l'Hermos et le Méandre ; et les colonies doriennes, la *Doride*, au sud de l'Ionie. Les unes et les autres s'enrichirent et se policèrent bien avant les cités de l'Hellade. C'est dans leur sein que les arts, la poésie, la philosophie, les sciences prirent leur premier essor. Mais les cités de l'Ionie éclipsèrent leurs rivales par leur richesse, par leur puissance, par l'éclat de leur civilisation.

RÉSUMÉ

54. L'Hellas — **La Grèce** ou **Hellas** est une petite péninsule montagneuse et découpée située dans la partie orientale de la Méditerranée. Son climat varié diversifiait les productions et les cultures. Assez fertile pour nourrir les habitants, la Grèce ne l'était pas assez pour les dispenser de l'effort et du travail.

55. Race. — Les Grecs appartenaient à la **race aryenne.** Les *Pélasges* peuplèrent la Grèce et l'Asie-Mineure, et du vieux tronc pélasgique se détachèrent les tribus des *Hellènes*, qui finirent par prévaloir. Ces tribus étaient au nombre de quatre : les Doriens, les Ioniens, les Achéens et les Eoliens.

56. Influence phénicienne — La civilisation grecque naquit en Asie, sous l'influence des Phéniciens. Les légendes même le prouvent : les premiers fondateurs de villes en Grèce furent, d'après elles, des Orientaux.

57. Religion primitive de la Grèce — A l'exception de **Zeus**, le dieu des Pélasges, tous les grands dieux des Grecs sont d'origine étrangère, et personnifient les forces de la nature, les éléments ou les objets visibles dont l'origine avait quelque chose de mystérieux : Aphrodite, Héraclès, Poseidon.

58. Temps héroïques. — Sur les premiers temps de la Grèce, nous n'avons que des légendes, appuyées il est vrai, sur des faits réels, mais embellis ou transformés par l'imagination. Parmi les légendes des temps héroïques, les plus célèbres sont celles de l'**expédition des Argonautes,** de la **Guerre des sept chefs contre Thèbes** et du **siège de Troie** (*Homère*)

59. Invasions des Thessaliens et des Doriens. — A la fin des temps héroïques, l'invasion des **Thessaliens** au nord de la Grèce eut pour contre-coup celle des **Doriens** au sud, et, par suite, une nouvelle répartition des tribus helleniques. Les Thessaliens s'établirent dans le pays qui prit d'eux le nom de Thessalie. Les Doriens chassés par eux s'établirent d'abord aux environs de Delphes, puis trop à l'étroit, envahirent le Péloponèse, qu'ils se partagèrent.

60. Colonies — A la suite des invasions des Thessaliens et des Doriens, une forte émigration se produisit vers le littoral asiatique. Des **colonies** furent fondées par les Eoliens, les Ioniens et les Doriens. Indépendantes de la métropole, elles lui étaient unies par un lien religieux. Elles s'enrichirent et se policèrent bien avant les cités de l'Hellade.

QUESTIONNAIRE

54. Qu'est-ce que l'Hellas ? — Decrivez ce pays ? — Où se trouve-t-il situé ? — Quels pays renfermait-il ? — 55. A quelle race appartenaient les Grecs ? — D'où venaient les tribus helleniques ? — Quelle origine s'attribuaient-elles ? — Quelles étaient les principales ? — Où s'établirent-elles ? — Parlez des Grecs. — Leurs qualités ? — 56. Quelle influence s'exerça dans les premiers temps sur les Grecs ? — 57. Quel était le dieu des Pélasges ? — D'où venaient les divers dieux adorés en Grèce ? — Nommez-les ? — 58. Quelles sont les principales legendes des temps heroïques ? — 59. Comment se terminerent les temps heroïques ? — Combien de groupes formèrent les Doriens ? — 60. Qu'étaient-ce que les colonies grecques ? — Furent-elles aussi civilisées que la Grèce proprement dite

CHAPITRE X

RELIGION ET CIVILISATION A L'ÉPOQUE HÉROÏQUE

61. État social. — Les poèmes d'Homère, *l'Iliade* et *l'Odyssée*, et ceux d'Hésiode, *la Théogonie, les Travaux et les Jours*, nous fournissent de précieuses indications sur la civilisation et la religion des Grecs à la fin des temps héroïques.

Il n'y a jamais eu de castes en Grèce. Les nobles, qu'on disait issus des dieux, étaient les plus forts et les plus vaillants. La royauté était héréditaire; les rois tenaient leur pouvoir de Zeus; mais ce qui les faisait respecter, c'était surtout la vaillance : ils n'étaient guère que des chefs militaires. Leur pouvoir était **absolu**, mais non despotique; ils gouvernaient avec le concours des vieillards et des sages. Au-dessous des *nobles* étaient les *hommes libres* et les *esclaves*. Les premiers assistaient aux délibérations, dans les assemblées publiques, et, quoiqu'ils n'y prissent aucune part, il importait aux rois et aux autres chefs d'avoir leur suffrage.

Il y avait des devins et des prêtres : leur influence était grande, surtout dans les conjonctures difficiles, et il fallait les ménager. Néanmoins la Grèce ne connut jamais ces sacerdoces héréditaires qui étaient en Orient un des pouvoirs de l'Etat. Le roi était le *premier pontife* de son peuple, qu'il représentait vis-à-vis des dieux, et chaque chef de famille était prêtre dans sa maison.

62. Mœurs. — Les mœurs étaient simples. Les Hellènes vivaient pauvres, mais libres. Les esclaves étaient plutôt traités comme des serviteurs. « Celui-là, disait Eumée de son maître Ulysse, m'eût donné des richesses, une maison, une part dans ses champs. »

Les lois de la famille, fondées sur la religion, étaient regardées comme sacrées. La puissance paternelle était absolue; le père avait droit de vie et de mort sur ses enfants. Les

mœurs aussi bien que la loi interdisaient la polygamie. La femme était considérée comme mineure toute sa vie; mais elle était honorée. Elle s'occupait des soins domestiques ; *Nausicaa*, fille du roi Alcinous, lavait le linge de son père et de ses frères; *Andromaque*, femme d'Hector, soignait les chevaux de son mari ; *Penélope* tissait en attendant le retour d'Ulysse.

L'héritage revint d'abord à l'aîné de la famille; plus tard il fut partagé également entre les enfants. La famille entière était solidaire du crime d'un de ses membres.

Les Grecs n'aimaient pas les longs repas; ils ne s'abandonnaient pas à l'ivresse. Les exercices du corps étaient leur divertissement favori; ils tenaient en grande estime la vigueur, l'agilité, l'adresse, la mâle beauté d'un corps robuste et bien proportionné. Ils aimaient passionnément les beaux-arts, surtout la poésie et le chant.

Une des vertus qu'ils pratiquaient le plus était l'hospitalité. « Les hôtes et les mendiants nous sont envoyés par Jupiter, dit Eumée, dans l'Odyssée, et nos modestes dons lui sont agréables. » L'amitié était honorée. Les guerriers avaient des frères d'armes tendrement aimés. Achille, pleurant la mort de Patrocle, refusait de voir la lumière du jour.

63. Arts et sciences. — Les Grecs étaient agriculteurs et pasteurs.

Ils usaient de méthodes simples. Une charrue de bois ouvrait leurs champs d'orge et de blé. La vigne leur donnait du vin, l'olivier de l'huile. Le pain de froment était rare. Les troupeaux leur fournissaient la viande dont ils se nourrissaient; ils leur fournissaient aussi la laine de leurs vêtements. Les métaux travaillés étaient le bronze et le cuivre, avec lesquels ils faisaient des armes et dont ils ornaient l'intérieur de leurs palais.

Hésiode nous décrit, dans un passage curieux, leur costume d'hiver. « Aie soin d'abriter ton corps sous un manteau épais, sous une longue tunique. Chausse tes pieds de bons souliers de peau de bœuf, bien doublés de chaussons de laine. Avec des peaux de jeunes chevreaux, retenues ensemble par un

nerf de bœuf, fais-toi, pour la saison froide, une couverture pour les épaules, un rempart pour la pluie. Couvre aussi ta tête d'un bonnet de laine pour garantir tes oreilles de l'humidité. » Le costume des femmes n'avait pas encore la simplicité pleine de grâce qui le distingua dans la suite.

Il existait déjà un grand nombre de villes, que nous retrouverons plus tard dans le cours de l'histoire grecque : *Athènes, Thèbes, Corinthe* et *Sicyone, Mycenes* et *Tirynthe, Orchomène, Lacédémone* ou *Sparte, Pylos*, etc. Les ruines de quelques-unes subsistent encore. Mycènes montre encore son *acropole* ou citadelle, son *agora* ou place publique, sa Porte des Lions, son trésor; Orchomène, le trésor de Mynias; Tirynthe, ses puissantes murailles. Ces constructions gigantesques, faites de blocs massifs, sans ciment, étaient attribuées aux Pélasges. Elles attestent une certaine habileté. La sculpture n'existait pas. Des troncs d'arbres, des pierres informes, représentaient les Grâces. La musique naissait. D'après la légende, les accords de la lyre d'*Orphée* avaient calmé la fureur des bêtes sauvages.

Parmi les sciences, la médecine était cultivée. Elle faisait partie de la religion : Esculape, le père de la médecine, était un dieu.

La navigation était encore dans l'enfance. Les marins suivaient les côtes. On se faisait d'ailleurs de la forme de la terre des idées tout à fait fausses. C'était un corps suspendu par Jupiter au bout d'une chaîne d'or, au-dessus de l'abîme, et entouré par l'Océan

64. Religion. -- Nous avons vu que la religion était en grande partie une importation étrangère ; mais ses éléments, hellénisés, avaient été coordonnés par le génie des Grecs en un tout harmonieux.

Hésiode expose, dans sa *Theogonie*, sous une forme qui accuse déjà un travail réfléchi de systématisation, les croyances de ses contemporains de *Beotie* sur l'origine des dieux et du monde. « Avant toutes choses, dit-il, fut le **Chaos**, ensuite la **Terre** au large sein, demeure inébranlable de tous les êtres, et le ténébreux **Tartare**, dans les profondeurs de la

terre immense Du Chaos naquirent l'Erebe et la Nuit sombre De la Nuit et de l'Erebe, l'Ether et le Jour La Terre produisit d'abord le ciel étoilé, *Ouranos*, la demeure éternelle des dieux bienheureux Ensuite elle produisit les montagnes elevees, retraites des nymphes, *Pontos*, la mer stérile aux flots bouillonnants, l'Océan, qui habite les gouffres profonds, Cœos, Crios Rhéa, Thémis, Mnemosyne, Phœbe, qui porte la couronne d'or, et l'aimable Thetys Après tous ceux-là elle mit au monde l'astucieux *Cronos* (Saturne) le plus terrible de ses enfants, et qui devint l'ennemi de son vigoureux père Ouranos Enfin elle enfanta les Cyclopes, les Titans et les Centimanes. »

En querelle avec son père, Cronos le mutila avec une faux d'airain De son sang naquirent les *Géants*, les *Erinnyes* et la gracieuse *Aphrodite*. Cronos fut lui-même renversé par son fils **Zeus** (Jupiter) qui avec l'aide des Titans, s'empara de l'empire du monde, et laissa à ses deux frères *Poseidon* (Neptune) et *Hadès* (Pluton), la mer et les enfers Après d'effroyables combats qui bouleversèrent la nature, les dieux anciens furent vaincus, et le monde pacifié demeura soumis à l'empire souverain de Zeus

Autel des douze Grands dieux (Musée du Louvre)

Sur ce curieux autel les douze dieux sont représentés seulement par leurs têtes rangées en cercle autour de l'autel Sur le fût qui supporte l'autel des danses de Bacchantes

Ces dieux étaient conçus à l'image de l'homme, ils étaient seulement doués de qualités supérieures Ils n'étaient pas les créateurs de l'univers, ils n'en étaient que les administrateurs « Vous mourrez, leur dit Prométhée, et un jour les peuples entendront une voix qui criera Les dieux sont morts » Ils avaient les faiblesses, les passions, les vices de l'homme Leur empire était limité *Athéna* (*Minerve*) régnait à Athènes, *Demeter* (*Cerès*) à Eleusis, *Hera* (*Junon*) à Argos, *Apollon* à Delphes, *Bacchos* à Thebes, *Aphrodite* (*Venus*) en Chypre

Les divinités principales étaient les *douze grands dieux de l'Olympe* : *Zeus*, le dieu suprême; *Héra*, son épouse; *Poseidon*, le dieu des flots; *Apollon*, le dieu du soleil; *Athêna*, la déesse de la sagesse; *Aphrodite*, la déesse de la beauté; *Ares* (Mars), le dieu de la guerre; *Hephaistos* (Vulcain), le dieu des arts; *Vesta*, la déesse du foyer domestique; *Déméter*, la déesse des moissons; *Artémis* (Diane), la déesse de la lune; et *Hermes* (Mercure), le messager des dieux.

Comme les dieux des Védas, les dieux des poèmes homériques et de la *Theogonie* ont retenu quelque chose des attributs du vrai Dieu. L'idée de l'*unite divine*, quoique singulièrement altérée, n'était pas entierement effacée. Zeus, à qui obéissaient tous les dieux, était le père des dieux et des hommes et le maître du monde; mais il était soumis lui-même au destin. Avec les autres Olympiens, avec Apollon surtout, il était le vengeur du crime, le défenseur de la justice, le protecteur des faibles, le gardien de la foi jurée, et veillait au maintien de l'ordre moral aussi bien que de l'ordre physique. Mais, comme ils représentaient les forces de la nature, personnifiées et divinisées, et que la moralité est étrangère à la nature, ils donnaient, dans les aventures que leur prêtait la mythologie, l'exemple de tous les vices et de tous les crimes qu'ils punissaient chez leurs adorateurs. De là un divorce qui ira s'aggravant entre le polythéisme et la conscience, et dont le polythéisme doit mourir à la fin.

Leur culte avait encore quelque chose de barbare. Ils exigeaient parfois des sacrifices humains, comme celui d'Iphigénie, immolée à Aulis par son père Agamemnon, pour obtenir des vents favorables. On les honorait par certains rites d'une immoralité révoltante. Si la religion charmait souvent l'imagination par la beauté de ses pompes, trop souvent aussi elle se réduisait à un ensemble mal lié de petites pratiques, de rites minutieux, de formalités tout extérieures, sorte de dette que l'on payait aux dieux pour gagner leur faveur et plus encore pour conjurer leur inimitié. « Les hommes, dit Homère, apaisent les dieux par des sacrifices, par des vœux pacifiques, par des libations et par la fumée. » Dans les sacri-

fices on réservait à la divinité les cuisses des victimes, et on croyait qu'elle prenait part, invisible, à ces repas sacrés.

Les Grecs ont toujours cru que l'âme survit au corps. A l'origine, ils pensaient que les morts continuaient à vivre sous la terre. Plus tard ils les réunirent dans le séjour souterrain d'Adès, non pour y recevoir la récompense ou le châtiment de leurs actions, mais pour y mener une vie qui n'était que la triste et pâle image de la vie terrestre : « Mieux vaut, dit Achille dans *l'Odyssée*, être sur la terre le dernier des pâtres que de régner aux enfers. » Seuls, quelques favoris des dieux jouissaient d'une félicité divine aux *Champs-Elysées*, et quelques impies étaient punis au fond du *Tartare* de leurs attentats contre la divinité.

65. Culte des morts. — Cette antique croyance à l'immortalité eut pour conséquence le culte des morts, qui fut, dès l'origine, une partie importante de la religion des Hellènes; on les honora, sous les noms de *demons* ou de *héros*, comme autant d'êtres sacrés, d'êtres divins. Ce culte, tout domestique, semble avoir eu pour symbole le foyer, où l'on entretenait religieusement le *feu sacré*, le feu divin, qui ne devait jamais s'éteindre. Il avait pour pontife et pour interprète le père de famille, et se transmettait par voie de génération de *mâle en mâle*. Il eut sur la constitution et les lois de la famille antique une action prépondérante. De là le droit d'aînesse primitivement en vigueur, l'exclusion des filles de l'héritage paternel, l'interdiction du célibat ; là fut aussi le fondement principal du droit de propriété. Cette religion primitive du foyer consacrait les prescriptions fondamentales de la morale domestique. Elle excluait le criminel souillé du sang de ses frères, mais elle admettait l'*expiation ;* elle veillait sur la pureté de la famille, elle sanctionnait les devoirs et les droits de l'époux et de l'épouse, elle faisait de la piété filiale un devoir sacré. Grâce à elle, chaque famille se perpétuait à travers les âges, entourée de ses branches cadettes, unies à elle sous le nom de *genos* par la communauté du sang, des traditions, et par le culte de l'ancêtre commun qui en était le fondateur.

Quand les diverses familles s'associèrent, quand les cités se fondèrent, la religion fut encore le lien de ces associations nouvelles. Chaque *phratrie* ou groupe de familles, chaque *tribu* ou groupe de phratries, chaque *cité* eut son dieu, son culte, son sacerdoce, comme elle eut son gouvernement.

66. Divination, oracles. — Ce n'est pas seulement par les rites du culte public ou domestique, par les sentiments qu'elle inspirait, par les liens qu'elle établissait entre les hommes, que la religion tenait tant de place dans la vie des Grecs; c'était aussi par les *présages*, par les *oracles*, qui leur commandaient l'action ou les empêchaient d'agir. Les devins interprétaient le vol des oiseaux et les signes fournis par les entrailles des victimes. A *Dodone*, Zeus rendait ses oracles par le frémissement du feuillage des chênes sacrés. A *Delphes*, la Pythie, saisie du délire prophétique en respirant le souffle qui sortait d'un antre profond, montait sur le trépied et, au nom d'Apollon, annonçait l'avenir.

RÉSUMÉ

61. État social. — Les **nobles** étaient les plus forts et les plus vaillants. Les **rois,** héréditaires, n'étaient guère que des chefs militaires: leur pouvoir était **absolu,** mais non despotique. Au-dessous des nobles étaient les *hommes libres* et les *esclaves*. Il y avait des devins et des prêtres dont l'influence était grande, mais le premier pontife était le roi, qui représentait son peuple vis-à-vis des dieux.

62. Mœurs. — Les mœurs étaient simples. Les Hellènes vivaient pauvres, mais libres. Les lois de la famille étaient sacrées. La puissance paternelle était absolue. La femme était honorée et s'occupait des soins domestiques.

L'héritage, qui primitivement revenait à l'aîné, se partagea par la suite également entre les enfants.

Les Grecs étaient sobres; ils aimaient les exercices du corps; ils avaient la passion des beaux-arts.

63. Arts et sciences. — Les Grecs étaient *agriculteurs* et *pasteurs*. Les constructions gigantesques (constructions pélasgiques) qui subsistent encore de leurs nombreuses villes attestent une certaine habileté. La sculpture n'existait pas, la musique naissait, la médecine était cultivée. Esculape, père de la médecine, était un dieu, et cette science faisait partie de la religion.

64. Religion. — La religion des Grecs leur venait en grande partie de l'étranger; mais ils en avaient coordonné les éléments pour en faire un tout harmonieux. Du **Chaos,** dit Hésiode, naquirent tous les êtres. Les divinités principales des Grecs étaient les *douze grands dieux de l'Olympe:* Zeus, Héra, Poseidon, Apollon, Athêna, Aphrodite, Arès, Héphaistos, Vesta, Déméter, Artémis, Hermès.

Le culte offrait encore des restes de barbarie. Les Grecs ont toujours cru à l'immortalité de l'âme.

65. Culte des morts — Cette antique croyance à l'immortalité de l'âme eut pour conséquence le **culte des morts,** fondement du foyer domestique et, par suite, de la famille et de la patrie. La religion était la base des associations : phratries, tribus, cités.

66. Divination, oracles. — Les présages, les oracles, tenaient aussi une grande place dans la religion des Grecs. Les oracles de Dodone et de Delphes sont restes célèbres.

QUESTIONNAIRE

61 Ou trouvons-nous de précieuses indications sur la civilisation et la religion des Grecs a la fin des temps heroïques? — 62 Quelles etaient les mœurs des Hellènes? — Quelle etait une de leurs vertus de predilection? — 63. Quels arts cultivaient-ils? — Comment vivaient-ils? — Décrivez leur costume — Avaient-ils des villes? — Que savez-vous sur la sculpture, la musique et la médecine a cette epoque? — 64. Que nous raconte Hesiode de l'origine des dieux et du monde? — Quelles etaient les divinites principales des Grecs? — Quels sacrifices offraient les Grecs? — Avaient-ils quelque idee de l'unite divine? — Et de l'immortalité de l'âme? — Où plaçaient-ils leur paradis? — Leur enfer? — 65. Le culte des morts etait-il en honneur chez eux? — 66 Qu'est-ce que le feu sacré? — Quelles étaient les lois fondamentales de la famille? — Juqu'ou s'etendait le pouvoir du pere? — Quelle etait la condition sociale des femmes? — Qu'entend-on par présages, oracles? — Nommez les principaux et les plus anciens

CHAPITRE XI

SPARTE ET LYCURGUE

67. Laconie et Sparte. — « La Laconie, dit le poète grec Euripide, est un pays riche en terres labourables, mais de culture difficile ; un pays creux, renfermé entre des montagnes escarpées, âpre d'aspect et inaccessible à l'invasion. » Le climat, chaud dans la plaine, se refroidissait sur les montagnes, où les forêts de chênes et de sapins du Taygète remplaçaient les orangers et les lauriers-roses des

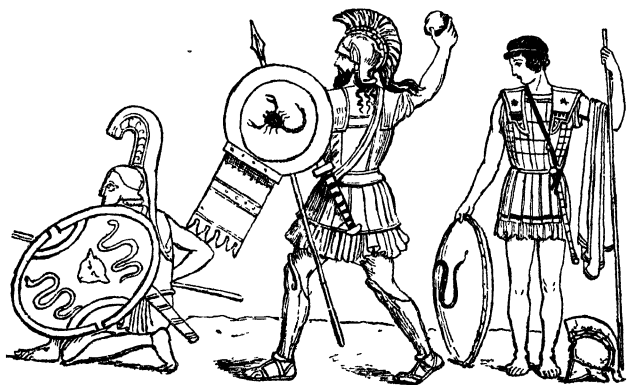
terres basses. Lorsque les Doriens s'emparèrent de la Laconie, **Lacédémone** (*Sparte*) était bâtie sur plusieurs petites collines, dans un emplacement si sûr qu'ils jugèrent inutile de l'entourer de murailles aussi longtemps qu'il y aurait des Spartiates pour la défendre.

A Sparte régnaient simultanément *deux rois*, qui possédaient l'autorité royale et sacerdotale, recevaient leur part d'honneur dans les banquets sacrés, et dont la mort occasionnait un deuil public. Cette institution, qui remontait bien loin dans le passé, ne fut pas renversée par l'invasion dorienne.

68. Lycurgue. — Mais les Doriens, établis dans la Laconie en chefs militaires, ne tardèrent pas à entrer en lutte avec les rois, qui s'appuyaient sur la population indigène ; de là, des querelles sanglantes. Sparte se désorganisa ; son existence même finit par être menacée. **Lycurgue** la sauva. Il fortifia l'aristocratie dorienne, en restreignant le pouvoir des rois, et il assura la domination des Doriens sur les indigènes.

D'où venait Lycurgue et à quel moment faut-il placer sa réforme ? On en est réduit à des conjectures sur ces deux points. On a supposé que Lycurgue n'était pas Dorien ; la largeur de ses vues porte à le croire. La tradition en fait un prince de maison royale, qui aurait exercé la régence à Sparte pendant la minorité de son neveu *Charilaos*. Il serait allé ensuite étudier les institutions de *l'île de Crète*, où dominaient les Doriens, et solliciter à Delphes, pour son dessein, l'approbation d'Apollon. D'après les calculs de l'historien grec Thucydide, il aurait accompli sa réforme vers l'an 820 avant Jésus-Christ.

69. Réforme politique. — Il ne supprima pas la double royauté de Sparte, dont l'existence était une garantie contre les empiètements de la tyrannie ; mais il ne laissa guère aux rois que leurs attributions religieuses. Ils eurent le droit de vote avec vingt-huit *gerontes* ou vieillards, qui formaient un Sénat, ou Conseil des anciens, élu à vie ; mais, hors de là, ils n'eurent guère d'autre fonction que de veiller à l'exécution des décisions du Sénat. Une fois par mois, le

jour de la pleine lune, ils convoquaient les citoyens (Doriens) et soumettaient à leur ratification les affaires les plus importantes, déjà traitées dans le Conseil des anciens. L'Assemblée devait faire connaître son avis par *Oui* et par *Non*. Si ses décisions déplaisaient au Sénat, il avait le droit de les casser. Le peuple avait donc une certaine part dans le gouvernement; mais ce n'était pas lui qui gouvernait l'État.

Guerriers grecs.

Lycurgue conserva les *éphores*, ou *surveillants*, dont la magistrature existait bien avant lui. D'abord magistrats inférieurs, leur influence et leur pouvoir grandirent peu à peu, à tel point qu'on les vit mettre aux voix de l'assemblée populaire, contre l'avis des rois, les questions de guerre et de paix, punir qui bon leur semblait, et déposer les magistrats de leur propre autorité.

Les Doriens, en s'établissant en Laconie, avaient exigé et reçu des terres Lycurgue en fit neuf mille lots, selon les uns, quatre mille cinq cents selon les autres, et chacun de ces lots devint le patrimoine inaliénable d'un Dorien. Il devait être transmis intact à l'aîné de la famille, et, s'il n'y avait

pas d'héritier mâle, il revenait à l'État, qui en disposait. A chaque lot était attachée l'obligation du service militaire.

70. État social. — Lycurgue fit des Doriens un peuple de **soldats**. L'industrie et le commerce furent laissés aux Laconiens, qui, sous le nom de *Périèques*, étaient libres, mais n'étaient pas citoyens. La culture des terres était imposée aux *Hilotes*, ou serfs de la glèbe. Les Hilotes pouvaient s'enrichir, car leurs maîtres devaient leur abandonner tout ce que la terre produisait en plus de la redevance réglée par la loi; ils pouvaient même se racheter. Leur condition était assez douce à cet égard. Mais leur nombre faisait trembler les Spartiates. Pour assurer leur soumission, leurs maîtres s'efforçaient de les dégrader, en les obligeant à s'abandonner à l'ivresse, et, pour empêcher leur multiplication trop rapide, ils lançaient sur eux, à certains jours, les jeunes Spartiates, avec l'ordre d'égorger tous ceux qu'ils rencontreraient. Cette sauvage chasse à l'homme devait former la jeunesse, et la formait en effet à des mœurs d'une cruauté inouie. Une fois même, les Spartiates appelèrent à la liberté tous les Hilotes en état de se racheter : il s'en présenta plus de deux mille ; lorsqu'ils furent tous réunis sans défiance, on les égorgea.

71. Éducation de la jeunesse. — Lycurgue, pour empêcher les Doriens de s'amollir, sous un climat doux et dans un pays fertile, leur imposa une discipline rigoureuse. L'État prenait l'enfant à sa naissance. S'il était faible ou mal conformé, il était condamné à périr et exposé sur le *Taygète*. Vigoureux, il était rendu à sa famille jusqu'à sept ans. A cet âge, il était élevé en commun avec les autres, endurci au froid, à la chaleur, à la faim, à la soif, à la souffrance. Il était parfois fouetté jusqu'au sang devant l'autel d'Artémis, et on en citait qui étaient morts sous le fouet sans se plaindre. Il couchait sur un lit de roseaux, avait pour nourriture un brouet, auquel il pouvait ajouter le produit de ses larcins, à condition qu'il ne se laissât pas prendre. Le vol que la loi autorisait ainsi était plutôt une sorte de chasse, puisque toute propriété appartenait à l'État. On

rapporte l'histoire d'un jeune Spartiate qui, plutôt que de se trahir, se laissa déchirer les entrailles par un jeune renard qu'il avait pris et caché sous ses vêtements. On enseignait avant tout à la jeunesse le respect des cheveux blancs. Les exercices gymnastiques étaient à peu près le seul travail auquel elle fût assujettie ; il y faut joindre cependant l'étude de chants guerriers ou religieux. L'éducation des filles différait peu de celle des garçons.

A dix-sept ans, le Spartiate devenait soldat ; il le restait jusqu'à soixante. A trente ans, il devait se marier ; mais c'était uniquement pour donner des citoyens à l'État, et la vie de famille ne tenait dans son existence qu'une place fort secondaire. Il continuait à paraître chaque jour au repas commun, au champ d'exercices, à la place de conversation, où son esprit se formait à la concision, à la repartie fine et brève, qui reçut des anciens le nom de *laconisme*. Pourtant le foyer domestique restait à l'abri de l'ingérence de l'État. La mère de famille y régnait, libre et respectée, gouvernant ses Hilotes en l'absence de son mari et dirigeant toutes les affaires domestiques.

En somme, Sparte était un camp, et le Dorien un soldat. Le Spartiate pouvait dire avec un héros crétois : « Mon épée, ma lance et mon bouclier sont tout mon trésor ; avec eux je cultive, je moissonne, je vendange. »

Aussi le courage militaire fut-il, à Sparte, la première des vertus. Les femmes l'enseignaient à leurs fils : « Reviens dessus ou dessous[1], » disait une mère, en présentant le bouclier à son fils qui partait pour la guerre.

Cette éducation fit des Spartiates un peuple aux vues étroites, au caractère raide et fier. Les lois de Lycurgue ne réussirent même pas à maintenir parmi eux l'égalité des rangs et de la richesse. Peu à peu la constitution de Sparte s'altéra et les mœurs des Spartiates se corrompirent. Même au temps de leur prépondérance, ils ne furent jamais les vrais représentants de la civilisation hellénique.

1 C'est-à-dire, mort ou vainqueur — Mort et couché sur le bouclier comme sur une civière ; vainqueur et se tenant à l'abri sous le bouclier.

Lycurgue disparut après avoir fait jurer à ses concitoyens qu'ils observeraient fidèlement sa constitution jusqu'à son retour. Il ne revint jamais.

72. Guerres de Sparte. — Élevés pour la guerre, les Spartiates sentirent bientôt le besoin d'éprouver leurs forces. Ils se trouvaient, d'ailleurs, à l'étroit dans leur petit territoire. Au VII^e^ siècle avant Jésus-Christ, dans leurs tentatives d'agrandissement, ils rencontrèrent la **Messénie**, habitée, elle aussi, par des Doriens. Cette contrée était des plus prospères, sous un gouvernement pacifique Sa fertilité, sa richesse, allumèrent la convoitise des Spartiates.

Dans une première guerre, le roi de Messénie, *Aristodème*, sacrifia en vain sa fille pour obéir à l'oracle de Delphes : les Messéniens furent vaincus.

Le héros de la seconde guerre fut *Aristomène*. Pour frapper de terreur les Spartiates, il pénétra une nuit dans Sparte et laissa dans le temple de Pallas un bouclier, avec cette inscription : « Dédié à la déesse par Aristomène, sur les dépouilles des Spartiates. » L'oracle de Delphes avait enjoint aux Lacédémoniens de demander un chef aux Athéniens. Ceux-ci leur envoyèrent un maître d'école boiteux, nommé *Tyrtée*. Les chants enthousiastes de Tyrtée enflammèrent le courage des Spartiates, d'abord abattus par leurs premières défaites Ils remplacèrent par des Hilotes ceux des leurs qui étaient tombés et marchèrent de nouveau contre les Messéniens, retranchés dans la forteresse du *mont Ira*. Aristomène, vénéré comme un libérateur par les Messéniens, qui chantaient sur son passage : « A travers les champs de Sténiklaros et jusque sur le sommet de la montagne, Aristomène a poursuivi les Lacédémoniens, » fut enfin vaincu et précipité avec ses compagnons dans un gouffre appelé le *Ceada*, où l'on jetait les criminels. Il ne périt pas dans sa chute, mais se coucha, attendant une mort prochaine. Au bout de trois jours, un bruit le fit sortir de son immobilité. Un renard dévorait les cadavres. Il le saisit par la queue et, lui présentant son manteau à mordre chaque fois que l'animal se retournait, se laissa traîner par

ui jusqu'à une issue, d'où venait une faible lueur. Il agrandit avec les mains l'ouverture trop étroite et retourna à Ira. Cette délivrance fut considérée comme miraculeuse. La guerre continua pendant douze ans encore. Le dernier assaut que les Lacédémoniens livrèrent à Ira fut terrible. Les femmes elles-mêmes firent pleuvoir des tuiles sur les assaillants. La pluie, le tonnerre, les éclairs combattirent pour les Lacédémoniens, qui eurent enfin raison de tant de courage.

Les Messéniens se retirèrent en Arcadie ; plus tard, beaucoup allèrent s'établir en Sicile, dans la ville de *Zancle*, dont ils changèrent le nom en celui de *Messine*. La Messénie fut réduite en servitude. Aristomène mourut dans l'île de Rhodes.

Devenue maîtresse d'une grande partie du Péloponèse, Sparte, au VI^e siècle, accrut encore sa puissance en se mettant à la tête d'une confédération qui comprenait presque tous les États de la péninsule : elle avait conquis dans la Grèce le premier rang.

RÉSUMÉ

67. Laconie et Sparte — La **Laconie** était un pays « âpre aspect et inaccessible à l'invasion ». Sparte était gouvernée multanément par *deux rois*, qui possédaient l'autorité royale et sacerdotale. Des magistrats nommés *éphores* étaient chargés de la surveillance.

68. Lycurgue. — **Lycurgue,** par ses réformes, sauva Sparte menacée par des discordes sanglantes. Il vécut vers 820 avant Jésus-Christ.

69. Réforme politique. — Lycurgue ne laissa aux rois que leurs attributions religieuses. Le Sénat des *gérontes* prenait les décisions. Une fois par mois, l'*assemblée du peuple* ratifiait par oui ou par non les décisions les plus importantes. Les *ephores* furent maintenus et virent peu à peu grandir leur pouvoir. Les terres furent partagées en lots inaliénables et à chaque lot fut attachée l'obligation du service militaire.

70. Etat social — Lycurgue fit des Doriens un peuple de soldats. L'industrie et le commerce furent laissés aux *Laconiens* ou *périèques*, libres, mais non citoyens ; la culture des terres imposée aux *Hilotes* ou esclaves, qu'on dégradait en les enivrant et qu'on égorgeait quand ils devenaient trop nombreux.

71. Education de la jeunesse — L'Etat prenait l'enfant à sa naissance, condamnant à périr celui qui était faible ou mal conformé. A partir de sept ans, les enfants étaient élevés en com-

mun, endurcis au froid, a la chaleur, à la faim, à la soif, à la souffrance. De dix-sept à soixante ans, le Spartiate était soldat. Le *courage militaire* était la première vertu.

Lycurgue disparut après avoir fait jurer à ses concitoyens d'observer sa constitution jusqu'à son retour. Il ne revint jamais

72. Guerres de Sparte — A l'étroit dans leur petit territoire, les Spartiates attaquèrent bientôt leurs voisins. Dans deux guerres ils s'emparèrent de la **Messénie,** malgré les efforts d'Aristodème et d'Aristomène et grâce aux chants enthousiastes de Tyrtée. Les Messéniens se retirèrent en Sicile et y fondèrent Messine. Devenue maîtresse d'une grande partie du Péloponèse, Sparte, au VIe siècle, avait conquis dans la Grèce le premier rang.

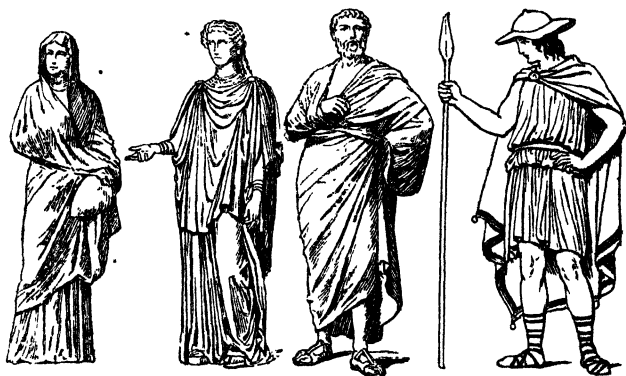
QUESTIONNAIRE

67. Quel était l'aspect de la Laconie ? — 68 Qui était Lycurgue ? — 69. Quelle réforme politique opéra-t-il ? — Comment partagea-t-il les terres ? — 70 Que fit-il des Doriens ? — Qu'étaient les Hilotes ? — Comment les Doriens les empêchaient-ils de se multiplier ? — Les citoyens de Sparte pouvaient-ils s'enrichir ? — Et les Hilotes ? — 71. Comment la jeunesse était-elle élevée ? — Comment les femmes de Sparte étaient-elles élevées ? — Quelle était la première des vertus ? — 72. Qui les Spartiates attaquèrent-ils ? — Quels furent les héros des guerres de Messénie ? — Où les Messéniens se retirèrent-ils ?

CHAPITRE XII

ATHÈNES ET SA CONSTITUTION

73. L'Attique et les Athéniens. — **L'Attique,** située à l'extrémité de la Grèce continentale, est une péninsule triangulaire, qui se termine par le cap *Sunium.* C'est une terre peu fertile, composée surtout de rochers, qui forment les massifs du Pentélique (carrières de marbre), de l'Hymette (miel) et du Laurium (mines de plomb et d'argent). De petites plaines s'étendent entre les montagnes, communiquant entre elles par des passages naturels et ouvertes du côté de la mer. Une culture assidue tirait du sol le blé, l'orge, l'huile, les figues, le vin. Les fruits étaient peu nombreux, mais exquis. La pêche et le commerce maritime suppléèrent, dès l'origine, à l'insuffisance des ressources agricoles.

L'Attique resta en dehors du grand courant des invasions. Sa population, d'origine pélasgique, se vantait d'être autochtone. Mais elle se montra hospitalière envers les bannis de toutes les régions de la Grèce et les accueillit dans son sein. Une foule d'éléments étrangers, parmi lesquels dominaient les Ioniens, entrèrent ainsi dans la formation du peuple athénien et contribuèrent à lui donner cet esprit vif,

Costumes grecs.

1. Athénienne en costume de ville d'après une statuette du Louvre. Elle porte par-dessus son vêtement un voile qui lui couvre la tête, et tient à la main un éventail en forme de palmette. — 2. Dorienne vêtue de la tunique ou chiton. Elle est chaussée de sandales. — 3. Homme en costume ordinaire (himation) chaussé de sandales. — 4. Jeune homme en costume de voyage. Sa longue tunique est relevée par un pli fait à la ceinture. Il a sur les épaules un manteau court ou chlamyde ; les pointes du manteau sont garnies de boules en plomb pour le rendre moins flottant ; il est coiffé du pétase, ou chapeau, et chaussé de bottines montantes.

délié, curieux, hardi, industrieux, qui s'harmonisait si bien avec la légèreté, la subtilité, la transparence de l'air qu'il respirait. La netteté, la mesure, la sobriété, un sentiment exquis de la vérité, caractérisent le génie athénien.

74. Royauté et archontat. — A l'origine, dit Plutarque [1], l'Attique était divisée par familles. Chacune de ces

[1] PLUTARQUE, *Vie de Thésée*, XIII.

familles, entourée de ses branches cadettes et de ses clients, occupait un canton, où elle vivait indépendante, où elle avait son dieu, son autel, son chef. A la longue, cette centaine de petits États se réduisit à douze confédérations. *La tradition rapportait ce changement important à l'Égyptien Cecrops, vers le XVIe siècle avant Jésus-Christ. Héritier* des *Cécropides*, *Thésée* réunit les douze confédérations en une seule cité, sous la domination de l'une des douze villes, **Athènes**, la ville d'*Athéna*, de la déesse guerrière dont la lance, plantée en terre, s'était épanouie en olivier. Dès lors le *prytanée* d'Athènes devint le centre religieux de l'Attique, et tout le pays célébra en commun le sacrifice des *Panathénées*[1].

Les rois d'Athènes virent bientôt leur autorité contestée par les chefs des *dèmes*[2], qui portaient le nom d'*Eupatrides*, ou nobles. Après *Codros*, qui se sacrifia pour repousser l'invasion des Doriens, la royauté fut abolie et remplacée par l'**archontat.** Cette magistrature, d'abord viagère, demeura jusqu'en 752 dans la famille de Codros. A cette époque, la durée de l'archontat fut réduite à dix ans; il devint enfin annuel, et il y eut neuf archontes au lieu d'un seul, ce qui donna l'autorité religieuse et civile à un plus grand nombre de familles.

Les eupatrides abusaient de leur pouvoir pour opprimer les gens du peuple, cultivateurs et artisans. La pauvreté croissante de ces malheureux les força à se dépouiller de leurs terres en faveur de leurs créanciers, dont ils devinrent les fermiers.

Leurs longues réclamations obtinrent enfin, au VIIe siècle, la rédaction d'une loi pénale. L'archonte *Dracon* fut chargé de mettre par écrit les coutumes transmises jusque-là oralement. La situation du peuple n'en fut pas adoucie, car cette loi écrite n'atténuait en rien la rigueur des coutumes. Elle punissait de mort les plus légères fautes comme les crimes.

Dans ce désordre, la tentative de *Cylon* pour s'emparer du

1 **Panathénées :** fêtes célébrées à Athènes en l'honneur d'Athéna.
2 **Dèmes :** divisions de l'Attique.

pouvoir, à l'imitation des *tyrans*[1] péloponésiens de Mégare, de Corinthe, de Sicyone, d'Épidaure, fut l'objet d'une répression sanglante et sacrilège : les conjurés furent massacrés au *pied des autels, où ils avaient cherché un refuge. La cité entière était souillée par cet attentat ; la colère du peuple* s'alluma furieuse contre la famille des Alcméonides, qui l'avait commis, et contre la noblesse entière, qui, par esprit de corps, ne sépara point sa cause de celle des coupables.

75. Solon. — Pour dénouer cette situation terrible, il fallait un homme doué de qualités extraordinaires. Athènes eut le bonheur de le rencontrer dans un de ses citoyens.

Solon descendait du roi Codros. Il avait été formé à la fois aux exercices de la *palestre*[2] et aux arts des Muses. Possédé du désir d'apprendre, il avait beaucoup voyagé, en Grèce, en Asie-Mineure et même en Égypte. Il comprit que le conflit des classes était la cause de tout le mal et qu'il fallait avant tout travailler à leur réconciliation par l'établissement d'un ordre nouveau auquel toutes pourraient se soumettre sans renier leurs traditions.

Il convainquit d'abord ses concitoyens de la nécessité d'une expiation pour le sang versé : les auteurs du sacrilège furent bannis. Puis il releva le courage des Athéniens. L'île de *Salamine* leur avait été enlevée par Mégare pendant leurs discordes civiles, et ils n'avaient pu réussir à la reprendre ; ils avaient même défendu, sous peine de mort, qu'on leur en parlât désormais. Solon, contrefaisant l'insensé, appela ses concitoyens aux armes dans des vers animés d'un enthousiasme brûlant, qui se terminaient ainsi : « Allons à Salamine, afin d'y combattre pour l'île aimable et de rejeter loin de nous l'humiliation douloureuse. » Salamine fut reprise.

Il fallait, avant toute réforme, pacifier les consciences en purifiant la ville et en la réconciliant avec la divinité outragée. Solon, nommé archonte, fit venir à Athènes un homme

[1] **Tyrans :** ce nom désignait, chez les Grecs, tous ceux qui s'étaient emparés du souverain pouvoir, quelle que fût la manière dont ils l'exerçaient.

[2] **Palestre** (du mot grec *palè*, lutte), lieu où la jeunesse se formait aux exercices du corps.

regardé comme un prophète, un médecin des âmes, un propagateur du culte d'Apollon, le Crétois *Épiménide* (596). Des sacrifices extraordinaires furent offerts dans la ville entière: le culte des « vénérables déesses », des *Euménides*, vengeresses du sang répandu, fut régénéré, et sur tous les autels brilla le feu nouveau.

76. Réformes de Solon. — Solon s'occupa alors de la condition misérable du peuple. L'usure avait épuisé le pays. Il prit trois mesures bienfaisantes: la terre put devenir la propriété des non-nobles; défense fut faite au créancier de réduire son débiteur en esclavage; le taux des dettes fut réduit. « Esclave auparavant, la Terre noire est maintenant libre; ceux qui subissaient ici une honteuse servitude, tremblants devant leurs maîtres, je les ai faits libres, » put dire à bon droit Solon.

Il songea ensuite aux réformes politiques. Jusqu'à lui les Eupatrides étaient tout dans le gouvernement, les non-nobles ne comptaient pas. Solon voulut établir *l'égalité politique;* mais, comme il proportionna l'influence politique à la richesse foncière, il ne fit pas une révolution violente dans la constitution de son pays et laissa en partie aux grands propriétaires la prépondérance dont ils avaient joui jusque-là. Tous les citoyens furent partagés en *quatre classes*, d'après le revenu de leurs biens fonciers. Les trois premières classes, astreintes à un impôt proportionnel et au service militaire, eurent accès aux magistratures; la dernière, ne payant point d'impôt, fut affranchie du service militaire; mais elle fut exclue de toute participation à l'exercice du pouvoir. En dehors d'elle, tous les citoyens prenaient part aux assemblées du peuple, qui délibéraient sur les affaires publiques à l'*agora*[1], votaient les lois, décidaient de la paix et de la guerre et élisaient les fonctionnaires publics; et tous y jouissaient au même titre du droit de suffrage.

Solon conserva l'organisation des pouvoirs administratifs et judiciaires qui existait avant lui, mais en la réglant et en la pondérant.

[1] L'*agora* était la place publique d'Athènes.

Les archontes, pris dans la première classe, étaient au nombre de neuf : l'*archonte-éponyme*, qui donnait son nom à l'année et jugeait les questions civiles ; l'*archonte-roi*, qui était le grand-pontife de la cité et jugeait les causes criminelles ; l'*archonte-polémarque*, qui commandait l'armée ; et les six *archontes-thesmothètes*, qui étaient les gardiens des lois.

L'Aréopage.

Ce tribunal était situé en dehors de la ville, pour que le criminel souillé de sang ne la profanât pas par sa présence ; il était en plein air, afin que les juges et l'accusateur, qui étaient purs, ne se trouvassent pas sous le même toit que le meurtrier.

Solon créa un *Sénat*, le Conseil des *Quatre-Cents*, âgés d'au moins trente ans, pris dans les trois premières classes, et annuellement élus à la majorité des voix Aucune proposition ne pouvait être soumise à l'assemblée populaire avant d'avoir reçu l'approbation du Sénat. C'était aussi le Sénat qui expédiait les affaires courantes. Ses membres, partagés en dix *prytanies*, étaient nourris aux frais de l'Etat dans le *Prytanée*.

Enfin Solon réorganisa le tribunal de l'*Aréopage*, où entraient les archontes sortis de charge. Les membres de l'Aréopage étaient nommés à vie. Ils étaient chargés du maintien des bonnes mœurs et jugeaient en plein air, sur la colline d'Arès, les crimes de meurtre, de mutilation, de trahison. Ils étaient présidés par l'archonte-roi.

Désormais la naissance ne conférait plus aucun droit dans le gouvernement de la cité. Si les Eupatrides conservaient leur prépondérance, ce n'était pas à cause de leur noblesse, mais parce qu'ils étaient les plus riches, et les autres citoyens n'avaient qu'à s'enrichir par le travail et l'épargne pour devenir politiquement leurs égaux. Bien plus, le pouvoir souverain appartenait au peuple, et Athènes était désormais une **démocratie**[1], mais une démocratie soumise à la direction modératrice d'une **aristocratie**[2] de fortune, d'âge et de mérite. Par une sage pondération des pouvoirs, une institution servait de contrepoids à l'autre. « J'ai, disait Solon, armé chaque parti d'un bouclier solide ; je n'ai pas permis à l'un de vaincre injustement l'autre. »

Dans l'*ordre civil*, comme dans l'ordre politique, Solon introduisit de grandes nouveautés, sans rompre absolument avec la législation existante. Il limita sagement la puissance paternelle en ôtant au père le droit de vendre ses enfants et en permettant l'émancipation du fils arrivé à l'âge d'homme. Il donna à tous le droit de laisser par testament leurs biens à qui bon leur semblait, lorsqu'ils n'avaient pas d'enfants. Les enfants, jusqu'à seize ans, furent laissés à leur famille, chargée de leur éducation ; à partir de seize ans, ils recevaient une éducation commune dans les gymnases publics; puis, devenus hommes, ils appartenaient à la patrie jusqu'à soixante ans. Les femmes, loin de partager, comme à Sparte, les exercices et les travaux des jeunes gens et des hommes, vivaient à la maison, occupées modestement de la direction du ménage et des travaux de leur sexe.

La condition des esclaves ne fut point changée. Elle continua d'être assez douce. Un esclave ne pouvait être ni tué ni maltraité par son maître, et l'affranchissement ne lui était pas d'un accès difficile.

Entre tous les arts utiles, l'agriculture fut celui que Solon

[1] **Démocratie** (du mot grec *démos*, peuple), état où le gouvernement est aux mains du peuple.

[2] **Aristocratie** (du mot grec *aristos*, le meilleur), état gouverné par les citoyens les plus considérables, ou classe composée de ces citoyens.

favorisa le plus. Mais, comme le territoire de l'Attique était médiocrement fertile et ne fournissait aux Athéniens que des ressources assez restreintes, il les encouragea à se tourner du côté de l'industrie et du commerce Il voulut que le travail fût honoré parmi eux. Tout Athénien dut apprendre un métier. En même temps les étrangers, loin d'être repoussés, comme à Sparte, furent accueillis avec bienveillance, pourvu qu'ils eussent une profession qui leur permît de gagner leur vie et de contribuer par leur travail au bien public.

77. Pisistrate et les Pisistratides. — Solon, ayant fait promettre à ses concitoyens d'observer ses lois pendant dix ans, se remit à voyager. Lorsqu'il revint, Athènes était de nouveau en proie à la discorde. **Pisistrate,** cousin de Solon, réussit à s'emparer du pouvoir; mais il maintint la constitution. Sous son gouvernement habile et modéré, Athènes prit l'essor.

Ses deux fils, *Hipparque* et *Hippias*, affectèrent longtemps, dit Thucydide, la sagesse et la vertu. Contents de lever sur les Athéniens le vingtième des revenus, ils embellissaient la ville, soutenaient la guerre et faisaient, dans les fêtes, les frais des sacrifices, sans porter atteinte aux droits de la république.

Un jeune Athénien, *Harmodios*, irrité d'une insulte qu'ils avaient faite à sa sœur, forma, avec son ami *Aristogiton* et un petit nombre de jeunes gens, le dessein de se venger à la fête des *Panathénées*. Ils réussirent à tuer Hipparque ; mais Harmodios fut égorgé par la foule, et Aristogiton pris et maltraité. Mis à la torture et sommé de dénoncer ses complices, il nomma tous les amis du tyran. Hippias, les ayant fait égorger, lui demanda s'il en avait d'autres : « Non, tyran, dit-il, tu es le seul maintenant dont je désire la mort. » Son courage rappela aux Athéniens le souvenir de leur liberté ; et bientôt (510) Hippias, détrôné et banni, se réfugia auprès de Darius, roi de Perse, qui se disposait à faire la guerre aux Athéniens.

78. Triomphe de la démocratie. — Après la chute des Pisistratides, le parti populaire prit le dessus avec *Clisthènes*. Par une nouvelle division du peuple en dix tribus, où

tous les citoyens furent admis sans distinction d'origine et où les étrangers mêmes eurent accès, la noblesse perdit son influence traditionnelle. Le nombre des sénateurs fut porté à 500. L'assemblée du peuple fut convoquée régulièrement quatre fois par mois. Les magistrats furent désignés, non plus par l'élection, mais par le sort. Enfin l'*ostracisme*[1] permit au peuple de bannir pour dix ans, par un simple vote et sans autre forme de procès, tout citoyen qui lui faisait ombrage.

Ainsi se forma, vis-à-vis de l'oligarchie spartiate, si dure, si hautaine, si ennemie de ce qu'il y a dans l'homme de plus humain, cette démocratie athénienne si libérale, si sympathique, si humaine, si séduisante. Sans doute, la loi d'Athènes, comme celle de Sparte, ne voyait dans l'homme que le citoyen et ne lui reconnaissait d'autres droits que ceux qu'elle lui conférait à ce titre. Mais la loi de Sparte s'emparait de lui dès sa naissance, réglait inflexiblement sa vie tout entière, et comprimait violemment tous les instincts de sa nature; celle d'Athènes, en vue du bien même de l'État, respectait la liberté du foyer domestique, laissait au citoyen la libre gestion de ses biens, n'entravait en rien la libre expansion de son activité. Sparte était un camp; Athènes était vraiment une cité.

N'oublions pas cependant que cette libre démocratie n'était, sous un autre point de vue, qu'une oligarchie[2] étroite et oppressive. En effet, à Athènes comme à Sparte, il n'y avait de citoyens que les Athéniens libres. Les autres habitants de l'Attique, étrangers domiciliés sous le nom de *Métèques*, fort nombreux dans un pays d'industrie et de commerce, et les esclaves, quatre fois plus nombreux que les hommes libres, étaient en dehors de la cité.

RÉSUMÉ

73. L'Attique et les Athéniens. – **L'Attique,** presqu'île située à l'extrémité de la Grèce continentale, est une terre peu fertile, dont une culture assidue tirait du blé, de l'orge, des olives, des

[1] Le mot *ostracisme* vient d'un mot grec qui signifie *coquille*. Les votants écrivaient leur suffrage sur une coquille d'huître.

[2] **Oligarchie** (du mot grec *oligos*, peu nombreux), état où le gouvernement est aux mains d'un petit nombre.

figues, du vin. Quoique l'Attique soit restée en dehors du grand courant des invasions, une foule d'éléments étrangers entrèrent dans la formation du peuple athénien et lui donnèrent un esprit vif, délié, curieux, hardi, industrieux.

74. Royauté et archontat. — Les confédérations de l'Attique furent réunies par Thésée sous la domination d'Athènes, qui devint le centre religieux de l'Attique. Après Codros, la royauté fut abolie à Athènes et remplacée par l'*archontat* d'abord viager, puis décennal, puis enfin annuel et partagé alors entre neuf citoyens. L'archonte **Dracon** fut chargé, au VIIᵉ siècle, de rédiger une loi pénale qui resta très dure.

75. Solon. — Athènes, en proie à des troubles sanglants causés par le conflit des classes, trouva un sauveur en **Solon,** qui commença par apaiser la lutte des classes.

76. Réformes de Solon. — La terre put devenir la propriété des non-nobles : défense fut faite au créancier de réduire son débiteur en esclavage; le taux des dettes fut diminué.

Les efforts de Solon tendirent à établir l'**égalité politique** dans sa patrie. Il divisa les citoyens en quatre classes d'après leur revenu foncier; les trois premières, astreintes seules au service militaire, eurent seules accès aux magistratures, mais il donna à tous les Athéniens libres le droit de suffrage dans les assemblées du peuple. Le gouvernement était exercé par les *archontes*, le *Conseil des Quatre-Cents*, et la justice rendue par le tribunal de l'*Aréopage*. Solon favorisa l'agriculture, l'industrie et le commerce; les etrangers ayant un métier furent bien accueillis. Athènes devint donc une democratie soumise à la direction modératrice d'une aristocratie de fortune, d'age et de mérite.

Dans l'ordre civil il y eut aussi de grandes réformes; le fils arrivé à l'âge d'homme fut émancipé.

Les enfants, élevés jusqu'à seize ans dans leurs familles, recevaient ensuite l'education commune dans les gymnases et appartenaient à la patrie jusqu'à soixante ans.

Les femmes vivaient à la maison, occupées des travaux du ménage.

77. Pisistrate et les Pisistratides. — Pendant une absence de Solon, **Pisistrate** s'empara du pouvoir, mais maintint la constitution et fit prospérer Athènes. Ses fils, Hipparque et Hippias, lui succédèrent; mais Hipparque périt assassiné, et Hippias fut banni.

78. Triomphe de la démocratie. — Après la chute des Pisistratides, le parti populaire prit le dessus avec *Clisthènes*, qui établit l'*ostracisme* et le sénat des 500. Les magistratures furent désormais tirées au sort. Cette démocratie libérale et séduisante avait cependant des côtés étroits : il n'y avait de citoyens que les Athéniens libres; métèques et esclaves étaient en dehors de la cité.

QUESTIONNAIRE

73. Où est située l'Attique? — Quel était le caractère du peuple athénien? — 74. Que dit Plutarque de la première organisation politique de l'Attique? — Quel pouvoir succéda à la royauté? — Quel rôle joua Dracon? — 75. Qui sauva Athènes? — Que fit tout d'abord Solon? — 76. Que fit-il pour le peuple? — Quelle fut sa grande réforme politique? — Quelle différence y eut-il dans la condition de la femme à Athènes et à Sparte? — Dans l'exercice du pouvoir paternel? — Dans l'éducation des enfants? — Quelles institutions Solon créa-t-il ou réorganisa-t-il? — 77. Qui s'empara du pouvoir à Athènes? — 78. Quel parti l'emporta après la chute des Pisistratides? — Qu'est-ce que l'ostracisme? — D'où vient ce nom? — Quelle différence y avait-il entre les lois de Sparte et d'Athènes?

CHAPITRE XIII

LA GRÈCE AU VIe SIÈCLE

79. Mystères et oracles. — Pendant que le monde hellénique se divisait en cités rivales et trop souvent ennemies, une civilisation commune s'épanouissait d'un bout de l'Hellade à l'autre, multipliant et resserrant les liens qui unissaient entre eux tous les Grecs.

Les cultes domestiques et locaux, qui séparaient comme autant de barrières sacrées les cités et les familles, se subordonnaient de plus en plus au culte des grands dieux, également honorés dans la Grèce entière. Des esprits supérieurs, un Solon, un Pindare, trouvaient, pour célébrer Zeus ou Apollon, des accents vraiment religieux. Des idées plus pures et plus hautes se faisaient jour sur la destinée de l'homme et sur la condition des âmes après la mort. Si, dans les **Mystères d'Éleusis**, célébrés en l'honneur de *Déméter* (*Cérès*) et de *Cora* (*Proserpine*), sa fille, les initiés ne recevaient pas un enseignement religieux refusé au vulgaire, il faut reconnaître qu'ils y recevaient des impressions qui fortifiaient dans leurs âmes le sentiment du but de la vie et l'espérance de l'immortalité. L'influence croissante de l'**oracle d'Apollon**, à Delphes, consulté dans les conjonctures importantes par les

particuliers, par les cités, par les peuples, s'exerça le plus souvent dans l'intérêt commun de la Grèce et consacra par l'autorité des dieux les résolutions et les desseins les plus utiles à la patrie commune. L'oracle exigeait de quiconque venait consulter le dieu la pureté du cœur et la connaissance de soi-même. Par là, il corrigeait en partie l'un des plus graves défauts d'une religion qui, comme on l'a vu, se réduisait pour la plupart des hommes à un ensemble de rites et de formalités.

Jeux olympiques.

A droite un poète et un lutteur — La course des chars Les chevaux arrivent à la borne qui marque le but de la course. A gauche, au pied d'une colonne, le juge de la course.

Héra, de son côté, était devenue le type de la matrone; *Athêna*, la fille de Zeus, représentait la sagesse divine et la chasteté virginale, et c'est à ce titre qu'on l'honorait au *Parthénon*.

Mais, par une corruption croissante du sentiment religieux, *Aphrodite*, dont le culte se répandait de plus en plus, avait presque cessé d'être adorée comme la déesse de l'hymen et de la maternité, pour devenir principalement la déesse des passions sensuelles. *Bacchos-Dyonysos*, presque un étranger au temps d'Homère, et l'une des divinités les plus populaires dans la suite, n'était pas seulement le dieu de l'enthou-

siasme poétique et l'inspirateur de la tragédie, il était aussi le dieu du vin et de l'ivresse.

80. Amphictyonies. — La religion présida aussi à la formation des **Amphictyonies**. C'étaient des associations à la fois politiques et religieuses qui unissaient fraternellement un certain nombre d'Etats limitrophes en vue de régler à l'amiable leurs relations mutuelles. La principale fut celle qui réunissait, au nombre de douze, tous les peuples de la Grèce continentale. Elle remontait aux temps les plus reculés, mais ce ne fut qu'après l'invasion dorienne qu'elle atteignit son plein développement. Elle fit prévaloir une sorte de droit des gens dans les guerres qui éclataient si fréquemment entre les peuples grecs. Mais, il faut le dire, elle ne mit pas toujours son influence au service de la justice. Elle avait pour centres le temple d'Apollon, à Delphes, et le temple de Déméter, aux Thermopyles.

81. Jeux publics. — Une autre institution, également religieuse, celle des **jeux publics**, contribua davantage à maintenir l'unité de la race hellénique. C'étaient:

1° Les *jeux olympiques*, célébrés tous les quatre ans, en l'honneur de Zeus, à Olympie;

2° Les *jeux pythiques*, célébrés tous les quatre ans, en l'honneur d'Apollon vainqueur du serpent Python, à Delphes ;

3° Les *jeux néméens*, célébrés en l'honneur d'Hercule vainqueur du lion de Némée, à Némée;

4° Les *jeux isthmiques*, célébrés, en l'honneur de Neptune, à l'isthme de Corinthe.

Les plus connus sont les jeux olympiques. Ils duraient cinq jours et comprenaient des exercices de lutte, d'adresse, des courses à pied, à cheval, en char, des exercices militaires; le vainqueur recevait une couronne d'olivier sauvage et était chanté par les plus grands poètes[1]. On accourait en foule à ces jeux. Ils se célébrèrent régulièrement pendant douze siècles, depuis leur établissement en 776, et les Grecs comptèrent

[1] Il nous est resté de *Pindare* des recueils d'odes en l'honneur des vainqueurs des jeux olympiques, pythiques, isthmiques et néméens.

par *olympiades* à partir de cette époque. Une olympiade était l'espace de quatre ans qui s'écoulait entre un jeu et le suivant.

82. Poésie. — Un des fruits les plus exquis du génie hellénique, la poésie, eut une grande part dans son développement. Les poèmes **homériques** devinrent de bonne heure les chants nationaux de la Grèce entière; appris par cœur dès le jeune âge, ils façonnaient les imaginations et les âmes. Vinrent ensuite les poèmes attribués à **Hésiode**. Enfin, à partir du VII^{e} siècle, la *poésie lyrique*, avec *Alcée* et *Sapho*, *Alcman*, *Stésichore*, *Tyrtée*, **Pindare**, et la *poésie élégiaque*, avec *Théognis* et *Solon*, prirent leur essor, et l'on vit naître du *dithyrambe*, entre les mains de *Thespis*, le plus auguste des poèmes, la *tragédie*.

RÉSUMÉ

79. Mystères et oracles. — Les cultes locaux se subordonnaient de plus en plus au culte des grands dieux, également honorés dans la Grèce entière. Dans les **Mystères** d'Éleusis, les initiés recevaient des impressions qui fortifiaient en eux le sentiment du but de la vie et l'espérance de l'immortalité. L'**oracle** d'**Apollon** à Delphes s'exerça le plus souvent dans l'intérêt commun de la Grèce.

80. Amphictyonies. — Les **amphictyonies**, associations politiques et religieuses, unissaient fraternellement un certain nombre d'États limitrophes en vue de régler à l'amiable leurs relations mutuelles.

81. Jeux publics — L'institution, religieuse aussi, des **jeux publics** contribua davantage à maintenir l'unité de la race hellénique. C'étaient les *jeux olympiques*, les *jeux pythiques*, les *jeux néméens* et les *jeux isthmiques*. On comptait les années par olympiades, c'est-à-dire par l'espace de quatre ans, qui s'écoulait d'un jeu olympique à l'autre C'était un véritable titre de gloire que d'y triompher, et le vainqueur était chanté par les plus grands poètes.

82. Poésie. — Les poèmes **homériques** devinrent de bonne heure les chants nationaux de la Grèce. Vinrent ensuite les poèmes attribués à **Hésiode.** Enfin, à partir du VII^{e} siècle, la *poésie lyrique* (Pindare), la *poésie élégiaque* et la *tragédie* sortie du *dithyrambe*, prirent leur essor.

QUESTIONNAIRE

79. Quelle fut l'influence des mystères d'Eleusis? — Et celle de l'oracle de Delphes? — Comment se rendait cet oracle? — 80. Qu'étaient-ce que les amphictyonies? — Leur utilité. — Quelle fut la principale? — Ou se réunissaient ses membres? — 81. Quels étaient les jeux publics et où se célébraient-ils? — En quoi consistaient les jeux olympiques? — Qu'est-ce qu'une olympiade? — 82. Quels poètes connaissez-vous à partir du VII^{e} siècle?

CHAPITRE XIV

LES COLONIES GRECQUES DU VIII^{e} AU V^{e} SIÈCLE

83. Nombreuses colonies grecques. — Les villes les plus commerçantes de la Grèce, au commencement du VIII^{e} siècle, étaient *Milet* et *Phocée*, en Ionie, *Chalcis* et *Érétrie*, dans l'Eubée, *Mégare* aux confins de l'Attique, et *Corinthe*, sur l'isthme, à l'entrée du Péloponèse. Après avoir trafiqué à travers les îles de la mer Égée (Archipel), du littoral de l'Hellade asiatique à celui de l'Hellade européenne, leurs marins se lancèrent au delà de ces limites trop resserrées et s'en allèrent fonder de nombreuses colonies sur les rivages de l'Hellespont (Dardanelles), de la Propontide (mer de Marmara) et du Pont-Euxin (mer Noire), en Thrace, en Égypte, en Libye, en Sicile, en Italie, en Gaule, en Espagne, depuis les Palus Méotides (mer d'Azof) jusqu'aux colonnes d'Hercule (détroit de Gibraltar).

84. Colonies du Pont-Euxin. — Les bancs de thons qui, au printemps, venaient, tous les ans, s'engager dans le Bosphore, attirèrent les **Milésiens** dans le *Pont-Euxin*. Cette mer sans îles, assombrie par un ciel brumeux, exposée à toutes les rafales du nord, ne les effraya pas. Sur ses rivages ils trouvèrent, ici des populations pacifiques et hospitalières, comme les Scythes, qui peuplaient les steppes, du Danube au Don, là des peuplades farouches et ennemies des étrangers, comme celles qui occupaient les escarpements du Caucase, et surtout les Tauriens, qui habitaient les districts montagneux du sud de la Crimée, partout des richesses de toutes sortes, du blé en abondance, des cuirs, de la poix, du chanvre, du fer, de l'or, des esclaves. Au VI^{e} siècle, Milet comptait dans ces parages quatre-vingts colonies florissantes, entre autres *Sinope*, vers le milieu de la côte méridionale, *Istros*, dans le delta du Danube, *Olbia*, la ville d'abondance, à l'embouchure de l'Hypanis (Boug) et du Borysthène (Dniéper), *Panticapée*, la capitale de toute la région du Bosphore, sur le détroit Cimmé-

rien, *Cyzique*, sur la Propontide, *Abydos*, sur les Dardanelles.

Mégare bâtit à la porte du Bosphore *Chalcédoine* (674), puis, en face, *Byzance* (Constantinople), sur la Corne d'Or, bras de mer profond où le courant amenait les bancs de thons de l'Euxin (657).

Sur la côte méridionale de Thrace, **Corinthe** fonda *Potidée ;* mais déjà **Érétrie** et surtout **Chalcis** avaient colonisé cette région, ainsi que l'atteste le nom collectif de *Chalcidique* donné aux trente-deux villes dont elle était la métropole. Les Chalcidiens exploitaient le cuivre, qui était la principale richesse de l'Eubée; ils possédaient les premières fonderies de cuivre et les premières forges qu'ait connues l'Europe. Il n'est donc pas étonnant qu'ils aient créé de nombreux établissements sur la côte de Thrace, si riche en métaux.

85. Colonies d'Afrique. — Ce furent les **Milésiens** qui frayèrent aux Grecs le chemin de l'*Égypte*. Ils profitèrent de l'anarchie qui, au milieu du VII^e siècle, suivit la fin de la domination assyrienne sur les bords du Nil, pour y établir un camp fortifié; puis, s'étant mis au service de Psamitik, ils fondèrent la station militaire et commerciale de *Naucratis* Dès lors les établissements grecs se multiplièrent dans la basse Égypte, et le bassin du Nil fut ouvert au commerce hellénique. Naucratis eut un rapide et brillant développement; elle devint l'entrepôt du commerce de la Grèce avec l'Orient.

A l'occident de l'Égypte, en *Libye*, le culte de Poseidon et d'Athêna s'était implanté dès les temps les plus reculés. Plus tard, des **Minyens**, partis de Théra (Santorin) sous la conduite de Battos, y établirent, non loin de la côte, près d'une source abondante, un marché qui devint bientôt la ville florissante de *Cyrene*. Grossie par l'arrivée de nouveaux colons, venus de Crète, des îles de l'Archipel, du Péloponèse, Cyrène finit par être, sur le rivage africain, le centre d'une petite Hellade.

86. Colonies d'Italie. Sicile et Grande-Grèce. — Dans l'Adriatique, **Corinthe** fonda de bonne heure la puissante ville de *Corcyre*, qui ne tarda pas à se rendre indépendante de sa métropole et fonda, à son tour, *Épidamne*, sur la côte illyrienne.

La *Sicile* était occupée par des populations d'origine ibérique, comme les Sicanes et les Sicules ; les Phéniciens y avaient des établissements vers la côte occidentale, entre autres *Panorme* (Palerme). En 735, des **Chalcidiens** et des **Naxiens**, conduits par l'Athénien Théoclès, fondèrent sur la côte orientale la ville de *Naxos*. L'année suivante, des **Corinthiens** bâtirent, dans la même région, au fond d'un vaste port, derrière l'île d'Ortygie, la ville de *Syracuse*, qui fut bientôt la cité la plus florissante de la Sicile. Puis, sur la côte méridionale, s'élevèrent *Sélinonte*, fondée par des **Mégariens**, *Gela* et *Agrigente*, la rivale de Syracuse, fondées par des **Rhodiens** et des **Crétois**. Au nord de l'île, des colons venus de **Cumes** et de **Chalcis** bâtirent *Zanclé* (Messine), et des colons partis de Zanclé et de Syracuse, *Himere ;* Panorme et toute l'extrémité occidentale de l'île restèrent aux Phéniciens ou aux Carthaginois.

Déjà, aux temps homériques, les rivages de l'*Italie méridionale* et de la Grèce paraissent avoir été en relation intime. La plus ancienne ville grecque d'Italie fut une colonie des Eubéens de Kymé, *Cumes*, sur la côte de Campanie, abondante en métaux. De là se répandirent dans le voisinage les légendes héroïques et les cultes de la Grèce. Plus tard les Eubéens élevèrent, en face de Zanclé, une ville qu'ils appelèrent *Rhégion* (cassure), parce que le détroit est comme une brèche faite par l'irruption des eaux entre les deux rivages. Sur le littoral du golfe de Tarente, la fertilité du pays et l'abondance des coquillages à pourpre attirèrent aussi de nombreux colons ; en peu de temps s'y élevèrent les villes achéennes de *Sybaris*, de *Crotone*, de *Métaponte*, la ville locrienne de *Locres*, et la ville dorienne de *Tarente*. A la fin, l'Italie méridionale devint un pays tout hellénique, célèbre par sa richesse et sa civilisation, et reçut le nom de *Grande-Grèce*.

87. Colonies de Gaule et d'Espagne. — Les plus entreprenants et les plus hardis des navigateurs grecs étaient les **Phocéens**. Sans redouter les croiseurs phéniciens et carthaginois, ils pénétrèrent jusqu'en *Corse*, d'où ils allèrent fonder *Massalia* (Marseille), non loin des bouches du Rhône.

Massalia sema elle-même de ses colonies les côtes avoisinantes, où elle fonda *Olbia* (Hyères), *Nicæa* (Nice), *Antipolis* (Antibes), *Monœcos* (Monaco), *Agatha* (Agde), et des comptoirs établis dans les villes celtiques de l'intérieur étendirent son commerce jusqu'en Bretagne.

Enfin des Phocéens et des Massaliotes allèrent jusqu'à *Tartessos* (Tarsis), à l'embouchure du *Bætis* (Guadalquivir), par delà les colonnes d'Hercule, remplacer les Samiens, qui avaient inauguré avec succès dans ces parages lointains le commerce hellénique. Tartessos fournit le cuivre le plus estimé de ce temps.

Ainsi les Grecs succédèrent aux Phéniciens sur tous les rivages. Malgré le souvenir qu'elles conservaient fidèlement de leurs métropoles, les colonies grecques aspirèrent bien vite à une indépendance d'autant plus complète qu'elles étaient plus prospères. Elles parcoururent bien plus rapidement les diverses phases de la vie politique, monarchie, aristocratie, démocratie, et s'affranchirent bien plus vite de l'empire des vieilles traditions. Aussi la civilisation hellénique, dans ce qu'elle avait de meilleur, mais aussi dans ce qu'elle avait de pire, s'y développa-t-elle avec une liberté singulière et un éclat tout nouveau.

RÉSUMÉ

83. Nombreuses colonies grecques — Au commencement du VIII^e siècle, Milet, Phocée, Chalcis, Erétrie, Mégare et Corinthe fondèrent de nombreuses **colonies.**

84. Colonies du Pont-Euxin. — Au VI^e siècle, *Milet* comptait dans la région du Pont-Euxin quatre-vingts colonies florissantes. *Megare*, *Corinthe*, *Chalcis* avaient fondé des villes florissantes sur le Bosphore et en Thrace

85. Colonies d'Afrique. — Les établissements grecs se multiplièrent en Égypte où *Naucratis* devint l'entrepôt du commerce de la Grèce avec l'Orient. En Libye fut fondée *Cyrène.*

86. Colonies d'Italie. Sicile et Grande-Grèce. — *Syracuse*, bâtie par les Corinthiens, devint bientôt la cité la plus florissante de la Sicile. L'Italie méridionale devint un pays tout hellénique et reçut le nom de **Grande-Grèce.**

87. Colonies de Gaule et d'Espagne. — En Gaule, les

Phocéens fondèrent *Massalia* (Marseille). Des Phocéens et des Massaliotes allèrent jusqu'à *Tartessos*, par delà les colonnes d'Hercule.

QUESTIONNAIRE

83. Quelles étaient les villes les plus commerçantes de la Grèce au commencement du VIIIe siècle ? — Où fondèrent-elles des colonies ? — 84. Quelles furent les colonies du Pont-Euxin et des régions avoisinantes ? — Celles de Thrace ? — 85. Celles d'Afrique ? — 86. Par qui la Sicile était-elle occupée ? — Qu'appelle-t-on Grande-Grèce ? — 87. Que fondèrent les Phocéens en Gaule ? en Espagne ? — A quoi aspirèrent bien vite les colonies grecques ?

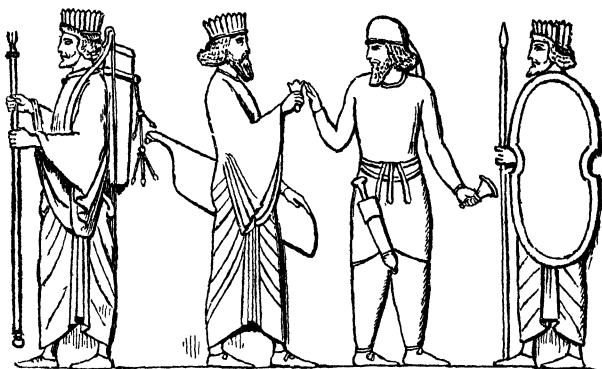
CHAPITRE XV

GUERRES MÉDIQUES

88. Première guerre médique (492-490). **Cause de la guerre.** — A la fin du VIe siècle, l'empire des Perses était à l'apogée de sa puissance. De l'Indus à la Méditerranée, l'autorité du grand roi était incontestée. Darius songeait à attaquer les Cyclades, et la Grèce était menacée.

La guerre éclata pourtant d'une autre façon : ce furent les Grecs qui la déclarèrent. La ville la plus puissante de l'Ionie, *Milet*, alliée et non sujette des Perses, se souleva contre eux. Sparte refusa son secours « Il est insensé, dit le roi Cléomène, de proposer aux Lacédémoniens de s'avancer dans les terres à une distance de la mer de trois mois. » Athènes donna vingt vaisseaux. Aidé des Athéniens, le tyran de Milet, Aristagoras, surprit *Sardes*, capitale de la satrapie d'Asie-Mineure, et l'incendia. Ce fut le début des **guerres médiques**, qui devaient durer de 500 à 449.

L'insurrection s'était étendue. Mais bientôt l'Ionie resta seule. Milet fut prise d'assaut et ses habitants réduits en esclavage. Ce foyer d'une civilisation brillante fut éteint pour toujours. L'Hellade d'Europe le remplaça. « Seigneur, souvenez-vous des Athéniens, » se faisait répéter Darius trois fois par repas ; il voulait à tout prix venger sur eux l'incendie de Sardes. Il confia une expédition à son gendre *Mardonius*. Les Barbares arrêtèrent l'armée du grand roi en Thrace, et les tempêtes brisèrent sa flotte au mont *Athos* (492)

89. Marathon. — En 490, Sparte et Athènes refusèrent la terre et l'eau[1] aux ambassadeurs de Darius. Une flotte de six cents navires vint débarquer des troupes dans la plaine de **Marathon**, à sept heures d'Athènes. Le péril était grand. Sparte ne pouvait envoyer de secours qu'après la pleine lune. Dix mille Athéniens, sous les ordres de dix généraux, dont l'un était **Miltiade**, marchèrent contre les Perses ; mille Platéens se joignirent à eux. Les Athéniens s'élancèrent en courant sur l'ennemi. Ils eurent le centre de leur armée

Soldats mèdes et perses.—Les soldats mèdes sont vêtus de longues robes ; les perses, au contraire, ont un vêtement étroit formé d'une espèce de pantalon et d'une blouse.

enfoncé, mais ils mirent en déroute les deux ailes de l'armée ennemie, et les Perses s'enfuirent, poursuivis de si près par leurs vainqueurs que sept de leurs vaisseaux tombèrent encore aux mains des Grecs. Les Perses avaient perdu 6400 hommes, les Grecs 192. Avec le reste de leur flotte, les barbares tentèrent de surprendre *Athènes* sans défense. Mais les Athéniens accoururent à marches forcées. Ils étaient déjà campés dans le Cynosarge quand les vaisseaux des

[1] Demander la terre et l'eau à un peuple, c'était lui demander de se soumettre, de donner tout ce qu'il possédait. Refuser la terre et l'eau, c'était donc refuser de se soumettre.

barbares parurent en face de Phalère; après quelques jours, la flotte ennemie reprit la route de l'Asie.

Miltiade avait été le héros de la journée de Marathon. Pour avoir échoué devant Paros, dans une expédition contre les Cyclades qui avaient pris parti pour les barbares, il fut accusé de trahison et condamné à une amende de 50 talents (250000 francs); il mourut peu après des suites de ses blessures.

90. Aristide et Thémistocle. — Aristide et Thémistocle se disputèrent après lui le premier rang. Il n'y avait pas chez les Athéniens, dit Hérodote, d'homme plus juste qu'Aristide. Simple ouvert, désintéressé, il n'avait d'autre ambition que de servir sa patrie. Comme ami de Clisthènes, il avait pris part à l'établissement de la démocratie athénienne; mais il ne flatta jamais le peuple, et son aversion pour les nouveautés, son attachement à ce qu'il y avait de meilleur dans les vieilles traditions d'Athènes firent peu à peu de lui le chef du parti conservateur Thémistocle aimait aussi sa patrie; mais, passionné pour la gloire et le pouvoir, il travaillait pour lui-même autant que pour elle, et, pour atteindre ses fins, tous les moyens lui étaient bons. D'une admirable clairvoyance, fécond en expédients, homme d'action aussi bien que de conseil, habile à manier la parole, il ne tarda pas à supplanter son rival.

Il comprit que les Perses feraient tout pour venger leur défaite, et qu'il n'y avait de salut contre eux que dans une puissante marine. Déjà il avait fait créer le port du Pirée; il décida ses concitoyens à porter à deux cents le nombre de leurs galères. Aristide, effrayé d'une politique qu'il jugeait aventureuse, s'efforça de l'entraver. Thémistocle le fit bannir par l'ostracisme. Un paysan, qui ne savait pas écrire, pria, dit-on, Aristide lui-même d'écrire son nom sur la coquille. « Et pourquoi le faire bannir? » demanda celui-ci. « Je ne le connais même pas, répondit le paysan; mais je suis fatigué de l'entendre toujours appeler le Juste. »

Bientôt on apprit que le successeur de Darius, *Xerxès*, faisait d'immenses préparatifs pour envahir la Grèce. Thémistocle se hâta de réconcilier Athènes avec l'île d'Égine; en même temps, il provoqua la réunion des députés de la Grèce

dans l'isthme de Corinthe et la fondation d'une confédération nouvelle des cités helléniques, où l'on vit revivre l'esprit des anciennes amphictyonies. Sur son conseil, Athènes ne disputa point à Sparte la présidence de la ligue ; mais, en fait, elle prit place à côté d'elle et marcha son égale.

91. Deuxième guerre médique (480-479). **Les Thermopyles.** — Darius était mort avant d'avoir pu venger la défaite des Perses à Marathon. Son fils, **Xerxès**, reprit ses préparatifs et, voulant subjuguer la race grecque aussi bien en Sicile et en Italie qu'en Grèce, il s'allia aux *Carthaginois*. Il se mit en marche avec la plus grande armée et la flotte la plus nombreuse qu'on eût jamais vues. Hérodote porte à plus de cinq millions le nombre de ses soldats. « Fuyez jusqu'aux extrémités de la terre. Rien ne demeurera d'Athènes, » dit la Pythie aux Athéniens. Puis, sur leurs instances, elle ajouta : « Zeus consent cependant qu'un mur de bois vous soit un solide rempart. » Sparte et Athènes résolurent de résister et réussirent à grouper autour d'elles quelques cités de l'Hellade. Thémistocle persuada aux Athéniens que l'oracle de Delphes, en leur parlant d'un mur de bois qui serait seul inexpugnable, leur conseillait de se réfugier sur leurs vaisseaux.

Au printemps de 480, Xerxès passa l'Hellespont. Un canal avait été percé à travers le mont Athos. L'armée des barbares, où se confondaient pêle-mêle les langues et les costumes de tous les peuples de l'Asie, où l'on voyait jusqu'à des sauvages couverts de peaux de panthères, qu'on faisait avancer au moyen du fouet, inonda les plaines de la Thessalie. Elle fut arrêtée au défilé des **Thermopyles** par sept mille hommes que commandait *Léonidas*, roi de Sparte. Xerxès commençait à craindre de ne pouvoir forcer le passage, lorsqu'un berger thessalien, Éphialte, lui indiqua le moyen de tourner la montagne. Léonidas vit qu'il ne lui restait plus qu'à mourir. Il renvoya les alliés, sauf une troupe de Thespiens et de Thébains et ses trois cents Spartiates. Il tua à Xerxès vingt mille hommes et deux de ses frères. Enfin il tomba. Les héros morts pour la défense de la patrie furent enterrés sur le lieu du combat, et on grava sur leur tombeau cette inscrip-

tion : « Passant, va dire aux Lacédémoniens que nous sommes couchés ici pour avoir obéi à leurs ordres. »

92. Salamine. — Les Athéniens s'étaient retirés dans l'île de **Salamine.** Xerxès brûla leur ville déserte. La flotte grecque, forte de trois cent soixante dix-huit trirèmes[1], attendait la flotte ennemie dans la mer de Salamine, où elle s'était ralliée. La plupart des triérarques[2], pris de peur, résolurent de battre en retraite : la fermeté de Thémistocle les retint. « Le sort de la Grèce, dit-il, est sur nos vaisseaux. » La bataille s'engagea dans le détroit de Salamine. Les vaisseaux du grand Roi, entassés dans un espace resserré, se fracassèrent mutuellement. Les écueils se couvraient de cadavres. « Comme des thons qu'on vient de prendre au filet, raconte le poète Eschyle, à coups de tronçons de rames, de débris de madriers, les Grecs écrasaient les Perses. » Xerxès s'enfuit (480). La Grèce était sauvée pour le moment. Athènes refusa de traiter, en disant : « Tant que le soleil suivra sa marche accoutumée, nous ne contracterons pas d'alliance avec Xerxès. » L'année d'après, *Pausanias*, neveu de Léonidas, à la tête de toutes les troupes grecques, détruisit à *Platée* l'armée que Xerxès avait laissée en Grèce sous les ordres de son gendre Mardonius. Le même jour, la flotte grecque, commandée par **Xantippe,** remportait une nouvelle victoire à *Mycale* (479). En Sicile, les Carthaginois furent, de leur côté, battus sur terre et sur mer, à *Himere*, par le tyran de Syracuse.

93. Hégémonie d'Athènes. Fin des guerres médiques (479-449). — Athènes avait sauvé deux fois la Grèce en battant les Perses à Marathon et à Salamine ; elle l'avait sauvée une troisième fois, avant Platée, en refusant de contracter alliance avec Xerxès ; il était naturel qu'elle prît le pas sur Sparte, dont la politique égoïste et timorée avait failli, à plusieurs reprises, compromettre le salut commun. Sparte usa de tous les moyens pour l'empêcher de rebâtir ses murailles ; elle fut jouée par l'habileté de Thémistocle. Elle vit, avec plus de peine encore peut-être, le triomphe de la

[1] **Trirème :** Vaisseau à trois rangs de rames.
[2] **Triérarque :** commandant d'une trireme.

démocratie à Athènes, où les citoyens de la quatrième classe furent admis à l'archontat. Pendant ce temps, elle était discréditée parmi les alliés par la dureté hautaine et par la trahison de *Pausanias*, qui avait formé le dessein d'asservir la Grèce avec l'aide du grand Roi. Elle se vengea en faisant bannir Thémistocle, qui se réfugia auprès d'Artaxerxès, fils et successeur de Xerxès, et s'empoisonna peu après pour ne pas porter les armes contre sa patrie.

C'en était fait de la prépondérance de Sparte. Elle garda le commandement du Péloponèse, mais Athènes se mit à la tête d'une *Confederation ionienne*, qui comprit presque toutes les îles de la mer Egée et les cités de l'Ionie. Ce fut Aristide qui présida à la formation de cette ligue nouvelle. **Cimon,** fils de Miltiade, lui succéda. Ses succès sur les barbares accrurent à tel point la puissance d'Athènes, qu'elle fit de ses alliés des tributaires et devint la capitale d'un véritable empire. Banni et remplacé par *Pericles* pour avoir essayé d'unir Athènes et Sparte contre les Perses en offrant aux Spartiates un secours qu'ils refusèrent avec insolence, il fut rappelé pour rétablir les affaires d'Athènes, qui, après de brillants succès remportés sur les Doriens, venait d'essuyer un désastre lamentable. Il mit fin à cette lutte fratricide et tourna de nouveau tous ses efforts contre les barbares. Il mourut devant Citium, en Chypre, après avoir battu les escadres ennemies et pris la ville.

Lui mort, on conclut avec le grand Roi le traité qui mit fin aux guerres médiques et qui est connu sous le nom de **traité de Cimon** (449). Le grand Roi reconnut l'indépendance des cités grecques de l'Ionie, et la mer Egée, fermée à ses vaisseaux de guerre, devint une mer purement grecque. Athènes s'engageait, en retour, à respecter les domaines du grand Roi.

Mais aussitôt les luttes intestines recommencèrent de cité à cité. Athènes y perdit sa puissance continentale. Par le *traité de* 445, qui stipula entre elle et Sparte une trêve de trente ans, elle abandonna Mégare, Trézène et les ports de l'Achaie. Elle avait déjà perdu la Béotie. Mais elle garda, avec Égine et l'Eubée, les îles de la mer Égée et la direction de la ligue formée contre les Perses.

RÉSUMÉ

88. Première guerre médique. Cause de la guerre — L'empire perse à l'apogée de sa puissance, vers la fin du VI^e siècle, menaçait la Grèce. La guerre éclata à propos de *Milet*, la ville la plus puissante de l'Ionie alliée des Perses qui se souleva contre eux. Athènes la soutint, mais elle fut prise et détruite. Après la destruction de Milet, Darius envoya contre Athènes une expédition, que la tempête détruisit au mont *Athos* (492). Les **guerres médiques** allaient durer de 500 à 449.

89. Marathon — En 490 une nouvelle expédition fut entreprise et une nombreuse armée perse fut vaincue par les Athéniens que commandait Miltiade à **Marathon**. Les Perses se retirèrent après une tentative inutile contre Athènes.

90. Aristide et Thémistocle — Après Miltiade, **Aristide** et **Thémistocle** se disputèrent le premier rang. Thémistocle finit par l'emporter; il fit créer le port du Pirée et porter à deux cents le nombre des galères athéniennes en vue d'une nouvelle guerre avec la Perse. On apprit bientôt en effet que Xerxès, fils de Darius, se préparait à envahir la Grèce. Thémistocle réussit à unir les villes grecques pour la défense de la Grèce.

91. Les Thermopyles. Deuxième guerre médique. — **Xerxès** avait repris les projets de son père Darius. Au printemps de 480 il passa l'Hellespont. Au défilé des *Thermopyles*, *Léonidas*, avec ses 300 Spartiates, lui tua 20 000 hommes. Mais il fut trahi et tué avec ses compagnons.

92. Salamine — Xerxès brûla Athènes, dont les habitants s'étaient retirés dans l'île de **Salamine**. La flotte grecque écrasa la flotte perse dans la mer de *Salamine* (480). En 479 les victoires de *Platée* et de *Mycale* achevèrent la déroute des Perses.

93. Hégémonie d'Athènes. Fin des guerres médiques (479-449). — Athènes rebâtit ses murs, malgré Lacédémone, et se mit à la tête d'une *Confédération ionienne*. *Cimon* en fit la capitale d'un véritable empire. En 449 fut conclu avec le grand Roi le **traité de Cimon,** qui reconnaissait l'indépendance des cités grecques de l'Ionie et faisait de la mer Égée une mer purement grecque. Mais bientôt les luttes recommencèrent entre Sparte et Athènes, et, en 445, un traité conclu entre Sparte et Athènes ruina la puissance continentale de cette dernière ville.

QUESTIONNAIRE

88. Quelle fut la cause des guerres médiques? — Où Darius essuya-t-il son premier revers? — 89. Qui fut vainqueur à Marathon? — Comment mourut Miltiade? — 90. Faites les portraits d'Aristide et de Thémistocle. — Comment fut traité Aristide? Et Thémistocle? — Quelles mesures prit Thémistocle contre la Perse? — 91. Racontez la lutte de Léonidas aux Thermopyles. — 92. Où s'étaient retirés les Athéniens? — Quels autres échecs essuyèrent les Perses? — 93. Sparte n'était-elle pas jalouse d'Athènes? — Quel traité fut signé entre Sparte et Athènes? — Que stipulait le traité de Cimon?

L'Acropole.

A droite de la gravure, le grand temple est le Parthénon, temple d'Athêna Au centre, les Propylées, et a droite, un peu au-dessous, le petit temple de la Victoire Aptere. Enfin, sur la gauche, l'Erecthéion.

CHAPITRE XVI

PÉRICLÈS ET SON SIÈCLE

94. Périclès. — **Périclès** était fils de Xantippe, le vainqueur de Mycale, et petit-fils de Clisthènes, qui avait abaissé à Athènes la puissance de l'aristocratie. Doué des plus rares qualités du corps et de l'esprit, il les développa par l'éducation la plus large et la plus haute qu'on pût recevoir à cette époque. Il rechercha curieusement le commerce des artistes et des philosophes en renom ; il eut pour maîtres *Zénon* d'Élée, *Anaxagore* de Clazomène, *Protagoras* d'Abdère ; mais il ne négligea pas, pour ces hautes études, la pratique des affaires. Sa gravité imposait le respect ; la puissance de sa parole était sans égale, et l'on comparait son éloquence à la foudre et aux éclairs, qui éblouissent et qui frappent.

Il reconnut que la démocratie était le gouvernement qui convenait le mieux à Athènes ; mais il comprit en même temps que le peuple, incapable de se gouverner lui-même, avait

besoin d'un chef pour le diriger, et il conçut la noble ambition de devenir, par le seul empire de la raison et de la parole, le chef de la démocratie athénienne. Il y réussit; mais ce ne fut qu'à force de prudence, de réserve, d'habileté, car il eut à vaincre les méfiances de la foule. Sa gravité passait pour de l'arrogance. Sa naissance aristocratique le rendait suspect. On lui trouvait une certaine ressemblance avec le tyran Pisistrate. Aussi était-il tenu de ménager les partisans de Cimon, qui n'eussent pas demandé mieux que de venger Miltiade en frappant d'ostracisme le fils de son ancien ennemi. Mais, à la fin, le peuple lui accorda une confiance sans bornes. Sans autre titre que celui de *stratège*, par la seule autorité de son génie et de ses vertus, il fut pendant vingt ans le maître d'Athènes (449-429).

95. Modifications dans la constitution d'Athènes. — Au début, il se déroba derrière les chefs du parti populaire, tels qu'*Ephialte*, et dut, pour leur complaire, se prêter parfois à des mesures que de lui-même il n'eût pas proposées. Aussi est-il difficile de démêler au juste la part qui lui revient dans les changements qui furent alors apportés au gouvernement d'Athènes.

La constitution fut modifiée en des points assez importants. L'Aréopage perdit son droit de surveillance politique et devint une simple cour de justice. Les attributions judiciaires, financières et politiques des archontes et du Sénat passèrent au peuple. Depuis Solon, six mille citoyens, âgés de trente ans, au moins, et désignés par le sort, formaient le tribunal des *Héliastes*, appelé à fonctionner par *dikastéries*, c'est-à-dire par fournées de cinq cents citoyens à la fois. Ce tribunal eut désormais la charge d'examiner les lois votées par l'assemblée du peuple, de contrôler les opérations financières les plus importantes, et même de fermer l'accès des magistratures aux citoyens indignes.

Pour permettre à tous les citoyens de vaquer aux affaires publiques, on fit aux citoyens pauvres des distributions de vivres et d'argent aux frais du trésor public. La coutume des salaires s'introduisit de plus en plus : salaire pour les membres de l'assemblée ; salaire pour les soldats ; salaire

pour les sénateurs; salaire pour les juges. Les ennemis de Périclès l'accusèrent d'avoir rendu les Athéniens paresseux, dépensiers, bavards et amis des plaisirs faciles.

96. Périclès au pouvoir. — En 444, Périclès obtint le bannissement de son rival Thucydide. Il n'eut plus dès lors d'ennemi à redouter. « Athènes s'était habituée à lui obéir [1]. » Revêtu de la dignité de *stratège*, ou commandant des armées, il présida ouvertement aux destinées de la République. Pendant ses années de demi-retraite, il avait appris à se rendre d'un abord plus facile. Il menait une vie des plus simples,

Periclès, buste — Derrière le buste sont représentées des frises du Parthénon.

s'interdisant les banquets et les promenades, ne connaissant que le chemin de l'agora et du conseil. D'une probité scrupuleuse, il n'usa jamais de son pouvoir pour s'enrichir. Il supportait avec une patience inaltérable les contradictions et même les outrages. Un soir, grossièrement insulté jusqu'à sa porte par un homme du peuple, il ne se retourna même pas, et, en rentrant chez lui, il ordonna à ses esclaves de prendre un flambeau et de reconduire cet homme jusqu'à sa maison. Il prenait rarement la parole et évitait les longs dis-

1 Curtius.

cours. Avant de monter à la tribune, il priait Zeus de ne rien lui laisser dire d'inutile. Ce qui contribua beaucoup à sa popularité, ce fut la clarté et la simplicité de sa politique, dont la franchise et la droiture étaient les principes essentiels. « Ne devant son crédit qu'à des moyens honnêtes, dit l'historien Thucydide, son contemporain, il n'avait pas besoin de flatter les passions populaires... La démocratie subsistait de nom, mais en réalité c'était le gouvernement du premier citoyen. »

La prévoyance et la modération dirigèrent la politique extérieure de Périclès. Il s'opposait à toute guerre inutile. « Songe, se répétait-il, que tes soldats sont des Hellènes, des citoyens d'Athènes. »

97. Puissance croissante d'Athènes. — Pressentant que la lutte avec Sparte était inévitable, il commença par fortifier Athènes. Le port du Pirée fut agrandi, relié à la ville par les Longs Murs, et entouré, comme elle, d'une enceinte fortifiée.

Athènes avait, vis-à-vis de ses alliés, le titre de cité souveraine. Périclès voulut lui assurer la réalité de cette souveraineté sur les îles de la mer Egée. Il soutint qu'elle pouvait user librement des ressources communes de la Confédération, sans avoir à rendre aucun compte, pourvu qu'elle tînt ses engagements de défendre ses alliés contre les barbares, et il obtint que le *tresor commun* fût transporté de Délos à Athènes. Puis il bloqua et réduisit *Samos*, qui s'était révoltée (439). Mais, s'il conduisit des expéditions jusque dans l'Hellespont pour affirmer la puissance de sa patrie, il s'opposa à des entreprises inutiles en Egypte, à Carthage et en Étrurie.

Il noua avec les puissances étrangères d'utiles relations par l'établissement des *clerouquies*. Les territoires conquis sur l'ennemi reçurent des colons, qui, par une heureuse innovation, restaient attachés politiquement, aussi bien que religieusement, à la cité-mère. *Chalcis*, en Eubée, plusieurs points sur les côtes de Thrace, *Thurii*, en Italie, près de l'emplacement de l'ancienne Sybaris, furent des clérouquies athéniennes.

Des hauteurs escarpées de l'Acropole, Athènes s'était peu à

peu étendue dans la plaine du Céphise et de l'Ilissos. La proximité du *Pirée*, où abondaient les blés, les bois, les denrées de l'Orient, les métaux, les esclaves, avait donné un plus vif essor à l'industrie. Les Athéniens étaient des ouvriers industrieux et luttaient d'habileté avec les étrangers, à l'égard desquels ils exerçaient l'hospitalité la plus franche. Périclès encouragea aussi bien l'agriculture que l'industrie.

Il fit d'Athènes la plus belle ville de la Grèce et du monde. Cimon, avec le butin pris sur les Perses, avait planté l'agora, construit le portique du Pœcile et les temples de Thésée et de la Victoire Aptère (sans ailes). Périclès employa le Trésor de Délos à terminer le *théâtre de Bacchus*, à construire l'*Odéon*, ou temple de la musique, le temple d'Athêna ou *Parthénon*, l'escalier et les portiques des *Propylées*. Le sculpteur *Phidias* dirigea ces travaux et éleva sur l'Acropole deux statues admirables de la déesse Athêna, protectrice de la cité.

98. Littérature. — Athènes devenait en même temps le centre de la vie intellectuelle. Périclès y appela des hommes de valeur, qui s'attachèrent à elle comme à une seconde patrie. Un nouvel esprit soufflait. La prose se formait ; en poésie, des genres nouveaux avaient pris naissance. **Hérodote** d'Halicarnasse (né en 490 ou 480) fut le père de l'histoire. Son livre, véritable épopée, est la glorification d'Athènes. **Thucydide**, plus jeune que lui, raconta en homme d'État et en philosophe les événements qui suivirent les guerres médiques. Ce fut également à Athènes qu'enseigna le maître de Périclès, **Anaxagore**, le plus grand philosophe de l'École ionienne, le premier qui ait vu que l'intelligence est le principe ordonnateur du monde. On y vit aussi venir de toutes parts les sophistes[1], tels que *Protagoras*, d'Abdère, *Gorgias*, de Leontium, qui, par une connaissance approfondie de la langue grecque, se rendirent maîtres de toutes ses ressources, ouvrirent sur plus d'un point des voies nouvelles à la pensée, mais menacèrent bientôt, par leur vaine et frivole

[1] **Sophiste** : nom qu'on donnait primitivement aux philosophes et aux rhéteurs et qui depuis s'est pris en mauvaise part et désigne celui qui produit des arguments captieux.

dialectique, d'ébranler les fondements mêmes du savoir et des mœurs.

La poésie lyrique s'épanouit dans le *dithyrambe*, ou chant en l'honneur de Dionysos. Du dithyrambe sortit le *drame*, dont le premier maître fut **Eschyle**, un des combattants de Marathon. Avec une majesté incomparable, il mit sur la scène les légendes antiques. Son drame, encore tout lyrique, est pénétré d'un souffle religieux ; les dieux et le destin y conduisent souverainement les affaires humaines. Les grandes scènes de sa tragédie des *Perses* exaltaient le sentiment national, célébraient le triomphe de l'Hellade sur la barbarie ; mais elles rappelaient en même temps aux Hellènes les lois éternelles de la justice divine, dont la violation attirerait sur eux un châtiment aussi terrible que celui qui avait frappé les barbares. **Sophocle**, né en 496, dans la charmante Colone, remporta tout jeune encore le prix de la poésie sur le vieil Eschyle. Il rendit le drame plus humain et rapprocha davantage les acteurs des spectateurs. Après eux, **Euripide** fut le plus tragique des poètes dramatiques ; il affranchit ses personnages de l'antique fatalité et mit la volonté aux prises avec les passions ; mais il introduisit sur la scène les subtilités d'une sophistique sceptique et souvent frivole.

Personnage tragique

Il porte le masque tragique. Ses pieds sont chaussés de cothurnes à semelles très épaisses pour le grandir. Ses épaules sont élargies par un matelassage.

99. Attaques contre Périclès. — Périclès s'était fait beaucoup d'ennemis. Leur haine s'essaya d'abord sur ses amis les plus chers. Ils accusèrent d'impiété son maître Anaxagore ; par son éloquence, il le sauva de la mort, mais non du bannissement. Ils lui portèrent un coup encore plus sensible dans la personne de son amie, la Milésienne *Aspasie*, qui, par son esprit et sa beauté, attirait autour d'elle les

hommes les plus illustres : ils l'accusèrent de corrompre les mœurs, et il fallut, pour obtenir son acquittement, que Périclès eût recours aux supplications et aux larmes. Phidias, lui-même, ne fut pas épargné. On prétendit d'abord qu'il avait détourné une partie de l'or destiné à la Minerve du Parthénon ; et, quand il eut prouvé son innocence, on le fit jeter en prison pour avoir placé dans un bas-relief la figure de Périclès et la sienne. Enfin ils s'attaquèrent directement à Périclès. Les Spartiates demandèrent son bannissement. Athènes ouvrit alors les yeux ; elle reconnut que le renverser serait servir la cause de Sparte, et il ressaisit son influence.

RÉSUMÉ

94. Périclès. — **Périclès,** fils du vainqueur de Mycale, doué des plus rares qualités du corps et de l'esprit, fut, pendant vingt ans, le maître d'Athènes, qui l'accepta volontairement (449-429).

95. Modifications dans la constitution d'Athènes. — Périclès se déroba, au début, derrière les chefs du parti populaire ; il laissa modifier la *constitution d'Athènes* dans un sens démocratique. L'Aréopage perdit ses attributions politiques et devint une simple cour de justice Les attributions judiciaires, financières et politiques des Archontes et du Sénat passèrent au peuple ; le tribunal des Héliastes prit une importance considérable. — La coutume des salaires s'introduisit de plus en plus

96. Périclès au pouvoir. — En 444, revêtu de la dignité de *stratège*, Périclès présida ouvertement aux destinées de la république Sa vie était des plus simples, son abord facile, sa probité scrupuleuse, sa patience inaltérable en face de la contradiction et même de l'outrage. La droiture, la prévoyance et la modération dirigèrent sa politique. Il s'opposa toujours à toute guerre inutile

97. Puissance croissante d'Athènes. — En prévision d'une lutte contre Sparte, Périclès commença par *fortifier* Athènes et le port du Pirée Puis il travailla à assurer à sa patrie la souveraineté sur les îles de la mer Egée. Pour cela, il réduisit Samos révoltée et transporta de Délos à Athènes le trésor commun des alliés. Il noua avec les puissances étrangères d'utiles relations par l'établissement des *clérouquies* et fonda de nombreuses colonies dans les pays conquis. Il fit d'Athènes la plus belle ville de la Grèce et du monde. (*Théâtre de Bacchus*, *Parthénon*, *Propylées*)

98. Littérature — Athènes devenait en même temps le centre de la vie intellectuelle. Un nouvel esprit soufflait. **Hérodote, Thucydide, Anaxagore, Eschyle, Sophocle, Euripide** s'illustrèrent dans l'histoire, la philosophie, la tragédie.

99. Attaques contre Périclès. — Les nombreux ennemis de Périclès s'attaquèrent d'abord à ses amis les plus chers, Anaxagore, Aspasie, Phidias, puis à lui-même. Mais Athènes ouvrit enfin les yeux, et Périclès ressaisit son influence.

QUESTIONNAIRE

94. Qu'était Périclès? — 95. A quelles précautions dut-il s'astreindre tout d'abord? — Dans quel sens fut modifiée la constitution d'Athènes? — 96 A quelle époque Périclès arriva-t-il au pouvoir? — Quelles furent les qualités de sa politique? — 97. Que fit-il pour Athènes — L'entraîna-t-il dans des expéditions aventureuses? Qu'étaient les clérouquies? — De quels monuments Périclès embellit-il Athènes? — 98. Quels sont les grands noms de la littérature à cette époque? — De l'art? — 99. A quelles attaques Périclès fut-il en butte?

CHAPITRE XVII

GUERRE DU PÉLOPONÈSE

100. Causes de la guerre. — *Sparte* et *Athènes* s'étaient partagé l'**hégémonie** en 445. Sparte avait la terre, Athènes la mer. Mais la vieille jalousie entre Doriens et Ioniens n'attendait qu'une occasion pour éclater. En 433, Corinthe, en guerre avec Corcyre, ne put obtenir d'Athènes qu'elle gardât la neutralité; elle se vengea en soutenant contre Athènes la défection de Potidée. Hors d'état de suffire à cette lutte inégale, elle appela à son aide la ligue du Péloponèse et dénonça à Sparte l'ambition des Athéniens. On somma les Athéniens de rendre l'autonomie à leurs alliés; conformément à l'avis de Périclès, ils répondirent par un refus. Ainsi commença, entre Sparte et Athènes, une guerre qui allait durer vingt-sept ans (431-404); elle est connue dans l'histoire sous le nom de **guerre du Péloponèse.** Deux historiens contemporains, *Thucydide* et *Xenophon*, nous en ont laissé le récit.

Sparte eut pour alliées presque toutes les cités du Péloponèse; Athènes, les îles. L'une et l'autre appelèrent à leur aide l'étranger. La Macédoine était avec Sparte; un roi des Thraces, avec Athènes.

101. Guerre de Dix Ans (431-421). — La première partie de la guerre du Péloponèse (431-421), qui porte le nom de **guerre de Dix Ans,** se poursuivit avec acharnement et férocité. Presque au début, Athènes fut ravagée par un fléau terrible, la *peste*, venue d'Égypte. Les malades perdaient sur-le-champ toute espérance et ne faisaient aucun effort pour résister. L'affluence des paysans, qui venaient en foule chercher un refuge dans la ville, accrut la violence du fléau. Des malheureux demi-morts, poursuivis par une soif ardente, se roulaient dans les rues et près de toutes les fontaines. Les lieux sacrés étaient remplis de cadavres. On s'en prit à Périclès des ravages de la peste et de la guerre. Condamné à une forte amende, qu'il ne put payer, il perdit jusqu'à ses droits de simple citoyen. Il vit mourir autour de lui quelques-uns de ses amis les plus chers, sa sœur, ses deux fils. Les Athéniens ne tardèrent pas à regretter leur injustice et lui rendirent le pouvoir. Mais il n'était plus le même. Miné sourdement par la maladie, il mourut au bout de peu de temps.

Le chef du parti populaire fut, après lui, un homme de basse extraction, *Cléon*. Sparte, vaincue d'abord, se releva en 422. Les deux partisans les plus acharnés de la guerre, l'Athénien Cléon et le Spartiate Brasidas étant morts, la paix fut conclue en 421. On l'appela *paix de Nicias*, du nom du général athénien qui l'avait négociée. Les deux partis durent restituer leurs conquêtes.

102. Alcibiade. — La lutte politique avait déchaîné une *guerre sociale*. Les pauvres se soulevaient partout contre les riches. Le comique Aristophane nous a laissé le tableau de ces attaques dans ses comédies, où il ne ménagea ni les partisans de la guerre, ni les démagogues, qui flattaient tour à tour le peuple pour le piller à leur aise.

A ce moment parut **Alcibiade,** « le plus beau des Athéniens de son temps, qui joignait à cet avantage celui d'être propre à tout : grand général sur terre et sur mer ; éloquent parmi les premiers orateurs ; subjuguant tous les cœurs par les charmes de sa figure et de sa voix ; riche, libéral, insinuant,

souple, mais dissolu, débauché [1] ». Il prit le parti du peuple contre Nicias, le chef du parti des riches.

Dès 419 la paix fut rompue. Au lieu de concentrer toutes les forces athéniennes contre Sparte, Alcibiade engagea ses concitoyens dans une guerre lointaine dont Périclès avait toujours écarté l'idée. Athènes prit la défense des cités ioniennes de *Sicile* contre la puissante cité dorienne de Syracuse. De la conquête de la Sicile elle espérait passer à celle de Carthage et de l'Italie et étendre ainsi son empire du détroit de Gadès au Pont-Euxin. *Nicias* reçut, avec *Alcibiade* et *Lamachos*, le commandement d'une expédition qu'il désapprouvait. Cette expédition fut des plus malheureuses. Alcibiade fut rappelé dès le début pour répondre à une accusation de sacrilège ; apprenant qu'il avait été condamné à mort, il se réfugia chez les Spartiates. Nicias ne put s'emparer de Syracuse et fut égorgé. Les prisonniers grecs périrent dans les carrières ou furent vendus comme esclaves (413).

103. Chute d'Athènes. — Athènes se crut perdue. Le courage de ses citoyens, qui montèrent nuit et jour la garde sur les remparts, la sauva, ainsi que la lenteur de ses ennemis. Alcibiade devint suspect à sa ville d'adoption. Il s'enfuit alors chez un des satrapes perses d'Asie-Mineure et l'empêcha d'accorder son appui aux Spartiates. Il sut se faire rappeler à Athènes, où le gouvernement des Cinq Mille, qui avait remplacé un essai de gouvernement oligarchique, montrait, dit Thucydide, une sage combinaison de l'oligarchie et de la démocratie. Sparte semblait épuisée par ses défaites. *Lysandre*, qui avait obtenu l'appui des Perses, équipa une flotte et surprit les Athéniens à l'embouchure de l'*Ægos Potamos*, dans l'Hellespont. Il feignit de ne vouloir pas accepter le combat et attendit, pour attaquer, que les Athéniens se fussent relâchés de leurs précautions. C'est à peine si quelques-uns de leurs navires échappèrent.

Athènes fut alors assiégée par Pausanias, et le Pirée bloqué par *Lysandre*. Les Athéniens résistèrent trois mois. Sparte,

[1] Cornelius Nepos.

malgré ses alliées, s'opposa à ce que la capitale de l'Attique fût rasée, à cause des services qu'elle avait rendus à l'Hellade. Les Longs Murs et les fortifications du Pirée furent détruits; les Athéniens livrèrent toutes leurs galères, sauf douze et conclurent une alliance offensive et défensive avec les Lacédémoniens (404). Le jour anniversaire de Salamine, Lysandre entra dans Athènes. La Grèce célébra ce jour comme l'aurore de la liberté.

Cette longue guerre civile avait enlevé aux Grecs le fruit des guerres médiques. Les Perses étaient rentrés en possession des cités grecques d'Asie, et les Carthaginois avaient repris la Sicile, sauf Syracuse, que réussit à conserver le tyran Denys.

RÉSUMÉ

100. Guerre du Péloponèse. Causes de la guerre. — Sparte et Athènes s'étaient partagé l'**hégémonie**; mais la vieille jalousie entre Doriens et Ioniens ne faisait que sommeiller. La guerre éclata à l'occasion de la lutte de Corinthe avec Corcyre que soutenait Athènes. Corinthe appela Sparte à son aide. La **guerre du Péloponèse** devait durer de 431 à 404

101. Guerre de dix ans. — La première période est connue sous le nom de **guerre de dix ans.** Athènes fut ravagée par la peste, qui emporta Périclès. Sparte, d'abord vaincue, s'était ensuite relevée. En 421, la *paix de Nicias* arrêta pour un moment la lutte.

102. Alcibiade. — Une *guerre sociale* avait éclaté. **Alcibiade,** quoique fort riche, prit le parti du peuple contre Nicias, le chef du parti des riches. En 419, la guerre avec Sparte recommença; mais, détournée par Alcibiade en Sicile, elle fut malheureuse.

103. Chute d'Athènes. — *Athenes*, malgré le courage de ses habitants, finit par être prise après la bataille navale malheureuse d'Ægos Potamos et, en 404, dut raser ses fortifications. Cette longue guerre civile enleva aux Grecs les avantages que leur avaient donnés les guerres médiques : les Perses avaient repris les cités grecques d'Asie, et les Carthaginois s'etaient de nouveau emparés de la Sicile, sauf Syracuse. Sparte devint prépondérante.

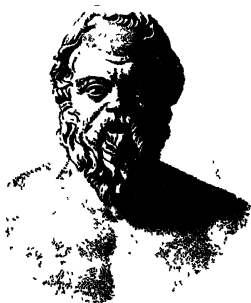
QUESTIONNAIRE

100. Qu'entend-on par hégemonie? — Quelles furent les causes de la guerre du Péloponese? — Quels allies eurent Sparte et Athènes? — 101. Quel nom porte la premiere partie de la guerre? — Quelle fut la grande victime de la peste? — 102. Qu'etait Alcibiade? — Dans quelle expedition engagea-t-il ses concitoyens? — Avec qui partagea-t-il le commandement? — 103. Comment finit la guerre du Peloponèse? — Quelles furent les consequences de cette guerre civile?

CHAPITRE XVIII

HÉGÉMONIE DE SPARTE

104. Socrate. — Lysandre avait ruiné l'empire d'Athènes et substitué à la domination athénienne la domination spartiate. Lui-même était tout-puissant à Sparte et, par suite, dans toute la Grèce.

Le gouvernement oligarchique des *Trente*, qu'il avait imposé aux Athéniens, se ruina par son despotisme. Il abolit les lois de Solon, ferma les écoles, mit à mort ou exila les meilleurs citoyens et brisa toute résistance par la terreur. A la fin, les bannis, partis de Thèbes, où ils s'étaient réfugiés en foule, marchèrent sur Athènes, conduits par *Thrasybule*, s'emparèrent du Pirée et renversèrent cette odieuse oligarchie. L'ancienne constitution fut rétablie, et une amnistie générale rendit la paix à la cité.

Socrate.

La démocratie athénienne ne tarda pas à souiller sa victoire par un crime ; elle mit à mort le meilleur de ses enfants, **Socrate**.

Né vers 469, Socrate avait constamment donné l'exemple du courage, de la modération, de la soumission aux lois, de la piété envers la Divinité. Il avait combattu les sophistes et fondé la philosophie, qui n'était pour lui que la science du bien, sur sa vraie base, la connaissance de soi-même. Les *Mémoires* de *Xénophon* et les *Dialogues* de *Platon*, ses plus illustres disciples, nous donnent une idée de son enseignement et de sa méthode. Il excellait dans l'art de faire trouver à chacun la vérité en soi-même. Il raillait sans scrupule tous

les préjugés, tous les abus. Il avait eu pour disciples *Alcibiade* et deux des Trente, *Critias* et *Théramène*. Quoiqu'il eût bravé, au péril de sa vie, la tyrannie des Trente, on fit croire au peuple qu'il était ennemi des institutions de la cité. Accusé de corrompre la jeunesse, de mépriser les dieux d'Athènes et d'introduire des divinités nouvelles, il fut condamné à périr par la cigue (399).

105. Retraite des Dix-Mille. — Le jeune *Cyrus*, frère d'Artaxerxès Mnémon, qui avait fourni à Lysandre les moyens de remporter la victoire d'Ægos Potamos, réclama l'aide d'une armée grecque pour renverser son frère et monter sur le trône de Perse. Avec quatorze mille mercenaires grecs, commandés par *Cléarque*, et cent mille Asiatiques, il alla « présenter la bataille à son frère, à *Cunaxa*, au centre de l'empire, le blessa de sa propre main, et, se croyant trop tôt vainqueur, périt par sa témérité (401) ».

Privée de ses chefs par la perfidie des Perses, la petite armée grecque s'abandonnait au désespoir, lorsque *Xénophon* releva son courage. « Que l'ennemi, dit-il, voie devant lui dix mille Cléarque au lieu d'un seul. » Il les ramena à travers l'Assyrie, les montagnes d'Arménie, par la neige et le vent, harcelés sans cesse par l'ennemi, jusqu'au Pont-Euxin (399). Xénophon nous a laissé, dans son *Anabase*, le récit de cette fameuse **retraite des Dix-Mille.**

106. Traité d'Antalcidas. — Les cités de l'Ionie avaient conservé leur indépendance, malgré le traité par lequel Sparte les avait livrées au grand roi pour obtenir son alliance, en 411, pendant la guerre du Péloponèse. Les Perses ayant voulu les réduire, elles invoquèrent le secours de Sparte, qui envoya, pour les défendre, le roi *Agesilas*. Petit et boiteux, mais général des plus habiles et diplomate consommé, Agésilas s'apprêtait à pousser jusqu'au cœur de l'Asie-Mineure, lorsqu'une coalition des cités grecques contre la domination despotique de Sparte, le rappela dans l'Hellade. Il triompha des coalisés à *Coronée*, en Béotie (394), après une bataille furieuse.

En revanche, l'Athénien *Conon*, à la tête d'une flotte phé-

nicienne que lui avait fournie le grand Roi, détruisit à Cnide la flotte des Lacédémoniens ; puis, avec l'or des Perses, il releva les murs de sa patrie. Athènes crut un moment qu'elle allait refaire son empire et se retourna contre la Perse, dont l'aide lui avait été si utile. Sparte profita de cette faute et conclut le **traité d'Antalcidas** (387), qui donnait définitivement au grand Roi les cités grecques d'Asie-Mineure, avec défense aux villes de l'Hellade de se liguer entre elles. Les discordes des Grecs, fomentées par la politique habile de la Perse, avaient amené cette humiliation.

RÉSUMÉ

104. Socrate. — Le gouvernement oligarchique des Trente, imposé par Sparte à Athènes, se ruina par son despotisme. La démocratie athénienne rétablit les lois de Solon, mais ne tarda pas à souiller sa victoire par un crime, le supplice de **Socrate** (399). C'était le plus vertueux des citoyens, le fondateur de la philosophie, le maître de Platon et d'Alcibiade.

105. Retraite des Dix-Mille. — Une armée grecque, partie pour soutenir en Asie le jeune *Cyrus* contre son frère, Artaxerxès Mnémon, privée de ses chefs par la perfidie des Perses après la bataille de *Cunaxa* (401) fut ramenée dans son pays par *Xénophon*, qui nous a laissé le récit de cette *retraite des Dix-Mille*.

106. Traité d'Antalcidas. — Les cités grecques d'Asie, voulant se défendre contre le roi de Perse, appelèrent Sparte à leur aide. Le roi Agésilas alla les défendre. Rappelé en Grèce par une révolte des cités grecques contre Sparte, il battit les coalisés à Coronée, mais la flotte spartiate fut détruite par l'Athénien Conon avec l'aide du grand roi. Athènes se retourna contre la Perse. Sparte en profita : les discordes des Grecs amenèrent la conclusion du honteux **traité d'Antalcidas** (387), par lequel Sparte donnait définitivement au grand Roi les cités grecques d'Asie-Mineure.

QUESTIONNAIRE

104. Quel gouvernement Sparte avait-elle imposé à Athènes ? — Qu'était-ce que Socrate ? — 105. Qui le jeune Cyrus appela-t-il à son secours ? — Où fut-il vaincu ? — En quelle année ? — Qui releva le courage de la petite armée grecque ? — 106. Quels nouveaux démêlés y eut-il entre Sparte et Athènes ? — Qui fut vainqueur à Coronée ? — A Cnide ? — Quel traité honteux fut signé ?

CHAPITRE XIX

THEBES

107. Pélopidas et Épaminondas. — Sparte avait livré une deuxième fois les Grecs d'Asie-Mineure aux Perses, achetant l'hégémonie par cette lâcheté. En 371, elle se la vit enlever par un enfant de Thèbes. Cette ville, la première de la fertile et riante Béotie, produisit deux hommes, aussi illustres par leur patriotisme et leur désintéressement que par leur amitié profonde, **Pélopidas** et **Épaminondas**. Pélopidas expulsa de la Cadmée, citadelle de Thèbes, la garnison spartiate qui s'en était emparée. Épaminondas anéantit, en 371, une armée spartiate à *Leuctres*. Une nouvelle puissance militaire s'était révélée. Thèbes, à son tour, aspira à l'hégémonie, qui échappait à Sparte. Dans la Laconie ravagée, les femmes de Sparte virent, pour la première fois depuis cinq cents ans, la fumée d'un camp ennemi.

Athènes se leva contre la puissance nouvelle. Épaminondas espéra triompher sur mer de la cité de Minerve. « Transportons à Thèbes, dit-il, les Propylées de l'Acropole et faisons-en l'ornement de la Cadmée. » Si la mort ne l'avait pas arrêté, dit un historien grec, les Thébains seraient devenus les maîtres de la terre et de la mer. En 363, il perdit son ami Pélopidas. Il n'en envahit pas moins le Péloponèse et présenta la bataille au Spartiate Agésilas dans la plaine de *Mantinée*, en Arcadie. « Epaminondas, dit Xénophon, conduisait son armée comme une galère, la proue en avant, certain qu'il n'avait qu'à enfoncer l'ennemi sur un point pour remporter une victoire complète. » Frappé à mort, il s'écria, en apprenant que l'ennemi fuyait : « Eh bien ! je puis mourir, » et il ordonna qu'on arrachât le fer de la blessure. Comme un de ses amis regrettait qu'il mourût sans enfants : « Par le grand Zeus, dit-il, je laisse après moi deux filles,

la victoire de Leuctres et celle de Mantinée (362). » Thèbes avait perdu ses chefs, elle était incapable de continuer la lutte. La paix fut signée. Athènes, Sparte et Thèbes se partagèrent à peu près la domination de la Grèce.

RÉSUMÉ

107. Pélopidas et Epaminondas. — Thèbes enleva, en 371, l'hégémonie à Sparte. **Pélopidas** expulsa de la citadelle de Thèbes la garnison spartiate qui s'en était emparée. **Epaminondas** anéantit, en 371, une armée spartiate à *Leuctres*. A *Mantinée*, en 362, il fut encore vainqueur, mais mourut dans la bataille. La paix fut signée: Athènes, Sparte et Thèbes se partagèrent la domination de la Grèce.

QUESTIONNAIRE

107. Qui enleva l'hégémonie à Sparte? — Quels enfants illustres Thèbes produisit-elle? — Quelles victoires remporta Epaminondas?

CHAPITRE XX

SYRACUSE ET LES DEUX DENYS

108. Denys le Tyran. — Comme on l'a vu, il existait une seconde Hellade en Italie et en Sicile. Des colonies grecques de Sicile, la plus puissante était **Syracuse.** Un homme de naissance obscure, **Denys,** profita des luttes toujours renaissantes à Syracuse, comme dans toutes les villes grecques, entre le parti aristocratique et le parti démocratique, pour s'emparer du pouvoir (406). Il réussit avec un rare bonheur à chasser presque entièrement les Carthaginois, qui ne cessaient d'envahir la Sicile, et, maître de la plus grande partie du pays, il s'avança d'un côté en Italie, tandis que de l'autre il soutenait Sparte dans sa lutte contre Athènes.

Au milieu de sa puissance et des magnificences qu'il avait entassées dans sa capitale il menait une vie misérable. L'an-

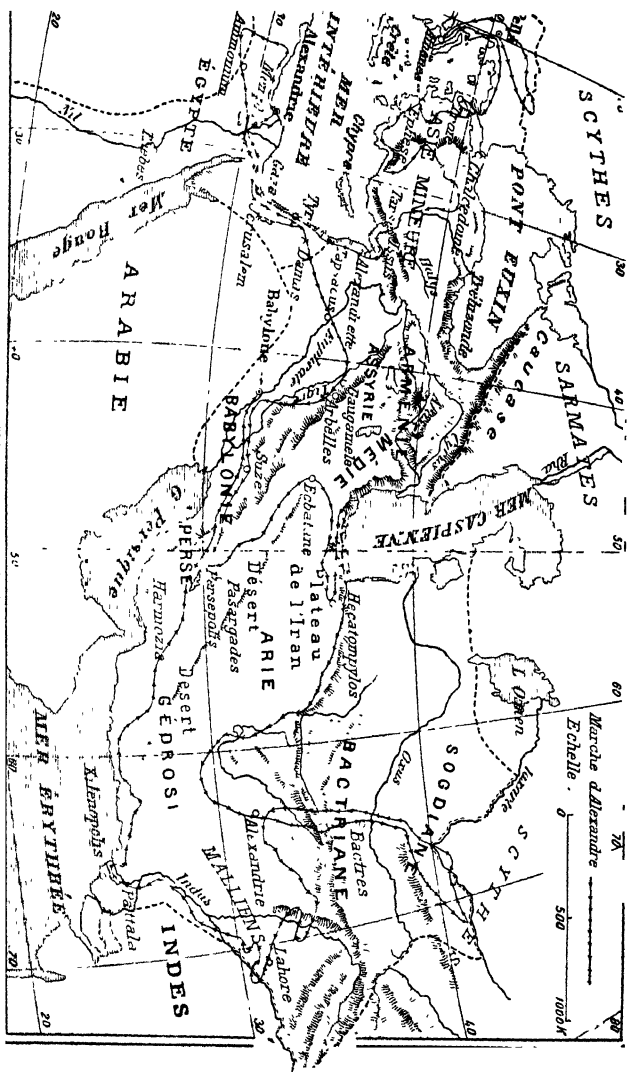
tiquité nous a conservé une foule d'anecdotes sur les cruautés et les inquiétudes de *Denys le Tyran*. L'entrée de sa chambre était défendue par un pont-levis. Il tremblait devant un barbier, et ses filles devaient lui brûler la barbe avec des coquilles de noix. Un de ses courtisans, *Damoclès*, le célébrait un jour comme le plus heureux des hommes. Denys l'invita à prendre sa place à table et lui fit servir un repas magnifique; mais une épée, suspendue par un fil au-dessus de sa tête, empêcha le malheureux de goûter aucune des jouissances qui lui étaient préparées. L'épée de Damoclès, pour Denys, était la crainte dans laquelle il vivait perpétuellement. Pourtant il affectait de ne pas craindre les dieux. « Voyez, disait-il, comme ils favorisent les impies. »

Son fils, *Denys le Jeune*, s'abandonna à la débauche, malgré les efforts du philosophe *Platon* pour le ramener à une vie plus sage. Il ne régna pas longtemps, et les chaînes de diamant avec lesquelles son père s'était vanté d'avoir consolidé la tyrannie étant rompues, Syracuse fut de nouveau en proie aux divisions intestines. Denys fut réduit, dit-on, à se faire maître d'école pour vivre.

RÉSUMÉ

108. Denys le Tyran. — Des colonies grecques de Sicile, la plus puissante était **Syracuse.** *Denys le Tyran* s'en empara (406). Il défendit la ville et la Sicile contre les Carthaginois, pénétra en Italie et soutint Sparte contre Athènes. Son fils *Denys le Jeune* ne régna pas longtemps, et Syracuse fut de nouveau en proie aux divisions intestines.

QUESTIONNAIRE

108. Quelle était la plus puissante des colonies grecques de Sicile? — Que raconte-t-on de Denys le Tyran? — Son fils regna-t-il longtemps?

EMPIRE D'ALEXANDRE

CHAPITRE XXI

LA MACÉDOINE, PHILIPPE ET DÉMOSTHÈNE

109. La Macédoine. — Entre l'Adriatique et le Pont-Euxin, du Danube à la Thessalie, s'étend une vaste contrée, qu'ont traversée tous les peuples dans leurs migrations d'Asie en Europe. La partie méridionale de cette contrée porte les noms d'*Illyrie*, de *Thrace* et de *Macédoine*. Les Grecs avaient fondé des colonies dans cette région, principalement sur le rivage de la mer Égée ; la rigueur du climat, la barbarie des habitants les avaient détournés de pénétrer dans l'intérieur. *Olynthe*, *Amphipolis*, *Byzance* étaient des cités riches et prospères.

Démosthène, d'après un buste du musée du Louvre.

Les Grecs se souvenaient que la Thrace avait été habitée par leurs ancêtres ; là était pour eux le berceau d'Arès et de Dionysos, la patrie d'Orphée, le chantre divin.

La **Macédoine**, dont le territoire est partagé en plusieurs vallées bien séparées par les montagnes, fut habitée probablement, dès l'époque de la descente des Doriens en Thessalie, par les *Macednes*, qui lui donnèrent leur nom. Ce peuple, que les Grecs traitaient de barbare, c'est-à-dire d'étranger, était peut-être formé d'un mélange de tribus helléniques et de tribus illyriennes. Il vivait de brigandages. La famille royale de Macédoine était pourtant originaire d'Argos et prétendait descendre d'Hercule.

110. Premiers rois de la Macédoine. — Les rois macédoniens agrandirent peu à peu leur royaume. L'un d'eux, Alexandre Ier, reçut des Grecs, pour prix des services qu'il leur avait rendus dans leur lutte contre Xerxès, le nom de

philhellene, ou ami des Grecs. Un de ses successeurs, Archélaüs, appela le poète Euripide à sa cour et fit décorer son palais par le célèbre peintre Zeuxis. Peu s'en fallut que la Macédoine ne disparût sous les coups des Illyriens. On vit, en 368, Philippe encore enfant embrasser en suppliant les genoux de l'amiral athénien Iphicrate. Quelques années plus tard, Athènes, qui avait consolidé le trône de son père, tombait sous ses coups.

111. Philippe. — En 360, **Philippe** monta sur le trône. Agé de vingt-quatre ans, il avait acquis une expérience précoce. Otage de Pélopidas, il avait été formé à Thèbes à la culture hellénique et avait su tirer parti de son commerce avec les deux libérateurs de Thèbes. Son plan, nettement arrêté, fut de fonder l'unité de la Macédoine en soumettant les Illyriens et les Thraces, et d'imposer sa suprématie aux cités grecques, pour les entraîner ensuite contre les Perses jusqu'à l'Euphrate. Il se mit à l'œuvre avec prudence et habileté, mais il ne se montra pas scrupuleux dans le choix de ses moyens.

Tout d'abord il lui fallait une armée : la noblesse macédonienne lui fournit sa cavalerie, et il transforma les cultivateurs et les bergers en fantassins. La *phalange macedonienne*, constituée au centre par les lourds *hoplites*, armés de leur lance de 6 à 7 mètres, et protégée sur les flancs par les légers *peltastes*, formait une masse hérissée de fer, que rien ne pouvait entamer ni arrêter. Pendant deux cents ans, tout devait tomber devant elle sur les champs de bataille.

En 352, Philippe, à la tête d'une armée puissante, maître par son or d'un grand nombre de citoyens dans les républiques grecques, marcha brusquement vers le défilé des Thermopyles. Les Athéniens le lui barraient.

112. Démosthène. - **Démosthène** avait deviné ses desseins ambitieux et les avait dénoncés à ses concitoyens. Le premier des orateurs athéniens par son éloquence, due à un travail opiniâtre autant qu'à son génie, pénétré des principes de la philosophie de Socrate, expert dans la législation, dans l'administration des finances, Démosthène se donna pour mission de conseiller et de diriger le peuple

athénien. Il s'efforça de dissiper ses illusions sur le compte du roi de Macédoine, de secouer sa torpeur et son indifférence, de le soulever contre l'ennemi de sa liberté, par ses harangues d'une éloquence brûlante, connues sous le nom de *Philippiques* et d'*Olynthiennes*[1]. « Quand donc, Athéniens, s'écriait-il, quand ferez-vous votre devoir ? Qu'attendez-vous ? Comptez-vous toujours aller demandant sur la place publique : Que dit-on de nouveau ? Eh ! qu'y a-t-il de plus nouveau qu'un Macédonien vainqueur d'Athènes et dominateur de la Grèce ? C'est moins à ses forces qu'à votre négligence que Philippe doit ses succès. Vous n'utilisez aucun de vos avantages, vous ne savez rien faire à temps. Voir venir votre adversaire, vous mettre en garde, parer ses coups, vous n'y pensez pas. » Tous les efforts de Démosthène furent vains. Philippe s'empara librement des cités de la Chalcidique. Athènes n'agit qu'au dernier moment et ne put empêcher leur destruction. La deuxième et la troisième Philippiques convainquirent enfin les Athéniens que c'était à eux qu'en voulait avant tout Philippe. « Si j'étais Athénien, dit le roi de Macédoine, j'aurais déclaré la guerre à la Macédoine à la suite de ce discours. » Héritier de la politique de Thémistocle, de Cimon et de Périclès, Démosthène voyait que le seul moyen de repousser Philippe était de combattre sur mer. Philippe, qui comprenait que sa puissance résidait dans sa formidable armée de terre, cherchait le moyen d'envahir encore une fois la Grèce.

113. Chéronée (338). — Pour la seconde fois, il profita d'une querelle religieuse qui s'était élevée autour du temple de Delphes et se donna le rôle de vengeur de la divinité offensée. Athènes s'unit à Thèbes. L'armée grecque était aussi nombreuse que celle de Philippe, mais mal commandée. Un combat acharné s'engagea à *Chéronée* (338). Le bataillon sacré de Thèbes tomba sous les coups de la phalange macédonienne. Le courage et le talent du jeune *Alexandre*, fils

[1] Harangues ainsi nommées parce que Démosthène y exhortait ses concitoyens à défendre avec vigueur Olynthe, ville de Chalcidique, contre Philippe.

de Philippe, contribuèrent grandement au succès de la journée. Philippe occupa Thèbes et la traita sans merci. Profond politique, au lieu de pousser Athènes à une résistance opiniâtre, qui aurait pu entraîner la Grèce contre lui, il lui offrit la paix. Un traité d'alliance et d'amitié fut conclu, en l'absence de Démosthène, entre Athènes et Philippe. Ce fut la *paix de Démade* (338). La suprématie du barbare fut reconnue.

En 336, Philippe périt assassiné, au moment où il se préparait à marcher contre les Perses. Son fils Alexandre lui succéda.

RÉSUMÉ

109. La Macédoine — Entre l'Adriatique et le Pont-Euxin, du Danube à la Thessalie, s'étend une vaste contrée dont la partie méridionale porte les noms d'*Illyrie*, de *Thrace* et de *Macédoine*. Les Grecs y avaient fondé des colonies (Olynthe, Byzance). La **Macédoine** était habitée par les Macednes, peuple peut-être à demi-hellénique.

110. Premiers rois de Macédoine. — Les rois macédoniens agrandirent peu à peu leur royaume. En 368, pourtant, Philippe, encore enfant, embrassait en suppliant les genoux d'un amiral athénien, pour qu'il vînt au secours de son père.

111. Philippe. — En 360, **Philippe** monta sur le trône. Son plan fut de fonder l'unité de la Macédoine et d'imposer sa suprématie à la Grèce, pour l'entraîner ensuite contre la Perse. Il commença par se créer une armée; c'est lui qui organisa la *phalange*. Puis, en 352, il envahit la Grèce.

112. Démosthène — L'orateur athénien **Démosthène,** qui avait deviné les desseins ambitieux de Philippe, s'efforça en vain, dans ses *Philippiques* et ses *Olynthiennes*, d'éclairer ses concitoyens.

113. Chéronée. — Athènes se réveilla trop tard. A Chéronée (338), Philippe fut vainqueur malgré la défense acharnée des Grecs; il occupa et dévasta Thèbes, alliée d'Athènes, mais conclut avec Athènes un traité d'alliance et d'amitié.

QUESTIONNAIRE

109. Où est située la Macédoine? — De qui prétendait descendre la famille royale? — 110. Qui fonda la grandeur de la Macédoine? — 111. Quel était le plan de Philippe? — Par quoi commença-t-il? — 112. Qui avait deviné ses desseins? — Qu'est-ce que les Philippiques et les Olynthiennes? — 113. Où Philippe fut-il vainqueur et en quelle année? — Accabla-t-il Athènes?

CHAPITRE XXII

ALEXANDRE LE GRAND (336-323)

114. Portrait d'Alexandre. — **Alexandre** avait vingt ans. Aux qualités qu'il tenait de la nature, bravoure indomptable, élévation d'esprit, raison, il joignait les avantages que procure une excellente éducation. Son père lui avait donné un précepteur de génie, *Aristote de Stagyre*. Aristote lui enseigna la poésie, l'éloquence, la morale, la politique, les sciences naturelles, la médecine, l'astronomie. Alexandre profita de ces leçons, sans négliger les exercices physiques. Il dompta un jour, en présence de son père épouvanté, un cheval de Thessalie dont nul écuyer n'avait pu venir à bout. « Mon fils, lui dit Philippe, cherche ailleurs un royaume, la Macédoine n'est pas digne de toi. » Ce cheval, nommé *Bucéphale*, fut le compagnon de toutes les expéditions d'Alexandre.

Alexandre le Grand, d'après un buste antique du musée du Louvre.

A la mort de Philippe, le nouveau roi eut à contenir les Barbares du nord. C'est à ce moment qu'il reçut les envoyés des *Celtes*. « Ne craignez-vous rien ? leur demanda-t-il. — Non, répliquèrent-ils fièrement, sinon que le ciel ne tombe sur nos têtes. »

A la fausse nouvelle de sa mort, *Thebes* s'était soulevée. Elle fut punie par une destruction complète ; la Cadmée et la maison du poète Pindare restèrent seules debout. Les habitants furent réduits en esclavage.

115. Conquête de l'Asie-Mineure. — Assuré alors de la soumission de la Grèce, Alexandre se prépara à envahir l'Asie.

La **Perse** s'était relevée de ses défaites à la faveur des divisions intestines des Grecs. Néanmoins l'empire était dans

une décadence complète. L'autorité royale n'était plus respectée, et le grand Roi était obligé de recourir à des mercenaires grecs pour venir à bout des satrapes indociles. Un seul prince de la famille de Cyrus restait encore : c'était *Darius III Codoman*, qui régnait au moment où Alexandre pénétra en Asie (334).

Alexandre amenait avec lui 30000 fantassins et 4500 cavaliers, dont moins de la moitié étaient Grecs. Darius comptait 50000 mercenaires grecs dans son armée. Les satrapes attendirent les Macédoniens sur les bords escarpés du *Granique*. Alexandre se jeta dans le fleuve à la tête de sa phalange, et, après des efforts inouïs, réussit à enfoncer l'ennemi (333). L'Asie-Mineure était à lui. A ce moment, le seul général que Darius pût lui opposer, *Memnon le Rhodien*, mourut. Alexandre entra en Phrygie Un oracle avait promis l'empire de l'Asie à celui qui dénouerait le nœud qui fixait le joug du char de Midas, le plus célèbre des rois de ce pays, à *Gordium*. Alexandre trancha le nœud gordien avec son épée.

116. Chute de l'empire perse. — Au printemps de 333, il se dirigea sur la Syrie. Un bain pris dans les eaux glacées du Cydnus, qui descend du Taurus, faillit le tuer; il fut sauvé par sa confiance en son médecin Philippe. Une lettre accusait Philippe d'avoir été payé pour l'empoisonner; Alexandre lui tendit la lettre, en vidant d'un seul trait la coupe que lui offrait le médecin. A *Issus*, les Perses et Darius furent mis en fuite. Le vainqueur traita avec clémence la famille du monarque vaincu. La mère de Darius prit Éphestion, lieutenant d'Alexandre pour Alexandre lui-même; comme elle était confuse de sa méprise : « Ma mère, lui dit-il, vous ne vous trompez pas, celui-ci est aussi Alexandre. »

Il voulut s'assurer de la possession de la Syrie, de la Phénicie et de l'Égypte. Il s'empara de *Tyr* après un siège de sept mois. Puis, selon l'historien juif Josèphe, il visita Jérusalem, où le pontife Jaddus le reçut revêtu de ses habits sacerdotaux et lui montra les prophéties de Daniel qui prédisaient ses victoires. En Égypte, il fut salué, comme les anciens pharaons, du nom de fils d'Amon par le grand-prêtre du dieu.

Accueilli partout comme un libérateur, il fonda, à l'ouest du delta du Nil, la ville d'*Alexandrie*, qui allait devenir le foyer de la civilisation hellénique (332).

Rejetant les propositions de paix que lui fit alors Darius, il le mit de nouveau en fuite à *Arbelles*, et entra en triomphe à Babylone, puis à Suse, à Persépolis, à Pasargades, à Ecbatane. L'empire perse était conquis. Darius fut assassiné dans sa fuite par un satrape. Alexandre pleura sa mort et le fit ensevelir avec les honneurs royaux dans le tombeau de ses ancêtres.

117. Suite des conquêtes d'Alexandre. Ses crimes. — Héritier du grand Roi, Alexandre s'entoura d'une pompe asiatique. Les Macédoniens s'en irritèrent; il punit leurs complots de mort et, sur de vagues soupçons, fit assassiner un de ses généraux les plus fidèles, Parménion.

Il convoitait tous les pays qui avaient subi le joug des Perses. Il entraîna son armée jusqu'à la chaîne de l'*Indou-Kousch*, fortifiant les villes d'Alexandrie d'Asie et d'Alexandrie d'Arachosie, fondant Alexandrie du Caucase, franchit cette chaîne difficile, et traversa la *Bactriane*, où il fit mettre à mort le meurtrier de Darius (329-328). Il lui fallut trois campagnes pour venir à bout des *Scythes nomades*, qui se dérobaient sans cesse. C'est par leur pays que se faisait le commerce avec le peuple des *Seres*. Alexandreschata, ou la dernière Alexandrie, et Alexandrie de l'Oxus, s'élevèrent en souvenir de son passage.

C'est alors que dans un festin, aveuglé par l'ivresse, il tua *Clitus le No r*, son ami, qui lui avait reproché le meurtre de Parménion. Revenu à lui, il voulut mourir et, pendant quatre jours, il refusa toute nourriture. La sincérité de ses remords ne l'empêcha pas de s'abandonner encore à la violence et à la cruauté. Le philosophe *Callisthene*, neveu d'Aristote, qu'il avait appelé auprès de lui pour écrire l'histoire de ses exploits, refusa de l'adorer comme les Perses adoraient leurs rois : « Souviens-toi de la Grèce, lui dit-il. Vois si tu voudras contraindre le peuple le plus libre de la terre à t'adorer. » Quelque temps après, Callisthène fut impliqué dans un complot, torturé et pendu.

118. Expédition dans l'Inde. — En 327, Alexandre descendit dans la vallée de l'**Indus.** Un seul roi, *Porus*, lui résista; mais ses chars et ses éléphants ne purent le sauver. Vaincu et pris, Porus demanda à être traité en roi. Alexandre lui rendit ses États. Rien ne paraissait capable d'arrêter le vainqueur; il fut vaincu par le climat. Son armée épuisée refusa de le suivre, et il dut rebrousser chemin, après avoir élevé douze autels gigantesques pour marquer la limite de sa puissance.

119. Mort d'Alexandre. — En 324, il revint à Babylone avec une partie de son armée, tandis que son amiral *Néarque* ramenait l'autre par mer le long des côtes, depuis l'embouchure de l'Indus jusqu'à celle du Tigre. Il méditait d'immenses projets, lorsque la fièvre l'emporta en dix jours (323). « Je laisse l'empire au plus digne, » aurait-il dit en mourant.

Son œuvre avait été de développer les relations commerciales entre l'Europe et l'Orient et de répandre la langue et la civilisation helléniques jusque dans le bassin de l'Indus.

RÉSUMÉ

114. Portrait d'Alexandre. — Aux qualités naturelles, Alexandre joignait les avantages que procure une excellente éducation. Il avait eu pour précepteur *Aristote de Stagyre*, un des plus vastes génies qui aient jamais existé.

Sur la fausse nouvelle de la mort d'Alexandre, Thèbes se souleva. Il la détruisit complètement.

115. Conquête de l'Asie-Mineure. — Maître de la Grèce depuis la destruction de *Thèbes*, et sûr de sa soumission, Alexandre, reprenant les desseins de Philippe, marcha contre la **Perse,** où régnait *Darius III Codoman.* La bataille du *Granique* lui donna l'Asie-Mineure (333).

116. Chute de l'Empire perse — Alexandre marcha ensuite sur la Syrie : à Issus les Perses et Darius furent mis en fuite, puis Alexandre s'empara de Tyr après un siège de sept mois, visita, dit-on, Jérusalem et descendit jusqu'en Egypte où il fut reçu comme un libérateur et fonda Alexandrie.

Il rejeta les propositions de paix que lui faisait Darius, le vainquit à Arbelles et s'empara de la Perse.

117. Suite des conquêtes d'Alexandre. — Ses crimes. — Héritier du grand Roi, Alexandre se laissa enivrer par sa grandeur.

Il tua un de ses meilleurs généraux, Parménion, *Clitus*, son ami, et fit périr, sous prétexte de complot, le philosophe *Callisthène*, qui avait refusé de l'adorer.

118. Expédition dans l'Inde — En 327, après trois campagnes contre les Scythes nomades, Alexandre descendit dans la vallée de l'**Indus.** Vainqueur de Porus, il fut vaincu par le climat et dut rebrousser chemin.

119. Mort d'Alexandre. — En 323, il mourut de la fièvre à *Babylone*.

Son œuvre avait été de développer les relations commerciales entre l'Europe et l'Orient, et de répandre la langue et la civilisation helléniques.

QUESTIONNAIRE

114 Quel âge avait Alexandre ? — La Grece ne se souleva-t-elle pas contre lui ? — 115 Qui regnait en Perse ? — Où Alexandre fut-il vainqueur ? — 116. Ne faillit-il pas mourir ? — Quelles victoires lui donnerent l'empire perse ? — 117. Quelles villes fonda-t-il ? — Ne commit-il pas des crimes ? — 118 Quelle expedition lointaine fit-il ? — 119 Où et en quelle annee mourut-il ?

CHAPITRE XXIII

LES LETTRES, LES SCIENCES ET LES ARTS EN GRÈCE AU TEMPS D'ALEXANDRE

120. Philosophie. — Le IVe siècle fut, en Grèce, le siècle de la philosophie. La révolution opérée par Socrate porta ses fruits : sur la divinité, sur le monde, sur l'homme, sur la société humaine, de nouvelles idées se firent jour, qui allaient ruiner les vieilles croyances et conspirer avec les événements pour miner dans ses fondements la société antique et préparer l'avènement d'une société nouvelle.

Platon (429-347) fut le plus illustre des disciples de Socrate. Il enseigna dans le Gymnase d'Académos, aux environs d'Athènes, sa patrie, puis dans un jardin du voisinage, d'où le nom d'*Académie* donné à l'école platonicienne. Sur le fondement posé par Socrate, il construisit le noble et brillant système qui, depuis, n'a cessé d'attirer et de charmer les

plus beaux génies. Il l'exposa dans ses *Dialogues*, chefs-d'œuvre inimitables de dialectique subtile et pressante, d'éloquence et de poésie, d'esprit et de grâce, où Socrate revit tout entier, mais idéalisé et devenu le type accompli du vrai philosophe. Il fit voir la supériorité de la raison sur les sens, de l'esprit sur la matière, et l'existence d'un monde invisible, vraie patrie de nos âmes, monde divin de la vérité éternelle, de la beauté sans ombre et sans tache, du bien absolu, où, dégagées des liens du corps, elles doivent chercher et trouver le bonheur avec l'immortalité. Si, dans sa *République*, il fit d'un communisme contre nature, immoral, la loi des deux classes supérieures de sa cité idéale, il corrigea cette erreur dans ses *Lois*, où il traça avec plus de sagesse les règles d'un gouvernement tempéré. Malgré ses erreurs, les Pères de l'Eglise ont vu dans sa philosophie la *preface humaine de l'Évangile*.

Aristote (384-332), de Stagyre, en Chalcidique, ouvrit près d'Athènes, après la mort de Platon, son maître, une école nouvelle dans le gymnase du *Lycee*. Il enseignait en se promenant, d'où le nom de *péripateticiens* donné à ses disciples. C'est peut-être le plus vaste génie qui ait jamais existé. Son œuvre est une véritable encyclopédie, où entrent toutes les parties du savoir humain, définies, classées et enchaînées dans une admirable hiérarchie. Il créa la logique. A sa physique se rattachent ses beaux traités d'histoire naturelle. Dans sa métaphysique et dans sa morale il ne

Aristote.

s'éleva pas moins haut que Platon; mais il sut mieux que lui faire à l'expérience la part qui lui revient, même dans les plus hautes spéculations de la pensée. En politique, au nom du bon sens et de l'expérience, il combattit le communisme et maintint fermement les droits de l'individu et de la famille. Mais il ne comprit pas plus que Platon l'iniquité de l'esclavage.

Après Aristote, la philosophie grecque dégénère rapidement avec Zénon, surtout avec Épicure, et menace enfin de périr dans le scepticisme.

Zénon de Citium, en Chypre (360-265), fonda l'école des *Stoïciens* ou du *Portique*, ainsi nommée du mot *stoa* (portique), parce qu'il enseignait à Athènes près du portique où se tenaient les changeurs. Subissant la contagion du matérialisme, qui tendait à prévaloir, il n'admit pas qu'il existe rien d'incorporel, ce qui le conduisit à nier l'existence d'un Dieu distinct du monde et l'immortalité de l'âme; mais, du moins, il fit de la raison l'âme des choses et le principe ordonnateur de l'univers, et sa morale était propre à former des âmes fortes et généreuses. Son sage s'égale à Dieu avec une superbe que Pascal a qualifiée de diabolique; il affecte une insensibilité contre nature; mais il aime et pratique la vertu pour elle-même, et, dans la cité universelle et divine des êtres raisonnables, dont il se considère comme membre, il travaille avec une activité que rien ne rebute à remplir son rôle en faisant son devoir.

Épicure (344-270) enseigna également à Athènes et y fonda la secte des *Épicuriens*. C'est un pur matérialiste. Il fait sortir toutes choses, les corps, les esprits, les mondes, du concours fortuit des atomes éternellement en mouvement dans le vide infini et met le hasard à la place de la Providence. Un de ses plus grands soucis fut d'affranchir les hommes de la crainte des dieux et de toutes les terreurs qu'inspiraient les croyances superstitieuses du paganisme. Dans sa morale, si l'on peut donner ce nom à une doctrine qui, définissant la vertu par le plaisir, s'ôte le droit de parler du devoir, il n'assigne à l'homme d'autre but qu'un bonheur égoïste, dont

la première condition est de se tenir à l'écart de tous les soucis de la vie privée ou publique qui peuvent altérer la tranquillité du sage. S'il cherche à mater les passions et conseille la pratique de la vertu, c'est uniquement en vue d'éviter la douleur D'ailleurs, la plupart de ses disciples entendirent le plaisir et le bonheur d'une façon plus simple et moins austère, et, lâchant la bride aux passions, firent consister la sagesse à jouir de la vie. Aussi l'épicuréisme contribua-t-il singulièrement à corrompre les mœurs.

A force de voir les systèmes s'entre-détruire, les philosophes se demandèrent si l'on pouvait savoir quelque chose: de là, le *scepticisme*, c est-à-dire le doute érigé en système. Ceux de la moyenne et de la nouvelle Académie, Arcésilas, Carnéade, tout en niant qu'il y eût rien de certain, admirent qu'il y a des choses plus probables que les autres. Les disciples de *Pyrrhon*, ou *Pyrrhoniens*, professèrent le scepticisme absolu et nièrent la probabilité aussi bien que la certitude.

121. Éloquence. — Tant que la Grèce fut libre, elle ne cessa de produire de grands orateurs. On a parlé de **Périclès** et de **Démosthène**. Après Périclès, il faut citer *Lysias*, dont la parole était, par son éloquente simplicité et par sa finesse, un modèle d'atticisme. Celle d'*Isocrate*, plus abondante et plus étudiée tout ensemble, laisse voir plus qu'il ne convient l'art du plus savant maître de rhetorique de ce temps. Au contraire, *Lycurgue* se distingue par sa vigueur. Démosthène eut dans **Eschine** un rival digne de lui. *Hyperide*, patriote comme Démosthène, eut moins de force, mais plus d'esprit et de grâce.

Après *Démétrius de Phalere*, mort en Égypte en 280, il y eut encore des maîtres de rhétorique. particulièrement ceux de Rhodes, mais plus d'orateurs.

122. Histoire. — Le IIIe siècle produisit un historien qui peut se comparer à Thucydide, **Polybe** de Mégalopolis (vers 210), l'ami de Scipion, le deuxième Africain. Il raconte, entre autres événements, la première et la deuxième guerre punique en homme de guerre et en homme d'Etat. Vers la même époque, *Ératosthène* de Cyrène fonda la géographie scientifique.

123. Théâtre et poésie. — Au théâtre, la comédie jeta un grand éclat. **Aristophane** (vᵉ siècle) eut un successeur de grand talent, mais d'un caractère bien différent, philosophe autant qu'observateur et poète, dans *Ménandre*, dont il ne nous reste que des fragments.

Alexandrie devint, au siècle suivant, le foyer, non seulement de la science, de l'érudition, de la philosophie, mais encore d'une poésie nouvelle. *Callimaque* s'y distingua dans l'élégie. *Apollonius* de Rhodes y composa son épopée des *Argonautiques*. *Théocrite* (250 av. J.-C.) y écrivit ses charmantes idylles.

124. Sciences. — Les mathématiques et la mécanique, détachées de la philosophie, jetèrent un grand éclat. **Euclide** écrivit, à Alexandrie, ses *Éléments de Géométrie*, encore classiques aujourd'hui. **Archimède** (212), à Syracuse, étudia la mesure du cercle, la sphère, le cylindre, établit le fameux principe de physique qui porte son nom, et, pour défendre sa patrie contre les Romains, étonna le monde par ses inventions.

125. Arts. — Les arts continuaient à fleurir. A *Zeuxis* et à *Polygnote* avaient succédé le peintre **Apelle**, qu'Alexandre chargea de faire son portrait, et le sculpteur *Lysippe*.

RÉSUMÉ

120. Philosophie. — Le ivᵉ siècle fut, en Grèce, le siècle de la philosophie. **Platon** fut le plus illustre des disciples de Socrate. **Aristote** est peut-être le plus vaste génie qui ait jamais existé. Après lui, la philosophie grecque dégénéra rapidement, avec *Zénon* et surtout avec *Epicure*. A force de voir les systèmes s'entre-détruire, les philosophes se demandèrent si l'on pouvait savoir quelque chose: de là, le *scepticisme*.

121. Eloquence. — Tant que la Grèce fut libre, elle ne cessa de produire de grands orateurs : **Périclès, Démosthène,** *Lysias*, *Isocrate*, *Lycurgue*, *Hypéride*, *Démétrius de Phalère*.

122. Histoire. — Le iiiᵉ siècle produisit un historien célèbre : **Polybe.**

123. Théâtre et poésie. — Aristophane eut un successeur digne de lui dans **Ménandre.** Alexandrie devint le foyer d'une poésie nouvelle dans laquelle se distinguèrent *Callimaque*, *Apollonius de Rhodes*, *Théocrite.*

124. Sciences. — Les mathématiques et la mécanique jetèrent un grand éclat avec **Euclide** et **Archimède.**

125. Arts. — Les arts continuaient à fleurir avec **Apelle** et *Lysippe*.

QUESTIONNAIRE

120. Quels furent les grands philosophes du IV[e] siècle ? — La philosophie grecque ne dégénéra-t-elle pas ? — A quoi en arrivèrent les philosophes? — 121. Quels furent les orateurs ? — 122. Quel historien produisit le III[e] siècle? — 123. Quel fut le successeur d'Aristophane ? — 124. Qu'écrivit Euclide? — Qu'étudia Archimède? — 125. Quel peintre Alexandre chargea-t-il de faire son portrait?

CHAPITRE XXIV

DÉMEMBREMENT DE L'EMPIRE D'ALEXANDRE

126. Guerre lamiaque (322). — « Alexandre mourut, dit Montesquieu, et toutes les nations furent sans maître. Les fils du roi étaient dans l'enfance ; son frère Arrhidée n'en était jamais sorti; sa mère Olympias n'avait que la hardiesse des âmes faibles, et tout ce qui était cruauté était pour elle du courage ; Statyra, Roxane[1], Eurydice, sa sœur, étaient perdues dans la douleur ; tout le monde dans le palais savait gémir, et personne ne savait régner. Les capitaines d'Alexandre levèrent donc les yeux sur son trône ; mais l'ambition de chacun fut contenue par l'ambition de tous. »

Alexandre n'avait pas désigné d'héritier pour son vaste empire, qui s'étendait de l'Adriatique à l'Indus, du Pont-Euxin à l'Éthiopie et à la mer Érythrée ; il avait seulement laissé son anneau à Perdiccas. Sa mort fut le signal de la discorde entre ses capitaines, dont les principaux étaient *Antigone*, *Eumène*, *Ptolémée*, *Lysimaque*, *Antipater* et *Perdiccas*. Ce dernier fut proclamé régent pour le petit *Alexandre Aigos*, fils posthume d'Alexandre, et pour *Arrhidée*, frère d'Alexandre, qui furent reconnus rois. Les généraux se partagèrent les satrapies.

Les peuples asiatiques restèrent dans l'obéissance ; la Grèce se souleva et forma une ligue. Antipater, qui gouvernait la Macédoine et la Grèce, marcha contre les révoltés et fut en-

[1] Veuves d'Alexandre.

fermé dans la ville de Lamia en Thessalie, ce qui fit donner à cette guerre le nom de *guerre lamiaque*. Athènes était à la tête de la ligue ; elle dut se rendre (322). Démosthène, qui l'avait animée à la résistance, s'empoisonna au moment où il allait tomber entre les mains des émissaires d'Antipater.

127. Bataille d'Ipsus (301). — La Grèce était soumise. La lutte éclata entre les généraux, qui mettaient en avant, comme prétexte, les intérêts de la famille royale. Dans cette lutte, l'un d'eux provoqua une révolution à Athènes, au cours de laquelle périt le sage *Phocion*. Condamné à boire la ciguë: « Je recommande à mon fils, dit-il, de ne conserver aucun ressentiment de l'injustice des Athéniens. »

Parmi les généraux d'Alexandre, Eumène fut le seul qui resta dévoué à sa famille. Il périt en 316. En 308, quinze ans après la mort d'Alexandre, toute sa descendance avait disparu, assassinée.

A qui allait revenir son héritage? Ptolémée avait l'Égypte; Cassandre, la Macédoine; Lysimaque, la Thrace; Antigone, l'Asie occidentale; Séleucus, ancien lieutenant de Perdiccas, la haute Asie; Perdiccas et Antipater étaient morts. Antigone, qui avait, dans son fils Démétrius Poliorcète, ou le preneur de villes, un des meilleurs officiers de ce temps, crut pouvoir commander aux autres. La guerre recommença. En 301, les rois Lysimaque et Séleucus rencontrèrent Antigone et Démétrius dans la plaine d'**Ipsus**, en Phrygie. Antigone périt. Démétrius, qui avait perdu la bataille par sa faute, s'enfuit. Trois royaumes furent définitivement formés de l'empire d'Alexandre : l'Egypte, la Syrie, la Macédoine.

128. L'Égypte et les Lagides. — Ptolémée, fils de Lagus, avait été le plus sage en se contentant de l'Égypte, qu'il avait eue à la mort de son maître. Il ne se mêla pas aux querelles de ses compagnons, si ce n'est pour défendre l'Égypte contre Perdiccas, Antigone et Démétrius. Il fut le fondateur de la dynastie des *Lagides*, qui dura de l'an 323 à l'an 30 avant Jésus-Christ. Les trois premiers règnes de cette dynastie élevèrent l'Égypte à un haut degré de puissance ; la décadence vint ensuite.

Le premier Ptolémée, **Ptolémée Soter**, se fit sacrer à Memphis selon les anciens rites, porta le *pschent*, ou diadème des anciens Pharaons, fut comme eux le fils du Soleil et protégea la religion nationale. Il introduisit seulement le culte de Sérapis, que les Égyptiens adorèrent comme Osiris, et les Grecs comme Hadès.

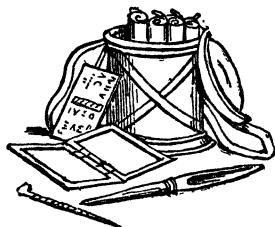
Tout en respectant les mœurs et les préjugés des Égyptiens, il resta Grec, administra à la manière grecque et contribua ainsi au développement de l'influence grecque dans le pays. Sa capitale fut *Alexandrie*, dont il fit une ville splendide et le centre de la civilisation hellénique.

Son fils, **Ptolémée II Philadelphe**, sut se créer des ressources considérables, au moyen desquelles il augmenta son armée et sa marine. Les Romains et les Carthaginois, qui étaient au début de leur longue rivalité, recherchèrent son alliance. Il fonda de nombreuses colonies.

Ptolémée III Evergète voulut marcher sur les traces du conquérant Ramsès II. Il pénétra avec ses armées en Éthiopie et jusqu'aux frontières de la Bactriane. La décadence commença avant sa mort. Depuis lors, l'histoire des Ptolémées ne nous présente que séditions, intrigues de palais, crimes domestiques. A la faveur de ces désordres, les Romains, qui convoitaient un pays si riche, intervinrent en Égypte. La reine Cléopâtre en fut le dernier souverain. En l'an 30 avant Jésus-Christ, l'Égypte était déclarée province romaine.

129. Alexandrie. — **Alexandrie**, fondée en 332 par Alexandre, entre le lac Maréotis et la mer Méditerranée, dans une position des plus favorables pour devenir le point de contact entre les Grecs et les Égyptiens, fut à la fois un port important et une place forte contre les Carthaginois. Commencée sur un plan régulier par Alexandre, elle fut terminée par le premier Ptolémée. La salubrité et la fraîcheur de son climat y attirèrent une nombreuse population. Elle renfermait de beaux monuments, dont l'un, le *Sérapeum*, temple en l'honneur du dieu Sérapis, était placé par un ancien au-dessus du Capitole.

Mais ce qui a fait surtout la gloire d'Alexandrie, c'est le rôle qu'elle joua dans le développement des lettres, des sciences et des arts. Deux immenses collections de livres furent formées au *Muséum* et au *Serapéum*, contenant les originaux ou les copies et les traductions en langue grecque de tous les ouvrages connus. Ptolémée Philadelphe fit faire par soixante-dix Juifs hellénistes la traduction en grec de la Bible connue sous le nom de *Version des Septante*. Les lettrés et les savants les plus illustres, appelés de tous les pays, attirèrent à leurs leçons jusqu'à 14 000 étudiants.

Le port d'Alexandrie devint le centre du commerce entre l'Asie, l'Afrique et l'Europe. Les marchandises de l'Arabie et de l'Inde affluaient sur ses quais, à côté des denrées de l'Afrique centrale et des produits de l'industrie alexandrine. Les tissus de laine, de coton, de lin, les ouvrages en ivoire et en bois précieux, le verre, le papyrus, les parfums étaient des objets d'exportation.

Livre ancien renfermé dans une boîte ronde. A l'intérieur, les volumes, c'est-à-dire les feuillets roulés. — A côté du livre, des tablettes, en avant un calamus, roseau taillé, servant à écrire avec de l'encre. — Et au premier plan, un style ou poinçon avec lequel on traçait l'écriture sur des tablettes enduites de cire.

130. La haute Asie et les Séleucides. — Séleucus fonda dans la haute Asie un empire qui dura de l'an 312 à l'an 64 avant Jésus-Christ. Il avait essayé d'y joindre jusqu'à la satrapie de l'Inde. Mais, arrivé à un affluent de droite du Gange, il rencontra le roi *Sandrocotos*, qui avait fondé là un vaste empire, et il dut renoncer à étendre sa domination au delà de l'Indou-Kousch. Maître d'un grand nombre de peuples, de mœurs, de religions et d'intérêts bien différents, ce fut pour lui une tâche difficile de les maintenir sous un même sceptre. Il s'efforça de diminuer l'autorité des satrapes, en portant leur nombre à soixante-douze. Il donna une vive impulsion au commerce et fonda un grand nombre de villes.

entre autres *Séleucie* et *Antioche*, qui furent considérées comme les capitales de l'empire.

La décadence commença aussitôt après sa mort. Sous ses successeurs, Antiochus Ier et II, la *Bithynie*, la *Galatie*, les royaumes de *Pergame*, de *Parthie*, de *Bactriane*, secouèrent le joug des Séleucides. **Antiochus III** arrêta un moment cette décadence et montra une grande activité. Il renouvela avec le petit-fils de Sandrocotos l'alliance qu'avait jadis conclue Séleucus Ier. Il reçut le titre de Grand Roi au retour d'une expédition en Arabie. Mais il se faisait illusion sur la solidité de sa puissance. « De quel droit le Sénat s'occupe-t-il de l'Asie, lorsque je ne me mêle pas de l'Italie ? » répondit-il aux ambassadeurs de Rome, qui lui ordonnaient de rendre ce qu'il avait enlevé à l'Égypte et à la Macédoine à la faveur des minorités et des troubles. « Héritier du Grand Roi, l'Asie est à moi, et les anciennes possessions de Lysimaque en Europe m'appartiennent comme héritier de Séleucus. Quant à l'Égypte, j'ai plus qualité que Rome pour veiller à ses intérêts, car son roi épousera ma fille. » Antiochus profita des embarras de Rome à cette époque, pour se faire des alliés de tous côtés ; il accueillit même à sa cour le plus terrible ennemi des Romains, le Carthaginois *Annibal*. Rome eût été en danger si Antiochus eût été un grand capitaine. Il envahit la Grèce, mais ne sut pas profiter de ses avantages. Il recula devant une armée romaine, et, vaincu à *Magnésie du Sypile*, près de l'Hellespont (189), dut signer « le traité le plus infâme qu'un prince eût jamais fait[1] ». Néanmoins, la Syrie restait encore riche et puissante.

Antiochus IV Epiphane s'abaissa devant un ambassadeur romain jusqu'à dire : « Je ferai tout ce qu'il plaira au peuple romain de m'ordonner. » Il provoqua, par une odieuse persécution contre les Juifs fidèles à leur religion, un soulèvement national en *Judée*. Les fils du grand-prêtre *Mathathias*, les trois frères *Machabées*, se mirent à la tête des adorateurs du vrai Dieu et triomphèrent des Syriens. La

1 MONTESQUIEU.

Palestine, soutenue par Rome, recouvra son indépendance.

Le royaume grandissant des *Parthes* était un danger pour la Syrie. De là une lutte inévitable, où *Mithridate* et ses successeurs eurent l'avantage. Le royaume de Syrie ne fit plus dès lors que s'affaiblir, jusqu'au jour où Rome le réduisit en province romaine (64).

131. La Macédoine et l'Épire. — L'histoire de la Macédoine, après la bataille d'Ipsus, ne nous offre qu'une série de luttes entre la maison d'*Antipater* et celle d'*Antigone*. Dans ces luttes, un rôle brillant fut joué par le roi d'Épire, **Pyrrhus**. De ce pays sauvage et montagneux, arrosé par l'Achéron et le Cocyte, que les Anciens considéraient comme des rivières des Enfers, étaient jadis sorties plusieurs tribus helléniques, entre autres les Thessaliens. Les mœurs des temps héroïques s'y perpétuèrent longtemps. La tribu des *Molosses* devint prédominante, et Pyrrhus fut le plus célèbre de ses rois. Les Macédoniens croyaient retrouver en lui le regard, l'allure d'Alexandre. Antigone avait dit de lui qu'il serait le plus grand des capitaines, pourvu qu'il vieillît. Le Carthaginois Annibal donnait le premier rang à Alexandre, le second à Pyrrhus, et ne s'attribuait à lui-même que le troisième.

Pyrrhus apprit des généraux d'Alexandre l'art de la guerre et les vainquit avec leurs propres armes. Mais, aussi inconstant qu'audacieux, il ne rêvait que nouvelles conquêtes, sans songer à consolider les anciennes. Vainqueur du fils d'Antigone, *Demétrius Poliorcète*, il écouta l'appel des Tarentins et des Syracusains, que menaçaient Rome et Carthage (283). Rome, maîtresse du centre de l'Italie, avait occupé Rhégium et Thurii, vers le sud de la péninsule. Les succès de Pyrrhus en Italie sur les Romains, en Sicile sur les Carthaginois, firent croire à la naissance d'un vaste empire épirote. Mais la fortune changea. Battu par les Romains, Pyrrhus revint en Grèce (275). En 212, malgré les efforts d'*Archimède*, aussi grand citoyen que grand savant, Rome s'empara de Syracuse. Tarente était en son pouvoir depuis 272.

Pyrrhus poursuivit jusque dans le Péloponèse *Antigone Gonatas*, fils de Démétrius, qui s'était fait proclamer roi en Macédoine. Il échoua devant Sparte. Au siège d'Argos, ses éléphants jetèrent le désordre dans son armée. Lui-même fut frappé à la tete par une tuile, que lui lança une vieille femme du haut d'un toit. Un soldat lui coupa la tête. Antigone versa des larmes sur lui et fit brûler honorablement son corps (272) La Macédoine appartint dès lors sans conteste à Antigone, qui, pendant les quarante-trois ans de son règne, s'efforça de soumettre la Grèce.

En 279, une invasion terrible avait menacé ce pays. Des tribus gauloises avaient envahi et saccagé l'Illyrie, la Macédoine et la Thrace. En 279, une partie d'entre elles tournèrent les Thermopyles et parvinrent au temple de Delphes, qu'elles pillèrent. Un orage violent leur fit craindre la fureur du dieu. Les Grecs profitèrent de leur panique pour les accabler sous d'énormes rochers, qu'ils lancèrent sur eux du haut du Parnasse. Plus de trente mille Gaulois périrent; leur chef, ou *brenn*, se tua.

RÉSUMÉ

126. Guerre lamiaque — Alexandre n'avait pas désigné d'héritier Sa mort fut le signal de la discorde entre ses capitaines, dont les principaux étaient *Antigone*, *Eumène*, *Ptolémée*, *Lysimaque* *Antipater* et *Perdiccas*. La Grèce se souleva Antipater marcha contre elle et fut enfermé à *Lamia*, en Thessalie ; mais bientôt Athènes dut se rendre, et Demosthène s'empoisonna.

127. Bataille d'Ipsus (301). — La Grèce soumise, la lutte éclata entre les généraux d'Alexandre. En 301, la bataille d'**Ipsus** eut pour resultat la formation définitive de trois royaumes : l'Egypte, la Syrie et la Macédoine.

128. L'Egypte et les Lagides — Les trois premiers rois de la dynastie des Lagides (323-30 av. J.-C.), fondée par **Ptolémée,** fils de Lagus, élevèrent l'Egypte à un haut degre de puissance; la decadence vint ensuite. En l'an 30 avant Jésus-Christ, l'Egypte fut déclarée province romaine

129. Alexandrie. — Fondée en 332 par Alexandre, entre le lac Mareotis et la Méditerranée, Alexandrie devint le point de

contact entre les Grecs et les Egyptiens, un port important et une place forte contre les Carthaginois. Ce qui fait surtout sa gloire, c'est le rôle qu'elle joua dans le développement des lettres, des sciences et des arts. On y avait rassemblé la plus riche bibliothèque de l'antiquité, qui fut malheureusement détruite dans un incendie, et dont les trésors furent perdus pour toujours

130. La Haute-Asie et les Séleucides. — **Séleucus** fonda dans la Haute-Asie un empire qui dura de l'an 312 à l'an 64 avant Jésus-Christ. La décadence commença aussitôt après sa mort, arrêtée un moment seulement par **Antiochus III,** le grand Roi. En 64, Rome fit du royaume de Syrie une province romaine.

131. La Macédoine et l'Epire. — Dans les luttes continuelles de la maison d'Antipater et de celle d'Antigone, un rôle brillant fut joué par le roi d'Epire, **Pyrrhus.** Après la mort de ce prince aventureux, la Macédoine appartint sans conteste à Antigone Gonatas, qui s'efforça pendant tout son règne de soumettre la Grèce.

QUESTIONNAIRE

126 Alexandre avait-il désigné son successeur? — Quels étaient ses principaux capitaines? — Qu'appelle-t-on guerre lamiaque? — 127 Quel fut le résultat de la bataille d'Ipsus? — 128 Quelle dynastie fonda Ptolémée? — Que savez-vous des trois premiers Ptolémées? — 129. Par qui avait été fondée Alexandrie? — Qu'est-ce qui a fait la gloire de cette ville? — 130 Quels furent les rapports entre Seleucus et Sandrocotos? — Où Antiochus III fut-il vaincu? — Quel peuple Antiochus IV persécuta-t-il? — 131. Qui joua un rôle brillant dans les luttes de la Macedoine?

CHAPITRE XXV

FIN DE L'INDÉPENDANCE GRECQUE

132. Luttes intestines en Grèce. — La Grèce aurait pu mettre à profit la sanglante rivalité des successeurs d'Alexandre ; mais pour cela il eût fallu que les différentes cités s'unissent entre elles ; or elles n'avaient pas même su maintenir la concorde entre leurs citoyens. Toutes les villes étaient partagées entre la *faction des riches* et la *faction des pauvres*, qui s'arrachaient tour à tour le pouvoir. A cette lutte se rattache celle de la **ligue étolienne** et de la **ligue achéenne**.

En *Étolie*, petit pays montagneux situé au sud de l'Épire et de la Thessalie, les habitants avaient formé une ligue, à laquelle s'adjoignirent plus tard la Béotie, une partie de la Thessalie et un certain nombre de cités grecques. Cette ligue s'appuya partout sur l'élément démocratique et partout se montra disposée à soutenir les réclamations du parti populaire.

A une époque fort ancienne, l'*Achaïe*, étroite bande de terre située au sud du golfe de Corinthe, avait vu également la naissance d'une ligue. Vers 280, les Achéens reformèrent l'ancienne confédération. « Non seulement, dit Polybe, ils vivent dans l'union fédérale et fraternelle, mais ils obéissent à des lois semblables, emploient les mêmes poids, les mêmes mesures et les mêmes monnaies, comme ils ont les mêmes magistrats, les mêmes conseillers et les mêmes juges. » Dans la seconde ligue achéenne, comme dans la première, le parti aristocratique dominait. Elle ne pouvait donc manquer d'entrer en lutte avec la ligue étolienne.

133. Puissance de la ligue achéenne. — La ligue achéenne devint puissante du jour où elle eut à sa tête **Aratus** de Sicyone. C'était un homme généreux, cherchant le bien public avant le sien propre, un ennemi implacable des tyrans. Il ne pensa qu'à affranchir le Péloponèse de la domination de la Macédoine et à faire entrer dans la ligue toutes les cités du pays. Il s'empara de Corinthe, que le roi de Macédoine appelait *les fers de la Grèce*. Les tyrans du Péloponèse durent se retirer. La ligue achéenne reçut de nombreuses adhésions.

134. Révolution à Sparte. — Cependant une révolution éclatait à **Sparte**. Le roi *Agis*, ayant voulu, pour rétablir la discipline de Lycurgue, refaire un partage des terres et admettre au rang des citoyens des hommes de la classe populaire, vit se déchaîner contre lui les passions aristocratiques. Il fut condamné à mort par les éphores. Sa mère et son aïeule furent étranglées auprès de lui. Ses projets furent repris par le fils de son rival, le roi *Cléomène*, qui avait autant de grandeur d'âme et de simplicité que lui. Cléomène avait été l'élève du fondateur du stoïcisme, Zénon de Citium. Le pre-

mier, il mit en commun tout ce qu'il possédait. Le parti démocratique l'emporta dans le Péloponèse, malgré les efforts d'Aratus, qui eut la funeste idée de combattre sa propre politique en décidant les Achéens à appeler à leur secours le roi de Macédoine, *Antigone Doson*. Celui-ci fut vainqueur à *Sellasie* (222) et entra sans combat à Sparte.

La Grèce retombait sous le joug des Macédoniens.

135. Prépondérance de la Macédoine en Grèce. — Le successeur d'Antigone, *Philippe V*, quoique à peine sorti de l'adolescence, était prudent et habile. Chef de la confédération hellénique, aucun roi, dit Polybe, n'était plus aimé que lui.

Rome était alors au plus fort des guerres puniques. En 216, elle fut vaincue à Cannes par le Carthaginois Annibal. Philippe, qui craignait son ambition, jugea l'occasion favorable pour rompre avec elle et prévenir ses empiètements dans le monde hellénique. Les Grecs étaient d'avis qu'il intervînt. « Evidemment, disait l'un d'eux, le vainqueur, quel qu'il soit, ne s'en tiendra pas à la conquête de l'Italie et de la Sicile. L'intérêt de tous, et surtout de Philippe, est de prévenir ce danger. Il y parviendra si, au lieu d'affaiblir la Grèce et de l'abandonner aux attaques du dehors, il veille sur elle comme sur lui-même, comme sur son bien et son domaine [1]. »

Philippe conclut un traité d'alliance offensive et défensive avec Annibal. Le résultat de la lutte entre Rome et Carthage allait donc être pour lui de grande conséquence. Mais il ne fut pas à la hauteur de sa tâche. Rome sut diviser les Grecs. Puis, victorieuse d'Annibal à Zama en Afrique (202), elle déclara la guerre à Philippe. Les Étoliens et les Achéens, qui reprochaient à celui-ci d'avoir fait empoisonner Aratus, prirent le parti de Rome. Il fut vaincu à *Cynoscephales* (197). C'était la fin de la prépondérance de la Macédoine en Grèce.

136. Chute de la Grèce. — Les Grecs crurent que Rome leur rendait la liberté. Dans leur joie enthousiaste, ils étouffèrent presque *Flamininus*, qui proclamait cette liberté

[1] POLYBE.

mensongère aux jeux isthmiques. Ils ne devinèrent pas son dessein caché. Rome le révélait pourtant en laissant à Sparte un tyran qui devait paralyser les efforts des Achéens, tandis qu'en n'abattant pas entièrement Philippe elle empêchait les Étoliens de devenir trop puissants.

La défaite d'Antiochus de Syrie à *Magnesie* précipita la chute de la Grèce. Ses alliés, les Étoliens, furent ruinés par une contribution de guerre. *Philopœmen*, le dernier des Grecs, retarda la chute des Achéens. Imitateur d'Épaminondas, la simplicité, le patriotisme, étaient ses vertus dominantes. Grand homme de guerre, il enflamma le courage des Achéens et accrut considérablement leur puissance. Mais, une révolte ayant éclaté à Messène contre la ligue, il tomba aux mains des ennemis, qui le condamnèrent à boire la cigue (183). Il avait soixante-dix ans. Sa mort fut vengée par les Achéens, mais leur rôle était fini.

Philopœmen, d'après la statue moderne de Rude (Louvre)

La Macédoine seule pouvait encore quelque chose pour l'indépendance de la Grèce. *Persée*, qui avait succédé à Philippe, était habile et énergique. Il tint tête à Rome pendant deux ans. Enfin *Paul-Émile*, le meilleur général de Rome, le vainquit à *Pydna* (168), après une bataille terrible. Persée dut marcher derrière le char de son vainqueur. En 152, la Macédoine fut réduite en province romaine.

La terreur régna en Grèce. Des supplices et la déportation punirent ceux qui avaient pris parti contre Rome. Corinthe, la plus riche des villes grecques, fut brûlée et pillée. En 146, la Grèce subit le sort de la Macédoine.

Mais, si Rome vainquit la Grèce par les armes, la Grèce

triompha de ses farouches vainqueurs par sa civilisation. Dans les arts, dans les lettres, dans la philosophie, les Romains devinrent les disciples des Grecs. Rome tombée, c'est encore l'hellénisme qui, après le christianisme, eut la part la plus grande dans la formation de la civilisation moderne.

RÉSUMÉ

132. Luttes intestines en Grèce — Toutes les villes grecques étaient partagées entre la *faction des riches* et la *faction des pauvres*. A cette lutte se rattache celle de la **ligue étolienne** et de la **ligue achéenne.** La première s'appuya sur l'élément démocratique, dans la seconde domina le parti aristocratique.

133. Puissance de la ligue achéenne — La ligue achéenne devint puissante avec **Aratus** de Sicyone, qui ne chercha qu'à arracher le Péloponèse à la domination macédonienne.

134. Révolution à Sparte. — Le parti démocratique l'emportant à Sparte avec Cléomène, Aratus appela le roi de Macédoine, *Antigone Doson*, et la Grèce retomba sous le joug de la Macédoine (222).

135. Prépondérance de la Macédoine en Grèce. — Rome était au plus fort des guerres puniques. Après la défaite des Romains à Cannes, Philippe V, roi de Macédoine, s'allia avec Annibal. Victorieuse, Rome attaqua Philippe et le vainquit (197). Le consul Flamininus proclama aux Jeux Isthmiques la liberté de la Grèce.

136. Chute de la Grèce. — Les Grecs crurent que Rome leur rendait la liberté. Elle les laissa se déchirer. En 152, elle réduisit la Macédoine en *province romaine* et, en 146, ce fut le tour de la Grèce. Malgré cela, l'hellénisme eut une influence prépondérante sur le monde romain.

QUESTIONNAIRE

132. La Grece etait-elle unie? — Qu'est-ce que la ligue etolienne et la ligue acheenne? — 133 Que fit Aratus? — 134. Quelle revolution avait eclaté à Sparte? — Quel parti funeste prit Aratus? — 135 Quel etait le caractere de Philippe V? — Avec qui s'allia-t-il? — Ne fut-il pas vaincu par Rome? — 136. Rome rendit-elle la liberté à la Grece? — Qu'est-ce que Philopœmen? — Quel fut le vainqueur de la Macedoine? — En quelle annee la Grece fut-elle reduite en province romaine?

HISTOIRE GRECQUE

L'Hellas

Origines et temps héroïques.

L'Hellas. Géographie. — Petite péninsule montagneuse et très découpée — Climat et productions variés : chevaux, pâturages, riz, coton, olivier, etc.

Race. — Race aryenne : *Pelasges Hellènes* (Deucalion). — Établissement des Doriens en Thessalie, des Ioniens en Asie-Mineure ; des Achéens et des Éoliens dans le Péloponèse.

Influence phénicienne. — Influence dont le souvenir est transmis par des légendes : art de la navigation, civilisation. — *L'Attique* et *Cecrops*, *Argos* et *Danaus* ; *Thebes* et *Cadmus*, le *Peloponese* et *Pélops*

Religion primitive de la Grèce. — Monothéisme : *Zeus* ; polythéisme : *forces de la nature* — Divinités : Aphrodite, Héraclès (Hercule), etc — Culte d'Apollon

Temps héroïques. — *Minos* — Légendes des héros : *Thésée*, *Œdipe*, *Persée*, *Bellérophon*, **Héraclès.**

Expéditions. — *Expédition des Argonautes* : Jason, Hercule, Thésée, etc., sur l'*Argo* (la Toison d'Or, Médée) — *Guerre des Sept Chefs contre Thèbes* : Étéocle et Polynice. — *Guerre de Troie* (Iliade et Odyssée d'Homère) Pâris et Hélène — Siège de Troie : Agamemnon, Achille, Ulysse etc — Hector Priam — Prise de Troie

Invasions des Thessaliens et des Doriens. — Établissements en *Thessalie* et en *Doride* — Invasion des Doriens dans le Péloponèse (Héraclides). — Défaite des Achéens — *Stenikleros*, *Sparte*, *Argos*

Colonies. — Colonies éoliennes, ioniennes et doriennes de l'Asie-Mineure

Civilisation et religion.

État social. — Absence de castes — Royauté héréditaire : *pouvoir absolu*, non despotique — Nobles, hommes libres et esclaves — Devins et prêtres (roi premier pontife)

Mœurs. — Mœurs simples. — Lois de la famille fondées sur la religion : Passion pour les exercices du corps et les beaux arts.

Arts et Sciences. — Peuple d'agriculteurs et de pasteurs — Travail des métaux (bronze, cuivre) — *Grandes villes* : Athènes, Thèbes, Lacédémone, Mycènes. — Pas encore de sculpture — Naissance de la musique — Médecine (Esculape) — Navigation sur les côtes.

Religion. — *Théogonie* d'Hésiode : le Chaos, la Terre, etc. — Empire souverain de *Zeus*, les douze grands dieux de l'Olympe — **Culte** : encore barbare ; sacrifices humains, libations — Croyance à l'immortalité.

Culte des morts. — *Démons* ou *héros* — Culte domestique : feu sacré. — Droit d'aînesse (exclusion des filles). — Morale domestique

Divination. Oracles. — Phratries, tribus, cités. — Les devins : présages, oracles [Dodone (Zeus), Delphes (la Pythie)]. — La religion lien des associations : phratries (groupes de familles), tribus (groupes de phratries) ; cités.

Sparte et la Laconie

Sparte et Lycurgue. Constitution de Sparte.

Laconie Sparte. — Situation.
Fondation de Sparte. — Conquête de la Laconie par les Doriens — Gouvernement de Sparte . deux rois
Lycurgue. — Régence de Lycurgue à Sparte (*Charilaos*). — Voyage en Crète. — Lycurgue réformateur (820).
Réforme politique. — Organisation du gouvernement. — Deux rois, vingt-huit sénateurs ou gérontes; assemblée mensuelle des citoyens. — Les éphores. — Partage des terres.
Etat social. — Peuple de *soldats: Doriens* — Industrie et commerce *Périèques.* — Culture des terres *Hilotes.*
Education de la jeunesse. — L'enfant appartient à l'Etat dès sa naissance — Sacrifice des enfants trop faibles (le Taygète). — Education en commun (7 ans) — Soldat (17 à 60 ans) (repas commun, laconisme) — Courage militaire (première vertu). — Disparition de Lycurgue.
Guerres de Sparte. — Invasion de la Messénie. — Défaite d'*Aristodème* — 2ᵉ guerre Aristomène et Tyrtée. — Défaite d'Aristomène à Ira. — Domination de Sparte sur le Péloponèse — Au VIᵉ siècle, Sparte occupe le premier rang, en Grèce.

L'Attique et les Athéniens

Athènes : Solon et Pisistrate.

Géographie. Origines. — Péninsule peu fertile — Insuffisance des ressources agricoles ; développement du commerce. — Population d'origine pélasgique et éléments étrangers.
Royauté et Archontat. — Confédérations (12) de *Cécrops* — *Athènes* et *Thésée* (Panathénées) — Les *Eupatrides* (nobles). — Codros, dernier roi — Remplacement de la royauté par l'*Archontat* (1, puis 9 archontes). — Réclamations du peuple — *Dracon* et la loi pénale. — Tentative de Cylon.
Solon (594) — Reprise de Salamine. — Pacification . *Epiménide.*

Constitution d'Athènes.

Réformes. — *Sociales* · réduction des dettes — *Politiques* quatre classes de citoyens. — Assemblées du peuple (agora) — Gouvernement des archontes — Création d'un sénat et réorganisation de l'Aréopage. — Limitation de la puissance paternelle. — Education familiale, puis commune. — Encouragements à l'agriculture, au commerce et à l'industrie — Accueil des étrangers
Pisistrate et les Pisistratides. — Gouvernement de Pisistrate. — Hipparque et Hippias, ses fils. — Meurtre d'Hipparque (Harmodios et Aristogiton) — Chute d'Hippias (510) et des Pisistratides. — Triomphe de la démocratie. — *Clisthènes.* — Division du peuple en dix tribus; Sénat; tirage au sort des magistrats ; ostracisme.

La Grèce du VIIIe au Ve siècle

Institutions. Poésie.

Mystères et oracles. — *Mystères d'Eleusis* (Deméter et Cora) — *Oracle d'Apollon* à Delphes — Héra et Athêna (Parthenon) — Aphrodite. — Bacchus-Dyonisos. — **Amphictyonies** (associations politiques et religieuses). — Droit des gens — **Jeux publics** : *Olympiques* (Zeus, 776) ; *Olympiades*, *Pythiques* (Apollon), *Neméens* (Hercule) ; *Isthmiques* (Neptune).

Poésie. — Poèmes *homériques*, poèmes d'*Hésiode*. — Poésie *lyrique* (Pindare) et poésie élégiaque (*Theognis*, *Solon*) — Tragédie (Thespis).

Expansion de la Grèce. Colonies grecques.

Origines. — Extension du commerce de Milet, Phocée, etc., au delà des îles de la mer Egée et de l'Hellade.

Colonies du Pont-Euxin. — Fondation par les Milésiens (VIIe siècle) — 80 colonies — Fondation de *Byzance* (657). — En Thrace : Potidée, la Chalcidique.

Colonies d'Afrique. — Fondation de *Naucrâtis* par les Milésiens et de *Cyrène* par les *Minyens*.

Colonies d'Italie. Sicile et Grande-Grèce. — Fondation de *Corcyre* et d'*Epidamne*, de *Naxos*, de *Syracuse*, de *Selinonte*, d'*Agrigente* (Sicile), de *Cumes*, de *Rhegion*, de *Sybaris*, de *Locres*, etc. (Italie méridionale).

Colonies de Gaule et d'Espagne. — Fondations des *Phocéens* : *Marseille* etc. (Gaule), *Tartessos* (Espagne).

La Grèce et la Perse. Guerres médiques (500-449).

Première guerre (492-490). **Cause** : Révolte de l'Ionie (Milet) — Prise et incendie de *Sardes*. — Prise de Milet. — Expédition de *Mardonius* : échec du mont Athos (490). — Victoire de Miltiade sur les Perses à **Marathon** (490). — Son échec à Paros — Disgrâce et mort de Miltiade.

Aristide et Thémistocle. — Aristide et Thémistocle au pouvoir — Justice d'Aristide — Ambition de Thémistocle. — Exil d'Aristide — Fondation d'une confédération hellénique.

Deuxième guerre (480-479). **Les Thermopyles.** — Alliance de Xerxès avec les Carthaginois — Invasion de la Thessalie (480) — Bataille des **Thermopyles** (Léonidas et ses 300 Spartiates). — Défaite de Xerxès à *Salamine* (Thémistocle), à *Platée* (Pausanias) et à *Mycale* (479) (Xantippe).

Hégémonie d'Athènes. Fin des guerres médiques (479-449). — Lutte entre Athènes et Sparte pour la prépondérance. Administration, puis bannissement de Thémistocle. — Trahison de Pausanias — *Confédération ionienne* (Aristide) — Succès de *Cimon* — Exil, puis rappel et mort — Fin des guerres médiques — *Traité de Cimon* (449) — Indépendance de l'Ionie.

Suprématie d'Athènes

Périclès.

Périclès. — Fils de Xantippe. — Education sérieuse par le commerce avec les philosophes (Zenon, Anaxagore). — Periclès, chef de la démocratie athénienne (449-429).

Périclès et son siècle.

Modifications dans la constitution d'Athènes — Aréopage : simple cour de justice ; attribution au peuple des droits des archontes et du Sénat — Développement de la charge des *Héliastes*. — Extension des salaires.

Périclès au pouvoir. — Bannissement de Thucydide (444), rival de Périclès — Périclès, stratège : vie simple, probité, etc.

Puissance croissante d'Athènes. — Athènes fortifiée (Pirée) et souveraine sur la mer Egée — Réduction de *Samos* par Periclès (439) — Expansion *clérouques* — Agrandissement et embellissement d'Athènes : théâtres : le Parthenon, etc. — Attaques contre Periclès (Aspasie, Phidias).

Littérature. — **Histoire :** Herodote, Thucydide. — **Philosophie :** Anaxagore. — **Poésie :** Eschyle, Sophocle, Euripide

Hégémonie de Sparte, puis de Thèbes

Guerre du Péloponèse (431-404).

Causes de la guerre : Jalousie entre Doriens et Ioniens. — Affaire de Corcyre (433)

Alliances. — *Sparte*, cités du Péloponese et la Macedoine ; *Athenes*, les îles et la Thrace.

Guerre de Dix Ans (431-421). — Ravage de l'Attique et du Péloponèse — Peste d'Athenes — Mort de Péricles. *Cleon* et *Brasidas* — *Paix de Nicias* (421).

La guerre sous Alcibiade (419-413). — Alcibiade et Nicias — Expedition malheureuse de Nicias. — Alcibiade et Lamachos en *Sicile* — Procès d'Alcibiade et mort de Nicias

Chute d'Athènes. — Fuite, puis rappel d'Alcibiade. — Gouvernement des Cinq Mille — Victoire de Lysandre sur les Atheniens à l'embouchure de l'*Ægos Potamos*. — Prise d Athenes (404) — Suprematie de Sparte

Hégémonie de Sparte.

Affaires intérieures. — Gouvernement oligarchique des *Trente* — Prise du *Pirée* par Thrasybule et les bannis : retablissement de l'ancienne constitution — Mort de Socrate (469-399), fondateur de la philosophie. — *Memoires de Xénophon* — *Dialogues de Platon*. — Alcibiade, Platon, disciples de Socrate.

Retraite des Dix Mille. — Secours à Cyrus contre les Perses — Bataille de *Cunaxa* (401) — *Xénophon* et la retraite des Dix Mille (399) (*Anabase*)

Affaires intérieures. — Coalition contre Sparte. — Défaite des coalisés par *Agésilas* à *Coronée* (394) — Victoire navale de *Conon* à Cnide — *Traité d'Antalcidas* (387). — L'Asie-Mineure abandonnée à la Perse.

Puissance de Thèbes.

Pélopidas et Epaminondas. — Occupation de Thebes. — Pélopidas. — Succes d'Épaminondas à *Leuctres* (371) — Mort de Pelopidas (363). — Invasion du Péloponèse par Epaminondas — Victoire et mort à Mantinée (362). — *Paix* : Partage de la domination grecque entre Athènes, Sparte

La Sicile. Syracuse et Denys le Tyran

Denys le Tyran. — Denys s'empare de la tyrannie à Syracuse (406). — Expulsion des Carthaginois. — Maître de la Sicile, il s'avance en Italie et soutient Sparte contre Athènes. — Vie misérable de Denys. Damoclès. — Impuissance de son fils *Denys le Jeune* à Syracuse. — Nouveaux désordres à Syracuse. — Conquête romaine.

La Macédoine sous Philippe et Alexandre le Grand (360-323)

La Macédoine.

Situation : Entre l'Adriatique et le Pont-Euxin, du Danube à la Thessalie. — *Origines. Macédoines.*

Premiers rois. — Alexandre Ier, *philhellène*. — Archelaus appelle *Euripide* et *Zeuxis.*

Philippe II (360-336) et Démosthène.

Philippe II. — Avènement de Philippe (360). — Plan de gouvernement : unité de la Macédoine et suprématie sur les cités grecques pour les entraîner contre les Perses. — La *phalange macédonienne.* — Philippe aux Thermopyles.

Démosthène. — Opposition à l'ambition de Philippe (Les *Philippiques* et les *Olynthiennes*). — Succès de Philippe en *Chalcidique* (Olynthe).

Chéronée. — Prétexte de la guerre. Victoire de Philippe à *Chéronée* (338). — Occupation de Thèbes et *paix de Démade* (338). — Assassinat de Philippe (336).

Alexandre le Grand (336-323).

Débuts d'Alexandre. — *Portrait* : 20 ans, qualités naturelles, éducation physique, morale, intellectuelle développée (*Aristote*). — Destruction de *Thèbes*.

Conquête de l'Asie-Mineure. — Alexandre et *Darius III* Codoman. — Victoire du *Granique* (333). — Le nœud gordien.

Chute de l'Empire perse. — Passage du Cydnus. — Défaite de Darius à *Issus*. — Prise de Tyr. — Fondation d'Alexandrie. — Victoire d'*Arbelles* et prise de Suse, Ecbatane. — Conquête définitive.

Suite des conquêtes d'Alexandre. — Orgueil d'Alexandre, complots (Parménion). — Expéditions dans l'*Indou-Kousch*, la *Bactriane*. — Meurtres de Clitus et de Callisthène.

Expédition dans l'Inde (327). Mort d'Alexandre (323). — Descente dans la vallée de l'Indus. — Résistance et défaite de *Porus*. — Rentrée à Babylone (324. *Néarque*) — Mort (323).

Résultats de ses expéditions : Développement des relations commerciales. — Diffusion de la langue et de la civilisation helléniques.

Le génie grec au IVe et au Ve siècle. Lettres, sciences et arts.

Philosophie. — *Platon* (429-347) (Académie. — Dialogues, République, etc.). — *Aristote* (384-322) (les Péripatéticiens). logique, physique, etc. — *Zénon* (360-265) (les Stoïciens). — Épicure (344-270) (Épicuriens : matérialisme). — Le *Scepticisme* : *Pyrrhon*.

Éloquence. — Grands orateurs : *Périclès*, *Démosthène*, Lysias, *Lycurgue*, *Eschine*, etc.

Histoire et géographie. — Histoire : *Polybe* (Guerres Puniques). — Géographie : *Ératosthène*.

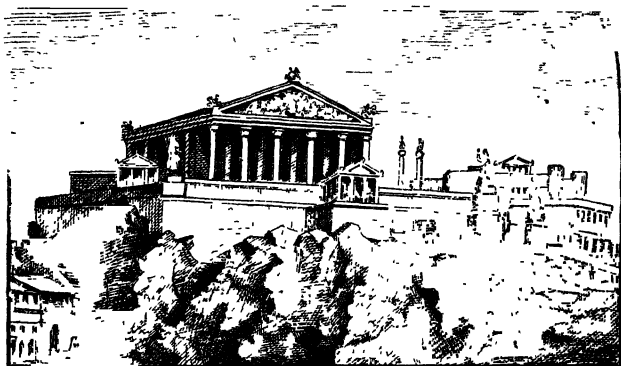
Théâtre et poésie. — Comédie : *Aristophane*, *Ménandre*, successeur d'Aristophane. — Poésie : *Callimaque*, *Apollonius*, *Théocrite*.

Sciences : *Euclide* (géométrie) et *Archimède* (physique et mécanique).

Arts : *Apelle*, successeur de Zeuxis. — Lysippe.

Les Successeurs d'Alexandre

Guerre lamiaque (322 - 301).	**Guerre lamiaque (322).** — Régence de *Perdiccas* sous *Alexandre Aigos* et *Arrhidée*, rois. — Soulèvement de la Grèce. — Reddition d'Athènes (322). Démosthène et Antipater. — Défaite d'*Antigone* et de *Démétrius* par *Lysimaque* et *Séleucus* à **Ipsus** (301). — Partage définitif de l'Empire en trois royaumes : *Égypte*, *Syrie* et *Macédoine* (301).
L'Égypte et les Lagides (323-30).	**Premiers Lagides.** — *Ptolémée*, fondateur de la dynastie (323 à 30). — Embellissement d'Alexandrie — *Ptolémée II :* alliance recherchée par les Romains. — Colonies. — Ptolémée Evergète : expédition en *Ethiopie*. — Décadence des Lagides. — *Cléopatre*. — L'Egypte, province romaine (*Octave*, 30 av. J.-C.). **Alexandrie.** — Importance : monuments, *bibliothèque :* Bible, version des Septante. — Port : centre du commerce.
La Haute-Asie et les Séleucides (312-64).	**Les Séleucides** — *Séleucus*, fondateur de l'empire (312) et *Sandrocotos*. — Réduction de l'autorité des satrapes ; fondation de *Séleucie* et d'*Antioche* — Soulèvement de la Bithynie, de la Galatie, etc., sous Antiochus I et II. — *Antiochus III* et *Annibal*. — Expédition en Grèce ; sa défaite à Magnésie (189). — Antiochus Epiphane et les Juifs ; persécution : Mathathias et les frères Machabées — Indépendance de la Palestine. — La Syrie, province romaine (64 av. J.-C.).
La Macédoine et l'Épire.	**Lutte entre les maisons d'Antipater et d'Antigone.** — *Pyrrhus*, roi des *Molosses*. — Défaite de *Demetrius Poliorcète* — Succès de Pyrrhus en Italie et en Sicile, puis défaite et retour en Grèce (275).—Prise de Syracuse par les Romains (212). — Échec de Pyrrhus devant Sparte ; sa mort au siège d'*Argos* (272). — La Macédoine à *Antigone Gonatas*. — Invasion et défaite des Gaulois (Delphes, 279 av. J.-C.).
Les deux Ligues grecques.	**Luttes intestines en Grèce** — Ligue *Etolienne* (démocratique) et ligue *Achéenne* (aristocratique) **Puissance de la ligue achéenne.** — *Aratus de Sicyone*, prise de *Corinthe*. — Fuite des tyrans du Péloponèse. **Révolution à Sparte.** — Réformes et condamnation à mort du roi *Agis*. — Résistance de l'*aristocratie* — Triomphe du *parti démocratique* avec *Cléomène*. — Alliance d'*Aratus* avec *Antigone Doson*, le vainqueur de *Sellasie* (222) — Soumission de la Grèce à la Macédoine.
Prépondérance de la Macédoine en Grèce.	**Philippe V, chef de la Confédération hellénique.** — Défaite de Rome à *Cannes* (216). — Alliance de Philippe avec Annibal. — Défaite d'Annibal à *Zama* (202) — Défaite de Philippe par les Romains, à *Cynoscéphales*. — Fin de la prépondérance de la Macédoine.
Chute de la Grèce.	**Résistance de la Grèce contre les Romains.** — Liberté illusoire. — Répercussion de la défaite d'Antiochus à Magnésie. — Résistance des Achéens avec *Philopœmen*. Sa mort (183). — Résistance de *Persée* (2 ans), vaincu par *Paul-Emile* à *Pydna* (168). — La Macédoine, province romaine (152). — Terreur en Grèce : incendie et pillage de *Corinthe*. — Soumission de la Grèce (146). Malgré cela, influence de la civilisation grecque sur le monde romain.

Carte de l'Italie

Le Capitole.

Cette restitution représente le Capitole sous l'Empire, à une époque où il était devenu presque semblable à l'Acropole d'Athènes. Le grand temple est celui de Jupiter.

LIVRE III

HISTOIRE ROMAINE

CHAPITRE XXVI

GÉOGRAPHIE DE L'ITALIE

137. Situation géographique de l'Italie. — La civilisation orientale avait, par son influence, provoqué l'essor de la civilisation hellénique. Quand la Grèce décline et tombe, l'**Italie** prend sa place, et **Rome**, après avoir conquis l'Italie, étend son empire jusqu'aux extrémités du monde ancien, dont elle devient la capitale, en attendant qu'une destinée plus haute fasse d'elle la capitale du monde chrétien.

La situation géographique de l'Italie, au centre du bassin de la Méditerranée, et de Rome, au centre de l'Italie, les désignait en quelque sorte pour ce grand rôle.

Au Nord, l'Italie tient à l'Europe centrale, et, à travers le rempart gigantesque des grandes Alpes, qui l'en sépare, des cols nombreux la mettent en communication avec elle; bornée à l'est, au sud et à l'ouest par trois mers méditerranéennes, qui ouvrent, dans toutes les directions, une vaste carrière à l'activité commerciale de ses populations maritimes, elle touche presque, par ses extrémités méridionales, à la Grèce et à l'Afrique.

138. Climats, aspects et productions de l'Italie. — Sous un ciel admirable de pureté et d'éclat, elle offre dans ses diverses parties une rare diversité de *climats*, d'*aspects*, de *productions*. Sur les pentes abruptes des Alpes, dont les sommets neigeux décrivent un arc immense de Savone à Fiume, s'étagent les pâturages alpestres, les sapins et les mélèzes, les noyers et les châtaigniers, les oliviers, les figuiers et les vignes. A leur pied, la vaste et fertile plaine de la Lombardie et de la Vénétie, largement arrosée par l'Adige et surtout par le Pô, qui jette dans l'Adriatique les eaux du lac Majeur et des lacs de Côme et de Garde, produit en abondance, sous son climat tempéré, le blé, le riz, le maïs, l'huile et le vin. A mesure qu'on s'avance vers le midi, apparaissent sur le littoral les arbres des régions subtropicales, lauriers-roses, orangers, citronniers, palmiers, tandis qu'à peu de distance s'élèvent à l'horizon les avant-monts et les sommets de la chaîne de l'Apennin, ici rocheux et arides, là revêtus d'une végétation de plus en plus septentrionale. Le littoral de l'Adriatique est abrupt et inhospitalier, excepté au nord et au sud, où finissent les plaines de Vénétie et de Lucanie; celui de la mer de Ligurie et de la mer Tyrrhénienne, plus éloigné de l'Apennin, ouvre, au fond de ses golfes, de sûrs abris aux navigateurs. Ces contrastes mêmes feraient de l'Italie un pays enchanteur sans la fièvre, qui dévore les populations de ses maremmes [1], et les phénomènes volcaniques, éruptions, tremblements de terre, qui l'ont semée de ruines.

[1] **Maremmes :** terrains marécageux près de la mer.

RÉSUMÉ

137. Situation géographique de l'Italie. — La situation géographique de l'Italie, au centre du bassin de la Méditerranée, et de Rome, au centre de l'Italie, les désignait pour le grand rôle qu'elles devaient remplir

138. Climats, aspects et productions de l'Italie. — L'Italie offre, dans toutes ses parties, une rare diversité de climats, d'aspects et de productions, mais les fièvres règnent sur une partie de son territoire, et les phénomènes volcaniques y sont assez fréquents et dangereux.

QUESTIONNAIRE

137. Quel pays prit la place de la Grece ? — Où est située l'Italie ? — 138. Que produisent les Alpes ? — Et la plaine de la Lombardie et de la Venetie ? — Quel est l'aspect du littoral de l'Adriatique ?

CHAPITRE XXVII

PREMIERS HABITANTS DE L'ITALIE

139. Pélasges. — Au début des temps préhistoriques, l'Italie fut habitée, çà et là, par des tribus de pêcheurs et de chasseurs à demi sauvages. On ne les connaît que par les traces qu'ils ont laissées dans les terrains quaternaires, ossements fossiles, armes et instruments de pierre éclatée ou polie, et on ne sait pas à quelle race ils appartenaient.

Tous les peuples qui vinrent ensuite étaient d'origine **aryenne.**

Selon toute probabilité, ce furent d'abord des tribus **pélasgiques**. Elles étaient étroitement apparentées avec les Pélasges qui avaient peuplé la Grèce, et leur langue, d'où il est à croire que le latin est dérivé, différait peu de la langue grecque. On leur attribue communément ces *murs cyclopéens*, faits de pierres énormes jointes sans ciment par des angles saillants et rentrants, qui subsistent encore aujourd'hui dans les ruines de Norba, à Volterra, en Étrurie, à Arezzo et en tant d'autres lieux.

Deux peuples puissants paraissent être issus des Pélasges d'Italie, les *Tyrrhéniens* et les *Ombriens*. Les Tyrrhéniens se

cantonnèrent dans la vallée de l'Arno. Ils ont donné leur nom à la mer Tyrrhénienne. Les Ombriens fondèrent trois grandes confédérations, la première dans la vallée du Pô, où ils firent, dit-on, de grands travaux de canalisation, la deuxième dans les hautes vallées des deux versants de l'Apennin, où se trouve encore l'Ombrie actuelle, la troisième entre l'Arno et le Tibre, sur le littoral de la mer Tyrrhénienne. Celle-ci refoula vers le Midi les Sicanes et les Sicules, de race ibérienne, qui finirent par chercher un refuge en Sicile.

En même temps d'autres tribus ibériennes, celles des *Ligures*, s'établissaient sur la côte qui a gardé depuis la dénomination de ligurienne, entre le Var et la Macra. C'étaient des montagnards agiles, laborieux, vaillants, jaloux de leur indépendance, que Rome ne devait subjuguer qu'à grand'peine.

140. Étrusques. — Enfin, vers le XI^e^ siècle, arrivèrent les **Rhasenas** ou **Étrusques**. Ils fondèrent un vaste empire, qui embrassa un moment la plus grande partie de la péninsule. Le siège principal de leur puissance fut l'*Étrurie* (*Toscane*), où les Tyrrhéniens, subjugués par leurs armes, paraissent s'être fondus avec eux. Ils étaient gouvernés par l'aristocratie sacerdotale de leurs *Lucumons*. Occupés surtout de travaux utiles, ils creusaient des canaux, détournaient les fleuves, desséchaient les marais, créaient des ports et entouraient de murailles leurs villes bâties sur de hautes collines. Commerçants autant qu'agriculteurs, ils furent les rivaux des Phéniciens sur tous les rivages de la Méditerranée, et pénétrèrent jusque sur les côtes de la Baltique. Ils excellèrent dans les arts décoratifs. On ne compte pas les produits de tous genres de l'art étrusque que les fouilles ont mis au jour. Si leurs vases peints sont imités des Grecs, ils le sont du moins avec une rare habileté. Mais les bronzes, les terres cuites, les bijoux, les ustensiles domestiques, frappent par leur originalité et charment souvent par leur élégance. Les Etrusques remplissaient de ces objets d'art les chambres funéraires de leurs tombeaux, creusés dans le roc, comme ceux des Égyptiens, et ornés de peintures qui représentent des jeux, des combats, des scènes fantastiques.

Leur architecture était massive, mais imposante. Ils apprirent aux Romains le secret, ignoré des Grecs, de la construction des *arcs* et des *voûtes*. Par un étrange contraste, ils unissaient à une extrême gravité un amour immodéré du plaisir; ils traitaient leurs esclaves avec douceur et ils immolaient aux mânes de leurs morts des victimes humaines; c'est à eux que les Romains empruntèrent la coutume des combats de gladiateurs. Ils leur empruntèrent aussi l'*art augural*, c'est-à-dire l'art d'observer et d'interpréter les signes formés par le vol des oiseaux, dans la partie du ciel appelée *temple*, que l'augure avait délimitée avec son bâton, et l'art des *aruspices*, c'est-à-dire celui de lire l'avenir dans les entrailles des victimes. Ce n'est pas sans raison que quelques Pères de l'Église ont fait de l'Étrurie la mère des superstitions romaines.

141. Latins. — Au commencement du VIII^e^ siècle, la puissance des Étrusques était à son déclin. Les diverses tribus de souche ombrienne qui, sous les noms génériques d'*Osques* et de *Sabelliens*, vivaient au sud du Tibre, dans la campagne romaine, et, à l'est de la campagne romaine, sur les deux versants de l'Apennin, s'étaient soustraites à leur domination.

C'étaient d'abord, parmi les *Osques*, les anciens **Latins**, *Prisci Latini*, dans le *Latium*, du Tibre au delà du mont Albain (30 kilomètres), et de Tibur à la mer (53 kilomètres). Les 30 villages qu'ils habitaient étaient autant de petites cités indépendantes; mais un lien religieux les unissait, et ils s'assemblaient tous les ans pour offrir sur le mont Albain, près d'*Albe la Longue*, ou à *Lavinium*, des sacrifices communs à leur dieu principal, *Jupiter Latin*. Peuple d'agriculteurs, aux mœurs simples et honnêtes, ils adoraient aussi *Saturne*, le semeur, inventeur de l'agriculture, ainsi que *Picus* et *Faunus*, dont la tradition mythologique faisait leurs premiers rois.

Autour du Latium primitif étaient les *Èques*, les *Herniques*, les *Volsques* et les *Aurunces*, tous compris par les Romains sous la dénomination générale de Latins.

Parmi les *Sabelliens*, la peuplade la plus puissante était celle des **Sabins**, rudes montagnards adonnés à la vie patriar-

cale, animés d'un vif esprit d'indépendance. Ils s'étendirent rapidement, grâce à l'institution du *printemps sacré*, qui, pour accomplir un vœu prononcé en un moment d'épreuve, vouait aux dieux infernaux tout ce qui devait naître au printemps suivant. La génération ainsi vouée, parvenue à l'âge adulte, était envoyée au loin, « comme un essaim d'abeilles », fonder un nouveau peuple. De ces printemps sacrés sortirent les *Marses*, les *Samnites*, etc. Les Sabins adoraient *Sancus*, le *Soleil*, *Minerve*, *Quirinus*.

A tous ces peuples il faut ajouter les *Grecs*, dont les nombreuses colonies formèrent, dans le sud de l'Italie, la *Grande Grèce*. Métaponte, Syracuse, Sybaris, Crotone, Tarente, etc., devinrent célèbres par leur civilisation brillante. Elles donnèrent naissance à des philosophes, à des législateurs, qui exercèrent une influence profonde sur leur temps.

RÉSUMÉ

139. Pelasges. — L'Italie fut d'abord habitée par des tribus de pêcheurs et de chasseurs à demi sauvages. On ne sait à quelle race ils appartenaient. D'origine aryenne, les peuples qui vinrent ensuite étaient probablement des Pelasges et leur langue, d'où le latin est dérivé, sans doute, différait peu du grec. C'est d'eux que descendirent probablement les Tyrrhéniens et les Ombriens.

140. Etrusques. — Vers le XI^{e} siècle arrivèrent les Rhasenas ou Etrusques, qui fondèrent un vaste empire. Commerçants et agriculteurs, ils excellèrent aussi dans les arts décoratifs.

141. Latins. — Au commencement du VIII^{e} siècle, la puissance des Etrusques était à son déclin. Les tribus ombriennes, Osques et Sabelliens, s'étaient soustraites à leur domination. Les plus importantes étaient, parmi les Osques, celle des anciens Latins, parmi les Sabelliens, celle des Sabins.

A tous ces peuples, il faut ajouter les Grecs, qui avaient fondé de nombreuses colonies dans le sud de l'Italie.

QUESTIONNAIRE

139. Par qui l'Italie fut-elle habitée au début des temps préhistoriques? — De quelle origine étaient les peuples qui vinrent ensuite? — A qui étaient-ils apparentés? — Quels peuples étaient issus des Pelasges d'Italie? — 140. Quel vaste empire fut fondé vers le XI^{e} siècle? — Par qui les Etrusques étaient-ils gouvernés? — En quoi excellèrent-ils? — Qu'enseignèrent-ils aux Romains? — 141. Quelles tribus s'étaient soustraites à la domination des Etrusques? — Quelles furent les tribus les plus importantes chez les Osques? — Et chez les Sabelliens? — Qu'appelait-on « printemps sacré? » — Qui faut-il ajouter aux peuples précédents?

CHAPITRE XXVIII

LES PREMIERS ROIS DE ROME

142. Divisions de l'histoire romaine. — L'histoire romaine se divise en *trois périodes* d'inégale étendue.

La première, de l'an 754 à l'an 509 avant Jésus-Christ, est celle des **Rois.** Pendant ces deux cent quarante-cinq années, le peuple romain s'organise et commence à s'unifier, en même temps qu'il fait sentir aux peuples voisins sa force naissante.

La seconde, de l'an 509 à l'an 30 avant Jésus-Christ, est celle de la **République.** Au dehors, Rome, victorieuse des peuples qui l'entourent, des Gaulois, qui la mettent à deux doigts de sa ruine, des Samnites, de Pyrrhus, qui lui disputent le sud de l'Italie, soumet toute la péninsule à sa domination; elle triomphe, après trois guerres sanglantes, de Carthage, sa rivale; elle étend son empire de la mer du Nord au désert de Lybie, de l'Euphrate à l'océan Atlantique. Au dedans, l'aristocratie fait place à la démocratie; Rome se civilise ; mais en même temps les mœurs se corrompent, les factions se forment, et les guerres civiles amènent la chute de la liberté.

La troisième, de l'an 30 avant Jésus-Christ à l'an 476 de notre ère, est celle de l'**Empire.** Le monde romain devient comme une vaste cité, gouvernée par une administration savante, mais bientôt épuisée par le despotisme impérial. Quand l'Empire tombe sous les coups des barbares, l'Église chrétienne est fondée; c'est elle qui va recueillir l'héritage de la civilisation antique.

143. Fondation de Rome. — Du mélange des Latins, des Sabins et des Etrusques se forma la **nationalité romaine.**

Nous n'avons sur les premiers temps de Rome que des traditions incertaines. Les historiens latins les ont habilement

mises en œuvre. Il est incontestable qu'elles contiennent un fonds de vérité ; mais il n'est pas possible, sauf sur un petit nombre de points, de le dégager de la légende avec quelque certitude. On n'entre dans l'histoire proprement dite qu'après la chute de la royauté.

Quatre cents ans après la fondation d'*Albe*, dit la légende, régnait dans cette ville le roi Procas. Il laissa deux fils, Numitor et Amulius. Amulius usurpa le trône, tua le fils de Numitor et enferma sa fille, *Rhéa Sylvia*, dans le collège des Vestales, ou prêtresses de Vesta, vouées à une virginité perpétuelle. Rhéa Sylvia eut du dieu Mars deux jumeaux. Elle fut condamnée à mort, et ses deux fils, **Romulus** et **Rémus**, furent exposés dans leur berceau sur le Tibre. Les eaux portèrent le berceau au pied du Palatin, où les deux enfants furent allaités par une louve et élevés par des pâtres. Devenus grands, Romulus et Rémus s'entourèrent de compagnons de leur âge et se firent chasseurs. Dans une rixe avec les bergers de Numitor, ils furent reconnus par celui-ci, tuèrent Amulius et rétablirent leur grand-père sur le trône d'Albe.

Louve allaitant Romulus et Remus (sculpture étrusque)

Ils résolurent alors de fonder une ville sur les bords du Tibre (754). Pour décider qui des deux lui donnerait son nom, ils convinrent de consulter le vol des oiseaux, selon la coutume sabellienne. Rémus vit le premier six vautours sur l'Aventin ; mais Romulus en vit douze sur le Palatin. Il fut alors salué roi. Attelant à une charrue un taureau et une génisse sans tache, il traça en carré l'enceinte de la ville nouvelle. Rémus, par moquerie, la franchit d'un bond ; Romulus le tua en disant : « Ainsi périsse quiconque franchira cette enceinte. »

144. Romulus. — Les bergers latins ne suffisaient pas à peupler Rome. Romulus ouvrit un asile, où accoururent tous les aventuriers. Mais les peuples voisins refusaient avec mépris

de donner leurs filles en mariage à ce ramassis de gens sans aveu. Romulus usa de ruse. Pendant qu'on célébrait des jeux, il fit enlever un certain nombre de jeunes filles étrangères.

Les **Sabins** vinrent en armes pour venger cet outrage. La jeune *Tarpeia* leur livra la citadelle du Capitole. Elle s'était fait promettre ce que les ennemis portaient au bras gauche; ils lui donnèrent, en effet, leurs bracelets, mais l'écrasèrent ensuite sous le poids de leurs boucliers, qu'ils portaient également au bras gauche. Un combat furieux entre les Romains et les Sabins fut arrêté par l'intervention des *Sabines*, qui se jetèrent entre leurs pères et leurs époux. Le roi des Sabins, *Tatius*, partagea l'autorité avec Romulus jusqu'à sa mort, arrivée cinq ans plus tard.

Romulus organisa Rome politiquement. Il divisa le peuple en trois *tribus*, chaque tribu en dix *curies* et chaque curie en *gentes* ou familles. Il institua un *Sénat* de cent patriciens ou chefs des gentes. Après la guerre avec les Sabins, le Sénat comprit deux cents membres. Chaque tribu dut fournir mille hommes et cent cavaliers à la *légion*. Les fonctions sacerdotales appartenaient aux patriciens.

Romulus, vainqueur de tous les ennemis de sa ville naissante, disparut dans un orage. Les sénateurs l'avaient probablement tué. Ils prétendirent qu'ils l'avaient vu monter au ciel sur le char de Mars, et il fut adoré sous le nom de *Quirinus*, fils de Mars (715).

145. Numa Pompilius (714-672). — Après un an d'interrègne, le Sabin **Numa Pompilius** succéda à Romulus. La tradition en a fait un disciple de Pythagore [1], bien que Pythagore ait vécu un siècle plus tard. Ce fut un roi législateur. Pour donner plus d'autorité à ses lois, il fit croire qu'elles lui étaient dictées par la nymphe [2] *Égerie*. Il bâtit le temple de *Janus*, qui devait être ouvert pendant la guerre et fermé pendant la paix. Pendant les quarante-deux ans que dura son règne, le temple de Janus ne fut jamais ouvert.

[1] **Pythagore** : philosophe grec du VI^e^ siècle, né à Samos, qui fonda une école dans la Grande-Grèce.

[2] **Nymphe** : divinité des fontaines, des fleuves, des bois, etc.

Il régla les attributions des *féciaux*, chargés de conclure la paix et de déclarer la guerre, des *saliens*, qui gardaient les boucliers sacrés, des *flamines* ou prêtres de Jupiter, des *augures*, qui interprétaient les signes donnés par le vol et le chant des oiseaux, des *aruspices*, qui lisaient l'avenir dans les entrailles des victimes, des *Vestales*, préposées à la garde du feu sacré. Il réforma le calendrier, distribua au peuple les terres conquises par Romulus et consacra les limites de la propriété par le culte du dieu *Terme*. Il mourut en 672.

146. Tullus Hostilius (672-640). — Un roi latin, **Tullus Hostilius**, lui succéda. Ce fut un roi guerrier comme Romulus. Il déclara la guerre aux *Albains*, qui avaient pillé les terres romaines. Pour épargner le sang, on convint de confier le sort de la guerre à trois champions de chaque armée. Les trois frères *Horaces* furent choisis par les Romains, les trois frères *Curiaces* par les Albains. Ils étaient cousins germains, et un des Curiaces était fiancé à sa cousine Camille. Dès le début du combat, deux des Horaces tombèrent et les trois Curiaces furent blessés. Le jeune Horace feignit de prendre la fuite ; puis il se retourna brusquement et acheva l'un après l'autre les trois Curiaces, qui l'avaient poursuivi avec une vitesse inégale. Mais, à son retour, il fut accueilli par les imprécations de Camille, qui pleurait son fiancé, et, transporté de colère, il la tua en disant : « Ainsi périsse toute Romaine qui pleurera un ennemi. » Selon la loi, le meurtrier devait mourir. Le peuple lui fit grâce, mais le condamna à passer la tête voilée sous un joug.

Albe se soumit. Plus tard Tullus la rasa, pour la punir d'une trahison, et transplanta ses habitants à Rome. La famille des *Jules*, d'où devait sortir Jules César, devint ainsi romaine. Tullus mourut en 640.

147. Ancus Martius (640-616). — Le petit-fils de Numa, **Ancus Martius**, lui succéda. Quoiqu'il aimât la paix, comme son aïeul, les circonstances firent de lui un roi guerrier. Vainqueur des Latins, des Sabins, des Etrusques, il fonda à *Ostie*, à l'embouchure du Tibre, le port de Rome. Il cons-

truisit à Rome les premiers *égouts*, et fit creuser la *prison Mamertine*, dans la roche Tarpéienne.

RÉSUMÉ

142. Divisions de l'histoire romaine. — L'histoire romaine se divise en trois périodes : 1° *celle des rois*, de 754 à 509 avant Jésus-Christ ; 2° celle de la *République*, de 509 à 30 avant Jésus-Christ ; 3° celle de l'*Empire*, de l'an 30 avant Jésus-Christ, à l'an 476 de notre ère.

143. Fondation de Rome. — Nous n'avons sur les premiers temps de Rome que des légendes. Rome fut fondée, en l'an 754 avant Jésus-Christ, par *Romulus* et *Rémus*, petit-fils du roi déposséde d'Albe, Numitor.

144. Romulus. — Romulus, pour peupler sa ville, ouvrit à Rome un asile à tous les aventuriers, puis, pour leur donner des épouses, fit enlever un certain nombre de jeunes filles. La guerre qui éclata alors avec les Sabins fut arrêtée par l'intervention des Sabines. Romulus organisa Rome politiquement. Puis il disparut, enlevé au ciel, dit-on, sur le char de Mars, en réalité, sans doute, tué par les sénateurs.

145. Numa Pompilius — Le sabin *Numa Pompilius*, qui lui succéda, fut un roi législateur. Il régla les attributions des féciaux, des saliens, des aruspices, des augures, des Vestales, réforma le calendrier et distribua au peuple les terres conquises par Romulus.

146. Tullus Hostilius — *Tullus* fut, au contraire, un roi guerrier Sous son règne eut lieu, dans une guerre contre les Albains, le combat des *Horaces* et des *Curiaces*.

147. Ancus Martius. — Ancus Martius vainquit les Latins, les Sabins, les Etrusques. Il fonda, à *Ostie*, le port de Rome et construisit dans la ville les premiers égouts.

QUESTIONNAIRE

142 Comment se divise l'histoire romaine ? — 143 De quels éléments se forma la nationalité romaine ? — Comment Rome fut-elle fondée ? — 144. Que fit Romulus pour peupler sa ville ? — Quelle organisation donna-t-il à Rome? — Comment mourut-il ? — 145. Qui lui succéda ? — Quelles institutions Numa donna-t-il aux Romains ? — 146. A qui Tullus Hostilius fit-il la guerre ? — Racontez le combat des Horaces et des Curiaces. — 147. Ancus Martius était-il un roi guerrier ?

CHAPITRE XXIX

INSTITUTIONS CIVILES, POLITIQUES ET RELIGIEUSES DE LA ROME PRIMITIVE

148. Tribus, curies, gentes et familles. — La tradition attribuait à Romulus les institutions civiles et politiques, à Numa les institutions religieuses de la Rome primitive. Ni les unes ni les autres ne furent l'œuvre d'un homme ; elles sortirent des vieilles croyances et des vieilles mœurs du Latium, de la Sabine et de l'Étrurie.

Le peuple romain était formé de trois **tribus**, celle des *Ramnenses*, ou compagnons de Romulus, celle des *Titienses*, ou Sabins de Tatius, et celle des *Luceres*, dont on a fait, sans raison bien sérieuse, une tribu d'origine étrusque. Chaque tribu comprenait dix **curies** ; chaque curie, dix **décuries** ou **gentes** ; et chaque **gens**[1], dix **familles.** La curie, comme une grande famille, avait son foyer et son autel. La décurie avait de même ses sacrifices et ses sépultures communes. Enfin chaque famille avait son culte domestique.

Les terres avaient été partagées entre les temples, la couronne et le peuple. Le tiers affecté au peuple avait été distribué de façon à ce que chaque chef de famille eût deux arpents. Un lot, qui s'augmenta peu à peu des nouvelles conquêtes, l'*ager publicus*, ou *domaine public*, resta indivis, et tous les citoyens de plein droit en eurent l'usage en commun.

149. Patriciens et plébéiens. — Les chefs de famille, ou **pères**, formaient une sorte de caste, celle des **patriciens.** Seuls en possession du caractère sacerdotal et du droit d'accomplir les rites sacrés du culte public de la cité, aussi bien que du culte domestique, ils avaient seuls aussi, et par là

[1] *Gens*, au pluriel *gentes* (pron *jinsse jintèsse*), dans le latin classique, indique toute une famille, branches directes et collatérales.

même, la plénitude des droits du citoyen, droit de vote, droit d'éligibilité aux fonctions publiques, droit de propriété légalement consacré par la religion, droit de contracter un mariage légal. Sous leur dépendance directe étaient les **clients.** Chaque patricien, ou **patron,** avait un certain nombre de clients dans sa *gens*. Tenu de les défendre, de les assister de ses conseils, il avait droit, en retour, à leur dévouement absolu. Les clients étaient probablement des affranchis. Ils partageaient la religion de la famille à laquelle ils appartenaient. Mais, n'étant pas propriétaires, ils n'étaient pas astreints au service militaire et n'avaient aucun droit politique.

A côté du **patriciat,** qui formait le peuple primitif de Rome, il y avait la **plèbe.** Étrangers établis à Rome, vaincus des cités voisines, enfants illégitimes ou nés d'un mariage sans rites, les membres de la plèbe, ou **plébéiens,** n'avaient ni culte, ni foyers, ni ancêtres. Ils étaient, par conséquent, exclus des charges publiques et même du droit de suffrage dans les comices ou assemblées du peuple; ils n'avaient pas été admis au partage du territoire romain, ils n'avaient pas l'usage de l'*ager publicus;* ils pouvaient acquérir des terres, et plusieurs étaient riches, mais leurs possessions n'avaient pas le caractère sacré de la propriété sanctifiée par la religion du foyer domestique. N'étant pas comptés au nombre des citoyens, ils ne pouvaient contracter mariage avec eux. Il n'y avait pour la plèbe ni lois ni justice, car la loi était fondée sur la religion, et la procédure était un ensemble de rites. En réalité, elle ne faisait point partie du peuple romain, comme le prouve cette formule des vieilles prières: pour le bien du *peuple* et de la *plèbe* de Rome. De cette opposition entre patriciens et plébéiens naîtra une lutte séculaire, qui ne prendra fin que lorsque la plèbe aura conquis l'égalité civile, politique et religieuse.

150. Partage du pouvoir. — Le pouvoir était partagé entre le roi, le Sénat et l'Assemblée du peuple. Le **roi était** avant tout le grand-prêtre de la cité. Élu par le peuple sur la proposition du Sénat, il ne prenait possession de sa charge

qu'après qu'un éclair ou le vol des oiseaux avait montré qu'il était accepté par les dieux. Magistrat, juge, chef militaire, son pouvoir était absolu. Seul il prenait les auspices, convoquait le Sénat et l'Assemblée du peuple, faisait les lois, décidait de la guerre et de la paix, commandait les armées.

Le **Sénat**, ou conseil des *vieillards*, fut d'abord composé de cent, puis de deux cents membres, appelés *pères;* le nombre des pères fut porté à trois cents par Tarquin l'Ancien. Il donnait des avis, mais il n'avait aucun pouvoir administratif ni législatif.

L'Assemblée du peuple, ou des membres des curies, élisait le roi et répondait par oui ou par non lorsque le roi la consultait. « Elle se réunissait, dit Mommsen, non pour parler, mais pour écouter ; non pour interroger, mais pour répondre. » Elle se rassemblait au **comice**, c'est-à-dire à la partie supérieure du *forum*[1], au pied du *Capitole*.

151. Sainteté de la famille. — Les Romains avaient reçu des Sabins leur organisation sociale et les vertus qui en assuraient la durée. La société romaine reposait sur la famille. Le père gouvernait sa maison avec une autorité absolue ; il avait droit de vie et de mort sur sa femme, ses enfants, ses serviteurs, ses clients, ses esclaves.

La sainteté du foyer domestique était placée sous la protection de la religion. Cette organisation était réglée par la coutume ; aucune loi écrite n'exista jusqu'au moment où les plébéiens forcèrent les patriciens à sanctionner les avantages qu'ils avaient acquis au prix de luttes longues et sanglantes.

152. Religion. Dieux romains. — Les Romains se glorifiaient volontiers d'être les plus religieux des hommes. Ce qui est vrai, c'est qu'aucun peuple n'eut un plus grand nombre de dieux et n'observa avec une exactitude plus minutieuse les rites prescrits par sa religion.

Le plus grand des dieux romains était *Jupiter*, le dieu du ciel, identique au *Dyaus Pitar* des Hindous et au *Zeus pater*

[1] **Forum** : place publique.

des Grecs. Ensuite venaient *Mars*, le dieu de la guerre; *Janus*, le lumineux, le brillant, aux deux visages, qui ouvre le jour et l'année; *Junon*, la déesse de la lumière et de la vie, la protectrice et le modèle des matrones, était la forme féminine de Jupiter; *Diane*, la déesse de la nuit et des bois sombres, celle de Janus. Il y avait encore *Minerve*, déesse de la mémoire et de l'intelligence; *Cérès*, déesse des moissons; *Saturne*, dieu des semailles; la *Terre*, mère de la vie; *Neptune*, dieu de la mer; *Vulcain*, dieu du feu; sans compter les abstractions personnifiées et divinisées, telles que: la *Fortune*, objet d'un culte fervent; la *Fievre*, si redoutable à Rome; la *Bonne Foi*, la *Pudeur*, la *Paix*, la *Concorde*, et les mille divinités des bois, des sources, des fleuves, et celles, plus nombreuses encore, qui présidaient à chacun des moindres phénomènes de la nature, à chacune des moindres actions de la vie: *Proserpine*, à la germination des blés; *Nodotus*, à la formation de leurs nœuds; *Volutina*, à celle des feuilles enroulées dans leur gaine; *Patelona*, à l'apparition de l'épi; *Florida*, à sa floraison; et tant d'autres qu'il serait fastidieux d'énumérer. Ce n'était pas sans raison qu'une femme disait, un jour, qu'il était plus rare à Rome de rencontrer un homme qu'un dieu.

Vestale entretenant le feu sacré.

Et la famille et la cité, considérée comme une famille de citoyens, avaient leurs dieux domestiques, qu'on appelait *Pénates*. C'étaient les esprits protecteurs de chaque maison et de l'Etat. Les plus anciens écrivains croyaient que les Pénates de l'Etat avaient été apportés de Troie par Énée et conservés d'abord à Lavinium, puis à Albe la Longue et enfin à Rome. Parmi les Pénates, on distinguait les *Lares*, divisés également en Lares domestiques et Lares publics.

C'étaient les âmes des ancêtres, *consacrées et divinisées par la mort*. Tous les Lares d'une maison étaient gouvernés par le *Lare* principal de la famille, qui en était le fondateur. Les âmes des ancêtres, dans le tombeau où elles menaient une vie calme et triste, purifiées par les cérémonies funèbres, prenaient le nom de *dieux mânes*. Les morts auxquels les honneurs funèbres n'avaient pas été rendus erraient sous le nom de *Larves*, et, loin d'être les protecteurs des vivants, ils jetaient l'effroi parmi eux. Chaque famille avait, enfin, son foyer sacré; et Rome avait le sien, comme chaque famille : c'était l'autel de *Vesta*, déesse du feu sacré, qui ne devait jamais s'éteindre.

153. Culte. — Les premiers Romains ne se représentaient point leurs dieux sous une forme humaine; aussi ne voulaient-ils pas qu'on leur élevât de statues. Jupiter était symbolisé par une pierre ; Mars, par un bouclier ; Quirinus, ancien dieu sabin, avec lequel on identifia plus tard Romulus, par une lance. On les considérait comme des êtres mystérieux, dont on ignorait la nature, dont on ne savait pas au juste le nom. Au lieu de les regarder en face, la tête découverte comme on faisait en Grèce, on les invoquait la face voilée.

Ils exigeaient de leurs adorateurs la pratique des vertus domestiques et civiques, et, comme on ne leur connaissait pas d'aventures, ils ne donnaient pas, comme les dieux de la mythologie grecque, l'exemple des crimes et des vices qu'ils punissaient Mais le culte qu'on leur rendait était purement extérieur, et la pureté qu'il y fallait apporter pour leur plaire était purement rituelle.

C'était un culte intéressé. On les redoutait et on cherchait à se les rendre favorables par une sorte de marché . « Celui qui s'est rendu les dieux propices, disait un Romain, fait toujours de bons profits. »

C'était un culte formaliste. Les rites et les formules en étaient rigoureusement fixés. Un mot, un geste omis ou changé, le rite perdait toute sa vertu.

La croyance aux présages rendait les Romains encore

plus superstitieux que les Grecs. Venait-il à tonner pendant que le peuple délibérait aux comices, l'assemblée se séparait aussitôt. Les poulets sacrés refusaient-ils de manger, on ne pouvait rien entreprendre. Une souris qui traversait le chemin, un mot qu'on entendait, étaient des signes de malheur. Un poulet étant né avec trois pattes, le Sénat s'assembla pour délibérer sur ce présage.

La partie essentielle du culte officiel et du culte domestique était le sacrifice. Longtemps les dieux romains réclamèrent des sacrifices humains. Cette horrible coutume ne disparut qu'au Ier siècle avant Jésus-Christ.

154. Sacerdoce. — Divers collèges de prêtres, qui remontaient, pour la plupart, aux premiers temps de Rome, étaient les gardiens des rites. Mais ce clergé ne formait pas une caste à part. Les prêtres demeuraient citoyens au même titre que les autres; ils pouvaient être sénateurs ou magistrats, et la religion était liée à la politique, mais en restant dans sa dépendance, et non en la dominant.

Quatre *Pontifes* possédaient la science de la liturgie. Les *Frères arvales* étaient les prêtres des champs. Les *Saliens* gardaient les boucliers sacrés, tombés du ciel, et, au commencement de mars, ils dansaient dans les rues de la ville la danse des armes en l'honneur du dieu Mars. Les *Flamines* étaient les prêtres des trois divinités protectrices de Rome, Jupiter, Mars et Romulus ou Quirinus. Les *Feciaux* déclaraient la guerre et proclamaient la paix. Les quatre *Vestales* entretenaient le feu sacré sur l'autel de Vesta et gardaient le *Palladium*, ou statuette de Minerve. Vouées à la virginité pendant les trente années de leur ministère, elles étaient enterrées vives si elles manquaient à leur vœu. Si elles laissaient éteindre le feu sacré, elles étaient battues de verges. Mais elles jouissaient d'immenses prérogatives : leur rencontre fortuite sauvait le criminel de la mort; tous les magistrats leur cédaient le pas.

Enfin il y avait les *Augures* qui lisaient l'avenir dans les astres, la foudre, les songes, le vol des oiseaux, l'appétit des

oies ou des poulets sacrés, et les *Aruspices* qui le lisaient dans les entrailles des victimes.

155. Civilisation. — A ces institutions répondait une civilisation encore grossière, qui dénotait une race d'un génie positif, mais vigoureux. Sauf quelques chants informes, il n'en est resté aucun monument littéraire. Rome était formée de huttes qui couvraient les sept collines; il n'y avait pas de rues. Les premiers temples furent construits par des artistes étrangers, des Etrusques. L'*agriculture* était le seul art en honneur. Le père de famille labourait avec ses serviteurs, tandis que la maîtresse de maison filait avec ses femmes. « Pour louer un homme de bien, dit Caton, nos pères l'appelaient bon laboureur et bon fermier: c'était le plus bel éloge. » Les Romains des premiers temps étaient « un peuple froid et triste, âpre au gain, dédaigneux de l'idéal, qui ne rapporte rien, sans élan, sans jeunesse[1] »; mais ils étaient aussi un peuple grave, austère, énergique, ami du travail, un peuple fier et belliqueux, un peuple réglé, ami de l'ordre et de la discipline, dévoué au bien public.

RÉSUMÉ

148. Tribus, curies, gentes et familles. — Le peuple romain était formé de trois tribus, divisées en curies, gentes et familles.

149. Patriciens et plébéiens. — Les chefs de famille ou pères etaient les patriciens, à chacun desquels etaient attachés un certain nombre de clients. Les plébéiens (étrangers, vaincus, enfants nés d'un mariage sans rites) ne faisaient pas partie du peuple romain De là une lutte séculaire, qui ne prendra fin que lorsque la plèbe aura conquis l'egalité civile, politique et religieuse

150. Partage du pouvoir. — Le pouvoir etait partage entre le roi, le Sénat et l'assemblée du peuple.

Le **roi** était avant tout grand-prêtre de la cite et en même temps magistrat, juge, chef militaire, avec un pouvoir absolu.

Le **Sénat,** composé de cent, puis de deux cents, puis de trois cents pères donnait des avis, mais n'avait aucun pouvoir administratif ni législatif.

1 DURUY.

L'**assemblée du peuple** élisait le roi sur la proposition du Sénat et répondait par oui ou par non lorsque le roi la consultait.

Elle se réunissait au comice, à la partie supérieure du forum, au pied du Capitole.

151. Sainteté de la famille. — La société romaine reposait sur la famille.

Le père avait une autorité absolue, avec droit de vie et de mort sur sa femme, ses enfants et ses esclaves.

La sainteté du foyer domestique était placée sous la protection de la religion.

152. Religion. Dieux romains. — Aucun peuple n'eut un plus grand nombre de dieux que le peuple romain et n'observa avec une exactitude plus minutieuse les rites prescrits par sa religion. Le plus grand des dieux romains était Jupiter. Ensuite venaient Mars, Janus, Junon, Diane, Minerve, Cérès, Saturne, la Terre, Neptune, Vulcain, etc., sans parler des abstractions personnifiées et divinisées.

La famille et la cité avaient leurs dieux domestiques, les pénates.

Les lares étaient les âmes des ancêtres divinisées par la mort.

Rome, comme chaque famille, avait son foyer sacré, l'autel de Vesta, déesse du feu sacré, qui ne devait jamais s'éteindre.

153. Culte. — Le culte extérieur était intéressé et formaliste. Les Romains étaient encore plus superstitieux que les Grecs. Ils croyaient aux présages et tout devenait présage.

154. Sacerdoce. — Divers collèges de prêtres étaient les gardiens des rites : les Pontifes, les Frères arvales, les Saliens, les Flamines, les Féciaux, les Vestales, les Augures.

155. Civilisation. — La civilisation, encore grossière, dénotait une race d'un génie positif, mais vigoureux. Il ne nous en est resté presque aucun monument littéraire.

Rome était formée de huttes ; les premiers temples furent bâtis par des Étrusques.

Le seul art en honneur était l'agriculture.

QUESTIONNAIRE

148. De combien de tribus était formé le peuple romain ? — Comment les terres avaient-elles été partagées ? — 149. Qu'étaient ce que les patriciens ? — Et la plèbe ? — 150. Entre qui le pouvoir était-il partagé ? — 151. Sur quoi reposait la société romaine ? — 152. Quels dieux adoraient les Romains ? — Qu'étaient-ce que les Pénates ? — 153. Quels étaient les caractères du culte chez les Romains ? — 154. A qui était confiée la garde des rites ? — 155. La civilisation était-elle avancée ? — Quel était le caractère des Romains des premiers temps ?

CHAPITRE XXX

DERNIERS ROIS DE ROME

156. Tarquin l'Ancien (616-578). — Aux rois latins et sabins succéda un lucumon étrusque d'origine grecque, fils d'un Corinthien établi à Tarquinies ; il est connu dans l'histoire sous le nom de **Tarquin l'Ancien.** Le roi Ancus avait confié à Tarquin la tutelle de ses enfants ; Tarquin prit la couronne pour lui. Vainqueur des Latins, des Sabins, des Etrusques, il employa les richesses que lui avaient rapportées ces guerres à l'embellissement de Rome. Il entoura la ville d'un mur en pierres de taille, creusa des égouts gigantesques (*cloaca*), sur lesquels est encore bâtie la Rome d'aujourd'hui, et éleva le temple de *Jupiter Capitolin.* Roi étrusque, il introduisit à Rome les coutumes d'Étrurie : l'usage de la robe royale, du manteau de guerre. Les sénateurs s'assirent sur la *chaise curule* en ivoire, les jeunes patriciens portèrent la *robe prétexte* bordée de pourpre, et, tandis que les chevaliers portaient des anneaux, on suspendit au cou des enfants des nobles la *bulle d'or.*

Tarquin aurait voulu changer la constitution ; obligé de céder devant l'opposition religieuse des patriciens, il s'efforça du moins d'affaiblir le patriciat en faisant entrer dans les *gentes* des familles plébéiennes. Il augmenta de cent le nombre des sénateurs.

Malgré sa gloire et sa popularité, Tarquin l'Ancien fut assassiné en 578. Sa femme *Tanaquil* tint sa mort secrète, jusqu'à ce que son gendre Servius Tullius eût pris en main le pouvoir.

157. Servius Tullius (578-534). — Fils d'une esclave, selon la tradition à laquelle a peut-être donné naissance son nom de **Servius, Tullius** montra de grandes qualités. Il

réorganisa la ville et établit le cens[1]. Il acheva les remparts, dans l'enceinte desquels se trouvèrent dès lors comprises les *sept collines* (Palatin, Aventin, Capitolin, Quirinal, Viminal, Esquilin et Cœlius). Mais ce qui l'a rendu célèbre entre tous les rois de Rome, ce sont ses réformes. Il donna aux plébéiens des terres sur les territoires pris à l'ennemi. Il publia des lois pour la plèbe, qui n'en avait pas eu jusque-là. Enfin il fit entrer la plèbe dans la cité. Sans détruire les trois anciennes tribus, où les familles patriciennes et leurs clients étaient répartis d'après la naissance, il forma vingt et une tribus nouvelles, où la population tout entière, sans égard à la naissance, était distribuée d'après le domicile. Chaque tribu eut son foyer, ses dieux, ses sacrifices, et dès lors le plébéien eut une religion.

En même temps tout le peuple fut divisé, d'après la fortune, en *classes* et en *centuries*. Les membres des cinq premières classes, seuls propriétaires et soumis à l'impôt, dans la proportion de ce qu'ils possédaient, étaient aussi les seuls qui fussent astreints au service militaire. Les citoyens de la dernière classe étaient appelés *prolétaires :* ils n'avaient d'autre obligation que de donner des enfants (*proles*) à l'État. « Ainsi se trouva établie l'assemblée *centuriate*, où quiconque était soldat avait droit de suffrage, et où l'on ne distinguait presque plus le plébéien du patricien[2]. » Il est vrai que les riches avaient une majorité écrasante dans les suffrages ; et, comme les patriciens détenaient presque toutes les terres de l'*ager romanus*, le droit de vote était, pour l'instant, presque illusoire pour la plèbe. « Le patriciat restait debout, avec ses cultes héréditaires, ses curies, son Sénat. Mais les plébéiens acquéraient l'habitude de l'indépendance, la richesse, les armes, la religion. La plèbe ne se confondait pas avec le patriciat, mais elle grandissait à côté de lui[3]. »

[1] **Cens :** Dénombrement des citoyens romains, qui avait lieu tous les cinq ans. — Impôt auquel chaque citoyen est assujetti et qui lui confère certains droits.

[2] FUSTEL DE COULANGE, *Cité antique*, liv. IV, ch. VII.

[3] ID., *Ibid.*

A l'extérieur, Servius Tullius forma avec les nations voisines la *Ligue latine*.

On prétend qu'il aurait voulu abdiquer et établir la république. Les patriciens lui en voulaient. Un parti se forma contre lui dans le Sénat; un fils de Tarquin l'Ancien, qui avait épousé la fille de Servius, tua son beau-père et s'empara du trône. L'indigne *Tullia*, pour être la première à saluer l'avènement de son époux, fit passer son char sur le corps sanglant de son père. La rue garda le nom de *Voie scélérate*.

158. Tarquin le Superbe (534-509). — **Tarquin le Superbe,** devenu roi par ce parricide, abolit les réformes de Servius, s'entoura d'une garde de mercenaires et gouverna les Romains en despote, frappant sans pitié tous ceux qui lui faisaient ombrage. Néanmoins il continua de travailler à la grandeur de Rome. Il acheva les égouts et le temple de Jupiter Capitolin, où la statue du dieu trôna désormais, avec celles de Junon et de Minerve. C'était probablement la première fois que la divinité était adorée à Rome sous forme humaine. Au-dessous du Capitole il fit enfermer dans un coffre de pierre les *livres Sibyllins* où étaient consignés les oracles de la sibylle de Cumes; dans les grands périls, on les ouvrait au hasard, pour y chercher la révélation de l'avenir.

Au dehors, Tarquin plaça Rome à la tête de la confédération latine. Comme la ville de *Gabies* lui résistait depuis sept ans, il s'en empara par la ruse. *Sextus*, son plus jeune fils, alla demander asile aux Gabiens, fuyant, disait-il, la cruauté de son père. Lorsqu'il eut gagné leur confiance, il dépêcha un messager à Tarquin pour lui demander ce qu'il devait faire. Le roi, sans répondre, conduisit le messager dans le jardin et abattit avec une baguette les têtes des pavots qui dépassaient les autres. Sextus comprit. Il mit à mort les principaux Gabiens, et les Romains furent bientôt maîtres de la ville. Tarquin étendit au loin les relations de Rome. Il conclut, en 509, un traité d'alliance avec les *Carthaginois*.
Mais le ressentiment s'amassait dans le cœur des Romains contre ce gouvernement despotique. L'attentat de Sextus Tar-

quin contre la vertueuse *Lucrèce* le fit éclater. Lucrèce s'était poignardée. *Junius Brutus*, neveu de Tarquin, montra le poignard sanglant à la foule, qui, dans sa fureur, renversa la royauté et proclama la **République** (509).

RÉSUMÉ

156. Tarquin l'Ancien. — Tarquin l'Ancien entoura Rome d'un mur en pierres de taille, creusa des égouts gigantesques et éleva le temple de Jupiter Capitolin. Roi étrusque, il introduisit à Rome les coutumes d'Etrurie.

157. Servius Tullius. — Servius Tullius, gendre et successeur de Tarquin, réorganisa Rome et établit le cens. Il institua à côté des trois anciennes tribus vingt et une tribus nouvelles comprenant la population tout entière. Dès lors le plébéien eut une religion.

158. Tarquin le Superbe. — Tarquin le Superbe, gendre de Servius Tullius, l'ayant assassiné, lui succéda. Il continua de travailler à la grandeur de Rome. Mais son despotisme amena sa chute. En 509, la Republique fut proclamée.

QUESTIONNAIRE

156. Quelle etait l'origine de Tarquin l'Ancien ? — Que fit-il pour embellir Rome? — Quelles coutumes y introduisit-il ? — 157. Qui lui succéda ? — Quelles reformes importantes accomplit Servius Tullius ? — 158. Que fit Tarquin le Superbe ? — Racontez la prise de Gabies. — Quelle fut l'occasion de la chute de Tarquin ?

CHAPITRE XXXI

RÉPUBLIQUE

159. Premiers temps de la République. — Les rois tombés, la **République** proclamée, le gouvernement fut confié à deux *consuls*, élus pour un an parmi les familles patriciennes. Dépositaires du pouvoir militaire et du pouvoir judiciaire, ils avaient droit de vie et de mort sur tous les citoyens et ne paraissaient en public que précédés de *douze licteurs* portant des faisceaux surmontés de haches. L'autorité royale était divisée, sans être affaiblie ; les con-

suls en conservaient tous les droits, tous les insignes, sauf la couronne et le manteau de pourpre broché d'or. La constitution de Servius fut rétablie, mais le pouvoir resta aux mains des patriciens. Ce fut désormais le Sénat qui eut la haute direction du gouvernement. C'était l'aristocratie qui avait fait la révolution, et elle l'avait faite à son profit.

Les deux premiers consuls furent *Junius Brutus* et *Tarquin Collatin*. Brutus donna un exemple de patriotisme qui fait frémir. Une conspiration avait été ourdie par de jeunes patriciens mécontents de l'austérité du nouveau régime, pour rappeler les Tarquins. Ils furent dénoncés, et Brutus condamna lui-même à mort les coupables, parmi lesquels se trouvaient ses propres fils.

Consul romain précédé de licteurs.

Les faisceaux étaient composés de baguettes, indiquant le droit de battre les citoyens, la hache symbolisait le droit de vie et de mort

Tarquin le Superbe n'avait pas perdu l'espoir de reconquérir son trône. Il intéressa à sa querelle *Porsenna, lars*[1] *de Clusium* (507). Les Étrusques marchèrent sur Rome. *Horatius Coclès* défendit seul le pont Sublicius sur le Tibre. *Mucius Scævola*, qui s'était introduit dans le camp ennemi, laissa, sans une plainte, sa main se consumer dans un brasier, pour la punir d'avoir frappé le secrétaire de Porsenna au lieu du roi qu'il voulait tuer. *Clélie*, jeune patricienne livrée en otage, s'enfuit et revint à Rome en traversant le Tibre à la nage. On ne sait si Porsenna s'empara ou non de la ville. En tous cas, il ne rétablit pas Tarquin. Le vieux roi arma alors contre Rome

[1] **Lars** : roi.

les Sabins, mais sans succès. Enfin les Latins et les Volsques prirent les armes en sa faveur. Pour les vaincre plus sûrement, le Sénat créa un *dictateur*, armé pour six mois d'un pouvoir absolu. La victoire du lac Régille (494) mit fin à la guerre. Tarquin mourut l'année suivante, et, en 493, fut conclu entre Rome et la confédération latine un traité d'alliance défensive et offensive.

160. Lutte entre les deux ordres. — La révolution de 509 s'était accomplie au profit des patriciens. Quoiqu'ils ne fussent ni aussi nombreux, ni plus riches, ni plus éclairés que les plébéiens, ils avaient tous les droits, tous les honneurs. La lutte ne pouvait manquer d'éclater entre les deux ordres. La plèbe triompha grâce à son opiniâtreté et à sa modération; elle conquit successivement *l'égalité civile*, *l'égalité politique* et *l'égalité religieuse*; mais il lui fallut deux siècles pour y parvenir.

161. Établissement du tribunat. — La première révolte des plébéiens fut provoquée par la misère des débiteurs. Le soldat ruiné par la guerre, tombé entre les mains de patriciens usuriers, était soumis à une loi impitoyable : il devenait l'esclave de son créancier. Un jour, un des plus braves centurions de l'armée parut au forum en haillons, pâle, exténué, meurtri. La foule s'ameuta contre le créancier qui l'avait ainsi maltraité. Les patriciens craignirent pour leurs jours. Une première fois la création d'un dictateur mit fin aux agitations du forum.

En 492, une nouvelle révolte éclata. L'armée se retira sur le *mont Sacré*, en dehors de Rome. *Menenius Agrippa* fut envoyé aux rebelles et leur raconta la fable des *Membres et de l'Estomac*. Mais ils ne consentirent à rentrer dans le devoir qu'après la conclusion d'un traité d'alliance. Les dettes furent abolies, et on convint que la plèbe aurait désormais des chefs tirés de son sein, qu'on appela **tribuns de la plèbe**. Élus par les tribus, dans leurs comices, ce n'étaient pas des magistrats. Leur personne était inviolable : quiconque portait la main sur eux devenait *sacrilège*, et on pouvait le tuer impunément. Dans les limites de la

ville, ils avaient le droit de défendre les plébéiens contre les magistrats des patriciens, et d'empêcher par leur *veto* toute mesure qui leur déplaisait.

Les patriciens regrettaient l'établissement du tribunat. Les plébéiens usèrent de leur droit nouveau pour les frapper dans la personne du jeune *Coriolan*, qui, dans une famine, avait proposé d'exiger l'abolition du tribunat avant de distribuer à bas prix les blés arrivés de Sicile. Cité par les tribuns devant la plèbe et condamné à l'exil, il mena les *Volsques* contre Rome (489), la réduisit à l'extrémité et ne put être apaisé que par les larmes de Véturie, sa mère.

Un consul, ami de la plèbe, *Spurius Cassius*, ayant proposé et fait passer une *loi agraire* qui exigeait des patriciens le paiement d'un impôt sur les terres du domaine public qu'ils avaient fini par s'approprier, et partageait le reste entre les plébéiens pauvres, avait payé de sa vie cette mesure équitable. Comme la loi n'était pas exécutée, les tribuns s'en firent une arme contre le patriciat. A la fin, la plèbe lassée monta en armes au Capitole, et força le Sénat à reconnaître aux comices par tribus le droit de voter des *plébiscites*[1] (471).

162. Loi des Douze Tables. Conquête de l'égalité civile. — En 452, nouvelle conquête. Il n'y avait de lois que pour le patriciat, et ces lois, la plèbe n'avait pas le droit de les connaître. Le tribun Terentillus demanda, non seulement que les lois fussent écrites et rendues publiques, mais que l'on fît un code également applicable aux deux ordres. Le Sénat fut obligé d'envoyer en Grèce des commissaires pour y étudier les anciennes législations. A leur retour, dix magistrats, appelés *decemvirs*, furent chargés de rédiger le nouveau code. On l'appela les **Douze Tables**, parce qu'il était divisé en douze chapitres. Avant d'être mis en vigueur, il fut exposé au *forum*, puis soumis à l'approbation des deux ordres réunis dans les comices centuriates. Il contenait des prescriptions barbares, par exemple contre les débiteurs insolvables. Il interdisait tout mariage entre plébéiens et

1 **Plébiscite** : vote du peuple romain.

patriciens. Mais hors de là, dans la vie civile, il proclamait et réalisait l'égalité des deux ordres. « A partir de ce moment, le plébéien comparut devant le même tribunal que le patricien, agit comme lui, fut jugé d'après la même loi que lui[1]. »

L'égalité civile fut complète lorsque, en 445, l'interdiction du mariage entre les deux ordres fut levée. Dès lors le sang plébéien et le sang patricien se mêlèrent.

Leur tâche terminée, les décemvirs conservèrent le pouvoir, et ils en usèrent tyranniquement. Leur tyrannie causa leur chute. L'un d'eux, *Appius Claudius*, réclama comme esclave une jeune plébéienne, *Virginie*. Le père de Virginie, brave centurion de l'armée, plongea un couteau dans le cœur de sa fille plutôt que de la livrer au déshonneur. Le sang de la nouvelle Lucrèce souleva l'armée et le peuple. Les décemvirs furent chassés, et la constitution rétablie.

163. Conquête de l'égalité politique. — Le consulat demeurait interdit à la plèbe ; c'était un sacerdoce, et, comme le plébéien était étranger au culte de la cité, la religion ne permettait pas qu'il fût consul. Plutôt que de consentir à ce qu'ils considéraient comme une innovation sacrilège, les patriciens remplacèrent le consulat par le *tribunat consulaire* (444), qui n'eut aucun caractère religieux et qui fut, en principe, accessible aux plébéiens, et créèrent de nouveaux magistrats exclusivement patriciens, les **censeurs**, qu'ils chargèrent de l'une des fonctions religieuses des consuls qui avaient le plus d'importance, celle de la *lustration* ou purification, et du recensement des citoyens.

Mais l'aristocratie plébéienne était ambitieuse. En 376, deux de ses membres les plus riches, *C. Licinius Stolon* et *L. Sextius Lateranus*, nommés tribuns, demandèrent que le consulat fût rétabli et que l'un des deux consuls fût toujours pris parmi les plébéiens. Le Sénat résista dix ans. Une révolte, qui ensanglanta les rues de Rome, eut raison de sa résistance (367). « Désormais le plébéien porta la

1 FUSTEL DE COULANGE, *Cité antique*, liv. IV, ch. VII.

robe de pourpre et fut précédé des faisceaux ; il gouverna la cité et commanda les légions. »

Les patriciens, persévérant dans leur tactique, avaient enlevé aux consuls le droit de rendre la justice et l'avaient attribué à un nouveau magistrat, le **préteur.** En 337, cette magistrature nouvelle devint, elle aussi, accessible aux plébéiens. Ils étaient entrés en partage de l'*edilite curule* en 364, de la dictature en 356, de la censure en 351. Il ne leur manquait plus rien pour être politiquement les égaux de ceux qui avaient été si longtemps leurs maîtres.

164. Conquête de l'égalité religieuse. — Restaient les sacerdoces, avec les magistratures qui impliquaient des fonctions sacerdotales. La plèbe en avait conquis indirectement une partie. En 300, il fut décidé que la moitié des pontifes et des augures seraient pris dans son sein. « Le patriciat n'était plus qu'un nom et un souvenir. »

RÉSUMÉ

159 Premiers temps de la République. — Après l'abolition de la royauté, le gouvernement fut confié à deux consuls, pris parmi les patriciens, et qui avaient droit de vie et de mort sur tous les citoyens. Ils conservaient l'autorite royale avec ses droits et ses insignes, sauf la couronne et le manteau de pourpre broché d'or. Tarquin essaya, avec l'aide de Porsenna, de reconquérir son trône. Il échoua. Après plusieurs tentatives du même genre, à la tête des Sabins, puis des Latins et des Volsques, il fut définitivement vaincu au lac Régille, et Rome signa avec la confedération latine un traite d'alliance offensive et defensive (493).

160. Lutte entre les deux ordres. — La révolution de 509 s'était accomplie au profit des patriciens. La lutte ne pouvait donc manquer d'éclater entre ceux-ci et les plébéiens. Elle dura deux siècles et se termina par le triomphe de la plèbe, qui conquit successivement l'égalite civile, l'égalité politique et l'égalité religieuse.

161. Etablissement du tribunat. — En 492, la révolte de la plèbe, qui s'était retirée sur le mont Sacré, ne fut apaisée que par la création du tribunat. Les tribuns de la plèbe étaient inviolables ; dans les limites de la ville, ils avaient droit de défendre les plébeiens contre les magistrats patriciens, et par leur *veto* pouvaient empêcher toute mesure qui leur déplaisait.

162. Loi des douze tables. Conquête de l'égalité civile. — Sur les réclamations des tribuns, les lois jusque-là orales furent

écrites Dix décemvirs furent chargés de rédiger un code : on l'appela les douze tables. Il proclama l'égalité des deux ordres, ne maintenant que l'interdiction du mariage entre plébéiens et patriciens, interdiction qui fut levée en 445.

163. Conquête de l'égalité politique. — En 367, les plébéiens furent admis au consulat. En 337, ils le furent à la préture.

164. Conquête de l'égalité religieuse. — En 300, il fut décidé que la moitié des pontifes et des augures seraient pris dans le sein de la plèbe. Désormais l'égalité était reelle : le patriciat n'était plus qu'un nom et un souvenir.

QUESTIONNAIRE

159. A qui fut confié le gouvernement apres la proclamation de la Republique ? — Tarquin n essaya-t-il pas de reconquerir son trône ? — Quelle fut l'origine de la dictature ? — 160 Au profit de qui s'etait accomplie la revolution de 509 ? — Combien de temps dura la lutte entre les deux ordres et a quoi aboutit-elle ? — Qu'est-ce qui provoqua la premiere révolte des plebeiens ? — 161. A quelle occasion fut établi le tribunat ? — Qu'est-ce que Coriolan ? — 162 Qu'est-ce que la loi des douze tables ? — Quelle egalite realisa-t-elle ? — 163 Comment la plebe conquit-elle l'égalité politique ? — 164. En quelle annee l'egalite religieuse fut-elle proclamée ?

CHAPITRE XXXII

CONQUÊTE DE L'ITALIE

165. Guerres contre les Véiens, les Eques et les Volsques. — Des guerres extérieures avaient de temps en temps fait diversion aux agitations intérieures. Victorieuse des Latins à la bataille du lac *Regille*, Rome s'était hâtée de conclure avec eux une alliance offensive et défensive (493). Elle conclut un traité du même genre avec les *Herniques*, peu de temps après (486). Rien n'était plus sage, car des ennemis redoutables la menaçaient, d'un côté les *Étrusques*, surtout ceux de la puissante cité de **Véies**, de l'autre les *Eques* et les *Volsques*. On a vu comment, en 489, les Volsques d'Antium, sous la conduite de Coriolan, la réduisirent à l'extrémité.

Sur les Véiens, elle ne remporta d'abord que des victoires incomplètes ou sanglantes. Pendant plusieurs années les trois cents membres de la *gens Fabia* soutinrent seuls tout

l'effort de la guerre, sur les bords de la *Crémère*, où ils s'étaient établis, en face de l'ennemi. Mais à la fin, attirés dans une embuscade, ils périrent jusqu'au dernier, après avoir combattu depuis l'aurore jusqu'au soir (477). Le jour de leur mort fut inscrit parmi les jours néfastes[1], et la porte par laquelle ils avaient quitté Rome fut maudite. Les Véiens prirent le Janicule et passèrent le Tibre. Une terrible défaite les décida, en 474, à conclure avec les Romains une trêve de quarante ans.

Le péril vint alors du côté des **Èques**. *Cincinnatus* parut seul capable de sauver la République. Il fut élu dictateur. Les envoyés du Sénat trouvèrent le fier patricien creusant un fossé, appuyé sur sa bêche. Le lendemain, les Èques avaient passé sous le joug, et, seize jours après, Cincinnatus se démettait de son pouvoir pour retourner à sa charrue (462).

La guerre recommença en 403 contre **Véies**. Les Romains l'assiégèrent pendant dix ans. *Camille* s'en empara enfin en 393. Mais son orgueil le fit exiler, et on raconte qu'il quitta Rome en priant les dieux de faire repentir de son exil son ingrate patrie. Ce vœu égoïste fut exaucé.

166. Prise de Rome par les Gaulois. — Le nord de l'Italie avait été conquis par des **Gaulois**, venus probablement de la vallée du Danube. Barbares et avides de pillage, ils répandaient la terreur dans la Péninsule. Se trouvant trop à l'étroit, 30000 Sénons passèrent l'Apennin, en 390, et vinrent assiéger *Clusium*, ville des Étrusques. Rome prit la défense de Clusium. « De quel droit attaquez-vous les Étrusques ? » demanda-t-elle au *brenn* gaulois. — « Du droit de nos épées, répondit-il en riant. Tout appartient au brave. » Au mépris du droit des gens, les ambassadeurs se mirent à la tête des assiégés ; les Gaulois irrités marchèrent sur Rome. En 390, à la bataille de l'**Allia**, l'armée de la République fut presque entièrement détruite. Rome fut assiégée et prise[2]. Le Capitole résista. Pourtant, une nuit,

[1] **Jour néfaste** : jour où il était interdit dans l'ancienne Rome, de vaquer à ses affaires.

[2] *Histoire de France*, cours complémentaire, liv. I, ch. v.

il faillit être pris par escalade. Les oies consacrées à Junon donnèrent l'éveil, et l'ennemi fut repoussé. Enfin les Romains affamés demandèrent la paix : ils ne l'obtinrent qu'à prix d'or. Les succès qu'aurait remportés ensuite le dictateur Camille sur les Gaulois ne sont qu'une fable imaginée par l'amour-propre national. En 388, Rome se releva de ses ruines, et Camille, qui avait persuadé à ses habitants de ne pas abandonner le Capitole, auquel avait été promis l'empire du monde, reçut le surnom de second fondateur de Rome.

167. Guerre contre les Samnites (343-290). — En 343, commença la guerre la plus longue et la plus redoutable que Rome eût soutenue depuis sa fondation, la guerre des **Samnites**, qui devait durer, avec des intervalles de paix, jusqu'en 290. Les Samnites avaient conservé, au milieu de leurs montagnes neigeuses et de leurs vallées sauvages, toute leur ardeur belliqueuse et leur avidité pillarde. Leurs petites tribus indépendantes s'unissaient en temps de guerre, sous l'autorité d'un *rex* ou *imperator*. Cet amour de l'indépendance faisait leur force, mais il fut aussi la cause de leur ruine. Les Romains, unis, disciplinés, dirigés par un Sénat qui joignait l'habileté à la constance, résolus à ne faire la paix que vainqueurs, ne pouvaient manquer de les subjuguer à la longue.

Descendus dans les plaines de la Campanie, de cette terre heureuse, appelée encore aujourd'hui la *terre de labour*, dont les richesses les attiraient, les Samnites mirent le siège devant Capoue, une de leurs colonies. Pour leur échapper, la ville se donna à Rome (343). Partout victorieux, les Romains gardèrent Capoue et laissèrent aux Samnites une partie de la Campanie (341).

Les *Latins* venaient de prendre les armes, irrités de n'avoir pu obtenir que l'un des deux consuls et la moitié des sénateurs fussent pris parmi eux. Dangereux adversaires, ils allaient se servir contre Rome de la tactique qu'ils avaient apprise d'elle en combattant dans ses armées. Le consul *Manlius Torquatus* renouvela l'horrible exemple de la fermeté de Brutus. Il avait été défendu, sous peine de mort,

de combattre hors des rangs. Provoqué par un ennemi, le fils de Manlius le tua en combat singulier. Manlius fit décapiter son fils. Le jour de la bataille, à *Véséris*, au pied du Vésuve, l'aile gauche de l'armée romaine pliait. Le consul *Decius Mus*, la tête voilée, invoqua Janus, Mars, Bellone, les dieux nouveaux et les dieux indigètes[1], et se dévoua aux dieux infernaux ; puis il se précipita tête baissée au

Romains passant sous le joug, d'après le tableau de Gleyre

Le joug est semblable à celui de l'attelage des bœufs. Les Romains passent dessous et on les force à fouler aux pieds leurs enseignes que l'on voit par terre en avant du tableau

milieu des ennemis et tomba percé de coups. Animés par ce sacrifice héroïque, les Romains enfoncèrent les Latins. La ligue latine fut dissoute. Rome était maîtresse du centre de l'Italie. Mais la *malaria* suivait ses succès. Avec leur indépendance, les villes latines perdirent leur activité ; les ports se comblèrent et les canaux se rétrécirent ; les terres, devenant incultes, se changèrent en foyers de miasmes mortels. Les Marais Pontins couvrent aujourd'hui l'ancien pays des

[1] **Dieux indigètes :** dieux particuliers à un pays.

Volsques. Leurs vingt-trois cités n'étaient plus, au temps de Pline, qu'un lointain souvenir.

En 326, les Samnites, inquiets des progrès des Romains en Campanie, reprirent les armes. Le dictateur *Papirius Cursor* les battit deux fois. Mais, en 321, ils infligèrent aux Romains une défaite ignominieuse. Ils attirèrent et enveloppèrent les deux consuls, avec toutes leurs troupes, dans le défilé des *Fourches Caudines*. Ceux qui en sortirent vivants passèrent sous le joug. Ils rentrèrent à Rome déshonorés et la rage au cœur. Le Sénat refusa de ratifier la capitulation. Les deux consuls furent livrés de nouveau aux Samnites, sur leur propre demande. Leur mort devait expier le parjure. — « Est-il permis de se jouer ainsi des dieux ? » s'écria le chef samnite, et il renvoya les consuls.

Bientôt les Samnites durent, à leur tour, passer sous le joug. Ils s'allièrent en vain avec les Étrusques et les Gaulois. Battus à plusieurs reprises, au cœur même de l'Étrurie, les Étrusques furent écrasés à la journée du *lac Vadimon* (309). Puis ce fut le tour des Samnites eux-mêmes. Épuisés, ils demandèrent la paix (304). Elle dura cinq ans, et les Romains en profitèrent pour subjuguer les Èques en une campagne. Ils leur prirent quarante et une bourgades qu'ils rasèrent et brûlèrent. C'était une guerre sans merci.

Les Samnites prévoyaient qu'ils auraient tôt ou tard le même sort. Abandonnant leurs montagnes (300), ils descendirent chez les Étrusques, qui, ranimés par leur ardeur, entraînèrent les *Ombriens* et les *Gaulois*. Rome leva cinq armées. A *Sentinum*, en Ombrie, les chariots des Gaulois mirent le désordre dans la cavalerie romaine. Decius Mus rétablit le combat, en se dévouant comme son père. Presque tous les Gaulois restèrent sur le champ de bataille. Les Étrusques effrayés firent la paix à tout prix.

La guerre se concentra dès lors dans le Samnium. Seize mille Samnites jurèrent devant les autels, avec d'effroyables imprécations, de vaincre ou de mourir. Ils tinrent leur serment à *Aquilonie*, près de Bénévent, mais ne purent arracher la victoire aux légions romaines. Le Samnium fut dévasté. Des

marchands suivaient l'armée pour acheter les esclaves. On tuait jusqu'aux animaux. Enfin *Curius Dentatus* termina la guerre. Pour le gagner, les Samnites envoyèrent de riches présents : « J'aime mieux, répondit-il, commander à ceux qui possèdent l'or, que de le posséder moi-même. »

168. Progrès de Rome au nord et au sud de l'Italie. — Au nord de l'Italie, les tribus gauloises n'avaient pas perdu courage. En 284, les *Senons* tentèrent de prendre leur revanche de la défaite de Sentinum. Ecrasés près du lac *Vadimon*, une armée de Boiens, accourue à leur secours, ne les sauva pas d'une extermination presque complète. De grands trésors, « rançon du Capitole », furent rapportés à Rome, et la domination romaine s'étendit jusqu'au *Rubicon*.

Au sud de la Péninsule, les *Tarentins* eurent l'imprudence de provoquer Rome, en insultant ses marins et ses ambassadeurs. Ni le soulèvement des cités voisines, ni les armées de *Pyrrhus*, roi d'Epire, n'arrêtèrent les Romains. Après avoir poussé jusqu'à Préneste, en vue de Rome, Pyrrhus, battu et blessé deux fois, regagna la Grèce en fugitif. Il prévoyait dès lors les guerres puniques et dit : « Quel beau champ de bataille je laisse aux Romains et aux Carthaginois. » Les trésors de Tarente permirent à la République de battre monnaie (269). Toute l'Italie méridionale reconnut sa domination, qu'affermirent de nombreuses colonies militaires, entre autres celles de *Brundisium* (*Brindisi*) et de *Benevent*.

RÉSUMÉ

165. Guerres contre les Véiens, les Èques et les Volsques — Au milieu de ses agitations intérieures, Rome était menacée par les Véiens, les Eques et les Volsques. Le dévouement de la gens Fabia, la sagesse de Cincinnatus, l'habileté de Camille la firent triompher.

166. Prise de Rome par les Gaulois. — Rome fut alors battue à l'Allia (390) par les Gaulois, établis dans le nord de l'Italie. La ville fut prise et détruite par les barbares ; mais le Capitole résista.

167. Guerre contre les Samnites (343-290) — La guerre des Samnites fut plus longue et plus redoutable. Après une première défaite (341), les Samnites, inquiets de voir Rome victorieuse de la ligue latine, reprirent les armes (326). Ils lui infligèrent une défaite

ignominieuse dans le défilé des Fourches Caudines. Mais Rome prit sa revanche, et le Samnium fut enfin soumis après une guerre sans merci.

168. Progrès de Rome au nord et au sud de l'Italie. — Au bout de quelques années, l'Italie septentrionale jusqu'au Rubicon et toute l'Italie méridionale reconnurent la domination romaine, malgré l'intervention des Sénons au nord et de Pyrrhus au sud.

QUESTIONNAIRE

165 Quels ennemis menaçaient Rome? — Qui fut vainqueur des Èques? — Et de Véies? — 166 D'où venaient les Gaulois? — Comment le Capitole fut-il sauvé? — 167 Quelle fut la guerre la plus longue et la plus redoutable que Rome eût a soutenir? — Pourquoi les Latins prirent-ils les armes? — Les Samnites ne furent ils pas definitivement vaincus? — 168 Jusqu'où s'etendit la domination romaine? — Pourquoi Pyrrhus vint-il en Italie?

CHAPITRE XXXIII

GUERRES PUNIQUES. — CONQUÊTES DES ROMAINS HORS DE L'ITALIE

169. Carthage. — Alors commencèrent les **guerres puniques**, ou guerres entre Rome et Carthage

Comme on l'a vu, **Carthage** était une colonie tyrienne, fondée, vers l'an 880, par la fugitive *Didon*. Héritière de Tyr, qu'elle avait remplacée sur tous les rivages, Carthage dominait tout le nord de l'Afrique. C'était une république de marchands, gouvernée par des magistrats annuels appelés *suffetes*. Mais ces suffètes ne faisaient que présider le *Sénat*, qui seul avait la garde des grands intérêts de la nation. Une oligarchie financière, le terrible tribunal des *Cent*, nommés à vie par le peuple, dominait tous les pouvoirs et tenait dans sa main tout l'État.

Jusqu'au III^e siècle, Rome et Carthage avaient vécu en bonne harmonie. Des traités les avaient liées d'abord, sous Tarquin, puis au moment des guerres contre les Samnites et contre Pyrrhus. La guerre éclata entre elles au sujet de la possession de la Sicile. Les ressources des deux villes étaient

loin d'être égales. « Rome, dit Bossuet, avait son Sénat uni. Le Sénat de Carthage était divisé par de vieilles factions irréconciliables. Rome, encore pauvre et attachée à l'agriculture, nourrissait une milice admirable, qui ne respirait que la gloire et ne songeait qu'à agrandir le nom romain. Carthage, enrichie par son trafic, voyait tous ses citoyens attachés à leurs richesses, et nullement exercés dans la guerre. Au lieu que les armées romaines étaient presque toutes composées de citoyens, Carthage, au contraire, tenait pour maxime de n'avoir que des troupes étrangères, souvent autant à craindre à ceux qui les paient qu'à ceux contre qui on les emploie. »

Les Carthaginois avaient essayé de s'emparer de la Sicile dès le v^e siècle. Repoussés à plusieurs reprises, ils avançaient néanmoins et menaçaient Messine, lorsque les Romains intervinrent. Appelé par les Mamertins de Messine, le peuple romain se déclara pour eux. La guerre commença. Il y eut trois guerres puniques.

170. Première guerre punique (264-241). — Carthage était une puissance maritime, et Rome n'avait pas de vaisseaux. En soixante jours, elle en construisit cent soixante : une galère carthaginoise échouée servit de modèle. Ces premiers bateaux étaient lourds à manœuvrer Le consul *Duilius* imagina un expédient. Des crampons de fer ou *corbeaux*, fixés à une sorte de pont-levis, se rabattaient sur les vaisseaux ennemis et les arrêtaient. Les soldats romains retrouvaient sur ce plancher solide tout l'avantage qu'ils avaient sur la terre ferme. Duilius tua aux Carthaginois trois mille hommes et leur coula quatorze galères. Le consul *Regulus* remporta également une victoire navale en Sicile et porta la guerre en Afrique. Maître de deux cents villes après deux victoires, il assiégea Carthage. Mais il imposa aux vaincus des conditions inacceptables. Leurs vaisseaux allèrent chercher des mercenaires en Grèce et en Espagne. L'un d'eux, le Lacédémonien *Xantippe*, reçut le commandement, battit Régulus et le fit prisonnier. Le général romain fut envoyé à Rome pour traiter de l'échange des prisonniers. Il refusa

d'entrer dans la ville, en disant : « Je ne suis plus Romain. » Il dissuada le Sénat d'accepter les propositions de l'ennemi, et comme on lui disait d'avoir pitié de lui-même : « Mes jours sont comptés, répondit-il ; ils m'ont donné un poison lent. » Écartant sa femme et ses enfants en pleurs, il revint à Carthage se constituer prisonnier et périt, dit-on, dans un supplice atroce.

La guerre recommença en Sicile. L'impiété sacrilège d'*Appius Claudius Pulcher* fut punie par une défaite. On lui annonça avant la bataille que les poulets sacrés refusaient de manger : « Qu'ils boivent ! » s'écria-t-il, et il les fit jeter à la mer. Pendant six ans, **Amilcar Barca** tint en échec les armées romaines. Les finances de la République étaient épuisées. Les citoyens armèrent de nouvelles galères, et leur patriotisme fut récompensé par une victoire. Carthage abattue demanda la paix. Elle dut évacuer la Sicile et payer en dix ans 3200 talents (19 millions de francs). La Sicile devint la première *province romaine*.

171. Deuxième guerre punique (218-201). — Amilcar, avec son gendre Asdrubal et son fils **Annibal**, avait conquis l'*Espagne* jusqu'à l'Èbre. La capitale de ce nouvel État carthaginois était *Carthagene*, la nouvelle Carthage. En 227, Rome défendit à Asdrubal de franchir l'Èbre.

Amilcar disait de ses fils : « Ce sont quatre lionceaux, qui grandiront pour la ruine de Rome. » Il avait fait jurer à Annibal de la haïr toute sa vie. A vingt-neuf ans, Annibal reçut le commandement de toutes les armées d'Espagne. « Jamais homme, dit Tite-Live, ne fut plus propre à obéir et à commander. Il unissait une audace incroyable pour affronter le danger à une merveilleuse prudence dans le péril. Le premier au combat, il y demeurait le dernier. » Il franchit l'Èbre et mit le siège devant *Sagonte*, ville grecque et commerçante. Elle fut la proie des flammes avant que les Romains pussent venir à son secours. Ils demandèrent réparation. Fabius entra au Sénat de Carthage, un pan de sa toge relevé : « Je porte, dit-il, la paix ou la guerre. Choisissez. » — « Choisissez vous mêmes, » répondirent les Carthaginois. Il laissa

tomber sa toge, en disant : « Eh bien ! vous aurez la guerre. »

Laissant en Espagne son frère Asdrubal, Annibal franchit l'Èbre, les Pyrénées, le Rhône et les Alpes. Malgré la rapidité de sa marche, il lui fallut cinq mois pour arriver en Italie ; dans les Alpes, il perdit le tiers de son armée. Il battit Scipion sur les bords du *Tessin*, Sempronius à la *Trébie*, Flaminius au lac *Trasimène* (217). Dans la dernière de ces trois journées, la bataille fut si furieuse que les combattants ne s'aperçurent pas d'un tremblement de terre, qui, au même moment, renversait des villes et des montagnes. Rome était consternée. *Fabius Maximus* fut nommé prodictateur. Sa tactique habile, qui lui mérita le surnom de *Cunctator*, le Temporisateur, consista à laisser Annibal s'épuiser sans jamais lui livrer bataille. Mais cette tactique parut une lâcheté. Le consul *Varron*, malgré la prudence de son collègue, *Paul-Émile*, attaqua les Carthaginois à **Cannes** (216). Paul-Émile et sept mille Romains tombèrent ; trois boisseaux et demi d'anneaux d'or enlevés aux chevaliers morts furent envoyés à Carthage.

Annibal

Rome semblait perdue. « Dans cinq jours tu souperas au Capitole, » avait dit à Annibal un de ses officiers. Mais Annibal connaissait la constance des Romains. Le Sénat remercia Varron de n'avoir point désespéré de la patrie. Il refusa de racheter les prisonniers et arma des esclaves. D'ailleurs Annibal était épuisé par ses victoires. Carthage ne lui envoyait point de renforts. « S'il est vainqueur, il n'en a pas besoin, disait-elle ; s'il est vaincu, il n'en mérite pas. » Il conduisit son armée à *Capoue*.

Tandis que *Marcellus* s'emparait en Sicile de Syracuse, où périt Archimède (212), *Scipion*, en Espagne, s'empara de Carthagène. Annibal attendait son frère Asdrubal. Il apprit son arrivée quand la tête d'Asdrubal fut jetée dans son camp par

le consul Claudius Néron : Asdrubal avait été vaincu et tué sur les bords du *Métaure.* « Je reconnais la fortune de Carthage, » dit Annibal.

En 204, le jeune Scipion, maître de l'Espagne, porta la guerre devant Carthage. Annibal, rappelé, fut vaincu à **Zama** (202). Carthage dut livrer presque toutes ses galères, ses éléphants et les prisonniers, payer 10 000 talents, promettre de ne pas faire la guerre sans la permission de Rome et indemniser Massinissa, roi des Numides. **Scipion** reçut le surnom d'**Africain**

Triomphe.

Devant le char du vainqueur marchent les principaux prisonniers et sont portés les armes et les objets precieux pris sur l'ennemi. — Les légions marchent derrière le char

et triompha à Rome. Les Carthaginois trouvèrent dur de se séparer de leur or. « C'est quand on nous enlevait nos vaisseaux et nos armes qu'il fallait pleurer, dit Annibal. Le moindre de vos maux est celui qui vous coûte le plus de larmes. »

Carthage eut cinquante ans de répit. Pendant ce temps, Rome ne se reposa pas. Comme on l'a vu, elle soumit le royaume des *Séleucides* en 189, la *Macédoine* en 152, la *Grèce* en 146.

172. Troisième guerre punique (146). — Cette même année, Carthage fut détruite. Après Zama, elle s'était relevée de ses ruines et était redevenue riche et puissante, malgré

les attaques incessantes du roi de Numidie Massinissa, allié des Romains. Rome voyait cette prospérité avec dépit. *Caton*, ayant été envoyé à Carthage pour servir d'arbitre entre cette ville et Massinissa, revint le cœur plein de haine contre la cité commerçante dont Rome avait triomphé en vain, et, depuis lors, il termina chacun de ses discours par ces mots : « Je suis d'avis qu'il faut détruire Carthage. »

Carthage avait préparé elle-même sa ruine. Annibal avait été forcé de s'exiler et, pour échapper aux Romains qui le poursuivaient de leur haine, s'était empoisonné à la cour du roi de Bithynie. Trois factions déchiraient sa patrie. Rome prit avantage de ces divisions, et une flotte vint mettre le siège devant la ville. Effrayée, elle demanda la paix. Le Sénat promit de respecter la *cité*, si elle consentait à livrer toutes ses armes et toutes les machines de guerre, ainsi que trois cents otages. Lorsque les Carthaginois furent désarmés, il leur fut enjoint de quitter leur ville, qui allait être détruite. Le Sénat avait indignement joué sur les mots : par *cité* il avait entendu les citoyens et non la ville. Cette perfidie releva l'énergie des malheureux assiégés. Ils fabriquèrent des armes ; les femmes donnèrent leurs cheveux pour faire des cordages. **Scipion Émilien**, chargé du commandement, coupa Carthage du continent et ferma son port par une digue ; les Carthaginois percèrent le rocher et sortirent avec leurs vaisseaux. Enfin les Romains arrivèrent à la citadelle. *Asdrubal*, chef des Carthaginois, faiblit alors ; il se rendit. « O le plus vil des hommes, s'écria sa femme, va orner le triomphe de ton vainqueur et recevoir à Rome le prix de ta lâcheté ! » et elle se tua avec ses enfants. Carthage fut incendiée. Scipion pleura sur elle, en répétant ce vers d'Homère : « Un jour aussi verra tomber Troie, la cité sainte et son peuple invincible » (146).

173. Progrès de Rome en Espagne, en Italie et en Gaule. Rome était maîtresse de l'Orient et de l'Afrique ; elle se tourna vers l'Occident. Il fallut Scipion Émilien pour triompher de l'*Espagne* et de *Numance* (133).

Le nord de l'Italie était soumis depuis 191. Entre la première et la seconde guerre punique, une invasion gauloise

(de la Gaule cisalpine) avait jeté la terreur dans Rome. Les barbares avaient juré de ne déposer leur baudrier qu'au Capitole. Le *tumultus gallicus*[1] fut proclamé, et, pour accomplir un oracle qui annonçait que les Gaulois devaient prendre possession de Rome une seconde fois, on enterra vivants un Gaulois et une Gauloise. Les Romains triomphèrent de l'invasion, et, pour contenir la *Gaule cisalpine*, y fondèrent les colonies de Crémone et de Plaisance.

Les Gaulois reprirent les armes pour soutenir Annibal. Mais, en 191, le pays fut réduit en province romaine. Bientôt les Romains franchirent même les Alpes, et fondèrent en *Transalpine*, *Aquæ Sextiæ* (*Aix* en Provence) et *Narbonne*. Ce fut la *Province romaine*.

RÉSUMÉ

169. Carthage. — Carthage était une colonie tyrienne Jusqu'au IIIe siècle Rome et Carthage avaient vécu en bonne harmonie. La guerre commença à l'occasion de la Sicile, Carthage cherchant à s'en emparer

170. Premiere guerre punique (264-241) — Rome se construisit une flotte en soixante jours. Duilius et Régulus remportèrent sur Carthage une victoire maritime. Malgré les efforts d'Amilcar Barca et une victoire du grec Xantippe, Carthage dut demander la paix, et la Sicile devint la première province romaine.

171. Deuxième guerre punique (218-201). — Le siège de Sagonte, ville grecque d'Espagne, par Annibal alluma la deuxième guerre punique. Annibal vint battre en Italie les Romains sur les bords du Tessin, de la Trébie, du lac Trasimène (217). A Cannes, Rome essuya un désastre terrible. Néanmoins elle se releva Scipion porta la guerre devant Carthage et fut vainqueur à Zama (202). Carthage dut traiter à de dures conditions.

172. Troisième guerre punique — Carthage s'était relevée et était redevenue riche et puissante. Rome profita des discordes civiles pour intervenir et mettre le siège devant la ville Annibal s'était empoisonné, fuyant la haine des Romains. Après une résistance acharnée la ville fut prise et incendiée par Scipion Emilien (146). Les Romains, pour en triompher, avaient eu recours a des moyens indignes.

173. Progrès de Rome en Espagne, en Italie et en Gaule. — Scipion Emilien triompha de l'Espagne et de Numance (133).

[1] **Tumultus gallicus :** levée en masse à l'approche des Gaulois.

Depuis 191, la Gaule cisalpine était devenue province romaine. Bientôt Rome franchit les Alpes et fonda en Gaule transalpine les colonies d'Aix et de Narbonne.

QUESTIONNAIRE

169. A quelle occasion commencèrent les guerres puniques? — Comparez Rome et Carthage — 170 Rome était-elle une puissance maritime? — Quel fut le dévouement de Régulus? — Quel général carthaginois tint en échec les armées romaines? — 171 Quel serment avait prêté Annibal? — Quelle fut l'occasion de la deuxième guerre punique? — Où Annibal fut-il vainqueur? — Rome désespéra-t-elle? — Qui fut vainqueur de Carthage? — 172 En quelle année Carthage fut-elle détruite? — 173 Qui triompha de Numance? — En quelle année le nord de l'Italie devint-il province romaine?

CHAPITRE XXXIV

HISTOIRE INTÉRIEURE DE ROME

174. Organisation politique. — « De tous les peuples du monde, a dit Bossuet, le plus fier et le plus hardi, mais tout ensemble le plus réglé dans ses conseils, le plus constant dans ses maximes, le plus avisé, le plus laborieux et enfin le plus patient, a été le peuple romain... Le fond d'un Romain était l'amour de sa liberté et de sa patrie... Tite-Live a raison de dire qu'il n'y eut jamais de peuple où la frugalité, où l'épargne, où la pauvreté aient été plus longtemps en honneur. Cette modération durait encore dans les guerres puniques .. Il n'y a rien de plus éloigné d'une telle vie que la mollesse. Aussi les mœurs des Romains avaient-elles naturellement quelque chose, non seulement de rude et de rigide, mais encore de sauvage et de farouche. Mais ils n'oublièrent rien pour se réduire eux-mêmes sous de bonnes lois; et le peuple le plus jaloux de sa liberté que l'univers ait jamais vu se trouva en même temps le plus soumis à ses magistrats et à la puissance légitime. »

Depuis l'accession des plébéiens à toutes les dignités, politiques et religieuses, l'égalité régnait, comme il convient

d... une ville libre. Mais, en fait, le pouvoir resta aux mains des grandes familles du patriciat et de la plèbe. Une *noblesse* se forma, composée de tous ceux qui avaient été magistrats ou comptaient au moins un magistrat parmi leurs ancêtres. Les nobles avaient le privilège d'exposer dans la salle principale de leur maison (l'*atrium*) et de faire porter à leurs funérailles les images en cire de leurs ancêtres. Ce n'était guère que parmi eux qu'étaient pris les sénateurs. Venait ensuite la classe des *chevaliers*, qui était la plus riche. Les chevaliers étaient tous ceux qui, parmi les

Costumes romains.
Homme du peuple. Romain en toge. Femmes romaines.

citoyens, possédaient le cens requis pour le service de la cavalerie. Ils n'avaient d'autre privilège que de porter l'anneau d'or et une tunique ornée de minces bandes de pourpre ; mais ils acquirent par leur richesse une grande autorité. D'ordinaire les nobles et les chevaliers étaient à peu près les seuls qui obtinssent les grandes charges ; cependant le mérite, les services rendus y donnaient accès comme la naissance et la richesse. On ne pouvait arriver à la plus haute, la *censure*, qu'à cinquante ans, après avoir fait dans l'armée dix campagnes, et passé par la *questure*, l'*édilité*, la

préture et le *consulat*. Le *Sénat*, conseil suprême et permanent de la République, exerçait un contrôle respecté sur toutes les affaires, et avait, surtout au dehors, la haute direction du gouvernement. Les deux *censeurs*, chargés d'estimer la fortune des citoyens, qu'ils répartissaient dans leurs tribus, leurs classes et leurs centuries respectives, de dresser la liste des sénateurs et d'administrer les finances de l'État, veillaient sur les mœurs publiques et privées; par le droit de dégrader les sénateurs, les chevaliers, les citoyens, ils étaient les maîtres de la cité.

Bossuet admire à bon droit la profonde politique du Sénat romain. « A le prendre, dit-il, dans les bons temps de la République, il n'y eut jamais d'assemblée où les affaires fussent traitées plus mûrement, ni avec plus de secret, ni avec une plus longue prévoyance, ni dans un plus grand concours et avec un plus grand zèle pour le bien public. »

175. Organisation militaire. — Les Romains eurent encore sur les autres peuples l'avantage d'une *milice* admirable.

La légion comprenait les *hoplites*, ou soldats pesamment armés, et les *vélites*, ou soldats armés à la légère. Des machines de guerre la défendaient. « La phalange macédonienne ne pouvait se mouvoir que tout d'une pièce, au lieu que l'armée romaine, distinguée en petits corps, était plus prompte et plus disposée à toutes sortes de mouvements[1]. » Les armes était le *pilum* ou javelot, l'épée espagnole, une cuirasse, un casque et un bouclier. Que l'on ajoute à cela des pieux pour les retranchements du camp et des vivres pour plus de quinze jours, et l'on arrive à 60 livres, sous le poids desquelles les soldats étaient exercés à aller au pas militaire. Dans leurs exercices, ils portaient des armes « d'une pesanteur double des armes ordinaires, et ces exercices étaient continuels[2] ».

Leur discipline militaire était d'une rigueur inflexible. « Il y allait de la vie non seulement à fuir, à quitter ses armes, à abandonner son rang, mais encore à se remuer,

[1] BOSSUET, *Discours sur l'histoire universelle*, IIIe p., ch. VI.
[2] BOSSUET, *ibid.*

pour ainsi dire, et à branler tant soit peu sans le commandement du général... Un soldat romain devait ou vaincre ou mourir[1]. »

Rome organisait militairement les pays conquis. Elle y plaçait des garnisons chargées de les maintenir dans le devoir. C'étaient des *colonies*, qui propageaient partout les mœurs, l'esprit de la métropole, dont les membres restaient citoyens romains, et qui, en cas de guerre, assuraient la fidélité du pays à la ville mère. De grandes *voies militaires*, solidement bâties, reliaient ces points de défense. Les voies *Appienne*, *Aurelienne*, *Flaminienne*, *Valérienne*, *Emilienne*, *Posthumienne*, conduisaient dans l'Italie méridionale, en Étrurie, en Ombrie, au centre des Apennins, sur le Pô, jusqu'à l'Adriatique.

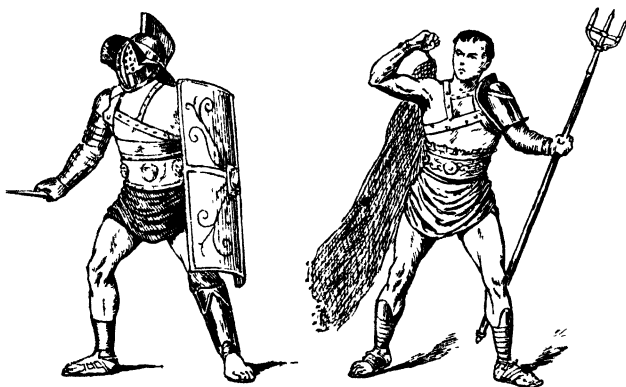
176. Villes sujettes et alliées. – Les villes non coloniales étaient **sujettes** ou **alliées**. Les premières étaient gouvernées par un préfet romain, les alliées (municipes et non municipes) faisaient partie de Rome et jouissaient soit du droit romain, soit du droit latin, moins étendu. Cette politique habile « d'accroître la cité en y faisant entrer les ennemis eux-mêmes a été, dit Cicéron, la cause principale de l'extension du nom romain. »

177. Progrès du luxe. - Mais les guerres continuelles finirent par épuiser la population aisée, qui seule les soutenait. Les terres devinrent bientôt la proie d'une minorité riche, qui les fit cultiver par les esclaves, que multipliaient les conquêtes.

Ces esclaves, affranchis peu à peu, passaient dans le peuple, dont les mœurs s'altérèrent par ce mélange. La vieille race plébéienne disparut, et l'aristocratie reconquit tous ses antiques privilèges sans que le peuple osât presque élever une réclamation, de peur de s'entendre rappeler son origine servile. L'influence grecque eut également une action dissolvante sur les mœurs romaines. Les vaincus se vengèrent ainsi de la dureté des vainqueurs. Les Grecs n'étaient plus qu'un peuple dégénéré.

L'antique simplicité fit place à un luxe effréné. Les femmes

[1] MONTESQUIEU, *Grandeur et décadence des Romains.*

aspiraient à une plus grande liberté. Jadis les matrones méritaient cette épitaphe de l'une d'entre elles : « Douce en sa parole, charmante en sa démarche, elle aima son mari de tout cœur, garda la maison et fila la laine. » Après les guerres puniques, il fallut restreindre leur luxe par une loi. Caton le Censeur fut un ennemi implacable de ces innovations. Le luxe envahissait aussi la table. On se disputait un bon cuisinier.

Gladiateurs.

La tête est protégée par un casque complet. — Le bras droit est recouvert d'une espèce d'armure, le bras gauche, caché par le bouclier, est nu. Une demi-cuirasse protège le corps. — Cette espèce de gladiateurs s'appelait « myrmillo ».

Ce gladiateur est un rétiaire. Il est armé d'un filet qu'il cherche à lancer sur son adversaire pour paralyser ses mouvements. Le haut de son bras gauche porte une pièce d'armure dépassant de beaucoup l'épaule et qui sert à protéger le visage.

178. Sciences, arts, littérature. — Mais les Romains étaient encore des barbares en ce qui concernait les sciences et les arts. Le premier cadran solaire au méridien de Rome ne fut placé qu'au milieu du IIe siècle. Le vainqueur de Corinthe, *Mummius*, se vanta d'avoir détruit la plus belle ville de la Grèce et menaça ceux qu'il avait chargés de transporter à Rome les chefs-d'œuvre de l'art grec de les leur faire refaire, s'ils les endommageaient!

Rome n'eut de littérature qu'à partir du moment où elle

se mit à l'école de la Grèce. Quelques chants rudes et grossiers étaient le seul héritage qu'elle eût reçu de ses premiers temps. Le Calabrais **Ennius** (239-169) substitua, dans les vers, le mètre grec au vieux mètre latin. **Plaute** (254-184) et **Térence** copièrent les comiques grecs.

Les *jeux du cirque* avaient plus d'attrait pour les Romains que les représentations théâtrales. Les *combats de gladiateurs* attiraient la foule. Avec les anciennes mœurs, le patriotisme se perdait, et la vieille religion aussi. Les cultes étrangers s'introduisaient, non sans danger pour les mœurs, comme celui de Bacchus. Les *Bacchanales* étaient d'effroyables orgies auxquelles on ne se livrait qu'en secret. Découverts, les coupables furent suppliciés ; mais la corruption ne fit que grandir.

RÉSUMÉ

174. Organisation politique. — L'égalité régnait. Mais, en fait, le pouvoir resta aux mains des grandes familles du patriciat et de la plèbe. Une nouvelle noblesse se forma ainsi, composée des familles qui comptaient quelque magistrat parmi leurs ancêtres Venaient ensuite les chevaliers, c'est-à-dire les citoyens possédant le cens requis pour le service de la cavalerie.

Pour arriver aux magistratures élevées, il fallait avoir passé par toutes les magistratures inférieures. Le Sénat exerçait un contrôle respecte sur toutes les affaires, et avait, surtout au dehors, la haute direction du gouvernement

175. Organisation militaire — La milice était admirable, la discipline militaire d'une rigueur inflexible Les armées romaines étaient formées de *légions* de soldats aguerris et endurcis à toutes les fatigues. Rome organisait militairement les pays conquis, y établissant des colonies militaires, chargées de maintenir l'obéissance. De larges voies militaires, si solidement construites qu'il en existe encore aujourd'hui des tronçons, facilitaient les communications avec Rome.

176. Villes sujettes et alliées — Les villes non coloniales étaient sujettes ou alliées, les alliées faisant partie de Rome.

177. Progrès du luxe — Les guerres continuelles finirent par épuiser la population aisée Le peuple fut bientôt composé en grande partie d'esclaves affranchis, qui contribuèrent à altérer les mœurs. L'influence grecque eut également une action dissolvante

sur les mœurs romaines. Le luxe devint effréné et les lois furent impuissantes à le réprimer.

178. Sciences et arts. — Les Romains étaient encore des barbares en ce qui concernait les sciences et les arts. Rome n'eut de littérature qu'à partir du moment où elle se mit à l'école de la Grèce avec Ennius, Plaute et Térence. Les Romains n'avaient guère de goût que pour les combats de gladiateurs.

QUESTIONNAIRE

174. Que dit Bossuet du peuple romain? — L'égalité régnait-elle réellement à Rome? — Quelle était la charge la plus élevée? — Comment y arrivait-on? — 175. L'organisation militaire était-elle bonne? — Que faisait Rome des pays conquis? — 176. Que devenaient les villes non coloniales? — 177. Quelle conséquence funeste eurent les guerres continuelles? — Les Romains ne dégénérèrent-ils pas? — 178. Où en étaient les sciences et les arts? — Et la littérature?

CHAPITRE XXXV

LES GRACQUES ET LES LOIS AGRAIRES (134-121)

179. Guerres serviles. — Dans ses années de simplicité et de modération, Rome avait peu d'esclaves. Avec les conquêtes et les besoins grandissants qu'engendrait le luxe croissant leur nombre augmenta. Certains Romains en eurent jusqu'à 20000. Ces malheureux étaient régis par des lois de sang, traités comme des bêtes féroces. Ils ne possédaient pas même de nom. Leurs petits, auxquels on refusait le nom d'enfants, appartenaient à leur maître. La torture, les verges, la mutilation, la croix étaient leur lot habituel. Cette misère provoqua l'explosion des *guerres serviles*[1] (135 et 103). Il fallut employer à réduire les esclaves révoltés toute la puissance romaine.

180. Tibérius Gracchus. — La misère croissante des peuples, le dépérissement de la race italienne éveillèrent un intérêt douloureux dans les cœurs de plusieurs Romains

1 **Guerres serviles :** c'est-à-dire guerre des esclaves (*servi*).

de ce temps, animés d'un amour sincère et éclairé du peuple et de leur patrie. Les premiers furent les **Gracques.**

Tibérius et *Caius Gracchus* étaient, par leur mère *Cornélie*, petits-fils de Scipion l'Africain Leur père, Sempronius Gracchus, avait été un Romain des anciens jours. Leur mère, qui ne voulait d'autres parures que ses enfants, les avait élevés pour en faire les sauveurs de leur patrie. En 133, Tibérius, nommé tribun du peuple, proposa une **loi agraire** qui devait reconstituer la petite propriété et la classe moyenne, en stipulant que nul ne posséderait plus de 500 arpents (126 hectares) de terres conquises. Là seulement était le salut de Rome. Mais cette loi si juste était d'une application difficile. Tibérius, irrité de la résistance des riches, proposa une loi nouvelle, radicale jusqu'à l'injustice, et, violant la puissance tribunitienne, fit déposer son collègue, qui l'arrêtait par son *veto*. Menacé par la violence de ses ennemis, il occupa le Capitole avec ses partisans. Au milieu du tumulte, comme il portait la main à sa tête, pour indiquer qu'on en voulait à sa vie, on s'écria qu'il demandait un diadème. Son cousin Nasica appela autour de lui tous ceux qui voulaient sauver la république et entraîna au Capitole tous les sénateurs, avec leurs clients et leurs esclaves. Trois cents des amis de Gracchus furent assommés, et lui-même tomba frappé à mort (132). Le meurtre de Tibérius ne rétablit pas le calme.

Les Gracques
(bronze de Guillaume, musée du Luxembourg)

181. Caïus Gracchus. — En 123, son frère *Caius* fut

élu tribun. Il reprit ses projets. A la loi agraire il joignit une loi qui enlevait le droit de justice au Sénat pour le donner aux chevaliers, et une autre qui donnait le droit de suffrage à tous les Italiens et le droit de cité aux Latins.

Mais la troisième de ces lois souleva contre lui les défiances du peuple. Le Sénat tira habilement parti de ces défiances en opposant à Caius un de ses collègues, qui répondait à chacune de ses propositions par une proposition encore plus démocratique. Caius eut le sort de son frère. Traqué dans le bois des Furies, il se fit tuer par un esclave, et sa tête fut payée au poids de l'or à un Septimuléius, qui avait remplacé la cervelle par du plomb fondu (121). Deux cents de ses partisans furent tués sur l'Aventin et plus de trois mille étranglés en prison. « Mes enfants, disait Cornélie, ont les tombeaux dus à leurs vertus, car ils ont donné leur vie pour le plus noble des buts, pour le bonheur du peuple. »

La réforme agraire avait échoué, et le sang des citoyens avait coulé dans Rome. C'était le prélude des guerres civiles.

RÉSUMÉ

179. Guerres serviles — La misère des esclaves, dont le nombre augmentait, provoqua l'explosion des guerres *serviles*, et Rome eut besoin de toute sa puissance pour en venir à bout.

180. Tibérius Gracchus. — Les Gracques prirent parti pour les malheureux En 133, Tibérius Gracchus, nommé tribun du peuple, proposa une loi agraire pour reconstituer la petite propriété et la classe moyenne. Il périt dans un soulèvement.

181. Caïus Gracchus. — Son frère Caius reprit ses projets et eut son sort (121)

QUESTIONNAIRE

179 Rome avait-elle toujours eu des esclaves? — Qui eut pitie de la misere des esclaves? — 180 Quelle loi proposa Tiberius Gracchus? — 181. Caius ne reprit il pas les projets de son frere? — Quel fut son sort?

Bataille des Cimbres.

CHAPITRE XXXVI

MARIUS ET SYLLA

182. Guerre contre Jugurtha. — « Quand le dernier des Gracques tomba, frappé du coup mortel, a dit Mirabeau, il jeta de la poussière contre le ciel, et de cette poussière naquit Marius. »

Caius Marius était né en 153, à Arpinum, de parents pauvres. Scipion l'avait remarqué au siège de Numance. En 119, il arriva au tribunat. Il épousa une patricienne, Julia, et devint ainsi l'oncle de Jules César. Ce fut dans la guerre contre **Jugurtha** qu'il commença à se distinguer. L'ancien allié du peuple romain, *Massinissa*, avait eu pour successeur son fils *Micipsa*. Celui-ci dut laisser une part de son royaume à son neveu *Jugurtha*, afin d'assurer le reste à ses deux fils. Mais l'ambitieux et peu scrupuleux Numide tua ses cousins et acheta par son or les ambassadeurs romains envoyés par le Sénat. Le peuple, indigné, cita Jugurtha devant lui. Jugurtha vint à Rome, où il fit assassiner un autre de ses cousins, et, forcé de quitter la ville, s'écria, dit-on : « Ville à vendre, il ne te manque qu'un acheteur assez riche (112). »

Un général intègre, *Cecilius Metellus*, fut chargé de le poursuivre et le refoula jusque dans le désert. Mais *Marius*, dont il avait fait son lieutenant, lui ravit la gloire de terminer cette campagne, en l'accusant devant le peuple et en se faisant nommer à sa place. Marius ouvrit les rangs de l'armée aux prolétaires. Le service militaire devint dès lors un métier, et les armées appartinrent à un chef, au lieu d'être à la République.

Après une longue guerre d'escarmouches et de guérillas[1], Jugurtha fut amené enchaîné à Rome, en 104, et jeté dans le Tullianum[2]. « Que vos prisons sont froides! » s'écria-t-il en riant. Il y mourut de faim.

183. Défaite des Cimbres et des Teutons. — Rome dut alors se tourner vers le nord. Un débordement de la Baltique fit sortir de leur pays 300000 **Cimbres** et **Teutons** qui, sous les ordres de *Boiorix* et de *Teutobokh*, franchirent le Danube, et, après avoir vaincu un consul romain, pénétrèrent en *Helvetie*. Suivis de leurs femmes, de leurs enfants et de leurs troupeaux, ils cherchaient des terres fertiles. Ils ravagèrent la Gaule et firent essuyer aux légions romaines des échecs sanglants. Heureusement ils se séparèrent; les Cimbres se jetèrent sur l'Espagne. Marius, revenu d'Afrique, fut envoyé contre les Teutons à la frontière de la Province romaine. Il passa trois ans à endurcir ses soldats par des travaux considérables et à les soumettre à une discipline rigoureuse. Enfin, en 102, les *mulets de Marius*, comme on les appelait par dérision, vainquirent les Teutons près d'**Aix**. Campés sur un plateau qui domine l'Arc, les Romains se plaignaient de manquer d'eau : « Nous irons en chercher, mais ce sera contre du sang, » leur dit Marius en leur montrant la rivière, au bord de laquelle étaient les chariots des barbares. La bataille reprit le surlendemain et fut un horrible massacre. Le lieu où elle se livra se nomme *Pourrières* ou *Champs Pourris*. La terre, engraissée par tant de cadavres, y fut longtemps d'une fertilité prodigieuse, et les

[1] Embuscades.
[2] Le Tullianum était une prison de Rome.

paysans se servirent des ossements pour entourer leurs vignes.

Les Cimbres, après avoir rejoint les Teutons, les avaient quittés de nouveau avant les journées d'Aix et, tournant les Alpes, avaient descendu l'Adige. Marius les poursuivit. Ils ne voulaient pas croire à la défaite de leurs frères et demandaient pour eux des villes et des terres. « Vos frères, leur dit Marius, ont des terres qu'ils garderont à jamais. » Et il ajouta : « Il ne convient pas que vous vous en alliez sans les avoir salués. » Il fit alors venir Teutobokh et les autres captifs enchaînés. La bataille se livra à **Verceil**. Marius et son collègue la gagnèrent (101) Les femmes Cimbres étouffèrent leurs enfants et se tuèrent pour ne pas tomber entre les mains des vainqueurs. Marius fut surnommé le *troisième fondateur de Rome*.

184. Guerre sociale (90-88). **Sylla.** — Tant que Rome n'avait pas été maîtresse de toute l'Italie, elle avait respecté les villes alliées. Lorsqu'elle l'eut emporté, elle les méprisa. Il n'y eut plus dans la péninsule que les citoyens romains à Rome, et les vaincus hors de Rome. Aucune garantie contre l'arbitraire du peuple souverain. Le poids des guerres retombait sur les Italiens, et ils n'avaient ni les honneurs ni les récompenses. L'Italie entière frémissait. Une guerre épouvantable éclata : ce fut la **guerre sociale** [1], sorte de nouvelle guerre samnite. Huit peuples, les *Marses*, les *Samnites*, les *Apuliens*, entre autres, se lièrent par un serment solennel, élurent un Sénat de cinq cents membres, deux consuls, et prirent pour capitale *Corfinium*, dans l'Apennin. Rome ne fut pas heureuse au début. Marius agit avec mollesse, empêché par ses *maux de nerfs*. Son rival **Sylla** se distingua, au contraire, battit plusieurs fois les alliés, et, s'étant emparé de leur plus forte place, ruina leur formidable coalition.

Une loi accorda à tous les alliés le *droit de cité*, à condition qu'ils vinssent, dans un délai de soixante jours, l'accepter à Rome (89). En réalité, pour le moment, l'Italie n'avait gagné

[1] **Guerre sociale** : c'est-à-dire guerre des alliés (*socii*).

qu'un titre. Ceux des alliés qui ne se soumirent pas allaient reprendre les armes dans la guerre civile.

185. Guerre civile (89-82). **Rivalité de Marius et de Sylla.** — Vainqueur des Italiens, Sylla reçut en récompense le commandement de la guerre contre **Mithridate**, roi de Pont, qui avait fait massacrer en un jour quatre-vingt mille Romains et jeté une grande armée en Grèce. Ce fut pour Marius un affront qu'il ne put supporter. Un tribun perdu de dettes, qu'il avait gagné à sa cause, envahit le forum avec une bande d'esclaves armés, fit passer par la violence une loi qui répartissait les nouveaux citoyens dans les anciennes tribus, et obtint des comices par tribus, ainsi transformés, que l'expédition d'Asie fût confiée à Marius. Sylla courut à *Nole*, où étaient campées six légions, marcha avec elles sur Rome, fit abroger la nouvelle loi et mit à prix la tête de son rival. Puis il laissa nommer consul un partisan de son ennemi, *L. Cinna*, et partit pour l'Asie.

Marius avait pris la fuite. Comme il s'était réfugié dans les marais de *Minturnes*, un Cimbre fut, dit-on, chargé par les magistrats de le tuer: « Misérable, lui cria une voix, oseras-tu bien tuer Caius Marius. » Le barbare recula: « Non, dit-il, je ne puis tuer Caïus Marius. » Il fut alors permis au proscrit de s'échapper. Il alla débarquer en Afrique. Le gouverneur lui fit dire de se rembarquer: « Dis au gouverneur, répondit Marius au licteur qui lui avait apporté ce message, que tu as vu Marius assis sur les ruines de Carthage. » Bientôt la fortune changea. Marius, rappelé par Cinna, revint à Rome avec une bande de pâtres affranchis et de laboureurs Étruriens. Maître de la ville, il fit égorger les plus illustres partisans de Sylla. Peu après il mourut, emporté par la débauche et les excès du vin (86). Partisan du peuple et des Italiens, il avait, par son avidité brutale et par sa cruauté, souillé la noble cause qu'il représentait.

186. Guerre contre Mithridate. — Après les revendications de la plèbe, des Italiens et des esclaves, vinrent celles des provinciaux. « Quand le Sénat accorde des privilèges à quelque peuple, il y met toujours cette condition, que ces privilèges n'auront de force qu'autant qu'il plaira

au peuple romain », dit Appien. Les provinces étaient soumises au bon plaisir des **proconsuls** envoyés de Rome. Nul recours contre leurs déprédations. Un préteur de Sicile, Licinius, dépeupla les campagnes par ses exactions. Il accaparait tout et réduisait les soldats à se nourrir de racines de palmier. Il fit crucifier, après l'avoir fait battre de verges, un négociant de Syracuse, citoyen romain. Le malheureux, sans pousser un cri, répétait au milieu des tortures: « Je suis citoyen romain, » et le préteur lui criait: « Vois de là-haut l'Italie! vois ta patrie! vois les lois et la liberté! » Cicéron dit que, lorsqu'il arriva dans son nouveau gouvernement de Cilicie, il semblait qu'une bête féroce, et non un gouverneur, y eût passé avant lui.

Au-dessous des gouverneurs étaient les **publicains**, c'est-à-dire les chevaliers chargés de percevoir le tribut sur les malheureux provinciaux, devenus, par droit de conquête, simples fermiers du peuple romain, de propriétaires qu'ils étaient auparavant. Ces publicains rendirent leur nom odieux, tant ils mirent d'art à pressurer les habitants de leurs provinces. Cicéron s'éleva avec force contre ces injustices criantes; mais le grand orateur fut impuissant.

Les provinces cherchèrent un sauveur dans **Mithridate VII**, roi de *Pont*. Animé d'une haine implacable contre les Romains, qui lui avaient enlevé une partie de son royaume, il se crut en état de leur tenir tête. Nul scrupule ne pouvait arrêter un homme ambitieux et jaloux qui n'avait pas reculé devant un parricide. En un jour, il fit égorger quatre-vingt mille Romains en Asie-Mineure. Un de ses lieutenants envahit la Grèce. Sylla fut envoyé contre lui (87). Il s'empara d'*Athènes*, qu'il inonda de sang, pour se venger des railleries des Athéniens, et tailla en pièces, avec ses quarante mille légionnaires, cent vingt mille hommes à *Chéronée* et quatre-vingt mille à *Orchomène*. Comme, dans cette dernière bataille, ses soldats se débandaient, il les arrêta en leur disant: « Quand on vous demandera où vous avez abandonné votre général, vous direz: C'est à Orchomène! » Le roi de Pont dut implorer la paix. On lui imposa l'abandon de ses conquêtes et de tous ses vais-

seaux. « Que me laisse-t-on? s'écria-t-il. — La main qui a signé la mort de quatre-vingt mille Romains, » lui répondit Sylla (84).

187. Proscriptions de Sylla. — Sylla revint en Italie. Avec l'aide de plusieurs exilés illustres, *Métellus*, *Crassus* et *Pompee*, qui lui amenèrent les armées qu'ils avaient levées, il triompha du parti de Marius. Ses premiers succès lui attachèrent la foule. Tour à tour « lion et renard », il savait la flatter après l'avoir effrayée.

Le jeune Marius, fils adoptif du vainqueur des Cimbres, fut réduit à se donner la mort, et Sylla entra dans Rome terrifiée (82). Alors commencèrent les proscriptions. Plus de cent mille citoyens périrent; leurs biens furent confisqués. Souvent leur richesse fut la seule cause de leur mort. « Celui-là, disait-on, c'est sa superbe villa qui l'a fait périr. Cet autre c'est sa maison d'Albe. » « Quand t'arrêteras-tu? demandait-on à Sylla. — Je ne sais. — Fais connaître du moins ceux que tu veux encore faire mourir. — Je le ferai; » et il fit afficher au forum une liste de quatre-vingts noms; mais elle fut suivie d'autres listes plus longues. « J'ajouterai, dit-il, les noms oubliés à mesure qu'ils me reviendront à la mémoire. » Les frères dénonçaient leurs frères, les fils leurs parents, les pères leurs fils, les maris leurs femmes, les esclaves leurs maîtres. Jules César avait alors vingt ans. Sylla eût voulu faire mourir ce neveu de Marius; les Vestales lui arrachèrent sa grâce. « Je vous le laisse, dit-il; mais il y a dans cet enfant plusieurs Marius. »

Le Samnium dévasté, l'Étrurie détruite comme nation, Sylla contint les provinces par des *colonies militaires*. Le règne des soldats commença. Pendant ce temps, les terres continuaient de s'appauvrir entre les mains de ces mauvais colons.

Cruel par calcul, Sylla s'arrêta une fois qu'il fut maître. Il tenta alors de reconstituer la *Republique*. Nommé *dictateur* (82), il concentra presque tous les pouvoirs aux mains du Sénat, en lui rendant son ancien pouvoir judiciaire et en lui donnant le droit exclusif de proposer les lois, restreignit le *veto* des tribuns aux affaires civiles et supprima la censure.

C'était la restauration de l'aristocratie : œuvre fragile, qui devait durer à peine dix ans !

En 79, il abdiqua volontairement et se retira à *Cumes*, en Campanie. Il mourut l'année suivante, usé par la débauche.

RÉSUMÉ

182. Guerre contre Jugurtha. — Caius Marius commença à se distinguer dans la guerre contre Jugurtha, l'usurpateur du trône de Numidie. En 104, Jugurtha fut amené enchaîné à Rome Marius avait ouvert l'armée aux prolétaires ; le service militaire devint alors un métier, et les armées appartinrent à un chef, et non plus à la République.

183. Défaite des Cimbres et des Teutons. — Un débordement de la Baltique fit sortir de leur pays les Cimbres et les Teutons qui ravagèrent la Gaule et battirent plusieurs fois les armées romaines. Marius, envoyé contre eux, vainquit, en 102, les Teutons à Aix et, en 101, les Cimbres à Verceil

184. Guerre sociale (90-88) **Sylla.** — L'oppression de l'Italie par Rome amena la guerre sociale Marius agit avec mollesse. Ce fut Sylla qui réduisit les alliés. Une loi leur accorda le droit de cité, une partie se soumit, l'autre allait se soulever et reprendre les armes dans la guerre civile

185. Guerre civile (89-82). **Rivalité de Marius et de Sylla.** — Sylla reçut en récompense de ses victoires le commandement de la guerre contre Mithridate. Marius le lui disputa. Traqué, il s'enfuit. Revenu à Rome, par un retour de la fortune. il fit égorger les plus illustres partisans de Sylla ; il mourut bientôt après (86).

186. Guerre contre Mithridate. — Les provinces, ruinées par les gouverneurs et les publicains, trouvèrent un vengeur dans le roi de Pont, Mithridate, qui fit tuer quatre-vingt mille Romains et envahit la Grèce. Il fut vaincu par Sylla (84).

187. Proscriptions de Sylla. — Vainqueur du parti de Marius, Sylla terrifia Rome par ses proscriptions. En même temps, il contenait les provinces par des colonies militaires. Une fois maître, il tenta de reconstituer la République. En 79, il abdiqua volontairement et mourut l'année suivante.

QUESTIONNAIRE

182 Qu'était-ce que Caius Marius ? — Comment finit la guerre contre Jugurtha ? — 183. Quelle invasion menaça Rome ? — Où Marius rencontra-t-il les Teutons ? — Et les Cimbres ? — 184. Quelle fut la cause de la guerre sociale ? — Quel droit obtinrent tous les alliés ? — 185. D'où vint la rivalité entre Marius et Sylla ? — 186. Comment les provinces étaient-elles administrées ? — Qui choisirent-elles pour défenseur ? — 187. Que savez-vous des proscriptions de Sylla ? — Quand s'arrêta-t-il ?

CHAPITRE XXXVII

POMPÉE ET CÉSAR

188. Sertorius. — A la mort de Sylla, les troubles recommencèrent. **Pompée,** auquel il avait décerné le surnom de *Grand*, fut, pour ainsi dire, son exécuteur testamentaire, et finit par pacifier les provinces, soulevées par les survivants du parti de Marius. L'*Espagne* seule résista sous **Sertorius.** Ancien compagnon de Marius, Sertorius avait glorieusement combattu les Cimbres. En 82, il s'était réfugié en Espagne, où il avait soulevé la *Lusitanie* contre Rome. Une biche blanche, prétendait-il, lui apportait les messages des dieux. Son courage lui conquit les cœurs de tous les Barbares. Il devint maître de presque toute la péninsule ibérique, s'entoura d'un Sénat de proscrits, et vit même Mithridate rechercher son alliance. *Metellus* et *Pompée* furent envoyés contre lui. Avec ses montagnards agiles il battit deux fois la lourde cohorte romaine. Mais Metellus vint au secours de Pompée. « Sans cette vieille, dit Sertorius, j'aurais renvoyé ce petit garçon à Rome, châtié comme il le mérite. » La tête du banni fut mise à prix. Le mécontentement se glissa dans son armée, composée d'éléments hétérogènes. Il fut assassiné (73) dans un festin par son lieutenant *Perpenna*, qui, à son tour, fut tué par Pompée, et l'Espagne fut enfin pacifiée.

189. Spartacus. — Pompée eut ensuite la gloire de mettre fin à la *guerre des gladiateurs.* Soixante-dix-huit esclaves, destinés aux combats de gladiateurs, ayant à leur tête le Thrace **Spartacus,** s'échappèrent de Capoue, et, armés de broches pillées dans la boutique d'un rôtisseur et d'épées de théâtre, se retirèrent sur les flancs du Vésuve. Les esclaves de la Campanie accoururent à eux. Vainqueurs, ils terrifièrent Rome. Enfin *Crassus*, ayant établi une discipline rigoureuse dans son armée, les écrasa. Spartacus tomba sur le champ de bataille (71). Pompée, revenant d'Espagne, acheva les

débris de son armée et écrivit au Sénat que Crassus avait battu les esclaves, mais que lui avait coupé les racines de cette guerre. La guerre contre Mithridate allait mettre le comble à la gloire du *héros invincible*.

190. Mithridate. — Vaincu par Sylla, Mithridate reprit les armes en 75. *Lucullus* fut envoyé contre lui. Il était célèbre à Rome par son luxe. Cette campagne lui fournit l'occasion de déployer de rares talents militaires. Il chassa Mithridate de Bithynie, où le roi de Pont avait transporté la guerre, et alla assiéger la capitale du Pont. Une ruse sauva Mithridate. Il fit percer les sacs d'or qu'il traînait avec lui et, arrêtant ainsi les Romains, put se réfugier en Arménie chez *Tigrane*. Lucullus triompha de ce nouvel ennemi. Mais son armée supportait impatiemment sa rigueur; les publicains lui reprochaient d'empêcher leurs exactions; il fut rappelé (68), et Mithridate rentra dans ses États.

Pompée, devenu l'idole de Rome, après ses victoires sur Sertorius, sur Spartacus et sur les pirates de la Méditerranée, qu'il avait réduits en trois mois (67), fut envoyé en Asie. Cicéron, dévoué à son parti, avait contribué à lui faire donner un commandement, qu'il feignit d'accepter à contre-cœur. Lucullus se retira dans ses villas.

Mithridate demanda la paix : « Qu'il s'en remette à la générosité du peuple romain! » répondit Pompée. Le roi de Pont ne put s'y résoudre : « Eh bien ! répliqua-t-il, combattons jusqu'à notre dernière heure. » Les Romains furent partout victorieux. Pompée dompta, non sans courir de grands dangers, jusqu'aux hordes du Caucase. Au sud de l'Asie-Mineure, il intervint en *Judée* et rétablit *Hyrcan II* sur le trône de Jérusalem. Mithridate rêvait d'envahir l'Italie à la tête d'une armée de barbares. Trahi par son fils *Pharnace*, il tenta de s'empoisonner, et, n'ayant pu y réussir, il se fit tuer par un Gaulois (63). De ses États Pompée fit quatre grandes provinces et plusieurs petits royaumes sujets de Rome.

191. Cicéron et Catilina. — Pendant ce temps un grave danger menaçait la république. **Catilina**, un des complices de Sylla, ne vit d'autre moyen de refaire sa fortune,

dissipée en débauches, qu'une révolution. Associé avec plusieurs citoyens perdus de dettes, il brigua le consulat. **Cicéron** fit échouer sa candidature. Catilina médita alors une guerre civile. Cicéron dénonça le complot au Sénat et au peuple dans ses *Catilinaires*, et réussit enfin à en donner des preuves positives. Les conjurés furent arrêtés et condamnés à mort. L'armée qu'ils avaient levée en Etrurie se désorganisa à cette nouvelle. Catilina fut arrêté dans sa fuite et tomba près de *Pistoria*. La conspiration avait échoué. Mais elle n'avait pas eu l'importance que lui donna, dans sa vanité puérile, Cicéron, proclamé en récompense *Père de la patrie*.

Cicéron, d'après un buste antique

Pompée, revenant d'Asie, ne trouva pas à Rome l'accueil qu'il espérait. L'aristocratie le craignait et réussit à retarder le triomphe auquel lui donnait droit sa victoire. Blessé, il se rapprocha de César, qu'on accusait d'avoir trempé dans la conjuration de Catilina. *Pompée* et *César* formèrent avec le riche *Crassus* le **premier triumvirat**[1] (60).

192. Premier triumvirat. — Jusqu'à quarante ans **Caïus Julius César** avait joué un rôle effacé. Mais il aspirait à de grandes choses. Il pleura un jour, dit-on, à la vue d'une statue d'Alexandre, en songeant que ce roi était maître du monde à un âge où lui-même n'avait encore rien fait. De mœurs dissolues, il était perdu de dettes et semblait uniquement occupé de ses plaisirs. C'était une fausse apparence sous laquelle il cachait ses aptitudes merveilleuses. Il allait se montrer tout à la fois profond politique, grand général, orateur éloquent et écrivain consommé. Neveu de Marius, il combattit l'aristocratie et s'efforça de gagner le peuple. Devenu consul, en 59, il proposa une *loi agraire* qui parta-

[1] **Triumvirat** : association de trois citoyens puissants, unis pour exercer ensemble le pouvoir suprême.

geait les terres du domaine public entre les citoyens pauvres ayant plus de trois enfants. Le collègue de César dans le consulat, *Bibulus*, essaya de résister; ses efforts et ceux de *Caton* échouèrent. Pompée soutenait César devant le peuple. « Que feras-tu si la loi est repoussée ? lui demanda ce dernier. — Si elle est attaquée par l'épée, je la défendrai avec l'épée et le bouclier, » répondit-il. Bibulus, pour empêcher le succès des propositions de César, déclara fériés les jours de son consulat. Il fut passé outre, et l'année 59 fut désignée par le consulat de Caius et de Julius César.

César se fit donner ensuite le proconsulat des Gaules. Il allait y trouver une armée et la domination du monde. Crassus avait été chargé de la guerre contre les Parthes, en Asie. Pompée demeura à Rome. Caton et Cicéron lui faisaient ombrage, l'un par son austère rigueur, l'autre par son éloquence : Caton fut chargé d'une mission lointaine, et le démagogue *Clodius* que César, avant de partir, avait fait nommer tribun, força Cicéron à s'exiler.

193. Guerre des Gaules[1]. — La Gaule transalpine, bornée par la mer de Germanie, le Rhin, les Alpes, la Méditerranée, les Pyrénées et l'Océan, sillonnée par les Cévennes, les Vosges, le Jura et le Plateau central, arrosée par le Rhin, la Meuse, la Seine, la Loire, la Garonne et le Rhône, avait vu succéder à des populations préhistoriques analogues à celles qui avaient habité la Grèce et l'Italie le peuple qui lui donna son nom, les **Gaulois**.

Dans le midi s'étaient établis les *Ibères* et les *Ligures*, qui appartenaient vraisemblablement à la même race. Les Ibères avaient été refoulés par les *Galls* ou *Celtes*, de la famille des *Aryas*, venus des régions de l'Asie centrale, qui s'établirent dans l'ouest et le nord de la Gaule. Les Gaulois avaient l'esprit vif, prompt, curieux, le caractère franc et généreux. Ils étaient passionnés pour la guerre et pour l'éloquence. La religion du peuple était un polythéisme analogue à celui des Grecs et des Romains ; celle des prêtres, qu'on appelait

[1] Voir *Histoire de France*, cours complémentaire, liv. I, chap. III, IV, V, VI.

druides, était plus pure, mais ils la déshonoraient par des sacrifices humains. Aucun peuple ancien n'a cru aussi fermement à l'immortalité de l'âme. Les *druides* formaient une classe privilégiée, mais ouverte à tous. Ils étaient à la fois prêtres et magiciens, éducateurs de la jeunesse, médecins et juges.

Dans la nation, seuls les druides et, après eux, les nobles, ou chefs de clans, étaient quelque chose; le peuple ne comptait pour rien. Les druides choisissaient le chef suprême, qui commandait dans les guerres générales toutes les nations gauloises confédérées. Les *nations*, à la tête desquelles étaient des rois, étaient formées de plusieurs *clans*, commandés par des chefs nobles, et chaque clan se composait de plusieurs *familles*. La famille était fortement constituée sous l'autorité du père.

Jules César,
d'après un buste antique

Colonisée dès la plus haute antiquité par les Phéniciens, la Gaule avait vu s'élever, en 600 avant Jésus-Christ, la riche cité de *Marseille*, fondée par les *Phocéens*. Elle-même avait envoyé, vers la même époque, le trop-plein de sa population, toujours avide d'expéditions aventureuses sous *Sigovèse* et *Bellovèse*, qui s'établirent, l'un vers les bords du Danube, l'autre dans le nord de l'Italie. Comme on l'a vu, les Gaulois cisalpins marchèrent sur Rome, en 390, pour venger une injure, la prirent et la pillèrent. Au IIe siècle, Rome s'empara à son tour de la Gaule cisalpine, franchit les Alpes et s'établit dans la Narbonaise. Elle n'attendait qu'une occasion pour intervenir dans les affaires intérieures du pays et, se présentant en protectrice, en faire la conquête.

En l'an 58, les *Éduens* et les *Sequanes*, menacés par les

Helvètes et les Suèves, appelèrent les Romains. César vainquit les Helvètes au *mont Beuvray* et Arioviste, avec ses Suèves, sur le Rhin. Ce fut le point de départ de la conquête de la Gaule. César fit en tout **huit campagnes,** de 58 à 51. En 57, il soumit la *Belgique*, où s'était formée une vaste coalition contre lui. En 56, il détruisit en un jour la flotte gauloise des *Venetes* (*Vannes*), qui avaient fait prisonniers des envoyés romains. En 55, il pénétra dans la *Germanie*, d'où les Gaulois tiraient du secours. Une première expédition en *Bretagne* ayant échoué, il y retourna en 54 et en soumit le sud. Un premier soulèvement des Gaulois, sous *Ambiorix* et *Indutiomar*, fut réprimé. En 52, un nouveau soulèvement, général cette fois, éclata sous la conduite de l'Arverne *Vercingetorix.* César s'empara de Bourges, mais échoua devant Gergovie. Enfin Vercingétorix, assiégé dans *Alesia*, se rendit à César (51). En 50, toute la Gaule était conquise.

194. Guerre contre les Parthes. — *Crassus*, de son côté, avait marché en Orient contre les Parthes. Ce peuple guerrier, encore barbare, avait fondé un vaste empire au centre de l'Asie, en 255 avant Jésus-Christ. Il devait combattre opiniâtrément les Romains pendant trois siècles. La lutte avait déjà commencé avec Lucullus et Pompée, et s'était terminée par un traité d'alliance. En 54, Crassus arriva en Orient. Après quelques légers succès, sa campagne finit par un désastre. Il fut assassiné dans une entrevue où l'avait attiré le *suréna* ou généralissime d'*Orodes*, roi des Parthes.

195. Guerre civile entre César et Pompée (48-45). — César et Pompée restaient en présence. A Rome, Pompée était le maître. Contre *Clodius*, devenu incommode par ses violences et son insolence, il avait suscité *Milon*. Cicéron, rappelé, était rentré triomphalement. Puis, Milon ayant tué Clodius, Pompée avait commencé à le redouter à son tour, et l'avait laissé condamner au bannissement. Le désordre en était alors venu au point que le Sénat l'avait chargé de réformer la République. L'aristocratie se rangeait autour de lui par crainte de César, dont elle redoutait les tendances démocratiques. Il ne sut pas profiter de la situation. Il hésitait sans cesse,

tandis que son rival, du fond de sa province, achetait des partisans à Rome. Il essaya de le désarmer en lui faisant ordonner de licencier ses troupes. Mais il ne prit aucune mesure de défense : « En quelque endroit que je frappe du pied la terre, dit-il, il en sortira des légions. »

Les Pompéiens, par leurs violences, forcèrent les tribuns à quitter Rome et à chercher un asile auprès de César. A la tête de son armée, celui-ci franchit les Alpes. Arrivé sur les bords du *Rubicon* (entre *Césene* et *Rimini*), il hésita un moment avait été décrété que quiconque le traverserait les armes à la main serait considéré comme ennemi de l'Etat. « Le sort en est jeté, » s'écria-t-il enfin, et il le franchit. Soixante jours après, il était maître de l'Italie. Pompée s'était enfui avec le Sénat et avait passé l'Adriatique.

Pompee,
d'après un buste antique

Avant de le poursuivre, César alla soumettre l'Espagne, que tenaient deux lieutenants de son rival. Puis, proclamé dictateur, après avoir pris des mesures pour pacifier Rome, il déposa la dictature, reçut le consulat et passa en Grèce. « Que crains-tu ? tu portes César et sa fortune, » dit-il au pilote, qui tremblait devant la tempête, dans le détroit d'Otrante. Pompée avait réuni une armée considérable. Néanmoins il fut défait à **Pharsale** (48), en Thessalie. Sa cavalerie prit la fuite plutôt que de se laisser défigurer par les légionnaires de César, qui avaient reçu l'ordre de frapper au visage.

Pompée chercha un asile en Egypte auprès du jeune *Ptolemée Dionysos*, son ancien pupille. Les précepteurs grecs du prince le firent égorger dans la barque qui l'amenait au rivage. Lorsque César débarqua à Alexandrie, on lui présenta la tête de son ennemi. Il fut saisi d'horreur et versa quelques larmes. La populace, ameutée par les conseillers du roi, se

souleva. Assiégé dans le palais, César brûla sa flotte, dont les Alexandrins allaient s'emparer; l'incendie gagna le palais et dévora la riche bibliothèque des Ptolémées. Enfin, avec des secours venus par mer, il dompta les Égyptiens et remplaça Ptolémée, mort en fuyant, par Cléopâtre, qui régna avec son jeune frère, Ptolémée XIII. Retenu par les charmes de *Cléopâtre*, il s'attarda quelque temps en Égypte. Les succès de Pharnace l'appelèrent en Asie-Mineure. « Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu, » écrivit-il au Sénat, pour lui rendre compte de son expédition.

Après avoir rétabli dans Rome l'ordre troublé par son lieutenant *Marc-Antoine* et détruit en Afrique et en Espagne les derniers restes du parti de Pompée, César revint triompher à Rome, y fut nommé dictateur perpétuel, *imperator* (général vainqueur), tribun, préfet des mœurs et grand-pontife. Il mérita ces honneurs, qui faisaient de lui un véritable roi, par de grands services rendus à la République. Il releva l'agriculture, établit de nombreuses colonies, réforma le calendrier (*Calendrier Julien*). Il méditait de bien plus vastes projets. Mais il avait laissé voir son désir d'obtenir la royauté. Une conjuration se forma contre lui. Aux ides de mars (44), il fut frappé, en plein Sénat, de vingt-trois coups de poignard. Reconnaissant parmi les assassins *Brutus*, qu'il avait aimé comme un fils, il se voila la tête de sa toge [1], et alla mourir au pied de la statue de Pompée.

RÉSUMÉ

188. Sertorius. — A la mort de Sylla, Pompée finit par pacifier les provinces soulevées par les partisans de Marius. L'Espagne seule résista sous Sertorius. Il fut vaincu par Métellus et Pompée.

189. Spartacus. — Pompée mit fin ensuite à la *Guerre des gladiateurs*, que commandait Spartacus.

190. Mithridate. — Mithridate reprit les armes, en 75. Vaincu par Lucullus, puis par Pompée, trahi par son fils, il se fit tuer par un Gaulois, n'ayant pu s'empoisonner. De ses États Pompée fit

[1] **Toge :** long vêtement que les Romains drapaient sur la tunique.

quatre grandes provinces et plusieurs petits royaumes sujets de Rome

191. Cicéron et Catilina. — A l'intérieur, Cicéron fit échouer le complot tramé par Catilina, qui, n'ayant pu obtenir le consulat, méditait une guerre civile

192. Premier triumvirat — Pompée, au retour de son expédition en Asie, ne se trouva pas assez bien accueilli à Rome. Son triomphe avait été retardé par l'aristocratie qui le craignait : il se rapprocha alors de César, neveu de Marius, qui combattait l'aristocratie. Pompée, César et Crassus formèrent le premier triumvirat. César, sous des apparences frivoles, cachait des aptitudes merveilleuses Il se fit donner le proconsulat des Gaules, où il allait trouver une armée et la domination du monde.

193. Guerre des Gaules. — Habitée par les Galls ou Celtes dans l'ouest et le nord, par les Ibères et les Ligures dans le midi, la Gaule avait été colonisée par les Phéniciens et par les Grecs. Rome n'attendait qu'une occasion pour la conquérir. Appelé par les Eduens et les Sequanes, César intervint en l'an 58 dans les affaires intérieures de la Gaule et, de 58 à 51, la soumit entièrement.

194. Guerre contre les Parthes. — Crassus, pendant la campagne de César en Gaule, avait été vaincu et assassiné dans son expédition contre les Parthes

195. Guerre civile entre César et Pompée (48 45). — César et Pompée, restés seuls, se disputèrent le pouvoir. César ayant franchi le Rubicon avec son armée, Pompée s'enfuit de Rome. Vaincu à Pharsale, en Thessalie (48), il se réfugia en Egypte, où il fut égorgé par les précepteurs de son ancien pupille, Ptolémée Dionysos, roi d Egypte

César, après avoir vaincu Pharnace en Asie-Mineure, rétablit l'ordre à Rome et détruit en Afrique et en Espagne les derniers restes du parti de Pompée, revint triompher à Rome Il fut nommé dictateur perpétuel, imperator, tribun, préfet des mœurs et grand-pontife Mais une conspiration se forma contre lui. En 44, il fut assassiné.

QUESTIONNAIRE

188 Quel fut l'exécuteur testamentaire de Sylla? — Qui triompha de Sertorius? — 189 Qu'était-ce que Spartacus? — 190 Qui fut envoyé contre Mithridate? — Que fit Pompée vainqueur? — 191 Quel danger courut la République? — Qui forma le premier triumvirat? — 192. Qu'était-ce que César? — Que se fit-il donner? — 193 Par qui la Gaule était-elle habitée? — Citez les principales émigrations gauloises? — Comment Rome intervint-elle en Gaule? — En combien d'années César s'empara-t-il de la Gaule? — 194. Quel fut le résultat de l'expédition de Crassus contre les Parthes? — 195 Quels adversaires restaient en présence — Où Pompée fut il vaincu? — Quels titres reçut César? — Comment périt-il?

CHAPITRE XXXVIII

OCTAVE ET ANTOINE. — FIN DE LA RÉPUBLIQUE

196. Second triumvirat. — De nouveaux troubles éclatèrent. Les conjurés n'avaient aucun plan. **Marc-Antoine** souleva le peuple contre eux, en lui montrant la robe ensanglantée de César et en lui lisant le testament du dictateur, qui léguait ses jardins au peuple et comblait ses assassins de bienfaits. Leurs maisons furent brûlées ; eux-mêmes s'enfuirent de Rome. Antoine était tout-puissant. Il rencontra un rival dans **Octave**, neveu et fils adoptif de César. Sa jeunesse, son apparence chétive, l'obscurité dans laquelle il avait vécu jusque-là, ne présageaient pas un adversaire bien redoutable. Octave agit avec habileté, détacha le peuple d'Antoine en se ruinant pour acquitter les legs de César, gagna Cicéron en paraissant suivre ses conseils et en l'appelant son père, et s'attacha une grande partie des sénateurs. Bientôt il eut une armée. Il s'unit alors à **Antoine** et à **Lépide** et forma avec eux le **second triumvirat** (43), *pour reconstituer la république.* « Nous préviendrons nos ennemis avant qu'ils ne nous surprennent, » dirent les triumvirs. Des listes de proscriptions parurent. Lépide livra son frère; Antoine, son oncle, Lucius César; Octave, Cicéron. Le grand orateur mourut avec courage. On était revenu au temps de Sylla. Les fils vendirent leurs pères, les esclaves leurs maîtres; « les femmes seules se montrèrent fidèles, » a dit un Latin.

Cassius et Brutus, les principaux chefs des conjurés, s'étaient réfugiés en Macédoine. Les triumvirs marchèrent contre eux. Les deux armées se rencontrèrent à *Philippes* (42). « Tu me reverras dans les plaines de Philippes, » avait cru entendre Brutus, une nuit. Pris d'une terreur insensée, Cassius et Brutus se donnèrent la mort. Brutus expira en disant : « Vertu, tu n'es qu'un mot. »

197. Guerre entre Octave et Antoine. — Octave et Antoine, laissant Lépide de côté, se partagèrent le monde, Antoine marcha contre les Parthes. Mais la reine d'Égypte

la belle *Cléopâtre*, qu'il avait citée afin de lui faire rendre compte de sa conduite, le séduisit par ses charmes. Il oublia tout pour la suivre à Alexandrie.

Octave, pendant ce temps, soulevait la péninsule italique, en expropriant les cultivateurs pour récompenser les vétérans de ses armées. Les beaux vers de Virgile lui valurent de conserver le champ paternel. La misère était atroce. Ce fut l'occasion d'une guerre civile Octave sut se réconcilier avec Antoine, qui avait pris le parti des Italiens dépossédés ; il triompha de *Sextus Pompée*, qui, maître de la mer, affamait Rome par ses pirateries, et se débarrassa de Lépide, à qui il ne laissa que la dignité de grand-pontife.

En Orient, Antoine, retombé sous le joug de Cléopâtre, commettait faute sur faute. Enfin il répudia Octavie, sœur d'Octave, qu'il avait épousée (32). Octave déclara la guerre à la reine d'Égypte. Il fut vainqueur à *Actium* (31). Antoine, croyant Cléopâtre morte, se tua. Celle-ci essaya inutilement de séduire Octave, et se donna la mort : « Non, non, dit-elle, je ne serai pas traînée en triomphe ; » et elle se fit apporter un aspic[1] caché dans un panier de figues. L'Egypte fut réduite en province romaine (30).

La victoire d'Octave avait tué la république. Il fut proclamé **imperator**, ou général en chef. Le nouveau gouvernement était bien en effet un gouvernement militaire.

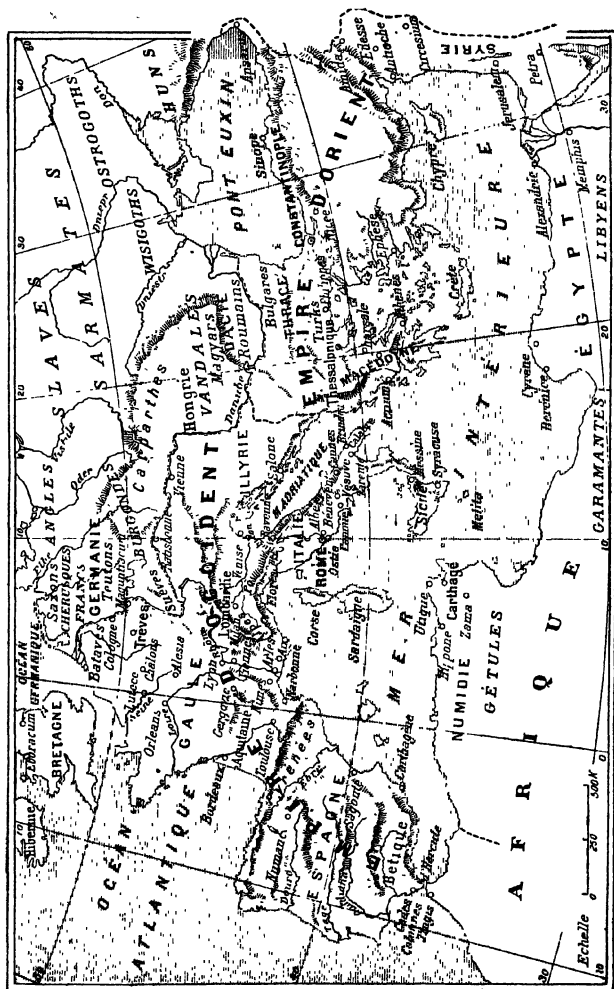
RÉSUMÉ

196. Second triumvirat. — Marc-Antoine tout-puissant rencontra un rival dans Octave, neveu de César. Octave, Antoine et Lépide formèrent le second triumvirat (43). Ils marchèrent contre les conjurés qui avaient tué César et les battirent à Philippes en Macédoine.

197. Guerre entre Octave et Antoine. — Laissant Lépide de côté, Octave et Antoine se partagèrent le monde La lutte éclata bientôt entre eux. Octave, vainqueur a Actium, fut proclamé imperator. C'en était fait de la République.

QUESTIONNAIRE

196. Quel rival rencontra Antoine? — Par qui fut formé le second triumvirat? — Où furent vaincus les assassins de César? — 197 Quel succès remporta Octave? — Comment périt Antoine? — Quel titre reçut Octave?

1 L'aspic était l'Uræus ou serpent royal, que les Pharaons portaient à leur coiffure comme emblème du pouvoir souverain.

Empire romain

CHAPITRE XXXIX

EMPIRE

198. Organisation du gouvernement impérial (30-13 av. J.-C.). **Auguste empereur** (30 av. J.-C.-14 ap. J.-C.). — Octave ménagea avec habileté la transition entre la république et le régime militaire. Il feignit tout d'abord de vouloir déposer le pouvoir, et il évita toujours avec le plus grand soin tout ce qui aurait pu rappeler la royauté.

Auguste,
d'après un buste antique.

Le titre d'*imperator* lui donnait le commandement de toutes les forces militaires de l'empire. Il se contenta d'abord d'y joindre la *puissance tribunitienne*, qui rendait sa personne inviolable, et il attendit que les prières du Sénat et du peuple lui fissent une obligation d'accepter tour à tour les titres de *préfet des mœurs*, de *prince du Sénat*, de *proconsul*, de *préfet de la ville*, de *consul à vie* et de *souverain pontife*, et de concentrer ainsi dans ses mains toutes les magistratures de la république. La république subsista de nom : en fait, le despotisme impérial commençait. Par une sorte de demi-apothéose, le surnom vénéré d'*Auguste* donna à sa personne une consécration religieuse, en attendant qu'on lui élevât des autels.

Le Sénat, épuré et réduit, n'eut plus qu'une influence apparente. Un *conseil privé* devait, à la fin du règne, décider des affaires importantes. Ce qui fonda véritablement l'empire, ce fut l'institution d'une armée permanente. A Rome, le prince

eut une *garde prétorienne*[1], de 10 000 hommes; au dehors, 350 000 hommes, toujours en armes, protégèrent les frontières contre les belliqueuses tribus barbares et les puissants royaumes ennemis. Cinq flottes défendirent les mers. Les légions étaient campées dans les provinces frontières, appelées *provinces impériales*, parce que l'empereur s'y était réservé l'autorité civile et militaire. Il les faisait administrer par des propréteurs. Les autres provinces, appelées *sénatoriales*, parce qu'il en avait abandonné le gouvernement au Sénat, étaient administrées par des proconsuls. Mais ces magistrats, n'ayant pas de troupes, n'avaient que l'autorité civile. L'empereur était donc le maître. Surveillés par l'empereur, les gouverneurs ne pouvaient plus imiter la tyrannie des anciens proconsuls. « Les provinces, dit Tacite, acceptèrent avec joie ce changement, parce qu'elles craignaient l'autorité du Sénat et du peuple, les querelles des grands et la cupidité des magistrats, contre lesquelles les lois restaient impuissantes. »

Jeune femme gallo-romaine. Soldat prétorien.

La Gaule fut des premières soumise au nouveau système d'administration. Une nouvelle division territoriale du pays en quatre grandes provinces effaça les anciennes traditions et les souvenirs de la lutte pour l'indépendance. Lyon (*Lugdunum*) devint la capitale du pays entier. Quatre grandes voies coupèrent la Gaule vers le Rhin, vers l'Océan, vers Marseille et vers les Pyrénées. Des écoles célèbres furent fondées à Marseille, à Toulouse, à Vienne, à Arles.

1 **Prétorien :** du mot *prétoire*, qui désignait le tribunal du préteur, et, par extension, du général.

199. Guerres d'Auguste. — Auguste avait fermé le temple de Janus et proclamé la paix universelle. Il trouvait l'empire assez étendu. Mais la nécessité de défendre les frontières l'entraîna dans plusieurs guerres, qui ne furent pas toutes heureuses. S'il soumit définitivement l'*Espagne* et força le roi des *Parthes* à rendre les drapeaux de Crassus (20), si les *Scythes* et les *Indiens* sollicitèrent son alliance, il essuya en *Germanie* un cruel revers. Ce pays de steppes, de pâturages, de terres marécageuses, comprenait tout le nord et l'est de l'Europe. Des forêts sauvages, comme la *forêt hercynienne*, large de neuf journées, longue de soixante, servaient de demeure aux élans, aux aurochs, aux bisons. Des hordes de *Daces* ou *Teuskes* (*Teutsch* ou *Deutsch*) y menaient une vie errante. Au moment de leurs guerres avec Rome, elles prirent le nom de *Germains* (*Wehrmann*, homme de guerre). Grands et robustes, intelligents, courageux, hospitaliers, les Germains ne vivaient que pour la guerre, laissant le soin de leurs troupeaux et la culture de la terre aux femmes, aux enfants et aux vieillards.

Daces,
d'après la colonne trajane

Chez eux, les mœurs étaient pures, les lois du mariage sévères, du moins pour la femme. L'institution du *compagnonnage* donnait au chef le dévouement absolu de la bande guerrière attachée à sa personne. Les Germains adoraient le *Soleil* et la *Lune*, *Zio*, dieu de la guerre, *Donar*, dieu du tonnerre, *Hertha*, la Terre, *Wodan* ou *Odin*, le ciel. La forêt était leur temple. La *Walhalla*, ou paradis d'Odin, attendait le brave après la mort.

Marius et César avaient écrasé les premiers Germains qui eussent envahi l'empire romain, les Teutons et les Suèves.

Une invasion des Sicambres appela Auguste en Gaule. *Drusus*, son beau-fils, chargé de pousser la guerre en Germanie, pénétra jusqu'à l'Elbe. Il mourut prématurément. Son frère Tibère le remplaça. Rome avait nourri et formé celui qui allait anéantir toute espérance de conquête en Germanie : **Arminius**, prince chérusque élevé à Rome, passa dans le camp de ses compatriotes et massacra les légionnaires de *Varus* dans la forêt de *Teutoburg*. « Varus, rends-moi mes légions, » s'écria Auguste, à la nouvelle de ce désastre, qui attrista la fin de son règne. Des malheurs de famille l'avaient déjà assombri. De tous les siens, Auguste n'avait conservé que sa femme *Livie* et son beau-fils *Tibère*. Il avait été obligé d'exiler dans une île sa fille Julie, à cause de sa conduite scandaleuse. Il mourut l'an 14 après Jésus-Christ. Il laissait un empire immense, qui s'étendait de l'océan Germanique à l'Atlas et à l'Éthiopie, de l'océan Atlantique à l'Euphrate et au Tigre, et dont les vingt-six provinces renfermaient de quatre-vingt-dix à cent vingt millions d'habitants.

200. Siècle d'Auguste. — L'antique race italienne avait disparu avec les guerres civiles et les proscriptions, remplacée par les vétérans de Sylla, de César et d'Octave.

Esclave subissant le supplice de la fourche.

Les esclaves continuaient de cultiver seuls de vastes domaines, apanages de quelques riches familles. Le reste était plongé dans la misère. L'antique fierté romaine avait fait place à une servilité universelle, l'antique austérité à la passion effrénée du luxe et des plaisirs. La populace, misérable et oisive, ne demandait au prince que deux choses, du pain et des jeux. Les lois étaient vaines contre la corruption générale. Les hautes classes donnaient l'exemple, suivi avec empressement par la foule des esclaves, des affranchis et des clients. Sur ses tapis moelleux et ses coussins de pourpre, le maître ne s'inquiétait guère du malheureux troupeau d'esclaves que le porte-cour-

roies enfermait le soir pêle-mêle dans des souterrains privés d'air et de lumière, derrière de lourdes grilles de fer. Pourvu qu'ils le laissassent reposer en paix, ils pouvaient se livrer à la débauche, pour noyer dans l'oubli la misère de leur condition.

Contre cette corruption, la religion n'offrait aucun remède. Rome avait admis dans son sein tous les cultes des nations et élevé un temple à tous leurs dieux, le *Panthéon*. Mais, dans ce mélange de croyances et de rites, c'étaient les superstitions immorales ou sanguinaires de l'Orient qui trouvaient le plus d'adeptes parmi la foule ; quant aux esprits cultivés, s'ils ne croyaient plus aux dieux, leur scepticisme ne les garantissait pas des superstitions les plus puériles. Il y avait des philosophes. Le stoïcisme formait à la pratique des plus austères vertus quelques âmes d'élite; l'épicuréisme, beaucoup plus répandu, érigeait en principe le culte du plaisir.

Auguste mérita, par la protection éclairée qu'il accorda aux lettres et aux arts, de donner son nom à son siècle. **Mécène** le seconda dans cette noble sollicitude. Plusieurs époques doivent être distinguées dans ce siècle, qui vit briller, à des titres divers, *Cicéron*, *Lucrèce*, *Salluste*, *César*, *Tite-Live*, *Horace*, *Virgile*.

Cicéron (107-43 av. J.-C.). — On a déjà vu le rôle politique de *Marcus Tullius Cicéron*. Il a laissé des ouvrages de rhétorique, des discours, des ouvrages philosophiques, et un recueil de huit cents lettres, toutes pleines des choses de son temps. Dans ses écrits sur la rhétorique, principalement dans *l'Orateur*, il a tracé l'idéal de l'éloquence abondante, élégante, ornée, harmonieuse, qu'il a réalisé avec un art consommé, mais trop apparent, dans ses discours. Sa philosophie n'a rien d'original ; cependant on reconnaît le Romain, peu porté vers la spéculation pure, homme d'action, d'ordre, de discipline, dans le choix qu'il fait des questions auxquelles il s'applique de préférence et des doctrines de la philosophie grecque auxquelles il s'attache, comme on retrouve l'orateur dans l'éloquence avec laquelle il les expose.

Lucrèce (95-51). — Lucrèce a exposé avec enthousiasme,

dans son poème de *la Nature*, la doctrine d'Épicure, qu'il honore comme un dieu pour avoir affranchi les hommes de la superstition. Poète de premier ordre, il a une vigueur, un relief, un coloris incomparables, qui contrastent avec la sécheresse d'une philosophie toute matérialiste.

Salluste (85-35), après une vie de débauches, s'adonna brusquement à l'étude et légua à ses concitoyens le récit de la *guerre de Jugurtha* et de la *Conjuration de Catilina*. Dans un style rapide, sobre, énergique, qu'il dépare çà et là par quelque déclamation, il montre que les malheurs de Rome naissent de ses vices.

César (100-44). — Le plus original des historiens latins est **César**. Il nous a laissé dans ses *Commentaires* le récit de la *guerre des Gaules*, dont Cicéron admirait avec raison la simplicité, le naturel, la limpidité inimitables. Il fut aussi un des premiers orateurs de son temps.

Tite-Live (59 av. J.-C., 19 ap. J.-C.). — Dans son admiration pour Rome, Tite-Live excuse et dissimule les côtés fâcheux de l'histoire de sa patrie. Il n'a point de critique et ne se soucie pas d'en avoir. Mais, orateur autant qu'historien, il sème son récit de discours qui sont restés des modèles classiques d'éloquence. Il sait donner à l'histoire l'intérêt d'un drame. Enfin son style a l'éclat, l'abondance, le nombre du style oratoire.

Horace et **Virgile** furent les poètes principaux du siècle d'Auguste. **Horace** (66-8 av. J.-C.), combattant malheureux de Philippes, où il jeta son bouclier, a imité dans ses odes les lyriques grecs avec un art souvent heureux ; s'il y célèbre parfois les plus nobles vertus avec les accents d'un Romain et d'un stoïcien, il s'y montre plus souvent disciple d'Épicure. Un esprit fin et délicat, un style élégant et pur, donnent à ses *Épîtres* et à ses *Satires* un grand charme, et, si la philosophie n'en est pas très haute, elle a du moins le mérite de condamner le vice comme une sottise. Son *Art poétique* est plein de conseils littéraires exquis. Horace finit ses jours sans ambition, dans la magnifique villa que lui avait donnée Auguste, à Tibère.

Virgile (70-19 av. J.-C.) imite dans ses *Bucoliques* les idylles de Théocrite; dans ses *Géorgiques* il célèbre le bonheur, les vertus, la « gloire de la vie divine » du laboureur, et fait de ses travaux une admirable peinture. Dans l'*Énéide*, inspiré par le sentiment des grandes destinées de Rome et de la majesté du peuple né pour régner sur le monde, il chante la venue des Troyens dans le Latium et la fondation de l'antique Albe, berceau de Rome.

Virgile, d'après un buste antique.

On a vu que le génie romain, tout pratique, tourné vers l'agriculture, le négoce, la guerre, la politique, fut longtemps étranger aux choses de l'art. L'influence grecque le transforma. César, Auguste créèrent des musées. Des architectes romains se formèrent. A Rome, dans les provinces, s'élevèrent des aqueducs, des thermes, des arcs de triomphe, des amphithéâtres, des temples magnifiques. Le Panthéon de Rome est encore entier; il a été changé en église. En 14 avant Jésus-Christ, *Vitruve* dédia à Auguste son ouvrage sur l'architecture.

RÉSUMÉ

198. Organisation du gouvernement impérial (30-13 av J.-C.). — Evitant tout ce qui aurait pu rappeler la royauté, *Octave-Auguste* sut concentrer dans ses mains toutes les magistratures de la République. La république existait encore de nom, mais le despotisme impérial commençait. Ce qui fonda véritablement l'Empire fut l'institution d'une armée permanente. Le Sénat n'eut plus qu'un pouvoir apparent. Les provinces sénatoriales étaient administrées par des proconsuls et préféraient ce régime sous lequel elles n'étaient plus dépouillées. Les provinces impériales, gouvernées par des propréteurs, avaient des garnisons toujours en armes pour repousser les attaques des Barbares.

199. Guerres d'Auguste. — Vainqueur de l'Espagne et des Parthes, Auguste essuya en Germanie un cruel revers. Les legionnaires de *Varus* furent massacrés par *Arminius*, prince cherusque, dans la forêt de *Teutoburg*. Auguste mourut en l'an après Jésus-Christ, laissant un empire immense.

200. Siècle d'Auguste. — L'antique race italienne avait disparu. Les lois étaient vaines contre la corruption générale.

Auguste mérita, par la protection éclairée qu'il accorda aux lettres et aux arts, de donner son nom à son siècle. Ce siècle vit briller *Cicéron*, *Lucrèce*, *Salluste*, *César*, *Tite-Live*, *Horace*, *Virgile*.

QUESTIONNAIRE

198 Octave n'agit-il pas avec une grande habileté? — Quelle institution fonda véritablement l'empire? — Comment furent administrées les provinces? — 199. Quelles guerres fit Auguste? — Quelles étaient les mœurs des Germains? — Auguste fut-il heureux dans sa famille? — 200 Par qui avait été remplacée l'antique race italienne? — Quel était le sort des esclaves? — Quelle gloire mérita Auguste? — Qu'a laissé Cicéron? — Quel est le poème de Lucrèce? — Qu'a raconté Salluste? — Quel est le plus original des historiens latins? — Qu'est Tite-Live? — Quels furent les principaux poètes du siècle d'Auguste?

CHAPITRE XL

LES EMPEREURS DE LA MAISON D'AUGUSTE

201. Tibère (14-37 ap J.-C.). — **Tibère**, beau-fils et fils adoptif d'Auguste, lui succéda. Il était frère de ce *Drusus* qui s'était signalé dans les guerres de Germanie; lui-même avait commandé avec gloire dans cette expédition. Il s'était distingué par son activité et son intelligence dans le maniement des affaires publiques. « Je prie les dieux qu'ils te conservent, s'ils aiment le peuple romain, » lui écrivait un jour l'empereur, qui pourtant fut, au début, fort loin de l'aimer. Arrivant au pouvoir à l'âge de cinquante-six ans, Tibère était plein d'expérience. Mais il était chagrin, dur, vindicatif, cruel, et ses mœurs étaient dissolues. Il commença comme Auguste avait fini, par la douceur; puis, lorsque les circonstances devinrent difficiles, il commit de sang-froid d'atroces cruautés.

Tacite, qui fut pourtant son ennemi, loue sa sage administration. « Un bon pasteur, disait Tibère à des gouverneurs trop avides, tond ses brebis et ne les écorche pas. »

Une guerre entreprise en Germanie par son neveu, **Germanicus**, effaça la honte du désastre de Varus. Arminius vit le massacre des siens; seule la vitesse de son cheval le sauva. Tibère rappela Germanicus et l'envoya en Orient La gloire de son fils adoptif l'effrayait elle ? Bientôt Germanicus mourut, et sa mort fut attribuée au poison (19 ap. J.-C.).

Tibère avait accordé toute sa confiance au préfet du prétoire, **Séjan**. Lui même, retiré à *Capree*, se livrait à la débauche et satisfaisait ses instincts cruels. La loi de majesté[1] fut remise en vigueur. Les délateurs pullulèrent. « Lorsqu'une parole, un geste devint un crime, la terreur plana sur la cité. Les parents se redoutaient..., tout devenait suspect, jusqu'aux voûtes muettes[2]. »

Séjan se débarrassa de ceux qui eussent pu faire obstacle à ses projets ambitieux. *Drusus*, le fils de Tibère, deux des fils de *Germanicus*, *Agrippine*, sa veuve, les plus illustres représentants de la noblesse furent ses victimes. Enfin Tibère découvrit ses menées et le livra au Sénat, qui le fit mettre à mort (33). Après des cruautés inouies, l'empereur tomba malade en 37, et, dans un évanouissement, il fut étouffé sous des matelas par *Caius Caligula*, troisième fils de Germanicus, qu'il avait adopté.

202. Caligula (37-41). — Le nouvel empereur, dans lequel les Romains s'attendaient à voir revivre les vertus de Germanicus, fut une sorte de fou furieux. Il se fit adorer sur la grande place de Rome. Il annonça l'intention de nommer son cheval consul et lui fit construire une écurie de marbre. Pour refaire sa fortune, dissipée en peu de temps, il dressa des listes de proscription. « Je souhaiterais, disait-il, que le peuple romain n'eût qu'une tête, pour l'abattre d'un seul coup. » Il ambitionna la gloire militaire ; mais, dans son

[1] **Loi de majesté** : loi qui punissait les moindres offenses commises contre la majesté impériale.
[2] TACITE.

expédition *au delà du Rhin*, il ne rencontra pas l'ennemi et revint triompher à Rome d'esclaves déguisés en Bretons et en Germains.

En 41, il fut assassiné par le tribun *Chéréas*.

203. Claude (41-54 ap. J.-C.). — Un frère de Germanicus, **Claude,** lui succéda. Esprit distingué, mais caractère faible, son règne fut une terreur perpétuelle. Il abandonna le pouvoir à ses affranchis, surtout à *Narcisse*, et à ses femmes *Messaline* et *Agrippine.* Il abolit les accusations de lèse-majesté; il s'efforça d'adoucir la condition des esclaves; né à Lyon, il accorda le droit de cité à de nombreux Gaulois et ouvrit l'accès de la magistrature à la noblesse des Gaules. En même temps il reculait les limites de l'empire par la conquête d'une partie de la Bretagne. Mais il autorisa longtemps de son silence les débordements inouïs de Messaline. Un dernier excès la perdit. Claude épousa alors sa nièce Agrippine, qui avait un fils de son premier mariage, le jeune *Néron*. Elle le lui fit adopter, puis elle empoisonna ce trop facile mari. Le fils de l'empereur, *Britannicus*, fut écarté du trône, tandis que Néron était proclamé par les prétoriens.

204. Néron (54-68). — « Je voudrais ne pas savoir écrire », disait Néron, comme on lui présentait un arrêt de mort à signer. Bientôt ses instincts féroces, que n'avaient pu réprimer les sages leçons de *Burrhus* et de *Sénèque*, s'éveillèrent. *Britannicus* fut sa première victime. *Octavie*, fille de Claude, qu'il avait épousée, fut sacrifiée à une coquette ambitieuse nommée Poppée. Agrippine elle-même fut assassinée, et Burrhus poussa la faiblesse jusqu'à féliciter Néron d'avoir échappé aux embûches que lui préparait sa mère. Néron se fit histrion, cocher de cirque. Burrhus ne pouvait l'approuver; Néron le fit tuer. Un incendie de neuf jours dévora Rome en 64. Néron en accusa les *chrétiens* et en mit à mort un grand nombre. Enveloppés de peaux de bêtes, ils furent déchirés par des chiens furieux; ou bien, enduits de résine, ils servirent de flambeaux aux jeux du peuple dans les jardins du palais. Ce fut la **première persécution.** En 65, une conspiration ourdie contre Néron ayant été découverte, Pison,

le poète Lucain, Sénèque furent mis à mort, et avec eux un grand nombre de personnages de distinction. Au milieu de ses orgies et de ses cruautés, Néron envoyait au vainqueur des Parthes, *Corbulon*, l'ordre de se tuer. L'empire se fatigua de ce tyran. Des révoltes éclatèrent en Gaule, en Espagne. *Galba*, gouverneur d'Espagne, fut proclamé empereur et marcha sur Rome. Néron s'enfuit et se fit tuer par un esclave (68), en s'écriant : « Quel artiste le monde va perdre ! »

Galba, Othon, Vitellius ne firent que passer sur le trône. D'anciens oracles annonçaient, au rapport de Tacite, que des hommes sortis de la Judée devaient se rendre maîtres du monde. On crut qu'ils s'appliquaient à **Vespasien,** qui commandait les légions romaines en Judée (69). Ils étaient sans doute un écho des prophéties bibliques, et il avaient commencé de s'accomplir depuis que, trente ans auparavant, les apôtres de Jésus-Christ, partis de la Judée, allaient à travers le monde, le conquérant à l'Evangile, non par les armes, mais par la prédication.

RÉSUMÉ

201. Tibère (14-37 apr. J.-C.). — Tibère, plein d'expérience, mais chagrin, dur, vindicatif, cruel, commença comme Auguste avait fini, puis, les circonstances ayant changé, il commit de sang-froid d'atroces cruautés. Il accorda longtemps toute sa confiance au sanguinaire Sejan, dont il finit par découvrir les crimes et qu'il livra au Sénat.

202. Caligula (37-41) — Caligula, fils du vertueux Germanicus, fut une sorte de fou furieux, qui périt assassiné.

203. Claude (41-54) — Claude, frère de Germanicus, esprit distingué, mais caractère faible, abandonna le pouvoir à ses affranchis et à ses femmes. Il fut empoisonné par sa femme Agrippine.

204. Néron (54-68). — Néron, beau-fils de Claude, fit périr Britannicus, Octavie, Agrippine, Burrhus. Il fit la première persécution contre les chrétiens (64). Une révolte éclata contre ce forcené, qui se fit tuer par un esclave.

Galba, Othon, Vitellius ne firent que passer sur le trône.

QUESTIONNAIRE

201. Qui succéda à Auguste ? — Quel succès remporta Germanicus ? — Comment mourut Tibère ? — 202. Qu'était Caligula ? — 203. A qui Claude abandonna-t-il le puovoir ? — 204. Quels crimes commit Néron ? — Qui lui succéda?

CHAPITRE XLI

LE CHRISTIANISME

205. Jésus-Christ. — Auguste venait de fermer le temple de Janus, et tout l'univers vivait en paix sous sa puissance, quand **Jésus-Christ** vint au monde [1]. C'est le plus grand événement de l'histoire du genre humain, le commencement d'une ère nouvelle: la civilisation antique allait faire place à la civilisation chrétienne.

On sait que Jésus naquit à *Bethléem*, en Judée, de la Vierge Marie ; que jusqu'à l'âge de trente ans il vécut à Nazareth, en Galilée, ignoré, soumis à ses parents, travaillant de ses mains dans l'atelier de son père adoptif, qui était charpentier; qu'il parcourut ensuite la Galilée et la Judée, annonçant à tous la *bonne nouvelle* du salut qu'il apportait au monde, appelant à lui les pauvres, les humbles, les délaissés, « plein de grâce et de vérité, secourable aux malades, miséricordieux envers les pécheurs, faisant ressentir aux hommes une autorité et une douceur qui n'avait jamais paru qu'en sa personne, » s'adressant d'abord aux « brebis perdues de la maison d'Israel », mais préparant la voie à la conversion des Gentils; que les pontifes et les Pharisiens, dont il démasquait l'orgueil et l'hypocrisie, ameutèrent contre lui la multitude ; qu'il fut saisi comme un malfaiteur, traîné de tribunal en tribunal, moqué, flagellé, mis en croix, et mourut en pardonnant à ses bourreaux (33) ; qu'en montant au ciel, après sa résurrection, il envoya ses *apôtres* prêcher son Évangile dans le monde entier

206. Le christianisme. — Le christianisme n'était pas, comme les autres religions de l'antiquité, le culte particulier, exclusif, d'une famille, d'une cité, d'une nation, d'une race ;

[1] D'après le calcul de Denys le Petit, qui vivait à Rome au VIe siècle, on a fixé le commencement de l'ere chrétienne au commencement de l'an 754 de Rome. Ce calcul était inexact en realité, c'est quatre ans auparavant, au commencement de l'an 750 de Rome, que Jésus-Christ est né.

il s'adressait à tous les hommes de bonne volonté, aux Gentils comme aux Juifs, aux barbares comme aux Grecs et aux Romains, aux esclaves comme aux hommes libres. A tous il apportait la paix de l'âme dans la vérité et la justice. Il leur révélait le Dieu unique, tout-puissant, infiniment parfait, créateur de l'univers, auteur et père du genre humain, qui, après avoir fait l'homme à son image, l'avait aimé au point de donner son Fils unique pour l'arracher au péché et lui mériter la vie éternelle. Il leur apprenait à aimer Dieu comme un père et à vivre en enfants de Dieu; à s'aimer les uns les autres comme des frères, à pardonner les injures, à rendre le bien pour le mal; à craindre le péché plus que la mort même; à mettre leur bonheur non dans les biens de la terre, mais dans les joies du Ciel; à chercher avant tout le royaume de Dieu et sa justice, et à se reposer du reste avec une confiance filiale sur la Providence de Dieu. En ramenant le mariage à la sainteté de son institution pre-

La Sibylle[1] annonçant le christianisme à Auguste (peinture de Raphaël au Vatican).

Cette prédiction, tirée des Livres saints, était venue jusqu'à Rome à l'époque où, après la destruction des vieux livres sibyllins dans l'incendie du Capitole, on en avait reconstitué d'autres en recueillant des prophéties dans tout le monde romain, notamment en Grèce et en Asie.

[1] **Sibylle** : prophétesse.

mière, il rendait à la femme la dignité de son rôle dans la famille et dans la société. Par le dogme de la fraternité humaine et de l'égalité des hommes devant Dieu, il condamnait toutes les iniquités sociales, ruinait dans son principe même l'esclavage, sur lequel reposait la société antique, et jetait les bases d'une société nouvelle, fondée sur la justice et la charité. En prescrivant de *rendre à César ce qui est à César* et *à Dieu ce qui est à Dieu*, d'un côté il proclamait les droits de César, c'est-à-dire de l'État, dans son domaine, mais de l'autre il affranchissait les âmes de son joug tyrannique. Enfin, par l'institution de l'*Église* et, dans l'Église, de l'*Épiscopat* et de la *Papauté*, il créait la société universelle des enfants de Dieu, société parfaite, indépendante dans sa sphère, gouvernée par les apôtres et par les évêques, successeurs des apôtres, sous l'autorité souveraine et tutélaire du chef des apôtres, Pierre, et de ses successeurs.

207. Diffusion du christianisme. — La diffusion du christianisme fut rapide. Les Juifs essayèrent vainement de l'arrêter par la violence. Deux fois ils emprisonnèrent et flagellèrent les apôtres ; ils lapidèrent le diacre *Étienne* et mirent à mort *Jacques le Majeur*, frère de Jean : le nombre des convertis ne fit qu'augmenter. Les Gentils, comme les Juifs, entrèrent dans l'Église. Saul, devenu, après sa conversion, leur apôtre sous le nom de **Paul**, parcourut la Syrie, l'Asie-Mineure, la Grèce, comparut à Rome devant César, pénétra probablement jusqu'en Espagne, prêchant partout l'Évangile, malgré l'opposition des Juifs, fondant des églises, les organisant et les gouvernant. La tradition rapporte que *Thomas* évangélisa les Parthes, *André* les Scythes, et que *Barthelemy* pénétra jusqu'aux Indes. **Pierre**, après sa délivrance miraculeuse de la prison d'Hérode Agrippa, se rendit d'abord à Antioche, visita l'Asie-Mineure, et établit enfin son siège à **Rome**, vers l'an 42. L'Église de Rome devint ainsi le centre de l'Église universelle.

Les apôtres et leurs disciples ne se contentaient pas de prêcher, ils écrivaient. Ainsi se forma le corps des livres sacrés du *Nouveau Testament ;* il vint s'ajouter aux livres de

l'*Ancien Testament*, que les chrétiens avaient hérités des Juifs. Il se compose des quatre Évangiles, des Actes des Apôtres, des Épîtres de saint Paul, de saint Pierre, de saint Jacques, de saint Jean, de saint Jude, et de l'Apocalypse de saint Jean.

A Rome, Néron fut le premier empereur qui persécuta l'Eglise. Saint Paul y fut décapité, et saint Pierre crucifié (67). Ils laissaient le christianisme implanté dans la plupart des provinces de l'Empire et même par delà ses frontières.

RÉSUMÉ

205. Jésus Christ. — Auguste venait de fermer le temple de Janus, et tout l'univers vivait en paix sous sa puissance, quand Jesus-Christ vint au monde

206. Le christianisme. — Le christianisme n'était pas, comme les autres religions de l'antiquité, le culte exclusif d'une famille, d'une cité, d'une nation, d'une race; il s'adressait à tous les hommes de bonne volonté. A tous il apportait la paix de l'âme dans la verité et la justice.

207. Diffusion du christianisme — La diffusion du christianisme fut rapide. Les Juifs essayerent vainement de l'arrêter par la violence. Pierre établit à Rome le siège de l'Église universelle (vers l'an 42)

QUESTIONNAIRE

205. Quel est le plus grand événement de l'histoire du genre humain ? — Quelle bonne nouvelle apportait Jesus-Christ ? — 206. Quelle grande difference y avait-il entre le christianisme et les autres religions de l'antiquité ? — Qu'apprenait le christianisme aux hommes ? 207 Se repandit-il rapidement ? — Quels livres sacres ont laissés les Apôtres et leurs disciples ?

CHAPITRE XLII

EMPEREURS FLAVIENS (69-96)

208. Vespasien (69-79). — **Titus Flavius Vespasianus** avait été proclamé empereur par ses soldats. L'empire était plongé dans une affreuse anarchie. Il commença par rétablir la discipline dans l'armée, « choisissant ses soldats, ne les achetant pas ». Il réforma l'administration de la justice, supprima les jugements de lèse-majesté, restaura les finances,

fortifia les villes, répara les routes. Il encouragea l'instruction, tout en persécutant les philosophes; il orna de statues et de tableaux le temple de la Paix, qu'il avait édifié. Il crut sans doute immortaliser aussi son nom en construisant le Colisée pour les combats de bêtes féroces et de gladiateurs.

Vespasien eut à réprimer deux révoltes, celle des **Bataves** et celle des **Juifs**.

Les *Bataves* et les *Belges*, sous *Civilis*, les *Lingons*, sous *Sabinus*, se soulevèrent. Les druides, persécutés par les empereurs, sortirent de leurs retraites et proclamèrent l'empire des Gaules. Les rebelles furent vaincus. Civilis se soumit (70). Sabinus et sa femme Éponine tombèrent entre les mains de Vespasien, qui les fit mourir (79). C'en était fait de l'indépendance de la Gaule.

Guerre de Judée (70). — Depuis le règne de Claude, une partie de la Judée était province romaine. La tyrannie des procurateurs excita une révolte chez le peuple juif, travaillé déjà par de faux prophètes, qui le berçaient de l'espoir de la liberté. Ces imposteurs étaient d'autant plus écoutés que, selon les prophéties, le temps de la venue du Messie était passé.

En 64, la révolte éclata. Vespasien fut chargé par Néron de la réprimer. Les Juifs furent vaincus, et Jérusalem allait être assiégée, lorsque Vespasien fut élu empereur (69). Son fils **Titus** prit sa place à la tête de l'armée et poursuivit la guerre. La résistance de Jérusalem fut héroïque. Chaque maison se transforma en forteresse. La famine était affreuse: une mère mangea son enfant. « La maison de Dieu ne saurait périr, » fut-il répondu à Titus, qui offrait la paix. Il aurait voulu sauver le temple. Un soldat y jeta un tison enflammé; il n'en resta pas *pierre sur pierre* (70). Les Juifs devaient désormais vivre dispersés dans le monde. En 71, Titus triompha à Rome de la Judée. Le récit de la guerre nous a été conservé par *Josèphe*, pharisien et prêtre, qui n'avait pas rougi d'abandonner les siens pour passer du côté des Romains.

En 79, Vespasien mourut debout, disant: « C'est ainsi que doit mourir un empereur. » Titus lui succéda.

209. Titus (79-81). — Devenu empereur, **Titus** renonça à ses habitudes de cruauté et de débauche, compta comme perdues les journées où il n'avait fait de bien à personne, et mérita d'être appelé les *Délices du genre humain*. Des calamités épouvantables arrivèrent sous son règne. En 79, une *éruption du Vésuve* ensevelit sous la cendre et la lave *Herculanum* et *Pompei*. Le naturaliste *Pline l'Ancien* périt en voulant l'étudier. Une maladie pestilentielle avait également désolé Rome quelque temps auparavant. Titus vint, autant qu'il le put, au secours de ses sujets affligés. Au bout de deux ans, il mourut de la fièvre.

210. Domitien (81-96). — **Domitien** commença par gouverner sagement comme son frère Titus. « Il sut si bien surveiller les magistrats de Rome et les gouverneurs des provinces, dit l'historien Suétone, qu'ils ne furent jamais plus désintéressés ni plus justes. » Des expéditions eurent lieu pour défendre les frontières contre les Barbares. La conquête de la *Bretagne*, commencée sous Claude et Néron, fut achevée par *Agricola*, qui, pour protéger l'isthme d'entre Forth et Clyde, y construisit une série de forts reliés par une muraille. En 85, Domitien, jaloux, rappela le vainqueur à Rome. En *Germanie*, les Daces cherchaient à fonder un vaste empire dans la vallée du Danube. Leur *Decebale* (chef), vaincu, obtint pourtant une paix honorable.

« Mais peu à peu, dit Suétone, les vertus de l'empereur se changèrent en vices. » Il devint avide, soupçonneux, cruel. Son palais recélait des infamies inconnues de Tibère. Les délateurs faisaient avec cynisme leur métier odieux. D'illustres citoyens périrent. En 95, la persécution contre les chrétiens se renouvela. L'apôtre *saint Jean* fut plongé dans une chaudière d'huile bouillante. Échappé au supplice, il fut relégué à *Pathmos*, où il écrivit son *Apocalypse*. Il ne revint à Éphèse qu'après la mort de Domitien, pour y écrire son Évangile, à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

Le tyran fut assassiné par les ordres de sa femme Domitia, et le Sénat lui refusa même les honneurs de la sépulture (96).

RÉSUMÉ

208. Vespasien (69-79). — Vespasien avait été proclamé empereur par ses soldats. Il eut à réprimer deux révoltes, celle des Bataves et celle des Juifs. Il confia à son fils Titus la mission de soumettre la Judée. En 70, Jérusalem fut prise après une résistance héroïque, et le peuple juif à jamais dispersé

209. Titus (79-81) — Titus, fils de Vespasien, mérita d'être appelé les Délices du genre humain. Sous son règne, une éruption du Vésuve ensevelit Herculanum et Pompéi (79).

210. Domitien (81-96). — Domitien, frère de Titus, commença par gouverner sagement. Peu à peu, il devint avide, soupçonneux, cruel. Comme Néron, il persécuta les chrétiens. Il fut assassiné en 96.

QUESTIONNAIRE

208. Quel fut le premier soin de Vespasien ? — Quelles révoltes eut-il à réprimer ? — Qui termina la guerre des Juifs ? — 209. Quels malheurs éclatèrent sous le règne de Titus ? — 210. Quels furent les débuts de Domitien ? — Quel supplice souffrit saint Jean ?

CHAPITRE XLIII

LES ANTONINS (96-192)

211. Nerva (96-98). — Aux Flaviens succédèrent les **Antonins**, qui tirèrent leur nom d'*Antonin le Pieux*. L'époque des Antonins fut si heureuse qu'elle a été appelée l'*âge d'or de l'empire romain*.

Le Sénat choisit un vieillard de soixante-cinq ans, **Nerva**, qui était connu pour son équité et sa bienfaisance. Il n'eut d'autre pensée que le bien de son peuple. Son grand âge ne lui permit pas de rétablir les affaires ; mais il fit le bonheur de l'empire en adoptant l'Espagnol Trajan.

212. Trajan (98-117). — **Trajan** s'était distingué à la guerre en Orient et sur le Rhin. Brave soldat, il était accoutumé à une simplicité que ne connaissaient pas ses prédécesseurs. Il arriva à Rome à pied, et sa femme *Plotine* entra

dans le palais impérial en disant : « Telle j'y entre, telle j'en veux sortir. » Il rétablit l'abondance par sa sage administration, et, tout en diminuant les impôts, il creusa des ports et construisit des routes, des ponts, des monuments (*forum de Trajan*). Il supprima les accusations de lèse-majesté. Il avait pour maxime qu'il fallait que les citoyens trouvassent l'empereur tel qu'il eût voulu trouver lui-même l'empereur, s'il eût été simple citoyen. Aussi laissa-t-il à chacun la liberté de « penser ce qu'il voulait et de dire ce qu'il pensait ».

Colonne trajane (fragment).

Ce fragment représente des soldats romains passant sur un pont de bateaux. Les soldats sont tête nue, leur casque pend à leur épaule. Ils portent leur « paquetage » au bout de leur pique. — En tête marche le porte-enseigne.

N'oublions pas cependant qu'il persécuta les chrétiens (106), et que sa vie privée fut loin d'être irréprochable.

Il dompta les *Daces* et réduisit leur pays en province romaine. La *colonne trajane* nous a conservé, dans les bas-reliefs qui l'entourent en spirale, de la base au sommet, le souvenir de cette conquête (107). Des colonies établies dans la Dacie descendent les *Roumains*. Il marcha contre l'*Arménie*, la réduisit également en province romaine, et pénétra

jusqu'au *Golfe persique*. Il mourut en 117, à Sélinonte, en Cilicie, laissant un tel souvenir que, dans la suite, le Sénat disait aux nouveaux empereurs : « Sois plus heureux qu'Auguste et meilleur que Trajan. »

213. Adrien (117-138). — **Adrien,** compatriote et cousin de Trajan, lui succéda. Ami de la paix, il sacrifia une partie des conquêtes de son prédécesseur pour se consacrer tout entier à l'administration de l'empire. Il passa quinze ans à parcourir la Gaule, la Germanie, la Bretagne, l'Espagne, l'Afrique, la Grèce et l'Asie. Il éleva à *Nîmes* les *Arenes* et la *Maison Carrée*, fit fleurir les arts et la Grèce, qui en était la mère, et soulagea les provinces.

Une seule guerre importante eut lieu sous son règne. Les **Juifs** tentèrent un dernier effort pour recouvrer leur indépendance. Sous la conduite de l'imposteur *Barcochebas*, qui se donnait pour le Messie, ils luttèrent avec acharnement. Il en périt plus de 580 000. Vaincus enfin (135), ils furent impitoyablement bannis de la ville d'*Ælia Capitolina*, qu'Adrien bâtit sur les ruines de Jérusalem.

Habile administrateur, Adrien établit une justice exacte. Il protégea les dernières classes de la société et adoucit le sort des esclaves. Mais il se déshonora par ses cruautés et par le dérèglement de ses mœurs.

A sa mort (138), il fut enseveli dans le mausolée (*môle d'Adrien*, aujourd'hui *château Saint-Ange*) qu'il s'était fait construire sur les bords du Tibre.

214. Antonin le Pieux (138-161). — Son fils adoptif **Antonin,** auquel sa débonnaireté valut le surnom de **Pieux,** lui succéda. Il était originaire de Nîmes. Il montra autant de sagesse dans l'administration de l'empire qu'il en avait montré dans celle de son patrimoine. Toujours en paix, mais toujours prêt, dans le besoin, à faire la guerre, son nom seul contint les Barbares. Il prescrivit la tolérance envers les chrétiens et protégea les esclaves. Il adopta *Marc-Aurèle* et *L. Vérus*.

215. Marc-Aurèle (161-180). — **Marc-Aurèle** était stoïcien. Dans le palais des Césars aussi bien que sous la

tente, il vécut en philosophe, comme en témoignent ses *Pensees*, véritable examen de conscience d'un empereur. La douceur, l'équité de son gouvernement faisaient dire que « du monde entier il avait fait une seule patrie ». Il ne fut injuste et cruel qu'envers les chrétiens, dont il méconnut les vertus et qu'il persécuta comme Trajan (166-177).

Quoiqu'il aimât la paix, il eut à soutenir plusieurs guerres. Il dut marcher d'abord avec L. Vérus, puis seul, contre les Barbares du nord. Ce fut dans une de ses expéditions que l'armée cernée en Hongrie allait mourir de soif, lorsque les prières de la *Légion Fulminante*, toute composée de chrétiens, obtinrent, dit-on, une pluie bienfaisante qui la ranima, tandis que l'ennemi était accablé par la grêle et par la foudre. Une troisième fois les Germains rappelèrent Marc-Aurèle sur le Danube. Il les avait presque domptes, lorsqu'il mourut (180). Un monstre, dont il avait eu la faiblesse de souffrir les vices, lui succéda.

216. Commode (180-192). — A l'âge de douze ans, **Commode** avait ordonné de jeter dans le four un esclave, qui n'avait pas assez chauffé l'eau de son bain. Il acheta la paix des Barbares et revint se plonger à Rome dans la débauche et dans le sang. Enfin, en 192, il périt lui-même assassiné.

Ce fut sous son règne que l'on apprit à connaître une tribu arabe, celle des *Sarrasins*, dont le nom devait plus tard devenir si redoutable.

RÉSUMÉ

211. Nerva (96-98). — Nerva fut le premier empereur de la famille des Antonins. L'époque des Antonins a été appelée l'âge d'or de l'empire romain. Nerva n'eut d'autre pensée que le bien de son peuple.

212. Trajan (98-117). — Fils adoptif de Nerva, brave soldat, simple dans ses mœurs, Trajan rétablit l'abondance par sa sage administration. Il dompta les Daces. On lui reproche d'avoir persécuté les chrétiens. Il laissa un tel souvenir qu'après lui le Sénat disait aux nouveaux empereurs : « Sois plus heureux qu'Auguste et meilleur que Trajan ».

213. Adrien (117-138). — Ami de la paix, Adrien, cousin et suc-

cesseur de Trajan, sacrifia une partie des conquêtes de celui-ci pour se consacrer tout entier à l'administration de l'Empire. Il triompha d'une dernière révolte des Juifs.

214. Antonin le Pieux (138-161).— Antonin le Pieux, fils adoptif d'Adrien, montra une grande sagesse dans l'administration de l'Empire.

215. Marc-Aurèle (161-180). — Le stoïcien Marc-Aurèle, fils adoptif d'Antonin, gouverna avec douceur et équité Cependant il persécuta les chrétiens. Il dut marcher contre les Germains.

216. Commode (180-192). — Un monstre, Commode, succéda à Marc-Aurèle. Il périt assassiné. Sous son règne, on apprit à connaître la tribu arabe des Sarrasins.

QUESTIONNAIRE

211. Quel nom a reçu l'époque des Antonins? — Quel but poursuivit Nerva? — 212 Où s'était distingué Trajan? — Quelles expéditions fit il? — 213 Que fit Adrien? — 214. Quelles qualités montra Antonin? — 215. Comment Marc-Aurèle gouverna-t-il? — 216. Qui lui succéda?

CHAPITRE XLIV

LE MONDE ROMAIN SOUS LES PREMIERS EMPEREURS

217. Administration. — Comme on l'a vu, la condition des provinces fut plus douce sous les empereurs que sous la République. Les proconsuls, rigoureusement surveillés et contenus, ne purent plus exercer sur elles un pouvoir tyrannique.

A Rome, les empereurs accrurent constamment leur autorité et diminuèrent, par suite, celle du Sénat et des magistrats, tout en paraissant leur laisser leurs privilèges. Le Sénat devint l'instrument servile du despotisme impérial, les consuls n'eurent plus d'autre prérogative que de donner leur nom à l'année pendant laquelle ils étaient en charge. L'empereur prit pour aides, dans la tâche immense qui l'accablait, des hommes de confiance, des affranchis, qui exercèrent souvent le pouvoir à sa place.

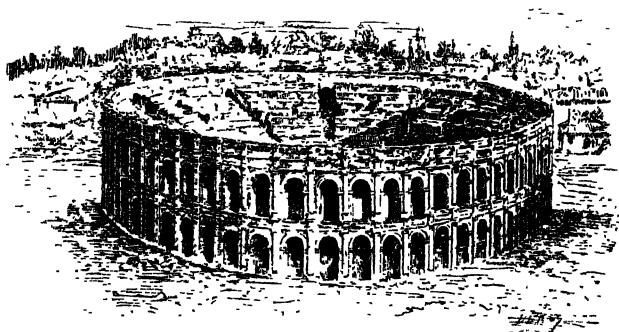
L'armée, et surtout la *garde prétorienne*, cantonnée en Italie, puis casernée à Rome même, devint toute-puissante, fit et défit les empereurs.

218. Mœurs. — Les écrivains latins nous ont laissé un tableau effrayant de la corruption des mœurs dans les derniers temps de la République et sous l'Empire : un luxe insensé dans un petit nombre de grandes familles (un *Lucullus* dépensant 50 000 francs dans un seul repas, une *Lollia Paulina* portant sur elle 7 332 000 francs de bijoux), le relâchement des liens du mariage, à tel point que Sylla eut cinq femmes, César quatre, le désœuvrement du peuple, à qui l'État distribuait de l'argent et des vivres pour sa subsistance et qui passait son temps au théâtre, au cirque et à l'amphithéâtre à voir de grossières pantomimes, des courses de chars et surtout des combats de bêtes féroces et de gladiateurs, enfin l'oppression effroyable des esclaves : c'était la décadence qui se précipitait.

219. Religion. — Les vieilles croyances avaient disparu devant l'invasion des dieux étrangers. De la fusion de tous les cultes était née la religion que les Juifs et les chrétiens appelèrent la religion des **Gentils** (*hommes des nations*). C'était un amas de pratiques purement extérieures, souvent immorales, et de superstitions. Nulle société ne fut plus crédule, plus superstitieuse que la société romaine de ce temps.

220. Diffusion de la civilisation romaine. — Mais, au milieu de cette décadence, Rome avait donné au monde quelque chose de grand, la paix. « Chacun, dit un orateur grec, peut aller où il veut. Plus de crainte. La terre a revêtu ses habits de fête. Ainsi que l'a chanté Homère, la terre est commune à tous. » De larges voies faisaient communiquer facilement et rapidement toutes les parties du monde romain. La civilisation romano-hellénique s'était répandue partout. *Alexandrie* était une de ses capitales. La Grèce renaissait. Elle offre alors des écrivains, des savants, des philosophes de talent, *Plutarque*, *Ptolémée*, *Epictète*, etc. Le commerce était florissant. Les richesses de l'Arabie et de Babylone affluaient à Rome. La langue latine devenait la

langue de la Gaule, de l'Espagne, de l'Afrique, des bords du Danube, aussi bien que de l'Italie.

L'art, d'inspiration toute grecque, s'était romanisé en *architecture*. La voûte avait été introduite dans les constructions. De nombreux monuments embellissaient les provinces aussi bien que Rome. De l'époque qui nous occupe, il est resté la *colonne Trajane*, le *Panthéon*, le *Môle d'Adrien* à Rome, les *Arènes*, la *Maison carrée* de Nîmes et tant d'autres qu'il serait trop long de citer.

Les Arenes à Nîmes (état actuel).

221. Lettres. — Moins brillant que le siècle d'Auguste, le Ier siècle de l'ère chrétienne ne fut point sans éclat.

Le stoïcien **Épictète** (mort en 113) est, au jugement de Pascal, un des philosophes qui ont le mieux connu les devoirs de l'homme. Célèbre par son austérité, sa patience, sa douceur, il fut à Rome une sorte de directeur des consciences. Il corrigea en plus d'un point la dureté superbe du stoïcisme.

Marc-Aurèle, dans ses *Pensées*, s'examine et se juge lui-même avec une si clairvoyante sévérité, il médite sur ses devoirs d'homme et de prince avec tant d'élévation et de droiture, il montre une telle égalité d'âme et une telle

bonté, que saint Charles Borromée s'en servait volontiers pour faire sa lecture spirituelle.

L'Espagnol **Sénèque** (mort en 65), précepteur de Néron, a développé la *philosophie stoïcienne* dans un grand nombre de traités et dans ses *Lettres* célèbres *a Lucilius*. Il voit plus loin que l'étroite patrie antique. « Je ne suis pas né, disait-il, pour un coin de l'univers ; le monde entier est ma patrie. » Il fut ému de compassion pour les esclaves, qu'il nommait des amis malheureux. On regrette que sa vie n'ait pas toujours été d'accord avec ses principes. Son style, singulièrement brillant, est trop souvent affecté et déclamatoire.

Son neveu **Lucain**, dans sa *Pharsale*, poème sur la guerre entre César et Pompée, montre quelque génie ; il a de l'éclat, de la vigueur, mais il tombe souvent dans l'emphase.

Sous Nerva, **Tacite** (54-130) composa la *Vie d'Agricola*, et, l'année suivante, les *Mœurs des Germains*. Il nous reste encore de lui les *Histoires* et les *Annales*. Dans tous ces ouvrages il montre des *pensées hardies* et un *génie élevé*, l'horreur de la servilité, une connaissance profonde du cœur humain. Son style est énergique et concis. Bossuet a appelé Tacite le plus grave des historiens, et Racine le plus grand peintre de l'antiquité.

Pline l'Ancien (23-79), qui périt dans l'éruption du Vésuve, a laissé, dans son *Histoire naturelle*, une sorte d'encyclopédie de la science humaine à son époque.

Une partie des *Lettres* de **Pline le Jeune** (62-115), neveu du précédent, a de l'importance pour l'histoire. Les autres nous dépeignent la vie de ses contemporains. Toutes sont écrites avec un art qui a le grave défaut d'être trop apparent.

Plutarque [1], à la fois moraliste et historien, a retracé la *Vie des hommes illustres* de la Grèce et de Rome.

RÉSUMÉ

17. Administration. — La condition des provinces fut plus douce sous les empereurs que sous la République. A Rome, les empereurs accrurent constamment leur autorité et diminuèrent celle du sénat et des magistrats.

[1] Epictète, Marc-Aurèle et Plutarque ont écrit en grec.

218. Mœurs — Les écrivains latins nous ont laissé un tableau effrayant de la corruption des mœurs dans les derniers temps de la République et sous l'Empire.

219. Religion. — Les vieilles croyances avaient disparu De la fusion de tous les cultes était née la religion des gentils

220. Diffusion de la civilisation romaine. — Mais Rome avait donné la paix au monde La civilisation romano-hellénique s'était répandue partout. Le commerce était florissant l'art s'était romanisé en architecture Il reste de cette époque la colonne Trajane, le Colisée à Rome, la maison Carrée et les arènes de Nîmes.

221. Lettres. — Moins brillant au point de vue littéraire que le siècle d'Auguste, le Ier siècle de l'ère chrétienne ne fut pas sans éclat Il faut citer Epictète, Marc-Aurèle, Sénèque, Tacite, les deux Pline, Plutarque

QUESTIONNAIRE

217. Qui s'emparait peu à peu de l'autorité ? — 218 Quel tableau nous est resté des mœurs de la fin de la République et de l'Empire? — 219 La religion avait-elle subsisté? — 220 Qu'est-ce que Rome avait donné au monde? — 221. Le Ier siècle de l'ère chrétienne jeta-t-il quelque éclat dans les lettres?

CHAPITRE XLV

LES EMPEREURS SYRIENS ET ILLYRIENS

222. Empereurs syriens. — A l'ordre dont l'empire avait joui sous les Antonins, succèdent le désordre et l'anarchie. Désormais toute puissance appartient à la *garde prétorienne*, qui fait et défait les empereurs. Elle va jusqu'à mettre l'empire à l'encan. Quelques princes montrent de l'énergie ; mais cette énergie même leur coûte bien vite l'empire et la vie.

L'Africain **Septime-Sévère** (193-211) fonda la *dynastie syrienne*. Élevé dans les camps, il accrut encore la puissance des armées. « Payez bien le soldat, disait-il, et moquez-vous du reste ». Il donna au préfet du prétoire l'administration des finances et de la justice. Sous son principat se développa l'influence des jurisconsultes. *Papinien*, *Paul*, *Ulpien*, tout en prêtant à l'empereur l'appui de leur savoir, cherchèrent

à corriger les rigueurs de l'ancienne loi romaine selon les principes de la justice éternelle. « On pourrait nous appeler prêtres, disait Ulpien, car nous pratiquons la science du bon et du juste. »

Rapide, conquérant, Septime-Sévère égala César par ses victoires en Syrie, en Gaule, dans la Grande-Bretagne. Son règne se termina tristement au milieu de chagrins domestiques. Il fut marqué par la *cinquième persécution* (199-202).

Après lui, deux monstres passent sur le trône, **Caracalla**, son fils, **Héliogabale**, fils de Caracalla.

Alexandre Sévère, cousin d'Héliogabale, rendit la paix à l'empire (222-235). Sa mère, *Mammée*, était chrétienne, dit-on. Il plaça Jésus-Christ dans son oratoire, au nombre des dieux. Il ne chercha que le bonheur de son peuple, s'entoura de sages conseillers, encouragea les lettres, l'industrie, l'agriculture.

Une révolution l'appela en Asie. Un Perse venait de renverser l'empire des Parthes et de fonder la dynastie des *Sassanides*. Il réclama l'héritage de Cyrus. De là une guerre avec Rome. Vainqueur, Alexandre fut rappelé contre les *Germains*. Mais, en 235, il fut tué par ses soldats mutinés.

223. Anarchie (235-268). — Ce fut alors une véritable **anarchie** (de 235 à 268). On vit les empereurs paraître et disparaître avec rapidité. Le vorace **Maximin** persécuta les chrétiens (235-238). Sous **Dèce**, en 250, eut lieu la *septième persécution*, la plus terrible que les chrétiens eussent encore soufferte ; et, en 258, sous **Valérien**, la *huitième*. A un moment, il y eut dix-neuf empereurs à la fois. Les Barbares, contenus jusque-là derrière les frontières, envahirent les provinces à la faveur de cette anarchie. Les *Germains*, avec leurs quatre confédérations des *Alamans*, des *Francs*, des *Saxons* et des *Goths*, refoulés peu à peu par les Touraniens, abandonnaient leurs forêts glacées pour les terres fertiles de l'empire.

224. Empereurs illyriens (268-284). — Ils furent arrêtés par les empereurs illyriens (268-284), dont la fermeté releva l'empire. Les principaux furent **Claude II, Aurélien** et **Probus.** Aurélien (270-273), vainqueur en plusieurs rencontres des Goths et des Alamans, triompha en Orient du

royaume de *Palmyre*, que la reine *Zénobie* défendait avec héroïsme. Il reçut des ambassadeurs de l'Éthiopie, de l'Inde et jusque du pays des *Sères*. En 273, il persécuta les chrétiens.

Probus (276-282) eut constamment les armes à la main. Il fit entrer des Barbares dans les armées romaines, et, pour repeupler l'empire, transplanta des colonies franques dans des régions lointaines. C'est à Probus que la France et la Hongrie doivent une partie de leurs vignobles.

En 284, **Dioclétien** fut proclamé empereur. L'empire allait se transformer sous cette main rude et énergique. Le peu qui restait de liberté disparut pour faire place à un despotisme tout oriental.

225. Dioclétien (284-305). — Fils d'un esclave, ou tout au moins, d'un affranchi, *Dioclès*, qui prit le nom de **Dioclétien**, s'était élevé dans l'armée. Il s'adjoignit un collègue, le paysan *Maximien Hercule*, qu'il créa Auguste. Les deux empereurs furent déifiés de leur vivant. Ils se firent rendre des honneurs divins, à la mode des Orientaux. De Nicomédie et de Milan, dont ils firent leur résidence, ils surveillèrent les frontières. Pour mieux contenir les Barbares et triompher des insurrections, ils créèrent deux Césars, *Galère* en Orient, *Constance Chlore* en Occident. Les Bagaudes[1] avaient été exterminés en Gaule ; la Grande-Bretagne fut reprise par Constance Chlore, les Perses furent vaincus par Galère. En 303, Dioclétien et Maximien célébrèrent le dernier triomphe qu'ait vu Rome. Deux ans après, Dioclétien abdiqua et occupa désormais ses loisirs à cultiver ses laitues à Salone, en Dalmatie, sa patrie.

Deux ans avant son abdication, en 303, commença la persécution connue sous le nom d'*ère des martyrs* (303-313). Ce fut la dernière et la plus violente.

RÉSUMÉ

222. Empereurs syriens. — Septime Sévère, le fondateur de la dynastie syrienne, accrut la puissance des armées. Sous son principat se développa l'influence des jurisconsultes. Après deux

[1] Paysans gaulois révoltés.

monstres, Caracalla et Héliogabale, Alexandre Sévère rendit la paix à l'Empire.

223. Anarchie. — Après Alexandre Sévère, dans cette période de troubles, de 235 à 268, on vit à un moment jusqu'à 19 empereurs à la fois. Les chrétiens furent persécutés. Les Barbares envahirent les provinces de l'Empire

224. Empereurs illyriens. — A partir de 269, la fermeté des empereurs illyriens, Claude II, Aurelien et Probus, releva l'Empire.

225. Dioclétien (284-305). — Dioclétien s'était élevé dans l'armée. Avec son collègue Maximien Hercule et les deux Césars Galère et Constance Chlore, il contint les Barbares et triompha des insurrections. Deux ans avant son abdication, en 303, commença la dernière et la plus violente des persécutions. Elle est connue sous le nom d'ère des martyrs.

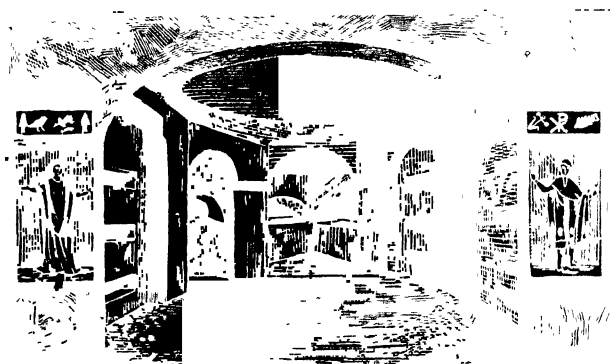
QUESTIONNAIRE

222 A qui appartint désormais la toute-puissance ? — Qui fonda la dynastie syrienne ? — Qui succéda à Septime Sévère ? — 223. N'y eut-il pas de persécutions ? — Quels barbares envahirent l'empire ? — 224. Quels furent les principaux empereurs illyriens ? — 225. Qu'était Dioclétien ? — Qui s'adjoignit-il ?

CHAPITRE XLVI

L'ÉGLISE

226. Persécutions. — On a vu que le christianisme naissant, après avoir été persécuté à Jérusalem et dans toute la Judée par les Juifs, le fut à Rome par Néron. Dès lors la persécution ne cessa plus que par intervalles, et bientôt elle s'étendit à tout l'empire. Partout on accusait les chrétiens de crimes abominables, et les hommes les plus graves, comme l'historien Tacite, acceptaient ces accusations. Confondus avec les Juifs, dont on ne prenait pas la peine de les distinguer, on les haïssait comme des ennemis du genre humain. L'horreur qu'ils professaient pour le polythéisme et l'idolâtrie les faisait accuser d'impiété, même d'athéisme, et on les rendait responsables des malheurs publics. Enfin, comme ils refusaient de brûler l'encens sur les autels de Rome et devant les images de l'empereur, on les traitait de criminels d'Etat, coupables du crime de lèse-majesté.

Tantôt c'était la multitude qui, dans une explosion de fureur, réclamait leur mort, tantôt ils étaient poursuivis et condamnés par l'ordre des empereurs, ou même en vertu de décrets rendus au Sénat sur les rescrits des princes ou en leur présence. De temps en temps la persécution redoublait, et c'est par ces renouvellements de violence que l'on a compté **dix persécutions.** Les citoyens romains avaient la tête tranchée ; les autres étaient brûlés, crucifiés, ou livrés aux bêtes, dans l'amphithéâtre, pour l'amusement du public,

Une chambre sépulcrale dans les Catacombes Les peintures de droite et de gauche montrent des chrétiens dans l'attitude qui était alors celle de la prière. On voit au dessus les symboles de la religion entre autres le Chrisma ou monogramme du Christ, et le poisson, symbole de Jésus-Christ parce que les lettres du mot grec signifiant poisson forment les initiales des mots . Jésus-Christ, fils de Dieu, Sauveur.

après avoir été, le plus souvent, torturés avec des raffinements de cruauté qui font frémir.

La plupart des chrétiens souffraient avec joie pour le Christ les plus cruels supplices. Il y en avait qui se dénonçaient eux-mêmes, malgré la défense de l'Église. Les fidèles mis à mort pour leur foi étaient honorés sous le nom de *martyrs*, qui veut dire *témoins*, parce qu'ils avaient rendu témoignage à la doctrine de Jésus-Christ; on conservait leurs reliques avec un soin pieux, et on célébrait leur fête le jour anniversaire de leur mort. Il y eut des milliers de

martyrs de tout âge et de toute condition. Leur constance animait les fidèles et convertissait parfois jusqu'à leurs bourreaux. Tertullien a pu dire à bon droit que le sang des martyrs était une semence de chrétiens.

227. Progrès du christianisme. — Aussi le nombre des chrétiens ne cessait-il d'augmenter, malgré les supplices. « Nous sommes d'hier, écrivait Tertullien à la fin du IIe siècle, et nous remplissons tout ; nous ne vous laissons que vos temples... Que cette immense multitude vînt à vous quitter brusquement pour se retirer en quelque coin du monde, vous seriez épouvantés de votre solitude et vous chercheriez à qui commander. » Vers 250, l'Italie envoyait soixante évêques au concile que réunit à Rome le pape Corneille. En Espagne, seize évêques assistaient, vers 300, au concile d'Elvire. En Bretagne, York, Londres, Lincoln, avaient des évêques. En Afrique, en 256, le synode de Carthage en réunit quatre-vingt-sept. Il y eut en Égypte jusqu'à cent diocèses au IIIe siècle. Il en était de même dans toutes les parties de l'empire.

Il est plus que probable que la Gaule fut évangélisée dès les temps apostoliques. Mais, au milieu du IIe siècle, il y avait à Lyon et à Vienne des communautés florissantes. Sous Marc-Aurèle, quarante-huit chrétiens de Lyon furent mis à mort, entre autres l'évêque *Pothin* et l'esclave *Blandine* (177); *Irenée*, successeur de Pothin, fut peut-être martyrisé comme lui. En 250, sept évêques furent envoyés de Rome par le pape *Fabien*, entre autres *Trophime*, qui fonda l'Eglise d'Arles, *Saturnin*, qui fonda celle de Toulouse, *Denis*, qui fut l'apôtre de Paris. Saint Saturnin et saint Denis souffrirent le martyre sous Dèce.

228. Constitution de l'Église. — Les Apôtres avaient jeté les bases de la constitution de l'Église ; elle se développa peu à peu. En général, chaque *cité* ou *civitas* de l'empire eut son *évêque*, chargé de la gouverner avec l'assistance d'un conseil de prêtres. Les diverses cités d'une même province ne tardèrent pas à former une communauté plus vaste, appelée plus tard *province ecclesiastique*, sous la direction supérieure d'un *évêque métropolitain*. Dès le IIIe siècle, les

évêques d'une même province prirent l'habitude de se réunir chaque année en *concile*. Les évêques de Rome, d'Antioche, d'Alexandrie, étaient comme des *métropolitains généraux*; chacun d'eux avait plusieurs provinces sous sa juridiction. Enfin l'*évêque de Rome*, sans avoir encore un autre titre que celui de ses frères dans l'épiscopat, était, en sa qualité de successeur de Pierre, à la tête de l'Église universelle.

Dans les choses indifférentes, les chrétiens ne se distinguaient pas de leur entourage ; mais leurs mœurs étaient austères, et ils s'interdisaient les spectacles, les combats de gladiateurs et d'animaux, tous les divertissements qui avaient quelque chose de cruel, de frivole, de dangereux pour les mœurs. Leur charité excitait l'admiration des infidèles, au point que Julien l'Apostat dira avec dépit : « Les Galiléens nourrissent tout ensemble et leurs pauvres et les nôtres. »

229. Apologistes. — Pour défendre la foi chrétienne, pour réfuter les opinions erronées, ou *hérésies*, qui menaçaient de l'altérer, au sein même de l'Église, par un mélange d'idées chrétiennes et d'idées juives ou païennes, des évêques, des prêtres, des laïques prirent la plume.

Les écrits des *Pères apostoliques*, *saint Clément* de Rome, *saint Ignace* d'Antioche, *saint Polycarpe*, ont de l'analogie avec les livres du Nouveau Testament. Les Pères du IIe siècle, tels que *saint Justin*, *saint Irénée*, réfutèrent avec force les ennemis de la foi, païens, juifs ou hérétiques. Enfin, vers l'an 200, naquit la science chrétienne. *Saint Pantène* fonda l'école chrétienne d'Alexandrie, qu'illustrèrent *Clément d'Alexandrie* et *Origène*. Dans l'Église latine parurent *Tertullien*, de Carthage, dont l'Apologétique est si forte de raisonnement et de style; *Minucius Félix*, nourri de la substance des auteurs anciens, et dont l'élégance égale la solidité et le savoir; *saint Cyprien*, éloquent autant que solide, quand il laisse là tous les jeux d'esprit trop goûtés de son temps; *Lactance*, qu'on a surnommé le Cicéron chrétien.

230. Art chrétien. — Enfin on vit, dès le premier siècle, naître l'art chrétien. Il ne nous reste guère, des monuments chrétiens des trois premiers siècles, que les inscriptions

et les peintures retrouvées dans les catacombes de Rome, sorte de nécropole souterraine, vrai labyrinthe de galeries et de chambres sépulcrales creusées dans le tuf, où les chrétiens ensevelissaient leurs morts à l'abri de toute profanation et où ils se réunissaient pour célébrer les saints Mystères sur les tombeaux des martyrs, sans craindre d'y être inquiétés par leurs persécuteurs. Les inscriptions sont touchantes dans leur simplicité naïve. Les peintures sont le plus souvent symboliques ; on y voit des sujets profanes appropriés aux idées chrétiennes, mais la plupart sont tirés de l'Ancien et du Nouveau Testament. Les plus anciennes sont les plus correctes et les mieux dessinées.

RÉSUMÉ

226. Persécutions — Les chrétiens furent haïs comme les ennemis du genre humain, accusés d'impiété, d'athéisme, du crime de lèse-majesté. Jusqu'à la fin du règne de Dioclétien, ils furent continuellement persécutés. Mais il y eut des périodes où la persécution fut plus violente : ce sont ces périodes qu'on appelle les Persécutions ; on en compte dix.

227. Progrès du christianisme. — Le nombre des chrétiens ne cessa d'augmenter malgré les supplices. La Gaule fut probablement évangélisée dès les temps apostoliques. Au IIe siècle il y avait en Gaule des communautés florissantes. C'est à cette époque que se place le martyre de saint Pothin et de sainte Blandine.

228. Constitution de l'Église — Les apôtres avaient jeté les bases de la constitution de l'Église. Chaque cité eut son évêque, assisté d'un conseil de prêtres. A partir du IIIe siècle les évêques d'une même province prirent l'habitude de se réunir chaque année en un concile. A la tête de l'Église universelle était l'évêque de Rome, successeur de Pierre.

229. Apologistes. — L'Église fut défendue par les écrits des Pères apostoliques, dont les plus connus sont saint Clément d'Alexandrie, Origène, Tertullien, Lactance.

230. Art chrétien. — L'art chrétien naquit dès le Ier siècle. On en a retrouvé des peintures dans les Catacombes.

QUESTIONNAIRE

226. Comment fut accueilli le christianisme naissant ? — Que veut dire martyr ? — 227. Quels progrès fit le christianisme ? — Quand fut probablement évangélisée la Gaule ? — 228. Par qui l'Église était-elle gouvernée ? — 229. Qui défendit la foi chrétienne ? — Par qui l'école chrétienne d'Alexandrie fut-elle illustrée ? — 230. Quand naquit l'art chrétien ?

CHAPITRE XLVII

CONSTANTIN LE GRAND (306-337)

231. Conversion de Constantin. — Les troubles recommencèrent à l'abdication de Dioclétien. **Galère** et **Constance Chlore** avaient succédé comme Augustes à Dioclétien et à Maximien ; ils s'étaient adjoint comme Césars *Maximin Daia* et *Sévère*. Galère essaya de faire périr **Constantin**, fils de Constance Chlore, dont la réputation lui portait ombrage. Constantin s'échappa, recueillit le dernier soupir de son père et fut proclamé César par les troupes de Bretagne. Galère, par son despotisme souleva les Romains. Bientôt six empereurs se trouvèrent en présence. Constantin allait mettre un terme à cette anarchie.

Le Labarum.

A partir de Constantin, le Labarum devint l'enseigne des Légions romaines.

Fils de *sainte Hélène*, il était favorable aux chrétiens. Tandis qu'il priait, une croix brilla tout à coup dans le ciel, au-dessus du soleil, avec ces mots.. « Par ce signe tu vaincras. » La nuit suivante, le Christ lui apparut en songe et lui ordonna de placer ce signe sur ses étendards. Dès lors l'étendard impérial, qui fut appelé *labarum*, porta le monogramme[1] du Christ. Au *pont Milvius*, Constantin battit Maxence, fils de Maximien qui se noya dans le Tibre (312).

En 324, il resta le seul maître de l'empire, qu'il avait partagé jusque-là avec *Licinius*.

232. Constantin et le christianisme. — En 313, par **l'édit de Milan**, Constantin proclama la liberté des cultes. L'Église put désormais vivre au grand jour. La religion chrétienne ne devint pas la religion de l'État, mais son influence

[1] **Monogramme :** réunion de plusieurs lettres en un seul caractère. Dans le monogramme du Christ sont réunies les deux lettres grecques **X** (*ch*) et **P** (*r*) du mot Christos

pénétra les mœurs, les releva, adoucit la condition de la femme, de l'esclave, de tous les déshérités.

Les **hérésies** reparurent. *Arius* ayant nié la divinité de Jésus-Christ, Constantin réunit à **Nicée**, en 325, le premier concile œcuménique, qui condamna l'hérésiarque. Néanmoins l'arianisme devait longtemps encore troubler l'Église.

233. Constitution de l'Église. — La hiérarchie ecclésiastique acheva de se constituer après la conversion de Constantin. Les circonscriptions ecclésiastiques se modelèrent en général, sur les circonscriptions civiles. Les évêques de Rome, d'Antioche et d'Alexandrie reçurent le titre de **patriarches**. Mais Constantin ayant transporté, comme on le verra, la capitale de l'empire à Byzance, qui porta dès lors le nom de *Constantinople*, l'évêque de Constantinople obtint aussi, en 381, le titre de Patriarche, et son siège prit rang après celui de Rome. La primauté de l'Église romaine continua d'être universellement reconnue.

Les évêques, chargés de maintenir l'intégrité du dogme et de veiller à la pureté des mœurs, définissaient les points discutés et promulgaient des règlements dans les conciles *œcuméniques*, *nationaux* ou *provinciaux*, fort nombreux à partir de 313. Les conciles œcuméniques étaient convoqués par l'empereur et présidés par les légats du Pape.

Le culte, sorti des catacombes, se déployait avec magnificence dans les basiliques. Les fidèles se partageaient en deux grandes catégories, les *catéchumènes*, qui, attendant le baptême, n'assistaient qu'à une partie des cérémonies, et les *fidèles baptisés*. Ceux qui avaient péché pouvaient, par la *pénitence*, recouvrer le droit de participer aux mystères. Les pécheurs obstinés et les hérétiques étaient *excommuniés*.

Constantin, tout en protégeant la religion chrétienne, ne rompit pas absolument avec l'ancienne religion romaine. Il conserva même le titre de Souverain Pontife. Mais le christianisme gagnait chaque jour du terrain. Bientôt les faux dieux n'eurent plus d'adorateurs que dans les campagnes. Du nom des *paysans* vint celui des *païens*, que donnèrent les chrétiens aux Gentils. Le paganisme dura jusqu'à la fin du VIe siècle.

234. Constitution de l'empire. — Dioclétien avait organisé une monarchie orientale. Constantin multiplia comme lui le nombre des fonctionnaires ; tous dépendaient absolument de l'empereur, dont la personne était sacrée. Cinq *ministres*, avec les deux *comtes des domestiques*, réunissaient en leurs mains toute la haute administration de l'empire. Chacun d'eux avait des centaines d employés subalternes. L'empire était divisé en **quatre préfectures**, deux pour l'Orient, deux pour l'Occident. Chaque préfecture comprenait plusieurs **diocèses**, partagés en **provinces**. A la tête de chaque préfecture était un *préfet du prétoire*, de chaque diocèse, un *vice-préfet*, de chaque province, un *gouverneur*. Enfin les **cités** ou **cantons** étaient administrées par un *comte*. L'armée était commandée par deux *grands-maîtres de la milice*. Des barbares mercenaires étaient entrés dans les légions.

Pour payer cette foule de fonctionnaires, il fallut des impôts effrayants sur les terres, sur l'industrie et le commerce, sur les personnes. Les classes pauvres furent écrasées. Les citoyens en vinrent à vendre leurs enfants pour s'acquitter. « L'empire, a dit Salvien, périssait étranglé par la main des exacteurs. »

Les *curiales*[1] étaient responsables de la rentrée des impôts dans les villes. La loi forçait à accepter cet honneur ruineux. La conséquence de ce système fut la ruine et la dépopulation des villes et des campagnes. Les champs devenaient déserts aux portes mêmes de Rome, malgré les dispositions par lesquelles les empereurs s'efforcèrent de protéger les colons, ou serfs de la glèbe. L'empire était prêt pour l'invasion des Barbares.

Le règne de Constantin s'acheva au milieu de tragédies domestiques. Il reconnut trop tard l'innocence de son fils *Crispus*, qu'il avait fait périr à l'instigation de sa seconde femme *Fausta*. Il mourut en 337, laissant l'empire à ses fils Constance, Constant, Constantin II.

235. Julien l'Apostat (361-363). — La mort de Cons-

[1] **Curiales** : membre de la *curie*, c'est-à-dire du gouvernement dans chaque cité.

tantin fut le signal de nouveaux troubles **Constance**, reste seul maître, favorisa l'arianisme, et, tout occupé de disputes théologiques, laissa les *Francs* envahir l'empire. Son neveu, **Julien**, qui avait remporté des succès signalés sur les Barbares germains, fut proclamé Auguste par ses troupes. En 361, la mort de Constance lui donna le pouvoir suprême. Il eût rendu l'empire heureux par son amour de l'ordre et de l'économie, par son équité, s'il n'eût pas été un persécuteur du christianisme. Fanatique de la religion païenne, il tenta de la réhabiliter, et, pour y arriver, persécuta perfidement les chrétiens. « Il entretint les divisions de l'Église, a dit Bossuet ; il exclut les chrétiens non seulement des honneurs, mais des études, et, en imitant la sainte discipline de l'Église, il crut tourner contre elle ses propres armes. Les supplices furent ménagés et ordonnés sous d'autres prétextes que celui de la religion. » Il périt dans une guerre contre les Perses Atteint d'une flèche, il s'écria, dit-on, en lançant contre le ciel le sang de sa blessure : « Tu as vaincu, Galiléen ! »

236. Théodose (378-395). — Sous les successeurs de Julien, les Barbares s'avancèrent de plus en plus. Les *Goths* avaient fondé un grand empire sur les bords de la Mer Noire. Une partie d'entre eux adoptèrent l'hérésie d'Arius, que leur prêchèrent des envoyés impériaux. L'empereur **Valens** périt dans une lutte contre eux. **Théodose** répara le désastre Ses victoires, la sagesse de ses lois, l'empire qu'il sut acquérir sur lui-même, lui valurent le surnom de Grand. Il écrasa l'arianisme et abolit à Rome les derniers restes des cérémonies païennes.

En mourant, il partagea l'empire entre ses deux fils, **Arcadius** et **Honorius**. Le premier eut l'Orient, le second l'Occident (395). A cette date, qui marque la division définitive de l'empire romain, on est convenu de faire finir l'histoire romaine et commencer celle du *Moyen Age*.

RÉSUMÉ

231. Conversion de Constantin. — A l'abdication de Dioclétien, les troubles recommencèrent ; ils furent apaisés par Constantin, fils de Constance Chlore, qui se convertit au christianisme, mais

ne rompit pas complètement avec l'ancienne religion romaine En 324, Constantin resta seul maître de l'Empire.

232. Constantin et le christianisme. — En 313, par l'édit de Milan, Constantin proclama la liberté des cultes. L'Eglise put vivre au grand jour ; le paganisme ne fut pas persécuté. C'est à cette époque que parut l hérésie d'Arius, niant la divinité de Jésus-Christ

233. Constitution de l'Eglise. — La hiérarchie ecclésiastique acheva de se constituer. La primauté de l'Eglise romaine continua d'être universellement reconnue.

234. Constitution de l'Empire. — Dioclétien avait organisé une monarchie orientale, avec une foule de fonctionnaires dépendant absolument de l'empereur. L'Empire était divisé en quatre prefectures, divisees et subdivisées en diocèses, provinces et cités. Pour payer la foule des fonctionnaires, il fallut des impôts effrayants, de la rentrée desquels étaient responsables les curiales.

235. Julien l'Apostat (361-363). — La mort de Constantin fut le signal de nouveaux troubles. Constance, resté seul maître, favorisa l'arianisme Après lui, Julien l'Apostat eût rendu l'empire heureux s'il n'eût pas persécuté le christianisme

236. Théodose (378-395). — Théodose le Grand arrêta les Goths. En mourant, il partagea l'Empire entre ses fils, Arcadius et Honorius (395) A cette date commence le Moyen Age

QUESTIONNAIRE

231 Qui mit un terme à l'anarchie? — Racontez la conversion de Constantin? — 232. Que proclama l'edit de Milan? — Où fut condamnee l'hérésie d'Arius? — 233 Comment acheva de se constituer la hierarchie ecclesiastique? — En combien de categories se partageaient les chretiens? — 234. Comment etait divise l'Empire? — Qui etait responsable de la rentree des impôts? — 235 Qui succeda à Constantin? — Que fit Julien l'Apostat? — 236. Qui arrêta les Goths? — Comment Theodose partagea-t-il l'Empire?

CHAPITRE XLVIII

LA LITTÉRATURE DANS LES DERNIERS TEMPS DE L'EMPIRE

237. Pères de l'Église grecque. — La littérature, dans les dernières années de l'empire, est tout ecclésiastique. L'évêque d'Alexandrie, **saint Athanase**, défendit avec une constance invincible le dogme de la sainte Trinité, sans se laisser effrayer par l'exil. Sous Julien l'Apostat, *saint Basile de Cesarée*, *saint Grégoire de Nazianze* et *saint Grégoire de*

Nysse ne combattirent pas avec moins d'énergie les doctrines contraires à la foi. Ils furent encore surpassés par l'évêque de Constantinople, **saint Jean Chrysostome** (*Bouche d'or*), l'un des plus grands orateurs qu'ait produits le christianisme.

238. Pères de l'Église latine. — Les Pères de l'Église latine se distinguent par d'autres qualités. Ils ont moins d'éclat, de brillant et d'ampleur, mais plus de vigueur ou d'onction. Un Gaulois, **saint Ambroise** (340-397), archevêque de Milan, homme d'action autant que de doctrine, défenseur intrépide de la discipline de l'Église, même contre les empereurs, exerça une grande influence par ses discours et par ses écrits. **Saint Jérôme**, le plus savant des Pères de ce temps, fit de la *Bible* la belle traduction latine qu'on appelle la *Vulgate*. Enfin **saint Augustin** (354-430), converti par saint Ambroise, fut un grand orateur, un philosophe et un théologien de génie Tout le monde connaît sa *Cité de Dieu*, premier essai d'une philosophie chrétienne de l'histoire, et surtout ses *Confessions*, où il retrace ses longs égarements et son retour à Dieu.

RÉSUMÉ

237. Pères de l'Église grecque — A la fin de l'empire, la littérature est tout ecclésiastique. Il faut citer saint Athanase, saint Basile de Césarée, saint Grégoire de Nazianze et le plus grand, saint Jean Chrysostome.

238. Pères de l'Eglise latine. — Saint Ambroise, saint Jérôme, saint Augustin ont moins d'éclat et d'ampleur, mais plus de vigueur et d'onction.

QUESTIONNAIRE

237 Que défendit saint Athanase? — Citez un des plus grands orateurs qu'ait produits le christianisme? — 238. Quels Pères de l'Eglise latine connaissez-vous?

HISTOIRE ROMAINE

Géographie de l'Italie.

- **Situation.** — **Italie :** centre de la Méditerranée. — **Nord :** les Alpes. — Sud est et ouest : trois mers. — **Rome :** centre de l'Italie.
- **Climats.** — Variés — Au nord : tempéré. — Au sud : chaud — Maremmes malsain (mal'aria).
- **Aspects.** — *Arc des Alpes :* sommets neigeux. — *Lombardie* (Adige, Pô). — *Apennins* rocheux — Phénomènes volcaniques. — *Adriatique* (inhospitalière) et *Mer Tyrrhénienne* (golfes).
- **Productions.** — Nord : pâturages, forêts, vigne. — **Lombardie :** blé, riz, maïs, huile — Sud : lauriers-roses, orangers, citronniers, palmiers.

Premiers habitants de l'Italie.

- **Temps préhistoriques.** — Pêcheurs et chasseurs demi-sauvages.
- **Pélasges.** — Origine aryenne — Tyrrhéniens et Ombriens — Sicanes et Sicules (sud).
- **Étrusques.** — Étrurie (Toscane) — Agriculteurs, commerçants, artistes. — Gladiateurs, art augural et art des aruspices.
- **Latins.** — Décadence des Étrusques ; puissance croissante des Osques (*Latins*) ; Sabelliens (*Sabins*) ; printemps sacré.
- **Grecs.** — Colonies : Métaponte, Syracuse, Sybaris, Crotone, Tarente.

Divisions de l'histoire romaine.

- 1° Rois, 754-509 av. J.-C. ;
- 2° République, 509-30 av. J.-C. ;
- 3° Empire, 30 av. J.-C.-476 de notre ère.

Histoire légendaire

Rois.

- **Fondation de Rome.** — Procas, Numitor et Amulius. — Rhea Sylvia, *Rémus*, *Romulus :* légende de la fondation de Rome (754 av. J.-C.)
- **Romulus.** — Enlèvement des filles étrangères. — Guerre avec les Sabins. — Tarpeïa. — Organisation de Rome. — Disparition de Romulus (715).
- **Successeurs de Romulus.** — **Numa Pompilius** (714-672) roi sabin, créateur du culte religieux, législateur.
  - **Tullus Hostilius** (672-640) : roi latin, guerrier. — Prise d'*Albe*.
  - **Ancus Martius** (640-616) : petit-fils de Numa, vainqueur des *Latins*, *Sabins*, *Étrusques* — Fondation d'*Ostie*.
- **Tarquin l'Ancien (616-578).** — Fils d'un lucumon étrusque de Tarquinies, vainqueur des *Latins*, *Sabins*, *Étrusques*. — Égouts. — Temple de Jupiter. — Influence étrusque.
- **Servius Tullius (578-534).** — Institutions nouvelles : rapprochement des patriciens et des plébéiens. — Division du peuple (6 classes) : propriétaires, contribuables, soldats (5 classes). Richesse, base. 6e classe : *Prolétaires*. — Assassinat de Servius : *Voie scélérate*.
- **Tarquin le Superbe (534-509).** — Ses violences, ses travaux dans Rome (Jupiter Capitolin) — Livres sibyllins. — Prise de Gabies (Sextus). — Mort de Lucrèce. — Expulsion des rois. — République (509).

Constitution romaine sous les Rois

Institutions civiles.	**Trois tribus** (30 curies, 300 gentes, 3 000 familles). — Partage des terres. **Patriciens.** — *Seuls citoyens* : droit au culte public. **Plébéiens.** — *Non citoyens*, étrangers domiciliés à Rome : sans droits civils, politiques ni religieux.
Institutions politiques. Partage du pouvoir.	**Roi.** — Grand-prêtre, magistrat, juge, chef militaire. **Sénat.** — 100 membres ou *Pères*, 300 membres sous Tarquin (avis et aucun pouvoir). **Assemblée du peuple.** — Membres des curies : élection du roi, voix consultative.
Institutions religieuses (*lois de Numa*)	**Famille.** — Sainteté du foyer domestique, sous la protection de la religion. **Dieux romains.** — Jupiter, Mars, Janus, Junon, Diane, Minerve, Cérès, Saturne, Terre, Neptune, etc. — *Abstractions*, fortune, fièvre, bonne foi, pudeur, etc., autres divinités. — Pénates et Lares. **Culte.** — Formalisme sévère. — Pas de statues. — Présages. — Sacrifices humains. **Sacerdoce.** — 4 Pontifes, Frères Arvales, Saliens, Flamines, Féciaux. — 4 Vestales (feu sacré). — Augures, aruspices.
Civilisation.	Civilisation grossière. — Agriculture (seul art). — Peuple austère, laborieux, belliqueux, discipliné.

Organisation de la République romaine

Révolution de 509. Victoire des Patriciens.	**Pouvoir aux mains des Patriciens.** — 2 Consuls, élus pour 1 an. — Pouvoir militaire et judiciaire, droit de vie et de mort sur tous les citoyens. — 12 licteurs. — *Sénat* : haute direction du gouvernement. **Guerres en faveur des Tarquins. Ruine de la royauté.** — Conspiration de jeunes patriciens. — Supplice des fils de Brutus. — Tentative de Tarquin. — Intervention de Porsenna (*Horatius Coclès*, *Mucius Scævola*, *Clélie*). — Vaine intervention des Sabins, des Latins et des Volsques. — *Dictateur*. — Victoire du lac *Régille* (494). — Fin de la guerre. — Mort de Tarquin (493).
Lutte des Plébéiens contre les Patriciens.	**Les plébéiens obtiennent le tribunat.** — Misère des plébéiens ruinés par la guerre. — Esclavage des débiteurs. — Émeute. — Création de la dictature, magistrature sans appel. — Révolte de 492 (*Mont Sacré*. — *Ménénius Agrippa*). — Création du *Tribunat de la plèbe*. **Conquête de l'égalité civile.** — Premiers actes des tribuns : exil de *Coriolan* (Véturie), loi agraire (Spurius Cassius), vote des plébiscistes (droit reconnu aux comices par tribus). — Lois écrites publiques et *égales* pour tous (Terentillus). — Création des *Décemvirs*. — Loi des *Douze Tables*. — Chute des Décemvirs (Appius Claudius et Virginius). **Conquête de l'égalité politique.** — Interdiction du Consulat à la plèbe. — Remplacement du Consulat par le *Tribunat militaire* accessible aux plébéiens (444). — Création de la *censure*, magistrature patricienne (lustration). — Ambition des plébéiens (L. Stolon et S. Lateranus, tribuns). — Résistance du Sénat (Justice au *préteur*). — *Révolte :* Édilité curule (364), dictature (356), censure (351), préture (337), *accessibles* aux plébéiens. **Conquête de l'égalité religieuse.** — Sacerdoce ouvert aux plébéiens (300).

Conquêtes des Romains

Conquête de l'Italie.

Début de la guerre — 1° Guerres extérieures jointes aux agitations intérieures — Conquête du *Latium* (lac Regille, alliance offensive et defensive (493) — Traite avec les Herniques (486), — 2° Menaces des peuples voisins (Etrusques).

Conquête du Latium et de l'Etrurie (sud) — 1° *Volsques* d'Antium : Rome menacée (Coriolan), 489 ; — 2° *Étrusques* Veies — Gens *Fabia* (477) — Défaite des Veiens (474), — 3° *Eques* Défaite des Eques — *Cincinnatus* (462), — 4° Siege de Veies (403-393) ; *Camille ;* — 5° Gaulois en Etrurie (Clusium) — Intervention des Romains. — Allia — Prise de Rome (390). — Relevement de Rome (388). — **Camille,** deuxieme fondateur

Guerre contre le Samnium (343-290) — **1re Période :** 1° Conquête de la Campanie — Capoue (341). — 2° *Intervention des Latins.*— Leurs prétentions.— Fermeté de *Manlius.* — *Decius* à *Veseris* — Ruine du pays des Volsques (marais Pontins). — **Période décisive :** 1° Samnites seuls defaite des Romains aux *Fourches Caudines* (321), 2° Samnites allies aux Etrusques et aux Gaulois Defaite au lac Vadimon (309) — Défaite des Samnites. Paix (304) - Ruine des Èques. 3° Samnites allies aux Ombriens *Sentinum* (Decius). Aquilonie — **Soumission du Samnium :** 1° Devastation du Samnium, 2° Fin de la guerre — Curius Dentatus

Progrès au nord et au sud — 1° Nord *Sénons.* — Defaite au lac Vadimon. — Domination romaine jusqu'au Rubicon (284) — 2° Sud Guerre contre les *Tarentins* — Pyrrhus, roi d'Epire, defait. — Colonies romaines : Brindisi et Bénévent

Guerres puniques (264-146).

Origine et histoire de Carthage — Fondation (880). — Didon. — Prosperite rapide — Republique : Suffetes et Senat — Tribunal des Cent.— Parallele *Rome* et *Carthage.* — Avantages des Romains, pauvres mais unis. — Carthaginois, riches, mais divises.

Causes : Possession de la Sicile. — Messine menacée. — Appel aux Romains.

Première guerre. — 1° Construction des vaisseaux romains (Corbeaux). — Victoire navale de Duilius — Victoire de Regulus. — 2° **Guerre en Afrique :** Siege de Carthage. Regulus vaincu par Xantippe — 3° **Guerre en Sicile :** Impiete d'Appius Claudius Pulcher — Succès d'Amilcar Barca — Defaite des Carthaginois — Paix. — Sicile, premiere province romaine.

Deuxième guerre. — **Conquêtes d'Asdrubal** *en Espagne* : Carthagene — Annibal, siège de Sagonte. — 2° **Succès d'Annibal :** Tessin, Trébie, Trasimène (217). — Fabius le Temporisateur. — Varron et Paul-Emile. — Défaite de Cannes (216) — 3° Annibal manque de secours. — 4° **Revers d'Annibal :** Siege de Syracuse. — Mort d'Asdrubal au *Métaure.* — Espagne conquise par Scipion. — Annibal defait à Zama (202). — Dur traité.

Conquêtes hors de l'Italie.

Répit de 50 ans. — Soumission des royaumes des Seleucides (189), de Macédoine (148) et de Grèce (146).
Troisième guerre. — Relèvement de Carthage. — Exil d'Annibal. — *Caton*. — Siège de Carthage. — Perfidie des Romains. — Scipion Emilien — Asdrubal. — Destruction de Carthage (146). — **Conquêtes en Occident :** 1° Conquête de l'Espagne. — Numance (133). — Scipion Emilien. — 2° Conquête du nord de l'Italie (191). — Conquêtes en Gaule Fondation d'Aix et de Narbonne.

Guerres civiles

Histoire intérieure de Rome.

Organisation politique. — *Noblesse* Familles de magistrats — Exposition des images des ancêtres (atrium) — Choix des sénateurs. — *Chevaliers* classe riche (anneau d'or et tunique bordée de pourpre) — *Charges Censure* (50 ans, 10 campagnes et *questure*, *édilité*, *préture*, *consulat*) — *Sénat* (conseil suprême) — *Censeurs*, maîtres de la cité.
Organisation militaire — Légion Hoplites, Vélites
Armes Pilum ou javelot, épée espagnole, cuirasse, casque; poids, 60 livres avec les vivres
Discipline rigoureuse — Peine de mort
Pays conquis : Garnisons ou colonies. — Voies militaires.
Villes sujettes préfet romain
Villes alliées : Droit romain ou droit latin. — Causes de l'extension de Rome
Luxe — Race plébéienne disparue. — Altération des mœurs. Luxe restreint par une loi — *Caton le Censeur*.
Sciences : cadran solaire (IIe siècle). — **Arts :** chefs-d'œuvre de la Grèce, Corinthe (Mummius) — **Littérature :** Ennius; Plaute; Térence. — **Décadence :** Jeux du Cirque, gladiateurs, *bacchanales*.

Réformes démocratiques. Les Gracques.

Causes : Misère des esclaves. — Dépérissement de la race italienne.
Tibérius — Cornélie (mère), ses enfants sont ses joyaux. — Tribun (133). — Loi agraire. — Résistance des riches — Mort de Tibérius.
Caïus. — Tribun (123). — Même loi agraire. — Autre loi impopulaire : droit de suffrage et droit de cité aux Latins. — Résistance des grands. — Mort de Caïus (121).

Marius.

Origines — Né à Arpinum (153) Pauvre. Epouse Julia, patricienne. Protégé de Metellus. Son ingratitude.
Succès — Guerre de Jugurtha. — Marius vainqueur — Mort de Jugurtha (104) — *Teutons :* défaits à *Aix*. — *Cimbres :* défaits à *Verceil*. — **Marius,** *troisième fondateur de Rome*

Rivalité de Marius et de Sylla

Guerre sociale (90-88). — Révolte de 8 peuples. Sénat, deux consuls et capitale (*Corfinium*). — Victoire et élévation de Sylla — *Droit de cité* donné aux alliés.
Décadence de Marius. — Guerre contre Mithridate. — Commandement disputé. — Marius à Minturnes. — Retour à Rome. — Ses proscriptions. — Mort de Marius (86).

Sylla.	**Guerre contre Mithridate** — Injustices des gouverneurs (Sicile). — *Cicéron.* — *Mithridate.* — Sylla : prise d'Athènes. — Victoires de Chéronée et d'Orchomene. — Paix (84). **Proscriptions. Réforme aristocratique.** — Retour de Sylla. — Mort du jeune Marius. — Rome terrifiée (82). — Proscriptions. — César epargne. — Colonies militaires. — Sylla *dictateur* (82). — *Aristocratie restaurée.* — Sénat · pouvoir absolu, veto restreint, censure supprimée. — Abdication de Sylla. — *Cumes.* — Mort de Sylla.
Guerre d'Espagne. Sertorius.	**Pompée** (le Grand), exécuteur testamentaire de Sylla. pacifie les provinces soulevees par les partisans de Marius. L'Espagne seule resiste. **Sertorius.** Métellus et Pompee battent Sertorius et pacifient l'Espagne. Mort de Sertorius.
Spartacus.	Mort de **Spartacus** et des gladiateurs soulevés par lui.
Campagne d'Orient.	**Mithridate** vaincu par Sylla reprend les armes (75.) — *Tigrane.* — Victoire de Lucullus — Campagne de Pompee en Asie. — Mithridate demande la paix. — Sa mort. — Le **Pont,** province romaine — Pompée intervient en Judée.
Désordres intérieurs.	Conjuration de **Catilina. Cicéron.** *Catilinaires*— .Premier triumvirat.
Guerre des Gaules.	**Caius Julius César,** neveu de Marius, *combat* l'aristocratie — Consul en 59. — Loi agraire. **Caton** échoue contre lui. — César proconsul des Gaules. *Guerre des Gaules* (58-51). — Situation de la Gaule. — Caractere gaulois. — Druides — Nations, clans, familles. — 8 campagnes de César (58-51). — Belgique. — Soumission de la Bretagne méridionale. — Soulèvement géneral (52). — **Vercingétorix.** *Alésia* (51).
Guerre des Parthes.	Desastre de *Crassus* (54).
Guerre civile. César et Pompée.	Pompée charge par le Sénat de réformer la République. L'aristocratie se range autour de Pompee. — Hésitations de celui-ci. César passe le *Rubicon*, et conquiert l'Italie. Fuite de Pompee, sa defaite a *Pharsale* (48), son assassinat pres d'Alexandrie. César en Asie Mineure. *Veni, vidi, vici.* Ordre retabli à Rome. — Destruction en Espagne et en Afrique des derniers partisans de Pompée. — Cesar triomphateur, puis dictateur, *imperator*, tribun, grand pontife. — Assassinat de César. — *Brutus.*
Octave et Antoine. 2e triumvirat.	**Marc Antoine,** tout puissant, a pour rival **Octave,** neveu et fils adoptif de César. Octave, Antoine et *Lépide* forment le deuxieme triumvirat pour reconstituer la Republique. — Mort de Cicéron. Bataille de *Philippes.* — Mort de Brutus. Octave et Antoine se partagent le monde. — Antoine et **Cléopâtre.** — Fautes d'Antoine. — *Octave vainqueur à* **Actium.** — Mort de Cléopâtre et d'Antoine. **Octave imperator.** — Fin de la **République.**

Auguste et les Empereurs de sa famille

Auguste empereur (30 av. J.-C. — 14 après) et son siècle.

Organisation du Gouvernement impérial (30-13 av J.-C.) -- Politique d'*Octave :* concentration de toutes les magistratures de la République (tribun, prince du Sénat, consul, etc.)

Administration. -- Provinces *impériales* et provinces *sénatoriales* Division de la Gaule 4 provinces Lyon, capitale

Guerres d'Auguste. — Soumission de l'Espagne et des Parthes (20) Auguste en Gaule -- Invasion de *Drusus* et de *Tibère* en Germanie - Défaite de *Varus* par *Arminius* dans la forêt de *Teutoburg* — Mort d'Auguste (14 ap. J.-C.)

Siècle d'Auguste. - **Etat social :** corruption générale Esclaves et populace pain et jeux — Hautes classes débauchés -- **Religion :** tous les cultes, tous les dieux (Panthéon). - Stoïcisme, épicurisme — **Lettres et Arts :** Influence d'Auguste et *Mécène* — **Ecrivains : Cicéron :** *L'Orateur* **Lucrèce :** *Poème de la Nature.* -- **Salluste :** Guerre de Jugurtha — **César :** *Commentaires Guerre des Gaules.* — **Tite-Live :** orateur et historien **Poètes : Horace :** *Odes*, *épîtres*, *satires*, *Art poétique* **Virgile :** *Bucoliques*, *Géorgiques*, *Enéide* Création de musées construction d'aqueducs, thermes, etc

Empereurs de la maison d'Auguste (14-68).

Tibère (14 ap. J.-C.) - Actif et intelligent, mais dur et cruel Succès de *Germanicus* en Germanie — Sa mort en Orient (19) — Domination de *Séjan* (Drusus, Agrippine, etc.) — Séjour de Tibère à *Caprée* et sa mort

Caligula (37-41) -- Extravagances, cruauté — Expédition inutile au delà du Rhin — Assassinat par *Chéréas*

Claude (41-54) — Gouvernement de *Narcisse*. *Messaline* et *Agrippine* — Leurs excès — Britannicus et Néron

Néron (54-68) — Mort de *Britannicus*, d'*Octavie* et d'*Agrippine*, de *Burrhus*, de *Sénèque* *Incendie de Rome* première persécution contre les chrétiens — Galba empereur — Mort de Néron (68). — Règnes passagers de *Galba*, *Othon*, *Vitellius*

Diffusion du Christianisme.

Jésus-Christ et le Christianisme. — Fermeture du temple de Janus — Naissance de Jésus-Christ. — Sa prédication et sa Passion (33). — Résurrection apôtres. — *Le Christianisme* morale -- L'Eglise . épiscopat, papauté — *Diffusion du christianisme* · persécution des Juifs impuissante contre les Apôtres. — Eglise de Rome — L'ancien et le nouveau Testament. — Persécution de *Néron : saint Paul* et *saint Pierre*

Les premiers Empereurs

Empereurs Flaviens (69-96).

- **Vespasien** (69-79) — Réforme de l'administration. — Répression des révoltes des *Bataves* et des *Juifs* — Répression de la révolte des Gaulois (70), *Sabinus* et *Eponine* (79)
- **Guerre de Judée** (70) — Révolte des Juifs (64). — Siège et incendie de Jérusalem par *Titus* (70). — Triomphe de Rome sur la Judée (71) (*Josèphe*).
- **Titus** (79-81) — Changement de caractère — Malheurs de son règne (éruption du Vésuve, peste).
- **Domitien** (81-96). — Heureux débuts. — Achèvement de la conquête de la Bretagne par *Agricola* (85). — 2e persécution contre les chrétiens (Saint Jean, 95). — Assassinat de Domitien (96).

Les Antonins. (96-192).

- **Nerva** (96-98) — Sage administration et adoption de Trajan.
- **Trajan** (98-117). — Sage administration et simplicité de vie. — Succès en *Dacie* (107) et en Arménie. — Persécution contre les chrétiens. — Mort (117)
- **Adrien** (117-138) — Voyage en Gaule, Germanie, etc — *Arènes et Maison carrée à Nîmes* — Révolte et défaite des Juifs avec *Barcochébas*. — Mort (138) — Môle d'Adrien (château Saint-Ange).
- **Antonin le Pieux** (138-161). — Administration sage et tolérante — Adoption de *Marc-Aurèle*.
- **Marc-Aurèle** (161-180). — Le *stoïcisme*. — 4e persécution contre les chrétiens — Guerre contre les *Barbares* (*Légion Fulminante*) — Faiblesse envers *Commode*.
- **Commode** (180-192) — Cruauté de Commode enfant. — Achat de la paix aux Barbares — Débauches. — Assassinat (192).

Le monde romain sous les premiers empereurs

- **Administration.** — Surveillance des *proconsuls*. — Autorité des *empereurs*, diminution de celle du *sénat* et des magistrats. — Puissance de l'armée. — Garde prétorienne.
- **Mœurs.** — Corruption des mœurs. — Luxe effréné (*Lucullus*) — Désœuvrement du peuple (cirques, courses)
- **Religion.** — Fusion des cultes : superstitions et pratiques immorales.
- **Diffusion de la civilisation.** — Éclat de la civilisation romano-hellénique *Alexandrie* — Renaissance de la Grèce *Plutarque*, *Epictète* — Développement du commerce — Diffusion de la langue latine. — *Architecture* : colonne Trajane, Panthéon, etc
- **Lettres.** — *Epictète* et le stoïcisme. — *Marc-Aurèle : Pensées* — *Sénèque Lettres à Lucilius.* — *Lucain : Pharsale.* — *Tacite Vie d'Agricola, Annales.* — *Pline l'Ancien Histoire naturelle* — *Pline le Jeune : Lettres.*

Empereurs syriens (193-235).

Dynastie syrienne. — **Septime Sévère** (193-211). — Victoires en Syrie, Gaule, etc. — 5e *persécution* (199-202). — *Caracalla et Héliogabale.* — **Alexandre Sévère** (222-235). — Paix de l'empire — Les *Sassanides.*

Anarchie militaire (235-268).

Persécution contre les chrétiens sous les usurpateurs militaires. *Maximin*, *Dece* (250), *Valérien* (258) — Invasions des *Germai*

Derniers Empereurs romains

Empereurs illyriens (268-284).

Claude II. — Victoires sur les Germains. — **Aurélien** (270-273) —Victoires sur les *Goths* et les *Alamans* et sur *Zenobie*, reine de *Palmyre* — 9e persécution (273). — Interregne.

Probus (276-282). — Guerres incessantes. — Colonies franques

Dioclétien (284-305).

Dioclétien et Maximien Les Césars. — Adoption de Maximien — Creation des Cesars : *Galère* et *Constance Chlore.* — Répression des *Bagaudes* — Défaites des *Bretons* (C. Chlore) et des *Perses* (Galere). — 10e persecution (ère des martyrs, 303). — Abdication

L'Église.

Persécutions. — **Causes** : Confusion avec les Juifs — Fausses accusations de crimes (impieté, atheisme, etc). — Dix persécutions (martyrs brûlés, crucifies, livres aux bêtes).

Progrès du christianisme. — *Italie :* 60 évêques (*Concile* de Rome, 250) — Espagne : 16. — Egypte (100 diocèses). — Persecutions en Gaule saint Pothin, sainte Blandine, saint Irenée, etc.

Constitution de l'Eglise. — Evêque *métropolitain* et prêtres — Metropolitains généraux et provinces ecclesiastiques — Exemples des chretiens : mœurs et charité.

Apologistes. — Saint Clément, saint Ignace, saint Polycarpe, saint Justin, saint Irénee (IIe siecle). — *Ecole d'Alexandrie :* saint Pantène, Origène — *Eglise latine.* Tertullien, Lactance, etc. — Naissance de l'*art chrétien :* inscriptions et peintures des Catacombes.

Constantin le Grand (306-337).

Constantin et ses rivaux. — **Anarchie** : Proclamation de Constantin. — Defaite de *Maxence* au pont *Milvius* (312). — Association de *Licinius* à l'empire. — Constantin, seul maitre (324).

Constantin et le christianisme. — Edit de Milan (313). — Condamnation d'*Arius* (Constantin concile de *Nicée*, 325).

Achèvement de la constitution de l'Eglise. — Les *patriarches* — *Primauté* de l'Eglise romaine. — Conciles œcumeniques. — Catéchumenes et fideles baptisés. — Excommunication.

Constitution de l'Empire. — Monarchie orientale : cinq ministres. — Quatre *prefectures* avec *diocèses* partages en *provinces.* — *Cités, cantons* (comtes). — *Milice.* — *Impôts* : les *curiales.*

Julien l'Apostat (361-363).	**Règne de Julien l'Apostat.** — Règne de *Constance* favorisant l'arianisme et l'envahissement des Francs **Julien** (361). — Gouvernement d'ordre et d'économie, mais *persécution contre les chrétiens*. — Echec contre les *Perses*.
Théodose (378 - 395)	**Envahissement des Barbares.** — Lutte de *Valens* contre les barbares. — Défaite et mort de *Valens*. — *Théodose* : victoires sur les Barbares. — Partage de l'empire : *Arcadius* (Orient) et *Honorius* (Occident, 395). — Fin de l'histoire romaine.
La littérature dans les derniers temps de l'empire.	**Pères de l'église grecque.** — Saint Athanase, saint Basile, saint Grégoire de Nazianze, saint Grégoire de Nysse, saint Jean Chrysostome. **Pères de l'église latine.** — *Saint Ambroise* (340-397), *saint Jérôme*, *saint Augustin* (354-430) : *la Cité de Dieu*, *Confessions*.

2e TABLEAU SYNCHRONIQUE

TEMPS PRÉHISTORIQUES. — Trois âges : *âge de la pierre, âge du bronze, âge du fer.*

ÉGYPTE	ASSYRIE	PHÉNICIE	PALESTINE	MÉDIE & PERSE	GRÈCE	MACÉDOINE	ROME
Pharaons, 30 dynasties. **Rois Pasteurs** (2500)	**Empire chaldéen,** fondé par **Nemrod** **Ninus et Sémiramis. Sardanapale.** Destruction de Ninive		Vocation d'Abraham (2300). Établissement des Hébreux en Égypte.		**Temps héroïques.**		
(Joseph) **SÉSOSTRIS** **Moïse.** Exode des Hébreux.					**Sparte et Lycurgue** (820). Conquête de la Messénie Établissement de l'archontat		**Fondation de Rome** (754). **Les Rois** Romulus Numa Pompilius. Tullus Hostilius (prise d'Albe). Ancus Martius. Tarquin l'Ancien (civilisation étrusque). Servius Tullius. Tarquin le Superbe
Sésac Sabacon.	**SARGON** (721).	**Hiram Ier. Hiram II. Ithobal,** père de **Jézabet.**	**Les Juges Les Rois.**	**Cyaxare** (635).	**Athènes et Solon** (594).		
Psammitik Néchao	**NABUCHODONOSOR**	Prise de Tyr.	Captivité de Babylone (587).	**Astyagès.**			
Psamménit. Les Perses s'emparèrent de l'Égypte	**Balthazar.** Prise de Babylone par **Cyrus**		Les Juifs retournent dans leur pays.	**CYRUS** (549). **Cambyse. DARIUS,** fils **d'Hystaspe.**	1re guerre médique (492) (Marathon) **Miltiade, Aristide et Thémistocle.**		**La République** (509). Consuls. Tribuns. Décemvirs
				XERXÈS.	2e guerre (480). **Les Thermopyles.** Guerre du Péloponèse (431) **Alcibiade. Socrate. Les 30 Tyrans**	**Philippe** (360).	Prise de Rome par les Gaulois (390). Conquête de l'Italie.
LES PTOLÉMÉES (323). Importance d'Alexandrie Province romaine en 30 av. J.-C.	**SYRIE LES SELEUCIDES** (323) **Antiochus Epiphane** (140). Réduction en province romaine (64).		**Les Machabées** (143). Domination romaine.	**Artaxerxès Mnémon** (401) **Darius Codoman** (334). Conquête par Alexandre.	Puissance de Thèbes (362). **Retraite des Dix Mille.** Ligue achéenne **(Philopœmen).** Réduction en province romaine (146).	**ALEXANDRE** (336). Partage en trois royaumes : Macédoine et Grèce, Égypte-Syrie et Thrace. La Macédoine devint province romaine en 148.	**Guerres puniques** (264-146). Province romaine en Gaule (191). Les Gracques (132). Marius et Sylla (101-79) 1er Triumvirat (60) **(Pharsale)** 2e Triumvirat (43) **(Actium). Empire** (30 av. J.-C.).

SYNCHRONIQUE

âge de la pierre, âge du bronze, âge du fer.

MÉDIE & PERSE	GRÈCE	MACÉDOINE	ROME
	Temps héroïques.		
Cyaxare (635). **Astyagès.**	**Sparte et Lycurgue** (820) Conquête de la Messénie Etablissement de l'archontat. **Athènes et Solon** (594).		**Fondation de Rome** (754). **Les Rois** Romulus Numa Pompilius. Tullus Hostilius (prise d'Albe). Ancus Martius. Tarquin l'Ancien (civilisation étrusque) Servius Tullius. Tarquin le Superbe.
CYRUS (549). **Cambyse** **DARIUS**, fils **d'Hystaspe** **XERXÈS.**	1re guerre médique (492) (Marathon). **Miltiade, Aristide et Thémistocle.** 2e guerre (480) **Les Thermopyles.**		**La République** (509). Consuls. Tribuns. Décemvirs.
	Guerre du Péloponèse (431). **Alcibiade.** **Socrate. Les 30 Tyrans**	**Philippe** (360).	Prise de Rome par les Gaulois (390). Conquête de l'Italie.
Artaxerxès Mnémon (401) **Darius Codoman** (334) Conquête par Alexandre	Puissance de Thèbes (362). **Retraite des Dix Mille.** Ligue achéenne **(Philopœmen).** Réduction en province romaine (146).	**ALEXANDRE** (336). Partage en trois royaumes : Macédoine et Grèce, Egypte-Syrie et Thrace. La Macédoine devint province romaine en 148.	**Guerres puniques** (264-146). Province romaine en Gaule (191). Les Gracques (132) Marius et Sylla (101-79). 1er Triumvirat (60) **(Pharsale)** 2e Triumvirat (43) **(Actium).** **Empire** (30 av. J.-C.).

Costumes francs restitués (musée d'artillerie).
1. Guerrier. 2. Chef. 3. Femme et enfant germains.
D'après la colonne Antonine.

1. Il porte sur sa tunique une veste de fourrures. Ses braies (espèce de pantalons) sont serrées autour des jambes par les courroies qui attachent la chaussure. — 2. Le chef, vêtu comme le guerrier, porte en outre sur ses épaules une saie (manteau) et sur la tête un casque. — 3. La femme est drapée à l'antique ; l'enfant porte des braies et une blouse.

LIVRE IV

MOYEN AGE

CHAPITRE XLIX

L'EMPIRE ET LE MONDE BARBARE[1]

1. Le monde barbare. — Au nord de l'empire romain, entre le Rhin, la mer, l'Oural et les Carpathes, s'étendait un monde que Rome connaissait à peine, habité par des peuples jeunes et vigoureux, qu'elle désignait sous le nom méprisant de **Barbares**, parce qu'ils ne parlaient pas sa langue ; ces barbares pourtant devaient la conquérir.

Le monde barbare comprenait des peuples de plusieurs

[1] V. *Histoire de France*, Cours complémentaire, livre I, chap. IX, X ; livre II, chap. I, II, III, IV, V et VII.

EUROPE
À L'INVASION
DES BARBARES
IRLANDE
BRETAGNE
Angles
Saxons
Lombards
Suèves
Francs
Thuringiens
Burgondes
Vandales
GERMANIE
ROYME DES FRANCS
Alamans
Herules
Lombards
PANNONIE
Gépides
Carpathes
ROYAUME DES OSTROGOTHS
ROYME DES WISIGOTHS
ROYME DES SUÈVES
ESPAGNE
Tolède
Rome
Lombards
ROYME DES VANDALES
Carthage
AFRIQUE
MÉDITERRANÉE
MER NOIRE
Constantinople
EMPIRE D'ORIENT
SYRIE
PALESTINE
Jérusalem
ARABIE
EGYPTE
Magyars
Bulgares
Avares
Dnieper
Don
Huns
Volga
Ostrogoths
Wisigoths
Alains

races : d'abord des peuples de race **aryenne**, les *Germains*, divisés en Teutons et en Goths, et les *Slaves;* puis des peuples de race *jaune* ou **touranienne**, dont les uns (*Lithuaniens, Lapons*, *Bulgares*, *Ongriens*) vivaient paisiblement de leurs champs et de leurs troupeaux, tandis que les autres, les *Huns*, et plus tard les *Avares*, les *Magyars*, les *Tatars*, les *Mongols*, les *Turcs ottomans*, nomades et poussés par la soif des aventures, refoulaient peu à peu les Germains vers l'ouest, les obligeant ainsi à envahir l'empire.

Les **Teutons**, dont on a vu les premiers rapports avec l'empire romain, comprenaient, depuis que Tacite les avait décrits, une confédération nouvelle, celle des *Francs*, établie sur la rive droite du Rhin inférieur. Entre le Rhin, l'Elbe et la mer du Nord étaient les *Saxons*, auxquels paraissent s'être rattachés les *Angles*, au nord, et les *Thuringiens*, au sud. Dans le bassin supérieur du Danube s'était formée la confédération des *Alamans*, auxquels se mêlèrent les *Suèves* ou *Souabes*. Derrière eux s'avançaient les *Burgondes* et les *Lombards*. La race **gothique** se divisait en *Wisigoths*, ou Goths de l'ouest, et *Ostrogoths*, ou Goths de l'est. Les *Vandales* s'y rattachaient. Elle se répandait dans les plaines de l'Europe orientale. La race **slave** s'étendait de la Vistule au Don. Elle n'apparaîtra que plus tard dans l'histoire.

2. Invasions. — Les Barbares n'envahissaient pas l'empire pour le détruire; ils demandaient des terres, offrant en échange le concours de leurs bras. Bien des empereurs acceptèrent cette offre. Des *colonies barbares* furent établies sur le Danube et en Italie; des barbares furent, comme on l'a vu, incorporés dans les légions. Mais ils vinrent tout d'un coup en trop grand nombre pour que Rome se les assimilât comme elle s'était jusque-là assimilé les autres peuples, et l'empire, ébranlé par un choc trop brusque, s'écroula.

En 374, les *Huns*, dépouillés de leur empire par les Chinois, passèrent le Volga. Vainqueurs des Alains, ils attaquèrent les Goths. L'empereur *Valens* accueillit les *Wisigoths* (Goths de l'Ouest), qui lui demandèrent asile. Les Goths étaient ariens comme lui. Mais, opprimés par les fonctionnaires romains,

ils se soulevèrent et défirent Valens à *Andrinople* (378). Théodose les soumit.

En 395, **Théodose** mourut, laissant l'Orient à **Arcadius,** qui avait dix-neuf ans, l'Occident à **Honorius,** qui n'en avait que onze.

L'Aquitain *Rufin* gouverna sous le nom d'Arcadius; le Vandale *Stilicon*, sous le nom d'Honorius. Rufin, pour se rendre nécessaire, provoqua une révolte des Wisigoths. Sous la conduite d'Alaric, leur chef, ils ravagèrent la Macédoine, la Thessalie et la Grèce. Stilicon accourut, après avoir fait assassiner Rufin, et cerna les barbares en Elide. Mais Alaric lui échappa et obtint d'Arcadius l'Illyrie, avec le titre de *maître de la milice*. De là il envahit la Vénétie. Quatre ans après, il poursuivit l'empereur jusqu'à Asti, où il l'enferma. Stilicon débloqua l'empereur, battit encore une fois les Wisigoths, les rejeta en Illyrie et alla triompher à Rome, pendant qu'Honorius se retirait à Ravenne, d'où il ne sortit plus (404).

L'année suivante, Stilicon, avec une armée d'esclaves et de barbares, sauva Rome des hordes de *Vandales*, de *Burgondes*, de *Suèves*, qui avaient traversé la plaine du Pô comme un torrent et assiégeaient déjà Florence. Il les cerna, fit décapiter leur chef, *Radagaise*, vendit le plus grand nombre des vaincus comme esclaves et prit le reste à sa solde.

3. Grande invasion de 406. — Le 31 décembre 406, une armée, bien plus redoutable, d'**Alains**, de **Suèves** et de **Vandales**, passa le Rhin, écrasa les Francs et les Alamans, qui tentaient de l'arrêter, et envahit la Gaule. Après avoir dévasté le nord du pays, les barbares se jetèrent sur le midi et passèrent enfin en Espagne. Aucune invasion n'avait fait autant de ruines. La Gaule, où les paysans s'étaient révoltés sous le nom de *Bagaudes*, échappait à Rome. Les *Pictes* et les *Scots* (montagnards écossais) lui enlevaient en même temps ses provinces britanniques. Un soldat, Constantin, fut proclamé empereur par la Bretagne, la Gaule et l'Espagne. Stilicon pouvait seul sauver l'empire, Honorius le fit assassiner (408).

Alaric, de son côté, avait demandé des terres en Pannonie. Sa demande fut repoussée. Deux fois il assiégea Rome. On tenta de l'effrayer du nombre des Romains : « Tant mieux, dit-il, plus l'herbe est serrée, mieux elle se fauche. » Il nomma un empereur à la place d'Honorius, puis essaya de se réconcilier avec lui. Honorius ayant repoussé ses avances, il marcha une troisième fois sur Rome, la prit et la livra au pillage pendant six jours (410) ; les églises seules furent épargnées. Alaric descendit ensuite en Campanie, dévastant tout sur son passage. Il mourut en Calabre. On l'enterra dans le lit du *Busento*, et les prisonniers qui avaient fait le travail furent égorgés. *Ataulf*, son beau-frère, lui succéda. Il traita avec Honorius et se chargea d'aller, avec le titre de maître de la milice, combattre les barbares d'Espagne (412).

4. Établissement des Burgondes, des Wisigoths et des Vandales. — En 413, les **Burgondes**, entrés en Gaule à la suite de la *grande invasion de* 406, reçurent d'Honorius la permission de s'établir sur la rive gauche du Rhin.

En 419, ce fut le tour des **Wisigoths**, déjà maîtres du bassin de la Garonne et de l'Espagne. *Wallia*, successeur d'Ataulf, s'était mis comme lui au service de l'empire. Il reçut en récompense l'Aquitaine, avec Toulouse pour capitale.

Ces établissements ne furent pas des conquêtes. Les Barbares devenaient les hôtes et non les maîtres de l'empire. Ils prenaient la place des légionnaires romains, et leurs rois, officiers de l'empereur, remplaçaient les ducs et les comtes impériaux ; mais les gouverneurs romains continuaient à administrer les provinces. Seulement il y avait là un grand péril pour l'avenir de l'empire. Le péril n'était pas moindre pour le catholicisme, car Goths et Burgondes étaient *ariens*.

En 431, l'Afrique fut perdue pour Rome. *Aétius* et *Boniface* se disputaient le pouvoir sous *Valentinien III*, neveu d'Honorius. Boniface, exaspéré par les calomnies d'Aétius, appela dans son gouvernement d'Afrique *Genséric* et les **Vandales**, qui occupaient une partie de l'Espagne. *Hippone*, dont *saint Augustin* était évêque, fit une résistance héroïque (431).

Boniface périt en luttant contre le Barbare qu'il avait cru son allié. La dévastation fut atroce. D'un pays fertile, bien cultivé, « l'ornement de la terre », les Vandales firent un désert. Ils réduisaient les places fortes par l'infection des cadavres qu'ils amoncelaient autour des murs. Maître de la Méditerranée, Gensérie pilla Rome pendant quatorze jours et quatorze nuits (455.) Le nom de Vandale est resté synonyme de dévastateur.

Sainte Geneviève, dans sa sollicitude veille sur Paris endormi, d'après la fresque de Puvis de Chavannes (1) au Panthéon.

5. Attila. — Les **Huns** avaient causé les invasions germaines. Vers 441, ils envahirent l'empire à leur tour. Établies entre la Theiss et le Volga, leurs hordes étaient divisées. Vers 440, *Attila*, fils de Mondzouk les réunit, s'attacha par les liens d'une sorte de vasselage une foule de tribus germaines, et fonda un vaste empire, qui s'étendit du Danube à la mer Baltique et de l'Oural au Rhin. Sa capitale était en Pannonie. Toutes les maisons étaient en bois, couvertes de chaume; le palais royal même était en bois. Les grands ornaient leurs demeures de beaux tapis, de vaisselle d'or et d'argent, les harnais de leurs chevaux de perles ; c'etait le

(1) Puvis de Chavannes (1824-1898) peintre français célèbre par ses peintures murales du Panthéon, de la Sorbonne et de l'Hôtel de ville, à Paris; du musée des Arts, à Lyon; du musée de Picardie, à Amiens, etc.

fruit du pillage. Le roi, habillé comme un pâtre, mangeait dans de la vaisselle de bois. Il était vénéré. Au milieu de ce camp barbare il recevait les ambassadeurs. Sa poitrine large, sa tête énorme, ses petits yeux brillants, son teint basané, tout son aspect inspirait la terreur. Il envahit l'empire d'Orient. Théodose tenta de le faire assassiner. « En me payant tribut, écrivit Attila, Théodose est devenu mon esclave ; il ne doit pas tendre un piège à son maître, comme un esclave méchant. » L'empereur *Marcien* refusa le tribut: « J'ai de l'or pour mes amis, répondit-il, et du fer pour mes ennemis. »

Attila se dirigea alors vers l'Occident. En 451, il s'empara de Reims, de Metz, de Laon, de Saint-Quentin en Gaule. *Saint Loup* sauva Troyes ; *sainte Geneviève*, Paris ; *saint Aignan*, Orléans. Une armée de Francs, de Burgondes et de Wisigoths, sous le commandement du patrice Aétius, l'atteignit dans les **Champs Catalauniques**, près de Châlons-sur-Marne. Vaincu, Attila se tourna, l'année suivante, vers l'Italie Les Vénètes, fuyant devant lui, s'en allèrent fonder *Venise*, dans les lagunes. Rome était menacée. Le pape *saint Léon le Grand* fléchit Attila par ses prières. Le Barbare se retira au delà du Danube. En 453, il mourut, et son empire se démembra.

6. Fin de l'empire d'Occident (476). — L'empire d'Occident n'était plus qu'une ombre. La Gaule était presque tout entière aux mains des Francs, des Alamans, des Burgondes et des Wisigoths. La Bretagne, abandonnée à elle-même, était envahie par les Saxons. A Rome, c'était l'anarchie. Enfin un enfant, *Romulus Augustule*, fut proclamé empereur. Les Barbares, établis dans l'empire en qualité de fédérés, trouvaient insuffisantes les terres qui leur avaient été données comme solde. *Odoacre*, chef des **Hérules**, réclama pour les mercenaires le tiers du sol italique. Sur le refus d'*Oreste*, père de l'empereur, il déposa celui-ci, envoya les insignes impériaux à l'empereur d'*Orient*, Zénon (476), et fut proclamé *roi* par ses troupes. Il n'y avait plus d'empire d'Occident.

7. Nouveaux établissements des Barbares. Les Ostrogoths et Théodoric. — L'empereur Zénon donna avec joie au chef des **Ostrogoths** fédérés, **Théodoric**, l'autorisation de conquérir l'Italie sur Odoacre.

En 488, la nation tout entière s'ébranla, délivrant l'empire d'Orient d'un danger, mais le privant aussi d'une protection contre les autres Barbares. En quatre ans, la conquête de l'Italie fut achevée, et un vaste empire goth comprit, avec l'Italie, presque tout le pays qui s'étendait jusqu'au Danube.

Théodoric prit le titre de roi et eut l'habileté de conserver son indépendance, tout en prodiguant à la cour de Constantinople les titres les plus respectueux. Il respecta les mœurs et les institutions romaines, rétablit l'ordre en Italie, protégea l'agriculture, le commerce, les lettres, les arts. Ce barbare, élevé à Constantinople, y avait pris au moins le goût de la civilisation. Quoique arien, il traita les évêques catholiques avec honneur. Ce fut un Romain, *Cassiodore*, qui inspira cette politique intelligente et tolérante.

A l'extérieur, Théodoric chercha partout des alliances. Il épousa une sœur du Franc Clovis, maria ses filles à un roi Burgonde et à un roi Wisigoth, sa sœur à un roi Vandale. Il se porta comme médiateur entre les Francs et les Burgondes et protégea, contre Clovis, son petit-fils Amalaric, roi des Wisigoths.

La fin du règne de Théodoric ne répondit pas à ces beaux commencements. Le Barbare reparut. Il persécuta les catholiques, et mit à mort *Boece* et *Symmaque*, impliqués à tort dans une conspiration. Il mourut en 526, bourrelé de remords. Peu de temps après, l'empire goth fut détruit, comme on le verra, par deux généraux de Justinien, Bélisaire et Narsès.

8. Les Francs et Clovis. — A côté des Goths, un autre peuple germain, le peuple **franc**, fondait en Gaule le seul des royaumes barbares qui fût destiné à durer. Campés primitivement sur la rive droite du Rhin, les Francs avaient traversé le fleuve, et, au moment où tomba l'empire romain, une bonne partie du nord-est de la Gaule leur appartenait. Les *Sicambres* ou *Francs Ripuaires* habitaient la frontière du

Rhin, les *Saliens* le bassin de l'Escaut. On a vu que Julien triompha des Francs. Ils servirent dans les armées romaines. *Clodion* est le premier de leurs chefs dont l'histoire ait conservé le nom. *Merovée* combattit avec Aétius contre Attila aux Champs Catalauniques (451). Peut-être est-ce de lui que les rois de la première race, ou rois chevelus, tirèrent leur nom de *Mérovingiens*. *Childéric*, roi de Tournai, fut maître des milices romaines. **Clovis**, son fils, élevé sur le pavois en 481, envahit le pays d'entre Somme et Loire, occupé par les Romains. Il battit le patrice Syagrius à *Soissons* (486), où il transféra sa résidence. Son mariage avec *Clotilde*, nièce du roi des Burgondes, Gondebaud, allait être le prétexte d'une nouvelle conquête. Il fut la cause de la conversion de Clovis. Pressé par sa femme d'abandonner ses faux dieux, Clovis promit, à *Tolbiac* (496), de se faire chrétien s'il triomphait des Alamans. Il tint sa promesse, et fut baptisé à Reims par *saint Remi*, avec trois mille de ses guerriers. Tous les évêques de Gaule furent dès lors pour le Franc « fils aîné de l'Eglise ». Les populations catholiques appelaient la domination d'un roi catholique.

Clovis, à *Dijon* (500), battit l'arien Gondebaud, qui lui paya tribut. A *Vouillé* (507), il vainquit et tua le Wisigoth Alaric, également arien, et ne s'arrêta que devant les armes de Théodoric le Grand, qui conserva la Septimanie à son petit-fils, Amalaric, fils d'Alaric. L'empereur d'Orient Anastase, continuant la fiction d'un empire maître du monde barbare, envoya au roi franc le titre de consul et les insignes consulaires.

Soit pour prévenir les embûches des petits rois des autres tribus franques, restés païens, qui le haïssaient, soit pour s'emparer de leurs royaumes, Clovis fit tuer les uns et tua les autres de sa propre main. Il mourut en 511, maître de la Gaule presque entière.

9. Les fils et les petits-fils de Clovis. — Ses quatre fils se partagèrent le royaume. Aussi cruels et aussi perfides que lui, ils mirent néanmoins comme lui leur puissance au service de l'Eglise. *Clodomir*, roi d'Orléans, périt, en 524, à Vézéronce, dans une guerre sans merci contre les

Burgondes. *Childebert* et *Clotaire* égorgèrent ses enfants. *Thierry*, roi de Metz, saccagea l'Auvergne. Childebert, roi de Paris, le moins cruel, subit l'ascendant de l'évêque saint Germain. A sa mort, en 558, Clotaire, roi de Soissons, qui avait recueilli la succession de Théodebald, petit-fils de Thierry, resta seul maître du royaume franc. Il mourut en 561. Quatre rois se partagèrent encore le pouvoir: *Caribert*, *Gontran*, *Sigebert* et *Chilpéric*.

Mais Caribert, roi de Paris, étant mort la même année, trois royaumes sortirent définitivement du partage des États de Clovis, la **Burgondie**, la **Neustrie** et l'**Austrasie**. Une lutte séculaire éclata entre ces deux dernières et le rôle de la première fut de servir de médiatrice.

Sigebert, d'Austrasie, épousa *Brunehaut*, et *Chilpéric* de Neustrie, sa sœur *Galeswinthe*, qu'il fit peu après étrangler, à l'instigation de *Frédégonde*, femme du palais. Sigebert, pour venger Galeswinthe, ravagea la Neustrie et réduisit Chilpéric à se réfugier dans Tournai. Il mourut assassiné (575). Childebert II, fils de Sigebert, fut proclamé roi d'Austrasie. Frédégonde poursuivit le cours de ses crimes. Chilpéric périt lui-même assassiné, peut-être par son ordre (584). Gontran, roi de Bourgogne, s'interposa entre l'Austrasie et la Neustrie. Il choisit pour successeur Childebert II, avec lequel il s'unit par le *traité d'Andelot* (587). Brunehaut, restée seule de sa famille, fut livrée, en 613, par les leudes d'Austrasie au fils de Frédégonde, **Clotaire II**, qui la fit mettre à mort.

10. Dagobert et les derniers Mérovingiens. — **Clotaire II** (613-628) demeura seul roi. Le premier acte de la lutte entre la Neustrie et l'Austrasie, entre la *Francia romana* et la *Francia Teutonica* était terminé. Mais l'indépendance des trois royaumes subsista malgré l'unité de gouvernement.

Bien que Clotaire II ne se soit pas vu arracher, comme on l'a prétendu, une partie des prérogatives de la royauté, par l'*édit de* 614, son autorité fut loin d'être incontestée. Il est certain que l'aristocratie était déjà puissante et que seule la fermeté de Clotaire et de son fils **Dagobert Ier** (628-638) retarda la décadence des Mérovingiens. Vainqueur des Gascons

et des Bretons, Dagobert fut le souverain le plus puissant de l'Europe occidentale. L'empereur d'Orient, *Heraclius*, lui envoya une ambassade pompeuse. Prince magnifique, il bâtit ou du moins agrandit et orna richement l'abbaye de Saint-Denis. Justicier sévère, il s'entoura de conseillers vertueux, *saint Éloi*, *Pépin de Landen*, *saint Arnould* et *saint Ouen*.

CARTE DU ROYAUME DES FRANCS

Mais des symptômes de dissolution se faisaient jour. Le luxe gallo-romain avait énervé l'énergie barbare. Les derniers Mérovingiens, princes mous et faibles, *rois fainéants*, abandonnèrent toute l'autorité à leurs *maires du palais*. De majordomes, ou intendants, ceux-ci devinrent les vrais

souverains. L'Austrasie, restée plus barbare, plus jeune et plus vigoureuse que la Neustrie, l'emporta. La maison austrasienne d'**Héristal** s'éleva au-dessus de toutes les autres et ses chefs exercèrent héréditairement la charge de maires du palais, jusqu'au jour où ils se trouvèrent assez forts pour écarter le dernier roi fainéant et prendre la couronne.

A Dagobert succédèrent *Sigebert II*, en Austrasie, et *Clovis II*, en Neustrie. A la mort de Sigebert II, le maire d'Austrasie, *Grimoald*, fils et successeur de Pépin de Landen, fit tonsurer et reléguer en Irlande le jeune Dagobert, sans parvenir à mettre sur le trône son propre fils, Childebert.

Clovis II, resté seul maître des trois royaumes, laissa trois enfants en bas âge, sous la tutelle d'*Ebroïn*, maire de Neustrie. Les grands, *saint Léger* à leur tête, se soulevèrent contre le gouvernement despotique d'Ébroïn. Ce dernier finit par s'emparer de son rival et le fit assassiner. La lutte recommença acharnée entre l'Austrasie et la Neustrie. Ébroïn, vainqueur à *Leucofao*, fut assassiné à son tour, et **Pépin d'Héristal**, par la victoire de *Testry* (687), assura à l'Austrasie la prépondérance. L'élément germanique triompha en Gaule. Pépin, véritable chef de l'empire franc, chercha à soumettre les peuples germains, Frisons, Bavarois et Saxons, qui avaient secoué le joug mérovingien.

11. Institutions et mœurs des Francs. — Les Francs s'étaient partagé en Gaule les terres vacantes. Selon leur coutume, au lieu de s'enfermer dans les villes, ils réunirent leurs demeures en villages. La royauté franque se transforma sous l'influence des institutions romaines, et l'autorité royale, n'ayant plus, comme dans l'ancienne Germanie, de contrepoids dans l'assemblée nationale et la noblesse, devint absolue. Les *leudes* étaient tous égaux, les *antrustions* n'étaient que les serviteurs du roi. Mais, comme on l'a vu, la royauté se vit bientôt forcée de compter avec l'aristocratie, dont la puissance grandit peu à peu. La société se divisait en trois classes, les *esclaves*, les *letes*, sortes de colons attachés à la glèbe, et les *hommes libres*. Obligés de *se recommander* à de puissants voisins pour être protégés par eux, les petits

propriétaires disparurent, et il ne resta que les grands propriétaires. Il y avait deux sortes de propriété, l'*alleu*, terre entièrement libre, et le *benéfice*, terre accordée par l'Église, par le roi, par un grand, en échange de certains services.

Chacun était jugé suivant sa loi. Il y avait la *loi des Ripuaires*, celle des *Saliens*, celle des *Burgondes*, celle des *Romains*, etc. Le criminel était admis à composer en payant le *wehrgeld* (prix du sang) à l'offensé, et le *fredum* (argent de la paix) au roi. Le juge recourait, en cas de doute, aux épreuves judiciaires du *fer rouge*, de l'*eau bouillante*, du *combat*. L'Eglise avait le *droit d'asile*. Elle mettait en œuvre la force et l'autorité qu'elle avait acquises, à mesure que l'empire romain s'était affaibli, pour gagner les Francs à l'esprit du christianisme et adoucir leurs mœurs restées barbares.

12. Lombards. — Drusus, beau-fils d'Auguste et frère de Tibère avait, dans ses campagnes de Germanie (12-9 av. J.-C.), rencontré sur les bords de l'Elbe et combattu la tribu germaine des **Lombards**. En 566, les Lombards, après plusieurs émigrations, descendirent en Italie, sous leur roi Alboin. Ils battirent l'arrière-garde des Goths, les *Gepides*, et leur chef, le barbare *Alboin*, força sa femme *Rosamonde*, fille du dernier roi des Gépides, à boire dans le crâne de son père. Ils étaient appelés, dit-on, par le patrice Narsès, qui voulait se venger d'une disgrâce injuste. En peu d'années ils s'emparèrent de presque toute l'Italie, qui fut partagée entre leurs chefs. Milan, Frioul, Spolète, Pavie, Brescia, Florence devinrent des duchés lombards. L'*exarchat de Ravenne* demeura seul aux Grecs, avec les provinces méridionales de la péninsule. Fondé en 568, le royaume lombard allait durer deux cents ans. Sous *Agilulf* (590-616), la reine *Theodelinde* convertit au catholicisme son peuple jusqu'alors arien. *Luitprand* (712-744) porta la puissance des Lombards à son apogée. Rome menacée appela les Francs à son secours. Charles Martel ne répondit pas à cet appel ; mais Pépin le Bref allait bientôt passer les Alpes, et Charlemagne devait achever son œuvre en ruinant, en 774, le royaume fondé par Alboin en 568.

13. Anglo-Saxons. — La Bretagne avait échappé, elle aussi, à l'empire romain, qui, dans sa faiblesse, fut obligé de l'abandonner aux ravages des Calédoniens (Écossais). Les Bretons crurent trouver un appui dans les pirates **saxons** (Barbares des mers du Nord), qui vinrent débarquer en 448 dans l'île de Thanet, à l'embouchure de la Tamise. Les Saxons se transformèrent en conquérants et, au milieu de dévastations sans nom, fondèrent quatre royaumes, *Kent* (455), *Sussex* (491), *Wessex* (516), *Essex* (526). Le Cambrien *Arthur* défendit l'indépendance de son pays, dont il devint le héros national. Après sa mort, les légendes annoncèrent longtemps son retour. Les **Angles** (Danemark) vinrent rejoindre les Saxons et fondèrent les royaumes de *Northumberland* (547), d'*Est-Anglie* (571) et de *Mercie* (584). Les sept royaumes anglo-saxons s'unirent en une *heptarchie* ou confédération des sept royaumes, dont les intérêts furent débattus par le *Wittenagemot*, ou assemblée des sages. Un *bretwalda*, ou général suprême, était chargé du commandement au jour du danger. L'ancienne population fut en partie soumise aux conquérants, en partie refoulée dans le pays de Galles.

14. Empire d'Orient. Justinien (527-565). — Tandis que l'empire d'Occident tombait sous les coups des Barbares, l'**empire d'Orient**, placé en dehors du chemin des invasions, resta debout. Son existence allait se prolonger, avec des fortunes diverses, pendant près de mille ans encore.

De 395 à 527 on ne compte guère, parmi les empereurs byzantins, que deux hommes de valeur, le brave *Marcien*, dont la fermeté intimida peut-être Attila, et l'habile *Justin* (518-527), devenu de porcher empereur.

Les autres vivaient dans leurs somptueux palais, au milieu d'un luxe tout oriental, entourés d'une cour pompeuse, abandonnant le pouvoir despotique dont ils jouissaient à d'indignes favoris, livrés à de basses intrigues, se passionnant pour de vaines disputes théologiques, faisant et défaisant les évêques, se mêlant de régler les questions de la foi. Le peuple ne valait pas mieux. Il n'avait que deux passions, celle des courses de chars et celle des querelles théologiques; chaque

parti avait ses bandes, armées de bâtons, qui se battaient dans les rues et jusque dans les églises.

Cependant la fortune de l'empire parut se relever à deux reprises, une première fois sous *Justinien*, une seconde fois sous *Héraclius*.

Justinien (527-565) conçut le dessein de rétablir l'empire d'Occident. Il avait à combattre deux royaumes barbares, celui des Vandales en Afrique, celui des Goths en Italie. Les *Vandales*, énervés par le climat africain, épuisés par l'indocilité des peuplades mauresques, furent une proie facile. *Gélimer* avait usurpé le trône sur le petit-fils de *Genséric*, prince doux, tolérant envers le catholicisme, peu guerrier et ami de Justinien. Le général de Justinien, *Bélisaire*, se présenta comme le défenseur des catholiques. En trois mois, Gélimer fut vaincu et fait prisonnier (533).

Les *Ostrogoths* d'Italie résistèrent plus longtemps. Bélisaire entra à Rome et s'empara par ruse de Ravenne, où il fit prisonnier le roi *Vitigès*. *Narsès* remplaça Bélisaire et acheva la soumission du pays. Mais, quelques années plus tard, en 568, Narsès, exaspéré par une injustice, appela les Lombards, et l'Italie échappa de nouveau à l'empire.

Ces conquêtes avaient dégarni les frontières, et Justinien dut plusieurs fois acheter la paix à prix d'argent.

Son principal titre de gloire est son *œuvre législative*. Il fit réunir en codes les dispositions éparses de la législation romaine. Ce travail, accompli sous la direction du jurisconsulte *Tribonien*, comprend : 1° les *Pandectes* ou *Digeste*, compilation confuse de fragments, souvent contradictoires, de tous les jurisconsultes romains; 2° le *Code Justinien*, recueil des ordonnances impériales du v[e] au vi[e] siècle; 3° les *Novelles*, recueil des ordonnances de Justinien; 4° les *Institutes*, manuel à l'usage des étudiants.

Justinien fit construire, à Constantinople, la célèbre basilique de *Sainte-Sophie*. On lui attribue l'introduction des vers à soie en Europe.

Le plus glorieux des empereurs byzantins fut, après Justinien, **Héraclius** (610-641), qui remporta de brillantes victoires

sur les *Perses*, devenus un danger redoutable pour l'empire. Il reprit à *Chosroès* et rapporta en triomphe à Jérusalem la vraie croix, dont les Perses s'étaient emparés. Mais, avant sa mort, un peuple nouveau, sorti de l'Arabie, arracha à l'empire la Syrie, la Palestine, l'Égypte et une partie de l'Afrique.

RÉSUMÉ

1. Le monde barbare. — Le monde barbare, situé au nord de l'empire romain, comprenait des Aryens (Germains et Slaves) et des Touraniens (Lithuaniens, Lapons, Bulgares, Huns, Magyars, Tatars, Mongols).

2. Invasions. — Les barbares ne voulaient pas détruire l'empire; ils demandaient des terres, offrant en échange le concours de leurs bras; mais ils arrivèrent tout d'un coup en trop grand nombre, et l'empire, ébranlé par un choc trop brusque, s'écroula. Des révoltes des barbares à l'intérieur facilitèrent les invasions.

3. Grande invasion de 406. — Une invasion d'Alains, de Suèves et de Vandales, plus terrible que les précédentes, franchit le Rhin en 406, dévasta la Gaule, puis passa en Espagne D'autre part, l'empereur d'Occident Honorius ne put défendre Rome contre Alaric (410).

4. Établissement des Burgondes, des Wisigoths et des Vandales. — Avec l'autorisation de l'empereur, les Burgondes, qui avaient suivi la grande invasion de 406, s'établirent en Gaule en 413, les Wisigoths en 419. Les Vandales passèrent d'Espagne en Afrique et firent un désert de cette riche contrée.

5. Attila. — Les invasions précédentes avaient été déterminées par la poussée des Huns ; à leur tour, ceux-ci envahirent l'empire, vers 441, sous la conduite de leur chef Attila, qui, après avoir ravagé l'Orient et l'Occident fut vaincu en 451, aux Champs Catalauniques. Attila mourut en 453, après avoir menacé Rome, et son empire se démembra.

6. Fin de l'Empire d'Occident. — L'Empire d'Occident n'existait plus guère que de nom : il fut définitivement détruit en 476 par Odoacre, chef des Hérules, qui fut proclamé roi par ses troupes.

7. Nouveaux établissements des Barbares. Les Ostrogoths et Théodoric. — Théodoric, chef des Ostrogoths, reçut de l'empereur d'Orient l'autorisation de conquérir l'Italie sur Odoacre Il réussit à fonder en 492 un vaste empire Goth qui ne dura guère après lui.

8. Les Francs et Clovis. — Les Francs, peuple germain, avaient fondé un royaume en Gaule et avaient conquis presque

tout le nord-est du pays. Clovis, un de leurs chefs, vainqueur des Romains à Soissons (486), des Alamans à Tolbiac (496), des Burgondes à Dijon (500), des Wisigoths à Vouillé (507), mourut maître de la Gaule presque entière. Il avait embrassé le christianisme en 496, ce qui ne l'empêcha pas de rester fort cruel.

9. Les fils et les petits-fils de Clovis. — Aussi cruels que Clovis, ses fils protégèrent comme lui l'Eglise. Sous ses petits-fils éclata, entre la Neustrie et l'Austrasie, une lutte séculaire, dont les rivalités de Brunehaut et de Frédégonde ne furent qu'un épisode.

10. Dagobert et les derniers Mérovingiens. — Après Clotaire II et Dagobert I la decadence fut rapide. Les rois fainéants abandonnèrent l'autorité à leurs maires du palais. Avec la maison d'Héristal, l'Austrasie triompha de la Neustrie.

11. Institutions et mœurs des Francs.— La royauté franque, d'abord absolue, fut peu à peu forcee de compter avec l'aristocratie. La société se divisait en trois classes : esclaves, lètes et hommes libres. Les petits propriétaires disparaissaient peu à peu. Il y avait deux sortes de propriété : les alleus et les benefices. Chacun était juge suivant sa loi. L'Eglise avait droit d'asile.

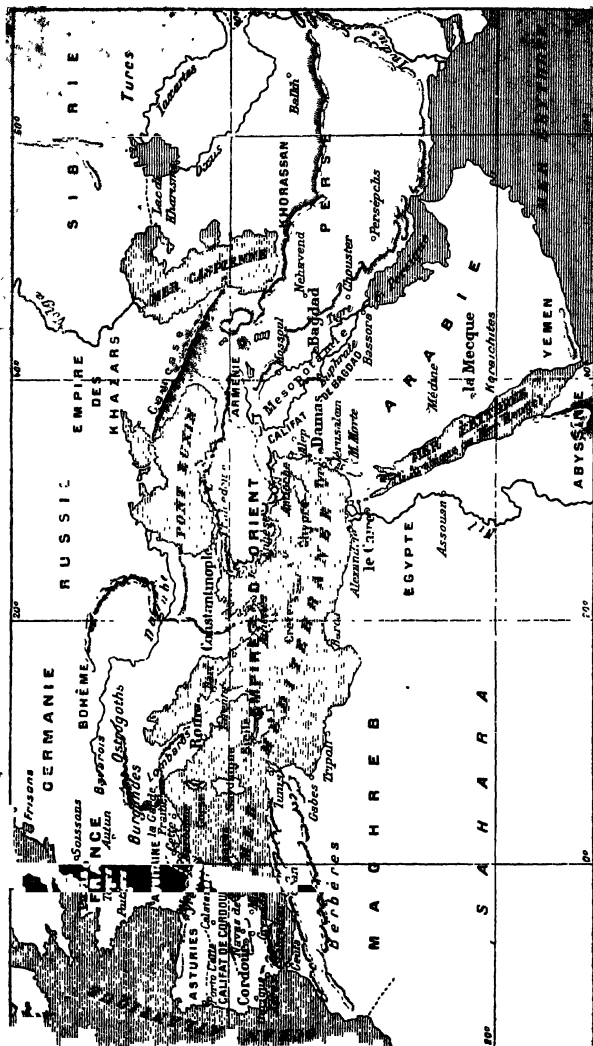
12. Lombards. — Les Lombards, descendus de Germanie en Italie, vers la fin du VI^e^ siècle, s'emparèrent en peu d'annees de presque toute la péninsule. Leur royaume, fondé en 568, dura jusqu'en 774.

13. Anglo-Saxons. — La Bretagne, elle aussi, avait echappé à l'Empire romain. Les Saxons, barbares de la mer du Nord, y fondèrent quatre royaumes, et les Angles, d'origine danoise, en fondèrent trois, qui se reunirent pour former l'heptarchie anglo-saxonne.

14. Empire d'Orient. Justinien. — L'Empire d'Orient, placé en dehors du chemin des invasions, resta debout. Justinien fut un des plus grands empereurs. Son principal titre de gloire est son œuvre législative.

QUESTIONNAIRE

1. Que comprenait le monde barbare? — 2. Pourquoi les Barbares envahissaient-ils l'Empire? — A qui Théodose laissa-t-il l'Empire? — 3. Quels furent les envahisseurs de 406? — Que devint Alaric? — 4. Où s'établirent les Burgondes, les Wisigoths et les Vandales? — 5. Quel etait le chef des Huns? — 6. Comment finit l'Empire d'Occident? — 7. Que fit Théodoric? — 8. Comment Clovis s'empara-t-il de presque toute la Gaule? — 9. Quels furent ses fils? — Quelle fut l'occasion de la lutte entre l'Austrasie et la Neustrie? — 10. Quel fut le dernier grand roi merovingien? — 11. Quel était le caractere de la royaute franque? — 12. Qui fonda le royaume lombard? — 13. Qu'est-ce que l'heptarchie anglo-saxonne? — 14. Quelle fut la cause de la duree de l'Empire d'Orient? — Quel est le plus grand titre de gloire de Justinien?

Carte de l'Empire des Arabes

Mahomet assiégeant une forteresse (d'après un manuscrit arabe).
Le prophète est à cheval. Derrière lui vole l'ange Gabriel tenant d'une main une bouteille et de l'autre un bol. (Cette miniature est une des très rares représentations de Mahomet.)

CHAPITRE L

LES ARABES

15. Les Arabes. — Ce peuple nouveau était le peuple **arabe**.

La presqu'île située entre le désert de Syrie, la mer Rouge, la mer d'Oman et le golfe persique était habitée par des peuplades qui prétendaient descendre d'Abraham par Agar et Ismaël et appartenaient certainement à la *race semitique*. Les Romains les avaient combattues. L'empereur Aurélien avait détruit le célèbre royaume de *Palmyre* et fait prisonnière la reine *Zénobie*. En partie sédentaires, en partie nomades, les Arabes vivaient en agriculteurs et en pasteurs. Ils faisaient également le commerce en caravanes, avec leurs chameaux, qu'ils appelaient les vaisseaux du désert. Ils croyaient à un Dieu suprême, *Allah;* mais ils adoraient avec lui un grand nombre d'esprits, les *djinns*, sous la forme d'idoles, d'étoiles ou même de pierres. Le temple national de la *Kaaba*, à *La Mecque*, la ville sainte, renfermait trois cent soixante idoles, autour de la *pierre noire*, qui passait pour avoir été apportée du ciel par l'ange Gabriel. Cette pierre, autrefois d'une blancheur éclatante, avait été, croyaient-ils, noircie par les péchés des hommes.

Les mœurs des Arabes étaient à la fois grossières et délicates, cruelles et généreuses. Ils pratiquaient couramment le meurtre des filles, qu'ils enterraient vivantes; ils s'abandonnaient au jeu, à l'ivrognerie, à la débauche; mais ils faisaient preuve, à la guerre, d'une rare intrépidité; ils épargnaient un ennemi désarmé; ils exerçaient l'hospitalité avec munificence, gardaient avec une loyauté chevaleresque la parole donnée, montraient un rare dévouement pour leurs parents et leurs amis. Imaginations ardentes, les Arabes étaient sensibles a la poesie, à l'éloquence; ils suspendaient aux voûtes de la Kaaba les pièces les plus brillantes de leurs poètes, reproduites en lettres d'or sur de légers tissus.

16. Mahomet. — En 571, naquit à La Mecque, de la tribu des Koraichites, celui qui devait être le prophète de sa nation, *Mohammed ben Abdallah*, ou **Mahomet.** Orphelin dès son enfance, il dut, pour vivre, entrer au service d'une riche veuve, *Khadidja*, qui l'épousa et fut la première à croire à sa mission. Ce fut à l'âge de quarante ans qu'il se dit envoyé de Dieu pour prêcher la vraie foi. Sujet à des troubles nerveux, qui éclataient parfois en crises violentes, il eut, dans la solitude du mont Hira, où il se retirait tous les ans pour jeûner, méditer et prier, des hallucinations et des visions. Dans l'une d'elles, lui apparut, selon le récit qu'il en fit dans la suite, un être puissant, qui, l'appelant par son nom, lui dit : « Prêche. » « C'est l'ange Gabriel, s'écria *Ouaka*, cousin de sa femme, un des dissidents qui détestaient l'idolâtrie régnante et furent ses vrais précurseurs; Mohammed sera le prophète de notre nation. » Mahomet le crut, et de ce jour, au hasard et sous l'inspiration des circonstances, parfois dans des crises douloureuses, avec un mélange d'enthousiasme sincère et d'astuce, il commença à dicter les révélations qu'il s'imaginait ou prétendait recevoir d'en haut. Ses serviteurs les recueillirent sur des bandelettes de papier et de parchemin, sur des feuilles de palmier, sur des pierres, sur des os de chameau, dans leur mémoire, et, après sa mort, de ces fragments, assemblés sans ordre, on composa le **Koran,** mélange confus de récits, d'exhortations, de préceptes de toutes sortes,

d'une langue tantôt vigoureuse et pleine de feu, tantôt lourde et prolixe, en général peu châtiée, qui est encore la règle de foi du mahométisme.

Mahomet inaugura sa vie publique par un grand repas, où il invita tous ses proches. Quand il leur demanda qui voulait être son *vizir*, c'est-à-dire son lieutenant, un enfant de quatorze ans, *Ali*, son cousin, se leva : « Je serai, dit-il, ton vizir; et, si quelqu'un te résiste, je lui briserai les dents, je lui arracherai les yeux et je lui fendrai le ventre; » mais les autres éclatèrent de rire. Néanmoins ils le couvrirent de leur protection contre la foule des Koraichites, que ses prédications contre l'idolâtrie ne tardèrent pas à ameuter.

En 622, Mahomet, menacé de mort, dut s'enfuir de La Mecque. Il se retira à Médine, dont les habitants le reçurent avec enthousiasme. De cette fuite ou *hégire* date l'ère musulmane (622).

Les persécutions, l'exil avaient altéré la douceur native de Mahomet. Il prêchait maintenant aux *Musulmans* (*Moslemine* ou *Croyants*) la vengeance contre les infidèles : « Tuez-les, disait-il, où vous les trouverez. » La persuasion, la terreur, l'appât des jouissances faciles lui amenèrent de nombreux partisans. En 630, avec dix mille fanatiques, il entra à La Mecque, et, un bâton à la main, fit abattre les trois cent soixante idoles de la Kaaba. Bientôt l'Arabie tout entière fut musulmane. Lorsque le Prophète mourut, en 632, entre les bras de sa femme préférée, *Aïcha* (Khadidja était morte depuis plusieurs années), son œuvre était accomplie; l'unité de l'Arabie était fondée.

17. Doctrine de Mahomet. — La doctrine de Mahomet était empruntée en partie aux croyances des chrétiens et des Juifs. Un seul Dieu tout-puissant, **Allah**, dont il est le prophète, l'immortalité de l'âme et la résurrection des morts, un enfer éternel, où les infidèles expieront leur incrédulité dans les flammes, un paradis éternel, où les croyants goûteront, avec la joie de voir la face de Dieu, tous les plaisirs des sens, voilà les articles de foi; la prière cinq fois par jour, l'ablution avant chaque prière, le jeûne du *Ramadan*,

le pèlerinage à La Mecque, voilà les pratiques du culte. La morale du Koran, très élevée en certains passages, favorise en d'autres les penchants les plus bas de notre nature. Ici Mahomet recommande la charité, et en particulier l'aumône, avec effusion, condamne l'avarice, le mensonge, l'orgueil et le libertinage; là il prescrit la vengeance, proclame la loi du talion, lâche la bride aux passions sensuelles. S'il relève à certains égards la condition de la femme, il autorise la polygamie, cause principale de sa dégradation. L'abandon à Dieu, dont il fait comme la marque distinctive de l'**Islamisme**, est vicié dans son principe même par le dogme fataliste de la prédestination absolue. Enfin il inspire à ses sectateurs un prosélytisme fanatique, leur faisant un devoir sacré de propager la religion du Koran, les armes à la main, et d'exterminer, s'il le faut, tous ceux qui la repoussent.

18. Conquêtes des Arabes. — A la nouvelle de la mort de Mahomet, la plupart des tribus se soulevèrent. *Abou-Bekr*, son beau-père, proclamé **khalife**, c'est-à-dire lieutenant du Prophète, réprima l'insurrection par le fer et le feu; puis il jeta ses armées sur la Syrie, dont il commença la conquête. *Omar*, son successeur (634), l'acheva. L'empire grec, épuisé d'hommes et d'argent, déchiré par les dissensions religieuses, et la Perse, livrée à l'anarchie, se réconcilièrent et s'unirent contre l'ennemi commun. Rien ne put arrêter les Arabes: commandés par des chefs vaillants et habiles, soumis à une rigoureuse discipline, enflammés par le fanatisme et par la promesse du pillage, ils poussèrent jusqu'au fond de la Mésopotamie. *Jérusalem* vit entrer dans ses murs le khalife, sur son chameau de poil roux, portant attachés à sa selle un sac de blé, un sac de dattes et une outre pleine d'eau. En *Égypte*, Alexandrie opposa seule quelque résistance ; le reste du pays reçut les Arabes à bras ouverts. Enfin la victoire de *Nehavend* leur livra la *Perse*.

Sous *Othman* et sous *Ali*, la guerre étrangère fit place à la guerre civile, et les conquêtes s'arrêtèrent. Ali ayant été assassiné, *Moawiah*, son rival, rendit le khalifat héréditaire dans sa famille et fonda la dynastie des **Ommiades.** Les

nouveaux khalifes mirent de côté l'austère simplicité des premiers lieutenants du Prophète. Issus d'une famille ennemie de Mahomet, la plupart s'occupèrent moins de propager l'Islam que de consolider leur pouvoir et d'étendre leur domination ; l'un d'eux respectait si peu le Koran, qu'il le prenait pour cible quand il s'exerçait à tirer de l'arc. De Damas, où ils transportèrent leur capitale, ils continuèrent les conquêtes pendant près d'un siècle. En Orient, ils poussèrent jusqu'à l'*Indus*. Ils furent moins heureux contre l'empire grec, et *Constantinople* repoussa toutes leurs attaques au moyen du feu grégeois [1]. Mais ils subjuguèrent toute l'Afrique du Nord, malgré l'énergique résistance des *Berbères* [2]. En 708, il ne restait plus à l'empire grec, dans cette région, que Ceuta, victorieusement défendue par le comte Julien. La conversion des Berbères à l'islamisme ne tarda pas à consolider la conquête et à grossir les armées musulmanes de vaillantes recrues.

L'*Espagne* attirait les Arabes par « la douceur du climat et la pureté de l'air, par la richesse du sol, par les fleurs et les parfums, par les ports et les beaux rivages ». Le royaume wisigoth était en décadence. Le comte Julien, ennemi du roi *Roderic*, donna au chef arabe Mouça les moyens de passer en Espagne. *Tarik* franchit le détroit qui a gardé son nom (*Gibal-al-Tarik*, montagne de Tarik, *Gibraltar*), et, en 711, la bataille de *Xerès de la Frontera* livra aux Arabes presque toute la péninsule. Les survivants de l'armée des Wisigoths trouvèrent un refuge dans les montagnes des Asturies, où, sous la conduite de *Pelage*, ils défendirent leur indépendance.

Mouça s'avança jusqu'aux Pyrénées. Ses successeurs, de Narbonne, où ils s'installèrent, ravagèrent la Gaule ; ils détruisirent Autun et menacèrent Saint-Martin de Tours.

En 732, l'émir Abd-er-Rhaman, entré en Aquitaine, allait accabler le duc Eudes. Celui-ci finit par appeler à son secours

[1] **Feu grégeois** : feu inventé, croit-on, par les Grecs. Il brûlait même dans l'eau.

[2] On désigne sous ce nom les races de provenances diverses, Numides, Maures, Puniques, qui occupaient le pays avant la conquête romaine. Les Berbères avaient secoué le joug de l'empire grec.

le duc des Francs, *Charles*, l'ennemi de son indépendance. A **Poitiers**, après une journée de lutte, Charles sauva la chrétienté. Ce fut dans cette bataille qu'il reçut le surnom de *Martel*. Pourtant les Arabes ne furent chassés de Narbonne qu'en 759. En Provence, ils se maintinrent également dans leurs *fraxinets* ou forteresses pendant plus d'un siècle. Ces établissements de *Sarrasins* (nom d'une tribu arabe) ont laissé des traces, par exemple à la *Garde-Frainet*, dans le département du Var.

19. Décadence de l'empire arabe. — Cependant la décadence commençait pour l'empire arabe. En 750, les Ommiades avaient été remplacés par les *Abbassides*, après un massacre épouvantable, qui n'épargna qu'un seul d'entre eux. Le plus glorieux des Abbassides fut **Aroun-al-Raschid**, ou le Juste (786-809), qui fit trembler l'empire d'Orient et entra en rapports avec Charlemagne. Mais les khalifes virent s'élever contre eux les commandants de leur garde turque, les *emir-al-omra*, ou commandeurs des croyants, qui devinrent plus puissants qu'eux. L'amollissement produit par la conquête et l'immensité de l'empire arabe furent également des causes de dissolution.

Déjà en 756, l'*Espagne* s'en était détachée. *Abd-er-Rhaman*, le seul survivant des Ommiades, y avait fondé un empire indépendant du khalifat de Bagdad. En 909, un autre khalifat indépendant fut fondé au *Caire*. Enfin, en 1258, les *Mongols* s'emparèrent de *Bagdad*, dont les khalifes avaient dû, depuis deux siècles déjà, abandonner le pouvoir aux *Turcs Seldjoucides*, ne conservant pour eux que l'autorité religieuse.

20. Civilisation arabe. — La civilisation arabe a devancé la civilisation occidentale, dont elle a été sur plusieurs points l'inspiratrice. Les écoles arabes de *Bagdad*, de *Cordoue*, du *Caire*, étaient florissantes. La poésie arabe, si brillante, a laissé un certain nombre de chefs-d'œuvre. Les Arabes connaissaient, traduisaient et commentaient Aristote, et c'est par les ouvrages de leurs commentateurs qu'il fut connu tout d'abord dans les écoles de l'Europe chrétienne. Mahomet avait recommandé l'étude des lettres : « L'étude des lettres, avait-il

dit, vaut le jeûne, et leur enseignement vaut la prière. » Le khalife *Aroun-al-Raschid* en fut le protecteur éclairé.

L'art arabe, si remarquable par son élégance et son originalité capricieuse, dans les mosquées, les palais, ne fut pas sans influence sur l'art espagnol.

Dans les sciences, les Arabes ont été bien souvent les précurseurs des Occidentaux. L'*algèbre* porte un nom arabe. C'est d'eux que nous sont venus les chiffres qui portent leur nom. Ils firent de grandes découvertes en astronomie, en physique, en médecine, inventèrent le *papier-linge*, probablement la *boussole*, et empruntèrent aux Chinois la *poudre à canon*. Aussi, lorsqu'au x^e^ siècle *Gerbert*, qui fut plus tard pape sous le nom de *Silvestre II*, eut étudié dans les écoles arabes d'Espagne, sa science le fit regarder comme un magicien.

Mais cette civilisation avait plus d'éclat que de solidité. « Sous une brillante élite de guerriers, de savants et d'artistes, languissait immobile une foule ignorante, avilie par le despotisme, et qui ne prenait de la religion musulmane que les éléments destructeurs de toute civilisation, la polygamie et le fatalisme[1].

RÉSUMÉ

15. Les Arabes — Un peuple nomade, de race sémitique, le peuple arabe, déjà combattu par les Romains, aux mœurs à la fois grossières et délicates, menaçait l'Empire.

16. Mahomet. — Le prophète des Arabes, Mahomet, naquit en 571 à La Mecque. Des révélations, qu'il prétendait recevoir de l'ange Gabriel, les serviteurs composèrent le Koran, qui est encore la règle de foi du mahométisme. En 622, Mahomet dut s'enfuir de la Mecque. C'est de cette fuite ou hégire que date l'ère musulmane. — Mahomet mourut en 632.

17. Doctrine de Mahomet — Empruntée en partie au christianisme et au judaïsme, la doctrine de Mahomet impose la croyance à un Dieu unique. Sa morale, très élevée sur certains points, favorise sur d'autres les penchants les plus bas de notre nature.

18. Conquêtes des Arabes. — Les Arabes conquirent la Syrie et poussèrent en Orient jusqu'à l'Indus. Constantinople leur résista, mais ils subjuguèrent l'Afrique du Nord et, en 711, ayant

1 Prévost-Paradol, *Essai sur l'histoire universelle*, t. II.

franchi le détroit de Gibraltar, ils s'emparèrent de presque toute l'Espagne après la victoire de Xerès de la Frontera. Ils envahirent la Gaule. Mais, à Poitiers (732), le duc des Francs, Charles, les arrêta.

19. Décadence de l'empire arabe. — La décadence commençait, malgré le règne glorieux d'Aroun-al-Raschid. Des khalifats indépendants se formèrent en Espagne, au Caire; les Mongols s'emparèrent de Bagdad.

20. Civilisation arabe — Les Arabes devancèrent les chrétiens dans la culture des lettres, des sciences et des arts. Mais cette civilisation si brillante avait plus d'eclat que de solidité.

QUESTIONNAIRE

15 D'où venait le peuple arabe? — Quelles étaient ses mœurs? — 16. Où naquit Mahomet? — Sa doctrine fut-elle bien accueillie? — 17 A qui en emprunta-t-il une partie? — Quelle est la marque distinctive de l'islamisme? — 18 Quels furent les premiers khalifes? — Quelles conquêtes firent les Arabes? — Qui les arrêta dans leur marche en Occident? — 19 Quel fut le plus glorieux des Abbassides? — L'empire arabe ne se démembra-t-il pas? — 20 Que savez-vous de la civilisation arabe? — Quelles découvertes les Arabes firent-ils dans les sciences?

CHAPITRE LI

L'EGLISE ET LA CIVILISATION[1]

21. Développement du dogme catholique. — A partir du ve siècle, l'histoire de la civilisation se confond avec l'histoire de l'Eglise. Les invasions menaçaient de replonger le monde romain dans la barbarie. Tout en s'appliquant à sa tâche essentielle, qui est de sauver les âmes, l'Eglise recueille et conserve pieusement ce qui doit subsister de la civilisation antique, et, sur les ruines de l'empire tombé, elle jette les bases de la **civilisation chrétienne**. Elle continue à développer la doctrine chrétienne, dont elle a le dépôt, en la préservant de toute altération ; elle complète son organisation intérieure par le développement de sa hiérarchie et la création de l'ordre monastique ; enfin elle travaille avec une ardeur infatigable à convertir les Barbares, païens ou hérétiques, et

[1] V. *Histoire de France*, Cours complémentaire, livre II, chap. VIII.

s'efforce de faire régner, parmi les peuples soumis à son autorité, la justice et la paix.

Comme au IVe siècle, ce furent les **hérésies** qui donnèrent lieu au développement du dogme catholique, en Orient celles de *Nestorius* et d'*Eutychès*, en Occident celle de *Pélage*.

Hiérarchie ecclésiastique.

Évêque Il porte l'aube, la chasuble, qui est peu à peu devenue ce qu'elle est aujourd'hui, et le pallium. La mitre qui couvre la tête, ne deviendra l'attribut obligé des évêques qu'après l'époque carolingienne. — *Diacre* vêtu de la dalmatique à bandes noires Il porte, comme tous les ecclésiastiques de l'époque mérovingienne une tonsure si large qu'elle ne laisse sur la tête qu'une couronne de cheveux. — *Acolyte:* la robe de dessous est probablement un cilice. Les mains et l'épaule droite sont couvertes d'un morceau d'étoffe pourpre a bordure d'or, appelé oraire on s'en enveloppait les mains pour toucher a certains objets sacrés, comme aujourd'hui avec l'écharpe.

Nestorius, évêque de Constantinople, soutint qu'il y a en Jésus-Christ deux personnes, celle du Christ et celle du Verbe, qui habite en lui, comme dans son temple, et que dès lors Marie, mère du Christ, ne doit pas être appelée mère de Dieu. C'était nier la divinité du Christ et ruiner le christianisme par la base. Le *concile d'Éphèse* anathématisa cette erreur comme une nouveauté impie, et définit qu'il n'y a en Jésus-Christ qu'une seule personne, qui est celle du Fils de Dieu.

Eutyches, archimandrite[1] d'un couvent de Constantinople,

1 Supérieur.

emporté par son zèle contre le nestorianisme, tomba dans une erreur opposée. Il enseigna qu'en Jésus-Christ il n'y a qu'une seule nature, comme il n'y a qu'une seule personne. Dans une lettre dogmatique, qui était un chef-d'œuvre de théologie, le pape saint Léon le Grand condamna aussitôt cette « erreur insensée », et, lorsque le *concile de Chalcédoine* eut anathématisé la doctrine d'Eutychès, il confirma la définition du concile par l'autorité du siège apostolique. Le *monophysisme* demeura dominant en Égypte, où ses sectateurs portaient le nom de *Coptes*, ainsi qu'en Syrie et en Mésopotamie, où ils furent appelés *Jacobites*.

Enfin une sorte de monophysisme mitigé, le *monothelisme*, qui n'admettait en Jésus-Christ qu'une seule volonté, fut condamné également par le *deuxieme concile de Constantinople*.

Le moine breton *Pélage* nia le péché originel et la nécessité de la grâce. Réfuté par saint Augustin, il fut condamné par le concile de Carthage, par celui d'Ephèse et par le pape Zozime.

22. Développement de la hiérarchie ecclésiastique. — On a vu quelle fut, dès l'origine, la constitution de l'Église. A partir du IVe siècle, la fréquence et la gravité des hérésies et des schismes, les invasions, la fondation de chrétientes nouvelles, donnent occasion à l'évêque de Rome d'exercer ou de revendiquer plus souvent et plus complètement ses prérogatives de chef de l'Église universelle, et, à plusieurs reprises, elles sont proclamées solennellement par le reste de l'épiscopat. Dès le VIe siècle, il est le seul des évêques occidentaux qui reçoive le nom de **pape**. Pour mieux marquer le caractère de son autorité suprême, saint Grégoire le Grand, après avoir refusé le titre d'évêque universel, voulut le premier être appelé *serviteur des serviteurs de Dieu*.

Le nombre des *evêques metropolitains*, qui prirent plus tard le titre d'*archevêques*, se multiplie et la division de l'Église en provinces ecclésiastiques tend de plus en plus, surtout en Orient, à se mettre en harmonie avec la division de l'empire en provinces administratives. Le patriarche de Constantinople s'efforce d'étendre de plus en plus son autorité aux dépens des

autres patriarches orientaux, mais il reconnaît encore l'autorité suprême du Saint-Siège.

Partout se fondent des églises rurales, pour mettre le ministère pastoral à la portée du peuple des campagnes.

Pour rendre le clergé plus digne de son ministère et l'obliger à s'y consacrer sans partage, les papes et les conciles maintiennent dans l'Église occidentale la loi du *célibat ecclésiastique*, édictée dès 401, par le concile d'Elvire. L'Église d'Orient, moins austère, tout en conseillant le célibat aux simples prêtres, ne le leur impose point, mais elle interdit le mariage aux évêques.

23. Vie monastique. — Dès l'âge apostolique on vit des chrétiens des deux sexes vivre dans le célibat et s'exercer à la pratique des conseils évangéliques, sans quitter leurs familles ; on les appelait *ascetes* [1]. A partir du IIIe siècle, un grand nombre d'ascètes, à l'exemple de *saint Paul l'Ermite* (251) et de *saint Antoine* (281), se retirèrent dans les déserts, pour y vivre, loin du monde, dans la pratique de la plus austère pénitence ; on leur donna le nom d'*anachoretes* [2]. Bientôt ils formèrent des communautés de frères, vivant dans des cellules séparées, mais se réunissant le dimanche pour assister ensemble au service divin. *Hilarion*, disciple d'Antoine, en dirigeait plus de deux mille, dans sa solitude, située entre Gaza et l'Égypte. *Saint Pacôme* fonda les couvents proprement dits, dans la Haute-Thébaïde, et avec eux commença la vie *cénobitique* [3], sous une règle commune. Au commencement du Ve siècle, le nombre des moines s'élevait à environ cinquante mille Ils vivaient du travail de leurs mains. Les couvents de femmes n'étaient pas moins nombreux que les couvents d'hommes.

La vie cénobitique ne tarda pas à se propager dans toute l'Asie occidentale. *Saint Basile* contribua beaucoup à sa propagation et en assura la durée en donnant à l'ordre monastique une règle qui n'a pas cessé depuis d'être observée en Orient.

1 Du mot grec *Askètès* (*celui qui s'exerce*).
2 Du mot grec *Anachôrein*, qui veut dire *se retirer*.
3 Des mots grecs *koinos* (commun) et *bios* (vie).

Saint Athanase fit connaître l'institution monastique en Occident. Des couvents se fondèrent en Italie, sous le patronage de saint Ambroise, en Afrique, sous celui de saint Augustin. *Saint Martin de Tours* (mort en 401) fonda les premiers couvents de la Gaule. *Saint Honorat* institua, en 405, le célèbre couvent de Lérins, qui devint une pépinière de docteurs, et *Jean Cassien* créa, en 410, celui de Saint-Victor, à Marseille. Dans l'Église occidentale plus encore que dans l'Eglise orientale, les couvents furent des écoles ecclésiastiques et des maisons d'éducation. Au VI^e siècle, on vit fleurir, en Grande-Bretagne et en Irlande, de nombreux instituts monastiques, entre autres celui de *Bangor*, d'où sortit *saint Colomban*, fondateur des monastères de Luxeuil, de Fontaines et de Bobbio.

Ce fut *saint Benoît de Nursie* qui donna à l'institution monastique en Occident sa forme définitive. Il fonda en 529, sur le mont Cassin, en Campanie, le célèbre couvent de ce nom, et donna à ses religieux une règle si bien appropriée aux besoins du temps qu'elle ne tarda pas à être universellement adoptée. Elle les soumettait à la pauvreté, à l'obéissance, au travail des mains, à la récitation des heures canoniales et à la méditation. L'abbé, élu par tous les frères, était tenu, dans les circonstances graves, de prendre leur avis. On n'était admis à prononcer les vœux solennels et perpétuels qu'après avoir été soumis à l'épreuve d'un an de noviciat.

Les moines furent les auxiliaires des évêques et des papes dans l'évangélisation des peuples : la plupart des missionnaires appartenaient à l'ordre monastique. Ils transformèrent les forêts en champs fertiles, défrichèrent les terres incultes, nourrirent les pauvres, ouvrirent des écoles, sauvèrent les manuscrits anciens de la destruction et, tout en gagnant des âmes à Jésus-Christ, réhabilitèrent le travail, considéré comme servile par les anciens et méprisé des Barbares. On les vit souvent reprendre, avec une liberté et une fermeté tout apostoliques, les grands, les rois, les empereurs qui déshonoraient le nom chrétien par leurs vices et leurs crimes, ou défendre les faibles et les opprimés contre les puissants.

24. Rôle des évêques et des papes durant l'invasion des Barbares. — Quand vinrent les Barbares, les évêques avaient dans l'empire une autorité qui imposait à tous le respect. Défenseurs des cités, ils en étaient les premiers magistrats. Aussi est-ce principalement à eux que revint la tâche de sauver les peuples des horreurs de l'invasion. *Saint Aignan* soutint par sa fermeté le courage des Orléanais assiégés par Attila, et leur résistance donna au patrice Aétius le temps de réunir une armée de secours, qui délivra la ville. A Troyes, *saint Loup* obtint du Barbare qu'il épargnât son troupeau. Le pape *saint Léon* (440-461), dont la doctrine et l'éloquence ont illustré l'Eglise romaine, le fit reculer par l'ascendant de sa fermeté et sauva ainsi Rome. Après la destruction de l'Empire d'Occident, Rome, laissée en quelque sorte à l'abandon par les empereurs d'Orient, fut gouvernée et nourrie par les Papes. Le plus grand de la fin du VI^e siècle, **saint Grégoire** (590-604) fut aussi celui qui fit le plus pour elle.

Il travailla avec un zèle infatigable à la conversion des infidèles, des hérétiques et des schismatiques, demandant qu'on y employât la douceur et non la violence. « C'est par la douceur, la bonté, disait-il, qu'il faut amener les infidèles à la religion chrétienne, et non par les menaces et la terreur. » Il recommandait comme une œuvre sainte l'affranchissement des esclaves : « Notre divin Rédempteur, écrivait-il, en se faisant homme, nous a tous délivrés de l'esclavage et rétablis dans notre liberté première ; imitons son exemple, en affranchissant de l'esclavage politique les hommes qui sont libres par la loi de la nature. » C'est à lui que l'Angleterre dut sa conversion.

Saint Grégoire introduisit dans l'Église le chant appelé grégorien, ou *plain chant*, imité de la psalmodie judaïque. C'est le chant religieux par excellence.

Il nourrissait son peuple. Ayant appris qu'un pauvre était mort de faim dans la rue, il n'osa de quelques jours célébrer le saint sacrifice.

25. Conversion des Barbares. — Les invasions eurent pour résultat la conversion des Barbares. La foi chré-

tienne avait pénétré depuis longtemps en *Perse*, où de nombreux martyrs la scellèrent de leur sang. L'*Arménie*, l'*Abyssinie* furent également évangélisées. Mais, au VI^e siècle, ces trois pays passèrent à l'hérésie.

Parmi les peuples germains, les *Wisigoths* furent les premiers à embrasser le christianisme ; mais l'arianisme leur fut inculqué en même temps par leur apôtre *Ulphilas*, et ce ne fut qu'au VI^e siècle que le roi *Récarède* abjura l'hérésie. Les *Ostrogoths*, comme on l'a vu, restèrent fidèles à l'arianisme jusqu'à la destruction de leur empire. Les *Lombards*, à qui l'arianisme avait été également prêché, commencèrent à se convertir à la vraie foi sous la reine *Théodelinde*. Les *Burgondes* n'abjurèrent l'arianisme qu'après le roi *Gondebaud*. Les *Vandales*, devenus ariens comme les autres peuples germains, persécutèrent cruellement le catholicisme. Les *Francs* se convertirent avec **Clovis**, en 496 Cette conversion fut, en Gaule, la victoire du catholicisme sur l'arianisme. Malheureusement le baptême fut loin de transformer les Francs ; leurs mœurs restèrent longtemps païennes et barbares

La *Bretagne* avait reçu des missionnaires dès le II^e siècle. Au IV^e siècle, le christianisme s'étendait jusqu'en *Écosse*. L'invasion des Anglo-Saxons païens l'étouffa, sauf en Irlande, dont le zèle de *saint Patrice* (vers 432) fit l'*île des Saints*. Un moine irlandais, *saint Colomba* (mort en 597), évangélisa aussi l'*Écosse*. Mais les *Anglo-Saxons* restaient païens. *Saint Grégoire le Grand*, encore moine au mont Aventin, passant un jour sur le Forum, admira les cheveux blonds et le teint pur de jeunes esclaves exposés en vente. On lui apprit que c'étaient des Angles : « Il faut, dit-il, que ces Angles au visage d'anges deviennent les frères des anges du ciel. » Devenu pape, saint Grégoire envoya aux Anglo-Saxons le moine *Augustin*, avec quarante religieux. Ils furent favorablement accueillis par *Éthelbert*, *bretwalda* de l'heptarchie saxonne, qui avait épousé une chrétienne, Berthe, fille d'un roi franc. Le jour de Noel de l'an 597, Augustin baptisa dix mille Saxons. **Avant la fin du** VII^e siècle, les sept royaumes étaient chrétiens. « Tu te souviens peut-être, ô roi, avait dit un thane

(seigneur) au roi Edwy de Northumberland, d'une chose qui arrive parfois dans les jours d'hiver, lorsque tu es assis à table avec tes capitaines et tes hommes d'armes, qu'un bon feu est allumé, que la salle est bien chaude, mais qu'il pleut, neige et vente au dehors. Vient un petit oiseau qui traverse la salle à tire-d'aile, entrant par une porte, sortant par l'autre ; l'instant de ce trajet est pour lui plein de douceur : il ne sent plus ni pluie ni orage ; mais cet instant est rapide : l'oiseau fuit en un clin d'œil, et de l'hiver il repasse dans l'hiver. Telle me semble la vie des hommes sur cette terre, et sa durée d'un moment comparée à la longueur du temps qui la précède et qui la suit. Ce temps est ténébreux et incommode pour nous ; il nous tourmente par l'impossibilité de le connaître ; si donc la nouvelle doctrine peut nous en apprendre quelque chose d'un peu certain, elle mérite que nous la suivions. »

Des monastères anglo-saxons sortirent bientôt les apôtres de la *Germanie*. L'Irlandais *saint Colomban* et son disciple *saint Gall* évangélisèrent les *Vosges* et l'*Helvetie* à la fin du VI^e siècle et au commencement du VII^e. Un Anglo-Saxon, *saint Willibrod*, fut l'apôtre des *Frisons*. *Saint Kilian* souffrit le martyre à Wurtzbourg.

En 718, un autre Anglo-Saxon, *Winfried*, reçut du pape la mission d'évangéliser la Germanie. Il prit le nom de *Boniface*. Pendant près de quarante ans, il continua son œuvre, abattit le chêne d'Odin, fonda des monastères, des couvents de femmes, où se formèrent des religieuses comme la savante *Lioba*, « grande par sa prudence, orthodoxe par sa foi, patiente dans son espérance, expansive dans sa charité ». En 732, l'Église de Germanie était fondée. Saint Boniface reçut du pape Grégoire III le *pallium*, signe de la dignité archiépiscopale. Protégé par le duc des Francs, *Charles Martel*, il étendait en Germanie l'influence franque. Saint Boniface, après avoir organisé l'Église de Germanie, travailla à la restauration de l'Église gallo-franque, où il établit la discipline romaine. Mais il aspirait après de nouveaux travaux et de nouvelles souffrances. Il trouva le martyre chez les

Frisons (755), qu'il était allé évangéliser. Il fut enterré dans son abbaye de *Fulda*.

Charlemagne allait continuer la conversion de l'Allemagne.

26. L'Église après l'invasion. — Il était naturel que l'Église inspirât aux peuples qu'elle avait convertis un profond respect. Les évêques exercèrent parmi eux une action politique autant que religieuse. Ils entrèrent dans les conseils des rois et des grands et furent associés au gouvernement de l'État et à l'administration de la justice. Les *conciles*, fort nombreux jusqu'à la fin du VIIe siècle, furent des assemblées mixtes, où se traitaient à la fois les affaires civiles et les affaires ecclésiastiques. Les lois de l'Église, confirmées par les édits royaux, devinrent lois de l'État, et les lois de l'Etat s'imprégnèrent de plus en plus de l'esprit du christianisme.

En même temps les libéralités des particuliers et des princes enrichissaient les églises et les monastères. A la fin du VIIe siècle, le *tiers de la propriété foncière appartenait, en Gaule, au clergé*. Dans ces domaines consacrés à Dieu, les paysans trouvaient, en général, plus de sécurité et jouissaient d'une condition meilleure. Une multitude de pauvres y étaient nourris, conformément aux prescriptions de la loi canonique, qui ordonnait d'employer en leur faveur le quart des revenus des biens ecclésiastiques. Aussi des villages s'élevèrent-ils bien vite auprès de tous les couvents.

Mais les princes s'efforcèrent, par tous les moyens, de mettre les évêques sous leur dépendance. Partout ils s'immiscèrent dans les élections canoniques ou les supprimèrent, pour disposer à leur gré des sièges épiscopaux. Souvent ils déposèrent les évêques qui leur déplaisaient; ils allaient parfois jusqu'à les emprisonner, à les maltraiter, à les mettre à mort. Aussi un grand nombre d'évêques portèrent-ils dans l'Eglise les habitudes grossières et licencieuses de la vie des camps ou l'esprit mondain des cours, et se signalèrent-ils par leurs vices ou par leurs crimes. Les conciles prenaient des mesures pour arrêter le mal; mais les rois ne souffraient pas qu'ils fussent réunis sans leur autorisation,

et ils devinrent de plus en plus rares. Au VIIIe siècle, la situation de l'Église était déplorable, et il fallait une réforme profonde pour lui rendre sa vigueur et sa fécondité.

27. Rôle social de l'Église. — On a vu combien les mœurs étaient restées barbares. Le christianisme seul devait les adoucir. Déjà c'est à un moine, *saint Télemaque*, sous l'empereur Honorius, que le monde avait été redevable de l'abolition des combats de gladiateurs. L'Eglise ne supprima pas l'esclavage, mais elle prépara *l'affranchissement des esclaves*. Elle leur ouvrit ses rangs; elle proclama leur dignité d'hommes. Par le *droit d'asile*, elle sauva la vie à bien des innocents. Elle adoucit la justice encore bien cruelle. Par la fondation de nombreuses œuvres de bienfaisance, elle vint au secours des pauvres, des malades, des captifs. Elle s'opposa au meurtre des petits enfants, elle interdit le suicide, admis par les mœurs antiques. Enfin elle ne cessa de lutter contre les instincts pervers et les passions brutales des Barbares. Si, au VIIe et au VIIIe siècle, le clergé lui-même fut atteint par le mal, de saints évêques, des moines courageux surent pourtant faire plier ces natures farouches devant la loi divine.

Moine copiant un manuscrit.

Le copiste est assis dans une chaire à dais ; à sa gauche, un lutrin tournant muni d'un flambeau et sur lequel est le livre à copier. Devant lui un pupitre sur lequel il écrit. Sur le côté droit du pupitre, la corne qui sert d'encrier. Deux rubans munis de plombs maintiennent ouvert le livre qu'écrit le moine.

On a vu que les moines avaient sauvé de la destruction les *manuscrits antiques*. L'Église, soucieuse des besoins de l'esprit aussi bien que des besoins du corps, se constitua la *gardienne de la science et de la littérature* à une époque où l'esprit de barbarie menaçait d'éteindre toute civilisation. Ainsi, pour donner un exemple, la bibliothèque d'une abbaye

de la province de Namur renfermait les œuvres d'Ovide, de Virgile, de Térence et quelques ouvrages de Cicéron. Les monastères et les principales églises avaient des *écoles gratuites* pour tous les enfants indistinctement.

Aux docteurs de l'Église grecque et de l'Église latine signalés précédemment, il faut ajouter le pape **saint Grégoire le Grand,** dont les écrits pastoraux ont nourri tout le moyen âge; **Boèce,** qui, à la veille de mourir, écrivit en prison son célèbre ouvrage *De la Consolation philosophique ;* **Grégoire de Tours,** l'historien des Francs, qui nous a laissé, dans des récits pleins de naïveté, l'histoire des Mérovingiens.

RÉSUMÉ

21. Développement du dogme catholique. — A partir du v^e siècle, l'histoire de la civilisation se confond avec l'histoire de l'Église. Comme au IV^e siècle, ce furent les hérésies qui donnèrent lieu au développement du dogme catholique : en Orient celles de Nestorius (deux personnes en Jesus-Christ), et d'Eutychès (une seule nature en Jésus-Christ), en Occident, celle de Pélage (negation du péché originel et de la nécessité de la grâce).

22. Développement de la hiérarchie ecclésiastique — Dès le VI^e siecle, l'evêque de Rome est le seul des évêques occidentaux qui reçoive le nom de pape. Partout se fondent des églises rurales. La loi du célibat ecclésiastique est édictée dans l'Eglise occidentale.

23. Vie monastique. — Les ascètes, de plus en plus nombreux, forment des communautés La vie cénobitique commence sous une règle commune. Saint Basile la propage et lui donne une règle en Orient. Saint Athanase la fait connaître en Occident, et saint Benoît de Nursie lui donne sa forme définitive. Tout en travaillant à l'evangélisation des peuples, les moines travaillaient au bien matériel de la societé.

24. Rôle des évêques et des papes avant l'invasion des Barbares. — Les evêques furent les defenseurs des peuples contre les Barbares. Les papes gouvernèrent Rome, abandonnée par les empereurs d'Occident. Saint Grégoire, le plus grand pape de la fin du VI^e siècle, voulut qu'on employât la douceur pour la conversion des infidèles, recommanda l'affranchissement des esclaves et introduisit le plain-chant dans l'Église.

25. Conversion des Barbares. — Les invasions eurent pour résultat la conversion des Barbares. Plusieurs peuples barbares embrassèrent l'arianisme, les Francs se convertirent au catholicisme. La Bretagne, la Germanie furent évangelisées.

26. L'Église après l'invasion. — Les empiètements des princes dans le domaine ecclésiastique eurent pour conséquence la nécessité d'une réforme profonde pour rendre à l'Église sa vigueur et sa fécondité.

27. Rôle social de l'Église. — L'Eglise prépara l'affranchissement des esclaves, adoucit la justice, releva le niveau des mœurs, se constitua la gardienne de la science et de la littérature, en rassemblant de riches bibliothèques et en donnant l'instruction.

QUESTIONNAIRE

21. Qui jeta les bases de la civilisation chrétienne ? — Qu'étaient-ce que Nestorius, Eutyches, Pelage ? — 22. Quel titre prit saint Grégoire le Grand ? — 23. Quels furent les premiers anachorètes ? — Qui donna une règle monastique en Orient ? — 24. Quels services rendirent les moines ? — Que fit saint Grégoire ? — 25 Quels Barbares entrèrent dans le sein de l'Église ? — Qui convertit les Anglo-Saxons ? — 26 D'où vint la nécessité d'une réforme dans l'Église ? — 27 Que fit le christianisme pour l'adoucissement des mœurs ? — Quel ouvrage a laissé Boèce ?

CHAPITRE LII

RÉTABLISSEMENT DE L'EMPIRE D'OCCIDENT[1]

28. Charles Martel (714-741). — Pépin d'Héristal avait fondé la puissance de sa maison. En mourant, il laissa la mairie, avec le titre de duc d'Austrasie, à son petit-fils, *Théodoald*, encore enfant (714). Aussitôt les Neustriens et les Germains se révoltèrent. Les Austrasiens mirent alors à leur tête un fils de Pépin, **Charles**, âgé de vingt cinq ans. Charles défit les Neustriens en trois rencontres successives, à *Amblef*, à *Vincy* et à *Soissons*. Il soumit ensuite les *Allemands*, les *Bavarois*, les *Frisons*, et pénétra jusqu'aux montagnes de Bohême. Comme son père, il protégea les missionnaires qui évangélisaient la Germanie, entre autres saint Boniface.

Ce fut sous la mairie de Charles que les Arabes envahirent le midi de la Gaule (en 720). Ils prirent Narbonne et Carcassonne, ravagèrent la Bourgogne et pillèrent Autun. Le duc *Eudes d'Aquitaine* se croyait à l'abri de leurs attaques, ayant donné sa fille en mariage à l'émir Othman. Un

1 V. *Histoire de France*, Cours complémentaire, livre II, chap VI, IX, X, XI, XII.

nouveau gouverneur, Abdérame (*Abd-er-Rhaman*), tua Othman et attaqua Eudes. Celui-ci dut oublier sa jalousie contre le duc des Francs et l'appela à son secours. En 732, Abdérame fut vaincu et tué à *Poitiers* par Charles, qui reçut à cette occasion le surnom de *Martel*.

Vainqueur des Arabes, Charles étendit sa domination sur toute la Gaule. La Bourgogne, la Provence et l'Aquitaine reconnurent son autorité. Le pape Grégoire III implora son secours contre les Lombards. Néanmoins l'Église eut fort à se plaindre de lui. Il s'empara des biens ecclésiastiques pour les donner en récompense à ses *leudes*.

29. Pépin le Bref (741-752). — *Carloman* et *Pépin*, dit *le Bref*, héritiers de Charles Martel, eurent à combattre les ducs d'Aquitaine et de Bavière, qui cherchaient à reconquérir leur indépendance. Carloman se retira au monastère du Mont-Cassin, en 747, et **Pépin** demeura seul maître du royaume des Francs.

Sous Charles Martel, le trône était resté vacant pendant sept ans. Pépin et Carloman y avaient replacé un prince chevelu. En 752, Pépin, chef réel d'une puissante monarchie, déposa *Childéric III*, et, avec l'approbation du pape Zacharie, se fit sacrer roi par saint Boniface.

Ainsi commença la seconde dynastie, que l'on appelle **carolingienne,** du nom de *Charlemagne* (en latin *Carolus*), fils de Pépin le Bref. La monarchie carolingienne devait durer près de deux siècles et demi, de 752 à 987.

La Saxe et l'Allemagne reconnurent la suzeraineté de Pépin. Bientôt il fut appelé en Italie. Les *Lombards* étaient maîtres d'une grande partie de la péninsule. L'empire d'Orient, impuissant, déchiré par l'hérésie des *iconoclastes*[1], à tel point que le pape Grégoire III dut intervenir pour apaiser une révolte contre l'empereur Léon l'Isaurien, leur payait un tribut. Les souverains pontifes, vrais maîtres de Rome, étaient les seuls défenseurs des populations menacées par l'ambition croissante des Lombards. Grégoire III, on l'a

[1] Briseurs d'images.

vu, avait imploré, mais en vain. le secours de Charles Martel contre Luitprand. *Étienne II*, menacé à son tour par *Astolf*, vint en Gaule chercher Pépin. En deux expéditions, Pépin battit complètement Astolf. Il donna à l'Eglise romaine les terres conquises et constitua ainsi le *pouvoir temporel du Saint-Siège*. L'État pontifical comprit la plus grande partie de l'Exarchat de Ravenne, la Pentapole, le duché de Rome. Mais le roi des Francs, dont la protection était nécessaire au Pape contre les tyranneaux de la campagne romaine, paraît avoir eu, sous le nom de *Patrice des Romains*, une sorte de suzeraineté sur le nouvel Etat.

En 759, Pépin expulsa définitivement les Arabes du midi de la Gaule ; puis, après une longue guerre, il réduisit le duc d'Aquitaine Waifre. Il mourut en 768, maître de toute la Gaule ancienne.

30. Charlemagne (768-814). - **Charles** et *Carloman*, fils de Pépin, régnèrent de 768 à 771, le premier sur l'Austrasie, le nord de la Neustrie et de la Germanie, le second sur le sud de ces Etats et la Bourgogne. A la mort de Carloman, Charles s'empara de son royaume, à l'exclusion de ses fils.

Pendant un règne glorieux de quarante-trois ans, **Charlemagne** (*Charles le Grand*) fit cinquante campagnes, recula de tous côtés, avec les limites de ses États, celles de la chrétienté, réforma les lois, fit pénétrer l'ordre dans toute la société, multiplia les écoles et ranima pour un temps le goût des lettres et des arts.

« Ses conquêtes prodigieuses, dit Bossuet, furent la dilatation du règne de Dieu. »

Il commença par une guerre contre les *Saxons*, guerre à la fois politique et religieuse, qui dura trente ans (772-803). Il renversa l'idole *Irminsul*, qu'il remplaça par la croix. Ehresbourg et Siegbourg enlevées, il reçut au champ de mai de Paderborn (779) le serment de fidélité d'un certain nombre de chefs. *Witikind* souleva alors les Saxons et battit une armée franque. Charlemagne fit massacrer sans pitié plus de quatre mille cinq cents rebelles (782) et imposa aux Saxons le baptême sous peine de mort. Witikind se soumit à Atti-

gny (785). Charlemagne acheva la réduction et la conversion de la Saxe; mais il avait dû transporter en Gaule un tiers de la nation saxonne. *Saint Liudger* évangélisa le pays.

EMPIRE DE CHARLEMAGNE

Didier, successeur d'*Astolf* sur le trône des *Lombards*, menaçait le pape Adrien Ier. Il avait aussi donné asile aux enfants de Carloman et au vieux duc Hunald d'Aquitaine, père de Waïfre, qui était sorti de son couvent pour défendre l'indépendance de son duché. Appelé par Adrien, Charlemagne passa les Alpes, assiégea Pavie, renversa Didier et ceignit la couronne de fer des rois lombards. Il confirma la donation de Pépin au Saint-Siège (774).

Il fut ensuite appelé en *Espagne* par l'émir de Saragosse, que menaçait le dernier Ommiade, Abd-er-Rhaman, devenu, malgré le khalife abbasside de Bagdad, khalife indépendant à Cordoue. Il eut la douleur de voir l'arrière-garde de son armée, que commandait *Roland*, détruite par les Vascons dans le défilé de Roncevaux (778).

Le duc de *Bavière*, Tassillon, gendre de Didier, qui suscitait des ennemis aux Francs fut battu et pris. Charlemagne marcha contre ses alliés les *Avares*, et, après une guerre terrible, força leur *ring*, ou camp retranché, de la Theiss. Les Avares, comme les Bavarois, lui prêtèrent serment de fidélité.

31. Rétablissement de l'empire d'Occident. — Charlemagne, revenu à Rome pour porter secours au pape *Leon III*, fut couronné par lui **empereur d'Occident**, le 25 décembre de l'an 800.

Charlemagne et le pape Léon III, agenouillés devant saint Pierre.

A droite de saint Pierre, le pape Léon III ; a gauche, Charlemagne auquel saint Pierre remet une bannière. — L'inscription au dessous du trône signifie . Bienheureux Pierre, donnez la vie au Pape Leon et donnez la victoire au roi Charles.

Le rétablissement de l'empire romain d'Occident souleva l'indignation des empereurs d'Orient, qui avaient jusqu'alors maintenu nominalement leur autorité sur l'ancien empire d'Occident. Mais ils furent obligés d'accepter le fait accompli.

L'empire de Charlemagne comprenait près de la moitié de l'Europe : la Gaule, l'Italie, la Germanie et le nord de l'Espagne. Charlemagne l'administra avec autant de sagesse que de vigilance. Des assemblées d'évêques, de comtes et de fonctionnaires discutaient deux fois par an les affaires importantes ; des *missi dominici*, ou envoyés impériaux, parcouraient quatre fois l'an

les provinces et y rendaient justice à tous. Charlemagne créa des échevins pour assister les juges ordinaires; la juridiction criminelle fut réservée aux comtes. Tous les hommes libres, à l'exception des membres du clergé, devaient le service militaire: ils s'équipaient et se nourrissaient à leurs frais; le butin les indemnisait. Les ressources de l'empire provenaient des impôts, des amendes, des confiscations et surtout du produit des domaines royaux. Par ses *capitulaires*, Charlemagne régla jusque dans le dernier détail l'administration de ses domaines particuliers aussi bien que de son empire.

Charlemagne, se considérant comme l'*évêque du dehors*, surveillait la conduite et les mœurs du clergé; il favorisa la réforme monastique de *saint Benoît d'Aniane*.

Pour faire refleurir les études, il appela à lui les hommes les plus éclairés de son temps, *Paul Diacre*, *Pierre de Pise*, *Alcuin*, *Eginhard*. Il réunit une riche bibliothèque de manuscrits, fonda une Académie, où se discutaient toutes les questions. Il se plaisait à visiter l'*École du palais*. Il prescrivit l'établissement d'une *école gratuite* auprès de chaque cathédrale et dans chaque monastère.

Il mourut en 814. Son fils Louis resta seul héritier de l'empire.

RÉSUME

28. Charles Martel (714-741). — Charles Martel, fils de Pépin d'Héristal, vainqueur en plusieurs rencontres des Neustriens, arrêta les Arabes à Poitiers (732) et étendit sa domination sur toute la Gaule Quoiqu'il ait protégé les missionnaires, l'Eglise eut à se plaindre de ses spoliations.

29. Pépin le Bref (741-768) — Pépin le Bref, fils de Charles Martel, fut le fondateur de la dynastie carolingienne Vainqueur des Lombards, il fonda le pouvoir temporel du Saint-Siège, en donnant à l'Eglise romaine les terres conquises; il expulsa définitivement les Arabes du midi de la Gaule et mourut en 768, maître de toute la Gaule ancienne.

30. Charlemagne (768 814). — Charlemagne fit cinquante campagnes, recula de tous côtés les limites de la chrétienté, réforma les lois, fit pénétrer l'ordre dans toute la société, multiplia les écoles et ranima pour un temps le goût des lettres et des arts. Il battit les

Saxons et les força de se convertir au christianisme, renversa Didier, roi des Lombards, qui menaçait la papauté, passa en Espagne, au secours de l'émir de Saragosse, puis battit les Bavarois et les Avares.

31. Rétablissement de l'Empire d'Occident. — Venu à Rome pour porter secours au pape Léon III, Charlemagne fut couronné par lui empereur d'Occident, le 25 décembre de l'an 800. Il administra avec la plus grande vigilance son vaste Empire, qui comprenait près de la moitié de l'Europe. Il réunit autour de lui les hommes les plus éclairés de son temps et prescrivit l'établissement d'une école gratuite auprès de chaque cathédrale et dans chaque monastère. Il mourut en 814.

QUESTIONNAIRE

28. Qui succéda à Pépin d'Héristal? — Quelle invasion Charles Martel arrêta-t-il? — 29. Quelle dynastie Pépin le Bref fonda-t-il? — Quel service rendit-il à l'Église? — 30. Qui lui succéda? — Quelles guerres fit Charlemagne? — 31. Quand Charlemagne fut-il couronné empereur d'Occident? — Comment administrait-il son empire? — Quels savants appela-t-il auprès de lui?

CHAPITRE LIII

DISSOLUTION DE L'EMPIRE DE CHARLEMAGNE[1]
NOUVELLES INVASIONS
NORTHMANS, HONGROIS, SARRASINS

32. Louis le Débonnaire (814-840). — Cinquante ans après la mort de Charlemagne, son empire était démembré. Ce démembrement si rapide s'explique par la rivalité des petits-fils de l'empereur, qui se disputèrent son héritage, et surtout par la vaste étendue de l'empire et l'excessive diversité de tant de peuples de races et de mœurs si différentes.

Louis le Débonnaire, prince pieux, instruit, mais faible, associa son fils *Lothaire* à l'empire et donna à ses autres fils, *Pépin* et *Louis*, l'Aquitaine et la Bavière. Son neveu Bernard, roi d'Italie, s'étant révolté, il lui fit crever les yeux. Bernard en mourut. Louis fit une pénitence publique.

Deux partages successifs, qui donnaient un royaume à un

[1] V. *Histoire de France*, Cours complémentaire, livre II, chap. XIII.

dernier fils de l'empereur, *Charles*, né de son second mariage avec Judith de Bavière, irritèrent les aînés qui ne craignirent pas de prendre les armes contre leur père. Trahi par son armée, Louis s'humilia et fut déposé à Saint-Médard de

CARTE DU PARTAGE DE L'EMPIRE DE CHARLEMAGNE

Soissons; puis, rétabli sur le trône, il mourut dans une expédition contre son fils Louis, qui s'était de nouveau révolté (840).

33. Partage de l'empire. Traité de Verdun (843). — La discorde éclata aussitôt entre Lothaire, empereur, et ses frères, Charles et Louis. Lothaire fut vaincu à *Fontanet*

Charles et Louis resserrèrent leur alliance par le *serment de Strasbourg*, premier monument de la langue française naissante. La paix fut signée à **Verdun** (843). Lothaire eut le titre d'empereur, avec l'Italie et le pays compris entre la Meuse, la Saône, le Rhône et les Alpes, qui prit le nom de *Lotharingie;* Louis, la Germanie ; Charles, la Gaule. L'empire de Charlemagne était démembré en trois royaumes; chacun de ces royaumes allait se morceler à son tour. C'est le commencement de la féodalité.

34. La France depuis 843. — Le royaume assigné à **Charles le Chauve** était peu homogène. Charles acheva la conquête du midi de la Gaule, mais échoua dans une expédition contre la Bretagne. La décadence de la royauté s'accentuait d'année en année. Les capitulaires de *Mersen* (847) et de *Kiersy-sur-Oise* (877), en ordonnant à tous les hommes libres de se choisir un seigneur et en reconnaissant l'hérédité des offices, préparèrent l'avènement du régime féodal. La couronne impériale, que prit Charles le Chauve à la mort de l'empereur Louis II, fils de Lothaire, ne releva pas son autorité (875). Du reste, le nouvel empereur mourut bientôt, au retour d'une expédition en Italie (877).

35. Nouvelles invasions : les Northmans. — Le règne de Charles le Chauve avait été troublé par des **invasions**. Un troisième ban de barbares avait envahi l'empire; il se composait de quatre peuples fort différents : les Northmans, les Sarrasins, les Slaves et les Hongrois.

Quoique les **Northmans** (hommes du Nord) n'eussent point pris part aux invasions du IVe et du Ve siècle, ils infestaient les côtes de la Gaule depuis la fin du IIIe. Ils se rattachaient aux Goths. Fils d'*Odin* ou Woden, leur religion sanguinaire leur inspirait une haine implacable contre tout ce qui était chrétien. La valeur guerrière était à leurs yeux la première des vertus. Leur régime de succession, qui n'admettait pas le partage de l'héritage, et la pauvreté du sol de la Scandinavie, leur patrie, joints à l'esprit d'aventure, les poussaient sans cesse à aller chercher fortune au loin. Sur leurs petites barques, les *vikings*, animés par les chants de

leurs *skaldes*, ou poètes guerriers, ravagèrent tous les rivages de l'Europe, remontant tous les fleuves, de l'Elbe au Guadalquivir.

Les *Varègues*, appelés par les Slaves de Novgorod et divers autres peuples, vinrent, dit-on, des bords du lac Mœlar, situé sur la côte orientale de la Suède, et, en 862, Rurik et ses frères fondèrent à Novgorod l'empire *russe*. Une autre bande alla, en 874, s'établir en *Islande* et de là passa au *Groënland*. La *Frise* fut mise à sac. L'Angleterre anglo-saxonne devint danoise, malgré l'héroïque résistance d'Alfred le Grand (871-901). Le supplice d'un des chefs northmans-danois les plus célèbres, *Ragnenar-Lodbrog*, que les Anglo-Saxons avaient jeté tout vivant dans une tour remplie de serpents venimeux, n'avait fait qu'exciter ses fils à la vengeance. Le *Danegeld* (argent des Danois), payé aux Danois par la faiblesse d'un des successeurs d'Alfred, les attira de nouveau, et **Kanut le Grand** (1014-1035) réunit sous sa domination la Grande-Bretagne, la Suède, la Norwège et le Danemark. Il se montra chrétien zélé. C'est lui qui établit le Denier de Saint-Pierre, redevance payée à l'Église romaine. A sa mort, les Danois furent chassés, et un roi saxon, *Édouard le Confesseur*, monta sur le trône.

36. Les Northmans et la France. — En France, comme on le sait, les Northmans saccagèrent Paris. Le faible Charles le Chauve acheta leur retraite.

Les comtes et les seigneurs organisèrent des résistances locales. *Robert le Fort*, comte d'Anjou, fut tué à Brissarte en combattant les barbares (866).

Louis II, fils de Charles le Chauve, succéda à son père comme roi de France (877-879). Au bout de deux ans, il laissa le royaume à ses deux fils, **Louis III** et **Carloman.**

La Bourgogne leur échappa et proclama roi le duc de Provence, *Boson*. Louis III infligea aux Northmans une sanglante défaite à Saucourt-en-Vimeu (881). Par la cession du comté de Chartres à *Hastings*, il suspendit leurs incursions.

En 884, l'empereur **Charles le Gros**, dernier fils de Louis le Germanique, réunit dans ses faibles mains tout l'héritage

de Charlemagne. La branche de Lothaire était éteinte ; de celle de Charles le Chauve il ne restait qu'un enfant, Charles le Simple, dernier fils de Louis le Bègue. La restauration de l'empire d'Occident fut tentée sur la tête de Charles le Gros, déjà souverain de l'Italie et de l'Allemagne. Il n'osa pas attaquer les Northmans, qui assiégeaient Paris. *Eudes*, fils de Robert le Fort, et l'évêque *Gozlin* défendirent héroïquement la ville. En 887, Charles fut déposé par la *diète de Tribur.* Arnulf, son neveu, fut proclamé roi de Germanie ; Rodolf-Welf prit le titre de roi en Haute-Bourgogne ; depuis 885, la Bourgogne cisjurane et la Provence appartenaient à la famille de Boson : l'Italie resta un champ ouvert à toutes les ambitions ; la France fut donnée à *Eudes*, fils de Robert le Fort. L'empire de Charlemagne était irrévocablement démembré.

En France, la lutte commença entre la **maison carolingienne,** qui s'en allait, et la **maison capétienne,** qui venait de faire ses preuves.

Eudes (888-898), premier roi de race capétienne, combattit les Northmans avec succès, tandis qu'Arnulf de Germanie les chassait de Lotharingie. Mais, après une longue lutte, il dut partager le pouvoir avec **Charles le Simple** (896-923), fils posthume de Louis le Bègue, qui lui succéda en 898.

Charles le Simple céda le pays de Basse-Seine au chef northman *Rollon*, par la *convention de Saint-Clair-sur-Epte* (912). Ainsi commença le *duché de Normandie.* Charles fut renversé en 923 et mourut emprisonné à Péronne, en 929. Il avait, du moins, mis fin aux invasions des Northmans en France.

La conversion de la Scandinavie, commencée au IXe siècle, et continuée par de zélés missionnaires, allait également rendre de ce côté la paix à la chrétienté.

37. Les Sarrasins. — Pendant ce temps les **Sarrasins** infestaient les côtes méridionales de l'Europe. Ils s'étaient même ménagé dans l'intérieur du continent des repaires, d'où ils rayonnaient impunément. Les îles Baléares, la Sardaigne, la Corse, étaient aux Sarrasins d'Espagne. En 888, ils fondèrent à *Fraxinet* (*La Garde-Frainet*), dans la chaîne des Maures, une place d'armes. Ceux d'Afrique, maîtres

de la Sicile, avaient des établissements à Bari, à Tarente, au Garigliano. Le pape Jean X les expulsa presque entièrement de l'Italie.

38. Les Hongrois. — Aux Northmans et aux Sarrasins succédèrent les hordes féroces des **Hongrois** ou **Madgyars.** Elles étaient de race *tatare.* Elles pénétrèrent en Italie, en Provence, en Lorraine, en Champagne et, pendant un demi siècle, ravagèrent presque toute la Germanie. Raoul de Bourgogne, roi de France de 923 à 936, les chassa de Bourgogne et de Champagne. Henri de Saxe les arrêta à *Mersebourg* (933), et le roi de Germanie, Otton I[er], les écrasa au *Lech* en 955. Leur conversion au christianisme leur donna les éléments de civilisation nécessaires pour fonder un véritable État sur les bords du Danube. Le grand chef *Geiza* fut baptisé, et son fils *saint Étienne,* qui reçut du pape Silvestre II, en récompense de son zèle, le titre de *Majesté apostolique* (1000), établit solidement la religion chrétienne en Hongrie.

39. Les Slaves. — Les **Slaves,** peuplades aryennes qui avaient probablement fait partie de l'empire scythe ou sarmate, et qui plus tard avaient, sous Décébale, été vaincues par Trajan, s'étaient établis vers le III[e] siècle dans les provinces romaines, puis avaient conquis le bassin du Danube et de l'Elbe (Croates, Serbes, Tchèques, Moraves, Ruthènes, Polonais, Russes, etc.). Leurs barques, à la fin du VII[e] siècle, sillonnaient la mer Égée, l'Archipel, l'Adriatique, la mer Noire, la Baltique. Les *Moraves,* après la mort de Charlemagne, fondèrent un vaste empire, contre lequel lutta Louis le Germanique.

Dès le VII[e] siècle, les Slaves avaient reçu des missionnaires chrétiens. Deux prêtres grecs, les *saints Cyrille* et *Méthode,* furent leurs apôtres (862-885).

40. Conséquences des invasions. — Ces invasions avaient amoncelé des ruines dans toute l'Europe. Elles avaient eu pour conséquence un retour à la barbarie. Elles avaient contribué aussi à affaiblir le pouvoir royal et hâté les progrès de la *feodalité* en fortifiant le pouvoir des seigneurs.

En France, la *maison des ducs de France* ne cessait de

s'élever. *Louis IV d'Outremer* (936-954) passa son règne à essayer de se soustraire à la domination du duc des Francs, *Hugues le Grand*, fils de ce Robert, frère d'Eudes, qui avait disputé la couronne à Charles le Simple. **Lothaire** (954-986) entra en lutte avec Otton de Germanie. Son fils **Louis V** (986-987) fut le dernier roi de la race carolingienne. **Hugues Capet**, fils de Hugues le Grand, allait enfin faire monter la *maison de France* sur le trône et fonder la **dynastie capétienne.**

RÉSUMÉ

32. Louis le Débonnaire (814-840). — Louis le Débonnaire, fils et seul successeur de Charlemagne, en remaniant plusieurs fois le partage qu'il avait fait de son empire mécontenta ses fils, qui, à plusieurs reprises, se révoltèrent contre lui.

33. Partage de l'empire Traité de Verdun (843) — Aussitôt après la mort de Louis le Débonnaire, la discorde éclata entre ses fils. Lothaire fut vaincu à *Fontanet* par Louis et Charles réunis, et le **traité de Verdun** démembra l'empire en trois royaumes

34. La France depuis 843 — Charles le Chauve eut la France; il essaya de donner de l'homogénéité à son royaume en achevant la conquête du midi de la Gaule; mais il échoua en Bretagne La puissance croissante des seigneurs et l'hérédité des offices préparent l'avènement du régime féodal

35. Nouvelles invasions. les Northmans. — Le règne de Charles le Chauve fut troublé par des invasions Un troisième ban de barbares avait assailli l'Empire : les Northmans, les Sarrasins, les Slaves et les Hongrois Les Northmans ravagèrent tous les rivages de l'Europe Ils s'établirent en Russie en Islande, en Angleterre.

36. Les Northmans et la France — En France, Charles le Chauve et Charles le Gros achetèrent la retraite des Northmans à prix d'or. La lâcheté de Charles le Gros le fit déposer, et l'Empire de Charlemagne fut irrévocablement démembré. Le premier roi capétien, Eudes, monta sur le trône de France. Son rival, Charles le Simple, mit, en 912, fin aux invasions des Northmans, en cédant à leur chef Rollon le pays de Basse-Seine La Scandinavie finit par se convertir, ce qui rendit de ce côté la paix à la chrétienté

37. Les Sarrasins — En même temps que les Northmans ravageaient les côtes de l'Océan, les Sarrasins infestaient les côtes méridionales de l'Europe.

38. Les Hongrois. — Les féroces Hongrois, ou Madgyars, de race tatare, succédèrent aux Northmans et aux Sarrasins et ravagèrent l'Allemagne. Vaincus par les rois de Germanie, ils furent convertis au christianisme sous Geiza.

39. Les Slaves. — Un peuple slave, les Moraves, s'était établi dès le IIIe siècle dans le bassin du Danube et de l'Elbe, fondant ainsi un vaste empire. Dès le VIIe siècle, les Slaves avaient reçu des missionnaires chrétiens; mais leurs vrais apôtres furent saint Cyrille et saint Méthode (IXe siècle).

40. Conséquences des invasions. — L'Europe, ruinée par les invasions, était retombée dans la barbarie. La puissance des seigneurs s'était accrue à mesure que s'affaiblissait le pouvoir royal, et hâtait le progrès de la féodalité. La puissante maison des ducs de France allait, en France, remplacer la dynastie carolingienne.

QUESTIONNAIRE

32. Combien d'années dura l'empire de Charlemagne? — Quelle fut la cause des révoltes des fils de Louis le Débonnaire? — 33. Où se fit le partage de l'empire? — 34. Quelle part reçut Charles le Chauve? — 35. D'où venaient les nouvelles invasions? — Quels ravages commirent les Northmans? — 36. Les rois de France ne combattirent-ils pas les Northmans? — Comment Charles le Simple mit-il fin à leurs incursions? — 37. Où les Sarrasins s'établirent-ils? — 38. A quelle race appartenaient les Hongrois? — Quand la Hongrie se convertit-elle? — 39. Les Romains n'avaient-ils pas combattu les Slaves? — 40. Quelle maison s'élevait en France?

CHAPITRE LIV

FÉODALITÉ[1]

41. Système féodal. — Dans le courant du IXe siècle, il se fit dans la constitution politique et sociale de l'Europe occidentale un grand changement, d'où sortit le **régime féodal.**

Par l'usage de plus en plus fréquent de la *recommandation*, qui faisait d'un propriétaire indépendant l'*homme* ou le *vassal* d'un puissant, devenu son *seigneur*, les *alleux*, ou terres possédées en toute propriété, achevèrent de se transformer en *bénéfices* ou *fiefs*. Avec l'affaiblissement du pouvoir royal, les bénéfices devinrent héréditaires, et bientôt il en fut de même des grandes charges des officiers royaux, ducs ou comtes, auxquels était confié le gouvernement des provinces. Enfin, le peuple se pressant autour des seigneurs, des ducs, des comtes, seuls capables de les défendre contre les Barbares, Northmans, Hongrois, Sarrasins, auxquels le pays était en proie,

[1] V. *Histoire de France*. Cours complémentaire, livre III, chap. I.

ces hommes puissants, qui jouissaient déjà, en vertu d'immunités concédées par les rois eux-mêmes, des droits royaux de lever l'impôt, de battre monnaie et de rendre la justice, devinrent dans leurs domaines de vrais souverains. Ainsi s'opéra, par l'ambition des grands et plus encore par la force des choses, cette *confusion de la propriété et de la souveraineté* qui est le caractère essentiel de la féodalité, et s'établit cette hiérarchie de fiefs, indépendants, en un sens, les uns des autres, mais liés par des obligations réciproques, qu'on appelle le *système feodal*.

L'hommage simple, d'apres une pièce d'ivoire

Le vassal reçoit de son suzerain un rameau, representant symboliquement le domaine accorde en fief D'autres fois, au lieu d'une branche, c'etait une motte de terre, un fetu de paille, un gant, etc Si le vassal veut rompre le serment de fidelite qu'il a prête a son suzerain, il rejette au pied du suzerain l'objet que celui-ci lui avait remis lors de l'investiture

42. Hiérarchie féodale. — La **hiérarchie féodale** remontait depuis le plus petit seigneur jusqu'au **roi** ou à l'**empereur**, qui, seul, n'avait aucun suzerain. Les grands seigneurs, laïques ou ecclésiastiques, qui relevaient directement de la couronne, étaient les **grands vassaux**, sous les noms de *ducs*, de *comtes*, de *marquis* [1]. Ils étaient suzerains d'autres seigneurs, les *barons*, qui avaient eux-mêmes pour vassaux les *chevaliers*.

[1] Les *marquis* étaient préposes à la garde des *marches* ou frontières.

Les obligations entre vassal et suzerain étaient réciproques. Le vassal devait *fidélité* et prêtait *hommage* lige [1] ou simple à son suzerain ; il lui devait en outre l'*ost* [2], le *conseil*, la *justice*, les *aides*, et, à chaque mutation de fief, le *droit de relief*. Le suzerain devait au vassal protection, conseil et justice.

Le vassal ecclésiastique, ne pouvant porter les armes, se faisait représenter par un *avoué* ou *vidame*, c'est-à-dire *vice-seigneur*.

Le peuple se composait des *vilains* ou manants Les vilains étaient *francs* ou *serfs*. Francs, mais attachés à la glèbe, du moins au début, ils payaient le *cens* au seigneur; serfs, ils ne s'appartenaient pas, étaient taillables et corvéables à merci. Leur sort ne cessa de s'améliorer jusqu'en 1789, grâce surtout à l'influence de l'Église.

Noble ou vilain, chacun était jugé par ses pairs. Selon l'importance de leurs fiefs, les seigneurs jouissaient de la haute, de la moyenne ou de la basse justice.

Contre les invasions des barbares, les seigneurs avaient élevé sur les hauteurs des *châteaux fortifiés*, autour desquels se groupèrent les maisons des villages. Au centre se trouvait le donjon, asile suprême lorsque l'enceinte était forcée. Au jour du danger, le paysan se réfugiait dans l'enceinte, avec sa famille et ses bœufs, et concourait à la défense.

43. Conséquences du régime féodal. La féodalité en Europe. — En dépit d'excès et de violences dont les exemples ne sont que trop nombreux, le régime féodal fut, à tout prendre, un bienfait. Il répondait à une nécessité sociale du temps. Au peuple, là où les seigneurs ne furent pas des brigands, il donna la sécurité. Chez les seigneurs, il développa l'esprit d'indépendance. Entre tous les membres du corps social, il établit un lien puissant de solidarité. Mais avec lui disparut l'unité de la nation ; le pays fut morcelé en autant de territoires rivaux et presque toujours ennemis qu'il y avait de grandes ou de petites seigneuries.

[1] L'*hommage lige* liait plus étroitement le vassal que l'*hommage simple*.
[2] Ost : service militaire.

Les duchés et les comtés les plus importants étaient en **France** le *duché de France*, qui fut le domaine royal, le *comté de Flandre*, gouverné par ses forestiers, le *comté de Champagne*, le *duché de Normandie*, le *comté d'Anjou*, le *duché de Bourgogne*, le *duché d'Aquitaine*, le *comté de Toulouse* et la *marche de Provence*. A côté des seigneurs laïques étaient les seigneurs ecclésiastiques : *l'archevêque-duc de Reims*, les *évêques-ducs* de *Laon* et de *Langres*, les *évêques-comtes* de *Beauvais*, de *Noyon* et de *Châlons-sur-Marne*.

La France fut le pays où la féodalité fit les progrès les plus rapides. En Allemagne, la fermeté de Louis le Germanique et d'Arnulf retarda son développement. Mais avec Louis l'Enfant (900-911), les grands levèrent la tête. L'Allemagne leur dut d'ailleurs d'être défendue contre les Slaves, les Hongrois et les Tartares.

Les principaux seigneurs féodaux d'**Allemagne** étaient les *ducs de Saxe*, de *Franconie*, de *Souabe*, de *Bavière*, de *Lorraine;* le *comte palatin du Rhin*, les *margraves de Brandebourg*, de *Misnie* et de *Carinthie;* les *archevêques de Mayence*, de *Cologne* et de *Trèves*.

En **Italie**, le régime féodal s'implanta également. Dans le nord et le centre, les anciens duchés *lombards* de *Frioul*, de *Milan*, de *Verceil*, de *Mantoue*, de *Spolète*, le *marquisat d'Ivrée* se rendirent indépendants. Au centre, les *barons de Tusculum* luttaient contre les papes. Au sud étaient les trois duchés lombards de *Capoue*, de *Salerne* et de *Bénévent*.

RÉSUMÉ

41. Système féodal — La féodalité naquit de la confusion de la propriété et de la souveraineté. Il s'établit une hiérarchie de fiefs indépendants en un sens les uns des autres, mais liés par des obligations réciproques.

42. Hiérarchie féodale. — Au-dessous du suzerain, roi ou empereur, étaient les grands vassaux, ducs, comtes, marquis, suzerains des barons, qui avaient eux-mêmes pour vassaux les chevaliers. Le peuple se composait des vilains, soit francs, soit serfs.

43. Conséquences du régime féodal. La féodalité en Europe. — Le régime féodal développa chez les seigneurs l'esprit d'indépendance et établit entre tous les membres du corps

social un lien puissant de solidarité. Mais il détruisit l'unité de la nation et ouvrit la porte aux guerres privées. Il s'implanta surtout en France, puis en Allemagne et en Italie.

QUESTIONNAIRE

41 D'où naquit la féodalité ? — 42. De qui à qui remontait la hiérarchie féodale ? — Y avait-il des obligations entre vassal et suzerain ? — Par qui chacun était-il jugé ? — 43 Le régime féodal eut-il des conséquences heureuses ? — Dans quels pays la féodalité s'implanta-t-elle ?

CHAPITRE LV

DÉCLIN DES LETTRES ET RENAISSANCE X[e] ET XI[e] SIÈCLES L'ÉGLISE ET LA CHEVALERIE[1]

44. Retour de barbarie au IX[e] siècle. — Charlemagne avait redonné l'essor aux lettres et aux sciences ; la barbarie reprit le dessus avec les invasions du IX[e] et du X[e] siècle. Les écoles se fermèrent et l'on cessa presque partout d'étudier, en même temps que les mœurs redevenaient plus brutales et plus violentes. Il y eut pourtant un assez grand nombre de biographes et de chroniqueurs, comme *Éginhard*, le *moine de Saint-Gall*, *Nithard*, petit-fils de Charlemagne, le moine *Abbon*, le moine *Richer*, ils ont tous écrit en latin.

La corruption des mœurs avait peu à peu infecté l'Église elle même. Des abbés laïques possédaient un grand nombre de monastères et y introduisaient leurs femmes, leurs enfants, leurs soldats et leurs chiens. Les prêtres instruits étaient rares, les conciles étaient obligés de prescrire un minimum d'instruction à ceux qui aspiraient au sacerdoce.

Le mal gagna les rangs les plus élevés de la hiérarchie ecclésiastique. Des papes, oubliant la sainteté de leur minis-

1 V. *Histoire de France*, Cours complémentaire, livre III, chap. II.

tère, souillèrent la chaire de saint Pierre par leurs désordres. Le mal ne put être arrêté par l'élection de quelques pontifes dignes de ce nom, comme **Silvestre II** (999-1003). On vit un pape de dix-huit ans; un autre acheta le pontificat.

45. Réforme du clergé. Renaissance des institutions monastiques. — L'empereur d'Allemagne, *Henri III*, mit fin à ces désordres, mais s'attribua la nomination des papes. Enfin, après les efforts zélés de *Léon IX*, dont le pontificat fut attristé par le schisme de l'Église grecque, le *Concile de Latran* (1061) attribua définitivement l'élection des papes aux cardinaux. En 1073, le moine Hildebrand fut élu sous le nom de **Grégoire VII**. Il allait rendre à l'Église son indépendance et réformer le clergé.

Saint Grégoire, sous le costume d'un pape du XIIIe siècle (cathédrale de Chartres).

Le XIe siècle marque également une renaissance dans les institutions monastiques. Le monastère de *Cluny* (910) fut le foyer principal d'où l'esprit de réforme se répandit dans toute la chrétienté. L'ordre de Cluny compta, au commencement du XIIe siècle, environ deux mille monastères. C'est de Cluny que sortit Grégoire VII. En 1094, fut fondé le monastère de *Citeaux*. De son côté, la famille Bénédictine donnait naissance, en Italie, à l'ordre des *Camaldules* et à celui de *Vallombreuse*, fondés le premier par saint Romuald, le second par saint Jean Gualbert. *Saint Bruno*, à la *Chartreuse*, renouvela les austérités de la Thébaïde (1086).

Nulle époque n'offre au même degré le contraste de vices honteux, de passions brutales et de vertus héroïques pratiquées par des saints dans toutes les conditions, imitées par des légions de fidèles. *Saint Henri II*, empereur d'Allemagne, et *sainte Cunegonde*, *saint Étienne*, roi de Hongrie, *saint Édouard*, roi d'Angleterre, *saint Casimir*, roi de Pologne, vécurent dans la première moitié du XIe siècle. Partout la foi était vive et

agissante. Les fondations charitables se multipliaient. La terre se couvrait, dit un contemporain, d'un blanc manteau d'églises.

46. Nouvelles conversions de peuples barbares. — Pendant cette période, la foi chrétienne fit de nouvelles conquêtes. Charlemagne, en soumettant les *Saxons* à son empire, eut surtout à cœur de les convertir au christianisme ; les prédications et la sainteté des missionnaires qui accompagnaient ses armées y servirent mieux que les violences et la cruauté dont il usa trop souvent pour mieux vaincre leur résistance opiniâtre. Au IXe siècle, les *Danois* embrassèrent à leur tour la religion chrétienne ; les *Norwégiens* et les *Suédois* imitèrent leur exemple aux siècles suivants. L'*Islande* renonça au paganisme en l'an mil, à l'instigation d'un des principaux chefs du peuple, le prêtre païen *Thorgeir*. Les Bénédictins et les chanoines de Saint-Augustin y fondèrent de nombreux couvents, et, durant le XIIe et le XIIIe siècle, elle fut le principal foyer de culture dans le nord de l'Europe. Le *Groenland*, découvert en 982 par l'Islandais Eric le Rouge, fut évangélisé par des colons islandais et normands. De là le christianisme fut porté jusqu'en *Amérique*. Deux missionnaires grecs, *saint Cyrille* et *saint Méthode*, furent, comme on l'a vu, les apôtres des *Slaves de Moravie* (863). Ils inventèrent ou renouvelèrent le vieil alphabet slavon, traduisirent une partie de la Bible et devinrent ainsi les fondateurs de la littérature slave. Méthode, nommé par le pape archevêque de Moravie et de Poméranie, obtint la faculté d'employer la langue slave dans la célébration de l'office divin. Sous *Boleslas le Pieux* (967-999), la *Bohême* embrassa aussi le christianisme. Vers la même époque, la *Pologne* étant tombée sous la domination allemande, l'Evangile y fut porté de Moravie ; dès le commencement du XIe siècle elle était chrétienne. La *Hongrie*, conquise par les Madgyars vers 889, fut évangélisée, au temps de l'empereur Otton II, par des missionnaires allemands, et devint un royaume chrétien sous *saint Etienne* (997-1038) ; mais le christianisme n'y triompha définitivement du paganisme qu'après de sanglantes épreuves.

Enfin la *Russie*, encore païenne cent ans après Rurik (862), son fondateur, entra dans la chrétienté par le baptême de la reine *Olga (sainte Hélène)* et de son petit-fils *Wladimir* (988); mais ce fut pour être presque aussitôt entraînée dans le schisme de l'Église grecque.

47. Schisme de l'Église grecque. — Depuis longtemps il y avait entre l'Église d'Orient et l'Église d'Occident des ferments de division. Les Grecs, plus lettrés, méprisaient les Latins, qu'ils considéraient comme des barbares. Les empereurs byzantins, habitués à régner en maîtres absolus, et les patriarches de Constantinople, toujours ambitieux, supportaient avec impatience la suprématie du Saint-Siège. Cependant l'unité se maintint jusqu'au IXe siècle. L'hérésie des *iconoclastes*, ou briseurs d'images, donna occasion, au *Concile œcuménique de Nicée*, où elle fut condamnée, de l'affirmer une dernière fois. Le schisme commença en 857, sous l'empereur *Michel III l'Ivrogne*. L'ambitieux **Photius**, célèbre par son savoir, se fit élire à la place du patriarche légitime Ignace. Condamné par le pape Nicolas Ier, il répondit par un manifeste violent contre l'Église latine, à laquelle il reprochait, parmi quantité de griefs d'une incroyable futilité, d'avoir altéré la foi en faisant procéder le Saint-Esprit du Fils aussi bien que du Père, et nia la primauté du Saint-Siège, qu'il avait naguère reconnue. Après des alternatives de réunion et de scission, causées par les révolutions de palais, si fréquentes à Byzance, le patriarche *Michel Cérulaire*, excommunié par les légats du pape pour ses entreprises contre l'Église latine, consomma le schisme en 1054.

48. L'Église et la Chevalerie. — Les *guerres privées* causaient aux peuples des maux intolérables. L'Église, pour modérer ces violences, imposa aux seigneurs la *Paix de Dieu*, puis, en 1041, la *Trêve de Dieu*, sous peine d'excommunication. Elle créa, de plus, une institution nouvelle, la **Chevalerie**, pour adoucir l'âpreté des mœurs et procurer aux faibles la protection des forts. La chevalerie naquit de la transformation d'une coutume germanique, la *remise des armes*. Le chevalier devint le soldat de l'Église, le défenseur

de Dieu, du pauvre et du faible. Le jeune noble ne pouvait être armé chevalier qu'à vingt et un ans, après avoir servi comme page de sept à quatorze ans et comme écuyer de quatorze à vingt et un. La chevalerie adoucit les mœurs, établit l'égalité entre tous ses membres, quelle que fût leur fortune, développa le sentiment de l'honneur, l'habitude de la courtoisie, l'horreur du mensonge, le respect de la faiblesse.

49. Renaissance intellectuelle du XI^e siècle. — Une renaissance intellectuelle suivit la réforme du clergé et des monastères. L'abbaye du *Bec*, en Normandie, dut son éclat aux Lombards *Lanfranc* et *saint Anselme*, qui vinrent s'y établir. **Saint Anselme**, le père de la scolastique (la théologie et la philosophie du moyen âge) se place à côté des anciens Pères de l'Église. Sa théologie est plus scientifique que celle des docteurs du IX^e et du X^e siècle, Scot Érigène, Gerbert. *Hugues de Saint-Victor*, *Pierre Lombard*, « le maître des sentences », et surtout **Pierre Abélard** ne doivent pas être oubliés. Esprit supérieurement doué, Abélard se laissa malheureusement entraîner dans de graves erreurs. **Saint Bernard**, un des maîtres de la théologie mystique, le combattit et le fit condamner au concile de Sens.

Saint Bernard.

Les langues modernes se formaient peu à peu. De la langue latine sortaient les langues **romanes**, le *français*, ou *langue d'oïl*, le *provençal*, ou *langue d'oc*, l'*italien*, l'*espagnol*. Le premier monument que l'on connaisse de la langue française est le *Serment de Strasbourg*. La langue d'oc eut un développement plus rapide ; elle fut illustrée par les *troubadours*. La langue d'oïl, illustrée par les *trouvères*, a produit les *chansons de geste*, épopées qui célébraient les hauts faits des anciens preux. La plus belle est la *Chanson de Roland*. D'autres chantaient les exploits de Charlemagne et de ses paladins, de

Renaud de Montauban, d'Ogier le Danois. Les romans héroïques célébrèrent le roi Arthur et ses compagnons de la Table ronde. Vinrent ensuite des allégories, des contes et des fabliaux.

L'Allemagne, quoiqu'elle eût une poésie nationale, dont les héros étaient *Odin*, *Brunehilde*, *Siegfried*, le tueur du dragon, *Attila*, *Théodoric*, les conquérants, imitait les *canzones* ou poésies légères des troubadours provençaux, et parfois même les chansons de geste des trouvères français. L'Espagne chantait les exploits du *Cid* contre les Sarrasins.

On a vu que l'art était né dans l'Église. Longtemps les églises chrétiennes continuèrent à être des *basiliques*, à toit plat supporté par des colonnes, comme les anciens tribunaux et les anciennes halles à Rome. Peu à peu une nouvelle architecture naquit. Au toit plat succéda la voûte en pierre, aux colonnes les piliers massifs. Né en Lombardie, ce style, que l'on désigne sous le nom de *roman*, fut importé en France au commencement du XI[e] siècle. Il est caractérisé par le *plein cintre*, ou arc arrondi. L'église a la figure d'une croix latine. S'il ne reste presque rien de l'architecture mérovingienne et carolingienne, de nombreuses églises représentent l'architecture romane en Allemagne et en France, particulièrement en Auvergne à Paris, en Normandie, entre autres les *cathédrales* de *Spire*, de *Worms*, de *Mayence*, *Saint-Germain-des-Prés de Paris*, *Saint-Sernin de Toulouse*, *Saint-Étienne de Nevers*, *Notre-Dame-du-Port de Clermont*.

Trouvères et troubabours, d'après un manuscrit de la Bibliothèque nationale.

L'un tient un violon, les autres des bandes de parchemin sur lesquelles sont écrits les poemes qu'ils chantent.

Les sculpteurs, encore malhabiles, ont pourtant transformé le chapiteau des colonnes, qu'ils fouillent pour en faire

jaillir tantôt des amas de feuillages et de branches, tantôt des animaux fantastiques.

La peinture est stationnaire.

En musique, au plain-chant de saint Grégoire se joint peu à peu le *déchant* ou *chant à parties*. L'orgue est introduit par les Arabes. Au XI^{e} siècle, un moine italien, *Gui d'Arezzo*, va inventer la notation musicale.

RÉSUMÉ

44. Retour de barbarie au IX^{e} siècle. — Malgré l'essor redonné par Charlemagne à la civilisation, la barbarie reprit le dessus avec les invasions du IX^{e} siècle et du X^{e} siècle La corruption des mœurs infecta peu à peu l'Eglise elle-même.

45. Réforme du clergé. Renaissance des institutions monastiques. — Après les efforts de l'empereur d'Allemagne Henri III et du pape Léon IX pour mettre fin aux désordres qui affligeaient l'Eglise, Grégoire VII, élu en 1073, lui rendit son indépendance et réforma le clergé. Le XI^{e} siècle marque également une renaissance dans les institutions monastiques (Cluny, Cîteaux, la Chartreuse, etc).

46. Nouvelles conversions de peuples barbares — Après les Saxons, convertis par les missionnaires qui accompagnaient les armées de Charlemagne, les Danois, les Norwégiens, les Suédois, les Islandais embrassèrent la foi chrétienne. Le christianisme fut prêché au Groenland, en Moravie, en Bohême, en Pologne, en Hongrie, en Russie.

47. Schisme de l'Eglise grecque. — Les anciens dissentiments qui existaient entre Grecs et Latins aboutirent à un schisme, qui commença avec Photius en 857 et se consomma en 1054 avec Michel Cérulaire.

48. L'Eglise et la Chevalerie. — Pour modérer leur violence l'Eglise imposa aux seigneurs la paix, puis la trêve de Dieu. Elle créa, de plus, la Chevalerie, pour adoucir l'âpreté des mœurs et procurer aux faibles la protection des forts.

49. Renaissance intellectuelle du XI^{e} siècle — Une renaissance intellectuelle suivit la réforme du clergé et des monastères (saint Anselme, Hugues de Saint-Victor, Pierre Lombard, Pierre Abélard, saint Bernard). Les langues modernes se formaient peu à peu (chansons de geste, trouvèr s, troubadours). L'art, né dans l'Eglise, se développait. Le style roman, caractérisé par le plein cintre, a laissé de nombreux monuments. La peinture reste stationnaire. En musique, le déchant succède au plain-chant, l'orgue est introduit par les Arabes

L'Allemagne du IX^e au XIII^e siècle

QUESTIONNAIRE

44. Qui avait redonné l'essor aux lettres et aux sciences — Quels progrès fit la corruption des mœurs ? — 45. Qui allait rendre l'indépendance à l'Eglise ? — Quel fut le foyer principal de la réforme monastique ? — 46 N'y eut-il pas de nouvelles conversions de peuples barbares ? — 47. Qui prepara le schisme de l'Eglise grecque ? — 48. Quelles institutions crea l'Eglise pour mettre fin aux guerres privées ? — D'où naquit la chevalerie ? — 49 Quels furent les premiers scolastiques ? — Quels monuments ont laissés de leurs premiers temps les langues modernes ? — Qu'est-ce que le style roman ?

CHAPITRE LVI

L'ALLEMAGNE DU IXe AU XIIIe SIÈCLE

50. Arnulf, Louis l'enfant et Conrad Ier (887-919). — De tous les rois entre lesquels fut partagé l'empire après la déposition de Charles le Gros (887), le roi de Germanie, **Arnulf**, était le plus puissant. Il fit reconnaître sa suzeraineté du roi de France Eudes, des rois de la Bourgogne cisjurane et de la Bourgogne transjurane, du roi d'Italie, et donna la Lorraine à son fils. Il infligea aux *Northmans* une sanglante défaite, qui les éloigna pour jamais des côtes de la Germanie. Contre les *Moraves*, dont la puissance le menaçait à l'est, il appela les *Hongrois*. Ces alliés redoutables ne détruisirent l'empire slave de la Grande Moravie que pour devenir eux-mêmes la terreur de l'Europe. Appelé en Italie, Arnulf passa trois fois les Alpes, prit Rome d'assaut et reçut la couronne impériale ; mais, abandonné des siens, il

L'Empereur Henri II le Saint.

De la main droite, l'empereur tient un sceptre surmonté de l'aigle, de la main gauche, le globe impérial — A droite de l'empereur des dignitaires de l'Eglise ; à sa gauche des personnages de la cour.

se fraya avec peine un chemin à travers la Lombardie soulevée, et rentra en Allemagne pour y mourir presque aussitôt (899).

Les onze ans de règne de son fils **Louis l'Enfant** (899-911) suffirent pour ruiner le pouvoir royal. Quatre grands duchés se partageaient l'Allemagne, à savoir la *Saxe*, la *Bavière*, la *Souabe* et la *Franconie;* ces duchés se divisaient eux-mêmes en comtés, appelés marches [1] sur les frontières. Ducs, comtes, margraves, tous cessèrent d'être de simples officiers royaux, pour devenir de véritables souverains.

Le successeur de Louis l'Enfant, **Conrad I^er**, fit l'expérience de sa faiblesse dans sa lutte avec le duc *Henri de Saxe*, qui le battit à *Mersebourg* Avant de mourir, ne songeant qu'au bien de l'empire, il eut la magnanimité de désigner son vainqueur pour lui succéder (919).

51. Maison de Saxe (919-1024). — Avec **Henri de Saxe,** surnommé l'**Oiseleur** (919-936), commence la dynastie saxonne (919-1024). Il ne tenta point la tâche impossible de faire rentrer les ducs dans leur ancienne dépendance, mais il exerça avec fermeté ses droits de suzerain Il se ménagea l'appui du clergé en augmentant la puissance des évêchés et des abbayes, celui de la bourgeoisie en fondant des villes et en interdisant de traiter aucun de leurs habitants comme serf.

Les nouvelles marches de Sleswig, de Brandebourg et de Misnie fortifièrent le royaume, au nord contre les Danois, au nord-est et à l'est contre les Slaves. Le rétablissement de l'*Heerbann*, qui obligeait tous les hommes valides au service militaire depuis l'âge de treize ans, mit à la disposition du roi une nombreuse armée, dont la neuvième partie dut tenir garnison dans les *bourgs*, fortifiés et approvisionnés. Dès qu'il se sentit assez fort, Henri marcha contre les Hongrois et remporta sur eux l'éclatante victoire de *Mersebourg* (933). Il mourut l'année suivante, après avoir fait élire pour lui succéder son fils Otton.

Otton I^er le Grand (936-976) eut à défendre sa couronne pendant cinq ans contre son frère, soutenu par les ducs de Franconie, de Bavière et de Lorraine. Vainqueur, il réussit à

1 Les *marches* étaient administrées par les *margraves*, c'est-à-dire « comtes des marches ».

mettre tous les duchés dans sa main en les donnant à des princes de sa maison ou à ses partisans. Les immunités qu'il accorda aux évêchés et aux abbayes créèrent une féodalité ecclésiastique destinée à servir de contrepoids à la féodalité laïque ; mais il eut soin de se réserver le droit de nommer à ces fiefs qui il lui plaisait. Puissant au dedans, il se fit au dehors l'arbitre des princes qui se disputaient l'héritage de Charlemagne, qui semblait revivre en sa personne. Les Hongrois continuaient leurs ravages : par la victoire d'*Augsbourg*, près du Lech, il mit fin à leurs invasions (955). Non content de battre les Slaves et les Danois, il fonda parmi eux des évêchés pour les conquérir au christianisme.

En Italie, les princes bourguignons disputaient depuis cinquante ans la couronne aux princes nationaux. La belle et vertueuse *Adélaïde de Bourgogne*, veuve du roi Lothaire, dont le meurtrier voulait la forcer à épouser son fils, invoqua l'appui d'Otton. Il passa les Alpes, épousa Adélaïde, et se fit couronner à Milan roi des Lombards. Appelé une seconde fois contre Bérenger par le pape, par les évêques de Lombardie et même par quelques comtes, il poussa jusqu'à Rome, où il entra solennellement le 31 janvier 962 et reçut la couronne impériale. Il confirma les donations de Charlemagne ; mais, en revanche, il exigea des Romains le serment de ne plus élire de pape sans son aveu. Ainsi fut fondé le *Saint-Empire romain de la nation germanique*. Dès lors les rois de Germanie, après leur élection, ceignirent trois couronnes, la couronne d'argent à Aix-la Chapelle, celle de fer à Monza, près de Milan, et la couronne d'or à Rome. Ils ne portaient le titre d'empereur qu'une fois sacrés et couronnés à Rome par le pape. L'union de la Germanie et de l'Italie sous un même sceptre devait être funeste à l'une et à l'autre. Elle fut une cause d'affaiblissement pour la royauté germanique, obligée de dépenser ses forces et ses ressources hors du royaume, et elle soumit l'Italie à la domination presque toujours dure et cruelle de l'étranger, sans lui rendre la paix. Cinq fois les révoltes des Romains, ou les luttes acharnées des factions rivales qui se disputaient la tiare, rappelèrent l'empereur à Rome.

Il ne réussit à y maintenir son autorité que par la terreur.

Son fils **Otton II** (973-983) dut employer la première moitié de son règne à réduire son cousin, le duc de Bavière, allié aux ducs de Bohême et de Pologne, et à repousser les invasions des Slaves et des Danois. En 978, le roi de France, Lothaire, ayant tenté de reprendre la Lorraine, il ravagea la Champagne, poussa jusqu'à Paris et fit chanter l'*Alleluia* à ses troupes sur les hauteurs de Montmartre. Moins heureux en Italie, il se fit battre par les Sarrasins, alliés des Grecs, contre lesquels il revendiquait les provinces grecques, du chef de sa femme Théophanie, fille de l'empereur d'Orient.

Pendant la minorité d'**Otton III** (983-1002) la *féodalité* acheva de se constituer et couvrit l'Allemagne de ses châteaux. Les évêques et les abbés se firent payer leur appui de donations, d'immunités et de droits régaliens, qui les rendirent aussi puissants que les princes laïques. Devenu majeur, Otton III passa la plus grande partie de son règne en Italie. Il rêvait la restauration de l'empire romain. Une de ses dix couronnes devait porter cette légende : « Rome, tête du monde, tient les rênes du gouvernement du globe. » Il rendit du moins à l'Église le service de lui donner un grand pape, le célèbre et savant *Gerbert*, son précepteur, qui prit le nom de *Silvestre II*. D'accord avec lui, Silvestre conféra au chef des Hongrois, *Étienne*, fils et successeur de *Geiza*, le titre de roi.

Le successeur d'Otton III, **Henri II de Bavière** (1002-1024), qui a mérité par ses vertus d'être mis au nombre des saints, s'acquitta de ses devoirs de roi avec autant de fermeté que de sagesse. Il eut, au dehors, à soutenir une longue guerre contre le redoutable *Boleslas de Pologne*, au dedans à réprimer plusieurs tentatives de rébellion. Il s'appliqua à mettre un terme aux guerres privées et aux brigandages des seigneurs, allant de province en province et proclamant partout la paix locale. Il s'entourait volontiers des conseils des évêques et des abbés, mais il ne leur permit pas d'empiéter sur les droits de la couronne. En Italie, il enleva l'Apulie aux Grecs, avec l'aide des Normands; mais Rome continua d'être déchirée par les factions et la chaire de saint Pierre d'être déshonorée par des papes indignes.

52. Maison salique (1024-1125). **Lutte du Sacerdoce et de l'Empire.** — En 1024, la **maison de Franconie** ou maison **Salique** succéda à celle de Saxe pour un siècle (1024-1125). C'est sous cette maison qu'allait éclater la **lutte du Sacerdoce et de l'Empire.**

Henri III (1039-1056), fils et successeur de *Conrad le Salique*, après avoir pacifié l'Allemagne, entreprit la réforme de l'Eglise et de la papauté, que tyrannisaient les comtes de Tusculum. En retour, il se fit accorder la première voix dans l'élection des papes. Ses choix furent heureux. *Clement II*, *Damase II*, *Léon IX*, *Victor II*, furent remarquables par leurs vertus. Mais la papauté était devenue vassale de l'empire. Grégoire VII allait lui rendre son indépendance.

Le Toscan *Hildebrand*, moine de Cluny, avait accompagné Léon IX à Rome, et, depuis ce moment, il avait été l'inspirateur de la politique pontificale. En 1061, au concile de Latran, il fit décider que désormais l'élection des papes serait réservée aux cardinaux. En 1073, il monta lui-même sur la chaire de saint Pierre sous le nom de **Grégoire VII**. Aussitôt il prit des mesures énergiques pour réprimer la simonie[1] et réformer les mœurs du clergé. Le concile de 1074 frappa d'anathème tous ceux qui, à l'avenir, vendraient ou achèteraient des fonctions ecclésiastiques. Il prescrivit de n'ordonner prêtres que ceux qui prendraient l'engagement d'observer le célibat, et enjoignit aux prêtres mariés de renvoyer leurs femmes ou de renoncer à leurs fonctions[2]. Mais la principale cause du mal était le droit attribué aux princes de conférer les dignités ecclésiastiques à titre de bénéfices. Grégoire défendit, sous peine d'excommunication, aux ecclésiastiques de recevoir l'investiture des mains d'un laïque et aux laïques de donner l'investiture à un ecclésiastique. L'*investiture* était la cérémonie par laquelle le suzerain transmettait un fief à son vassal. Au vassal laïque il donnait l'épée et le sceptre, au vassal ecclésiastique

[1] **Simonie :** Trafic des choses saintes.

[2] Sur la loi du célibat ecclésiastique, soit dans l'Eglise latine, soit dans l'Eglise orientale, voir le chapitre LI, page 312. A plusieurs reprises, mais en vain, le papes et les conciles avaient rappelé à l'observation de cette loi les prêtres et les évêques prévaricateurs.

d'anneau et la crosse. Grégoire jugea avec raison que l'Église ne pouvait être la vassale de l'État (1075).

En France, il fut obéi, parce que les prélats n'y faisaient, suivant la coutume, que prêter serment de fidélité entre les mains du roi En Allemagne régnait **Henri IV** (1056-1106). Ce prince, brillamment doué, mais corrompu, vivait du trafic des biens ecclésiastiques. Réprimandé par le pape, il accueillit avec mépris les remontrances de celui qu'il appelait « Hildebrand,

L'empereur d'Allemagne, Henri IV, a Canossa

le faux moine ». Il le fit déposer par un synode où siégeaient beaucoup de simoniaques et d'évêques mariés. Ainsi commença la **Querelle des Investitures.** Grégoire avait employé d'abord la douceur. Forcé de **sévir,** il excommunia Henri, le déposa et délia ses sujets du serment de fidélité.

Henri vint alors en suppliant trouver Grégoire dans les domaines de la *grande-comtesse Mathilde de Toscane,* où il s'était retiré. Il passa trois jours pieds nus, en habit de pénitent, sur la neige, dans l'enceinte extérieure du château de *Canossa* (1077). Il fut absous; mais il n'avait pas encore quitté l'Italie que déjà il foulait aux pieds ses engagements.

Les princes allemands, qu'il s'était aliénés par ses fautes, lui opposèrent *Rodolphe de Souabe*. La guerre éclata. Grégoire excommunia de nouveau Henri et le déposa définitivement. Henri fit élire un antipape, et le pape dut chercher un asile au milieu des Normands de l'Italie méridionale. Il mourut, en 1085, à Salerne, en disant : « J'ai aimé la justice et haï l'iniquité ; voilà pourquoi je meurs en exil. »

Ses successeurs continuèrent la lutte avec la même fermeté. Il leur fallut combattre, avec Henri IV d'Allemagne, Guillaume II d'Angleterre, fils du Conquérant, prince simoniaque et spoliateur, qui, par ses persécutions, força l'illustre archevêque de Cantorbéry, saint Anselme, à chercher un asile à Rome. Le fils de Guillaume II céda enfin ; mais l'empereur résista jusqu'au bout. Il mourut misérablement en 1106, après avoir vu ses fils se révolter contre lui.

Henri V (1106-1125), son fils, avait affecté d'être soumis à l'Église tant qu'il avait eu besoin d'elle pour obtenir la couronne ; devenu roi, il leva le masque et se montra intraitable. Cependant il conclut, en 1111, avec Pascal II, la *convention de Sutri*, par laquelle il renonçait au droit d'investiture, à condition que les évêques restitueraient tous les fiefs ecclésiastiques accordés par la couronne. Cette convention était inexécutable. La querelle reprit, envenimée par la question de la succession de la grande-comtesse Mathilde, qui avait légué tous ses biens au Saint-Siège. Elle se prolongea jusqu'en 1122, où le *Concordat de Worms*, conclu entre le pape Calixte II et Henri V, décida que les empereurs ne donneraient plus l'investiture aux ecclésiastiques que par le sceptre. Un concile œcuménique, le premier tenu en Occident, fut convoqué au palais de *Latran* pour l'année 1123. Il approuva solennellement le concordat de Worms.

53. Rivalité des Welfs et des Hohenstaufen. — A la mort d'Henri V, dernier empereur de la maison de Franconie, éclata la rivalité des deux familles les plus puissantes qu'il y eût en Allemagne au commencement du XII^{e} siècle, celle des **Welfs** (d'où est venu le nom de *Guelfes*) et celle des **Hohenstaufen** ou **Weiblingen** (d'où est venu le nom de *Gibe-*

lins). Les Welfs avaient la Carinthie et la Bavière, et ils étaient alliés, en Italie, à la maison d'Este, d'où sortit leur branche cadette. Les Weiblingen étaient ducs de Souabe depuis Henri IV, et ils venaient d'hériter, par l'extinction de la maison franconienne, de la Franconie et de tous les biens patrimoniaux de l'empereur. Quand la lutte commença, on donna le nom de *Guelfes* et de *Gibelins*, non seulement aux membres des deux maisons rivales, mais encore à leurs partisans. La maison de Bavière ayant fait alliance avec le Saint-Siège, les Guelfes furent, dans la suite, les défenseurs de la papauté, et les Gibelins ses ennemis. Enfin on appela Guelfes, en Italie, les champions de la démocratie, Gibelins, ceux de l'aristocratie.

Pour donner un chef à l'empire, les quarante électeurs qui représentaient l'assemblée du haut clergé et de la noblesse réunie à Mayence, redoutant également la puissance des Welfs et des Weiblingen, choisirent un prince qui ne faisait ombrage à personne, Lothaire, duc de Saxe. **Lothaire II**, obligé de combattre les Weiblingen, s'appuya sur le chef des Welfs, *Henri le Superbe*, auquel il donna, avec la main de sa fille, le duché de Saxe et la Toscane. La puissance des Welfs en fut démesurément accrue. Aussi, à la mort de Lothaire II (1137), les princes du Rhin, sans attendre la réunion légale de la diète électorale à Mayence, se hâtèrent-ils d'élire **Conrad de Hohenstaufen**. Les Weiblingen avaient le dessus.

La guerre civile éclata ; elle dura huit ans. Les Welfs perdirent la Bavière, malgré l'appui que leur donna, en Italie, le roi normand Roger II de Sicile ; mais ils gardèrent la Saxe. Conrad II mourut en 1152, au retour de la II^e croisade, qu'il avait faite avec le roi de France Louis VII. Il avait épousé une fille de l'empereur d'Orient, et c'est depuis lors que l'aigle à double tête figure dans les armes de l'empire germanique. Son neveu Frédéric I^{er} Barberousse lui succéda.

54. Frédéric I^{er} Barberousse et Alexandre III. — Frédéric I^{er} Barberousse se regardait comme l'héritier de la puissance de Charlemagne. En Italie et à Rome même, comme

en Germanie, il entendait maintenir tous les droits, toutes les prérogatives attachées à la dignité impériale. « Je ne porterais, disait-il, qu'un vain titre, moi que Dieu a fait empereur des Romains, si je me laissais enlever la souveraineté de la ville de Rome. »

Issu de la famille des Hohenstaufen par son père et de celle des Welfs par sa mère, il avait été élu à l'unanimité. Il commença par pacifier l'Allemagne en rendant le duché de Bavière à Henri le Lion, fils d'Henri le Superbe. Il descendit ensuite en Italie, pour y faire reconnaître sa souveraineté et y recevoir la couronne impériale (1154-1155). Il y était appelé par plusieurs villes lombardes contre les Milanais, qui les opprimaient, par le prince de Capoue contre Roger de Sicile, qui l'avait dépouillé, par le pape *Adrien IV* contre le tribun *Arnauld de Brescia*, qui lui disputait la ville de Rome, érigée depuis quinze ans en république.

Barberousse, après avoir obligé ses vassaux à venir tous à *Roncaglia*, près de Plaisance, veiller, selon l'usage, devant la tente impériale, réduisit les unes après les autres les villes alliées de Milan. A Rome, il s'empara d'Arnauld de Brescia et le livra au préfet de la ville, qui, après l'avoir fait pendre, fit brûler son cadavre. Quand le pape vint le trouver, il refusa de lui tenir l'étrier, selon la coutume Les Romains demandaient la confirmation de leurs privilèges : « Charlemagne, leur répondit-il, vous a conquis par les armes ; ce n'est pas aux vaincus à faire la loi aux vainqueurs. » Irrités de cette réponse, ils lui fermèrent les portes de la ville, et il ne put être couronné que dans la cité Léonine [1]. Il se vit forcé de retourner en Allemagne sans avoir eu raison de leur rébellion.

Un incident fit voir presque aussitôt combien l'accord entre le pape et l'empereur était précaire. Le *cardinal Roland* avait apporté à Frédéric une lettre d'Adrien, dont un mot, mal interprété, souleva une vive discussion. « De qui l'empereur tient-il sa dignité, sinon du pape ? » dit le cardinal. Le comte palatin, Otton de Wittelsbach, s'élança sur lui l'épée

1 Partie de Rome située sur la rive droite du Tibre.

à la main. Sans la modération d'Adrien, la querelle du Sacerdoce et de l'Empire était rallumée.

En réalité Barberousse prétendait être maître absolu dans l'Église comme dans l'État. On le vit bien, lorsqu'après avoir soumis les Milanais révoltés et s'être fait couronner roi des Lombards à Monza, il se fit attribuer par ses jurisconsultes, à la *diète de Roncaglia* (1158), le pouvoir absolu des Césars.

Ni le pape, ni les villes lombardes ne pouvaient accepter ces prétentions. Adrien étant mort l'année suivante, le cardinal Roland, encore plus ferme que lui, devint pape sous le nom d'*Alexandre III*. Voltaire a dit de lui : « L'homme peut-être qui, dans les temps grossiers qu'on nomme le moyen âge, mérita le plus du genre humain, fut le pape Alexandre III. Ce fut lui qui, dans un concile, au XII^e siècle, abolit autant qu'il le put la servitude. C'est ce même pape qui triompha dans Venise, par sa sagesse, de la violence de l'empereur Frédéric Barberousse, et qui força Henri II, roi d'Angleterre, de demander pardon à Dieu et aux hommes du meurtre de Thomas Becket. Il ressuscita les droits des peuples et réprima le crime dans les rois. Si les hommes sont rentrés dans leurs droits, c'est principalement au pape Alexandre III qu'ils en sont redevables ; c'est à lui que tant de villes doivent leur splendeur. » Frédéric se déclara pour un antipape élu sous le nom de Victor IV, et Alexandre III dut s'enfuir en France, tandis que Milan, qui avait reçu à coups de pierres les podestats impériaux, était rasée et que le sel était semé sur ses ruines. Mais bientôt la fortune changea. Une *ligue des villes de la haute Italie* triompha de Barberousse, qui fut forcé de traiter à Venise avec le Pape et à Constance avec les villes lombardes. L'empire était pour la seconde fois vaincu par la papauté, et les privilèges des communes de la Lombardie, de la marche d'Ancône et de la Romagne étaient solennellement reconnus.

Frédéric se vengea sur Henri le Lion, qui avait refusé de marcher avec lui. Il le dépouilla presque complètement de ses biens. Le démembrement du duché de Saxe contribua à morceler l'Allemagne en un grand nombre de petites principautés et de villes libres. Un changement se faisait en même

temps dans la constitution de l'empire. Auparavant les duchés et les comtés appartenaient à la couronne et étaient administrés par les ducs et les comtes. A partir de Frédéric, les princes s'attribuèrent la propriété entière de leurs principautés. Désormais l'Allemagne était comme une *confédération* dont l'empereur était le chef.

Frédéric Barberousse mourut en 1190, à la troisième croisade. Ses peuples l'attendirent longtemps. On racontait qu'il était endormi dans une caverne, la tête sur une table de pierre, dont sa barbe faisait sept fois le tour.

Son fils **Henri VI** (1190-1197), despote perfide et cruel, mourut à la fleur de l'âge, après avoir conquis le royaume des Deux-Siciles et soumis à sa domination une grande partie de l'Italie. Il ne laissait pour héritier qu'un enfant de deux ans nommé Frédéric (1197).

55. Frédéric II et Innocent III. Fin de la lutte du Sacerdoce et de l'Empire. — L'année suivante (1198), monta sur le trône pontifical **Innocent III,** un des plus grands papes qui aient gouverné l'Eglise. A une grande piété, à des mœurs austères, il joignait les qualités d'un homme d'État. « Pour lui, dit Montalembert, la chrétienté tout entière n'est qu'une majestueuse unité, qu'un seul royaume sans frontières intérieures, sans distinction de races, dont il est le défenseur intrépide au dehors et le juge inébranlable et incorruptible au dedans. » Il commença par rétablir l'autorité temporelle du Saint-Siège à Rome et dans les États pontificaux, où barons et villes étaient sans cesse en lutte. Il intervint dans les affaires de la chrétienté entière et força tous les souverains à reconnaître la justice de ses décisions. *Philippe-Auguste* dut renvoyer Agnès de Méranie ; *Jean sans Terre* lui fit hommage de sa couronne ; en un mot, il devint l'arbitre de la chrétienté.

En Allemagne, deux compétiteurs se disputaient la couronne, *Philippe de Souabe*, soutenu par les Gibelins, et *Otton de Brunswick*, fils d'Henri le Lion, soutenu par les Guelfes. Le pape se déclara d'abord pour Otton ; mais, celui-ci ayant manqué à ses engagements, il soutint les droits du fils de

Henri VI, le jeune **Frédéric II**, roi des Deux-Siciles, qui lui avait été confié par sa mère mourante, la Sicilienne Constance, et le fit couronner roi de Germanie à Aix-la-Chapelle. Seulement, afin que les États pontificaux ne fussent pas pris entre l'Allemagne et le royaume de Naples, unis sous un seul sceptre, il fit promettre au jeune empereur de ne pas conserver les Deux-Siciles (1210). Otton IV défendit sa couronne avec opiniâtreté. Mais, en 1214, la bataille de *Bouvines*, où il fut défait par Philippe-Auguste, ruina définitivement sa cause en Allemagne.

Frédéric II fut l'un des princes les plus remarquables du moyen âge par la hardiesse et la vivacité de son esprit et par l'étendue de son savoir. Mais il était dissimulé, égoïste, cruel et d'un orgueil démesuré. Se proclamant le *fils dévot de l'Église*, son *fils aîné et unique*, il voulut en être le patron et le protecteur, c'est-à-dire le *maître absolu*. « Le pontife, écrivait-il, n'a le droit d'exercer contre nous aucune rigueur, même pour causes légitimes. » Aussi trouvait-il la société mieux organisée dans l'empire schismatique d'Orient et dans les États musulmans, où empereurs et khalifes étaient maîtres de la religion. De là à imiter les mœurs corrompues des princes musulmans il n'y avait qu'un pas. Il le franchit d'autant plus aisément que, malgré des dehors religieux, il était incrédule et sceptique.

Innocent III

Presque tout son règne se passa en luttes contre la papauté, du moins à partir de la mort d'Innocent III (1216). *Honorius III* maintint la paix aussi longtemps que possible, jusqu'à se faire taxer de faiblesse. Mais Frédéric refusa de renoncer, ainsi qu'il l'avait promis, au royaume de Naples, où il établit une colonie de 20 000 Sarrasins ; il remit d'année en année son départ pour la croisade, malgré son serment. Neveu d'Innocent III, *Grégoire IX*, qui succéda à Honorius III, était

malgré son grand âge, encore plus énergique que son oncle. Il excommunia Frédéric, qui partit enfin (6e croisade), ne tira même pas l'épée et traita avec le sultan d'Égypte. Les empiètements de Frédéric lui attirèrent de nouveau les rigueurs du Pape. En même temps la *Confédération des Villes lombardes*, qui avait déjà vaincu Barberousse, s'était reformée contre *Ezzelino le Féroce*, podestat de Vérone, qui soutenait par la terreur le parti gibelin dans l'Italie du Nord. Frédéric battit la ligue à *Corte-Nuova* (1237); puis, excommunié et déposé par le pape, qui voyait l'indépendance du Saint-Siège en péril, il le bloqua dans Rome et l'y enferma comme dans une prison. La mort de Grégoire IX (1241) amena sur le trône pontifical un ami de l'empereur, **Innocent IV** (1243-1254). « Je perds un ami, dit Frédéric, et je ne gagne pas un pape. Un pape ne peut être gibelin. » Il ne se trompait pas. Innocent, ne se jugeant pas en sûreté, demanda asile à la France. Les barons de saint Louis l'empêchèrent d'accueillir cette demande. A *Lyon*, ville indépendante, Innocent tint un concile œcuménique. Là il déposa solennellement Frédéric, et les prélats, en signe d'assentiment, jetèrent à terre les cierges allumés qu'ils tenaient en main. « Ce pape, s'écria l'empereur, m'a donc privé de ma couronne? Qu'on me l'apporte; » et, la plaçant sur sa tête: « Non, ajouta-t-il, je ne l'ai pas encore perdue; ni les attaques du pape, ni les décrets du concile ne me l'ont enlevée; avant qu'on ne m'en dépouille, bien du sang coulera. » En Allemagne, la plupart des princes l'abandonnèrent. Une lutte féroce éclata. Frédéric combattait avec ses Sarrasins; les prisonniers étaient tués ou mutilés. Il vit *Enzio*, son fils bien-aimé, tomber aux mains de ses ennemis, qui n'écoutèrent aucune prière. En 1250, il mourut découragé en Calabre, témoignant, dans son testament, d'un repentir qu'on a lieu de croire sincère. La longue lutte du Sacerdoce et de l'Empire était terminée au profit de la papauté, qui avait sauvé, avec la liberté de l'Église, la civilisation chrétienne.

L'Allemagne, affaiblie, était divisée entre plusieurs compétiteurs; l'Italie était affranchie de la puissance germanique, mais déchirée par les factions politiques.

La puissante maison des Hohenstaufen allait s'éteindre en quelques années. *Manfred*, fils de Frédéric, s'empara de Naples et de la Sicile, au mépris des droits du jeune *Conradin*, son neveu, qui était l'héritier légitime. Urbain IV, suzerain du royaume, en refusa l'investiture à l'usurpateur et la donna à *Charles d'Anjou*, frère de saint Louis. Charles, vainqueur de Manfred, souilla sa victoire en faisant périr sur l'échafaud le jeune Conradin, qui revendiquait son héritage. Il ne restait plus un seul Hohenstaufen.

RÉSUMÉ

50. Arnulf, Louis l'Enfant et Conrad I (887-919). — De tous les rois entre lesquels fut partagé l'empire après la déposition de Charles le Gros, Arnulf, roi de Germanie, fut le plus puissant : il régna avec gloire Mais les onze ans de règne de son fils, Louis l'Enfant, suffirent a ruiner le pouvoir royal. Les seigneurs devinrent de véritables souverains. *Conrad I* fit l'expérience de sa faiblesse dans sa lutte avec Henri de Saxe, qu'il eut la magnanimité de désigner pour son successeur.

51. Maison de Saxe (919-1024). — Henri I de Saxe, exerça avec fermeté ses droits de suzerain, obligea les hommes valides au service militaire et remporta sur les Hongrois la victoire de *Mersebourg* (933).

Son fils, Otton Ier le Grand, fortifia son autorité en donnant les duchés à des princes de sa maison ou à ses partisans, mit fin aux invasions des Hongrois par la victoire d'*Augsbourg*, battit les Slaves et les Danois et les fit évangéliser. Appelé par le pape en Italie, il reçut la couronne impériale et fonda ainsi le Saint-Empire romain de la nation germanique, ce qui fut un malheur et pour la Germanie et pour l'Italie.

Otton II, fils d'Otton Ier, repoussa des invasions slaves et danoises, battit Lothaire, roi de France, qui avait tenté de reprendre la Lorraine, mais fut vaincu en Italie par les Sarrasins

Henri II le Saint, de la maison de Bavière, s'acquitta de ses devoirs de roi avec autant de fermeté que de sagesse

52. Maison Salique (1024-1125). **Lutte du Sacerdoce et de l'Empire.** — La maison salique ou de Franconie succède après Henri II à la maison de Saxe. Sous cette maison allait éclater la lutte du Sacerdoce et de l'Empire. Henri III entreprit la réforme de l'Eglise, mais se fit attribuer la première voix dans l'élection des papes. Le pape Grégoire VII, voyant que la principale cause du mal était le droit attribué aux princes de conférer les dignités ecclésiastiques à titre de bénéfices, défendit, sous peine d'excommunication, aux ecclésiastiques de recevoir l'investiture des mains d'un laïque, et aux laïques de donner l'investiture à un ecclésiastique.

L'empereur *Henri IV* ne voulant pas se soumettre, Grégoire l'excommunia à deux reprises et le déposa. La lutte continua sous leurs successeurs et ne se termina qu'au Concordat de Worms (1122), conclu entre *Henri V* et le pape *Calixte II*.

53. Rivalité des Welfs et des Hohenstaufen. — A l'extinction, avec Henri V, de la maison de Franconie, éclata la rivalité des puissantes familles des Welfs et des Hohenstaufen ou Weiblingen (de là vinrent les dénominations de guelfes et de gibelins). Après Lothaire II, qui s'appuya sur les Welfs, Conrad de Hohenstaufen fut élu empereur. La guerre éclata.

54. Frédéric Ier Barberousse et Alexandre III. — Le neveu de Conrad, Frédéric Ier Barberousse, qui lui succéda, réunit les prétentions des deux maisons et pacifia l'Allemagne. Il prétendit être maître absolu dans l'Église comme dans l'État. Le pape *Alexandre III* ne put admettre ses prétentions. Par sa sagesse, il triompha de la violence de Frédéric. En 1190, Frédéric mourut pendant la troisième croisade. A partir de son règne, les princes s'attribuèrent la propriété entière de leurs principautés : l'Allemagne était comme une confédération dont l'empereur était le chef.

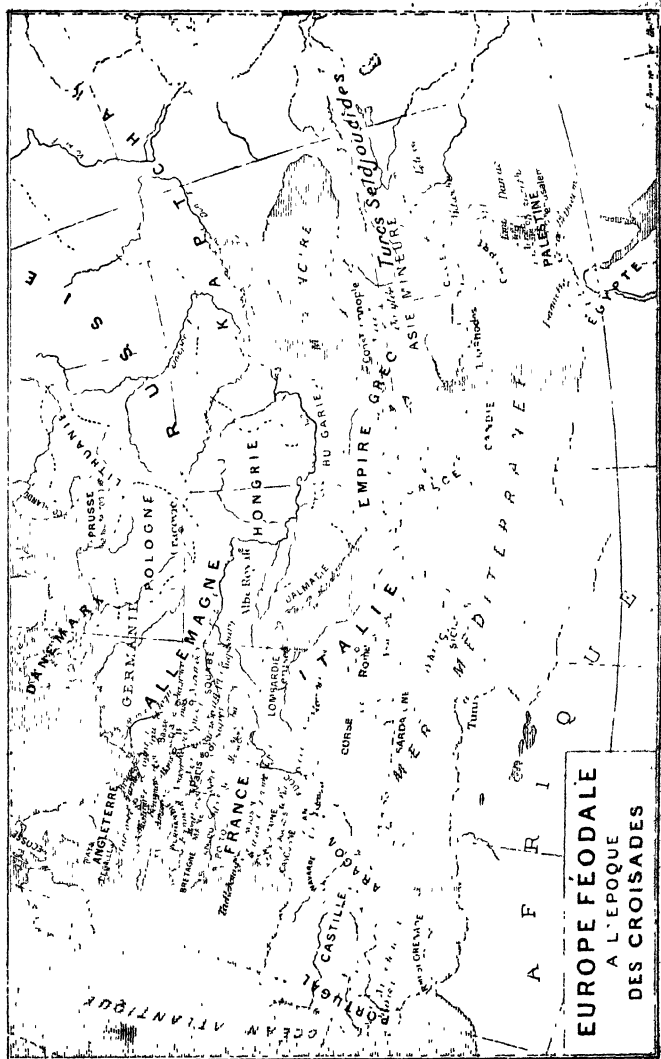
55. Frédéric II et Innocent III. Fin de la lutte du Sacerdoce et de l'Empire. — *Innocent III* (1198-1216), un des plus grands papes qui aient gouverné l'Église, soutint les droits du petit-fils de Barberousse, le jeune *Frédéric II*. Il en fut récompensé par l'ingratitude de ce prince, l'un des plus remarquables du moyen âge, par la hardiesse de son esprit et l'étendue de son savoir, mais l'un des plus corrompus.

Frédéric lutta presque tout le temps contre la papauté. Innocent IV le déposa au concile de Lyon. L'alliance de l'empereur avec les Sarrasins ne le sauva pas. Il mourut découragé, en 1250, et, quelques années après, il ne restait plus un seul Hohenstaufen.

La lutte du sacerdoce et de l'Empire était terminée au profit de la papauté, qui avait sauvé, avec la liberté de l'Église, la civilisation chrétienne.

L'Allemagne affaiblie était divisée entre plusieurs compétiteurs ; l'Italie affranchie de la puissance germanique était déchirée par les factions politiques.

QUESTIONNAIRE

50. Quel était le plus puissant de tous les rois entre lesquels fut partagée la succession de Charles le Gros ? — Quel fut le résultat du règne de Louis l'Enfant ? — 51. Quelle maison monta sur le trône ? — Au secours de qui alla Otton Ier ? — Quel empire fonda-t-il ? — Otton II fut-il heureux dans ses expéditions ? — Quel service Otton III rendit-il à l'Église ? — Quand la féodalité acheva-t-elle de se constituer ? — Quel fut le successeur d'Otton III ? — 52. Quel fut la cause de la lutte du Sacerdoce et de l'Empire ? — Racontez la lutte entre Henri IV et Grégoire VII. — 53. D'où viennent les dénominations de guelfes et de gibelins ? — 54. Quelles étaient les prétentions de Frédéric Ier Barberousse ? — Quel pape lui résista ? — 55. Qui soutint les droits du jeune Frédéric II ? — Pourquoi Frédéric fut-il excommunié ? — Comment finit la maison des Hohenstaufen ?

CHAPITRE LVII

LES CROISADES[1]

56. Causes des Croisades. — De tous temps de nombreux pèlerins étaient allés, en **Palestine**, vénérer les **Lieux saints**. Après la conquête arabe (637) les chrétiens ne furent pas inquiétés. Mais, au x[e] siècle, la dynastie des Fatimites, maîtresse de la Palestine et de l'Egypte, commença à les persécuter cruellement, et leur sort ne fit qu'empirer sous la domination des *Turcs Seldjoucides*. On a donné ce nom à une peuplade de Turcomans venue du nord et établie dans la Perse orientale, qui se révolta sous la conduite de l'esclave *Seldjouck* et subjugua une grande partie de l'Asie. L'empire que fonda son petit-fils, *Togrul-Beg* (1038-1063) s'étendait de l'Indus à la Méditerranée, du lac d'Aral à la mer d'Oman. Le khalife de Bagdad ne conserva que l'honneur de commencer le vendredi la prière à la mosquée. *Malek-Shah* pénétra, à l'Orient, jusqu'à la frontière chinoise, et, à l'Occident, il enleva aux Grecs l'Asie-Mineure. Cinq sultanies se formèrent du démembrement de son vaste empire : les sultanies de Perse, de Kerman, de Mossoul, d'Alep et Damas et de Roum. Les chrétiens furent alors accablés de traitements indignes. L'empire grec, affaibli par les conquêtes des Arabes et des Normands, menacé par les Russes, les Hongrois et les Bulgares, déchiré par les querelles religieuses, tremblait devant la puissance turque.

Chevalier croisé recevant la communion, sculpture de la cathédrale de Reims.

[1] V. *Histoire de France*, Cours complémentaire, livre III, chap. v, viii, ix, x, xi

En 1081, *Alexis Comnène*, devenu empereur, implora le secours des Latins, que Byzance considérait cependant comme des Barbares révoltés.

Depuis longtemps le Saint-Siège aspirait à reprendre Jérusalem aux infidèles. Silvestre II et Grégoire VII avaient projeté une expédition en Orient. *Urbain II*, au **concile de Clermont** (1095), et le moine *Pierre l'Ermite*, dans le nord de la France, prêchèrent la guerre sainte. L'enthousiasme fut immense. La foule des pauvres gens partit à la suite de Pierre l'Ermite et de Gauthier-Sans-Avoir. Ces bandes indisciplinées furent exterminées par les Bulgares et les Turcs.

57. Première croisade. — L'armée féodale ne fut prête qu'en 1096. Le premier corps était commandé par **Godefroy de Bouillon**, duc de Basse Lotharingie, célèbre par sa force prodigieuse, et plus encore par sa bravoure, sa générosité chevaleresque et sa piété ; il traversa l'Allemagne, la Hongrie et la Bulgarie. Un second corps, sous la conduite de *Hugues de Vermandois*, frère du roi de France Philippe Ier, de *Robert Courte-Heuse*, duc de Normandie, et de *Robert de Flandre*, rejoignit les Normands d'Italie, que commandaient *Tancrède* et *Bohémond*, et prit avec eux la route de mer. Enfin les soldats de *Raymond de Toulouse* prirent par la Lombardie et la Dalmatie. L'expédition était sous la direction spirituelle du légat du pape, *Adhémar de Monteil*, évêque du Puy. Victorieux à *Dorylée* (1097), mais, harcelés par les Turcs et décimés dans *Antioche*, les croisés ne parvinrent devant *Jérusalem* qu'en 1099.

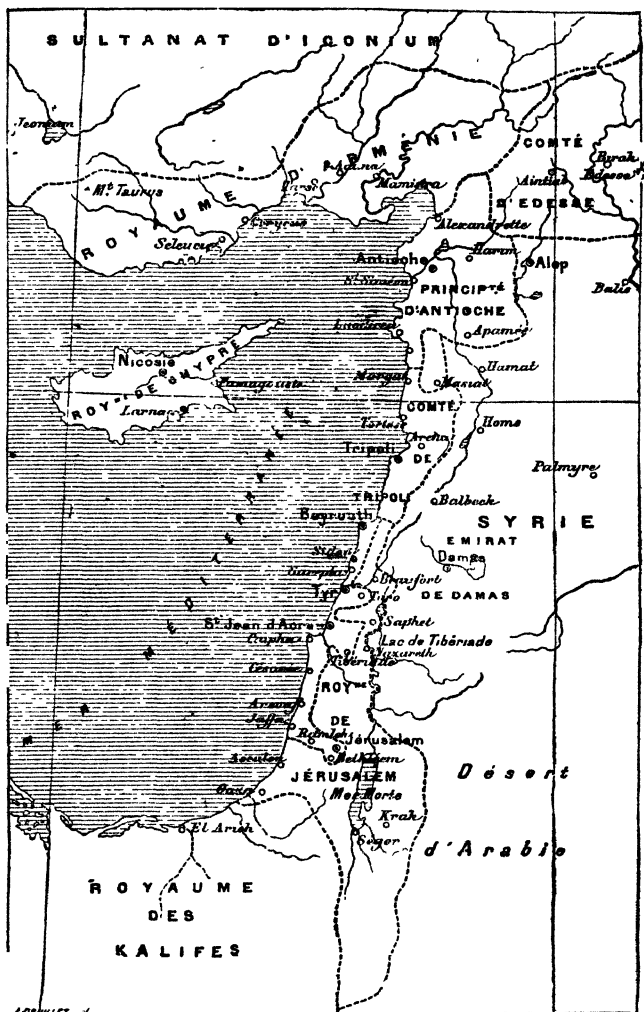
Le 15 juillet 1099, la ville sainte fut emportée d'assaut. Godefroy, élu roi de Jérusalem, n'accepta que le titre de *baron du Saint-Sépulcre*. Un véritable *État féodal* fut fondé en Palestine. Bohémond fut prince d'Antioche, Baudoin comte d'Édesse, Tancrède prince de Galilée, Raymond comte de Tripoli. Le code qui régit ce nouvel État reçut le nom d'*Assises de Jerusalem*. Enfin des ordres religieux et militaires furent fondés pour défendre la conquête, les *Hospitaliers de Saint-Jean*, les *Templiers* et, plus tard, l'*Ordre Teutonique*. Ces chevaliers ajoutaient aux vœux de pauvreté, d'obéissance et

de chasteté celui de combattre les ennemis de l'Église et de défendre les pèlerins.

58. Deuxième croisade (1147-1149). — Godefroy de Bouillon, auquel ses serviteurs ne faisaient qu'un reproche, celui d'aimer trop les églises, mourut en 1100. Son frère, Baudoin d'Édesse, proclamé roi sous le nom de *Baudoin Ier* (1100-1118), et après lui *Baudoin II* (1118-1131), agrandirent leur royaume, avec l'assistance de renforts incessants venus d'Europe. Mais la décadence commença bientôt. Les Grecs, qui avaient, pendant la croisade, entravé par leur perfidie la marche des armées chrétiennes, revendiquaient les territoires conquis par les croisés. La secte fanatique des Assassins, ainsi nommés du *haschisch* dont ils s'enivraient, répandait partout la terreur. Enfin les *Atabecks*, qui avaient remplacé, en Syrie, les Turcs Seldjoucides, s'avançaient peu à peu vers Jérusalem. Le jour de Noël de l'année 1144, leur sultan *Noureddin* s'empara d'*Édesse* et massacra ou réduisit en servitude plus de cinquante mille chrétiens. *Saint Bernard* fut chargé par le pape Eugène III de prêcher une nouvelle croisade : il le fit à Vézelay et à Spire. **Conrad III**, empereur d'Allemagne, et **Louis VII**, roi de France, partirent en 1147. Conrad, attiré par la perfidie des Grecs dans les montagnes d'Asie-Mineure, y perdit la plus grande partie de son armée. Louis fut surpris par les Turcs sur le littoral et faillit être fait prisonnier. Les deux princes se retrouvèrent à Jérusalem, et

Bataille entre les Croisés et les Sarrasins, d'après un vitrail de Saint-Denis

Les Sarrasins sont à droite, les croisés à gauche — Remarquez que les Sarrasins ont déjà les larges étriers, encore en usage dans les pays orientaux.

Terre Sainte

tentèrent en vain de s'emparer de Damas. Les descendants des croisés établis en Palestine, énervés par le climat et affaiblis par les dissensions intestines, ne leur furent d'aucun secours. Ils revinrent en Europe sans avoir rien fait.

59. Troisième croisade (1190-1191). — Noureddin s'était rendu maître de l'Égypte en 1171. Son lieutenant **Saladin,** devenu son successeur, entraîna de nouveau les musulmans à la guerre sainte. Par sa simplicité, son zèle religieux, il rappelait les premiers khalifes. Il ne buvait que de l'eau, portait une robe grossière, lisait le Coran au moment de se battre. En mainte occasion il montra plus de justice et d'humanité que bien des princes chrétiens de son temps; mais il avait de terribles retours de barbarie. Vainqueur, à *Tibériade* (1187), du roi *Guy de Lusignan*, et maître de *Jérusalem*, il rendit leurs maris et leurs enfants aux femmes qui vinrent se jeter à ses pieds. Il traita avec égards le roi captif et lui fit apporter un breuvage rafraîchi dans la neige. Mais, lorque Guy passa la coupe au grand-maître des Templiers, Renaud de Châtillon, Saladin abattit d'un coup de sabre la tête de Renaud. Il força des chrétiens à laver à l'eau de rose la mosquée de Jérusalem changée en église, et fit graver sur la porte cette inscription : « Le roi Saladin, serviteur de Dieu, a gravé ces paroles après que Dieu eut pris Jérusalem par ses mains. »

Des préparatifs se firent de toutes parts pour une troisième croisade. **Frédéric Ier Barberousse,** empereur d'Allemagne, **Philippe II Auguste,** roi de France, et **Richard Cœur de Lion,** roi d'Angleterre, partirent. Frédéric se noya dans les eaux glacées du Cydnus, en Cilicie (1190). Philippe et Richard, qui avaient déjà commencé à se brouiller en Sicile, se séparèrent après la prise d'*Acre*. Philippe revint en France. Richard resta encore deux ans en Palestine, où ses prouesses n'eurent aucun résultat sérieux. Un armistice de trois ans fut conclu, et les chrétiens eurent la liberté de faire le pèlerinage de Jérusalem. Richard et Saladin avaient appris à s'estimer l'un l'autre. A son retour, Richard, jeté par la tem-

pête sur les côtes de Dalmatie, traversait l'Allemagne déguisé en pèlerin; le duc d'Autriche, qu'il avait mortellement offensé, se saisit de lui et le livra à l'empereur Henri VI, qui le retint plus d'un an en prison et ne le relâcha que moyennant une rançon de 150 000 marcs d'argent.

60. Quatrième croisade (1202-1204). — Saladin mourut en 1193, en reconnaissant la vanité des grandeurs humaines. Il faisait porter devant lui le drap dans lequel il devait être enseveli : « Voilà, disait le porteur de ce nouvel étendard, tout ce que Saladin, vainqueur de l'Orient, emporte de ses conquêtes. » Sa mort affaiblit la puissance des Sarrasins.

Pourtant **Innocent III** fit prêcher une quatrième croisade contre son frère *Malek-Adel*. Les rois de France et d'Angleterre n'y prirent aucune part. Commandée par *Boniface de Montferrat* et *Baudoin de Flandre*, l'expédition se laissa détourner de son but, qui était l'Égypte, dont Malek-Adel était sultan. Elle conquit *Zara* à Venise pour prix de ses vaisseaux, puis rétablit *Isaac l'Ange* sur le trône de **Constantinople**, d'où l'avait chassé un usurpateur. Il lui fallut bientôt assiéger encore une fois et reprendre la ville, qui s'était révoltée et lui avait fermé ses portes. Le résultat fut la fondation d'un **Empire latin à Constantinople**, à la place de l'empire grec (1204). *Baudoin de Flandre* fut élu empereur. Le nouvel empire devait durer jusqu'en 1261.

61. Cinquième croisade (1217-1221). — Le bruit courait en Europe que les mains pures de l'enfance pouvaient seules délivrer Jérusalem. En 1212, plus de 20 000 enfants ou jeunes gens des deux sexes partirent de France et d'Allemagne. La plupart périrent en chemin ou furent réduits en esclavage par les infidèles.

Innocent III ne renonçait pas à l'espoir de reconquérir la Terre Sainte. En 1215, au quatrième concile œcuménique de *Latran*, il prêcha une nouvelle croisade, qui fut la cinquième. La mort ne lui permit pas de voir le départ d'*André II*, roi de Hongrie, qui, avec *Jean de Brienne*, roi de Jérusalem depuis 1210, en fut le chef principal (1217). Ils se dirigèrent sur

l'Égypte et jetèrent la stupeur chez les infidèles par la prise de *Damiette* (1219). Le sultan proposa en échange tout le royaume de Jérusalem. Le légat du pape fit repousser cette proposition. Mais la fortune changea au moment du débordement du Nil. Damiette fut perdue, et les croisés durent accepter un armistice de huit ans.

62. Sixième croisade (1228). — Dans ces conditions Jean de Brienne ne pouvait garder son titre. Il le passa à son gendre **Frédéric II d'Allemagne,** qui promit de partir pour la croisade. Frédéric ne partit qu'en 1228, après de longs délais, qui obligèrent le pape à l'excommunier. Arrivé en Palestine, il se borna à négocier avec Malek-Kamel. Le sultan lui céda Jérusalem, Bethléem, Nazareth, Tyr et Sidon, à condition que la mosquée d'Omar, à Jérusalem, et ses dépendances, resteraient aux musulmans. Cette clause indigna la chrétienté. Le patriarche de Jérusalem refusa de sacrer Frédéric roi de Jérusalem ; l'empereur dut se couronner lui-même.

63. Septième croisade (1248-1254). — A l'expiration de la trêve conclue par Frédéric, la lutte recommença. Le sultan d'Egypte appela à son aide la nation turque des *Chowaresmiens* ou *Kharismiens*, que les Mongols avaient chassée du Turkestan, et anéantit presque l'armée chrétienne à *Gaza* (1244). Jérusalem retomba aux mains des infidèles ; les villes de la côte seules restèrent aux chrétiens.

Au *concile de Lyon* (1245), Innocent IV fit prêcher de nouveau la guerre sainte. **Saint Louis** partit et se dirigea sur l'Égypte. Les *Mamelucks*, cavaliers recrutés dans le Caucase, venaient de s'en emparer, après avoir égorgé le sultan (1250). Le roi emporta Damiette d'assaut et gagna la bataille sanglante de la *Massourah*, mais son armée, décimée par la maladie, fut forcée bientôt de battre en retraite ; fait prisonnier avec ses deux frères, il ne recouvra la liberté qu'en échange de Damiette. Il se rendit alors en Palestine et n'en revint qu'en 1254, après la mort de sa mère.

64. Huitième croisade (1270). — Saint Louis ne cessait de méditer une nouvelle croisade. Les mamelucks enlevaient

aux chrétiens leurs places de la côte. En 1268, *Antioche* même fut prise, et dix-sept mille chrétiens furent égorgés, cent mille emmenés en esclavage. **Saint Louis** reprit la croix (1270). Son frère Charles d'Anjou lui persuada que le soudan de Tunis voulait se convertir. A peine débarqué en Afrique, Louis IX fut atteint par la peste et mourut. Ce fut la dernière croisade, malgré les efforts du pape *Grégoire X* pour en provoquer une nouvelle. En 1291, *Acre* ou *Ptolémaïs*, le dernier rempart des chrétiens, leur fut enlevé. Les Hospitaliers s'établirent dans l'île de Rhodes ; les Chevaliers teutoniques se retirèrent en Courlande, pour combattre les païens de la Prusse et de la Pologne, et les Templiers dans leurs châteaux d'Europe.

65. Résultats des Croisades. — Si les Croisades n'eurent pas le résultat qu'on en espérait, elles ne furent cependant pas inutiles.

Elles arrêtèrent pour deux siècles les musulmans dans leur marche vers l'Occident. Par suite des relations qu'elles établirent entre les peuples de l'Occident et ceux de l'Orient, le *commerce* se développa, l'*industrie* prit un plus grand essor. Le coton, le damas, la soie, les tapis orientaux se répandirent en Europe, ainsi qu'un certain nombre d'arbres et de plantes, comme le caroubier, l'abricotier, le safran, le maïs, le riz, l'échalote, le melon d'eau[1]. Les *arts* et les *lettres* se développèrent de leur côté par suite du mouvement qui se produisit dans les esprits. Les cathédrales se multiplièrent. Les trouvères et les troubadours eurent de nouveaux sujets pour leurs canzones ; la prose française naquit avec les historiens des guerres saintes, **Villehardouin** et **Joinville** ; la géographie s'éclaira par les voyages en Asie de *Plan-Carpin*, de *Rubruquis* et de *Marco-Polo*. La royauté profita de l'affaiblissement de la noblesse ; la bourgeoisie obtint des seigneurs des libertés qu'elle paya ; le peuple respira en l'absence de ses oppresseurs.

[1] L'institution des *armoiries heraldiques* est due également aux croisades. Les chevaliers se transmirent, de génération en génération, les ornements qu'ils faisaient déjà peindre sur leurs boucliers.

66. Croisades et missions en Europe. — Missions en Asie. — En Europe, l'islamisme reculait, refoulé par une guerre incessante. Les *Normands*, poussés par leur activité guerrière et leur esprit d'aventures, avaient, dès le commencement du XIe siècle, porté leurs armes en Italie. Les douze fils de Tancrède de Hauteville enlevèrent aux Grecs l'Italie méridionale: *Robert Guiscard*, vainqueur du pape Léon IX, qui avait appelé contre lui les Allemands, s'agenouilla devant son prisonnier, se déclara son vassal et en reçut l'investiture de ses conquêtes. Son frère *Roger* conquit la Sicile sur les Sarrasins. Roger II, petit-fils de ce dernier, devait réunir le tout sous le nom de *royaume des Deux-Siciles*.

En Espagne, les *Maures* durent reculer vers le midi. Battus, en 1002, à *Calat-Anosor* par *Sanche le Grand*, roi de Navarre, uni à un descendant de Pélage, dont le royaume des Asturies était devenu, par des conquêtes successives le royaume de Léon, ils virent, en 1044, leur khalifat de Cordoue s'effondrer dans une anarchie effroyable. Plusieurs émirats en sortirent. Cependant le zèle des chrétiens ne se ralentissait pas Après la brillante victoire des Espagnols aux *Navas de Tolosa* (1212), les Maures, poursuivis sans relâche par **le Cid** (*Rodrigo Laynez*), ne conservèrent que le *royaume de Grenade* au sud de la péninsule.

L'appui des musulmans d'Afrique ne fit que retarder pour un temps leur expulsion définitive. Les Almoravides n'avaient pu empêcher une armée de croisés, conduite par deux princes de la maison de *Bourgogne*, *Raymond* et *Henri*, de secourir la Castille et de conquérir le comté de *Porto-Calle*. Le fils d'Henri, Alphonse Henriquez, avait vu fuir devant lui cinq rois maures à *Ourika* (1139), et avait été proclamé *roi de Portugal*. En même temps, les ordres religieux et militaires de Calatrava, d'Alcantara, de Saint-Jacques de Compostelle, d'Avis et du Christ étaient fondés pour combattre l'islamisme. Les Almohades et les Mérinides furent également repoussés, et les royaumes chrétiens d'Espagne continuèrent à s'agrandir et à se fortifier.

La conversion de l'Orient de l'Europe se poursuivait d'autre

part. Les *Wendes*, les *Poméraniens* reçurent des missionnaires, ainsi que des colons, qui firent de ces contrees des pays allemands.

Les **Prussiens** furent réfractaires au christianisme jusqu'au XIIIe siècle. Saint Adelbert avait été martyrisé par eux en 997. C'était un peuple de race lithuanienne et finnoise. Les chevaliers de l'Ordre Teutonique se chargèrent de le subjuguer, et le pape leur donna la Prusse « librement et en toute propriété ». Les Prussiens rirent d'abord de ces cavaliers dont le long manteau blanc portait une croix noire, que leur envoyait « le seigneur pape pour les combattre jusqu'à ce que leur dure tête pliât devant la sainte Eglise ». Les chevaliers firent croisade sur croisade, avançant toujours, élevant de nouveaux villages fortifiés et châtiant les barbares qui avaient détruit et brûlé les villages fondés dans la croisade précédente. En 1285, quatre diocèses étaient fondés en Prusse.

En **Asie,** les Nestoriens propagèrent leur hérésie jusque dans l Inde et en Chine. Au XIe siècle, ils convertirent un chef tatare, sur lequel coururent dans tout le moyen âge les légendes les plus extraordinaires : ils l'appelaient le *prêtre Jean*.

Innocent IV envoya des Dominicains et des Franciscains dans l'*Extrême-Orient* (1245). La Chine, qu'avaient fait connaître les récits de Marco-Polo, s'ouvrit aux missionnaires catholiques; des églises furent élevées à *Cambalu* (*Pekin*). Mais la dynastie des *Ming*, qui succéda à la dynastie mongole, anéantit les espérances qu'avaient fait concevoir ces heureux débuts.

RÉSUMÉ

56. Causes des croisades. — Le malheureux sort des chrétiens d'Orient sous la domination des Turcs Seldjoucides, qui s'étaient emparés de l'Asie-Mineure, avait excité la compassion du Saint-Siège. Depuis longtemps, il aspirait à reprendre Jérusalem aux infidèles. La guerre sainte fut prêchée par Urbain II au concile de Clermont (1095) et par Pierre l'Ermite dans le nord de la France,

57. Première croisade. — Dirigée par Godefroy de Bouillon. la première croisade (1096) eut pour résultat la prise de Jérusalem (1099) et la fondation d'un royaume chrétien de Jérusalem.

58. Deuxieme croisade (1147-1149). — Noureddin, sultan des Atabeks, qui avaient remplacé les Turcs Seldjoucides, ayant massacré à Edesse plus de 50 000 chrétiens (1144), une seconde croisade, prêchée par saint Bernard, partit avec Louis VII et Conrad d'Allemagne. Elle n'eut aucun résultat.

59. Troisième croisade (1190-1191). — Saladin, successeur de Noureddin, s'empara de Jerusalem, après la victoire de Tibériade (1187) Une troisième croisade fut organisée Frédéric Barberousse périt au début. Philippe-Auguste et Richard Cœur de Lion s'emparèrent d'Acre. La croisade n'eut d'autre résultat qu'un armistice de trois ans et la liberté pour les chrétiens de faire le pèlerinage de Jerusalem.

60. Quatrième croisade (1202-1204). — Dirigee contre Malek-Adel, frère de Saladin, la quatrieme croisade, à laquelle les rois de France et d'Angleterre ne prirent aucune part, se laissa détourner de son but et créa un Empire latin à Constantinople. Baudoin de Flandre, un des chefs de la croisade, fut élu empereur.

61. Cinquième croisade (1217-1221) — Après la malheureuse croisade des Enfants, qui périrent presque tous, Innocent III prêcha la cinquième croisade au concile de Latran. André II, roi de Hongrie, et Jean de Brienne, roi de Jérusalem, en furent les chefs. Ils s'emparèrent de Damiette, mais la perdirent au moment du débordement du Nil, et durent accepter un armistice de huit ans.

62. Sixième croisade (1228). — Fréderic II d'Allemagne, gendre de Jean de Brienne, qui lui avait transmis son titre de roi de Jerusalem, ne se décida à partir pour la sixième croisade qu'en 1228, après avoir éte excommunie pour les retards apportes a cette expédition Arrive en Palestine, il se borna a negocier avec le sultan Malek-Kamel.

63. Septième croisade (1248-1254). — A l'expiration de la trêve conclue par Frederic, la guerre recommença, et l armée chretienne fut presque aneantie a Gaza (1244) Jérusalem etait de nouveau perdue. Innocent IV fit prêcher une septieme croisade : Saint Louis prit la croix, se dirigea vers l'Egypte et s'empara de Damiette. Mais des revers succedèrent bientôt aux premières victoires, et le roi, fait prisonnier, dut rendre Damiette pour sa rançon

64. Huitième croisade (1270). — Saint Louis reprit la croix après le massacre de 17 000 chretiens à Antioche A peine débarqué en Afrique, il mourut de la peste. Ce fut la huitième et dernière croisade Les chretiens avaient perdu toute la Terre Sainte

65. Résultats des croisades — Les croisades ralentirent la marche des musulmans vers l Occident, developpèrent le commerce et l'industrie, donnèrent un plus grand essor aux arts et aux lettres, fortifierent la royauté en affaiblissant la noblesse, accrurent la puissance de l'Eglise en Europe et l'étendirent en Orient.

66. Croisades et missions en Europe. Missions en Asie — Avant les expéditions en Terre Sainte, les Sarrasins avaient été chassés de l'Italie méridionale et de la Sicile ; les Maures étaient refoulés dans le sud de l'Espagne. La conversion de l'Europe orientale se poursuivait (Wendes, Poméraniens, Prussiens). Les chevaliers de l'Ordre Teutonique firent en Prusse de véritables croisades. L'Extrême-Orient reçut des missionnaires catholiques.

QUESTIONNAIRE

56. A quelle époque les chrétiens de Terre-Sainte commencèrent-ils à être persécutés ? — Où fut prêchée la première croisade ? — 57. Quels en furent les chefs ? — Quels ordres religieux et militaires furent fondés ? — 58. Le royaume chrétien de Jérusalem dura-t-il longtemps ? — Qui dirigea la 2e croisade ? — 59. Quel était le caractère de Saladin ? — Qui prit part à la 3e croisade ? — 60. Contre qui fut prêchée la 4e croisade ? — 61. Qu'est-ce que la croisade des enfants ? — 62. Quel fut le résultat de la croisade de Frédéric II ? — 63. Où fut prêchée la 7e croisade ? — 64. Pourquoi saint Louis reprit-il la croix ? — 65. Quels résultats avaient eus les croisades ? — 66. Quelles conquêtes les Normands avaient-ils faites ? — Que devenaient les Maures en Espagne ? — Quels peuples se convertissaient dans l'Europe orientale ? — Les missionnaires catholiques ne pénétrèrent-ils pas dans l'Extrême-Orient ?

CHAPITRE LVIII

LES COMMUNES [1]

67. Émancipation des villes. — Un vif désir de liberté s'éleva, au XIe siècle, dans le cœur des habitants des villes. Ils voulurent acquérir le droit de s'administrer eux-mêmes. Déjà associés en agrégations partielles, compagnies marchandes, corporations industrielles ou confréries religieuses, ils formèrent, dans un grand nombre de cités, une association générale, qui prit le nom de **commune**. Ce furent surtout les gros marchands, déjà unis en sociétés de secours mutuels (*ghildes*, *conjurations*), qui, presque partout, se mirent à la tête du mouvement communal et le dirigèrent à leur profit. Aussi « les véritables communes de France se trouvent-elles précisément sur le trajet du vaste courant commercial qui, dès la deuxième moitié du XIe siècle, passait de l'Italie au Rhin, du Rhin à la Flandre et à l'Angle-

1. V. *Histoire de France*, Cours complémentaire, livre III, chap. VII.

terre », principalement en Flandre, dans le Tournaisis, le Cambrésis et la Picardie.

68. Municipalités, communes jurées, bonnes villes du roi. — Les municipalités, souvenirs des municipalités romaines, se constituèrent facilement dans le midi de la France, où la noblesse était moins oppressive. Dans le nord, les *communiers*, membres des *communes jurées*, ayant prêté le serment de se soutenir les uns les autres, n'arrachèrent à leurs seigneurs des **chartes** de communes qu'à prix d'or ou par la force. Chaque commune eut son *maire*, assisté des échevins, son sceau, sa milice, son enceinte fortifiée, sa cloche et son beffroi, analogue au donjon du château féodal. Les communes d'Allemagne, de Belgique, d'Italie, se bâtirent de magnifiques hôtels de ville.

Sceau de la commune de Compiegne.

Enfin, dans le centre de la France, les communes obtinrent des chartes; mais elles furent administrées par les officiers du roi: c'étaient les *bonne villes du roi*, habitées par les *bourgeois du roi*.

Les rois ne favorisèrent l'établissement des communes que dans les domaines de leurs vassaux; dans le domaine royal ils ne tolérèrent, en général, que le régime des bonnes villes.

Pour s'établir, les communes eurent souvent à soutenir des luttes terribles.

Quoique composées de roturiers, elles entrèrent dans la société féodale et devinrent des sortes de seigneuries, collectives et populaires. Elles constituaient des fiefs et prêtaient hommage à leurs seigneurs. Du reste, le gouvernement des communes fut presque partout aux mains des familles riches de la bourgeoisie. De là des luttes parfois sanglantes entre le parti aristocratique et le parti démocratique.

69. Villes d'Allemagne. — Les villes d'Allemagne, enrichies et émancipées de la tutelle de leur évêque ou de

leur prince, devinrent des **villes libres**, dont le *conseil de ville* avait tout le pouvoir d'un prince et était en rapports directs avec l'empereur, comme Cologne, Mayence, Strasbourg, Spire, Worms, Bâle. D'autres, devenues indépendantes de l'empereur, s'appelaient *villes libres d'Empire*, comme Nuremberg, Ulm, Augsbourg.

Une place de Douai au moyen âge :
l'hôtel de ville et le beffroi tel qu'il existe encore aujourd'hui.

Ces villes s'enrichissaient par le commerce. Les marchands s'associèrent en ligues, *ligues du Rhin* et de *Souabe*, mais surtout **hanse teutonique**, formée des villes du nord de l'Allemagne. La hanse eut ses ports, en Suède, en Norwège, en Russie; ses comptoirs, à Novgorod (Russie), à Bergen et Drontheim (Norwège), à Londres, à Anvers. Elle eut aussi son tribunal. Elle devint une puissance redoutable. Au XIVe siècle, elle dicta ses lois au Danemark. Cette puissance dura jusqu'au XVIe siècle.

Dans ces villes libres d'Allemagne, les marchands et les propriétaires formaient un patriciat qui resta maître du gouvernement jusqu'au XIVe siècle, où les gens des métiers les forcèrent à leur donner une part dans la direction des affaires.

70. Villes de Flandre. — Quelques villes de Flandre

aussi s'étaient enrichies par le tissage de la toile et par le travail des laines que leur envoyait l'Angleterre, riche en troupeaux de moutons et pauvre en ouvriers. *Gand*, *Bruges*, *Ypres*, dominaient les autres. Quoique soumises à leur comte, les villes de Flandre se gouvernaient elles-mêmes et avaient leurs armées composées d'ouvriers. Les comtes de Flandre furent obligés maintes fois de guerroyer contre elles.

71. Villes d'Italie. — Dès le XII[e] siècle, les villes d'Italie avaient un gouvernement indépendant. Chacune formait une sorte de petit État, gouverné par des **consuls**, avec l'assistance du *conseil secret* et du *grand conseil*. Mais la division entre les partis *gibelin* et *guelfe*, compliquée de la lutte entre les *arts majeurs* (marchands) et les *arts mineurs* (artisans), eut pour conséquence un nombre incalculable de révolutions sanglantes. De plus, la guerre était incessante d'une ville à l'autre. Il est vrai que leurs armées, composées de *condottieri* (mercenaires), avaient soin que les batailles fussent peu sanglantes.

Dans ces luttes de partis il fallut recourir à des gouverneurs étrangers, qu'on prenait pour six mois ou un an et auxquels on donnait un salaire : c'étaient les *podestats*. Les villes finirent par se donner des princes, souvent des tyrans; elles les prirent plus d'une fois parmi les chefs de leurs *condottieri*.

Les plus puissantes des républiques italiennes furent **Florence**, la ville des drapiers et des banquiers, qui obéissait à une famille de banque, la famille des *Medicis ;* **Gênes** et **Venise**, deux grands ports, gouvernées par un *doge*. A Venise le *conseil secret des Dix* finit par décider de toutes les affaires, et deux doges, qui tentèrent de lui résister, furent décapités. République aristocratique, Venise ne laissait entrer dans son *Grand Conseil* que les nobles inscrits au *Livre d'Or*.

72. Commerce, industrie, métiers, foires. — La source de la richesse était surtout le commerce. Les affaires se faisaient à des **foires** périodiques. En France, les plus célèbres étaient celles de Troyes, de Provins, de Beaucaire et du Lendit (entre Saint-Denis et Paris). On y trouvait les épices et les soies d'Italie, les draps et les toiles de Flandre, les armes, les fourrures et les peaux de Russie.

Le commerce de l'argent était un des premiers. Les *changeurs*, nécessaires à une époque où chaque seigneur, chaque ville avait sa monnaie, se firent prêteurs[1]. Du *banc* où ils étalaient leur argent, ils tirèrent leur nom de *banquiers*. Au moyen de lettres de change, les banques correspondaient entre elles. Quelques banquiers devinrent fort riches : les *Fugger* d'Augsbourg, descendus d'un simple tisserand, prêtèrent des sommes énormes à l'empereur Charles-Quint.

Les diverses classes de la population des villes étaient organisées en métiers, **corporations** ou **jurandes**. Chaque corporation avait ses règlements ; chacune était gouvernée par ses syndics, jurés ou prudhommes, protégée par son patron (saint Joseph pour les charpentiers, saint Crépin pour les cordonniers), sous la bannière duquel elle marchait.

73. La bourgeoisie et le tiers état. — Le régime communal fut éphémère. La royauté le mina silencieusement et finit par le détruire. Néanmoins la **bourgeoisie** continua à s'élever, fortifiée contre le clergé et la noblesse par son alliance avec la royauté. Ainsi naquit le **tiers état**, la classe moyenne. « Au moment où la bourgeoisie française, dit Guizot, perdait dans les communes une partie de ses libertés, à ce moment, par la main des parlements, des baillis, des prévôts, des juges et des administrateurs de tout genre, elle envahissait une large part du pouvoir. Ce sont des bourgeois surtout qui ont détruit, en France, les communes proprement dites; c'est par les bourgeois, entrés au service du roi et administrant ou jugeant pour lui, que l'indépendance et les chartes communales ont été le plus souvent attaquées et abolies. Mais, en même temps, ils agrandissaient, ils élevaient la bourgeoisie, ils lui faisaient acquérir de jour en jour plus de richesse, d'importance et de pouvoir dans l'État. »

Sceau des métiers d'Arles.

[1] Le prêt à intérêt étant défendu par l'Eglise, les premiers prêteurs furent des Juifs.

RÉSUMÉ

67. Emancipation des villes. — A partir du XIe siècle, se formèrent dans les villes et même en certains endroits de la campagne, des associations qui prirent le nom de communes.

68. Municipalités, communes jurées bonnes villes du roi. — Pour s'établir, les communes eurent souvent à soutenir des luttes terribles. Elles furent organisées féodalement. Il y eut dans le midi les municipalités, dans le nord les communes jurées et dans le centre les bonnes villes du roi.

69. Villes d'Allemagne. — Les villes d'Allemagne émancipées devinrent des « villes libres », qui s'enrichirent par le commerce. Les marchands s'associèrent en ligues, dont la plus puissante fut la hanse teutonique.

70. Villes de Flandre — Quelques villes de Flandre, enrichies par le travail de la laine et le tissage de la toile, et gouvernées chacune par un riche marchand, devinrent assez puissantes pour faire la guerre à leur comte.

71. Villes d'Italie. — Dès le XIIe siècle, les villes d'Italie avaient un gouvernement indépendant. Mais les divisions intestines et les luttes de ville à ville étaient continuelles. A cause de ces luttes civiles, on dut souvent recourir à des gouverneurs étrangers et salariés qu'on prenait pour un temps donné : ce furent les *podestats*. Les républiques se donnèrent souvent aussi à des tyrans. Les plus puissantes des républiques italiennes furent Florence, Gênes, Venise.

72. Commerce, industrie, métiers, foires. — La source de la richesse était surtout le commerce. A cause de la difficulté des communications les affaires se faisaient à des foires périodiques. Le commerce de l'argent était un des premiers par suite du grand nombre de monnaies différentes. Les divers métiers, dans les villes, étaient organisés en corporations.

73. La bourgeoisie et le tiers état. — Des progrès continus de la bourgeoisie, de son alliance avec la royauté contre le clergé et la noblesse, naquit le tiers état, la classe moyenne, dont l'importance et le pouvoir dans l'Etat ne cessèrent depuis de grandir.

QUESTIONNAIRE

67. Qu'est-ce que les communes ? — 68. Comment la commune se gouvernait-elle ? — Les rois favorisèrent-ils l'établissement des communes ? — 69. Que devinrent les villes d'Allemagne ? — Qu'est-ce que la hanse teutonique ? — 70. D'où venait la richesse des villes de Flandre ? — 71. Les villes d'Italie vivaient-elles en bonne harmonie entre elles ? — Quelles furent les plus puissantes des républiques italiennes ? — 72. Quelle était la source de la richesse ? — D'où vient le nom de banquier ? — 73. Qu'est-ce que le tiers état ?

La France sous les premiers Capétiens

Roi du x[e] siècle. Dame noble. Seigneur en costume civil.
D'après une miniature du temps.

Le roi, sur sa longue robe, porte une aube brodée et un manteau attaché sur l'épaule droite par une fibule. Ses chaussures sont brodées — La dame porte une espèce de turban d'étoffe brodée et sans doute ornée de pierreries. — Le costume du seigneur est analogue à celui du roi, mais moins riche il n'a qu'une robe courte

CHAPITRE LIX

LA ROYAUTÉ FRANÇAISE DE 987 A 1328

74. Les premiers Capétiens. — A la mort de Louis V, en 987, il ne restait qu'un Carolingien, *Charles*, frère de Lothaire, vassal du roi de Germanie pour son fief de *Basse-Lorraine*. Il fut écarté du trône, et **Hugues Capet**, élu roi, fut sacré à Noyon. C'est à l'Église qu'il dut son élection. Sa puissance seigneuriale fortifia la royauté, qui put travailler avec succès à reconstituer, selon les vœux de l'épiscopat, l'unité politique et territoriale de la France. Hugues Capet (987-996) fut le fondateur de la **troisième dynastie**, celle **des Capétiens**. Contre les grands, il s'appuya sur le clergé, qu'il s'attacha par le rétablissement des élections canoniques. Charles de Lorraine, descendant de Charlemagne, lui disputa

[1] V. *Histoire de France*, Cours complémentaire, livre III, chap. III, IV, VI, VIII, IX, X, XI, XII, XIV, XV, XVI et XVII.

la couronne ; mais il fut pris et mourut en prison. Dès lors Hugues fut partout reconnu. Il fit sacrer son fils Robert de son vivant, et cette précaution, imitée par ses successeurs, rendit héréditaire dans sa maison le pouvoir royal, qui, en principe, était électif.

Robert II le Pieux (996-1031) encourut l'excommunication à cause de son mariage avec Berthe, sa cousine, qu'il dut répudier. Avec l'assistance de Richard II, duc de Normandie, il conquit la Bourgogne. C'est sous son règne que *Foulque le Noir*, tristement célèbre par sa cruauté, fonda la grandeur de la *maison d'Anjou*. On ne trouve aucune trace, chez les chroniqueurs du temps, des terreurs qu'aurait causées l'approche de l'an mil.

Henri Ier (1031-1060) fonda la *première maison de Bourgogne*, en donnant ce duché à son frère Robert, dont il paya ainsi la soumission. Il guerroya, pendant presque tout son règne, contre les puissantes maisons de Blois et de Normandie.

Philippe Ier (1060-1108), sacré du vivant de son père, n'avait que huit ans quand ce dernier mourut ; il eut pour tuteur le comte de Flandre. Il ne prit aucune part aux grands événements qui se passèrent sous son règne, la *conquête du royaume des Deux-Siciles par les Normands*, commencée en 1006, la *conquête de l'Angleterre* par Guillaume de Normandie (1066) et la *première croisade* (1095-1099). Il continua la politique de son père en luttant avec opiniâtreté contre le duc de Normandie, auquel il suscita des difficultés dans sa famille. Il eut des démêlés avec l'Église : par la répudiation de sa femme Berthe et son mariage avec Bertrade, femme répudiée du duc d'Anjou, il encourut l'excommunication, et la France fut mise en interdit.

75. Le roi, sa cour, son domaine, les grands vassaux. — Les rois capétiens comprirent la royauté comme leurs prédécesseurs carolingiens, dont ils continuèrent les traditions. Ils cherchèrent comme eux à ramener à la soumission les grands vassaux, qui essayaient de se rendre indépendants, et revendiquèrent toutes les prérogatives du pouvoir royal.

Le devoir du roi étant de « garder à chacun son droit », suivant la parole de Louis le Gros, les Capétiens se firent, avec l'appui de l'Église et du peuple, les grands justiciers de leur royaume. Leur cour (*curia regis*, *cour du roi*) les suivait partout et finit par se fixer, avec eux, à **Paris**, qui devint, dès le XII[e] siècle, le siège de la royauté. Elle comprenait à la fois les *évêques*, *barons* et *officiers de la couronne*, qui venaient aux grandes fêtes, et les *officiers du palais*, qui assistaient régulièrement aux assemblées. Ces derniers acquéraient ainsi une expérience des affaires qui en fit bientôt les rouages indispensables de l'administration. Ils furent les premiers ancêtres des magistrats du Parlement.

Avec le pouvoir royal s'étendit aussi le ressort de la *curia regis*. A l'avènement de Philippe-Auguste, aucun procès dans tout le royaume n'échappait à sa compétence. Seulement, suivant ce principe franc, que *nul ne doit être jugé que par ses pairs*, les premiers en rang et en puissance parmi les membres de la cour du roi réclamèrent comme un droit de n'être jugés que par leurs égaux. De là le nom de *cour des pairs* donné, soit à la pairie, constituée en tribunal, soit à la cour du roi tout entière et au Parlement, qui en sortit, quand les pairs y siégeaient, pour juger quelqu'un des leurs.

Ce ne fut pas sans luttes que le **domaine royal** s'agrandit. En 1108, il ne comprenait guère que l'*Ile-de-France*. L'évêque de Mende étonna fort la cour de Louis VII en venant prêter hommage. « Ce pays, disait-on, n'avait jamais obéi qu'à son évêque. » Les grands vassaux étaient au moins aussi puissants que le roi. On considérait comme pairs ou égaux des rois de France les ducs d'Aquitaine, de Normandie et de Bourgogne, et les comtes d'Anjou, de Toulouse, de Vermandois (plus tard Champagne) et de Flandre. A ces sept *pairies laïques* il faut ajouter le duché de France, domaine du roi. Les *pairs ecclésiastiques* étaient l'archevêque-duc de Reims, les évêques-ducs de Laon et de Langres, les évêques-comtes de Beauvais, de Noyon et de Châlons-sur-Marne.

Encore le roi n'était-il pas maître absolu dans son domaine et eut-il à batailler bien souvent contre les comtes, barons

et sires de Montfort, de Montlhery, de Dammartin, de Corbeil, de Mantes, de Meulan, d'Étampes et de Melun.

76. Louis VI le Gros (1108-1137) **et Louis VII le Jeune** (1137-1180). — **Louis VI** guerroya sans relâche contre les barons rebelles de l'Ile-de-France, qui désolaient le pays par leurs brigandages. Il profita des rivalités des grands vassaux pour fortifier l'autorité royale. Partout il se fit le protecteur de l'Église et du peuple.

A l'extérieur, il combattit le roi d'Angleterre, duc de Normandie, Henri Ier. Il soutint contre lui son neveu Guillaume Cliton ; mais il fut battu à *Brenneville* (1119). Henri Ier, de son côté, suscita contre lui son gendre, *Henri V d'Allemagne*, irrité de l'appui que le Pape avait trouvé en France dans la querelle des Investitures. L'expédition impériale n'aboutit pas.

Louis VI mourut en 1137, avec la satisfaction d'avoir considérablement agrandi le domaine royal en faisant épouser à son fils *Eléonore d'Aquitaine*, qui apporta en dot l'Aquitaine, la Gascogne, le Poitou, le Limousin et l'Agénois.

Le règne de **Louis VII** fut illustré par deux moines, *saint Bernard* et *Suger*. Louis VII se croisa pour expier l'incendie de l'église de Vitry. Il confia la régence à Suger, qui, par la sagesse de son administration, mérita le titre de « Père de la Patrie ». A la mort de Suger, il commit la faute de répudier la reine Éléonore, qui épousa peu après, *Henri Plantagenet*, futur roi d'Angleterre, et lui apporta en dot ses immenses domaines du midi de la France. Louis profita des fautes de ce vassal dangereux et soutint contre lui d'abord l'archevêque de Cantorbéry, **saint Thomas Becket,** qui avait encouru la colère d'Henri par sa fermeté intrépide à défendre les droits de l'Église d'Angleterre, et ensuite les fils mêmes d'Henri. Il offrit l'hospitalité au pape Alexandre III, forcé de quitter Rome par l'élection d'un antipape dévoué à l'empereur Frédéric Barberousse. Le pape s'installa à Sens, qui fut, pendant deux ans, le centre des affaires européennes.

77. Philippe II Auguste (1180-1223). — **Philippe-Auguste** était, malgré son jeune âge, plein de sagesse et

d'énergie. Il acquit, par suite de son mariage avec Isabelle de Hainaut, une partie du Vermandois, le comté d'Amiens et l'Artois. Comme Louis VII, il soutint contre Henri II Plantagenet ses fils révoltés. *Richard Cœur de Lion* ayant succédé à son père (1189), Philippe et lui, auparavant amis jusqu'à manger au même plat, se brouillèrent pendant la troisième croisade. Revenu le premier en Europe, Philippe envahit le territoire de Richard et excita contre lui l'ambition de son jeune frère, *Jean sans Terre*. Après la mort de Richard (1199) la lutte éclata entre Jean sans Terre et Philippe. Philippe confisqua la plus grande partie des provinces que Jean possédait en France (1204). Une coalition, formée contre lui par Jean sans Terre fut détruite à **Bouvines** (1214), où Philippe triompha de l'empereur *Otton IV*, avec le concours des milices communales, et à *La Roche-aux Moines* (1214), où son fils Louis battit le roi d'Angleterre.

Sceau de l'Université de Paris.

Les barons anglais imposèrent à Jean sans Terre, vaincu et méprisé, la *Grande Charte*. Le roi l'ayant violée, ils offrirent la couronne au fils de Philippe-Auguste ; mais la mort de Jean changea leurs dispositions. Louis, abandonné de tous, dut revenir en France (1217).

Philippe-Auguste n'avait pas pris part à la quatrième croisade (1204). Il ne s'associa pas davantage à la *croisade contre les Albigeois*, qui eut aussi lieu sous son règne (1208-1229), et qui se termina au profit de la couronne.

Philippe-Auguste organisa et consolida le pouvoir royal. Par la ***quarantaine-le-roi***, qui prescrivait une trêve de qua-

rante jours « après les meurtres ou les injures », il essaya de modérer la fureur des guerres privées. Il supprima le *sénéchal héréditaire*, qui administrait le domaine royal et qui aurait pu être, pour la royauté capétienne, aussi dangereux que les maires du palais l'avaient été pour la royauté mérovingienne ; il le remplaça par des *baillis*, au-dessous desquels étaient des *prevôts*. Il embellit et fit paver Paris ; il créa l'*Universite*. Il fut le premier roi qui essaya de limiter l'intervention du Saint-Siège et du clergé dans les affaires temporelles. A sa mort, en 1223, il avait triplé le domaine royal.

Son fils, **Louis VIII le Lion** (1223-1226), se mit à la tête d'une nouvelle croisade contre les Albigeois; il étendit ainsi sa suzeraineté sur une partie du Languedoc et fonda les sénéchaussées de Carcassonne et de Beaucaire.

78. Louis IX, saint Louis (1226-1270). — **Louis IX** avait douze ans à son avènement. Sa mère, *Blanche de Castille*, exerça la régence avec habileté et fermeté. D'une ligue de seigneurs formée contre elle par le duc de Bretagne, Pierre Mauclerc, elle détacha le comte de Champagne, puis elle força le duc à se soumettre (1231). Par le *traité de Meaux* (1229), elle mit fin à la guerre des Albigeois. Elle maria le roi à Marguerite, fille de Béranger, comte de Provence.

Louis IX, devenu majeur, eut à lutter contre ses vassaux de nouveau révoltés. Il soumit le comte de la Marche et battit, à *Taillebourg* et à *Saintes* (1242), les Anglais venus au secours du rebelle. Il conclut, en 1259, avec le roi *Henri III d'Angleterre*, un traité où il donna un exemple unique de modération : il rendit aux Anglais diverses provinces ; en échange, Henri lui reconnut la possession de la Normandie, de l'Anjou, du Maine et du Poitou, et vint à Paris lui prêter l'hommage qu'il lui devait comme à son suzerain.

Sa justice lui acquit une telle autorité qu'en 1264 les barons anglais le prirent pour juge dans les démêlés qu'ils eurent avec leur roi.

Comme on l'a vu, les deux *croisades* entreprises par saint

Louis furent malheureuses. Il mourut de la peste à Tunis, en 1270.

Saint Louis unissait une ardente piété à la bravoure et au sentiment de la dignité royale. Il aimait les pauvres et fonda pour eux de nombreux hospices. Il se plaisait à rendre lui-même la justice à tous.

Par son amour pour la paix et sa justice, il fit faire plus de progrès à la royauté que ses prédécesseurs. Il accrut le domaine royal. Il prohiba les guerres privées et essaya de substituer au duel judiciaire la preuve par témoins. Il étendit la justice royale en instituant les *enquesteurs royaux*, imités des *missi dominici* de Charlemagne, et en réservant à son jugement les *cas royaux*.

La cour du roi devint le **Parlement**, qui fut placé au dessus des baillis. Il le présidait lui-même. Les légistes virent leur influence grandir. Ils s'appliquèrent à faire prédominer le *droit romain* sur les coutumes et tendirent à rendre absolu le pouvoir du roi, comme l'avait été à Rome celui des empereurs.

Très respectueux envers le clergé, saint Louis maintint pourtant ses droits contre les prétentions des évêques quand il les jugeait excessives. Mais c'est à tort qu'on lui a attribué la *Pragmatique Sanction* connue sous son nom.

Par ses mesures il assura la sécurité des campagnes et des villes. Il s'occupa aussi de l'industrie et fit rédiger et corriger par *Etienne Boileau*, prévôt des marchands de Paris, les coutumes d'environ cent corporations.

79. Philippe III le Hardi (1270-1285). — Malgré deux expéditions malheureuses en Castille et en Aragon, **Philippe III** réunit au domaine royal la Champagne, le comté de Toulouse, le Languedoc et, pour un temps, la Navarre.

La maison d'Anjou s'étendit en Italie. *Charles d'Anjou*, frère de saint Louis, appelé par le pape contre Manfred, fils illégitime de l'empereur Frédéric II, conquit le royaume des Deux-Siciles et fit décapiter Conradin, le dernier des Hohenstaufen. Mais la population de Palerme se souleva contre sa tyrannie et massacra tous les Français : ce furent les **Vêpres siciliennes** (1282). *Pierre III d'Aragon* étant venu au secours de

la Sicile, le pape Martin V l'excommunia et donna son royaume au fils du roi de France, Charles de Valois. Philippe III mourut, en 1285, dans une expédition contre Pierre III.

80. **Philippe IV le Bel** (1285-1314). — **Philippe IV**, prince habile, mais sans scrupules, ne recula devant aucun moyen pour augmenter sa puissance ; il n'aboutit qu'à déconsidérer la royauté et à ruiner le royaume. Tout d'abord il termina la guerre d'Aragon par le *traité de Tarascon* (1291), qui laissa la Sicile au fils de Pierre III et Naples au fils de Charles d'Anjou. A la suite de démêlés avec l'Angleterre, il confisqua, puis conquit la Guyenne. Cette province forma la dot de sa fille Isabelle, qui épousa Édouard II (1299).

Il attaqua la Flandre, dont le comte avait pris le parti du roi d'Angleterre. Vainqueur à *Furnes*, il s'empara du pays (1297). Les Flamands, révoltés contre les exactions du gouverneur français, battirent Philippe à *Courtrai* (1302), mais il prit sa revanche à *Mons-en-Puelle* (1304).

Philippe, irrité par la résistance que l'Église opposait à ses exactions, entra en lutte avec le pape **Boniface VIII** et se fit soutenir par une assemblée d'*États généraux*. Il falsifia la bulle qui le censurait. Le Pape, frappé par un de ses émissaires à *Anagni* (1303), mourut de douleur. Après le court pontificat de *Benoît XI*, Philippe fit élire pape *Clément V*, sa créature, qui transféra le Saint-Siège à Avignon (1309) ; ce fut pour la papauté le commencement de ce que l'on a appelé la *Captivité de Babylone*.

Le règne de Philippe le Bel est surtout remarquable par les progrès que ce roi fit faire à la royauté. Il la voulut *absolue*. Il s'entoura de légistes. Il créa la *Chambre des comptes*, le *Grand Conseil* et rendit le Parlement sédentaire. Il éleva la classe bourgeoise, le tiers état, au détriment de la noblesse. Pour la première fois, en 1302, des représentants des trois ordres ou états, le *clergé*, la *noblesse* et la *bourgeoisie*, furent réunis dans une assemblée, qui prit le nom d'**États généraux**. D'ailleurs, Philippe ne convoqua les Etats généraux que pour y trouver un appui moral dans sa lutte contre le pape et pour obtenir d'eux le moyen d'avoir de l'argent. Il eut

recours à tous les expédients pour augmenter ses revenus, inférieurs à ses dépenses, et mérita le surnom de faux monnayeur. La confiscation des biens des *Templiers* lui procura d'immenses richesses. Il fit arrêter ces religieux, accusés de crimes horribles, et obtint du Pape et du concile de Vienne (1312) la suppression de leur ordre.

A sa mort (1314) il avait agrandi le domaine royal par la réunion de la Navarre, de la ville de Lyon et de la Franche-Comté.

États généraux de 1302.

Ces États généraux furent les premiers réunis. A la droite du roi sont les représentants du clergé, à sa gauche ceux de la noblesse. Devant lui, debout, les légistes du tiers état. L'un d'eux, à genoux devant le roi, lit un mémoire.

81. Les derniers Capétiens directs (1314-1328). — L'avènement de **Louis X le Hutin** (1314-1316) fut le signal d'une réaction féodale. *Enguerrand de Marigny*, trésorier du dernier roi, en fut la principale victime. Louis X avait besoin d'argent. Il ordonna que, dans tout le royaume, les *serfs s'affranchissent* en rachetant leur liberté.

A la mort de Louis le Hutin et de son fils posthume, Jean Ier, *Philippe*, son frère, se fit sacrer roi. Une décision des bourgeois de Paris, que l'on justifia plus tard par un passage de la **loi salique**, exclut les femmes du trône.

Philippe V le Long (1316-1322) continua l'œuvre de son père, Philippe IV. Il étendit la juridiction de la Chambre des Comptes et posa en principe qu'aucune partie du domaine royal ne pouvait être aliénée.

Charles IV le Bel (1322-1328) succéda à son frère, mort sans enfants mâles. Lui-même mourut en 1328, sans en laisser, et, pour la troisième fois, en quatorze ans, on appliqua la loi salique.

RÉSUMÉ

74. Les premiers Capétiens. — En 987 la maison de France monta sur le trône avec Hugues Capet. Les premiers Capétiens, Hugues Capet, Robert le Pieux, Henri Ier, Philippe Ier, durent lutter pour l'affermissement de l'autorité royale Sous Philippe Ier eurent lieu trois grands événements, la conquête du royaume des Deux-Siciles par les Normands, la conquête de l'Angleterre et la première croisade

75. Le roi, sa cour, son domaine, les grands vassaux. — Les rois capétiens cherchèrent, comme leurs prédécesseurs, à ramener à la soumission les grands vassaux. De la cour dont ils s'entouraient (curie ou cour), sortit le Parlement. Comme le roi était le plus souvent à Paris, cette ville devint, dès le XIIe siècle, le siège de la royauté.

Ce ne fut pas sans luttes que le domaine royal s'agrandit. Les grands vassaux étaient au moins aussi puissants que le roi.

76. Louis VI le Gros et Louis VII le Jeune. — Louis VI guerroya sans relâche, à l'intérieur, contre les barons rebelles de l'Ile-de-France et se fit partout le protecteur de l'Eglise et du peuple. A l'extérieur, il combattit le roi d'Angleterre, Henri Ier, duc de Normandie. Il agrandit considérablement le domaine royal en faisant épouser à son fils, Louis VII, Eléonore d'Aquitaine. Louis VII fit la seconde croisade, qui fut malheureuse. Il commit la faute d'augmenter considérablement la puissance de ses rivaux, les rois anglais, en renvoyant sa femme, Eléonore d'Aquitaine, qui épousa Henri Plantagenet, futur roi d'Angleterre. Louis VII eut pour ministre Suger, et c'est sous son règne que vécut saint Bernard.

77. Philippe II Auguste. — Philippe-Auguste, fils de Louis VII, combattit les rois d'Angleterre, Richard Cœur de Lion et Jean sans Terre, déjoua, par la victoire nationale de Bouvines (1214), une coalition qu'avait formée contre lui Jean sans Terre, laissa s'accomplir, snas s'y associer, la quatrième croisade et la croisade contre les

Albigeois et, à l'intérieur, organisa et consolida le pouvoir royal. Il tripla le domaine royal et créa l'Université de Paris. Son fils, Louis VIII, étendit sa suzeraineté sur une partie du Languedoc.

78. Louis IX, saint Louis. — A Louis VIII succéda, sous la régence de Blanche de Castille, son fils, Louis IX, qui, après avoir montré sa fermeté contre ses vassaux révoltés, fit plus que ses prédécesseurs pour la royauté par son amour de la paix et sa justice. Sous son règne, la cour du roi devint le parlement. Il assura la sécurité des campagnes et des villes et encouragea le commerce et l'industrie. Les deux croisades qu'il entreprit furent malheureuses. Il mourut de la peste à Tunis, en 1270.

79. Philippe III le Hardi. — Philippe III le Hardi, fils de saint Louis, réunit au domaine royal la Champagne, le comte de Toulouse et le Languedoc. Son oncle, Charles d'Anjou, appelé en Italie par le pape, perdit le royaume des Deux-Siciles à la suite des Vêpres siciliennes (1282).

80. Philippe IV le Bel. — Philippe IV, fils de Philippe III, fut un prince habile, mais sans scrupules. Il combattit les Flamands, lutta contre le pape Boniface VIII, chercha par tous les moyens à rendre la royauté absolue, obtint l'abolition de l'ordre des Templiers. Il n'aboutit qu'à déconsidérer la royauté et à ruiner le royaume. Cependant il fit faire de grands progrès au pouvoir royal, il créa la Chambre des Comptes, le Grand-Conseil et rendit le Parlement sédentaire. Pour la première fois, il réunit en 1302 les États généraux avec les représentants des trois ordres ou états : clergé, noblesse et bourgeoisie.

81. Les derniers Capétiens directs. — Une réaction féodale éclata sous Louis X le Hutin. Ce roi, pour avoir de l'argent, ordonna que dans tout le royaume les serfs s'affranchissent en rachetant leur liberté. A sa mort et à celle de ses deux frères, Philippe V le Long et Charles IV le Bel, fut appliquée la loi salique.

QUESTIONNAIRE

74. Quelle maison monta sur le trône de France ? — A quoi travaillèrent les premiers Capétiens ? — Quels grands événements eurent lieu sous Philippe Ier ? — 75. Qu'était-ce que la Curie ? — Quel était le principe de la justice franque ? — Quels étaient les grands vassaux de la couronne ? — 76. Contre qui Louis VI guerroya-t-il ? — Quelle faute commit Louis VII ? — 77. Quels rois d'Angleterre Philippe-Auguste combattit-il ? — Quelles croisades eurent lieu sous son règne ? — 78. Quel exemple de modération donna Louis IX ? — Quels progrès fit-il faire à la royauté ? — 79. Quelle conquête fit Charles d'Anjou ? — 80. Quel fut le résultat des efforts de Philippe le Bel ? — Que réunit-il pour la première fois ? — 81. Quelle ordonnance Louis X rendit-il ? — Qu'est-ce que la loi salique ?

Capétiens directs

Robert le Fort

Eudes **Robert**

Hugues le Grand *Emma* épouse **Raoul**

Hugues Capet (987-996) Otton, chef de la maison de Bourgogne (cette maison dure jusque vers 1012)

Robert le Pieux (996-1031)

Henri I (1031-1060) Robert, chef de la 1re maison capétienne de Bourgogne (cette maison dure de 1032 à 1361)

Philippe I (1060-1108)

Louis VI le Gros (1108-1137)

Louis VII le Jeune (1137-1180)

Philippe II Auguste (1180-1223)

Louis VIII le Lion (1233-1226)

Louis IX (1226-1270) Robert d'Artois (+ 1250) Alphonse de Poitiers (+ 1270) Charles d'Anjou (+ 1285)

Philippe III le Hardi (1270-1285)

Philippe IV le Bel (1285-1314)

Louis X le Hutin (1314-1316) **Philippe V** (1316-1322) **Charles IV** (1322-1328)

Nota Les noms en caractères gras sont ceux des rois de France.

Meurtre de Thomas Becket.

CHAPITRE LX

L'ANGLETERRE JUSQU'EN 1328

82. L'Angleterre saxonne et danoise. — L'heptarchie anglo-saxonne était en proie à l'anarchie, lorsque les pirates northmans ou danois envahirent l'Angleterre. **Alfred le Grand,** qui venait de monter sur le trône (871), dut s'enfuir et se réfugier dans la hutte d'un bouvier. La légende raconte qu'il y faisait cuire lui-même son pain sous la cendre.

Quand il crut l'heure favorable, il se mit à la tête des guerriers saxons et battit les Danois, qui reçurent le baptême, avec leur chef, et obtinrent des terres dans l'Est-Anglie et le Northumberland. Devenu roi de l'Angleterre presque entière, Alfred mérita d'en être appelé le Charlemagne. La création d'une armée permanente et la construction de nombreuses forteresses le mirent en état de repousser deux fois le redoutable *Hastings*, le plus fameux des *Vikings*, ou *rois des mers.* Des officiers royaux, mis à la tête des *shires*, ou comtés,

administrèrent le royaume en son nom et sous sa surveillance. Il fit régner partout une justice sévère. Il ouvrit de nombreuses écoles, appela auprès de lui les hommes les plus savants de la chrétienté et fit refleurir les lettres, les sciences et les arts.

Ses successeurs se montrèrent dignes de lui, jusqu'à *Éthelred II*, qui ne vit d'autre moyen de se défaire des envahisseurs danois que de les massacrer le jour de la *Saint-Brice* (1002). *Swen* ou *Suénon* débarqua alors avec de nouvelles bandes, chassa le monarque et légua la couronne à son fils **Kanut le Grand** (1014-1035). Kanut embrassa le christianisme et s'efforça, par la douceur de son gouvernement, de faire oublier les maux de la conquête.

83. La conquête normande. — Les rois saxons revinrent pourtant de Normandie, où ils avaient trouvé asile, avec **Édouard le Confesseur** (1041-1066). Edouard mourut sans enfants. Le duc de Normandie, *Guillaume le Bâtard*, prétendit que son héritage lui appartenait en vertu d'un testament, tandis que *Harold* était proclamé par le parti anglo-saxon. Fort de l'appui du pape, Guillaume débarqua en Angleterre. Il vainquit et tua Harold à *Hastings* (1066), et cette victoire lui donna l'Angleterre. Seule, l'aristocratie tenta une résistance inutile. Les Saxons qui, sous le nom d'*outlaws* (*hommes mis hors la loi*), luttèrent pour l'indépendance dans les forêts de l'Angleterre septentrionale, ne furent bientôt plus que des brigands.

Le pays conquis fut partagé en soixante mille fiefs de chevaliers, qui relevèrent des hauts barons, vassaux directs de la couronne, mais sans préjudice du lien qui, par l'hommage et le serment de fidélité, les mit avant tout sous la dépendance immédiate du roi. Celui-ci se réserva d'ailleurs quinze cents manoirs environ et fut ainsi le plus grand propriétaire du royaume. Le régime féodal fut donc introduit en Angleterre dans des conditions éminemment favorables à la royauté. Pour fixer exactement les droits de la couronne, Guillaume fit dresser un cadastre général, le *Domesday-book* (Livre du jour du jugement), où furent consignés authentiquement les

revenus et les biens de tous, Anglo-Saxons et Normands, villes et particuliers, chevaliers et barons. Le dialecte français de Normandie, imposé comme langue officielle, devint la langue nationale.

La plupart des évêchés et des abbayes furent donnés à des Normands. Des lois rigoureuses réprimèrent durement tout acte d'insubordination. Les confiscations se multiplièrent avec les révoltes des vaincus; les propriétaires anglo-saxons, qui avaient conservé d'abord la plus grande partie de leurs biens, en furent peu à peu dépouillés presque entièrement, et l'Angleterre fut traitée en pays conquis.

Chevalier normand lançant l'épie, d'après la célèbre tapisserie de Bayeux. Cette tapisserie est, dit on, l'œuvre de Mathilde femme de Guillaume. Le chevalier est couvert d'une *brogne*, tunique sur laquelle on a cousu de petites plaques métalliques superposées les unes aux autres comme des écailles. — Il porte un casque à *nasal*, plaque de métal couvrant protégeant le nez.

La conquête de l'Angleterre par les Normands eut pour effet immédiat de mettre aux prises la royauté anglaise et la royauté française. Devenus rois d'Angleterre, les ducs de Normandie étaient désormais trop puissants pour reconnaître de bonne grâce la suzeraineté du roi de France, dont ils restaient les vassaux ; et les rois de France, de leur côté, ne pouvaient manquer de mettre à profit toutes les occasions de les humilier et de les affaiblir. De là une rivalité incessante, qui allait aboutir, après trois siècles, à la guerre de cent ans.

84. Premiers démêlés entre la France et l'Angleterre. — Philippe Ier commença la lutte dès le temps de **Guillaume Ier**. Il soutint contre lui son fils *Robert Courte-Heuse*, qui réclamait la Normandie. Guillaume, vainqueur de Robert, périt en voulant se venger de Philippe (1087).

A Guillaume II le Roux, qui persécuta l'Église d'Angle-

terre et saint Anselme, archevêque de Cantorbéry, succéda le troisième fils du Conquérant, **Henri Ier Beauclerc** (1100-1135). Il eut à lutter contre Louis VI le Gros. A sa mort, la question se posa de savoir si une femme pouvait hériter de la couronne. Une guerre longue et sanglante éclata entre *Mathilde*, fille de Henri Ier et veuve de Henri V d'Allemagne, qui avait épousé en secondes noces Geoffroy Plantagenet, comte d'Anjou, et un petit-fils du Conquérant. Enfin, en 1154, le fils de Mathilde, **Henri II Plantagenet,** fut reconnu roi sans contestation. Après son mariage avec Eléonore d'Aquitaine, femme répudiée de Louis VII le Jeune, le roi d'Angleterre fut maître de la France occidentale depuis la Picardie jusqu'aux Pyrénées (Normandie, Maine, Anjou, Poitou, Aunis, Saintonge, Limousin, Guyenne et Gascogne). C'était un danger terrible pour la France.

Les démêlés d'Henri avec l'Eglise et la révolte de ses fils l'écartèrent d'abord. Henri II voulut diminuer les privilèges accordés à l'Eglise d'Angleterre par Guillaume Ier et élargir la juridiction royale, en soumettant les ecclésiastiques à la justice laïque. Croyant se donner un appui, il avait élevé au siège archiépiscopal son ancien chancelier, *Thomas Becket.* Le nouveau primat d'Angleterre l'avait loyablement prévenu qu'il deviendrait son adversaire. En effet, ayant d'abord signé les seize *Statuts de Clarendon* (1164), par lesquels une assemblée de prélats avait reconnu les droits que s'étaient peu à peu arrogés les rois d'Angleterre, il se rétracta et s'enfuit en France.

Louis VII le Jeune ménagea une réconciliation entre le roi et l'archevêque fugitif. Mais, un mois après son retour en Angleterre (1170), Becket fut assassiné au pied de l'autel. « Parmi tant de courtisans qui mangent chaque jour à ma table, s'était écrié Henri II, ne s'en trouvera-t-il pas un qui me délivre de ce prélat ? » Sous le poids de la réprobation universelle, excommunié par le pape Alexandre III, Henri dut faire une pénitence solennelle et s'humilier sur le tombeau du martyr.

Henri vit alors ses quatre fils se révolter contre lui, soute-

nus d'abord par Louis VII, puis par Philippe-Auguste. Henri Court-Mantel et Geoffroy, qu'il aimait tendrement, moururent sans s'être réconciliés avec lui. Richard Cœur de Lion, sourd à sa voix, refusa de quitter la cour du roi de France. Malade de chagrin, Henri apprit que le plus jeune, Jean sans Terre, était au nombre de ses ennemis : « Assez en avez dit, s'écria le malheureux prince, et il se retourna dans son lit. Il parlait, mais nul ne savait prou entendre ce qu'il disait. » (Poème du XIII^e siècle.) Il mourut quelques jours après (1189) et eut pour successeur son fils Richard.

On a vu que **Richard Cœur de Lion** (1189-1199) prit part à la troisième croisade, et qu'à son retour il languit plus d'un an dans une prison de l'empereur d'Allemagne. Lorsqu'il rentra en Angleterre, ce fut pour trouver le trône usurpé par Jean sans Terre. Il vainquit le rebelle et lui pardonna.

85. La Grande Charte (1215). — **Jean sans Terre** avait trouvé un appui chez Philippe-Auguste. Devenu roi, à la mort de Richard, il n'eut plus en lui qu'un ennemi. Il avait pris la couronne au mépris des droits d'*Arthur de Bretagne*, fils de Geoffroy ; puis il l'avait poignardé, dit-on. Sommé par Philippe-Auguste, son suzerain, de comparaître devant la cour des pairs, il refusa et se vit confisquer ses domaines (1204). Il s'attira également les rigueurs du Saint-Siège et fit sa soumission au pape Innocent III, juste à temps pour échapper à la conquête française, qu'avaient appelée les barons, fatigués de son despotisme. Mais la défaite, à *Bouvines* (1214), de la ligue qu'il avait provoquée contre le roi de France, souleva de nouveau les barons anglais. Ils lui imposèrent la **Grande Charte** (1215), acte en soixante-trois articles, qui sanctionnait les libertés du clergé, des vassaux et de toute la nation. « Nul homme libre, disait-elle, ne peut être arrêté, emprisonné, atteint, en quelque façon, qu'en vertu d'un jugement légal, rendu par ses pairs et selon la loi du pays. » Dans cet article étaient contenues en germe l'institution du jury et celle du Parlement.

Jean signa en frémissant. Il viola bientôt ses engagements.

Les barons offrirent alors la couronne à Louis, fils de Philippe-Auguste. Mais la mort de Jean (1216) changea leurs dispositions : ils aimèrent mieux avoir affaire à son fils Henri III, encore enfant; Louis, abandonné de tous et vaincu, dut revenir en France.

Henri III (1216-1272), après une longue minorité, révoqua la Grande Charte. « Lorsque nous l'avons jurée, dit-il, nous n'avions la libre disposition ni de notre corps ni de notre sceau. » Ses défaites à *Taillebourg* et à *Saintes* encouragèrent l'aristocratie anglaise, qui, à Oxford (1258), lui imposa, en échange de subsides, les *statuts* ou *provisions d'Oxford*. La couronne était mise en tutelle : le conseil des barons avait réellement la souveraineté, étant chargé de nommer annuellement les officiers royaux et de traiter avec le conseil du roi, par l'intermédiaire d'une commission prise dans son sein, des affaires de la nation. Cette assemblée, ou *Parlement*, renfermait déjà, à côté des barons, deux chevaliers par comté. Bientôt elle se vit obligée d'accueillir deux bourgeois de chacune des villes et de chacun des bourgs principaux du royaume. Puis les barons et les prélats formèrent une chambre à part, la *Chambre des Lords* (seigneurs), tandis que chevaliers et bourgeois formaient la *Chambre des Communes*. Dès lors le **Parlement anglais** était constitué, avec ses deux Chambres, tel qu'il est encore de nos jours.

Sceau de Jean sans Terre, apposé par lui au bas de la Grande Charte.

La mauvaise foi de Henri III souleva ses barons contre lui. Saint Louis, choisi comme arbitre par les deux partis, ne réussit pas à mettre fin à la guerre civile (1264). L'énergie et l'habileté du jeune prince royal Édouard sauvèrent la royauté. On a vu comment, au traité de 1259, des concessions réciproques avaient rétabli une paix durable entre la couronne de France et celle d'Angleterre.

Édouard Ier (1272-1307) s'empara du pays de Galles et calma l'irritation des vaincus en leur donnant pour chef son fils aîné, Édouard, né dans leur pays (1283). C'est depuis lors que le titre de *prince de Galles* est porté par l'héritier présomptif de la couronne d'Angleterre.

La conquête de l'*Écosse* était plus difficile. Édouard rencontra un adversaire terrible dans *Robert Bruce*, qui, après la défaite de Baliol et le supplice de Wallace, releva le drapeau de l'indépendance nationale et finit par triompher. L'Écosse avait été soutenue par la France. A *Bannock-Burn* (1314) et à *Blackmor* (1321), Robert Bruce fut définitivement vainqueur. Pendant ce temps, **Édouard II** (1307-1327) était plongé dans la débauche et livré à d'indignes favoris. Sa femme Isabelle, fille de Philippe le Bel, leva une armée contre lui. Il fut déposé par le Parlement, jeté en prison et assassiné en 1327.

Édouard III lui succéda (1327-1377).

RÉSUMÉ

82. L'Angleterre saxonne et danoise. — L'invasion des Northmans en Angleterre força *Alfred le Grand* à s'enfuir Il revint et les battit Son règne fut florissant. L'Angleterre retomba pourtant sous le joug des Danois : *Kanut le Grand* s'efforça de faire oublier les maux de la conquête.

83. La conquête normande. — Les rois saxons revinrent. Après *Édouard le Confesseur*, le duc de Normandie, *Guillaume le Bâtard* s'empara de l'Angleterre, qu'il soumit à une loi rigoureuse. Cette conquête fut la première cause de la guerre de Cent Ans, à cause de la puissance considérable qu'elle donna au duc de Normandie, vassal du roi de France.

84. Premiers démêlés entre la France et l'Angleterre — Philippe Ier soutint contre Guillaume son fils, Robert Courte-Heuse. Louis VI le Gros lutta contre Henri Ier. Louis VII soutint contre Henri II saint Thomas Becket. Philippe-Auguste eut pour adversaires, après Henri II, Richard Cœur de Lion et Jean sans Terre.

85. La Grande Charte (1215). — Les barons anglais, fatigués du despotisme de *Jean sans Terre*, lui imposèrent la Grande Charte, qui établissait les libertés de la nation

Henri III, ayant révoqué cet acte, se vit imposer les statuts d'Oxford, qui mettaient la couronne en tutelle et constituaient le Parlement anglais.

Edouard Ier s'empara du pays de Galles, mais ne put conquérir l'Écosse. *Edouard II* s'abandonna à d'indignes favoris. Il mourut assassiné. *Edouard III* lui succéda.

QUESTIONNAIRE

82. Qui regnait en Angleterre lors de l'invasion des Northmans ? — Comment gouverna Kanut le Grand ? — 83. D'ou venaient les prétentions de Guillaume le Bâtard sur l'Angleterre ? — Que devinrent les Saxons ? — 84. Quels furent les premiers rois normands ? — Contre quels rois de France luttèrent ils ? — 85. Quel est le fondement des libertés anglaises ? — Henri III ne revoqua-t il pas la Grande Charte ? — Que fit Edouard Ier ? — Quel fut le heros de l'indépendance écossaise ? — Comment mourut Edouard II ?

CHAPITRE LXI

CIVILISATION CHRÉTIENNE ET FÉODALE[1]

86. Hérésies. — Du XIe au XIIIe siècle des **hérésies** redoutables menacèrent d'arrêter l'essor de la civilisation chrétienne. La plupart cachaient sous les dehors d'une austérité rigide des doctrines et des pratiques profondément immorales et, par leurs principes antisociaux, mettaient en péril la société civile aussi bien que l'Église. On usa de tous les moyens pour les extirper. Comme la persuasion n'y suffisait pas, on eut recours à la violence. C'est au temps du roi Robert que l'on condamna pour la première fois les hérétiques au supplice barbare du feu. Les croisades que l'on fit contre eux dans la suite devinrent bientôt des guerres d'extermination, où les deux partis commirent d'horribles cruautés. Il en faut accuser, non seulement l'horreur qu'inspirait alors l'hérésie, mais encore la dureté des mœurs du

[1] V. *Histoire de France* Cours complémentaire, livre III, chap. XIII.

temps et la violence des passions que soulèvent toujours les luttes religieuses.

La moins dangereuse des sectes de ce temps fut celle des **Vaudois.** Elle eut pour fondateur un riche commerçant de Lyon, nommé *Valdo.* La mort subite d'un de ses compagnons l'émut si profondément, qu'il distribua sur-le-champ tout son bien aux pauvres, dont il fit désormais sa société (1160). En ayant ramassé un grand nombre, il leur apprit à imiter, par la pratique de la pauvreté volontaire, ce qu'il appelait la vie apostolique, qui, selon lui, ne se trouvait plus sur la terre. Ces *pauvres de Lyon*, comme on les nommait, chaussés de sandales, qui leur firent donner encore le nom d'*Insabbattés*, vêtus de la cape des religieux, mais portant la longue chevelure des laïques, s'en allaient de côté et d'autre, prêchant à l'imitation des apôtres et inspirant aux fidèles le mépris du clergé. Ils enseignaient qu'il ne faut faire de serment sous aucun prétexte, qu'il n'est pas permis de faire mourir des hommes, même pour crime, que les mœurs corrompues et la vie mondaine du clergé le rendaient incapable de remplir son ministère, qu'il suffisait de pratiquer la pauvreté apostolique pour avoir le droit de remplir toutes les fonctions ecclésiastiques. Ils se répandirent jusqu'en Allemagne, en Bohême, en Pologne, en Calabre. Au XVIe siècle, ce qui restait de la secte embrassa le protestantisme.

Ce furent les **Cathares**, nommés encore *Albigeois*, *Patarins*, *Poplicains*, *Bulgares*, qui firent courir à la chrétienté le danger le plus sérieux. Imbus de l'erreur des Manichéens, qui admettaient deux principes, celui du bien et celui du mal, ils condamnaient l'usage des viandes et le mariage, rejetaient les sacrements et niaient l'autorité de l'Église. Ils se vantaient de mener la vie des apôtres et s'appelaient les *apostoliques*. Le centre de la secte était la *Bulgarie*, où résidait le pape des Cathares. De là elle se répandit dans l'Europe entière. « Une hiérarchie fortement organisée, composée d'évêques et de ministres, recrutée dans des établissements savants, reliait entre elles toutes les parties de ce grand corps[1]. »

[1] Biblioth. de l'Ecole des Chartes, 3e série, t. III.

Plus tard parurent les *Bégards* d'Allemagne, de Suisse et d'Italie. Ils furent, au XIII^e siècle, les plus hardis parmi les contempteurs de la foi et de la morale catholiques.

Le midi de la France, ce paradis terrestre des troubadours frivoles et licencieux, ce pays de civilisation élégante et raffinée, était un terrain tout préparé pour le développement de l'hérésie. Les Cathares s'y répandirent, protégés par quelques seigneurs. On leur donna le nom d'**Albigeois**, parce qu'ils étaient très nombreux dans le pays d'*Albi*.

Le meurtre du légat *Pierre de Castelnau* décida Innocent III à prêcher une croisade contre eux et contre leur protecteur, *Raymond VI de Toulouse* (1208). *Simon de Montfort* la dirigea. Raymond fut vaincu à *Muret* (1213); mais Montfort fut tué à Toulouse (1218). Le pape avait pris sous sa protection le jeune *Raymond VII* et le concile de Latran (1215) avait flétri les horreurs commises par les croisés. Le *traité de Meaux* (1229) termina la guerre par le mariage de la fille de Raymond VII avec Alphonse de Poitiers, frère de Louis IX. L'hérésie, privée de protecteurs, allait peu à peu disparaître. L'Inquisition devait en extirper les derniers restes.

Créé en 1229, le **tribunal de l'Inquisition** était chargé de rechercher les hérétiques et de les juger; puis l'autorité séculière punissait les coupables. Depuis Robert le Pieux, quoique les conciles, particulièrement le quatrième concile de Latran, ne prononçassent contre eux que la perte de leurs biens et de leurs droits civils, l'usage prévalut peu à peu de les brûler. Introduite en France, en 1255, l'Inquisition n'y dura pas longtemps. En 1232, Grégoire IX l'avait confiée aux Dominicains.

87. Création des ordres mendiants. — Un mouvement de rénovation s'était opéré dans la vie monastique. De ce mouvement étaient sortis les **ordres mendiants.** La nécessité de combattre l'hérésie par l'exemple des vertus évangéliques et par la prédication suggéra à *saint François d'Assise* et à *saint Dominique* la fondation de l'ordre des *Frères*

Mineurs et de celui des *Frères Prêcheurs*, qui comptèrent parmi leurs membres presque tous les plus grands docteurs du XIIIe siècle.

Aux Franciscains et aux Dominicains il faut joindre les *Carmes*, qui, fondés au XIIe siècle sur le mont *Carmel*, émigrèrent en Europe, et se transformèrent, au XIIIe siècle, en un ordre mendiant.

Saint François d'Assise.

88. Universités. Scolastique. — La fondation des universités donna aux études une vive impulsion. Il s'était formé à Paris une corporation de maîtres et d'écoliers. Philippe-Auguste lui accorda, en 1200, le privilège d'échapper à la juridiction du prévôt de Paris et de ne relever que du tribunal de l'évêque. Ainsi fut fondée l'**Université** de Paris, qui servit de modèle à toutes les autres et demeura longtemps la plus florissante. « Paris, ville fameuse pour les arts », disait le pape Alexandre III. *Oxford* et *Cambridge*, en Angleterre, eurent aussi leurs universités renommées ; *Bologne*, en Italie, fut célèbre pour le droit, *Montpellier* pour la médecine. L'Université de Paris comprenait quatre facultés : théologie, médecine, jurisprudence, arts. De nombreux collèges furent établis pour loger des milliers d'étudiants, qui vagabondaient un peu partout, fiers de leurs immunités. « C'est du quartier de Hurepoix[1] », disait-on, à Paris, de quelque action blâmable. Les collèges des *Bons-Enfants*, de *Sorbonne*, s'élevèrent à Paris; ceux de *Baliol*, de *Merton*, à Oxford, etc.

[1] La rive gauche de la Seine, où était située l'Université, se trouvait en *Hurepoix* la rive droite en *Ile-de-France*.

La théologie et la philosophie, intimement unies, sans être confondues, prirent, à partir du XI[e] siècle, un nouveau développement. Aux scolastiques du XI[e] et du XII[e] siècle, saint Anselme, Pierre Abélard, Hugues de Saint-Victor, aux mystiques tels que saint Bernard (1091-1153), l'esprit le plus large de son temps, et le bienheureux Joachim de Flora († 1202), qui prêcha en Calabre l'Évangile éternel, le règne du Saint-Esprit, succèdent les docteurs du XIII[e] siècle, disciples d'Aristote, qui portent la scolastique à son apogée ; le dominicain **Albert le Grand**, que l'étendue de sa science avait fait surnommer le docteur universel : le franciscain **saint Bonaventure** (1221-1274), le docteur séraphique, qui a écrit l'*Itinéraire de l'âme vers Dieu ;* **saint Thomas d'Aquin** (1227-1274), le docteur angélique, le prince de la scolastique, qui a laissé la *Somme contre les Gentils* et la *Somme théologique ;* le franciscain **Roger Bacon**, d'Oxford, qui proclama la nécessité de l'observation et de l'expérimentation dans les études scientifiques ; **Raymond Lulle, Duns Scot**, le rival de saint Thomas.

Étudiant et maître de l'Université, d'après les bas-reliefs de l'église Notre-Dame de Paris

89. Lettres et arts. — Les langues vulgaires se formaient et produisaient des œuvres plus achevées. Le français était déjà une langue universelle. Brunetto Latini, le maître de Dante, écrivait en français son *Trésor de sapience*, parce que, disait-il, « la parlure de France est plus commune à toutes gens et plus délectable ». La prose française produisait des chefs-d'œuvre avec *Villehardouin*, l'historien de la quatrième croisade, et le *sire de Joinville*, l'historien et l'ami de saint Louis.

La langue italienne, qu'allait illustrer Dante, commençait avec *Cavalcanti ;* l'espagnol se dégrossissait avec le *poème du*

Cid. En Allemagne nous trouvons les chants des *minnesinger*, ou chantres d'amour, Walter de Vogelweide et Wolfram d'Eschenbach; chez les Scandinaves, les poèmes héroiques de l'*Edda* et des *Sagas;* chez les Slaves, après la Bible morave de saint Cyrille, des chroniques russes, le chant guerrier d'Igor. Le grec moderne naissait de l'altération du grec ancien.

C'est au moyen âge que remonte l'origine du **théâtre.** Il sortit des *mystères* et des *miracles*, joués d'abord dans les églises, puis peu à peu sécularisés. Des *confreries* se formèrent au XIIIe siècle, pour fournir les acteurs nécessaires. A la même époque, naquit la *comedie* (moralités, soties et farces) dont les premiers essais furent les *Jeux d'Adam de la Halle.*

Le sire de Joinville, d'après une miniature.
Il présente son *Histoire de saint Louis*

Le XIIIe siècle cultiva les arts et surtout l'*architecture.* Le *roman fleuri* disparut devant un genre nouveau, le genre *gothique* ou **ogival,** caractérisé par la forme ogivale ou aigue des voûtes. Notre-Dame de Paris, la Sainte-Chapelle, les cathédrales d'Amiens, de Chartres, de Reims, de Bourges, de Rouen, de Metz, de Strasbourg, d'York, de Cantorbéry, l'église de Saint-François, à Assise, le Dôme de Florence, furent bâtis dans ce style par des corporations de maîtres ès œuvres, et ornées de verrières magnifiques, grâce aux dons généreux des fidèles. A la cathédrale de Strasbourg, se rattache le nom du maître maçon *Erwin de Steinbach*, qu'aida sa fille *Sabine.*

La sculpture se joignait à la peinture sur verre, pour orner la maison de Dieu. Les peintres enrichissaient aussi de leurs chefs-d'œuvre de finesse et de patience les *missels* et les livres d'heures. LA musique devenait une science.

90. Progrès du luxe. — Les croisades, en donnant

une impulsion plus grande au commerce et à l'industrie, avaient introduit le luxe chez les seigneurs et chez les riches bourgeois. Mais ce luxe ne ressemblait en rien à ce qu'on appelle aujourd'hui le confort. On avait peu de souci des règles les plus élémentaires de l'hygiène. Les habitations et les villes étaient, en général, mal tenues et malpropres. Les rues, où vaguaient en liberté oies et porcs, étaient remplies d'immondices. Cependant on se baignait plus au moyen

Grand seigneur en costume d'apparat. Baron. Dame noble.

D'après un manuscrit de la Bibliothèque nationale.

Le grand seigneur est vêtu d'une longue robe, par-dessus laquelle il porte l'aumusse, manteau doublé de fourrure — Le baron tient sur le poing un faucon La tête de l'oiseau est couverte du chapel. — La dame noble porte d'abord une robe à manches étroites, puis une autre robe à manches très longues, et enfin un grand manteau. Sa tête est surmontée d'un haut bonnet, qui deviendra bientôt le hennin.

âge qu'aujourd'hui. La ville de *Lubeck*, en Allemagne possédait des étuves ou bains chauds dans chacune de ses rues. Il y en avait de gratuites pour les ouvriers et les pauvres. Les épidémies étaient fréquentes et meurtrières. La lèpre se propagea rapidement en Europe à partir des Croisades. On séquestrait les lépreux dans les léproseries ou ladreries. Il y avait au XIII^e siècle, dit un auteur du temps, dix-neuf mille léproseries; la France, à elle seule, en comptait plus de deux mille.

RÉSUMÉ

86. Hérésies. — Du XI[e] au XIII[e] siècle, des hérésies redoutables menacèrent d'arrêter l'essor de la civilisation chrétienne, celles des *Vaudois*, des *Cathares* ou *Albigeois*, des *Bégards*. Le tribunal de l'*Inquisition* fut créé, en 1229, pour rechercher et juger les hérétiques.

87. Création des ordres mendiants. — Du mouvement de rénovation qui s'était opéré dans la vie monastique étaient sortis les ordres mendiants, celui des *Frères mineurs* et celui des *Frères prêcheurs*, auxquels il faut joindre celui des *Carmes*.

88. Universités. Scolastique — La fondation des *Universités* donna aux études une vive impulsion. La plus célèbre de toutes, celle de Paris, servit de modèle aux autres. Aux scolastiques et aux mystiques du XI[e] et du XII[e] siècle succèdent les docteurs du XIII[e], *Albert le Grand*, *saint Bonaventure*, *saint Thomas d'Aquin Roger Bacon*, *Raymond Lulle*, *Duns Scot*.

89. Lettres et arts. — Les langues vulgaires se formaient. En France il faut citer *Villehardouin* et *Joinville*; en Italie, *Cavalcanti*; en Allemagne, les *minnesinger*. Le théâtre sort des mystères et des miracles. En architecture, l'art ogival succède au roman

90. Progrès du luxe. — Les croisades avaient introduit le luxe chez les seigneurs et les riches bourgeois Néanmoins les conditions d'hygiène et de propreté laissaient fort à désirer

QUESTIONNAIRE

86. Quels furent les moyens employés pour combattre l'hérésie? — Qu'étaient-ce que les Vaudois? — Les Albigeois? — Quel tribunal fut créé pour rechercher et juger les hérétiques? — 87 Quels nouveaux ordres avaient été fondés? — 88. Quelle fut la plus célèbre des Universités? — Quels furent les docteurs du XIII[e] siècle? — 89 Quelles œuvres ont laissées nos premiers historiens? — D'où sortit le théâtre? — Quel style remplaça le style roman en architecture? — 90. L'hygiène était-elle bien entendue au moyen âge?

HISTOIRE DU MOYEN AGE

Les Barbares

Races barbares.	**Race aryenne.** — 1° *Germains* Teutons et Goths ; — 2° *Slaves*. **Race touranienne.** — *Sedentaires* Lithuaniens, Lapons, etc. — *Nomades* Huns, Avares, Tatars, etc.
Situation géographique.	**Germains et Slaves.** — Confédération des *Francs* rive droite du Rhin inférieur). — *Saxons* (entre Rhin, Elbe et mer du Nord) — *Alamans* (bassin supérieur du Danube). — *Wisigoths* et *Ostrogoths : Vandales* (plaines de l'Europe orientale) — *Slaves* (de la Vistule au Don).

L'Empire et le Monde barbare

Invasions des Barbares.	**Invasion des Huns, Goths et Vandales.** — Invasion des *Huns* vers le Volga — Défaite des *Alains*. — Soulèvement des *Goths* et défaite de *Valens* à *Andrinople* (378). — Alaric et les *Wisigoths* invasion de la Macédoine (Honorius Rome et Ravenne (404). — Invasion des *Vandales*, *Burgondes*, *Suèves* avec *Radagaise :* désastre de Florence. **Grande invasion de 406.** — Invasion de la Gaule par les *Alains*, les *Suèves* et les *Vandales* (31 dec. 406). — Les Bagaudes, les Pictes et les Scots. — *Constantin*, empereur. — Siège et prise de Rome par Alaric (410). — *Ataulf* et Honorius (412). **Etablissement des Burgondes, des Wisigoths et des Vandales.** — Etablissement des *Burgondes* en Gaule (413), des Wisigoths (419) — Perte de l'Afrique par Rome (431) (*Aétius*, *Boniface* et *Genseric*) — Pillage de Rome par Genséric (455). **Les Huns.** — Tentative d'invasion de l'empire d'Orient. — Résistance de Théodose et de *Marcien* contre Attila. — Invasion en Occident (451) Reims, Metz, Paris, saint Loup, saint Aignan, sainte Geneviève. — Défaite d'Attila aux **Champs Catalauniques** (451). — Invasion d'Attila en Italie. — Saint Léon. — Mort d'Attila (453) et démembrement de son empire. **Fin de l'empire d'Occident (476).** — Anarchie à Rome — Occupation de la Gaule · Francs, Burgondes. — *Romulus Augustule*, empereur. — Prise de Ravenne et de *Rome* par les *Hérules d'Odoacre* (476). — Déposition de l'empereur — *Fin de l'empire d'Occident.*

Nouveaux établissements des Barbares. Les Mérovingiens. État social.

Les Ostrogoths et Théodoric. — Conquête de l'Italie et des pays jusqu'au Danube (488) — Théodoric, roi bonne influence de *Cassiodore*. — Alliances avec les Francs. — Persécution des catholiques : *Boëce*, *Symmaque* — Mort de Théodoric — Destruction de l'empire goth par *Justinien*, *Bélisaire* et *Narsès*

Les Francs et Clovis. — Apparition des Francs campés sur la rive droite du Rhin. — Tribus Ripuaires ou Sicambres, Saliens. — *Clodion*, Mérovée (Attila, 451). — **Clovis** (481) *Soissons*, *Tolbiac* (496). — Conversion — Dijon (500). — Vouillé (507) — Mort (511)

Fils et petits-fils de Clovis. — *Clodomir* (Vézeronce), *Childebert* et *Clotaire* (meurtre des enfants de Clodomir). — Thierry — Clotaire, seul roi (558) — Mort (561) — Nouveau partage : *Burgondie*, *Neustrie*, *Austrasie* — Lutte entre la Neustrie et l'Austrasie (Brunehaut et Frédégonde) — Traité d'*Andelot* (587)

Dagobert et les derniers Mérovingiens. — Clotaire II (613-628) — *Dagobert Ier* (628-638) (saint Eloi) - Les *Rois fainéants* et les *Maires du Palais* — Prépondérance de l'Austrasie : Ebroïn et *Pépin d'Héristal*, *Leucofao*, Testry (687)

Institutions et Mœurs des Francs. — Royauté absolue, partage des terres. — **Trois classes** : *esclaves*, *lètes*, *hommes libres* — *Terres* alleu, bénéfice — *Législation* lois propres à chaque tribu. — *Wehrgeld* -- Epreuves judiciaires — Droit d'asile

Lombards.

Le royaume lombard. — Descente des Lombards en Italie sous *Alboin* (568) (*Rosamonde*) — Conquête de l'Italie (duchés lombards) — Fondation du royaume lombard (568). — *Agilulf* (590-616) et *Théodelinde* — *Luitprand* (712-744) — Rome et Lombards — Pépin le Bref et Charlemagne. — Fin du royaume lombard (774)

Anglo-Saxons.

Invasion de la Bretagne. — Lutte entre les *Bretons* et les Calédoniens. — Intervention des Saxons (448). — Fondation de royaumes saxons (Arthur). — Invasion des *Angles*. — Confédération anglo-saxonne ou Heptarchie

Empire d'Orient.

Les Empereurs byzantins. — *Marcien* et Attila — *Justin* (518-527). — **Justinien** (527-565) — Conquête du royaume des Vandales par *Bélisaire* (Gelimer, 533) — Prise de Rome et de Ravenne sur les Ostrogoths et Vitigès par Bélisaire — Soumission du pays par *Narsès* — *Œuvre législative de Justinien* *Pandectes*, *Code Justinien* — **Héraclius** (610-641), vainqueur des Perses (Chosroès et la vraie croix)

Les Arabes

Mahomet et le Coran.

Origines. — Peuple de race sémitique (sédentaires et nomades) — *Allah* : la *Kaaba*. La *Mecque*. — Mœurs grossières.

Mahomet (571-632). — Mariage, retraite au mont Hira, prédication : le *Coran*. — L'*Hégire* (622) — Rentrée à La Mecque ; unité de l'Arabie. — Mort de Mahomet (632).

Doctrine de Mahomet. — Dieu unique Allah, immortalité de l'âme, etc. — *Morale* : prières, ablutions, jeûnes, aumônes — Prédestination

Conquêtes des Arabes.	**Les successeurs de Mahomet. Leurs conquêtes.** — *Abou-Bèkr :* conquête de la Syrie achevée sous *Omar* (644). — Conquête de la Mésopotamie — Victoire de *Nehavend* sur les Perses. — *Othman* et *Ali* les **Ommiades.** — Expédition en Asie. — Echec devant Constantinople. — Conquête de l'Afrique du Nord. — Conquête de l'Espagne (*Pélage*, 711). — *Abd-er-Rhaman* en Gaule. — Victoire de Charles Martel à *Poitiers* (732).
Démembrement du Khalifat.	**Décadence de l'empire arabe.** — Les Ommiades et les *Abbassides : Aroun-al-Raschid* (786-809). — Séparation de l'Espagne et fondation de dynasties isolées. — Prise de *Bagdad* par les Mongols. — Les *Turcs Seldjoucides*.
Civilisation	**Lettres, Sciences et Arts.** — *Ecoles :* Bagdad, Cordoue, le Caire — Aroun-al-Raschid, protecteur des lettres. — Influence de l'art arabe sur l'art espagnol. — *Sciences :* algèbre, astronomie, etc. — Papier-linge, boussole, poudre à canon. — *Gerbert*.
L'Église et la civilisation.	**Développement du dogme catholique.** — Causes. — Luttes contre les hérésies de *Nestorius* (deux personnes en Jesus-Christ), condamné au concile d'Ephèse ; d'*Eutychès* (une seule nature en Jesus-Christ), condamné par saint Léon et le concile de Chalcédoine, de *Pelage* (negation du péché originel et de la necessite de la grâce), condamné par les conciles de Carthage et d'Ephese et par le pape Zozime. **Développement de la hiérarchie ecclésiastique.** — Dès le VIe siècle, l'évêque de Rome seul appele *pape*. — *Evêques métropolitains* (archevêques) — Les provinces ecclesiastiques correspondent de plus en plus aux provinces administratives — Eglises rurales. — *Célibat ecclésiastique.* **Vie monastique.** — *Ascètes* — *Anachorètes* (saint Paul, saint Antoine). — *Cenobites* (saint Pacôme, saint Basile, saint Ambroise, saint Augustin, saint Martin de Tours, saint Benoît). **Rôle de l'Eglise vis-à-vis des peuples.** — Evangélisation. — Defrichement des terres, nourriture des pauvres, fondation d'écoles, défense des faibles contre les puissants. — Evêques défenseurs des cites (saint Aignan, saint Loup, saint Léon). **Conversion des Barbares.** — Wisigoths, Lombards, Burgondes, Vandales ramenes de l'arianisme au catholicisme — Baptême de Clovis et des Francs. — La Bretagne, la Germanie évangélisées. **Nécessité d'une réforme dans l'Eglise** à cause de l'immixtion des princes **Adoucissement des mœurs. Conservation de la science et de la littérature antiques.** — Droit d'asile. — Œuvres de bienfaisance. — Bibliothèques. — Écoles gratuites.

Les Carolingiens

Rétablissement de l'empire d'Occident. Charlemagne (768-814). Guerres. Gouvernement.

Charles Martel (714-741). — Victoires de Charles sur la Neustrie : *Amblef*, *Vincy*, *Soissons*. — Défaite des Arabes à Poitiers (732).

Pépin le Bref (741-752). — Déposition du dernier mérovingien, Childéric III. — Sacre de Pépin (dynastie carolingienne). — Défaite d'Astolf et des Lombards : fondation du *pouvoir temporel du Saint-Siège*. — Guerre d'Aquitaine : Waïfre.

Guerres et conquêtes. — 1° **Guerre contre les Saxons** (772-803). — Invasion. — Soumission de *Paderborn* (779). — Révolte de *Witikind*. — Massacre de *Verden* (782). — Soumission de Witikind (Attigny, 785).

2° **Guerre contre les Lombards** (774). — Prise de Pavie sur *Didier*. — Confirmation du pouvoir temporel.

3° **Guerre d'Espagne** (778). — Désastre de *Roncevaux*. — Mort de *Roland*.

4° **Guerre contre les Bavarois et les Avares.** — Soumission de *Tassillon*, duc de Bavière. — Prise du *ring* des Avares.

Charlemagne, empereur d'Occident (800). — Sacre de Charlemagne par le pape Léon III.

Gouvernement. — Assemblées bi annuelles des evêques et des comtes. — *Missi dominici*.

Capitulaires : sur la justice, l'armée (service obligatoire), les finances (amendes, tributs, etc.).

Encouragements aux études : *Académie* et *Ecole palatine*. — Appel aux savants : *Alcuin*, *Eginhard*.

Décadence des Carolingiens. Dissolution de l'Empire Invasions

1re période de décadence. De Louis le Débonnaire à l'invasion des Northmans.

Décadence de l'Empire. Dissolution. — Causes; Rivalité des petits-fils de l'empereur ; étendue exagérée de l'empire et diversité des races.

Louis le Débonnaire (814-840). — Partage de l'empire. — Révolte et mort de Bernard d'Italie. — Nouveaux partages. — Déposition, puis mort de Louis le Débonnaire (840).

Traité de Verdun (843). — Alliance de Charles le Chauve (840) et de Louis contre Lothaire. — Bataille de *Fontanet* (841). — *Serment de Strasbourg*. — Traité de Verdun : division de l'empire en *trois royaumes*.

La France depuis 843. — *Charles le Chauve* : Conquête du midi de la Gaule ; échec en Bretagne. — Les progrès de la féodalité. — Capitulaires de *Mersen*, de *Kiersy-sur-Oise* (877).

Les Northmans.

Invasion des Northmans. — Invasion en Russie (Varègues). — Fondation de l'*empire russe* (*Rurik*, 862). — Expéditions en *Islande* et dans la *Frise*. — Etablissement en Angleterre. — Résistance d'*Albert le Grand*. — *Kanut le Grand* (1014-1035) (Grande-Bretagne, Suède, Norwege et Danemark). — Expulsion des Danois : *Edouard le Confesseur*.

2e période de décadence. Les Northmans et la France.	**Les Capétiens et les Northmans.** — Faiblesse de Charles le Chauve. — Mort de Robert le Fort (Brissarte, 866). — Impuissance de Louis II, Louis III et Carloman. — Cession du comté de Chartres à *Hastings*. **Siège de Paris (885).** — Défense d'*Eudes* et de l'évêque *Gozlin*. — Tentative de restauration de l'empire d'Occident au siège de Paris. — Lâcheté de *Charles le Gros*. — Sa déposition à *Tribur* (887). — Lutte entre la *maison carolingienne* et la *maison capétienne* · proclamation d'*Eudes :* partage du pouvoir avec *Charles le Simple* (896-923) — Convention de *Saint-Clair-sur Epte* (912) : cession de la basse Seine à *Rollon*. — Conversion de la Scandinavie. — Mort de Charles le Simple à Péronne (929).
Les Sarrasins.	**Invasion et expulsion définitive.** — Invasion des côtes méridionales de l'Europe et des îles (Baléares, Sardaigne, Corse, etc.) — Fondation de *Fraxinet* (888). — Établissement en Sicile. — Expulsion de l'Italie (Jean X).
Les Hongrois.	**Origine et invasions.** — Race tatare. *Hongrois, Madgyars.* — Ravages de l'Allemagne. — Invasion de la Lorraine, de la Provence et de la Champagne : leur expulsion (*Raoul*, 923-936) — Défaite de *Mersebourg* (933) et d'*Augsbourg*, sur le *Lech* (955) — Conversion au christianisme et *fondation de la Hongrie*
Les Slaves.	**Origine et Histoire.** — Race aryenne. — Établissements dans les provinces romaines (ᴠᴇ siècle) et conquête du bassin du Danube et de l'Elbe. — Fondation du royaume de *Moravie*. — Évangélisation (saint Cyrille, ɪxe siècle)
3e période de décadence. Chute de la dynastie carolingienne.	**Conséquences des invasions.** — Retour à la barbarie. — Affaiblissement de la royauté au *profit* de la féodalité (hérédité des fiefs, etc.). **Les derniers Carolingiens.** — Progrès de la maison des *ducs de France*. — Résistance de *Louis IV* (936-954) contre *Hugues le Grand*. — *Lothaire* (954-986) et *Otton*. — Louis V (954-986), dernier roi carolingien
La Féodalité.	**Système féodal.** — *Cause* : transformation des alleux en *bénéfices* ou *fiefs*. — Hérédité des bénéfices et des charges. — Groupement autour des seigneurs. **Hiérarchie féodale.** — 1° *Roi* ou *empereur*, suzerain ; 2° *Grands vassaux* : ducs, comtes, marquis ; 3° *barons*, chevaliers. — Obligations entre vassal et suzerain : fidélité, hommage ; 4° le *peuple* : vilains (francs, serfs). — Justice rendue par les pairs. — Château féodal. **Conséquence du régime féodal en Europe.** — *En France* : disparition de l'unité nationale, morcellement du territoire partagé entre le roi, les grands seigneurs laïques et les seigneurs ecclésiastiques. — *En Allemagne :* affaiblissement de la royauté, résistance aux invasions. — *En Italie* : indépendance des duchés lombards. **Retour à la barbarie.** — Fermeture des écoles. — Biographes, etc. : *Eginhard*, moine de *saint Gall*, *Abbon*, etc. — Corruption des mœurs dans les rangs de l'église même. — Élection de *Silvestre II* (999-1003).

Les peuples et la réforme de l'Église. Conversion des Barbares.

Renaissance des institutions monastiques. — Répression des désordres par *Henri III* et le pape *Léon IX*. — Concile de *Latran* (1061) — Grégoire VII, pape.

Institutions monastiques (XI^e siècle). — *Cluny* (910). — *Citeaux*. — *La Chartreuse* (saint Bruno). — Saint Henri II, sainte Cunégonde.

Influence de l'Eglise sur les Barbares. — Conversions : Saxons (Charlemagne) — Danois (IX^e siècle), puis Norwégiens et Suédois. — Islandais (1000). — Les Slaves (863) — Madgyars (saint Etienne, 997) et Russes (988)

Schisme de l'Eglise grecque (857). — Michel III — *Photius* et le pape Nicolas I^er. — Michel Cerulaire (1054).

L'Église et la Chevalerie.

La Chevalerie — Paix de Dieu et Trêve de Dieu (1041). — Création de la Chevalerie pages, écuyers, chevaliers, etc. - *Résultats* adoucissement des mœurs, sentiments d'honneur, de loyauté

Renaissance intellectuelle et artistique (X^e et XI^e s.).

Renaissance intellectuelle du XI^e siècle. — Renaissance *en France* dans les abbayes *Lanfranc*, saint Anselme (théologie, philosophie) — *Abelard* et saint Bernard — Formation des langues modernes langues romanes *langue d'oil*, *langue d'oc*, *italien*, *espagnol* (serment de Strasbourg, chansons de gestes, romans héroïques) — *En Allemagne* poésie héroïque nationale (Odin, Siegfried, etc) — *Espagne* · *le Cid* — *Architecture*. Importation du style *roman* (plein cintre, Saint-Germain-des-Pres) — Progrès de la sculpture — *Musique* · *le déchant* (plusieurs parties). — Notation musicale (Guy d'Arezzo).

L'Allemagne du IX^e au XIII^e siècle

L'empire germanique jusqu'à Henri IV (887-1056).

Arnulf, Louis l'Enfant et Conrad I^er (887-919). — Puissance d'*Arnulf* après la déposition de Charles le Gros (887) — Succès sur les Northmans et sur les Slaves. — Expédition en Italie, prise de Rome — Retour et mort en Allemagne (899) — Impuissance de *Louis l'Enfant* (900-911) contre l'indépendance croissante des *grands duchés*. — Défaite de Conrad I^er à *Mersebourg* par *Henri de Saxe*

Maison de Saxe (919-1024). — Henri de Saxe, l'Oiseleur (919-936) — Rétablissement de l'*Heerbann* Victoire de *Mersebourg* (933) sur les Hongrois

Otton I^er le Grand (936-976). — Nouvelle défaite des Hongrois a *Augsbourg* (955) — Intervention en Italie en faveur d'Adelaide de Bourgogne. — Mariage de l'empereur. — Nouvelle intervention contre *Berenger* — Entrée à Rome et couronnement d'Otton (962) — *Le Saint Empire romain de la nation germanique* (trois couronnes) — *Otton II* (973-983) — Expédition en France contre Lothaire (978) — Insuccès en Italie. — *Otton III* développement de la féodalité allemande — Reconnaissance du royaume de Hongrie (*Etienne*). — *Henri de Bavière* (1002-1024). — Lutte contre *Boleslas* de Pologne — Conquête de l'Apulie en Italie

Maison salique ou de Franconie. Henri III (1039-1056). — Pacification de l'Allemagne et réforme de l'Eglise.

Lutte du Sacerdoce et de l'Empire

Grégoire VII.	**Grégoire VII (1073-1085).** — Obscurité de son origine, son influence sous le nom de moine *Hildebrand* — Son avènement (1073). **Réformes :** Répression de la *simonie* et du mariage des prêtres — Interdiction de l'*investiture* (1075).
Querelle des Investitures.	**Henri IV (1056-1106) et Grégoire VII.** — Excommunication d'Henri IV. — Soumission et pénitence publique à *Canossa* (1077) — Nouvelle révolte guerre contre *Rodolphe de Souabe.* — Déposition d'Henri IV par Grégoire — Election d'un antipape par l'empereur. — Mort de Grégoire VII — Continuation de la lutte contre Henri IV et *Guillaume II d'Angleterre* — *Henri V* (1106-1125). — Continuation de la guerre *convention de Sutri.* — *Concordat de Worms* (1122). — Concile de Latran (1123).
Rivalité des Guelfes et des Gibelins.	**Rivalité des Welfs et des Hohenstaufen.** — *Cause :* Succession de *Henri V*, puis de *Lothaire II* (1137). — *Lutte Henri Welf et Conrad de Hohenstaufen* — Alliance de la maison de Bavière (*Guelfes*) avec le Saint-Siège. — Perte de la Bavière par les Welfs. — Mort de *Conrad II* (1152)
Frédéric I^{er} Barberousse et Alexandre III.	**Frédéric Ier Barberousse** (Gibelin par son père, Guelfe par sa mère). — Election de Frédéric. — Pacification de l'Allemagne. — Appels des villes d'Italie et du Pape — Expédition — Prise et exécution d'*Arnaud de Brescia à Rome.* — Rebellion des Romains (couronnement dans la cité léonine). — Soumission des Milanais — Diète de *Roncaglia* (1158). — Fuite d'Alexandre III en France. — Destruction de *Milan.* — *Ligue des villes de la haute Italie* : échecs de Frédéric.— *Confédération* de l'Allemagne. — Mort de Frédéric Barberousse (3e croisade, 1190) — *Henri VI* (1190-1197). — Conquête du royaume des Deux-Siciles. — Pontificat **d'Innocent III** (1198 1216) — Intervention auprès du roi de France — Intervention en Allemagne.
Frédéric II (1210-1250). Innocent III et Innocent IV.	**Fin de la lutte du sacerdoce et de l'empire.** — Reprise de la lutte entre Guelfes et Gibelins. — *Philippe de Souabe* et *Otton de Brunswick.* — Innocent III et *Frédéric II*, roi des Deux-Siciles, couronné empereur (1210). — Echec d'Otton à *Bouvines* (1214). — Lutte de Frédéric contre la papauté (*Honorius III* et *Grégoire IX*). — Excommunication et départ de Frédéric II pour la 6e croisade. — *Confédération des villes lombardes.* — Défaite de *Corte-Nuova* (1237). — Siège de Rome. — Mort de Grégoire IX (1243) et avènement d'*Innocent IV* (1243-1254). — Concile de *Lyon* déposition de l'empereur. — Lutte désespérée (*Enzio*) et mort de Frédéric (1250). **Résultats.** — Affaiblissement et division de l'Allemagne. — Affranchissement de l'Italie. — *Manfred* et *Conradin.* — *Charles d'Anjou,* roi de Naples. — *Triomphe des Guelfes* et de la papauté

Les Croisades

Causes. — Persécutions des chrétiens par les Turcs (Fatimites, Seldjoucides) et désir de reconquérir Jérusalem.

1re Croisade (1095-1099).

- **Prédicateur.** — *Urbain II* (concile de Clermont) et *Pierre l'Ermite*
- **Chefs.** — *Godefroy de Bouillon*, Bohémond, Tancrède, etc.
- **Faits.** — Prise de *Nicée* — Victoire de *Dorylée*, prise d'*Antioche* et de *Jérusalem* (1099)
- **Résultats.** — Fondation du royaume de Jérusalem et des ordres religieux et militaires (Templiers, Hospitaliers)

2e Croisade (1147-1149).

- **Prédicateurs.** — Eugène III et *saint Bernard*, après la prise d'*Edesse* et le massacre des chrétiens
- **Chefs.** — Empereur *Conrad* et Louis VII.
- **Faits.** — Perte de l'armée de Conrad en Asie-Mineure — Insuccès de Louis VII. — Echec devant *Damas*. — Pas de résultats.

3e Croisade (1189-1191)

- **Prédicateur.** — *Guillaume de Tyr*, après la prise de *Tibériade* et de Jérusalem par *Saladin*.
- **Chefs.** — *Frédéric Ier Barberousse*, *Philippe-Auguste* et *Richard Cœur de Lion.*
- **Faits.** — Mort de Frédéric Barberousse — Brouille entre Philippe et Richard Cœur de Lion — Siège de *Saint-Jean-d'Acre.* — Richard prisonnier en Autriche — Pas de résultats

4e Croisade (1202-1204).

- **Prédicateur.** — *Foulques*, curé de Neuilly contre *Malek-Adel*
- **Chefs.** — *Boniface de Montferrat* et *Baudoin de Flandre.*
- **Faits.** — Prise de *Zara* par les Vénitiens — Double siège et prise de *Constantinople.*
- **Résultat.** — *Fondation de l'empire latin de Constantinople*

5e Croisade (1217-1221).

- **Prédicateur.** — Le pape Innocent III au concile de Latran.
- **Chefs.** — *André II*, de Hongrie et *Jean de Brienne*, roi de Jérusalem
- **Faits.** Prise et perte de *Damiette* (1219) — Pas de résultats.

6e Croisade (1228).

- **Chef.** — *Frédéric II* d'Allemagne
- **Faits.** — Négociations avec *Malek-Kamel* — Traité indigne non ratifié par la chrétienté.
- **Résultats.** — Cession de Jérusalem, Bethléem, etc., moins la mosquée d'Omar et ses dépendances

7e Croisade (1248-1254).

- **Instigateur.** — Innocent IV au *Concile de Lyon* après la défaite des chrétiens à *Gaza* (1244).
- **Chef.** — Saint Louis.
- **Faits.** — Prise de *Damiette* et victoire de la *Massourah.* — Saint Louis, prisonnier — Résultats moraux.

8e et dernière Croisade (1270).

- **Instigateur et chef.** — Saint Louis après le massacre d'Antioche (1268).
- **Faits.** — Débarquement en Tunisie — La *peste* mort de saint Louis — Perte définitive de la Palestine (Acre ou Ptolémaïs, 1291)

Résultats des Croisades.

- *Religieux :* Arrêt des Musulmans.
- *Commercial.* Développement du commerce et de l'industrie par le développement des communications.
- *Intellectuel :* Essor des lettres et des arts (*Villehardouin, Joinville* ; — Plan-Carpin, Marco-Polo, etc.).
- *Politique* : Affaiblissement de la noblesse — Progrès de la royauté, de la bourgeoisie et du peuple. Influence de la France.

Croisades et missions en Europe et en Asie.

Etablissement des Normands en Italie. — Tancrède, Robert Guiscard. — Roger II et le royaume des Deux-Siciles. — Recul des Maures en Espagne (Calat-Anosor, 1002). — Victoire des Espagnols aux *Navas de Tolosa* — Les croisés et la maison de Bourgogne Alphonse Henriquez vainqueur à Ourika (1139). — Royaume de Portugal.
Conversion de l'Europe orientale (Wendes, Poméraniens, etc.). — La Prusse et les chevaliers de l'*ordre teutonique* — *Missions d'Asie* — Les Nestoriens et le *prêtre Jean* — Les Franciscains en Extrême-Orient (*Cambalu*)

Les communes

Mouvement communal en Europe.

Emancipation des villes. — *Origines*. Agrégations, compagnies marchandes, corporations, confréries
Etablissement des communes. — Organisation : Nord de la France. — *Communes jurées* maire, échevins, milice, beffroi etc. — *Charte.*
Centre : *Villes de bourgeoisie*. officiers du roi
Midi : *Municipalités*
Allemagne : *Villes libre* et villes d'Empire. - *Hanse teutonique*
Villes de Flandre
Villes d'Italie : conseil secret et grand conseil (Guelfes et Gibelins) ; arts majeurs et arts mineurs — Revolutions *condottieri* et *podestats*
Républiques. - *Florence* (Médicis), *Gênes*, *Venise* (Conseil des Dix)

La Bourgeoisie et le Tiers État.

Commerce, industrie, métiers, foires. — Développement du commerce par les *foires* périodiques (Troyes, Beaucaire, Lendit) - Les *Changeurs* (Fugger). — Corporations et jurandes syndics, jurés, etc.
Résultats. — Progrès de la bourgeoisie. — Naissance du Tiers etat

La Royauté française, de 987 à 1328

Les premiers Capétiens.

Troisième dynastie : les Capétiens. — Sacre de *Hugues Capet* à Noyon (987-996) — Sacre de son fils, Robert — Hérédité du pouvoir royal — *Robert II le Pieux* (996-1031). — Conquête de la Bourgogne. — L'an 1000. — *Henri Ier* (1031-1060) — Première maison de Bourgogne — Lutte contre les seigneurs — *Philippe Ier* (1060-1108). — Conquête du royaume des *Deux-Siciles* par les Normands (1066). — *Conquête de l'Angleterre* et 1re croisade. — Excommunication de Philippe.
Louis VI le Gros (1108-1137) et Louis VII le Jeune (1137-1180). — Lutte contre les seigneurs. — Lutte contre Henri Ier, roi d'Angleterre. — Défaite de *Brenneville* (1119) — *Louis VII*, saint Bernard et *Suger*. — Incendie de Vitry et croisade. — Répudiation d'Eléonore d'Aquitaine, qui epouse *Henri Plantagenet* (Alexandre III, Thomas Becket).

Philippe Auguste et saint Louis.

Philippe II Auguste (1180-1224). — Acquisitions dans le Nord. — 3e croisade (1190). — *Philippe* et *Jean sans Terre* (1199). — Confiscation des provinces anglaises (1204). — *Coalition :* bataille de *Bouvines* et de la *Roche-aux-Moines* (1214). — Imposition de la *Grande Charte* au roi d'Angleterre. — Croisade des *Albigeois* (1208-1229).

Administration. — *Baillis*, *prévôts*. — Fondation de l'*Université*. — Lutte contre le Pape — *Louis VIII* (1223-1226) et les Albigeois.

Louis IX, saint Louis. — Régence de Blanche de Castille. — Lutte contre les seigneurs. — *Traité de Meaux* (1229). — Majorité du roi. — Victoires de *Taillebourg* et de *Saintes* (1242). — Insuccès des 7e et 8e croisades. — — Mort à *Tunis*, (1270). — Administration et justice (enquesteurs royaux parlement)

Les derniers Capétiens.

Philippe III, le Hardi (1270-1285). — Agrandissement du domaine royal. — *Charles d'Anjou* en Italie. — Conquête du royaume des Deux-Siciles. — Les *Vêpres Siciliennes* (1282).

Philippe IV, le Bel (1285-1314). — *Guerre d'Aragon* et traité de *Tarascon*. — Défaite de *Courtrai* (1302) et revanche de *Mons-en-Puelle* (1304). — Lutte avec *Boniface VIII* premiers *Etats généraux*. — *Anagni* (1303). — Les *Papes a Avignon* (1309). — Agrandissement du domaine royal et progrès de la royauté. — Abolition des *Templiers* (1312) — Philippe, faux monnayeur.

Les derniers Capétiens directs. — *Louis X* (1314-1316). — Reaction feodale. — Affranchissement des serfs. — *Philippe V le Long* (1316-1322). — Chambre des Comptes. — *Loi salique.* — *Charles IV* (1322-1328). — Application de la loi salique.

L'Angleterre jusqu'en 1328

L'Angleterre saxonne et danoise.

Alfred le Grand et les Danois. — Anarchie de l'heptarchie anglo-saxonne : fuite d'**Alfred le Grand** (871). — Victoire d'Alfred sur les Danois et cession de terres. — Double defaite d'*Hastings*. — Sage administration d'Alfred le Grand (écoles, lettres, sciences et arts). — Massacre de la *Saint-Brice* (1002). — Debarquement de *Swen*. — Conversion et règne de *Kanut le Grand* (1014-1035).

La conquête normande.

Conquête et organisation de l'Angleterre. — Compétition de *Guillaume le Batard* et d'*Harold*, à la mort d'*Edouard le Confesseur* (1041-1066). — Débarquement et victoire de Guillaume à *Hastings* (1066) — Résistance contre Guillaume, maître de l'Angleterre (*outlaws*). — *Organisation* partage du pays en 60 000 fiefs. — Le roi le plus grand propriétaire cadastre (*Domesday-book*) — Le français (dialecte normand), langue nationale.

Résultats de la conquête. — Puissance des ducs de Normandie, vassaux du roi de France ; rivalité incessante, cause de la guerre de Cent Ans.

Royauté anglo-normande (1066-1154).

Premiers démêlés entre la France et l'Angleterre. — *Philippe* soutient *Robert Courte-Heuse* contre Guillaume Ier. — Défaite de Robert et mort de Guillaume (1087).

Successeurs de Guillaume. — *Guillaume II le Roux* — Persecutions contre l'Eglise (saint Anselme) — Henri Ier *Beauclerc* (1100-1135) et *Louis VI.* — Succession de Henri Ier. — Reclamations de *Mathilde.* — Avènement des *Plantagenets*

Les Plantagenets (1154-1399).

L'Angleterre sous les Plantagenets. — **Henri II** (1154). — Mariage avec *Éléonore d'Aquitaine* — Lutte contre l'Église. *Thomas Becket* et les *statuts de Clarendon* (1164). — Intervention de Louis VII et assassinat de Thomas Becket (1170) — Révolte des fils d'Henri. — Sa mort (1189)

Richard Cœur de Lion (1189-1199). — 3e croisade, captivité, mort

Jean sans Terre (1199). — Assassinat d'Arthur de Bretagne — Ligue contre Philippe défaite de *Bouvines* (1214). — *La Grande Charte* (1215). — Défaite et retour de *Louis le Lion* — **Henri III** (1216-1272). — Défaites de *Taillebourg* et de *Saintes*. — *Statuts et provisions d'Orford* — Le *Parlement* Chambre des Lords et chambre des Communes. — *Guerre civile* arbitrage de saint Louis entre le roi et les barons (1264). — **Edouard Ier** (1272-1307). — Conquête du *Pays de Galles* — Échec en *Écosse* — Succès de *Robert Bruce à Bannock-Burn* (1314) et à *Blackmor* (1321) — **Edouard II** (1307-1327). — Discordes civiles, déposition et mort (1327) — Avènement d'**Edouard III** (1327). — La guerre de Cent Ans.

CIVILISATION CHRÉTIENNE ET FÉODALE

Hérésies. — Les *Vaudois* (Valdo et les pauvres de Lyon). — Les *Cathares* (Albigeois, etc.). — Erreur manichéenne (Bulgarie, etc.). — Les *Bégards* (Allemagne, Suisse, Italie).

Croisade contre les Albigeois. — Meurtre de *Pierre de Castelnau* — *Raymond VI* et *Simon de Montfort*. — Défaite de Raymond à *Muret* (1213) et mort de Montfort à Toulouse (1218). — *Traité de Meaux* (1229). — *Le tribunal de l'Inquisition.*

Création des ordres mendiants. — Cause. — Rénovation de la vie monastique

Ordres les *Frères Mineurs* (saint François d'Assise) et les *Frères Prêcheurs* (saint Dominique) — Les *Carmes.*

Universités. Scolastique. — Fondation de l'*Université de Paris* (1200). — Oxford et Cambridge. — Bologne et Montpellier — *Collèges Bons-Enfants, Sorbonne, Baliol, Merton* — *Théologiens et philosophes* Albert le Grand, saint Bonaventure, saint Thomas d'Aquin. Roger Bacon Raymond Lulle. Duns Scot

Lettres et arts. — Progrès des langues. — **France :** Villehardouin, Joinville — **Italie :** *Cavalcanti* — **Espagne :** *le Cid.* — **Allemagne :** les *minnesinger.* **Scandinavie :** Poèmes de l'*Edda* et les *Sagas.*

Théâtre : *Mystères et Miracles* (confréries) — *Comédie :* moralités, soties, etc.

Architecture : l'art *gothique* ou *ogival* (Notre-Dame Sainte-Chapelle, etc.). — Progrès de la sculpture, de la peinture et de la musique. — Progrès du luxe.

3e TABLEAU SYNCHRONIQUE

FRANCE	EMPIRE D'ORIENT	ARABES	ALLEMAGNE	ITALIE	ANGLETERRE
Établissement du royaume des Francs, 420.					
Clodion, 428.					432, St Patrice évangélise l'Irlande.
Mérovée, 448 — Bataille de **Châlons**, 451.	**Marcien.**				Heptarchie saxonne (448-584).
Childéric Ier, 458.					
CLOVIS Ier, 481-511.					
CLOVIS conquiert toute la Gaule, moins la Bourgogne et la Septimanie.					
Partage en 4 royaumes.	**Justin**, 518. **Justinien**, 527-565.			St Benoît (529) fonde le monastère du mont Cassin.	
CLOTAIRE Ier, 558-561.					
Nouveau partage, 561.				Établissem. des Lombards (566)	
Rivalité de la Neustrie et de l'Austrasie, 575		**Mahomet** (571).			
Traité d'Andelot, 587.					
La Féodalité.				Conversion des Lombards au Christianisme (590).	St Colomba évangélise l'Ecosse (597).
CLOTAIRE II, 613-628.	**Héraclius**, 610-641	**L'Hégire** (622).			St Augustin baptise 10 000 Saxons.
DAGOBERT, 628-638.					
ROIS FAINÉANTS, 638-752		**Omar** (644)			
MAIRES DU PALAIS.					
Pépin d'Héristal (Testry, 687)		Conq. de l'Espagne, 711 (bat. de Xérès)	718, Saint Boniface évangél. la Germanie	**Luitprand** (712).	
Charles-Martel (Poitiers, 732).		**Abder-Rahman.** 756, khalifat de Cordoue		**Astolf.** Constitution des États de l'Église.	
PÉPIN LE BREF, 741-768.					
CHARLEMAGNE, 768-814.			Soumission de la Saxe 785, Witikind	**Didier.**	
Empire d'Occident rétabli, 800.		Haroun-al-Raschid, 786-809.			
Louis le Débonnaire, 814-840.					
Traité de Verdun, 843.					
Charles le Chauve.	Schisme, 857-1054				
Invasion des Normands.					
Louis II, 877-879.					
Louis III et Carloman, 879-884.					
Charles le Gros, 884-887.					
Les Normands assiègent Paris.					
Diète de Tribur, 887			Arnulf, 887.		
Eudes, 888-898 (Les Sarrasins)			Louis l'Enfant, 900		
Charles le Simple, 898-923.		909, khalifat du Caire	Conrad Ier, 911		
Les Normands se fixent en Neustrie, 912.			Henri de Saxe, 919		
Invasion des Hongrois, 923.			Rétablissement de l'Herbann.		
Raoul, 923-936.					Inv. des Danois.
Louis IV, 936-954.			**Otton le Gr.**, 936		**Canut le Grand** (1014-1035).
Lothaire, 954-986.			Fondation de l'empire germanique.		
Louis V, 986-987.					
HUGUES CAPET, 987-996.			Otton II		
Robert le Pieux, 996-1031.			Maison salique, 1024-1125 — Lutte du Sacerdoce et de l'Empire.		Edouard le Confess. (1041-1066).
Henri Ier, 1031-1060.					Conquête par les Normands.
Philippe Ier, 1060-1108.					
Première croisade, 1096.					Guillaume Ier (1066).
Louis VI, 1108-1137 (Communes).					
Louis VII, 2e croisade.			Rivalité des Guelfes et des Gibelins, 1125	Fondation du royaume des Deux-Siciles (commencement du XIIe siècle)	Henri II Plantagenet (1154-1189).
Philippe-Auguste, 1180-1223, 3e et 4e croisades. — Albigeois	Fondation de l'empire latin, 1204.		Frédéric Barberousse, 1152-1190.		
Louis VIII, 1223-1226.			Frédéric II.		Richard Cœur de L. (1189-1199).
Louis IX, 1226-1270. — 7e et 8e croisades.			1215, 5e croisade 1228, 6e croisade		Jean sans Terre (1199-1216).
Philippe III, 1270-1285.					
Philippe IV, 1285-1314.					Henri III (1216-1272).
Louis X (loi salique), 1314-1316.					Edouard Ier, 1272-1307
Philippe V, 1316-1322.					
Charles IV, 1322-1328.					

Louis le Débonnaire, 814-840.					
Traité de Verdun, 843.					
Charles le Chauve.	Schisme, 857-1054				
Invasion des Normands.					
Louis II, 877-879.					
Louis III et Carloman, 879-884.					
Charles le Gros, 884-887.					
Les Normands assiègent Paris.					
Diète de Tribur, 887					
Eudes, 888-898 (Les Sarrasins.)			Arnulf, 887.		
Charles le Simple, 898-923.			Louis l'Enfant, 900		
Les Normands se fixent en Neustrie, 912.		909, khalifat du Caire	Conrad I[er], 911 Henri de Saxe 919 Rétablissement de l'Herbann		
Invasion des Hongrois, 923.					
Raoul, 923-936.					
Louis IV, 936-954.			**Otton le Gr.**, 936		Inv. des Danois.
Lothaire, 954-986.			Fondation de l'empire germanique.		**Canut le Grand** (1014-1035).
Louis V, 986-987.					
HUGUES CAPET, 987-996.			Otton II		
Robert le Pieux, 996-1031.			Maison salique, 1024-1125 - Lutte du Sacerdoce et de l'Empire.		Édouard le Confess (1041-1066)
Henri I[er], 1031-1060.					
Philippe I[er], 1060-1108.					Conquête par les Normands.
Première croisade, 1096.					
Louis VI, 1108-1137 (Communes).					Guillaume I[er] (1066).
Louis VII, 2[e] croisade.			Rivalité des Guelfes et des Gibelins, 1125	Fondation du royaume des Deux-Siciles (commencement du XII[e] siècle).	Henri II Plantagenet (1154-1189).
Philippe-Auguste, 1180-1223, 3[e] et 4[e] croisades — Albigeois.	Fondation de l'empire latin, 1204.		Frédéric Barberousse, 1152-1190		
Louis VIII, 1223-1226.			Frédéric II		
Louis IX, 1226-1270. — 7[e] et 8[e] croisades.			1215, 5[e] croisade. 1228, 6[e] croisade.		Richard Cœur de L. (1189-1199).
Philippe III, 1270-1285.					Jean sans Terre (1199-1216).
Philippe IV, 1285-1314.					Henri III (1216-1272).
Louis X (loi salique), 1314-1316.					Edouard I[er], 1272-1307
Philippe V, 1316-1322.					
Charles IV, 1322-1328.					

1. 2. 3. 4.

Costumes sous les Valois

Seigneurs en costume de chambre et de ville sous Jean II, d'après une miniature du temps. — Dames nobles vers 1350.

1. Les chausses (bas) de ce vêtement sont semelées, c'est-à-dire que les pieds en sont doublés de chaussons et garnis de semelles, ce qui dispensait de mettre des souliers. — 2. La jaquette qui couvre le buste est rembourrée pour éviter les plis. — 3. La robe est relevée sur le côté au moyen de boutons pour laisser voir la jupe de dessous. La pièce d'étoffe qui entoure le cou est prise dans l'encolure de la robe et rattachée à la coiffure. — 4. La tête est couverte d'un voile appelé couvre-chef fait d'un tissu de fil très fin qui portait le même nom. Le plus beau couvre-chef venait de Reims, et les femmes élégantes d'Angleterre et d'Italie n'en voulaient pas d'autre.

CHAPITRE LXII[1]

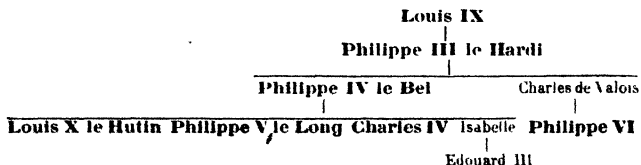
GUERRE DE CENT ANS (1337-1453)

91. Guerre de Cent ans. — A la mort de Charles IV le Bel, deux prétendants revendiquèrent la couronne de France, *Edouard III*, roi d'Angleterre, petit-fils par sa mère, Isabelle, de Philippe IV le Bel, et *Philippe de Valois*, petit-fils par son père, Charles de Valois, de Philippe III le Hardi. En vertu de la *loi salique*, Édouard fut écarté, et **Philippe VI de Valois** monta sur le trône (1328-1350).

TABLEAU GÉNÉALOGIQUE

Louis IX
|
Philippe III le Hardi
|
Philippe IV le Bel — Charles de Valois

Enfants de Philippe IV le Bel : **Louis X le Hutin** — **Philippe V le Long** — **Charles IV** — Isabelle
Isabelle
|
Edouard III

Charles de Valois
|
Philippe VI

1 Voir *Hist. de France*, Cours complémentaire, livre III, ch. XVIII, XIX, XX, XXI, XXII.

Aussitôt après son sacre, il alla réduire les Flamands, révoltés contre leur comte, et s'empara de *Cassel*.

Édouard III ne consentit qu'avec peine à prêter hommage au roi de France pour son duché de Guyenne. Bientôt le beau-frère de Philippe, Robert d'Artois, réfugié auprès de lui, raviva ses rancunes et sa jalousie. Édouard trouva des alliés chez les ouvriers flamands, qui avaient besoin des laines anglaises pour exercer leur industrie. Sous la conduite du brasseur *Jacques d'Artevelde*, ils se soulevèrent contre leur comte et appelèrent à leur aide le roi d'Angleterre, qui défia solennellement Philippe VI.

Carte de la guerre de Cent Ans.

La guerre qui commença devait durer **cent ans**. Elle peut se diviser en *quatre périodes :* la *première* période, de 1337 à 1360, fut heureuse pour les Anglais, qui triomphèrent de la bravoure plus chevaleresque que sage de Philippe VI, de Jean II et de la noblesse française ; dans la *seconde*, de 1360 à 1380, Charles V et Du Guesclin leur enlevèrent presque toutes leurs possessions en France ; dans la *troisième*, de 1380 à 1429, ils reprirent leur supériorité à la faveur des guerres civiles occasionnées par la folie de Charles VI ; enfin, dans la *dernière*, de 1429 à 1453, Jeanne d'Arc les vainquit, et, en quelques années, ils furent définitivement chassés de France.

92. Première période (1337-1360). — La guerre de Cent ans débuta par la défaite de la flotte française dans le *port de l'Écluse* (1340). Elle languissait, quand la question de la **succession de Bretagne** la raviva. Le roi de France soutint les droits de Jeanne de Penthièvre, qu'avait épousée Charles de Blois, neveu de Philippe VI. Jean de Montfort, l'autre prétendant, appela à son aide Édouard III. Il fut fait prisonnier ; mais sa femme, la comtesse Jeanne, continua héroïquement la lutte, qui prit le nom de *Guerre des Deux-Jeanne*.

En 1346, Édouard III envahit la Normandie. L'indiscipline et la folle témérité de la chevalerie française amenèrent le désastre de **Crécy**. Édouard assiégea ensuite **Calais**, dont la possession lui assurait l'entrée de la France. Il prit la ville par la famine. Eustache de Saint-Pierre et cinq autres bourgeois se dévouèrent pour apaiser sa colère (1347). Cette même année, la *peste noire* fit d'épouvantables ravages en France et dans toute l'Europe.

Philippe VI mourut en 1350. Il avait accru le domaine royal du *comté de Montpellier*, cédé par le roi de Majorque, et du *Dauphiné*, cédé par le dauphin du Viennois. C'est depuis lors que le fils aîné des rois de France porta le titre de *dauphin*.

A Philippe VI succéda **Jean II le Bon** (1350-1364), violent, emporté et, comme son père, ami du plaisir et de la gloire. Il provoqua la reprise de la guerre en mettant à mort le connétable Raoul de Nesles, qui allait livrer à Édouard, comme rançon, son château de Guines, et en mécontentant le roi de

Navarre, *Charles le Mauvais*, qui lui était un allié précieux contre l'Angleterre par ses possessions dans le Midi de la France et en Normandie.

Il fut complètement battu par le *Prince de Galles* ou *Prince Noir* et fait prisonnier à la journée de **Poitiers** (1356), qui fut encore plus désastreuse que celle de Crécy.

En l'absence de son père, le dauphin Charles prit le titre de *lieutenant général du royaume*. Il convoqua les États généraux. Sous l'impulsion de *Robert le Coq*, évêque de Laon, et d'*Étienne Marcel*, prévôt des marchands de Paris, ils ne lui accordèrent des subsides qu'à la condition de gouverner sous son nom. Une ordonnance de réformation limita le pouvoir royal, en prescrivant la convocation régulière des États, chargés de voter l'impôt et d'en régler l'emploi. Mais bientôt le dauphin reprit le dessus. Marcel, pour l'intimider fit égorger sous ses yeux deux de ses conseillers.

Le Prince noir, statue tombale dans l'église de Cantorbéry. — Sa cotte d'armes est écartelée de France et d'Angleterre, à cause des prétentions des rois d'Angleterre à la couronne de France.

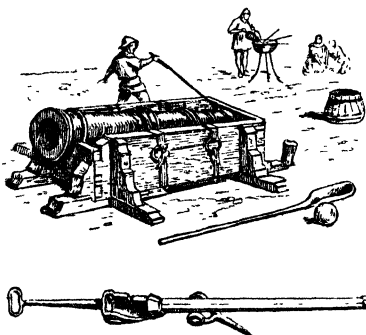
Pendant ce temps, les paysans de la Picardie et de l'Ile-de-France, lassés de leur misère, se soulevèrent, pillant et incendiant les châteaux. La *Jacquerie* fut écrasée à Meaux (1358).

Le dauphin Charles vint assiéger Paris. Marcel résolut, pour mieux lui résister, de livrer la ville aux Anglais et aux Navarrais de Charles le Mauvais. Il fut tué d'un coup de hache, au moment où il allait en ouvrir les portes. Le dauphin rentra à Paris.

En 1360, la *paix de Brétigny* rendit la liberté à Jean le Bon, moyennant une énorme rançon et la cession du pays situé au sud de la Loire Jean, avant de mourir, fonda la *seconde maison de Bourgogne*, en donnant cette province en apanage à son quatrième fils, Philippe le Hardi.

93. Deuxième période (1360-1380). — **Charles V le**

Sage (1364-1380) se montra patient et habile. Il s'entoura de vaillants capitaines, Boucicault, Olivier de Clisson et **Bertrand Du Guesclin.**

Du Guesclin, comme don de joyeux avènement, envoya à Charles V le capitaine de Charles le Mauvais, le captal de Buch, qu'il avait battu et fait prisonnier à *Cocherel* (1364). Moins heureux en Bretagne, il fut lui-même fait prisonnier à *Auray* (1364). La guerre des Deux-Jeanne fut terminée par le *traité de Guérande* (1365), qui reconnut à Jean de Montfort la possession de la Bretagne, à condition qu'il rendrait hommage à Charles V.

Bouches à feu du xv^e^ siècle. La plus grosse de ces deux pièces est une bombarde ; ces instruments lançaient des boulets d'abord en pierre, ensuite en plomb ou en fonte. On a retrouvé des projectiles de pierre de 0m,60 de diamètre et pesant 300 kilos ; il y en avait d'ailleurs de beaucoup plus petits. — Sur la figure, on voit des hommes occupés à faire rougir des tiges de fer qui serviront à enflammer la poudre. — La seconde pièce est un canon à main, c'est-à-dire le modèle primitif du fusil. — A cause de son poids, on était obligé, pour viser, de le poser sur une fourchette qu'on voit sur la figure. La fourchette était emmanchée sur une pièce fichée en terre.

Rendu à la liberté, Du Guesclin débarrassa le royaume des *Grandes Compagnies*, ou compagnies de gens de guerre licenciés, qui ravageaient les campagnes. Il les conduisit en Castille, pour soutenir Henri de Transtamare contre Pierre le Cruel. Avec l'aide des Anglais, Pierre le battit à *Navarette* (1367). Du Guesclin, fait prisonnier pour la seconde fois, eut à peine recouvré sa liberté, qu'il prit sa revanche à *Montiel* (1369) et plaça Henri sur le trône de Castille.

La guerre recommença avec les Anglais, guerre d'escarmouches, dans laquelle l'ennemi épuisa ses forces sans parvenir jamais à livrer bataille. Le Prince Noir, déjà malade, dut abandonner la partie et alla mourir en Angleterre (1375).

Édouard III ne lui survécut que d'un an, laissant son royaume à un enfant, Richard II. Lorsque Du Guesclin mourut devant *Châteauneuf-Randon* (1380), les Anglais ne possédaient plus guère en France de places importantes que Calais, Bordeaux et Bayonne, et quelques petites places maritimes en Normandie. Charles V le suivit la même année dans le tombeau. Il avait aboli la coutume de donner des apanages en terres aux fils cadets des rois, essayé d'organiser une armée permanente, rendu le parlement permanent, fondé la bibliothèque royale, agrandi et embelli Paris. Mais il avait été forcé d'accabler le peuple d'impôts.

94. Troisième période (1380-1429). — **Charles VI** (1380-1422) était mineur. La mauvaise administration de ses oncles, les ducs d'Anjou, de Berry, de Bourgogne et de Bourbon, provoqua des séditions dans les provinces, et à Paris la révolte des *Maillotins*, ainsi nommés parce qu'ils tuèrent à coups de maillets les percepteurs d'une taxe nouvelle sur les denrées. En Flandre, les Gantois s'étaient révoltés contre leur comte : le roi écrasa les milices flamandes à *Roosebecke* (1382).

A sa majorité, il s'entoura des sages conseillers de son père, et la France respira. Malheureusement, dans une expédition en Bretagne, entreprise pour punir une tentative de meurtre sur le connétable Olivier de Clisson, il fut frappé de démence (1392).

Le duc d'Orléans, frère du roi, et le duc de Bourgogne, son oncle, se disputèrent la régence. Alors commença, entre les princes d'*Orléans* et de *Bourgogne*, une lutte qui ensanglanta le royaume pendant de longues années. Louis d'Orléans fut assassiné, en 1407. Son beau-père, le comte d'Armagnac, prit la direction de son parti, qui s'appela le parti des *Armagnacs*. Jean sans Peur, duc de Bourgogne et chef du parti des *Bourguignons*, s'appuya sur les *Écorcheurs*, ou *Cabochiens*, ainsi nommés de l'écorcheur Caboche.

Crise en Angleterre. — L'Angleterre venait également de raverser une crise dangereuse. Le petit-fils d'Édouard III, *Richard II* (1377-1399), avait reçu un trône peu solide. Le mécontentement provoqué par les impôts que nécessitait une longue guerre était profond. Une révolte éclata, en 1381, plus

grave que celle des Maillotins. Un hérétique, *Wiclef*, avait refusé le droit de propriété à l'Église ; son disciple John Ball déclara toute propriété illégitime et prêcha le communisme. Les esprits étaient tellement échauffés qu'un acte de violence commis par un collecteur de l'impôt suffit pour soulever le peuple. Plus de 60 000 paysans, conduits par un couvreur nommé *Wat-Tyler*, marchèrent sur Londres, en chantant ce refrain : « Quand Adam bêchait et qu'Ève filait, où étaient les gentilshommes? » et en commettant d'horribles massacres. Richard II, à peine âgé de quatorze ans, s'avança résolument au-devant des rebelles. Wat-Tyler exposa les réclamations des paysans et, par bravade, agita son épée au-dessus de sa tête. Le maire de Londres, qui accompagnait le roi, l'abattit d'un coup de coutelas. Une émeute allait éclater : « Vous n'avez plus de chef, s'écria Richard, suivez votre roi. » Sur ces entrefaites, ses amis arrivèrent en nombre. Il les empêcha de massacrer les rebelles, qui se dispersèrent. Il ne fut pas difficile d'avoir raison de la révolte dans le reste du royaume.

Malheureusement, le fond du caractère de Richard était la faiblesse. Il se laissa dominer par ses favoris et souleva l'Angleterre par sa tyrannie. En 1399, le duc Henri de Lancastre, dont il avait exilé le père, envahit le royaume avec une armée de mécontents. Richard fut déposé par le Parlement et assassiné dans sa prison. Henri de Lancastre lui succéda sous le nom de Henri IV.

Henri IV (1399-1413) gouverna avec fermeté.

En 1413, son fils **Henri V** lui succéda (1413-1422). Jeune, entreprenant, il profita des divisions de la France. Sous prétexte de réclamer l'exécution du traité de Brétigny, il envahit la Normandie, en 1415, gagna la bataille d'**Azincourt** et s'empara de Rouen. Jean sans Peur rentra dans Paris, où les Armagnacs et leur chef, le connétable, furent massacrés. Lui-même fut assassiné par Tanneguy-Duchâtel, au pont de *Montereau* (1419), où il avait eu une entrevue avec le dauphin.

Le nouveau duc de Bourgogne, *Philippe le Bon*, et la reine *Isabeau de Bavière* firent signer par Charles VI le honteux

traité de Troyes, qui donnait à Henri V la succession au trône de France (1420).

En 1422, moururent Henri V et Charles VI. **Henri VI** (1422-1460) fut proclamé roi à Londres et à Saint-Denis. **Charles VII** (1422-1461), réfugié au sud de la Loire, ne fut reconnu que par quelques serviteurs restés fidèles, mais divisés par des rivalités profondes. Henri VI étant mineur, la régence fut confiée à ses oncles, celle d'Angleterre au duc de Glocester, celle de France au duc de Bedford. Ce dernier, prudent, énergique, froid, implacable, soutint habilement les affaires des Anglais, tandis que Charles VII « perdait gaiement son royaume ». Les Anglais remportèrent les victoires de *Cravant* et de *Verneuil* et vinrent assiéger Orléans, défendu par les braves capitaines de Charles VII. La journée des *Harengs* (1429) priva la ville d'une partie de ses défenseurs, qui s'éloignèrent découragés.

95. Quatrième période (1429-1453). — Une jeune fille de Domrémy, **Jeanne d'Arc** (1412-1431), reçut de Dieu la mission de sauver la France. Après cinq ans d'hésitation, elle se rendit à Chinon auprès du roi, qui lui donna une armée. En huit jours elle délivra *Orleans* (8 mai 1429). Puis elle battit les Anglais à *Jargeau*, à *Beaugency*, à *Meung*, à *Patay*, entra à Troyes, à Châlons, et, le 17 juillet, vit enfin sacrer Charles VII à *Reims*.

Ancien portrait de Jeanne d'Arc, d'après le tableau conservé au Musée d'Orléans.

Blessée à *Paris*, elle se jeta dans *Compiegne* assiégée. Mais elle fut abandonnée dans une sortie et prise par les Bourguignons, qui la vendirent aux Anglais. Ceux-ci, avant de faire périr leur captive, voulurent la déshonorer. *Cauchon*, évêque de Beauvais, présida un tribunal vendu à l'avance. Jeanne, que ses ennemis n'avaient pu embarrasser, fut perdue par une odieuse machination.

Accusée d'être retombée dans ses erreurs, elle fut condamnée au feu et brûlée à *Rouen*, le 30 mai 1431 [1].

Son supplice ne porta pas bonheur aux Anglais. Philippe le Bon se réconcilia avec Charles VII au *traité d'Arras* (1435). Paris ouvrit ses portes au connétable de Richemont. Dunois enleva aux Anglais la Normandie par la bataille de *Formigny* (1450). La victoire de *Castillon* leur fit perdre la Guyenne et Bordeaux (1453) Le pays entier était affranchi de leur domination : ils ne possédaient plus en France que Calais.

RÉSUMÉ

91. Guerre de Cent ans. — En vertu de la loi salique, Philippe VI de Valois monta sur le trône de France. Édouard III, qui le lui avait disputé, ne se résigna qu'avec peine à sa défaite. Bientôt commença la guerre de Cent ans, qui peut se diviser en quatre périodes : une période de revers suivie d'une période de succès ; une nouvelle période de revers suivie d'une période de succès définitif.

92. Première période. — Dans la première période, où la guerre anglaise se compliqua de la guerre de la succession de Bretagne, Édouard III remporta la victoire de Crecy (1346) et s'empara de Calais (1347). Philippe VI mourut en 1350, ayant accru le domaine royal du comté de Montpellier et du Dauphiné.

Son fils Jean II le Bon (c'est-à-dire le Brave) fut battu et fait prisonnier à Poitiers (1356) et ne recouvra sa liberté qu'à la paix de *Brétigny* (1360), moyennant une énorme rançon et la cession du pays au sud de la Loire. — Pendant sa captivité le dauphin Charles prit le titre de lieutenant général du royaume et eut à lutter contre Étienne Marcel, les États généraux et la Jacquerie.

93. Deuxième période (1360-1380). — Pendant la deuxième période, Charles V le Sage, secondé par Du Guesclin, sut, par sa prudence, chasser presque entièrement les Anglais de France.

La guerre de Bretagne fut terminée par le traité de *Guerande*, qui reconnut la possession de la Bretagne à Jean de Montfort sous réserve de l'hommage au roi de France.

Du Guesclin débarrassa la France des *grandes Compagnies*, qu'il conduisit en Castille pour soutenir Henri de Transtamare contre Pierre le Cruel. Vaincu par le Prince Noir, allié de Pierre, et fait prisonnier, il recouvra la liberté et plaça Henri sur le trône par la victoire de *Montiel*.

La guerre recommença avec les Anglais, guerre d'escarmouches dans laquelle l'ennemi épuisait ses forces. Lorsque Du Guesclin

[1] En 1455, le pape Pie II ordonna la revision du procès de Jeanne, qui fut déclarée innocente ; le pape Léon XIII vient de la proclamer *vénérable*.

mourut devant Châteauneuf-Randon (1380), les Anglais ne possédaient plus guère en France que Calais, Bordeaux et Bayonne.

Charles V mourut la même année, ayant aboli la coutume de donner des apanages aux fils cadets des rois et essayé d'organiser une armée permanente.

94. Troisième période (1380-1429). — Mais, pendant la troisième période, la démence de Charles VI plongea le royaume dans la guerre civile (révolte des Maillotins. — Écorcheurs ou Cabochiens). — L'Angleterre avait aussi traversé une crise sous Richard II (hérésie de Wiclef. — Wat-Tyler). Henri IV de Lancastre lui succéda, puis Henri V, qui recommença la guerre, battit les Français à *Azincourt* (1415) et s'empara de Rouen. Le honteux traité de *Troyes* donna à Henri V d'Angleterre la succession au trône de France (1420). — En 1422, Charles VI et Henri V étant morts, Henri VI d'Angleterre fut proclamé roi de France, alors que Charles VII n'était reconnu que par quelques fidèles. Les Anglais assiégèrent Orléans.

95. Quatrième période (1429-1453). — Enfin, dans la quatrième période, la France fut sauvée par *Jeanne d'Arc*. Jeanne délivra Orléans, battit les Anglais en de nombreuses rencontres et fit sacrer Charles VII à Reims. Prise par les Bourguignons et vendue aux Anglais, elle fut brûlée par eux à Rouen (1431). En 1453, ceux-ci n'en étaient pas moins chassés de France, où ils ne possédaient plus que Calais.

QUESTIONNAIRE

91. Comment peut-on diviser la guerre de Cent ans? — 92. Comment débuta-t-elle? — 93. Qui seconda Charles V dans ses efforts? — 94. Comment gouverna Charles VI? — Quelle crise traversa l'Angleterre à cette époque? — 95. Qui sauva la France? — Où Philippe le Bon se réconcilia-t-il avec Charles VII?

CHAPITRE LXIII

LA FRANCE ET L'ANGLETERRE A LA FIN DE LA GUERRE DE CENT ANS

96. Développement de l'autorité monarchique en France, malgré la féodalité apanagée et le tiers état. — La France sortit de cette longue guerre plus forte et plus unie. La nation tout entière s'était serrée autour de ses rois. Un moment la formation de la *féodalité apanagée* et les progrès du *tiers état* parurent entraver le développement de l'**autorité monarchique**. Mais, deux siècles plus tard,

après avoir porté dans les provinces où elle gouvernait l'autorité du roi et assuré la durée de la dynastie capétienne, cette féodalité princière abdiquait définitivement sa puissance au profit de la royauté. Quant au tiers état, il ne pouvait pas, pour limiter le pouvoir royal, compter sur l'appui de la noblesse ; aussi, après quelques tentatives, se rallia-t-il au roi, d'abord, pour l'aider à chasser les Anglais, puis pour abaisser la féodalité.

La **féodalité apanagée**, qui succédait à l'ancienne féodalité, fut fondée par quatre maisons principales : Bourbon, Bourgogne, Anjou et Orléans[1]. La *maison de Bourbon* descendait de Robert de Clermont, sixième fils de saint Louis. Elle possédait le comté de Clermont en Beauvaisis, le Bourbonnais, une partie de l'Auvergne et la Marche. La *maison de Bourgogne*, la plus puissante, descendait de Philippe le Hardi, fils de Jean le Bon[2]. Elle possédait la Bourgogne, la Flandre, l'Artois, la Picardie, le Brabant, la Hollande, etc. La *maison d'Anjou*, qui possédait l'Anjou, le Maine et la Provence, avait eu pour fondateur Louis d'Anjou, frère de Charles V. La *maison d'Orleans*, fondée par Louis d'Orléans, frère de Charles VI, avait l'Orléanais et le Valois. Ces apanages avaient été donnés aux fils cadets des rois pour leur assurer un revenu (*apanare*, donner du pain). A ces quatre maisons il faut joindre celle de *Bretagne* dont le chef portait fièrement la couronne et disait : « Nos pouvoirs royaux et ducaux. »

Philippe le Bon, duc de Bourgogne, en grand costume de la Toison d'or — Par-dessus le long vêtement de cérémonie, il porte le manteau écarlate de l'Ordre de la Toison d'Or Il est coiffé du chaperon et tient un gant à la main gauche. Autour de son cou est le collier de l'Ordre

Le **tiers état**, né comme force politique au XII^e et au XIII^e siècle, entré dans le gouvernement par son admission

[1] Voir les tableaux généalogiques, pages 476 et 477.

[2] C'était la deuxième maison La première maison capétienne de Bourgogne avait été fondée par Robert, fils de Henri I^er.

aux États généraux, ne se composait que des bourgeois des villes; les paysans ne formaient point en France un état, c'est-à-dire un ordre distinct, admis à se faire représenter dans les assemblées auxquelles le roi demandait de voter les subsides dont il avait besoin.

Charles VII organisa une *armée permanente* composée de quinze compagnies d'ordonnance. Il créa aussi un corps de francs-archers équipés par les paroisses. Les états de 1439 le lui permirent, en votant une *taille perpétuelle*, qui fut affectée à la solde de cette armée. En outre, Charles VII réorganisa la justice, fixa les attributions du grand Conseil, amoindrit l'importance du *Parlement de Paris;* il tenta même, par la *Pragmatique Sanction de Bourges* (1438), de limiter l'autorité du Saint-Siège sur l'Église de France ou *Église gallicane.* A la fin du xv^e^ siècle, la monarchie française était la plus puissante de l'Europe. En 1444, Charles VII avait envoyé, sous la conduite du dauphin Louis, au secours de l'empereur Frédéric III, trente mille hommes, qui se firent écraser à *Saint-Jacques*, mais restèrent vainqueurs des Ligues suisses. Il fut l'appui du pape *Nicolas V*, que combattaient les partisans de l'antipape *Felix V* et mit ainsi fin au grand schisme d'Occident « C'est le roi des rois, nul ne peut sans lui, » disait de lui le doge de Venise.

Franc-archer.

Il ne porte pas l'armure complète, mais seulement une cuirasse de fer avec jupe également en fer et des genouillères. — Sur la tête, le casque à couvre-nuque, appelé salade.

97. Résultat de la guerre de Cent ans pour l'Angleterre. — Les revers de l'Angleterre, pendant la guerre de Cent ans, a dit un historien anglais, Macaulay, firent son bonheur. Elle put désormais reporter toutes ses forces

dans le cercle où elles pouvaient agir avec succès et arriver ainsi à fonder un empire florissant et solide, au lieu de poursuivre une fin chimérique et même condamnée par l'humanité.

RÉSUMÉ

96. Développement de l'autorité monarchique en France malgré la féodalité apanagée et le tiers état. — La France sortit de la guerre de Cent ans plus forte et plus unie. Un moment seulement, la formation de la *féodalité apanagée* et les progrès du *tiers état* parurent entraver le développement de l'autorité monarchique, mais cette féodalité abdiqua bientôt sa puissance au profit de la royauté, et le tiers état finit par s'allier au roi, d abord pour chasser les Anglais, puis pour abaisser la féodalité.

La féodalité apanagée fut fondée par quatre maisons principales : *Bourbon*, *Bourgogne*, *Anjou* et *Orléans*.

Le tiers état, né comme force politique au XII^e et au XIII^e siècle, ne se composait que des bourgeois des villes.

97. Résultat de la guerre de Cent ans pour l'Angleterre. — Les revers de la guerre de Cent ans rendirent à l'Angleterre le service de l'obliger à reporter toutes ses forces dans le cercle où elles pouvaient agir avec succès.

QUESTIONNAIRE

96 Qu'est-ce qui parut entraver un moment, en France, le développement de l'autorité monarchique ? — Qui fonda la féodalité apanagée ? — Quand était né le tiers état ? — 97. Quel résultat eut, pour l'Angleterre, la guerre de Cent ans ?

CHAPITRE LXIV

L'ÉGLISE ET LE SCHISME D'OCCIDENT

98. Captivité de Babylone. Schisme d'Occident. — En 1305, *Clément V* transporta, comme on l'a vu, le siège pontifical à Avignon. Cet exil, cette *captivité de Babylone*, ainsi que l'appelèrent les contemporains, bien que le pape dans une ville bien fortifiée, dont il fit l'acquisition en 1348 fût plus libre qu'en Italie, où Guelfes et Gibelins ne cessaient de se livrer bataille, se prolongea jusqu'en 1378.

Durant cette période, l'anarchie désola les États de l'Église. Le fils d'un porteur d'eau, *Cola di Rienzi*, se fit élire tribun à Rome, constituée en république. Il rétablit d'abord la paix; mais bientôt le peuple, qui avait applaudi à la chute de la noblesse, se souleva contre les impôts; un deuxième triomphe de Rienzi eut encore moins de durée que le premier, et *le chevalier qui honorait l'Italie tout entière*, selon l'expression de Pétrarque, le citoyen qui avait essayé de restaurer l'ancienne splendeur de Rome, fut égorgé et pendu au gibet. Rome rentra dans l'obéissance pontificale.

Émus par les exhortations pressantes de *Pétrarque*, de *sainte Brigitte de Suède*, de *sainte Catherine de Sienne*, les papes songeaient à quitter Avignon. Grégoire XI alla mourir à Rome. Le conclave, pressé par le peuple de lui donner un pape italien, élut à la hâte *Urbain VI* (1378). Bientôt plusieurs cardinaux protestèrent que l'élection, n'étant pas libre, était nulle, et élurent un autre pape, *Clement VII*, qui se fixa à Avignon. La chrétienté se trouva partagée entre deux obédiences. Ce fut le grand **schisme d'Occident**, qui ne devait se terminer qu'en 1448. La papauté en fut grandement affaiblie et, lorsque la concorde fut enfin rétablie par les efforts du concile de Constance et du concile de Bâle, son prestige moral se trouva bien diminué.

99. Hérésies de Wiclef et de Jean Huss. — Dans ce désordre, la réforme de l'Église ne se faisait pas, quoique tous en sentissent l'impérieuse nécessité. Des esprits inquiets et turbulents, emportés par un zèle amer, se jetèrent dans l'hérésie. L'Anglais **John Wiclef** (1324-1384), après avoir attaqué la papauté, rejeta bientôt plusieurs dogmes, entre autres celui de la transsubstantiation. Ses doctrines furent en partie cause de l'émeute de Wat-Tyler, sous Richard II[1]. Les *Lollards*, que réprima Henri V, étaient ses disciples.

En Bohême, l'hérésie eut une plus longue durée. Le chef en fut **Jean Huss**, professeur à l'Université de Prague. Cité devant le *concile de Constance* (1414), pour se disculper, **Jean**

[1] Voir le chapitre LXII, page 432.

Huss s'y rendit avec un sauf-conduit de l'empereur Sigismond, et, comme il refusait de rétracter ses erreurs, il fut condamné et brûlé en qualité d'hérétique. Son disciple, *Jérôme de Prague*, subit le même supplice. Les Hussites se soulevèrent alors et une guerre religieuse de plusieurs années désola l'Allemagne.

100. Conciles de Constance et de Bâle. -- La chrétienté tout entière cherchait le moyen de faire cesser le schisme. Un concile général réuni à *Pise* (1409) augmenta la difficulté en créant un troisième pape. En 1414, un nouveau concile fut ouvert à **Constance**, par les efforts de l'empereur Sigismond et des chanceliers de l'Université de Paris, Pierre d'Ailly et Jean Gerson. Ce concile décréta la réforme de l'Église et dans son chef et dans ses membres. Il mit fin au schisme par la proclamation de *Martin V* (1417), mais ses efforts pour la réforme de l'Église eurent peu de résultats. Un troisième concile convoqué à **Bâle** (1431) y travailla également. Mais un conflit entre le pape Eugène IV et les Pères de Bâle amena, avec la translation du concile à Ferrare et à Florence, un nouveau schisme dans l'Église. Amédée de Savoie fut proclamé sous le nom de Félix V à la place d'Eugène IV, qui fut déposé Ce ne fut qu'en 1449 que, Félix V ayant abdiqué, l'Église fut pacifiée.

Médaillon de Jean Huss sur une maison de la ville de Constance

Le concile de Florence (1439) avait rétabli l'accord entre l'Église grecque et l'Église latine. Cet accord ne dura pas.

Dès 1443, les patriarches d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem le rompirent. Dix ans plus tard, Constantinople était prise par les Turcs (1453), et le siège patriarcal donné à un ennemi de l'Église d'Occident.

RÉSUMÉ

98. Captivité de Babylone. Schisme d'Occident. — En 1305, Clément V transporta le siège pontifical à Avignon. Cette *captivité de Babylone* se prolongea jusqu'en 1378. Des troubles éclatèrent à Rome. En 1378, Grégoire XI étant mort à Rome, l'élection d'Urbain VI fut contestée, un autre pape fut élu et se fixa à Avignon. Ainsi commença le grand schisme d'Occident, qui ne se termina qu'en 1448.

99. Hérésies de Wiclef et de Jean Huss. — Dans le désordre du schisme, le retard apporté à la réforme de l'Église provoqua des hérésies : en Angleterre, celle de Wiclef; en Bohême, celle de Jean Huss. Jean Huss ayant été brûlé comme hérétique, ses partisans se soulevèrent et allumèrent ainsi une guerre religieuse qui dura plusieurs années.

100. Conciles de Constance et de Bâle. — Le concile de Constance (1414) décréta la réforme de l'Église et mit fin au schisme par la proclamation de Martin V. Le concile de Bâle (1431) travailla à la réforme décrétée par celui de Constance, mais un conflit entre le pape et les Pères du concile amena un nouveau schisme et la paix ne fut rétablie qu'en 1449.

QUESTIONNAIRE

98. Qu'appelle-t-on captivité de Babylone ? — Comment éclata le grand schisme d'Occident ? — 99. Qu'était-ce que Wiclef ? — Comment mourut Jean Huss ? — 100. Où fut réuni un concile général ? — Quand la paix fut-elle rendue à l'Église ?

CHAPITRE LXV

L'ESPAGNE ET LE PORTUGAL

(Voir la carte, p. 478.)

101. Portugal. — Les royaumes chrétiens d'Espagne, *Aragon*, *Castille*, *Navarre* et *Portugal*, ne cessèrent de s'agrandir à partir de la défaite des Arabes à *Tolosa* [1] (1212). Leur histoire se mêle, à plusieurs reprises, à l'histoire de la France.

[1] Voir page 376.

Le royaume de **Portugal** avait été fondé, au commencement du XII^{e} siècle, par un prince de la maison de Bourgogne, *Alphonse I^{er} Henriquez*. La plupart des successeurs d'Alphonse I^{er} furent des princes remarquables. Les plus illustres furent *Don Pèdre* (1357-1367), qui affermit l'État par de sages réformes, et *Don Juan*, qui assura son indépendance par des victoires signalées sur les Castillans (1386). La situation géographique du Portugal l'invitait à tourner son activité du côté de la mer. Le prince *Don Henri* encouragea d'intrépides navigateurs à explorer la côte occidentale d'Afrique. Ils découvrirent l'île de Madère, les Açores, la côte de Guinée, le Congo. En 1498, *Vasco de Gama* doubla le *cap des Tempêtes*, appelé depuis *cap de Bonne-Espérance* parce qu'il était sur le chemin des Indes tant désirées, et alla aborder sur la côte de l'Hindoustan.

102. Castille. Ce fut le royaume de **Castille** qui joua dans l'histoire de l'Espagne, au moyen âge, le rôle le plus important.

Saint Ferdinand (1217-1252) fit de sages lois et reconquit une grande partie de l'Espagne sur les Maures. *Alphonse le Sage* (1252-1284) poursuivit avec succès la guerre contre les infidèles. Il réunit en un code les lois édictées par ses prédécesseurs et les siennes. Savant en astronomie, il publia les *tables* dites *Alphonsines*; enfin il fit écrire une histoire générale de l'Espagne. Mais, au XIV^{e} siècle, le pays fut troublé par des factions. Don *Pedre le Cruel* (1359-1368) révolta ses sujets par les actes les plus sanguinaires. Son frère, *Henri de Transtamare*, échappé de ses mains, marcha contre lui avec une armée grossie des *Grandes Compagnies*, que Du Guesclin lui avait amenées de France, le battit à *Montiel*, malgré l'appui du Prince Noir, et le tua de sa propre main. Avec lui la *maison de Transtamare* monta sur le trône de Castille. Son règne fut glorieux.

103. Navarre. — Le petit royaume de **Navarre**, jadis rempart de la foi catholique contre les Maures, passa jusqu'à six fois d'une maison étrangère à une autre par le mariage des princesses royales. Au XIII^{e} siècle, Thibault de Cham-

pagne, puis Philippe le Bel, furent rois de Navarre par droit de mariage. La maison d'*Évreux*, d'où sortit Charles le Mauvais, puis l'Aragon, le possédèrent successivement. Il devait encore appartenir à d'autres, avant d'être démembré par Ferdinand le Catholique. La Navarre septentrionale passa enfin à la maison de Bourbon et, sous Henri IV, fut réunie définitivement à la couronne de France.

104. Aragon. — **L'Aragon,** plus indépendant de la France, allait, en se réunissant à la Castille, donner naissance à un des plus grands royaumes de l'Europe. *Ferdinand d'Aragon* épousa, en 1469, l'héritière de la Castille, *Isabelle*. Aux deux *rois catholiques* était réservé l'honneur de délivrer entièrement l'Espagne des Musulmans.

Monnaie de Ferdinand et d'Isabelle (1479-1516).

L'Espagne et le Portugal eurent des institutions analogues. Les *Cortes* (réunions à la cour du roi), composées de nobles et de procureurs des villes, participaient au gouvernement, ne votant l'impôt que lorsque le souverain avait promis de « redresser les griefs ». Les libertés espagnoles étaient un bien inviolable, garanti par les *fueros* ou droits. On sait en quels termes les Aragonais prêtaient serment à leurs rois : « *Nous, qui, chacun à part, sommes autant que vous, et réunis sommes plus que vous, nous vous jurons de vous obéir si vous observez nos lois et nos coutumes; sinon, non.* » Ce ne fut qu'à la fin du XVI^e siècle que le pouvoir royal devint absolu.

RÉSUMÉ

101. Portugal. — Le royaume de Portugal fut fondé au commencement du XII^e siècle par un prince de Bourgogne, Alphonse I^er Henriquez. Les efforts de Don Henri fondèrent sa grandeur maritime.

102. Castille. — La Castille fut, au moyen âge, le royaume le plus important d'Espagne, sous ses rois saint Ferdinand et Alphonse le Sage.

103. Navarre. — Le petit royaume de Navarre, jadis rempart de la foi catholique contre les Maures, passa jusqu'à six fois d'une maison étrangère à une autre par le mariage des princesses royales, jusqu'au jour où Ferdinand le Catholique le démembra.

La partie septentrionale passa à la maison de Bourbon et fut réunie par Henri IV à la couronne.

104. Aragon. — Ferdinand d'Aragon épousa, en 1469, l'héritière de la Castille, Isabelle. Les deux rois catholiques allaient délivrer entièrement l'Espagne des Musulmans.

En Espagne et en Portugal, les Cortès participaient au gouvernement. Les libertés étaient garanties par les *fueros*. Ce ne fut qu'à la fin du XVI[e] siècle que le pouvoir royal devint absolu

QUESTIONNAIRE

101. Quels étaient les royaumes chrétiens d'Espagne? — Qui fonda la grandeur maritime du Portugal? — 102. Quel est le royaume qui joua en Espagne, le rôle le plus important au moyen âge? — 103. A qui appartint successivement la Navarre? — 104. Qu'étaient-ce que les Cortès?

CHAPITRE LXVI

L'ANARCHIE EN ALLEMAGNE ET EN ITALIE

(Voir la carte, p. 478.)

105. Grand interrègne. — A partir de la chute des *Hohenstaufen*, l'Allemagne tomba dans l'*anarchie*. L'empereur n'eut plus qu'un vain titre; les princes devinrent de véritables souverains dans leurs domaines, pendant que les villes se confédéraient, soit pour résister au pouvoir central, soit pour se protéger contre les entreprises des princes.

De 1250, année de la mort de *Frédéric II*, à 1273, bien que le trône impérial ne fût point vacant, l'Allemagne n'eut pas de souverain réel. Aussi cette période est-elle appelée *grand interrègne*. Le fils de Frédéric II et Guillaume de Hollande, un Plantagenet et un roi de Castille, se disputèrent la couronne impériale. Les barons en profitèrent pour se rançonner les uns les autres et pour transformer leurs châteaux en repaires de brigands. Il se forma des confédérations destinées à pro-

téger la liberté des individus et le commerce. Les plus célèbres furent la *Ligue du Rhin* (1247) et la *Ligue hanséatique*.

106. Les Habsbourg. — Indépendance des cantons suisses. — Enfin, sous la pression du pape Grégoire X, les princes électeurs se donnèrent un chef, mais un chef qui ne leur inspirât aucune crainte, dans la personne d'un seigneur de Suisse, le comte **Rodolphe de Habsbourg**[1]. De son château il voyait le soleil se coucher dans ses États. La maison de Habsbourg devait durer jusqu'en 1740.

Rodolphe (1273-1291), par son énergie et son habileté, rétablit l'ordre et la paix dans l'Empire et sut en même temps fonder la fortune de sa maison. Ses contemporains l'appelèrent la *loi vivante*.

Mais, à sa mort, on trouva que la puissance des Habsbourg avait grandi trop vite, et un prince de Nassau fut élu empereur. Il excita un mécontentement général, et le fils de Rodolphe, **Albert d'Autriche**, obtint après lui la couronne impériale (1298-1308). Prince avide et dur, Albert provoqua la révolte des **cantons suisses**. Les délégués de Schwitz, d'Uri et d'Unterwalden, opprimés par les baillis impériaux, renouvelèrent, en 1308, la *confédération du Rutli*[2] (1291). D'après les légendes suisses, las des outrages et des cruautés des baillis et préférant la mort à un joug tyrannique, *Walther Furst*, *Werner Stauffacher* et *Arnold Melchthal*, suivis chacun de dix hommes de cœur, se réunirent pendant une nuit de novembre et, les mains levées vers le ciel, jurèrent, au nom du Dieu qui a fait tous les hommes égaux, de défendre la liberté ou hommes ; la tyrannie de *Gessler*, qui voulut obliger les citoyens d'Altorf à saluer son chapeau et punir la résistance de **Guillaume Tell**, en le forçant à traverser de sa flèche une pomme placée sur la tête de son fils, fut punie par Tell lui-même, qui perça le cœur de Gessler.

Albert d'Autriche, en marchant contre les Suisses révoltés, fut assassiné au passage de la Reuss, et la maison de Habsbourg rentra dans l'obscurité pour plus d'un siècle.

[1] Canton de Berne. [2] Au bord du lac des Quatre-Cantons.

107. Luttes pour la couronne impériale. — La couronne fut alors disputée entre les maisons de Luxembourg et de Bavière.

Louis de Bavière, élu empereur, passa la plus grande partie de son règne à lutter contre le Saint-Siège ; excommunié plusieurs fois, il souleva également contre lui une partie des électeurs. Lorsqu'il mourut, en 1347, la couronne passa à *Charles IV de Luxembourg* (1347-1378), fils de ce roi de Bohême aveugle qui était tombé à Crécy au premier rang des chevaliers français. La célèbre **Bulle d'or** (1356) consacra l'affaiblissement du pouvoir impérial en réglant les droits des électeurs. Leur nombre fut porté à sept, dont trois ecclésiastiques, les archevêques de Trèves, de Cologne et de Mayence, et quatre laïques, le comte palatin du Rhin, le margrave de Brandebourg, le duc de Saxe et le roi de Bohême. Ils devenaient les égaux des rois et obtenaient, avec la juridiction suprême, tous les droits régaliens. L'Allemagne etait constituée en une agglomération d'États souverains. Charles IV se consola de l'affaiblissement de son pouvoir en travaillant avec activité à la grandeur de sa famille.

Louis de Bavière en costume impérial d'après son tombeau dans la cathédrale de Munich — L'empereur porte l'aube, l'étole croisée sur la poitrine, la chasuble et la mitre autour de laquelle est la couronne. Il tient en mains le sceptre et le globe

Le successeur de Charles IV, *Venceslas*, mérita les surnoms d'Ivrogne et de Fainéant. Les villes libres formèrent des confédérations pour se défendre contre les pilleries des seigneurs. Les Suisses, de leur côté, reprirent l'offensive ; ils remportèrent deux brillantes victoires sur la chevalerie souabe à *Sempach* (1386) et à *Naefels* (1388). Leur indépendance fut reconnue en 1394.

En 1410, les électeurs ne s'entendirent même plus, et, pendant un an, il y eut *trois empereurs*. Le schisme était dans l'Empire comme dans l'Église.

108. Sigismond et la guerre des Hussites. — En 1411, **Sigismond**, frère de Venceslas, déjà roi de Hongrie, fut reconnu seul empereur. Une ère nouvelle paraissait devoir s'ouvrir à l'avènement d'un prince sympathique, actif, que n'avait pu abattre sa défaite à *Nicopolis* (1396) par une armée turque. Mais il était indécis, voulait aujourd'hui une chose, demain une autre, et regardait la couronne comme un lourd fardeau, presque au-dessus de ses forces. Il eut la gloire de mettre un terme au schisme de l'Église en provoquant la réunion du concile de Constance (1414). Mais le supplice de Jean Huss et de Jérôme de Prague alluma en Allemagne la terrible **guerre des Hussites** (1419-1433).

Guerrier bohême au XV[e] siècle. (Musée de Tsarkoïé-Sélo)

L'armure de ce guerrier est en mailles de métal, son casque, en mailles également, porte un nasal mobile comme on en voit aux casques orientaux. Les bras sont protégés par des brassards en fer ajustés par-dessus la cotte de mailles. — Il tient une hache d'armes ou un « fauchard ».

Cette guerre n'eut pas seulement une cause religieuse; elle eut aussi son principe dans le sentiment national. Les *Tchèques*, qui étaient de race slave, ne voulaient plus être gouvernés par les Allemands. L'empereur Charles IV avait été, selon le mot de Maximilien I[er], « un tendre père pour la Bohême ». Il avait favorisé le réveil de la nationalité tchèque, encouragé l'étude de la langue tchèque, protégé les lettres et couvert le pays de châteaux et de couvents. Enfin il avait fondé, à *Prague*, une Université ou *Étude générale*, imitée de l'Université de Paris (1348). Ce fut de cette Université même que partit le mouvement de réforme provoqué par les désordres qui désolaient l'Église de Bohême comme les autres Églises d'Europe.

L'agitation tchèque effraya le parti allemand, toujours très puissant en Bohême, et, lorsque Jean Huss se mit à la tête des mécontents, les Allemands se déclarèrent contre lui et obtinrent sa condamnation au concile de Constance. Il mourut avec fierté, et, dit Æneas Sylvius, plus tard pape sous le nom de Pie II, lui et Jérôme de Prague marchèrent au supplice comme à un festin où on les aurait invités (1415 et 1416).

Jean Ziska, ou le Borgne, se mit à la tête des Hussites. S'étant emparés de Prague, les rebelles jetèrent par la fenêtre du château le bourgmestre et les conseillers. Cette *défenestration* fut le point de départ de la guerre (1419). Les troupes de Ziska commirent d'horribles ravages. « Mieux vaut cela, dit longtemps un proverbe, qu'une invasion hussite. »

La croisade rassemblée par le cardinal Cesarini avait abouti à un humiliant désastre : « Nous avons péché contre le Seigneur, dit le cardinal; il a lancé contre nous sa malédiction et frappé le peuple d'anathème. »

Enfin les Hussites se divisèrent et, le parti modéré ayant pris le dessus, se soumirent, en 1436. En retour, Sigismond s'engagea à respecter les privilèges du royaume tchèque. Sigismond mourut en 1437. En 1417, il avait accordé l'investiture du margraviat de Brandebourg à *Fréderic de Hohenzollern*, burgrave de Nuremberg, ancêtre des rois de Prusse actuels.

109. Nouvelle constitution allemande. — L'année qui suivit la mort de Sigismond, l'Allemagne reçut sa nouvelle constitution. L'Empire fut partagé en *quatre cercles :* 1° Franconie et Bavière ; 2° Souabe et Haut-Rhin ; 3° Bas-Rhin, Westphalie et Pays-Bas ; 4° Haute et Basse Saxe, entre lesquels devait régner une paix perpétuelle, garantie par la Chambre impériale.

Après Sigismond, l'Empire continua de s'affaiblir. Frédéric III, allant se faire couronner par le pape, fut dépouillé par une bande de voleurs et arriva à Rome presque nu. Il perdit successivement la Bohême, qui prit pour roi *Podiebrad*, et la Hongrie, qui se donna à la vaillante famille des *Hunyades*. Les Hongrois, ou *Madgyars*, étaient toujours le rempart de la

chrétienté contre les nations tatares. Ils avaient arrêté les Mongols au XIIIe siècle; ils soutinrent, avec une constance invincible, l'assaut des Turcs au XVe siècle. Leur défaite à Nicopolis (1396) ne les avait pas découragés. *Jean Hunyade Corvin*, nommé administrateur de la Hongrie, arrêta Mahomet II. Son fils, *Mathias Corvin*, monta sur le trône, en 1458, et défendit l'indépendance de son pays contre les Turcs et contre la maison d'Autriche.

L'empereur Frédéric III se consolait en assurant la fortune de sa maison. En 1477, il fit épouser à son fils *Maximilien* la fille de Charles le Téméraire, Marie de Bourgogne, héritière de la Bourgogne et des Pays-Bas. La maison de Habsbourg inaugurait ainsi le système d'alliances qui devait en faire, sous Charles-Quint, la maîtresse de l'Empire, de l'Espagne, des Pays-Bas, de Naples et des Amériques.

110. Italie. — Les empereurs n'avaient pas réussi à établir en Italie un pouvoir central. Après la mort de Frédéric II, cette œuvre, tentée également par les rois des Deux-Siciles, les papes et les grandes républiques italiennes, était encore plus impossible. Au milieu des guerres civiles qui ne cessèrent de la déchirer, presque toujours foulée par les armées étrangères, qui se la disputaient comme une proie, l'Italie vécut d'une vie glorieuse. Elle fut l'inspiratrice du monde moderne et le précéda dans le culte des lettres et des arts. Au XVe siècle, elle se partageait en six États principaux : le royaume des Deux-Siciles au sud, Venise, Gênes et Milan dans l'Italie septentrionale, Rome et Florence dans l'Italie centrale.

Royaume des Deux-Siciles. — Passé, par le supplice de Conradin, à la maison française d'Anjou, le royaume des **Deux-Siciles** lui échappa en partie après les *Vêpres siciliennes*. Naples seule demeura aux Angevins; la Sicile fut donnée à l'Aragon. Les deux couronnes, réunies au siècle suivant par un mariage, échurent en héritage à la maison de France, à la mort de René d'Anjou, et ce fut une des causes des guerres d'Italie.

Républiques de l'Italie septentrionale. — Les plus puis-

santes des républiques de l'Italie septentrionale furent : Venise, Gênes et Milan, les deux premières États commerçants, la dernière État militaire.

Venise. — **Venise** avait été fondée dans les lagunes de l'Adriatique par des pêcheurs qui fuyaient devant Attila. Depuis le VIIe siècle, elle était gouvernée par un duc ou *doge*. Mais, à partir de 1297, le pouvoir passa aux mains d'un *grand Conseil*, dont l'accès ne fut ouvert qu'aux membres des familles patriciennes inscrites sur le Livre d'or. Enfin le *Conseil des Dix* fut chargé des affaires les plus secrètes, et les *trois inquisiteurs d'État*, tirés de ce Conseil, eurent un pouvoir absolu et mystérieux. Les doges n'eurent plus guère d'autres fonctions que de représenter l'État dans les solennités, revêtus d'une robe magnifique. En 1355, le doge *Marino Faliero*, ayant formé le dessein de rendre le pouvoir au peuple, fut décapité sur les marches du palais ducal.

Le doge Lorédan, d'après un portrait de Gentile Bellini.

Gênes. — **Gênes** était, au contraire, une république *démocratique*. Son doge était une sorte de tribun, qui portait primitivement le nom d'*abbé du peuple*. En proie aux factions, elle eut recours plus d'une fois à l'étranger pour rétablir l'ordre dans ses murs. En 1353, les Génois se soumirent à l'archevêque de Milan. En 1396, ils appelèrent les Français, et un évêque de Meaux les gouverna pendant quelque temps au nom du roi de France Charles VI. En 1401, le maréchal de Boucicault entra à Gênes à la tête d'un corps de troupes; il resta huit ans maître de la ville. Il n'est pas étonnant que, dans ses luttes contre Venise, luttes inévitables entre ces deux rivales également commerçantes, Gênes ait fini par être vaincue : elle ne trouva plus ni alliés, ni maîtres. « Gênes se donne à moi, dit Louis XI, et moi je la donne au diable. »

Venise, maîtresse d'un quart et demi de l'empire grec (1204), recouvra, en 1381, les comptoirs de la mer Noire, qu'elle avait perdus dans sa lutte contre Gênes, et, sur le continent, établit sa domination de l'Adda à l'Adriatique. Milan et Florence arrêtèrent seules ses progrès.

Milan. — **Milan**, ville impériale gouvernée par des *podestats*, avait tenté en vain, à plusieurs reprises, de conquérir son indépendance. En 1395, Venceslas vendit à *Jean Galeas Visconti* le titre de duc de Milan considérée depuis le commencement du siècle comme un vicariat de l'Empire. La famille des Visconti avait fait une fortune rapide, en s'étendant par des conquêtes et par des alliances. Valentine Visconti avait épousé le frère de Charles VI, Louis d'Orléans. Mais le déclin commença bientôt, et Milan tomba, au milieu du xv^e siècle, sous la domination du condottiere[1] *François Sforza*.

Laurent le Magnifique
(buste en terre, d'Andrea Verocchio).

Républiques de l'Italie centrale. — Trois républiques existaient au centre de l'Italie. Celle de **Pise** disparut bientôt, après une période brillante, à laquelle remontent son baptistère, sa tour penchée et son Campo Santo. Vaincue par Gênes, à tel point qu'on disait : « Voulez-vous voir Pise ? allez à Gênes, » elle fut enfin obligée de se soumettre à Florence.

Comme on l'a vu, **Rome** essaya en vain de se constituer en république, pendant que les papes résidaient à Avignon ; la tentative de *Cola di Rienzi* échoua (1354), mais l'État romain continua d'être en proie aux factions.

1 **Condottiere :** Nom donné en Italie à des chefs de bandes qui vendaient leurs services au plus offrant.

Florence. — Malgré les luttes intestines des *Guelfes* et des *Gibelins*, des *arts majeurs* (drapiers, merciers, banquiers, etc.), et des *arts mineurs* (simples artisans), **Florence**, ville des drapiers et des banquiers, étendit sa souveraineté dans le centre de l'Italie. Elle pouvait lever plus de 70 000 hommes dans tout son territoire. État démocratique, après avoir exilé le parti modéré, auquel appartenait son illustre poète **Dante Alighieri**, elle laissa prendre le gouvernement aux *ciompi* (ouvriers de la dernière classe). Mais une réaction se produisit, et Florence se donna finalement à un riche marchand, *Cosme de Medicis*, qui fonda une véritable dynastie. La période des Médicis fut des plus brillantes; à leur cour vinrent en foule savants, lettrés, artistes. *Laurent le Magnifique* (1469-1472) devait être un des promoteurs les plus ardents de la Renaissance.

111. Suprématie intellectuelle de l'Italie. — Mais l'Italie était trop divisée pour acquérir une puissance véritable; elle ne pouvait aspirer qu'à la suprématie intellectuelle.

Dès le XIII^e siècle, alors que les autres idiomes modernes sortaient à peine des langes, la langue italienne donnait déjà naissance à des chefs-d'œuvre. Les écrivains les plus illustres de l'Italie, dans cette période, furent : **Dante Alighieri** (1265-1321), l'austère Florentin, qui pleura, dans la *Divine Comédie*, les malheurs de la patrie qui l'avait exilé, y marqua d'une flétrissure indélébile les noms de tous ceux qu'il haïssait, comme patriote et comme chrétien, et, à travers les chants de son Enfer, de son Purgatoire et de son Paradis, développa, avec une poésie admirable de vigueur, de relief et d'éclat, toute la théologie catholique; **Pétrarque** (1301-1374), qui chanta dans ses *Sonnets* Laure de Sade et la fontaine de Vaucluse; **Boccace** (1313-1375), qui fixa la prose italienne, mais dont la licence dépare les œuvres en trop d'endroits.

Les beaux-arts florissaient également. La Toscane fut la première patrie des *primitifs*, précurseurs de la Renaissance. *Cimabue*, de Florence (1240-1310), *Giotto*, de Pise (1276-1336), *Masaccio*, de Florence (1402-1443), *Ghirlandajo*,

de Florence (1449-1494), et le dernier des primitifs, le plus grand, **Fra Angelico**, de Fiesole (1387-1455), ont laissé en peinture des œuvres exquises, qui ne font cependant pas oublier les peintures du Campo Santo de Pise. *Brunelleschi*, de Florence (1377-1444), s'immortalisa dans l'architecture par la coupole de Sainte-Marie-des-Fleurs et le palais Pitti. En sculpture, le Siennois *Jacopo della Quercia* (1371-1438) annonça Michel-Ange par son austérité et son énergie, tandis que *Lorenzo Ghiberti*, de Florence (1378-1456), auteur des portes de bronze du baptistère de sa ville natale, se distinguait par la noblesse et l'harmonie de son œuvre. *Donatello* (1382-1387) eut un culte unique, celui de l'art. La dynastie des *della Robbia* peupla Florence de terres cuites.

Dante (Musée du Louvre).

112. Le commerce en Italie. — Maîtresse du monde dans les lettres et dans les arts, l'Italie était également à la tête du commerce. La Méditerranée appartenait à Venise et à Gênes.

On a vu que les Italiens de Lombardie ont été les premiers *banquiers*, d'où le nom de *Lombards* donné aux banquiers pendant tout le moyen âge. Venise avait le monopole des glaces et des verres, comme des soieries. Florence avait une armée d'ouvriers en draps. Milan fabriquait des cuirs dorés et des armures. Mais ce luxe et cette civilisation couvraient un singulier amollissement des mœurs et une funeste pas-

sion pour les plaisirs. « Italie, esclave, pouvait avec vérité s'écrier Dante, demeure de douleur, vaisseau sans nocher dans une affreuse tempête, tu n'es plus la maîtresse des nations ! »

RESUMÉ

105. Grand interrègne. — De 1250 à 1273, l'Allemagne livrée à l'anarchie n'eut pas de souverain réel; ce fut le grand interrègne. Les châteaux se transformèrent en repaires de brigands.

106. Les Habsbourg. Indépendance des cantons suisses. — Enfin Rodolphe de Habsbourg fut élu empereur. Par son energie et son habileté, il rétablit l'ordre et la paix. Devenu trop puissant, il fut, à sa mort, remplacé par un prince de Nassau : puis Albert d'Autriche, fils de Rodolphe, fut élu; sous ce prince avide et dur, les cantons suisses conquirent leur indépendance

107. Luttes pour la couronne impériale. — Après l'assassinat d'Albert d'Autriche, la couronne fut disputee entre les maisons de Luxembourg et de Bavière. Sous Charles IV de Luxembourg, la Bulle d'or consacra l'affaiblissement du pouvoir impérial

108. Sigismond et la guerre des Hussites. — Sigismond, déjà roi de Hongrie, elu empereur, eut la gloire de mettre un terme au schisme de l'Église en provoquant la reunion du concile de Constance Sous son regne eut lieu la terrible guerre des Hussites (1419-1433), qui debuta par la défenestration de Prague.

109. Nouvelle constitution allemande. — En 1438, l'Allemagne reçut sa nouvelle constitution : elle fut partagée en quatre cercles, entre lesquels devait regner une paix perpetuelle garantie par la Chambre Impériale L'Empire continuait à s'affaiblir à l'extérieur sous Frederic III.

110. Italie. — Au xvᵉ siècle, l'Italie se partageait entre six États principaux : le royaume des Deux-Siciles, Venise, Gênes, Milan, Rome et Florence.

111. Suprématie intellectuelle de l'Italie. — Trop divisée pour acquerir une puissance véritable, l'Italie ne pouvait aspirer qu'à la suprématie intellectuelle. Dante Alighieri, Pétrarque, Boccace illustraient la langue italienne. Dans les beaux-arts, il faut citer : Cimabue, Giotto, Masaccio, Ghirlandajo, Fra Angelico, Brunelleschi.

112. Le commerce en Italie. — L'Italie était également à la tête du commerce. La Mediterranée appartenait à Venise et à

Gênes. Les Italiens de Lombardie avaient été les premiers banquiers; Venise fabriquait des glaces et des soieries, Florence des draps, Milan des cuirs dorés et des armures.

QUESTIONNAIRE

105. Qu'appelle-t-on grand interrègne? — 106. Quelle révolte Albert d'Autriche provoqua-t-il? — 107. Entre quelles maisons fut disputée la couronne impériale? — Qu'est-ce que la Bulle d'or? — 108. Pourquoi éclata la guerre des Hussites? — 109. Quel était le rempart de la chrétienté contre les nations tatares? — 110. En combien d'États principaux l'Italie était-elle divisée? — 111. Quel est le plus grand poète de l'Italie du moyen âge? — Quels sont les principaux artistes de cette période? — 112. Quelle nation était à la tête du commerce?

CHAPITRE LXVII

LE NORD ET L'EST DE L'EUROPE

(Voir la carte, p. 478.)

113. Union de Kalmar. — Les États du Nord et de l'Est n'eurent que peu d'influence sur la marche de l'histoire au moyen âge. Connus au IXe siècle par les ravages de leurs pirates, les pays scandinaves furent peu à peu, comme on l'a vu, convertis au christianisme. Des trois royaumes de Danemark, de Suède et de Norwège, le **Danemark** fut le plus important et par sa civilisation et par ses conquêtes.

Au milieu du XIIe siècle, *Valdemar Ier* fonda la ville de Dantzig (fort des Danois). Valdemar II, dit le Victorieux, rédigea le *Code du Jutland*, qui abolissait l'épreuve du feu et établissait le jury tel qu'il existait à cette époque en Angleterre. Mais, sous ses successeurs, l'anarchie féodale désola le royaume. Le pouvoir royal s'affaiblissait, à chaque changement de règne, par des partages, par des luttes entre frères rivaux, et la noblesse gagnait ce que perdait la royauté. La puissance du clergé grandissait également et faisait échec à

celle du roi, tandis que les bourgeois, luttant péniblement contre les hanséates, n'avaient guère le loisir de s'occuper de politique, et que les paysans étaient peu à peu éliminés du gouvernement et finissaient par tomber, pour la plupart, dans le servage.

L'histoire intérieure de la **Suède** et de la **Norwège** fut à peu près la même. Les progrès de l'aristocratie et du clergé y furent également rapides et y produisirent des effets analogues.

Les trois couronnes se trouvèrent réunies, par suite d'alliances de famille, sur la tête de *Marguerite de Valdemar*, régente de Danemark et reine de Norwège et de Suède.

L'**Union de Kalmar** (1397) consacra cette union des trois royaumes, qui devait, à travers des fortunes diverses, durer plusieurs siècles.

114. Grandeur de la Pologne. — Parmi les nations slaves, la première, au moyen âge, était la **Pologne**. Les *rassembleurs de la terre polonaise*, Vladislas le Nain et Casimir le Grand, l'affranchirent de l'influence allemande, restaurèrent l'unité nationale et firent de leur royaume le point de croisement des routes d'Asie en Europe et de la Baltique à la mer Noire. La Pologne fut le grand marché de l'Europe orientale. De l'*Université de Cracovie* sortirent des hommes d'action, des diplomates et des légistes. Les *Jagellons*, grands-ducs de Lithuanie, qui se convertirent au catholicisme et montèrent, en 1386, sur le trône de Pologne, arrachèrent à l'ordre Teutonique Dantzig et une partie de la Prusse, que l'on appela dès lors *Prusse royale* ou *Polonaise*, et ne lui laissèrent que la *Prusse ducale*, dont ils firent un fief du royaume.

Mais la constitution intérieure de l'État devait tôt ou tard causer sa ruine. Le pouvoir était aux mains d'une *oligarchie* turbulente, animée d'un ardent patriotisme, brave, chevaleresque, mais mobile, inconstante et presque toujours partagée en factions rivales.

115. Russie. — A cette époque, déjà si brillante pour la Pologne, la Russie naissante était aux prises avec des voisins redoutables. On a vu comment *Rurik* et ses frères fon-

dèrent (862) l'empire russe à *Norgorod* la Grande, la ville des marchands, au bord du lac Ilmen[1]. Novgorod et ***Kiev*** la Sainte, la ville aux quatre cents églises, bâtie par les Warangiens, sur les bords du Dniéper, furent les deux capitales de la *petite Russie*, ou Russie de l'Ouest. Elle se partageait, au XIIIe siècle, en soixante-douze principautés. A ce moment, un prince mongol, le *Grand Khan de la Horde d'or*, la soumit tout entière, de Kazan à Astrakhan, et les princes de Moscovie, les premiers d'entre les princes russes, ne furent plus que les serviteurs du Khan. Malgré les victoires éclatantes de Dmitri sur les Tatars (1378 et 1380), ce fut au XVe siècle seulement qu *Ivan* opéra l'affranchissement de la Russie.

RESUME

113. Union de Kalmar. — Des trois royaumes scandinaves, Danemark, Suède et Norwège, le Danemark fut le plus important par sa civilisation et par ses conquêtes. Les trois couronnes se trouvèrent reunies, par suite d'alliances de famille, sur la tête de Marguerite de Valdemar, et l'*Union de Kalmar* (1397) consacra la réunion des trois royaumes.

114. Grandeur de la Pologne. — La première des nations slaves, au moyen âge, était la Pologne. Sa grandeur fut fondée par Vladislas le Nain et Casimir le Grand, puis par les Jagellons; mais sa constitution intérieure devait causer sa ruine. le pouvoir etait aux mains d'une oligarchie brave et patriote, mais inconstante et presque toujours partagée en factions rivales.

115. Russie. - La Russie luttait à cette époque contre des voisins redoutables. Elle fut soumise, au XIIIe siecle, par un prince mongol, le Grand Khan de la Horde d'or, et ce ne fut qu'au XVe siecle qu Ivan l'affranchit.

QUESTIONNAIRE

113 Quel était le plus important des Etats scandinaves? — 114. Qui fonda la grandeur de la Pologne? — Ne portait-elle pas un germe de ruine? — 115. Par qui la Russie fut-elle soumise?

[1] Voir page 336.

CHAPITRE LXVIII

L'EMPIRE GREC ET L'EMPIRE OTTOMAN

(Voir la carte, p. 478.)

116. Faiblesse de l'Empire grec. — Au xv[e] siècle l'Empire romain d'Orient ou Empire grec était, en bien des régions, livré à l'anarchie. Plus de vingt principautés chrétiennes ou musulmanes se l'étaient partagé, et la plupart étaient déchirées par la guerre civile. Ce n'était plus, pour ainsi dire, qu'un corps sans âme. Il avait eu, sous *Michel VIII*, la force de secouer le joug des Latins (1261) ; mais, livré aux influences vénitiennes et génoises, en proie aux complots, aux luttes des princes rivaux, sans armée nationale, à la merci de troupes mercenaires, il était incapable d'arrêter l'invasion turque. Tout au plus la valeur de plusieurs empereurs put-elle retarder la chute de Constantinople.

117. Progrès des Turcs. — Les **Turcs Ottomans** étaient de race tatare. Sortie du Khorassan, une peuplade de Turcomans, peut-être de Mongols, s'établit auprès du sultan seldjoucide de Roum et en reçut le territoire d'Ancyre, en récompense de ses services. Sous *Osman* ou Othman, elle se convertit à l'islamisme. Peu à peu les Osmanlis, ou sujets d'Osman, supplantèrent les Seldjoucides et conquirent l'Orient.

Orkhan, le créateur des *janissaires* [1], *Amurat I*[er], *Bajazet I*[er], l'*Éclair*, mirent le pied en Europe, et bientôt la Hongrie fut menacée : Bajazet déclarait insolemment qu'il porterait ses armes victorieuses jusqu'à Rome et qu'il y ferait manger son cheval sur l'autel de Saint-Pierre. La *Hongrie* était le rempart de la chrétienté. L'appel du roi Sigismond fut entendu en Occident. Une armée de croisés, conduite

[1] **Janissaires** : des mots *Jeni tcheri*, troupe nouvelle ; c'était un corps d'infanterie recruté parmi les jeunes chrétiens prisonniers élevés dans la religion musulmane.

par *Jean sans Peur*, duc de Bourgogne, fut exterminée à *Nicopolis* (1396), non sans avoir tué à l'ennemi 60000 hommes. Constantinople trembla. Une invasion mongole la sauva pour le moment.

118. Tamerlan. — Au commencement du XIV^e^ siècle, le *Khan mongol de Pékin* régnait sur toute l'Asie centrale et septentrionale, en même temps que sur la Russie. Mais ce vaste empire, fondé à la fin du XII^e^ siècle et au commencement du XIII^e^, par Gengis-Khan, allait se dissoudre. **Timour-Lenk**, ou le Boiteux (*Tamerlan*), né en Transoxiane, d'une famille turque dans laquelle l'émirat se transmettait comme un héritage, audacieux, énergique, ambitieux, beau cavalier, raffiné, souleva son pays contre la domination des Gengis-Khanides, que rejetait, au même moment, la Chine (1370), et fonda un nouvel empire mongol, dont *Samarkand* fut la capitale. Il poussa ses conquêtes jusque dans l'Inde et prit, en récompense de ses efforts pour la propagation de l'islamisme, le titre de *Vainqueur de la foi*.

Portrait de Tamerlan, d'après un dessin original

Aspirant à la domination universelle, il ne pouvait manquer d'entrer en lutte avec l'Osmanli *Bajazet*. Le choc eut lieu à *Ancyre* (Angora) (1402). Bajazet fut vaincu et fait prisonnier. L'Empire turc ne se releva que sous Amurat II. Constantinople fut encore une fois menacée ; une apparition de la Vierge, qui frappa les Turcs de terreur, la sauva, dit-on. Mais, malgré les efforts de *Jean Hunyade*, le héros roumain, le « chevalier blanc des Valaques », Amurat tailla en pièces les armées chrétiennes à *Varna* (1444). Le cardinal Julien Cesarini resta sur le champ de bataille. L'Albanais *Scander-Beg*, élevé comme otage à la cour d'Amurat, leva le drapeau de l'indépendance et tint longtemps en échec les forces turques.

119. Prise de Constantinople par les Turcs. — Mahomet II (1451-1481) devait renverser définitivement l'Empire grec Il vint mettre le siège devant Constantinople. L'empereur *Constantin Dragasès* avait inutilement imploré le secours de l'Occident. L'empereur d'Allemagne, Frédéric III, était trop faible et trop apathique, la Pologne, en proie à l'anarchie, la France et l'Angleterre épuisées par la guerre de Cent ans, l'Italie divisée, l'Espagne encore en partie occupée par les Musulmans. Hunyade et Scander-Beg luttaient avec peine en Hongrie et en Épire. Gênes seule envoya quatre vaisseaux. Constantin se défenditet mourut en héros. On le retrouva tellement défiguré qu'on ne le reconnut qu'à ses brodequins de pourpre. « Constantin Dragasès, dit un chant populaire, l'empereur de Constantinople, saisit sa lance, ceignit son épée, monta sur sa jument aux pieds blancs et frappa sur les Turcs, ces chiens impies. Il tua dix pachas et soixante janissaires. Mais son épée se rompit et sa lance se brisa. Et il demeura seul, seul sans aucun secours. Il leva les yeux au ciel et dit : « Seigneur tout-puissant, créateur du monde, aie pitié de ton peuple, aie pitié de Constantinople ! » Et un Turc le frappa sur la tête, et le pauvre Constantin tomba de sa jument ; et il resta étendu dans la poussière et le sang. Ils lui coupèrent la tête et la plantèrent au bout d'une lance, et ils ensevelirent son corps sous le laurier[1]. »

Mahomet II

Le 29 mai 1453, Mahomet fit son entrée dans Constantinople. Ce prince, versé dans les arts, pleura sur les ruines qu'il avait faites : « L'araignée, dit-il, avec un poète persan,

[1] E. Legrand, *Recueil de Chansons populaires grecques.*

a filé sa toile dans le palais des empereurs, et la chouette a rempli de son chant lugubre les voûtes royales. » Mais le cœur barbare du Turc battait en lui. Le sang coula à flots. Les mosaïques d'or de Sainte-Sophie furent enduites de chaux, et la basilique devint une mosquée.

La conquête devait continuer. En 1481, Mahomet laissait un empire qui s'étendait du haut Euphrate au Danube. Seules, Belgrade et Rhodes avaient su le faire reculer.

RÉSUMÉ

116. Faiblesse de l'Empire grec. — L'Empire romain d'Orient, livré à l'anarchie, divisé en principautés déchirées par la guerre civile, ne put arrêter l'invasion turque

117. Progrès des Turcs. — Les Turcs Ottomans, qui avaient supplanté les Seldjoucides sous Bajazet Ier, mirent le pied en Europe La Hongrie fut alors le rempart de la chretienté. Une invasion mongole sauva momentanément Constantinople.

118. Tamerlan. — Timour-Lenk avait fondé en Asie un immense empire sur les ruines de l'Empire mongol. Il se heurta à l'Osmanli Bajazet, qu'il vainquit. Amurat II releva l'Empire turc, mais ne put encore prendre Constantinople.

119. Prise de Constantinople par les Turcs. — En 1453, Mahomet II mit le siège devant Constantinople. L'Europe, trop affaiblie ou trop divisée, ne répondit pas à l'appel de Constantin et laissa tomber la capitale de l'Empire grec, où Mahomet fit son entrée le 29 mai 1453.

QUESTIONNAIRE

116 Quel etait, au xve siecle, l'etat de l'Empire grec ? — **117.** Qu'étaient-ce que les Ottomans ? — 118. D'où sortait Timour-Lenk ? — Où Bajazet fut-il vaincu ? — 119. Devant quelle ville Mahomet II vint-il mettre le siége ? — Quel etait l'empereur d'Orient ?

Seigneur et grandes dames en 1450.

Le vêtement d'homme est composé de chausses collantes et d'une courte jaquette plissée. De fausses manches montées sur la jaquette sont baleinées et doublées de crin à l'épaule pour les ballonner. La tête est coiffée d'une espèce de bourrelet. — Les femmes ont une « *robe* » composée d'un corsage et d'une jupe séparés. La jupe est beaucoup plus longue qu'il ne faut et on est obligé de la relever pour marcher ; la traîne, très longue, doit être portée. La fourrure est d'un emploi constant dans l'ornementation du vêtement. Le corsage très ajusté est décolleté et s'ouvre sur un pan d'une autre étoffe souvent richement brodée. Un fichu de gaze ou gorgerette couvre la gorge et les épaules. Le haut bonnet, ou *hennin*, est fait de linon empesé, maintenu par des fils de laiton. Les mains sont couvertes de mitaines en forme de petits sacs.

CHAPITRE LXIX

LETTRES, SCIENCES, ARTS DU XIII^e AU XV^e SIÈCLE CIVILISATION ET MŒURS A LA FIN DU MOYEN AGE

120. Lettres. — Au XIV^e siècle, les langues modernes sont formées, et chacun des pays de l'Europe occidentale a sa littérature nationale ou va l'avoir bientôt. On connaît les *minnesinger* et les *meistersinger* de l'**Allemagne** du moyen âge. A côté de leurs chants lyriques nous sont parvenues des épopées, dont la plus célèbre, celle des *Nibelungen*, retrace les exploits de Siegfried, l'Achille des Germains, et la lutte de la Germanie contre l'invasion tatare. La prose allemande

nous a légué ses premiers monuments dans les sermons d'un prédicateur mystique du XIV^e siècle, **Tauler.**

La mythologie de l'Europe septentrionale se développe avec éclat dans les *Eddas* des **Scaldes scandinaves.**

La langue anglo-saxonne dérivait en grande partie de l'allemand. La conquête normande, dont les ballades populaires de Robin Hood sont un écho, y introduisit l'élément français, et la langue nouvelle, la langue **anglaise,** polie par **Chaucer,** page d'Édouard III (XIV^e siècle), produisit une littérature qui, tout en s'inspirant de l'Italie, conserva son originalité particulière.

On a vu le splendide épanouissement de la littérature **italienne** avec **Dante** et **Pétrarque** Le *Romancero* **espagnol** en l'honneur du *Cid*, le grand ennemi du Maure, est une série de poèmes anonymes qu'on a pu appeler, avec quelque exagération, une *Iliade* sans Homère. Le **Portugal** allait bientôt voir naître **Camoëns.**

En **France,** l'époque des chansons de geste est finie. La poésie lyrique elle-même s'est transformée. Moins savante peut-être, moins travaillée, moins ciselée, elle est plus personnelle, du moins chez le satirique *Eustache Deschamps;* chez *Christine de Pisan*, une Italienne qui aima en bonne Française sa patrie d'adoption; chez *Alain Chartier*, plus poète dans ses ouvrages en prose (le *Quadriloge invectif* où il supplie ses compatriotes d'oublier leurs griefs pour s'unir contre l'invasion anglaise); chez *Charles d'Orléans*, le chevaleresque et malheureux fils de Valentine Visconti; et surtout, dans la seconde moitié du XV^e siècle, chez **François Villon** (1431-1461), le pauvre enfant de Paris, élevé par l'Église, complice de voleurs, qui, plusieurs fois sur le point d'être pendu, mourut avant l'âge, épuisé par la débauche et la misère. Un des plus originaux parmi nos poètes, Villon a chanté l'âme humaine sous ses aspects les plus divers avec une force et une originalité intenses, avec une émotion sincère, et cela dans une langue nette et vigoureuse.

L'*histoire* fut un des genres les plus cultivés au XIV^e et au

xv^e^ siècle. La Chronique pittoresque de **Jehan Froissart**, dans laquelle revit merveilleusement la société contemporaine de la guerre de Cent ans, continuée avec moins de charme par *Monstrelet*, et la Vie de Charles V, de *Christine de Pisan*, préparent le premier historien véritable, **Philippe de Commines,** qui sait voir et montrer dans ses *Mémoires* la filiation des événements et l'enchaînement des choses humaines. Aux vives peintures et aux fins récits de Froissart, il substitue des réflexions d'une singulière profondeur et des jugements d'une rare justesse.

Philippe de Commines, d'après une miniature d'un de ses ouvrages

Le théâtre continue à se développer. La représentation des *Mystères*, toujours favorisée par l'Église, en devient pourtant de plus en plus indépendante et est assurée par l'établissement de la *Confrérie de la Passion et Résurrection de Notre-Seigneur*. A côté, des spectacles profanes, les *moralités*, les *farces*, les *soties*, attirent également la foule.

La *scolastique* commence à dégénérer. On se perd dans de subtiles disputes, qui ne sont trop souvent que de vaines querelles de mots. L'auteur de l'**Imitation de Jésus-Christ** exprime avec force le dégoût qu'inspirent aux meilleurs esprits ces querelles stériles. Comme lui, le pieux chancelier de l'Université de Paris, *Gerson* († 1429), l'éloquent *Tauler* de Strasbourg († 1361), le doux et aimable *Henri Suso* d'Ueberlingen († 1366), se détournent de la dialectique et demandent aux intuitions de la pensée, animée et soutenue par l'amour divin, la connaissance des choses de l'âme et de Dieu. A la fin du xv^e^ siècle, **Nicolas de Cues** († 1464), un des plus puissants esprits et des plus savants hommes de ce temps, oppose à l'orgueil d'une scolastique présomptueuse la faiblesse et les limites de l'intelligence humaine.

121. Sciences et inventions. — Comme on croit posséder la science de la nature dans la philosophie d'Aristote, l'étude de la nature est négligée et la science ne fait pas de progrès. Mais des inventions d'une importance capitale changent les conditions de la vie des peuples. L'usage de la *poudre à canon* [1], déjà connue des Chinois, de Roger Bacon, d'Albert le Grand, se répand aussitôt que les Arabes ont trouvé le moyen de la purifier. Dès lors la guerre se transforme : c'est l'infanterie qui fait désormais la force des armées.

L'invention de la *boussole*, aiguille aimantée des Arabes que le marin d'Amalfi, Flavio Gioja, fixe sur un pivot mobile et enferme sous un verre, en permettant au marin de trouver son chemin par les nuits les plus obscures, facilite la navigation ; celle du *papier chiffon*, due aux Arabes, va contribuer aux progrès de l'imprimerie.

Quant je regarde et congnois les oppini-
ons des hommes nourris en avances en
plusieures histoires de troyes, Et voy et
regarde aussi que de icelle faire ung re-
cueil je indigne ay receu le commande-
ment de tres noble et tres vertueux prince
Philippe par la grace faiseur de toutes

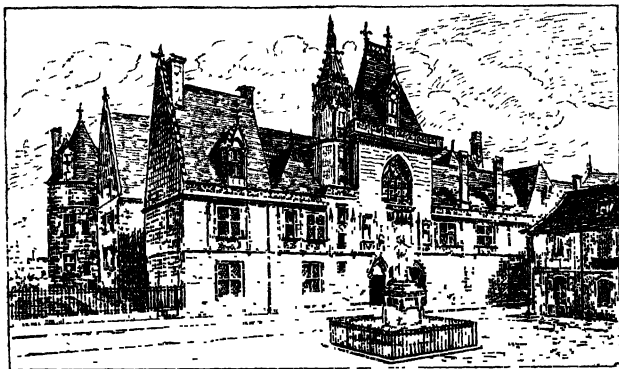
Fragment (réduit) du premier livre imprimé à Paris

L'imprimerie fut inventée, vers 1440, par *Jean Gutenberg*, de Mayence, qui imagina de se servir de caractères mobiles en métal fondu. Il eut deux associés, *Schæffer* et *Faust*. En 1450, fut imprimée la première Bible à Strasbourg. La science était désormais à la portée de tous.

[1] L'invention de la poudre à canon avait été précédée de celle du feu grégeois. Le feu grégeois était un mélange d'huile de naphte, de goudron, de résine, d'huiles végétales, de graisse, auxquels on joignait certains métaux combustibles réduits en poudre. Plus tard, on eut l'idée d'y ajouter du salpêtre qui augmenta de beaucoup sa puissance combustible.

Dans les sièges on lançait, au moyen de machines, des tonneaux pleins de feu grégeois contre les villes assiégées et les ouvrages en bois pour la défense et pour l'attaque. Les Arabes avaient des lances à feu et des chars incendiaires. Dans les batailles navales on se servait de brûlots qui, flottant sur l'eau, allaient mettre le feu aux flancs des vaisseaux ennemis.

Ces produits incendiaires furent connus et employés dès la plus haute antiquité ; mais il semble que ce soient les Arabes qui, au XIV[e] siècle, aient inventé et préparé la véritable poudre à canon.

122. Arts. — Les derniers siècles du moyen âge furent une époque d'épanouissement pour les arts. L'**architecture ogivale** avait atteint son apogée au XIII^e siècle. Le *style rayonnant*, qui, entre autres chefs-d'œuvre, avait produit, en France, la *Sainte-Chapelle de Paris*, finit cependant par dégénérer. Pour multiplier et varier les ornements, on fouilla de plus en plus la pierre, on la dentela, on l'ouvragea en une sorte de

Hôtel et statue de Jacques Cœur à Bourges.

Ce remarquable hôtel sert aujourd'hui de palais de justice. — Au milieu de la façade, au premier étage, est une ravissante chapelle dont on aperçoit le vitrail. — La tour que l'on voit à gauche du dessin, comme plusieurs autres qui se trouvent sur la façade postérieure, est bâtie sur une ancienne tour romaine dont on voit encore la base

broderie. La multitude des flammes qui s'enchevêtrent dans les fenêtres et les rosaces a fait donner au style gothique ainsi modifié le nom de *style flamboyant*.

L'Allemagne adopta, plus tard que la France, le style ogival, et c'est du XIV^e siècle que datent les cathédrales remarquables par la légèreté, la hardiesse, en même temps que la pureté de leurs lignes, de *Cologne*, de *Strasbourg*, d'*Ulm*. Les cathédrales de *Milan*, de *Florence*, de *Sienne*, d'*Orvieto* furent bâties

par l'Italie dans un style ogival un peu différent de celui du Nord.

De l'architecture religieuse, le gothique fut transporté dans l'architecture civile et s'épanouit dans les châteaux, les hôtels privés, les hôtels de ville, parmi lesquels on peut citer : le *palais des papes*, à Avignon ; le *château de Pierrefonds ;* l'*hôtel de Jacques Cœur*, à Bourges ; les *hôtels de ville* d'*Oudenarde*, d'*Ypres*, de *Bruges*, en Flandre.

On a vu les progrès accomplis par la sculpture italienne. En dehors de l'Italie, aux naïfs « ymaigiers » du moyen âge avaient succédé des artistes de talent. Une école célèbre se fonda à Dijon, qui eut pour chef un Hollandais, *Claus Sluter*. Il reste de lui une partie du tombeau de Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, ainsi que les Prophètes du puits de Moïse.

En peinture, l'Italie est, comme en sculpture, la maîtresse de l'Europe. Les Pays-Bas et l'Allemagne marchent après elle. La découverte, ou plutôt le perfectionnement de la peinture à l'huile par les frères *Van Eyck*, Hubert et Jean, favorisa beaucoup les progrès de cet art. La Renaissance était proche. Le plus grand des peintres français fut *Jehan Foucquet* (1425-1480), connu par ses miniatures d'une douceur et d'une originalité exquises.

123. Industrie et commerce. — Dans les villes, l'**industrie** était prospère. Les inconvénients de la réglementation de plus en plus étroite qui régissait les *corporations de métiers* se faisaient sentir, surtout en Allemagne, où ce régime était plus fortement organisé : le *monopole* empêchait toute concurrence, l'obligation de suivre les méthodes consacrées par la coutume faisait obstacle au progrès, il y avait des procès incessants entre les diverses corporations. Mais, en revanche, la fraude était impossible, les rapports des patrons et des ouvriers étaient plus fraternels, le chômage plus rare qu'aujourd'hui.

Le travail des ouvriers, du moins en Allemagne, en Belgique et en Italie, était bien rétribué, et leur condition généralement satisfaisante. Cela ne les empêchait pas de changer

souvent d'ateliers. Les *grèves* mêmes n'étaient point rares. En 1494, il y en eut une des boulangers, à Colmar, qui dura dix ans : ils furent soutenus par les ouvriers boulangers des villes rhénanes, qui, non contents de leur fournir des subsides, mirent au ban de l'association quiconque travaillerait pour les patrons boulangers de Colmar.

Bannière des couvreurs de la ville de Tours.

Les professions libérales étaient aussi organisées en corporations, et l'on a vu que les universités mêmes étaient des corporations de maîtres et d'étudiants. Elles formaient une sorte d'aristocratie bourgeoise, qui traitait les artisans avec hauteur et les exclut tout d'abord du pouvoir dans les villes. Au XIV^e^ siècle, une révolution démocratique se fit presque partout dans les administrations communales et les artisans y conquirent leur part du pouvoir.

Le **commerce** prit un développement remarquable. Des **caravanes** et des **flottes** faisaient l'échange des marchandises entre les villes commerçantes d'Italie et Pékin, en passant par Alexandrie et par Azof. On a vu quelle était la puissance de la *Hanse* dans le Nord de l'Europe.

Sceau des bateliers de Bruges, au XIV^e^ siècle.

Un historien moderne trace, en quelques lignes, le tableau de l'Europe commerciale de cette époque. Il nous peint Venise, Florence, Troyes, Lyon, Gand et Bruges : « Venise, la nouvelle Tyr, ville orientale, pleine de bruit et de fêtes, avec ses lions d'or, ses chevaux de Lysippe et son arsenal qui renfermait cinquante mille ouvriers; Florence, puissante par les arts autant que par le commerce, l'Athènes de l'Italie, et, comme Athènes, ardente de démocratie, ayant son peuple d'artisans qui deviennent gonfaloniers; Troyes, qui n'a ni le luxe de Venise, ni la vie

brillante et révolutionnaire de Florence : l'industrie y est moins éclatante ; c'est une industrie plébéienne de produits vulgaires et à bon marché ; Lyon, qui se peuple de tous les réfugiés, fourmilière laborieuse et cependant poétique ; Gand et Bruges, où sont entassées de rudes populations de marchands et d'ouvriers, tisserands, foulons, forgerons, qui ont plus d'une fois lutté en rase campagne contre les chevaliers bardés de fer et foulé aux pieds leurs chevaux de bataille[1]. »

Par suite de l'extrême diversité des monnaies, les *changeurs* étaient nombreux. La plupart étaient en même temps banquiers. Cette profession, qui, au début, n'était guère exercée que par les Lombards, passa aux mains des Juifs, parce que le prêt à intérêt était interdit aux chrétiens. Les taux usuraires de 52, 86, 174 pour cent, auxquels ils prêtaient avec l'autorisation des princes, s'expliquent autant par l'insécurité du commerce que par leur cupidité. Ce fut une des causes de la haine et des persécutions dont ils furent si souvent victimes ; le fanatisme fit le reste, en dépit des représentations et des efforts des hommes les plus pieux. Il fallut, à plusieurs reprises, l'intervention des papes pour les protéger contre les fureurs de la multitude.

Porte-étendard de la corporation des tondeurs de drap de Gand, d'après une peinture du temps. — Sur la bannière, on voit une pièce en forme de V, qui représente les ciseaux dont on se servait à cette époque.

Le premier *mont-de-piété*[2] fut fondé à Salins, en Franche-Comté, au XIV^e siècle. Mais l'institution ne se généralisa, sous ce nom, qu'un siècle après, au temps du pape Pie II. Un moine récollet, nommé Barnabo, ayant organisé un mont-de-piété à Pérouse, le pape confirma cette fondation pieuse, et,

[1] CHÉRUEL.

[2] En italien *monte di pieta*, banque de charité. — Établissement où l'on prête de l'argent sur des gages, tels que des bijoux, des meubles, etc.

à l'instigation des Récollets, beaucoup de villes firent de même, d'abord en Italie, puis dans le reste de la chrétienté.

124. Découvertes maritimes. — La fin du xv^e siècle fut l'époque des grandes découvertes maritimes, qui allaient transformer le commerce et accroître à un degré jusque-là inouï la richesse mobilière. En 1492, **Christophe Colomb**, cherchant la route des Indes, découvrit l'**Amérique**, et conquit un monde à l'Espagne, qui seule avait consenti à lui fournir des vaisseaux.

Fernand Cortez, avec 600 hommes, 18 chevaux et quelques pièces de campagne, s'empara du *Mexique*, dont l'empereur *Montezuma*, qui commandait à 30 vassaux ou *caciques*, ne put lui résister. Ce vaste empire, où les arts et l'industrie florissaient, fut subjugué par quelques aventuriers « montés sur des animaux guerriers, lançant le tonnerre, couverts de fer, apportés à travers l'Océan par des châteaux de bois. » « Si tu es dieu, disait un cacique à un capitaine espagnol, voilà des hommes, mange-les; si tu es homme, voilà des vivres que ces esclaves te prépareront. » La cruauté des Espagnols amena un soulèvement des Mexicains, dont Cortez ne triompha qu'au prix d'efforts inouïs. Celui qui, selon sa propre parole, avait donné à Charles-Quint plus d'États que ses pères ne lui avaient laissé de villes, eut le même sort que Colomb : il fut persécuté.

Blason du roi de Portugal, gravé en mémoire du premier voyage autour du monde.

L'inscription latine sur la banderolle signifie « Le premier, tu m'as parcouru complètement. »

Les frères **Pizarre** conquirent l'Empire du Pérou, plus vaste et plus riche encore que le Mexique. Gouvernés par les Incas, fils du soleil versés dans l'astronomie, experts en

architecture et en sculpture, les Péruviens étaient le peuple le plus civilisé du nouveau monde.

Malheureusement les Espagnols souillèrent leurs conquêtes par d'indignes cruautés. Leur avidité dépeupla le pays par les travaux des mines d'or et d'argent. Le dominicain *Las-Cases* prit la défense des Américains jusque devant Charles-Quint. Le mal était trop grand. Pour se procurer des travailleurs, les Espagnols inventèrent la *traite des noirs*. Bientôt tous les peuples d'Europe la pratiquèrent, et la race nègre finit par former le fond de la population américaine.

Les Portugais, le peuple navigateur par excellence, ne restaient pas en arrière. En 1498, **Vasco de Gama** doubla le *cap de Bonne-Espérance*. Après lui, *Almeida* et *Albuquerque* fondèrent l'Empire portugais aux Grandes Indes. Les épices, l'or et les pierres précieuses enrichirent le Portugal. Il s'allia avec le roi de *Siam*, fonda *Macao*, sur la frontière de la Chine, et entra en relations de commerce avec le Japon. Enfin **Magellan** accomplit le premier voyage autour du monde. Il fallut que le pape Alexandre VI partageât l univers entre les Espagnols et les Portugais, qui, dans leurs expéditions, finissaient par se rencontrer.

Ces voyages étaient la continuation des relations avec l'Orient, ininterrompues depuis les Croisades. Colomb et Gama étaient les successeurs de Plan Carpin, de Rubruquis, de Mandeville, de Marco Polo, qui, au XIII^e et au XIV^e siècle, avaient été jusque devant le khan des Mongols et avaient rapporté des notions plus precises que celles qu'on avait jusqu'alors sur l'Asie centrale et le pays de Cathay (Chine).

La grande route du commerce ne fut plus la Méditerranée, mais l'Océan. Les Italiens et les Allemands cessèrent d'être les grands peuples commerçants : les Portugais, les Hollandais, les Anglais, les Français prirent leur place. De nombreux produits exotiques, le maïs, le tabac, le cacao, la pomme de terre, pénétrèrent en Europe.

125. Progrès du bien-être et du luxe. — Avec la richesse, le bien-être devint plus commun dans le peuple, et le luxe prit un développement incroyable dans les classes riches.

Dans les occasions solennelles, les souverains, les princes, grands ou petits, du xv[e] siècle, déploient une magnificence inconnue jusque-là. Ils donnent de splendides festins, suivis de représentations, de danses, de tournois, de divertissements de toutes sortes. Les nobles et les riches bourgeois imitent leur exemple. Le luxe devient extravagant et ruineux. Riches fourrures, perles fines, bijoux d'argent et d'or, rien n'est assez beau pour la parure des hommes aussi bien que des femmes. Il ne faut pas moins de 700 perles fines pour servir à broder une chanson sur la manche du duc d'Orléans. Aux noces d'un bourgeois de Francfort on mange 230 livres de grosse viande, 315 poulets ou chapons, plus de 3000 écrevisses, sans compter le reste, qui est à l'avenant. Ni les lois somptuaires, ni les efforts de l'Église ne réussirent à modérer ce goût effréné de la dépense et du luxe. Comme toujours, il eut pour effet une effroyable corruption des mœurs, qui engendra, à son tour, l'irréligion et l'impiété.

Costume de tournoyeur, d'après une miniature d'un manuscrit du roi René

Ce chevalier porte une armure recouverte de la cotte d'armes en étoffe. Sur sa tête est un casque orné de deux cornes et entre elles un animal fantastique. Par derrière volent les lambrequins, bandes d'étoffes découpées, fixées au cimier ou casque. Le cheval, dont le front est casqué, est en outre couvert d'une housse d'étoffe. Le cheval de tournoi s'appelait le « coursier » et était dressé à galoper avec la housse.

Les *tournois* continuent d'être le divertissement favori de la noblesse. Mais, la chevalerie militante des siècles précédents s'étant transformée en chevalerie de cour, ils ne sont plus de vraies batailles ; ils deviennent un jeu réglé, où l'on combat à armes courtoises, sous les yeux des dames, qui encouragent leurs amis. Comme l'issue en est parfois sanglante, l'Église essaie de les interdire : malgré toutes les

défenses, ils dureront jusqu'au XVIe siècle et ne cesseront que le jour où le roi de France, Henri II, sera tué dans un tournoi.

126. Changements politiques. — L'État politique des divers pays de l'Europe avait aussi changé. La **royauté française**, s'appuyant sur le tiers état, s'était considérablement fortifiée. Le roi devint le grand *justicier* de la France entière. Il eut son armée, ses finances. Son pouvoir allait bientôt être absolu. Les États généraux eussent pu le limiter, il sut s'arranger pour se passer d'eux.

En Allemagne également, cessant de réunir le *Landtag* ou assemblée représentative de la nation, les princes tendirent vers le pouvoir absolu. Les *Cortes espagnoles* allaient bientôt se voir enlever leurs libertés, dont elles étaient si jalouses. L'Angleterre faisait exception La coutume exigeait que le roi convoquât un *parlement* chaque année Le parlement anglais n'était pas, comme les parlements français, une cour de justice ; c'était l'assemblée des représentants de la nation, appelée à contrôler le gouvernement du roi par cela seul que le roi ne pouvait établir aucune taxe sans son consentement. Il comprenait, avec la *Chambre des Lords*, où siégeaient le haut clergé et la haute noblesse, la *Chambre des Communes*, où la petite noblesse siégeait avec la haute bourgeoisie. Hardis, énergiques, jaloux de leur liberté, les Anglais n'admettaient pas, dit un auteur du XVe siècle, « que le roi les gouvernât par d'autres lois que celles qu'ils avaient consenties ». Les Pays-Bas ne tenaient pas avec moins de force à leurs libertés.

RÉSUMÉ

120. Lettres. — Au XIVe siècle, les langues modernes sont formées et chacun des pays de l'Europe occidentale va avoir sa littérature nationale. Citons, en Allemagne, les Nibelungen ; en Scandinavie, les Eddas ; en Espagne, le romancero du Cid. L'Angleterre nous offre Chaucer; l'Italie, Dante et Pétrarque; le Portugal, Camoëns ; la France, Eustache Deschamps, Christine de Pisan, Alain Chartier, Charles d'Orléans, François Villon, Froissart, Commines. La scolastique dégénère.

Un des plus puissants esprits et des plus savants hommes de la fin du xvᵉ siècle est Nicolas de Cues.

121. Sciences et inventions. — La science ne fait pas de progrès, parce qu'on s'en rapporte à Aristote et qu'on n'étudie pas la nature Mais des inventions capitales, celles de la poudre a canon, de la boussole, du papier chiffon et de l'imprimerie, changent les conditions de la vie des peuples.

122. Arts: — Les derniers siècles du moyen âge sont une époque d'épanouissement pour les arts Le style gothique devient flamboyant Cologne, Strasbourg, Ulm, Milan, Florence, Sienne, Orvieto possèdent de splendides cathédrales de ce temps-là. En sculpture, en dehors de l'Italie, aux naïfs « ymaigiers » du moyen âge ont succédé des artistes de talent. En peinture, l'Italie est, comme en sculpture, la maîtresse de l'Europe.

123. Industrie et commerce. — L'industrie était prospère. L'existence des corporations faisait obstacle au progrès, mais, en revanche, prévenait la fraude et rendait plus fraternels les rapports des patrons et des ouvriers Le commerce prit un développement remarquable. L'échange des marchandises se faisait entre les villes commerçantes d'Italie et Pékin.

124. Découvertes maritimes. — La fin du xvᵉ siècle fut l'époque des grandes découvertes maritimes. Christophe Colomb découvrit l'Amérique (1492), Vasco de Gama doubla le cap de Bonne-Espérance (1498), Magellan accomplit le premier voyage autour du monde.

125. Progrès du bien-être et du luxe. — Avec la richesse, le bien-être devint plus commun dans le peuple, et le luxe prit un développement incroyable dans les classes riches.

126. Changements politiques. – La royauté française s'était considérablement fortifiée. En Allemagne, en Espagne, les princes tendaient vers le pouvoir absolu. L'Angleterre faisait exception et les Pays-Bas ne tenaient pas avec moins de force à leur liberté.

QUESTIONNAIRE

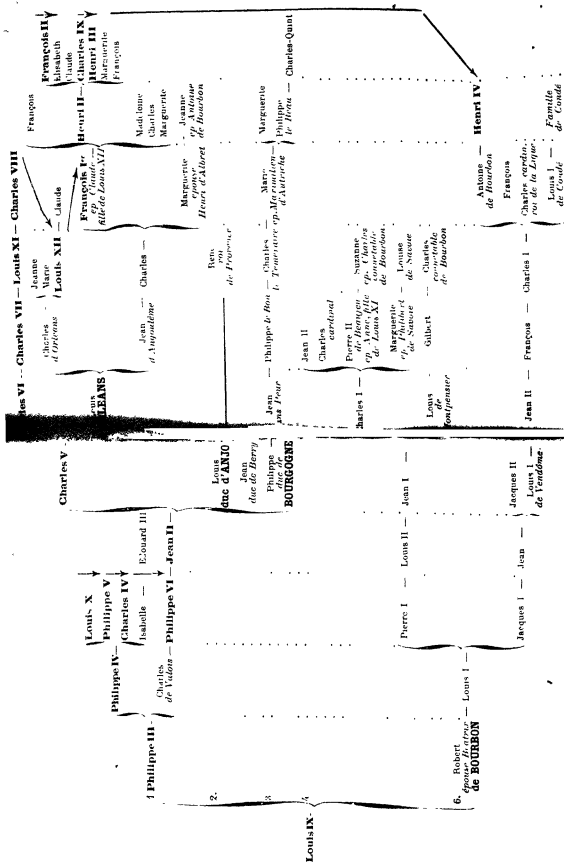
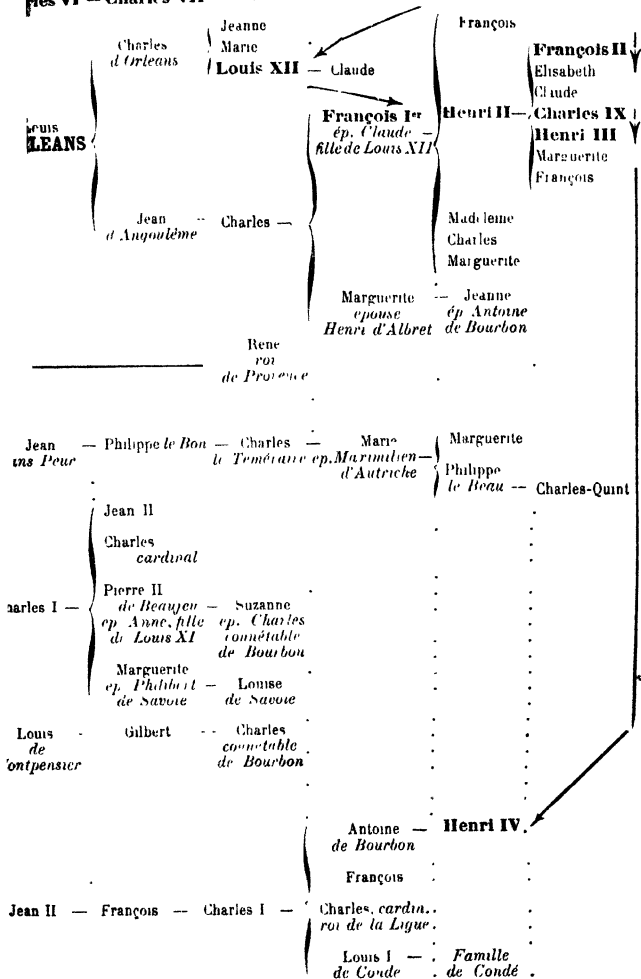
120. Quelle est la plus célèbre épopée allemande du moyen âge ? — D'où dérivait en grande partie la langue anglo-saxonne ? — Quel est le grand poète français de la seconde moitié du xvᵉ siècle ? — Quel est le premier historien véritable en France ? — Que devient la scolastique ? — 121. Quelles sont les inventions de la fin du moyen âge ? — 122. Que devient le style gothique ? — Quelle célèbre école de sculpture se fonda ? — Qui perfectionna la peinture à l'huile ? — 123. L'industrie était-elle prospère ? — Tracez le tableau de l'Europe commerciale à cette époque. — Entre les mains de qui avait passé le commerce de l'argent ? — 124. Quelles sont les grandes découvertes maritimes ? — 125. Quels progrès avait faits le luxe ? — 126. La royauté, s'était-elle fortifiée en France ? — Et dans les autres pays d'Europe ?

TABLEAU GÉNÉALOGIQUE

DE LA FÉODALITÉ APANAGÉE, MONTRANT LES RELATIONS

DES DIFFÉRENTES BRANCHES ENTRE ELLES

Tableau allant de saint Louis à Henri IV

Pour la maison de Bourbon, après Henri IV, voir le tableau généalogique page 555.

NOTA. — Les noms imprimés en caractères gras sont ceux des rois de France. — Les flèches indiquent le passage de la royauté d'une branche à l'autre.

Pour la suite de la Maison de Bourbon, voir le tableau généalogique page 555.

Pour la suite de la Maison de Bourbon, voir le tableau généalogique page 555.

CARTE DE L'EUROPE EN 1453

GUERRE DE CENT ANS (1337-1453)

Périodes.
- 1re *période* . *revers* (1337-1360).
- 2e — *succès* (1360-1380);
- 3e — *revers* (1380-1429);
- 4e — *succès* (1429-1453)

1re Période : Revers (1337-1360)

Philippe VI (1328-1350).

- **Guerre indirecte en Flandre** — Défaite des Flamands à *Cassel* (1328). — Défaite de la flotte française à l'*Écluse* (1340) par Édouard III.
- **Guerre indirecte en Bretagne** Succession de Bretagne (1341). — Philippe et Jeanne de Penthièvre, Édouard III et Jean de Montfort — Guerre des Deux-Jeanne.
- **Guerre directe.** — Invasion de la Normandie (1346). — Défaite de *Crécy* (1346).— Siège et perte de *Calais* (Eustache de Saint-Pierre, etc)(1347).
- **Administration :** Acquisition du comté de Montpellier et du Dauphiné. — La gabelle.

Jean le Bon (1350-1364).

- **Nouvelle descente des Anglais** — *Causes* : Violences de Jean le Bon. — Trahison de Charles le Mauvais. — Défaite de *Poitiers* (1356). — Captivité du roi.
- **Affaires intérieures.** Régence du Dauphin. États généraux de 1357. — Robert le Coq et Étienne Marcel. — La Jacquerie. — Sa défaite à *Meaux* (1358).
- **Paix de Brétigny** (1360). — *Les Apanages :* Fondation de la maison de Bourgogne (1361). — Retour et mort du roi à Londres (1364).

2e Période : Succès (1360-1380)

Charles V (1364-1380).

- **Charles V et Charles le Mauvais.** — Victoire de Du Guesclin à *Cocherel* sur les Navarrais (1364).
- **Fin de la guerre de Bretagne.** — Bataille d'*Auray* (1364). — Du Guesclin prisonnier. — Traité de *Guérande* (1365)
- **Guerre indirecte en Castille. Les Grandes Compagnies.** — Défaite de Du Guesclin et des Grandes Compagnies à *Navarette* (1367). — Victoire de *Montiel* (1369).
- **Guerre directe.** — *Cause :* Refus du Prince Noir de comparaître devant la Cour des Pairs.
- **Expulsion des Anglais.** — Mort de Du Guesclin et de Charles V (1380).
- **Administration.** — Parlement permanent.

3e Période : *Revers* (1380-1429)

- **Charles VI (1380-1422).**
  - **Troubles en France.**
    - **Minorité du roi** — Gouvernement des ducs — Révolte des *Maillotins*. — Victoire de *Roosebecke* (1382).
    - **Majorité du roi** — Assassinat du connétable Olivier de Clisson (1392). — Folie du roi (1392).
    - **Armagnacs et Bourguignons.** — Rivalité des ducs d'Orléans et de Bourgogne — Assassinat du duc d'Orléans (1407) — Guerre civile
  - **Troubles en Angleterre.**
    - **Minorité de Richard II** — Révolte de 1381 — *Wiclef*, *John Ball*, *Wat-Tyler* — Déposition et assassinat du roi.
    - **Maison de Lancastre.** — Avènement de Henri de Lancastre. Henri IV (1399-1413), Henri V (1413-1422)
  - **Reprise de la guerre de Cent ans.** — *Cause* : Inexécution du traité de Brétigny — Invasion de la Normandie par Henri V d'Angleterre — Défaite d'*Azincourt* (1415)
  - **Nouveaux troubles.**
    - **Armagnacs et Bourguignons.** — Massacre des Armagnacs à Paris. — Meurtre de Jean sans Peur au pont de *Montereau* (1419)
  - **Suite de la guerre de Cent ans** — Honteux traité de *Troyes* (1420). — Mort de Henri V et de Charles VI (1422) — Henri VI roi de France.
  - **Nouveaux succès des Anglais** — Défaites de *Cravant* (1423) et de *Verneuil* (1424). — Journée des Harengs (1429). — Siège d'Orléans

4e Période : *Succès* (1429-1453)

- **Charles VII et Jeanne d'Arc.**
  - **Mission de Jeanne d'Arc** (1412-1431). — Domrémy. — Chinon — *Délivrance d'Orléans* (8 mai 1429). — Victoires de *Jargeau*, *Beaugency*, *Meung*, *Patay*.
  - **Charles VII roi de France.** — Sacre du roi à *Reims* (17 juillet) — *Siège de Paris* (Jeanne blessée) — *Compiègne* — Procès et supplice de Jeanne à *Rouen* (30 mai 1431).
  - **Fin de la Guerre de Cent ans** — Réconciliation de Charles VII et de Philippe le Bon — *Traité d'Arras* (1435)
  - **France recouvrée sauf Calais.** — Perte de la Normandie par les Anglais *Formigny* (1450) — Perte de la Guyenne : *Castillon* (1453).

État de la France à la fin de la guerre de Cent ans.

- **Développement de l'autorité royale.** — Formation de la féodalité apanagée et du tiers état.
- **Féodalité apanagée.** — 1° *Maison de Bourbon* : Comte de Clermont, Bourbonnais, parties de l'Auvergne et de la Marche;
  2° *Maison de Bourgogne* : Bourgogne, Flandre, Artois, Picardie, etc.;
  3° *Maison d'Anjou* . Anjou, Maine et Provence,
  4° *Maison d'Orléans* . Orléanais et Valois,
  5° *Maison de Bretagne* · Bretagne
- **Tiers état** — Les bourgeois des villes. — Force politique du tiers état
- **Administration de Charles VII.** — Armee permanente. — Parlement de Paris. — *Pragmatique Sanction de Bourges* (1438).
- **Résultats de la guerre de Cent ans.** — La France en sort plus forte et plus unie. — Progrès de l'autorité royale. — Organisation des armées régulières.

L'ÉGLISE ET LE SCHISME D'OCCIDENT

L'Église et le schisme d'Occident.

- **Captivité de Babylone** (70 ans). — Papes à Avignon.
- Tentative de *Rienzi*. — Gregoire XI a Rome.
- **Schisme d'Occident.** — Nomination d'Urbain VI (Rome) (1378). — De Clement VII (Avignon).
- **Hérésies de Wiclef et de Jean Huss.** — Attaque de la papauté et du dogme de la transsubstantiation. — Concile de *Pise* (1409). — Deposition du pape de Rome et du pape d'Avignon — Concile de *Constance* (1414). — Condamnation des Hussites. Mort de Jean Huss et de Jérôme de Prague.
- **Fin du schisme d'Occident** — Nomination de Martin V. — Abdication de Felix V (1449).

L'ESPAGNE ET LE PORTUGAL

L'Espagne et le Portugal.

- **Portugal.** — Fondation du royaume (XII^e siècle) par Alphonse I^er Henriquez. — Don Pedre, don Juan, *don Henri*. — Decouverte de l'île *Madere*, des *Açores*, etc.
- **Castille.** — Saint Fernand (1217-1252). — Alphonse le Sage (1252-1284). — Bataille de *Montiel* (1369). — Assassinat de Pierre le Cruel. — Henri de Transtamare roi.
- **Navarre.** — Réunion à la France par Henri IV.
- **Aragon.** — Réunion à la Castille, par le mariage de Ferdinand d'Aragon avec Isabelle de Castille (1469).

FIN DU MOYEN AGE EN ALLEMAGNE ET EN ITALIE

Anarchie en Allemagne.

Le grand interrègne (1250-1273). — Indépendance et brigandages de la noblesse. — *Ligue du Rhin et Ligue hanséatique.*

La maison de Habsbourg (1273-1740). — Election et gouvernement de Rodolphe de Habsbourg (1273-1291). — Albert d'Autriche (1298-1308). — Revolte des cantons suisses (1308). — *Guillaume Tell.* — Assassinat d'Albert d'Autriche.

Lutte pour la couronne impériale — Compétition des maisons de Luxembourg et de Bavière — *Charles IV* (1347-1378) et la *Bulle d'or* — Venceslas l'Ivrogne (1378-1400).

Indépendance de la Suisse — Révolte de la Suisse — Sempach (1386), Naefels (1388). — Indépendance (1394)

Sigismond et les Hussites — Sigismond (1410-1437). — Concile de Constance (1414). — Guerre des Hussites (1419-1433); Jean Ziska — Nouvelle constitution allemande

Fortune de la maison d'Autriche — Frédéric III et les Hunyades — Maximilien d'Autriche.

Italie politique et intellectuelle.

Italie indépendante (1250) — Royaume des Deux-Siciles, cause des guerres d'Italie

RÉPUBLIQUES SEPTENTRIONALES — *Venise* et ses *doges*; *Gênes* et ses *doges*, *Milan* et ses *podestats*

Rome Tentative de *Rienzi*. — *Florence:* Querelle des Guelfes et des Gibelins — Dynastie des Medicis.

Suprématie intellectuelle de l'Italie — **Poètes et prosateurs :** *Dante Alighieri* (1265-1321) Divine Comedie — *Petrarque* (1304-1374) Sonnets — *Boccace* Contes, etc

Artistes : *Cimabue*, *Giotto*, *Fra Angelico*, *Brunelleschi.*

LE NORD ET L'EST DE L'EUROPE

Danemark, Suède et Norwège.

Grandeur du Danemark — Prépondérance du Danemark sur la Suède et la Norwege. — Civilisation et conquêtes; fondation de Dantzig (XII^e^ siecle). — Union de Kalmar (1397).

La Pologne et la Prusse.

Grandeur de la Pologne — *Vladislas le Nain*; *Casimir le Grand* — Affranchissement de la Pologne, restauration de l'unité nationale.

Les *Jagellons* et la *Prusse royale ou polonaise*

Russie.

Affranchissement de la Russie. — Soumission de la Russie naissante au grand *Khan de la Horde d'or* (XIII^e^ siècle). — Affranchissement par Iwan (XV^e^ siècle).

L'EMPIRE GREC ET L'EMPIRE OTTOMAN

Faiblesse des Grecs.

Faiblesse de l'Empire grec. — Influences vénitiennes et génoises. — Anarchie (XV^e^ siecle).

Progrès des Turcs.	**Progrès des Turcs.** — Les *Osmanlis* supplantent les *Seldjoucides* — *Orkhan :* Fondation des *janissaires.* — *Amurat Ier.*
Résistance de l'Europe.	**Croisade contre les Turcs.** - Croisade de Sigismond contre Bajazet Ier. — Défaite de Nicopolis (1396).
Intervention de l'Asie.	**Invasion mongole.** — *Tamerlan.* — Conquêtes. — Lutte contre Bajazet. — Défaite d'Ancyre (Angora) (1402).
Fin de l'Empire d'Occident.	**Relèvement de l'Empire turc.** — *Amurat II.* — Défaite de *Varna* (1444). — Résistance de Scander-Beg **Prise de Constantinople.** — *Mahomet II* (1451-1481) — Prise de Constantinople sur Constantin Dragases (29 mai 1453).

LETTRES, SCIENCES ET ARTS DU XIIIe AU XVe SIÈCLE

Lettres.	**Allemagne** - Chants lyriques *Minnesinger* et *Meistersinger.* Epopées *Nibelungen* — Prose sermons de *Tauler.* **Europe septentrionale** — *Eddas* des *Scaldes* scandinaves. **Angleterre** — Ballades de *Robin Hood* — *Chaucer.* **Italie** (Voir Suprématie intellectuelle de l'Italie, page précédente). **Espagne et Portugal.** — Le *Romancero.* — *Camoëns* **France** **Prose :** Eustache Deschamps, Christine de Pisan. **Poésie :** *Alain Chartier*, *Charles d'Orléans*, *Villon.* **Histoire :** *Froissart*, Monstrelet, *Philippe de Commines.* **Théâtre :** Confrérie de la Passion, Mystères, etc. **Scolastique :** *Gerson*, Henri Suso, *Nicolas de Cues.*
Sciences et inventions.	*Poudre à canon* Roger Bacon, Albert le Grand. *Boussole:* Flavio Gioja. *Papier chiffon :* Arabes. *Imprimerie:* Jean Gutenberg (Strasbourg, vers 1440) Schaeffer et Faust.
Arts.	*Architecture :* Apogée de l'architecture ogivale. *Sculpture* — Ecole de Dijon . Claus Sluter. *Peinture* · Hubert et Jean Van Eyck. — Jehan Foucquet, miniaturiste français (1425-1480).

DÉCOUVERTES MARITIMES

Découvertes maritimes au XVe siècle.	**Découvertes des Espagnols.** — Christophe Colomb (1435-1506) découvre l'*Amérique* (1492). Conquête du *Mexique* par *Fernand Cortez* sur *Montezuma.* Conquête du *Pérou* par les frères *Pizarre.* **Découvertes des Portugais.** — *Vasco de Gama* double le cap de Bonne-Espérance. — Fondation d'un Empire portugais aux Grandes Indes : *Almeida.* — *Albuquerque :* Fondation de *Macao.* — *Magellan :* premier voyage autour du monde.

Tableau synchronique de l'Histoire du Moyen Age pendant la guerre de Cent Ans

FRANCE	ANGLETERRE	EMPIRE D'ALLEMAGNE	EUROPE CENTRALE ET ORIENTALE	EGLISE	ESPAGNE ET ITALIE	MUSULMANS
Mort de Charles IV. Avènement de **Philippe VI** Prise de Cassel (1328) Défaite de l'Ecluse (1340). Invasion de la Normandie Défaite de **Crécy** (1346). Perte de Calais. Réunion du Dauphiné et de Montpellier (1349).	Invasion de la Normandie. Victoire de **Crécy** (1346), prise de Calais.	Mort de Louis de Bavière **Charles IV** de Luxembourg, empereur (1347)	Fondation de l'Université de Prague (1348).	Achat d'**Avignon** par le pape (1348)	Tentative républicaine de Rienzi à Rome (1347)	
Mort de Philippe VI — **Jean II** (1350). Défaite de **Poitiers.** Régence du Dauphin (1356). La Jacquerie écrasée à Meaux (1358). Traité de **Bretigny** (1360). Réunion à la France des duchés de Bourgogne et de Normandie, des comtés de Toulouse et de Champagne	Victoire de **Poitiers.** Jean II fait prisonnier (1356).	Bulle d'or (1356).			Mort de Rienzi (1354). Don Pedre le Cruel roi de Castille (1359-1368)	Les Turcs passent l'Hellespont. Mort d'Orkhan. — Avènement d'Amurat (1360)
Mort de Jean II — **Charles V.** Victoire de Cocherel. Du Guesclin pris à Auray (1364). Traité de Guérande réglant la succession de Bretagne (1365) États généraux (1367)					Bataille de Montiel (1368)	**Tamerlan** commence ses conquêtes (1370)
Mort de Du Guesclin et de Charles V. **Charles VI** (1380). Roosebeke (1382).	Mort du Prince Noir (1375). — Mort d'Edouard III. — **Richard II** (1376)	Mort de Charles IV **Venceslas** empereur (1378)		Grégoire XI rentre à Rome (1377) **Schisme d'Occident** (1378)	Henri de Transtamare succède à don Pedre	

Folie de Charles VI (1392).	Wiclef et Wat-Tyler (1381) Déposition de Richard II Avènement de **Henri IV** de Lancastre	Défaites de Sempach (1386) et de Naefels (1388).	Avènement des Jagellons en Pologne Indépendance de la Suisse (1394). Défaite de Sigismond à Nicopolis (1396)	Urbain VI à Rome Clément VII à Avignon	Mort de Pétrarque (1374).	Mort d'Amurat I. — Bajazet I (1389). Victoire de **Nicopolis** sur les chrétiens (1396)
					Galeas Visconti duc de Milan (1395).	Tamerlan bat Bajazet à Ancyre
Naissance de **Jeanne d'Arc** (1412) Défaite d'**Azincourt** (1415). Pont de Montereau (1419).	Mort de Henri IV Henri V (1413). Victoire d'**Azincourt** (1415)	Trois empereurs **Sigismond** seul empereur (1411)	Union de Kalmar entre Danemark, Suède et Norvège (1397).	Trois papes (1409). Concile de Pise		
		Frédéric de Hohenzollern margrave de Brandebourg (1417)	Exécution de Jean Huss (1415). **Défénestration de Prague** (1419)	Concile de Constance (1414)		
				Martin V pape.		
Traité de Troyes (1420) Mort de Charles VI. **Charles VII** (1422). Défaite de Verneuil (1424).	Mort de Henri V. — Henri VI (1422) Victoire de Verneuil (1424)	Guerre des Hussites (1419-1433)	Invasion des Hussites en Allemagne et en Hongrie (1426)			Amurat II ne peut prendre Constantinople
États généraux de Chinon. Siège d'Orléans (1428). Jeanne d'Arc. **levée du siège d'Orléans.** Patay **Sacre de Charles VII** (1429). Mort de **Jeanne d'Arc** (1431).	Journée des Harengs (1429)			Concile de Bâle (1431)		
Traité d'Arras (1435) Vote de la taille perpétuelle pour l'entretien d'une armée permanente (1439). Victoires de Formigny (1450) et de **Castillon** (1453). Les Anglais chassés de France.	Défaites de Formigny et de Castillon Perte de la Normandie et de la Guyenne Les Anglais ne gardent que Calais.	Mort de Sigismond (1437) **Gutenberg** invente l'imprimerie (vers 1440)	Soumission des Hussites Défaite des chrétiens	Concile de Florence (1439) rétablit l'accord entre Rome et l'Église grecque Cet accord est rompu en 1443. **Fin du Schisme d'Occident.** (1449)		Victoire de **Varna** (1444). Mort d'Amurat II — **Mahomet II** (1451) **Prise de Constantinople** (1453).

LIVRE V

TEMPS MODERNES

CHAPITRE LXX

127. Division de l'histoire moderne. — L'histoire moderne peut se diviser en **quatre périodes**.

La *première* va de la prise de Constantinople à la Réforme (1453-1517); elle est marquée par l'avènement de la royauté absolue, en France sous Louis XI, en Angleterre sous les premiers Tudors, à la suite de la guerre sanglante des Deux-Roses, en Espagne sous Ferdinand et Isabelle, et se termine par les premières guerres d'Italie. La *seconde* s'étend de la Réforme aux traités de Westphalie (1517-1648); elle est surtout caractérisée par la lutte de la maison de France et de la maison d'Autriche et par la Réforme, qui aboutit aux guerres de religion; les traités de Westphalie consacrent le système régulier d'équilibre qui doit subsister dans la période suivante. La *troisième* commence aux traités de Westphalie et finit à la Révolution française (1648-1789). Louis XIV éblouit l'Europe par l'éclat de son règne, mais il l'inquiète par sa puissance et son ambition; Guillaume d'Orange, devenu roi d'Angleterre par la révolution de 1688, ruine, de concert avec la Hollande, la prépondérance maritime de la France, mais ne peut empêcher Louis XIV d'établir en Espagne une branche de la maison de Bourbon; dans le Nord de l'Europe, la Suède, d'abord prépondérante, est supplantée par la Russie; la Prusse vient à peine de naître, qu'elle devient, avec l'Angleterre, l'arbitre de l'Europe; l'Angleterre profite des guerres coloniales pour mieux ruiner la marine de la France et celle de l'Espagne, et, si ses colonies d'Amérique lui échappent par la fondation des États-Unis, elle se crée

dans l'Inde un vaste empire. La *quatrième*, qui est celle de l'*histoire contemporaine*, commence en 1789 et dure encore. La Révolution française et l'Empire ; les traités de 1815 et la restauration partielle de l'ancien régime dans l'Europe presque entière ; de 1815 à 1854, une paix de quarante ans à peine interrompue par la guerre de l'indépendance grecque ; la lutte des partis nationaux, libéraux, démocratiques et révolutionnaires contre les partis et les gouvernements conservateurs, avec les révolutions de 1830 et de 1848 ; l'avènement du suffrage universel et du régime démocratique ; les guerres provoquées, en 1854 et en 1877, par la question d'Orient et le démembrement progressif de l'Empire turc ; la formation de l'unité italienne aux dépens de l'Autriche, de l'unité allemande aux dépens de l'Autriche et de la France ; l'agitation sociale et les progrès du socialisme, les luttes religieuses, les conquêtes du catholicisme et l'ascendant croissant de la papauté en sont les faits dominants.

RÉSUMÉ

127. L'histoire moderne peut se diviser en quatre périodes. La première va de la prise de Constantinople à la Réforme (1453-1517). Elle est marquée par l'avènement de la royauté absolue en France, en Angleterre et en Espagne, et se termine par les premières guerres d'Italie. La deuxième va de la Réforme aux traités de Westphalie (1517-1648). Elle est caractérisée par la lutte de la maison de France et de la maison d'Autriche et par la Réforme. La troisième va des traités de Westphalie à la Révolution française. Elle est caractérisée par l'apogée de Louis XIV, la révolution de 1688 en Angleterre, la puissance de la Prusse naissante et la création de l'Empire des Indes (1648-1789). La quatrième commence en 1789 et dure encore. La Révolution française et l'Empire, la Restauration, les révolutions de 1830 et de 1848, les guerres de 1854 et 1877, la troisième république et la formation de l'unité allemande aux dépens de l'Autriche et de la France en sont les faits dominants.

QUESTIONNAIRE

127. En combien de périodes peut-on diviser l'histoire moderne ? — Quels sont les traits marquants de chacune d'elles ?

CHAPITRE LXXI

LOUIS XI ET CHARLES LE TÉMÉRAIRE. — CHARLES VIII ET ANNE DE BEAUJEU

128. Louis XI (1461-1483) — Charles VII s'était, dit-on, laissé mourir de faim, de peur que son fils ne l'empoisonnât. **Louis XI** trouva, en montant sur le trône, la France partagée entre plusieurs maisons princières, celles de *Bourgogne*, de *Bretagne*, d'*Anjou*, de *Bourbon*, d'*Orléans* et une foule d'autres plus petites. Il travailla pendant tout son règne à leur abaissement et, pour parvenir à son but, ne recula devant aucun moyen. Les seigneurs, se sentant menacés par ses premiers actes, le rachat des villes de la Somme et l'interdiction du droit de chasse, formèrent une ligue contre lui, en prenant pour prétexte le *bien public*. Après la bataille indécise de *Montlhery*, il sut les diviser et signa les traités de *Conflans* et de *Saint-Maur* (1465). Le bien public fut oublié.

Louis XI.
Médaille de bronze par F. Laurant. Il existe un exemplaire à l'Hôtel des monnaies.

Mais Louis XI enleva la Normandie à son frère et lui donna en échange la Guyenne. Il se rendit imprudemment à Péronne, tandis que ses émissaires soulevaient Liège contre **Charles le Téméraire**, le nouveau duc de Bourgogne. Celui-ci retint Louis prisonnier, et le roi, pour recouvrer sa liberté, dut signer l'humiliant *traité de Peronne* (1468).

Charles le Téméraire s'allia avec le duc de Bretagne contre Louis XI. Il assiégea inutilement *Beauvais* (1472). Édouard IV d'Angleterre, accouru à son appel, signa avec Louis le *traité*

de Picquigny, auquel le Téméraire accéda, afin d'être libre de se consacrer au rétablissement de l'ancien royaume de Bourgogne, qui lui tenait fort à cœur.

Vaincu par deux ennemis qu'il avait crus méprisables, par les *Suisses* à *Granson* et à *Morat* (1476), et par *René de Vaudemont*, duc de Lorraine, sous les murs de *Nancy*, Charles le Téméraire périt dans cette dernière bataille (1477).

Son héritage était considérable, Louis XI mit la main sur la Bourgogne, la Picardie, la Franche-Comté, le Hainaut et l'Artois. La fille du Téméraire, *Marie de Bourgogne*, porta en dot la Flandre et les Pays-Bas à *Maximilien d'Autriche*, fils de l'empereur Frédéric III. En 1482, au *traité d'Arras*, Louis XI sut encore se faire remettre l'Artois et la Franche-Comté, comme dot de Marguerite d'Autriche, fille de Maximilien et de Marie de Bourgogne, fiancée au dauphin. *René d'Anjou* lui avait légué la Provence, l'Anjou et le Maine, avec ses droits en Italie (1481).

Louis XI eut la sagesse de ne pas compromettre ces acquisitions par des expéditions en dehors du royaume.

Charles le Téméraire, d'après une miniature de la Bibl. nationale

Très jaloux de son autorité, il ne convoqua les États généraux qu'une fois, s'efforça de tenir l'Église de France sous sa domination, força le Parlement de Paris à se renfermer dans ses attributions purement judiciaires et diminua l'étendue de son ressort par la création des parlements de Grenoble, de Bordeaux et de Dijon. Mais il établit l'inamovibilité des juges, favorisa l'industrie et le commerce, institua la poste et protégea l'imprimerie.

Enfermé dans son château de Plessis-lez-Tours, entouré de confidents méprisables, il mourut en 1483.

129. Charles VIII (1483-1498). **Régence d'Anne de Beaujeu.** — Son fils, **Charles VIII,** âgé de treize ans, lui succéda, sous la régence de sa sœur, *Anne de Beaujeu.* Les États généraux, convoqués à Tours (1484) sur la demande des grands, établirent avec précision les principes du droit national. « L'État, dirent-ils, est la chose publique. C'est au peuple, qui l'a donnée, que la chose du peuple doit revenir; et j'appelle peuple les hommes de tous les états, même les princes. »

Joués par Anne de Beaujeu, qui avait su rester maîtresse du royaume, les seigneurs se soulevèrent, ayant à leur tête Louis d'Orléans et François II de Bretagne. Cette guerre, qu'on nomma la *guerre folle*, aboutit à la défaite de la ligue à *Saint-Aubin-du-Cormier* et au *traité de Sable* (1488). En 1491, Charles VIII épousa *Anne de Bretagne.*

RÉSUMÉ

128. Louis XI (1461-1483). — Louis XI consacra tout son règne à l'abaissement des maisons princières. Il sut diviser les seigneurs qui avaient formé contre lui la *Ligue du bien public*, à laquelle il mit fin par les traités de Conflans et de Saint-Maur (1465). Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, son ennemi le plus redoutable, après avoir échoué devant Beauvais (1472), accéda au traité de Picquigny signé par Louis XI avec Édouard IV d'Angleterre, fut vaincu par les Suisses à Granson et à Morat (1476) et par le duc de Lorraine sous les murs de Nancy, où il périt.

Louis XI mit alors la main sur une partie de son héritage. Il eut la sagesse de ne pas compromettre ses acquisitions par des expéditions en dehors du royaume. Il mourut en 1483 après avoir fait d'utiles réformes et agrandi considérablement le domaine. Malheureusement, il n'eut aucun scrupule sur le choix des moyens.

129. Charles VIII (1483-1498). — Charles VIII succéda à Louis XI sous la régence d'Anne de Beaujeu. Les États généraux furent convoqués à Tours, mais Anne sut garder le pouvoir. Elle tint tête à la *guerre folle*, engagée contre le roi par les seigneurs coalisés, qui aboutit à la défaite de Saint-Aubin-du-Cormier et au traité de Sablé (1488).

QUESTIONNAIRE

128. Quelles étaient les grandes maisons princières à l'avènement de Louis XI ? — Où Louis XI fut-il prisonnier du Téméraire ? — Comment mourut le Téméraire ? — A qui revint son héritage ? — **129.** Qui gouverna au nom de Charles VIII ? — Qu'est-ce que la guerre folle ?

Les enfants d'Édouard IV à la Tour de Londres (tableau de P. Delaroche).

CHAPITRE LXXII

GUERRE DES DEUX-ROSES. - LES TUDORS

130. Guerre des Deux-Roses. — Après Richard II, fils du *Prince Noir*, qui était lui-même fils aîné d'Édouard III, la couronne aurait dû passer à la postérité du second fils d'Édouard, *Lionel, duc de Clarence*. Mais elle fut usurpée, en 1399, par son neveu, *Henri IV de Lancastre* ✼ [1]. Les droits des descendants de Lionel avaient été transmis par un mariage à la maison d'York ✭, issue d'un quatrième fils d'Édouard. Dès 1452, *Richard d'York* ✭ revendiqua la couronne. La maladie du roi Henri VI, petit-fils d'Henri IV, et l'impopu-

[1] La rose blanche est indiquée par ✭, la rose rouge par ✼

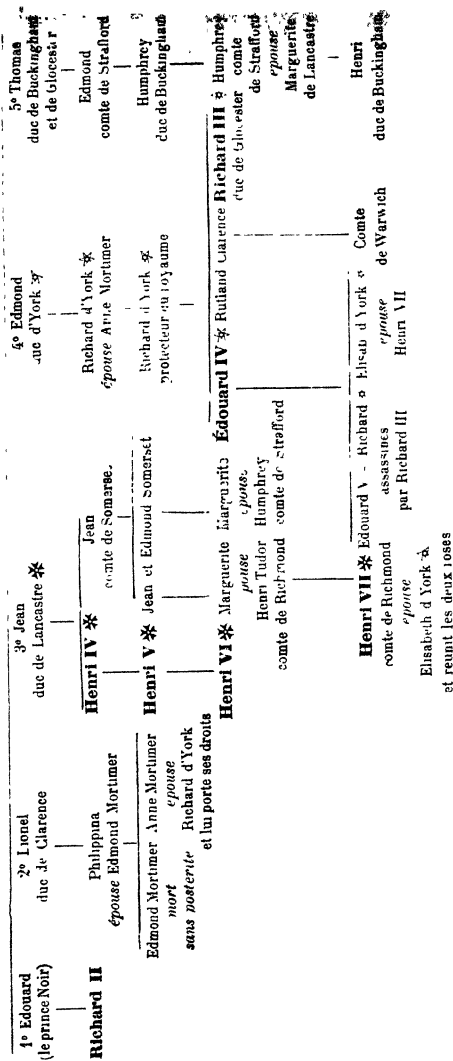
larité de la reine, la belle et héroïque *Marguerite d'Anjou*, favorisèrent son entreprise.

Une guerre éclata, appelée **guerre des Deux-Roses**, parce que la maison d'York portait sur son écusson une rose blanche et la maison de Lancastre une rose rouge.

Vainqueur à *Saint-Albans* (1455), à *Northampton* (1460), et maître de la personne du roi, *Richard d'York* ✿ prit le pouvoir avec le titre de *protecteur* du royaume Mais Marguerite ✿ se refit une armée et battit Richard ✿ à *Wakefield*, où il fut tué. Henri VI ✿ recouvra la liberté par la victoire de Marguerite à *Saint-Albans* (1461); mais le comte de Warwick fit proclamer roi *Édouard IV* ✿, fils de Richard d'York, et Marguerite, après deux défaites, dut laisser son mari prisonnier et se réfugier en France avec son fils. Edouard IV ✿ restait paisible possesseur du trône. Mais son mariage avec la veuve d'un simple chevalier irrita le tout-puissant Warwick, qui lui opposa le roi détrôné Henri VI ✿, méritant ainsi le nom de « faiseur de rois ». Édouard IV ✿, battu par Henri VI ✿, dut passer la mer. Le parti de Lancastre ✿ ne jouit pas longtemps de sa victoire. Édouard d'York ✿, rappelé par les siens, eut le dessus à *Barnet*. où Warwick fut tué, et à *Teukesbury*, où Marguerite, accourue à la nouvelle de la guerre, fut prise avec son fils. Henri VI ✿ fut mis à mort dans la Tour de Londres. Le jeune *prince de Galles* ✿, fils de Marguerite, ayant répondu fièrement à Édouard IV ✿ qu'il était venu dans les États de son père pour le venger et reprendre son héritage, fut égorgé par les propres frères du roi. Quant à Marguerite, elle fut rendue à la liberté au traité de Picquigny, en 1475.

131. Richard III. — A la mort d'Édouard IV ✿ (1483), ses deux jeunes fils, *Édouard V* et *Richard d'York*, furent enfermés à la Tour de Londres, et assassinés par leur oncle, le cruel et ambitieux Glocester, qui se fit proclamer roi sous le nom de **Richard III** ✿.

Deux ans de tyrannie soulevèrent le pays contre ce monstre. En 1485, le seul rejeton de la rose rouge qui existât encore, **Henri Tudor** ✿, comte de Richmond, rassembla une armée dans le pays de Galles et vint présenter la bataille à Richard III à

TABLEAU GÉNÉALOGIQUE POUR LA GUERRE DES DEUX-ROSES

NOTA : La rose blanche est indiquée par ✻ ; la rose rouge par ✻. Les noms imprimés en caractères gras sont les noms des princes ayant régné.

Bosworth. Richard ✧, se voyant accablé, mourut glorieusement l'épée à la main, et Henri Tudor ✻ fut proclamé roi par les soldats aux cris de : « Vive notre roi Henri ! » Ainsi finit cette guerre sanglante, qui avait duré trente ans, coûté la vie à quatre-vingts princes et décimé ou ruiné l'aristocratie anglaise.

132. Henri VII Tudor. — La dynastie des **Tudor** devait durer jusqu'en 1603. **Henri VII** gouverna habilement. Il réconcilia les deux partis en épousant la fille d'Édouard IV ✧. Il profita avec habileté de l'affaiblissement de la noblesse, qu'il sut attirer à sa cour, obtint de l'argent de son parlement pour faire la guerre à la France et des Français pour ne point la faire, et s'appliqua par tous les moyens à rendre son pouvoir absolu. Il encouragea le commerce, l'industrie, la navigation. « Ses lois, dit le chancelier Bacon, embrassaient dans leur sagesse l'avenir tout entier. » Malheureusement une avarice honteuse ternit ses grandes qualités.

Il mourut en 1509, laissant pour successeur son fils *Henri VIII*, à qui il avait fait épouser *Catherine d'Aragon.*

RÉSUMÉ

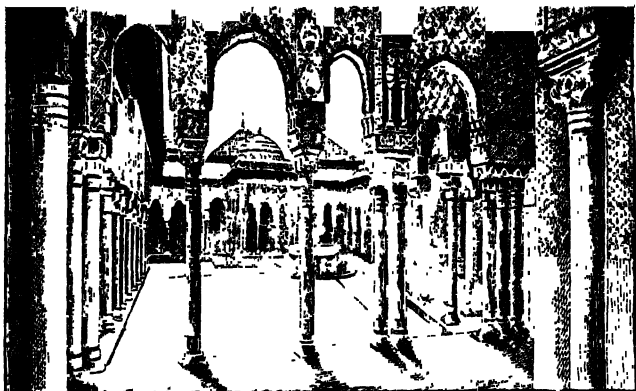
130. Guerre des Deux-Roses. — Dès 1452, Richard d'York revendiqua la couronne d'Angleterre comme héritier par alliance de Lionel, duc de Clarence, second fils d'Édouard III. Elle avait été usurpée en 1399 par Henri de Lancastre. Une guerre éclata entre les maisons de Lancastre ✻ et d'York ✧, la guerre des Deux-Roses.

Vaincue, Marguerite d'Anjou, femme du roi Henri VI ✻, dut s'enfuir en France. Revenue en Angleterre, elle fut encore vaincue et faite prisonnière. Son fils, le prince de Galles, fut égorgé, et Henri VI fut mis à mort dans la Tour de Londres.

131. Richard III. — Le cruel Glocester ✧ assassina les enfants de son frère, Édouard IV, et se fit proclamer roi sous le nom de Richard III. Henri Tudor le vainquit à Bosworth, et fut proclamé roi sous le nom de Henri VII.

132. Henri VII Tudor. — Le nouveau roi Henri VII ✻ gouverna habilement et s'appliqua par tous les moyens à rendre son pouvoir absolu. Il réconcilia les deux partis en réunissant, par son mariage avec la fille d'Édouard IV, les droits de la rose rouge et de la rose blanche

QUESTIONNAIRE

130 Qui aurait dû succéder à Richard II ? — Quelle guerre éclata ? — Quel fut le vainqueur ? — Qui appela-t-on le « faiseur de rois » ? — 131. Qui était Henri Tudor ? — 132. Comment gouverna Henri VII ? — Qui lui succéda ?

La cour des Lions à l'Alhambra de Grenade

Le nom de cette cour vient des lions, grossièrement figurés, qui supportent la vasque du bassin qu'on aperçoit dans la cour. — L'Alhambra, résidence des rois maures, était autant une forteresse qu'un palais.

CHAPITRE LXXIII

ESPAGNE. — FERDINAND ET ISABELLE

133. Chute de Grenade. — En 1469, le mariage de **Ferdinand d'Aragon** et d'**Isabelle de Castille** fonda la grandeur de l'Espagne. Les deux royaumes chrétiens allaient réunir leurs forces pour chasser définitivement les **Maures** de la péninsule. Le dernier Etat musulman de l'Espagne, **Grenade,** était en proie à l'anarchie. Abdul-Hacen y luttait contre son fils et son frère. Les *rois catholiques* (Ferdinand et Isabelle) soutinrent, moyennant la promesse d'un tribut, le jeune *Boabdil,* qui voulait venger sa mère la sultane Aixa, renvoyée par Abdul-Hacen. L'inexécution de cette promesse leur fournit un prétexte pour commencer une guerre résolue depuis longtemps. Bientôt Boabdil, devenu roi par la mort de son père, ne conserva plus que Grenade, où il se vit assiéger par les armées de Castille et d'Aragon réunies. Ce roi faible et cruel mécontenta tous ses sujets, tandis que les Espagnols,

animés par l'espoir de la conquête, marchaient avec ardeur contre les infidèles Neuf mois de siège n'épuisèrent pas cet enthousiasme. Le camp ayant été dévoré par les flammes, Isabelle fit bâtir, en 80 jours, une ville entourée de murailles, qu'elle appela *Santa-Fe :* les Espagnols s'y établirent. Pressés par la faim, battus dans toutes les sorties, les Maures se rendirent enfin, à la condition de garder leurs lois, leurs juges, leur religion, et d'être libres ou de rester en Espagne ou de se retirer où ils voudraient (1492). On raconte que Boabdil, arrivé sur le mont Padul, d'où l'on voit Grenade et la fertile Vega, ne put retenir ses larmes : « Pleure comme une femme, lui dit sa mère, cette ville que tu n'as pas su défendre comme un homme. » Les Maures regrettèrent longtemps cette opulente patrie et le merveilleux *Alhambra*, sur lequel flottait maintenant l'étendard de Castille uni à celui de Saint-Jacques.

134. Ferdinand le Catholique. — Ferdinand et Isabelle régnaient désormais sur toute l'Espagne. La même année, **Colomb** leur donna le **nouveau monde**. Ils travaillèrent alors à réaliser l'unité dans l'intérieur du royaume. Ils réunirent à la couronne les grandes maîtrises de *Calatrava*, d'*Alcantara* et de *Saint-Jacques-de-Compostelle*, qui étaient comme des souverainetés indépendantes. Ferdinand protégea l'union des villes ou *Sainte-Hermandad* contre les seigneurs. Il lui reconnut le droit de justice, mais en la soumettant à la couronne. Les réclamations de la noblesse, qui se voyait arracher un de ses antiques privilèges, furent inutiles. Sous le successeur de Ferdinand, les villes devaient à leur tour perdre leurs immunités.

L'introduction de l'*Inquisition*, transformée en institution politique, augmenta encore le pouvoir royal. Ce tribunal fut chargé de poursuivre les Juifs et les Maures, qui durent ou quitter le royaume ou se convertir, et de veiller sur la pureté de la foi des *Maranos* (Juifs convertis) et des *Moriscos* (Maures convertis). Plusieurs papes, entre autres Léon X, Paul III, saint Pie V, protestèrent contre l'âpreté souvent odieuse avec laquelle il s'acquitta de ses fonctions.

Ferdinand, prince habile, mais sans scrupules, sut, dans sa politique extérieure, mettre à profit la droiture aussi bien

que les fautes de ses adversaires. Il réunit à la couronne la *Navarre* espagnole, ne laissant à la maison d'Albret que la Navarre française. Louis XII, roi de France, protecteur de Jean d'Albret, dut céder, là comme à Naples, devant la politique plus adroite de Ferdinand.

135. Isabelle. — Isabelle, plus noble, plus grande, fut aimée et vénérée de son peuple pour sa bonté, sa piété, son héroïsme. Ce fut elle qui soutint Christophe Colomb. Elle engagea ses bijoux pour armer trois vaisseaux sans obérer les finances du royaume. Elle mourut en 1504. Sa fille, *Jeanne la Folle*, avait épousé l'archiduc d'Autriche, *Philippe le Beau*, fils de Maximilien. En 1506, Philippe étant mort, le gouvernement de la Castille fut confié au *cardinal Ximenes*, dont l'austérité et l'énergie rappelaient la grande Isabelle. Ximénès combattit les Musulmans en Afrique jusqu'à Oran, Tunis, Alger, Tripoli. Il fut disgracié, malgré ses longs services, lorsque *Charles d'Autriche*, fils de Philippe et de Jeanne, devenu roi d'Espagne par la mort de son grand-père Ferdinand, vint recueillir son héritage en 1516. « Si les grands hommes pouvaient s'acheter, a dit de lui Leibnitz, l'Espagne n'eût pas acquis Ximénès trop chèrement par le don d'un de ses royaumes.

Isabelle la Catholique, d'après son portrait conservé au Musée du Prado de Madrid.

RÉSUMÉ

133. Chute de Grenade. — Le royaume musulman de Grenade, en proie à l'anarchie, fut détruit par les rois catholiques Ferdinand et Isabelle, et Grenade fut prise (1492), l'année même où Christophe Colomb découvrait l'Amérique.

134. Ferdinand le Catholique. — Ferdinand et Isabelle, maîtres de toute l'Espagne, travaillèrent à réaliser l'unité dans l'intérieur du royaume. Les réclamations de la noblesse furent

inutiles. L'Inquisition, transformée en institution politique, augmenta encore le pouvoir royal. Ferdinand était un politique habile, mais sans scrupules. Il réunit à la couronne la Navarre espagnole

135. Isabelle. — Isabelle était noble, grande, pieuse, héroïque. Ce fut elle qui soutint Colomb. La Castille fut gouvernée, après 1506, par le cardinal Ximenès, jusqu'au moment où il fut disgracié par Charles d'Autriche (1516). Il combattit les Musulmans jusqu'en Afrique.

QUESTIONNAIRE

133 Quel était le dernier État musulman d'Espagne ? — Combien de temps dura le siège de Grenade ? — 134 A quoi travaillèrent les rois catholiques ? — Quelle institution augmenta le pouvoir monarchique ? — 135 Quand mourut Isabelle ? Qu'était-ce que le cardinal Ximenès ? — Par qui fut-il disgracié ?

CHAPITRE LXXIV

ALLEMAGNE ET ITALIE

136. Maximilien. — L'Allemagne et l'Italie, de plus en plus divisées, allaient bientôt devenir un champ de bataille pour l'Europe entière.

Maximilien essaya pourtant de rétablir l'unité en Allemagne. Il succéda à son père, l'empereur Frédéric III, en 1493. Comme lui, il eut à cœur l'agrandissement de la maison d'Autriche. Il y travailla assidûment par des traités et par des mariages. Il épousa la fille du Téméraire. Son fils, Philippe le Beau, épousa Jeanne la Folle, héritière des rois catholiques. Son petit-fils épousa l'héritière des couronnes de Bohême et de Hongrie. Lorsque Maximilien mourut, en 1519, la maison d'Autriche possédait, outre ses provinces d'*Autriche*, les *Pays-Bas*, l'*Artois*, la *Franche-Comté*, l'*Alsace*, la *Navarre* la *Castille*, l'*Aragon*, les *Deux-Siciles*, la ***Bohême*** et la *Hongrie*. En même temps, Maximilien réformait l'armée allemande, en instituant des corps plus réguliers de mercenaires, appelés *reîtres* (cavaliers) et *lansquenets* (défenseurs du pays). Il substitua la procédure régulière de la ***Chambre***

Impériale à la procédure secrète et rigoureuse de la *Sainte-Wehme*. Ce fut sous le règne de Maximilien *Pochi-Danari*[1], ainsi que l'avaient surnommé les Italiens à cause de sa pauvreté, que commencèrent les guerres d'Italie.

137. Anarchie en Italie. — L'**Italie**, encore plus que l'Allemagne, était en proie à l'**anarchie**. Le péril turc l'avait unie un moment ; mais les luttes intestines avaient bientôt repris. Milan, Venise, Gênes, Florence, Rome et Naples se jalousaient et se liguaient pour s'empêcher mutuellement de parvenir à la domination de la péninsule. Dans chacune de ces républiques ou de ces principautés, on usait, sans scrupule, entre concitoyens et entre frères, du fer et du poison. Pour rétablir quelque ordre, on invoquait l'intervention étrangère, bientôt repoussée, à son tour, avec horreur par le patriotisme italien.

Maximilien et Marguerite de Bourgogne.

A **Milan**, les *Sforza* avaient succédé aux Visconti en 1450. En 1494, *Ludovic Sforza* ou *le More* s'empara du pouvoir au préjudice de son neveu encore enfant, et, pour se maintenir, appela le roi de France Charles VIII, à qui il fit sentir les *fumées et gloires d'Italie*.

Venise, toute à son commerce et au souci de son agrandissement, s'occupait bien plus de Candie, que lui avaient laissée les Turcs, et de Chypre, que lui avait donnée la reine Catherine Cornaro, que de la défense de l'Italie contre l'étranger.

1 *Pochi-Danari* pourrait se traduire par *court d'argent*.

Gênes, impuissante à maintenir la paix dans ses murs et repoussée par le prudent Louis XI, s'était donnée à Milan.

138. Florence et les Médicis. Savonarole. — **A Florence**, un simple marchand, l'égal des rois par sa richesse, **Cosme de Médicis**, acquit à ses descendants l'autorité suprême par ses bienfaits et son amour éclairé des lettres et des arts. Il ouvrit le siècle des Médicis et emporta au tombeau le titre de *Père de la patrie*. **Laurent le Magnifique** accueillit les savants grecs venus de Constantinople, protégea les arts, les lettres, les sciences, la philosophie, et fit de Florence une seconde Athènes. En même temps un commerce immense avec le monde entier y développait la richesse à un degré extraordinaire. De là un luxe effréné et une effroyable corruption.

Savonarole.

Alors s'éleva dans Florence la voix prophétique du dominicain **Jérôme Savonarole**, qui annonçait à l'Italie les châtiments de Babylone et de Ninive. « Un homme, disait-il, passera les monts comme Cyrus ; il deviendra en peu de jours le maître de l'Italie sans tirer l'épée... O Rome, ô Italie, dit le Seigneur, je vous abandonnerai à un peuple qui vous effacera d'entre les peuples. Les barbares vont venir, affamés comme des lions, et la mortalité sera telle que les fossoyeurs parcourront les rues en criant : Qui a des morts ? et l'un apportera son père et l'autre son fils. O Rome, fais pénitence, repens-toi, ô Venise, ô Milan ! » Le peuple de Florence obéit à la voix de son prophète. En même temps le parti républicain, excité par ses attaques contre l'aristocratie, reprit le dessus, et *Pierre de Médicis*, fils de Laurent (1492-1494), fut chassé. Mais Savonarole n'épargnait personne. Le pape

Alexandre VI, qu'il traitait de « simoniaque et d'incrédule », ne lui pardonna pas ses courageuses invectives. L'ardent réformateur fut accusé d'hérésie. Le peuple l'arracha à son monastère. Il fut arrêté et remis au gouvernement de Florence, qui le condamna à être brûlé vif (1498). Quand on lui lut la sentence qui le retranchait de l'Église : « De l'*Église militante*, » répondit-il, faisant justice, par cette simple parole, d'une condamnation inique.

139. Rome et Naples. — Une politique nouvelle triomphait à **Rome**. Nicolas V, Calixte III, Pie II, Paul II, avaient vu échouer leurs efforts pour armer l'Europe chrétienne contre les Musulmans. Sixte IV, Innocent VIII, Alexandre VI ne songèrent qu'à la grandeur de leurs maisons. Leur népotisme [1] affaiblit le prestige du Saint-Siège. *Alexandre VI*, qui avait d'abord exercé le métier des armes et avait été marié, souilla le trône pontifical par ses vices et par sa faiblesse pour son fils, César Borgia, qui fut un monstre de cruauté et de débauche [2].

A **Naples**, les maisons d'Anjou et d'Aragon se disputaient de nouveau le royaume, et, lorsque la défaite des Angevins donna le pouvoir à Ferdinand, la tyrannie des princes aragonais souleva contre eux le peuple.

L'Italie tout entière était donc une proie offerte à l'étranger. « Notre infortunée patrie, écrivait Machiavel au commencement du XVI[e] siècle, se consume dans l'attente d'un libérateur qui mette un terme aux dévastations de la Lombardie, de la Toscane et du royaume de Naples. »

Pendant soixante ans, livrée aux *barbares* [3], elle fut le champ de bataille de la France, de l'Aragon et de l'Autriche.

[1] **Népotisme** : affection mal réglée des papes pour leurs neveux et en général pour leurs parents.

[2] Il ne faut pas l'oublier, si l'Eglise enseigne que les papes sont infaillibles quand ils définissent ce que tout chrétien doit croire ou pratiquer, elle n'enseigne nullement qu'ils soient impeccables. Or on ne saurait relever une erreur dans les décisions doctrinales d'Alexandre VI, pas plus que dans celles du très petit nombre d'autres papes dont la vie n'a pas été conforme à la sainteté de leur ministère.

[3] C'est le nom que les Italiens donnaient aux étrangers.

RÉSUMÉ

136. Maximilien. — Maximilien, fils de l'empereur Frédéric III essaya en vain de rétablir l'unité en Allemagne. Il eut à cœur l'agrandissement de la maison d'Autriche. Il épousa la fille du Téméraire, ce qui donnait à l'empire la Flandre et les Pays-Bas. — Son fils, Philippe le Beau, épousa Jeanne la Folle, héritière de l'Espagne; son petit-fils épousa l'héritière des couronnes de Bohême et de Hongrie. Il réforma l'armée et remplaça la Sainte-Wehme par la Chambre impériale.

137. Anarchie en Italie. *Milan Venise, et Gênes.* — L'Italie était en proie à l'anarchie. A Milan, Ludovic Sforza, usurpateur du pouvoir, appela Charles VIII Venise était toute à ses intérêts. Gênes s'était donnée à Milan.

138. Florence et les Médicis. Savonarole.— A Florence, les Médicis acquirent l'autorité suprême et donnèrent à leur patrie l'éclat des lettres et des arts Le dominicain Jérôme Savonarole annonça à l'Italie les châtiments qu'elle s'attirait par son luxe et sa corruption.

139. Rome et Naples. — A Rome le népotisme affaiblit le prestige du Saint-Siège Les maisons d'Anjou et d'Aragon se disputaient Naples.

QUESTIONNAIRE

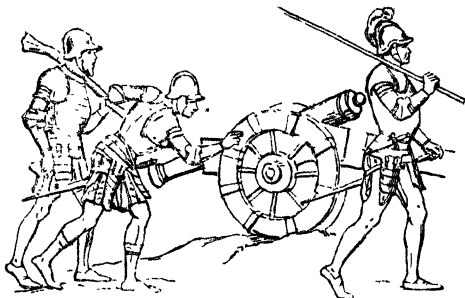
136. Qui succéda à l'empereur Frédéric III? — Que possédait la maison d'Autriche en 1519? — 137. Quel était l'état de l'Italie? — 138. Qui possédait l'autorité à Florence? — Qu'annonçait Jérôme Savonarole? — 139. Quelle fut la politique de Sixte IV, d'Innocent VIII et d'Alexandre VI?

CHAPITRE LXXV

GUERRES D'ITALIE

140. Charles VIII. — Héritier de René d'Anjou, comte de Provence, **Charles VIII** résolut de revendiquer les droits de la maison d'Anjou sur Naples et la Sicile. De là il songeait à enlever Constantinople aux Turcs et à rétablir le royaume de Jérusalem.

Il rendit la liberté au duc d'Orléans, acheta à *Étaples* la paix à Henri VII d'Angleterre, éloigna Maximilien d'Allemagne, en lui cédant, par le *traité de Senlis* (1493), l'Artois et la Franche-Comté, et arrêta le roi d'Espagne, Ferdinand le Catholique, en lui rendant le Roussillon par le *traité de Narbonne* (1493).

Malgré Anne de Beaujeu et ses conseillers, il passa les Alpes avec une armée de 30 000 hommes dans l'automne de 1494. La *furie française* jeta la terreur parmi les Italiens. Le Milanais, Florence, Rome lui ouvrirent leurs portes. Vainqueur à *San-Germano*, Charles fit une entrée triomphale à *Naples* (1495). Mais son ambition et ses victoires avaient suscité contre lui une ligue presque universelle. Les confédérés tentèrent de

Soldats des guerres d'Italie.

La défaite de Pavie ayant montré l'importance de l'infanterie et des armes à feu, la tenue militaire fut simplifiée et amenée pour l'infanterie au costume représenté par la gravure. — L'homme est couvert par une cuirasse pleine ou faite de plaques de métal assemblées. De courts cuissards protègent les cuisses, des brassards les bras, des épaulières les épaules. Les Arquebusiers (personnage à gauche de la figure) n'ont pas d'épaulières pour avoir les mouvements plus libres, mais un simple vêtement de buffle à manches de buffle. — Ces dessins sont pris d'après les sculptures du tombeau de François Ier.

lui fermer le chemin de la France. Il culbuta à *Fornoue* les 40 000 hommes de François de Gonzague et rentra victorieux dans ses États. Mais le lendemain même les Français restés à Naples en étaient chassés.

De retour en France, Charles VIII, tout en préparant une nouvelle expédition, s'appliqua à gouverner sagement. Il mourut à *Amboise* (1498), et avec lui s'éteignit la branche des Valois directs.

141. Louis XII [1]. — Le trône passa à son cousin Louis

[1] Voir le tableau généalogique, page 476.

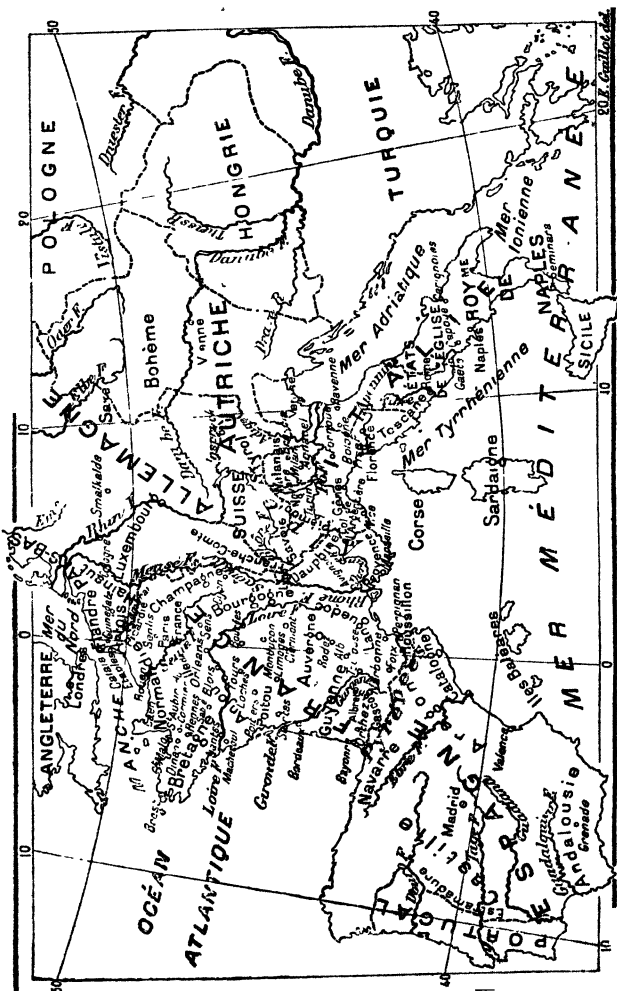
d'Orléans, fils du poète Charles d'Orléans et petit-fils de Valentine Visconti, qui fut le seul roi de la branche des **Valois-Orléans. Louis XII** fit annuler son mariage avec Jeanne de France (1499) et épousa Anne de Bretagne. Aux prétentions de Charles VIII sur le royaume de Naples il joignait celles que Valentine Visconti lui avait léguées sur le Milanais. Il résolut de revendiquer ses droits. En 1499, il franchit les Alpes, et en peu de jours entra à *Milan*. *Ludovic le More*, réfugié dans le Tyrol, reparut l'année suivante ; il fut battu à *Novare* et fait prisonnier (1500).

Le pape Jules II.

De concert avec Ferdinand le Catholique, Louis XII s'empara du *royaume de Naples*. Mais Ferdinand se joua de lui et l'entente fut rompue. Battus à *Seminara* et à *Cérignoles* malgré les exploits de *Bayard*, les Français perdirent Naples. A *Blois* (1504), Louis XII signa un traité, qui fiançait sa fille *Claude de France* au petit-fils de Ferdinand le Catholique et de Maximilien, *Charles d'Autriche*. Milan, la Bretagne et la Bourgogne formaient la dot de la princesse. Les États généraux de Tours demandèrent l'annulation du traité (1506).

Le pape **Jules II** avait formé le dessein de rendre l'Italie une sous la suprématie de Rome, et, pour cela, d'abattre les États italiens trop puissants à l'aide des étrangers, puis d'expulser les étrangers eux-mêmes de la péninsule. Il commença par Venise. En 1508, il forma contre elle la *Ligue de Cambrai*. Louis XII supporta presque seul le poids de la guerre et remporta la victoire d'*Agnadel* (1509).

Jules II se retourna alors contre lui et lui opposa la *Sainte Ligue* (1510). La victoire brillante de *Gaston de Foix*, à *Ravenne* (1512), fut suivie des défaites de *Novare* et de *Guinegate* (1513), et Maximilien Sforza, fils de Ludovic, recouvra le

Empire de Charles-Quint

Milanais. Louis XII obtint la paix par des traités humiliants. Jules II avait été remplacé, en 1513, par le **cardinal Jean de Médicis**, qui avait pris le nom de **Léon X.**

Louis XII mourut lui-même en 1515, et toute la France pleura le *Père du Peuple*, qui, secondé par son ami, le *cardinal d'Amboise*, avait fait renaître dans le royaume une prospérité depuis longtemps inconnue.

142. François Ier[1]. — Son gendre, François d'Angoulême, lui succéda et, sous le nom de **François Ier**, fonda la branche des **Valois-Angoulême.** Il apportait les mêmes prétentions sur l'Italie que Louis XII. Il ratifia le traité signé par son prédécesseur avec Henri VIII d'Angleterre et s'allia avec Charles d'Autriche et avec Venise. Sûr alors des puissances voisines, il marcha sur le *Milanais*. En cinq jours, les Alpes furent franchies, et la victoire de *Marignan* (1515) donna le Milanais aux Français. La *paix perpétuelle de Fribourg* fut signée avec les Suisses (1515), et un *concordat* avec le pape Léon X (1516).

Charles-Quint.

143. Charles-Quint[2]. — François Ier était le premier prince de l'Europe. A la mort de Maximilien, il brigua la couronne impériale. Les électeurs lui préférèrent Charles d'Autriche, qui prit le nom de **Charles-Quint** (1519). Le jeune empereur était maître de l'*Espagne* et de l'*Amerique*, du *Roussillon*, de la *Sardaigne*, de *Naples*, de la *Sicile*, des *provinces héréditaires de la maison d'Autriche* et d'*une partie de l'héritage du Temeraire* : le soleil ne se couchait pas sur ses États.

[1] Voir le tableau généalogique, page 476.
[2] Voir la généalogie de Charles-Quint, page 560.

La lutte ne pouvait manquer d'éclater bientôt entre lui et François Ier. Leurs prétentions communes sur le Milanais, sur la Navarre et sur la succession de Bourgogne n'en furent que les causes secondaires; la principale était la puissance de Charles-Quint, qui menaçait l'équilibre européen.

Les forces des deux adversaires étaient presque égales : François Ier, moins puissant en apparence, avait un royaume plus uni; moins riche, il était plus maître chez lui; mais il n'avait pas le génie actif, rusé, politique de son adversaire.

A ce moment, Charles-Quint était au plus fort de sa lutte contre les *comuneros* espagnols. A son arrivée en Aragon, dont la mort de Ferdinand l'avait fait roi, il avait indisposé les Espagnols par sa préférence pour son entourage flamand. La noblesse était bien affaiblie, il est vrai, mais les libertés communales étaient encore puissantes. Un soulèvement éclata en 1519, lorsque Charles alla prendre possession de la couronne impériale. *Don Juan de Padilla* fut mis à la tête des rebelles. Charles ne se déconcerta point. Il sut diviser les partis. Padilla vaincu subit le dernier supplice. Avant de mourir, il écrivit deux lettres admirables à Tolède, sa patrie, et à sa femme, dona Maria Pacheco : « Je vous lègue mon âme, dit-il à cette dernière, c'est le seul bien qui me reste; vous la recevrez comme la chose que vous estimiez le plus en ce monde. »

La liberté des villes était morte. Les Cortès ne se réunirent plus que pour la forme. Le pouvoir du roi devint absolu.

RÉSUMÉ

140. Charles VIII. — Charles VIII résolut de revendiquer les droits de la maison d'Anjou sur Naples et la Sicile. Il entra en Italie, en 1494, et, après la victoire de San-Germano, arriva en triomphateur à Naples. Devant la ligue universelle formée contre lui, il dut songer à rentrer en France. Il fut encore vainqueur à Fornoue, mais son expédition n'eut aucun résultat.

141. Louis XII. — Louis XII, cousin de Charles VIII, lui succéda et ajouta à ses prétentions celles que lui avait léguées Valentine Visconti, son aïeule, sur le Milanais. Vainqueur à Novare (1500), il s'empara de Naples; mais, battu à Séminara et à Cérignoles, il perdit ce royaume et signa le traité de Blois (1504). Le pape Jules II se servit de lui contre Venise et Louis XII fut vainqueur à Agnadel (1509), puis le pape se retourna contre lui et, malgré la victoire de Ravenne,

suivie des défaites de Novare et de Guinegate (1513), Louis XII dut acheter la paix par des traités humiliants

142. François I[er]. — François I[er], gendre de Louis XII, fonda la branche des Valois-Angoulême. Il poursuivit les guerres d'Italie et fut vainqueur à Marignan (1515).

143. Charles-Quint. — A la mort de Maximilien, François I[er] brigua la couronne impériale. Les électeurs lui préférèrent Charles d'Autriche, qui prit le nom de Charles-Quint. La lutte ne pouvait manquer d'éclater bientôt entre les deux princes, à cause de la puissance de Charles-Quint, dangereuse pour l'equilibre européen.

QUESTIONNAIRE

140. Quels droits Charles VIII avait-il à faire valoir sur l'Italie ? - Remporta-t-il des succès ? — 141. Qui était Louis XII ? — Qui se joua de lui ? — Quelle fut la politique du pape Jules II ? — 142 Quelle grande victoire remporta François I[er] ? — 143. Qui fut élu empereur ? — A quoi Charles-Quint était-il occupé ?

CHAPITRE LXXVI

RIVALITE DE LA FRANCE ET DE LA MAISON D'AUTRICHE (1520-1559) [1]

144. Première et deuxième guerres entre François I[er] et Charles-Quint. — Les deux adversaires ambitionnaient également l'alliance du roi d'Angleterre. Charles-Quint, plus habile, se l'assura en gagnant le *cardinal Wolsey*, ministre de Henri VIII.

La lutte fut longue et sanglante. Il y eut quatre guerres ; elles eurent presque toutes l'Italie pour théâtre.

La **première guerre** commença en 1520. Bayard sauva *Mézières*, assiégée par l'empereur ; mais Lautrec perdit le Milanais à la bataille de *La Bicoque*.

Le meilleur général de François I[er], le *connétable de Bourbon*, aigri par les injustices qu'il eut à subir de la part du roi et de sa mère, trahit son pays. A la tête des impériaux, il battit Bonnivet à *Biagrasso* (1524). Bayard fut tué dans cette bataille, en protégeant l'armée au passage de la Sesia. Bourbon envahit, sans succès, la *Provence*. Mais François I[er], qui avait poursuivi l'ennemi au delà des Alpes, fut vaincu et fait prisonnier à *Pavie* (1525). Il se vit réduit à signer le *traité de Madrid* (1526), qui démembrait la France.

1 Voir la carte page 514.

Il avait protesté secrètement contre le traité, à Madrid même. Rendu à la liberté, il fit déclarer, par les États de Bourgogne, qu'il n'avait le droit de céder aucune partie du royaume.

Cette conduite peu loyale provoqua une **deuxième guerre.** Henri VIII, Venise, Milan et le pape Clément VII, effrayés de la puissance de Charles-Quint, s'unirent à François Ier. Le connétable de Bourbon, avec les bandes noires d'Allemagne, en partie luthériennes, marcha sur *Rome*. Il périt à l'assaut, mais la ville fut saccagée. La paix fut signée à *Cambrai* (1529), et la Bourgogne, objet du litige, resta à la France.

145. Équilibre européen. — Charles-Quint faisait trembler l'Europe par sa puissance. La nécessité d'établir une sorte de balance entre les divers États, afin que les plus faibles ne fussent pas absorbés par les plus forts, avait fait prévaloir la politique, toute nouvelle, de **l'équilibre européen.** Le roi très chrétien ne recula pas devant l'alliance des ennemis de l'Église et même de la chrétienté. Si, d'un côté, il faisait épouser à son fils Henri la nièce du pape, Catherine de Médicis, de l'autre il s'alliait avec le schismatique Henri VIII, avec les princes protestants d'Allemagne, ligués à *Smalkalde* (1530), avec le sultan Soliman lui-même. D'ailleurs, Charles-Quint, de son côté, invoquait l'appui du schah de Perse.

146. Apogée de la puissance ottomane. — Jusque-là, les **Turcs Ottomans**, redoutés comme les Huns et les Mongols, étaient restés en dehors de la politique européenne. Leur puissance était arrivée à son apogée sous **Soliman II le Magnifique** (1520-1566). Il réussit à s'emparer de Belgrade et de Rhodes, qui avaient vu naguère reculer Mahomet II. Le grand-maître des chevaliers de Rhodes, *Villiers de l'Ile-Adam*, ne rendit qu'un amas de pierres et de cendres, et Soliman ne put s'empêcher de dire : « Ce n'est pas sans quelque peine que j'oblige ce chrétien, à son âge, à sortir de sa maison. » Charles-Quint établit les Hospitaliers à Malte.

Pour répondre à l'appel de François Ier, pris à Pavie, contre Charles, « *le chef maudit des infidèles* », pour utiliser en même temps et contenir l'ardeur de ses farouches *janissaires*, Soliman envahit alors la *Hongrie*. Vingt mille chrétiens tom-

bèrent à *Mohacz* (1526), avec le jeune roi Louis II. Mais, malgré les luttes qui éclatèrent entre les partisans de Ferdinand d'Autriche, beau-frère de Louis II, et ceux de Jean Zapoly, le candidat national au trône madgyar, Soliman ne réussit pas à s'emparer de Vienne, que défendait Ferdinand avec les troupes espagnoles de son frère Charles-Quint (1529).

147. Barberousse. — Il partit bientôt pour une expédition contre les Perses, qu'il haïssait pour des causes religieuses. Charles-Quint l'attaqua dans l'Afrique du Nord, où *Kheir-ed-Din*, surnommé **Barberousse**, avait donné à la Porte Ottomane un empire nouveau.

Aroudj et Kheir-ed-Din, fils d'un potier turc de Lesbos, avaient occupé Bougie, Alger, Tlemcen, enlevés aux descendants des anciens khalifes. A la mort d'Aroudj, Kheir-ed-Din avait sauvé son empire naissant d'un effondrement prématuré en en faisant hommage au sultan de Constantinople, Sélim l'Inflexible : il était devenu son *beglierbeg* (1518), puis *capitan-pacha* de la flotte ottomane. Fort de cette protection, il lançait d'Alger, qui lui avait ouvert ses portes, des navires de course sur les côtes de l'Italie et de l'Espagne. Ses galères faisaient la terreur des ports de la Méditerranée.

Charles-Quint se fit le défenseur de la chrétienté; en 1535, il enleva Tunis à Barberousse et en ramena 20000 captifs chrétiens.

148. Troisième et quatrième guerres. — Pendant ce temps, François Ier resserrait son alliance avec Soliman, qui, dans une *capitulation* ou traité, lui accorda la garde des Lieux saints. L'assassinat d'un agent de François Ier, et, en 1535, l'occupation **du** Milanais par Charles-Quint, provoquèrent une **troisième guerre**. Une nouvelle invasion de la *Provence* réussit aussi peu que celle de 1523. L'impitoyable *Montmorency* affama l'ennemi en faisant du pays un désert, et la dysenterie emporta la plus grande partie de l'armée impériale. La *trêve de Nice* fut signée, en 1538, sur la médiation du pape Paul III.

La mort de Jean Zapoly, en Hongrie, ralluma les hostilités. Soliman s'empara brusquement de Bude. Charles-Quint tenta une diversion dans les Etats barbaresques : en 1541, il condui-

sit une *Armada* gigantesque sous les murs d'*Alger*. L'amiral génois André Doria lui avait en vain représenté que la saison était trop avancée : « Vingt-deux ans d'empire pour moi, et soixante-douze ans de vie pour vous, lui répondit l'intrépide souverain, doivent nous suffire à tous deux pour mourir contents. » Par une tempête effroyable les chrétiens furent vaincus. Cet échec de l'empereur terrifia l'Italie et l'Espagne. Seul, François Ier s'en réjouit.

De nouveaux agents que le roi de France envoyait auprès de Soliman furent assassinés. D'autre part Charles-Quint n'avait pas donné, comme il l'avait à peu près promis, le Milanais à un de ses fils. Une **quatrième guerre** éclata. La chrétienté vit avec horreur la flotte française et la flotte barbaresque unies pour assiéger *Nice*. En Piémont, le comte d'Enghien remporta la victoire de *Cerisoles* (1544), qui coûta aux impériaux 10 000 soldats. Par la paix de *Crespy-en-Laonnois* (1544) l'empereur, que rappelaient en Allemagne les luttes religieuses, renonça à la Bourgogne. Deux ans après, la paix fut conclue à *Ardres* avec Henri VIII.

André Doria.

François Ier mourut l'année suivante, épuisé par les plaisirs autant que par le travail (1547).

149. Henri II. Guerre avec Charles-Quint. — Son fils **Henri II** lui succéda (1547-1559). Il abandonna le gouvernement à des favoris, *Diane de Poitiers* et le *connétable de Montmorency*. Il maria le dauphin à la reine d'Écosse, *Marie Stuart*, nièce des Guises, qui eurent dès lors à la cour un crédit toujours croissant.

Tout son règne se passa à lutter contre la maison d'Autriche,

représentée d'abord par Charles-Quint, puis par Philippe II. Aussi le théâtre de la lutte se transporta-t-il peu à peu d'Italie vers le Rhin et vers les Flandres. La France sentait enfin la vanité des conquêtes italiennes et songeait à s'étendre jusqu'à ses frontières naturelles du côté du nord. D'ailleurs Henri II avait compris que le moyen le plus sûr d'abaisser la puissance de Charles-Quint était de l'attaquer dans cette Allemagne que l'empereur avait eu tant de peine à pacifier. L'année même de la diète d'Augsbourg, qui paraissait devoir mettre fin à l'agitation religieuse, Henri entra en pourparlers avec quelques princes protestants. Il s'unit à la coalition formée par eux sous la direction de Maurice de Saxe et s'empara des *Trois-Évêchés*, Metz, Toul et Verdun (1552). Charles-Quint, qui avait failli être enlevé, la nuit, à *Innsprück*, par l'électeur de Saxe, assiégea en vain *Metz*, défendue par François de Guise. Découragé, il abdiqua, en 1556, après avoir signé avec les protestants la *paix d'Augsbourg* (1555) et avec Henri II la *trêve de Vaucelles* (1556).

Il laissa l'Empire à son frère *Ferdinand*, déjà roi des Romains, et l'Espagne, avec ses possessions des Pays-Bas, d'Italie et d'Amérique, à son fils *Philippe II*, à qui il avait fait épouser la reine d'Angleterre, *Marie Tudor*. Il se retira dans le monastère de *Yuste*, en Estramadure, en disant : « Je ne franchirai pas d'autre passage que celui de la mort. » Il y mourut en 1558.

150. Guerre contre Philippe II (1556-1559). — **Philippe II** était peut-être plus dangereux encore que son père. La lutte commença immédiatement en Italie et dans le nord de la France. Philibert-Emmanuel, duc de Savoie, vint assiéger *Saint-Quentin*. Anne de Montmorency s'avança au secours de la place et essuya une sanglante défaite (1557). Le duc de Guise, rappelé d'Italie, où il essayait en vain de s'emparer de Naples, se porta brusquement sur *Calais* et, en huit jours, s'en empara (1558). La paix fut enfin signée à *Cateau-Cambrésis* (1559). La France garda Calais et les Trois-Évêchés, mais abandonna définitivement toutes ses prétentions sur l'Italie. Ce fut la fin de nos expéditions aventureuses au delà des Alpes. Elles avaient rapporté beaucoup de gloire, mais aucun

profit matériel. Au contraire, les efforts de Charles-Quint, s'ils n'avaient pu aboutir à la domination universelle, avaient eu du moins pour résultat la prépondérance de l'Espagne.

Le double mariage d'*Élisabeth de France* avec le *roi d'Espagne* et de *Marguerite*, sœur de Henri II, avec *Philibert-Emmanuel* avait été conclu. Pendant les fêtes, Henri II fut blessé à l'œil dans un tournoi. Au bout de dix jours, il expirait.

RÉSUMÉ

144. Première et deuxième guerres entre François Ier et Charles-Quint. — Il y eut quatre guerres entre François Ier et Charles-Quint : elles eurent presque toutes l'Italie pour théâtre Dans la première, Bayard mourut à Biagrasso (1524) Bourbon envahit sans succès la Provence : François Ier, qui l'avait poursuivi au delà des Alpes, fut vaincu et fait prisonnier à Pavie et ne recouvra la liberté qu'après avoir signé le traité de Madrid, qu'il n'exécuta pas, ce qui amena une deuxième guerre (1526). Dans cette deuxième guerre, le connétable de Bourbon périt à l'assaut de Rome. La paix fut signée à Cambrai (1529).

145. Équilibre européen. — Alors prévalut la politique, toute nouvelle, de l'équilibre européen Ni François Ier, ni Charles-Quint ne reculèrent devant l'alliance des ennemis de l'Église et même de la chrétienté. François Ier s'allia aux protestants et aux Turcs, Charles-Quint au schah de Perse.

146. Apogée de la puissance ottomane. — La puissance ottomane était arrivée à son apogée sous Soliman II le Magnifique. Il s'était emparé de Belgrade et de Rhodes et possédait le nord de l'Afrique.

147. Barberousse. — Charles-Quint attaqua Soliman dans la personne de son capitan-pacha, Barberousse, qui, d'Alger, répandait la terreur dans les ports de la Méditerranée et lui enleva Tunis.

148. Troisième et quatrième guerres. — Après une seconde invasion de la Provence, aussi peu heureuse que la première, par les troupes impériales, une trêve fut signée à Nice (1538). Dans une quatrième guerre, les impériaux furent battus à Cérisoles par le duc d'Enghien (1544), et la paix fut conclue à Crespy-en-Laonnois. L'empereur renonçait à la Bourgogne.

149. Henri II. Guerre avec Charles-Quint. — Henri II, fils et successeur de François Ier, lutta contre Charles-Quint, à qui il enleva les Trois-Évêchés, et, après que celui-ci eut signé la trêve de Vaucelles et eut abdiqué, contre son fils, Philippe II, roi d'Espagne, qui possédait, en outre, les Pays-Bas, l'Italie et l'Amérique.

150. Guerre contre Philippe II. — La France essuya une sanglante défaite à Saint-Quentin (1557). Mais le duc de Guise

conquit Calais sur les Anglais et le traité de Cateau Cambrésis (1559) mit fin aux guerres d'Italie La France gardait Calais et les Trois-Évêchés.

QUESTIONNAIRE

144. Combien y eut-il de guerres entre François Ier et Charles-Quint? — Qui périt dans la première? — Et dans la deuxième? — 145. Qu'est-ce que la politique de l'équilibre européen? — 146. Quelles conquêtes fit Soliman? — 147. Qui était Barberousse? — 148. Quelles furent les causes de la troisième guerre? — Quel traité mit fin à la quatrième? — 149. Contre qui lutta Henri II? — 150. Quel succès remporta Guise? — Comment mourut Henri II?

CARTE DES GUERRES D'ITALIE

Seigneurs et dames de la cour.
Sous François Ier. Sous Henri II.

CHAPITRE LXXVII

TRANSFORMATIONS POLITIQUES, ADMINISTRATIVES ET SOCIALES EN FRANCE (1492-1559)

151. Monarchie absolue. — Du règne de François Ier date la **monarchie absolue**. La féodalité apanagée a disparu à peu près depuis Louis XI. Les États généraux sont rarement convoqués. Le concordat de 1516 met le clergé sous la dépendance du roi. Le parlement perd son droit de remontrances Désormais le *Conseil du roi* gouverne, administre, juge seul et sans partage. Il se compose de ceux que le roi veut bien y appeler. De son sein sortiront un jour les secrétaires d'État, ministres futurs.

Seuls, les Pays d'États conservent leurs *états provinciaux :* sorte de réduction des États généraux, ils surveillent l'administration, fixent et répartissent l'impôt; la plupart des autres provinces sont tenues par leurs gouverneurs et lieutenants généraux sous la dépendance directe du roi. La justice, simplifiée par l'institution des *présidiaux*[1] sous Henri II, devient peu à peu une prérogative exclusivement

[1] Tribunaux, qui dans certains cas, jugeaient en dernier ressort.

royale. La police devient également une attribution de l'autorité centrale, qui l'exerce par sa *maréchaussée*[1].

Financièrement, le royaume est divisé en *généralités*, dont le nombre s'élève de huit (sous Charles VIII) à dix-sept (sous Henri II). Les impôts, très lourds, pèsent exclusivement sur les roturiers. Comme ils ne suffisent pas à couvrir les dépenses, François Ier, et, après lui, Henri II cherchent à se procurer de l'argent en empruntant sur les biens de la Ville de Paris (*rentes sur l'Hôtel de Ville*) et en établissant, en 1539, la *loterie royale*.

Archer de la garde du roi. Arquebusier et reître en 1559, d'après les gravures du temps.

A gauche, l'archer de la garde du roi n'a, pour le moment que la hallebarde. Il porte sur sa casaque le chiffre du roi, au centre un arquebusier coiffé du casque appelé cabasset et armé d'une arquebuse courte; enfin à droite, un reître armé du pistolet. Comme on le voit, les armures disparaissent, tous ces hommes d'armes portent des pourpoints de buffle destinés à amortir les balles.

D'autres ordonnances de François Ier sont plus sages, notamment celle qui prescrit la tenue des registres de l'état civil dans les paroisses.

Les armées féodales ont fait place à l'*armée royale*. Maison du roi, gendarmerie, Écossais et Cent Suisses forment des troupes permanentes. Les aventuriers gascons, les reîtres[2] et les lansquenets[3] allemands les grossissent en temps de guerre. Des débris des légions provinciales de François Ier, Henri II forme les premiers régiments.

La *marine* du roi, composée de deux flottes, tient la Méditer-

1 Corps de gens à cheval, analogue à notre gendarmerie.
2 **Reître :** cavalier allemand.
3 **Lansquenet :** fantassin allemand.

ranée et l'Océan. De hardis explorateurs, *Ango*, *Cartier*, *Villegagnon*, jettent les fondements d'un empire colonial à l'imitation de celui des Espagnols et des Portugais.

152. La société. — La noblesse féodale devient une **noblesse de cour**. Les privilèges de la pairie sont purement honorifiques. Le **clergé**, mis entre les mains du roi par le Concordat de Bologne, lui fournit de précieux agents. La **bourgeoisie** s'élève; par son entrée dans la magistrature et dans l'Église, elle acquiert de nombreux titres de noblesse ; enrichie par le commerce, elle profite de la *vénalité des charges*, qui devient la règle. Le **peuple**, toujours pressuré par les collecteurs d'impôts, se révolte parfois. Le paysan aspire à la ville, où l'ouvrier est ou paraît plus fortuné. Il emploie le prix de son labeur à faire de son fils un « monsieur, lequel monsieur, dit Palissy, aura enfin honte de se trouver en la compagnie de son père et sera déplaisant qu'on dise qu'il est fils d'un laboureur ». Déjà on se plaint de la dépopulation des campagnes. La cour devient le modèle de la ville et du royaume tout entier. Les mœurs du moyen âge ont complètement disparu pour faire place à des mœurs plus douces, plus polies, imitées des mœurs italiennes, qu'ont fait connaître à la France les expéditions d'Italie.

153. Progrès économiques. - L'**agriculture** s'est relevée depuis les désastres de la guerre de Cent ans. Les efforts de Louis XII ont été couronnés de succès, et le paysan peut « manger son pain et vivre sur le sien en repos, sans être vexé, battu, pillé, tourmenté ni molesté sans propos ».

L'**industrie** fait de rapides progrès à l'école des Italiens, particulièrement les industries de luxe. Le développement des manufactures de soieries dans la région de la Loire inquiète le commerce vénitien.

Le **commerce** intérieur est assuré par la **sécurité** des chemins et facilité par la suppression de nombreux péages. Le commerce extérieur prospère aussi. La France, qui, dit un ambassadeur vénitien, « produit toutes les choses nécessaires à la subsistance de ses habitants, » envoie son surplus dans les États environnants et jusque dans les pays lointains.

Marseille, Bordeaux, Nantes, La Rochelle, Rouen, Dieppe, sont déjà des ports actifs.

Cette renaissance économique est prouvée par l'augmentation de la population. « Tout lieu, disait encore de la France, en 1561, un ambassadeur vénitien, y est habité autant qu'il peut l'être. »

RÉSUMÉ

151. Monarchie absolue. — Du règne de François Ier date la monarchie absolue. Gouvernement, administration, justice, police, finances, armée, le roi tend à tout concentrer entre ses mains Il y a des troupes permanentes grossies en temps de guerre par des mercenaires. Le roi a une marine qui tient l'Océan et la Méditerranée. Des colonies se fondent.

152. La société. — La noblesse féodale devient une noblesse de cour. Le Concordat de Bologne a mis le clergé sous la dépendance du roi La bourgeoisie s'élève. Le peuple souffre et se révolte parfois Les mœurs du moyen âge ont fait place à des mœurs plus polies et plus douces

153. Progrès économiques. — L'agriculture, l'industrie, le commerce ont pris un développement remarquable.

QUESTIONNAIRE

151. De quand date la monarchie absolue? — Comment les provinces étaient-elles administrées ? — De quoi se composait l'armée royale ? — 152 Les mœurs ne s'étaient-elles pas transformées ? — 153 L'agriculture s'est-elle relevée? — Qu'est-ce qui prouve cette renaissance economique ?

CHAPITRE LXXVIII

LA RENAISSANCE

154. Causes de la Renaissance. — François Ier, par la protection qu'il accorda aux littérateurs, aux savants, aux artistes, mérita le nom de *Père des lettres*. Son siècle fut le siècle de la **Renaissance**, caractérisée par le retour aux modèles anciens. Les découvertes maritimes, l'invention de l'imprimerie, la dispersion des savants grecs dans l'Occident, après la prise de Constantinople, en ouvrant à la pensée des horizons nouveaux et en mettant la science à la portée de

tous, contribuèrent puissamment à ce mouvement des esprits. Il eut son point de départ en Italie; de là il se propagea en France, en Allemagne, en Flandre, en Espagne et en Angleterre.

Léon X.

155. Lettres. — Le XVI[e] siècle porte le nom de **siècle de Léon X**. A la tête des princes italiens, ce pape, qui était de la famille des Médicis, se faisait un honneur d'encourager les lettres, les arts, les sciences, la philosophie. Dès le XIV[e] siècle on avait rassemblé à grands frais les manuscrits épars dans les couvents. Les littératures latine, grecque et même hébraïque furent étudiées avec passion. Ceux qui s'adonnaient à ces études étaient appelés humanistes, du mot *humanités*, par lequel, à l'imitation des Latins, on désignait l'étude des lettres.

Érasme, d'après le portrait de Hans Holbein, au Louvre.

Un des plus célèbres fut *Pic de la Mirandole*, qui, tout jeune, versé dans vingt-quatre langues, affichait la prétention de soutenir victorieusement la discussion, dans une sorte de tournoi littéraire et philosophique, avec les plus savants hommes de tous les pays sur toutes les choses connaissables. Le premier fut sans contredit le Hollandais *Érasme*.

Après Dante, Pétrarque, Boccace, l'Italie eut l'*Arioste* (1474-1533), avec son *Roland furieux; Machiavel* (1469-1530) qui,

dans son *Prince*, exposa les principes de la politique d'astuce sans scrupules que pratiquaient alors la plupart des cours d'Europe ; *Le Tasse* (1544-1559), le brillant auteur de la *Jérusalem délivree*.

Ronsard.

En France, les humanistes trouvèrent à la cour de nos rois une protection éclairée. François Ier fonda le *College de France*, où l'on enseignait le latin, le grec et l'hébreu. Sa sœur, *Marguerite de Navarre*, auteur elle-même de contes célèbres, donnait asile aux gens de lettres que leurs opinions rendaient suspects.

Clément Marot (1495-1544) représente, dans la premièr moitié du xvie siècle, l'esprit gaulois. Ses vers charment par leur facilité, leur esprit, leur grâce piquante.

Montaigne.

Rabelais (1483-1553) fut un des hommes les plus savants de cette époque. Il offre les contrastes les plus étranges. L'auteur de *Gargantua* et de *Pantagruel* est à la fois le plus grand des satiriques et un conteur exquis ; malheureusement, il tombe souvent dans une grossièreté révoltante, et là où il est mauvais il « passe bien loin au delà du pire ».

Un des premiers prosateurs de la Renaissance fut **Calvin** (1509-1564), qui, selon le mot de Bossuet, a aussi bien écrit qu'homme de son siècle.

Ronsard (1524-1585) fut le chef de la nouvelle école poétique, un poète délicat, gracieux, brillant, pathétique.

Le premier des prosateurs français du XVIe siècle fut **Michel Montaigne** (1533-1592), dont les *Essais* furent bientôt dans toutes les mains.

Copernic.

156. Sciences. — Les sciences firent, au XVIe siècle, des progrès décisifs. Un Lombard, *Jérôme Cardan* (1501-1576), esprit bizarre, mais pénétrant, hardi, original, émit plus d'une idée neuve et eut parfois des éclairs de génie en mathématiques, dans les sciences de la nature, en philosophie.

Le chanoine **Nicolas Copernic** (1473-1543), de Thorn, en Pologne, renouvela l'astronomie. Reprenant la théorie d'Aristarque de Samos sur la rotation de la terre et des autres planètes autour du soleil, il fixa des règles pour le calcul des tables astronomiques.

Vesale.

Paracelse (1473-1541), dans sa vie errante, qui le conduisit de Suisse en Autriche, introduisit en médecine l'emploi des préparations chimiques. Le Bruxellois *Vésale* créa l'anatomie humaine. *Michel Servet*, que Calvin fit brûler comme hérétique à Genève, entrevit la circulation du sang entre le cœur et les poumons

La médecine et la chirurgie françaises furent représentées par deux hommes supérieurs, *Jean Fernel* et *Ambroise Paré*[1]. L'œuvre écrite de ce dernier est une véritable encyclopédie.

157. Arts : architecture, sculpture et peinture. — L'essor des arts ne fut pas moins remarquable. Trois noms dominent cette époque en Italie : Michel-Ange, Raphael et Léonard de Vinci.

La dispute du saint Sacrement, fragment du tableau de Raphael.
Ce tableau représente une réunion idéale des Pères et des Docteurs qui ont pris part aux controverses théologiques sur l'Eucharistie.

Michel-Ange Buonarotti (1474-1564), à la fois architecte, sculpteur et peintre, éleva la coupole de l'église *Saint-Pierre de Rome*, dont Bramante avait commencé la construction, tailla dans le marbre la *statue de Moïse* et peignit les *fresques de la chapelle Sixtine* au Vatican. Il fut poète aussi, témoin les vers qu'il écrivit pour les figures couchées du tombeau des Médicis : « Il m'est doux de dormir, plus doux d'être de marbre, tant que durent la misère et la honte : ne m'éveille donc pas, de grâce, parle bas ! »

Entre le sombre et grand chef de l'école florentine et le doux chef de l'école romaine, le contraste est frappant.

[1] Ambroise Paré inventa la ligature des artères dans les opérations chirurgicales. Jusque-là on cautérisait au fer rouge.

« O heureuse, ô bienheureuse âme ! » dit un artiste italien de **Raphaël Sanzio** (1483-1520), d'Urbin. Élève du **Pérugin** surpassa bientôt son maître, et, quoique mort tout jeune, laissa beaucoup de tableaux qui sont des chefs-d'œuvre : *Saint Michel terrassant le Démon*, la *Sainte Famille*, la *Transfiguration*, l'*École d'Athènes*, la *Dispute du saint Sacrement*.

ard de Vinci.

Léonard de Vinci (1452-1519), chef de l'école lombarde, fit, par son universalité, l'admiration, non seulement de ses concitoyens, mais de François I[er], qui l'attira à sa cour. Il était peintre, sculpteur, architecte, ingénieur, philosophe Il fut un des promoteurs de la méthode expérimentale, qu allait créer la science de la nature.

Citons encore, parmi les peintres de la Renaissance italienne, le *Corrège*, le *Titien*, le *Tintoret*, *Paul Veronèse*, *Jules Romain*, le *Parmesan*, l'*Albane ;* parmi les sculpteurs, *Benvenuto Cellini*.

Albert Dürer.

Nos rois attirèrent en France d'illustres artistes italiens : *Giocondo*, « deviseur de bâtiments », Léonard de Vinci, le *Rosso*, le *Primatice*, *André del Sarto*. Nos architectes, nos sculpteurs, *Pierre Lescot*, *Philibert Delorme*, *Jean Goujon*, *Germain Pilon*,

rivalisèrent avec les étrangers. Nos peintres commencèrent à imiter davantage la nature. Nous citerons, parmi eux, la dynastie des *Clouet* et *Jean Cousin*, qui fut aussi peintre verrier. L'art du vitrail avait fait chez nous de tels progrès, que des verriers français furent appelés au Vatican pour y travailler sous les ordres de Raphael. *Bernard Palissy* découvrit le secret de l'émail et laissa des chefs-d'œuvre de céramique.

Le XVI[e] siècle fut également, en Allemagne, un siècle de renaissance intellectuelle et artistique, mais autrement qu'en Italie. On y vit éclore un art original et national, naïf et pittoresque. Deux noms caractérisent cette époque, celui des deux **Holbein**, Holbein le Vieux (1460-1524) et Holbein le Jeune (1497-1543), à Augsbourg, et celui d'**Albert Dürer**, à Nuremberg. Durer, peintre et graveur, comme tous les peintres allemands du XV[e] et de la première moitié du XVI[e] siècle, recommandait l'étude attentive de la nature : « L'art est véritablement caché dans la nature, disait-il. Celui qui peut l'en tirer le possédera. »

En Flandre, après *Quentin Metzys* et les *Van Eyck*, une école nouvelle prépare les voies à Rubens, le plus célèbre des peintres flamands.

158. Musique. — Des efforts et des tâtonnements du moyen âge était sortie une musique savante. L'école française et l'école belge furent les éducatrices du reste de l'Europe. *Roland de Lassus* compta de nombreux disciples jusqu'à Venise, à Rome et à Munich. Mais la musique religieuse était encore à naître, le plain-chant abandonné pour des compositions trop souvent sans noblesse et sans dignité. Luther vit le parti qu'on pouvait tirer de la musique pour remuer les âmes. Il réunit d'anciens chants religieux, en composa d'autres, et donna le *Choral-Buch* (*livre de chœurs*), dont les airs puissants et majestueux dans leur simplicité étaient accessibles au peuple.

L'Eglise catholique comprit la nécessité d'une réforme de la musique. **Palestrina** eut la gloire de créer le nouvel art musical, qui rendit aux cérémonies la noblesse et la simplicité que leur enlevait un art trop profane. La *Messe du Pape*

Marcel fut un chef-d'œuvre et fit oublier le projet de revenir exclusivement aux mélodies du plain-chant grégorien.

RÉSUMÉ

154. Causes de la Renaissance. — Les découvertes maritimes, l'invention de l'imprimerie, la dispersion des savants grecs dans l'Occident furent les causes du mouvement de la Renaissance, qui eut son point de depart en Italie.

155. Lettres. — Parmi les écrivains, il faut citer, en Italie : l'Arioste, Machiavel, le Tasse ; en France : Clément Marot, Rabelais, Calvin, Ronsard, Montaigne.

156. Sciences. — Les sciences firent des progrès décisifs avec Copernic, Paracelse, Vesale, Servet, Fernel, Ambroise Paré.

157. Arts : architecture, sculpture et peinture. — Dans les arts, trois noms dominent en Italie : Michel-Ange, Raphaël, Leonard de Vinci. Citons encore le Corrège, le Titien, le Tintoret, Véronèse, Romain En France, ce sont : Pierre Lescot, Philibert Delorme, Jean Goujon, Germain Pilon, les Clouet, Jean Cousin ; en Allemagne : les Holbein, Albert Durer ; en Flandre : Van Eyck.

158. Musique. — Luther avait compris le parti qu'on pouvait tirer de la musique pour remuer les âmes. Chez les catholiques Palestrina rendit à la musique religieuse la noblesse et la simplicité qu'elle reclamait.

QUESTIONNAIRE

154 Quel nom merita François Ier ? — Quelles furent les causes de la Renaissance ? — 155 Qui était Pic de la Mirandole ? — Quels sont les grands écrivains français de la Renaissance ? — 156 Que fit Copernic ? — 157 Quels noms dominent l'histoire de l'art en Italie au temps de la Renaissance ? — Quels artistes italiens nos rois attirerent-ils ? — 158 Quel fut le rôle de Luther en musique ? — Qui réforma la musique religieuse ?

CHAPITRE LXXIX

LA RÉFORME

159. Martin Luther. — Depuis plusieurs siècles on désirait la réformation de la discipline ecclésiastique. *Saint Bernard* l'avait réclamée en vain. Le *cardinal Julien* avait prédit que, si on ne l'opérait promptement, à l'hérésie des Hussites en succéderait une autre plus dangereuse. Le concile de Constance ne répondit pas sur ce point aux espérances

qu'il avait fait concevoir. Le concile de Bâle ne réussit pas mieux. Les efforts du cardinal *Nicolas de Cues* eurent un certain succès dans les couvents; mais ce ne furent que des efforts isolés. Le mécontentement des peuples croissait toujours. La question religieuse se compliquait en Allemagne d'une question sociale. « Entre les pauvres et les riches, écrivait un chroniqueur au xve siècle, il y a une vieille haine, les pauvres haïssant tous ceux qui ont quelque chose. »

Une révolution était imminente. Elle avait été annoncée par des insurrections vite réprimées et d'une manière sanglante pour la plupart, comme celles des *Begards*, des *Lollards*, des *Flagellants ;* par les prophéties de *Joachim de Flore*, l'apôtre de l'Évangile Éternel; par les prédications des *Vaudois*, des *Hussites.* Elle attendait un chef. Ce chef fut **Martin Luther**, né à Eisleben (Saxe), en 1483, moine au couvent des Augustins et professeur de théologie à l'Université de *Wittemberg* (Saxe prussienne). Des années de scrupules dévorants, pendant lesquelles il chercha en vain la paix de l'âme, le conduisirent à la doctrine de la *justification par la foi.* La publication des indulgences, en l'an 1517 [1], amena la crise décisive. Luther s'attaqua d'abord à l'abus que plusieurs faisaient des indulgences, puis, la dispute s'envenimant, aux indulgences mêmes et à quelques-uns des dogmes fondamentaux de l'Église. Condamné par le pape (1520), il ne garda plus de mesure, rejeta son autorité, celle de l'Eglise, et fit de l'Écriture, qu'il ne souffrait pas d'ailleurs qu'on interprétât autrement que lui, la seule règle de la foi.

160. La Réforme en Allemagne. — Mis au ban de l'Empire, mais protégé par l'électeur de Saxe, *Frédéric le Sage*, Luther inonda l'Allemagne de ses écrits. Son éloquence, la haine de Rome, l'appât de la nouveauté et de la liberté, le désir et l'espoir de réformer enfin l'Eglise, lui firent de nombreux partisans. Beaucoup de villes impériales et de princes séculiers, pour s'emparer des biens ecclésiastiques,

[1] Voir *Histoire de France*, Cours complémentaire, p. 332.

embrassèrent le nouvel évangile. Bientôt l'Allemagne entière fut en feu. Partout : en Souabe, en Thuringe, sur le Rhin, dans le Tyrol, la Carinthie, la Styrie, les paysans se soulevèrent au nom de la liberté évangélique et de l'égalité naturelle. L'Allemagne se couvrit de ruines : couvents, châteaux, bibliothèques, tout fut saccagé. En 1525, l'insurrection fut noyée dans le sang. La même année, le grand-maître de l'ordre Teutonique, *Albert de Brandebourg*, sécularisa [1] le premier ses Etats.

Diète d Augsbourg.

A la *diète de Spire* (1529), Charles-Quint interdit toute ouveauté en matière de religion. Les partisans de Luther rotestèrent contre cette défense et furent pour cette raison ppelés **protestants**. Les nouvelles doctrines furent exposées, us le nom de *Confession d'Augsbourg*, à la diète d'Augsbourg, r Mélanchthon, le plus modéré des disciples de Luther, 530), et les princes protestants formèrent la *ligue de Smalalde* (1530) pour les défendre.

[1] **Sécularisa ses États :** en fit des Etats purement séculiers, c'est-à-dire ïques.

L'Allemagne était toujours déchirée. Les *Anabaptistes* (ou rebaptiseurs), qui formaient comme l'avant-garde du parti protestant, déjà écrasés en 1525, s'étaient retirés en Westphalie. Un garçon tailleur, nommé *Jean de Leyde*, qui se prétendait prophète, se fit proclamer roi à Munster, qu'il défendit avec intrépidité pendant une année entière. Ce fanatique sanguinaire fut enfin pris et supplicié (1536); mais l'agitation continua sur d'autres points, jusqu'au moment où Charles-Quint, libre du côté de la France (1544), résolut de rétablir la paix à tout prix, par les armes s'il le fallait. Luther mourut l'année même (1546) où éclata la guerre entre l'empereur et les princes protestants. Après des alternatives de victoires et de défaites, l'empereur fut enfin forcé d'accorder aux protestants, par la *paix d'Augsbourg* (1555), la liberté religieuse et certaines garanties. Seulement la clause du *réservat ecclésiastique* stipula que les princes ecclésiastiques qui se feraient protestants renonceraient à leurs domaines. Ce fut une des causes de la guerre de Trente ans.

161. La Réforme en Scandinavie. — La Réforme fut introduite, dès les premières années, en **Scandinavie**, où elle vint compliquer encore les luttes suscitées par l'union de Kalmar. La cruauté du Danois *Christian II*, qui avait pour maxime qu'on « ne fait rien de bon avec la douceur et que les moyens les plus sûrs sont ceux qui ébranlent le corps », avait eu pour résultat de lui enlever sa triple couronne. Le fils d'une de ses victimes, **Gustave Vasa**, réfugié parmi les mineurs de la Dalécarlie, leva des troupes, chassa l'étranger, et, en 1523, fut proclamé roi. A Copenhague même, une révolte chassa Christian, qui finit par être enfermé pour le reste de ses jours. *Christian II* favorisa les premiers prédicateurs luthériens. Son successeur continua à les protéger. Les monastères disparurent peu à peu, les évêques furent emprisonnés, la peine de mort fut édictée contre tout prêtre qui pénétrerait dans le royaume, et les catholiques perdirent leurs droits politiques. **La Norwège et l'Islande suivirent le Danemark.**

En Suède, Gustave Vasa, après avoir affranchi son pays du

joug des Danois, embrassa le luthéranisme, en 1528, et sa politique rusée parvint en peu d'années à établir la nouvelle religion, malgré la résistance de la Dalécarlie. Gustave Vasa fut à certains égards un grand roi. Il prépara la grandeur de la Suède au XVII^e siècle. « C'était, dit un diplomate du temps, un prince d'une peine et labeur incrédible. » En 1604, Charles IX proscrivit définitivement la religion catholique que ses deux prédécesseurs avaient tenté de rétablir.

162. La Réforme en Suisse. – Les **Suisses** s'étaient révélés dans leurs luttes contre les Habsbourg et surtout contre le Téméraire. L'Europe presque entière achetait leur concours dans les guerres, et ils avaient reçu le surnom de « Dompteurs des rois ». A l'intérieur les mœurs simples de jadis disparaissaient en bien des points. Comme partout, une rivalité avait éclaté entre les riches et les pauvres. Comme partout également, l'ajournement de la réforme de l'Église eut pour conséquence une révolution religieuse. L'auteur de la révolution religieuse parmi les **Suisses** fut **Ulrich Zwingle,** curé de Zurich. Il s'éleva tout d'abord contre les indulgences, et, soutenu par les magistrats, établit le culte évangélique, d'une simplicité et d'une nudité extrêmes (1525). La Réforme s'étendit à une grande partie du pays, soit par la persuasion, soit par la force, et, partout où elle prévalut, le catholicisme fut proscrit sous les peines les plus rigoureuses. Des *treize cantons,* sept demeurèrent catholiques, entre autres les plus anciens, ceux qui sont situés autour du lac des Quatre-Cantons. La guerre éclata entre catholiques et protestants. En 1531, Zwingle fut tué à *Cappel.* Un traité de paix proclama la parité des deux confessions

163. Calvin. — **Genève** s'était fait admettre, en 1530, dans la Confédération suisse. Elle s'organisa bientôt selon la nouvelle foi, sous la direction de Calvin. **Jean Calvin,** de Noyon, se crut appelé, lui aussi, à rétablir la foi dans sa pureté primitive. Réfugié à Bâle, il y publia, en 1535, son *Institution chrétienne.* Son ami Guillaume Farel le décida à se fixer comme prédicateur des nouvelles doctrines à Genève. Chassé de la ville, puis rappelé, il y établit un consistoire

chargé de la surveillance des mœurs. Gouvernant en dictateur, il fit condamner au feu ceux qui ne partageaient pas ses idées, comme l'Espagnol *Michel Servet*. Il poussa les principes de Luther jusqu'à leurs conséquences les plus extrêmes [1].

164. La Réforme dans les Pays-Bas. — Le calvinisme se répandit bientôt dans les **Pays-Bas,** malgré les efforts de Charles-Quint et de Philippe II. Dans les seules provinces du Brabant et de la Flandre, les calvinistes pillèrent et profanèrent quatre cents églises. En même temps Philippe II, au lieu de ménager, comme l'avait fait son père, l'esprit d'indépendance des communes flamandes, excitait l'indignation de tous les bons citoyens par la destruction de leurs vieilles libertés et par l'introduction des troupes espagnoles. Le pays entier se souleva.

Guillaume le Taciturne

A peine la révolte avait-elle éclaté, que *Marguerite de Parme*, sœur du roi d'Espagne, gouvernante des Pays-Bas, dut faire place au *duc d'Albe*. Arrivé d'Italie avec une armée formidable, le *duc d'Albe* institua le *conseil des troubles*, appelé par les Belges *conseil de sang*, qui accrut le mécontentement général. Philippe s'était promis de « châtier la révolte de façon à faire tinter pendant plusieurs siècles les oreilles de la chrétienté ». Ceux que l'on suspectait d'indulgence à l'égard des hérétiques furent mis à mort comme ceux qui étaient convaincus d'hérésie. Le *comte de Horn* et le *comte d'Egmont*, l'idole du peuple et l'un des plus loyaux serviteurs du roi, furent les premières victimes. Mais *Guillaume le Taciturne, duc d'Orange*, avait réussi à s'échapper. « Rien n'est fait, dit Granvelle, puisqu'on a laissé échapper le Taciturne. » Il se mit à la tête de l'insurrection. Les révoltés

1. Voir *Histoire de France*, Cours complémentaire, p. 335.

s'honorèrent du nom de **gueux**, dont leurs ennemis avaient voulu les flétrir, et les grands seigneurs du parti pendirent à leur cou des écuelles de bois, pour marquer qu'ils s'associaient au petit peuple. Les gueux de mer et les gueux des bois tinrent plus d'une fois en échec les armées espagnoles. Les provinces *belges*, catholiques pour la plupart, se laissèrent enfin soumettre. Les provinces *bataves*, qui étaient protestantes, s'unirent à Utrecht (1579) et proclamèrent Guillaume *stathouder* de la *république des Provinces-Unies*. Guillaume ayant été assassiné, son fils, *Maurice de Nassau*, lui succéda. Il força, en 1609, le successeur de Philippe II à reconnaître l'indépendance de son pays. La paix de Westphalie la sanctionna définitivement, en 1648 La Hollande ne fit, dès lors, que prospérer. Son commerce lutta avantageusement avec celui de l'Espagne et du Portugal, auxquels elle arracha une partie de leur empire colonial.

165. La Réforme en Écosse. — En **Écosse**, le calvinisme fut principalement prêché par *John Knox*, aussi dur, aussi inflexible et encore plus énergique que son maître Calvin. Les nobles, et entre autres le comte de Murray, fils de Jacques V, embrassèrent la nouvelle religion, malgré les efforts de Marie de Guise, régente pour sa fille Marie Stuart. Ils finirent par déposer la régente et faire alliance avec Élisabeth d'Angleterre (1560), rompant ainsi l'antique alliance de l'Écosse avec la France. Le parlement abolit la juridiction du pape, supprima l'épiscopat et interdit, sous peine de confiscation ou de bannissement, l'exercice du culte catholique.

166. La Réforme en Angleterre. En **Angleterre,** la Réforme eut un autre caractère. Henri VII avait légué à son fils un royaume florissant et une autorité absolue. **Henri VIII** mérita tout d'abord, par son zèle contre Luther, le titre de *défenseur de la foi*. Mais, en 1527, fatigué de sa femme *Catherine d'Aragon*, tante de Charles-Quint, il voulut divorcer et épouser une suivante de la reine, *Anne de Boleyn*. Malgré le Saint-Siège, il fit prononcer le divorce et se déclara chef suprême de l'Église anglicane (1534). Le chancelier *Thomas Morus* et l'évêque *Fisher* eurent la tête

tranchée pour avoir refusé de prêter le serment de suprématie. D'un autre côté, les luthériens étaient condamnés au feu. Soixante-douze mille personnes furent mises à mort pour cause de religion. Henri avait rompu avec Rome ; mais il entendait maintenir les autres vérités catholiques. « L'univers a vu que son dessein n'était que de se venger de cette puissance pontificale qui le condamnait, et que sa haine fut la règle de sa foi [1]. »

Dissolu autant que cruel, Henri VIII épousa l'une après l'autre plusieurs femmes, dont il se débarrassa successivement, soit par le divorce, soit par l'échafaud. De Catherine d'Aragon il avait une fille, *Marie Tudor*. Anne de Boleyn lui en laissa une autre, *Élisabeth* ; Jeanne Seymour, un fils, qui fut *Édouard VI*. Henri mourut en 1547. **Édouard VI** lui succéda. Son oncle *Somerset* et *Cranmer*, archevêque de Cantorbéry, favorisèrent la réforme zwinglienne, qui s'étendit à la plus grande partie du royaume. Le *Common-prayer book* renferma la liturgie en langue anglaise. Par sa liturgie et par son organisation épiscopale, l'*anglicanisme* garda beaucoup de ressemblance avec le catholicisme. Aussi un grand nombre d'anglicans revendiquent-ils le titre de catholiques, tout en rejetant la suprématie de l'Église romaine.

Henri VIII.

Marie Tudor succéda à son frère en 1553, après le règne si court de l'infortunée *Jeanne Gray*, arrière-petite-fille de Henri VII, portée au trône par les intrigues de son beau-

[1] BOSSUET, *Histoire des Variations*, liv. VII, 49.

père, le rival victorieux de Somerset. Elle rétablit le catholicisme par le fer et le feu; Jeanne Gray fut sa première victime. En 1554, Marie épousa *Philippe II* d'Espagne. Elle conservait, il est vrai, la plénitude de son autorité; mais cette alliance entraîna l'Angleterre dans une guerre malheureuse contre la France. En même temps, elle ne sut pas conserver son influence en Écosse; la jeune reine de ce pays, Marie Stuart, épousa le fils de Henri II de France. Cette politique, jointe à ses cruautés, rendit Marie odieuse à ses sujets.

En 1558, sa sœur **Élisabeth** lui succéda. Elle avait dissimulé sa religion du vivant de Marie. Elle rétablit l'Église organisée par Édouard VI et persécuta les catholiques. La tentative de Philippe II, qui lança l'*Armada* pour s'emparer de l'Angleterre (1588), redoubla la persécution. Le jésuite *Edmond Campian* périt entre autres victimes, en 1581.

167. Les rois de France et la Réforme. — L'esprit de nouveauté en matière religieuse avait commencé à souffler en **France** avant que Luther n'eût paru en Allemagne. Un vieux maître ès arts de l'Université de Paris, *Lefevre d'Étaples*, prépara, dès 1508, le *renouvellement du monde*, selon son expression. Ses audaces furent d'abord couvertes par la protection de *Marguerite d'Angoulême*, sœur du roi. A cette époque, d'ailleurs, Réforme et Renaissance ne se distinguaient pas encore. La hardiesse des humanistes s'exerçait en matière de religion comme en matière de science. Bientôt elles allaient se séparer. Les doctrines de Calvin firent de nombreux prosélytes, et François Ier, averti du danger, commença à sévir dès son retour de la captivité de Madrid. Les hérétiques ayant, en plusieurs lieux, profané les saintes images et affiché aux portes des couvents, des églises et même du Louvre, des placards injurieux pour le catholicisme, des bûchers s'élevèrent à Paris et en province (1527-1534). En 1545, une effroyable exécution jeta la terreur dans le Midi de la France. Il y avait, dans le nord de la Provence, quelques communautés de *Vaudois*. Elles avaient adopté en partie les doctrines de Calvin. Un arrêt du *Parlement d'Aix* ordonna,

en 1540, leur extermination. L'évêque de Carpentras, *Sadolet*, intercéda pour eux : « Ce n'est pas, écrivait-il, la terreur ou le supplice, c'est la vérité, c'est surtout la douceur qui leur fera reconnaître leurs erreurs. » Tout fut inutile. L'arrêt fut signé par le roi, en 1545, et exécuté avec la dernière rigueur par le cruel d'Oppède[1].

Henri II continua la répression avec plus de suite et sans plus de succès. Malgré les édits, le calvinisme se fortifiait de jour en jour. L'Église réformée de Paris fut fondée. Des grands seigneurs, *Condé*, *Coligny*, embrassèrent la Réforme, devenue un parti politique. La guerre civile allait éclater.

168. L'Église et la Réforme. — Non contente de condamner les doctrines protestantes et de leur opposer la doctrine catholique, formulée avec une clarté et une précision toutes nouvelles, l'Église se réforma enfin et, régénérée par cette réforme trop longtemps attendue, finit par arrêter le progrès de l'hérésie. Ce fut l'œuvre des grands papes du XVIe siècle et surtout du **concile de Trente** (1545-1563). Les guerres d'Allemagne, la mort de plusieurs papes l'avaient suspendu à plusieurs reprises. Quand il eut enfin terminé ses travaux, ses décrets dogmatiques furent réunis dans une *profession de foi*, et le *catéchisme romain* fut publié pour l'instruction des pasteurs.

Pie V.

De grands efforts furent faits pour la régénération du clergé. Des ordres nouveaux se fondèrent, d'autres se réformèrent. *Sainte Thérèse d'Avila* († 1582) réforma les *Carmélites*. De l'ordre des Franciscains sortit une branche

[1] On a déjà vu et on verra encore (p. 546) que les catholiques furent loin d'avoir le monopole de la cruauté : les protestants se montrèrent au moins aussi barbares, ce qu'il faut attribuer autant à la rudesse des mœurs de ce temps qu'à la violence des passions religieuses.

nouvelle, celle des *Capucins*. Le plus important parmi les ordres nouveaux fut la *Compagnie de Jésus*, fondée par l'Espagnol **Inigo de Loyola** (1491-1556). Elle se répandit bientôt dans le monde entier, et produisit des hommes supérieurs, devant lesquels le protestantisme recula plus d'une fois. *Canisius* est un des plus connus pour son catéchisme. *Saint François Xavier* fut l'apôtre des Indes. Il convertit des milliers de païens, poussa jusqu'au Japon et mourut au moment où il allait pénétrer en Chine. La Chine elle-même fut de bonne heure évangélisée par les Jésuites. Ce n'est qu'à la mort de l'empereur *Khangi* (en 1722) que la religion chrétienne commença à y être proscrite. Dans l'Amérique du Sud, les Jésuites, installés au Paraguay par Philippe III d'Espagne, fondèrent un État florissant, qui fut malheureusement détruit au XVIII^e siècle, lorsque la persécution dirigée par les cours d'Europe contre la Compagnie de Jésus priva les Indiens de leurs éducateurs.

Saint Ignace de Loyola.

Les papes, de leur côté, travaillèrent avec zèle à corriger les abus et à ranimer dans l'Église la foi et la piété. *Paul IV*, *Pie IV* et surtout *saint Pie V* y contribuèrent puissamment par leurs exemples autant que par leurs efforts. C'est à Pie V (1566-1572) que fut due, en partie, la *victoire de Lépante*, remportée, en 1571, par *don Juan d'Autriche*, fils de Charles-Quint, sur la flotte ottomane. *Grégoire XIII* réforma le calendrier. *Sixte-Quint* (1585-1590) réprima le brigandage dans les États pontificaux, créa les Congrégations pour l'expédition des affaires et embellit Rome. Il rétablit un aqueduc, releva

des obélisques, fit achever la coupole de Saint-Pierre sur les plans de Michel-Ange.

RÉSUMÉ

159. Martin Luther. — Depuis plusieurs siècles, on reconnaissait la nécessité d'une réforme dans l'Église. Mais, comme elle ne se faisait pas, une révolution était imminente. Elle attendait un chef : ce fut Martin Luther, moine augustin. En 1517, il se mit à prêcher une religion nouvelle.

160. La Réforme en Allemagne. — Luther inonda l'Allemagne de ses écrits et la souleva tout entière Une terrible guerre des pay sans la couvrit de ruines. Les nouvelles doctrines furent exposées sous le nom de Confession d'Augsbourg à la diète d'Augsbourg (1530) Charles-Quint résolut de rétablir la paix, même par les armes Après des alternatives de victoires et de défaites, il fut forcé d'accorder aux protestants, par la paix d'Augsbourg (1555), la liberté religieuse et certaines garanties. Mais il était stipulé par le Reservat ecclésiastique que les princes catholiques qui se feraient protestants renonceraient à leurs domaines.

161. La Réforme en Scandinavie. — La Réforme fut introduite dès les premières années en Scandinavie et vint compliquer les luttes politiques. La cruauté du Danois Christian II lui enleva sa triple couronne. Gustave Vasa, proclamé roi en Suède, y imposa rapidement le luthéranisme; mais il prépara la grandeur de son pays au XVIIe siècle

162. La Réforme en Suisse. — L'auteur de la révolution religieuse en Suisse fut Ulrich Zwingle, curé de Zurich Sept cantons seulement demeurèrent catholiques.

163. Calvin. — Genève, admise en 1530 dans la Confédération suisse, s'organisa bientôt selon la nouvelle foi sous la direction de Jean Calvin, de Noyon, qui poussa les principes de Luther jusqu'à leurs dernières conséquences et, gouvernant en dictateur, condamna au feu ceux qui ne partageaient pas ses doctrines.

164. La Réforme dans les Pays-Bas. — Le calvinisme se répandit bientôt dans les Pays-Bas, malgré les efforts de Charles-Quint et de Philippe II. En même temps, la conduite de Philippe II, qui détruisait les vieilles libertés, souleva le pays tout entier, dont l'Espagne dut, au bout de quelques années, reconnaître l'indépendance (1609). Guillaume d'Orange avait été proclamé stathouder des Provinces-Unies (1579).

165. La Réforme en Écosse. — En Écosse le calvinisme fut principalement prêché par John Knox. La régente Marie de Guise, mère de Marie Stuart, fut déposée et les protestants firent alliance avec Élisabeth d'Angleterre (1560).

166. La Réforme en Angleterre. — Henri VIII, à qui son zèle contre Luther avait tout d'abord mérité le titre de défenseur de la foi, précipita son peuple dans le schisme (1534) pour satisfaire ses passions. Sous Édouard VI la réforme zwinglienne s'étendit à la plus grande partie du royaume. Marie Tudor rétablit le catholicisme, mais Élisabeth détruisit son œuvre et persécuta les catholiques.

167. Les rois de France et la Réforme. — Malgré les édits et les rigueurs de François Ier et de Henri II, le calvinisme se fortifia de jour en jour et devint un parti politique.

168. L'Église et la Réforme. — L'Église se réforma enfin et finit par arrêter les progrès de l'hérésie. Ce fut l'œuvre des grands papes du XVIe siècle, et surtout du concile de Trente (1545-1563). Des ordres nouveaux furent fondés (la Compagnie de Jésus par saint Ignace de Loyola), d'autres furent réformés (les Carmélites par sainte Thérèse d'Avila). Saint Pie V contribua puissamment, par son exemple et ses efforts, à corriger les abus et à ranimer dans l'Église la foi et la piété.

QUESTIONNAIRE

159. Une réforme n'était-elle pas nécessaire dans l'Église ? — Qui avait annoncé l'imminence d'une révolution ? — Quel en fut le chef ? — 160. Qu'excitèrent les prédications de Luther ? — Charles-Quint combattit-il l'hérésie ? — Qu'étaient-ce que les anabaptistes ? — 161. Quand la Réforme fut-elle introduite en Scandinavie ?

162. Quel fut l'auteur de la Réforme suisse ? — 163. Qu'était-ce que Calvin ? Comment agit-il à Genève ? — 164. Quelles furent les causes du soulèvement des Pays-Bas ? Comment se termina-t-il ? — 165. Qui prêcha le calvinisme en Écosse ? — 166. Henri VIII favorisa-t-il le protestantisme ? — Qui lui succéda ? — Quelle religion Élisabeth favorisa-t-elle ? — 167. Quand la Réforme était-elle née en France ? — Quelle fut l'attitude des rois de France vis-à-vis de la Réforme ?

168. Que fit l'Église pour combattre la Réforme ? — Quels grands hommes produisit la Compagnie de Jésus ? — Quelle victoire fut due à saint Pie V ? — Que fit Sixte-Quint ?

PROGRÈS DE LA ROYAUTÉ EN FRANCE

Louis XI et Charles le Téméraire. — Charles VIII et Anne de Beaujeu

Louis XI. — Reconstitution du Pouvoir royal (1461-1483)	**Lutte contre la féodalité apanagée.**	**Fautes de Louis XI.** — Interdiction du droit de chasse — Rachat des villes de la Somme.
	Ligue du bien public.	**Ligue du bien public.** — Bataille indécise de *Montlhéry* — Traites de *Conflans* et de *Saint-Maur.* — Entrevue et traité de *Péronne.* — Louis XI a *Liège* (1468). — Mort du frère du roi. — Siège de *Beauvais* (Jeanne Hachette)
	Lutte contre la maison de Bourgogne.	**Louis XI et Edouard IV.** — Traité de *Picquigny.* **Charles le Téméraire.** — Defaites de Charles le Téméraire en Suisse, *Granson; Morat.* — Resistance de la Lorraine — Mort de Charles le Temeraire au siege de *Nancy* (1477) **Succession de Bourgogne.** — Occupation de la Bourgogne et de la Picardie — Mariage de Marie de Bourgogne avec Maximilien d'Autriche. **Faits.** — Defaite de *Guinegate* (1479). — *Traite d'Arras* (1482). — Mort du roi (1483).
	Administration : Agrandissement du domaine royal.	**Acquisitions territoriales.** — Reunion de l'Anjou, du Maine et de la Provence (1481), Roussillon et Cerdagne ; Bourgogne ; Artois ; Franche-Comté. **Institutions.** — Parlements de Grenoble, de Bordeaux et de Dijon. — Imprimerie — Creation des postes. — Projet d'unification des poids et mesures.
Charles VIII	**Régence d'Anne de Beaujeu (1483-1492).** *La Guerre folle.*	**Réaction contre le gouvernement de Louis XI.** — Etats generaux de Tours (1484). — Défaite de François II de Bretagne à *Nantes.* — Victoire de *Saint-Aubin-du-Cormier* — Traite de *Sablé* (1488)

GUERRES D'ITALIE

Origine et but.	**Origine.** — Droits, par héritage, de Charles VIII et de Louis XII sur le *Milanais* et *Naples.* **But.** — Maintien de l'equilibre europeen par la lutte contre la maison d'Autriche.

Charles VIII (1483-1498).	**Conquête et perte du royaume de Naples.** — Prise de Florence et Rome. — Victoire de *San-Germano.* — Occupation de Naples. Retour de Charles VIII. — Victoire de *Fornoue* (1495). — Perte de Naples — Mort de Charles VIII (1498).
Louis XII (1498-1515). Conquête du Milanais et de Naples.	**Conquête du Milanais.** — Captivité de Ludovic le More à Loches **Conquête de Naples.** — Traité secret avec Ferdinand le Catholique — Conquête de Naples — Désunion entre Louis XII et le roi d'Aragon **Perte de Naples.** — Défaites de *Seminara*, de *Cérignoles* (1503) et du *Garigliano* (1504) — Élection de Jules II — *Traité de Blois* (1504).
	États généraux de Tours (1506).
Ligue de Cambrai.	**Deuxième descente en Italie.** — *Ligue de Cambrai contre Venise* (1508) — Victoire d'*Agnadel* (1509)
Sainte Ligue.	**Sainte Ligue.** — Victoire de Gaston de Foix à *Ravenne* (1512). — Défaite de *Novare* (1513) — Perte du Milanais — Défaite de *Guinegate*
	Administration de Louis XII. — Diminution des impôts. — Économie personnelle. — Réforme de la justice et de l'armée — Encouragement donné aux lettres et aux arts.

GUERRES D'ITALIE (*suite*)

Rivalité de François Ier et de Charles-Quint

Préludes de la guerre (1515-1520).	**Préludes de la grande guerre.** — Bataille de *Marignan* (1515) — Prise du Milanais. — *Paix perpétuelle* avec les Suisses. — *Concordat* avec le pape (1516). **Origine de la rivalité.** — Mort de Maximilien d'Autriche. — Prétentions de François Ier. — Élection de Charles-Quint (1519)
1re Période (1520-1526).	**En Navarre et dans les Pays-Bas.** — Défense de *Mézières* (1521) **En Italie.** — Bataille de *la Bicoque* — Trahison de connétable de Bourbon. — Défaite de Bonnivet à *Biagrasso* (Bayard) — Siège de Marseille — *Défaite de Pavie* (1525) — Captivité du roi. — *Traité de Madrid* (1526)
2e Période (1526-1529	**Cause** : Inexécution du traité de Madrid. **Faits** : Mort de Bourbon au siège de *Rome* — *Traité de Cambrai* ou Paix des Dames (1529).
3e Période (1535-1538).	**Armistice.** — Alliance avec les protestants d'Allemagne et les Turcs. **Reprise des hostilités.** — *Causes* : Assassinat d'un agent de François Ier à Milan. — *Invasion et défense de la Provence* — *Trêve de Nice* (1538)

4e Période (1542-1546). — **Causes :** Refus par Charles-Quint de rendre le Milanais. — Assassinat de deux envoyés français.
Faits : Bombardement de *Nice* — Alliance de Charles Quint avec Henri VIII. — Victoire de *Cérisoles*. — *Traités de Crespy et d'Ardres*

Administration. — **Administration** — Encouragements aux lettres et aux arts — Réorganisation de l'armée (gendarmerie) — Création d'une marine (Havre). — Canada *Jacques Cartier* — Premières rentes perpétuelles.

Alliances étrangères. — **Apogée de la puissance ottomane.** — Soliman II le Magnifique (1520-1566). — Prise de *Belgrade* et de *Rhodes*. — Alliance avec François Ier — Victoire de *Mohacz* (1526). — Siège infructueux de Vienne (1529). — Expédition de Charles-Quint contre *Barberousse*. — Prise de Tunis (1535).

HENRI II. — GUERRE AVEC CHARLES-QUINT

Intervalle de paix (1547-1552). — **Intérieur.** — Gouvernement des favoris.

Fin de la rivalité. — **Continuation de la guerre : contre Charles-Quint** — *Conquête des Trois-Évêchés* par le duc de Guise — Échec de Charles-Quint devant *Metz* (1552) — Trêve de Vaucelles (1556). — *Abdication de Charles-Quint* (1556).
Contre Philippe II — Désastre de *Saint-Quentin* (1557) — *Prise de Calais* par le duc de Guise (1558). — Traité de *Cateau-Cambrésis* (1559). Mort de Henri II.

RÉSULTATS DES GUERRES D'ITALIE

Monarchie absolue. — **Transformations politiques et administratives en France** — Monarchie absolue — Établissements des présidiaux. — Armée royale.

Progrès de la société. — **Transformations sociales.** — *Noblesse de cour.* — Clergé au pouvoir du roi *concordat* — Progrès de la bourgeoisie : *achat des titres de noblesse et des charges* — Révoltes du peuple — Dépopulation des campagnes. — Mœurs plus douces, plus polies.
Progrès économiques — Développement de l'agriculture — Suppression des péages. — Sécurité des chemins. — Augmentation de la population

RENAISSANCE

Origines de la Renaissance. — **Causes.** — Découvertes maritimes, invention de l'imprimerie. — Dispersion des savants grecs dans l'Occident — Expéditions d'Italie. — Protection des princes italiens.

Lettres.	**Renaissance littéraire.** — *Humanistes. — Pic de la Mirandole. — Erasme.* **Italie.** — Arioste (Roland furieux). — Machiavel (le Prince) Le Tasse (Jérusalem délivrée.) **France.** — Fondation du *Collège de France.* **Prosateurs :** Marguerite de Navarre — Rabelais, Calvin, Amyot, Montaigne. **Poètes :** Clement Marot, Ronsard Malherbe.
Sciences.	**Renaissance scientifique** — Jérôme Cardan ; *Copernic* · rotation de la terre — *Paracelse ;* Vésale *Michel Servet ;* Jean Fernel, *Ambroise Pare*
Arts.	**Renaissance artistique** — **En Italie :** Bramante, **Michel-Ange** (1474-1564), architecte sculpteur et peintre — **Raphaël Sanzio** (1483-1520) ; Leonard de Vinci (1452-1519), le Correge, le Titien ; le Tintoret, Veronese, Jules Romain, Giocondo ; le Rosso ; Andre del Sarto **En France.** — *Pierre Lescot, Philibert Delorme, Jean Goujon ; Germain Pilon ; Jean Clouet ; Jean Cousin ; Bernard Palissy.* **En Allemagne.** — Holbein le Vieux et Holbein le Jeune, Albert Durer **En Flandre.** — Quentin Metzys ; Van Eyck **Musique** — Roland de Lassus, Palestrina

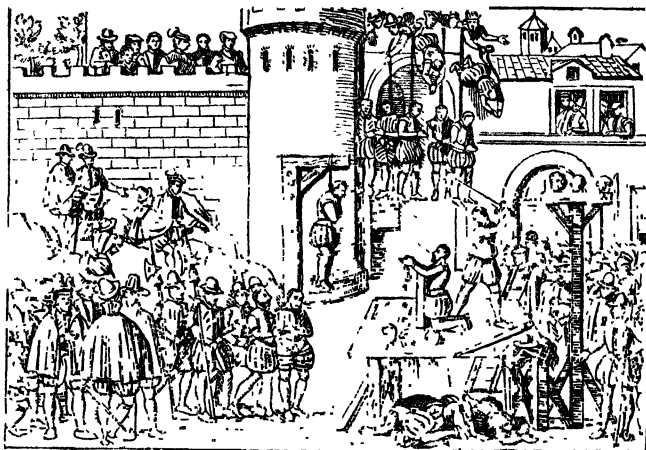
LA RÉFORME

La Réforme en Allemagne.	**Causes :** Abus et desordres dans l'Eglise. — Affaiblissement de la papauté. **La Réforme en Allemagne** - Luther — *Luttes contre les indulgences et la papauté.* — Organisation de l'Eglise luthérienne. — Mélanchthon. — Premiere revolte des anabaptistes. — *Diete d'Augsbourg* (1530) — Ligue de *Smalkalde* (1530) — *Paix d'Augsbourg* (1555)
La Réforme dans les États scandinaves.	**Réforme dans l'Union** — Despotisme de Christian II. — Soulevement de la Suede — *Proclamation de Gustave Vasa* (1523). — Predication de la Réforme — Gustave Vasa luthérien (1528).
La Réforme en Suisse.	**Religion évangélique.** — *Ulrich Zwingle*, curé de Zurich, etablit la Reforme (1525). — Bataille de *Cappel* (1531) **Jean Calvin.** — Publication de l'*Institution chretienne*, par Jean Calvin, refugie à Geneve — *Dictature* Supplice de *Michel Servet.*
Dans les Pays-Bas, en Écosse et en Angleterre.	**Soulèvement des Pays-Bas** — Duc d'Albe. — *Révolte des Gueux.* — L'independance (1509). **Ecosse.** — Prédication de *John Knox.* — Déposition de la régente — Alliance avec Elisabeth (1560) **Angleterre.** — *Divorces d'Henri VIII.* — L'Eglise anglicane. Retablissement du catholicisme par *Marie Tudor* (1553) Retablissement de la religion zwinglienne par Elisabeth — Philippe II et l'*Armada* (1588).

Tableau Synchronique de l'Histoire Moderne, de la prise de Constantinople à la mort de Henri II

FRANCE	ALLEMAGNE	ESPAGNE	ITALIE	DUCHÉ DE BOURGOGNE	ANGLETERRE	TURQUIE
Fin de la guerre de Cent Ans (1453)	Apparition du 1er ouvrage imprime				Debut de la guerre des Deux-Roses Victoire de la Rose Blanche, a Saint-Albans (1455)	Prise de Constantinople par les Turcs (1453)
Avènement de Louis XI (1461) Traité de Péronne (1468).		Mariage de Ferdinand et d'Isabelle (1469).	Cosme de Medicis a Florence (1464) Laurent et Julien de Medicis (1469)		Victoire de la Rose Rouge a Saint-Albans (1461)	
Traite de Picquigny (1471) Siège inutile de Beauvais (1472). Louis XI met la main sur la Bourgogne (1477)		Avenement d'Isabelle en Castille (1474)		Le Téméraire assiege Beauvais (1472) Le Temeraire accede au traité de Picquigny (1475). Mort du Téméraire devant Nancy (1477)	Edouard IV (Rose Blanche), roi —Marguerite d'Anjou recouvre la liberte (1475)	
Mort de Louis XI Avenement de Charles VIII (1483) Charles VIII passe en Italie (1494) Mort de Charles VIII. Avenement de Louis XII (1498).	Maximilien, empereur (1493).	Christophe-Colomb découvre l'Amerique (1492)	Ludovic le More appelle Charles VIII (1494). Prise de Naples par Charles VIII (1495). Louis XII franchit les Alpes (1498).	Marie de Bourgogne épouse Maximilien. *A partir de cette epoque Louis XI met la main sur la Bourgogne, la Picardie, l'Artois, le Hainaut et la Franche-Comté*	Richard III, roi (1483). Defaite de la Rose Rouge. Henri VI roi (1485)	
Agnadel (1509). Mort de Louis XII. Avènement de François Ier (1515). Paix perpetuelle de Fribourg.				*Marie, fille du Téméraire, porte en dot a Maximilien la Flandre et les Pays Bas.*	(1509)	
Concordat (1516).	Mort de Maximilien. Charles-Quint, empereur (1519).	Charles d'Autriche, roi d'Espagne (1516)		*Le duche de Bourgogne n'existe plus.*		Soliman I le Magnifique (1520) s'empare de Rhodes (1522).
Mort de Bayard à Biagrasso (1524). Traite de Cambrai (1529).	EMPIRE DE CHARLES-QUINT Victoire de Biagrasso (1524). Albert de Brandebourg secularise ses Etats (1525). Vienne résiste aux Turcs (1529). Diète d'Augsbourg (1530) Occupation du Milanais (1535)			La Bourgogne reste à la France (1529).	Rupture d'Henri VIII avec Rome (1534).	Siege inutile de Vienne. Charles-Quint s'empare de Tunis.
Mort de François I. — Avènement de Henri II (1547). Conquête des Trois-Évêches (1552).	Paix d'Augsbourg (1555). Abdication de Charles-Quint (1556).					
Trêve de Vaucelles (1556) Prise de Calais aux Anglais (1558) Paix de Cateau-Cambresis (1559). Mort de Henri II. Avènement de François II (1559).	Ferdinand, frere de Charles-Quint, empereur et roi des Romains.	Philippe II, roi d'Espagne.	Ferdinand roi des Romains.		Perte de Calais	

Agnadel (1509).			[illegible]	*Marie, fille du Téméraire, porte en dot à Maximilien la Flandre et les Pays-Bas.*	[illegible] (1509)	
Mort de Louis XII. Avènement de François Ier (1515). Paix perpétuelle de Fribourg.						
Concordat (1516).	Mort de Maximilien. Charles-Quint, empereur (1519).	Charles d'Autriche, roi d'Espagne (1516)		*Le duché de Bourgogne n'existe plus.*		Soliman I le Magnifique (1520) s'empare de Rhodes (1522).
	EMPIRE DE CHARLES-QUINT					
Mort de Bayard à Biagrasso (1524). Traité de Cambrai (1529).	Victoire de Biagrasso (1524). Albert de Brandebourg sécularise ses États (1525). Vienne résiste aux Turcs (1529). Diète d'Augsbourg (1530) Occupation du Milanais (1535)			La Bourgogne reste à la France (1529)	Rupture d'Henri VIII avec Rome (1534).	Siège inutile de Vienne. Charles-Quint s'empare de Tunis.
Mort de François I. — Avènement de Henri II (1547). Conquête des Trois-Évêchés (1552).	Paix d'Augsbourg (1555). Abdication de Charles-Quint (1556).					
Trêve de Vaucelles (1556). Prise de Calais aux Anglais (1558) Paix de Cateau-Cambrésis (1559). Mort de Henri II. Avènement de François II (1559).	Ferdinand, frère de Charles-Quint, empereur et roi des Romains.	Philippe II, roi d'Espagne.	Ferdinand roi des Romains.		Perte de Calais.	

CARTE POUR LES GUERRES DE RELIGION

L'exécution d'Amboise (1560), d'après une gravure du temps.

La scène se passe devant le château d'Amboise qui forme le fond du dessin ; à gauche, les arbres du jardin du château

CHAPITRE LXXX

GUERRES DE RELIGION. — LA FRANCE DE 1559 A 1598

169. François II (1559-1560). — Henri II laissait quatre fils, encore enfants. L'aîné, **François II,** prince faible d'esprit et maladif, lui succéda. Les *Guises*, oncles de Marie Stuart, prirent en mains la direction des affaires et la défense de la foi catholique. A la tête des protestants étaient le prince de Condé, *Coligny*, et le roi de Navarre, *Antoine de Bourbon*. La *conjuration d'Amboise*, inspirée par Condé et déjouée par les Guises, fut punie avec une extrême rigueur. Les Guises, pour prévenir la guerre civile, firent arrêter, aux *États généraux d'Orléans*, le roi de Navarre et Condé. Ce dernier, reconnu pour le véritable chef de la conjuration d'Amboise et condamné à mort, ne fut sauvé que par la mort du roi (1560). *Marie Stuart*, veuve de François II, quitta la France. Elle

devait, après dix-neuf ans de captivité en Angleterre, périr victime de la jalousie d'Élisabeth.

170. Charles IX [1] (1560-1574). — *Catherine de Médicis*, la reine mère, gouverna au nom de **Charles IX.** Elle opposa les partis l'un à l'autre. Le chancelier, *Michel de l'Hôpital*, chercha à faire prévaloir les idées de tolérance.

Une conférence entre catholiques et protestants, le *Colloque de Poissy* (1561), ne fit qu'irriter les haines. François de Guise forma un *triumvirat* avec le connétable de Montmorency et le maréchal de Saint-André. Condé dirigeait, avec les trois Châtillon, le parti protestant. Le *massacre de Vassy* (1562) fut le signal de la guerre civile. Il y eut **huit guerres de religion**; elles durèrent trente-six ans (1562-1598). Comme il arrive d'ordinaire dans ces tristes guerres, les deux partis commirent d'horribles cruautés. Si le catholique Blaise de Montluc, en Languedoc et en Guyenne, fit pendre et égorger un grand nombre de protestants, le sauvage baron des Adrets, en Dauphiné, faisait baigner ses fils dans le sang des catholiques.

Première guerre de religion (1562-1563). — Condé livra le Havre aux Anglais. Antoine de Bourbon, redevenu catholique, périt au siège de Rouen. François de Guise, vainqueur à *Dreux* (1562), fut assassiné au *siège d'Orléans* par le fanatique Poltrot de Méré : il mourut en pardonnant à son meurtrier (1563). La *paix d'Amboise* termina la première guerre (1563) ; elle permit aux protestants d'exercer leur culte hors des villes et dans les terres de certains seigneurs. Les deux partis, un instant réconciliés, s'unirent pour enlever *le Havre* aux Anglais.

Deuxième guerre de religion (1567-1568). — La deuxième guerre fut signalée par la défaite des protestants à *Saint-Denis* (1567). La *paix de Longjumeau* confirma celle d'Amboise (1568).

Troisième guerre (1569-1570). — Le duc d'Anjou, frère du roi, battit les réformés à *Jarnac* et à *Moncontour*. Henri de Navarre et le fils de Condé, assassiné à Jarnac, se mirent

[1] Voir le tableau généalogique, page 477.

à leur tête (1569). La paix fut signée à *Saint-Germain* (1570). Elle accordait aux réformés, outre la liberté de conscience et une certaine liberté de culte, quatre places de sûreté.

Charles IX maria sa sœur Marguerite à Henri de Navarre, et ne gouverna plus que par les conseils de Coligny. Puis, cédant aux sollicitations de sa mère, qu'effrayait l'ascendant de l'amiral, il ordonna ou autorisa l'horrible **massacre de la Saint-Barthélemy** (1572).

Quatrième guerre (1573). — Une nouvelle prise d'armes des protestants leur fit obtenir la *paix de la Rochelle*. Charles IX mourut en 1574, déchiré de remords.

170 *bis*. **Henri III** (1574-1589). — Le troisième fils de Catherine de Médicis échappa, la nuit, à ses sujets polonais, qui voulaient le retenir, et vint régner en France sous le nom d'**Henri III**. Mais, indolent et efféminé, il mécontenta tous les partis. Entre les *catholiques*, qui avaient à leur tête Henri de Guise, et les *calvinistes*, qui obéissaient à Henri de Navarre et au prince de Condé, se forma un troisième parti, celui des *politiques*, qui avaient pour chef le frère du roi, le duc d'Alençon.

Cinquième guerre (1575-1576). — Une cinquième guerre éclata. Malgré la victoire de Guise à *Dormans*, Henri III accorda aux protestants la paix avantageuse de *Beaulieu* (1576). Les catholiques s'indignèrent. Une *Ligue* ou *Sainte-Union* se forma pour la défense de la religion. Henri III tenta, sans succès, de détourner ce mouvement à son profit en se déclarant le chef de la ligue. Son véritable chef était tout désigné ; c'était *Henri de Guise le Balafré* [1].

Sixième et septième guerres (1577-1581). — Une courte guerre aboutit à la *paix de Bergerac*, qui accorda aux huguenots le libre exercice de leur culte (1577). Puis le *traité de Fleix* (1580) mit fin à une septième guerre et rendit pour quelque temps un peu de tranquillité au royaume.

La mort du *duc d'Anjou* [2] (1585) fit du roi de Navarre l'héri-

[1] Le surnom de *Balafré* lui venait d'une balafre que lui avait laissé un coup d'arquebuse reçu a Dormans.

[2] Le duc d'Alençon avait, à la paix de Beaulieu, reçu l'Anjou et s'appela dès lors duc d'Anjou.

tier du trône. La France ne voulait pas d'un roi protestant. Henri de Guise s'allia avec l'Espagne et fit proclamer comme héritier du trône le cardinal de Bourbon.

Huitième guerre (1585). — Excommunié par le pape Sixte-Quint et déclaré « incapable de succéder au royaume de France », Henri de Bourbon prit les armes pour soutenir ses droits. Cette huitième guerre, la plus longue de toutes fut appelée *guerre des Trois-Henri*, parce qu'elle eut lieu entre Henri III, Henri de Navarre et Henri de Guise. Henri de Navarre battit Joyeuse à *Coutras* (1587); mais Henri de Guise défit, à *Vimory* et à *Auneau*, les Allemands venus au secours du roi de Navarre.

Henri III, redoutant la popularité de Guise, lui interdit en vain de venir à Paris. Une émeute éclata. Des barricades s'élevèrent à l'instigation des *Seize* [1], et Henri III s'enfuit à Chartres, laissant Guise tout-puissant. Celui-ci chercha à se réconcilier avec le roi, qui, pour se venger de lui, le fit assassiner avec son frère aux *États généraux de Blois* (1588). La ligue se donna alors pour chef un autre frère de Guise, *Mayenne*. Le roi, abandonné de tous, se rapprocha du roi de Navarre; tous deux vinrent assiéger *Paris*. Henri III fut poignardé par un moine fanatique, Jacques Clément. En mourant, il reconnut le roi de Navarre pour son successeur.

Avec lui s'éteignait la maison de Valois. Celle de **Bourbon** allait monter sur le trône.

171. Henri IV jusqu'en 1598. — **Henri IV** était le roi légitime La *Ligue* lui opposa le vieux cardinal de Bourbon, sous le nom de *Charles X*. Henri se prépara à conquérir son royaume. Vainqueur de Mayenne à *Arques* (1589) et à *Ivry* (1590), il assiégea *Paris*, que la famine eût réduit à capituler si le duc de Parme, *Alexandre Farnese*, envoyé par Philippe II d'Espagne, ne l'eût ravitaillé. En 1591, Farnèse força de même Henri IV à lever le siège de *Rouen*.

Charles X était mort Aux États généraux, convoqués par Mayenne, *Philippe II*, démasquant ses prétentions, réclama

1 On appela de ce nom seize chefs des ligues qui s'étaient distribué le commandement des seize quartiers de Paris.

la couronne de France pour sa fille, petite-fille de Henri II. Les États refusèrent en vertu de la loi salique.

Enfin Henri IV abjura l'hérésie, en 1593, et entra dans Paris l'année suivante. Peu à peu les villes et les chefs de la Ligue lui firent ou lui vendirent leur soumission.

Restait à chasser définitivement les Espagnols du royaume. Il les vainquit à *Fontaine-Française* (1595). La paix fut signée, en 1598, à *Vervins*.

Un peu auparavant Henri avait rendu la paix religieuse à la France en promulguant l'*Édit de Nantes* (1598), qui accordait aux protestants le libre exercice de leur culte dans les villes où il existait, l'égalité avec les catholiques, la moitié des sièges de juges dans quelques parlements, le droit de s'assembler et, comme garanties, plusieurs places fortes.

RÉSUMÉ

169. François II. — Sous François II, l'aîné des fils de Henri II, les Guises prirent en main le pouvoir et la défense de la loi catholique. Les chefs des protestants étaient Condé, Coligny et Antoine de Bourbon.

170. Charles IX. — A François II succéda son frère, Charles IX. Catherine de Médicis, qui gouverna en son nom, opposa les partis l'un à l'autre. En 1562, le massacre de Vassy donna le signal des guerres de religion : il y en eut huit, de 1562 à 1598. La première se termina par la paix d'Amboise (1563) ; la deuxième, par la paix de Longjumeau (1568) ; la troisième, par la paix de Saint-Germain (1570); le massacre de la Saint-Barthélemy (1572) amena la quatrième, a laquelle mit fin la paix de La Rochelle.

170 *bis* Henri III. — Indolent et efféminé, Henri III, accouru de Pologne à la mort de son frère Charles IX, mécontenta tous les partis, catholique, calviniste et politique. Après la cinquième guerre, Henri III accorda aux protestants la paix avantageuse de Beaulieu (1576). Une Ligue ou Sainte-Union se forma alors pour la défense de la religion. Le chef en fut Henri de Guise La sixième et la septième guerre aboutirent aux paix de Bergerac (1577) et de Fleix (1580) Le roi de Navarre étant devenu l'heritier du royaume, par la mort du duc d'Anjou, une huitième guerre éclata, la guerre des Trois Henri Henri III fit assassiner Henri de Guise, dont il redoutait la puissance : abandonné de tous, il dut se rapprocher de Henri de Navarre. En 1589, il fut poignardé.

171. Henri IV jusqu'en 1598. — Henri IV, repoussé par ses sujets à cause de sa religion, dut, malgré ses victoires d'Arques et

d'Ivry, renoncer au siège de Paris En 1593, il abjura l'hérésie. Peu à peu le royaume se soumit : les Espagnols furent chassés. En 1598, par l'Édit de Nantes, Henri IV rendit la paix religieuse à la France.

QUESTIONNAIRE

169. Qui succéda à Henri II ? — Quels étaient les chefs du parti catholique et du parti protestant ? — 170. Qui gouverna au nom de Charles IX ? — Combien y eut-il de guerres de religion ? — Quels traités terminèrent les quatre premières ? — 170 *bis* Combien y avait-il de partis sous Henri III ? — Qu'était-ce que la Ligue ? — Quels furent les événements de la guerre des Trois-Henri ? — 171 Henri IV fut-il reconnu ? — Comment rendit-il la paix à la France ?

CHAPITRE LXXXI

L'ANGLETERRE

Elisabeth.

Elisabeth couronnée et tenant les insignes royaux, globe et sceptre. Le pilier de gauche supporte un écusson écartelé de France et d'Angleterre (Estampe du temps conservée à la Bibliothèque nationale).

172. Élisabeth et Marie Stuart. — Élisabeth, ayant rétabli le protestantisme en Angleterre, souleva les protestants d'Écosse contre la régente Marie de Guise. Lorsque *Marie Stuart*[1], après la mort de François II, revint dans son royaume (1560), elle le trouva en proie aux factions religieuses et vit son autorité tenue en échec par un parti puissant tout dévoué à l'Angleterre. Elle avait mortellement offensé Élisabeth, à la mort de Marie Tudor, en prenant les armes de reine d'Angleterre, comme descendante d'une fille de Henri VII. De plus, sa jeunesse et sa beauté excitaient la jalousie de sa cousine.

[1] Voir la généalogie des Stuarts, p. 570.

Sa conduite fut tout d'abord prudente et habile. Mais son mariage avec un de ses sujets, *Darnley*, fut une faute. Darnley était un être frivole et ingrat. Non content de l'outrager par d'odieux soupçons, il fit poignarder sous ses yeux *Rizzio*, son secrétaire. Peu après il fut assassiné lui-même. L'opinion publique accusa la reine du crime (1567), et Marie fournit un prétexte à cette accusation en épousant, de gré ou de force, le comte de *Bothwell*, le principal assassin.

Enfermée au château de Lochleven, elle s'évada et alla demander asile à la reine d'Angleterre, sa mortelle ennemie, qui ne lui donna qu'une prison et la traîna pendant dix-neuf ans de cachot en cachot. Les complots qui se formèrent pour délivrer la royale captive furent punis par la mort de leurs auteurs. *Norfolk*, un des plus grands seigneurs du royaume, porta sa tête sur l'échafaud. Philippe II d'Espagne prit part à ces intrigues, mais sans succès : Élisabeth, pour se venger, appuya les protestants des Pays-Bas et de France. En même temps elle s'efforçait de mettre la main sur l'Écosse, où régnait le jeune Jacques VI Stuart. La vie de Marie était un obstacle à son dessein. Elle lui fournit le moyen de se mettre en relations avec le chef d'un nouveau complot, et fit saisir par ses espions la correspondance échangée entre la prisonnière et ses amis. Jugée et condamnée à mort, Marie fut exécutée dans la grande salle du château de *Fotheringay* (1587). Elle mourut en reine

et en chrétienne, consolant ses domestiques en pleurs, protestant de son innocence et pardonnant à ses ennemis. Élisabeth poursuivit son hypocrite comédie et feignit une grande colère contre ceux qui avaient exécuté un arrêt de mort signé par elle.

Pour venger Marie, Philippe II d'Espagne équipa une flotte formidable de cent trente-cinq vaisseaux d'une grandeur jusque-là inouie, montée par huit mille matelots et dix-neuf mille soldats. Mais l'*Invincible Armada*, comme l'appelaient les Espagnols, harcelée par les petits vaisseaux anglais, poursuivie et maltraitée par la tempête sur les côtes d'Ecosse et d'Irlande, fut forcée de chercher un refuge dans les ports de France et d'Espagne (1588). « Je vous ai envoyé combattre les Anglais, dit Philippe à l'amiral Medina-Sidonia, et non la mer et les vents. » Élisabeth poursuivit sa victoire sur les galions qui apportaient à Philippe les richesses du Nouveau Monde. Ses corsaires les brûlaient jusque dans les ports espagnols. La marine anglaise commençait à devenir redoutable avec *Drake*, *Walter Raleigh*, *Hawkins*, *Forbisher*, les plus grands hommes de mer du siècle.

173. L'Angleterre sous Élisabeth. — Le pouvoir royal avait atteint son apogée sous Élisabeth. Fière de sa souveraine, la nation avait abdiqué entre ses mains. L'habileté consommée de ses deux ministres, *Cecil* et *Walsingham*, y contribuèrent pour une grande part. Pourtant, vers les dernières années du règne, les charges imposées par la couronne commencèrent à peser lourdement sur les Anglais. « A quand le monopole du pain ? » s'écria une voix audacieuse dans la Chambre des Communes, à la lecture de la liste des privilèges sur le fer, le sel, le vinaigre, l'acier, le papier, la bière, etc., etc. L'Angleterre s'appauvrissait; mais cet appauvrissement momentané la força à produire et devint ainsi, en partie du moins, l'origine de sa richesse future.

Le mouvement intellectuel fut puissant en Angleterre à l'époque d'Élisabeth. Les esprits étaient avides de science et de poésie. *Spenser* écrivit la *Reine des Fées*, qui est, sous le voile d'une fantaisie enchanteresse, l'apologie d'Élisabeth. Le drame

venait de naître; **Shakespeare** (1564-1616) le porta presque aussitôt à son plus haut point de perfection. Génie admirable par sa profondeur et sa diversité, il fut le premier dans tous les genres. *Macbeth*, *Othello*, *Roméo et Juliette*, *Richard III* sont ses chefs-d'œuvre. La fantaisie se donna aussi chez lui libre carrière dans la *Tempête* et le *Songe d'une nuit d'été*.

Élisabeth mourut en 1603; le fils de Marie Stuart, *Jacques VI* d'Écosse, lui succéda sous le nom de *Jacques Ier* d'Angleterre.

RÉSUMÉ

172. Élisabeth et Marie Stuart. — Marie Stuart trouva, en 1560, l'Écosse en proie aux factions religieuses. Accusée d'avoir assassiné son second mari, Henri Darnley, accusation à laquelle elle donna un prétexte en épousant le meurtrier, elle finit par se réfugier chez sa cousine et ennemie Élisabeth d'Angleterre, qui la retint dix-neuf ans captive et finit par la faire décapiter (1587). Philippe II voulut la venger: l'*Armada* périt dans une tempête (1588).

173. L'Angleterre sous Élisabeth. — Le pouvoir royal avait atteint son apogée sous Élisabeth. Les charges qui, à la fin du règne, pesèrent sur les Anglais les forcèrent à produire et devinrent en partie l'origine de leur richesse. Le mouvement intellectuel fut puissant en Angleterre à cette époque. Shakespeare porta le drame à son plus haut point de perfection.

QUESTIONNAIRE

172. Dans quel état Marie Stuart retrouva-t-elle son royaume? — De quel crime fut-elle accusée? — Où se réfugia-t-elle? — Qui tenta de la venger? — 173. L'Angleterre fut-elle florissante sous Élisabeth? — Qu'a laissé Shakespeare?

CHAPITRE LXXXII

HENRI IV ET LOUIS XIII

174. Prospérité de la France sous Henri IV (1598-1610). — La paix rendue à la France, Henri IV voulut aussi lui rendre la prospérité. La misère était affreuse en 1593. Henri IV rétablit l'ordre dans les villes. Il renvoya les seigneurs dans leurs terres. Dignement secondé par **Sully**, il remit de l'ordre dans les finances, fortifia le royaume, encouragea l'*agriculture*, favorisa l'*industrie* et le *commerce*.

Sully parvint, en quelques années, à diminuer la dette de cent millions, tout en réduisant de vingt millions à quatorze l'impôt de la taille. Il établit la *Paulette*, qui, moyennant un impôt annuel, assurait aux magistrats la propriété de leurs charges. Henri IV améliora la condition des paysans et favorisa les nouvelles méthodes de culture préconisées dans le *Théâtre d'agriculture* d'Olivier de Serres. Il introduisit en France la culture du mûrier et encouragea l'industrie de la soie. Il fit aussi exploiter les mines qui existaient dans le royaume.

Henri IV vers l'an 1600, d'après une gravure du temps

Il signa des *traités de commerce* avec l'Angleterre et avec la Turquie. Sous son patronage, des colonies furent fondées au Canada, à la Guyane. De nouvelles voies de communication furent ouvertes au commerce. Le service des *postes* fut perfectionné. Le *canal de Briare* fut creusé. Un matériel de guerre considérable pour l'époque fut rassemblé à l'Arsenal. L'armée fut augmentée et réorganisée; elle devint vraiment nationale. Deux *écoles militaires* furent créées, l'une à la Flèche, l'autre à Paris.

Le pays, riche et heureux au dedans, était puissant au dehors. En 1601, le *traité de Lyon* lui avait donné le Bugey et la Bresse. Henri IV se préparait à reprendre la lutte contre la maison d'Autriche, dont la puissance était une menace constante pour la France. Mais, à la veille de son départ pour l'Allemagne, au lendemain du couronnement de la reine Marie de Médicis, il fut assassiné par *Ravaillac*, le 14 mai 1610.

Généalogie des familles de Bourbon, d'Orléans et de Condé

Louis IX

7 générations

Charles I de **BOURBON**

- Antoine de Bourbon
  - **Henri IV**
    - **Louis XIII**
      - **Louis XIV**
        - Louis *grand Dauphin* † 1711
          - Louis *duc de Bourgogne* † 1712
            - **Louis XV**
              - Louis, *dauphin* † 1765
                - **Louis XVI**
                  - **Louis XVII** † 1795
                - **Louis XVIII**
                - **Charles X**
                  - Charles *duc de Berry*
                    - Henri *duc de Bordeaux comte de Chambord*
                  - Louis *duc d'Angoulême*
              - Sophie
              - Victoire
              - Adélaïde
          - Philippe *roi d'Espagne*
      - Philippe *duc d'*ORLÉANS
        - Philippe (*le Regent*)
          - Louis
            - Louis-Philippe
              - Louis-Philippe-Egalité
                - **Louis-Philippe I**er
                  - (voir au règne de Louis-Philippe)
    - Henriette *ep. Charles I d'Angleterre*
    - Gaston
- François
- Charles *cardinal, roi de la Ligue*
- Louis I de **CONDÉ**
  - Henri I
    - Henri II
      - Louis II (*le Grand Condé*)
        - Henri III (*M. le duc*)
          - Louis III
            - Louis-Henri *duc de Bourbon ministre de Louis XV*
              - Louis de Condé *chef des émigrés*
                - Louis-Henri
                  - Louis-Antoine *duc d'Enghien fusillé en 1804*

Nota : Les noms imprimés en caractères gras sont ceux des rois de France. — Pour la généalogie complète de la maison de Bourbon avant Henri IV, voir, p. 476, le tableau généalogique de la féodalité apanagée. Pour la descendance de Louis-Philippe, voir au règne de ce roi.

175. Louis XIII jusqu'à Richelieu (1610-1624). — Marie de Médicis, régente au nom de **Louis XIII,** à peine âgé de neuf ans, donna toute sa confiance à l'Italien *Concini.* Condé et les grands ne tardèrent pas à se révolter. Les protestants, de leur côté, devenaient menaçants. La reine mère, au traité de *Sainte-Menehould* (1614), calma les rebelles avec les derniers millions qui restaient dans le Trésor. Elle accorda la convocation des États généraux, que réclamait Condé. Les États, convoqués quelques mois après, ne remédièrent en rien aux maux du moment, à cause des divergences profondes qui divisaient les trois ordres. *Robert Miron*, orateur du tiers état, demanda, sans succès, d'utiles réformes. La révolte recommença bientôt. A *Loudun* (1616), Marie de Médicis acheta encore la paix. *Albert de Luynes*, favori du roi, fit assassiner Concini (1617), et la reine mère, exilée de la cour, se retira à Blois.

De Luynes, créé connétable, ne fut pas plus ferme que Concini. Il traita, à *Angoulême* et à *Angers*, avec Marie de Médicis et les grands soulevés. Les protestants ayant repris les armes, il marcha contre eux. Il échoua au siège de *Montauban* et mourut en 1621. La *paix de Montpellier*, en 1622, confirma l'Édit de Nantes, mais ne laissa aux protestants que deux villes de sûreté, La Rochelle et Montauban.

176. Richelieu (1624-1642). — En 1624, Marie de Médicis obtint l'entrée au conseil du cardinal de **Richelieu,** qui l'avait réconciliée avec son fils. La politique française changea dès lors de caractère Richelieu poursuivit jusqu'à sa mort un triple but : *l'abaissement du parti protestant, de la noblesse et de la maison d'Autriche.*

Il commença par les protestants, qui formaient un État dans l'État. Malgré l'appui du roi d'Angleterre, leur place forte de *La Rochelle* tomba entre ses mains (1628). Il leur imposa, en 1629, la *paix d'Alais* ou *edit de grâce*, qui, en leur laissant la liberté de conscience et de culte, leur enleva leur puissance politique.

Il soumit ensuite la noblesse factieuse. *Chalais*, le *marechal de Marillac* (après la journée des Dupes), *Montmorency*, *Cinq-Mars* furent décapités pour avoir ourdi des complots contre

lui, *Boutteville* et *des Chapelles*, pour avoir contrevenu à l'édit qui interdisait le duel, devenu un fléau. L'autorité royale devint tout à fait absolue. Le Parlement n'eut plus « d'autre autorité que celle que le roi lui avait donnée ». Il se vit interdire la connaissance des affaires concernant l'administration et le gouvernement de l'État. Le jugement des crimes d'État fut réservé à des *commissions* nommées par Richelieu. Les charges de connétable et de grand amiral furent supprimées; les *ministres secrétaires d'État* furent soumis directement à l'autorité royale; le *Conseil d'État* fut réorganisé. Le pouvoir des gouverneurs des provinces fut transféré en fait aux *intendants de justice, police et finances*. L'unité de gouvernement s'établissait dans la France entière.

Parmi tant de travaux, Richelieu ne négligeait pas les lettres. Il pensionnait les écrivains. En 1635, il fonda l'*Académie française*.

RÉSUMÉ

174. Prospérité de la France sous Henri IV (1598-1610). — La misère était affreuse en 1593. Dignement secondé par Sully, Henri IV rétablit l'ordre dans les finances, fortifia le royaume, encouragea l'agriculture. Il favorisa l'industrie et le commerce, ainsi que la fondation de nouvelles colonies. La France devint également puissante à l'extérieur. Malheureusement Henri IV fut assassiné par Ravaillac en 1610, au moment où il se préparait à faire une expédition en Allemagne pour abaisser la maison d'Autriche.

175. Louis XIII jusqu'à Richelieu (1610-1624). — Sous la régence de Marie de Médicis les grands se révoltèrent, les protestants devinrent menaçants. Les États généraux, réunis en 1614, ne remédièrent en rien aux maux du royaume. De Luynes ne réussit pas mieux que Concini.

176. Richelieu (1624-1642). — Dès l'entrée de Richelieu dans le conseil, la politique changea de caractère. Richelieu poursuivit un triple but : l'abaissement du parti protestant, de la noblesse et de la maison d'Autriche. Il imposa aux protestants la paix d'Alais (1629), soumit la noblesse factieuse, établit dans la France entière l'unité de gouvernement.

QUESTIONNAIRE

174. Que fit Henri IV pour rendre la prospérité à la France? — La France était-elle puissante à l'extérieur ? — 175. Comment gouverna Marie de Médicis ? — De Luynes triompha-t-il des protestants ? — 176. Quel but poursuivit Richelieu ? — Comment soumit-il les protestants ? — Que devint l'autorité royale ?

CHAPITRE LXXXIII

APOGÉE ET DÉCADENCE DE LA PUISSANCE ESPAGNOLE

177. Philippe II (1556-1598). **Apogée de la puissance espagnole.** — L'Espagne, en 1556, était le premier État de l'Europe. **Philippe II** avait encore augmenté la puissance que lui avait léguée son père, en épousant la reine d'Angleterre, Marie Tudor. Le proverbe espagnol : « Quand l'Espagne remue, la terre tremble, » ne paraissait pas exagéré. Le nouveau monde ne cessait d'envoyer ses *moissons dorees*[1]. En Europe, la langue espagnole était parlée en tous lieux, à Paris comme à Vienne et à Naples. Les dramaturges espagnols, *Lope de Vega* et *Calderon*, étonnaient par la puissance et la fécondité de leur imagination. *Cervantes* laissait, dans son roman de don Quichotte, une critique immortelle des derniers âges de la chevalerie. A tous égards, l'époque de Philippe II est l'apogée de la puissance espagnole.

Philippe II.

Les desseins de ce monarque n'étaient pas moins vastes que ceux de Charles-Quint : il avait l'ambition de soumettre toute l'Europe à son empire et à sa foi. Après le traité de Cateau-Cambrésis (1559), qui remplaça définitivement en Italie l'influence française par l'influence espagnole, Philippe II s'attacha à plier, de gré ou de force, tous ses sujets

1 **Moissons dorees** : les produits des mines d'or du Nouveau Monde.

à l'unité d'une même foi, et à étendre sa domination sur la presqu'île ibérique tout entière. La population industrieuse des *Morisques* (descendants des Maures), quoique baptisée, avait gardé au fond du cœur la religion de ses ancêtres. Philippe l'accabla, après quatre années de révoltes et de luttes (1567-1571), causées par sa rigueur. L'esclavage et l'exil punirent les survivants, mais en appauvrissant l'Espagne.

La réunion du **Portugal** (1580) compléta l'unité politique du royaume. Le roi *don Sebastien* étant mort dans une croisade contre le Maroc, la maison royale d'*Avis* s'éteignit bientôt, et Philippe II sut se faire proclamer roi par les Cortès. Le *Brésil*, les *Indes*, de Mozambique à Macao, devinrent espagnols. En même temps, l'*Aragon* se voyait enlever ses dernières libertés politiques: la tête de son *justiza* ou grand juge tomba sur l'échafaud. Les *autodafés* [1] avaient raison de toutes les tendances protestantes. Le Turc était obligé de plier à Lépante (1571) devant la valeur de don Juan d'Autriche, fils de Charles-Quint.

Mais, comme on l'a déjà vu, un petit pays osa braver Philippe. Les **Pays-Bas** forcèrent le roi d'Espagne à reconnaître leur indépendance. En France également, la politique espagnole échoua aux États généraux de 1588, et la conversion de Henri IV lui porta le dernier coup. Philippe dut signer, en 1598, le traité de Vervins. En Angleterre, Élisabeth ne fut pas moins heureuse contre lui; les éléments conspirèrent avec elle pour détruire l'*Invincible Armada*.

178. Décadence de la puissance espagnole. — La décadence commençait déjà. L'Espagne était épuisée par les impôts. Le Trésor royal était vide et la banqueroute ne le remplit pas. Les mines du Nouveau Monde tarissaient. L'agriculture était ruinée.

Philippe mourut tristement, laissant un héritier maladif, sans volonté et de peu d'intelligence. Malgré l'incroyable activité avec laquelle il dirigeait ses entreprises de ce

[1] **Autodafé** (acte de foi). On entend d'ordinaire par *autodafé* l'exécution des condamnés que l'Inquisition livrait au bras séculier. En réalité, ce mot désignait la sentence, que ce fût un acquittement ou une condamnation.

sombre palais de l'*Escurial*, à la fois couvent et nécropole, où il vivait à côté de ses aïeux, il avait partout échoué.

Intolérant jusqu'au fanatisme, cruel jusqu'à la barbarie, joignant à une dévotion fastueuse cet esprit d'intrigue et de corruption si commun au XVI^e siècle, mais ardent, glorieux, d'une ténacité que rien ne rebutait, il impose par une sombre grandeur ; néanmoins, quoi qu'en aient pu dire ses admirateurs, il ne fut pas un grand roi.

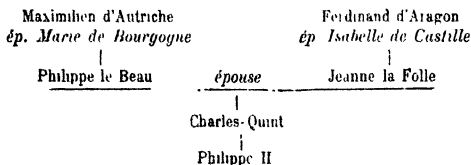
RÉSUMÉ

177. Philippe II (1556-1598) **Apogée de la puissance espagnole.** — En 1556, l'Espagne était le premier État de l'Europe. Philippe II s'attacha à plier de gré ou de force tous ses sujets à l'unité d'une même foi (expulsion des Morisques) et à étendre sa domination sur la presqu'île ibérique tout entière (réunion du Portugal, 1580). Mais les Pays-Bas lui échappèrent et la politique espagnole échoua en France aux États généraux de 1588.

178. Décadence de la puissance espagnole. — L'Espagne était épuisée par les impôts, l'agriculture ruinée. Les mines du nouveau monde sur lesquelles les Espagnols avaient longtemps vécu, commençaient à s'épuiser. Philippe mourut tristement.

QUESTIONNAIRE

177. Quel était, en 1556, le premier État de l'Europe ? — Quels étaient les desseins de Philippe II ? — Sa politique n'essuya-t-elle pas quelques échecs ? — 178. L'Espagne ne s'appauvrit-elle pas ? — Quel était le caractère de Philippe II ?

GÉNÉALOGIE DE CHARLES-QUINT

Une compagnie sous Louis XIII d'après J. Callot.

CHAPITRE LXXXIV

GUERRE DE TRENTE ANS (1618-1648)

179. État de l'Allemagne. — Causes de la guerre de Trente ans. — Le troisième dessein de Richelieu était l'abaissement de la maison d'Autriche. Il profita, pour le mettre à exécution, d'une guerre qui durait depuis 1618 en Allemagne, la **guerre de Trente ans** (1618-1648).

L'Allemagne, depuis Luther, était déchirée par les querelles religieuses. La paix d'Augsbourg (1555) n'avait satisfait ni les catholiques ni les protestants, luthériens ou calvinistes. La clause du *réservat ecclésiastique* [1] avait multiplié les conflits. Ferdinand Ier (1555-1564), frère de Charles-Quint, et son fils, le faible Maximilien II (1564-1576), essayèrent en vain de rétablir la paix.

La Réforme pénétra en Bohême et en Hongrie. L'empereur **Rodolphe II** (1576-1612), timide et paresseux, vit se former une ligue protestante, l'*Union evangelique*, dirigée par l'Électeur palatin (1608). De leur côté, les catholiques formèrent une *Ligue catholique*, dont Maximilien de Bavière fut le chef

[1] Cette clause interdisait la sécularisation des biens du clergé.

(1609). L'empereur était impuissant entre ces deux ligues, encore plus politiques que religieuses. En 1609, la riche succession des *maisons de Cleves et de Juliers* faillit être l'occasion d'une guerre. Le roi de France, Henri IV, saisit ce prétexte pour faire échec à la maison d'Autriche, en se déclarant pour l'électeur de Brandebourg, qui prétendait à cette succession, contre le comte palatin, que favorisait l'Espagne La mort de Henri IV arrêta la guerre; mais Rodolphe n'en devint pas plus puissant.

Il dut céder la Hongrie, l'Autriche, la Moravie à son frère Mathias, et la Bohême, qui ne s'était jamais calmée complètement depuis la guerre des Hussites, lui arracha les *Lettres de Majesté* (1609), qui reconnaissaient son indépendance. En 1612, **Mathias** succéda à Rodolphe comme empereur. Il montra de la modération. Mais son cousin, Ferdinand de Styrie, auquel il avait cédé la Bohême, la souleva par sa politique intolérante. Les seigneurs bohémiens se firent introduire dans le château de Prague et jetèrent par les fenêtres deux des gouverneurs présents ce jour-là, ainsi que leur secrétaire. La *défenestration de Prague* (1618) fut le signal de la **guerre de Trente ans.**

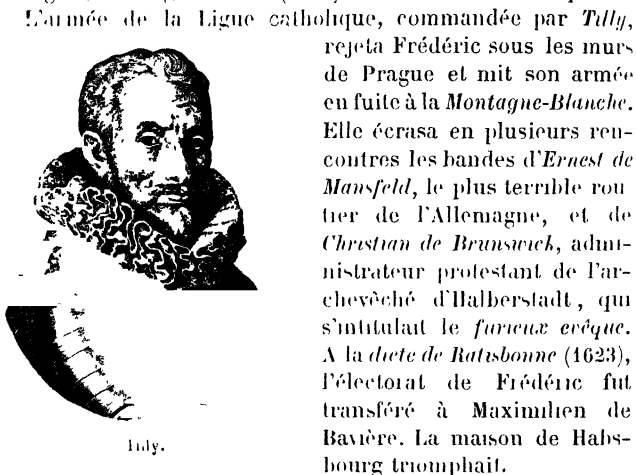
Les Tchèques se trouvaient, sans préparation, seuls en face d'un ennemi puissant. La faiblesse de Mathias, les jalousies qu'avait excitées la grandeur de la maison d'Autriche, leur donnèrent bientôt certains avantages. Tout d'abord il n'y eut que l'Electeur palatin Frédéric qui prît parti pour la Bohême contre **Ferdinand II** (1619-1637), prince plus énergique que son cousin. Mais bientôt les princes protestants de l'Union évangélique se reprochèrent d'avoir abandonné le champion de l'indépendance féodale contre l'empereur. Ferdinand eut pour lui la Ligue catholique et l'Espagne.

La guerre de Trente ans se divise en quatre périodes : 1° ***Période palatine*** **(1618-1623)**, où Ferdinand lutte contre l'électeur palatin Frédéric V ; 2° *Periode danoise* (1625-1629), où les princes protestants font appel au roi de Danemark, Christian IV; 3° ***Période suédoise*** (1630-1635), où Richelieu, héritier des projets que la mort seule avait empêché Henri IV

d'accomplir, mais encore retenu par les embarras intérieurs du royaume, lance sur l'Allemagne le roi de Suède, Gustave-Adolphe; 4° *Période française* (1635-1648), où Richelieu se déclare ouvertement pour les protestants contre l'Autriche; Richelieu mort, en 1642, la guerre continue sous le ministère de Mazarin.

CARTE DE LA GUERRE DE TRENTE ANS

180. Période palatine (1618-1623).— Comme on l'a vu, Mathias mourut au début de la guerre; **Ferdinand II** lui succéda (1619). Les Bohémiens, effrayés de son caractère résolu, offrirent la couronne de Bohême à l'électeur palatin *Frédéric V*,

gendre de Jacques Ier d'Angleterre et neveu du stathouder de Hollande. Avec les Hongrois du *Wawode*, ou prince de Transylvanie, *Bethlem Gabor*, qui venait d'être proclamé roi de Hongrie, il assiégea Vienne (1620). Ferdinand semblait perdu.

L'armée de la Ligue catholique, commandée par *Tilly*, rejeta Frédéric sous les murs de Prague et mit son armée en fuite à la *Montagne-Blanche*. Elle écrasa en plusieurs rencontres les bandes d'*Ernest de Mansfeld*, le plus terrible routier de l'Allemagne, et de *Christian de Brunswick*, administrateur protestant de l'archevêché d'Halberstadt, qui s'intitulait le *furieux évêque*. A la *diète de Ratisbonne* (1623), l'électorat de Frédéric fut transféré à Maximilien de Bavière. La maison de Habsbourg triomphait.

Tilly.

181. Période danoise (1625-1629). — Richelieu, qui entrait à ce moment au ministère, n'avait pas encore les forces nécessaires pour prendre ouvertement parti; il se contenta d'agir sous main. Il empêcha l'Espagne d'occuper la *Valteline* catholique, qui assurait ses communications avec l'Autriche, et, par le *traité de Monçon* (1626), la rendit au canton protestant des Grisons. Tout entier au but purement politique qu'il poursuivait, il n'hésita pas, quoique évêque et cardinal de l'Église romaine, à soutenir partout contre les Habsbourg les protestants, qui étaient leurs ennemis naturels. C'est parmi eux qu'il chercha à l'Autriche de nouveaux adversaires.

L'Union évangélique sollicitait l'appui des princes du Nord. Richelieu fit offrir à **Christian IV de Danemark** un subside de 600 000 livres par an. Christian ne voulut pas laisser la gloire et le profit à Gustave-Adolphe de Suède, alors occupé

par une lutte avec son cousin Sigismond Vasa, roi de Pologne, et envahit l'Empire. La situation de Ferdinand était fort critique. Tilly n'avait pas de troupes suffisantes. Bethlem Gabor était toujours menaçant. *Wallenstein* sauva l'Empire. Il leva à ses frais une armée nombreuse. Les aventuriers de tous les pays et de toutes les religions accoururent se ranger sous les ordres de cet aventurier extraordinaire, qui, confiant dans son étoile, enorgueilli par la rapidité de ses succès, traitait d'égal à égal avec l'empereur. Pendant que Tilly battait Christian à *Lutter* (1626), Wallenstein vainquit Mansfeld, qui mourut bientôt, conquit le Mecklembourg, la Poméranie, le Holstein, mais fut repoussé à Stralsund (1628). La paix de *Lubeck* (1629) mit un terme aux hostilités. Tous les domaines sécularisés depuis la paix d'Augsbourg durent être restitués. Wallenstein, chargé de faire exécuter l'édit de restitution, commit d'odieux ravages. L'Allemagne allait subir le sort de la Bohême.

182. Période suédoise (1630-1635). — Les princes protestants appelèrent le *roi de* **Suède**, *Gustave-Adolphe*, à leur secours. Richelieu, toujours en éveil, jugea que le moment était venu d'arrêter les progrès de Ferdinand. Il venait encore de faire échec à l'Espagne dans l'affaire de la *succession de Gonzague et de Mantoue*. Les troupes françaises, Louis XIII à leur tête, avaient franchi le *Pas-de-Suze* (1629). *Casale, Pignerol* s'étaient rendus. Ces succès allaient assurer, en 1631, à la *paix de Cherasco*, Mantoue à l'héritier légitime, Charles de Gonzague, contre qui l'Empereur avait en vain soutenu le duc de Guastalla.

En 1630, Richelieu envoya à la diète de Ratisbonne son confident, le *Pere Joseph du Tremblay*, qui réussit à faire disgracier Wallenstein. Il décida en même temps Gustave-Adolphe à accourir en Allemagne. Le roi de Suède, protestant zélé, marcha contre l'empereur comme contre l'ennemi de Dieu. Il emmenait avec lui une armée fortement disciplinée et vraiment nationale, animée de son enthousiasme. « Je prends Dieu à témoin, dit-il aux États de Suède, que je ne pars pas pour mon plaisir. L'empereur persécute mes core-

ligionnaires d'Allemagne; s'il plaît à Dieu, le secours leur arrivera. » Entravé cependant par la mauvaise volonté de plusieurs princes protestants, il ne put empêcher Tilly d'emporter *Magdebourg* (1631). Le sac de cette ville, incendiée par ses défenseurs, et les progrès des impériaux firent cesser les hésitations des princes. Gustave-Adolphe, avec les électeurs de Saxe et de Brandebourg, marcha sur Tilly et le vainquit à *Breitenfeld*, près de Leipzig (1631), puis sur les bords du *Lech* (1632), où Tilly fut tué.

Gustave-Adolphe

La mort de ce général expérimenté, qu'une piété ardente, une droiture et une bonté extrême faisaient respecter de ses ennemis mêmes et adorer de ses troupes, désorganisa l'armée catholique. Ferdinand, dut implorer le secours de Wallenstein. Le duc de Friedland, de son duché, où il vivait avec un faste royal, suivait la marche des événements. Il demanda la libre disposition de l'armée qu'il lèverait, et, à ce prix, marcha contre les Suédois. Joint à *Pappenheim*, un des plus brillants officiers de la Ligue catholique, que ses ennemis appelaient « le général partout et nulle part », il fut attaqué à *Lutzen* (1632) par Gustave-Adolphe. Gustave avait l'avantage; mais, trompé par le brouillard, il se jeta au-devant des rangs ennemis et fut frappé mortellement. Son lieutenant, *Bernard de Saxe-Weimar*, acheva la victoire.

La disparition du roi de Suède laissait le champ libre à l'ambition de l'Autriche. Richelieu, pour entraver ses desseins, envoya des subsides aux Suédois. Ceux-ci, dirigés par le chancelier *Oxenstiern*, conservaient leur supériorité. Wallenstein restait en Bohême dans une inaction suspecte.

« Enfermé dans son palais de Prague, avec un train royal, entouré d'une foule d'aventuriers qui s'étaient donnés à sa fortune, il épiait l'occasion. Cet homme terrible, qu'on voyait peu, qui ne riait jamais, qui ne parlait à ses soldats que pour faire leur fortune ou prononcer leur mort, était l'attente de l'Europe. Le roi de France l'appelait son cousin, et Richelieu l'engageait à se faire roi de Bohême[1]. » Ses ennemis l'accusèrent de trahison. Ferdinand lui enleva le commandement de ses troupes, s'en remettant à ses généraux du soin d'interpréter ses ordres : ils le firent assassiner à *Egra*, où il s'était réfugié, et l'empereur, en souvenir de ses services, fit dire trois mille messes pour le repos de son âme (1634). Le nouveau général des impériaux, *Gallas*, triompha de Bernard de Saxe-Weimar à *Nordlingen* (1635). Les princes allemands traitèrent avec Ferdinand, et Oxenstierna découragé appela Richelieu à son secours.

183. Période française (1635-1648). — Richelieu jugea le moment venu. Il déclara la guerre à l'Espagne, s'allia avec la Suède, avec les Suisses, avec les Provinces-Unies; avec le duc de Savoie, et s'assura, par une subvention, les services de Bernard de Saxe-Weimar. Quelques échecs ne le découragèrent pas. Il leva de nouvelles armées Une invasion des impériaux en *Picardie* et en *Bourgogne* fut repoussée. Bernard de Saxe-Weimar s'empara de l'*Alsace*. Quand il mourut en 1638, Richelieu acheta son armée, et l'Alsace devint française. Pendant que nos troupes étaient victorieuses en Artois, en Italie, aux Pyrénées, *Guebriant*, avec les Suédois *Banner* et *Torstenson*, remporta d'importantes victoires à *Wolfenbuttel* (1641), à *Kempen* (1642) et à *Breitenfeld*, en Allemagne. Ferdinand II était mort en 1637 et avait laissé le soin de continuer la guerre à Ferdinand III.

En 1642, Richelieu et, en 1643, Louis XIII mouraient à leur tour. Mazarin poursuivit leur politique au nom de Louis XIV, encore enfant. Les Espagnols, enhardis, avaient envahi la Champagne; le jeune *duc d'Enghien* (plus tard le *Grand Condé*)[2]

[1] MICHELET, *Precis de l'histoire moderne*, ch. XVII

[2] Voir la généalogie des Condé, p. 555

les battit à *Rocroi* (1643). Avec Turenne, il triompha des Bavarois à *Fribourg* (1644), à *Nordlingen* (1645). Enfin, en 1648, Condé battit l'archiduc Léopold à *Lens*. Dans l'Allemagne orientale, les Suédois triomphaient de leur côté. En Italie, Naples se révoltait contre les Espagnols sous le pêcheur *Masaniello* (1647).

Condé annonçant la victoire de Rocroi, d'après une estampe du temps.

L'Alsace, le Roussillon et l'Artois étaient devenus français; le Portugal, avec l'assistance de Richelieu, avait secoué le joug espagnol; la Hongrie s'était détachée de l'Autriche : la politique impériale était vaincue. D'autre part, l'Allemagne était épuisée. La guerre l'avait dévastée, dépeuplée; les loups envahissaient les villages. La paix s'imposait. Les négociations, commencées dès 1641, reprirent sérieusement en 1644 et aboutirent au **triple traité de Westphalie** (1648).

L'Espagne reconnut l'indépendance des Provinces-Unies des Pays-Bas.

La France obtint les Trois-Évêchés et l'Alsace. Ses alliés, la Suède, l'électeur de Brandebourg et l'électeur palatin, ne furent pas oubliés. L'indépendance de la Suisse fut reconnue.

L'Allemagne fut divisée en 343 États indépendants, qui s'administraient dans la diète d'Empire, à laquelle l'empereur

était subordonné. Enfin la liberté de conscience et de culte fut reconnue aux luthériens et aux calvinistes.

Le but de Richelieu était atteint : la maison d'Autriche était abaissée, et l'équilibre européen établi.

Seule, l'Espagne continua la guerre. Elle comptait tirer parti de la minorité de Louis XIV.

RÉSUMÉ

179. État de l'Allemagne. Causes de la guerre de Trente ans. — Une clause de la paix d'Augsbourg (1555), le reservat ecclésiastique, en multipliant les conflits religieux, fut la cause de la guerre de Trente ans (1618-1648). Ferdinand Ier et Maximilien II essayèrent en vain de retablir la paix. Le faible Rodolphe II dut accorder à la Bohême les Lettres de Majesté, qui reconnaissaient son indépendance Révoltes contre l'administration intolerante de Ferdinand de Styrie, cousin de l'empereur Mathias, les Tchèques se soulevèrent et la défenestration de Prague (1618) donna le signal de la révolte. La guerre de Trente ans se divise en quatre périodes : palatine (1618-1623) ; danoise (1625-1629) ; suedoise (1630-1635) ; française (1635-1648).

180. Periode palatine (1618-1623) — Ferdinand II, successeur de Mathias (1619), se vit opposer l'electeur palatin Frederic V. Vienne fut assiégee Tilly sauva l'empereur a la Montagne-Blanche.

181. Période danoise (1625-1629). — Richelieu offrit a Christian de Danemark un fort subside pour appuyer l'Union évangélique (parti protestant) contre l'Empereur. Wallenstein sauva l'empereur. Apres plusieurs victoires, et malgré un échec, la paix de Lubeck (1629) fut conclue à l'avantage de l'Empire.

182. Période suédoise (1630-1635). — Les princes protestants appelèrent Gustave-Adolphe, roi de Suède. Poussé par Richelieu, le roi de Suède entra en Allemagne et vainquit deux fois Tilly, dont la mort desorganisa l'armee catholique. Wallenstein, disgracié, consentit à venir au secours de Ferdinand A Lützen (1632), Gustave-Adolphe fut encore vainqueur, mais périt Malgré l'assassinat de Wallenstein, les impériaux triomphèrent, et le chancelier de Suède, Oxenstierna, découragé, appela Richelieu à son secours

183. Période française (1635-1648). — Richelieu, malgré de graves échecs au début, ne se découragea pas. Les victoires des généraux français et suédois le récompensèrent. Mazarin poursuivit sa politique au nom du jeune Louis XIV. Le duc d'Enghien remporta les victoires de Rocroi (1643), Fribourg (1644), Nordlingen (1645), Lens (1648). Turenne l'avait aidé. L'Empire était vaincu. Le triple traité de Westphalie fut signé (1648), l'indépendance de la Suisse et des Pays-Bas était reconnue. La France obtenait les Trois-Evêchés et l'Alsace; l'Allemagne était divisée en 343 Etats independants ; l'équilibre européen était établi.

QUESTIONNAIRE

179. Quelles furent les causes de la guerre de Trente ans ? — Comment commença-t-elle ? — En combien de périodes se divise-t-elle ? — 180 A qui les Bohemiens offrirent-ils la couronne ? — Quel était le grand général catholique ? — 181 Qui Richelieu excita-t-il contre l'Empire ? — Qui sauva Ferdinand ? — 182. Qui les protestants appelèrent-ils à leur secours ? — Où périt Tilly ? — Où mourut Gustave-Adolphe ? — 183. Quels succes remporterent les troupes françaises ? – Quel traité mit fin a la guerre de Trente ans ?

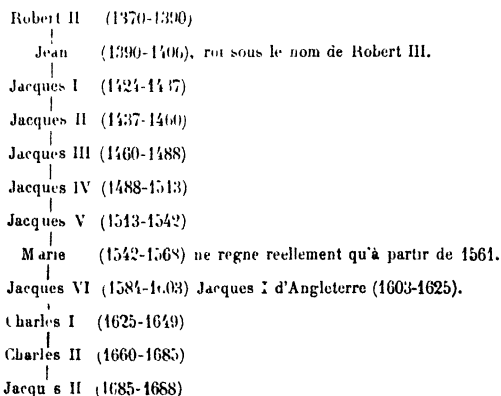
CHAPITRE LXXXV

L'ANGLETERRE ET LES STUARTS [1]

184. Jacques Ier (1603-1625). — **Jacques Ier** d'Écosse, fils de Darnley et de Marie Stuart, était, comme arrière-petit-fils d'Henri VII Tudor, le plus proche héritier d'Élisabeth. Il lui succéda donc en 1603. « Jamais homme n'a tant travaillé et fait si peu, a dit de lui un de ses contemporains; jamais

[1] GÉNÉALOGIE DES STUARTS

Vers 1060 Walther devient senechal (stuart en écossais, stewart en anglais) du roi Malcolm III — Du mariage de son arriere petit-fils, Walther IV, avec une fille du roi Robert I, naquit Robert II qui devint roi

Robert II (1370-1390)
|
Jean (1390-1406), roi sous le nom de Robert III.
|
Jacques I (1424-1437)
|
Jacques II (1437-1460)
|
Jacques III (1460-1488)
|
Jacques IV (1488-1513)
|
Jacques V (1513-1542)
|
Marie (1542-1568) ne regne reellement qu'à partir de 1561.
|
Jacques VI (1584-1603) Jacques I d'Angleterre (1603-1625).
|
Charles I (1625-1649)
|
Charles II (1660-1685)
|
Jacques II (1685-1688)

Marie — Anne

ep. Guillaume de Nassau

homme n'a parlé davantage, ni agi plus mal. » Il avait, pour garantir ses droits d'héritier, accepté une pension d'Élisabeth. En Écosse, il dut lutter contre l'Église presbytérienne, et dans la lutte il ne fut pas toujours heureux. En Angleterre, les protestants s'étaient divisés en deux sectes irréconciliables : les *anglicans*, qui tendaient à se rapprocher du catholicisme, et les *puritains*, qui le haïssaient de plus en plus. Ces derniers étaient en majorité à la Chambre des Communes. Ils cherchaient uniquement la règle de leur vie dans la Bible et affectaient une rigidité pharisaïque. Ils aspiraient après le *règne des saints*, c'est-à-dire après une révolution qui, en les portant au pouvoir, renverserait la royauté, qu'ils regardaient comme une abomination. Les catholiques n'étaient qu'une minorité. Jacques Ier se flattait de rétablir, par son habileté, la paix religieuse. D'autre part, tout plein de la doctrine du droit divin des rois, il prétendait régner en maître absolu et espérait réduire le parlement au silence. Il eût pu lui imposer par la gloire des armes, comme Henri VIII et Élisabeth ; il ne sut que le taquiner, tout en tremblant devant lui. Il eut bientôt désappointé tous les partis. Des complots éclatèrent. En 1605, la *Conspiration des poudres*, qui devait faire sauter le roi, les lords et les membres des communes le jour de l'ouverture du parlement, fut punie par le supplice de ses auteurs. Les catholiques, injustement accusés d'y avoir trempé, furent dès lors traités avec rigueur. Jacques retrouva chez les puritains d'Angleterre la même opposition que chez ceux d'Écosse. En même temps, il déconsidérait la royauté par sa faiblesse et ses prodigalités à l'égard de ses favoris, Somerset et surtout Buckingham. L'incapacité de Jacques, sa lâcheté dans la conduite des affaires extérieures, l'abandon de l'électeur palatin, son gendre, aigrirent encore l'opinion. Il laissa à son fils un trône ébranlé.

185. Charles Ier (1625-1649). — L'avènement de **Charles Ier** n'excita que des espérances passagères. Plus intelligent que son père, Charles avait les mêmes prétentions au pouvoir absolu et ne recula devant aucun moyen pour y parvenir. « C'est le plus déterminé menteur qui soit, » devait dire plus

tard de lui Cromwell. Il rencontra tout d'abord une défiance et une résistance obstinées dans la Chambre des Communes. Il crut pouvoir briser cette autorité rivale. Deux fois, en 1625 et en 1626, il prononça la dissolution du parlement. Mais les revers de la guerre contre la France le contraignirent à le convoquer une troisième fois (1628). Il lui fallut, pour obtenir des subsides, donner sa sanction à la *Pétition des droits*, qui consacrait les libertés fondamentales de l'Angleterre. Peu après, son favori *Buckingham* ayant été assassiné, il prononça la dissolution de ce troisième parlement et jura de gouverner seul désormais. Pendant dix ans (1630-1640 il tint son serment. Il eut pour le seconder un ministre de génie, *Thomas Wentworth, comte de Strafford*, et un auxiliaire résolu, *l'archevêque Laud*. Les amendes, les taxes arbitraires, les monopoles donnèrent de grandes ressources. Comme Laud, Strafford se servit des tribunaux d'exception qu'avait créés Élisabeth. Les adversaires de la royauté et de l'Église établie, catholiques aussi bien que puritains, furent frappés. Des peines rigoureuses furent prononcées contre les prédicateurs non conformistes. L'un d'eux eut les oreilles coupées pour avoir prêché contre les spectacles. Beaucoup de puritains se découragèrent et allèrent chercher la liberté dans une nouvelle patrie, au-delà des mers. Ils furent, dans la *Nouvelle-Angleterre*, le noyau d'une population énergique et religieuse. Un ordre du conseil interdit l'émigration ; sur l'un des huit vaisseaux dont cette interdiction empêcha le départ étaient *Pym*, *Hampden* et *Cromwell*.

Charles I[er].

L'Angleterre finit par se lasser de ce despotisme. Strafford ayant essayé de faire revivre un ancien impôt, la *taxe des vaisseaux*, que la tradition permettait au souverain de lever, en cas de danger, sans l'assentiment du parlement, Hampden refusa de le payer ; il fut condamné, mais il en avait appelé à la loi, et la nation lui donna raison (1638). Le zèle imprudent de Laud précipita la crise. Il alluma la guerre religieuse en voulant changer la liturgie écossaise. Les presbytériens formèrent une ligue ou *Covenant* (1638), et leur soulèvement força Charles à convoquer un quatrième parlement (1640), pour obtenir des subsides. Ce *court parlement* fut dissous presque aussitôt. Mais Charles dut bientôt en convoquer un cinquième, qui, sous le nom de *long parlement*, allait gouverner l'Angleterre pendant treize ans.

186. Long parlement. Guerre civile. — Le parlement commença par proclamer son indissolubilité ; puis il abolit les mesures d'exception et poursuivit, sous le nom de *délinquants*, les violateurs des libertés anglaises. Les chefs des délinquants, Strafford et Laud furent mis en accusation. Strafford fut condamné à mort Il eut l'héroïsme de supplier Charles de le sacrifier pour sauver sa couronne. Le lendemain, le roi, qui lui avait pourtant juré que pas un cheveu ne tomberait de sa tête, accepta le sacrifice. « Ne vous confiez pas aux princes ni aux fils de l'homme, parce qu'il n'y a point de salut en eux, » ne put s'empêcher de répéter le condamné.

La faiblesse de Charles ne le sauva pas. L'*Irlande* s'était soulevée et avait massacré les protestants (1641). Le parlement s'empara du pouvoir militaire et prit occasion d'une proclamation où les Irlandais s'étaient autorisés du nom de la reine et d'une fausse commission du roi, pour lui adresser des remontrances menaçantes. Charles se rendit à la Chambre pour arrêter cinq membres des Communes ; ayant échoué, il sortit de Londres et, entouré de ses *cavaliers*, commença la guerre.

Son armée était habituée au maniement des armes ; l'armée du parlement, recrutée au hasard, se fit battre en plusieurs rencontres, d'autant que son chef, *Essex*, ne faisait guère que se tenir sur la défensive. Charles arriva presque jusqu'aux

portes de Londres. Sa femme, *Henriette de France*, fille de Henri IV, lui amena des renforts. Mais un membre encore obscur du parlement, *Olivier Cromwell*, recruta dans les rangs des puritains une nouvelle cavalerie, austère, fanatique, animée tout à la fois par l'enthousiasme religieux et la passion de la liberté. Ce régiment des *côtes de fer*, des *saints*, comme ils s'appelaient, battit les cavaliers à *Marston-Moor*, puis en plusieurs autres rencontres. Charles se réfugia chez les Écossais (1646), qui le vendirent aux commissaires du parlement. Cromwell s'assura de sa personne. L'armée des *indépendants*, que commandait Fairfax, réprima avec rigueur tous les soulèvements ; le parlement fut épuré par l'exclusion de quatre-vingts membres, que l'on jugea trop tièdes ; puis un tribunal, présidé par *Bradshaw*, fut chargé de juger le roi. La foule témoignait hautement sa sympathie pour le prisonnier, qui se défendit avec noblesse. Le président ayant dit que Charles était accusé au nom du peuple d'Angleterre : « Pas de la moitié du peuple ; où est le peuple ? où est son consentement ? » s'écria une voix, celle de lady Fairfax. Charles fut condamné illégalement, en son absence. Il monta sur l'échafaud, le 30 janvier 1649, et subit la mort simplement et noblement. La royauté et la pairie furent abolies quelques jours après. L'Angleterre devenait une république, que le long parlement allait gouverner nominalement de 1649 à 1653.

Olivier Cromwell avait la direction des affaires. Il pacifia l'Irlande par la terreur : les catholiques, refoulés dans le comté le plus pauvre, eurent défense d'en sortir, et la tête de leurs prêtres fut mise à prix. L'Écosse, soulevée en faveur du fils de Charles Ier, Charles II, fut occupée militairement. La puissance de Cromwell était à son apogée. Le parlement le gênait ; il le dispersa en 1653. « C'est vous qui me forcez à agir ainsi, s'écria-t-il, dans le langage inspiré qui lui était habituel. J'ai prié le Seigneur nuit et jour de me faire plutôt mourir. »

Le parlement nouveau, ignorant et fanatique, après avoir tenté de façonner le gouvernement anglais sur l'antique gouvernement hébraïque, fut obligé d'abdiquer. Cromwell était

la seule ressource de la nation. Il fut proclamé *lord protecteur* en 1653.

187. Protectorat de Cromwell (1653-1658). — Parvenu au pouvoir par un mélange de ruse et de fanatisme, Cromwell soumit l'Angleterre au joug militaire, et, s'il ne prit pas le titre de roi, ce fut uniquement de peur de mécontenter l'armée.

Cromwell ouvrant le cercueil de Charles I[er]
(tableau de P. Delaroche)

Sa politique extérieure fut des plus habiles. La Hollande, vaincue, dut chasser Charles II. La France et l'Espagne recherchèrent son alliance. Il aida la France à triompher de l'Espagne à la victoire des Dunes. Il était l'arbitre de l'Europe, lorsqu'il mourut en 1658.

Son fils, *Richard Cromwell*, lui succéda. Il n'avait hérité ni de son génie ni de son ambition. Las du poids d'un pouvoir qu'il n'avait pas désiré, il abdiqua en 1659, et l'Angleterre

fut en proie à une odieuse tyrannie militaire. *Monk*, un des anciens généraux de Cromwell, entra dans Londres à la tête de ses troupes, et fit assembler un nouveau parlement, le *parlement-convention*. Les presbytériens et les royalistes, d'accord pour tirer leur pays de l'état misérable où il était plongé, rappelèrent les Stuarts. **Charles II** revint en 1660.

RÉSUMÉ

184. Jacques Ier (1603-1625). — Le fils de Marie Stuart, Jacques Ier d'Écosse, succéda à Élisabeth. Il se flatta de rétablir la paix religieuse et eut bientôt désappointé tous les partis : catholiques, anglicans, puritains. Il déconsidéra la royauté par sa faiblesse à l'égard de ses favoris et son incapacité pour les affaires.

185. Charles Ier (1625-1649). — Plus intelligent que son père Jacques Ier, Charles Ier avait les mêmes prétentions au pouvoir absolu et ne recula devant aucun moyen pour y parvenir. Rencontrant de la résistance dans la Chambre des Communes, il essaya de gouverner sans parlement (1630-1640). L'Angleterre finit par se lasser de son despotisme. Charles dut convoquer un cinquième parlement, le long parlement, qui gouverna véritablement l'Angleterre pendant treize ans.

186. Long parlement. Guerre civile. — Les ministres de Charles furent mis en accusation. Le supplice de Strafford ne sauva pas le roi. La guerre civile éclata. Olivier Cromwell, avec ses Côtes de fer, battit les cavaliers. Charles, réfugié chez les Écossais, fut vendu aux commissaires du parlement, jugé et exécuté (1649). L'Angleterre devint une république. Olivier Cromwell eut la direction des affaires. Il dispersa le long parlement et fut proclamé lord protecteur, en 1653.

187. Protectorat de Cromwell. — Cromwell soumit l'Angleterre au joug militaire. Sa politique extérieure fut des plus habiles. Il était l'arbitre de l'Europe lorsqu'il mourut (1658). Son fils n'avait ni son génie, ni son ambition. Il abdiqua. L'Angleterre, en proie à l'anarchie, n'en sortit qu'en rappelant les Stuarts (1660).

QUESTIONNAIRE

184. Qui était Jacques Ier ? — Comment gouverna-t-il ? — 185. Quel était le caractère de Charles Ier ? — Réussit-il à gouverner sans parlement ? — Par quoi la crise fut-elle précipitée ? — 186. Que devint Strafford ? — Quel fut le résultat de la guerre civile ? — Comment mourut Charles Ier ? — 187. Comment gouverna Cromwell ? — Qui ramena les Stuarts ?

LA RÉFORME EN FRANCE. — GUERRES DE RELIGION

François II (1559-1560).

Les Guises et les Bourbons — États généraux d'Orléans. — Mort de François II

Charles IX (1560-1574).

Minorité de Charles IX — Catherine de Médicis et Michel de l'Hôpital — *Colloque de Poissy* — *Massacre de Vassy* (1562).

Première guerre. — Victoire de Dreux. — Siège d'Orléans. — *Paix d'Amboise* (1563) — Reprise du Havre.

Deuxième guerre. — Saint-Denis — *Paix de Longjumeau* (1568).

Troisième guerre — Disgrâce de l'Hôpital. — Défaites des protestants à *Jarnac*. — *Moncontour*. — *Paix de Saint-Germain* (1570). — Influence de Coligny. — **Massacre de la Saint-Barthélemy** (1572).

Quatrième guerre. — Paix de *La Rochelle* (1573) — Mort de Charles IX.

Henri III (1574-1589).

Cinquième guerre. — Union des protestants et des politiques. — Combat de *Dormans*. — Traité de *Beaulieu* (1576) — Sainte-Ligue.

Sixième guerre — Henri III et l'*Édit de Bergerac* (1577) —

Septième guerre — *Paix de Fleix* (1580)

Huitième guerre ou guerre des Trois-Henri. — Victoire de Henri de Navarre à *Coutras* — Victoires de Henri de Guise à *Auneau* et à *Vimory* — *Journée des Barricades* (1588). — États de Blois. — Assassinat de Henri III.

HENRI IV JUSQU'EN 1598

(1589-1594).

Henri IV et la Ligue — Proclamation de *Charles X* — Prise de Dieppe — Victoires de Henri de Béarn à *Arques* et à *Ivry* (1590).

Prétentions étrangères. — Campagne d'Alexandre Farnèse. — *Siège de Paris*. — Investissement de Rouen.

Fin des hostilités — Excès de la Ligue — États généraux de 1593. — *Abjuration de Henri de Béarn* (1594). — Henri IV. — *Entrée dans Paris*.

Henri IV. Fin des guerres de Religion (1594-1598).

Henri IV et les Ligueurs

Henri IV et l'Étranger — Victoire de *Fontaine-Française*. — *Paix de Vervins*.

Édit de Nantes (1598).

Conquêtes (1598-1610).

Conquêtes — *Conquête de la Bresse* et *du Bugey* sur le duc de Savoie (1601) — *Traité de Lyon* (1601). — Assassinat du roi (14 mai 1610).

Administration.

Administration. — Encouragements à l'agriculture. — *Sully*. — *Olivier de Serres*. — *Canal de Briare*. — Industrie de la soie — Traités de commerce avec l'Angleterre. — *Postes*. — Écoles militaires

ANGLETERRE

Prospérité de l'Angleterre (1558-1603).

Élisabeth et Marie Stuart. — Établissement définitif de la Réforme en Angleterre et en Écosse. — Mariage de *Marie Stuart* avec *Darnley*. — Meurtres de *Rizzio* et *Darnley*. *Bothwell* — Captivité et évasion de Marie Stuart — Sa mort (1587) — Intervention de Philippe II. — Désastre de l'*Armada*.
L'Angleterre sous Élisabeth — Apogée du pouvoir royal. — Mouvement intellectuel. — *Spenser*, **Shakespeare**

LOUIS XIII ET RICHELIEU

La Régence et Concini (1610-1617).

Régence de Marie de Médicis. — Concini (1610-1617). — Révolte des seigneurs. — Traité de *Sainte-Menehould* (1614). — États généraux de 1614 : *Robert Miron*. — Nouvelle révolte. *Condé* — Traité de *Loudun* (1616) — Chute de Concini.

Ministère de Luynes (1617-1622).

Louis XIII et sa mère. — Agitation des nobles. — De Luynes et la reine mère. — Soulèvement des protestants. — Siège de *Montauban*. — Mort de de Luynes (1621). — Traité de *Montpellier* (1622).

Ministère de Richelieu (1624-1642).

Lutte contre les protestants. — Siège et prise de La Rochelle (1628) — *Paix d'Alais* (1629).
Lutte contre la noblesse. — Journée des Dupes (1630). — Soulèvement de 1632 Gaston d'Orléans, Montmorency. — Cinq-Mars (1642).
Lutte contre la maison d'Autriche. — Intervention dans la *Valteline Paix de Monçon* (1626). — Succession de *Mantoue*. — Paix de *Cherasco* (1631).
Administration. — *Académie française* — *Intendants*. — Conseil d'État.

GUERRE DE TRENTE ANS (1618-1648)

Causes : Querelles religieuses — Réservat ecclésiastique — Indifférence de *Rodolphe II* (1576-1612) — *Union évangélique*. — *Ligue catholique* (1609).

Période palatine (1618-1623).

Période palatine (1618-1623) — Frédéric V — Mathias et Ferdinand II — Siège de *Vienne*. — Bataille de la Montagne Blanche. — *Diète de Ratisbonne* (1623).

Période danoise (1623-1635).

Période danoise (1623-1629). — Intervention de Christian roi de Danemark — Victoire de Tilly à *Lutter* (1626). — Siège de Stralsund par *Wallenstein* — Édit de restitution. — *Paix de Lubeck* (1629)

Période suédoise (1630-1635).

Période suédoise (1630-1635). — Diète de Ratisbonne. — Renvoi de Wallenstein. — Intervention de Gustave-Adolphe. — Sac de *Magdebourg* par Tilly (1631). — Défaite de Tilly à *Breitenfeld* (1631) et au *Lech* (1632). — Victoire de Gustave-Adolphe et de Bernard de Saxe-Weimar à *Lutzen* (1632). — Défaite des Suédois à *Nordlingen* (1635).

Période française (1635-1648).	**Période française** (1635-1648) — Invasion des Impériaux en Picardie et en Bourgogne — Conquête de l'Alsace — Opérations de Guébriant, Banner et Torstenson. Victoires de *Wolfenbuttel* (1641), de *Kempen* (1642) et de *Breitenfeld*. Victoires en Italie et aux Pyrénées. Victoire du duc d'Enghien à *Rocroy* (1643) — Victoires de Condé et de Turenne à *Fribourg* (1644) et à *Nordlingen* (1645). — Victoire de *Lens* (1648). *Paix de Westphalie* (1648)
Anne d'Autriche et Mazarin.	**Régence d'Anne d'Autriche.** — Cabale des Importants — **Mazarin**

L'ANGLETERRE ET LES STUARTS

Les Stuarts (1603-1649)	Jacques I[er] (1603-1625).	**Fautes de Jacques I[er]. — A l'intérieur :** Persécution religieuse des non conformistes — Révolte des presbytériens d'Écosse — *Conspiration des Poudres* (1605) **A l'extérieur :** Abandon de l'électeur palatin.
	Charles I[er] (1625-1649).	**Gouvernement avec les parlements.** — Dissolutions du Parlement (1625-1626-1628) — Secours aux protestants français. — Échec de *Buckingham à La Rochelle*. — Pétition des Droits. **Gouvernement du roi seul** (1630-1640). — *Strafford et Laud :* Tribunaux exceptionnels, taxes arbitraires, monopoles. — Despotisme religieux **Court Parlement** (3 semaines) **et long Parlement** (13 ans) (1640-1653). — Exposé des griefs. — Condamnation de Strafford et Laud — Soulèvement de l'Irlande. — Échec du coup d'État royal. **Guerre civile** — Victoires des royalistes sur Essex — Olivier Cromwell et ses *Côtes de fer*. — Victoire de *Marston-Moor*. — Désunion dans le Parlement. — Captivité du roi — Mort du roi (1649)
République en Angleterre	République (1649-1653).	**Reprise de la guerre civile.** — Massacres et réorganisation en Irlande — Guerre d'Écosse. **Guerre extérieure.** — Défaites de la Hollande. **Mesures intérieures.** — Expulsion du parlement.
	Protectorat de Cromwell (1653-1658).	**Cromwell lord Protecteur.** — Grandeur maritime. — Traités avec la Hollande (1654). — Alliance politique avec Mazarin.
	Protectorat de Richard Cromwell (1658-1659).	**Richard Cromwell** — Gouvernement de Richard Cromwell. — Abdication de R. Cromwell.
	Anarchie milit[re].	**Anarchie militaire** — Parlement *Monk* et l'armée. — Parlement-Convention. — *Rappel des Stuarts* (1660).

Tableau Synchronique de la 2e partie de l'histoire moderne : de la Réforme aux Traités de Westphalie

FRANCE	CENTRE DE L'EUROPE EMPIRE ALLEMAGNE POLOGNE	SUD DE L'EUROPE ESPAGNE ITALIE GRECE	EGLISE	NORD DE L'EUROPE HOLLANDE SUEDE DANEMARK RUSSIE	ANGLETERRE	EMPIRE OTTOMAN
François II (1559) Les Guises — *Conjuration d'Amboise* Mort de François II. — **Charles IX** (1560)			**Paul IV**, pape 1555		**Elisabeth** reine (1558) Marie Stuart retourne en Ecosse	
Le commencement de l'année est fixé au 1er janvier (1564)	Mort de Ferdinand — **Maximilien II** (1564) Varsovie, capitale de la Pologne (1566)		**Saint Pie V**, pape (1566)			Mort de Soliman. — **Selim II** (1566).
Bataille de Jarnac : Condé battu et tué (1569). Défaite de Coligny à *Moncontour* *Paix de Saint-Germain* (1570)						*Prise de Chypre* (1570)
Mariage de Marguerite de Valois et d'Henri de Navarre (1572). *Massacre de la Saint-Barthélemy* (24 août 1572)			Mort de Pie V et Pontificat de **Grégoire XIII** (1572)	**Guillaume d'Orange**, stathouder (1572)		Défaite de *Lépante* (1571).
Mort de Charles IX — **Henri III** (1574).	**Henri d'Anjou**, roi de Pologne (1574) Mort de l'empereur Maximilien II					Mort de Selim II. — **Amurat III** (1574)
Paix de Bergerac (1577)	**Rodolphe II** (1576)	Soumission du Portugal à l'Espagne (1580)	Réforme du calendrier (1582) **Sixte Quint**, pape (1585)	Mort d'Ivan le Terrible (1584) **Maurice de Nassau**, stathouder (1585)	Exécution de Marie Stuart (1587)	
Bataille de Coutras (1587). Assassinat de Henri III — **Henri IV.** *Batailles d'Arques et d'Ivry* (1589)			**Clément VIII**, pape [illegible]			Mort d'Amurat III
Sully, surintendant des finances (1597). *Edit de Nantes* (1598) Mariage de Henri IV avec Marie de Médicis (1600)		[Phil]ipp[e] II — **Philippe III** (1598		**Charles IX** roi de Suède (1604	Mort d'Elisabeth (1603) **Jacques Ier** Conspiration des Poudres (160[illegible])	**Ahmed Ier** (1604).
Canal de Briare (1605) Prise de possession du Canada (1606) Assassinat de Henri IV (1610).	**Mathias**, roi de Bohême (1611).	Expulsion des Maures de l'Espagne (1609 et 1610)		**Gustave-Adolphe**, roi de Suède (1611).		
Révolte de la noblesse *Traités de Sainte-Menehould* Etats généraux (1614) **Louis XIII** épouse Anne d'Autriche (1615).	Mort de Rodolphe II. Mathias empereur (1612). Défénestration de Prague (1618). Mort de Mathias. — **Ferdinand** empereur (1619). *Bataille de la Montagne-Blanche* (1620).					**Othman II.**
Richelieu entre au Conseil (1624). *Siège* (1627) *et prise* (1628) *de la Rochelle.* *Victoire du Pas-de-Suze*	Victoire de Tilly à *Lutter* (1626)	*Traité de Monçon* (1626)	**Urbain VIII**, pape (1623).		**Charles Ier**, roi d'Angleterre (1625). Dissolution du Parlement.	*Victoire de Jassy* sur les Polonais.
Prise de Corbie par les Impériaux (1630).	Gustave-Adolphe entre en Allemagne (1630). — Victoire de Gustave-Adolphe à *Breitenfeld* (1631). **Ferdinand III** empereur (1637).	**Jean de Bragance**, roi de Portugal (1640).		Mort de Gustave-Adolphe à Lutzen (1632).		
Naissance de Louis XIV (1638). Mort de Richelieu (1642) Avènement de **Louis XIV.** Rocroy (1643). *Traité de Westphalie* (1648). *Paix de Rueil* (1649).	Défaite des Impériaux à *Kempen* (1642) Enghien et Turenne victorieux à *Nordlingen* (1645). Victoire de Condé à *Lens* (1648).		**Innocent X**, pape (1644).		Exécution de Charles Ier (1649). République de Cromwell (1649-1659). Rappel des Stuarts (1660).	

Entrevue de Louis XIV et de Philippe IV dans l'île de la Conférence (Peinture de Ch. Lebrun et Van der Meulen, au musée de Versailles).

CHAPITRE LXXXVI

LOUIS XIV JUSQU'EN 1661

188. Fronde. — Louis XIV n'ayant que cinq ans à la mort de son père, le parlement cassa le testament de Louis XIII et donna l'autorité à la reine mère, Anne d'Autriche, qui prit pour conseiller le *cardinal Mazarin*. Tandis qu'à l'extérieur nos armées terminaient heureusement la guerre de Trente ans, à l'intérieur Mazarin, après avoir dissipé la *cabale des Importants* (1643), fut moins heureux contre la **Fronde** en 1648. Le Trésor avait été ruiné par la guerre et par une mauvaise administration. Le parlement, oubliant son rôle, s'arrogea le droit de changer la constitution du royaume, et son opposition entraîna une guerre civile. Condé aida Mazarin à triompher de la *Fronde parlementaire*, qui se termina par la *paix de Rueil* (1649). Vint ensuite la *Fronde des petits maîtres* ou *Fronde féodale*. Mazarin dut s'exiler à Cologne. Turenne, d'abord rebelle, comme au temps de la Fronde parlementaire, rentra en grâce, tandis que Condé, mécontent de la cour, s'alliait. à son tour, aux Espagnols. Il ne fut pas plus heureux dans sa

révolte que ne l'avait été Turenne Louis XIV rentra dans sa capitale et, en 1653, Mazarin revint tout-puissant.

L'Espagne, qui, décidée à continuer la guerre avec la France, était restée étrangère au traité de Westphalie, profitait de nos discordes intérieures. L'alliance de Condé ne lui fut pourtant d'aucun profit. Turenne le vainquit définitivement aux *Dunes*, en 1658, et la *paix des Pyrénées* fut signée, en 1659. La France reçut l'Artois et le Roussillon ; Condé rentra en grâce ; Louis XIV épousa Marie-Thérèse, fille de Philippe IV d'Espagne : l'œuvre de Richelieu était dignement couronnée.

La guerre de Trente ans et la guerre civile avaient amené une misère effroyable dans les campagnes. Le gouvernement ne faisait et ne pouvait rien pour la soulager. Les solitaires et les religieuses de Port-Royal, les Jésuites, saint Vincent de Paul surtout, le fondateur des Lazaristes et des Filles de la Charité, rivalisèrent de dévouement.

Mazarin, devenu le personnage le plus important de la France et de l'Europe, mourut en 1661, après avoir recommandé Colbert à Louis XIV.

189. État de l'Europe en 1661. Midi de l'Europe. - Cent ans après Charles-Quint, il ne restait pas grand'chose de sa domination universelle. La décadence de l'**Espagne** avait déjà commencé sous *Philippe II ; Philippe III* (1598-1621) et *Philippe IV* (1621-1665) la précipitèrent. Ce fut le règne des favoris. Philippe III fut forcé de reconnaître l'*indépendance des Provinces-Unies* (1609). Pendant la guerre de Trente ans, les Français enlevèrent à Philippe IV l'*Artois* et le *Roussillon* (1639-1643). La *Catalogne* se donna à la France (1640) et, la même année, le *Portugal* se sépara de la couronne d'Espagne et proclama roi Jean de Bragance. Le duc d'Olivarès, ministre et favori de Philippe, n'avait pris aucune mesure. Il essaya d'atténuer la gravité de l'événement en l'annonçant à son maître : « Je viens vous annoncer une heureuse nouvelle, dit-il. Votre Majesté a gagné toutes les possessions du duc de Bragance ; il s'est fait proclamer roi, et son crime vous donne ses terres. » La révolution du Portugal n'en resta pas moins un fait accompli.

La domination espagnole en Italie était bien ébranlée. La *révolte de Naples*, en 1647, ne la consolida pas. *Masaniello*, que la populace avait mis à sa tête, périt bientôt, mais le calme ne fut pas rétabli. Le duc de Guise, appelé par les insurgés, ne sut se maintenir que quelques mois.

Dans le Nord de l'**Italie**, l'Espagne eût voulu joindre *Venise* à ses autres possessions italiennes. La république était encore puissante. Venise était le rendez-vous des arts et des divertissements. Une conspiration habile, ourdie par l'ambassadeur d'Espagne *Bedmar*, n'échoua qu'à cause du grand nombre de gens de nations différentes qu'il fallut mettre dans le secret. Une partie des conjurés furent noyés dans les canaux; Bedmar, inviolable en sa qualité d'ambassadeur, fut expulsé du territoire de la République (1618). Venise continua longtemps encore à lutter avec succès contre les Turcs, qui, après lui avoir pris Chypre, voulaient lui enlever Candie. Le siège de *Candie* dura vingt et un ans, de 1648 à 1669. La ville succomba enfin contre des forces supérieures, et Venise déclina dès lors. *Gênes* était tombée encore plus bas. La *Toscane* vivait, sous le gouvernement des Médicis, des souvenirs de son antique gloire. A *Rome*, les papes s'occupaient d'embellissements et d'utiles réformes.

190. Centre et Nord de l'Europe. — Au centre de l'Europe, l'**Allemagne** était épuisée et livrée aux influences étrangères. En 1657, Mazarin demanda la couronne impériale pour Louis XIV. La *confédération du Rhin* fut fondée, après l'élection de *Leopold*, fils de Ferdinand III (1658), par les princes de l'Empire, pour contre-balancer la puissance autrichienne.

L'autorité impériale s'affaiblissait de plus en plus. Louis XIV pouvait écrire en 1661 : « On ne peut regarder les empereurs que comme les chefs ou les capitaines généraux d'une république d'Allemagne, assez nouvelle en comparaison de plusieurs autres États, et qui n'est ni si grande, ni si puissante, qu'elle doive prétendre aucune supériorité sur les nations voisines. »

La Suède, si brillante sous la maison de Vasa, et surtout

sous *Gustave-Adolphe* (1611-1632), s'épuisa par ses victoires mêmes. Néanmoins, sous *Christine*, fille de Gustave-Adolphe, le traité de Westphalie lui donna la Poméranie et plusieurs villes d'Allemagne. *Charles-Gustave*, qui monta sur le trône lorsque Christine eut abdiqué, fut un prince guerrier (1654-1660). Il pénétra par la Baltique glacée jusqu'à Copenhague. La Suède était devenue la première des nations de l'Europe septentrionale.

La **Pologne**, au contraire, avait reculé. A l'extinction de la glorieuse famille des Jagellons (1571), le trône devint électif. *Henri de Valois* (ensuite roi de France sous le nom de Henri III) l'occupa pendant un an. Sous *Wladislas Vasa*, élu en 1632 par la diète polonaise, les *Cosaques* du Dniester, opprimés par les seigneurs polonais, se soulevèrent, pour passer enfin à la Russie. Ce vaste et puissant royaume renfermait dans son sein trop de causes de décadence. La noblesse était factieuse, le peuple esclave, la royauté élective et impuissante. Enfin, en 1652, le faible *Jean Casimir* accorda à chaque noble le *liberum veto*, c'est-à-dire le droit de s'opposer seul aux résolutions de toute la diète. Sous un pareil régime, l'anarchie du moyen âge ne pouvait que s'aggraver.

L'**Angleterre**, rentrée sous l'obéissance des Stuarts, n'avait pas retrouvé la paix et la grandeur. Le faible et voluptueux *Charles II* mécontentait ses sujets par son administration, qui froissait leurs intérêts, et par sa politique extérieure, qui blessait leur honneur.

Un petit pays n'avait cessé de croître depuis la fin du XVI[e] siècle. Les **Provinces-Unies de Hollande**, s'étant érigées en république, firent reconnaître leur indépendance en 1609. Elles conquirent au loin de riches colonies sur les Espagnols, les Portugais et les Anglais. La *compagnie des Indes Orientales* bâtit Batavia dans l'île de Java (1618) et enleva le cap de Bonne-Espérance (1653); la *compagnie d'Occident* s'empara de presque tout le Brésil, de 1623 à 1636. En Europe, la marine hollandaise lutta avec succès contre la marine anglaise.

Mais la Hollande renfermait aussi un principe de décadence dans la rivalité qui existait entre le parti de la guerre ou

des *Stathouders* de la maison de Nassau et celui de la paix ou du *Grand pensionnaire,* comme on nommait le principal député de la province de Hollande à l'assemblée des États généraux. Cette rivalité amena des luttes sanglantes.

On voit, par ce tableau des principaux États de l'Europe en 1661, qu'à la mort de Mazarin le premier rang appartenait à la France, toute-puissante en Italie, en Allemagne, et alliée de la Suède, de la Pologne et de la Hollande.

RÉSUMÉ

188. Fronde. — Louis XIV n'avait que cinq ans à la mort de Louis XIII. Le cardinal Mazarin, conseiller de la reine mère, après avoir vaincu la Fronde parlementaire, fut vaincu à son tour par la Fronde féodale, et dut s'enfuir. Turenne, d'abord rebelle, triompha enfin de Condé, qui, mécontent, s'était allié aux Espagnols. En 1653, Mazarin revint tout-puissant. En 1659, l'Espagne dut signer la paix des Pyrénées, qui donnait à la France l'Artois et le Roussillon. Mazarin mourut en 1661.

189. État de l'Europe en 1661. Midi de l'Europe. — La décadence de l'Espagne, commencée sous Philippe II, s'était poursuivie sous Philippe III et Philippe IV. Le Portugal lui avait échappé. Sa domination en Italie était fort ébranlée. Venise, vaincue dans sa lutte contre les Turcs, déclinait. Gênes, Florence avaient perdu toute importance. A Rome les papes s'occupaient d'utiles réformes.

190. Centre et nord de l'Europe. — L'Allemagne épuisée était livrée aux influences étrangères. La Suède, devenue la première des nations de l'Europe septentrionale, s'épuisait par ses victoires mêmes. La Pologne avait reculé. La noblesse y était factieuse, le peuple esclave, la royauté élective et impuissante. L'Angleterre, rentrée sous l'obéissance des Stuarts, n'avait pas retrouvé la paix et la grandeur. Les Provinces-Unies de Hollande, au contraire, n'avaient pas cessé de croître depuis la fin du XVI^e siècle. La France était donc en 1661 le premier État de l'Europe.

QUESTIONNAIRE

188. Qui reçut l'autorité à la mort de Louis XIII? — Qu'est-ce que la Fronde? — Quel traité mit fin à la guerre avec l'Espagne? — Qu'avaient amené la guerre de Trente ans et la guerre civile? — 189. Qu'était devenue la domination universelle de Charles-Quint? — Qu'est-ce que la conspiration de Bedmar? — 190. A quelles influences l'Allemagne était-elle livrée? — Qui avait fait la grandeur de la Suède? — Quelles étaient les causes de la décadence de la Pologne? — Les Stuarts avaient-ils rendu la paix à l'Angleterre? — Quels progrès avaient faits les Provinces-Unies? — A qui appartenait le premier rang en Europe en 1661?

CHAPITRE LXXXVII

LOUIS XIV DE 1661 A 1688

(Voir la carte, p 591)

191. Colbert, Louvois, Vauban. — Mazarin mort, les secrétaires d'État demandèrent à Louis XIV à qui ils devaient s'adresser dorénavant : « A moi, répondit-il ; je serai désormais mon premier ministre. » Il resta fidèle à cette détermination pendant cinquante-quatre ans. Il eut la bonne fortune de trouver, pour le servir, des hommes tels que *Colbert*, *Louvois Vauban*, *de Lionne*.

Louis XIV, d'après Rigaud.

Colbert (1619-1683) était un homme rude, austère, mais honnête et dévoué, ardent pour le bien public, assidu au travail Il fit rendre gorge aux traitants qui, depuis Richelieu, avaient volé le Trésor, déchargea le peuple d'une partie des impôts et, grâce à une rigoureuse économie, augmenta le revenu. L'agriculture redevint florissante ; l'industrie et le commerce furent encouragés et protégés. Nos colonies s'étendirent. Mais Colbert eut le chagrin de voir tant de services méconnus par le roi et par le peuple.

Louvois (1641-1691), par la réorganisation de l'armée, prépara les victoires de Louis XIV. L'armement fut perfectionné, le recrutement amélioré, une discipline sévère établie. L'avancement fut désormais la récompense du mérite, et non de la naissance. Les soldats mutilés trouvèrent un asile glorieux dans l'*Hôtel des Invalides*. Louvois eut le tort d'entraîner Louis XIV dans des dépenses et dans des guerres continuelles, qui ruinèrent la France et soulevèrent contre elle tous les États de l'Europe.

Vauban (1633-1707) inventa des principes nouveaux dans l'art de fortifier les places. « Ville assiégée par Vauban, disait-on, ville prise ; ville fortifiée par Vauban, ville imprenable. » Il couvrit la frontière du Nord d'une triple ligne de places fortes.

De Lionne (1611-1671) fut un diplomate consommé. *Pomponne* et *Torcy* lui succédèrent. Mais l'incapacité de *Chamillart* compromit l'œuvre de Colbert et de Louvois.

192. Guerre de dévolution. — Louis XIV commença par montrer à l'Espagne et au Saint-Père comment il entendait que la France fût respectée au dehors.

Il saisit avec empressement la première occasion d'user de sa puissance. A la mort de Philippe IV d'Espagne, il réclama, en vertu du *droit de dévolution*, les Pays-Bas espagnols au nom de sa femme Marie-Thérèse. En deux mois il conquit la *Flandre* (1667) ; puis, au cœur de l'hiver, avec le grand Condé, il réduisit en moins de vingt jours la *Franche-Comté*. La Hollande effrayée forma avec la Suède et l'Angleterre une triple alliance. Louis XIV se décida à signer la paix. Par le *traité d'Aix-la-Chapelle* (1668), il rendit la Franche-Comté, mais conserva la Flandre.

193. Guerre de Hollande. — Pour se venger de la **Hollande,** il détacha d'elle l'Angleterre et la Suède. Puis, en 1672, il passa le Rhin. La consternation fut générale. Les habitants demandèrent la paix. La dureté de Louis XIV releva leur courage. Le parti de la guerre prit le dessus à la Haye. Le grand pensionnaire *Jean de Witt* et son frère *Corneille* furent massacrés, et *Guillaume de Nassau*, prince d'**Orange,**

fut proclamé *stathouder.* Il inonda le pays. L'armée française dut se retirer, tandis que l'amiral *Ruyter* tenait en échec les flottes française et anglaise.

En même temps, Guillaume formait contre Louis XIV une première *coalition européenne.* Louis XIV trouva des armées à opposer à tous ses ennemis. Il réduisit lui-même la Franche-Comté en six semaines (1674). Condé arrêta le prince d'Orange à *Senef* (1674). Turenne fut vainqueur dans le *Palatinat*, qu'il incendia sur l'ordre barbare de Louvois, et en Alsace, où il fit une admirable campagne (1674); Duquesne, sur mer, à *Agosta*, où périt Ruyter, et à *Palerme.* La mort de Turenne à *Salzbach* (1675) n'arrêta pas les succès de nos armées, et, à la *paix de Nimègue* (1678 et 1679), la France garda la Franche-Comté, Fribourg-en-Brisgau et quinze villes de Flandre. Néanmoins la Hollande était sortie avec gloire de cette guerre terrible : toutes ses possessions lui furent rendues.

194. Apogée de la puissance de Louis XIV. — Devenu la « terreur de l'Europe » pendant six années de suite, puis son arbitre et son pacificateur, Louis XIV reçut alors le surnom de *Grand.* Il eut le tort d'écouter les conseils de Louvois. Il ruina le Trésor par des fêtes et des constructions fastueuses, et irrita l'Europe par les annexions de territoires qu'opérèrent les *Chambres* dites de *réunion.* Les deux *bombardements d'Alger* (1681 et 1683) furent plus glorieux : ils contraignirent les Barbaresques à rendre un grand nombre d'esclaves chrétiens.

Médaille commemorative de la Révocation de l'Edit de Nantes (17 octobre 1685).

A l'intérieur Louis XIV commit aussi de grandes fautes. Ses démêlés avec le Saint-Siège à propos du droit de régale aboutirent à la *Déclaration de 1682*, qui, au nom des libertés de l'Église gallicane, avait pour but de limiter en France l'autorité du pape. Mais sa principale faute dans les affaires

religieuses fut la *Révocation de l'Édit de Nantes* (1685). Il crut pouvoir obtenir par la violence la conversion des réformés, qu'il désirait ardemment. L'émigration provoquée par ses rigueurs priva la France d'un grand nombre de sujets riches et industrieux, qui allèrent porter leurs richesses et leur industrie à nos rivaux. Une révolte, celle des *Camisards*, éclata dans les Cévennes. Elle ne fut apaisée qu'en 1705.

RÉSUMÉ

191. Colbert, Louvois, Vauban. — Louis XIV, après la mort de Mazarin, prit la direction des affaires et eut la bonne fortune de trouver, pour le servir, des hommes tels que Colbert, Louvois, Vauban, de Lionne. Colbert rétablit l'ordre dans les finances, favorisa l'agriculture, l'industrie et le commerce. Louvois réorganisa l'armée. Vauban inventa des principes nouveaux dans l'art de fortifier les places.

192. Guerre de dévolution. — Louis XIV réclama, à la mort de Philippe IV d'Espagne, les Pays-Bas espagnols, en vertu du droit de dévolution. Il conquit très rapidement la Flandre et la Franche-Comté. Devant la triple alliance des Pays-Bas, de la Suède et de l'Angleterre, il consentit à faire la paix. Le traité d'Aix-la-Chapelle (1668) lui donna la Flandre.

193. Guerre de Hollande. — En 1672, Louis XIV fit la guerre à la Hollande pour se venger d'elle, après l'avoir séparée de ses alliés. Guillaume d'Orange forma contre lui une première coalition européenne. Les victoires de Condé à Senef, de Turenne dans le Palatinat et en Alsace, de Duquesne sur mer, amenèrent, malgré la mort de Turenne, la paix glorieuse de Nimègue (1678 et 1679).

194. Apogée de la puissance de Louis XIV. — Louis XIV, devenu l'arbitre de l'Europe, reçut le surnom de Grand. Il commit de grandes fautes, dont la principale à l'intérieur fut la Révocation de l'Édit de Nantes.

QUESTIONNAIRE

191. Qui Louis XIV trouva-t-il pour le servir ? — 192. Que réclama-t-il en vertu du droit de dévolution ? — Quel traité termina la guerre de dévolution ? — Qu'assura-t-il à la France ? — 193. Pourquoi Louis XIV fit-il la guerre à la Hollande ? — Quels sont les principaux faits de cette guerre ? — Quelle paix la termina ? — Que nous accordait-elle ? — Où Turenne mourut-il ? — 194. Quel tort eut Louis XIV ? — Quelle fut sa principale faute à l'intérieur ?

Carte des guerres de Louis XIV.

CHAPITRE LXXXVIII

RÉVOLUTION DE 1688 EN ANGLETERRE

195. Charles II. — **Charles II** (1660-1685) avait été accueilli avec un tel enthousiasme, qu'il avait dit : « Je crois vraiment que c'est notre faute, si nous ne sommes pas revenus plus tôt. » Cet enthousiasme s'éteignit bien vite. Des persécutions religieuses contre tous ceux qui refusaient de se soumettre à la liturgie anglicane, une politique extérieure qui mit l'Angleterre à la solde de Louis XIV, une guerre malheureuse contre la Hollande, discréditèrent le gouvernement. Tous les malheurs qui affligèrent sous ce règne l'Angleterre, comme la peste de 1666 et l'incendie de Londres de 1667, furent attribués à l'incurie du ministère. Dans sa défiance contre le roi, dont il redoutait les tendances catholiques, le parlement vota le *bill du Test* (1673) : tous les fonctionnaires publics durent affirmer publiquement qu'ils rejetaient le dogme de la transsubstantiation. Le frère de Charles II, le *duc d'York*, qui était catholique, fut forcé de se démettre de sa charge de grand amiral d'Angleterre.

Tout le reste du règne fut rempli par de misérables intrigues. Toutefois ce fut à cette époque que fut voté le bill d'*habeas corpus* (1679). Le principe en était déjà inscrit dans la *Grande Charte;* il reçut une sanction. Dès lors les arrestations arbitraires devinrent impossibles.

La santé de Charles II était chancelante. Son héritier était son frère, le duc d'York. La perspective d'un règne catholique effrayait un grand nombre d'Anglais ; de là des agitations sans fin. Les deux partis en présence commencèrent à être appelés de deux noms qui sont restés depuis, celui de *Whigs*, qui désignait des bandits écossais, et celui de *Tories*, qui désignait des bandits irlandais : les tories furent les défenseurs de la royauté, les whigs les opposants.

En 1685, Charles II mourut. Sa duplicité et sa conduite licencieuse lui avaient peu à peu aliéné les cœurs. Le duc d'York prit le nom de Jacques II (1685-1688).

196. Jacques II. Révolution de 1688. — On attendait beaucoup de sa réputation de franchise. Son despotisme acheva de rendre la dynastie des Stuarts impopulaire. Il débuta par des actes de rigueur. Sa victoire sur le *duc de Monmouth*, fils de Charles II, qui avait pris les armes et fut décapité à Londres, l'ayant affermi, il fit trembler les Anglais pour leurs libertés. L'aristocratie aussi bien que le clergé anglican étaient dans l'opposition. La naissance d'un prince de Galles, en faisant craindre un second règne catholique, précipita la crise. Les chefs de l'opposition appelèrent la fille de Jacques II, la protestante *Marie*, et son époux **Guillaume de Nassau**, stathouder de Hollande. Guillaume avait inscrit sur ses étendards : *Pour la religion protestante et la liberté anglaise*. Il débarqua, en 1688, à Torbay. Trahi par sa famille (son autre fille Anne l'abandonna), Jacques s'enfuit en France, où Louis XIV l'accueillit avec de grands égards et lui assigna comme résidence le château de Saint-Germain. Guillaume fut proclamé roi d'Angleterre, avec sa femme la reine Marie (1689), après qu'ils eurent signé la *déclaration des droits*, confirmation de la Grande Charte de 1215. La réunion périodique du parlement était assurée : il devait discuter et voter librement l'impôt et les lois ; ses membres étaient inviolables. C'était l'établissement définitif du régime constitutionnel. L'élévation au trône de **Guillaume III** allait lui permettre de satisfaire plus amplement la haine qu'il avait vouée à la France, en faisant entrer l'Angleterre dans les coalitions qu'il forma contre Louis XIV.

Guillaume de Nassau

RÉSUMÉ

195. Charles II (1660-1685). — Le gouvernement de Charles II se discrédita bientôt par des persécutions religieuses et par une politique extérieure peu honorable pour l'Angleterre. Ce fut sous ce règne que fut voté le bill d'*habeas corpus*, qui rendit les arrestations arbitraires impossibles.

196. Jacques II. Révolution de 1688. — Jacques II, frère et successeur de Charles II, était catholique, son despotisme acheva de rendre la dynastie des Stuarts impopulaire. Les chefs de l'opposition appelèrent la fille de Jacques II, la protestante Marie et son époux Guillaume d'Orange (1688). Jacques II s'enfuit à la cour de Louis XIV. Guillaume fut proclamé roi d'Angleterre avec sa femme, la reine Marie (1689), après qu'ils eurent signé la déclaration des droits, confirmation de la Grande Charte.

QUESTIONNAIRE

195. Charles II se fit-il aimer ? — Quel bill célèbre fut voté sous son règne ? — 196. Qui succéda à Charles II ? — Qui l'opposition appela-t-elle ? — Guillaume III aimait-il la France ?

CHAPITRE LXXXIX

LOUIS XIV DE 1688 A 1715

197. Guerre de la Ligue d'Augsbourg. — L'ambition et l'orgueil de Louis XIV soulevèrent toute l'Europe. La **Ligue d'Augsbourg** fut formée contre lui, en 1686, par Guillaume d'Orange. En 1689, l'Angleterre y accéda. La lutte avait commencé dès l'année précédente. Louis XIV chercha d'abord à rétablir Jacques II. Mais les premiers succès sur mer et en Irlande furent bientôt annihilés par la glorieuse défaite de Tourville à *la Hogue* (1692), qui marque le point de départ de la puissance maritime de l'Angleterre.

Sur le continent, Luxembourg, par ses victoires de *Fleurus* (1690), de *Steinkerque* (1692), de *Neerwinden* (1693), arrachait à Guillaume ce cri : « Oh ! l'insolente nation ! » Catinat, en Italie, remportait les victoires de *Staffarde* (1690) et de la

Marsaille (1693). Le duc de Savoie traita le premier; il scella la *paix de Turin* (1696) en donnant sa fille Adélaïde de Savoie au duc de Bourgogne, petit-fils et héritier de Louis XIV. A *Ryswick*, en Hollande, Louis XIV, faisant preuve d'une sage modération, qui causa d'ailleurs dans le royaume un mécontentement général, ne garda que ce que lui avaient donné les traités précédents et reconnut Guillaume comme roi d'Angleterre (1697).

198. Guerre de la succession d'Espagne. — La mort de Charles II d'Espagne allait allumer une nouvelle guerre. Il légua ses États à ***Philippe d'Anjou***, petit-fils de Louis XIV (1700).

Guillaume noua contre la France une **troisième coalition.** A sa mort (1702), il laissa la direction de la guerre à trois hommes habiles, *Heinsius*, le grand pensionnaire de Hollande, le *duc de Marlborough*, dont la femme était la favorite de la reine Anne d'Angleterre (sœur de la reine Marie), et le *prince Eugène de Savoie*, dont le ressentiment avait fait un ennemi de Louis XIV.

Marlborough.

En 1704, commencèrent les revers. La sanglante défaite d'*Hochstaedt* ou *Blenheim* nous força d'évacuer l'Allemagne. Nouvelle défaite en 1706, à *Ramillies* en Flandre; en 1708, à *Oudenarde*, aux Pays-Bas. *Lille* fut prise et la France envahie, pendant que Madrid recevait un autre roi, l'archiduc *Charles d'Autriche.* Les Anglais avaient pris *Gibraltar.* L'hiver de 1709 porta la misère à son comble. Louis XIV essaya en vain d'obtenir la paix. Enfin Vendôme à *Villaviciosa* (1710), Villars à *Denain* (1712), sauvèrent Philippe V et Louis XIV.

Les alliés consentirent alors à accorder des conditions acceptables. Aux traités d'*Utrecht* (1713), avec l'Angleterre et la Hollande, et de *Rastadt* (1714), avec l'Empire, Philippe V garda son trône, et la France ne perdit pas une province. Mais nous dûmes céder nos colonies de l'Acadie et de Terre-Neuve, combler le port de Dunkerque et reconnaître le nouveau royaume de Prusse.

Louis XIV avait noblement expié ses fautes. Il perdit tous les siens et mourut tristement, laissant le royaume à son arrière-petit-fils, un enfant de cinq ans, à qui il recommanda de soulager ses peuples.

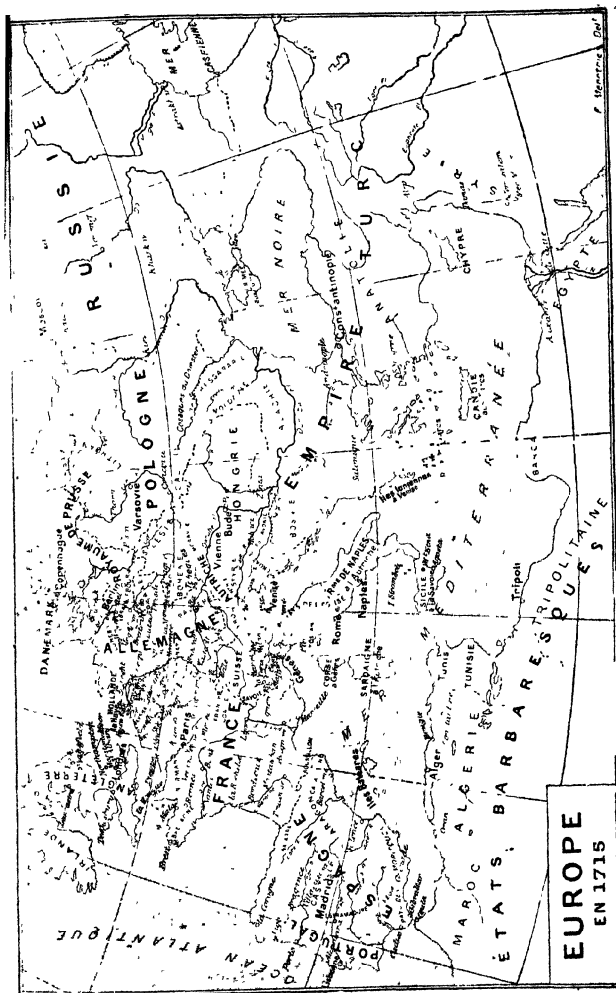
RÉSUMÉ

197. Guerre de la Ligue d'Augsbourg. — L'ambition, l'orgueil de Louis XIV soulevèrent l'Europe. La Ligue d'Augsbourg fut formée contre lui par Guillaume d'Orange. Notre glorieuse défaite navale de la Hogue fut compensée par les victoires de Fleurus, Steinkerque, Neerwinden, Staffarde et la Marsaille, qui amenèrent la paix de Ryswick (1697). Louis XIV se contenta de ce que lui avaient donné les traités antérieurs.

198. Guerre de la succession d'Espagne. — Charles II d'Espagne légua ses États à Philippe d'Anjou, petit-fils de Louis XIV (1700). Une troisième coalition, formée à cette occasion, nous fit essuyer les défaites d'Hochstaedt (1704), Ramilhes (1706), Oudenarde (1708). L'hiver de 1709 porta la misère à son comble Enfin, après la victoire de Villaviciosa, qui sauva le trône de Philippe V et celle de Denain les alliés consentirent à accorder des conditions acceptables aux traités d'Utrecht (1713) et de Rastadt (1714)

QUESTIONNAIRE

197 Qui forma contre nous la Ligue d'Augsbourg ? — Quelles victoires remporta la France ? — 198. Quel événement ralluma une nouvelle guerre ? — Quels revers essuya Louis XIV ? — Par quelles victoires fut-il sauvé ?

CARTE DE L'EUROPE EN 1715

Costumes vers la fin du règne de Louis XIV

gneur et dame de la cour en 1691. — Bourgeoise en 1705 — Femme et homme du peuple

CHAPITRE XC

LE XVIIe SIÈCLE

199. Siècle de Louis XIV. — Au XVIIe siècle, la France devient l'État le plus puissant et le mieux policé de l'Europe. « Il se fait, a dit Voltaire, dans les arts, dans les esprits, dans les mœurs, comme dans le gouvernement, une révolution générale qui doit servir de marque éternelle à la véritable gloire de notre patrie. Cette heureuse influence s'étend à l'Angleterre ; elle porte le goût en Allemagne, les sciences en Russie ; elle ranime même l'Italie, qui languissait. » Le XVIIe siècle a mérité ainsi d'être appelé, dans notre histoire, le grand siècle ; il porte aussi le nom de *siecle de Louis XIV*, parce que Louis XIV en fut le plus grand roi, que sa cour donna le ton à toute l'Europe, et qu'il protégea plus qu'aucun autre prince de ce temps les lettres, les arts et les sciences.

200. État politique. — La monarchie était **absolue,** mais non arbitraire et despotique. Le roi gouvernait avec l'assistance de ses ministres et de son conseil. Dans les provinces, les gouverneurs avaient dû céder tout pouvoir effectif aux *intendants*, de qui relevaient dans chaque *généralité* toutes les branches de l'administration civile et militaire. Les villes et les villages perdirent peu à peu toute autonomie, et la *centralisation administrative* s'établit.

La noblesse, abaissée par Richelieu, exclue du gouvernement et de l'administration au profit de la bourgeoisie, n'eut plus d'autre rôle, à l'intérieur, que de contribuer à la splendeur des pompes royales.

Les salons étaient l'école de la politesse et du goût. Sous Louis XIV la *Cour* les éclipsa : la noblesse y afflua, assujettie à une étiquette rigoureuse. La province imitait Paris.

201. Église de France. — Le roi reconnaissait dans les choses de la religion l'indépendance et l'autorité de l'Église. La religion catholique était la religion du royaume. En vertu du Concordat de 1516, le roi nommait les évêques et les abbés. Animée de l'esprit du concile de Trente, l'Église de France se réforma au XVII^e siècle. Les anciens ordres religieux se renouvelèrent. Des ordres nouveaux furent fondés ou introduits, des congrégations établies : la *Visitation*, par sainte Jeanne de Chantal ; l'*Oratoire*, par le cardinal de Bérulle ; la *Société de Saint-Sulpice*, par M. Olier ; les *Lazaristes* et les *Filles de la Charité*, par saint Vincent de Paul ; les *Trappistes*, par l'abbé de Rancé ; les *Frères des Écoles chrétiennes*, par J.-B. de la Salle. Mais la paix religieuse fut troublée par les querelles du gallicanisme, du jansénisme et du quiétisme. Le **gallicanisme,** dont l'esprit continua de dominer dans l'Église de France, relâchait le lien qui la rattachait au centre de l'unité catholique et resserrait celui qui l'assujettissait à la royauté. Le **jansénisme,** condamné par la *bulle Unigenitus*, en 1713, fit sentir son influence triste et desséchante jusqu'à la Révolution. Le **quiétisme** se termina par la soumission de Fénelon, lorsque son *Explication des Maximes des saints* fut condamnée par le Saint-Siège.

202. Missions. — Le XVII^e^ siècle, comme le XVI^e^, fut l'époque des *missions*. Le pape Grégoire XV les organisa régulièrement en créant, en 1622, pour les diriger, la *Propagande*. En 1663, fut fondé à Paris le *Séminaire de la Société des missions étrangères*. Le christianisme pénétra alors dans l'Extrême-Orient. Ce fut la Compagnie de Jésus qui obtint les plus grands succès. En 1542, *saint François Xavier* [1] avait débarqué dans l'Inde. Après avoir baptisé des milliers de païens, ramené à une vie régulière les Européens corrompus de Goa, et fondé l'Église du Japon, « l'apôtre des Indiens » mourut en vue des rivages de la Chine, qu'il voulait aussi évangéliser.

Les missions de Chine furent fondées par l'Italien *Matteo Ricci* († 1610), qui entra dans le pays à la suite de l'ambassadeur portugais. Ce savant jésuite conquit la faveur des mandarins par sa connaissance profonde des mathématiques. En Amérique, les jésuites français avaient fondé une mission florissante au *Canada* (1611), malgré la férocité des Iroquois, qui en martyrisèrent un grand nombre.

Mais la mission la plus célèbre est celle du *Paraguay*. Les jésuites y fondèrent, sous la suzeraineté de l'Espagne, une colonie agricole qui devint rapidement florissante. Sous le gouvernement paternel de leurs instituteurs, les Indiens des réductions [2] devinrent de fervents chrétiens. Malheureusement cette mission devait disparaître à la fin du XVIII^e^ siècle.

203. La civilisation en Allemagne. — Le « grand roi » fut pris pour modèle par tous les autres souverains de l'Europe. Ce fut en Allemagne que l'imitation de la France fut poussée le plus loin. Comme Louis XIV, les princes allemands professaient la doctrine du pouvoir absolu. Tous voulurent avoir leur Versailles, et beaucoup ruinèrent leurs peuples par leur luxe « à la parisienne ».

1 Espagnol.
2 **Réduction** : Nom donné aux bourgades du Paraguay.

RÉSUMÉ

199. Siecle de Louis XIV. – Au xvii^e siècle la France devient l'État le plus puissant et le mieux policé de l'Europe. Ce siècle porte le nom de siècle de Louis XIV.

200. État politique. — La monarchie était absolue, mais non arbitraire et despotique. La centralisation administrative s'établit. La noblesse n'eut plus d'autre rôle que de contribuer à la splendeur des pompes royales.

201. Église de France. — La religion catholique était la religion du royaume. L'Église de France se réforma au xvii^e siècle. Des ordres nouveaux furent fondés ou introduits, des congrégations établies. Mais la paix religieuse fut troublée par les querelles du gallicanisme, du jansénisme et du quiétisme.

202. Missions. — Le xvii^e siècle fut, comme le xvi^e, l'époque des missions. La Compagnie de Jésus pénétra dans l'Extrême-Orient et s'établit dans le Canada et le Paraguay.

203. La civilisation en Allemagne. — Le grand roi fut pris pour modèle par tous les autres souverains de l'Europe, et surtout par les princes allemands.

QUESTIONNAIRE

199. Pourquoi le xvii^e siècle est-il appelé siècle de Louis XIV et le grand siècle ? — 200. Comment gouvernait le roi ? — Qu'était devenue la noblesse ? — 201. L'Église de France ne se réforma-t-elle pas au xvii^e siècle ? — Par quoi fut troublée la paix religieuse ? — 202. Où pénétra le christianisme ? — Qui fonda les missions de Chine ? Quelle fut la mission la plus célèbre ? — 203. Par qui Louis XIV fut-il pris pour modèle ?

CHAPITRE XCI

1. — LETTRES, SCIENCES ET ARTS EN FRANCE

204. Première moitié du XVIIe siècle. — La langue française, au XVIIe siècle, acheva de se former. Elle devint la langue des cours, de la diplomatie, de la société cultivée, dans l'Europe entière.

Corneille

Déjà la première moitié du XVIIe siècle avait produit un grand nombre de beaux génies.

Malherbe (1556-1628) réforma la langue française et soumit l'art des vers à des règles rigoureuses. **Régnier** (1573-1613) fut un satirique piquant. **Corneille** (1606-1684) fut le vrai fondateur de notre théâtre. Dans *le Cid*, *Horace*, *Cinna*, *Polyeucte*, *don Sanche*, *Nicomède*, il créa des caractères héroïques. Dans son *Menteur* il fonda la vraie comédie. **Rotrou** (1609-1650), par certaines qualités, se rapproche de Corneille.

Descartes

Saint François de Sales (1567-1622) fut le premier sermonnaire et un des premiers écrivains de ce temps (*Introduction à la vie dévote*, *Traité de l'amour de Dieu*). **Balzac** (1597-1654) donna les premiers modèles d'une prose régulière, pompeuse et parfois éloquente. **Descartes** (1596-1650) fut un

savant et surtout un philosophe de génie ; il fut en même temps un grand écrivain. Par son *Discours de la methode*, il opéra, en philosophie, une véritable révolution. Il démontra par des preuves d une clarté, d'une simplicité et d'une rigueur jusque-là inconnues, la spiritualité de l'âme et l'existence de Dieu.

Pascal (1623-1662) fut l'égal de Descartes dans les sciences. Retiré à Port-Royal pour se consacrer tout entier à la pénitence, il écrivit en pamphlétaire de génie ses *Lettres à un provincial*, où il est à regretter qu'il ne se soit pas montré plus juste envers ses adversaires. Il laissa, d'une apologie de la religion, qu'il avait projetée, d'admirables fragments, qui ont été publiés sous le nom de *Pensées de Pascal*.

Rubens.

Citons encore parmi les savants français : *Fermat*, *Gassendi*, *Salomon de Caus*, *Pecquet*.

La France eut aussi de grands peintres : *Simon Vouet*, *Nicolas Poussin*, *Claude le Lorrain*, *Eustache le Sueur*, *Philippe de Champaigne ;* **Rubens,** quoique Flamand, travailla pour elle.

205. Seconde moitié du XVII^e siècle. — Dans la seconde moitié du XVII^e siecle on voit, parmi les savants : le niçois *Cassini*, *Picard*, *Mariotte*, *Papin*, *Tournefort ;* parmi les architectes, *Claude Perrault*, *Hardouin Mansart ;* parmi les sculpteurs : *Puget*, *Girardon*, *Coysevox*, les deux *Coustou;* parmi les peintres : *Mignard*, *Lebrun;* parmi les graveurs: *Nanteuil ;* parmi les musiciens : *Lulli*.

La littérature brilla d'un éclat incomparable. Nul n'a connu l'homme comme **Molière** (1622-1673). On joue encore dans tous les pays son *Misanthrope*, ses *Femmes savantes*, son *Avare*, son *Tartufe*, son *Bourgeois Gentilhomme*.

La Fontaine (1621-1695) fut le fabuliste par excellence.

Racine (1639-1699) égala Corneille dans la tragédie, mais sans lui ressembler (*Andromaque*, *Iphigénie*, *Britannicus*, *Bérénice*, *Phèdre*, *Esther*, *Athalie*). **Boileau** (1636-1711) fit dans ses *Satires* leur procès aux méchants écrivains et enseigna dans son *Art poétique* le secret de la beauté dans les ouvrages de l'esprit. **Bossuet** (1627-1704) fut le plus grand prédicateur de son siècle. Ses chefs-d'œuvre sont, avec ses *Sermons*, ses *Oraisons funèbres*, son *Discours sur l'Histoire universelle*, la *Connaissance de Dieu et de soi-même*, la *Politique tirée de l'Écriture sainte*, l'*Histoire des Variations des Églises protestantes*. Citons encore **Bourdaloue** qui, pour ses contemporains, surpassa Bossuet comme prédicateur; le *cardinal* **de Retz** et ses Mémoires, **Mme de Sévigné** (1626-1696) et ses Lettres; **Mme de Maintenon** (1635-1719); **La Bruyère** (1645-1696) et ses Caractères; **Fénelon** (1651-1715) dont les tendances annoncent déjà un siècle nouveau (*Fables*, *Dialogues des morts*, *Aventures de Télémaque*, *Traité de l'Éducation des Filles*, *Lettre à l'Académie*, *Traité de l'Existence de Dieu*). **Saint-Simon** et ses Mémoires; **Massillon** et son Petit Carême, **Bayle**, et enfin **Leibnitz** (1646-1716), que nous retrouverons parmi les écrivains allemands, ses compatriotes, mais qui écrivit en français ses plus beaux livres.

Molière.

II. — LETTRES, SCIENCES ET ARTS EN EUROPE

206. Lettres. Philosophie. — En Angleterre, le chancelier **François Bacon** (1561-1626), dont la valeur morale fut

malheureusement au-dessous de la valeur intellectuelle, fut le promoteur de la *méthode expérimentale*. Dans son *Advancement of learning* (Progrès des sciences) (1605), il célébra la grandeur et annonça les conquêtes futures de la science, qui doivent faire de l'homme l'interprète et le maître de la nature, et donna des sciences une remarquable classification ; puis, dans son *Novum Organum* (1620), il définit le but et traça, non sans quelque pédanterie, les règles de la méthode expérimentale, dont *Leonard de Vinci* et *Galilee* faisaient, en Italie, un usage si fécond, et fut, comme il le dit lui-même, le *heraut* de la science. Il créa la prose anglaise. **Hobbes** (1588-1679) professa le matérialisme, ramena, dans sa morale grossièrement égoïste, le devoir à l'intérêt personnel et vit dans le despotisme l'idéal du gouvernement. **Locke** (1632-1704) crut expliquer toutes nos idees par l'expérience, et ne vit pas que c'était ruiner par la base la science, la morale et la religion. Il fut le théoricien de la monarchie constitutionnelle. Exilé pour avoir pris part à la révolte de Monmouth, il revint sur le navire qui ramenait en Angleterre la reine Marie, en 1688. Dans son *Essai sur le gouvernement civil*, il justifia la révolution de 1688 et démontra que la souveraineté appartenait à la nation.

Leibnitz

En Hollande, le Juif **Spinoza** (1632-1677), dans son *Ethique*, construite selon la méthode des géomètres, professa le *panthéisme*, en faisant de Dieu la substance de toutes choses; **Grotius** jeta les bases philosophiques du droit international. En Allemagne, **Leibnitz** (1646-1716), un des génies les plus profonds et les plus universels des temps modernes, fit voir

que dans le monde matériel, aussi bien que dans le monde spirituel, c'est l'esprit qui explique tout.

207. Littérature. — Dans l'ordre littéraire, **Shakespeare**, comme on l'a vu, marque avec une originalité et une puissance singulières, par toute une suite de chefs-d'œuvre, le premier essor du génie anglais. Mais il n'appartient au XVIIe siècle que par les dernières années de sa vie.

Les guerres religieuses du commencement du siècle donnèrent à l'Angleterre le plus populaire de ses écrivains religieux, **John Bunyan** (1628-1688). Au sortir des luttes religieuses parut, en 1669, le *Paradis perdu*, l'immortelle épopée que **John Milton** (1608-1674) écrivit « sous l'œil de Dieu comme un hymne pieux à sa gloire ». Sous Charles II, l'Angleterre subit l'influence littéraire de la France.

Shakespeare.

Le XVIIe siècle fut un siècle de décadence littéraire pour l'Italie, envahie, à la suite de *Marini*, par le mauvais goût et l'affectation.

La même année que Shakespeare en Angleterre mourait en Espagne **Miguel de Cervantès** (1547-1616), auteur du plus original des chefs-d'œuvre espagnols, *la merveilleuse Histoire de l'ingénieux hidalgo Don Quichotte de la Manche*, écrit pour ruiner l'autorité pernicieuse des livres de chevalerie alors à la mode, et dans lequel il rencontra, sans les chercher, des tableaux d'une vérité éternelle. **Lope de Vega** (1562-1635) fonda le théâtre espagnol. **Guilhen de Castro** (1580-1630), dans sa *Jeunesse du Cid*, donna à Corneille l'idée de son premier chef-d'œuvre. Mais le grand poète dramatique de l'Espagne fut **Calderon de la Barca** (1600-1681).

208. Sciences. — Un nouveau courant scientifique se

produit au XVIIe siècle. L'esprit moderne s'affranchit, dans les sciences de la nature, de l'autorité d'Aristote et des préjugés de la scolastique, et imagine cette heureuse et féconde combinaison de la méthode expérimentale et de la méthode mathématique, qui a produit tant de découvertes. On a déjà vu la grande part qu'eut la France dans ce renouveau scientifique. Trois autres nations européennes jouèrent un rôle égal. **Bacon**, le héraut de la nouvelle méthode, l'eût appliquée peut-être avec quelque succès s'il eût été plus maître de son imagination et surtout s'il en eût mieux compris le caractère mathématique. Cependant il voit que la chaleur est un mode du mouvement. L'Italien **Galilée** (1564-1642), avec sa lunette astronomique, fait dans le ciel des découvertes inouïes jusqu'alors. Il établit la réalité du mouvement de rotation de la terre sur elle-même et de sa révolution autour du soleil, confirmant ainsi l'hypothèse de Copernic. L'Allemand **Képler** (1571-1630), successeur du Danois **Tycho-Brahé** (1546-1601) à l'Observatoire de Prague, formule les lois de la révolution des planètes. L'Anglais **Harvey** (1578-1657) découvre la grande circulation du sang. En 1643, l'expérience de l'Italien **Torricelli**, sur le vide de la chambre barométrique, suggère à **Pascal** celles de la tour Saint-Jacques et du Puy-de-Dôme, qui démontrent définitivement que l'ascension des liquides dans les tubes où l'on a fait le vide est due à la pression atmosphérique de l'air. L'importance du mouvement scientifique provoque la fondation de l'*Académie royale de Londres* (1662), de l'*Académie des Sciences de Paris* (1666) et de l'*Académie de Berlin* (1700). Le *Journal des savants*

Newton.

fondé à Paris en 1665, est bientôt imité à l'étranger. Les progrès de la science continuent. Louis XIV les favorise en attirant chez lui, par de fortes pensions, le Niçois *Cassini*, le Hollandais *Huyghens* et le Danois *Rœmer*. Mais les deux noms les plus célèbres dans l'histoire scientifique de la deuxième moitié du XVIIe siècle sont ceux des inventeurs du calcul infinitésimal: l'Anglais **Newton** (1642-1729), à qui l'on doit encore la loi de la gravitation universelle, et l'Allemand **Leibnitz** Auprès de ces noms immortels, on peut encore citer ceux des frères *Bernoulli*, mathématiciens bâlois, d'*Otto de Guericke*, l'inventeur de la première machine électrique, de *Boerhaave*, le célèbre médecin hollandais, qui, avec l'Anglais *Sydenham*, fut le précurseur de la médecine moderne.

209. Arts. — Dans les arts, la décadence a commencé en Italie. Les Académies, de plus en plus nombreuses, s'efforcent de réglementer l'art. La peinture, sous prétexte de viser à la puissance, tombe dans le prétentieux. Quelques peintres font exception ; chez eux de grandes qualités naturelles combattent heureusement les nouvelles tendances, par exemple chez les *Carrache*, le *Dominiquin*, le *Caravage* *Salvator Rosa*, qui sont loin d'être des peintres sans valeur

La sculpture et l'architecture tombent absolument dans le mauvais goût sous l'influence du cavalier *Bernini*. C'est le triomphe du style *rococo*.

En Flandre s'était formée une école qui allait produire un peintre d'une fécondité et d'une opulence merveilleuses, **Pierre Rubens** (1577-1640). « Il créait, a-t-on dit de lui comme un arbre produit ses fruits, sans plus de malaise ni d'effort. » Ce grand coloriste laissa plus de deux mille tableaux. Son disciple, **Van Dyck** (1599-1641), fut le peintre de Charles Ier d'Angleterre.

La dynastie des **Téniers** se plut à la reproduction des scènes de la vie flamande. David Téniers (1610-1690) en fut le membre le plus célèbre.

En Hollande, une autre école nous offre le nom de **Rembrandt** (1607-1669), le peintre du clair-obscur, et celui de **Ruysdael** (1625-1682)

En Espagne, le XVII^e^ siècle fut pour l'art le siècle de l'originalité. L'art espagnol s'affranchit de l'imitation italienne avec *Herrera le Vieux*, de l'atelier duquel sortit **Velasquez** (1599-1660). A ce grand nom on peut ajouter ceux de **Murillo** (1618-1682), de *Zurbaran*, de *Ribera*.

L'art musical s'était transformé. La musique religieuse de Palestrina et de Vittoria voyait s'élever à côté d'elle la musique profane, avec les *oratorios*, qui perdirent vite tout caractère sacré, et avec l'opéra bouffe. Le plus grand musicien du XVII^e^ siècle fut, on l'a vu, le Florentin **Jean-Baptiste Lulli**, qui vécut en France. L'Allemagne préparait de son côté ses grands maîtres, **Hændel** et **Bach**.

RÉSUMÉ

204. Première moitié du XVII^e^ siècle en France. — Déjà la première moitié du XVII^e^ siècle avait produit un grand nombre de beaux génies : Malherbe, Régnier, Corneille, saint François de Sales, Balzac, Descartes, Pascal. Il faut citer encore parmi les savants : Fermat, Gassendi, Salomon de Caus, Pecquet; parmi les peintres : Vouet, Poussin, le Lorrain, le Sueur, Philippe de Champaigne, Rubens, qui, quoique Flamand, travailla pour la France.

205. Seconde moitié du XVII^e^ siècle. — Dans la seconde moitié du XVII^e^ siècle on voit : parmi les savants, Cassini, Picard, Mariotte, Papin, Tournefort : parmi les artistes, Perrault, Mansart, Puget, Girardon, Coysevox, les Coustou, Mignard, Lebrun, Nanteuil, Lulli ; parmi les écrivains, Molière, La Fontaine, Racine, Boileau, Bossuet, Bourdaloue, le cardinal de Retz, M^me^ de Sévigné, M^me^ de Maintenon, La Bruyère, Fénelon, Saint-Simon, Massillon, Bayle, Leibnitz.

206. Lettres. Philosophie en Europe. — Il faut citer : en Angleterre, Bacon, Hobbes, Locke ; en Hollande, Spinoza; en Allemagne, Leibnitz.

207. Littérature. — L'Angleterre produit, après Shakespeare, Bunyan, Milton ; l'Espagne, Cervantès, Lope de Vega, Guilhen de Castro, Calderon de la Barca.

208. Sciences. — Bacon, Galilée, Képler, Tycho-Brahé, Harvey, Torricelli, Huyghens, Rœmer et surtout Newton et Leibnitz illustrent le XVII^e^ siècle. Il ne faut pas oublier les frères Bernouilli, Otto de Guericke, Boerhaave, Sydenham.

209. Arts. — La décadence a commencé, en Italie, avec Bernini, malgré les grandes qualités des Carrache, du Dominiquin, du Caravage. L'école flamande produit Rubens, Van Dyck, les Téniers; la Hollande, Rembrandt et Ruysdael; l'Espagne, Herrera le Vieux Velasquez, Murillo, Zurbaran, Ribera. Le plus grand musicien du XVIIe siècle est Lulli.

QUESTIONNAIRE

204. Quels écrivains avait produits la première moitié du XVIIe siècle? — Quels savants, quels peintres? — 205. Et la seconde moitié? — 206. Que fonda François Bacon? — Quelles doctrines professèrent Hobbes et Locke? — Que savez-vous de Spinoza et de Leibnitz? — 207 Quel est le plus populaire des écrivains religieux en Angleterre? — Qu'a laissé Cervantès? — 208. La science fit-elle des progrès au XVIIe siècle? — Quelles académies furent fondées? — Quels sont les savants plus célèbres de la seconde moitié du XVIIe siècle? — 209. Quelle influence exerça Bernini? — Qu'est-ce que Rubens? — Quelle transformation avait subie l'art musical?

Devoirs de revision

1 Indiquez l'état des lettres, des sciences et des arts du XIIIe au XVe siècle Terminez par un aperçu sur la civilisation et les mœurs à la fin du moyen âge.

2. Faites les portraits de Louis XI et de Charles le Téméraire et résumez les principaux faits de leur lutte.

3 Faites le résumé des guerres d'Italie jusqu'à Henri II inclusivement et indiquez-en les résultats.

4. Faites de mémoire le tableau synoptique des guerres d'Italie

5 La Renaissance (causes, principaux écrivains, savants, artistes)

6. Faites l'historique de la Réforme dans les différents Etats d'Europe Indique son caractère politique.

7. Faites de mémoire le tableau synoptique des guerres de religion jusqu'à l'Edit de Nantes.

8. Comment se fit la réorganisation de la France sous Henri IV et quelle fut sa politique extérieure de 1598 à 1610?

9. Résumez: 1° la rivalité d'Elisabeth et de Marie Stuart; 2° le protectorat de Cromwell.

10. Faites le portrait de Richelieu et résumez les différents faits de son ministère.

11. Faites de mémoire le tableau synoptique de la guerre de Trente ans.

12. Dressez à l'aide du livre un tableau synchronique détaillé :

1° De la première période de l'Histoire moderne

2° De la deuxième période de l'Histoire moderne

3° De l'époque du règne de Louis XIV.

LOUIS XIV JUSQU'EN 1668

Guerre de la Fronde (1649-1652).	**Préliminaires de la Fronde** **Fronde parlementaire ou vieille Fronde** — Paix de *Rueil* (1649). **Fronde des Petits-Maîtres** — Prétentions de Condé — Exil de Mazarin (1651). — Rentrée du roi à Paris (1652) — Retour de Mazarin.
Guerre avec l'Espagne (1648-1659).	Trahison de Condé — Victoire des Dunes (1658) **Traité des Pyrénées** (1659). — Réunion de l'Artois et du Roussillon — Mariage de Louis XIV et de Marie-Thérèse (1660). — Mort de Mazarin (1661).
Louis XIV, Colbert et Louvois.	**Gouvernement personnel du roi.** — Travail de chaque jour avec ses ministres. **De Lionne.** **Colbert** — Réorganisation des *Finances* — Encouragements et protection à l'agriculture, à l'industrie, au commerce et à la marine. **Louvois, ministre de la Guerre** — Organisation de l'armée : uniforme, baïonnette, casernes, hôpitaux.
Guerre de Dévolution (1665-1668).	Mort de Philippe IV (1665) — *Droit de dévolution* Invasion et soumission de la Flandre (1667) Conquête de la *Franche-Comté* (1668) Formation de la *Triple-Alliance* : Hollande, Angleterre et Suède (1668) — *Traité d'Aix-la-Chapelle* (1668) : Réunion de la Flandre.
Guerre de Hollande et première coalition (1672-1679).	**Causes :** Triple-Alliance. — Rivalités commerciales. — Alliances de Louis XIV **Faits. — 1re partie :** *Passage du Rhin* (1672). — Occupation de la Hollande — Succès de Ruyter Assassinat des frères de Witt. — *Rétablissement du stathoudérat.* — Inondation de la Hollande. **2e partie.** — Formation de la *Grande-Alliance* de la Haye par Guillaume d'Orange. Nouvelle conquête de la Franche-Comté (1674). — Victoire de Condé à *Senef* (1674) — Campagne de Turenne en Alsace. — Sa mort à *Salzbach* (1675) — Succès de Duquesne à *Agosta*, *Palerme* *Traité de Nimègue* (1678 et 1679) (la Franche-Comté reste à la France).
Apogée du règne de Louis XIV.	**Chambres de réunion.** — Bombardement d'*Alger* et de *Gênes* **Affaires intérieures.** — Déclaration de 1682. — Soumission du clergé français. — Disgrâce de Colbert — *Révocation* impolitique de l'*Édit de Nantes*.

RÉVOLUTION DE 1688 EN ANGLETERRE

Charles II (1660-1685).	**Fautes.** — ***A l'intérieur :*** Persécutions religieuses. L'*habeas corpus; Bill du Test*, *whigs* et *tories*. ***A l'extérieur :*** Guerre désastreuse contre la Hollande.
Jacques II et la Révolution (1685-1688).	**Evénements.** — ***A l'extérieur :*** Alliance avec Louis XIV. ***A l'intérieur :*** *Monmouth* — Descente de Guillaume d'Orange en Angleterre — Fuite de Jacques II en France — *Declaration des Droits* — Avènement de Guillaume III de Nassau (1689). — Etablissement du régime constitutionnel.

LOUIS XIV, DE 1688 A 1715

Guerre de la Ligue d'Augsbourg (1688-1697).	**Causes.** — Ambition et orgueil de Louis XIV **Faits principaux** — ***Succès en Irlande et sur mer :*** Glorieuse défaite de Tourville à la *Hogue* (1692). ***En Italie :*** Victoires de Catinat à *Staffarde* (1690) et à la *Marsaille* (1693) ***Dans les Pays-Bas :*** Victoires de Luxembourg à *Fleurus* (1690), *Steinkerque* (1692), *Neerwinden* (1693) Traité de Turin (1696). — *Quadruple traité de Ryswick* (1697) **Résultats.** — Reconnaissance de Guillaume III
Guerre de la succession d'Espagne (1701-1714).	**Causes :** Succession de Charles II, roi d'Espagne — Désignation de Philippe d'Anjou **Troisième coalition.** — Heinsius, Marlborough, Eugène de Savoie Désastres d'*Hochstaedt* (1704), *Ramillies* (1706), *Oudenarde* (1708) — Capitulation de Lille. Prise de Gibraltar par les Anglais. Terrible hiver de 1709 *Villa-Viciosa*. — Victoire de Villars à *Denain* (1712). — *Traité d'Utrecht* (1713). — De *Rastadt* (1714).

XVII^e SIÈCLE

I. — *Lettres, Sciences et Arts en France*

Première moitié du XVII^e Siècle.	**Lettres.** — Malherbe, Régnier, Corneille, saint François de Sales, Balzac, Descartes, Pascal. **Sciences.** — Fermat, Cassini, Salomon de Caus, Pecquet **Arts.** — Vouet, Poussin, le Lorrain, Lesueur, Champaigne Rubens

Deuxième moitié du XVII[e] Siècle.	**Sciences.** — Cassini, Picard, Mariotte, Papin, Tournefort, **Arts.** — Perrault, Mansard, Puget, Girardon, Coysevox Poussin, Mignard, Lebrun Nanteuil, Lulli **Lettres.** — Molière, La Fontaine, Racine, Boileau Bossuet, Bourdaloue, de Retz, M[me] de Sévigné, M[me] de Maintenon, La Bruyere, Fénelon, Saint-Simon, Massillon, Bayle, Leibnitz.

II — Lettres, Sciences et Arts en Europe

Lettres. Philosophie.	Bacon, Hobbes, Locke, Spinoza, Grotius Leibnitz.
Littérature.	Shakespeare, Bunyan, Mil[t] Cervantes, Lope de Vega, Guilhen de Castro, Calder de la Barca
Sciences.	Bacon, Galilée, Tycho-Brahé, Képler, Harvey, Torricelli, Newton, Leibnitz
Arts.	Rubens, Van Dyck, les Téniers — Rembrandt, Ruysdael. — Velasquez, Murillo, Lulli.

Tableau Synchronique allant de la mort de Louis XIV au début de la Révolution (1715-1789)

FRANCE	EMPIRE D'ALLEMAGNE	PRUSSE	SUD DE L'EUROPE	EGLISE	NORD DE L'EUROPE	RUSSIE	ANGLETERRE	EMPIRE OTTOMAN
Avènement de **Louis XV** — Régence du duc d'Orléans (1715). Privilège de **Law** (1716). Visite de Piere le Grand à Paris (1717). Dubois ministre (1718) — Conspiration de Cellamare — Fuite de Law. — Peste de Marseille (1720) Fin de la Régence — Ministère du duc de Bourbon (1723). Mariage de Louis XV avec Marie Leckzinska (1725). Ministère Fleury (1726). Déclaration de guerre à l'empereur (1733). Cession de la Lorraine à la France (1738).	Prise de Trèves par les Français (1734). Mort de l'empereur Charles VI (1740).	Guerre entre la Prusse et la Suède (1715) Siège de Dantzig par les Russes (1734) Frédéric II roi de Prusse (1740) Victoire de Molwitz (1741)	Les Espagnols envahissent la Sicile (1718). Guerre avec la France et l'Angleterre (1719) Abdication de Philippe V d'Espagne en faveur de son fils Don Luis; à la mort de Don Luis, Philippe V reprend la couronne (1724). Charles-Emmanuel roi de Sardaigne (1730)	Innocent XIII pape (1721) Benoît XIII pape (1724). Clément XII pape (1730) Benoît XIV pape (1740)	Charles XII envahit la Norwège (1718). Mort de Charles XII (1718). Christian VI roi de Danemark (1730). Mort de Frédéric-Auguste II, roi de Pologne (1733) Proclamation de Stanislas et de Frédéric-Auguste électeur de Saxe	**Pierre le Grand** à Paris (1717). La Suède cède la Livonie et l'Ingrie à la Russie (1721) — Pierre I[er] empereur de toutes les Russies (1721). Mort de Pierre le Grand (1725). Pierre II empereur (1727). Anne impératrice (1730). Prise de Dantzig (1734) Prise d'Azof (1736) Ivan VI empereur (1740) Élisabeth Petrowna im[illegible]	Traité d'alliance avec la Hollande et l'empereur (1715) George II roi (1727).	Conquête de la Morée (1715). Défaite à Belgrade (1717). Guerre avec la Perse (1723). Mahmoud I sultan (1730).
Mort de Fleury (1743)								

FRANCE	EMPIRE D'ALLEMAGNE	PRUSSE	SUD DE L'EUROPE	EGLISE	NORD DE L'EUROPE	RUSSIE	ANGLETERRE	EMPIRE OTTOMAN
Déclaration de guerre à la Hollande, passage du Rhin; conquête de la Hollande (1672). Évacuation de la Hollande (1673). Senef (1674). Mort de Turenne (1675) Paix de **Nimègue** (1678 et 1679). Réunion de Strasbourg (1681). Révocation de l'Edit de Nantes (1685). Ligue d'Augsbourg (1686). Désastre de la Hogue (1692). Paix de Ryswick (1697) Guerre de la succession d'Espagne (1701) Hochstedt (1703). Renonciation de Philippe V à la couronne de France (1712). Traité d'**Utrecht** (1713). Paix de Rastadt (1714). Mort de Louis XIV (1715).	Dévastation du Palatinat (1674) Frédéric III Électeur de Brandebourg. Frédéric III de Brandebourg roi de Prusse (1701) Stanislas Leczinski roi de Pologne (1705) Charles VI empereur (1711) Publication de la Pragmatique Sanction par l'empereur (1713).	Les Piémontais battus à Staffarde (1690). Mort de Charles II d'Espagne (1700). Proclamation de Philippe V	Clément X pape (1670) Déclaration du clergé français (1682). Alexandre VIII pape (1689). Innocent XII pape (1691) Clément XI pape (1700).	[illegible] stathouder 1672 Défaite de Guillaume à Senef (1674) Paix de Nimègue (1678). Guerre avec la France (1688) Prise de Pondichéry (1693)	Charles XII roi de Suède (1697). Paix entre la Suède et la Pologne (1705) Pultawa (1709).	Fédor czar (1676). Pierre I seul czar (1689) Voyages de Pierre le Grand en Hollande et en Angleterre (1697). Narva (1700) Fondation de Saint-Pétersbourg (1703). Conquête de la Livonie (1710)	Marie, fille de Jacques II épouse le prince d'Orange (1677). Charles II dissout le Parlement (1679). Jacques II roi (1685) — Révolution, fuite de Jacques II (1688) Guillaume et Marie rois d'Angleterre (1689). Mort de Jacques II (1701) Mort de Guillaume II (1702). — Anne reine	Bombardement d'Alger (1682). Siège de Vienne et défaite par Jean Sobieski (1683) Défaite de Mohacs : Soliman II sultan (1687). Ahmed III sultan (1703). Guerre entre la Turquie et la Russie (1711).

Déclaration d... la Hollande passage du Rhin; conquête de la Hollande (1672).			Clément X pape 1670	... stathouder 1672				... Candie (1669).
Évacuation de la Hollande (1673).								
Senef (1674).	Dévastation du Palatinat (1674)			Défaite de Guillaume à Senef (1674)				
Mort de Turenne (1675). Paix de **Nimègue** (1678 et 1679).				Paix de Nimègue (1678)		Fedor czar (1676).	Marie, fille de Jacques II épouse le prince d'Orange (1677). Charles II dissout le Parlement (1679).	Bombardement d'Alger (1682).
Réunion de Strasbourg (1681). Révocation de l'Édit de Nantes (1685). Ligue d'Augsbourg (1686).	Frédéric III Électeur de Brandebourg.	Les Piémontais battus à Staffarde (1690).	Déclaration du clergé français (1682). Alexandre VIII pape (1689). Innocent XII pape (1691).	Guerre avec la France (1688)		Pierre I seul czar (1689)	Jacques II roi (1685) — Révolution, fuite de Jacques II (1688). Guillaume et Marie rois d'Angleterre (1689).	Siège de Vienne et défaite par Jean Sobieski (1683). Défaite de Mohacs. Soliman II sultan (1687).
Désastre de la Hogue (1692). Paix de Ryswick (1697).		Mort de Charles II d'Espagne (1700).		Prise de Pondichéry (1693)	Charles XII roi de Suède (1697).	Voyages de Pierre le Grand en Hollande et en Angleterre (1697).		
Guerre de la succession d'Espagne (1701). Hochstedt (1703). Renonciation de Philippe V à la couronne de France (1712). Traité d'**Utrecht** (1713). Paix de Rastadt (1714). Mort de Louis XIV (1715).	Fréderic III de Brandebourg roi de Prusse (1701). Stanislas Leczinski roi de Pologne (1705). Charles VI empereur (1711). Publication de la Pragmatique Sanction par l'empereur (1713).	Proclamation de Philippe V.	Clément XI pape (1700).		Paix entre la Suède et la Pologne (170.). Pultawa (1709).	Narva (1700). Fondation de Saint-Pétersbourg (1703). Conquête de la Livonie (1710).	Mort de Jacques II (1701). Mort de Guillaume II (1702). — Anne reine.	Ahmed III sultan (1703). Guerre entre la Turquie et la Russie (1711).

Installation du Conseil de Régence (septembre 1715), d'après une gravure du temps

CHAPITRE XCII

LOUIS XV (1715-1774)[1]

210. Régence. — Le duc d'Anjou succéda à son arrière-grand-père, sous le nom de **Louis XV**. Le *duc d'Orléans* se fit, le lendemain même de la mort du roi, attribuer par le Parlement la régence absolue. Il manquait d'argent. L'Écossais *John Law* fonda le crédit par la création du système des *billets de banque;* mais, par l'émission imprudente d'une quantité de billets démesurément exagérée, il précipita l'État dans une affreuse banqueroute[2] (1720). A l'extérieur, un complot, ourdi à l'instigation du ministre italien d'Espagne, le cardinal *Alberoni*, fit courir un danger au Régent. Il fut déjoué.

L'année même de la banqueroute de Law, une peste effroyable enleva 85 000 personnes en Provence.

[1] Voir *Histoire de France*. Cours complémentaire, livre IV, chap. XX

[2] **Faire banqueroute :** ne pas payer ses dettes.

211. Cardinal Dubois. Duc de Bourbon. Cardinal Fleury. — En 1723 finit la Régence. Le gouvernement ne valut guère mieux. Louis XV, majeur, eut successivement pour ministres l'indigne *cardinal Dubois* († 1723)[1], le *duc de Bourbon* (1723-1726), le **cardinal de Fleury** (1726-1743). Bourbon lui fit épouser *Marie Leczinska*, fille du roi détrôné de Pologne, Stanislas Leczinski. Le cardinal de Fleury mit de l'ordre dans les finances et tâcha de maintenir la paix à l'intérieur et à l'extérieur. Mais il poussa l'économie et la timidité à l'excès. Deux guerres éclatèrent sous son ministère.

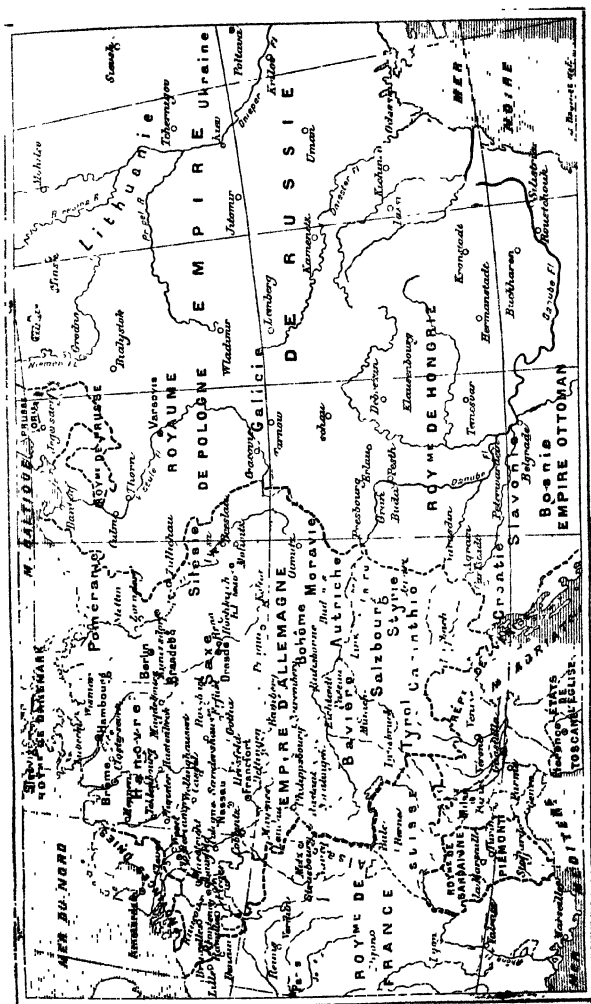
La **guerre de la Succession de Pologne** (1733-1738), entreprise pour soutenir les prétentions de Stanislas Leczinski au trône de Pologne, après la mort d'Auguste II, fut poussée vigoureusement, en Italie, contre les Impériaux. Stanislas ne regagna pas son trône ; mais, à la *paix de Vienne* (1738), il reçut la *Lorraine*, avec promesse de retour à la France après sa mort. Un infant d'Espagne reçut le royaume de Naples.

212. Guerre de la Succession d'Autriche. — Fleury fut, malgré lui, entraîné dans une deuxième guerre, la **guerre de la Succession d'Autriche** (1741-1748). En 1740, l'empereur d'Allemagne, *Charles VI*, mourut. Sa fille **Marie-Thérèse** se vit disputer l'héritage paternel par **Frédéric II** de Prusse, qui s'empara de la *Silésie*. La France, entrée dans l'alliance de la Prusse, fut d'abord victorieuse en Bohême avec *Maurice de Saxe*. Le courage de Marie-Thérèse la sauva. L'Angleterre et la Hollande se déclarèrent pour elle. Frédéric II se retira de la lutte, et, en 1743, au moment où Fleury mourait, tout le poids de la guerre retomba sur la France. L'Alsace fut envahie. En 1745, 1746, 1747, les victoires brillantes de Maurice de Saxe à *Fontenoy*, à *Raucoux*, à *Lawfeldt*, malgré les revers d'Italie et l'insuccès de la descente en Écosse du prétendant *Charles-Édouard*, fils de Jacques II, amenèrent la *paix d'Aix-la-Chapelle* (1748), dans laquelle Louis XV montra une générosité imprudente. Marie-Thérèse garda presque tout l'héritage de son père.

[1] Déja ministre depuis 1722.

213. Guerre de Sept ans. — La paix d'Aix-la-Chapelle ne pouvait durer. L'Angleterre profita de l'inertie du gouvernement français pour s'emparer de nos colonies, qu'il ne savait ou ne voulait pas défendre. Avant même la déclaration de guerre, une flotte française fut capturée. Au Canada, les hostilités avaient déjà commencé. Aux Indes, la jalousie de *Dupleix* contre *La Bourdonnais* avait compromis le développement du vaste empire fondé par le premier. Une compagnie anglaise, dirigée par *Clive*, mina sourdement l'influence de Dupleix, et, après son rappel, les Français furent chassés de Chandernagor. **La guerre de Sept ans,** qui venait de commencer par une guerre maritime, se compliqua d'une guerre continentale. Louis XV, livré à des plaisirs honteux, se laissa entraîner par sa favorite, Mme de Pompadour, dans l'alliance de l'Autriche contre la Prusse. Marie-Thérèse voulait reconquérir la Silésie. Frédéric avait pour lui l'Angleterre; ses ennemis étaient la Russie, la Saxe et la Suède. Défait, ainsi que ses alliés, à *Kollin*, à *Hastenbeck* (1757), à *Closter-Severn*, il se crut perdu. La victoire de *Rosbach* le sauva (1757). La guerre continua pour nous avec des alternatives de succès et de revers. L'énergique direction de **Choiseul** nous releva à partir de 1758. Mais, sur mer, nous étions encore moins heureux. *Montcalm* tomba héroïquement sous les murs de Québec, et le Canada devint anglais (1759), tandis que *Lally-Tollendal*, forcé de capituler à Pondichéry, après un siège de dix mois, perdait également l'Inde.

La mort de *Georges II* d'Angleterre donna une autre orientation à la politique anglaise. Pitt tomba, et le pouvoir passa aux tories, plus disposés à traiter. La *paix de Paris* (1763) ne nous fut pas avantageuse : elle nous enleva une grande partie de nos colonies, tandis que le traité d'*Hubertsbourg*, signé la même année, consacrait l'importance conquise par la Prusse en Europe.

Choiseul avait été accueilli avec joie. Son passage au pouvoir eut de bons résultats : il fit d'utiles réformes dans l'armée et releva notre marine. Mais Louis XV eut la faiblesse de le sacrifier à ses ennemis, sauf à le regretter ensuite. Choiseul,

CARTE POUR L'HISTOIRE DES GUERRES DE LOUIS XV.

en *1764*, avait livré la *Compagnie de Jésus* à la haine des jansénistes, des parlements et des philosophes ; le pape *Clement XIV*, en présence de l'hostilité déclarée de toutes les cours européennes contre cette Compagnie, ne vit d'autre moyen de rendre la paix à l'Église que de décréter son abolition.

La fin du règne fut triste et honteuse. Le Parlement, vaincu dans sa lutte contre le chancelier *Maupeou*, fut exilé. Le *duc d'Aiguillon* laissa s'accomplir le *premier partage de la Pologne*. *Terray* employa les moyens les plus éhontés pour faire de l'argent et aboutit à la banqueroute. Louis XV mourut, en 1774, au soulagement de ses sujets.

RÉSUMÉ

210. Régence. — Louis XV avait cinq ans lorsqu'il succéda à son arrière-grand-père, Louis XIV. Le duc d'Orléans, grand-oncle du roi, eut la régence du royaume Sous son gouvernement, la banqueroute due au financier Law amena une ruine effroyable

211. Cardinal Dubois. Duc de Bourbon. Cardinal de Fleury. — Après la régence, le gouvernement, sous les ministères du cardinal Dubois et du duc de Bourbon, ne valut guère mieux jusqu'à l'honnête cardinal de Fleury (1726-1743). Celui-ci n'eut que le tort d'être trop économe et trop timide Sous son ministère la guerre de la Succession de Pologne se termina par la paix de Vienne (1738), par laquelle la Lorraine, donnée à Stanislas de Pologne, devait faire retour à la France.

212. Guerre de la Succession d'Autriche (1741-1748) — Fleury fut, malgré lui, entraîné dans la guerre de la Succession d'Autriche. La France s'allia à Frédéric II de Prusse, qui disputait à Marie-Thérèse l'héritage de son père, l'empereur d'Allemagne Charles VI. Les brillantes victoires de Fontenoy, de Raucoux et de Lawfeldt amenèrent la paix d'Aix-la-Chapelle (1748), dans laquelle Louis XV eut l'imprudente générosité de ne vouloir tirer aucun avantage de ses victoires.

213. Guerre de Sept ans. — La paix d'Aix-la-Chapelle n'était pas durable. L'Angleterre profita de l'inertie du gouvernement français pour s'emparer de nos colonies, au Canada et aux Indes. Ce fut l'origine de la guerre de Sept ans, qui, d'abord maritime, se compliqua d'une guerre continentale. Alliée de Marie-Thérèse contre Frédéric II et l'Angleterre, la France, après quelques succès, essuya plusieurs grandes défaites (Rosbach), et la paix de Paris (1763) lui enleva une partie de ses colonies.

L'importance conquise par la Prusse en Europe était consacrée la même année par le traité d'Hubertsbourg.

Malgré les bons résultats du ministère de Choiseul, la fin du règne de Louis XV fut triste et honteuse.

QUESTIONNAIRE

210. Qui exerça la régence sous Louis XV ? — 211. Quels services rendit Fleury ? Comment se termina la guerre de la Succession de Pologne ? — 212. Quelle guerre fit encore Fleury ? — 213. Que nous prit l'Angleterre ? — Frédéric II ne remporta-t-il pas une grande victoire ? — Comment finit le règne de Louis XV ?

CHAPITRE XCIII

FRÉDÉRIC II ET MARIE-THÉRÈSE

214. Commencements du royaume de Prusse. — En 1415, l'empereur Sigismond avait investi **Frédéric de Hohenzollern**, margrave de Nuremberg, de l'*électorat de Brandebourg*. Les sujets du nouvel électeur l'appelaient *le joujou de Nuremberg*. Il sut néanmoins imposer son autorité, et une suite de princes habiles fonda la grandeur de la nouvelle maison.

En 1525, *Albert de Brandebourg*, de la branche cadette, grand-maître de l'Ordre teutonique, ayant embrassé le luthéranisme, sécularisa la **Prusse** ducale, qui passa, en 1618, à la mort de son dernier héritier, au prince régnant de la branche aînée.

La Prusse fut pendant la guerre de Trente ans le théâtre des campagnes de Gustave-Adolphe ; aussi **Frédéric-Guillaume** trouva-t-il à son avènement, en 1640, le pays ruiné. Le *Grand Électeur*, tel est le titre qu'il mérita, sut profiter du traité de Westphalie et affranchir son duché de Prusse de la suzeraineté de la Pologne. Élevé et marié en Hollande, il entreprit de donner à son pauvre Brandebourg la prospérité du pays de sa femme. Il creusa des canaux, créa l'industrie, développa le commerce, organisa une armée. Il peupla Berlin, en

accueillant beaucoup de réformés français obligés de s'expatrier par la révocation de l'Édit de Nantes. Il fut le véritable fondateur de la monarchie prussienne. Son fils, Frédéric (1688-1713), sut obtenir de l'empereur Léopold le titre de roi, et fut, sous le nom de **Frédéric Ier**, le premier roi de Prusse (1701). « L'empereur devrait faire pendre les ministres qui lui ont donné un conseil aussi perfide », s'écria le prince Eugène, qui prévoyait le danger de cette nouvelle monarchie pour la couronne impériale.

Le nouveau royaume se composait de territoires épars à l'est et à l'ouest, qui ne communiquaient pas entre eux. Mal constitué, il était fort pauvre et ne comptait guère plus de deux millions d'habitants. Par leur économie, par leur application au travail, par une administration habile, par leur esprit de suite, par la création d'une grande et solide armée, les Hohenzollern allaient en faire en peu de temps une puissance de premier ordre.

Frédéric-Guillaume Ier (1713-1740) fonda la grandeur militaire de la Prusse. Pour avoir de l'argent, il congédia la cour à la Louis XIV de son père et réduisit à 52 000 thalers[1] par an ses dépenses personnelles et celles de sa maison, se contentant de bancs et de tables de bois et vivant avec une telle parcimonie qu'à sa table ses enfants ne mangeaient pas à leur faim. Il affecta la plus grande partie de ses revenus aux dépenses militaires et entretint une armée de 80 000 hommes, qu'il disciplinait à coups de canne. Il recrutait partout des grenadiers de 6 pieds de haut pour en composer des régiments de géants. Dur et brutal soldat, il passait ses soirées avec ses généraux à se gorger de bière et à fumer dans de longues pipes de Hollande. Il reçut et a conservé le nom de *roi-sergent*. Il laissa en mourant un trésor de 8 700 000 thalers.

215. Frédéric II. — Son fils **Frédéric II** (1740-1786) allait tirer parti de l'armée incomparable dont il hérita. Il avait, par son esprit d'indépendance et par ses goûts littéraires, fait

[1] **Thaler :** le thaler vaut 3 fr. 75.

le désespoir de Frédéric-Guillaume, qui cassa un jour sur le dos de ce fils indigne, « qui allait gâter toute sa besogne », la flûte qu'il lui avait arrachée. « Petit, avec de grosses épaules, un gros œil dur et perçant, » le jeune Frédéric « plaisait peu à un père qui n'estimait que la taille la force, la beauté physique. « C'était un bel esprit, un musicien, un philosophe, avec des goûts immoraux et ridicules. Il avait pourtant une chose par quoi il a mérité d'être appelé le Grand, il voulait. Il voulut être brave ; il voulut faire de sa Prusse l'un des premiers États de l'Europe ; il vint à bout de tout. Il fut l'un des fondateurs de l'art militaire, entre Turenne et Napoléon Ier [1]. »

Frédéric II.

Il ne dépensa pas beaucoup plus que son père, à peine un million par an. Il n'eut pas de cour, ne fréquentant guère que ses officiers, ses ministres et quelques philosophes. Il porta son armée jusqu'à un effectif de guerre de 200 000 hommes et, après deux guerres fort coûteuses, laissa un trésor de 55 millions de thalers.

Frédéric II fit beaucoup, à l'intérieur, pour le bien de son pays. Exact à faire son métier de roi, il surveillait ses fonctionnaires, exigeait de tous la régularité ponctuelle qu'il s'imposait à lui-même, et punissait sévèrement tout abus de pouvoir. Il protégea l'agriculture. Il favorisa la création de nombreux villages dans des terrains conquis, pour ainsi dire, sur les eaux. « J'ai conquis une province en pleine paix, disait-il tout joyeux, et sans avoir eu besoin de mes soldats. » Il ne fit pas moins pour le commerce et l'industrie. Aussi, malgré ses vices, son immoralité, sa perfidie, sa parcimonie, son

[1] MICHELET, *Précis de l'histoire moderne*, ch. XXI.

despotisme, il resta pour le peuple prussien son « vieux Fritz ».

216. Frédéric II et Marie-Thérèse. — Par ses armes, Frédéric allait fonder la grandeur de la Prusse. Il avait fait imprimer une réfutation de Machiavel, où il flétrissait le vol politique et la manie des conquêtes. Cela ne l'empêcha pas, au lendemain de la mort de l'empereur Charles VI, d'envahir, comme on l'a vu, la *Silésie* (1741). « Un prince, disait-il, ne doit consulter que ses intérêts. » Il trouva une alliée dans la France, qu'entraîna, malgré la prudence du

Marie-Thérèse et les magnats hongrois

vieux Fleury, l'ardeur belliqueuse des frères de Belle-Isle, alors qu'un diplomate, envoyé à Berlin pour sonder le roi de Prusse, écrivait de lui : « Il déteste la France dans le fond de son cœur, et le véritable objet de son ambition et de sa gloire serait de nous humilier. » Vainqueur à *Molwitz* (Silésie), il accabla l'Autriche. L'électeur de Bavière fut proclamé empereur sous le nom de *Charles VII;* **Marie-Thérèse** semblait perdue. Elle se réfugia au milieu des magnats hongrois, qui lui promirent leur dévouement. L'Angleterre et la Hollande se déclarèrent enfin en faveur de l'Autriche. Frédéric alors consentit à traiter, et, se faisant abandonner la Silésie, il laissa tout le poids de la guerre

retomber sur la France (1742). Marie-Thérèse, victorieuse, se fit couronner à Prague (1743). Les projets qu'on lui prêta amenèrent une guerre générale. Frédéric II envahit de nouveau la Bohême. Tandis que les Français triomphaient dans les Pays-Bas, il fut vainqueur à *Hohenfriedberg* en Silésie, à *Sorr* en Bohême, à *Kesselsdorf* en Saxe, et, par la *paix de Dresde* (1745), il se fit donner définitivement la Silésie, reconnaissant en retour *François Ier*, époux de Marie-Thérèse, comme empereur. La guerre continua entre la France et l'Autriche, soutenue par l'Angleterre ; la Russie allait intervenir, lorsque fut signée la *paix d'Aix-la-Chapelle* (1748).

217. Guerre de Sept ans. — Marie-Thérèse ne pensait qu'aux moyens de reconquérir la Silésie. Elle prépara une **coalition** contre Frédéric. Les événements la servirent à souhait. L'Angleterre, jalouse de la prospérité de nos colonies, nous attaqua, comme on l'a vu, avant toute déclaration de guerre (1754 et 1755). Frédéric II, qui avait une forte armée, lui parut un allié excellent sur le continent. De son côté, Frédéric désirait son appui contre la Russie, dont il avait grièvement offensé la tsarine Élisabeth par ses railleries. Il joua la France, dont les services l'humiliaient, et conclut un traité avec le ministre anglais (1756). Marie-Thérèse dévoila à Louis XV la défection de son ancien allié et lui proposa une alliance avec elle. Le premier *traité de Versailles* (1756) couronna le renversement des alliances. Louis XV eut le tort de ne pas le tenir pour purement défensif et de se laisser entraîner à une guerre continentale qui ne devait être utile qu'à Marie-Thérèse, au lieu de réserver toutes ses forces pour la guerre maritime. La Russie repoussa l'alliance de l'Angleterre, amie de la Prusse, et se rapprocha de l'Autriche et, par son intermédiaire, de la France. Frédéric avait contre lui l'Autriche, la France, la Russie, la Saxe, la Suède ; l'Angleterre seule était pour lui. La Prusse était menacée. Il se jeta brusquement sur la Saxe, s'empara du camp de *Pirna* (1756) et incorpora de force dans son armée les soldats saxons. Ils désertèrent en masse. L'empereur le mit au ban de l'empire ; son ministre fit jeter du haut de

l'escalier l'envoyé impérial chargé de notifier la sentence. Mais bientôt Frédéric éprouva plusieurs revers. Il fut vaincu à *Kollin* (1757), tandis que les Russes, entrant en campagne, battaient un de ses lieutenants à *Jægersdorf*, et que les Français, vainqueurs des Anglo-Hanovriens à *Hastenbeck* (1757), leur imposaient la capitulation de *Closter-Severn*. *Berlin* fut rançonné par un corps autrichien. Frédéric, cerné par cinq armées, se préparait « à mourir en roi ». Deux victoires le sauvèrent, *Rosbach* et *Lissa* (1757). Il avait réussi à garder la Saxe et la Silésie. Les années 1759 et 1760 furent de nouveau désastreuses pour lui. Les Russes, maîtres de la Prusse orientale, malgré leur défaite de *Zorndorf* (1758), entrèrent à Berlin et l'occupèrent trois jours. La fermeté de Frédéric le tira encore de ce mauvais pas. Des négociations avaient été nouées par Choiseul. Frédéric entendait garder toute la Silésie, dût-il « être à la tête de six marmitons pour soutenir l'indivisibilité de ses possessions ». Il n'avait plus que 60 000 hommes, la Prusse était ruinée. La mort d'Élisabeth de Russie le sauva (1762). Le tsar Pierre III était un Allemand et un admirateur de Frédéric ; il se retira de la coalition. La défection de la Russie décida les alliés à traiter : la paix fut signée à Paris entre la France et l'Angleterre, à *Hubertsbourg* entre les puissances continentales. Frédéric garda la Silésie. La **guerre de Sept ans** rapprocha la Prusse, la Russie et l'Autriche, et de leur action commune allait sortir, en 1772, le *premier partage de la Pologne*. Elle fut également le point de départ de l'unité allemande, en donnant à la Prusse et aux Hohenzollern « aux mains prenantes » le premier rang en Allemagne. Frédéric, devenu l'arbitre de l'Europe, mourut en 1786. Son neveu, **Frédéric-Guillaume II**, hérita d'un Etat florissant.

RÉSUMÉ

214. Commencements du royaume de Prusse. — En 1415, Frédéric de Hohenzollern avait reçu de l'empereur Sigismond l'électorat de Brandebourg. En 1525, Albert de Brandebourg, grand-maître de l'ordre Teutonique, sécularisa la Prusse. Frédéric-Guil-

laume, le Grand Électeur (1640-1688), fut le véritable fondateur de la monarchie prussienne. Son fils, Frédéric Iᵉʳ, en fut le premier roi (1701). Frédéric-Guillaume Iᵉʳ, fils de Frédéric Iᵉʳ, fonda la grandeur militaire de son pays et mérita le surnom de roi-sergent.

215. Frédéric II (1748-1786). — Frédéric II, fils de Frédéric-Guillaume, allait tirer parti de l'armée créée par son père. Il fit beaucoup aussi à l'intérieur pour le bien de la Prusse, en protégeant l'agriculture.

216. Frédéric et Marie-Thérèse. — Dans la guerre de la succession d'Autriche, tout en laissant à un moment retomber le poids de la guerre sur la France, Frédéric II sut se faire donner la Silésie.

217. Guerre de Sept ans. — Pour reconquérir la Silésie, Marie-Thérèse forma contre Frédéric II une coalition. Accablé un moment, cerné par cinq armées après l'entrée des Autrichiens à Berlin, il fut sauvé par les victoires de Rosbach et de Lissa (1757) et, après la seconde prise de Berlin, la paix d'Hubertsbourg (1763) lui laissa la Silésie et consacra l'importance de la Prusse en Europe.

QUESTIONNAIRE

214. Qui avait fondé la monarchie prussienne ? — Quel fut le premier roi de Prusse ? — 215. Quelle avait été la jeunesse de Frédéric II ? — Que fit-il pour le bien de la Prusse ? — 216. Quel profit retira-t-il de la guerre de la Succession d'Autriche ? — 217. Quelles intrigues préludèrent à la guerre de Sept ans ? — Comment Frédéric se tira-t-il de sa situation terrible ? — Quelles puissances la guerre de Sept ans rapprocha-t-elle ?

CHAPITRE XCIV

CHARLES XII ET PIERRE LE GRAND

218. La Pologne. — Une nouvelle Europe se formait, à la fin du xvIIᵉ siècle, dans ces contrées orientales longtemps regardées comme barbares par les nations de l'Occident. Le rôle de la **Pologne** dans la guerre de Trente ans avait été funeste à son avenir : elle avait travaillé pour l'Autriche et le futur État prussien, sans réussir à affaiblir la Moscovie, sa redoutable voisine. Les luttes intérieures étaient continuelles dans cette république, où le système électif, enlevant à la royauté toute base assurée, appelait au trône, après les

Jagellons, un *Henri de Valois* (Henri III de France) (1573-1574), un *Sigismond Vasa* (1587) ; elles avaient, en 1589, abouti à une décision d'après laquelle l'opposition ou le *veto* d'un seul membre de la diète suffisait à paralyser toutes les décisions du roi et de l'assemblée. Ce régime de la *liberté dorée*, comme l'appelaient les Polonais, amena le triomphe de l'anarchie. En 1652, le droit du *liberum veto* fut pour la première fois invoqué. Les misères de la guerre étrangère contre la Suède, contre la Turquie, jointes à celles de la guerre civile et à l'oppression terrible des paysans par les nobles, contribuèrent également à la décadence de cette puissante nationalité.

Jean Sobieski (1674-1696) rendit à sa patrie le prestige militaire. En 1683, répondant à l'appel de l'empereur Léopold I^er^ et du pape, il délivra *Vienne*, assiégée par le grand vizir Kara Mustapha. Mais, même après l'élection d'*Auguste de Saxe* (1696), l'anarchie intérieure continua. L'intervention de la Suède avec Charles XII, de la Russie avec Pierre le Grand, ne fit que préparer les voies au démembrement futur de la monarchie polonaise.

219. Russie. — On a vu l'origine de l'empire immense qui, à la fin du XVII^e^ siècle, allait sortir du chaos de la barbarie et devenir l'État prépondérant de l'Europe septentrionale. **Ivan III** l'affranchit, au XV^e^ siècle, de la domination tatare. **Ivan IV le Terrible** prit, au siècle suivant, le titre de **tsar** et rêva de transformer son peuple en l'initiant à la civilisation européenne. Il commença la conquête de la *Sibérie*.

Les tsars étaient des souverains absolus, mais à la façon orientale. Lieutenants de Dieu même, pères de leurs peuples, leur autorité était sacrée. Tout leur appartenait dans leur empire, les choses, dont ils pouvaient disposer comme il leur plaisait, les hommes, sur lesquels ils avaient droit de vie et de mort La loi, c'était leur volonté, exprimée par leurs *ukases*. « A Dieu et à toi tout est permis dans notre patrimoine, » disaient humblement au tsar Vasili les gens de Pskov, auxquels il venait d'ôter le droit séculaire de tenir des assemblées et de s'administrer eux-mêmes.

La population russe ne comprenait que deux classes, les

nobles et les paysans ; entre elles il n'y avait pas de bourgeoisie.

La noblesse se composait des Russes apparentés à la famille impériale et des *boïars*, c'est-à-dire de ceux dont les parents avaient eu ou qui avaient eux-mêmes une dignité à la cour, et qui, par conséquent, tenaient leur rang du tsar, comme ils tenaient de lui leurs terres. Les paysans, appelés *moujiks*, c'est-à-dire petits hommes, cultivaient le sol pour le compte du tsar ou des nobles. Libres jusqu'à la fin du XVIe siècle, ils furent, en 1593, attachés à la glèbe, par ordre du tsar, dans la plus grande partie de la Russie, et, devenus la propriété de leurs maîtres, furent réduits à une condition bien plus dure que le servage.

A la mort d'Ivan IV éclatèrent des luttes intestines. Elles ne prirent fin qu'à l'avènement de **Michel Romanoff** (1613), dont la descendance règne encore aujourd'hui. Le règne d'**Alexis**, fils de Michel, annonça celui de Pierre le Grand par les efforts du « meilleur des tsars de Russie » pour rapprocher la Moscovie de l'Europe civilisée. En 1653, la réforme des livres liturgiques et de certains usages de l'Église russe, accomplie par le patriarche Nicon, fit éclater un schisme. Le *raskol*, c'est le nom donné à ce schisme en Russie, comprit à un moment plus de la moitié de la population russe. Il y a encore un très grand nombre de *Raskolniks*, surtout parmi les marchands des villes et les paysans libres de l'Est.

220. Pierre Ier. Ses réformes. — En 1689, **Pierre**, troisième fils d'Alexis, parvint à ôter le pouvoir à sa sœur *Sophie* et à exercer réellement une autorité qu'il possédait nominalement depuis 1682. Esprit curieux, ouvert aux sciences et à la civilisation occidentale, il se passionna dès son enfance pour les choses de la marine, et, par la formation de sa *compagnie d'amuseurs*, jeta les fondements de la nouvelle armée russe. Une fois empereur, il envoya cinquante jeunes Russes s'instruire des arts de l'Occident; puis il partit lui-même pour se mettre en état de juger de leurs progrès à leur retour. Il visita (1697) la Prusse, la Hollande, où il

travailla huit jours dans les chantiers de la Compagnie des Indes orientales, l'Angleterre, l'Autriche (1698). « Je dois voir », disait-il sans cesse. Ses voyages furent interrompus par une révolte du corps des *stréltz*, ou garde des tsars, qu'épouvantaient les nouvelles réformes; il la réprima avec la dernière rigueur, abattant les têtes de sa propre main. Entouré d'un grand nombre de collaborateurs, étrangers en partie, il réforma l'administration centrale par la création d'un sénat, l'administration provinciale et municipale, par le groupement des provinces en huit gouvernements. De la noblesse de cour qui entourait le trône des tsars il fit une *noblesse de fonctionnaires*, par la suppression du titre de *boiar* et la création du tableau des rangs. Désormais, à chacun des quatorze grades de l'armée correspondit un degré de noblesse, et chacune des fonctions civiles, depuis celle de régistrateur de collège jusqu'à celle de chancelier, fut assimilée à un grade. Les Russes, voués aux professions libérales, écrivains, médecins, savants, riches marchands, reçurent, quand le tsar voulait les anoblir, le titre de quelqu'une des fonctions publiques. On donna le nom de *tchine* à l'ensemble des hommes pourvus d'un grade ou d'une fonction équivalente. Les titres de noblesse se transmettaient héréditairement, excepté dans les familles qui laissaient passer deux générations sans prendre du service.

Pierre le Grand

Pierre réorganisa l'Église et l'assujettit au pouvoir impérial, par la suppression du patriarcat de Moscou, qui lui faisait

ombrage, et par la fondation du *Saint-Synode dirigeant*, collège composé d'évêques, de quelques ecclésiastiques et d'un procureur général laïque, représentant de l'Etat. Il créa une industrie nationale ; bientôt plus de deux cents usines russes furent en activité. Il essaya, quoiqu'il ne pût améliorer le sort du paysan, attaché de plus en plus à la glèbe, de protéger l'agriculture. Il réunit par des canaux le haut Volga à la Neva. Il forma une armée, divisée en fantassins et dragons, habillée et armée à l'européenne, et créa une marine. Il réforma le calendrier, fit commencer l'année au 1er janvier, protégea l'imprimerie, qu'il avait introduite en Russie, s'intéressa aux arts, à la littérature Dans sa volonté bien arrêtée de façonner sans délai son peuple à la civilisation occidentale, il contraignit ses sujets par la force à changer leurs mœurs et leurs vieilles coutumes. Il brisa la clôture derrière laquelle, comme chez les musulmans, vivaient les femmes moscovites, et ordonna la tenue d'assemblées où devaient paraître les gentilshommes et les dames en « costume allemand ». Les longues barbes et les robes, qui rappelaient l'origine orientale des Russes, furent proscrites. La résistance fut opiniâtre ; Pierre en triompha. On a vu comment il réduisit la révolte des strélitz. En 1718, son fils, le tsarévitch Alexis, en qui se personnifiaient les regrets de la vieille Moscovie contre les tendances de la nouvelle Russie, ayant fui la colère d'un père qu'il n'aimait pas, fut enlevé de l'asile que l'Autriche lui avait accordé dans le royaume de Naples, ramené à Moscou, mis à la torture, et expira probablement sous le knout. Ses complices furent suppliciés.

221. La Suède et Charles XII. — A l'extérieur, les succès de Pierre le Grand dans la *guerre du Nord* (1700-1718) allaient faire de la Russie la puissance prépondérante dans l'Europe septentrionale, en lui donnant un littoral maritime sur la Baltique. Depuis Gustave-Adolphe et ses succès dans la guerre de Trente ans, c'était la **Suède**, à laquelle le traité de Westphalie reconnut la possession de la Poméranie et de plusieurs villes d'Allemagne. L'abdication de la fille de Gustave-Adolphe, la fantasque reine **Christine** (1654), fut un

bonheur pour le pays, dont elle avait vidé le trésor et désorganisé l'administration. Elle vécut dès lors à l'étranger, étonnant le monde par ses extravagances et ses désordres.

Bientôt une minorité malheureuse épuisa encore une fois la Suède. **Charles XI**, « le grand ménager du royaume », lui donna une prospérité inconnue jusque-là. En même temps, à l'extérieur, il devint le médiateur de l'Europe (1697, conférences de Ryswick). A sa mort, en 1697, une coalition se forma entre la Russie, le Danemark et la Pologne contre le jeune **Charles XII** (1697-1718), encore mineur. Le Sleswig et la Livonie furent envahis. L'énergie de Charles XII, infatigable aux plus rudes chevauchées, insensible au froid, à la faim, son zèle religieux, qui faisaient de son armée une force irrésistible, repoussèrent les envahisseurs en six semaines.

Charles XII.

222. Guerre du Nord. -- A *Narva* (1700), Charles XII, avec une poignée de Suédois affamés, grelottants, quoiqu'il eût laissé dans un marécage une botte, son épée, son chapeau et son cheval, vainquit quarante mille Russes. A la grande joie de Pierre, il perdit son temps à combattre la Pologne, où il détrôna *Auguste II*, pour donner le royaume à *Stanislas Leczinski* (1703). Le tsar avait, pendant ce temps, réorganisé ses armées. « Gloire à Dieu, s'écria-t-il après la première victoire, nous pourrons un jour vaincre les Suédois ! » Pourtant Charles XII, ayant accablé Auguste jusque dans ses Etats héréditaires de Saxe, de nouveau vainqueur des

Russes, s'enfonça dans l'*Ukraine*, afin de se joindre à *Mazeppa*, l'intelligent et courageux hetman[1] des Cosaques, qui voulait soutenir contre le tsar l'indépendance de son pays (1708). Un froid terrible (l'hiver de 1709), qui faisait tomber les corbeaux morts du ciel, décima son armée. A *Pultava*, dont il s'obstina à faire le siège, quand bien même « un ange descendrait du ciel pour lui ordonner de partir », il essuya une défaite terrible et faillit être pris (1709). Obligé de fuir chez les Turcs, de *Bender*, en Bessarabie, il reprit ses projets de conquête universelle et arma les Musulmans contre la Russie. En 1711, Pierre fut en grand péril ; sa femme *Catherine* releva son courage, et le *traité du Pruth*, quoique humiliant, le sauva. La Porte[2] s'engagea à expulser Charles XII, qui résista à la force, restant obstinément au lit plutôt que de céder. En 1714, il s'échappa enfin et courut au secours de la ville suédoise de Stralsund, dont ses efforts ne purent empêcher la chute. Des négociations avaient été nouées, la paix allait aboutir entre la Suède et la Russie, lorsque Charles XII, ayant envahi la Norwège, fut tué au siège de *Frederikshall* (1718). Sa sœur **Ulrique-Éléonore** fut, en 1721, obligée de signer la *paix de Nystadt*, qui donnait à la Russie la Livonie, l'Esthonie, l'Ingrie et la Karélie.

223. Fondation de Saint-Pétersbourg. — Dès 1703, Pierre le Grand avait fondé sur la Baltique la ville de **Saint-Pétersbourg**, afin de « percer une fenêtre sur l'Europe ». Il fallut forcer la nature dans ce terrain marécageux, inondé périodiquement par la Neva. En 1725, dans une des crues soudaines du fleuve, le tsar faillit se noyer sur la *Perspective Newski*. Sa volonté fit de son « Paradis », comme il l'appelait, la rivale des plus brillantes cités d'Europe.

La France attirait le tsar depuis longtemps. En 1717, il fit un *second voyage en Occident*, et, cette fois, vint à Paris, après avoir visité le Nord de l'Allemagne, le Danemark, la Hollande. « Il se fit admirer, dit Saint-Simon, par son extrême curiosité, et cette curiosité ne dédaigna rien, n'estima que ce qui méri-

[1] **Hetman :** chef.
[2] **La Porte :** le gouvernement turc.

tait de l'être. » Il aimait à échapper au faste et à courir la ville *incognito*, au désespoir de ceux qui avaient été chargés de veiller à son bien-être et qui couraient après lui sans pouvoir le trouver. Lorsque le petit Louis XV alla le voir, il le prit entre ses bras et l'embrassa en le tenant en l'air.

Pierre le Grand avait épousé une fille de serfs livoniens, *Catherine*, dont il eut deux filles, *Anne* et *Élisabeth*. Il mourut en 1725, et **Catherine Ire** lui succéda.

Pierre le Grand, qui rêvait d'être « Pierre Ier, empereur des Russo-Grecs », avait montré le chemin de Constantinople à ses successeurs. La *question d'Orient* était déjà posée. En 1735, la tsarine **Anne** reprit sur la Porte *Azof*, que son oncle Pierre le Grand avait jadis dû rendre par un humiliant traité (1711). Mais les projets de la Russie sur l'Orient furent entravés par l'habileté de la diplomatie française, qui, en 1739, l'empêcha d'écraser la Porte, et obtint, en retour de sa médiation, le maintien de notre influence commerciale sur la mer Noire et de notre protectorat sur les établissements catholiques et les religieux latins dans les sanctuaires des Lieux saints. La Pologne seule était sacrifiée : pour faciliter la paix, le gouvernement français avait laissé à la Russie la liberté de s'immiscer dans ses affaires intérieures. Catherine II allait en profiter.

224. Catherine II et les partages de la Pologne. — **Catherine II** (1762-1796) était une princesse allemande. A la mort de la tsarine Élisabeth (1762), « résolue à régner ou à périr », elle se fit proclamer impératrice autocrate, et, ayant forcé son malheureux mari, l'incapable **Pierre III**, neveu d'Élisabeth, à abdiquer, le fit assassiner.

L'immense *république polonaise* était parvenue au dernier degré de dissolution. Différences de races et de religions entre les peuples qui la composaient (Polonais, Allemands, Lithuaniens, Russes, Juifs), insoumission de la noblesse, misère des paysans, impuissance de la royauté, tout aggravait l'anarchie incurable où elle se débattait depuis si longtemps. Elle n'avait ni finances, ni armée. Grâce au *liberum veto*, chaque élection pouvait devenir l'occasion d'une « guerre de la Succession de Pologne ». Plusieurs fois les puissances étrangères

étaient intervenues pour imposer un roi de leur choix : on avait vu *Stanislas Leczinski* mis sur le trône par Charles XII, *Auguste II* rétabli par Pierre le Grand, *Auguste III* soutenu par la Prusse et l'Autriche. A la mort d'Auguste III, Catherine II imposa son favori, *Stanislas Poniatowski* (1763). Unie à Frédéric II, elle sut empêcher les nobles polonais d'effacer de leur constitution les articles qui favorisaient l'anarchie, et elle fomenta les troubles excités par la soumission de Poniatowski à ses injonctions. Les Turcs, armés par Choiseul,

Partage de la Pologne, d'après une gravure du temps.

marchèrent au secours de la Pologne (1768). Mais le général russe *Souwarov* envahit le pays en 1771. Cracovie fut surprise en 1772. D'autre part, l'empire ottoman n'avait plus d'armée à opposer à l'armée russe ; sa marine était également impuissante. « Je n'ai point l'expérience de la guerre. C'est à vous de me conseiller, » dit au conseil le grand vizir chargé de la conduite des troupes. Catherine envoya une flotte dans la Méditerranée, souleva la Morée contre les Turcs et détruisit la flotte turque à Tchesmé, dans l'Archipel (1770), tandis que ses armées étaient victorieuses sur le Danube et conquéraient

la Crimée. La faiblesse de l'empire ottoman éclatait à tous les yeux. Néanmoins la Russie avait été tenue quelques années en échec et par les insurgés polonais et par les hordes ottomanes. Son prestige avait diminué. Frédéric II en profita habilement. Craignant que la Russie ne devînt trop puissante si elle accablait la Porte, il se rapprocha de l'Autriche, imposa, de concert avec elle, sa médiation entre la Russie et la Turquie ; et, pour décider Catherine à se montrer plus conciliante, fit admettre l'idée d'une compensation en Pologne. Marie-Thérèse, trop avancée pour reculer, « pleurait et prenait toujours », malgré ses remords. Frédéric sans remords mit la main sur la Prusse polonaise. En 1772 fut signé le *premier traité de partage*. La malheureuse Pologne fut démembrée en quatre parts : la Galicie pour l'Autriche ; la Prusse polonaise pour Frédéric ; une partie de la Lithuanie pour Catherine ; le reste pour Poniatowski. La diète de Varsovie dut ratifier le partage. C'était l'inauguration de la politique du droit du plus fort.

Les efforts de la Pologne pour réformer sa constitution irritèrent Catherine, qui, libre en 1792 du côté des Turcs, reprit ses desseins. En 1793, un *second partage* de la république, signé entre la Prusse et la Russie, fut imposé à la diète dans une « séance muette ». La nation se souleva. Nobles et paysans, sous le commandement de *Thadée Kosciuszko*, se battirent « bravement, stoïquement, en désespérés ». Ils tombèrent. Souwarov réduisit Varsovie, et, en 1795, un *troisième partage* mit fin au royaume de Pologne.

225. Question d'Orient. — Indemnisée à l'Ouest en 1772, Catherine s'était laissée arrêter dans sa marche vers l'Orient. Elle accepta la médiation de l'Autriche à *Kaïnardji*, en 1774. La Russie eut Azof, la libre navigation de la mer Noire et de l'Archipel, et la Porte reconnut l'indépendance des Tatares de Crimée. Une nouvelle guerre, devenue bientôt presque générale dans l'Europe orientale, fut marquée par les progrès des Russes vers l'Est. William Pitt, qui comprenait dès lors la nécessité du maintien de l'empire ottoman pour faire échec à la puissance croissante de la Russie, tenta en

vain d'armer l'Angleterre. La *paix de Jassy* (1792) mit fin à cette guerre; elle donnait à la Russie la Crimée et la frontière du Dniester. Catherine mourut en 1796, emportant, du moins, malgré ses désordres et ses crimes, la gloire d'avoir puissamment contribué à la grandeur de sa patrie.

RÉSUMÉ

218. Pologne. — A la fin du XVII^e siècle, une puissance nouvelle, la Moscovie, se levait à côté de la monarchie polonaise déjà sur son déclin. Le régime de la « liberté dorée » avait amené en Pologne le triomphe de l'anarchie. Jean Sobieski rendit à sa patrie le prestige militaire; mais bientôt l'intervention étrangère prépara les voies au démembrement futur du royaume.

219. Russie. — Affranchie au XV^e siècle par Ivan III de la domination tatare, la Moscovie tomba, à la mort d'Ivan IV, dans l'anarchie. Michel Romanoff (1613) lui rendit la paix. Alexis tenta de la rapprocher de l'Europe civilisée.

220. Pierre I^{er}. Ses réformes. — Pierre I^{er}, fils d'Alexis, esprit curieux, ouvert aux sciences et à la civilisation occidentale, jeta les fondements de l'armée russe, réforma l'administration centrale, provinciale et municipale, transforma la noblesse de cour en une noblesse de fonctionnaires, réorganisa l'Église nationale, créa une marine, une industrie nationale, essaya de protéger l'agriculture, réforma le calendrier, s'intéressa à la littérature. Il mérita le nom de Pierre le Grand.

221. La Suède et Charles XII. — A l'extérieur, les succès de Pierre le Grand dans la guerre du Nord (1700-1718) allaient faire de la Russie la puissance prépondérante dans l'Europe septentrionale. Depuis Gustave-Adolphe, c'était la Suède. Charles XI lui avait donné une prospérité inconnue jusque-là. Le jeune Charles XII, attaqué par ses voisins, repoussa l'invasion par son énergie.

222. Guerre du Nord. — Vainqueur des Russes et des Polonais, Charles XII perdit son temps dans l'Ukraine, essuya une défaite terrible à Pultava (1709), dut se réfugier chez les Turcs et périt au siège de Friederikshall en Norwège (1718).

223. Fondation de Saint-Pétersbourg. — Pierre le Grand avait fondé sur la Baltique Saint-Pétersbourg, dont il fit la rivale des plus brillantes cités d'Europe. Deux fois il vint en Occident étudier la civilisation qu'il imposa à son peuple. Il avait posé la question d'Orient. Sous la tsarine Anne, la diplomatie française entrava, de ce côté, les projets de la Russie.

224. Catherine II et les partages de la Pologne. — La république polonaise était parvenue au dernier degré de dissolu-

tion. La tsarine Catherine II y fomenta des troubles; l'alliance turque ne fut d'aucun secours à la malheureuse Pologne, qui paya les frais de réconciliation entre la Russie et la Turquie. En 1772, le premier traité de partage la démembra; l'Autriche, la Prusse et la Russie en eurent chacune leur part. Un second partage, en 1792, amena un soulèvement qui fut puni par un troisième partage (1795). Ce fut la fin du royaume de Pologne.

225. Question d'Orient. — Arrêtée en 1772 dans sa marche vers l'Orient, Catherine reprit bientôt ses projets. La paix de Jassy mit fin à cette nouvelle guerre (1792), donnant à la Russie la Crimée et la frontière du Dniester.

QUESTIONNAIRE

218. Quelle nouvelle puissance s'élevait à côte de la Pologne? — Qui rendit à la Pologne le prestige militaire? — 219. Qui affranchit la Moscovie? — Comment gouvernaient les tsars? — 220. Pourquoi Pierre Ier alla-t-il en Occident? — Quelles furent ses réformes? — 221. Quel rang avait tenu la Suède parmi les puissances? — Quel était le caractère de Charles XII? — 222. Quelle fut l'issue de la guerre du Nord? — 223. Quelle ville fonda Pierre le Grand? — Qui posa la question d'Orient? — 224. Quelle fut la cause des partages de la Pologne? — 225. Catherine II ne reprit-elle pas ses projets sur l'Orient?

CHAPITRE XCV

EMPIRE COLONIAL DE L'ANGLETERRE

226. L'Hindoustan. — La grandeur maritime de l'Angleterre avait commencé en 1692 à la bataille de la Hogue. Sous Guillaume III et ses successeurs, l'Angleterre étendit peu à peu son empire colonial et s'enrichit des dépouilles de la France, de l'Espagne et de la Hollande. Si, à la fin du XVIIIe siècle, elle vit lui échapper ses possessions de l'Amérique du Nord, elle resta maîtresse d'un empire immense aux Indes.

Le prosélytisme guerrier des sectateurs de l'Islam s'était étendu jusqu'aux **Indes** dès le VIIIe siècle. Au XIe, un Turc y fonda un empire qui s'étendait de l'Oxus au Gange et sur le haut et le moyen Indus. Cet empire, déchiré au XIVe siècle par

les bandes mongoles qu'avait mises en branle l'invasion de *Gengis-Khan*, fut fortement ébranlé au xv^e par l'invasion de *Timour-Lenk*, et enfin conquis au xvi^e par **Bâber**, le fondateur de l'empire du Grand-Mogol (1527). **Akbar le Grand** (1556-1605), consolida la domination des Mongols, qui devait durer avec des fortunes diverses jusqu'en 1857. Son petit-fils, **Aureng-Zeb** (1659-1707), fut un terrible chef de guerre, en même temps qu'un musulman zélé jusqu'à l'ascétisme et un grand politique. Il réunit sous son sceptre la presque totalité de l'Hindoustan ; mais ses conquêtes dans le Midi ébranlèrent son trône. Il mourut après avoir éprouvé tout ce que l'ingratitude et la trahison ont de plus amer, tourmenté par le souvenir de ses crimes. « Chaque supplice que j'ai infligé, chaque péché que j'ai commis, écrivait-il à son fils, j'en emporte avec moi les conséquences. »

227. Établissements français dans l'Inde.— Depuis longtemps, les Européens avaient fondé des établissements dans l'Inde. Les *Portugais* avaient été les premiers. A la fin du xvii^e siècle, ils n'avaient plus guère que Goa. Les *Hollandais* avaient, dès 1594, formé une « Compagnie des Pays lointains ». Du Cap et de l'île Maurice ils s'avancèrent à Ceylan et en Australie. Mais ils n'eurent jamais dans l'Inde d'autre but que de réaliser des bénéfices commerciaux.

Une autre ambition et une autre influence étaient réservées aux Compagnies anglaise et française. En 1599, fut fondée la première **Compagnie anglaise** des Indes orientales. Madras, Calcutta, Bombay, devinrent des comptoirs anglais. La France allait apprendre à l'Angleterre à se créer une puissance militaire dans les Indes, où les premiers envoyés britanniques demandaient s'il n'y avait pas « de la place pour tous ». La première **Compagnie française** remonte à 1604. Reconstituée par Richelieu, puis par Colbert, elle reçut son essor de Martin. Aureng-Zeb avait accordé la concession de Chandernagor. *Martin* acquit Pondichéry. La guerre de la ligue d'Augsbourg faillit nous l'enlever. Malgré la guerre de la Succession d'Espagne, Martin fonda Calicut. La France explorait le Tonkin, la Chine et le Japon. Le pouvoir du

Grand-Mogol était fortement ébranlé. **Dupleix** allait lui porter un dernier coup, en intervenant activement dans les luttes intestines de la péninsule, et, en même temps, fonder pour quelques années l'hégémonie française dans l'Hindoustan. Gouverneur de Chandernagor en 1730, en remplacement de *Dumas*, qui avait transformé nos quatre établissements de Pondichéry, de Karikal, de Mahé et de Chandernagor en forteresses imprenables pour les Hindous, il sut, avec l'aide de sa femme la *Begum Joanna* (la princesse Jeanne), tirer parti de la dissolution de l'empire mongol, opposant les uns aux autres les **nababs**, princes chargés d'administrer les subdivisions des provinces, et les **soubabs** indous, vice-rois chargés de gouverner les provinces de l'empire mongol, créant une armée transformant le comptoir endormi de Chandernagor en une florissante ville de commerce. Comme on l'a vu, ses tristes démêlés avec *La Bourdonnais* anéantirent nos forces indiennes. Son habileté le tira de ce mauvais pas. Lorsque fut signée la *paix d'Aix-la-Chapelle*, on pouvait croire que l'Inde, échappant au sceptre caduc du Grand-Mogol, tomberait définitivement sous l'influence française. la guerre de Sept ans anéantit ces belles espérances. Abandonné par la Compagnie, qui lui reprochait ses guerres et ses dépenses, Dupleix fut révoqué de ses fonctions de gouverneur général. Son successeur signa avec la Compagnie anglaise un traité « dégradant ». C'en était fait de notre influence.

Dupleix.

228. Robert Clive. Victoire de l'Angleterre. — Instruit par notre exemple, **Robert Clive,** général de la Compagnie anglaise, nous enleva Chandernagor, et, malgré les

efforts de *Lally-Tollendal*, que Louis XV avait envoyé comme gouverneur général dans l'Inde française, s'empara de Madras (1759), de Pondichéry, de Mahé (1761). La *paix de Paris* nous laissa nos cinq villes, mais démantelées.

Les Anglais s'implantèrent au **Bengale**, choisissant habilement les riches contrées qui s'étendent à l'embouchure du Gange. Lord Clive, vainqueur des nababs, finit par exercer un véritable protectorat sur le soubab du Bengale lui-même. Après lui, **Warren Hastings** soumit complètement le Bengale. Mais les exactions et les cruautés des Anglais provoquèrent le soulèvement d'une partie de l'Inde sous un aventurier hardi et ambitieux, *Hayder-Ali*, qui, vainqueur des Anglais, releva à son profit le royaume du *Mysore*. La France envoya le *bailli de Suffren* pour le soutenir. *Tippou-Sahib*, fils d'Hayder-Ali, battit les Anglais, alors occupés par la guerre d'Amérique. La paix de Versailles (1783) le désespéra. Elle nous rendit nos cinq villes et quelque chose de plus que la paix de 1763, mais elle sauva l'empire indien de l'Angleterre. Tippou, qui avait fait du Mysore l'État le plus florissant de l'Hindoustan, reprit les armes en 1788. Son alliance avec les hommes de la Révolution française ne lui fut d'aucun secours. Les Anglais le réduisirent à leur céder la moitié de ses États. En 1798, la guerre recommença. Vaincu à Séringapatam (1799), il périt sur les remparts. Le Mysore fut démembré. La Compagnie anglaise n'avait plus contre elle que la puissance mahratte, qu'elle soumit en 1817.

229. Les colonies anglaises en Amérique. — Espagnols, Portugais, Français, Hollandais avaient, depuis Christophe Colomb, colonisé l'Amérique. L'Angleterre était apparue au XVI^e^ siècle dans le Nouveau Continent par ses bateaux, qui allaient avec les bateaux français et espagnols pêcher à Terre-Neuve. A la fin du même siècle commencent les premiers essais de colonisation anglaise avec *Walter Raleigh*, favori d'Élisabeth. Des Compagnies furent fondées pour l'exploitation des territoires nouvellement découverts, et le nom de *Virginie* fut donné à la première colonie en l'honneur d'Élisabeth (*Regina virgo*) (1607).

La côte orientale devint le refuge de tous ceux que chassait d'Angleterre l'intolérance religieuse : catholiques, puritains surtout, sans oublier la petite congrégation séparatiste des pèlerins de la *May-Flower*. En 1648, florissaient déjà huit colonies, en partie indépendantes, dont les membres étaient animés du zèle religieux, et d'un ardent amour du travail, et de la liberté.

230. La Nouvelle-France. — Pendant ce temps **Samuel Champlain** fondait la *Nouvelle-France*, sur les bords du Saint-Laurent. Son énergie, son dévouement à l'entreprise « chrétienne et nationale » à laquelle il sacrifiait ses sueurs, arrachèrent enfin l'appui de Richelieu. Il marqua la colonie naissante du Canada d'une empreinte si profondément catholique et française qu'elle l'a conservée jusque sous la domination étrangère. Quand il mourut, il fut pleuré et des colons et des Indiens. Les missionnaires continuèrent son œuvre. Les explorations de *Cavelier de la Salle* acquirent à la France la vaste colonie de la *Louisiane*, dans la région du bas Mississipi.

Montcalm

L'Amérique anglaise, de son côté, se développait rapidement. La Caroline, la Pensylvanie, la Nouvelle-Écosse, etc., s'ajoutèrent aux premières colonies. La Jamaïque fut enlevée aux Espagnols. Le contre-coup des guerres européennes allait favoriser, en Amérique, l'expansion de l'Angleterre et causer la ruine de nos colonies. Comme on l'a vu, malgré l'héroïsme de *Montcalm*, Québec (1759), puis Montréal, tombèrent entre les mains des Anglais, et la Nouvelle-France

devint anglaise. La *paix de Paris* (1763) nous enlevait en même temps la plupart de nos Antilles et la Louisiane.

RÉSUMÉ

226. L'Hindoustan. — La grandeur maritime de l'Angleterre avait commencé en 1692 à la bataille de la Hogue. Depuis, l'Angleterre avait peu à peu étendu son empire colonial aux dépens de la France, de la Hollande et de l'Espagne. Si l'Amérique lui échappa, elle resta maîtresse d'un empire immense aux Indes. Bâber, en 1527, avait fondé l'empire du Grand-Mogol, que consolidèrent Akbar le Grand et Aureng-Zeb.

227. Établissements français dans l'Inde. — Dupleix, intervenant dans les luttes intestines de la péninsule, fonda un véritable empire aux Indes. Mais, abandonné par la Compagnie française, il fut révoqué et son successeur signa avec la Compagnie anglaise un traité dégradant.

228. Robert Clive. Victoire de l'Angleterre. — Instruit par notre exemple, Robert Clive nous enleva Chandernagor, Madras, Pondichéry, Mahé. Les Anglais s'emparèrent du Bengale sous Warren Hastings. Les efforts de Tippou-Sahib, sultan du Mysore, ne purent empêcher leurs progrès.

229. Les colonies anglaises en Amérique. — A la fin du XVI° siècle commença la colonisation anglaise de l'Amérique, avec Walter Raleigh. La côte orientale devint ensuite le refuge de tous ceux que chassait d'Angleterre l'intolérance religieuse. En 1648, florissaient déjà huit colonies.

230. La Nouvelle-France. — En même temps que les Anglais colonisaient l'Amérique, Samuel Champlain fondait sur les bords du Saint-Laurent une nouvelle France profondément catholique. Les guerres du XVIII° siècle eurent pour contre-coup la ruine de nos colonies. En 1759, le Canada tomba entre les mains des Anglais.

QUESTIONNAIRE

226. Quand avait commencé la grandeur maritime de l'Angleterre ? — Quel empire avait fondé Bâber ? — 227. Quels établissements européens avaient été fondés dans l'Inde ? — D'où vinrent les malheurs de Dupleix ? — 228. Qui en profita ? — Qu'était-ce que Tippou-Sahib ? — 229. Quand furent fondées les premières colonies anglaises en Amérique ? — 230. Que fonda Champlain ? — Que devint le Canada ?

Les Américains jetant à la mer le thé de la Compagnie des Indes d'après une gravure du temps.

CHAPITRE XCVI

GUERRE D'AMÉRIQUE[1]

231. Soulèvement des colonies anglaises d'Amérique. — L'Angleterre dominait en Amérique comme aux Indes. Le désaccord ne tarda pas à éclater entre la métropole et ses colonies. George III et ses ministres ne comprirent pas qu'il fallait laisser une liberté et une autonomie suffisantes à ces fiers États créés par l'énergie de citoyens libres. Ils leur appliquèrent le système colonial de l'époque, qui n'était autre chose que l'exploitation des colonies au profit de la mère patrie. Ils refusèrent aux colons le droit reconnu à tout citoyen anglais de voter par ses représentants les impôts qu'il devait payer. *Benjamin Franklin* avertit en vain le gouvernement du péril qu'il courait. L'application de l'*impôt du timbre* souleva des émeutes à Boston et à New-York (1765). Le mouvement ne s'arrêta plus. Benjamin Franklin et, plus tard, **George Washington** étaient à sa tête. Au

1 Voir *Histoire de France*, Cours complémentaire, livre IV, chap. XXIV.

Parlement anglais, Fox, Burke et Pitt soutinrent la cause des Américains. Le roi crut qu'il aurait raison de leur résistance à force de fermeté. Il retira l'acte du timbre, mais il le remplaça par des droits sur diverses denrées, vins, huiles, fruits, thés (1767). Les Américains se privèrent de thé plutôt que de les payer. En 1773, la Compagnie des Indes ayant envoyé des cargaisons de thé dans plusieurs ports d'Amérique, à Boston les caisses furent jetées à la mer. Un **Congrès** fut réuni à **Philadelphie** en 1774. Washington fut proclamé général en chef. La rupture était définitive.

232. **Déclaration d'indépendance.** — Washington reprit Boston aux Anglais (1776). Cette même année fut signée, par les délégués des colonies, la **Déclaration d'indépendance,** rédigée par *Jefferson.*

Quatre jours après, parurent les forces anglaises. La guerre devait durer de 1776 à 1783. Mais les hostilités se terminèrent en 1782 sur le continent américain. A partir de 1778, la France venant au secours des États-Unis, la guerre devint générale ; l'Espagne et la Hollande y prirent part, et elle s'étendit jusque dans les mers des Indes

Vaincu tout d'abord par des troupes bien armées et bien disciplinées, Washington se releva par son audace et la bravoure de ses miliciens. La guerre était acharnée. *Burgoyne* attaquait le Canada, l'amiral *Hood* menaçait Philadelphie, qu'il prit après New-York, New-Jersey et Rhode-Island. Mais Burgoyne, dont les troupes fondaient, fut obligé de capituler à *Saratoga* (1777).

Cette défaite des Anglais décida la France à traiter ouvertement avec les États-Unis. Déjà des volontaires français étaient venus combattre dans les rangs des colons. *La Fayette* servait sous les ordres de Washington. En 1778, Louis XVI reconnut l'indépendance des États-Unis et signa avec eux un traité. Le demi-succès du combat d'*Ouessant,* sur les côtes de France, les succès d'Estaing et de Guichen en Amérique, compensèrent les revers des confédérés. Rochambeau releva leur courage. L'Espagne, la Hollande, se joignirent à la France. La *ligue de la Neutralité armée* protégea le com-

merce des puissances non belligérantes. Aux Indes, Suffren triomphait des Anglais. A *Yorktown* (Virginie), Cornwallis dut capituler. La lassitude amena enfin la signature de la paix, à *Versailles* (1783). L'Angleterre reconnut l'indépendance des États-Unis. Le traité fut glorieux aussi pour la France, qui recouvra une partie de ses colonies. L'Espagne perdit Gibraltar, que venaient de lui enlever les Anglais, mais reçut une compensation.

Washington.

233. États-Unis d'Amérique. — Le Congrès de 1776 avait décrété l'élaboration d'une constitution. Elle fut arrêtée en 1778 et signée en 1787. Treize États réunis en Union perpétuelle formèrent une confédération sous le nom d'**États-Unis d'Amérique** Chaque État s'administra librement ; les intérêts généraux de la Confédération furent administrés par un Congrès, composé d'un Sénat et d'une Chambre des représentants, investi du droit de paix et de guerre et juge en dernier ressort des conflits entre les États particuliers. Le chef de l'Union eut le titre de *Président de la République.* Washington fut le premier président des États-Unis (1789).

« On croyait que les colonies anglaises, devenues indépendantes, ne feraient plus de commerce avec l'Angleterre ; le commerce augmenta au contraire ; les colonies, qui n'exportaient en 1771 que pour 75 millions par an, exportèrent, dès 1784, pour 84 millions, et en 1806 pour 300 millions[1]. »

[1] SEIGNOBOS, *Histoire de la civilisation au moyen âge et dans les temps modernes*, ch. XXI.

RÉSUMÉ

231. Soulèvement des colonies anglaises d'Amérique. — L'exploitation des colonies anglaises d'Amérique par la métropole, continuée malgré les avertissements de Franklin, amena la révolte des Américains. En 1774, un congrès fut réuni à Philadelphie, et Washington fut proclamé général en chef.

232. Déclaration d'indépendance. — En 1776, fut signée la déclaration d'indépendance des États-Unis La France vint, en 1778, à leur secours. En 1783, au traité de Versailles, l Angleterre vaincue reconnut leur indépendance.

233. États-Unis d'Amérique. — Une constitution, arrêtée en 1778, décréta la formation de la Confédération des États-Unis d Amérique. Washington en fut le premier président.

QUESTIONNAIRE

231. Comment l'Angleterre gouvernait-elle ses colonies d'Amérique? — Quand éclata la lutte? — 232 Qui rédigea la déclaration d indépendance? — Quelle fut l'issue de la lutte? — 233 Quand fut arrêtée la constitution?

CHAPITRE XCVII

ANGLETERRE DE 1688 A 1784

234. Guillaume III et Anne Stuart. — Longtemps le trône de Guillaume III resta chancelant. Jacques II, quoique détrôné, conservait, en sa qualité de roi anglais, les sympathies d'une partie notable de ses anciens sujets, tandis que Guillaume avait contre lui son origine et ses préférences hollandaises. Les fautes de Jacques perdirent son parti. Il fit partout des mécontents. Sa défaite à *la Boyne* (1690), celle de ses alliés à *la Hogue* (1692), achevèrent sa ruine. La nouvelle dynastie était désormais affermie. Le règne de Guillaume fut une lutte presque constante entre whigs et tories; il en fut de même du règne de sa belle-sœur, Anne Stuart (1702-1714), qui lui succéda. Les jacobites profitèrent de ces discussions pour tenter une restauration des Stuarts. Le jeune chevalier de Saint-George, que Louis XIV avait

reconnu comme roi d'Angleterre, à la grande colère de la nation entière, fit une descente inutile. Les whigs gardèrent longtemps la direction des affaires, grâce aux succès de *Marlborough* dans la guerre continentale et à l'empire que lady Churchill, duchesse de Marlborough, conservait sur l'esprit de la « bonne reine Anne ». Celle-ci secoua enfin le joug, et Marlborough tomba, aux applaudissements de la nation, lasse de la guerre et des dépenses qu'elle entraînait.

235. Maison de Hanovre. — Les whigs revinrent au pouvoir avec la *maison de Hanovre*, qui succéda à la reine Anne en la personne de **George Ier**[1], arrière-petit-fils, par sa mère, de Jacques Ier. La maison de Hanovre resta longtemps antipathique à la nation anglaise. Trois de ses quatre princes furent honteusement vicieux. Le premier était un pur Allemand, ne sachant pas un mot d'anglais. La couronne avait perdu son prestige. Le Parlement, surtout la Chambre des communes, profita de cet abaissement. Le premier ministre devint le personnage principal du royaume. Ce fut *Robert Walpole* (1721-1742) sous George Ier et pendant la première moitié du règne de George II. Il diminua l'impôt et la dette, favorisa le commerce (l'exportation doubla en cinquante ans), donna à son pays la richesse dans la paix et la sécurité mais il ne se maintint au pouvoir qu'avec l'appui d'une majorité achetée à prix d'argent.

Le médiocre succès d'une guerre maritime contre l'Espagne, entreprise sous un prétexte frivole, souleva à tel point l'opinion que le roi jugea prudent de le congédier. La guerre de la Succession d'Autriche venait de commencer On a vu comment l'Angleterre prit parti pour Marie-Thérèse Vaincus sur le continent, les Anglais se dédommagèrent sur mer en ruinant notre marine. A la mort de la reine Anne, le *chevalier de Saint-George*, Charles-Édouard, fils de Jacques III, avait fait une tentative inutile pour recouvrer au moins le trône d'Écosse. Une nouvelle tentative n'eut pas plus de succès en 1743. Mais, l'année suivante, on put

[1] Sa mère était la princesse Sophie, fille de l'electeur palatin, Frédéric V. et d'Elisabeth, fille de Jacques Ier.

croire un instant que c'était fait de la maison de Hanovre. Le prétendant débarqua en Écosse avec quelques amis. Sa bravoure, son esprit chevaleresque, excitèrent l'enthousiasme des Écossais. A la tête d'une petite armée de 6 000 hommes, il marcha sur Londres. Mais, après une retraite forcée, il fut battu à *Culloden* (1746) et, traqué d'asile en asile, ne dut son salut qu'au dévouement de ses amis.

A la suite des premiers revers des Anglais dans la *guerre de Sept ans* (1756-1763), arriva au pouvoir, malgré le roi, le célèbre **William Pitt.** Aucun ministre n'a plus fait pour la grandeur de l'Angleterre. C'est à lui que revient principalement la gloire de la conquête du Canada et de la fondation d'un empire anglais au Bengale. On verra plus loin l'heureuse influence qu'il exerça par son caractère sur les mœurs politiques de son pays.

Pitt.

Peu après l'avènement de **George III** (1760-1820), il dut donner sa démission (1762). Rentré dans l'opposition, il combattit de toutes ses forces la politique de paix qui prévalait dans les conseils du roi et dénonça comme une faiblesse le *traité de Paris* (1763), pourtant si favorable aux Anglais.

George III, prince honnête, mais médiocre, après avoir gouverné sous des prête-noms et perdu l'Amérique par son entêtement, fut obligé de se donner un maître en la personne du second *William Pitt*, qu'appelaient les vœux de la nation entière (1784).

RÉSUMÉ

234. Guillaume III et Anne Stuart. — Les fautes et les défaites de Jacques II affermirent la nouvelle dynastie de Guillaume

d'Orange. Les règnes de Guillaume III et d'Anne Stuart furent une lutte presque constante entre whigs et tories Les whigs gardèrent longtemps le pouvoir avec Marlborough. Ils tombèrent enfin.

235. Maison du Hanovre. — Les whigs revinrent avec George Ier de Hanovre Le premier ministre devint alors le personnage principal du royaume Ce fut Robert Walpole qui donna à son pays la richesse dans la paix et la sécurité. Aucun ministre ne fit plus pour la grandeur de l'Angleterre que William Pitt, sous George II

QUESTIONNAIRE

234 Par quoi le trône de Guillaume III fut-il affermi ? — Qui succéda à Guillaume ? — 235 De qui descendait George Ier ? — Quels services rendit Robert Walpole ? — Et William Pitt ?

CHAPITRE XCVIII

ÉTAT POLITIQUE ET SOCIAL SOUS L'ANCIEN RÉGIME [1]

236. Société en France. — On appelle **ancien régime** la façon dont la société était organisée et gouvernée avant la Révolution.

La royauté française était toujours **absolue.** Cependant le désir de la liberté politique s'éveillait de plus en plus dans la partie la plus éclairée du pays.

Au-dessous du roi, la nation était partagée en trois ordres : le *clergé* (130 000 membres), la *noblesse* (140 000 membres), le *tiers état* (25 000 000 de roturiers). Le clergé continuait de pourvoir aux besoins spirituels et, en partie, aux besoins temporels de la société. Si la vie des abbés de cour et de quelques prélats fastueux donnait prétexte aux attaques des incrédules, il était dans son ensemble vertueux et éclairé. L'Église de France était riche ; mais il y avait à reprendre dans la façon dont ses revenus étaient répartis : beaucoup, dans le bas clergé, avaient à peine de quoi suffire à leurs

[1] Voir *Histoire de France*, Cours complémentaire, livre IV, chap. XXIII.

besoins. L'Église, au lieu d'impôts, payait au roi des *dons gratuits* votés dans ses *assemblées générales*.

La noblesse était toujours une pépinière d'officiers dévoués à leur roi et à leur pays. Mais, exclue de plus en plus de l'administration, elle n'avait plus guère d'autre rôle, quand elle ne se battait pas, que de contribuer à l'éclat du trône en vivant à la cour. Cependant les hautes dignités de l'État et de l'Église lui étaient plus que jamais réservées. Elle jouissait encore de droits féodaux que l'état de la société ne justifiait plus et dont quelques-uns, comme le droit de chasse,

Costumes vers 1780

Dame de la cour [illegible] à la Victoire — Seigneur en habit de cérémonie. — Abbé de cour — Riche bourgeoise en caraco. — Homme de la bourgeoisie

étaient particulièrement odieux. Les régisseurs ou les fermiers, qui représentaient la noblesse de cour sur ses terres, la faisaient haïr par leur dureté ; la petite noblesse, vivant familièrement avec les gens du peuple, en eût été aimée, si sa pauvreté ne l'eût forcée à se rendre intraitable sur ses droits.

Le tiers état comprenait la bourgeoisie, qui possédait aussi de grands privilèges, et le peuple, qui supportait presque seul le poids écrasant de l'impôt. La condition du peuple s'était améliorée, sans doute ; mais, sous bien des rapports, le paysan, devenu propriétaire, sentait plus vivement le far-

deau des droits innombrables qu'il avait à payer, et l'agriculture était dans une situation déplorable.

237. Administration. — La liberté administrative avait partout disparu. Le *Conseil du roi* réunissait et centralisait tous les pouvoirs. Rien, jusque dans les plus petites communes, ne pouvait se faire sans sa permission ou celle de l'intendant.

Les justices seigneuriales existaient encore, mais leur compétence était très restreinte. La justice royale comprenait *treize parlements*, *quatre conseils souverains*, des *présidiaux*, des *bailliages*, *sénéchaussées* et *prévôtés*. Les charges de juges étaient presque toutes vénales et héréditaires. La justice était encore barbare. La torture était loin d'avoir disparu. La loi n'était pas uniforme. Si les ordonnances royales étaient en vigueur dans tout le royaume, il y avait 285 coutumes particulières.

Les *impôts* étaient fort lourds : impôts directs (taille et taillon, capitation, vingtièmes); impôts indirects (gabelle, aides et douanes). Les premiers étaient perçus par les collecteurs et passaient par les receveurs aux trésoriers ; les seconds étaient affermés aux fermiers généraux ou traitants qui tirent trop souvent, aux dépens de l'État et des contribuables, des fortunes scandaleuses.

La liberté du travail n'existait pas. L'industrie était encore réglementée minutieusement, et les *corporations* veillaient avec un soin jaloux au maintien de leurs droits.

238. Instruction et état religieux. — L'*instruction primaire* était donnée gratuitement dans un grand nombre d'écoles; néanmoins, il y avait beaucoup d'illettrés. L'*enseignement secondaire* était donné dans 562 collèges, l'*enseignement supérieur* dans 22 universités. Cet enseignement ne coûtait rien à l'État : les frais en étaient supportés par de nombreuses fondations.

Les protestants, aussi peu tolérés qu'à la fin du règne de Louis XIV, n'avaient pas d'état civil, les registres étant tenus dans les paroisses. Ils étaient, d'ailleurs, poursuivis et punis sévèrement. Les juifs, au contraire, étaient généralement

tolérés et riches; ils jouissaient d'un état civil et étaient jugés selon leur loi.

Les institutions de l'ancien régime, compliquées et disparates, étaient en désaccord avec les idées et les besoins du temps. Les privilèges avaient survécu à leurs causes originaires et ne semblaient plus que des abus intolérables. Pressuré et jaloux, le peuple aspirait ardemment à l'égalité.

239. Russie. — L'état politique et social de la plupart des autres États de l'Europe ne valait pas mieux que celui de la France. Les tsars gouvernaient la **Russie** en autocrates, comme au temps de Pierre le Grand. Le successeur de Catherine la Grande, *Paul Ier*, pouvait dire à un étranger : « Monsieur, je ne connais de grand seigneur chez moi que l'homme à qui je parle, et encore pendant que je lui parle. » *Catherine* reconnut au Sénat, qui était la plus haute cour de l'Empire, le droit de refuser l'enregistrement des lois contraires à la Constitution; mais ce n'était qu'un droit illusoire. La classe moyenne se développait peu à peu par l'agrandissement des villes existantes et par la création de villes nouvelles; Catherine en fonda plus de deux cents, entre autres Odessa. Les bourgeois obtinrent le droit d'élire leurs magistrats. La noblesse exerçait sur les serfs de ses domaines un pouvoir tyrannique; la protection des gouverneurs apporta quelque amélioration à leur triste condition. Quant aux paysans libres et à ceux de la couronne, ils purent, comme les nobles, élire leurs juges pour les tribunaux inférieurs. Malgré les mesures rigoureuses qu'avait prises Pierre le Grand, la vénalité et la concussion étaient générales parmi les fonctionnaires. « Nous volons tous, disait l'un d'eux à Pierre, les uns davantage et plus lourdement, les autres moins et plus adroitement. » L'épiscopat, obligé au célibat, se recrutait dans le *clergé noir*, c'est-à-dire parmi les moines; il était trop souvent servile. Le mariage était obligatoire pour les *popes* ou simples prêtres; ils savaient à peine lire, et il leur fut longtemps interdit de prêcher. Partageant l'ignorance et les mœurs grossières des paysans, ils avaient

sur eux peu d'influence. Les sectes s'étaient multipliées. Les catholiques, même ceux de Pologne, étaient persécutés. Catherine II, qui affectait la tolérance et recueillait dans ses États les Jésuites proscrits, sépara brutalement du Saint-Siège environ huit millions de Grecs unis, pour les incorporer de force à l'Église russe.

240. Prusse et Allemagne. — Les rois de **Prusse** étaient peut-être les plus absolus des souverains de leur temps. « Raisonnez tant que vous voudrez, disait Frédéric II, mais obéissez et payez. » La monarchie prussienne était une monarchie *bureaucratique* et *militaire*. Mais elle était admirablement administrée. La noblesse y avait conservé ses privilèges : par exemple, il fallait être noble pour être officier, et, d'autre part, les nobles, comme les riches bourgeois, étaient dispensés du service militaire, auquel tout le monde, en dehors d'eux, était astreint; mais elle payait sa part des impôts; et si, à la cour, dans l'administration, les hautes dignités lui étaient réservées, les conseillers de cabinet, presque aussi influents que les ministres, étaient pris dans la bourgeoisie. Les petits propriétaires, les paysans savaient qu'ils pouvaient compter sur la protection royale La magistrature, menée militairement, destituée de toute indépendance, avait peu d'autorité. Grâce aux bienfaits d'une administration éclairée, l'industrie prenait son essor, et l'agriculture était assez prospère pour que la Prusse, pendant la famine de 1771, fût en état de nourrir, avec ses propres habitants, ceux des pays voisins.

Tous les princes **allemands** régnaient aussi en souverains absolus. Ils se considéraient comme maîtres de disposer à leur gré des biens, de la personne même de leurs sujets Lors de la guerre d'Amérique, six d'entre eux vendirent à l'Angleterre 30 000 soldats. Pour imiter le faste de la cour de France, ils se ruinaient et pressuraient leurs peuples. Les paysans allemands, excepté dans les régions où ils formaient des communautés libres, vivaient dans une condition assez misérable; mais ils ne sentaient pas, au même degré que ceux de France, le besoin d'en sortir.

Le *rationalisme*[1] faisait de grands progrès dans les Églises protestantes d'Allemagne et de Prusse, même parmi les théologiens et les pasteurs. Le piétisme[2] avait réveillé l'enthousiasme religieux et la ferveur dans un grand nombre de petites congrégations, d'où son influence rayonnait en tous sens, malgré ses divisions et les singularités, parfois extravagantes, par où il prêtait à la critique. Les catholiques subissaient l'influence du rationalisme protestant.

241. Angleterre. — En **Angleterre,** depuis 1688, c'était la nation, représentée par son Parlement, surtout par la Chambre des Communes, qui, en principe, se gouvernait elle-même : *le roi régnait, mais ne gouvernait pas.* En réalité, le Parlement n'était, même à la Chambre des Communes, qu'une assemblée aristocratique, qui représentait à peine une faible minorité. Chaque comté élisait deux députés; or le nombre des francs tenanciers, qui seuls étaient électeurs, avait considérablement diminué, et beaucoup plus dans certains comtés que dans les autres. Certaines villes étaient représentées à la Chambre, les autres non, et dans celles qui l'étaient le droit de suffrage n'appartenait qu'aux francs bourgeois participant aux droits de corporation. Des localités insignifiantes avaient reçu des Tudors et conservaient le droit électoral : elles sont restées célèbres sous le nom de *bourgs pourris.* Celui d'*Old Sarum,* qui n'avait plus que douze habitants, était devenu le patrimoine des Pitt, qui, dès lors, eurent un siège assuré à la Chambre des Communes; un autre, englouti par la mer, continuait d'être représenté. Le résultat de ce système électoral était que, sur les 558 membres de la Chambre des Communes, 200 étaient nommés par 7 000 électeurs. Le trafic des voix était de règle dans les collèges électoraux ; le prix d'un vote était aussi bien connu que celui d'un arpent de terre. Arrivés à la Chambre, les élus vendaient leurs voix comme l'avaient fait les électeurs. Walpole, qui avait été chassé de la Chambre

[1] **Rationalisme :** Système philosophique qui prétend discuter même les dogmes religieux.

[2] **Piétisme :** sorti en Allemagne des associations pieuses (*collegia pietatis*) fondées, à partir de 1670, par le luthérien Spener.

comme concussionnaire, et qui ensuite fut vingt ans ministre, se vantait de savoir le tarif de chaque conscience. Fox changea les bureaux du Trésor en marché et déboursa en une matinée 25 000 livres sterling[1]. « La chute des Stuarts avait mis le gouvernement aux mains de quelques grandes familles qui, au moyen de bourgs pourris, de députés achetés et de discours sonores, opprimaient le roi, maniaient les passions populaires, intriguaient, mentaient, se chamaillaient et tâchaient de s'escroquer le pouvoir[2]. » Les séances du Parlement n'étaient point publiques. Les débats étaient souvent d'une extrême violence. Le gouvernement appartenait au ministère ou cabinet, dirigé par le chef de la majorité parlementaire ou Premier, qui remplissait les fonctions de premier lord de la Trésorerie et distribuait à ses amis politiques les autres portefeuilles et les divers offices qui en dépendaient.

Maîtres du pouvoir, les grands propriétaires le deviennent de toutes les terres du royaume par la disparition graduelle de la petite et de la moyenne propriété. Dans leurs vastes domaines, ils introduisent les méthodes perfectionnées de la culture intensive et font du fermier anglais le premier agriculteur du monde. En même temps, sous la protection d'une puissante marine, le commerce anglais prend son essor. Enfin (1767-1790) l'invention des machines à filer et à tisser et l'application de la force de la vapeur aux métiers donne le branle à l'industrie. Les ouvriers quittent les champs pour s'entasser autour des manufactures, des usines, des mines, des houillères. Les Anglais qui, pendant des siècles, avaient été un peuple d'agriculteurs et de pasteurs fort arriéré, peu inventif, ennemi des nouveautés, indifférent à la mer, deviennent une nation entreprenante de marins, de commerçants, d'industriels, de colons, et s'apprêtent à répandre dans le monde entier leur race, leur langue, leur civilisation.

Brillante, spirituelle, mais sceptique, la haute société

[1] **Livre sterling** : elle vaut 25 francs.
[2] TAINE

anglaise était profondément corrompue, ne croyait ni à la vérité ni à l'enthousiasme, doutait de tout et surtout d'elle-même. Elle commença à se relever au temps de William Pitt et sous son influence. Il donna l'exemple du dévouement au bien public. D'un désintéressement absolu, il fut peut-être le premier à ne pas s'enrichir aux dépens du Trésor. Il sut communiquer quelque chose de l'élévation généreuse de ses sentiments à tous ses collaborateurs. Il jouissait d'une grande popularité ; mais, pour l'acquérir ou la conserver, il ne s'abaissa jamais à flatter les préjugés ou les passions populaires. Selon le mot de Frédéric II, l'Angleterre avait enfin enfanté un homme.

Depuis l'*Édit de Tolerance*, rendu par Guillaume d'Orange en 1689, toutes les sectes protestantes non anglicanes jouissaient, en Angleterre, de la liberté religieuse. Il n'en était pas de même des catholiques, qui non seulement n'avaient pas le droit d'ouvrir des écoles, d'exercer la profession d'avocat, mais ne pouvaient pas même pratiquer librement leur culte.

L'Irlande, toujours opprimée à cause de son attachement à la foi catholique, voyait ses domaines passer à des Anglais.

Sous l'influence des idées rationalistes, qui dominaient dans les hautes classes, l'esprit religieux avait perdu beaucoup de son élan et de sa vigueur. John Wesley (1703-1791), par la fondation de la *secte methodiste*[1], contribua puissamment à le ranimer. Le méthodisme se répandit d'Angleterre en Amérique; il compte aujourd'hui vingt millions de sectateurs.

RÉSUMÉ

236. La société en France. — On appelle ancien régime la façon dont la société était organisée et gouvernée avant la Révolution. La royaute était toujours absolue. La nation était partagee en trois ordres : clergé, noblesse et tiers état. Les deux premiers

[1] **Méthodisme :** ainsi nomme du mot *méthode*, parce qu'il donnait une direction nouvelle a la vie chrétienne.

étaient les ordres privilégiés. Dans le tiers état, la bourgeoisie possédait aussi de grands privilèges, et le peuple supportait presque seul le poids écrasant de l'impôt.

237. Administration. — La liberté administrative avait presque partout disparu. La justice était encore barbare. La loi n'était pas uniforme. Les impôts étaient fort lourds. La liberté du travail n'existait pas.

238. Instruction et état religieux. — L'instruction, assez répandue, ne coûtait rien à l'État. Les protestants n'avaient pas d'état civil.

239. Russie. — L'état politique et social de la plupart des autres États de l'Europe ne valait pas mieux que celui de la France. Les tsars gouvernaient la Russie en autocrates. La noblesse exerçait sur les serfs de ses domaines un pouvoir tyrannique.

240. Prusse et Allemagne. — Les rois de Prusse étaient peut-être les plus absolus des souverains de leur temps. Mais du moins l'industrie, l'agriculture etaient prospères. Tous les princes allemands se considéraient comme maîtres de disposer à leur gré des biens et de la personne même de leurs sujets. Le rationalisme faisait de grands progrès dans les Églises protestantes d'Allemagne et de Prusse.

241. Angleterre. — En Angleterre, depuis 1688, la nation representee par le Parlement se gouvernait elle-même en principe. En réalite, le Parlement, assemblée aristocratique, ne représentait qu'une faible minorite. Le trafic des voix était de règle dans les élections La haute societe anglaise était polie, spirituelle, mais sceptique et profondément corrompue, jusqu'à l'epoque de William Pitt. Depuis 1689, la liberté religieuse regnait pour tous, sauf pour les catholiques

QUESTIONNAIRE

236. Qu'est-ce que l'ancien regime? — Comment la nation etait-elle partagee? — 237. La liberte administrative existait-elle? — Quels étaient les impots? — 238. Par qui etait donnée l'instruction? — 239 Quel était l'état politique et social de la Russie? — 240 Comment gouvernaient les rois de Prusse? — Quels progres faisait le rationalisme en Allemagne? — 241. Qui gouvernait en Angleterre? — Qu'étaient-ce que les bourgs pourris? — Que savez-vous de la haute société anglaise? — Quelle était, en Angleterre, la condition des catholiques?

CHAPITRE XCIX

LE XVIII[e] SIÈCLE[1]

242. Progrès des sciences au XVIII[e] siècle. — Au XVIII[e] siècle, les sciences, cultivées avec ardeur en Europe et en Amérique, font de rapides progrès. En mathématiques la France est représentée par *Lagrange*, *d'Alembert*, *Clairaut*, *Condorcet*, tandis que l'école de Bâle produit *Euler* et la famille des *Bernouilli*, dont les deux premiers membres appartiennent au XVII[e] siècle. Le premier astronome du siècle fut l'Anglais **William Herschell** (1738-1822), dont les observations et les travaux préparaient la voie au Français **Laplace.** Si l'on ne voit pas se produire en physique quelqu'une de ces grandes idees qui renouvellent la face d'une science, des progres sont accomplis dans chacune de ses branches particulières. On connaît les découvertes et les inventions de *Franklin* et de l'*abbé Nollet*, des frères *Montgolfier*, de l'Écossais *Watt*, des Français *Cugnot* et *Jouffroy d'Abbans*. La chimie est fondée par *Scheele*, *Priestley*, et surtout par **Lavoisier** (1743-1794). Dans les sciences naturelles paraissent *Reaumur*, *Lacépède*, **Linné** et **Buffon.** Lavoisier renouvelle également la physiologie. *Jenner* découvre la vaccine. Les explorations des voyageurs,

Franklin.

[1] Voir *Histoire de France*, Cours complementaire, livre IV, chap. XXII.

Bougainville, *Cook*, *La Perouse*, aident au progrès des sciences naturelles.

243. Arts. — L'art sévère du siècle de Louis XIV fait place à un art plus gracieux, mais moins naturel. L'architecture produit *Soufflot ;* la sculpture, *Bouchardon*, *Falconet ;* la peinture, *Joseph Vernet*, *Watteau*, *Boucher*, *Greuze*, *Fragonard*, **David.** Hors de France, c'est Rome qui est comme la patrie de l'art, depuis que *Winckelmann* a enseigné l'imitation de l'antique. Néanmoins la sculpture française a une grande influence dans les autres pays : l'Italie lui doit, en quelque sorte, *Canova ;* la Suède, *Thorwaldsen.* L'art anglais produit trois peintres originaux, *William Hogarth*, sir *Josuah Reynolds* et *Thomas Gainsborough.*

Mozart.

C'est au XVIIIe siècle que la **musique** prend un admirable essor avec Bach, Haendel, Rameau, Gluck, Piccini, pour continuer avec Haydn et Mozart, tandis que Beethoven commence à peine. **Jean Sébastien Bach** (1685-1750) laisse une œuvre immense, riche, variée, écrite dans une langue souple, non moins que savante et hardie. Organiste habile, il crée pour l'orgue un art grandiose. **Haendel** (1685-1759) dans ses compositions bibliques laisse des tableaux pleins de grâce, à côté de pages sublimes de grandeur. Le Français **Rameau** perfectionne la tragédie musicale et prépare la voie à **Glück,** qui vient faire applaudir, en France, ses opéras mal accueillis à Vienne. **Piccini** fonde une école rivale de celle de Gluck. **Haydn** (1739-1809) crée la symphonie, que Mozart transforme comme tout ce qu'il touche. Mort jeune encore, le *divin* **Mozart** (1756-1791) laisse des œuvres immortelles et dans la musique symphonique et dans la musique de théâtre.

244. Lettres au XVIIIe siècle en France. — Nos grands écrivains du XVIIIe siècle furent, encore plus que ceux du siècle précédent, lus dans tous les pays. Leur influence

inouïe tint en partie aux problèmes qu'ils essayèrent de résoudre, problèmes qui intéressaient le fondement même et l'organisation de la société. Elle eut pour effet de propager, avec les principes de tolérance et d'équité, un esprit d'irréligion, de scepticisme et même de matérialisme et d'athéisme dont les funestes effets se sont perpétués jusqu'à nos jours. Trois noms résument le XVIII^e siècle : ceux de Montesquieu, de Voltaire et de J.-J. Rousseau ; une œuvre renferme sa philosophie, l'*Encyclopédie*. **Montesquieu** (1689-1755) porta dans l'étude de l'histoire et de la philosophie des lois son génie grave et simple et une pénétration singulière. **Voltaire** (1694-1778), dont la brillante intelligence toucha à tout, fut le premier des écrivains du XVIII^e siècle, et malheureusement le plus dangereux. **J.-J. Rousseau** (1712-1778) revêtit les erreurs paradoxales qui fourmillent dans ses œuvres, à côté d'idées fort justes, des charmes d'une imagination passionnée et d'un style séduisant. L'*Encyclopédie* fut une tentative audacieuse des philosophes pour résumer dans une œuvre une et harmonieuse toutes les connaissances de leur temps ; mais elle fut en même temps une machine de guerre contre la religion ; *Diderot* et *d'Alembert* en dirigèrent la rédaction ; *Helvétius*, *d'Holbac*, *Condillac*, *Montesquieu*, *Voltaire* y collaborèrent.

245. Mouvement littéraire en Europe. — A l'étranger, comme on l'a vu, l'influence française domine. La Russie, sous Élisabeth et Catherine, se met à l'école de la France. Artistes et lettrés ont pour professeurs des Français. C'est un Français, *Falconet*, qui élève à Saint-Pétersbourg la célèbre statue équestre de Pierre le Grand. Cependant la littérature russe a un poète vraiment national, dramaturge, poète lyrique, poète épique, grammairien et historien, en même temps que savant de génie, **Michel Lomonossof** (1711-1765).

De même que Diderot à la cour de Catherine II, Voltaire est un moment tout-puissant à la cour de Frédéric II. La philosophie française règne avec le roi philosophe. Néanmoins, l'Allemagne prend conscience de son originalité. **Emmanuel Kant** (1724-1804) opère une révolution dans la philosophie

par sa *Critique de la raison pure*, où, refusant à la raison spéculative [1] la connaissance de ce que les choses sont en elles-mêmes, il accorde la primauté à la raison pratique, qui proclame en nous la loi impérative du devoir, et fonde sur le devoir la foi à la liberté, à l'existence de Dieu et à l'immortalité. **Klopstock** donne à son pays une épopée chrétienne, la *Messiade*. D'un ton bien différent, avec une vivacité d'allure toute française, **Wieland** écrit son chef-d'œuvre, le poème héroï-comique d'Obéron. **Lessing** mérite le titre de prince des critiques par sa *Dramaturgie*, qui contribue puissamment à renouveler le théâtre, et par son *Laocoon*, où il expose en maître les principes généraux de l'art. C'est aussi une philosophie de l'art, mais toute grecque d'inspiration, qu'écrit **Winckelmann**, dans son *Histoire de l'art chez les anciens*. Enfin **Herder** devance Chateaubriand dans ses belles études sur l'*Esprit de la poésie hebraique*, et se fait l'émule de Bossuet et de Montesquieu dans ses *Idees sur la philosophie de l'histoire de l'humanité*.

Kant.

En Angleterre, un poète des plus brillants, **Pope** († 1744), illustre l'âge de la reine Anne. Il y a plus d'art que d'inspiration, mais un art consommé dans les poèmes qui firent de lui le chef universellement admiré de toute une école poétique. Une émotion sincère commence à se faire jour çà et là, parmi beaucoup d'emphase et de déclamation, dans les *Pensées nocturnes* ou *Nuits* d'*Young* († 1765) et surtout dans les *Saisons* de *Thomson* († 1748). Mais ce n'est que vers la fin du siècle que renaît, avec *Cowper* († 1800), avec *Burns*

[1] **Raison spéculative :** Raison théorique.

(† 1796), avec *Crabbe* († 1832), la vraie poésie, celle qui jaillit des sources vives de l'imagination et du sentiment. Les grands écrivains anglais du XVIII^e siècle sont des prosateurs : l'énergique et religieux **Defoe** († 1731), dont tout le monde a lu le *Robinson Crusoe;* l'élégant et aimable **Addison** († 1719), dont le *Spectateur*, une des premières publications périodiques, tirait chaque jour à vingt mille exemplaires; l'amer et mordant satirique **Swift** († 1745), si connu par ses *Voyages de Gulliver ; Samuel Johnson* († 1784), critique et moraliste éminent ; *Goldsmith* († 1774), le touchant auteur du *Curé de Wakefeld;* les romanciers *Richardson* († 1761), *Fielding* († 1754), *Sterne* († 1768) ; les historiens **Hume** († 1776) et **Gibbon** († 1794).

Il y faut joindre les grands orateurs, *Fox*, *Burke*, les deux **Pitt**, *Sheridan*, dont l'éloquence eut au Parlement une action si puissante.

En philosophie, deux penseurs profonds et subtils, l'un et l'autre écrivains de talent, **Berkeley** et **Hume**, exercèrent une influence qui dure encore, le premier par son idéalisme tout spiritualiste, qui faisait de l'esprit la seule réalité, le second par son sensualisme sceptique, qui ébranlait les bases mêmes du savoir humain.

Les lettres italiennes se relèvent. **Vico**, penseur original et profond, est l'un des fondateurs de la philosophie de l'histoire. *Metastase* excelle dans la tragédie lyrique et enchante l'Europe par l'harmonie de ses vers. *Goldoni* fait applaudir ses comédies à Paris non moins qu'à Venise. *Parini* exerce son talent satirique, fait de bon sens, de finesse et d'élévation morale, sur les travers et les vices de l'aristocratie. *Alfieri* se fait poète tragique à force de volonté, et souffle à ses lecteurs, avec l'âpre énergie d'un tribun, la haine de la tyrannie.

246. Économie politique. — Une science nouvelle, **l'économie politique**, ou la science de la richesse, venait de se fonder. Les plus célèbres économistes furent, en France : *Gournay*, *Quesnay*, *Turgot ;* en Italie, *Genovezi, Verri ;* en Angleterre, *Hume ;* en Écosse, *Adam Smith*. Après Quesnay, l'attention se porta sur l'agriculture, qui reprenait faveur.

C'est alors que *Parmentier* travailla à répandre la pomme de terre. Les économistes, partisans de la maxime : « Laissez faire, laissez passer, » réclamèrent aussi la suppression des entraves qui paralysaient dans tous les États l'industrie et le commerce.

247. Réformes en Portugal et en Espagne. — Les théories des économistes et des philosophes inspirèrent des essais de réformes dans la plupart des États de l'Europe, le Portugal, l'Espagne, l'Italie, l'Autriche, la Prusse.

En **Portugal**, le *marquis de Pombal* mit une énergie infatigable au service de ses desseins. Il favorisa l'industrie, pour laquelle il avait « des yeux de père », et affranchit le commerce, qui, depuis 1703, était aux mains des Anglais. Il releva Lisbonne, détruite par le tremblement de terre de 1755 : « Il faut enterrer les morts, dit-il au roi, et songer aux vivants. » Mais il accomplit ces réformes en despote, ne tenant compte ni du temps, ni des hommes. Ceux qui s'opposaient à ses desseins, il les frappa sans pitié, par la confiscation, l'exil, la mort même. Il détruisit la Compagnie de Jésus et traita les Jésuites avec une rigueur inhumaine (1759) Son œuvre tomba de son vivant même. Après la mort de son maître, Joseph I^er^, il fut attaqué et disgracié. Il mourut en exil (1782).

En **Espagne**, les réformes avaient commencé sous Philippe V, avec *Alberoni* et ses successeurs, sans grands succès toutefois, dans le domaine économique. Elles continuèrent plus énergiquement sous *Ferdinand VI* (1746-1759), fils de la première femme de Philippe V, et surtout sous *Charles III* (1759-1788), fils aîné de Philippe V et d'Élisabeth Farnèse, qui descendit de son trône de Naples pour venir poursuivre en Espagne les réformes entreprises en Italie avec son ministre *Tanucci*. Il revint à l'alliance française, abandonnée sous son frère, et signa, en 1761, le *Pacte de Famille* avec toutes les branches de la maison de Bourbon. Avec ses ministres *Aranda, Campomanès* et *Floridablanca*, s'il s'efforça d'assujettir l'Église à l'État ; s'il imita contre les Jésuites les procédés inhumains de Pombal, il corrigea les abus de la justice, créa la police,

commença à réorganiser l'armée, la marine, quadrupla les revenus publics, et surtout augmenta la richesse publique en autorisant la libre circulation des céréales, en fondant des fabriques, en creusant des canaux, en ouvrant des routes. En un demi-siècle, la population s'éleva de six à onze millions. Le règne du faible *Charles IV* allait compromettre ces progrès, trop précipités en partie, et ce ne fut qu'un demi-siècle plus tard que l'Espagne profita des efforts des Bourbons pour la faire sortir de son engourdissement.

248. Réformes en Italie, en Autriche et en Prusse. — On a vu qu'avant de monter sur le trône d'Espagne don Carlos de Bourbon (Charles III), avec son ministre *Tanucci*, avait travaillé à relever le royaume de **Naples**, qui présentait un spectacle désolant. Mais les réformes de Tanucci, accomplies avec trop de hâte, ne durèrent guère, pas plus que sa faveur : en 1776, il dut se retirer devant l'hostilité de la reine Caroline, femme de Ferdinand IV, fils de don Carlos; le pays passa sous l'influence autrichienne.

La **Toscane**, sous le gouvernement éclairé et paternel du grand-duc Léopold I^{er}, fils de François de Lorraine, qui avait succédé aux Médicis (1737), vit l'agriculture se relever, le commerce et l'industrie prospérer, les impôts diminuer, la justice devenir plus équitable. Léopold, prince éclairé, mit en pratique les idées généreuses exposées par *César Beccaria* dans son admirable ouvrage *des Delits et des Peines*.

En **Allemagne**, l'empereur **Joseph II** (1765-1790), moins sage que sa mère Marie-Thérèse, troubla ses États par une ardeur inconsidérée pour les réformes. « Il fait toujours le second pas avant le premier, » disait de lui Frédéric II. Certainement les paysans se souvinrent avec reconnaissance de ses efforts pour améliorer leur condition. Mais son ingérence dans les affaires ecclésiastiques, qui le fit surnommer par Frédéric II « l'empereur sacristain », faillit précipiter son peuple dans le schisme. Il expulsa non seulement les Jésuites, mais un grand nombre d'autres religieux. Le *joséphisme* se maintint pendant de longues années, bien que Léopold, qui succéda à Joseph II en 1790, eût abandonné

une partie des réformes imprudentes de son frère, réformes qui provoquèrent des soulèvements dans les Pays-Bas.

En **Prusse**, Frédéric II, disciple des philosophes, abolit la torture et la question, proclama la tolérance religieuse, encouragea l'instruction publique, favorisa le commerce et dota son royaume d'un code supérieur à ceux des autres États.

RÉSUMÉ

242. Progrès des sciences au XVIII^e siècle. — Parmi les savants du XVIII^e siècle, il faut citer :

Les *physiciens* Franklin, Volta, de Saussure, les frères Montgolfier, Réaumur, Watt, Cugnot, Jouffroy d'Abbans, l'abbé Nollet. — Les *mathématiciens* et *astronomes* Newton, Lagrange, d'Alembert, Clairaut, Condorcet, Euler, la famille Bernoulli, Herschell, Laplace — Les *chimistes* Scheele, Priestley, Lavoisier, le plus grand de tous, le fondateur de la chimie moderne et même de toute la chimie — Les *naturalistes* Lacépède, Linné, Buffon. — Les *explorateurs* Bougainville, Cook, de La Pérouse.

243. Les arts. — Les principaux artistes produits par le XVIII^e siècle sont : l'*architecte* Soufflot ; les *sculpteurs* Bouchardon, Falconet, Canova, Thorwaldsen ; les *peintres* Joseph Vernet, Watteau, Boucher, Greuze, Fragonard, David, Hogarth, Reynolds, Gainsborough ; les *musiciens* Bach, Haendel, Rameau, Haydn, Gluck, Piccini et surtout Mozart.

244. Lettres au XVIII^e siècle en France. — Les plus célèbres écrivains du XVIII^e siècle sont Montesquieu, Voltaire, J.-J Rousseau, à côté de qui il faut citer les Encyclopédistes Ils furent lus dans tous les pays. Malheureusement, avec de magnifiques principes de tolérance et d'équité, ils propagèrent de funestes principes d'irreligion et de scepticisme.

245. Mouvement littéraire en Europe. — La Russie a un poète national, Lomonossof. Mais l'influence française domine en Russie, en Prusse. Néanmoins l'Allemagne prend conscience de son originalité avec Kant, Klopstock, Lessing.

246. Économie politique. — Les plus célèbres économistes sont Gournay, Quesnay, Adam Smith, Hume.

247. Réformes en Portugal et en Espagne. — Les théories des écrivains inspirèrent des réformes en Portugal avec Pombal, en Espagne surtout avec Charles III.

248. Réformes en Italie, en Autriche et en Prusse. — Sous l'influence des écrivains du siècle, Charles III avait commencé

ses réformes à Naples avec son ministre Tanucci. En Toscane, c'était le grand-duc Léopold : en Allemagne, l'empereur Joseph II, dont le système de gouvernement, appelé *joséphisme*, s'est maintenu pendant de longues années ; en Prusse, Frédéric II.

QUESTIONNAIRE

242. Les sciences firent-elles des progrès au XVIII[e] siècle ? — 243. L'art ne se transforma-t-il pas ? — Quels sont les grands musiciens du XVIII[e] siècle ? — 244. A quoi tient l'influence de nos écrivains du XVIII[e] siècle ? — 245. Quel est le poète russe du XVIII[e] siècle ? — Quelle révolution philosophique Kant opéra-t-il ? — 246. Qu'est-ce que l'économie politique ? — 247. Quelle fut l'œuvre de Pombal ? — Qu'est ce que le pacte de famille ? — 248. Quels essais de réforme tenta Tanucci ? — Qu'est ce que le joséphisme ?

CHAPITRE C

LOUIS XVI (1774-1792)[1]

249. Turgot et Malesherbes. — Louis XVI avait vingt ans à la mort de son grand-père. La France l'accueillit avec joie. Il avait l'esprit juste, le cœur bon, ses mœurs étaient irréprochables ; mais il manquait de fermeté et de décision. Il vit le mal, il voulut le bien, mais il ne sut pas imposer sa volonté.

Il commença par rétablir l'honnêteté à la cour. Avec la reine Marie-Antoinette, il remit à son peuple le don de joyeux avènement. Il appela au ministère deux hommes qui auraient peut-être sauvé la monarchie, s'il avait su les soutenir, Turgot et Malesherbes.

Turgot, disciple des économistes, avait la passion du bien public. Il voulait rendre la prospérité à la France par une économie rigoureuse et par la liberté du commerce. Il supprima la corvée, décréta la liberté du commerce des grains et abolit les jurandes et les maîtrises. Ses réformes et ses projets soulevèrent une opposition formidable. Louis XVI n'osa pas le soutenir contre ses ennemis et le renvoya. Ses réformes tombèrent avec lui.

[1] Voir *Histoire de France*, Cours complémentaire, livre IV, chap. XXIV.

Malesherbes s'était retiré le premier devant les résistances qu'il rencontrait, après avoir amélioré le régime meurtrier des prisons (1776).

250. Les deux ministères de Necker. — A Turgot succéda bientôt le banquier génevois **Necker** (1776-1781), connu par d'habiles opérations de banque. Moins prudent que Turgot, il emprunta près de 500 millions. La *guerre d'Amerique* épuisa le Trésor. Les réformes de Necker lui attirèrent bien des animosités. La publication d'un compte rendu de son administration (1781) augmenta encore le nombre de ses ennemis. Il dut bientôt donner sa démission.

Louis XVI abolissant le servage dans ses domaines (bas-relief de l'obelisque de Port-Vendres).

Calonne (1781-1787), esprit brillant, mais caractère léger et peu honnête, ne trouva de remède à la situation terrible, créée par sa prodigalité et son insouciance, que dans la réunion d'une assemblée de notables (1787). Cette assemblée émit l'idée de convoquer les États généraux, qui n'avaient pas été réunis depuis 1614.

Loménie de Brienne (1787-1788), ambitieux, intrigant, continua les emprunts et tomba, après avoir fait décréter la convocation des États.

Necker (1788-1789) fut rappelé. Le crédit se releva, mais

l'agitation ne se calma pas. Une seconde assemblée des notables se montra impuissante. La rigueur de l'hiver, la famine servirent de prétexte aux agitateurs. Cependant les assemblées préparatoires poursuivaient leur travail, rédigeant les *cahiers* qui devaient être le programme des réformes nécessaires

RESUMÉ

249. Turgot et Malesherbes. — Accueilli avec joie, Louis XVI eût peut-être sauvé la monarchie s'il eût été aussi ferme que bon et s'il eût soutenu ses deux ministres, Turgot et Malesherbes, qui entreprirent d'utiles réformes.

250. Les deux ministères de Necker. — Necker succéda à Turgot Ses reformes lui firent beaucoup d'ennemis. Pourtant il fut rappelé au ministere après les incapables de Calonne et Loménie de Brienne. Ce fut pour assister à la réunion des États Généraux.

QUESTIONNAIRE

249 Comment Louis XVI fut-il accueilli? — Quels furent ses premiers ministres? — 250 Pourquoi Necker dut-il se retirer? — Qui le remplaça? — Quelle assemblée fut convoquée?

CHAPITRE CI

ÉTAT POLITIQUE DE L'EUROPE EN 1789[1]

251. Grandes puissances. — En 1789, l'Europe comptait cinq grandes puissances : la France, l'Angleterre, l'Autriche, la Prusse et la Russie.

La **France,** divisée en trente-neuf gouvernements, avait de moins qu'aujourd'hui le Comtat-Venaissin, la principauté de Montbéliard, le comté de Nice et la Savoie, et de plus quelques villes sur la frontière du Nord, l'Alsace et la Lorraine.

L'**Angleterre,** la première puissance maritime, avait réuni l'Écosse au commencement du XVIII[e] siècle et traitait l'Ir-

[1] Voir *Histoire de France*, Cours complémentaire, livre IV chap. XXIV.

lande en pays conquis. Elle avait pris Gibraltar en 1704. Si elle avait perdu la plus grande partie de ses colonies d'Amérique, elle s'était constitué un empire immense aux Indes.

L'**Autriche** s'était agrandie en Italie, dans les Pays-Bas et en Pologne ; ces agrandissements compensaient la perte de la Silésie.

La **Prusse** avait conquis la Silésie, la Poméranie et la Prusse royale. Avec l'Autriche, elle dominait l'Allemagne, toujours divisée en dix cercles.

Enfin la **Russie,** agrandie aux dépens de la Suède, de la Pologne et de la Turquie, entrée, grâce aux efforts de Pierre le Grand, dans la civilisation occidentale, tenait une place de plus en plus importante.

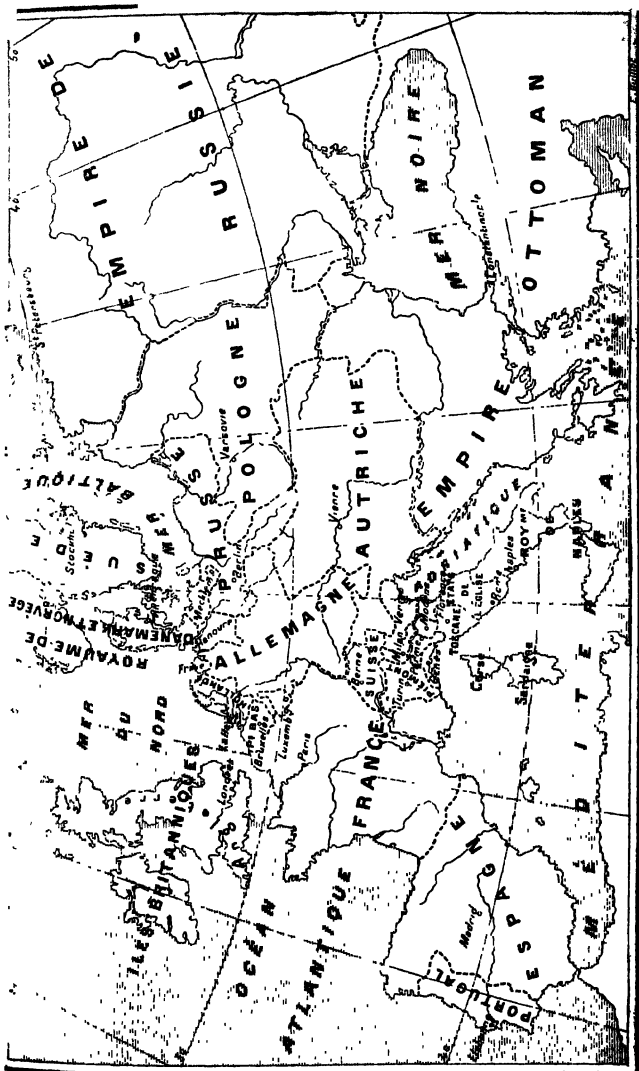
252. États secondaires. — Parmi les États secondaires, l'**Espagne,** bien affaiblie, possédait encore de grandes colonies. Le **Portugal** était soumis à l'influence de l'Angleterre. La **Hollande** avait perdu sa puissance. Le Nord de l'**Italie** obéissait à l'Autriche, le Sud aux Bourbons. La **Suède** était en décadence. La **Norwège** appartenait au **Danemark**. La **Pologne** allait disparaître comme royaume. La **Turquie,** menacée en Europe par l'Autriche et la Russie, avait en Asie Mineure un territoire beaucoup plus vaste. La **Suisse** était une république fédérative de treize cantons.

RÉSUMÉ

251. Grandes puissances. — En 1789, l'Europe comptait cinq grandes puissances : la France, l'Angleterre, l'Autriche, la Prusse et la Russie.

252. États secondaires. — Les États secondaires étaient, en 1789, l'Espagne, le Portugal, l'Italie, la Suède, la Norwège, le Danemark, la Pologne, la Turquie, la Suisse.

QUESTIONNAIRE

251. Quelle était la situation des cinq grandes puissances ? — 252. Quels étaient les États secondaires ?

L'Europe en 1789.

LOUIS XV (1715-1774)

Régence d'Orléans (1715-1722) et ministère Dubois (1722-1723)

Événements intérieurs (1715-1720).

- **État de la France.** — Attribution de la régence par le Parlement au duc d'Orléans. — Réaction contre le pouvoir absolu.
- **Système de Law.** — Origine du *crédit* par la création du *papier-monnaie*. — Échec du système par l'*agiotage*[1] et la rupture de l'équilibre entre le *papier* (actions, billets) et le *numéraire* ou sa valeur représentative. Banqueroute et fuite de Law (1720).
- **Fin de la Régence.** — Peste de Provence. — Majorité du roi (fév. 1723). — *Dubois*, premier ministre. — Mort de Dubois (août 1723) et du Régent, son protecteur (déc. 1723).

Événements extérieurs (1715-1720).

- **Guerre avec l'Espagne.** — Échec du complot du cardinal *Alberoni*, déjoué par le Régent et *Dubois*.

Ministère du duc de Bourbon (1723-1726).

- **Événements extérieurs.** — Mariage de Louis XV avec la fille de Stanislas Leczinski, roi détrôné de Pologne (1725). — Disgrâce du duc de Bourbon.

Ministère du cardin. de Fleury (1726-1743)

- **Événements intérieurs.** — Ordre dans les finances. — Prospérité du pays sous sa sage administration.

Guerre de la Succession de Pologne (1733-1738).

- **Cause.** — **Succession d'Auguste II au trône de Pologne.** — Lutte entre *Stanislas Leczinski* et Auguste III. — Intervention de la France.
- **Hostilités.** **En Allemagne, sur le Rhin, en Italie.**
- **Résultats.** — **Traité de Vienne** (1738). En compensation de la Pologne, la Lorraine est donnée à Stanislas avec réversibilité à la France.

Guerre de la Succession d'Autriche (1741-1748).

- **Causes.** — Mort de Charles VI. — *Marie-Thérèse*, sa fille, se voit disputer sa succession.
- **Faits.** — **1re partie.** Invasion de la *Silésie* et de la Bohême. — Frédéric II à Molwitz (1741). — Cession de la Silésie à la Prusse (1742). Évacuation de la Bohême par les Français. — *Chevert à Prague*. — Mort de Fleury (1743).

[1] **Agiotage :** Spéculation aléatoire sur les fonds publics, les actions industrielles, etc. « L'agiotage est un pari où les joueurs conservent l'arrière-pensée de tricher au besoin. » Horace SAY.

Guerre de la Succession d'Autriche (1741-1748).

2e partie. — Maladie de Louis XV à Metz (1744). — Campagne des Pays-Bas : victoires de Maurice de Saxe à **Fontenoy** (1745). — Campagne d'Allemagne : victoires de Frédéric II à *Hohenfriedeberg* et à *Kesseisdorf*. — Echec de Charles-Édouard à Culloden (1746).

Nouvelle campagne des Pays-Bas : victoires de *Raucoux* (1746) et de Lawfeldt (1747).

Résultats. — **Paix d'Aix-la-Chapelle** (1748). Paix stérile pour la France et avantageuse pour Frédéric II, qui garde la Silésie.

Guerre de Sept ans (1756-1763).

Causes. — Prospérité des colonies françaises sous *La Bourdonnais* et *Dupleix*.

Jalousie et provocations des Anglais.

Faits. — **Guerre continentale.** Alliance de la France avec l'Autriche. — Revers de Frédéric II et de ses alliés à *Kollin* et Hastembeck (1757). — Capitulation de Closterseven. — Défaite des Français à *Rosbach* (1757).

Guerre maritime. — Rappel de *Dupleix* (1754). — Prise de Chandernagor par *Clive*. — Succès et revers de *Lally-Tollendal* aux Indes : perte de *Pondichéry* (1761). — Défaite et mort de *Montcalm*, à *Québec* : perte du Canada (1759).

Résultats. — **Paix de Paris et d'Huberstbourg** (1763). — Perte d'une grande partie de nos colonies. — Développement de l'influence de la Prusse.

Fin du règne de Louis XV.

Ministère du duc de Choiseul (1758-1770). — Pacte de famille (1761). — Réforme militaire. — Expulsion de la Compagnie de Jésus (1764). — Réunion de la Lorraine (1766) et de la Corse (1768). — Disgrâce de Choiseul (1770).

Triumvirat du duc d'Aiguillon, du chancelier Maupeou et de l'abbé Terray. — Destruction des parlements. — Désordres financiers. — Banqueroute. — Mort de Louis XV (1774).

FRÉDÉRIC II ET MARIE-THÉRÈSE

Formation du royaume de Prusse.

Commencement du royaume de Prusse. — Frédéric de Hohenzollern (1415). — Électorat de Brandebourg et domaines de l'Ordre Teutonique. — Sécularisation de la Prusse ducale (Albert de Brandebourg). — Avènement de *Frédéric-Guillaume*, le *Grand Électeur* (1640). — Avènement de Frédéric Ier (1688-1713). — Reconnaissance du royaume de Prusse (1701). — **Frédéric-Guillaume Ier** (1713-1740). — Fondation de la grandeur militaire de la Prusse : **armée de 80 000 hommes, trésor de 8 700000 thalers**

La Prusse et la guerre de la Succession d'Autriche (1741-1748).

Causes. — Ambition de Frédéric II (1740-1786). — Agrandissement de la Prusse.

Faits. — **Invasion de la Silésie.** Victoire de *Mollwitz* (1741). — Couronnement de *Marie-Thérèse* (1743). — *Invasion de la Bohême* par Frédéric II. — Victoires de *Hohenfriedberg*, de *Sohr* et de *Kesselsdorf*.

Résultats. — Paix de Dresde (1745). — Cession de la Silésie par l'Autriche.

La Prusse et la guerre de Sept ans (1756-1763).

Cause. — Coalition de l'Autriche, la France, la Russie, la Suède contre la Prusse à l'instigation de Marie-Thérèse pour recouvrer la Silésie.

Faits. — Victoire de Frédéric II à *Pirna* (1756). — Défaites de *Kollin* et de *Jægersdorf*, rachetées par les victoires de *Rosbach*, de Lissa (1757) et de *Zorndorf* (1758).

Résultats. — *Paix d'Hubertsbourg* (1763), assurant à Frédéric la possession de la Silésie et, après le premier partage de la Pologne (1772), la prépondérance de la Prusse en Allemagne.

Mort de *Frédéric le Grand* et avènement de son neveu Frédéric Guillaume II (1786).

ÉTATS DU NORD ET DE L'EST

Pologne, Suède et Russie

Pologne.

La Pologne après les Jagellons. — Affaiblissement du royaume. — Henri de Valois (1573-1574). — Sigismond Wasa (1587). — *Liberum veto* (1652). — Misère et oppression des paysans. — Jean *Sobieski* délivre *Vienne* assiégée par *Mustapha*.

La Russie jusqu'à Pierre Ier.

Suite des origines de la Russie. — Affranchissement de la domination tatare par Ivan III. — Ivan IV, premier *tsar*: conquête de la Sibérie. — Apaisement des luttes intestines, par Michel **Romanoff** (1613). — Règne d'Alexis. Le Raskol.

Pierre le Grand (1689-1725).

Réformes. — Envoi de cinquante jeunes Russes en Europe. — Voyage en Prusse, en Hollande, en Angleterre et en Autriche (1697-1698). — Révolte des Strelitz. — Voyage en France (1717). — Création d'un Sénat et de huit gouvernements. — Suppression du patriarcat de Moscou. Abaissement de la noblesse. — Meurtre de son fils Alexis et supplice de ses complices. — Fondation de Saint-Pétersbourg (1703).

Charles XII et Pierre le Grand.

Coalition de la Russie, du Danemark et de la Pologne. — Défaite des Russes à *Narva* (1700). Défaite d'Auguste II. — *Stanislas Leczinski*, roi de Pologne.

Pologne, Suède, Russie	**Charles XII et Pierre le Grand.**	**Retour à la guerre en Russie.** — Invasion de l'Ukraine (hiver de 1709). — Victoire de Pierre le Grand à *Pultava* (1709). — Fuite en Turquie ; séjour à *Bender*. — Traité du Pruth (1711). — Invasion de la Suède par Pierre le Grand. — Mort de Charles XII au siège de Frederikshall. — Paix de Nystadt (1718).
Catherine II (1762-1796)	**Partages de la Pologne.**	**Premier partage.** — Anarchie. — Imposition de *Poniatowski* (1763). — Dissidents. — Maintien par la force du *liberum veto*. — Intervention des puissances (1772-1773). — Premier partage : Autriche, *Galicie*; Prusse, *Prusse polonaise*; Russie, *Lithuanie*, Poniatowski, *Preste*. **Deuxième partage.** — Constitution nouvelle votée par les Polonais (1788-1791). — Deuxième partage : imposé à la diète par la Prusse et la Russie (1793). **Troisième partage.** — Insurrection de la Pologne, commandée par *Thadée Kosciuszko*. — *Capitulation de Varsovie* imposée par *Souwarow*. — Troisième partage : fin du royaume de Pologne (1795).
	Question d'Orient.	Acquisitions en Turquie, grâce à la médiation de l'Autriche. — Traités de Kaïnardji (1774) et de Jassy (1792). *Résultats :* Azof, navigation sur la mer Noire, indépendance des Tatares de Crimée.
	Résultats.	Affaiblissement de la Suède et de la Turquie au profit de la Russie.

EMPIRE COLONIAL DE L'ANGLETERRE

Hindoustan.	**Formation.** — Fondé au XI^e siècle, déchiré au XIV^e par les bandes de *Gengis-Khan*, puis ébranlé au XV^e par l'invasion de *Timour-Lenk*, le premier empire des Indes fut conquis par **Bâber**, fondateur de l'empire du Grand-Mogol (1527). — *Akbar le Grand* et son petit fils, *Aureng-Zeb* (1659-1707) le consolidèrent. — Première Compagnie anglaise (1599).
La Bourdonnais et Dupleix.	**Établissements français dans l'Inde.** — Première Compagnie française (1604). — Prospérité de nos colonies sous La Bourdonnais et Dupleix. — Nababs et soubabs indous. — Démêlés de Dupleix et de La Bourdonnais. — Services, échecs et disgrâce de Dupleix (1754). — Traité honteux.
Robert Clive. Victoire de l'Angleterre.	**Clive et Lally-Tollendal.** — Prise de Chandernagor, Madras, Pondichéry, Mahé. — Captivité et supplice de *Lally*. — Protectorat de Clive sur le *Bengale*, soumis définitivement par *Warren Hastings*. — Haïder Ali et le royaume du Mysore. — Le bailli de Suffren soutient Tippou-Sahib et les révoltés. — Paix de Versailles (1783). — Mort de Tippou-Sahib à Séringapatam (1799). — Soumission de la puissance mahratte (1817).

Premiers établissements anglais et français en Amérique.

Colonies anglaises d'Amérique. — Premiers essais de colonisation par *Walter Raleigh*. — Première colonie de Virginie (1607). — Huit colonies fondées en 1648.

La Nouvelle-France. — Fondation de la Nouvelle-France par *Samuel Champlain*. — Cavelier de la Salle explore et acquiert la Louisiane.

Guerre de l'Indépendance (1776-1783)

Soulèvement des colonies d'Amérique. — Émeutes à Boston et à New-York (droit de timbre, 1765). — *Congrès de Philadelphie* (1774), *Washington* et *Franklin*.

Déclaration d'Indépendance (1776). **La Guerre.** — Hostilités ininterrompues. — Intervention de la France et de l'Espagne (1778). — Échecs de Washington. — Succès de Howe qui prend Philadelphie. — Invasion du *Canada*, par *Burgoyne*, d'abord vainqueur, puis bientôt obligé de capituler à *Saratoga* (1777).

Intervention directe de la France. — Ligue de la neutralité armée (1780). — Combat d'*Ouessant*. Cornwallis capitule à *Yorktown* (1781).

Résultats.

Traité de Versailles (1783). — Indépendance des États-Unis. — Relèvement colonial et maritime de la France. — Abaissement de l'Angleterre.

Organisation des États-Unis. — Constitution de 1787. Chambres, Sénat, Congrès. — Washington, premier président de la République (1789).

L'ANGLETERRE, DE 1688 A 1784

Gouvernement parlementaire.

Guillaume III (1688-1702). — Défaite de Jacques II à la Boyne (1690). — Lutte entre les whigs et les tories.

Anne Stuart (1702-1714). — Ministère *whig*, grâce aux succès de *Marlborough* dans la guerre continentale. — Chute de *Marlborough*: ministère tory.

Maison de Hanovre.

George Ier (1714-1727). — Triomphe des whigs. — Ministère *Walpole*. — Tentative du chevalier de Saint-George.

George II (1727-1760). — Continuation du ministère pacifique de Walpole (diminution de l'impôt et de la dette, etc.). — Descente en Écosse du prétendant *Charles Stuart* (1744). — Son échec à *Culloden* (1746).

Ministère de **William Pitt** (1757) : conquête du Canada. — Fondation de l'empire du Bengale.

George III (1760-1820). — Démission de Pitt. — Traité de Paris (1763). — Ministère du second William Pitt.

ÉTAT POLITIQUE ET SOCIAL SOUS L'ANCIEN RÉGIME

France

Royauté. — Monarchie absolue.

Trois ordres.

- **Noblesse** (140 000). — A la tête des plus hautes dignités de l'État et de l'Église. — Partage sa vie entre la vie *guerrière* et la vie de la *cour*. — *Droits féodaux*.
- **Clergé** (120 000). — Ensemble *vertueux* et *éclairé*, conservant son *influence civilisatrice*. Pas d'impôts : *dons gratuits*.
- **Tiers État** (25 000 000). — **Bourgeoisie** (*privilèges*) *et* **peuple.** — A lui seul l'impôt. *En nature* : corvée ; *en argent* : taille, capitation, gabelle, aides, etc.

Administration. Instruction et état religieux.

- **État de l'administration.** — *Conseil du roi*. — Restriction des *justices seigneuriales* en faveur de la *justice royale* : parlements, conseils souverains, présidiaux, etc. — Vénalité des charges. — Non uniformité des lois. — Entraves à la liberté du travail : jurandes, maîtrises.
- **Instruction.** — *Enseignement indépendant non payé par l'État*. — *Enseignement primaire* : nombre d'écoles gratuites, nombre d'illettrés considérable. *Enseignement secondaire* : 562 collèges. *Enseignement supérieur* : 22 universités.
- **État religieux.** — Intolérance pour les *protestants* : pas d'état civil. — Tolérance pour les *Juifs* : état civil, jugement suivant leur loi.

Russie.

- **Gouvernement.** — Autocratie. — Droit illusoire du Sénat.
- **Classes.** — Développement de la classe moyenne. — Droit d'élection pour la bourgeoisie. — Noblesse tyrannique. — Vénalité et concussion parmi les fonctionnaires.
- **État religieux.** — Servilité de l'épiscopat. — Ignorance des popes. — Multiplicité des sectes.

Prusse et Allemagne.

- **Gouvernement.** — Absolu. — Monarchie bureaucratique et militaire.
- **Classes.** — Noblesse favorisée, privilégiée, mais imposée. — Accessibilité de la bourgeoisie aux hauts emplois. — Paysans protégés. — Développement de l'industrie et de l'agriculture. — Indépendance des princes allemands.
- **État religieux.** — Progrès du rationalisme dans les Églises protestantes.

Angleterre.

- **Gouvernement.** — Gouvernement de la nation par ses chambres représentant une minorité aristocratique. — Inégalité et injustice de la représentation (*bourgs pourris ;* trafic des voix des électeurs et de celles des élus).
- **Classes.** — Noblesse corrompue.
- **État religieux.** — Liberté à toutes les sectes protestantes (édit de tolérance). — Intolérance pour les *catholiques* (Irlande). — *John Wesley* (1703-1791) et le *méthodisme*.

LE XVIIIe SIÈCLE

Sciences.

Mathématiques. — **Lagrange,** d'Alembert, Clairaut, *Condorcet*, *Euler*, les Bernouilli, **Herschell, Laplace.**

Physique. — *Franklin*, *Montgolfier*, *Watt*, Cugnot Jouffroy d'Abbans

Chimie. — Scheele, *Priestley*, **Lavoisier** (1743-1794)

Sciences naturelles. — Réaumur, Lacépede, **Linné, Buffon.**

Explorations. — Bougainville, Cook, de La Perouse.

Arts.

Architecture. — Soufflot

Sculpture. — Bouchardon, Falconet

Peinture. — *En France* Joseph Vernet, Watteau, Boucher, **Greuze,** Fragonard, **David.**

Hors de France. Winkelmann, archéologue — Canova (Italie), Thorwaldsen (Suede), sculpteurs — William Hogarth, Reynolds, Gainsborough, peintres (Angleterre)

Musique. — **Bach** (1685-1750), **Haendel** (1685-1759), **Rameau, Gluck,** *Piccini*, Haydn (1739-1809), **Mozart** (1756-1791)

Lettres.

En France. Philosophes. — Montesquieu, Voltaire, J.-J. Rousseau

Encyclopédistes. — L'*Encyclopédie* Diderot et **d'Alembert,** directeurs ; Voltaire, Helvétius, d'Holbac, Condillac, Montesquieu, collaborateurs

Mouvement littéraire en Europe. — Influence des artistes français au point de vue artistique — Michel **Lomonossof,** poète, historien, savant de génie (Russie) — **Kant,** philosophe, **Klopstock, Lessing,** poetes (Allemagne). — **Pope, Young, Cooper, Burns,** poètes, **Defoe, Addison, Swift, Johnson, Goldsmith, Richardson, Sterne, Hume,** prosateurs, **Fox, Burke,** les deux **Pitt, Sheridan,** orateurs **Berkeley** et **Hume,** philosophes (Angleterre) — Métastase, Goldoni, Parini Alfieri, poètes (Italie)

Économie politique.

Économistes. — Français : Gournay, **Quesnay, Turgot.** — Italiens Genovezi, Verri. — Anglais : **Hume.** — Écossais **Adam Smith.**

Agriculture. — Parmentier

Réformes

En Espagne et en Portugal. — Réformes infructueuses de *Pombal* en faveur du *commerce* et de l'*industrie* en Portugal.

Réformes en Espagne sous Charles III avec Tanucci et ses successeurs (justice, police, circulation des céreales, etc.)

En Italie, en Autriche et en Prusse — Relèvement de l'agriculture, developpement du commerce et de l'industrie, diminution des impôts — Le *Joséphisme.* — Abolition en Prusse de la *torture* et de la *question.*

Louis XVI (1774-1789)

- **Louis XVI jusqu'aux États généraux**
  - **Caractère du roi.** — Bon, mais faible et indécis.
  - **Ministère Turgot et Malesherbes** (1774-1776). — *Réformes.* Suppression de la corvée, liberté du commerce; abolition des maîtrises et jurandes. — Disgrâce (1776) des deux ministres.
  - **Premier ministère de Necker** (1776-1781). — Emprunt de 500 millions. — Guerre d'Amérique. — Réformes financières. — Compte rendu (1781). — Démission.
  - **Ministère de Calonne** (1781-1787). — Prodigalité et insouciance du ministre. — Assemblée de Notables (1787).
  - **Ministère de Brienne** (1787-1788). — Réformes. — Décret de convocation des États Généraux.
  - **Second ministère de Necker** (1788-1789). — Deuxième assemblée des Notables. — Convocation des États Généraux, fixée en mai 1789.

État politique de l'Europe en 1789

- **Grandes puissances.**
  - **France.** 32 gouvernements, étendue actuelle, moins le Comtat-Venaissin, Montbéliard, Nice et la Savoie, plus quelques villes frontières au nord et à l'est, l'Alsace et la Lorraine.
  - **Angleterre.** — Première puissance maritime, agrandie de l'Écosse au XVIIIe siècle.
  - **Autriche.** — Agrandie en Italie et dans les Pays-Bas.
  - **Prusse.** — Agrandie de la Silésie, de la Poméranie et de la Prusse royale, et prépondérante en Allemagne.
  - **Russie.** — Agrandie aux dépens de la Suède, de la Pologne et de la Turquie.
- **États secondaires.**
  - **Espagne.** — Affaiblie, mais possédant encore un immense empire colonial.
  - **Portugal.** — Soumis à l'influence anglaise.
  - **Hollande.** — Puissance affaiblie.
  - **Italie.** — Divisée.
  - **Suède.** — En décadence.
  - **Norwège.** — Au Danemark.
  - **Turquie.** — Affaiblie, mais encore puissante par son vaste empire d'Asie Mineure.
  - **Suisse.** — République fédérative (13 cantons).

Tableau Synchronique depuis les traités de Westphalie jusqu'à la mort de Louis XIV (1648-1715)

FRANCE	CENTRE DE L'EUROPE	SUD DE L'EUROPE	EGLISE	PAYS-BAS	NORD DE L'EUROPE	RUSSIE	ANGLETERRE	EMPIRE OTTOMAN
Traité de **Westphalie** (1648).		Révolte de Naples contre les Espagnols					*Exécution de Charles Ier (1649)	
Paix de Bordeaux (1650)	Premier usage du *liberum veto* en Pologne (1652).							
Exil et rentrée de Mazarin (1652)								
Campagne de Turenne contre Condé					Abdication de Christine de Suède (1654).		Cromwell protecteur (1653)	
Bataille des Dunes et reprise de Dunkerque (1658).	Mort de Ferdinand III (1657)						Mort de Cromwell — Richard Cromwell protecteur (1658).	
Traité des **Pyrénées** (1659).		Traité des Pyrénées (1659).					Abdication de Cromwell (1659).	
Mariage de Louis XIV avec Marie-Thérèse (1660).		Mariage de l'infante d'Espagne avec Louis XIV (1660).					Charles II entre à Londres.	
Mort de Mazarin (1661) — Colbert	Les Turcs envahissent la Hongrie (1663).							Invasion de la Hongrie (1663).
	Victoire du Saint-Gothard sur les Turcs (1664)		Le pape accorde satisfaction à Louis XIV. Traité (1664).					Les Turcs vaincus par Montecuculli (1664).
Louis XIV déclare la guerre à l'Angleterre (1666).		Charles II roi d'Espagne (1665)						
Guerre de Dévolution (1667) — Prise de Lille (1667). — Conquête de la Franche-Comté (1668). — Paix d'**Aix-la-Chapelle** (1668)			Clément IX pape (1667).	Triple alliance (1668)	Triple alliance Suède (1668)		Triple alliance (1668)	Siège de Candie (1667).

FRANCE	CENTRE DE L'EUROPE	SUD DE L'EUROPE	EGLISE	PAYS-BAS	NORD DE L'EUROPE	RUSSIE	ANGLETERRE	EMPIRE OTTOMAN
Déclaration de guerre à l'Angleterre et à Marie-Thérèse (1744)	Frédéric II envahit la Bohême (1744)						[illegible] Charles-Édouard Stuart 1744	
Fontenoy (1745)	Frédéric II envahit la Saxe (1745).	Traités de Dresde avec la Saxe et l'Autriche (1745)	Ferdinand VI roi d'Espagne (1746)		Prise de Bruxelles et d'Anvers par le maréchal de Saxe (1746).		Descente en Écosse	
	Maurice de Saxe vainqueur à Lawfeldt (1747).	Frédéric envahit la Saxe (1756)	Joseph Ier roi de Portugal, ministère de Pombal (1750)					
Début de la guerre de Sept ans (1756)		Défaite de Frédéric II à Kollin (1757)					Prise de Calcutta et Chandernagor (1756 et 1757).	
Hastenbeck (1757)			Charles III roi d'Espagne (1759).	Clément XIII pape (1758).		Pierre III empereur est aussitôt déposé par Catherine II qui prend sa place (1762).	Pitt premier ministre (1757). George III roi (1760).	Mustapha III sultan (1757).
Rosbach. Pacte de famille entre les rois de France et d'Espagne (1761)		Paix de Hubertsbourg (1763).			Stanislas Poniatowski roi de Pologne (1764)		Fin de la conquête du Canada (1760)	
Paix de Paris (1763). Suppression des Jésuites (1764)	Joseph II reconnu empereur (1765)							
Mort de Stanislas Leckzinski; réunion de la Lorraine à la France (1766)							Second ministère Pitt (1766).	La flotte turque est défaite par les Russes à Tchesme (1770)
Acquisition de la Corse	Premier partage de la Pologne (1772)			Clément XIV (1769).	Gustave III roi de Suède (1771)	Prise de la Crimée (1771)	Congrès de Philadelphie (1774).	Abdul-Hamid sultan (1773).
Mort de Louis XV — Avènement de **Louis XVI** (1774)							Déclaration d'indépendance des États-Unis (1776)	
Ministère de **Turgot**. — Ministère **Necker** (1776).			Chute de Pombal (1777).					
Reconnaissance de l'indépendance des États-Unis (1778).	Mort de Marie-Thérèse (1780)	Frédéric-Guillaume II roi (1786)					Traité de Paris (1783).	
Chute de Necker (1781). Assemblée des Notables (1787 et 1788). **Les États Généraux** (1789).								

CHAPITRE CII

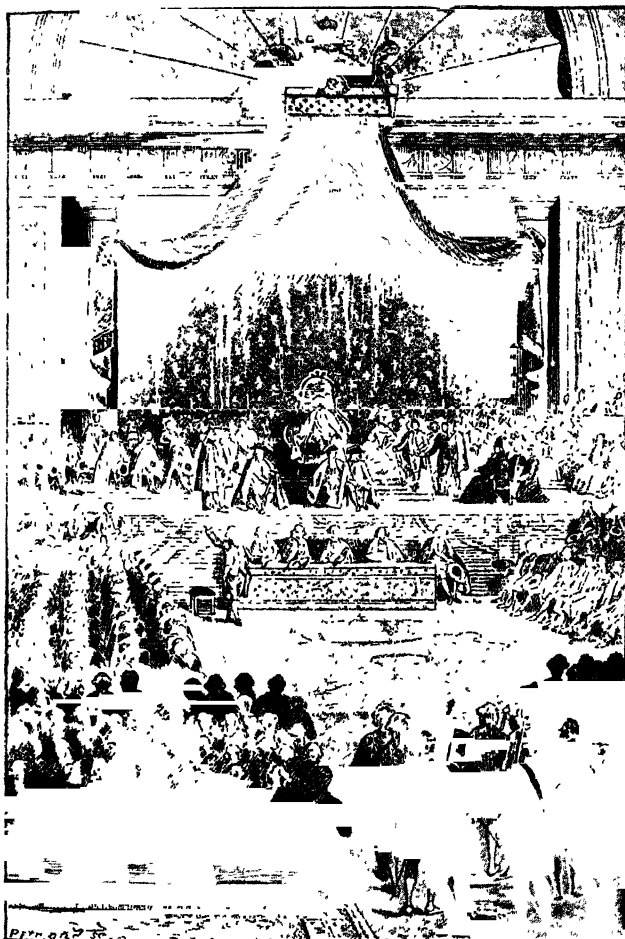
RÉVOLUTION[1]

253. Assemblée constituante (1789-1791).— Les **États généraux** s'ouvrirent à Versailles le 5 mai 1789. Le tiers, ne pouvant obtenir le vote par tête, se proclama Assemblée nationale le 17 juin. La salle des séances lui ayant été fermée, il suivit son président Bailly et, par le célèbre *Serment du Jeu de Paume*, jura de ne point se séparer avant d'avoir donné une constitution à la France (20 juin). Le clergé et la noblesse se réunirent au tiers sur l'invitation du roi lui-même, et l'Assemblée prit le nom d'**Assemblée nationale constituante** (9 juillet). La multitude, surexcitée par la misère, enflammée par des meneurs, était prête pour l'émeute. Le renvoi de Necker la fit éclater. Le 14 juillet, la *Bastille* fut prise et détruite au milieu de scènes de sauvagerie. Pour rétablir l'ordre, Louis XVI se rendit à l'Assemblée, puis à Paris, où il accepta la cocarde tricolore, qui venait d'être adoptée par les Parisiens. Inquiète, la noblesse, le comte d'Artois, frère du roi, à sa tête, commença à *emigrer*.

Sur une motion généreuse, l'Assemblée, dans la *nuit du 4 août*, tenta de pacifier les esprits en décrétant l'abolition de tous les privilèges, et le roi fut proclamé le restaurateur de la liberté française. Mais des meneurs, *Desmoulins*, *Danton*, *Brissot*, *Marat*, excitaient le peuple à la révolte.

La constitution était en discussion. La *Déclaration des Droits de l'homme et du citoyen* proclama les principes qui devaient lui servir de base. Les résistances de la cour, des manifestations imprudentes et surtout l'influence d'une poignée de sectaires amenèrent les *journées des 5 et 6 octobre*. La populace de Paris vint à Versailles, envahit l'Assemblée,

[1] Voir *Histoire de France*, Cours complémentaire, livre V, chap. I, II, III, IV.

le château, égorgea deux gardes du corps et ramena la famille royale à Paris.

Ouverture des États généraux dans la salle des Menus, à Versailles, le 5 mai 1789

254. Réformes de la Constituante. — En 1790, la Constituante divisa la France en quatre-vingt-trois départements, subdivisés en districts, en cantons et en communes. Elle organisa la justice et supprima les parlements. Non contente de décréter la liberté du travail, elle interdit aux ouvriers toute association (1791). Contrairement à toute justice, *elle confisqua les biens ecclesiastiques*, qui furent déclarés biens nationaux, et s'arrogea le droit de donner une nouvelle *Constitution au clergé*. Ce fut le commencement d'une persécution contre l'Église.

La *fête de la Fédération* (14 juillet 1790) parut un moment réconcilier tous les partis. Mais bientôt les luttes recommencèrent. Le roi se rapprocha du seul homme qui eût pu sauver la monarchie en faisant « du roi de France le roi des Français et le roi de la Révolution française », *Mirabeau*. La mort de Mirabeau (2 avril 1791) le poussa à une résolution funeste. Il s'enfuit avec sa famille sous un déguisement, fut arrêté à *Varennes*, ramené prisonnier et suspendu provisoirement de ses fonctions par l'Assemblée. La *déclaration de Pilnitz* (27 août), par laquelle Frédéric II de Prusse et Léopold II d'Autriche réclamaient la liberté du roi, ne fit qu'augmenter l'agitation.

La liberté fut rendue à Louis XVI après que l'Assemblée lui eut présenté la Constitution de 1791, qu'il accepta. Cette Constitution donnait le *pouvoir legislatif* à une Assemblée législative, le *pouvoir exécutif* au roi, avec un *veto* suspensif contre les lois votées par l'Assemblée. Le 30 septembre, la Constituante se sépara, en décrétant, par une résolution généreuse, mais peu sage, qu'aucun de ses membres ne ferait partie de la Législative.

255. Assemblée législative (1791-1792). — **L'Assemblée législative**, qui se réunit le 1er octobre 1791, allait abandonner le pouvoir aux *clubs* et à la populace. La majorité appartint d'abord aux *Girondins*[1], républicains ardents, qui servirent d'instruments aux pires démagogues, à Danton,

[1] **Girondins :** ainsi nommés parce que leurs chefs appartenaient au département de la *Gironde*.

à Robespierre, à Marat. Leurs premiers actes furent des décrets contre les émigrés et les prêtres insermentés[1]. Louis XVI refusa sa sanction, mais prit ses ministres dans le parti dominant. D'accord avec l'Assemblée, il déclara la guerre à l'**Autriche** (20 avril 1792), prenant pour prétexte des rassemblements d'émigrés près des frontières. Les *Jacobins*[2] profitèrent de quelques échecs au début de la guerre pour ameuter la populace. Le 20 juin, elle envahit les Tuileries. Louis XVI frappa les forcenés par sa fermeté. Il dut néanmoins se coiffer du bonnet rouge

Une séance du Club des Jacobins en 1792, d'après une estampe du temps.

256. Le roi prisonnier au Temple. — La guerre devenait menaçante; des soulèvements éclataient dans les *Cévennes*, en *Bretagne*, en *Vendée*, en *Poitou*. L'Assemblée déclara la *patrie en danger*. Les *volontaires* accoururent en foule aux frontières. Pendant ce temps, les émeutiers, restés à Paris, préparaient une nouvelle journée. Le 25 juillet, un

[1] Les prêtres insermentés étaient ceux qui n'avaient pas voulu prêter serment ni se soumettre à la constitution civile du clergé

[2] **Jacobins :** membres du club démagogique qui se réunissait dans l'ancien couvent des *Jacobins*

manifeste violent du duc de Brunswick fut le prétexte de l'émeute. Le 10 *août*, les Tuileries furent envahies de nouveau, et les Suisses massacrés. Le roi se réfugia avec sa famille auprès de l'Assemblée, qui, sur l'injonction de la *Commune*, le suspendit de ses fonctions et le fit enfermer à la prison du Temple. Les massacres commencèrent. Les suspects furent arrêtés en masse et, à la nouvelle des victoires des Prussiens à Longwy et à Verdun, les 2 *et* 3 *septembre*, des bandes d'assassins parcoururent les prisons, massacrant les prêtres et presque tous les prisonniers politiques.

Nos armées avaient été malheureuses. Les Prussiens maîtres de *Verdun*, marchaient sur Paris. *Dumouriez* se porta à marches forcées au défilé de l'Argonne, et, avec *Kellermann*, repoussa victorieusement Brunswick à *Valmy* (20 septembre). Les Prussiens repassèrent la frontière. Le jour même de la victoire de Valmy, la Législative fit place à la Convention.

257. Convention (1792-1795). — Dès le premier jour, la nouvelle assemblée abolit la royauté et proclama la **République** (21 septembre 1792). Elle ne tarda pas à se diviser

Les Girondins voulaient maintenant établir un gouvernement régulier. Mais les *Jacobins* ou *Montagnards*[1], avec Danton, Marat, Robespierre, etc., entendaient rester les maîtres. La lutte commença immédiatement. Les Montagnards demandèrent et obtinrent la mise en jugement de Louis XVI. Les Girondins n'osèrent pas s'y opposer. Il fut condamné et monta sur l'échafaud le 21 janvier 1793.

Son exécution souleva contre la République l'Europe presque entière et alluma en France la guerre civile. *William Pitt* forma une *coalition* où entrèrent tous les États, sauf le Danemark, la Suède, la Suisse et la Turquie. Jusque-là nos armées étaient partout victorieuses. Dumouriez avait battu les Autrichiens à *Jemmapes* (6 novembre 1792) et conquis la Belgique. Les revers commencèrent. Il fut battu à

[1] **Montagnards** : députés de la Convention ayant des opinions révolutionnaires avancées et siégeant à la « Montagne », c'est-à-dire sur les gradins les plus élevés de la salle des séances. On disait par opposition la « Plaine » pour la partie inférieure de la salle. La Plaine était composée d'hommes modérés, mais faibles.

Neerwinden et se réfugia dans le camp autrichien. Les Vendéens se soulevèrent.

Les Montagnards se défendirent par la terreur. Le pouvoir exécutif fut transféré à un *Comité de Salut public*. Charlotte Corday poignarda Marat. Lyon, Marseille, s'insurgèrent. Les Vendéens devinrent plus menaçants, l'ennemi entamait nos frontières. La Convention, à force d'énergie et de crimes, sortit victorieuse de cette crise redoutable. Elle mit la *Terreur* à l'ordre du jour. Des milliers de victimes montèrent sur l'échafaud : Marie-Antoinette, vingt et un Girondins, etc. La persécution religieuse redoubla de violence. Mais les Jacobins se divisèrent. Robespierre, demeuré seul maître par l'exclusion de ses adversaires, fut enfin renversé (9 *thermidor*-27 juillet 1794) et porté à l'échafaud avec vingt-deux de ses partisans. La France respira.

258. Succès de nos armées. — Au dehors nos armées triomphaient. *Carnot* avait organisé quatorze corps d'armée. Houchard battit les Anglais à *Hondschoote* (septembre 1793), Jourdan les Autrichiens à *Wattignies*. L'Alsace fut délivrée. En 1794, Jourdan, par sa victoire de *Fleurus*, conquit la Belgique. Pichegru s'empara de la Hollande. Aux Alpes, Dumerbion et le jeune Bonaparte enlevaient le camp de *Saorgio*. Sur mer, Villaret-Joyeuse se défendait héroïquement contre l'amiral anglais Howe.

La Vendée succombait à *Cholet*, au *Mans*, à *Savenay*. Bonchamp, La Rochejacquelein étaient tombés. Des émigrés débarqués à *Quiberon* étaient fusillés (juillet 1795).

Les *traités de Bâle* et *de La Haye* avec la Prusse et l'Espagne mirent fin à la coalition. Nous acquérions la rive gauche du Rhin, la partie espagnole de Saint-Domingue et la Flandre hollandaise. La Hollande devenait la République batave (1795).

A l'intérieur, les prisons furent rouvertes, la Commune dissoute. Les Montagnards tentèrent de se défendre par des émeutes : ils furent vaincus. Mais la misère n'avait jamais été aussi générale.

Avant de se séparer, la Convention donna une nouvelle constitution à la France. Le pouvoir législatif fut confié aux

Cinq-Cents et au conseil des Anciens, le pouvoir exécutif à cinq *Directeurs*. Le gouvernement établi par la Constitution de l'an III porte le nom de **Directoire.**

CARTE POUR LES GUERRES DE LA REVOLUTION.

La Convention avait décrété quelques mesures utiles. Elle avait créé le *Grand-Livre de la Dette publique*, établi le *système décimal des poids et mesures*, adopté un projet de *Code civil*, organisé un *système d'instruction publique*.

259. Directoire (1795-1799). — La Convention avait nommé les cinq premiers directeurs, Barras, La Réveillère-Lepeaux, Letourneur, Rewbell et Carnot. Le **Directoire** fut une époque d'intrigues, de corruption et de troubles. L'État se discrédita par une sorte de banqueroute. Une tentative

démocratique du communiste[1] *Babeuf* fut punie par le supplice de son auteur. Le coup d'État du 18 *fructidor*, dirigé contre les royalistes qui avaient eu la majorité aux élections fut suivi de celui du 22 *floreal*, dirigé contre les Jacobins qui redevenaient menaçants.

A l'extérieur, du moins, les glorieuses campagnes de Bonaparte, en Italie et en Égypte, illustrèrent la France.

260. Campagnes d'Italie et d'Égypte. — **Napoléon Bonaparte,** né à Ajaccio, en Corse, le 15 août 1769, s'était fait remarquer, en 1793, au siège de Toulon.

Au 13 vendémiaire (1795), il avait vaincu l'émeute. Carnot lui fit donner, en 1796, le commandement en chef de l'armée d'Italie.

Bonaparte tourna les Alpes, battit les Autrichiens à *Montenotte*, les Piémontais à *Millesimo* (1796), à *Dego*, à *Mondovi* Les Piémontais signèrent la *paix de Paris*, qui nous donnait la Savoie et Nice.

Les Autrichiens de Beaulieu furent battus au *pont de Lodi;* Wurmser, à *Castiglione;* Alvinzi, avec une troisième armée, à *Arcole*, à *Rivoli* (1797); l'archiduc Charles, avec une quatrième armée, dans les neiges des Alpes. L'armistice de Léoben, qui arrêta les succès de Hoche en Allemagne, se transforma en un traité signé à *Campo-Formio*, qui nous donnait les Pays-Bas autrichiens et la frontière du Rhin (octobre 1797).

La gloire de Bonaparte inquiéta le Directoire. On lui accorda avec joie le commandement d'une expédition lointaine. Il avait conçu le dessein de conquérir l'empire de la Méditerranée et de ruiner la puissance anglaise jusque dans l'Hindoustan. Il avait fait alliance avec Tippou-Sahib. Il s'attaqua d'abord à l'**Égypte,** battit les Mamelucks aux *Pyramides*, entra au *Caire* et organisa le pays. Pendant ce temps, l'amiral anglais Nelson détruisait notre flotte dans la rade d'*Aboukir;* la Turquie, excitée par les Anglais, nous déclarait la guerre. Bonaparte s'avança en Syrie. Après la victoire du *mont Thabor* (1799), il revint en Égypte, et, à *Aboukir*, jeta à la mer 15 000 janissaires.

[1] **Communiste :** ennemi de la propriété et partisan de la communauté des biens

261. 18 brumaire. — Cependant la politique révolutionnaire du Directoire alarmait l'Europe. Nos armées vaincues durent évacuer l'Italie. Heureusement Masséna accabla les Russes à *Zurich*, et Brune força les Anglo-Russes à évacuer la *Hollande*.

A l'intérieur, les coups d'État continuaient. La Bretagne était désolée par les *Chouans*. Bonaparte revint en France (octobre 1799) et fut reçu comme un libérateur. Le **18 brumaire** (9 novembre), après s'être assuré la complicité ou le silence des Directeurs, il dispersa le conseil des Anciens et le conseil des Cinq-Cents. Désormais il était le maître de la France.

RÉSUMÉ

253. Assemblée constituante (1789-1791). — Les États généraux s'ouvrirent à Versailles, le 5 mai 1789. Le 9 juillet, l'Assemblée prit le nom d'Assemblée nationale constituante. L'émeute éclata au renvoi de Necker. Le 14 juillet, la Bastille fut détruite. La noblesse commença à émigrer. En vain l'Assemblée, dans la nuit du 4 août, abolit-elle tous les privilèges. Une nouvelle émeute éclata les 5 et 6 octobre.

254. Réformes de la Constituante. — La Constituante divisa la France en départements, organisa la justice, décréta la liberté du travail. Mais elle confisqua les biens ecclésiastiques et promulgua la Constitution civile du clergé. La fuite du roi amena son arrestation à Varennes. La liberté ne lui fut rendue que lorsqu'il eut accepté la Constitution de 1791.

255. L'Assemblée législative (1791-1792). — L'Assemblée législative succéda à la Constituante. Cette nouvelle Assemblée laissa le pouvoir aux clubs. Louis XVI, d'accord avec elle, déclara la guerre à l'Autriche. Les premiers revers amenèrent la journée du 20 juin, où la foule envahit les Tuileries.

256. Le roi prisonnier au Temple. — La patrie fut proclamée en danger. La journée du 10 août força Louis XVI à se réfugier auprès de l'Assemblée, qui le fit enfermer au Temple. Les 2 et 3 septembre, des massacres eurent lieu. A la frontière, les Prussiens furent repoussés à Valmy.

257. Convention (1792-1795). — La Législative fit place à la Convention. Dès le premier jour, la République fut proclamée. Louis XVI monta sur l'échafaud, le 21 janvier 1793. L'Europe se souleva presque entière contre la France. Les Montagnards se défendirent par la Terreur jusqu'au 9 thermidor.

258. Succès de nos armées. — Au dehors, nos armées triomphaient à Hondschoote, Wattignies, Fleurus (1794). La Vendée était vaincue. Les traités de Bâle agrandirent la France. A l'intérieur, les prisons se rouvrirent, mais la misère était extrême.

259. Directoire (1795-1799). — La Constitution de l'an III, établie par la Convention, avait donné le gouvernement au Directoire. Le Directoire fut une époque d'intrigues, de corruption et de troubles. A l'extérieur, il fut glorieux.

260. Campagnes d'Italie et d'Égypte. — Pendant le Directoire, Napoléon Bonaparte remporta de nombreuses victoires (Arcole, Rivoli, etc.), et le traité de Campo-Formio (1797) nous donna les Pays-Bas autrichiens et la frontière du Rhin. On envoya Bonaparte en Égypte. Il fut vainqueur aux Pyramides, au mont Thabor, à Aboukir.

261. 18 brumaire. — A l'intérieur, les coups d'État continuent. Bonaparte revint en France. Le 18 brumaire, il dispersa les deux conseils. Il était maître de la France.

QUESTIONNAIRE

253. Où et quand s'ouvrirent les États généraux ? — Que proclama la déclaration des droits de l'homme et du citoyen ? — 254. Quelles réformes accomplit la Constituante ? — 255. A qui la Législative laissa-t-elle le pouvoir ? — Quel prétexte prit Louis XVI pour déclarer la guerre à l'Autriche ? — 256. Quelle émeute éclata ? — Quelle victoire remportèrent nos armées ? — 257. Que proclama la Convention ? — Qui forma contre nous une coalition ? — 258. Quelles victoires remporta la France ? 259. Que fut l'époque du Directoire ? — 260. Quelles victoires Bonaparte remporta-t-il en Italie ? — En Égypte ? — 261. Qu'est-ce que le 18 brumaire ?

CHAPITRE CIII

CONSULAT ET EMPIRE[1]

262. Consulat (1799-1804). — La **Constitution de l'an VIII** fut un retour au régime monarchique. Le pouvoir exécutif appartenait en apparence à trois consuls, en réalité au *premier consul*, élu pour dix ans. Ce **premier consul**, qui fut Bonaparte, partageait le pouvoir législatif avec quatre assemblées, le *Conseil d'État*, le *Tribunat*, le *Corps législatif* et le *Sénat*.

L'*administration* des départements, des arrondissements (anciens districts) et des communes fut confiée aux préfets, aux sous-préfets et aux maires, assistés des Conseils dépar-

[1] Voir *Histoire de France*, Cours complémentaire, livre V, chap. v, vi, vii.

tementaux, des Conseils d'arrondissement et des Cons municipaux.

Le désordre des *finances* cessa par l'établissement des percepteurs et des receveurs, particuliers et généraux. La dette publique fut fixée par une loi. Les principaux capitalistes furent invités à s'associer pour fonder la *Banque de France*.

L'administration de la *justice* fut réorganisée par l'institution d'une hiérarchie de tribunaux. La Cour de cassation et l'institution du jury en matière criminelle furent maintenues. Des travaux de savants jurisconsultes sortit le *Code civil*.

Médaille des trois Consuls

Bonaparte s'occupa peu de l'instruction primaire. Pour l'*enseignement secondaire*, il fonda vingt neuf lycées ; pour l'*enseignement supérieur*, dix écoles de droit et six écoles de médecine. En 1806, il allait créer l'*Université de France*.

Bonaparte comprit que la majorité désirait le rétablissement du culte catholique. Il rouvrit les églises, abolit la constitution civile du clergé et conclut un **Concordat** avec le pape Pie VII (1801). La France respira. Mais la liberté politique, au nom de laquelle s'était faite la Révolution, n'existait plus.

263. Guerre contre la seconde coalition. — Au dehors, la **seconde coalition** était toujours menaçante. Bonaparte envoya Moreau en Allemagne et franchit les Alpes. Les Autrichiens furent battus à *Montebello* par Lannes (9 juin) et à *Marengo* par Bonaparte (14 juin 1800). En Allemagne, Moreau remporta la victoire de *Hohenlinden* (1800) sur les Autrichiens. Vienne était menacée. La *paix de Lunéville* (1801) confirma le traité de Campo-Formio.

L'Angleterre continuait la lutte, détruisant tout notre commerce maritime. Un succès naval de la France à *Algésiras* la décida à signer la *paix d'Amiens* (1802), qui nous rendit nos colonies et l'Égypte à la Porte ottomane.

Bonaparte était devenu l'idole de la France. En 1802, un plébiscite le proclama **consul à vie.** En Europe, il intervenait dans les affaires intérieures d'Italie, d'Allemagne et de Suisse. En réponse au mauvais vouloir des Anglais, il forma à Boulogne un camp de 120 000 hommes et occupa le Hanovre.

L'Angleterre suscita une conspiration. Bonaparte se vengea par un crime : il fit fusiller le jeune *duc d'Enghien* (1804).

Peu de temps après, un décret du Sénat, ratifié par le vote populaire, le proclama empereur des Français, sous le nom de **Napoléon Ier** (1804).

264. Empire (1804-1814). **Troisième, quatrième et cinquième coalitions.** — **L'Empire** fut constitué par le sénatus-consulte de l'an XII, qui ne fit que peu de changements aux Constitutions de l'an VIII et de l'an X. La République française était gouvernée par **Napoléon Ier**, empereur des Français En réalité, le gouvernement était absolu : l'Empire était une monarchie démocratique et militaire

Le 2 décembre 1804, Napoléon fut sacré par le pape Pie VII à Notre-Dame.

Les agrandissements de la France provoquèrent la **troisième coalition** (1805), formée à l'instigation de l'Angleterre, qu'avait effrayée le camp de Boulogne. L'Autriche, la Russie, Naples et la Suède y entrèrent. Seule l'Autriche était prête. Napoléon, vainqueur à *Ulm*, à *Austerlitz* (1805), la réduisit à signer la *paix de Presbourg*. Sur mer, cependant, l'amiral anglais Nelson avait battu notre flotte à *Trafalgar*.

L'année 1806 vit la *fin de l'Empire d'Allemagne*. François II d'Allemagne devint empereur d'Autriche sous le nom de François Ier. Les princes allemands du Rhin formèrent une *Confédération*.

L'Angleterre, qui n'avait pas déposé les armes, suscita une **quatrième coalition** (1806), où entrèrent la Suède, la Prusse et la Russie. Napoléon écrasa les Prussiens à *Iena* (1806) et entra à *Berlin*, où il signa le décret du *blocus continental* [1], afin de ruiner l'Angleterre dans son commerce. Le tsar

[1] **Blocus continental :** tous les ports européens étaient fermés à la Grande-Bretagne, dont les navires et les marchandises étaient saisis.

CARTE DES GUERRES

Golfe de Finlande
St Pétersbourg
Volga Fl
EMPIRE
DE RUSSIE
Moscou
Riga
Duna
Drissa
Polock
Borodino
Malojaroslawetz
Kalouga
Smolensk
Krasnoé
Kovno
Vilna
Studianka
Mohilew
Beresina R
Niemen Fl
Varsovie
GR° DUCHÉ
VARSOVIE
Vistula Fl
GALICIE
Desna
Dnieper Fl
Dniester Fl
Pruth R
D'AUTRICHE
Maros R
VALACHIE
MER NOIRE
Bukharest
Danube Fl
SERBIE
TURC
Andrinople
Constantinople
MÉDITERRANÉE
les Pyramides
le Caire
EGYPTE

Alexandre, vaincu à *Eylau* et à *Friedland*, signa le *traité de Tilsitt* (1807), qui démembrait la Prusse.

Le *Portugal*, ayant refusé d'adhérer au blocus continental, fut occupé. Napoléon profita de l'anarchie qui régnait en *Espagne*, où un favori, don Manuel Godoi, dominait le vieux Charles IV, pour donner la couronne de ce pays à son frère Joseph. L'Espagne entière se souleva, et une terrible guerre de *guerillas*[1] dévora nos armées. Les Anglais, venus au secours du Portugal, nous en chassèrent.

Napoléon à Austerlitz, d'après Raffet.

Napoléon fut rappelé du côté de l'Autriche par une **cinquième coalition** (1809), encore suscitée par l'Angleterre. Après la bataille indécise d'*Essling*, la victoire de *Wagram* épuisa l'Autriche, qui signa la paix à *Vienne* (1809).

265. Apogée de l'Empire. — La puissance de Napoléon était à son apogée. L'Empire, accru des États pontificaux et de la Hollande, comprit *cent trente départements* et compta plus de 100 000 000 de sujets. L'Italie, Naples, l'Espagne, la Westphalie, la Confédération du Rhin, étaient sous le protectorat de Napoléon; le Danemark lui était dévoué, la Suède choisissait comme roi un de ses lieutenants, Bernadotte,

1 Corps de francs-tireurs.

L'Autriche et la Prusse étaient démembrées et ruinées. Seules, la Russie et l'Angleterre étaient encore puissantes, mais l'une était alliée de l'Empereur, l'autre était, par le blocus continental, mise en quelque sorte au ban des puissances du continent.

A l'intérieur, le pouvoir de l'Empereur ne rencontrait aucune opposition. Il exécutait de grands travaux publics, encourageait l'industrie, achevait d'organiser l'Université, créée en 1806. Tout-puissant, Napoléon crut avoir assuré l'avenir de sa dynastie quand, ayant épousé *l'archiduchesse Marie-Louise*[1], il en eut, en 1811, un fils, qu'il proclama **roi de Rome**.

Déjà pourtant le déclin arrivait. *Wellington*, en 1809, nous avait obligés d'évacuer le Portugal. L'Espagne se défendait pied à pied. Le blocus continental, l'emprisonnement du pape soulevaient partout les esprits; en France même, on était las de la guerre, des impôts et du despotisme.

266. Guerre de Russie. Sixième coalition. — Napoléon eut alors l'idée funeste d'engager une guerre contre la **Russie**, qui, loin d'observer le blocus continental, ouvrait ses ports aux Anglais (1812). Entraînant l'Autriche et la Prusse, il envahit ce pays de froid et de neige. Les Russes lui opposèrent le vide et la solitude. Un terrible hiver les seconda.

Après les victoires de *Smolensk*, de la *Moskowa*, les Français n'entrèrent à *Moscou* que pour la voir brûler. La retraite fut désastreuse. Au passage de la *Bérézina*, 8 000 hommes restèrent aux mains des Russes. La campagne nous en avait coûté 330 000.

Une conspiration avait rappelé Napoléon à Paris. Nos revers nous mirent l'Europe entière sur les bras. Une **sixième coalition** se forma (1813-1814). Seule l'Autriche garda la neutralité.

Napoléon accourut. Il eut le tort, après les deux victoires de *Lutzen* et de *Bautzen*, de refuser les propositions de paix honorables qu'on lui faisait. L'Autriche se joignit alors à nos ennemis. Napoléon avait 250 000 hommes contre 500 000. Il

[1] Fille de l'empereur d'Autriche.

espéra triompher par la rapidité de ses coups. A *Leipzig* (1813), il lutta en désespéré ; la défection des Saxons l'obligea de battre en retraite. L'Espagne nous échappait, Wellington envahissait le Sud-Ouest de la France. Les alliés entraient par la Hollande, le Rhin et la Suisse. De rapides et brillantes victoires, *Champaubert*, *Montmirail*, *Château-Thierry*, *Vauchamps*, les intimident et enhardissent Napoléon, qui continue à rejeter les propositions de paix. Mais l'ennemi avance toujours. Malgré une nouvelle victoire de Napoléon à Montereau, *Paris* se rend le 31 mars (1814). Dans le Sud, les Français sont battus à *Toulouse*.

La coalition déclare qu'elle ne traitera plus avec l'Empereur. Le Sénat nomme un *gouvernement provisoire*. Napoléon, abandonné des siens, se résigne à *abdiquer*, le 5 avril, à Fontainebleau, et accepte la souveraineté de *l'ile d'Elbe*. Le Sénat appelle au trône le comte de Provence, frère de Louis XVI, qui prend le nom de **Louis XVIII.**

RÉSUMÉ

262. Consulat (1779-1804). — Le Consulat fut un retour au régime monarchique. Le premier consul, Bonaparte, organisa sagement l'administration, la justice, l'instruction. Il abolit la constitution civile du clergé et conclut un concordat avec le pape Pie VII 1801.

263. Guerre contre la seconde coalition. — Les victoires de Montebello, de Marengo, de Hohenlinden, amenèrent la paix de Lunéville et la dissolution de la seconde coalition (1801). L'année suivante, l'Angleterre signa la paix d'Amiens (1802). La même année, Bonaparte fut proclamé consul à vie et, en 1804, empereur sous le nom de Napoléon Ier.

264. Empire (1804-1814). **Troisième, quatrième et cinquième coalitions.** — L'Empire fut une monarchie démocratique et militaire. La troisième coalition (1805), formée à l'instigation de l'Angleterre, vaincue à Ulm et à Austerlitz, se termina par la paix de Presbourg. Une quatrième coalition fut vaincue à Iéna (1806) Eylau, Friedland (1807). A Berlin, Napoléon signa le décret du blocus continental. Le traité de Tilsitt démembra la Prusse. Après la cinquième coalition, la paix fut signée à Vienne (1809).

265. Apogée de l'Empire. — L'Empire était à son apogée. Napoléon crut l'avenir assuré après son mariage avec Marie-Louise, archiduchesse d'Autriche, et la naissance d'un fils, le roi de Rome. Le déclin commençait pourtant.

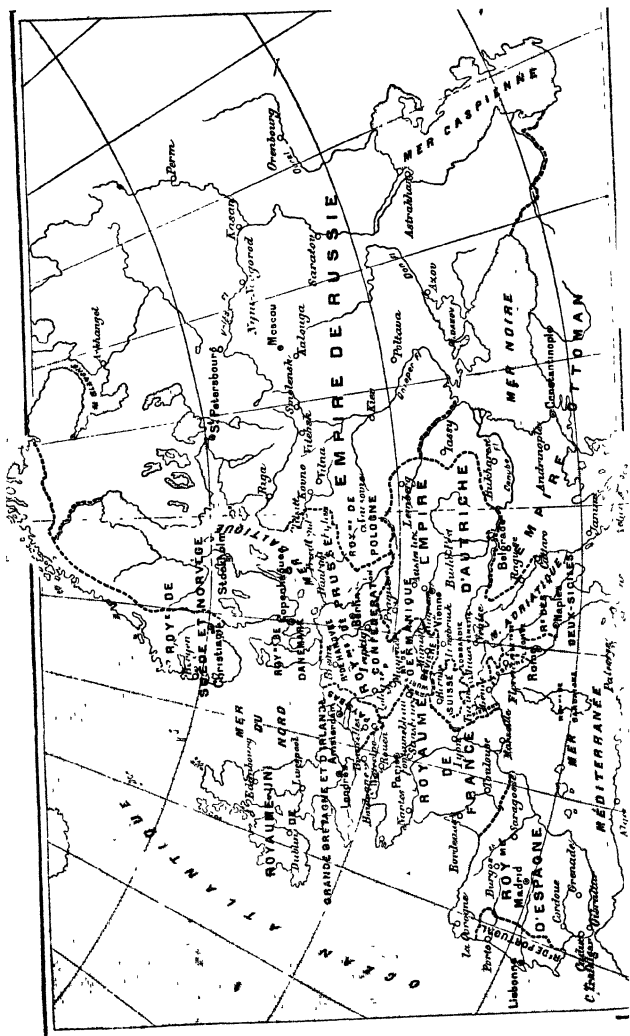
266. Guerre de Russie. Sixième coalition. — La guerre de Russie le précipita. Vaincu par le froid, Napoléon eut à lutter contre une sixième coalition. La défaite de Leipzig (1813) fut suivie de l'invasion. Malgré de brillantes victoires, Paris dut capituler. Napoléon abdiqua et reçut la souveraineté de l'île d'Elbe.

QUESTIONNAIRE

262. Quel régime établit la Constitution de l'an VIII? — Comment Bonaparte organisa-t-il la France? — 263. Quelle fut l'issue de la guerre contre la seconde coalition? — 264. Par quoi fut provoquée la troisième coalition? — Qu'est-ce que le blocus continental? — 265. Que comprenait l'Empire français? — 266. Quelle guerre funeste entreprit Napoléon? — Racontez l'invasion de 1813.

GÉNÉALOGIE DES BONAPARTE

Charles-Marie BONAPARTE

- Joseph —
  - Zénaïde, ép. Charles-Lucien-Bonaparte prince de Canino
  - Charlotte ép. Charles-Napoléon-Louis Bonaparte
- **Napoléon Ier** —
  - Napoléon, roi de Rome, puis duc de Reichstadt (1811 † 1832)
- Élisa, princesse Bacciochi —
  - Napoléone Élisa, comtesse Camerata
  - Jérôme-Charles (1810-1830)
  - Napoléon-Frédéric (1815-1833)
- Lucien, prince de Canino —
  - Charlotte, princesse Gabrielli
  - Christine-Egypta, lady Dudley-Stuart
  - Charles-Lucien-Jules-Laurent (1803-1857)
  - Lætitia (Wyse)
  - Jeanne (Honorati) — Clélie
  - Paul († 1827)
  - Louis-Lucien
  - Pierre — Roland, Jeanne
  - Antoine
  - Alexandrine, comtesse de Canino
  - Constance (religieuse)
- Louis —
  - Napoléon-Charles (1802-1807)
  - Charles-Napoléon-Louis (1804-1831)
  - Charles-Louis-Napoléon, empereur sous le nom de **Napoléon III** (1808-1873) — Louis-Eugène (1856-1879)
- Marie-Pauline, princesse Borghèse
- Caroline, princesse Murat —
  - Napoléon-Achille-Charles-Louis (1801-1847)
  - Lætitia-Josèphe comtesse Pepoli
  - Lucien-Charles-Joseph-Napoléon
  - Louise-Julie-Caroline (Rasponi)
- Jérôme —
  - Jérôme-Napoléon (1814-1847)
  - Mathilde-Lætitia-Wilhelmine, princesse Demidoff, dite princesse Mathilde
  - Napoléon-Joseph-Charles-Paul (dit prince Napoléon) — **Victor**, **Louis**

Congrès de Vienne

CHAPITRE CIV

LA PREMIÈRE RESTAURATION [1] ET LES CENT JOURS (1814-1815) [2]

267. Retour de Louis XVIII (1814-1815). — L'exil avait mûri **Louis XVIII**. Il comprenait qu'on ne pouvait songer à rétablir l'ancien régime. Dès le début, il se trouva aux prises avec de grandes difficultés, entre les émigrés et la masse du peuple français, profondément attachée aux principes de 1789.

Le 4 juin, il promulgua la **Charte** constitutionnelle, qui consacra les droits publics des Français, régla les formes du gouvernement et garantit les droits des particuliers. L'égalité de tous les citoyens devant la loi fut proclamée. Le pouvoir était exercé par le *roi* et le *Parlement* (Chambre des pairs et Chambre des députés). D'absolue, la monarchie devenait *constitutionnelle*.

[1] **Restauration** : ainsi appelée parce que la monarchie des Bourbons avait été *restaurée*.

[2] Voir *Histoire de France*, Cours complémentaire, livre V, chap. VIII.

Malheureusement Louis XVIII fut entraîné à des maladresses qui le rendirent impopulaire.

Le *traité de Paris*, signé le 30 mai 1814, avec les alliés, nous laissa les limites de 1792 et arrêta la réunion d'un Congrès, qui devait réorganiser l'Europe. Ce *congrès* s'ouvrit à *Vienne*, le 22 septembre 1814.

268. Cent Jours. — Napoléon suivait attentivement l'état des esprits en France. Il crut le moment favorable pour tenter de rétablir l'Empire, et débarqua en France le 1er mars 1815. Louis XVIII s'enfuit à Gand. Les alliés déclarèrent Napoléon Bonaparte perturbateur de la paix du monde. L'Angleterre, la Russie, l'Autriche et la Prusse levèrent chacune une armée considérable. Les Anglais et les Prussiens s'avancèrent dans les Pays-Bas.

Napoléon, vainqueur des premiers à *Ligny*, attaqua les Anglais de Wellington à **Waterloo,** le 18 juin 1815. Il fut accablé par le nombre Les coalisés envahirent de nouveau la France, et Napoléon dut abdiquer une seconde fois[1]. Louis XVIII fut rétabli, et Napoléon relégué par l'Angleterre à *Sainte-Hélène*, où il mourut en 1821.

Les alliés, maîtres de Paris, commirent les derniers excès La fermeté de Louis XVIII leur en imposa. Mais le *deuxième traité de Paris* (20 novembre 1815), plus désastreux que le premier, nous réduisit aux limites de 1790.

269. Congrès de Vienne. — Le **Congrès de Vienne** avait précipité ses travaux en apprenant le retour de Napoléon et les avait terminés neuf jours avant Waterloo. Notre ambassadeur *Talleyrand* sut, par sa fermeté et son habileté, empêcher que la France ne fût écartée des délibérations, comme le voulaient l'Angleterre, la Russie, l'Autriche et la Prusse. Il proposa ensuite d'inscrire dans les actes du Congrès que son œuvre serait conforme *au droit public de l'Europe*. « Non, Monsieur, s'écriait le ministre prussien, le droit public ! C'est inutile... Pourquoi le dire ? Cela va sans dire. » A quoi Talleyrand répondit que cela irait encore mieux en le disant

1 Cette période du retour de Napoléon au pouvoir s'appelle les « Cent Jours ».

Les traités de 1815 furent, en effet, le triomphe du droit du plus fort. « Tout ce qui n'était pas des quatre (Angleterre, Prusse, Autriche, Russie), dit Thiers, ou ne les intéressait pas directement, fut partagé comme butin trouvé au milieu d'une ville prise d'assaut. »

La France, traitée en vaincue, avait subi une paix particulière.

Le Congrès de Vienne s'honora néanmoins par trois grandes décisions : la garantie de *neutralité perpétuelle de la Confédération suisse*, la *condamnation de la traite des noirs* et la *liberté de la navigation sur les fleuves*.

Avant de quitter Paris, le tsar Alexandre, sous l'influence du mysticisme qui devait dominer toute sa vie, fit signer au nom de la très sainte et indivisible Trinité, au roi de Prusse et à l'empereur d'Autriche, un traité par lequel ils promettaient de se soutenir et de défendre la tranquillité générale de l'Europe. L'Angleterre refusa d'entrer dans la *Sainte-Alliance* ; quelques semaines après, elle accéda à un traité de quadruple alliance qui montrait clairement le but des souverains de défendre leur trône contre la politique révolutionnaire.

RÉSUMÉ

267. Retour de Louis XVIII. — Après l'abdication de Napoléon, Louis XVIII rentra en France. La Charte établissant un Parlement, le gouvernement fut parlementaire. D'absolue la royauté devenait constitutionnelle. Le traité de Paris nous laissa les limites de 1792.

268. Cent Jours. — Napoléon, au courant des maladresses auxquelles avait été entraîné Louis XVIII, crut pouvoir revenir. Mais, vaincu à Waterloo (1815), il dut abdiquer encore une fois et fut relégué à Sainte-Hélène, où il mourut en 1821. Le deuxième traité de Paris nous réduisit aux limites de 1790.

269. Congrès de Vienne. — Un Congrès réuni à Vienne avait remanié la carte d'Europe : la France était traitée en vaincue.

QUESTIONNAIRE

267. Que consacrait la Charte ? — 268. Que fit Napoléon ? — Où fut-il vaincu ? — 269. Que se passa-t-il au Congrès de Vienne ? — Qu'est-ce que la Sainte-Alliance ?

CHAPITRE CV

L'EUROPE DE 1815

270. Grandes puissances. — La **France**, ramenée aux limites de 1790, avait perdu non seulement la Savoie, mais plusieurs places qui lui appartenaient avant 1789, entre autres Landau, Sarrelouis, Marienbourg. Aux colonies, si l'Angleterre lui avait rendu plusieurs Antilles, Bourbon et ses cinq établissements de l'Inde, plusieurs îles lui avaient été enlevées, entre autres l'île de France.

L'**Angleterre**, maîtresse en Europe des îles anglo-normandes, d'Héligoland, de Gibraltar, de Malte, avait pris, en Afrique, le Cap aux Hollandais, les Seychelles et l'île de France aux Français. Dans l'Inde, après avoir conquis le Bengale, elle était sortie victorieuse de sa lutte contre Tippou-Sahib, sultan du Mysore. Aux Antilles, elle avait acquis Sainte-Lucie, Tabago. Si les Etats-Unis lui avaient échappé, elle gardait le Canada, la Nouvelle-Écosse. En Océanie, elle avait augmenté ses colonies de la Nouvelle-Hollande. Son empire colonial enveloppait comme un réseau le monde entier.

La **Russie** avait un empire non moins vaste, mais il était surtout continental. Maîtresse de la Crimée dès avant 1789, elle touchait la mer Noire. Les partages de la Pologne l'avaient conduite en Allemagne jusqu'au-delà de la Vistule. Par la conquête de la Bessarabie et de la Finlande, elle menaçait la Turquie et la Suède. A l'orient, l'occupation de la Sibérie et la conquête du Caucase l'acheminaient du côté de la Chine et de l'Inde.

La **Prusse** recouvrait ce qu'elle avait perdu depuis 1789, s'agrandissait aux dépens de la Suède, du Danemark et de la Saxe, et conservait sa part de la Pologne. Mais, malgré ses acquisitions (Provinces rhénanes, Posnanie, Poméranie suédoise, etc.), elle restait un État sans cohésion.

Il en était de même de l'**Autriche**, qui ne pouvait, de ses populations slaves, italiennes, hongroises et allemandes, faire une vraie nation. Elle renonçait aux Pays-Bas, mais reprenait ce que lui avaient enlevé les traités de Napoléon Ier et recevait, avec les États vénitiens, la domination de la péninsule italique. Le démembrement de la Pologne lui avait donné la Galicie.

L'**Allemagne** formait une confédération, la *Confédération germanique* (38 Etats), sous l'hégémonie de l'Autriche, qui recevait la présidence de la diète fédérale, réunie à Francfort.

271. Puissances secondaires. — La **Confédération helvétique**, augmentée de Genève, du Valais et de Neufchâtel, fut déclarée neutre.

Le royaume des **Pays-Bas** fut formé par la réunion artificielle de la Hollande et de la Belgique, pour surveiller la France. La Hollande recouvra ses colonies, sauf celles que l'Angleterre trouva à sa convenance.

Le **Danemark** perdit la Norwège, donnée à la Suède.

La **Turquie** était sortie affaiblie et amoindrie de sa guerre contre l'empire russe.

L'**Italie** se retrouva à peu près partagée comme auparavant entre l'Autriche (Lombardie et États vénitiens), le roi de Sardaigne (qui recouvra la Savoie), le grand-duc de Toscane, le roi des Deux-Siciles (maison de Bourbon) et le pape, auquel les États de l'Église furent restitués.

Rien ne fut changé à la situation européenne de l'**Espagne**; mais elle allait perdre ses colonies d'Amérique.

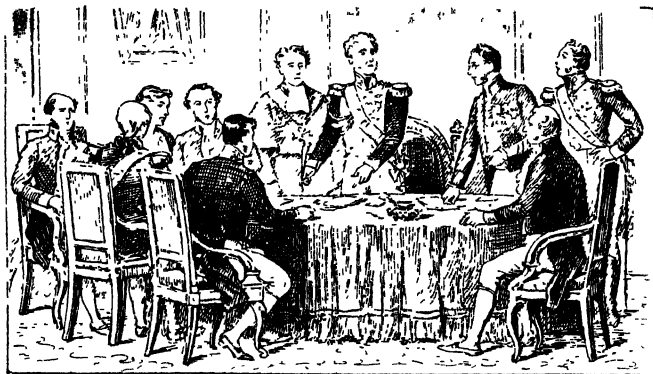
Le **Portugal** fut rendu à la maison de Bragance.

RÉSUMÉ

270 Grandes puissances. — Après le congrès de Vienne, la France, ramenée aux limites de 1790, perdait la Savoie et plusieurs villes: l'Angleterre lui prenait l'île de France — L'Angleterre enveloppait de son empire colonial, comme d'un reseau, le monde entier Elle s'était emparée de plusieurs colonies francaises et hollandaises, avait conquis le Bengale et acquis plusieurs Antilles et la Nouvelle Hollande. La Russie avait un empire continental non moins vaste. Elle s'etait étendue à l'est, du côté de la Chine et de l'Inde; à l'ouest, elle menaçait la Suède, au sud la Turquie. La Prusse recouvrait ce qu'elle avait perdu depuis 1789 et s'agrandissait. Mais elle manquait de cohésion, de même que l'Autriche L'Allemagne formait une confédération sous l'hégémonie de l'Autriche.

271. Puissances secondaires. — La confedération helvetique etait declarée neutre, le royaume des Pays-Bas crée par la réunion de la Belgique et de la Hollande, le Danemark amoindri par la réunion de la Norwège à la Suède. La Turquie s'était affaiblie; l'Italie etait toujours morcelee; l'Espagne restait intacte; le Portugal était rendu à la maison de Bragance.

QUESTIONNAIRE

270 Que perdait la France? — Que comprenait l'empire colonial de l'Angleterre? — Ou s'etendait la Russie? — Que recouvrait la Prusse? — Qu'obtenait l'Autriche? — 271 Que devenaient les puissances secondaires?

Charles X signe les ordonnances, le 26 juillet 1830, d'après une gravure du temps

CHAPITRE CVI

SECONDE RESTAURATION[1]

272. Louis XVIII (1815-1824). — La tâche de **Louis XVIII** était beaucoup plus difficile en 1815 qu'en 1814. Une crise sanglante, à laquelle on a donné à tort le nom de *Terreur blanche*, éclata. Les esprits étaient partout soulevés. Il y eut des assassinats dans le Midi. Sur ces entrefaites, le ministère *Talleyrand-Fouché* dut se retirer et fut remplacé par le ministère *Richelieu-Decazes*.

La Chambre élue au milieu de cette effervescence, formée de royalistes exaltés, d'*ultras*[2], fut appelée *Chambre introuvable*. Elle pressa le roi de punir les complices des Cent Jours. Le maréchal Ney, condamné à être fusillé, fut exécuté sans pitié.

Louis XVIII comprit enfin que toutes ces rigueurs ren-

1 Voir *Histoire de France*. Cours complémentaire, livre V, chap. IX, X.

2 **Ultras** : ce mot s'employait particulièrement sous la Restauration, comme abréviation du mot ultra-royaliste, pour désigner les partisans absolus des bourbons, « plus royalistes que le roi ».

daient son gouvernement impopulaire, et, sur les conseils de Decazes, prononça, en 1816, la dissolution de la Chambre.

La Chambre suivante, plus modérée, guidée par les *doctrinaires*, partisans décidés du véritable système représentatif, seconda le gouvernement.

La *loi électorale* de 1817 mit la direction des affaires aux mains des classes moyennes. La *loi militaire* de 18 8 nous donna une armée de 240 000 hommes.

La même année, le duc de Richelieu obtint l'évacuation, avant l'expiration du delai fixé par les traités de 1815, de notre sol, toujours occupé par les armées étrangères. Mais, malade et découragé par le résultat des élections, il se retira. Decazes lui succéda comme principal ministre. Il dut se retirer à son tour, devant l'opposition, à la suite de l'*assassinat du duc de Berry* (1820).

Villele le remplaça bientôt. Il rendit de grands services dans les questions financières. Mais son ministère eut recours à des mesures vexatoires, pour arrêter le progrès des idées libérales.

Une guerre inattendue releva l'autorité du gouvernement et le prestige militaire de la France : ce fut la **guerre d'Espagne**, décidée au *Congres de Vérone*, pour soutenir le roi Ferdinand VII contre les révolutionnaires espagnols. L'expédition, habilement conduite par le duc d'Angoulême, se termina par la prise du *Trocadéro*. Mais cette guerre, qui avait eu pour résultat de rétablir en Espagne le pouvoir absolu, souleva les discussions les plus violentes à la Chambre. La mort de Louis XVIII, survenue en 1824, fut un malheur pour le pays.

273. Charles X (1824-1830). — **Charles X**, supérieur à son frère par l'élévation et la générosité de ses sentiments, n'avait pas sa prudence. Les acclamations qui l'accueillirent furent d un heureux présage. Mais la lutte s'engagea bientôt entre les partis, plus divisés que jamais. L'opposition crut ou feignit de croire que la politique du roi se trouvait aux mains d'un pouvoir mystérieux et théocratique, la *Congrégation*.

Les *lois du sacrilège* et d'*indemnité*, présentées par le ministère *Villèle*, dès la première session, furent votées, mais après des débats violents. En 1826, la *loi d'aînesse* et, en 1827, une *loi sur la presse*, qualifiée ironiquement de loi de justice et d'amour, furent repoussées par la Chambre des pairs. Villèle dut se retirer. Charles X appela aux affaires le centre droit, avec M. *de Martignac*. La question des petits séminaires, qu'une ordonnance soumit à la juridiction de l'Université, vint irriter les esprits. Martignac, qui ne pouvait former une majorité solide, se vit forcé, au bout de peu de temps de quitter le pouvoir. Le roi confia au *prince de Polignac* la direction du nouveau cabinet. Le ministère Polignac était très impopulaire. L'*Adresse des* 221 (députés), en réponse au Discours du Trône, déclara que le concours entre les vues du gouvernement et la volonté du pays n'existait pas. Charles X se décida à dissoudre la Chambre.

274. Expéditions de Grèce et d'Algérie. — Au dehors, des expéditions glorieuses eurent lieu. La France, l'Angleterre et la Russie s'allièrent pour soutenir les **Grecs**, soulevés contre les Turcs dont les pirateries infestaient la Méditerranée. La flotte ottomane fut anéantie à *Navarin* (1827) et l'indépendance de la Grèce proclamée.

Une insulte faite au pavillon français, par le dey d'**Alger**, provoqua une expédition contre les Barbaresques d'Afrique. Le 5 juillet 1830, le comte de Bourmont s'empara d'Alger.

275. Révolution de Juillet. — Ce succès ne releva pas le ministère. Les élections lui furent défavorables. Charles X se résolut alors à un coup d'autorité. S'appuyant sur l'article 14 de la Charte, qu'il interprétait à sa manière, il rendit les *Quatre Ordonnances du* 26 *juillet*, par lesquelles il supprimait la liberté de la presse, dissolvait la Chambre, changeait la loi électorale et faisait rentrer au Conseil d'État la plupart des membres éliminés depuis deux ans. Les libéraux lui répondirent par une insurrection. Les trois *Journées des* 27, 28 *et* 29 *juillet* emportèrent la monarchie des Bourbons de la branche aînée. Quand Charles X se décida enfin à retirer les Ordonnances et à changer son ministère,

il n'était plus temps. Il dut abdiquer et s'embarqua pour l'Angleterre. Les députés offrirent la couronne au *duc d'Orleans*, qui avait été nommé lieutenant général du royaume.

Au dehors, le gouvernement de la Restauration avait, par trois guerres heureuses, relevé le prestige de notre drapeau, et, par une diplomatie ferme et habile, rendu à la France sa place dans le concert européen. Au dedans, il avait habitué le pays à la liberté politique, encouragé l'agriculture, l'industrie, le commerce, la navigation. Une prospérité financière inconnue depuis plus d'un siècle avait couronné ces heureux résultats.

RÉSUMÉ

272. Louis XVIII (1815-1824). — Louis XVIII, après les Cent jours, avait une tâche plus difficile qu'en 1814. Il prononça la dissolution de la Chambre introuvable, composée de royalistes exaltés. Richelieu, Decazes et Villèle se succédèrent au pouvoir. Sous ces différents gouvernements, la loi militaire de 1818 nous donna une armée, et on obtint l'évacuation anticipée du territoire par les armées coalisées qui l'occupaient encore. Une guerre en Espagne releva l'autorité du gouvernement et le prestige militaire de la France Louis XVIII mourut en 1824.

273. Charles X (1824-1830). — Une lutte politique s'engagea dès l'avènement de Charles X, frère de Louis XVIII qui, supérieur à lui au point de vue moral, n'avait pas sa prudence. Villèle dut se retirer Martignac, Polignac ne furent pas moins impopulaires.

274. Expéditions de Grèce et d'Algérie. — Sous Charles X, se firent deux expéditions glorieuses, qui eurent pour résultat l'affranchissement de la Grèce et la conquête de l'Algérie.

275. Révolution de Juillet. — Malgré les succès militaires, les elections furent défavorables au ministère. Charles X crut rétablir son autorité par les Quatre Ordonnances de Juillet (1830). L'insurrection des 27, 28 et 29 juillet renversa la monarchie et offrit la couronne à Louis-Philippe, duc d'Orléans.

QUESTIONNAIRE

272. Qu'est-ce que la Chambre introuvable? — Quels ministres eut Louis XVIII? — 273. Pourquoi Villèle dut-il se retirer? — Qui lui succéda? — 274. Quel fut le résultat des expeditions de Grèce et d'Algerie? — 275. Quelle fut l'occasion de la revolution de Juillet?

CHAPITRE CVII

L'EUROPE DE 1815 A 1830

276. Agitation générale. — Les traités de 1815 n'avaient pas rétabli l'ordre et la paix en Europe. Les idées nouvelles, écloses sous l'influence de la Révolution française, excitaient les peuples à la revendication de libertés que la plupart des souverains n'étaient pas disposés à leur accorder. De là, des agitations en Allemagne, en Italie, en Espagne, en Portugal, en Belgique, en Pologne, en Angleterre, en Grèce, qui nécessitèrent, dans plusieurs de ces pays, l'intervention étrangère. Les souverains se réunirent en congrès à *Karlsbad* (1819), à Vienne (1819), à *Troppau* (1820), à *Laybach* (1821), à *Vérone* (1822), afin de se concerter sur les mesures à prendre pour abattre cet esprit révolutionnaire qui menaçait leur trône.

277. Allemagne. — L'Allemagne aspirait à une unité que ne lui avaient donnée qu'en apparence les traités de 1815. La *diète*, ou assemblée fédérale, seul organe de la Confédération germanique, n'avait aucun pouvoir. D'autre part, les princes allemands avaient presque tous, à l'exemple du roi de Prusse et de l'empereur d'Autriche, rétabli le régime absolutiste. « J'ai dormi sept ans », dit l'Électeur de Westphalie, lorsqu'il revint dans ses États, après la chute de Napoléon, et il cassa toutes les décisions prises en son absence.

Aussi l'Allemagne fut-elle bientôt minée par les sociétés secrètes. Après l'assassinat de l'écrivain *Kotzebue*, ennemi des libéraux, poignardé par un jeune étudiant, les décisions prises à Karlsbad (1819), sous l'influence du ministre autrichien. *Metternich*, terrorisèrent le pays. La *Burschenschaft*[1] fut dissoute, toute association d'étudiants interdite, plusieurs étudiants internés dans des forteresses. Il n'y eut de liberté

1 **Burschenschaft :** association d'étudiants destinée à entretenir chez ses membres le sentiment religieux, la pratique de la vertu et le dévouement à la patrie.

politique que dans le duché de Saxe-Weimar et dans les États du sud-ouest : Bavière, Wurtemberg, Bade, régis par des Constitutions libérales.

278. Italie. — **L'Italie** avait passé de la domination française à la domination autrichienne. Frémissant sous un joug odieux, qui réprimait toute tentative libérale, jusqu'à supprimer une revue littéraire où des patriotes comme *Silvio Pellico* cherchaient à relever le goût national, elle se jeta dans le *carbonarisme*. Cette société secrète remontait jusqu'aux Guelfes et aux Gibelins du moyen âge. En 1819, elle comptait 700 000 affiliés. Des soulèvements éclatèrent. A Milan, *Charles-Albert*, fils du vieux roi de Sardaigne, s'entendait avec les libéraux. L'intervention étrangère fut décidée à Troppau (1820), à Laybach (1821). Naples, Turin furent soumis par les troupes autrichiennes. Les plus illustres patriotes italiens, *Silvio Pellico*, *Confalonieri*, *Andryane*, *Maroncelli*, allèrent expier dans la forteresse du Spielberg leurs sentiments libéraux et leur haine de la domination étrangère.

Silvio Pellico.

279. Espagne. — *Ferdinand VII* avait été rétabli par les Cortès à la condition d'adopter la constitution de 1812. La violation de cette promesse, les souffrances du peuple, accablé d'impôts, l'horreur de l'armée pour une expédition lointaine contre les colonies d'Amérique insurgées, amenèrent un soulèvement en 1820. Ferdinand effrayé jura fidélité à la Constitution de 1812. Mais les partisans du pouvoir absolu se soulevèrent, à leur tour, contre les Cortès, qui répondirent par des mesures de rigueur. L'Europe intervint. A *Vérone* (1822), malgré l'Angleterre, l'intervention fut résolue. La France, plus

menacée que les autres puissances par les menées des révolutionnaires espagnols, envoya une armée de 100 000 hommes, sous la conduite du *duc d'Angoulême*, pour rétablir l'ordre au delà des Pyrénées. L'expédition se termina par la prise du *Trocadéro*, fort situé au-dessus de Cadix. Le duc d'Angoulême se porta partout comme médiateur entre les libéraux et les royalistes exaltés. Mais Ferdinand VII fut accueilli par le peuple aux cris de : « Vive le Roi absolu ! » « Entendez-vous ces cris ? dit-il ; ils doivent être ma règle; ce peuple ne doit point être gouverné autrement qu'il ne veut l'être. » Aucune réforme ne fut accordée.

280. Portugal. — Le **Portugal**, déserté par son souverain *Jean VI de Bragance*, qui lui préférait ses États du Brésil, où il avait trouvé un refuge lors de l'invasion française, et livré par lui à l'influence anglaise, se souleva également et imposa à Jean VI une constitution libérale (1822 Mais le Brésil, élevé par le long séjour de la famille royale au premier rang, ne voulut pas redevenir une simple colonie. se souleva et proclama empereur *don Pedro*, fils de Jean VI A la mort de Jean (1826), son second fils, don Miguel, usurpa le pouvoir, et, sous le nom de *don Miguel Ier*, fit peser sur le Portugal un joug tyrannique (1828).

281. Belgique et Hollande. — Le nouveau royaume des Pays-Bas était une création arbitraire de la diplomatie. Belges et Hollandais, de mœurs, de religion, de langues différentes, ne pouvaient pas plus vivre unis qu'au temps de Philippe II. Le roi Guillaume, au lieu de tenir la balance égale entre les deux parties de son royaume, sacrifia les intérêts de la Belgique à ceux de la Hollande.

282. Pologne et Russie. — Depuis 1815, la **Pologne** était tombée sous la domination de la Russie. Le tsar *Alexandre Ier* (1801-1825), esprit généreux, ouvert aux idées libérales, tenta la réconciliation des deux peuples. La Constitution qu'il accorda à la Pologne garantissait ses droits. Mais le parti vieux-russe voyait d'un mauvais œil que la nation vaincue fût traitée avec justice. Le grand-duc Constantin, lieutenant de l'empereur à Varsovie, aimait les Polonais, mais

il les irrita par son despotisme Il forma un grand nombre de sociétés secrètes. Les arrestations, les déportations commencèrent. En Russie comme en Pologne, Alexandre revint peu à peu à une politique tout absolutiste. Lorsqu'il mourut, en 1825, son frère Nicolas I[er], qui lui succéda, étouffa par ses rigueurs, et pour longtemps, toutes les aspirations libérales.

283. Angleterre. — Le parti *tory*, rallié depuis 1807 à la maison de Hanovre, était au pouvoir. Ses chefs, lord *Castlereagh*, *George Canning* et *Wellington*, gouvernèrent jusqu'en 1830, sous deux rois que la folie et l'amour du plaisir écartaient des affaires, *George III* (1760-1820) et *George IV* (1820-1830). Les succès extérieurs de leur politique furent achetés par de terribles souffrances intérieures. La dette publique était énorme, les impôts écrasants De là une misère extrême. Les *populations ouvrières*, excitées par des meneurs politiques, s'agitaient. « Droits de l'homme, suffrage universel, égalité. — plus de lois sur les blés, » portaient les drapeaux arborés dans un grand *meeting*[1] *a Manchester*. En 1819, une lutte s'engagea au cours d'une réunion tenue près de cette ville ; il y eut quatre ou cinq cents morts. Avec l'entrée de *Canning* au ministère, les idées libérales gagnèrent du terrain. Le système protecteur, boulevard du commerce anglais, était, à la même époque, battu en brèche par Huskisson (1823), qui, après trois années de luttes, obtint enfin que la prohibition des soies étrangères sur le marché anglais fût remplacée par un droit de 30 0/0.

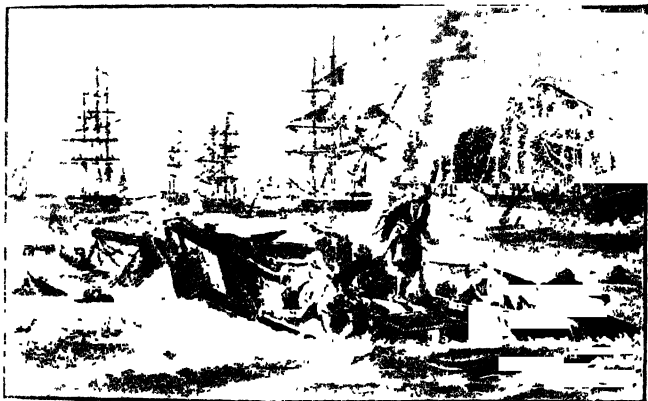
A la mort de Canning (1827), on put craindre que son successeur, le duc de *Wellington*, ne revînt aux anciens errements ; mais *Robert Peel* était entré dans le nouveau cabinet : Wellington ne pouvait arrêter le mouvement. Dès 1829, l'**émancipation des catholiques** fut proclamée. Promise par Pitt en 1800, pour obtenir des Irlandais la réunion de leur parlement à celui d'Angleterre, elle avait été empêchée par le fanatisme anglican. **L'Irlande,** dépouillée de son sol. qui

[1] **Meeting :** réunion.

était presque tout entier aux mains des propriétaires anglais, persécutée pour sa religion, mourait de faim. L'Irlandais qui pouvait, trois fois par jour, manger de mauvaises pommes de terre était à son aise. Les revendications sauvages des *white boys* ne réussirent qu'à appeler les rigueurs de la loi sur les malheureux Irlandais. L'union leur manquait. Le célèbre *Daniel O'Connell* la leur donna. L'éloquence et l'activité du *grand agitateur* firent trembler l'Angleterre. En 1827, Robert Peel avait combattu l'émancipation des catholiques; en 1829, il la proposa lui-même, et le bill fut adopté. Néanmoins cette mesure ne mettait point fin aux souffrances de l'Irlande. L'Angleterre elle-même n'était point pacifiée, et la révolution de 1830, survenant peu après la mort de George IV, allait y susciter de nouveaux troubles et renverser les tories.

O'Connell

284. Grèce et Turquie. — A l'autre extrémité de l'Europe, un petit pays, l'antique foyer de la civilisation et des arts, gémissait sous un joug odieux. Asservie sous le fanatisme musulman, la **Grèce** aspirait sourdement à l'indépendance. Une association ou *hetérie* s'était formée dès 1798 et, peu à peu, étendue à travers le pays entier. Les efforts du comte *Capo d'Istria* pour réveiller le génie des arts et des lettres contribuèrent à la fortifier. Les rapides progrès du commerce grec y contribuèrent aussi, en donnant aux patriotes grecs l'argent qui leur manquait. La décadence de l'empire ottoman s'accentuait, au contraire. De nombreuses provinces musulmanes étaient prêtes à secouer le joug. L'*Égypte* voyait s'élever la puissance nouvelle de **Méhémet-Ali**.

La lutte éclata en 1821. Le féroce pacha de Janina, *Ali*, qui, en 1803, s'était baigné dans le sang des chrétiens de *Souli*, se révolta contre le sultan Mahmoud. La Morée entière se souleva. Des massacres répondirent au soulèvement à Constantinople. Le patriarche de cette ville fut pendu le jour de Pâques, en habits pontificaux ; un grand nombre de prélats, de laïques, furent mis à mort. En 1822, les Turcs massacrèrent pendant un mois la population de l'*île de Chio*.

Bataille de Navarin,
d'après le tableau de Garneray au Musée de Versailles.

Elle se laissa égorger sous la conduite de ses prêtres ; rien ne fut épargné. Les patriotes grecs avaient à leur tête *Canaris*, *Miaulis*, *Marco Botzaris*, la terreur des Turcs. Les souverains alliés réunis à Vérone repoussèrent leurs envoyés ; ils ne virent dans ce peuple qui mourait pour conquérir son indépendance qu'un ramassis de révolutionnaires, les frères de ceux qui menaçaient leurs trônes. Seuls, quelques volontaires généreux coururent à leur secours : le *colonel Fabvier*, *Santa Rosa*, le poète anglais *lord Byron*, qui alla mourir à Missolonghi. Mahmoud appela le vice-roi d'Égypte à son aide. Il accourut avec empressement. La chute de *Missolonghi* (1826)

retentit dans l'Europe entière. Les habitants, après quinze mois de siège, plutôt que de se rendre, se réfugièrent dans le magasin des poudres. « Souvenez-vous de nous, Seigneur ! » s'écria l'évêque, après les avoir bénis, et il mit le feu au magasin. L'Europe ne pouvait rester plus longtemps indifférente. Pour empêcher la Russie d'intervenir seule et de s'emparer peut-être de Constantinople, l'Angleterre décida le tsar et Charles X à signer avec elle le *traité de Londres* (1827). La Turquie ayant refusé la médiation des trois puissances, leurs flottes réunies écrasèrent la flotte ottomane à *Navarin*. L'Europe libérale applaudit. Mais l'Angleterre, qui devinait les projets de la Russie, qualifia cette victoire d'*événement sinistre*. En effet, Nicolas jugea le moment favorable pour attaquer l'empire ottoman. Il lui déclara la guerre et, en 1828, franchit le Pruth. L'Angleterre, inquiète, réussit à arrêter les progrès de la Russie au *traité d'Andrinople*, qui prévint le démembrement de la Turquie (1829). **L'indépendance de la Grèce**, qu'une armée française venait de libérer de l'occupation turco-égyptienne, fut reconnue. Il ne restait au nouvel État qu'à lutter contre l'anarchie qui le dévorait. Enfin, en 1832, un jeune prince de Bavière accepta la couronne de Grèce et prit le nom d'*Othon Ier*.

RÉSUMÉ

276. Agitation générale. — Les idées nouvelles, écloses sous l'influence de la Révolution française, excitaient les peuples à la revendication de libertés que la plupart des souverains n'étaient pas disposés à leur accorder.

277. Allemagne. — L'Allemagne aspirait à l'unité. Elle était minée par les sociétés secrètes.

278. Italie. — L'Italie, frémissante sous le joug odieux de l'Autriche, se jeta dans le carbonarisme. Des soulèvements furent réprimés, grâce à l'intervention étrangère.

279. Espagne. — En Espagne, un soulèvement éclata en 1820 L'intervention française fit triompher Ferdinand VII (1823).

280. Portugal. — Livré à l'influence anglaise, le Portugal se souleva. Le Brésil lui échappa et proclama empereur Don Pedro, fils de Jean VI, roi de Portugal.

En Portugal, don Miguel usurpa le trône à la mort de Jean VI.

281. Belgique et Hollande. — Le nouveau royaume des Pays-Bas était une création arbitraire de la diplomatie.

282. Pologne et Russie. — Depuis 1815, la Pologne était tombée sous la domination de la Russie, qui la persécuta cruellement.

283. Angleterre. — En Angleterre, le parti tory était au pouvoir. Les succès extérieurs de sa politique étaient achetés par de terribles souffrances intérieures. La misère était extrême. Mais un mouvement libéral s'accentuait; il aboutit à l'émancipation des catholiques (1829). L'Irlande, horriblement opprimée par l'Angleterre, s'unit sous la direction de Daniel O'Connell et fit trembler le gouvernement.

284. Grèce et Turquie. — La décadence de l'empire ottoman s'accentuait. La Grèce, qui gémissait sous son joug odieux, se souleva et, soutenue à la fin, par l'Angleterre, la Russie et la France, conquit son indépendance à Navarin (1827).

QUESTIONNAIRE

276. L'Europe était-elle calmée? — 277. Quelles sociétés minaient l'Allemagne? — 278. Sous quelle domination était passée l'Italie? — 279. Pourquoi l'Espagne se révolta-t-elle contre Ferdinand VII? — 280. Que devint le Portugal? — 281. La Belgique et la Hollande étaient-elles unies? — 282. Quelle fut la politique du tsar Alexandre Ier? — 283. Quel parti était au pouvoir en Angleterre? — Quand fut proclamée l'émancipation des catholiques? — 284. Racontez le soulèvement de la

CHAPITRE CVIII

SOULÈVEMENT DES COLONIES ESPAGNOLES

285. Administration des colonies espagnoles. — Au commencement du XIXe siècle, l'Espagne possédait en Amérique un territoire aussi long que l'Afrique et deux fois aussi étendu que les États-Unis. La secousse subie par la métropole eut comme conséquence la rupture du lien qui rattachait à elle ces immenses colonies. La cause en fut dans le régime tyrannique auquel elle les tenait assujetties. Nulle industrie, nul commerce au *Mexique*, au *Pérou*, à la *Nouvelle-Grenade*, à *la Plata*, au *Chili*, en *Louisiane*, en *Floride*. Les colonies devaient recevoir toutes les denrées d'Espagne. Les populations indigènes, parquées dans leurs villages, étaient méprisées. Seuls, les blancs étaient regardés comme des

hommes doués de raison. Encore, parmi les blancs, les Espagnols nés en Espagne étaient-ils les seuls qui eussent accès aux emplois. Les créoles[1], disait le vice-roi, n'avaient même pas besoin de s'instruire : le catéchisme leur suffisait. Les *metis* ou hommes de sang mêlé, traités presque comme les Indiens, détestaient les Espagnols encore plus que ne le faisaient les créoles. Le gouvernement était despotique « Dieu est très haut, disait un vice-roi, le roi très loin, et le maître ici, c'est moi. »

Ce fut la chute des Bourbons d'Espagne (1808) qui amena le premier soulèvement. L'insurrection éclata sur trois points, au **Mexique**, à **Caracas** et à **Buenos-Ayres.**

286. Soulèvement du Mexique. — Au **Mexique**, le curé *Hidalgo* souleva les Indiens (1810). Lorsqu'il eut été fusillé, le curé *Morelos*, son ami, releva le drapeau de l'insurrection. En 1815, il fut également passé par les armes. En 1817, *Mina*, le neveu du célèbre guerillero navarrais, fut à son tour fusillé. Malgré ces revers, la cause de l'indépendance n'était pas morte. En 1821, un créole, le colonel *don Augustin Iturbide*, naguère agent de l'Espagne, se joignit aux insurgés et proclama l'indépendance du Mexique. Le Congrès lui accorda la couronne impériale (1822), et il prit le nom d'**Augustin I**er. Mais, ambitieux, avide, cruel, il ne put se faire obéir et dut s'exiler. Une tentative pour reprendre sa couronne, en 1824, lui coûta la vie. Le Mexique, constitué en République, demeura en proie aux factions.

287. Soulèvement du Vénézuéla, du Chili, du Pérou. — Dans l'Amérique du Sud, en 1806, le général *Miranda*, ancien compagnon de Washington et de Dumouriez, avait essayé d'organiser le **Vénézuela**, qui reçut le nom de « premier-né de la liberté américaine ». Le héros de l'indépendance américaine fut *Simon Bolivar*, né à Caracas, en 1783. En 1813, il pénétra au Vénézuela, et, avec une poignée d'hommes, remporta plusieurs victoires. Obligé cependant de s'exiler à Haiti, il reparut bientôt et ayant

[1] **Créole :** nom donné aux personnes nées dans les colonies de parents européens.

délivré le Vénézuéla et la **Nouvelle-Grenade**, les unit en une seule république, la **République colombienne**, qui le mit à sa tête. Pendant ce temps, le brave et généreux *San-Martin* délivrait le **Chili**, franchissant, avec une petite armée, les passages les plus périlleux des Andes, et protégeait le **Pérou**, où il se rencontra avec le lieutenant de Bolivar, le général *Sucre*, en 1822. En 1826, le Callao capitule et les Espagnols se retirèrent. La guerre de l'indépendance américaine était terminée. Bolivar reçut le titre de *président à vie* de la république du Pérou. Il eut aussi l'honneur de donner son nom à une nouvelle république, formée du Haut-Pérou, la *Bolivie*, dont la capitale prit le nom de *Sucre*. **La Plata** s'était également soulevée, mais il fallut des années avant que les divisions intestines entre **Buenos-Ayres** et **Montevideo** fussent calmées. Le *Paraguay* s'en était séparé et, sous la domination, intelligente dans son absolutisme, du dictateur *Francia* (1817-1840), atteignit un haut degré de prospérité.

Bolivar.

Les provinces de l'Amérique centrale s'étaient constituées en confédération après la chute d'Iturbide, auquel elles s'étaient données. Le **Brésil**, on l'a vu, s'était, en 1820, séparé du Portugal, et avait proclamé empereur un prince de la maison de Bragance, *don Pedro* (1822).

L'Amérique avait conquis l'indépendance au prix de lourds sacrifices. Ce succès devait soutenir les jeunes républiques dans les longues épreuves qu'elles avaient encore à traverser avant d'atteindre leur plein développement.

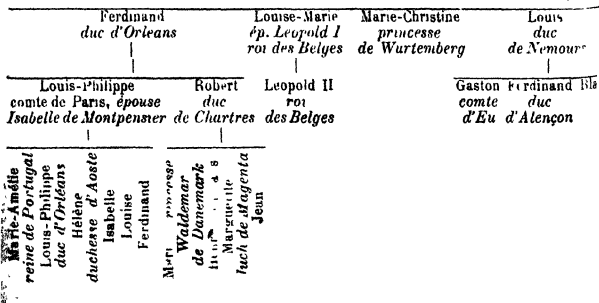
RÉSUMÉ

285. Administration des colonies espagnoles. — Le régime tyrannique auquel l'Espagne tenait assujetties ses colonies d'Amérique eut pour conséquence la rupture du lien qui les rattachait à la métropole. L'insurrection éclata au Mexique, à Caracas et à Buenos-Ayres.

286. Soulèvement du Mexique. — Après Hidalgo, Morelos et Mina, don Augustin Iturbide proclama l'indépendance du Mexique; il reçut la couronne impériale (1822). Bientôt transformé en république, le pays demeura en proie aux factions.

287. Soulèvement du Vénézuéla, du Chili, du Pérou. — Le héros de l'indépendance pour le Vénézuéla, le Chili et le Pérou, fut Simon Bolivar. Il fit du Vénézuéla et de la Nouvelle-Grenade la république colombienne. Le Chili, le Pérou, conquirent aussi leur liberté, et Bolivar fut nommé président à vie de la république du Pérou. Le Brésil s'était séparé du Portugal (1820).

QUESTIONNAIRE

285. Quelle fut la cause du soulèvement des colonies espagnoles? — 286. Qui délivra le Mexique? — 287. Quel fut le héros de l'indépendance dans l'Amérique du Sud? — Quelles républiques y furent fondées? — Qu'était devenu le Brésil?

CHAPITRE CIX

LOUIS-PHILIPPE Ier (1830-1848) [1]

288. Politique intérieure jusqu'en 1840. — **Louis-Philippe Ier**, fils de Philippe-Égalité, était un prince éclairé, laborieux, courageux, simple dans ses manières. L'adversité l'avait mûri de bonne heure.

Louis-Philippe

La *Charte* de 1830 fut *consentie*, et *non octroyée* comme celle de 1814. Le nombre des électeurs monta à 200 000. C'était encore une minorité; les citoyens les plus éclairés, s'ils n'étaient pas assez riches pour payer 200 francs d'impôts, demeuraient exclus du droit de suffrage.

Le commencement du règne fut troublé par des *émeutes* et des *conspirations*. Le gouvernement avait contre lui les légi-

[1] Voir *Histoire de France*, Cours complémentaire, livre V, ch. xi.

...IS-PHILIPPE (voir tableau généalogique, page 555).

timistes[1], les bonapartistes et surtout les républicains. Les *questions sociales* se posaient de nouveau, agitées par des hommes tels que *Saint-Simon*, *Fourier*. Les systèmes *socialistes*, qui faisaient litière, au profit de la *société*, de la liberté et des droits individuels, et dont quelques-uns allaient jusqu'au *communisme* le plus absolu, firent de nombreux adeptes parmi les ouvriers.

Les passions populaires firent explosion dès les premiers jours. En 1831, une émeute saccagea *Saint-Germain-l'Auxerrois* et démolit l'archevêché.

Un ministre énergique allait heureusement prendre en mains le pouvoir. *Casimir Périer* (1831-1832) réprima toutes les tentatives de désordre avec une vigueur qui rassura le pays. A l'extérieur, il maintint la paix, sans jamais rien sacrifier de la dignité nationale. Mais, en 1832, il fut emporté par le choléra. Ses successeurs (11 octobre 1832-1836) imitèrent sa fermeté et sortirent vainqueurs des tentatives de soulèvement royalistes ou républicaines. Les *lois* rigoureuses *de septembre*, provoquées par l'attentat de Fieschi contre la vie du roi, intimidèrent les factieux (1835).

Plusieurs lois utiles furent votées sous le ministère du 11 octobre[2], entre autres la *loi militaire de* 1832 et la célèbre *loi sur l'enseignement primaire de* 1833, présentée par *Guizot*.

Sous le ministère Molé (1836-1839), le *prince Louis-Napoléon* essaya en vain de soulever l'armée à Strasbourg. Mais les chefs de parti de la Chambre, irrités de voir qu'ils n'avaient aucune part dans le gouvernement, se coalisèrent et renversèrent le cabinet (1839). Les ministères se succédèrent rapidement. En 1840, *Thiers* était au pouvoir lors des affaires d'Orient.

289. Politique extérieure. — Louis-Philippe aimait la paix. Aussi refusa-t-il pour son fils la couronne de *Belgique* Pourtant Casimir Périer envoya une armée aux Belges pour

[1] **Légitimistes :** Partisans du duc de Bordeaux, petit-fils de Charles X, qui ainsi que son fils le duc d'Angoulême, avait abdiqué en sa faveur. Ainsi appelé parce qu'ils considéraient le duc de Bordeaux comme seul roi *légitime*.

[2] Ministère Soult-Thiers-Guizot-de Broglie.

les soutenir contre le roi de Hollande (1832). La citadelle d'*Anvers* fut prise par nos troupes. Dans les affaires de *Pologne*, ce fut en vain qu'il offrit la médiation du Gouvernement français. En Italie, il fit occuper *Ancône*, pour contrebalancer l'intervention autrichienne dans les États pontificaux soulevés (1832).

En 1840, la guerre faillit éclater à propos des *affaires d'Orient*. Le parti de la paix l'emporta, et Thiers dut se retirer, mais la ferme attitude de Guizot eut raison du mauvais vouloir des puissances européennes, qui admirent la France à participer à la *convention de Londres* ou des *Detroits* (1841).

Le nouveau ministère (29 octobre 1840) devait durer huit ans, Guizot y joua le principal rôle. D'accord avec Louis-Philippe, il s'attacha à ménager l'Angleterre : aussi fut-il violemment attaqué à propos de l'*affaire du droit de visite* (1841-1845), et de celle de *Taiti* (1844). L'entente avec l'Angleterre fut cependant détruite en 1846, lorsque, malgré les efforts du gouvernement anglais, Isabelle d'Espagne épousa un Bourbon de Naples, et sa sœur un fils de Louis-Philippe.

290. Politique intérieure jusqu'en 1848. — A l'intérieur, *Guizot* fit voter, en 1842, la *loi des chemins de fer*. Sous son ministère se posa la grave question de la *liberte de l'enseignement secondaire*. Le parti catholique, entraîné par Montalembert, par Louis Veuillot, la réclamait avec énergie. La question ne devait être résolue qu'après la chute de la monarchie de Juillet. Mais les catholiques avaient montré qu'ils étaient désormais une puissance avec laquelle il fallait compter.

Le pays était de plus en plus troublé. Le socialisme faisait d'immenses progrès. Déjà ébranlé, le gouvernement fut discrédité par une série de scandales. Le 22 février 1848, l'émeute éclata. Louis-Philippe abdiqua en faveur de son petit-fils, le comte de Paris [1] (24 février). Il était trop tard. **La République** fut proclamée.

[1] Fils du duc d'Orléans, tué à Neuilly dans un accident de voiture

RÉSUMÉ

288. Politique intérieure jusqu'en 1840. — Le commencement du règne de Louis-Philippe fut troublé par des émeutes et des conspirations. Casimir Perier (1831-1832) les reprima avec vigueur, et ses successeurs l'imitèrent. Plusieurs lois utiles furent votées : la loi militaire et la loi sur l'enseignement primaire.

289. Politique extérieure. — Par amour de la paix, Louis-Philippe refusa la couronne de Belgique pour un de ses fils. En Italie Ancône fut occupée. La guerre faillit éclater à propos des affaires d'Orient (1840). La politique prudente de Louis-Philippe et de Guizot, qui ménageait toujours l'Angleterre, fut violemment attaquée.

290. Politique intérieure jusqu'en 1848. — De 1840 à 1848, la question de la liberté de l'enseignement secondaire révéla la force des catholiques. Les progrès du socialisme, le discrédit que jetèrent sur le gouvernement plusieurs scandales, amenèrent la révolution de février 1848. La République fut proclamée.

QUESTIONNAIRE

288. Quelle différence y a-t-il entre la Charte de 1814 et celle de 1830 ? — Qu'est-ce que le socialisme ? — Que fit Casimir Perier ? — 289. Quelle fut la politique extérieure de Louis-Philippe ? — 290. Quelle question fut agitée sous le ministère Guizot ? — Par quoi fut amenée la révolution de 1848 ?

CHAPITRE CX

L'EUROPE DE 1830 A 1848

291. Contre-coup de la révolution de Juillet aux Pays-Bas. — Le contre-coup de la révolution de Juillet s'était fait sentir en Europe, surtout dans les Pays-Bas, en Pologne et en Italie.

L'union de la *Belgique* et de la *Hollande* était odieuse aux Belges, quoiqu'elle fût avantageuse aux deux pays. Le gouvernement leur avait imposé, malgré leurs réclamations, une constitution dont ils ne voulaient pas, les uns parce qu'ils ne la trouvaient pas assez libérale, les autres parce qu'elle posait en principe la liberté des cultes et de la presse, qu'ils condamnaient comme contraire « à l'esprit et aux maximes de

la religion catholique ». Non seulement le siège du gouvernement était en Hollande, mais encore les fonctionnaires n'étaient guère pris que parmi les Hollandais. Depuis 1822, la langue hollandaise était obligatoire, excepté en pays wallon, dans tous les actes officiels et judiciaires. Les jeunes gens qui se préparaient au sacerdoce étaient astreints à fréquenter le collège philosophique de Louvain. A la nouvelle de la révolution de Juillet, les Bruxellois se soulevèrent, et l'insurrection gagna aussitôt tout le pays brabançon.

Prise de la Lunette Saint-Laurent et de la citadelle d'Anvers, d'après Bellange (Musée de Versailles).

Le *prince d'Orange*, fils aîné du roi, accourut à Bruxelles. Il essaya d'apaiser la révolte par des concessions. Mais le roi les désavoua. Quand il se ravisa, il était trop tard. Le 4 octobre 1830, l'indépendance de la Belgique avait été proclamée. Les puissances s'émurent. L'armée prussienne se mit en marche pour écraser la révolution ; mais la France et l'Angleterre prirent le parti des Belges. « La guerre, dit notre ministre, le comte Molé, au ministre de Prusse, est au bout de mes paroles ; sachez-le et mandez-le à votre cour. » L'armée prussienne s'arrêta. Les envoyés de la France, de la Russie, de l'Autriche et de la Prusse se réunirent à Londres (octobre 1830), pour régler la question de concert avec le

gouvernement anglais. La conférence se prononça pour la séparation. Guillaume ayant refusé de se soumettre, une armée française entra en Belgique. *Anvers* fut pris par le maréchal *Gerard* et le général *Haxo* (décembre 1832). Les Belges avaient offert la couronne au duc de Nemours, fils de Louis-Philippe. Le roi des Français refusa sagement de compromettre son pays, par ambition de famille, dans une politique périlleuse, en excitant la jalousie des autres puissances. Le gouvernement anglais et le gouvernement français proposèrent alors aux Belges Léopold de Saxe-Cobourg, qui fut élu à une grande majorité. En 1832, le roi **Léopold Ier** épousa une fille de Louis-Philippe, la princesse Louise d'Orléans. La Belgique, définitivement constituée en 1838, allait, sous le plus sage des souverains constitutionnels (1831-1865) et sous son fils **Léopold II**, atteindre à un haut degré de prospérité. Protégée par sa *neutralité*, sa population devait augmenter de plus d'un tiers, son agriculture et son industrie doubler et quadrupler leurs produits.

292. Pologne. — Dans les derniers temps de son règne, le tsar Alexandre lui-même avait fini par renoncer, en **Pologne**, à sa politique libérale. Nicolas Ier respecta d'abord la constitution. Néanmoins les sociétés secrètes se multiplièrent. Vers la fin de 1830, une insurrection éclata à *Varsovie*. Le peuple, appelé à la liberté, alla jusqu'à massacrer des détachements polonais qui hésitaient à se joindre au mouvement. Mais, comme toujours, l'union faisait défaut, et, malgré des efforts héroïques, la Pologne fut encore vaincue. A *Praga*, au chant de l'hymne national : « Non, tu n'es pas sans défenseurs, ô Pologne chérie ! » 7 000 Polonais repoussèrent 40 000 Russes. Casimir Périer offrit en vain sa médiation au cabinet de Saint-Pétersbourg. Enfin Varsovie, défendue avec l'énergie du désespoir par une populace qui, sous l'influence de meneurs révolutionnaires, s'était privée de ses chefs, tomba au pouvoir des Russes (8 septembre 1831). Les déportations en Sibérie, au Caucase, punirent la rébellion. La Pologne fut déclarée partie intégrante de l'Empire et soumise à un régime de terreur militaire.

293. Italie. — Après le Nord et le Sud de l'**Italie**, le Centre se souleva en 1831. Le pape *Grégoire XVI* venait de succéder à Pie VIII. En huit jours, une grande partie des villes des États pontificaux s'insurgèrent. Le prolégat de Bologne dut s'enfuir. Les Autrichiens ayant occupé la Romagne, les insurgés se soumirent. Le pape, de son côté, accorda quelques réformes. Mais ces réformes n'étaient pas suffisantes pour calmer les esprits, et l'agitation recommença. Les Autrichiens, rappelés, intervinrent une seconde fois. Pour contre-balancer l'influence de l'Autriche, Casimir Périer fit occuper *Ancône* (22 février 1832), malgré les protestations du Saint-Siège. « Le droit public européen, c'est moi qui le défends, dit-il. Il faut que l'honneur de la France aussi soit maintenu » L'occupation française, acceptée enfin par le pape, dura jusqu'en 1838. Le gouvernement pontifical, pour se défendre contre les mécontents, prit à sa solde deux régiments suisses et organisa des corps de volontaires dévoués. Cependant le carbonarisme se développait. *Mazzini*, de Marseille où il vivait réfugié, émettait déjà l'idée d'une république italienne Des patriotes de talent, *Gioberti*, le comte *Balbo*, *Massimo d'Azeglio*, éveillaient de plus en plus le sentiment national et appelaient de leurs vœux la résurrection (*risorgimento*) de l'Italie.

294. Allemagne. — L'**Allemagne** était loin d'être pacifiée. Les esprits cultivés réclamaient les institutions politiques des pays libres, et beaucoup se tournaient vers la France. Aux démonstrations qu'ils organisèrent, la diète répondit par des mesures de répression. Des sociétés secrètes se formèrent ; elles servirent de prétexte à de nouvelles persécutions. Cependant le mouvement commercial commencé en 1818 continuait. Une union douanière (*Zollverein*), conclue entre la Prusse et les principautés enclavées, se fondit, en 1833, avec une union semblable formée dans le Midi de l'Allemagne. L'Allemagne s'unifiait sur le terrain économique.

295. Suisse. — En **Suisse**, les luttes du parti démocratique et du parti aristocratique se compliquèrent de luttes religieuses. Les *sept cantons catholiques*, Lucerne, Uri, Schwitz,

Unterwalden, Zug, Fribourg et le Valais, où le parti démocrate catholique avait conquis le pouvoir, formèrent, au nom de la liberté et des droits de l'Église, une confédération à part ou *Sunderbund*, contre les *cantons protestants*, gouvernés par le parti radical, qui réclamait l'expulsion des Jésuites. Mais en minorité à la diète, ils furent vaincus dans la lutte à main armée. En 1847, le général *Dufour* dispersa l'armée du Sunderbund. Le parti radical était désormais maître de la Suisse

296. Portugal. — Le **Portugal** était soumis au despotisme de *don Miguel*. *Don Pedro* guettait le moment de rétablir sa fille *doña Maria* Il profita de l'affaiblissement de l'usurpateur, auquel une escadre française venait d'imposer la réparation d'outrages faits à des négociants français, et, avec l'aide de volontaires français et d'une flotte anglaise, il triompha. **Maria da Gloria II** fut proclamée reine. Néanmoins don Miguel, avec l'appui de don Carlos, se maintint encore quelque temps. Devenus les maîtres, les libéraux supprimèrent les couvents. Bientôt ils se divisèrent en deux partis ennemis, que des insurrections militaires portèrent tour à tour au pouvoir.

297. Espagne. — De ses quatre mariages **Ferdinand VII** n'avait pas de fils. Pour assurer en tous cas la couronne à l'enfant qu'il attendait, il proclama le droit des femmes à la couronne. Le 10 octobre 1830, il lui naquit une fille, la princesse *Marie-Isabelle*. Il mourut en 1833, laissant la régence à la reine mère, *Marie-Christine*. Son frère *don Carlos* revendiqua ses droits. Il fit cause commune avec l'absolutiste don Miguel. Don Pedro et Marie-Christine, au nom de leurs enfants, signèrent avec l'Angleterre et la France, que l'Angleterre eût écartée sans l'habileté de Talleyrand, la *quadruple Alliance* (1834). Cette fois, la France défendait en Espagne le parti constitutionnel. Don Carlos, soutenu par les provinces du Nord, jalouses de leurs fueros, continua longtemps une guerre sans merci. Mais la constitution accordée, en 1837, par le gouvernement d'**Isabelle II**, affaiblit beaucoup le *parti carliste*. Madrid ne bougea pas lorsque don Carlos parvint en vue de ses murs. La division se mit dans l'armée rebelle ; le prétendant dut s'enfuir en France. Néanmoins, et malgré la

proclamation de la majorité d'Isabelle, le calme n'était pas rétabli en Espagne. Il ne devait pas l'être avant l'avènement d'Alphonse XII. Les généraux Espartero et Narvaez se disputèrent le pouvoir, en se couvrant, le premier, du nom du parti progressiste, le second, du nom du parti modéré.

298. **Angleterre.** — En 1830, **Guillaume IV** avait succédé à George IV, un ministère whig au ministère tory de *Wellington*. En 1831, *lord Grey* et *John Russell*, marchant dans la voie des réformes, proposèrent le *bill de reforme électorale*, qui, après de longues et orageuses discussions, fut adopté en 1832. A la Chambre des Communes, les tories l'avaient accueilli par des rires ironiques, puis combattu avec acharnement, la Chambre des Lords ne l'avait voté qu'à neuf voix de majorité, et sous la menace de la création d'une fournée de lords favorables à la réforme et d'un soulèvement général s'ils ne cédaient pas. Il n'avait pourtant rien de radical. Il se bornait à supprimer les abus les plus criants, en enlevant toute représentation à cinquante-six bourgs pourris de moins de 2000 âmes, en donnant une représentation à soixante-quatre grandes villes, jusque-là privées de députés, et en réglant uniformément les conditions du droit de suffrage. Le nombre des électeurs passait de 435000 à 656000; la Chambre des Communes devenait un corps vraiment représentatif, et le gouvernement cessait d'être oligarchique : c'était la fin de l'ancien régime anglais.

Continuant ses réformes, le gouvernement abolit, en 1834, l'*esclavage des noirs* et proposa la *loi sur les pauvres*, qui, par une réduction rapide du nombre toujours croissant des indigents assistés aux frais des paroisses, diminua de près de moitié les charges de l'assistance publique et ôta aux surveillants des pauvres le pouvoir discrétionnaire dont ils faisaient un usage inhumain.

En 1837, Guillaume mourut, laissant le pouvoir à sa nièce **Victoria**, âgée de dix-huit ans. Elle prit pour règle invariable de choisir son ministère dans la majorité de la Chambre des Communes, en chargeant son chef de le former. Les whigs cédèrent d'abord la place aux tories. Le

chef du nouveau ministère fut *Robert Peel.* Il eut à calmer l'*Irlande*, qu'agitait de nouveau *O'Connell.* Les mesures qu'il prit, quoique insuffisantes devant l'extrême misère causée par la conduite inique des propriétaires anglais, furent néanmoins salutaires. Mais son grand titre de gloire est d'avoir, en adoptant les idées d'un grand esprit, *Richard Cobden* [1], soutenu contre son propre parti et fait voter l'*abolition des droits d'entrée sur les grains*, qui maintenaient à un prix exorbitant le blé et le grain au profit des propriétaires fonciers (1846). Il put dire que son nom, en horreur à tous les monopoliseurs égoïstes, serait peut-être redit avec amour par les travailleurs qui gagnent leur pain à la sueur de leur front. Un nouveau pas dans la voie de la liberté commerciale fut fait, en 1849, par l'*abolition de l'Acte de Navigation*, qui remontait à Cromwell. Désormais les navires de toutes nations purent importer en Angleterre les produits du monde entier. Enfin le parti libéral compléta la substitution du régime du *libre-échange* au *régime protecteur*, en abolissant presque tous les droits de douane et en signant avec la France le traité de commerce de 1860.

La reine Victoria.

Par suite du développement rapide de la grande industrie, le nombre des ouvriers ne cessait d'augmenter. Or leur condition était déplorable. Des crises industrielles amenaient périodiquement, avec le chômage, la baisse des salaires. Les familles ouvrières vivaient entassées dans des caves obscures et infectes, n'ayant souvent, pour suffire à tous leurs besoins,

[1] **Richard Cobden :** commerçant en cotons de Manchester et député, avait fondé en 1835, une ligue dont le but était de faire prévaloir, par une propagande active, les principes de la *liberté commerciale*, c'est-à-dire du libre-échange des denrées entre les nations, de la *liberté politique* et de la *paix universelle*

qu'un salaire de 10 à 12 francs par semaine ; dans les fabriques, des patrons inhumains faisaient travailler des enfants nuit et jour, et dans des mines mal aérées, pleines d'eau, on imposait à des enfants de cinq ans un travail de douze heures par jour, en compagnie de malfaiteurs qui les maltraitaient. Un philantrope, *Owen*, avait, depuis 1824, fondé des sociétés coopératives. Il y avait déjà des associations syndicales ou *trade-unions*, entre les ouvriers d'un même métier pour discuter collectivement avec les patrons les conditions du travail ; Owen fonda, pour organiser une grève générale et obtenir du Parlement la limitation à huit heures de la journée de travail, la *Grande Union nationale de l'industrie*, sorte d'association fédérative de tous les métiers. Les manufacturiers formèrent une contre-ligue et firent voter des mesures rigoureuses de répression, qui arrêtèrent pour un temps l'agitation ouvrière.

De son côté, le gouvernement, pressé par des hommes de cœur, se décida, non sans peine, à faire quelques réformes. Des lois protectrices limitèrent enfin le travail des femmes et des enfants dans les fabriques et dans les mines.

299. L'Angleterre et la Russie en Asie. — Tandis qu'à l'intérieur l'Angleterre marchait dans la voie des réformes, elle continuait à étendre son empire colonial en Asie, où bientôt elle allait rencontrer la Russie, non moins ambitieuse.

Maîtresse du *Dekkan* après la fin de la *guerre des Mahrattes* (1818), elle consolida ses conquêtes par celle de la *vallée du Gange*. Les Anglais s'avancèrent ensuite dans l'*Afghanistan*, dont les féroces habitants devaient leur faire subir des échecs terribles et répétés (1842, 1879, 1880).

Les **Russes**, de leur côté, s'avançaient peu à peu, mais sûrement, au sud du *Caucase*. Les montagnards de cette région se défendirent héroïquement. Un chef politique et religieux, *Schamyl*, tint, pendant vingt-cinq ans, leurs armées en échec. Il ne fut soumis qu'en 1859. La colonisation suivit la conquête.

Khiva tentait la Russie. La possession de cette ville lui promettait le commerce des Indes. Une armée presque entière périt en 1841 dans une première expédition. Mais, en 1854, les Russes

réussirent à imposer au Khan de Khiva un traité d'alliance.

La *Chine* était toujours fermée presque entièrement aux Européens. Cependant la Russie, depuis Pierre II, pouvait y envoyer des ambassades, et, dès 1688, sous Pierre le Grand, *Kiachta,* sur la frontière de Mongolie, avait été désigné, d'un commun accord, pour servir de lieu de commerce entre les deux empires. En 1854, un second marché fut ouvert sur la route de Tobolsk. L'Angleterre, de son côté s'était introduite en Chine, par le commerce de l'*opium*, qu'elle y importait de l'Inde. Le gouvernement chinois s'émut de voir tant de numéraire sortir du pays. En 1839, il se fit livrer 22 000 caisses d'opium contenues dans les vaisseaux anglais. La guerre éclata. La déloyauté des Chinois la prolongea. Les Anglais allèrent jusqu'à Nankin, l'ancienne capitale. Enfin, en 1841, le *traité de Nankin* ouvrit à tous les étrangers cinq ports et donna à l'Angleterre, avec une contribution de guerre, l'île de *Hong-Kong*.

La France profita de ce traité pour imposer à la Chine, par un traité analogue, des édits favorables aux missionnaires chrétiens.

300. Question d'Orient. — L'Angleterre et la Russie se retrouvaient en Europe même. Le tsar convoitait Constantinople, « la clé de sa maison ». L'Angleterre ne voulait pas la lui laisser prendre. La *Turquie* était en pleine décadence. Le sultan *Mahmoud* essayait, depuis 1808, de la relever. Il avait formé un corps discipliné à l'européenne, après avoir détruit le corps des janissaires rebelles. Il ouvrit des écoles militaires, une école de médecine, annonça l'intention de gouverner ses sujets sans distinction d'origine et de culte, de protéger l'industrie, le commerce, l'agriculture. Mais il ne put empêcher l'*affranchissement de la Grece*, et il prépara lui-même celui de la *Serbie*, en nommant le marchand de porcs enrichi, *Miloch Obrenovitch*, prince des Serbes (1820). L'Égypte elle-même menaçait de lui échapper. *Mehemet-Ali*, qui l'avait secouru contre les Grecs, après avoir réorganisé l'Égypte, dont il fit le grand marché d'approvisionnement de l'Europe, aspirait à l'indépendance. Il s'empara de

la *Syrie* (1831). Constantinople était menacée, Mahmoud appela la Russie à son aide. La paix se conclut entre le sultan et son vassal. Mais la Russie se fit payer son intervention par le *traité d'Unkiar-Skelessi* (1833), qui lui assurait l'entrée des Dardanelles et fermait le Bosphore aux flottes étrangères. Les progrès de la Russie vers Constantinople étaient continus. L'Europe s'en émut et protesta.

« Je mourrais, disait le sultan, plutôt que de ne pas détruire mon sujet rebelle. » La guerre reprit entre la Turquie et l'Égypte. Les puissances européennes intervinrent et transformèrent la question d'Orient en question européenne. Les sympathies de la France étaient pour le royaume naissant de Méhémet. L'Angleterre prétendait défendre l'intégrité de l'empire ottoman. La Russie préférant, pour la réussite de ses desseins, un empire en train de tomber à un empire jeune et fort, faisait semblant d'être de l'avis de *lord Palmerston*[1]. *Guizot*, notre ambassadeur à Londres, avait reçu l'ordre de traîner les négociations en longueur, afin de laisser au pacha le temps de s'arranger avec le sultan. L'Angleterre et la Russie saisirent l'occasion de nous mettre hors du concert européen. Le 15 juillet 1840, fut signé, à l'insu de Guizot, entre l'Angleterre, l'Autriche, la Russie et la Prusse, le *traité de Londres*, qui intimait à Méhémet-Ali l'ordre de se soumettre au sultan. La France ressentit vivement cette injure. Néanmoins le parti de la paix l'emporta. Thiers fut

Méhemet-Ali.

[1] **Lord Palmerston** : un des chefs du parti libéral anglais, qui était alors au pouvoir. Il fut premier ministre de 1855 à 1858 et de 1859 à 1865.

remplacé par Guizot, dont l'attitude ferme, en même temps que conciliante, contribua à faire rentrer la France dans le concert des puissances. Le 13 juillet 1841, la *convention de Londres ou des Detroits* fut signée entre la France, l'Angleterre, la Russie, l'Autriche et la Prusse, après que Méhémet eut fait la paix avec le sultan. Le pacha garda l'Egypte, avec le titre de vice-roi, et le sultan interdit l'entrée des Dardanelles aux vaisseaux de guerre de tous pays. L'avantage remporté par la Russie au traité d'Unkiar-Skelessi était annulé.

RÉSUMÉ

291. Contre-coup de la révolution de Juillet aux Pays-Bas. — A la nouvelle de la révolution de Juillet, les Bruxellois se souleverent et, le 4 octobre 1830, l'indépendance de la Belgique fut proclamée. La conference de Londres se prononça pour la separation, qu'une armee française imposa à Guillaume, roi des Pays-Bas Léopold de Saxe-Cobourg fut elu roi de Belgique.

292. Pologne. — La Pologne, où les societes secrètes s'étaient multipliees, se souleva en 1830. Par suite des divisions intérieures Varsovie tomba, malgre une resistance acharnee, et la Pologne fut déclaree partie integrante de l'empire russe.

293. Italie. — Le centre de l'Italie se souleva en 1831. Pour contre-balancer l'influence autrichienne, Casimir Perier fit occuper Ancône (1832). L'idee d'une république italienne se faisait jour.

294. Allemagne. — L'Allemagne etait loin d'etre pacifiée ; mais elle s'unifiait sur le terrain economique, par la fusion des Unions douanieres du Nord et du Sud.

295. Suisse. — En Suisse, les luttes politiques se compliquèrent de luttes religieuses. Après la guerre du Sunderbund (confederation des cantons catholiques), le parti radical fut maître.

296. Portugal. — Le Portugal etait déchiré par les luttes entre les absolutistes de don Miguel et les partisans de sa nièce dona Maria da Gloria II, fille de Don Pedro.

297. Espagne. — En Espagne, Ferdinand II, en proclamant le droit des femmes à la couronne, provoqua, à sa mort, une guerre entre les partisans de sa fille Isabelle et ceux de son frère don Carlos. Malgre l'avènement d'Isabelle et les defaites essuyées par les carlistes, le calme ne fut pas retabli et ne se rétablit que plus tard, sous Alphonse XII.

298. Angleterre. — En Angleterre, sous Guillaume IV (1830), un ministère whig parvint au pouvoir En 1832, fut adopté le bill de reforme électorale, qui faisait de la Chambre des Communes un corps vraiment représentatif. Victoria, qui succeda à son oncle Guillaume IV (1837), prit pour regle de choisir son ministère dans

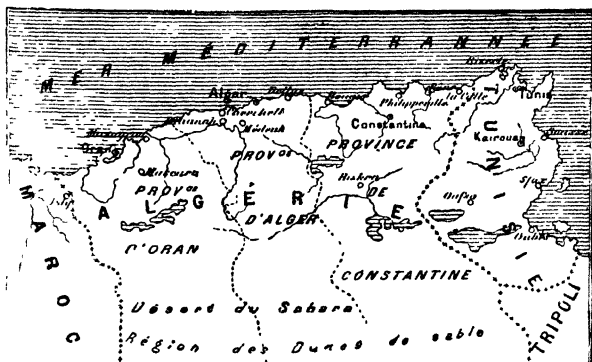
la majorité de la Chambre des Communes. De grands efforts, encore très insuffisants, furent faits pour améliorer le sort des travailleurs.

299. L'Angleterre et la Russie en Asie. — L'Angleterre continuait à étendre son empire colonial en Asie, où elle allait rencontrer la Russie, qui s'avançait jusqu'à Khiva Toutes deux convoitaient la Chine. Après la guerre de l'opium, ce pays ouvrit cinq de ses ports à l'étranger (1841)

300. Question d'Orient. — L'Angleterre et la Russie se retrouvaient en Europe La Turquie déclinait, malgré les efforts de Mahmoud Celui-ci appela la Russie contre l'Egypte qui, sous Mehemet-Ali, aspirait à l'indépendance ; elle se fit payer son intervention L'Europe protesta. C'est à cette occasion que les puissances tentèrent de mettre la France hors du concert européen. La fermeté de Guizot l'y fit rentrer, et la convention de Londres (1841) fut signée entre la France, l'Angleterre, la Russie, l'Autriche et la Prusse Mehemet-Ali garda l'Égypte avec le titre de vice-roi, sous la suzeraineté du sultan L'avantage remporté par la Russie fut annulé.

QUESTIONNAIRE

291 La Belgique ne se sépara-t-elle pas de la Hollande? — 292 Comment se termina l'insurrection de Varsovie? — 293. Pourquoi les Français occupèrent-ils Ancône? — 294 L'Allemagne était-elle pacifiée? — 295 Qu'est-ce que le Sunderbund? — 296 Qui monta sur le trône de Portugal? — 297 Qu'était-ce que don Carlos? — 298 Qui parvint au pouvoir en Angleterre? — Quelles réformes fit alors le gouvernement? — Qu'est-ce que les Trade-Unions? — 299. Où l'Angleterre et la Russie allaient-elles se rencontrer? — Quelles furent les conditions du traité de Nankin? — 300 Quelles furent les réformes de Mahmoud? — Qui appela-t-il à son secours? — Qu'est-ce que la convention de Londres?

CARTE DE L'ALGÉRIE

Prise de Constantine d'après Horace Vernet (Musée de Versailles). Lamoricière envoie ses soldats à l'assaut.

CHAPITRE CXI

CONQUÊTE DE L'ALGÉRIE[1]

301. Abd-el-Kader. — Depuis le XVI^e^ siècle, les **Barbaresques d'Alger** désolaient la Méditerranée. En 1830, une insulte faite au consul français amena, comme on l'a vu, la prise d'Alger par la France. Louis-Philippe résolut d'achever la conquête de l'Algérie. *Oran*, puis *Bône* furent occupés et, en 1834, le premier *gouverneur général* fut nommé.

Mais alors commença une lutte de plus de douze ans contre **Abd-el-Kader**, descendant des anciens Khalifes, qui prêcha aux Arabes la guerre sainte. En 1837, la prise de *Constantine* nous donna l'est de l'Algérie. Abd-el-Kader reprit les armes. En 1841, le général *Bugeaud*, secondé par *Lamoricière*, *Changarnier*, *Cavaignac*, *Pélissier*, *Saint-Arnaud*, *Canrobert*, *Mac-Mahon*, le *duc d'Aumale*, le vainquit définitivement et le poursuivit au *Maroc*, où il s'était réfugié. Battu à l'*Isly* (1844), Abd-el-Kader lutta jusqu'en 1847. Il se rendit alors à

1. Voir *Histoire de France*, Cours complémentaire, livre V, chap. XII.

Lamoricière. Il fut emmené en France. Rendu à la liberté par Napoléon III, il alla se fixer en *Syrie*, où, en 1860, il protégea les chrétiens contre les Turcs.

302. Organisation de la conquête. — Le maréchal Bugeaud aurait voulu *coloniser militairement* l'Algérie; son plan ne fut pas adopté. Pendant tout le règne de Louis-Philippe, on discuta sur le parti à prendre. Quoique l'Algérie nous appartînt dès lors, il fallut de longues années pour la pacifier. De nombreuses expéditions eurent lieu contre les belliqueux Kabyles. La *grande Kabylie*, soumise à un tribut en 1851, ne fut définitivement conquise qu'en 1857.

Chaque province fut divisée en territoires civils et territoires militaires; les premiers formèrent les trois départements d'*Alger*, d'*Oran* et de *Constantine*, administrés comme les départements français, sous l'autorité des généraux commandant la province. Des écoles furent établies, où l'on enseigna la langue française.

La colonisation fut encouragée, des communications ouvertes. Dès 1862, la *première ligne de chemins de fer* fut créée, d'Alger à Blidah. Riche et prospère, l'Algérie n'attend, pour le devenir encore davantage, qu'une augmentation de population.

RÉSUMÉ

301. Abd-el-Kader. — Louis-Philippe résolut d'achever la conquête de l'Algérie commencée en 1830 par la prise d'Alger. En 1834, le premier gouverneur général fut nommé. Alors commença une lutte de douze ans contre Abd-el-Kader, qui ne se rendit qu'en 1847 à Lamoricière.

302. Organisation de la conquête. — Il fallut de longues années pour pacifier l'Algérie. Chaque province fut divisée en territoires civils et territoires militaires. Des écoles françaises furent établies. Riche et prospère, l'Algérie n'attend, pour le devenir encore davantage, qu'une augmentation de population.

QUESTIONNAIRE

301. En quelle année fut nommé le premier gouverneur général d'Algérie? — Contre quel ennemi fallut-il lutter de longues années? — 302. Comment fut divisée l'Algérie? — Est-elle devenue prospère?

CHAPITRE CXII

MOUVEMENT DES ESPRITS DE 1789 A 1848[1]

303. Littérature allemande. — L'Allemagne, au milieu du XVIIIe siècle, avait repris conscience de son originalité intellectuelle et, à la suite de *Klopstock* et de *Lessing*, rejeté l'imitation étrangère, en secouant le joug des idées françaises. *Gœthe* et *Schiller* firent de la littérature allemande une des plus riches de l'Europe.

Gœthe.

Génie universel, savant et philosophe aussi bien qu'écrivain et poète, **Gœthe** (1749-1832) est un des plus grands esprits qu'il y ait jamais eu ; il serait plus grand encore, si une culture toute rationaliste, l'influence prédominante du panthéisme de Spinoza et l'admiration trop exclusive de l'antiquité païenne n'eût étouffé à demi dans son âme le sens chrétien. A peine sorti de l'adolescence, il débuta avec éclat par de petits poèmes qui sont des chefs-d'œuvre de poésie lyrique, par un drame de forme shakespearienne, *Gœtz de Berlichingen*, fruit d'une inspiration encore fiévreuse, mais déjà puissante, et par le roman de *Werther*, dont la dernière partie, déclamatoire et malsaine, mit le suicide à la mode. Apaisé et mûri par la vie active, par le voyage d'Italie, par la

[1] Voir *Histoire de France*, Cours complémentaire, livre V, chap XIII.

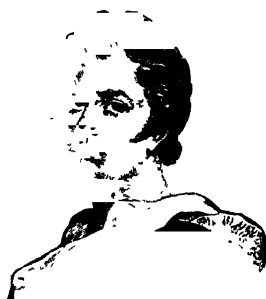
méditation, il se signala dans les sciences par deux découvertes qui auraient suffi pour faire la gloire d'un naturaliste, pendant qu'il écrivait ses belles tragédies d'*Egmont*, du *Tasse*, d'*Iphigenie*, son roman de *Wilhelm Meister*, son drame philosophique de *Faust*, la plupart de ses *Ballades*, et l'idylle épique d'*Hermann et Dorothee*, le joyau le plus précieux de la poésie allemande.

Schiller (1759-1805), pauvre chirurgien wurtembergeois, se révéla poète par un drame, *les Brigands* (1781), dont l'audace éclata comme un coup de foudre. Dans son *Histoire de la revolte des Pays-Bas*, et dans celles de la *Guerre de Trente Ans*, le premier, en Allemagne, il fit de l'histoire la peinture vivante des événements et des hommes. En même temps, il interprétait avec originalité, dans ses belles études sur l'*esthetique*, la doctrine de Kant sur le beau et sur l'art. Il ne perdit rien pour cela de son génie poétique, qui se manifesta d'une manière si brillante dans ses œuvres lyriques, et plus encore dans ses beaux drames de *Wallenstein*, de *Marie Stuart*, de *Guillaume Tell*.

Cependant la philosophie kantienne, qui semblait faite pour mettre fin à toute spéculation sur la nature et l'origine des choses, aboutissait, dans les systèmes de **Fichte**, de **Schelling** et de **Hegel**, à la métaphysique la plus hardie, la plus intempérante. Foncièrement spiritualistes, pénétrées du sentiment de l'idéal, du divin, leurs conceptions contribuèrent au relèvement des esprits ; mais, par le panthéisme qui les viciait radicalement, elles eurent, sur le mouvement de la pensée allemande, une influence pernicieuse. D'autre part, les deux frères **Grimm** se reposaient de leurs beaux travaux de linguistique en se faisant, dans leurs *Contes*, les classiques de l'enfance; **Guillaume de Humboldt** débrouillait les problèmes les plus compliqués de la linguistique orientale; **Alexandre de Humboldt** traçait, dans son *Cosmos*, un admirable tableau de la nature; **Niebuhr**, par sa critique hardie, renouvelait l'histoire de Rome. On s'éprenait d'un amour passionné pour les antiquités nationales, pour la poésie et l'art du moyen âge, pour les créations grandioses de l'ima-

gination orientale. De là le **romantisme** allemand. **Jean Paul** *Richter*, humoriste original, spirituel, profond, dans sa bizarrerie, exquis dans la peinture des petites choses et des petites gens, en avait été comme le précurseur ; les deux **Schlegel** en furent les théoriciens, **Tieck** le poète et le romancier. En proclamant l'indépendance absolue du génie individuel et « la souveraineté de la fantaisie créatrice », ils lâchèrent la bride à tous les caprices du sentiment et de l'imagination, mais affranchirent la poésie de règles surannées et lui ouvrirent de nouvelles sources d'inspiration. Ils conquirent à leurs idées le mélancolique **Novalis**, le brillant **Brentano**, et ne furent pas sans influence sur le talent tout français de **Chamisso**, tandis que **Platen**, tout classique d'inspiration et de manière, les harcelait de ses mordantes satires. Les poètes soldats **Schenkendorff**, **Kœrner**, **Arndt**, **Rückert**, inspirés comme eux par l'amour de la patrie allemande, animèrent de leur souffle guerrier les combattants de 1813. L'*école souabe*, **Uhland** à sa tête, s'attacha de préférence à rendre la poésie simple et naïve des bois, des champs, de la vie commune, tandis que les lyriques de l'école autrichienne, **Grün**, **Lenau**, continuaient la tradition romantique, mais avec plus de souci des règles inviolables de l'art. Enfin **Henri Heine** allia avec une étrange originalité, la passion enfiévrée et la froide raison, l'âpre énergie et la molle langueur, la délicatesse et la brutalité, les ardeurs mystiques du croyant et le persiflage impie du voltairien.

304. Littérature anglaise. — L'Angleterre produisait à la même époque une école de novateurs, les *lakists*, **Wordsworth**, **Coleridge**, **Southey**, qui revinrent à la nature comme à la source éternellement jeune de la vraie poésie. **Walter Scott** (1771-1832), dans ses romans historiques, dont la réputation fit pâlir celle de ses poésies, faisait revivre le moyen âge, et surtout faisait connaître et aimer sa chère Écosse. **Lord Byron** (1788-1824), esprit en révolte contre la société et la loi, peignit dans toutes ses œuvres avec les traits du génie un personnage unique, qui n'était autre que lui-même, avec ses doutes, ses douleurs, ses joies, ses aspirations à une

beauté, à un bien inaccessibles, jusqu'au jour où il couronna une vie désenchantée par une mort héroïque à Missolonghi. Des tableaux brillants d'imagination, de poésie, de fantaisie, parsèment *Childe Harold*, comme ses autres poèmes. Son ami **Shelley** (1798-1822), génie essentiellement lyrique, donna libre carrière, dans sa poésie toute l'inspiration, à toutes les révoltes, à toutes les audaces, à tous les caprices d'une pensée et d'une imagination que l'âge eût sans doute mûries et réglées. **Thomas Hood** chanta, avec une émotion poignante, les souffrances des misérables.

Lord Byron

305. Littérature italienne. — En Italie, **Monti** éblouit ses contemporains par la richesse de son imagination, par l'éclat, l'harmonie, le mouvement lyrique de son style. **Ugo Foscolo** et **Leopardi** furent les poètes de la désespérance. **Manzoni** ne prit du romantisme que ce qu'il avait de meilleur; dans son roman historique des *Fiancés*, dans ses *Hymnes sacres*, dans ses *Drames*, il s'inspira à la fois du sentiment chrétien et du sentiment national. C'est en chrétien aussi que **Silvio Pellico** écrivit, dans *Mes Prisons*, le touchant récit de sa captivité. **Cesare Balbo** exprima avec éloquence les *Espérances de l'Italie*. **Galluppi, Gioberti, Rosmini** surtout, eurent une part glorieuse dans le mouvement philosophique de la première moitié de ce siècle.

306. Littérature en France. — En France, la Révolution avait donné l'essor à une puissance nouvelle, le journalisme, et suscité l'éloquence politique. Mais une révolution s'annonçait au sein même des lettres. **Chateaubriand** (1768-1848) en fut l'initiateur. **M^me de Staël** (1766-1817) y contribua en faisant connaître les chefs-d'œuvre de la philo-

sophie et de la littérature germaniques. Sous cette double influence éclata, vers 1820, le mouvement **romantique**, dont le caractère dominant fut le lyrisme. Nous citerons parmi les poètes et les romanciers : **Lamartine** (1790-1868), **Victor Hugo** (1802-1885), qui donna le manifeste de la nouvelle école, **Alfred de Vigny** (1797-1863), **Alfred de Musset** (1810-1857), **Alexandre Dumas** (1803-1871), **George Sand**, **Balzac**.

L'histoire fut renouvelée par **Augustin Thierry** (1785-1856), par **Guizot** (1787-1874), par **Michelet** (1798-1874), par **Thiers** (1797-1877).

La polémique offre les noms de **Joseph de Maistre**, penseur et écrivain, de **Lamennais**, écrivain éloquent et poète.

En philosophie, l'influence de l'Angleterre et de l'Allemagne est sensible. **Cousin** (1792-1867), disciple de Kant, de Fichte, de Schelling, de Hegel, aussi bien que de *Royer-Collard*, disciple lui-même de l'Ecossais Reid, fonda l'éclectisme[1] spiritualiste. Dès 1830, **Auguste Comte** fondait, de son côté, le positivisme[2].

Villemain, *Sainte-Beuve*, *Saint-Marc Girardin*, *Nisard*, vivifièrent la critique littéraire.

L'éloquence politique, ressuscitée par le régime parlementaire, fut illustrée par *Royer-Collard*, *de Serre*, le *général Foy*, *Berryer*, *Casimir Périer*, *Guizot*, *Thiers*, *Montalembert*, *Lamartine*.

L'éloquence de la chaire, elle aussi, se transforma. Le **P. Lacordaire** en fut le plus illustre représentant.

307. Arts. — **David**, dès l'époque impériale, avait fondé l'école classique. Mais la *querelle des classiques et des romantiques* passa de la littérature dans l'art. *Géricault* leva le drapeau de l'école nouvelle. *Eugène Delacroix* lui succéda comme chef des romantiques, tandis que **Ingres** s'attachait à la pure tradition des grands maîtres italiens. Il faut citer encore *Ary Scheffer*, **Horace Vernet**.

1 L'**éclectisme** : philosophie qui prétendait mettre fin aux systemes, en prenant à chacun d'eux ce qu'il contient de verité

2 Le **positivisme**, refusant aux spéculations sur l'âme, sur Dieu, sur l'origine et la fin des choses toute valeur rationnelle, réduit la philosophie a une vue d'ensemble des divers ordres de phenomenes du monde physique et du monde moral et de leurs lois.

En Allemagne, une école romantique s'était formée, vers 1820, avec *Overbeck* et *l'école de Munich*.

La sculpture a retenu en France les noms de **Rude** et de **David d'Angers**. *Canova*, en Italie, *Thorwaldsen*, en Danemark, appartiennent aussi bien au XIXe qu'au XVIIIe siècle. En architecture, une école classique se forma en France et à l'étranger. Le roi *Louis Ier de Bavière* embellit sa capitale de copies de monuments grecs. A l'imitation de l'antiquité s'opposa bientôt l'imitation des styles roman et gothique. Le chef de cette nouvelle école, en France, fut *Viollet-le-Duc*.

Le XIXe siècle est le siècle de la musique. Il a produit **Beethoven**, le plus grand des maîtres (1770-1827). « Ce jeune homme ira loin, » avait dit de lui Mozart. Après lui, *Weber*, *Schubert*, *Mendelssohn*, *Schumann* donnèrent à l'Allemagne leurs symphonies, leurs sonates, leurs mélodies. L'Italie, avec **Rossini** (1792-1868), *Bellini*, *Donizetti*, *Verdi*, produisit surtout des œuvres de théâtre. La musique française peut s'enorgueillir des chefs-d'œuvre d'*Auber*, d'*Halévy*, de *Berlioz*, enfin de *Meyerbeer* qui, bien que Berlinois, compte parmi les maîtres français. Une révolution s'annonçait en Allemagne. **Richard Wagner** créa le drame musical.

308. Sciences. — Les progrès des sciences ont continué au XIXe siècle, amenant à leur suite ceux de l'industrie et de la civilisation. Citons, en France, **Cuvier** (1769-1832), *Geoffroy Saint-Hilaire*, *Adrien de Jussieu*, *Adolphe Brongniart*, *Candolle*, *Magendie*, dans les sciences naturelles ; *Cauchy*, *Biot*, *Sophie Germain*, en mathématiques ; *Arago*, *Leverrier*, en astronomie ; *Ampere*, *Fresnel*, en physique ; *Gay-Lussac*, *Thenard*, *J.-B. Dumas*, *Chevreul*, en chimie.

Un Berlinois, **Alexandre de Humboldt** (1769-1859) fut un des savants les plus universels de notre siècle. Son *Cosmos* résume merveilleusement ses immenses études poursuivies dans toutes les branches de la science expérimentale, à travers le monde entier.

Le Danois *Œrstedt*, l'Allemand *Bunsen*, l'Anglais *Faraday* firent d'importantes découvertes dans l'étude des phénomènes électro-magnétiques. L'Anglais *Humphry Davy*, au

milieu de ses études de chimie, fut le bienfaiteur des ouvriers des mines par l'invention de la lampe qui porte son nom.

Parmi les grandes inventions de ce siècle, il faut citer les *machines à vapeur*, les *chemins de fer*, la *télégraphie électrique*, la *photographie*.

La première idée des navires à vapeur, due à des Français, fut mise à exécution par l'Américain *Fulton* (1808). La locomotive, inventée par des Anglais, fut perfectionnée par l'Anglais *Stephenson* et le Français *Seguin*. Les expériences de *Volta*, *Œrstedt*, *Ampère*, *Arago* furent le principe de la télégraphie électrique. Il faut ajouter à ces inventions celle des *phares* par *Fresnel*, celle de *l'éclairage au gaz* par un ingénieur anglais, qui avait eu connaissance des tentatives de l'ingénieur français, *Philippe Lebon* (1786); enfin celle de la *photographie*, par *Daguerre*.

Humboldt.

RÉSUMÉ

303. Littérature allemande. — L'Allemagne avait repris conscience de son originalité intellectuelle. Gœthe et Schiller firent de sa littérature une des plus riches de l'Europe. Il ne faut pas oublier Hegel, les frères Grimm, Guillaume et Alexandre de Humboldt, Niebuhr, les deux Schlegel, Chamisso, Uhland, Henri Heine.

304. Littérature anglaise. — En Angleterre, il faut citer, comme écrivains, après les lakists, Walter Scott, lord Byron, Shelley, Hood.

305. Littérature italienne. — L'Italie produisit Leopardi, Manzoni, Silvio Pellico.

306. Littérature en France. — L'influence de Chateaubriand et de Mme de Staël prépara en France le mouvement romantique, qui éclata sous la Restauration. Les principaux écrivains, philosophes, orateurs, du commencement de ce siècle sont : Lamartine, Victor Hugo, Alfred de Vigny, Alfred de Musset, Alexandre Dumas, George Sand, Balzac; Aug. Thierry, Guizot, Michelet, Thiers, Joseph de Maistre, Lamennais; Cousin, Royer-Collard, Auguste Comte; Villemain, Sainte-Beuve, Saint-Marc Girardin, Nisard; de Serre, Foy, Berryer, Casimir Périer, Montalembert; le P. Lacordaire.

307. Arts. — Les principaux artistes sont : les peintres David, Géricault, Delacroix, Ingres, Ary Scheffer, Horace Vernet, en France; Overbeck, en Allemagne. Les sculpteurs Rude et David d'Angers, en France; Canova en Italie, Thorwaldsen en Danemark. L'architecte Viollet-le-Duc en France. Les musiciens Beethoven, Weber, Schubert, Mendelssohn, Schumann, Wagner en Allemagne; Rossini, Bellini, Donizetti, Verdi en Italie; Auber, Halévy, Berlioz, Meyerbeer en France.

308. Sciences. — Les progrès des sciences ont continué avec Cuvier, G. Saint-Hilaire, Jussieu, Brongniart, Candolle, Magendie, Cauchy, Biot, Sophie Germain, Arago, Leverrier, Ampère, Fresnel, Gay-Lussac, Thénard, Dumas, Chevreul; Alexandre de Humboldt; Œrstedt, Bunsen, Faraday. Les grandes inventions de ce siècle sont les machines à vapeur, les chemins de fer, la télégraphie électrique, la photographie.

QUESTIONNAIRE

303. Quels furent les grands écrivains allemands du commencement de ce siècle? — 304. Quelle école produisit l'Angleterre à cette époque? — 305. Quels noms offre la littérature italienne? — 306. Quels sont les poètes et les romanciers français de la première partie de ce siècle? — Les historiens? — Les philosophes? — Les orateurs? — 307. Les peintres et les sculpteurs? — Quel est le plus grand maître de la musique moderne? — 308. De quels noms doit s'enorgueillir la science du XIXe siècle?

Le suffrage universel, d'après une gravure du temps

CHAPITRE CXIII

RÉVOLUTION DE 1848 [1]

309. Constitution de 1848. — La **République** fut proclamée en France le 24 février 1848; on constitua un gouvernement provisoire composé de cinq membres. La Révolution avait été une surprise. L'anarchie était partout. Le 2 mars fut établi le *suffrage universel*, qui porta le nombre des électeurs à 4 millions. Le pouvoir dépendait désormais du peuple entier.

Le 4 mai, se réunit une *Assemblée nationale constituante*, pour faire une Constitution nouvelle. Mais l'émeute était toujours prête. Elle éclata le 23 *juin*. Pendant quatre jours se livra une bataille sanglante. L'archevêque de Paris tomba sur les barricades, où il était allé porter des paroles de paix. Enfin le général *Cavaignac*, qui avait été investi de la dictature, triompha de l'insurrection. Il fut nommé chef du pouvoir exécutif, en attendant la nouvelle Constitution. La Constitu-

[1] Voir *Histoire de France*, Cours complémentaire, livre V, chap. XIV.

tion de 1848 fut promulguée le 12 novembre. Elle établissait une Assemblée législative et un Président de la République, élus l'un et l'autre par le suffrage universel. Le 10 décembre fut élu président le **prince Louis-Napoléon Bonaparte.**

310. Révolution de 1848 en Europe. — La Révolution de Février eut son contre-coup dans toute l'Europe.

Depuis deux ans, une vive agitation régnait en **Italie.** A son avènement (1846), le pape Pie IX avait donné le signal des réformes, en adoucissant la censure et en créant une *Consulte d'État* composée de laïques. Le *grand-duc de Toscane* et le *roi de Sardaigne* avaient suivi son exemple. Dès les premiers jours de janvier 1848, des émeutes éclatèrent dans le royaume lombardo-vénitien, et la révolution commença en Sicile. Bientôt on apprit coup sur coup que la république venait d'être proclamée à Paris et que, par contre-coup, Vienne s'était soulevée aux cris de : *A bas Metternich.* Aussitôt les Milanais s'insurgent et, avec quelques fusils de chasse, forcent le maréchal autrichien *Radetzki* à la retraite. Venise proclame la république de Saint-Marc et, sous la conduite de *Manin*, chasse les Autrichiens. Le roi *Charles-Albert* franchit le Tessin avec ses troupes, pour porter aux Lombards « le secours qu'un frère doit à des frères » ; le grand-duc de Toscane, le roi de Naples lui-même, envoient leurs contingents renforcer l'armée de l'indépendance.

Cependant une nouvelle insurrection des Viennois forçait l'empereur à se réfugier en Tyrol. Il dut, pour rentrer dans sa capitale, établir le suffrage universel et convoquer une Constituante.

Les *Tcheques* s'agitaient, de leur côté, en *Bohême.* Ils convoquèrent à Prague un Congrès général de tous les Slaves. Un conflit sanglant éclata, la ville fut bombardée et le Congrès dispersé.

En *Hongrie*, les *Madgyars* demandèrent et obtinrent une Constitution. Une assemblée constituante se réunit à Pesth, et le Gouvernement hongrois, sans aucun égard pour l'unité de l'empire, se conduisit comme un gouvernement indépendant.

Un mouvement national et libéral avait commencé en **Allemagne;** au premier bruit de la révolution de Février, il prit également une allure révolutionnaire. Les souverains durent donner des gages aux libéraux. A Munich, le *roi de Bavière* fut forcé d'abdiquer. A *Berlin*, Frédéric-Guillaume IV fut obligé, après une émeute sanglante, de se découvrir devant les cadavres des hommes du peuple tués aux barricades et de promettre, avec une Constitution, la convocation d'une Assemblée nationale. En même temps, une tentative était faite pour réaliser l'unité allemande. Un **parlement**, réuni à **Francfort,** sous la présidence du Hessois *Gagern* (18 mai 1848), créa un *Administrateur d'Empire*, et la diète de la Confédération fut dissoute.

311. Répression. — Mais bientôt toutes ces révolutions avortèrent. Le roi de Prusse dispersa par la force la Constituante qu'il avait convoquée. Radetzky, battu d'abord par Charles-Albert à *Goito*, prit sa revanche à *Custozza* (juillet 1848), puis à *Novare* (1849). Charles-Albert, désespéré, abdiqua en faveur de son fils *Victor-Emmanuel II*. **Venise,** sous la direction du président Manin et du général Ulloa, soutint un siège d'un an; mais la famine la réduisit enfin à capituler (août 1849). Les Autrichiens vainqueurs rétablirent le duc de Parme et le grand-duc de Toscane. Le roi de Naples, pour venir à bout de l'insurrection sicilienne, bombarda Palerme. A **Naples,** il dispersa la Chambre : sur 114 députés, les deux tiers furent condamnés à mort, à la prison ou au bannissement.

A **Rome,** Pie IX avait confié la direction de son ministère au comte *Pellegrino Rossi*, économiste distingué, ancien ambassadeur de France auprès du Saint-Siège. Rossi travailla à réorganiser les finances, à développer les travaux publics; il mit des laïques à la tête de l'administration et convoqua une Chambre des députés. Le jour même de l'ouverture de la Chambre, il fut frappé d'un coup de poignard dans le vestibule du Parlement.

Pie IX, menacé par la populace, s'enfuit secrètement et se réfugia à *Gaëte*, dans le royaume de Naples. Une Assemblée

constituante proclama la République à Rome, et la dictature fut confiée à un triumvirat, dont le membre le plus important était *Mazzini* (1849), qui, l'année précédente, avait fomenté l'agitation milanaise.

Les puissances catholiques ne pouvaient admettre le triomphe de l'insurrection à Rome. Louis-Napoléon ne voulut pas laisser l'Autriche intervenir seule en faveur du pape et augmenter encore son influence en Italie. Malgré l'opposition des républicains, il envoya au secours du Saint-Siège une armée commandée par *Oudinot* (25 avril 1849). *Mazzini*, qui exerçait la dictature au nom de « Dieu et du peuple », et *Garibaldi* luttèrent pied à pied. Le *siège de Rome* dura vingt-six jours. Le 2 juillet 1848, les Français entrèrent dans Rome. Ils devaient l'occuper dix-sept ans. Pie IX n'y revint que l'année suivante.

Pie IX.

La révolution fut également vaincue en Allemagne. Les Hongrois, soulevés non pour rejeter la domination de l'Autriche, mais pour forcer leur roi à respecter leur constitution, suivaient *Kossuth* et *Bem*. Vienne prit parti pour eux et une insurrection sanglante éclata pour la troisième fois. L'empereur Ferdinand, fatigué, abdiqua en faveur de son neveu, le jeune **François-Joseph.** Il fallut bientôt, devant l'héroïsme des insurgés hongrois, appeler les Russes, qui accoururent, craignant de voir le soulèvement s'étendre jusqu'à la Pologne. Écrasée entre les Croates de Jellachich, l'armée autrichienne et l'armée russe, la Hongrie se soumit : elle fut châtiée par de terribles supplices et par la perte de ses privilèges.

De son côté, le *Parlement de Francfort* ne tarda pas à se

diviser. Il offrit la couronne impériale au roi de Prusse, qui la refusa. L'Autriche, victorieuse chez elle et en Italie, rappela ses députés ; les autres gouvernements l'imitèrent. Il ne resta à Francfort que 105 représentants, tous républicains. Ils transportèrent le Parlement à Stuttgard, où le gouvernement de Wurtemberg le dispersa (1849). L'Europe reprit sa situation de 1815. Mais les grandes questions qui venaient d'être soulevées et n'avaient pas été résolues, continuèrent d'agiter sourdement les esprits

312. Présidence de Louis-Napoléon Bonaparte. — L'*Assemblée législative*, élue le 19 mai 1849, se réunit le 28. Elle se composait en majorité de monarchistes.

Par la loi de mars 1850, d'une part, elle supprima le monopole de l'Université dans l'enseignement secondaire, en donnant aux particuliers le droit d'ouvrir des écoles libres ; de l'autre, elle rendit l'enseignement religieux obligatoire dans les écoles publiques. Puis, par la loi du 31 mai de la même année, elle diminua de trois millions le nombre des électeurs en exigeant d'eux un domicile de trois ans.

Elle ne s'entendit pas longtemps avec le Président, qui profitait de ses fautes et saisissait toutes les occasions d'accroître sa popularité. Profondément divisée, elle devenait de plus en plus impuissante et impopulaire. Louis-Napoléon, par le coup d'État du 2 décembre 1851, prononça sa dissolution écrasa toute résistance, et fut élu (les 20 et 21 décembre président de la République pour dix ans, avec mission de faire une nouvelle Constitution.

La **Constitution du 14 janvier 1852** préparait le rétablissement de l Empire en attribuant au Président de la République un pouvoir presque absolu. Il était seul responsable Les ministres ne dépendaient que de lui. Il avait seul le droit de présenter les projets de loi. Le *Conseil d'État* les préparait, le *Corps législatif* les discutait et votait l'impôt, et le Sénat était chargé de veiller au maintien de la Constitution. Enfin, le 2 décembre 1852, Louis-Napoléon fut proclamé **empereur** sous le nom de Napoléon III

RÉSUMÉ

309. Constitution de 1848. — Le 2 mars, fut établi, en France, le suffrage universel. Le 4 mai, se réunit une Assemblée nationale constituante pour faire une Constitution nouvelle. Cette Constitution établit une Assemblée législative et un Président de la République. Le prince Louis-Napoléon Bonaparte fut élu Président.

310. Révolution de 1848 en Europe. — La révolution de Février eut son contre-coup dans toute l'Europe, en Italie, en Autriche, en Allemagne.

311. Répression. — Bientôt toutes ces révolutions avortèrent. L'Autriche rétablit sa domination en Italie. Une armée française s'empara de Rome (1849), où Pie IX rentra l'année suivante. La Hongrie, écrasée entre les Croates, les Autrichiens et les Russes, se soumit. En Allemagne, le Parlement réuni à Francfort en 1848, dut se dissoudre.

312. Présidence de Louis Napoléon Bonaparte. — L'Assemblée législative française ne s'entendit pas longtemps avec le Président. Celui-ci sut profiter de ses fautes. Élu pour dix ans, avec mission de faire une nouvelle Constitution, il fut, le 2 décembre 1852, proclamé empereur sous le nom de Napoléon III.

QUESTIONNAIRE

309. Quelle émeute éclata en juin 1848 ? — Qu'établit la Constitution de 1848 ? — 310. Dans quels pays la révolution de Février eut-elle son contre-coup ? — 311. Ces révolutions aboutirent-elles ? — Que se passa-t-il à Rome ? — Comment finit le Parlement de Francfort ? — 312. La politique de Louis-Napoléon Bonaparte fut-elle habile ?

ÉTATS GÉNÉRAUX
ASSEMBLÉE NATIONALE CONSTITUANTE

Destruction de l'ancien régime.

Causes de la Révolution. — Déficit financier. — Inégalités sociales. — Souffrances du peuple accablé d'impôts.
Ouverture des États généraux (5 mai 1789). — Cahiers de doléances. — Inégalité de la représentation (vote par ordre ou par tête). — Le Tiers état se sépare. — Serment du Jeu de Paume (20 juin). — Union des trois ordres. — *Assemblée nationale Constituante* (9 juillet).

Assemblée constituante.

Événements et premiers actes. — Troubles à Paris causés par le renvoi de Necker et l'apparition des régiments étrangers. — *Prise de la Bastille* (14 juillet 1789). Cocarde tricolore. — Émigration.
Nuit du 4 août : abolition des privilèges féodaux et partant des classes. — Déclaration des droits de l'homme. — Journées des 5 et 6 octobre : le roi et l'Assemblée à Paris.

Travaux de la Constituante. Réformes.

Réforme constitutionnelle. — *Pouvoir législatif* Assemblée ; *pouvoir exécutif* roi.
Réformes financières. — Confiscation injuste des biens du clergé. — Assignats. — Impôt des patentes, timbre, etc.
Réformes administratives. — Division de la France en 83 départements (districts, cantons, communes).
Réformes judiciaires. — Suppression des parlements. — Justice gratuite et progressive (juges de paix, etc.).
Réformes sociales. — Abolition du droit d'aînesse. — État civil pour tous.

Événements intérieurs.

Fête de la Fédération (1790). — Rôle et mort de Mirabeau (1791). — Fuite du roi (Varennes). — Retour du roi. — Déclaration de Pilnitz (1791). — Adhésion du roi à la Constitution de 1791. — Fin de la Constituante.

ASSEMBLÉE LÉGISLATIVE (1791-1792)

Événements.

Intérieur. — Division des partis : Royalistes constitutionnels. — *Girondins* : Vergniaud, Brissot, Roland, etc. *Montagnards :* Danton, Robespierre, Marat. — *Décret contre les émigrés* et les prêtres non assermentés. — Refus de sanction par le roi.
Extérieur. — *Déclaration de guerre à l'Autriche* (1792). Insuccès militaires (Quiévrain, Tournay).
Intérieur. — Journée du 20 juin. — Manifeste de Brunswick. — Journée du 10 août. — Chute de la royauté. — Internement du roi au Temple. — *Commune.* — Massacres de septembre.
Extérieur. — Invasion étrangère (Longwy, Verdun). — Victoire de Dumouriez à *Valmy* (1792). — Fin de la Législative (20 sept. 1792).

CONVENTION (1792-1795)

Événements de la 1re période. Lutte entre la Gironde et la Montagne (21 sept. 1792-31 mai 1793).	**Intérieur.** — Abolition de la royauté : *proclamation de la République* (21 septembre 1792). **Les partis :** Girondins, députés de la Plaine et Montagnards (Danton, Marat, Robespierre). — *Procès et exécution de Louis XVI* (21 janv. 1793). — Proscription des Girondins (31 mai). **Extérieur** — *Invasion autrichienne* victoire de *Jemmapes* (1792), conquête de la Belgique. **Première coalition.** — Défaite de *Neerwinden* et défection de Dumouriez (1793).
Événements la 2e période. La Terreur (31 mai-9 thermidor).	**Principaux faits.** — Persécutions contre le clergé *Soulèvement de la Vendée* — Premiers succès — Constitution de l'an I. — **La Terreur** (31 mai-9 thermidor). — Reprise de Lyon et de Toulon — Défaites des Vendéens. — Comité de Salut public supplice des Hébertistes, puis des Dantonistes (mars et mai 1794) — Dictature de Robespierre — Exécutions sanglantes *Marie-Antoinette*, *Madame Élisabeth* (Carrier, Fouché). - Chute de Robespierre **(9 thermidor).**
Événements de la 3e période. Réaction thermidorienne (9 thermidor-25 octobre 1795).	**Intérieur.** — Réaction proscription des Terroristes. — Lutte contre les Jacobins . *insurrection du 12 germinal et du 1er prairial* — — Opposition des royalistes. — Descente et massacre des émigrés à *Quiberon* — **Constitution de l'an III.** — Journée du **13 vendémiaire :** défaite des royalistes. — Fin de la Convention (26 oct 1795) **Extérieur.** - *Deuxième et troisième périodes* · Victoires d'*Hondschoote* et de *Wattignies* (1793), de *Fleurus* (1794). — Conquête de la Hollande, par *Pichegru*. — Saorgio. — *Traités de Bâle* et de *La Haye* (1795) — Résultats rive gauche du Rhin, *Saint-Domingue* et la Flandre hollandaise. **Institutions de la Convention.** — Grand livre de la dette publique. — Système métrique. — Système d'instruction publique.

DIRECTOIRE (1795-1799)

Gouvernement intérieur.	Conseil des Cinq-Cents, Conseil des Anciens. Cinq Directeurs. — Embarras financiers (dépréciation des assignats) — Hostilité des Jacobins et des royalistes — Complot de Babeuf — Coups d'État (18 fructidor an V, 22 floréal an VI, 30 prairial an VII).

Événements extérieurs. Fin de la 1re coalition.

Campagne d'Allemagne. — Malheureuse avec Jourdan et Moreau (1797), victorieuse avec Hoche (1797)
Campagne de Bonaparte en Italie. — Victoires de *Montenotte*, *Millesimo*, *Pont de Lodi*, *Arcole*, *Rivoli*, capitulation de Mantoue — Invasion de l'Autriche — Préliminaires de Leoben. — *Traité de Campo-Formio* (1797

Expédition d'Égypte (1798).

But. — Affaiblissement de la puissance anglaise dans les Indes
Faits. — Prise de *Malte*. — Victoire des *Pyramides* Organisation de l'Egypte — Defaite navale d'Aboukir — *Bonaparte en Syrie*. Victoire du *Mont-Thabor*, echec de Saint-Jean-d'Acre — *Victoire d'Aboukir* — Retour de Bonaparte — Mort de Kléber au Caire

2e coalition.

Faits extérieurs. — Revers en Allemagne et en Italie (1799) — Victoires en Suisse et en Hollande ; Massena *Zurich ;* Brune *Bergen*
Faits intérieurs. — Coup d'Etat du 18 *Brumaire* (9 nov 1799) — Fin du Directoire.

CONSULAT (1799-1804)

Constitution de l'an VIII.

Pouvoir législatif : 4 assemblées *Conseil d'État*, *Corps législatif*, *Tribunat* *Sénat*
Pouvoir exécutif : 3 consuls Bonaparte, Cambaceres Lebrun

Bonaparte 1r consul. Guerre contre la 2e coalition.

Organisation administrative — Departements Prefets sous-prefets — Ecoles, routes, canaux. — Légion d'honneur, *Concordat* (1801), Code civil Banque de France.
Nouvelle campagne d'Italie et d'Allemagne — Victoires de Bonaparte a *Montebello*, **Marengo.** — Victoire de Moreau a *Hohenlinden* — *Paix de Lunéville* (févr 1801) avec l'Autriche — Lutte contre l'Angleterre Algesiras, Camp de Boulogne. — *Paix d'Amiens* (1802)
Autres événements jusqu'à l'Empire. — Complots royalistes — Intervention du premier Consul en Suisse en Hollande — *Rupture de la paix d'Amiens* agressions de l'Angleterre — Execution du duc d'*Enghien*. — Proclamation de l'*Empire* (18 mai 1804).

EMPIRE (1804-1814)

Troisième, quatrième et cinquième coalitions

	Événements intérieurs. — Senatus-consulte de l'an XII. — Sacre
3e coalition (1805).	**Principaux faits.** — Levée du camp de Boulogne — Campagne contre l'Autriche et la Russie · Capitulation d'**Ulm.** — Entrée à Vienne — Bataille navale de Trafalgar — Victoire d'**Austerlitz** (déc. 1805) **Paix de Presbourg** (1805) — Fin de l'Empire d'Allemagne ; Confédération du Rhin (1806)
4e coalition.	**Campagne de Prusse** — Victoire d'**Iéna.** — Entrée à Berlin (1806) — Blocus continental **Campagne contre les Russes** — Défaites du tsar Alexandre à *Eylau* et à *Friedland* (juin 1807). — **Entrevue et traité de Tilsitt** (juillet 1807)
Contre-coup de la 4e coalition.	**Affaires d'Espagne et de Portugal** — Invasion du Portugal par Junot — Intervention en Espagne (Charles IV et Godoi — Joseph roi d'Espagne — Soulèvement — Capitulation de *Baylen* et de *Cintra* — Entrée de Napoléon à Madrid (1808)
5e coalition.	**Campagne d'Autriche** (1809) — Prise de Vienne — Bataille d'Essling et victoire de **Wagram.** **Traité de Vienne** (14 oct. 1809).
Apogée de l'Empire.	**Grandeur de la France** (130 dép., États feudataires) — *Divorce de Napoléon qui* épouse Marie-Louise d'Autriche. — Puissance excessive de Napoléon — Captivité de Pie VII.
Guerre de Russie.	**Causes.** — Exigences du blocus continental **Faits.** — Victoires de *Smolensk* et de la *Moskowa* — *Incendie de Moscou* — Retraite de Russie Passage de la *Bérésina* (26-28 nov. 1812).
6e coalition 1813-1814. Campagne d'Allemagne.	**1re partie.** — Victoires de *Lutzen* et de *Bautzen.* **2e partie.** — Victoire de Napoléon à *Dresde.* — Bataille de *Leipzig* (1813).
6e coalition 1813-1814. Campagne de France.	**Napoléon en Champagne.** — Succès à Champaubert, à Montmirail et à Montereau. — Bataille et capitulation de Paris (31 mars 1814).
Chute de l'Empire	Abdication de Napoléon (Fontainebleau). — Bataille de Toulouse (Soult)

PREMIÈRE RESTAURATION

LES CENT-JOURS (1814-1815)

Première Restauration.

- **Retour des Bourbons.** — Declaration de Saint-Ouen. — Traité de Paris (mai 1814).
- **Charte de 1814.** — **Monarchie constitutionnelle :** Pouvoir exécutif : roi ; législatif : Chambre des députés et Chambre des pairs. — Réaction royaliste. — **Congrès de Vienne.**

Les Cent-Jours 20 mars-22 juin 1815.

- **Événements intérieurs.** — Retour de l'île d'Elbe. — Fuite de Louis XVIII à Gand. — Acte additionnel.
- **7e coalition.** — Défaite de Blucher à Ligny. — Défaite de Napoléon à **Waterloo** (18 juin).

Deuxième Restauration.

- *Traité de* 1815. — Invasion de la France. — Indemnité de guerre. — Napoléon à Sainte-Hélène. — *La Sainte Alliance.*

Le Congrès de Vienne. État de l'Europe en 1815.

Grandes puissances.

- **France.** — Limites de 1790. — Perte de la Savoie, de Bourbon, de cinq établissements de l'Inde, etc.
- **Angleterre.** — Accroissement de l'empire colonial. Prise du Cap, de Maurice ; conquête du Bengale, du Canada, etc.
- **Russie.** — Agrandissement en Pologne, conquête de la Finlande et de la Bessarabie.
- **Prusse.** — Conquêtes et acquisitions : une partie de la Saxe, Posen, Provinces rhénanes, etc.
- **Autriche.** — Malgré ses acquisitions, État sans cohésion.
- **Allemagne.** — Confédération germanique (38 États), sous l'hégémonie de l'Autriche.

Puissances secondaires.

- **Confédération helvétique.** — Genève, le Valais, Neufchâtel.
- **Pays-Bas.** — Réunion de la Hollande et de la Belgique.
- **Turquie.** — Amoindrissement par la Russie.
- **Italie.** — Division semblable. — Restauration du Pape.
- **Espagne.** — Aucun changement en Europe. Perte prochaine des colonies d'Amérique.
- **Portugal.** — Restitution à la maison de Bragance.

LOUIS XVIII (1815-1824)

Histoire intérieure de Louis XVIII.		
	Ministère Talleyrand-Fouché.	**Réaction royaliste.** — *La Terreur blanche.* — La *Chambre introuvable* — Cours prévôtales (exécution du maréchal Ney).
	1er ministère du duc de Richelieu.	Mesures d'apaisement. — Nouvelle loi électorale — *Loi Gouvion Saint-Cyr* sur l'armée. — Évacuation anticipée du territoire (1818)
	Ministère Decazes.	Opposition des Pairs. — Assassinat du duc de Berry (1820)
	Second ministère Richelieu.	Rétablissement de la censure, opposition et chute.
	Ministère Villèle.	Utiles mesures financières — Mesures vexatoires **Intervention en Espagne :** Prise du *Trocadéro* (1823). — La *Chambre retrouvée.* — Mort de Louis XVIII.

CHARLES X (1824-1830)

Gouvernement intérieur.	**Ministère de Villèle 1824-1828.**	Loi sur le sacrilège. — Le milliard des émigrés. — Sacre de Charles X. — Loi d'aînesse (1826). — Loi sur la presse (1827). — Victoire des libéraux (1827) — Démission de Villèle (1828).
	Ministère Martignac 1828.	Politique libérale. — Question des petits séminaires. — Chute de Martignac (1829).
	Ministère Polignac 1829-1830.	Discours du Trône — *Adresse des* 221. — Dissolution de la Chambre. — Élections libérales. — *Ordonnances de Juillet.* — **Révolution de Juillet.** — *Journées des* 27, 28 *et* 29 *juillet* 1830. — Abdication de Charles X
Politique extérieure.	**Expédition de Grèce.**	**Soulèvement de la Grèce.** — L'hétérie. — Massacre de Chio. — (Canaris, Miaulis, Botzaris.) — (Santa-Rosa, lord Byron.) Chute de ***Missolonghi*** (1826). — Intervention en faveur des Grecs contre les Turcs. — Traité de Londres — Bataille de **Navarin** (1827). — Traité d'Andrinople (1829). — Indépendance de la Grèce.
	Expédition d'Algérie.	**Cause.** — Insulte au pavillon français par le dey d'Alger. **Faits.** — Bombardement et prise d'*Alger* par le général de Bourmont (5 juillet 1830) Conquête de l'Algérie (1re période). Prise d'Oran et de Bône.

L'EUROPE DE 1815 A 1830

Mouvements insurrectionnels.
—
Causes et répression.

Causes diverses . Idées nouvelles. — Froissement des sentiments nationaux ou des sentiments libéraux — Souffrances économiques.

Allemagne. — Unité apparente — Promesses de constitution non tenues. — Assassinat de *Kotzebue* — Congrès de *Carlsbad* (1819).

Italie. — Le carbonarisme · Soulèvements de Milan. — Congrès de *Troppau* et de *Laybach*. — Intervention autrichienne

Espagne. — Ferdinand VII et la Constitution de 1812. — Congrès de *Vérone*. — Intervention française (Trocadéro)

Portugal : Soulèvement du Portugal. — Jean VI don Pedro et don Miguel

Angleterre : Parti tory au pouvoir. — Ministère Canning — Système protecteur et reformes de Huskisson — Ministère Wellington et Robert Peel. — Émancipation des catholiques d'Irlande (O'Connell)

SOULÈVEMENT DES COLONIES ESPAGNOLES

Causes. — Gouvernement tyrannique — Divisions de castes blancs, créoles, métis, Indiens, nègres — Mauvaise politique commerciale.

Soulèvement du Mexique.

Première révolte (1810). — *Hidalgo* et *Morelos*, *Mina*. — Proclamation de l'indépendance (1821) — Tentative impérialiste de *don Iturbide* — Constitution en république

Soulèvements du Vénézuéla, du Chili et du Pérou.

Tentative d'organisation du Venezuela ; Miranda et *Bolivar* (1813) — République colombienne

Soulèvement du Chili. — Délivrance par San-Martin.

Soulèvement du Pérou — Délivrance par Bolivar et San-Martin (1826). — Bolivar président à vie

Soulèvement de la Plata. — Divisions intestines entre Buenos-Ayres et Montevideo

LOUIS-PHILIPPE I^er (1830-1848)

1^re partie (1830-1840).

Établissement du nouveau régime. — Louis-Philippe et les partis — *Charte de* 1830. — Procès des ministres de Charles X — Sac de l'archevêché

Ministère Casimir Périer (1831-1832). — Insurrection républicaine à Lyon et à Paris — Complot légitimiste à Paris — Répression. — Choléra de 1832 . Mort de Casimir Périer

Ministère du 11 octobre. — Ministères Molé. — Tentatives de soulèvement royalistes et républicaines. — *Attentat de Fieschi*. — Lois de septembre 1835. Échauffourée de Strasbourg. — Coalition

Ministère Thiers et ministère Soult-Guizot. — **Politique extérieure.** — Refus de la couronne de Belgique pour le fils du roi — Intervention en Belgique contre la Hollande (1832). — Intervention en Italie contre l'Autriche occupation d'*Ancône*. — Intervention diplomatique dans les affaires d'Orient *Convention de Londres* (1841). — Entente avec l'Angleterre detruite par les mariages espagnols

2 partie. Ministere Guizot. — **Politique intérieure.** - *Loi des chemins de fer* — Liberte de l'enseignement secondaire (Montalembert, Louis Veuillot) — Progres du socialisme — Revolution de Fevrier. — Abdication de Louis-Philippe (24 fevrier). — Proclamation de la Republique.

L'EUROPE DE 1830 A 1848

La Revolution de 1830 en Europe.

Belgique. — Soulevement de la Belgique. — Proclamation de l'independance (4 oct 1830) - *Conférence de Londres* — Separation intervention française - *Prise d'Anvers* (dec 1832). — Leopold, roi des Belges

Pologne. — Nicolas Ier. — Societes secretes. — *Insurrection de Varsovie*. — *Praga* — Chute de Varsovie (sept 1831).

Italie. — Insurrection dans le Centre — Reformes du Pape — Intervention de l'Autriche - Occupation française d'*Ancône* (1832-1838). — Developpement du Carbonarisme.

Allemagne. — Demonstrations partielles en faveur d institutions politiques liberales — Répression par la diete. — Progres economique (*Zollverein*, 1833)

Suisse. — Lutte entre le parti democratique et aristocratique. — Le *Sunderbund*. — Triomphe du parti radical.

Espagne. — Succession de Ferdinand VII. — Revendication de *don Carlos* — Alliance avec don Miguel — Quadruple-Alliance (1834). — Defaite des carlistes — Constitution de 1837. — Rivalite d'*Espartero* et de *Narvaez*.

Angleterre. — Ministere whig. — Adoption du bill de réforme electorale (1832) — *Abolition de l'esclavage*. — Loi sur les pauvres. — **Victoria** (1837). — Ministere *Robert Peel*. — L'Irlande et *O'Connell*. — Liberte commerciale (1846) — Abolition de l'acte de navigation (1849). — Grande Union nationale de l'Industrie · Lois protectrices ouvrieres.

Les Anglais et les Russes en Asie. — **Anglais :** Guerre des Mahrattes conquête du Dekkan (1818). — Conquête de la vallée du Gange. — Invasion de l'Afghanistan

Russes : Progres dans le Caucase. — (Schamyl.) — Soumission (1859) — Expedition contre *Khiva*. — Insucces (1841). — Succes (1854).

Les Anglais en Chine. — Guerre de l'*Opium* (1839-1841) — Traité de *Nankin* — Traite avec la France édits favorables aux missionnaires

Question d'Orient. — Réformes de *Mahmoud* (1808-1838). — Affranchissement de la Grèce (1829). — *Méhemet-Ali* en Égypte. — Conquête de la Syrie — Intervention de la Russie (1833). — Traité d'*Unkiar-Skelessi*. — *Convention de Londres* (1841).

CONQUÊTE DE L'ALGÉRIE

Les Français en Afrique.

- **1re période (1830-1834)** — Débarquement des troupes françaises — Prise d'Alger
- **2e période (1834-1841)** — Lutte contre Abd-el-Kader — Prise de *Constantine* (1837)
- **3e période (1841-1847)** — Lutte contre le Maroc allié d'Abd-el-Kader — Prise de la Smala — Victoire de l'*Isly*. — Soumission d'Abd-el-Kader (1847)
- Soumission du Sahara algérien (1854) et de la Kabylie (1857) — Organisation de la conquête : 3 départements

MOUVEMENT DES ESPRITS DE 1789 A 1848

Lettres

Grands écrivains (poètes et prosateurs).

- **En France.** — **Chateaubriand,** Mme de Staël, **Lamartine, Victor Hugo,** Musset, Alfred de Vigny, Alexandre Dumas, George Sand, Balzac.
- **Littérature allemande.** — Gœthe (*Werther*, *Faust*), Schiller (*Les Brigands*).
- **Littérature anglaise.** — Walter Scott, lord Byron.

Historiens. — **En France.** — Augustin Thierry, Michelet, Guizot, Thiers

Philosophes et polémistes. — Cousin, Auguste Comte (positivisme), Joseph de Maistre Lamennais.

Critiques littéraires. — Villemain, Sainte-Beuve, Saint-Marc Girardin.

Orateurs.

- *Éloquence de la chaire* — Le P. **Lacordaire.**
- *Éloquence politique.* — Berryer, Guizot, Thiers, Royer-Collard, Casimir Périer, Montalembert, Lamartine

Arts.

Peintres. — David, Ingres, Horace Vernet, Delacroix, Ary Scheffer, en France. — En Allemagne : Overbeck et l'École de Munich.

Sculpteurs. — Rude, David d'Angers, en France, Canova, en Italie; Thorwaldsen, en Danemark

Musiciens.

- ***Allemagne :*** **Beethoven,** Weber, Schubert, Mendelssohn, Schumann, **Richard Wagner.**
- ***Italie :*** **Rossini,** Bellini, Donizetti, Verdi
- ***France :*** Auber, Halévy, Berlioz, Meyerbeer.

Sciences.	**Naturalistes.**	**Cuvier,** Geoffroy Saint-Hilaire, de Jussieu, Brongniart, Candolle, Alexandre de **Humboldt**
	Mathé-maticiens.	Cauchy, Biot, Sophie Germain.
	Astronomes.	Arago, Leverrier.
	Physiciens.	Ampere, Fresnel Œrstedt, Bunsen, Faraday.
	Chimistes.	**Gay-Lussac,** Dumas, Chevreul, Humphry Davy, Daguerre

RÉVOLUTION DE 1848

	Gouvernement provisoire.	*Proclamation de la 2e République* (24 février) – Gouvernement provisoire — Établissement du *suffrage universel.* — Ateliers nationaux.
	Assemblée constituante (4 mai 1848).	*Journées de Juin* (23, 24, 25, 26). — Mort de Mgr **Affre,** archevêque de Paris Nomination de *Cavaignac* comme chef du *pouvoir exécutif.* — *Constitution de* 1848. Élection de Louis-*Napoléon Bonaparte* comme *Président de la République* (10 déc. 1848).
	Contre-coup de la Révolution de 1848 en Europe.	*Autriche :* Charles-Albert et Radetzki. — Abdication de l'Empereur. — Chute de Venise (Manin) *Allemagne* Demande de constitutions libérales. — Parlement de Francfort. A *Rome* . Rossi — Exil de Pie IX à Gaète — Mazzini et la République romaine. — Intervention de la France (Oudinot, Garibaldi) — Prise de Rome (2 juillet 1848).
République.	**Assemblée législative à Paris (mai 1849-déc. 1851).**	Divisions dans l'Assemblée. — *Expédition de Rome.* – Loi électorale du 31 mai 1850. — Désaccord entre le Président et l'Assemblée.
	Rétablissement de l'Empire (2 déc. 1852).	**Coup d'État du 2 décembre 1851.** — *Dissolution de l'Assemblée par la force.* Louis Bonaparte élu président pour dix ans. – *Nouvelle Constitution de* 1852. Proclamation de l'Empire (2 déc. 1852)

TABLEAU SYNCHRONIQUE de 1789 à 1815

FRANCE	EMPIRE D'ALLEMAGNE	PRUSSE	SUD DE L'EUROPE	ÉGLISE	NORD DE L'EUROPE	RUSSIE	ANGLETERRE	EMPIRE OTTOMAN
Ouverture des **États généraux** (5 mai 1789). Prise de la Bastille (14 juillet 1789). Émigration — Fuite et retour du roi (1790). Constitution de 1791 — **Assemblée législative** (1791). Déclaration de guerre à l'Autriche (1792). Insuccès — Invasion — Valmy (1792). **Convention** (1792). Proclamation de la République. Victoire de Jemmapes, conquête de la Belgique. Exécution de Louis XVI (1793). **La Terreur.** Fleurus. Conquête de la Hollande (1794). Constitution de l'an III. **Directoire** (1795). Coups d'État. Campagne d'Allemagne et d'Italie (1797).	Mort de Joseph II — Léopold II empereur (1790). Déclaration de Pilnitz (1791). Mort de Léopold II. François II empereur (1792).	2e partage de la Pologne (1793). Frédéric-Guillaume III, roi de Prusse (1797).	Charles IV, roi d'Espagne (1788). Proclamation de la République Cisalpine (1797).		Assassinat de Gustave III. Gustave IV, roi de Suède (1792).	Paix de Jassy avec la Turquie (1792). 2e partage de la Pologne (1793). Révolte de la Pologne. Entrée des Russes à Varsovie (1794). Mort de Catherine II (1796). — Paul empereur.	Prise du cap de Bonne-Espérance (1795).	Paix de Jassy avec la Russie (1792).
Coup d'État du 18 brumaire (1799). **Consulat.** Concordat (1801). Campagnes d'Italie et d'Allemagne. Paix d'Amiens (1802). Proclamation de **l'Empire** (1804). **Austerlitz** (1805). Campagne de Prusse. **Iéna** (1806). Eylau, Friedland, Tilsitt (1807). Campagne d'Autriche. Essling et **Wagram** (1809). Guerre et retraite de Russie (1812). Campagne d'Allemagne (1813). Capitulation de Paris. Abdication (1814).	Mort de Schiller (1805). Fin de l'Empire d'Allemagne (1806). Jérôme Bonaparte, roi de Westphalie (1807).		[illegible] et de la République helvétique (1798). Victor Emmanuel I, roi de Sardaigne (1802). Joseph Bonaparte, roi de Naples (1806). Joseph Bonaparte, roi d'Espagne (1808). Murat, roi de Naples (1808). Soulèvement du Venezuela (1806) puis du Mexique (1810) du Chili et du Pérou contre l'Espagne.	Pie VII, pape (1800). Un décret réunit les États pontificaux à l'Empire français (1809). Pie VII conduit à Fontainebleau (1812). Retour de Pie VII à Rome (1814).	Louis Bonaparte, roi de Hollande (1806). Charles XIII, roi de Suède (1809). Abdication de Louis Bonaparte (1810). Bernadotte héritier présomptif de la couronne de Suède (1810).	Assassinat de Paul I (1801) — Alexandre I empereur.	Invasion du Mysore (1799). Mort de Pitt (1806). Démence de George III (1811).	Déposition de Sélim III (1807). Déposition de Mustapha IV. Mahmoud II sultan (1808).

Coup d'Etat du 18 brumaire (1799). **Consulat.** Concordat (1801). Campagnes d'Italie et d'Allemagne. Paix d'Amiens (1802). Proclamation de **l'Empire** (1804).			... République helvétique (1798). Victor-Emmanuel I, roi de Sardaigne (1802)	Pie VII pape (1800).		Assassinat de Paul I (1801) — Alexandre I empereur	invasion du Mysore (1799).	
Austerlitz (1805) Campagne de Prusse. **Iéna** (1806). Eylau, Friedland, Tilsitt (1807).	Mort de Schiller (1805) Fin de l'Empire d'Allemagne (1805) Jérôme Bonaparte, roi de Westphalie (1807).		Joseph Bonaparte, roi de Naples (1806) Joseph Bonaparte, roi d'Espagne (1808) Murat, roi de Naples (1808)		Louis Bonaparte, roi de Hollande (1806).		Mort de Pitt (1806)	Déposition de Sélim III (1807). Déposition de Mustapha IV. Mahmoud II sultan (1808).
Campagne d'Autriche Essling et **Wagram** (1809)			Soulèvement du Venezuela (1806), puis du Mexique (1810) du Chili et du Pérou contre l'Espagne.	Un décret réunit les États pontificaux à l'Empire français (1809).	Charles XIII, roi de Suède (1809). Abdication de Louis Bonaparte (1810) Bernadotte héritier présomptif de la couronne de Suède (1810)			
Guerre et retraite de Russie (1812) Campagne d'Allemagne (1813). Capitulation de Paris. **Abdication** (1814).				Pie VII conduit à Fontainebleau (1812) Retour de Pie VII à Rome (1814).			Démence de George III (1811).	

TABLEAU SYNCHRONIQUE de 1815 à 1848

FRANCE	ALLEMAGNE	PRUSSE	SUD DE L'EUROPE	EGLISE	NORD DE L'EUROPE	RUSSIE	ANGLETERRE	EMPIRE OTTOMAN
Retour des Bourbons **Louis XVIII** (1814) Charte. — Retour de l'île d'Elbe. **Waterloo** (1815). Traité de 1815.		Conquêtes et acquisitions. une partie de la Saxe, Posen, provinces rhénanes.	Restitution du Portugal à la maison de Bragance. Jean VI de Bragance érige le Brésil en royaume (1815)	Restauration du pape.	Réunion de la Hollande et de la Belgique — Guillaume I roi des Pays-Bas	Agrandissement par le royaume de Pologne — Conquête de la Finlande et de la Bessarabie.	Accroissement de l'empire colonial — Prise du Cap, de Maurice. — Conquête du Bengale, du Canada.	Amoindrissement par la Russie.
Napoléon à Sainte-Hélène. — Retour de Louis XVIII — Terreur blanche. — Mesures d'apaisement Évacuation anticipée du territoire (1818). Loi sur la presse (1819).	Promesses de Constitution non tenues.				Bernadotte roi de Suède, sous le nom de Charles XIV (1818).		Mort de George III — Avènement de George IV (1820). Parti tory au pouvoir	
Mort de Napoléon I (1821).	Congrès de Carlsbad et de Vienne		Carbonarisme en Italie. Soulèvement du Portugal — le Brésil empire indépendant (1822)					
Expédition d'Espagne — Prise du Trocadéro (1823).				Mort de Pie VII (1823) Léon XII				
Mort [illegible] — **Charles X** (182[illegible])			Ferdinand VII en Espagne intervention française. Soulèvement de la Grèce, Navarin (1827)			Mort d'Alexandre I — Nicolas I (1825).	Émancipation des catholiques d'Irlande	Soulèvement de la Grèce Navarin (1827)
Expédition d'Algérie (1830). Révolution de Juillet. — Abdication de Charles X (1830) **Louis-Philippe I.** — Charte de 1830. — Ministère Casimir-Périer (1831-1832). Choléra (1832).	Assassinat de Kotzebue — Mort de Gœthe (1832). Zollverein (1833)		Indépendance de la Grèce (1829) Insurrections en Italie. Réformes du pape. Intervention de l'Autriche — Occupation d'Ancône par les Français (1832-1838) En Espagne succession de Ferdinand VII — Don Carlos Guerre civile (1834)	Mort de Léon XII — Pie VIII pape (1829) Mort de Pie VIII (1830) Grégoire XVI (1831).	Soulèvement de la Belgique Intervention française — Prise d'Anvers (1832).	Insurrection et chute de Varsovie (1831) Progrès dans le Caucase.	Mort de George IV — Guillaume IV au pouvoir (1830) Réforme électorale (1832) Abolition de l'esclavage	Méhémet-Ali Conquête de la Syrie (1831) Traité d'Unkiar Skelessi Mort de Mahmoud II Abdul-Medjid sultan (1839)
		Mort de Frédéric Guillaume III — Frédéric-Guillaume IV (1840)			Abdication de Guillaume I — Guillaume II roi de Hollande (1840).		Mort de Guillaume IV. — Victoria (1837)	Convention de Londres (1841).
Loi des chemins de fer Liberté de l'enseignement secondaire. Abdication de Louis-Philippe. — Proclamation de la **République** (1848).				Mort de Grégoire XVI — Élection de Pie IX (1846) Réformes libérales (1847)	Mort de Bernadotte — Oscar I roi de Suède (1844).			

CHAPITRE CXIV

SECOND EMPIRE[1]

313. Gouvernement intérieur. — Le règne de Napoléon III fut un temps de prospérité matérielle. De 1853 à 1869, Paris fut transformé sous la direction de M. *Haussmann*, préfet de la Seine. Cet exemple fut suivi par Lyon, Marseille, Bordeaux, Lille, etc. Le réseau des chemins de fer se développa rapidement, le réseau télégraphique fut créé. L'*agriculture* fut encouragée, l'*industrie* stimulée. Le développement du *crédit* contribua à ces progrès. Un *traité de commerce* avec l'Angleterre, en abolissant toutes les prohibitions et en abaissant progressivement les droits protecteurs, donna, en 1860, une vive impulsion au travail national.

Napoléon III.

Napoléon III s'efforça d'améliorer la condition des classes laborieuses. La loi de 1864 donna aux ouvriers le droit de se *coaliser* et au besoin de se mettre en grève. D'utiles réformes furent faites dans l'administration de la justice. L'enseignement public eut d'abord à souffrir du régime despotique imposé à l'Université; mais, à partir de 1859, il prit un nouvel essor. Enfin, à partir de 1860, l'empereur donna à sa politique une direction de plus en plus libérale et, en 1870, il rétablit le gouvernement parlementaire.

314. Politique extérieure de l'Empire. — Au dehors la politique de Napoléon III fut d'abord (1852-1860) aussi heureuse qu'habile, et fit de lui l'arbitre de l'Europe. Mais ensuite (1860-1870), devenue aventureuse et incertaine, elle aboutit à un effroyable désastre. Napoléon fit quatre grandes

[1] Voir *Histoire de France*, Cours complementaire, livre V, chap. xv.

guerres : 1° la guerre de Crimée, de 1854 à 1856 ; 2° la guerre d'Italie, en 1859 ; 3° la guerre du Mexique, de 1861 à 1867 ; 4° la guerre de Prusse en 1870. Entre ces guerres se placent les expéditions de Chine (1858-1860), d'Indo-Chine (1858-1862), de Syrie (1860), précédées, en 1854, par l'occupation de la Nouvelle-Calédonie.

315. Question d'Orient. — **La question d'Orient** continuait à préoccuper la Russie. Le tsar Nicolas avait repris les projets de Catherine II sur l'empire ottoman. La mer Noire était devenue depuis 1829 un véritable *lac russe*. La convention des Détroits (1841), tout en abolissant le traité d'Unkiar-Skélessi, ne laissa pas moins à la Russie une prépondérance menaçante sur la mer Noire. En même temps, Nicolas visait à grouper sous son influence tous les peuples de race et de langue slaves.

En 1852, l'empire ottoman, troublé par des révoltes en diverses provinces, affaibli par la désorganisation du gouvernement, paraissait toucher à sa fin. Nicolas jugea le moment venu de prendre sa revanche de l'échec de sa politique en 1841. Beau-frère du roi de Prusse, vainqueur de la Hongrie, il ne redoutait ni la Prusse, ni l'Autriche, qui lui étaient unies par les liens de famille et de reconnaissance. Très froid pour le second Empire, il allait s'efforcer de laisser la France en dehors de la question. Quant à l'Angleterre, il allait tenter de la gagner à ses desseins.

La *question des Lieux saints* servit de prétexte. En vertu des capitulations signées entre François Ier, Louis XIV, Louis XV et les Ottomans, et surtout de celles de 1840, les religieux latins gardaient en Terre sainte leurs anciens sanctuaires, sous le protectorat de la France. Or les Grecs leur en avaient enlevé neuf sur dix-neuf, en 1850. Notre ambassadeur à Constantinople protesta. Le tsar empêcha tout accommodement, voulant ressaisir l'influence qu'il était en train de perdre sur les populations grecques. Il fit demander au sultan par le prince *Menschikoff*, qu'il envoya en grande pompe à Constantinople, de s'engager à lui donner le droit d'intervenir dans les affaires religieuses des Grecs orientaux.

C'était enlever au sultan 11 000 000 de sujets. La Porte avait déjà tranché le différend par une transaction qui ne blessait ni les Latins ni les Grecs. Elle refusa. Menschikoff quitta Constantinople, et les relations officielles furent rompues entre la Russie et l'empire ottoman.

Sous le couvert de cette question des Lieux saints, Nicolas avait en vue la question d'Orient. Il avait dévoilé sa pensée à l'ambassadeur d'Angleterre. Quatre mois auparavant, il lui avait dit : « Nous avons sur les bras un *homme malade ;* ce serait, je vous le dis franchement, un grand malheur si un de ces jours il devait nous échapper, surtout avant que toutes les dispositions nécessaires fussent prises... Il faut donc convenir d'avance d'un projet. » Le tsar faisait des principautés danubiennes un État placé sous sa protection. Il offrait l'Égypte à l'Angleterre pour la mettre dans son parti. Quant à Constantinople, tout en protestant qu'il ne voulait pas s'en emparer, il déclarait qu'il n'en permettrait l'occupation à aucune autre puissance, ajoutant que, si la Russie se trouvait forcée de l'occuper, ce ne serait que provisoirement.

L'Angleterre refusa loyalement ce pacte, disant qu'au lieu de partager la succession du « malade » il fallait le faire vivre. Nicolas se tourna alors, mais aussi inutilement, vers la France.

316. Guerre de Crimée. — Le 3 juillet 1853, les troupes russes franchirent le Pruth, et bientôt la flotte russe de Sébastopol détruisait une escadre ottomane dans le port de *Sinope;* la ville fut même en partie incendiée (30 novembre 1853).

La France et l'Angleterre, qui avaient en vain essayé, unies avec la Prusse et l'Autriche, de rétablir la paix, signèrent une convention avec la Turquie et déclarèrent la guerre à la Russie. La Prusse et l'Autriche restèrent neutres. Les flottes anglaise et française étaient entrées dans la mer Noire à la nouvelle de l'attentat de Sinope (janvier 1854).

Une nombreuse armée, commandée par le maréchal *Saint-Arnaud* et lord *Raglan*, débarqua en **Crimée.** Après la victoire de l'*Alma*, remportée par Saint-Arnaud sur Menschikoff, les alliés mirent le siège devant *Sebastopol* (1854). Cette place

formidable résista un an. L'avènement d'*Alexandre II*, moins hostile à la paix que son père, n'arrêta pas la guerre. Enfin, sous la direction de *Pelissier*, successeur de *Canrobert*, qui avait lui-même remplacé Saint-Arnaud, le drapeau français fut planté par *Mac-Mahon* sur la *tour Malakoff* (8 septembre 1855) : Sébastopol était prise.

Un *congres* se réunit à *Paris* (février 1856) et reconnut à la Porte seule le droit de protection sur les populations chrétiennes de l'empire ottoman, proclama la neutralité de la mer Noire, la libre navigation du Danube et l'indépendance des principautés danubiennes, sous le protectorat collectif des puissances qui prenaient part au Congrès. De plus, le Congrès régla plusieurs questions du droit des gens. Il abolit la course, proclama le respect du pavillon et de la marchandise neutres. L'Angleterre renonçait par là à de vieux errements; aussi le gouvernement anglais fut-il violemment attaqué au Parlement pour ces concessions.

Les *Principautés danubiennes*, Moldavie et Valachie, constituées définitivement en 1858 et 1859 en deux Etats, sous la suprématie de la Porte, élurent le même *hospodar*, le prince *Couza* : cette entente préparait l'union des deux États sous le nom de Roumanie.

317. Expédition de Syrie. — La question d'Orient eut un sanglant épilogue. En 1860, les Druses musulmans massacrèrent en Syrie un grand nombre de chrétiens maronites. Les magistrats turcs ne firent rien pour arrêter le massacre. Abd-el-Kader, retiré à Damas, sauva 12 000 chrétiens. Il fallut qu'un corps de troupes françaises vînt rétablir la paix. Plusieurs chefs furent fusillés, et un gouverneur chrétien fut donné au Liban.

RÉSUMÉ

313. Gouvernement intérieur. — Le règne de Napoléon III fut un temps de prospérité matérielle. L'agriculture, l'industrie, le commerce, furent encouragés. Enfin, a partir de 1860, la politique de l'empereur prit une direction de plus en plus libérale.

314. Politique extérieure de l'Empire. — D'abord, aussi heureuse qu'habile, la politique de Napoléon III fit de lui l'arbitre de

l'Europe. Mais ensuite, devenue aventureuse et incertaine, elle aboutit à un effroyable désastre. Napoléon fit quatre grandes guerres : la guerre de Crimée, la guerre d'Italie, la guerre du Mexique, la guerre de Prusse.

315. Question d'Orient. — La question d'Orient continuait à preoccuper la Russie. L'empire ottoman paraissait toucher à sa fin. La question des Lieux saints servit de prétexte. Nicolas tenta, mais en vain, de gagner l'Angleterre en lui offrant l'Égypte

316. Guerre de Crimée. — La Russie commença les hostilités contre la Turquie La France et l'Angleterre lui déclarèrent la guerre (1854). La victoire de l'Alma, la prise de Sébastopol amenèrent la paix de Paris (1856), qui reconnut a la Porte seule le droit de protection sur les populations chrétiennes de l'empire ottoman

317. Expédition de Syrie. — En 1860, un grand nombre de chrétiens maronites furent massacrés par les Druses musulmans Un corps de troupes vint rétablir la paix et quelques chefs des insurgés furent fusillés.

QUESTIONNAIRE

313. Que fit Napoleon III pour l'agriculture, l'industrie et le commerce ? — 314. Quelle fut sa politique extérieure ? — 315. L'empire ottoman s'était-il relevé ? — Qu'est-ce que la question des Lieux saints ? — 316 Quel attentat commit la Russie ? — Que décida le Congrès de Paris ? — Quel fut l'epilogue de la question d'Orient ? — 317 Qui mit fin aux massacres de Syrie ?

CHAPITRE CXV

UNITÉ ITALIENNE[1]

318. Victor-Emmanuel et Cavour. — A la question d'Orient succéda la question italienne.

Après la révolution de 1848, l'empereur d'Autriche François-Joseph avait tenté de « réunir en un grand corps d'État tous les pays et toutes les races de la monarchie », en soumettant également à une sorte de dictature militaire Allemands, Madgyars, Polonais, Tchèques, Croates et Italiens. Comme le pouvoir central siégeait à Vienne, en pays

[1] Voir *Histoire de France*, Cours complémentaire, livre V, chap. xv.

allemand, l'allemand était devenu la langue officielle de l'empire et presque tous les fonctionnaires étaient des Allemands. Ce régime n'eut d'autre effet, en Lombardie et en Vénétie, que d'irriter encore davantage le sentiment national. Dans l'Italie centrale et dans l'Italie méridionale, l'influence de l'Autriche était dominante et encourageait la politique absolutiste des souverains. Seul, le royaume de **Sardaigne** avait un gouvernement à la fois libéral et national. Le successeur de Charles-Albert, **Victor-Emmanuel,** y avait maintenu le Statut constitutionnel de 1848, imité de la charte française et de la constitution belge. Jeune, simple dans ses manières, accessible à tous, grand chasseur et vaillant soldat, le *roi galant homme* était fort populaire. Il avait trouvé, pour le seconder, un ministre aussi habile que peu scrupuleux, imbu des doctrines libérales de la bourgeoisie française, ardent patriote quoiqu'il fût à peine Italien, *Benzo de Cavour*, auquel il laissa la direction des affaires. En quelques années, le royaume fut transformé. Des traités de commerce relevèrent la marine de Gênes et ouvrirent aux produits agricoles de nouveaux débouchés. Des canaux furent creusés, des chemins de fer construits. Sous la direction du général *La Marmora*, l'armée fut organisée à la Prussienne. Le Piémont devint le centre vers lequel se tournèrent les regards des patriotes et des libéraux, et où se préparèrent l'affranchissement et l'unification de l'Italie.

Victor-Emmanuel

Pour se faire des alliés, Cavour se joignit à la France et à l'Angleterre dans la guerre de Crimée. Il fournit ainsi à l'armée sarde l'occasion de montrer ce qu'elle valait, et, la

guerre finie, il put siéger au *Congrès de Paris* avec les représentants des grandes puissances.

319. Efforts du Piémont pour affranchir l'Italie. — Il y dénonça l'occupation autrichienne comme une cause d'agitation pour les Etats du pape et une menace pour la Sardaigne. L'Autriche tenta de se justifier par l'exemple de l'occupation française à Rome. « Un faible corps d'armée, à une grande distance de la France, répondit Cavour, n'est menaçant pour personne, tandis qu'il est fort inquiétant de voir l'Autriche, appuyée sur Ferrare et Plaisance, dont elle augmente les fortifications, contrairement à l'esprit, sinon à la lettre des traités de Vienne, s'étendre le long de l'Adriatique jusqu'à Ancône. » Le Piémont accueillit avec joie les témoignages de sympathie que les représentants de la France et de l'Angleterre avaient donnés à la cause de l'indépendance italienne. Mais l'Angleterre, se rapprochant de l'Autriche, trompa les espérances de Cavour, qui ne tarda pas à voir qu'il ne pouvait compter sérieusement que sur la **France**.

Cavour.

A la suite de l'attentat d'*Orsini* contre Napoléon III, qui fit un grand nombre de victimes, Cavour proposa une loi pour la punition des attentats contre les souverains étrangers. Cette année même (1858), eut lieu à *Plombières*, entre l'empereur et le ministre piémontais, une entrevue, dans laquelle fut projeté l'établissement d'un royaume de la Haute-Italie sous le sceptre de la maison de Savoie.

320. Guerre d'Italie. — Le Piémont arma, l'Autriche fit

de même. Pour prévenir la guerre, l'Angleterre proposa un Congrès. Au grand désespoir de Cavour, Napoléon accepta la proposition; mais l'Autriche la repoussa : par une note menaçante, elle exigea que le Piémont désarmât et qu'il licenciât, dans un délai de trois jours, un corps de volontaires que Garibaldi avait formé à Turin. Sur le refus du gouvernement sarde, l'armée autrichienne passa le Tessin. L'Autriche se donnait tous les torts : Napoléon III lui déclara la guerre (3 mai 1859).

Solferino, d'apres le tableau de Meissonnier.

En deux mois, les victoires de *Montebello*, de *Magenta* et de *Solferino* refoulèrent les Autrichiens au delà du Mincio.

Mais l'attitude de la Confédération germanique et surtout celle de la Prusse arrêtèrent Napoléon. A l'*entrevue de Villafranca* furent signés les préliminaires de la *paix de Zurich* (10 novembre). L'Autriche ne gardait en Italie que la Vénétie; elle remettait la Lombardie à Napoléon, qui la donnait à la Sardaigne. Les États italiens, y compris la Vénétie, devaient former une Confédération, sous la présidence du pape. Cavour, désespéré, donna sa démission.

321. Fondation du royaume d'Italie. — La paix de Villafranca fut bientôt violée. Les États de l'Italie centrale se refusèrent au retour de leurs souverains, se mirent sous la

protection de Victor-Emmanuel, et nommèrent des dictateurs. En 1860, la *Toscane*, *Parme* et *Modène* furent annexés au royaume lombardo-piémontais. Napoléon obtint la cession de Nice et de la Savoie.

Victor-Emmanuel, avec l'aide de Cavour, se rendit peu à peu maître de toute l'Italie. Il favorisa sous main, tout en la désavouant, l'expédition de *Garibaldi* en *Sicile* et dans le *royaume de Naples*. François II s'enfuit de sa capitale. Garibaldi déclarait que la question italienne ne pouvait être résolue qu'à Rome. Cavour somma le cardinal Antonelli, ministre de Pie IX, de dissoudre l'armée de volontaires étrangers que le pape avait réunie sous le commandement de Lamoricière. Sur son refus, 35 000 Piémontais envahirent les États pontificaux, au mépris de tous les droits, et écrasèrent à *Castelfidardo* la petite armée pontificale (18 septembre 1860. Puis *François II* fut chassé de Gaete, malgré sa vigoureuse résistance et l'héroïsme de sa jeune femme. Victor-Emmanuel fit son entrée à *Naples*, ayant à côté de sa voiture Garibaldi avec sa chemise rouge.

322. Royaume d'Italie. — En 1861, le *premier Parlement italien* décerna à Victor-Emmanuel le titre de **roi d'Italie**. Le nouveau royaume fut reconnu bientôt par Napoléon III. En 1864, l'empereur des Français s'engagea, par la *convention de Septembre*, à retirer les troupes françaises de Rome; l'Italie prenait, de son côté, l'engagement de défendre l'État romain contre toute attaque du dehors et de ne pas s'opposer à la formation d'une armée de volontaires pontificaux. La capitale du royaume d'Italie fut transportée à Florence.

En 1866, la Prusse ayant formé le dessein de faire la guerre à l'Autriche, pour l'expulser de la Confédération germanique, l'Italie conclut avec elle une alliance offensive et défensive. L'armée italienne fut battue à *Custozza* et la flotte italienne à *Lissa*. Mais les Prussiens remportèrent à *Sadowa* une victoire éclatante. L'empereur d'Autriche accepta la médiation de Napoléon, qui reçut de l'Autriche la Vénétie et la céda à l'Italie.

L'année suivante, Garibaldi envahit encore une fois le territoire pontifical. Napoléon envoya une armée française, qui

avec les troupes du pape, battit les Garibaldiens à *Mentana* (1867). Une garnison française resta à Rome.

Mais en 1870, après nos premières défaites dans la guerre de Prusse, le Gouvernement français la rappela. Dès le mois suivant (septembre 1870), les Italiens parurent devant **Rome**. Quand la brèche eut été ouverte, Pie IX ordonna à ses troupes de se retirer. Ce qui restait de l'État romain fut annexé au royaume d'Italie, dont Rome devint la capitale. La spoliation du pape était complète. Dépouillé de son pouvoir temporel, il s'enferma dans son palais du Vatican, d'où il n'est plus sorti depuis. La *loi des garanties* (1871), qui reconnaissait comme sacrée et inviolable la personne du Souverain Pontife et lui assurait une rente annuelle de 3 225 000 francs, ne pouvait mettre fin au conflit; le pape repoussa l'offre qui lui était faite.

RÉSUMÉ

318. Victor-Emmanuel et Cavour. — La politique autrichienne depuis 1848 n'avait fait qu'irriter le sentiment national en Italie. Le Piémont, transformé par Victor-Emmanuel, roi de Sardaigne, et son ministre, Cavour, devint le centre vers lequel se tournèrent les regards des patriotes.

319. Efforts du Piémont pour affranchir l'Italie. — Cavour vit bientôt qu'il ne pouvait compter sérieusement que sur la France. A Plombières (1858) fut projeté entre lui et Napoléon III l'établissement d'un royaume de la Haute-Italie.

320. Guerre d'Italie. — En 1859, la guerre éclata. Napoléon III prit parti contre l'Autriche, qui s'était donné tous les torts. En deux mois, la campagne fut terminée, et la paix de Zurich décréta la formation d'une Confédération italienne sous la présidence du pape.

321. Formation du royaume d'Italie.— La paix fut bientôt violée. Victor-Emmanuel, avec l'aide de Cavour, se rendit peu à peu maître de toute l'Italie. Les États de l'Église furent même envahis (1860).

322. Royaume d'Italie. — En 1861, Victor-Emmanuel fut proclamé roi d'Italie. En 1870, le Gouvernement français rappela la garnison qu'il tenait à Rome depuis la seconde tentative de Garibaldi (1867). L'armée italienne entra dans la ville, qui devint la capitale du royaume d'Italie. La spoliation du pape était complète

QUESTIONNAIRE

318. La domination autrichienne était-elle aimée en Italie ? — Quel était le ministre de Victor-Emmanuel ? — 319. Qu'est-ce que l'entrevue de Plombières ? — 320. Quels torts se donna l'Autriche ? — 321. La paix de Villafranca fut-elle observée ? — Comment Victor-Emmanuel se rendit-il maître de toute l'Italie ? — 322. En quelle année fut-il proclamé roi d'Italie ? — Quand prit-il Rome ?

CHAPITRE CXVI

UNITÉ ALLEMANDE. — RIVALITÉ ENTRE LA PRUSSE ET L'AUTRICHE

323. La Prusse et l'Autriche. — L'Allemagne aspirait toujours à l'unité. Les projets de réorganisation politique du Parlement de Francfort furent repris par le *Nationalverein*, ou Société nationale. Mais au profit de qui se ferait cette unité? Les deux grands États allemands, la *Prusse* et l'*Autriche*, se disputaient la prééminence.

De 1859 à 1862, Guillaume, d'abord régent, puis (1861) roi sous le nom de **Guillaume Ier**, réorganisa l'armée prussienne et fit de la Prusse la première puissance militaire de l'Europe. Le *Landtag*, ou Chambre des députés, lui ayant refusé les crédits nécessaires, il passa outre et appela aux affaires (1862) un gentilhomme de Brandebourg, le *comte de Bismarck*, connu pour sa haine du régime parlementaire. Homme d'État de premier ordre, mais sans scrupules, Bismarck joignait à un ardent patriotisme un mélange singulier de duplicité et de franchise brutale, de prudence et d'audace. Ennemi de la Confédération, il voulait la détruire, pour faire l'unité de

l'Allemagne à l'exclusion de l'Autriche et au profit de la Prusse; et, pour atteindre son but, il ne comptait que sur la force. « L'unité de l'Allemagne, disait-il, sera réalisée, non par des discours ni des décisions de majorité mais par le fer et le sang. » Il se passa du vote de la Chambre, suspendit la liberté de la presse et soumit le royaume à un régime dictatorial.

Bismarck.

Pendant que le gouvernement prussien s'aliénait tous les libéraux, non seulement en Prusse, mais dans l'Allemagne entière, le gouvernement autrichien se les conciliait en renonçant à sa politique absolutiste. Par la *Constitution de* 1861, François-Joseph institua deux Chambres, une *Chambre des seigneurs* et une *Chambre des députés*, et rendit les ministres responsables. Quand il vint au *Congrès des Princes*, il fut acclamé dans les villes du Sud.

324. Affaire des duchés. — Les deux puissances rivales s'entendirent tout d'abord dans l'**affaire des duchés du Sleswig et du Holstein**, aux dépens de la Confédération non moins que du Danemark.

L'Allemagne, malgré son échec de 1848, aspirait à enlever au Danemark le Holstein et le Sleswig : ces duchés étaient de langue allemande; la Confédération les réclamait. A la mort du roi de Danemark, *Frédéric VII* (1863), elle prit parti pour le prince allemand Frédéric d'Augustenbourg, proclamé par les assemblées des duchés, contre le roi Christian IX. La Prusse et l'Autriche se déclarèrent à la fois contre Christian et contre Frédéric, occupèrent les deux duchés sans combat, et envahirent le territoire danois. Christian se défendit avec

courage. Mais que pouvait-il contre les armées réunies de deux grandes puissances ? « Je me trouve seul avec mon peuple, abandonné du monde entier, dit-il à ses troupes. J'ai confiance en vous et en ma flotte. Vous êtes prêts à donner votre sang; mais nous sommes peu contre beaucoup; voilà pourquoi ce sang devra être chèrement payé. »

Bientôt il ne lui resta plus que les îles de Fionie et de Seeland. Un essai de Conférence avait été tenté pour arrêter les hostilités. Le mauvais vouloir de l'Angleterre, l'habileté de Bismarck le firent avorter. Par le *traité de Vienne* (30 octobre 1864), le Danemark dut abandonner le Sleswig et le Holstein à la Prusse et à l'Autriche.

325. Dissentiments entre la Prusse et l'Autriche. — Quand il fallut régler définitivement le sort des duchés, les vainqueurs se divisèrent. La *convention de Gastein* (1865) retarda un moment la rupture, en attribuant le Holstein à l'Autriche et le Sleswig à la Prusse. Mais Bismarck voulait la guerre. Il chercha querelle au gouvernement autrichien sur sa politique dans les duchés, qu'il qualifiait de révolutionnaire, sur ses armements, qu'il déclarait menaçants, et protesta que la Prusse était obligée d'armer aussi pour « défendre l'Allemagne du sort de la Pologne ». En même temps il concluait une alliance offensive et défensive avec l'Italie et s'assurait la neutralité bienveillante du gouvernement français. Quand il fut prêt, il fit entrer les troupes prussiennes du Sleswig dans le Holstein, que les Autrichiens évacuèrent. L'Autriche réclama l'intervention de la diète et la mobilisation des troupes fédérales. La majorité s'étant prononcée pour elle, le gouvernement prussien déclara que le pacte fédéral était rompu et la guerre commença (juin 1866). Pour la prévenir, la France, l'Angleterre et la Russie avaient proposé inutilement la réunion d'une Conférence à Paris.

La Prusse avait contre elle la Confédération presque entière ; mais son armement était supérieur, sa mobilisation plus rapide, son armée mieux commandée. Pendant que les Italiens envahissaient la Vénétie, elle prit l'offensive de trois côtés à la fois. Au nord elle s'empara sans peine du *Hanovre*,

de la *Hesse-Cassel* et du *Nassau ;* au sud, elle attaqua et battit séparément les deux corps d'armée de la Bavière, du Wurtemberg et des États voisins ; au nord-est elle occupa la *Saxe* sans coup férir et envahit la *Bohême* avec trois armées. C'est là que se décida le sort de la guerre. Le général autrichien *Beneaeck* n'eut pas l'habileté d'empecher la jonction des trois armées ennemies. A *Sadowa*, non loin de Prague, se livra une bataille mémorable (3 juillet 1866). La victoire des Prussiens, chèrement achetée, fut complète. Leurs pertes furent de 10000 hommes, celles des Autrichiens de 19 000. Benedeck dut évacuer la Bohême.

François-Joseph II.

Quoique victorieuse des Italiens à *Custozza* et à *Lissa*, l'Autriche crut sage de faire la paix A la demande de François-Joseph, Napoléon III, s'apercevant trop tard de la faute qu'il avait commise, interposa sa médiation.

Au *traite de Prague*, la Confédération germanique fut dissoute, l'Autriche exclue de l'Allemagne, la Vénétie donnée à Napoleon, qui la remit à l'Italie, et la Prusse, agrandie du Sleswig, du Holstein, du Hanovre, du Nassau, de la Hesse electorale et de Francfort, eut la présidence d'une nouvelle Confédération formée des États allemands, au nord du Mein, qui prit le nom de **Confédération de l'Allemagne** du Nord. En réalité, elle s'était placée à la tête de l'Allemagne entière, car les États du Sud avaient déjà conclu avec elle des traités d'alliance offensive et défensive.

RÉSUMÉ

323. La Prusse et l'Autriche. — La Prusse et l'Autriche se disputaient la preéminence en Allemagne. Guillaume Ier fit de la Prusse la première puissance militaire de l'Europe. son ministre Bismarck

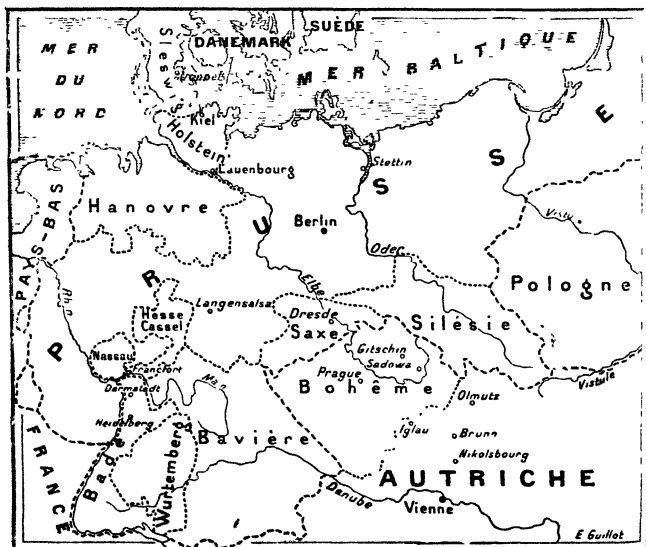
travailla, sans se laisser arrêter par aucun scrupule, à détruire la Confédération pour faire l'unité de l'Allemagne au profit de la Prusse.

324. Affaire des duchés. — Les deux puissances rivales, Prusse et Autriche, s'entendirent tout d'abord pour enlever le Sleswig et le Holstein au Danemark (1864).

325. Dissentiments entre la Prusse et l'Autriche. — Les dissentiments éclatèrent bientôt entre la Prusse et l'Autriche. Bismarck voulait la guerre Quand il fut prêt, il commença les hostilités A Sadowa, il fut vainqueur (1866) et, malgré les défaites de ses alliés les Italiens, l'Autriche crut devoir faire la paix à Prague. Napoléon III, s'apercevant trop tard de la faute qu'il avait commise, en laissant écraser l'Autriche, interposa sa médiation La Confédération germanique était dissoute, et la Prusse recevait la présidence de la Confédération de l'Allemagne du Nord

QUESTIONNAIRE

323. Quelles puissances aspiraient à la prééminence en Allemagne? — A quoi travaillait Bismarck? — 324 Qu'est-ce que l'affaire des duchés? — 325 La discorde n'éclata-t-elle pas bientôt entre l'Autriche et la Prusse? — Qui l'emporta? — Que régla le traité de Prague?

CARTE DE LA GUERRE AUSTRO-ALLEMANDE DE 1866

CHAPITRE CXVII

GUERRE DE PRUSSE[1]

326. Préparatifs de la Prusse. — Napoléon III espérait obtenir, en retour de sa neutralité entre la Prusse et l'Autriche, quelques compensations. Non seulement il n'en obtint aucune, mais il fut obligé, devant une menace de guerre, de renoncer à l'acquisition du *grand-duché de Luxembourg*, que lui offrait le roi de Hollande, et de se contenter de la neutralisation de ce pays, prononcée par la *Conférence de Londres* (1867). Bismarck profitait de l'impuissance où nous avait jetés l'échec de notre aventureuse expédition au Mexique. L'intervention de l'Europe empêcha la guerre Mais la Prusse n'aspirait qu'à prendre sa revanche d'Iéna et à nous enlever l'Alsace et la Lorraine. Elle avait une armée sans égale par le nombre et par l'organisation. Le chef de l'état-major prussien, le *maréchal de Moltke*, s'était révélé dans la campagne de Bohême. « Il sait se taire en sept langues, » disait-on de lui. « Il a la figure maigre, pâle, presque ascétique, a écrit le général de Wimpffen, ne reflétant d'autre passion que celle du rôle qu'il remplit. Son regard fixe tient de celui de l'oiseau de proie, aigle ou vautour; de ses lèvres minces ne sort aucune expression inutile: c'est l'homme qui commande et qui juge. »

Des conventions secrètes unissaient la *Confédération du Nord* aux autres États allemands groupés en *Confédération du Sud*. Il ne s'agissait plus que de faire naître la guerre. Bismarck sut nous faire tomber dans le piège qu'il avait préparé. Pourtant le gouvernement avait reçu des avertissements. Notre attaché militaire à Berlin avait déclaré que la Prusse était prête. Le commandant de Strasbourg dénonçait les menées prussiennes en Alsace. Le gouvernement était

[1] Voir *Histoire de France*, Cours complémentaire, livre V, chap. XVI.

aveuglé. La candidature d'un cousin de Guillaume au trône d'Espagne fut l'étincelle qui alluma l'incendie.

L'Espagne ne cessait pas d'être troublée par les révolutions. En 1868, l'insurrection du général Prim et du maréchal Serrano força Isabelle II à se réfugier en France. Ne voulant pas de la République, les chefs espagnols cherchèrent un roi. Ils offrirent enfin la couronne à un *prince de Hohenzollern*, qui l'accepta Devant les réclamations du Gouvernement français, Guillaume décida le prince de Hohenzollern à retirer sa candidature; mais il refusa de prendre aucun engagement pour l'avenir et répondit aux insistances de notre ambassadeur par un refus de poursuivre les négociations. Bismarck modifia la dépêche par laquelle l'empereur le mettait au courant de ce qui s'était passé, et, après lui avoir donné une forme provocante, la communiqua à tous les représentants de la Prusse en Europe. Le gouvernement impérial perdit son sang-froid, et, sans alliances assurées, avec une armée insuffisante, déclara la guerre à la Prusse (18 juillet 1870).

327. Guerre de Prusse. — On crut le ministre de la guerre, le maréchal Lebœuf, quand il déclara que nous étions prêts. « Nous soufflerons sur l'armée prussienne, » disait-on. On annonçait l'entrée de Napoléon III à Berlin pour le 15 août, le jour de sa fête.

La supériorité des Allemands était écrasante. A nos 270 000 hommes ils allaient en opposer 500 000 en première ligne, et 700 000 en réserve; notre garde mobile, qui s'élevait à 600 000 hommes sur le papier, n'était pas organisée Leur plan d'invasion était préparé de longue date.

Trois armées allemandes marchèrent sur la Lorraine et sur l'Alsace. Nous n'avions que sept corps; nos principaux généraux étaient *Mac-Mahon*, *Bazaine* et *Canrobert*. Les Allemands furent vainqueurs à *Wissembourg* (4 août), à *Frœschwiller* (6 août), à *Forbach* (6 août), assiégèrent *Strasbourg*, puis, après les batailles meurtrières de *Borny*, de *Mars-la-Tour*, de *Gravelotte*, ils investirent *Metz*. Strasbourg se rendit le 28 septembre, après un bombarbement de quarante jours.

A Metz, Bazaine laissa épuiser par la faim une magnifique armée et capitula le 27 octobre.

Le 1er septembre, Mac-Mahon, parti avec une armée improvisée pour aller dégager l'armée de Metz par le nord, fut cerné à *Sedan*. Les Français se battirent en désespérés. Napoléon III fut fait prisonnier avec l'armée entière. A cette nouvelle, l'Empire fut renversé à Paris (4 septembre), et le **Gouvernement de la Défense nationale** proclamé.

Sedan.

Les Prussiens avançaient toujours. Le 18 septembre, *Paris* était investi. *Gambetta*, par son ardeur, réveilla le sentiment patriotique et leva des armées. La première armée de la Loire fut victorieuse à *Coulmiers* (9 novembre) et reprit *Orléans* à l'ennemi. Mais, après la journée malheureuse de *Loigny* (2 décembre), Orléans retomba aux mains des Prussiens.

La deuxième armée de la Loire et l'armée de l'Est, formées de la première armée de la Loire, confiées, l'une à *Chanzy*, l'autre à *Bourbaki*, durent reculer après quelques succès. L'armée de Bourbaki fut refoulée en Suisse (1er février). *Faidherbe*, dans le Nord, fut battu à *Saint-Quentin* (19 janvier). Pendant ce temps, malgré les efforts de *Trochu* et de *Ducrot*, commençait le *bombardement de Paris*. Le

28 janvier, la ville dut capituler après une résistance acharnée. Le 10 mai 1871, la paix fut signée à *Francfort-sur-le-Mein*. Nous perdions l'Alsace, moins Belfort, une partie

CARTE DE LA GUERRE DE 1870-71.

du département de la Moselle, celui de la Meurthe et deux cantons des Vosges. Nous dûmes payer une indemnité de cinq milliards et subir l'occupation étrangère jusqu'à l'extinction de la dette.

Nous avions eu la douleur de voir le roi de Prusse, Guillaume, proclamé *empereur d'Allemagne* à Versailles, dans l'ancien palais de Louis XIV (18 janvier 1871).

RÉSUMÉ

326. Préparatifs de la Prusse. — La Prusse n'aspirait qu'à prendre sa revanche d'Iéna. Bismarck sut nous faire tomber dans le piége qu'il avait préparé et se faire déclarer la guerre par Napoléon III, à propos des affaires d'Espagne (18 juillet).

327. Guerre de Prusse. — Nous n'étions pas prêts. Trois armées allemandes marchèrent sur la Lorraine et sur l'Alsace ([illegible]00 000 hommes). Nous n'avions à leur opposer que 270 000 hommes. A Sedan, dès le mois de septembre, Napoléon fut fait prisonnier. L'Empire tomba. Le 18 septembre, Paris fut investi. Il dut capituler le 28 janvier. Strasbourg et Metz s'étaient rendues en septembre et octobre.

La paix de Francfort-sur-le-Mein nous enleva l'Alsace et une moitié de la Lorraine. Le roi de Prusse avait été proclamé empereur d'Allemagne à Versailles.

QUESTIONNAIRE

326. Napoléon fut-il récompensé de la neutralité qu'il avait gardée entre l'Autriche et la Prusse ? — Faites le portrait du maréchal de Moltke. — Comment s'y prit Bismarck pour se faire déclarer la guerre ? — 327. Quels étaient nos principaux généraux ? — Où fûmes-nous vaincus ? — Quelles furent les conditions de la paix de Francfort ?

CHAPITRE CXVIII

EXTRÊME-ORIENT ET AFRIQUE

328. L'Inde anglaise. — **L'Angleterre** a reformé en Asie l'empire colonial qu'elle avait perdu aux États-Unis.

Le démembrement du *Mysore* (1799), la soumission des *Mahrattes* (1818), furent suivis de la conquête du *Sindh*, du royaume de *Lahore*, du *Pendjab* et du royaume d'*Oude*. Cet immense empire était gouverné des bureaux d'une rue étroite et enfumée de Londres. La *Compagnie des Indes* était représentée dans la colonie par un gouverneur général. Mais, sauf les emplois inférieurs, aucune fonction n'était donnée à un Anglais établi aux Indes, encore moins à un Indien. De là des injustices et des mécontentements.

Pour se défendre, la Compagnie avait formé une immense armée d'indigènes, les régiments de *cipayes*, encadrés dans quelques troupes européennes et commandés par des officiers européens.

La haine des vaincus pour les vainqueurs, excitée en partie par l'orgueil britannique, éclata en 1858, par une révolte terrible. Sans égard pour les préjugés religieux des Hindous, qui tiennent la vache pour un animal sacré, des cartouches enduites de graisse de vache avaient été distribuées aux cipayes (1857). Ils se soulevèrent. Une prédiction courait, annonçant que la domination anglaise, établie en 1757, ne durerait pas plus d'un siècle. Un monstre, *Nana-Sahib*, rajah de Bithoor, qui, n'ayant pu obtenir que les Anglais favorisassent son ambition, avait conçu pour eux une haine implacable, se mit à la tête du mouvement. La population européenne, assiégée à *Cawnpore* et décimée par la faim et le choléra, capitula.

A peine les malheureux commençaient-ils à descendre le Gange dans les barques que leur avait promises le rajah, qu'ils furent par ses ordres mitraillés des deux rives du fleuve. Quatre fugitifs échappèrent seuls. Le courage de sir *Henry Lawrence*, le dévouement du général *Havelock*, l'habileté de sir *Colin Campbell*, mirent fin à une guerre atroce. Les cipayes furent vaincus

En 1859, l'Inde fut enlevée à la Compagnie et réunie à la couronne d'Angleterre. L'accès de toutes les fonctions publiques fut ouvert aux indigènes, et de grands efforts furent faits en vue d'améliorer la condition de ces populations, trop souvent décimées par la famine et les épidémies. En 1876, la reine d'Angleterre prit le titre d'**Impératrice des Indes**. Elle règne, à ce titre, sur plus de 250 millions de sujets.

A l'Hindoustan, l'Angleterre ajouta, en 1885, la Birmanie, qui lui ouvrait par terre la route de la Chine. Elle n'eut pas de peine à la conquérir ; mais il lui fallut, pour la conserver, soutenir une longue et sanglante guerre de guérillas.

329. La Russie en Asie. — En même temps que les

Anglais, les **Russes** s'avançaient, comme on l'a vu[1], en Asie. De 1864 à 1884, ils conquirent presque tout le *Turkestan* occidental jusqu'à la frontière chinoise à l'est et à la frontière afghane au sud. Les Anglais, de leur côté, s'emparèrent des défilés de l'*Afghanistan* et soumirent le sultan de *Kaboul* à un véritable vasselage (1878). Les prétentions communes des deux nations rivales sur l'Afghanistan faillirent même amener, en 1886, une guerre anglo-russe.

Dès 1858, la Russie, depuis longtemps en relations de commerce avec la Chine, avait obtenu, par un traité, l'établissement d'une *ambassade a Pekin*, et, en même temps, le gouverneur de la Sibérie avait acquis la *vallée de l'Amour*.

330. Ouverture de la Chine aux Européens. — En 1858, les **Chinois** ayant violé les traités de 1841 et de 1844, une expédition anglo-française les força, par la prise de *Canton*, à conclure le traité de *Tien-Tsin*. Quand, l'année suivante, il s'agit de ratifier le traité, ils tirèrent sur la flotte des plénipotentiaires français, anglais et américains. Une nouvelle expédition anglo-française fut résolue pour les châtier (1859). Les généraux *Cousin-Montauban* et *Grant*, avec 7 000 hommes, battirent à *Pa-li-Kao* 25 000 Tatares. Des Français et des Anglais, faits prisonniers contre tout droit, avaient été odieusement torturés, et plusieurs étaient morts. Dans leur colère, les Anglais brûlèrent le *palais d'ete* de l'empereur. Pékin ouvrit ses portes, et un traité (24 octobre 1860) ratifia la convention de Tien-Tsin. L'empire tout entier était ouvert aux Européens, et spécialement aux missionnaires.

Depuis lors, la Chine est en relations de plus en plus fréquentes avec l'Europe et l'Amérique. Elle a pris une part importante aux Expositions universelles de 1878 et 1889. Néanmoins des troubles ont encore éclaté récemment contre les Européens; des missionnaires ont été égorgés. Mais le gouvernement a châtié ces attentats.

331. Ouverture du Japon aux Européens. — Le **Japon** resta plus longtemps encore que la Chine fermé aux

[1] Voir page 731.

Européens. Au XVI[e] siècle, la foi chrétienne y avait été prêchée mais une persécution s'éleva, le christianisme fut proscrit et le Japon fermé. En 1854, par suite d'un accord avec les États-Unis, deux ports leur furent ouverts ; les Anglais, puis les Hollandais, obtinrent les mêmes avantages. En 1858, la France et l'Angleterre firent un nouveau pas. Enfin, en 1864, les Japonais comprirent l'impossibilité de résister plus longtemps. Vers la même époque, une révolution s'opéra dans le pays. Le *Shogun*[1], ou chef des *Daïmios*[2], qui depuis longtemps avait usurpé l'autorité sur le *Mikado* ou empereur, réduit à n'être plus qu'un chef nominal, dut renoncer à son usurpation. Le Mikado transforma son pays ; il déposséda les Daïmios de leurs fiefs ; il organisa une armée, des chemins de fer, un système d'instruction publique. En 1889, il donna au Japon un régime constitutionnel avec un Parlement. Longtemps la religion chrétienne était restée en butte aux persécutions ; l'intervention des puissances européennes mit fin à cet état de choses.

Le Japon essaya ses nouvelles forces en 1894 dans un conflit avec la Chine, au sujet de la *Corée* révoltée contre son roi. Après de brillantes victoires, il conclut avec sa rivale un traité glorieux.

332. Les Français en Cochinchine. — Déjà la France avait combattu le cruel *Tu-Duc* sous Louis-Philippe La fin de la guerre de Chine, en 1858, permit de pousser les hostilités avec plus de vigueur. Vaincu, Tu-Duc nous céda trois provinces de la *basse Cochinchine*, avec *Poulo-Condor* (1862). En 1867, la France acquit encore trois autres provinces. En 1863, le *Cambodge* avait accepté notre protectorat, l'*Annam* l'accepta en 1875.

333. Les Français en Afrique. Explorations au Sud de l'Algérie. — En 1870, le décret qui accordait la *naturalisation française* aux Juifs d'Algérie irrita les Arabes, qui n'avaient pas obtenu le même avantage. Nos revers en

[1] Improprement appelé en Europe *Taicoun*

[2] **Daïmios** : princes feodaux, qui possédaient le pays et avaient chacun leur château fort et leur armée.

Europe encouragèrent une insurrection, en 1871. Nos troupes en eurent raison. Mais il fallut aller atteindre les tribus alliées des insurgés jusque dans le désert du Sahara, au-delà d'*Ouargla* et à *El-Goléah*.

334. Le Sénégal. — Des études ont été faites pour relier l'Algérie à travers le Sahara à une autre de nos colonies, le **Sénégal**, en passant par la vallée du Niger. Nous avons au Sénégal des **établissements** depuis 1664. Ils se sont peu à peu étendus au siècle dernier et dans ce siècle-ci. De là nous avons pénétré au *Soudan* et, en 1894, *Tombouctou la mystérieuse*, la ville sainte des Musulmans, a **vu** le drapeau français **flotter sur** ses murs.

335. L'isthme de Suez. — C'est à un Français, *Ferdinand de Lesseps*, que, malgré la mauvaise volonté du Gouvernement égyptien et la défiance de l'Angleterre, on doit une des plus belles entreprises du siècle, le **percement du canal de Suez**. Achevé au prix de grandes difficultés, le canal fut inauguré en 1869 ; il rendit une vie nouvelle aux ports de la Méditerranée, en activant les échanges entre l'Occident et les Indes.

De Lesseps.

RÉSUMÉ

328. L'Inde anglaise. — Une guerre atroce éclata aux Indes, où le mode de gouvernement de la Compagnie des Indes avait créé beaucoup de mécontents (1858). Un monstre, Nana-Sahib, se mit à la tête du mouvement. En 1859, l'Inde vaincue fut enlevée à la Compagnie et réunie à la couronne d'Angleterre. En 1876, la reine d'Angleterre prit le titre d'Impératrice des Indes.

329. La Russie en Asie. — Les Russes s'avançaient aussi en Asie et y avaient conquis presque tout le Turkestan occidental.

330. Ouverture de la Chine aux Européens. — En 1858 et en 1859, deux expéditions anglo-françaises châtièrent le manque de foi des Chinois. Pékin fut pris, et le traité de 1860 ouvrit l'empire aux Européens, et spécialement aux missionnaires.

331. Ouverture du Japon aux Européens. — En 1854, 18 s et 1864, le Japon s'ouvrit par degrés aux Européens. Ce pays a reçu, en 1889, du Mikado, un régime constitutionnel.

332. Les Français en Cochinchine. — La France a acquis six provinces en Cochinchine (1862 et 1867). De plus, elle a le protectorat du Cambodge et de l'Annam.

333. Les Français en Afrique. Explorations au sud de l'Algérie. — En 1871, il fallut réprimer une insurrection en Algérie.

334. Le Sénégal. — Nos établissements se sont étendus au Sénégal. De là nous avons pénétré au Soudan.

335. L'isthme de Suez. — C'est à Ferdinand de Lesseps qu'on doit le percement de l'isthme de Suez.

QUESTIONNAIRE

328. Quel était le mode de gouvernement de la Compagnie des Indes? — Qui se mit à la tête du mouvement de révolte? — 329. Quand fut établie l'ambassade russe de Pékin? — 330. Comment se terminèrent les expéditions anglo-françaises en Chine? — 331. Quand le Japon s'est-il ouvert aux Européens? — 332. Quel ennemi avons-nous combattu en Cochinchine? — 333. Quelle fut la cause du mécontentement des Arabes? — 334. Jusqu'où avons-nous pénétré en Afrique? — 335. Qui a percé l'isthme de Suez?

CHAPITRE CXIX

AMÉRIQUE

336. États-Unis. Guerre de Sécession. — Les **États-Unis** n'avaient cessé de grandir depuis leur fondation. Dans l'Ouest, exploré peu à peu du Mississipi au Pacifique, de nouveaux États se fondaient et se peuplaient rapidement; on en compte vingt de 1791 à 1860, entre autres l'*Illinois* (1818), dont la capitale, *Chicago*, a vu sa population s'élever, en soixante ans, de 4 000 à 1 500 000 âmes, et la *Californie* (1848), dont les mines d'or firent tourner tant de têtes. Les émigrants affluaient de toutes les contrées de l'ancien monde. Mais il y avait antipathie dans le sein même de l'Union entre le *Sud* et le *Nord*, entre les tendances *démocratiques* des puritains des premiers États et la fierté *aristocratique* des planteurs du Sud.

La question de l'*esclavage* était celle qui divisait le plus les esprits. Le Nord en demandait l'abolition. Le Sud, dont le climat brûlant interdisait le travail de la terre aux Européens, menaça de se séparer de l'Union. Cette question se compliqua de l'opposition entre *républicains* ou *conservateurs* et *démocrates*. La plupart des démocrates étaient esclavagistes. Aux élections de 1860, le parti républicain l'emporta, et **Lincoln** fut élu président de la République.

L'Union fut rompue. La Caroline du Sud et, à sa suite, le Mississipi, la Floride, l'Alabama et la Géorgie se séparèrent de la Confédération. Le nombre des États séparés monta bientôt à onze. Les États fidèles à l'Union avaient l'argent ; ceux du Sud, qui alimentaient l'armée et la marine, avaient les hommes. La **guerre** commença en 1861. Le Nord eut d'abord le dessous. *Grant* rétablit ses affaires. Les engagements se suivaient de près. La *semaine des Sept Batailles* donna à *Mac-Clellan*, placé à la tête de l'armée de Virginie, une position solide. La campagne de 1863 mit encore plus en relief l'habileté du général Grant. L'avantage restait au Nord. Le *président Lincoln*, réélu en 1864, avait à cœur la soumission entière du Sud. La *campagne de Géorgie*, dans laquelle l'armée de l'Union pénétra au cœur des États séparatistes, termina la lutte. L'assassinat de Lincoln (1865) par un misérable n'empêcha pas la reconstitution de la République des États-Unis sur de nouvelles bases. En 1862, l'*affranchissement de tous les esclaves* avait été décrété. Cette guerre eut de tristes conséquences pour le commerce européen. Elle accrut également dans de fortes proportions la dette des États-Unis. Mais les États du Nord avaient donné un bel exemple par le courage avec lequel ils avaient soutenu la cause de la justice et la vaillance avec laquelle des armées improvisées avaient combattu pour elle et l'avaient fait triompher.

Depuis, les États-Unis ont continué d'exploiter avec une activité croissante les ressources inépuisables d'un territoire plus grand que l'Europe. Leur agriculture, leur industrie, leur commerce, ont marché à pas de géant. Pour aller encore plus vite, ils ont voulu se défendre par le régime

protectionniste contre la concurrence étrangère. En 1890, le *bill Mac-Kinley*, outrant encore ce régime, a grevé les importations européennes de droits exorbitants. Les États de l'Europe ont usé de représailles. En 1897, l'auteur même du bill, *Mac-Kinley*, a été élu président de la République.

La lutte du capital et du travail agite et divise la société américaine plus encore que les vieilles sociétés de l'Europe. Elle y a causé plus d'un conflit sanglant. En 1886, la puissante association des *Chevaliers du Travail* déclara la guerre aux grandes compagnies de tramways et de chemins de fer. Dans les rues de Chicago, les grévistes, armés de bombes, soutinrent un combat de plusieurs jours contre la police, armée de fusils. En 1892, dans l'Etat de Pensylvanie, la police eut un moment le dessous. Mais les grèves les plus terribles furent celles de 1894. Des trains de chemin de fer furent arrêtés, pillés, brûlés. Il fallut envoyer les troupes fédérales à Chicago, où les grévistes incendièrent des chantiers et plusieurs milliers de wagons.

Non seulement l'enseignement primaire, mais encore l'enseignement secondaire et l'enseignement supérieur, splendidement dotés par la générosité des particuliers, ont pris, aux Etats-Unis, un remarquable essor.

Depuis 1860, le nombre des États a été porté de trente-trois à quarante-cinq, et le territoire d'*Alaska* acheté à la Russie.

337. Mexique. Amérique du Sud. — La France, l'Espagne et l'Angleterre s'étaient unies par la *convention de Londres* (1861), pour réclamer de **Juarez**, président de la **République mexicaine**, le respect des droits de leurs nationaux et l'exécution des engagements pris envers les étrangers. Elles organisèrent contre lui une expédition, dont le poids retomba bientôt sur Napoléon seul. Le général *Forey* s'empara de *Puebla* et entra dans *Mexico* (juin 1863). Les notables proclamèrent l'archiduc **Maximilien**, frère de l'Empereur d'Autriche, empereur du Mexique. Mais, pour le soutenir, notre armée, commandée alors par *Bazaine*, dut occuper le pays. Il était livré à l'anarchie, complètement désorganisé. Elle ne réussit pas à le pacifier. Les États-Unis, n'admettant

pas l'intervention de la France pour rétablir la monarchie dans un pays constitué en République, exigèrent son évacuation dans le laps d'une année. Napoléon se soumit, malgré les supplications de l'impératrice *Charlotte*. Maximilien refusa d'abdiquer. Trahi, il fut pris à *Queretaro* et fusillé en 1867. Charlotte devint folle de douleur. Juarez était de nouveau maître du Mexique. L'expédition finissait par un désastre, après nous avoir coûté beaucoup d'hommes et avoir dégarni nos arsenaux.

Troublé après la mort de Juarez (1872), par de nouvelles guerres civiles, le Mexique prospère de plus en plus, depuis 1876, sous un gouvernement régulier.

Les républiques de l'Amérique du Sud n'ont cessé, depuis leur fondation, d'être déchirées par la guerre civile. L'empire du Brésil a longtemps prospéré sous le sceptre de **Don Pedro** (1831-1889). L'esclavage y a été enfin aboli en 1888. Mais, l'année suivante, une insurrection militaire éclatait : Don Pedro était renversé et embarqué pour l'Europe, et un gouvernement provisoire proclamait la République. Depuis, le Brésil n'a recouvré ni la paix intérieure, ni la prospérité.

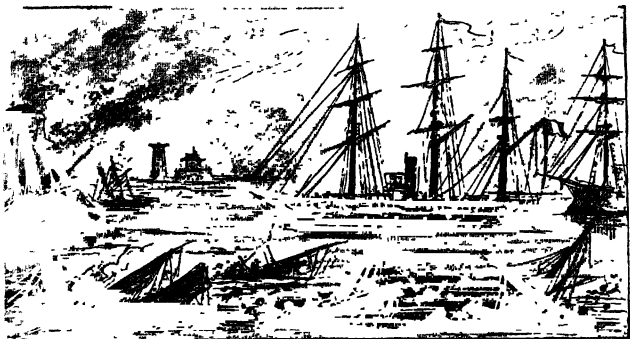
RÉSUMÉ

336. Guerre de Sécession. — Le Sud et le Nord des États-Unis etaient divisés sur la question de l'esclavage et sur le terrain politique. L'Union fut rompue, et la guerre commença en 1861. Le Nord l'emporta. En 1862, l'affranchissement de tous les esclaves fut décreté. Les États-Unis n'ont cessé de prospérer, malgré la lutte du travail et du capital, qui agite et divise la société americaine.

337. Guerre du Mexique (1861-1867). — Une expédition, dont le poids retomba bientôt sur la France, fut faite contre la République du Mexique pour la forcer à respecter ses engagements. Elle finit par un désastre L'empereur Maximilien fut fusille.

Les Républiques de l'Amérique du Sud n'ont cessé, depuis leur fondation, d'être déchirées par la guerre civile.

QUESTIONNAIRE

336. Quelle question divisait le Sud et le Nord aux Etats-Unis ? — Quel général se distingua dans la guerre ? — Quelles furent les conséquences de cette guerre ? — 337. Quel but avait la convention de Londres de 1851 ? — Comment finit l'expédition du Mexique ? — Que sont devenues les républiques de l'Amerique du Sud ?

L'amiral Courbet détruit la flotte chinoise et s'empare de Fou-Tchéou.

CHAPITRE CXX

TROISIÈME REPUBLIQUE[1]

338. Commune (18 mars-28 mai 1871). — Une Assemblée nationale réunie à Bordeaux, le 13 février, avait nommé **Thiers** chef du pouvoir exécutif. Elle ratifia le traité de Francfort, se déclara **Constituante** et se transporta à Versailles.

La guerre civile succéda à la guerre étrangère. Un gouvernement insurrectionnel s'établit à Paris sous le nom de **Commune.** Il commit les plus tristes excès. Le siège de Paris par l'armée régulière commença sous les yeux des Allemands. Le 21 mai, l'armée de Versailles pénétra dans Paris. Une lutte sanglante dans les rues se prolongea pendant sept jours. La répression fut terrible.

339. Présidence de Thiers (1871-1873). — Le 31 août 1871, Thiers fut nommé **Président de la République.** De concert avec l'Assemblée, il libéra, avant le terme fixé, le territoire français de l'occupation étrangère. Les *lois municipale* et *departementale* de 1871 donnèrent aux Conseils municipaux des petites communes le droit d'élire les maires et

[1] Voir *Histoire de France*, Cours complémentaire, livre V, chap. XVII, XVIII.

augmentèrent les attributions des Conseils généraux. La *loi militaire de* 1872 réorganisa l'armée : elle obligea tous les Français au service militaire jusqu'à l'âge de quarante ans. Mais l'accord ne tarda pas à se rompre entre l'Assemblée, dont la majorité était monarchiste, et le Président, qui ne voyait de salut que dans la République. Thiers donna sa démission et fut remplacé par le **maréchal de Mac-Mahon.**

340. Présidence de Mac-Mahon (1873-1879). — Le 26 février 1875, fut votée, avec l'établissement de la République, une **Constitution** définitive qui donna le pouvoir législatif à la Chambre des députés et au Sénat, le pouvoir exécutif au Président de la République, élu par les deux Chambres réunies en Congrès.

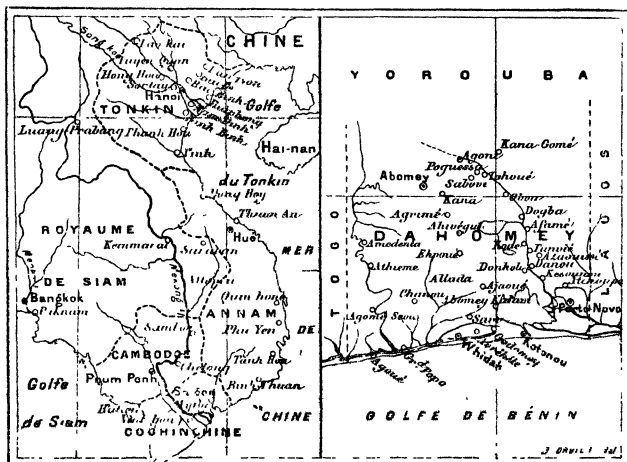
En 1876, la majorité de la Chambre était devenue républicaine, celle du Sénat était restée monarchiste. L'entente était impossible. Le 16 mai, Mac-Mahon fit dissoudre la Chambre par le Sénat ; mais les 363 députés qui formaient la majorité républicaine furent réélus, Gambetta à leur tête. Il y eut un moment de trêve pendant l'*Exposition universelle de* 1878. La question d'Orient fut de nouveau soulevée par la défaite de la Turquie dans sa guerre contre la Russie. La même année, **Léon XIII** succéda à Pie IX.

En 1879, Mac-Mahon, en désaccord avec les deux Chambres, donna sa démission.

341. Présidence de Jules Grévy (1879-1887). — **Jules Grévy** lui succéda, laissant la présidence de la Chambre à *Gambetta.* En 1880, parurent les *decrets contre les congrégations religieuses non reconnues par l'Etat.* Les couvents d'hommes visés par ces décrets furent fermés, et les religieux dispersés, malgré leurs protestations. *Jules Ferry*, le chef du parti républicain à la mort de Gambetta (1882), réorganisa l'instruction publique. Les lois scolaires de 1881 et de 1882 rendirent l'instruction primaire *gratuite, obligatoire et laïque.* En 1884, une loi autorisa les *syndicats d'ouvriers.*

A l'extérieur, le gouvernement s'efforça de maintenir la paix avec l'Europe et d'étendre notre empire colonial. La

France refusa de s'associer à l'Angleterre dans l'occupation de l'Égypte, en 1881.

La même année, la *Tunisie* fut conquise par nos armées, et le *traité du Bardo* nous en donna le protectorat. La conquête du *Tonkin* fut plus difficile. Les Chinois nous le disputèrent avec opiniâtreté. Les succès de l'amiral Courbet à *Son-Tay* (1883), à *Fou-Tchéou* (1884) et aux *îles Pescadores* (1885), du général Négrier à *Lang-Son* (1885), aboutirent, malgré un grave échec à *Lang-Son* même, au *traité de Tien-Tsin*, qui reconnut notre protectorat sur le *Tonkin* et l'*Annam*.

Tonkin. Dahomey.

Un traité conclu, en 1885, avec la reine *Ranavalona III*, nous donna également une sorte de protectorat sur *Madagascar*. Enfin, *Savorgnan de Brazza* nous conquit pacifiquement au centre de l'Afrique un vaste Etat, le *Congo français*.

342. Présidence de Carnot (1887-1894). — Grévy ayant dû se retirer, **Sadi-Carnot** fut élu à sa place. Sous sa présidence eut lieu, en 1889, la plus brillante des *Expositions uni-*

verselles. La même année, une nouvelle *loi militaire* réduisit le service à trois ans, mais supprima les exemptions maintenues en 1872.

Notre empire colonial continua à s'étendre. Par la *Convention de Berlin*, en 1890, les puissances européennes se partagèrent l'Afrique. Ce vaste continent, encore presque inconnu au commencement du siècle, avait été révélé par les voyages de *Speke*, de *Grant* et de *Baker*, de *Livingstone* et de *Stanley*, pour ne citer que les noms les plus célèbres. Speke et Grant, puis Samuel Baker, découvrirent les *sources du Nil* dans les lacs Victoria-Nyanza et Albert-Nyanza (1864). Le missionnaire écossais protestant, David Livingstone, pendant plus de trente ans, animé d'un dévouement héroïque pour la science, parcourut l'Afrique centrale, étudiant le bassin du *Zambèze*. On le crut même perdu au milieu des sauvages. Un journaliste américain, Stanley, le retrouva, en 1871, et le ravitailla. Enfin, deux ans après, on apprit la mort du vaillant explorateur. Stanley rendit, lui aussi, de grands services en découvrant dans le lac Alexandra la dernière source du Nil et en explorant le Congo.

Un *accord anglo-allemand* du 1er juillet 1890 partagea l'Afrique orientale entre l'Angleterre et l'Allemagne et établit le protectorat anglais à *Zanzibar*. Au sud du *Cap*, l'Angleterre s'était étendue au *Transvaal* et au *Zoulouland*, dont la conquête coûta la vie au prince impérial, fils de Napoléon III, enrôlé comme volontaire dans l'armée anglaise. Un accord *anglo-français* du 5 août suivit l'accord anglo-allemand et reconnut à la France le protectorat du bassin du Niger presque entier et du Soudan jusqu'au lac Tchad [1].

Une nouvelle expédition militaire, en 1892, nous donna le *Dahomey*, sur la côte occidentale de l'Afrique.

En Europe, la France restait isolée depuis 1870. L'Allemagne, l'Autriche et l'Italie, au contraire, avaient formé la

1 Une seconde convention, conclue récemment (1898) avec l'Angleterre, nous assure, de l'Algérie à la côte d'Ivoire et au Congo, un domaine continu de 800 millions de kilomètres carrés.

Triple-Alliance. La Russie et la France se rapprochèrent peu à peu.

A l'intérieur, les élections de 1893 furent une victoire décisive pour la République. Mais les doctrines anarchistes se propageaient, inspirant à quelques fanatiques d'horribles attentats. Le 24 juin 1894, Carnot tomba sous le poignard d'un anarchiste.

343. Présidences de M. Casimir-Périer et de M. Félix Faure. — **M. Casimir-Périer** lui succéda (1894). Six mois après (janvier 1895), il donna brusquement sa démission et fut remplacé par Félix Faure.

La présidence de **Félix Faure** a été marquée par deux événements importants : l'*expédition de Madagascar*, votée en octobre 1894, et la *venue en France du tsar.*

A Madagascar, le Gouvernement hova, dominé par l'influence anglaise, usait de tous les moyens pour se soustraire aux obligations que lui imposait le traité de 1885. L'île était en proie à l'anarchie. Des Européens, surtout des Français, étaient maltraités, assassinés Il fallut se décider à faire une nouvelle expédition. Insuffisamment préparée, elle nous coûta près de 6 000 hommes, enlevés par les fièvres et la dysenterie. Enfin, par un coup hardi, une colonne légère, conduite par le général *Duchesne*, enleva Tananarive après un brillant combat. Madagascar fut déclarée colonie française par la loi du 20 juin 1896.

La visite du tsar a été comme la sanction de l'alliance franco-russe. L'accueil enthousiaste que lui a fait une foule immense, accourue à Paris de tous les points de la France, a montré combien était populaire l'union des deux nations amies.

Après quatre ans de présidence, Félix Faure a été enlevé à l'improviste par une mort subite, le 16 février 1899. Le 18 février, le Congrès lui a donné pour successeur **M. Émile Loubet,** président du Sénat.

RÉSUMÉ

338. Commune (18 mars-28 mai 1871). — Après le traité de Francfort, la guerre civile succéda à la guerre étrangère. La Commune commit à Paris les plus tristes excès. La répression fut terrible.

339. Présidence de Thiers (1871-1873). — Thiers, d'abord chef du pouvoir exécutif, fut élu Président de la République. Sous sa présidence fut promulguée la loi militaire de 1872.

340. Présidence de Mac-Mahon (1873-1879). — Sous Mac-Mahon, qui succéda à Thiers comme Président (1873), fut votée, avec l'établissement de la République, une Constitution définitive, qui donna le pouvoir exécutif au Président de la République, le pouvoir législatif à la Chambre des députés et au Sénat.

341. Présidence de Jules Grévy (1879-1887). — Jules Grévy, qui succéda à Mac-Mahon, vit exécuter les décrets contre les congrégations, voter les lois scolaires, conquérir la Tunisie (1881), le Tonkin (1885), le Congo français.

342. Présidence de Carnot (1887-1894). — Sous la présidence de Carnot, successeur de Grévy, eurent lieu l'Exposition universelle de 1889, la conquête du Dahomey (1892), la formation de la Triple-Alliance et le rapprochement de la Russie et de la France. Mais les doctrines des anarchistes se propageaient, et Carnot tomba sous le poignard de l'un d'eux.

343. Présidence de M. Casimir-Périer et de Félix Faure. — M. Casimir-Périer succéda à Carnot et donna sa démission au bout de six mois. La présidence de Félix Faure, son successeur (1895-1899), a été marquée par deux événements importants : l'expédition de Madagascar et la venue en France du tsar. Mort subitement le 16 février 1899, Félix Faure a été remplacé par **M. Émile Loubet.**

QUESTIONNAIRE

338. Comment la Commune fut-elle réprimée? — 339. Que fit Thiers? — 340. Que [illegible] la Constitution de 1875? — 341. Quelles lois furent votées sous Grévy? — Quelles expéditions eurent lieu? — 342. Qu'est-ce que la Convention de Berlin (1890)? — Quelle fut l'œuvre de Livingstone? — 343. Quels événements ont marqué la présidence de Félix Faure? — Quel a été son successeur?

CHAPITRE CXXI

RUSSIE, ANGLETERRE

344. Russie et Pologne. — Alexandre II (1855-1881) avait succédé à son père Nicolas I^er pendant la guerre de Crimée. Sous son règne fut faite une grande réforme, l'*émancipation des serfs* (1861). Quarante-quatre millions de paysans furent affranchis. Ils devinrent propriétaires du sol qu'ils cultivaient et restèrent groupés en communes ou *mirs*.

Alexandre II.

Dans sa politique à l'égard de la *Pologne*, Alexandre II suivit l'exemple de ses prédécesseurs. A la suite de manifestations pacifiques, les troupes russes firent feu sur la foule agenouillée et chantant des cantiques (1861). Des milliers de Polonais furent arrêtés, dépouillés de leurs biens, déportés en Sibérie ou même exécutés.

Un nouveau mode de recrutement, qui était, en réalité, une déportation de la jeunesse, provoqua, en 1863, une terrible insurrection. Pendant près de huit mois, des bandes d'enfants tinrent en échec les armées russes. *Mouraview* réprima l'insurrection par la terreur. Les puissances européennes s'émurent du martyre de la malheureuse nation. Mais l'Autriche ne voulait pas marcher sans la France, et celle-ci, occupée au Mexique, attendait l'Angleterre. Une simple action diplomatique n'eut aucun effet, et la Russie put achever à son gré la dénationalisation de la Pologne.

La décadence croissante de l'empire turc et les cruautés commises par les musulmans en Bulgarie donnèrent à la Russie un prétexte pour s'immiscer dans les affaires de la *Porte*. En 1876, la *Serbie* et le *Montenegro*, soutenus secrètement par la Russie, déclarèrent la guerre à la Turquie Celle-ci triomphait, lorsque la Russie intervint. En 1877, les Russes passèrent le Danube ; le général *Gourko* assura le succès de l'opération par la rapidité de ses mouvements. Moins d'un mois après, les Balkans étaient franchis. L'énergie d'*Osman-Pacha* arrêta pourtant les Russes au siège de *Plewna*. Mais enfin il dut mettre bas les armes. Le 10 février 1878, les Russes s'arrêtaient sous les murs de Constantinople. En Asie, les Turcs étaient également vaincus; les Russes s'étaient emparés de presque toute l'*Arménie orientale*. La paix fut signée à *San-Stefano*. Les clauses du traité de San-Stefano furent modifiées au *Congrès de Berlin*, présidé par Bismarck (1878). Le traité de Berlin démembra la Turquie, constituant la Bulgarie en principauté autonome et tributaire du sultan, confiant l'administration de la Bosnie et de l'Herzégovine à l'Autriche, reconnaissant l'indépendance du Monténégro, de la Serbie et de la **Roumanie**, stipulant une rectification des frontières au profit de la Grèce et donnant à la Russie une partie de l'Arménie turque.

Par un traité spécial, l'Angleterre s'était fait céder l'île de Chypre avant la réunion du Congrès.

345. Le Nihilisme. — La gloire extérieure n'arrêta pas les progrès du **nihilisme**, qui, depuis 1852, ronge la Russie. Les nihilistes visent à la destruction totale de l'état social actuel, dont ils ne veulent rien laisser subsister. Ils ont recours à tous les moyens, incendie, poison, poignard, explosifs formidables. En 1881, après avoir échappé en deux ans à trois attentats, Alexandre II tomba sous leurs coups

Son fils, **Alexandre III**, lui succéda (1881-1894). L'antagonisme des Russes et des Allemands, qui avait déjà commencé sous Alexandre II, ne fit qu'augmenter. « L'ennemi, c'est l'Allemand ! » disait publiquement, en 1882, le général Skobeleff à Paris. Par contre, un rapprochement se faisait

peu à peu entre la Russie et la France. Il aboutit enfin à une entente complète, scellée par la venue de l'amiral russe Avellan à Toulon et à Paris et la visite de notre escadre à Cronstadt. Un traité d'alliance défensive, accompagné d'une convention militaire, fut signé à Paris, en 1893, entre les deux pays. « Il n'avait qu'un but, disait l'année suivante le prince Lobanoff, ministre des Affaires étrangères du tsar, dans une circulaire adressée aux représentants de la Russie à l'étranger : préserver l'Europe d'une guerre que pourrait entreprendre ou provoquer l'alliance des puissances de l'Europe centrale. »

Alexandre III

En 1894, **Nicolas II** succéda à son père. Il suit la même politique d'union cordiale avec la France.

346. Angleterre. Réforme électorale. — En **Angleterre**, de 1847 à 1867, le pouvoir fut presque toujours aux mains des libéraux, dirigés tantôt par *lord John Russel*, tantôt par *lord Palmerston*. On a vu combien fut active leur politique extérieure. Ils firent peu de chose à l'intérieur. Mais le pays atteignit à un haut degré de prospérité. Le nombre des indigents assistés, ainsi que celui des accusés, baissa de près de moitié. La condition des ouvriers devint meilleure. Pour l'améliorer encore, leurs *Trade-Unions* s'unirent en fédérations d'une partie à l'autre du royaume et formèrent enfin une association générale, qui donna tout de suite une grande force à la classe ouvrière dans la revendication de ses droits.

Ce fut en partie l'intervention des ouvriers, unis aux radicaux dans les *meetings* célèbres de 1866, qui força la main au parti conservateur, arrivé au pouvoir avec Disraeli, et lui arracha la *réforme électorale de* 1867. Quoique incomplète,

cette réforme eut une extrême importance : elle porta le nombre des électeurs de 1 364 000 à 2 448 000, parmi lesquels la majeure partie des ouvriers. Le régime démocratique commençait en Angleterre.

Depuis la réforme de 1867, les libéraux unis aux radicaux, sous la direction de M. *Gladstone*, et les conservateurs, dirigés d'abord par *Disraeli*, ensuite par *lord Salisbury*, ont gouverné tour à tour l'Angleterre. Pratiquant volontiers au dehors la politique de non-intervention, les libéraux se sont occupés principalement des affaires intérieures du pays ; les conservateurs, au contraire, ont pratiqué à l'extérieur une politique active, parfois envahissante.

347. Politique extérieure. — C'est principalement à étendre l'empire colonial de l'Angleterre que vise la politique extérieure des Anglais. Sous le ministère tory de Disraeli (1874-1880), devenu lord Beaconsfield, la reine Victoria fut proclamée *impératrice des Indes* (1876). On a vu comment, à l'occasion du Congrès de Berlin, réuni pour modifier le traité de San-Stefano, le gouvernement anglais se fit céder par le sultan l'île de *Chypre*, lui garantissant en retour l'intégrité de ses possessions asiatiques (1878). Par la conquête des défilés de l'*Afghanistan*, il fit échec, en Asie comme en Europe, à l'ambition russe et donna à l'empire britannique de l'Inde « sa frontière scientifique ». En Afrique, il conquit le *Zoulouland* au prix des plus grands sacrifices; mais les *Böers du Transvaal*, qu'il avait annexé à ses possessions du Cap, se soulevèrent en 1881 et obligèrent l'Angleterre à reconnaître leur indépendance. Ils l'ont défendue victorieusement en 1896 contre l'agression brutale d'une bande de flibustiers envoyée par une Compagnie anglaise sous le commandement d'officiers anglais et avec la complicité du premier ministre de la colonie anglaise du Cap.

En 1882, quoique Gladstone fût aux affaires, l'Angleterre mit la main sur l'*Égypte*, qu'elle occupe encore aujourd'hui. Aux cris de : « Renvoi des étrangers ! l'Égypte aux Égyptiens ! » une insurrection militaire y avait éclaté, sous la conduite du colonel Arabi-bey, plus connu sous le nom

d'*Arabi-Pacha*. Pour protéger les intérêts européens compromis, le Gouvernement anglais proposa à la France une action commune, et, la France s'y étant refusée, il agit seul. Alexandrie fut bombardée, les troupes d'Arabi-Pacha furent dispersées, et le Khédive tomba sous la tutelle anglaise. Mais un fanatique, le *Mahdi*, souleva le Soudan. Il battit plusieurs fois les Anglais, s'empara, après un siège de trois cent dix-sept jours, de Kartoum, énergiquement défendue par l'Anglais Gordon-Pacha, et fonda un empire. Pour reconquérir le Soudan, l'Angleterre a entrepris, en 1896, une expédition nouvelle qui vient d'aboutir (1898) à la reprise de Kartoum et à la destruction de l'empire mahdiste. Les puissances européennes n'ont pu obtenir d'elle jusqu'ici qu'elle évacuât l'Égypte Leurs efforts n'ont abouti qu'à la neutralisation du canal de Suez (1887).

348. Nouvelles réformes démocratiques. Question d'Irlande. — A l'intérieur, la *réforme electorale* de 1884, proposée par le ministère Gladstone, compléta celle de 1867. En conférant le droit de vote à la majeure partie des paysans, elle accrut de deux millions le nombre des électeurs. C'était presque le suffrage universel.

L'administration locale restait aux mains des grands propriétaires. Les lois de 1888 et de 1894, en confiant à des conseils élus l'administration des comtés et des paroisses, remirent au peuple des campagnes la gestion de ses propres affaires.

L'inégalité légale qui existait entre les patrons et les ouvriers dans leurs relations professionnelles n'était pas tolérable. Elle fut abolie par le ministère conservateur de 1874. Le ministère Gladstone avait, par la loi de 1871, donné aux *Trade-Unions* une existence légale, en leur reconnaissant le droit de se faire représenter en justice. Ce n'était pas assez pour satisfaire les travailleurs, surtout lorsque la dépression des affaires, après 1885, produisit une crise de chômage et d'abaissement des salaires. Ils acceptèrent peu à peu les doctrines socialistes, qu'ils avaient repoussées jusque-là. Les délégués des *Trade-Unions* se prononcèrent

officiellement en 1888 pour la nationalisation de la terre, en 1890 pour la journée de huit heures. Aux élections de 1892, deux socialistes entrèrent à la Chambre des Communes.

La **question d'Irlande** fut celle qui donna le plus de souci à tous les ministères, libéraux ou conservateurs. De 1865 à 1867, il fallut réprimer, au Canada et en Irlande, les tentatives révolutionnaires de la société secrète dite des *Fenians*. Sous le premier ministère de Gladstone, la suppression de l'Église d'État en Irlande et l'amélioration plus apparente que réelle apportée au sort des paysans par la *loi du fermage* de 1870, qui garantissait une indemnité aux tenanciers évincés, apaisèrent d'autant moins l'agitation qu'elles étaient accompagnées d'une *loi de coercition* fort rigoureuse. Sous le ministère de lord Beaconsfield se forma le parti du *Home rule*, bientôt dirigé par le puissant agitateur *Parnell*, qui réclamait pour l'Irlande le droit de se gouverner elle-même, avec un Parlement national à Dublin. La *ligue agraire*, fondée pendant la terrible famine de 1879, invita les fermiers à cesser de payer leurs loyers. La mise en quarantaine des ennemis de la ligue et les vengeances répétées des fermiers évincés, incendies, assassinats, coups de dynamite, jetèrent la terreur parmi les propriétaires. Gladstone, devenu pour la deuxième fois chef du gouvernement (1880), essaya en vain d'apaiser les Irlandais par la loi agraire de 1881, favorable aux tenanciers, et d'intimider les plus récalcitrants par des mesures de rigueur.

Gladstone

Enfin, en 1886, Gladstone, arrivé au pouvoir pour la troisième fois, demanda, lui aussi, le *Home rule* pour l'Irlande.

Il fut abandonné par une partie des libéraux et tomba. En 1894, il réussit, à force d'opiniâtreté et d'éloquence, à faire voter par les Communes son projet légèrement modifié ; mais la Chambre des Lords le rejeta. La question irlandaise n'était pas résolue.

RÉSUMÉ

344. Russie et Pologne. — Sous Alexandre II fut proclamée l'émancipation des serfs (1861) La politique russe souleva en Pologne, en 1863, une terrible insurrection. L'Europe laissa la Russie achever à son aise la dénationalisation de ce malheureux pays.

La Russie s'immisca encore dans les affaires de la Porte. Elle parvint jusqu'à Constantinople. La Turquie fut démembrée au Congrès de Berlin (1878).

345. Le nihilisme. — La gloire extérieure n'arrêta pas les progrès du nihilisme, qui, depuis 1852, ronge la Russie. Alexandre II en fut la victime

Alexandre III se rapprocha de la France, et Nicolas II, son fils et successeur, suit la même politique.

346. Angleterre. Réforme electorale. — Sous les ministères libéraux de lord John Russel et de lord Palmerston (de 1847 à 1867), l'Angleterre atteignit à un haut degré de prospérité. La réforme électorale de 1867 doubla presque le nombre des électeurs Le regime démocratique commençait.

347. Politique extérieure. — La politique extérieure visa surtout à étendre l'empire colonial de l'Angleterre, aux Indes, dans l'Afghanistan, au Zoulouland, en Égypte, au Soudan.

348. Nouvelle réforme électorale. Question d'Irlande. — La reforme electorale de 1884 compléta celle de 1867. La question d'Irlande fut celle qui donna le plus de souci à tous les ministères, libéraux ou conservateurs L'agitation ne se calmait pas en Irlande. Sous le ministère de lord Beaconsfield se forma le parti du *Home rule*, qui reclamait un Parlement national à Dublin. Malgré les efforts de Gladstone, la question n'est pas encore résolue.

QUESTIONNAIRE

344 Quelle grande réforme fut faite sous Alexandre II ? — Quelle fut la politique d'Alexandre à l'egard de la Pologne ? — La Turquie ne fut-elle pas demembrée ? — 345. Qu'est-ce que le nihilisme ? — 346. Qu'est-ce que la reforme electorale de 1867 en Angleterre? — 347 Quels progrès a faits l'Angleterre en Afrique ? — 348. Qu'est-ce que la reforme électorale de 1884 ? — La question d'Irlande est-elle résolue ?

CHAPITRE CXXII

ALLEMAGNE, AUTRICHE, ITALIE, ESPAGNE, TURQUIE

349. Allemagne. — La constitution adoptée par la Confédération du Nord était devenue, en 1871, celle du nouvel empire d'**Allemagne.** Elle faisait du roi de Prusse, représenté par un *chancelier*, qu'il choisissait à son gré, le chef tout-puissant d'une fédération d'États, dans laquelle les autres souverains étaient ses sujets ou, tout au plus, ses vassaux. Une assemblée, le *Reichstag*, élue au suffrage universel, n'avait d'autre droit que celui de voter les lois et le budget; encore fallait-il que ses votes fussent confirmés par ceux du *Conseil fédéral* (*Bundesrath*), composé de fonctionnaires délégués par les gouvernements particuliers, et reçussent la sanction de l'empereur. L'Alsace-Lorraine fut, sous le nom de *pays d'Empire*, soumise à un régime d'exception : elle n'eut ni gouvernement autonome, ni délégués au Conseil fédéral. Le prince de Bismarck resta à la tête du gouvernement de l'Empire, le feld-maréchal de Moltke à la tête de ses armées.

L'un et l'autre virent, avec une irritation mal déguisée, la France se relever de ses désastres avec une rapidité sans exemple. A la réorganisation de notre armée ils répondirent par de nouveaux armements. En 1875, le gouvernement impérial nous aurait peut-être déclaré la guerre, sans l'intervention du gouvernement anglais et du tsar. A plusieurs reprises, en 1883, en 1885, surtout en 1887, le langage provocant de la presse allemande et du chancelier semblèrent accuser le parti pris d'irriter la France pour susciter un conflit. En même temps, Bismarck nouait des alliances destinées à garantir à l'Allemagne la possession paisible de l'Alsace-Lorraine; ce fut d'abord celle des *Trois-Empereurs*, conclue avec l'empereur d'Autriche et le tsar; puis, quand son attitude au Congrès de Berlin (1878), plus favorable à

l'Autriche qu'à la Russie, lui eut aliéné le tsar, la *Triple-Alliance*, conclue avec l'Autriche et l'Italie. Comme la Russie, de plus en plus hostile à l'Allemagne, se rapprochait peu à peu de la France, il tenta de gagner l'Angleterre, encouragea la France dans sa politique d'expansion coloniale et accrut encore la puissance militaire de l'Empire par la loi de 1888, qui organisait d'avance la levée en masse de tous les hommes valides et lui donnait, en cas de guerre, un effectif de plus de 2 500 000 soldats.

Hors de l'Europe, l'Allemagne se créa un empire colonial Elle occupa en *Océanie* une partie de la Nouvelle-Guinée, en *Afrique*, le Sud-Ouest africain, qui comprend environ 325 lieues de la côte Sud-Ouest, le Cameroun, à l'est de l'embouchure du Niger, et une partie de l'Afrique orientale. C'est M. de Bismarck qui prit l'initiative de la *Conference de Berlin* (1884-1885), en vue d'établir une règle internationale pour la prise de possession des territoires non encore occupés par les Européens.

A l'intérieur, le Chancelier engagea, dès 1871, contre l'Église catholique, dont la puissance lui faisait ombrage, une lutte sans merci, à laquelle les adversaires du catholicisme donnèrent le nom de *Culturkampf* (lutte pour la civilisation). Les Jésuites furent expulsés et avec eux plusieurs congrégations que l'on déclara arbitrairement affiliées aux Jésuites; puis tous les ordres religieux et toutes les congrégations qui n'étaient pas voués au soin des malades furent supprimés. Les célèbres *lois de mai* assujettirent l'Église à l'État en réduisant ses ministres à la condition de fonctionnaires publics. Les catholiques, groupés autour de leurs prêtres et de leurs évêques et représentés au Reichstag par leurs députés (*le parti du Centre*), dont le nombre et la puissance allaient croissant avec la lutte, opposèrent au gouvernement une résistance invincible. On eut beau condamner nombre de prêtres et d'évêques à l'amende et à la prison, il fallut enfin céder et retirer ou adoucir les lois persécutrices (1879-1890). L'Église sortait victorieuse de la lutte.

Bismarck ne fut pas plus heureux contre les *socialistes*.

Divisés d'abord en deux partis, celui des disciples de l'orateur juif *Lassalle*, qui avait adopté le programme de Louis Blanc, et celui des disciples de *Karl Marx*, qui avait pris, sous la direction de Liebknecht et de Bebel, un caractère internationaliste, ils se fondirent en un seul, après les élections de 1874, le parti *ouvrier socialiste*. Des procès multipliés, la suppression de leurs journaux, l'emprisonnement de leurs chefs, la destruction de leur organisation officielle par la loi d'exception de 1878, ne les empêcha pas de progresser sans cesse. Aux élections de 1874, ils avaient recueilli 340 000 voix ; ils en obtinrent 763 000 en 1887, 1 427 000 en 1890.

Dans sa politique économique, Bismarck s'était montré, au début, favorable à la doctrine de l'école libérale du *laissez-faire, laissez-passer*. A partir de 1877, il tourna au protectionnisme. Le tarif douanier fut remanié, les impôts indirects augmentés, les chemins de fer rachetés par l'État.

Il entreprenait en même temps de combattre le socialisme sur son propre terrain par une politique sociale dont le but était d'améliorer la condition matérielle des travailleurs.

Tout-puissant sous Guillaume Ier (1871-1888), sous Frédéric III († 1888), et au début du règne de Guillaume II, Bismarck dut se retirer en 1890 : le nouvel empereur voulait être et rester le maître. Guillaume II continua de traiter durement l'Alsace-Lorraine, renouvela à deux reprises la *Triple-Alliance*, augmenta encore les armements de l'Allemagne, combattit les socialistes, tout en pratiquant une politique sociale qu'on a pu qualifier de socialisme d'État, et se montra en toute occasion jaloux d'affirmer son pouvoir personnel.

350. Autriche. — **L'Autriche**, qui avait songé à s'unir à la France en 1870, pour prendre sa revanche contre la Prusse, marche depuis 1871 à la remorque de l'Allemagne. Elle y a gagné, au Congrès de Berlin (1878), la *Bosnie* et l'*Herzégovine*. C'est avec elle que Bismarck conclut tout d'abord, en 1879, l'alliance défensive qui allait devenir, par l'accession de l'Italie, la Triple-Alliance ; elle était dirigée principalement contre la Russie ; au cas d'une agression de la

France, l'Autriche ne s'engageait qu'à une neutralité bienveillante.

La Constitution de 1867, en accordant aux Hongrois l'*autonomie* qu'ils réclamaient, a désarmé leur hostilité. Mais la Hongrie même est troublée par l'antagonisme des races diverses qui l'habitent; et, dans le reste de l'Empire, Tchèques, Polonais, Slaves de dénominations diverses, Italiens, tous demandent à être traités comme les Hongrois. De là des difficultés inextricables, que sont venus compliquer encore l'agitation antisémitique, dirigée contre les Juifs, très puissants dans l'empire, et le mouvement socialiste, qui n'a cessé de s'y développer comme en Allemagne.

Léon XIII.

351. Italie. — Depuis 1861, l'**Italie** avait pris rang parmi les grandes puissances. Mais l'occupation de Rome créa au Gouvernement italien de grandes difficultés Les catholiques, obéissant aux ordres du pape, cessèrent de prendre part aux élections législatives. La gauche, fortifiée par leur abstention, arriva au pouvoir en 1876. Ce fut d'abord la gauche modérée; mais, en 1878, deux mois après l'avènement d'**Humbert Ier**, fils et successeur de Victor-Emmanuel, elle dut céder la place à la gauche radicale, ralliée à la monarchie, mais profondément hostile à l'Église. La ***réforme électorale de*** 1882 porta le nombre des électeurs de 627 000 à 2 049 000. Une diminution notable des impôts soulagea le

peuple, sans compromettre l'équilibre du budget. D'autre part, malgré la modération de **Léon XIII**, qui avait succédé à Pie IX l'année même de l'avènement d'Humbert, le conflit entre le gouvernement et la papauté fut aggravé par une série de mesures contraires aux droits et à la liberté de l'Église italienne. Au dehors, la gauche oscilla quelque temps entre l'Allemagne et la France. Mais, en 1881, quand la France établit son protectorat à Tunis, l'opinion tourna brusquement contre elle, et bientôt (1883) l'Italie entrait dans la *Triple-Alliance*. De là des dépenses militaires qui grevèrent son budget. La création d'une *colonie d'Erythrée*, sur la mer Rouge, et les expéditions entreprises pour imposer au *Negus d'Abyssinie*, **Ménélick**, le protectorat italien, y ajoutèrent encore. L'interruption des relations commerciales avec la France eut des effets désastreux. La misère provoqua des émeutes. Une insurrection socialiste éclata en Sicile, et il fallut 40 000 hommes de troupes pour l'étouffer. Un nouveau désastre en Abyssinie, la défaite d'*Adoua* (1896), amena enfin la chute de *Crispi*, en qui se personnifiait cette politique néfaste. Son successeur, M. di Rudini, a inauguré une politique de conciliation, de paix et d'économie, qui a déjà donné d'heureux fruits.

352. Espagne. — En **Espagne**, la révolution de 1868, qui avait renversé Isabelle, s'était faite contre le régime absolutiste et catholique qui prévalait depuis quatre ans. Les Cortès constituantes, élues au suffrage universel, votèrent la monarchie, avec une constitution démocratique et libérale. Il fallut chercher un roi. Le général *Prim*, qui était à la tête du gouvernement provisoire, après avoir donné occasion à la guerre de 1870 par la candidature du prince de Hohenzollern, décida enfin le second fils de Victor-Emmanuel, *Amédée de Savoie*, à accepter la couronne. Las de l'isolement où le laissait l'aristocratie et des intrigues qui s'agitaient autour de lui, Amédée abdiqua en 1873. La république fut alors proclamée. Elle eut à réprimer une insurrection *cantonaliste* et *socialiste* de Séville, de Malaga, de Cadix, d'Alcoy, de Carthagène, qui réclamaient la division de l'Espagne en États

autonomes, et a soutenir contre les Carlistes une longue guerre, qui ne finit qu'en 1876, deux ans après la restauration de la monarchie et l'avènement d'**Alphonse XII**, fils d'Isabelle. Alphonse XII, tout entier aux choses de l'armée, qu'il organisa à la prussienne, gouverna selon les formes du régime parlementaire; en réalité, ce fut le gouvernement qui continua de faire les élections à sa guise. Depuis la mort d'Alphonse (1885), sa veuve, *Marie-Christine* d'Autriche, gouverne, à titre de régente, au nom de son fils **Alphonse XIII**, encore enfant. Le suffrage universel, supprimé en 1874, a été rétabli en 1890. Les tentatives de *pronunciamientos*, ou révolutions militaires, sont devenues plus rares; mais les anarchistes ont terrifié le pays par leurs attentats. Depuis 1896, l'Espagne, portant la peine du triste régime qu'elle s'obstinait à imposer à ses colonies, s'épuisait à réprimer l'*insurrection de Cuba*, compliquée la même année d'une *révolte des Philippines*. En 1898, les États-Unis ayant pris parti pour Cuba, l'Espagne, après les désastres de *Cavite* (Philippines) et de *Santiago* (Cuba), a dû céder au nombre et demander la paix (Préliminaires, 12 août 1898).

353 Turquie. — On a vu qu'en 1876 le fanatisme musulman s'était réveillé, et que les horribles massacres commis en Bulgarie contre les chrétiens avaient amené l'immixtion de la Russie dans les affaires de la Porte et, par suite, la guerre de 1877. Malgré la constitution accordée par *Abdul-Hamid II*, en 1876, l'administration de la Turquie n'était pas meilleure. L'*Arménie* chrétienne, odieusement opprimée, eut enfin recours à la force. Un grand nombre de chrétiens furent égorgés par les soldats turcs (1890). En 1894, un nouveau massacre en masse, ordonné par le pacha à la suite d'une querelle entre Kurdes et Arméniens, excita l'indignation de l'Europe: 6 000, peut-être 10 000 hommes, femmes, enfants, avaient été sabrés, empalés, décapités, brûlés vifs. La France, l'Angleterre et la Russie imposèrent au Sultan des réformes. Néanmoins les massacres continuèrent en 1895 et en 1896. La *Crète*, que l'Europe avait laissé accabler en 1867 sur la promesse de réformes illusoires, se révolta encore une

fois (1896). La Grèce l'occupa, malgré les puissances européennes, qui s'étaient mises d'accord avec la Porte pour proclamer l'autonomie des Crétois sous la suzeraineté du Sultan. Le conflit s'est terminé par une courte guerre entre la Turquie et la Grèce, où la supériorité numérique des forces turques a eu raison de la vaillance des Grecs. La paix une fois rétablie, la situation de l'Orient demeure, comme auparavant, un sujet d'inquiétude pour l'Europe.

RÉSUMÉ

349. Allemagne. — Le roi de Prusse, représenté par un chancelier, était le chef tout-puissant du nouvel empire d'Allemagne. Bismarck, irrité de voir la France se relever, forma contre nous la Triple-Alliance. Hors d'Europe, l'Allemagne se créa un empire colonial, en Océanie et en Afrique. A l'intérieur, Bismarck engagea, dès 1871, contre l'Église catholique, le Culturkampf. L'Église sortit victorieuse de la lutte. Bismarck ne fut pas plus heureux contre les socialistes. Tout-puissant sous Guillaume Ier et Frédéric III, il dut se retirer sous Guillaume II.

350. Autriche. — L'Autriche marche, depuis 1871, à la remorque de l'Allemagne. La Hongrie, ayant reçu l'autonomie qu'elle réclamait, a désarmé. Mais elle est troublée par l'antagonisme des races.

351. Italie. — L'occupation de Rome a créé à Victor-Emmanuel et à Humbert Ier de grandes difficultés. L'entrée de l'Italie dans la Triple-Alliance et la guerre d'Abyssinie ont occasionné des dépenses excessives.

352. Espagne. — Après Amédée de Savoie qui abdiqua très vite, l'Espagne recourut à la république. En 1874, Alphonse XII, fils d'Isabelle, monta sur le trône. Son fils, Alphonse XIII, règne à présent, sous la régence de sa mère Marie-Christine. L'Espagne s'épuisait depuis 1896 à réprimer l'insurrection de Cuba et la révolte des Philippines. En 1898, les États-Unis ayant pris parti pour Cuba, l'Espagne, vaincue par le nombre, dut demander la paix.

353. Turquie. — En Turquie, le fanatisme musulman est toujours éveillé. Après les massacres de Bulgarie (1876), ceux d'Arménie (1890, 1894 et 1896). En 1896, la Crète opprimée se révolta. La Grèce l'occupa, mais la supériorité numérique des forces turques a eu raison de la vaillance des Grecs.

QUESTIONNAIRE

349. Quelle est la Constitution de l'Allemagne? — L'Allemagne s'étend-elle hors d'Europe? — Qu'est-ce que le Culturkampf? — 350. Pour qui l'Autriche a-t-elle pris parti? — 351. Quelles sont les causes de la misère en Italie? — 352. Quels gouvernements eut successivement l'Espagne depuis 1868? — 353. Quels excès a commis le fanatisme musulman?

CHAPITRE CXXIII

MOUVEMENT DES ESPRITS DEPUIS 1848 : LETTRES, ARTS ET SCIENCES[1]

354. Lettres et Arts. — Ce qu'il y a de plus frappant dans l'évolution de la littérature et de l'art depuis 1848, c'est l'influence qu'y a exercée le progrès des sciences d'observation, de l'archéologie, des recherches d'érudition, de la critique historique. Déjà le romantisme s'était insurgé contre l'école classique au nom de la vérité. Le **réalisme**, ou, comme **il s'est** appelé aussi, le **naturalisme**, a affiché la prétention de se confiner dans la reproduction pure et simple de la *réalité*. Il est vrai qu'il a suscité, dans ces dernières années, une réaction, d'où est sortie l'école **idéaliste** ou **symboliste**, qui ne demande à la réalité que les formes les plus propres à exprimer symboliquement les idées, les sentiments, les impressions qu'elle évoque ou qui naissent spontanément dans l'âme humaine.

On ne mentionnera, dans cet aperçu rapide, que les écrivains et les artistes dont la mort a consacré la renommée.

355. Lettres et arts en France. — En poésie, **Victor Hugo**, mort seulement en 1885, excite et déconcerte de plus en plus l'admiration ; viennent ensuite le chef des *Parnassiens*, **Leconte de Lisle**, et, bien au-dessous de lui, **Théodore de Banville, Baudelaire, Laprade, Autran.** Le théâtre nous offre **Ponsard, Labiche, E. Augier, Alexandre Dumas** ; le roman, **Octave Feuillet** et le fondateur de l'école réaliste, **Flaubert.** Il faut citer enfin le réformateur de la science sociale, **Le Play** ; le journaliste **L. Veuillot** ; les orateurs politiques **Thiers, Jules Favre, Rouher, Gambetta** ; les historiens philosophes **Fustel de Coulanges, Taine** ; **Renan**, le maître trop fameux de la critique antichrétienne ; les philosophes **Littré, Jules Simon, Vacherot, Gratry, Caro, Ollé-Laprune** ; et l'un des maîtres dans l'art d'élever la jeunesse, **Mgr Dupanloup.**

1. Voir *Histoire de France*, Cours complémentaire, livre V, chap. XIX.

La France a conservé le premier rang dans la peinture, avec **Hippolyte Flandrin, Henri Regnault, Gustave Doré, Meissonnier, Corot, Millet**; dans la sculpture, avec **Carpeaux, Bartholdi, Chapu**; elle a produit des musiciens illustres : **Félicien David, Bizet, Gounod, Ambroise Thomas.**

356. Lettres et arts hors de France. — A l'étranger, c'est peut-être l'Angleterre qui compte, en littérature, le plus de noms glorieux : **Alfred Tennyson** (1809-1895), l'auteur si délicat des *Idylles du roi;* **Élisabeth Browning** (1809-1861), si remarquable par la vigueur de la pensée et la profondeur du sentiment ; **Dante Gabriel Rossetti**, le chantre du moyen âge, dont l'inspiration et le style l'ont fait appeler un Pétrarque saxon; **Charles Dickens** (1812-1870) qui, dans ses romans et ses contes, a peint la société anglaise avec un relief saisissant et une sensibilité émue; **Thackeray** (1811-1863), d'une ironie si mordante dans son flegme tout britannique; **George Elliot** (1820-1880), qui unit à l'art consommé du romancier la pénétration du moraliste et la hauteur de vues du philosophe ; **Macaulay** (1800-1859), qui porte dans l'histoire les qualités de l'orateur, du peintre, de l'homme d'État et du philosophe ; **Carlyle** (1795-1881), le plus idéaliste, **Buckle** (1822-1862), le plus positiviste des historiens; le plus illustre représentant du positivisme anglais, **Stuart Mill** (1806-1873), si original et si candide jusque dans ses plus graves erreurs; enfin, l'un des plus illustres convertis de l'anglicanisme, le cardinal **Newman**, théologien, controversiste et sermonnaire de premier ordre.

Au delà du Rhin, **Freiligrath** (1816-1876), un des poètes révolutionnaires de la *jeune Allemagne*, est admirable de relief et de couleur dans la peinture des paysages exotiques; **Geibel** (1815-1884), à la fois poète lyrique et dramatique, joint à l'émotion et au charme l'élévation morale; **Scheffel** (1826-1889), poète et romancier, se distingue par la vivacité de son imagination et les saillies originales de son *humour;* **Auerbach** (1812-1882) excelle dans le roman populaire, à la façon de George Sand; **Hettner** (1821-1882) écrit l'histoire littéraire du XVIII^e siècle avec une singulière pro-

fondeur; **Ranke** (1795-1887) porte dans l'histoire, avec un rare talent d'écrivain, une pénétration, une conscience, une impartialité non moins rares; le pessimiste **Schopenhauer** y déploie, dans l'exposé d'une philosophie aussi dangereuse que fausse, une réelle originalité de pensée et de style et une grande puissance de dialectique.

En Italie, **Cantù** consacre une longue vie à écrire son *Histoire universelle*, qui est, malgré ses imperfections, un vrai monument; **de Rossi**, l'explorateur des Catacombes, jette un jour nouveau sur les premiers siècles de l'Église; et, si un groupe de romanciers et de poètes se font païens à plaisir, d'autres, comme l'abbé **Zanella**, enlevé par une mort prématurée, continuent avec un charme pénétrant, la tradition de l'école de Manzoni.

De 1815 à 1840, la Russie avait eu son Byron dans **Pouchkine** (1799-1837), continué avec éclat par **Lermontov** (1814-1841). Mais ce n'est qu'après eux que la littérature russe commence à exercer son influence sur celles de l'Occident. Le roman succède à la poésie, le naturalisme au romantisme. **Gogol** (1809-1852) peint en maître la vie provinciale avec ses petitesses, ses travers, ses vices, la nature russe avec ses splendeurs. **Tourguenev** (1818-1883), admirable conteur, « moins âpre et moins ironique, attendrit les âmes sur les misères du servage ». **Dostoïewsky** (1818-1884), dont la vie n'a été qu'une longue misère, se fait le peintre des misérables, « des humiliés et des offensés ». C'est aussi l'inspiration du poète **Nékrassov** (1822-1878), dont l'œuvre, dans son amertume et sa violence, prend parfois une allure révolutionnaire.

Les Etats-Unis, déjà illustrés par **Fenimore Cooper**, le Walter Scott de l'Amérique, par le pasteur **Channing**, l'apôtre de la paix, de la tolérance, de l'éducation populaire, de l'affranchissement des esclaves, produisent **M^rs Beecher Stowe**, l'auteur d'un roman abolitionniste, la **Case de l'Oncle Tom**, qui a fait couler tant de larmes, le poète **Longfellow**, le philosophe **Emerson**.

Dans les arts, c'est l'Allemagne qui, avec la France, compte le plus d'œuvres et de noms célèbres. En sculpture, l'école

de Berlin y tient le premier rang, avec les élèves du classique **Tieck** et du réaliste **Rauch**. Le mouvement romantique s'est fait sentir dans la peinture avec **Overbeck**, l'admirateur et l'émule de Fra Angelico, et avec **Cornelius**, dont le talent plus large s'est exercé avec une égale maîtrise sur les légendes du moyen âge, sur les sujets antiques et sur les sujets chrétiens. Les deux écoles dominantes aujourd'hui sont celle de *Munich*, d'un style plus sévère et plus magistral, et celle de *Dusseldorf*, que caractérise un certain penchant à la rêverie, l'émotion, la piété et, avec l'étude minutieuse du détail, la magie du coloris. En musique, **Wagner**, secondé par **Listz**, a de plus en plus conquis le public et les maîtres aux principes de l'art nouveau.

L'Angleterre s'adonne avec une ardeur croissante à la peinture et particulièrement aux arts décoratifs.

La Hollande, la Belgique produisent des sculpteurs, des peintres, des compositeurs de mérite.

Le russe **Rubinstein** se fait applaudir de l'Europe entière comme pianiste et comme compositeur.

357. Sciences. — Il s'est fait depuis cinquante ans, dans les sciences, de belles découvertes, suivies aussitôt d'applications fécondes. Tous les pays civilisés ont eu leur part d'honneur dans ce progrès, dû à la collaboration des savants du monde entier ; celle de la France n'est pas la moindre.

L'Allemand **Helmholtz** a expliqué, par la plus ingénieuse des analyses et des synthèses[1] expérimentales, les différences que présentent, au point de vue du timbre, les divers instruments, les diverses voix, et celles qui distinguent, dans la parole, les voyelles ou les consonnes. En Angleterre, **Scott** avait eu, vers 1857, l'idée du *phonautographe*, qui enregistrait les sons; **Barlow**, en 1862, celle du *logographe*, qui écrivait le discours. L'Américain **Édison** a inventé le *phonographe*, qui, après avoir enregistré les sons parlés ou chantés, les reproduit à volonté. Dès 1848, **Foucault** avait trouvé, en

[1] L'*analyse* décompose les corps, les phénomènes, et les résout en leurs éléments; la *synthèse*, au contraire, combinant les éléments dont ils se composent, les reproduit ou même les produit.

France, le moyen de régler la lumière électrique. Les appareils *Édison* (1881) ont permis de multiplier les foyers de lumière en diminuant leur intensité. Deux autres Américains, **Bell** et **Hughes**, nous ont donné le *téléphone*. La *théorie mecanique* qui fait de la chaleur un mode du mouvement, établie par **Joule** de Manchester et par **Hirn** de Colmar, a été démontrée irréfragablement par **William Thomson**, *Helmholtz*, **Clausius** et **Rankine.** Déjà les travaux de l'Italien **Melloni** avaient conduit à admettre l'identité de la chaleur rayonnante et de la lumière et à considérer les rayons calorifiques comme des rayons de lumière qui n'affectent pas l'œil humain, non plus que les rayons chimiques dont la puissance se manifeste par tant de réactions remarquables. En 1895, **Röntgen**, de Wurzbourg, a découvert d'autres rayons également invisibles, qui, traversant les corps opaques et impressionnant les plaques photographiques, permettent de photographier les objets que des obstacles dérobent à notre vue. *L'analyse spectrale*, imaginée il y a plus de quarante ans par les physiciens allemands **Bunsen** et **Kirchoff**, a permis, par l'examen de la lumière qu'émettent les vapeurs incandescentes des diverses substances, de reconnaître leur présence dans les flammes où elles brûlent. On a utilisé aussitôt ce procédé pour étudier la constitution du soleil et des étoiles et pour établir qu'il y entre à peu près les mêmes éléments que dans celle de notre globe. En même temps il servait à découvrir autour de nous des corps simples dont rien n'avait encore fait soupçonner l'existence.

Édison.

Les belles expériences du chimiste français **Sainte-Claire Deville** sur la *dissociation* ont fait entrevoir la possibilité de rattacher les phénomènes chimiques à la grande loi de la gravitation universelle. Un autre chimiste également français, **Berthelot**, a étudié avec succès les lois du travail mécanique qui s'effectue dans les réactions chimiques, pendant qu'il trouvait, d'autre part, le moyen de produire artificiellement, par la synthèse, les matières organisées que la nature élabore dans les corps vivants.

Claude Bernard, professeur au Collège de France, par de nouvelles méthodes d'analyse expérimentale, a fait faire un grand pas à la question des diverses fonctions du système nerveux, en même temps qu'il contribuait à fonder la physiologie générale. Mais les travaux les plus féconds ont été ceux de **Pasteur**. Il nous a révélé la vraie nature des fermentations, de la putréfaction et de la combustion lente des matières organiques, en montrant que ces phénomènes sont causés par l'action d'organismes microscopiques auxquels on a donné le nom de *microbes*. Il a réfuté, par des expériences décisives la doctrine de la génération spontanée et démontré que rien « aujourd'hui ne permet d'affirmer que des êtres microscopiques sont venus au monde sans germes, sans parents semblables à eux ». Il a trouvé la cause et le remède des maladies des vers à soie, de celles des vins, du charbon, du choléra des poules, de la rage, et fondé la *doctrine microbienne*, qui est en train de renouveler l'hygiène et la médecine.

Pasteur.

Les sciences *historiques et sociales* ont fait aussi de grands progrès par l'emploi de méthodes vraiment scientifiques. Les

études préhistoriques ont fait voir par quels degrés l'humanité, de la condition misérable à laquelle elle fut condamnée à l'origine, s'est élevée peu à peu à la civilisation. Des fouilles poursuivies avec autant d'opiniâtreté que d'intelligence ont mis au jour les vestiges des civilisations primitives en Chaldée, en Assyrie, en Perse, en Asie-Mineure, en Grèce, en Tunisie, pendant que les égyptologues continuaient leurs travaux et leurs découvertes dans la vallée du Nil. Les *linguistes* ont poursuivi sur toutes les langues, mortes ou vivantes, leurs études comparatives. L'histoire de la civilisation a été étudiée avec une exactitude et une précision jusque-là inconnues. Enfin les sciences sociales, renouvelées par la méthode dont Le Play a posé les principes et montré par son exemple la fécondité, tendent à devenir, autant que le comporte la nature de leur objet, des sciences vraiment positives.

RÉSUMÉ

354. Littérature et art. — L'influence exercée par les progrès des sciences d'observation, les recherches d'érudition, donnèrent naissance au *realisme*. De la réaction qu'il suscita sortit l'école *idéaliste* ou *symboliste*.

355. Lettres et arts en France. — Dans les lettres, après Victor Hugo viennent : Leconte de Lisle, Théodore de Banville, Baudelaire, Laprade, Autran, Ponsard, Labiche, Augier, A. Dumas, Feuillet, Flaubert, Le Play, L. Veuillot, Thiers, J. Favre, Rouher, Gambetta, Fustel de Coulanges, Taine, Renan, Littré, J. Simon, Caro, Gratry, Olle-Laprune, Mgr Dupanloup. Dans les arts : H. Flandrin, Regnault, Doré, Meissonnier, Corot, Millet, Carpeaux, Bartholdi, Chapu Felicien David, Bizet, Gounod, A. Thomas.

356. Lettres et arts hors de France. — En Angleterre, il faut citer : en littérature, Tennyson, Browning, Rossetti, Dickens, Elliot, Macaulay, Carlyle, Buckle, Stuart Mill ; en Allemagne, Freiligrath, Geibel, Scheffel, Auerbach, Hettner, Ranke, Schopenhauer, en Italie, Cantù, de Rossi, Zanella ; en Russie, Pouchkine, Lermontov, Gogol, Tourguenev, Dostoiewsky, Nékrassov ; aux Etats-Unis, Fenimore Cooper, Channing, Beecher Stowe, Longfellow. Dans les arts, c'est l'Allemagne qui, avec la France, compte le plus d'œuvres et de noms célèbres.

357. Sciences. — Depuis cinquante ans, nombreuses ont été les découvertes des savants de tous les pays, parmi lesquels il faut

citer *Helmholtz* (Allemagne); *Scott, Barlow* (Angleterre) et *Edison* (Amérique), qui s'occupèrent du son ou de sa reproduction, *Foucault* et *Edison* de la lumière électrique, et *Bell* et *Hugues* qui nous donnèrent le téléphone. *Joule, Hirn, William Thomson, Helmholtz, Clausius* et *Rankine* s'occupèrent de la *théorie mécanique* de la chaleur.

Aux travaux de l'Italien *Melloni*, à la récente découverte de *Röntgen* (rayons X), il convient d'ajouter celle de l'*analyse spectrale* imaginée par *Bunsen* et *Kirchoff*, les belles expériences de *Sainte-Claire Deville* (dissociation), de *Berthelot* (travail mécanique).

A ces noms s'ajoutent ceux de *Claude Bernard* (physiologie) et du plus fécond de tous, *Pasteur* (ferments, rage).

Les sciences historiques et sociales ont fait aussi de grands progrès.

QUESTIONNAIRE

354 Quelles sont les deux dernières écoles en littérature et en art ? — Quelle en avait été l'origine? — 355. Quels noms connaissez-vous en littérature en France ? — 356. Et hors de France? — 357. Quels sont les principaux savants qui s'occupèrent du son ? — De l'électricité ? — A qui devons-nous le téléphone ? — Citez d'autres savants et dites par quels travaux ou découvertes ils se sont fait remarquer. — Que devons-nous à Pasteur ?

CHAPITRE CXXIV

COMMERCE, INDUSTRIE, AGRICULTURE, ÉTAT ÉCONOMIQUE ET SOCIAL

358. Commerce, industrie, agriculture. — Par leurs applications les sciences ont, dans la seconde moitié de ce siècle plus encore que dans la première, transformé le commerce, l'industrie et l'agriculture.

Une révolution s'est opérée dans les *moyens de transport* et *de communication*. Un immense réseau de *chemins de fer* a couvert peu à peu toutes les parties du monde civilisé, reliant les uns aux autres par des trains de plus en plus nombreux et de plus en plus rapides, à travers les plus hautes chaînes de montagnes, les points les plus éloignés. Il existe aujourd'hui 520 000 kilomètres de chemins de fer;

l'Europe en compte à elle seule plus de 200 000, l'Amérique plus de 270 000. Deux tunnels ont été percés à travers les Alpes, celui du mont Cenis et celui du Saint-Gothard. Deux chemins de fer transcontinentaux relient, à travers l'Amérique du Nord, l'Atlantique au Pacifique. Sur les grandes lignes les trains rapides font de 80 à 100 kilomètres à l'heure. Sur toutes les mers, les lignes de *bateaux a vapeur* se sont multipliées. On fait en sept jours le trajet d'Angleterre en Amérique. Le percement de l'isthme de Suez a raccourci de moitié la route des Indes. En même temps, la *réduction des tarifs postaux* et la création de l'*union postale*, où sont entrés peu à peu tous les États avec toutes leurs colonies, multipliait à un degré inouï les correspondances, et la création des *lignes télégraphiques* à travers les continents et les mers mettait en communication presque instantanée toutes les parties du monde. Aussi la terre entière ne forme-t-elle plus qu'un immense marché. Partout arrivent les denrées de toutes les régions. Les prix tendent à s'égaliser, non seulement d'une partie à l'autre de chaque pays, mais encore d'un pays à l'autre. Le petit commerce cède de plus en plus la place au grand commerce, concentré aux mains de maisons et d'associations puissantes, abondamment pourvues de capitaux et représentées dans toutes les places importantes par des agents habiles.

C'est le commerce de l'Angleterre qui a pris depuis cinquante ans le plus de développement ; viennent ensuite l'Allemagne et les États-Unis ; la France n'est que la quatrième. Ont traversé le canal de Suez, dans le courant d'une année, contre 2 262 navires anglais, 260 navires allemands et 160 navires français, et la flotte de commerce de l'Angleterre représente à elle seule les sept douzièmes des navires du monde entier.

L'*industrie* s'est transformée comme le commerce et avec lui. Les petits ateliers ont disparu peu à peu ou sont en train de disparaître pour faire place aux grandes usines et aux grandes manufactures, qui, avec des moteurs d'une puissance énorme, travaillent pour une clientèle indéfiniment

extensible. L'Angleterre reste toujours à la tête des nations industrielles, avec les États-Unis. L'Allemagne, après avoir dépassé la France, cherche à supplanter l'Angleterre. La Russie est entrée en lice à son tour. En Orient, le Japon même commence à rivaliser avec les nations européennes. Nous conservons notre supériorité dans les industries de luxe ; mais là même nous avons à compter avec des rivaux que nous ne réussirons à vaincre qu'en redoublant d'efforts.

A mesure que l'industrie grandissait, la population ouvrière s'est accrue en proportion. L'Europe et les États-Unis comptent aujourd'hui plus de 16 millions d'ouvriers, qui produisent pour plus de 70 milliards.

La mécanique, par l'invention de machines à grand travail, faucheuses, moissonneuses, batteuses, etc., mues par la vapeur, a transformé la grande *culture*. La détermination scientifique des conditions physiques et chimiques du développement des plantes cultivées, de la composition des terres, de celle des engrais, a substitué aux procédés purement empiriques des méthodes plus rationnelles. La culture *extensive*, qui, fondée sur la *jachère*, n'obtient de grandes récoltes qu'en *s'étendant* à de grands espaces, fait place de plus en plus à la culture *intensive*, qui, supprimant la jachère, vise à tirer le plus possible de toutes les parties du sol cultivable. Par un autre progrès, l'étendue des terres exploitées a presque doublé en Europe et triplé en Amérique.

Cependant l'agriculture européenne, et particulièrement l'agriculture française, a, depuis 1860, subi des crises redoutables. Le *phylloxera*, venu d'Amérique, a détruit nos vignobles ; à force d'énergie, de patience, d'industrie, ils ont été presque entièrement reconstitués. L'importation des blés du Nouveau Monde, produits en abondance et à peu de frais dans de vastes territoires récemment défrichés, a fait baisser les grains jusqu'à des prix qui cessaient d'être rémunérateurs. Les gouvernements, à l'exception du gouvernement anglais, ont élevé une digue contre cette inondation par l'établissement de droits d'entrée fort élevés. Un remède plus efficace et plus

durable est le perfectionnement de la culture des céréales, qui en abaisse le prix de revient.

La concentration de l'industrie et du commerce dans des fabriques et des maisons puissantes, dont le nombre est par là même relativement restreint, a eu pour conséquence, depuis vingt ans environ, la formation de grands syndicats, appelés *trusts*, qui se sont assuré le monopole de la production et de la vente de la plupart des marchandises usuelles. Un des plus célèbres est celui du pétrole. Des Etats-Unis, où ils ont commencé, ils se sont propagés au Canada et même en Europe. C'est le régime du monopole substitué à celui de la concurrence. Il a ses avantages; mais, s'il n'était soumis, par la puissance publique, à un contrôle sévère, il tournerait aisément à l'exploitation du plus grand nombre au profit des compagnies qui ont réussi à l'établir.

359. Mouvement de la population. — Avec la richesse, la population a pris un développement rapide. En moins de cent ans, la population de l'Europe a doublé. La Russie, à elle seule, gagne par an plus d'un million d'âmes. Malheureusement la France est, de tous les pays civilisés, celui où le nombre des naissances est proportionnellement le moins élevé : trois fois, dans ces dernières années, il y est descendu au-dessous du nombre des décès.

Par suite du développement de l'industrie et du commerce, c'est surtout la population urbaine qui s'est accrue. En Angleterre, dès 1851, plus de la moitié de la population totale se pressait dans les villes; aujourd'hui il n'en reste plus à la campagne qu'un cinquième environ. En France, la proportion de la population urbaine s'est élevée, depuis 1851, de 25 0/0 à 36 0/0.

Ce changement n'est profitable ni à la santé ni à la moralité publique. C'est dans les grandes villes qu'il y a le plus de mortalité, que le vice se donne carrière, que l'alcoolisme, fléau toujours grandissant, fait le plus de victimes. C'est aussi dans les villes qu'éclate le contraste d'un luxe effréné et de la plus profonde misère.

360. État social. — A mesure que l'idée du droit fondé

sur la dignité inviolable de la personne humaine, pénétrait plus profondément dans les consciences, on a mieux compris l'iniquité de l'esclavage. Aboli en 1833 dans les colonies anglaises, en 1848 dans les colonies françaises, en 1865 aux Etats-Unis, en 1888 au Brésil, l'esclavage n'existe plus que dans les États musulmans et chez les tribus fétichistes du centre de l'Afrique. Déjà, en 1815, sur l'initiative de l'Angleterre, toutes les puissances continentales s'étaient engagées à supprimer la traite des nègres. Le pape Grégoire XVI la condamna solennellement. A la suite d'une encyclique de Léon XIII et des prédications du *cardinal Lavigerie*, une conférence internationale, réunie à Bruxelles, a recherché les moyens les plus efficaces d'y mettre enfin un terme.

Depuis le commencement de ce siècle, il n'y avait plus de serfs qu'en Russie. Un *ukase* du tsar Alexandre II a affranchi les serfs russes en 1861

Le surcroît de richesse produit depuis cinquante ans a profité au plus grand nombre. S'il s'est fait de grandes fortunes, le nombre des petits capitalistes a considérablement augmenté par les appels de plus en plus fréquents faits aux petites bourses pour réunir les capitaux qu'exigent les entreprises d'utilité publique ou privée; et la condition de la plupart des travailleurs, ouvriers des villes ou des champs, qui n'ont pour vivre que leur salaire quotidien, s'est améliorée progressivement par l'augmentation des salaires et par l'abaissement du prix des choses nécessaires à la vie.

Mais, dans certaines industries, les ouvriers, surtout les ouvrières, ne gagnent pas de quoi vivre. D'autres industries sont malsaines et abrègent la vie ou ruinent la santé. Une concurrence effrénée, jointe à d'autres causes, entraîne des crises fréquentes, et avec elles des chômages désastreux, dont les ouvriers souffrent d'autant plus qu'ils sont habitués à être mieux nourris, mieux logés, mieux vêtus. Exposés à plus de tentations qu'autrefois, l'imprévoyance, l'inconduite, les précipitent souvent dans la misère. En possession de l'égalité civile et politique, beaucoup se laissent séduire par le rêve irréalisable d'une égalité impossible des conditions. La plu-

part n'ont plus, pour les soutenir et les consoler, la foi et les espérances chrétiennes. Il se peut, et les statistiques les plus exactes semblent l'établir, qu'il y ait moins de misérables qu'autrefois, mais il y a plus de mécontents. De là cet antagonisme contre nature entre le travail et le capital, entre les ouvriers et les patrons, qui trouble le nouveau monde comme l'ancien, et qui est devenu un péril social.

L'objet de ce qu'on appelle la question sociale est de trouver les moyens d'y mettre un terme en rétablissant l'harmonie et la paix dans la société.

Deux sectes, les anarchistes et les socialistes, prétendent la résoudre par une révolution sociale.

Déjà, avant 1848, *Proudhon* avait rêvé, en France, sous le nom d'anarchie, la transformation de la société en une fédération d'associations volontaires d'ouvriers et de cultivateurs, sans gouvernement politique. Mais c'est un officier russe, *Bakounine*, son disciple, qui a fondé, en 1868, le parti anarchiste. Comme le socialisme, l'anarchisme veut la suppression de la propriété individuelle et l'égalité des conditions par la mise en commun de la terre et des instruments de travail ; mais il veut, de plus, la révolution universelle par « la destruction de tous les États et de toutes les Eglises, avec toutes leurs institutions religieuses, politiques, juridiques, financières, universitaires, économiques et sociales », en un mot, le retour à la barbarie. Adoptant le procédé des terroristes russes, sous le nom de *propagande par le fait*, il a, pendant plusieurs années, effrayé l'Europe par d'horribles attentats.

Le parti socialiste, qui semblait réduit à l'impuissance après la révolution de 1848, a été réorganisé en Allemagne sous l'impulsion et sous la direction de *Lassalle* et surtout de *Karl Marx* (1862-1875), qui ont su donner au socialisme l'apparence d'un système fondé sur une base scientifique ; aux dernières élections, il y a obtenu plus de voix qu'aucun autre parti. Il s'est également reconstitué en France, mais il est loin d'y être aussi puissant. C'est en Angleterre qu'il a eu jusqu'ici le moins de succès. Au lieu de détruire la puis-

sance publique, comme le fait l'anarchisme, il lui livre tout. Il promet d'abolir la misère, de donner à tous l'aisance et le bien-être, en faisant de tous les travailleurs, de quelque ordre qu'ils soient, des employés de l'Etat, devenu seul propriétaire du sol, des instruments de travail, des capitaux. Il ne réussirait qu'à appauvrir tout le monde, en énervant partout l'esprit de travail, d'entreprise, de progrès, et, avec la propriété individuelle, il supprimerait la liberté.

Ceux-là seuls sont des amis éclairés du peuple qui, sans méconnaître les droits de personne, sans porter atteinte à la liberté, veulent que tous soient mis en état, autant qu'il est possible, de pourvoir à leurs besoins et aux besoins de leur famille par un travail justement rémunéré, et que des institutions de prévoyance et d'assistance préviennent ou soulagent la misère. Ils sont de plus en plus nombreux, de plus en plus actifs, et les pouvoirs publics, en France comme dans tous les États civilisés, secondent leurs efforts.

Les orphelinats, les crèches, les salles d'asile, les hôpitaux, les asiles de convalescents et de vieillards, les asiles de nuit se sont multipliés. Les sociétés de secours mutuels ont pris un développement nouveau, des caisses de retraite pour les ouvriers ont été fondées, ici par l'initiative privée, là par l'État lui-même. Beaucoup de patrons, de grandes compagnies, ont organisé des institutions ouvrières de toutes sortes au profit de leurs employés. Les caisses d'épargne ont été mises à la portée de tous. Les sociétés coopératives donnent aux ouvriers la faculté soit de travailler à leur compte, soit d'acheter à meilleur marché ce qui leur est nécessaire.

Des lois libérales leur ont permis de se coaliser, de s'associer en syndicats, pour faire valoir leurs revendications légitimes. Des lois protectrices ont été édictées contre les pratiques inhumaines par lesquelles des industriels ou des intermédiaires sans entrailles abusaient du dénuement des malheureux pour leur imposer au prix d'un salaire dérisoire un travail épuisant; d'autres ont réglementé le travail des enfants et des femmes dans les fabriques et dans les mines. L'instruction a été libéralement répandue, et, là où l'ensei-

gnement religieux était banni des écoles laïcisées, les amis de la religion se sont imposé les plus grands sacrifices pour fournir aux enfants des classes laborieuses les moyens de recevoir une éducation chrétienne.

Il ne faut pas se dissimuler cependant que l'œuvre urgente de la pacification sociale est à peine commencée. Le pape Léon XIII, dans sa belle encyclique du 15 mai 1891 sur la *Condition des ouvriers*, après avoir signalé en termes énergiques le mal dont souffre la société et les périls dont il la menace, a tracé d'une main sûre la voie qu'il faut suivre, marqué les devoirs qu'il faut remplir pour opérer les réformes nécessaires.

RÉSUMÉ

358. Commerce, industrie, agriculture. — Les sciences et leurs applications transforment le commerce, l'industrie et l'agriculture. Une révolution s'opère dans les moyens de transport et de communication Un immense réseau de *chemins de fer* couvre toutes les parties du monde, et sur toutes les mers les lignes de *bateaux à vapeur* se sont multipliées, ainsi que les lignes télégraphiques

L'industrie s'est transformée et la petite industrie tend à faire place aux grandes usines et manufactures.

La culture s'est transformée également par l'invention des machines agricoles et l'application de méthodes scientifiques.

359. Mouvement de la population. — En moins de cent ans, la population du globe a doublé. En Angleterre comme en France, la population urbaine s'est accrue aux dépens des campagnes.

360. Etat social. — Le surcroît de richesse a profité au plus grand nombre. S'il s'est fait de grandes fortunes, le nombre des petits capitalistes a augmenté ainsi que les salaires des ouvriers des villes. Malheureusement de longues crises ont occasionné des chômages, amené l'antagonisme entre le travail et le capital et posé la *question sociale*.

Les *anarchistes*, les socialistes, prétendent la résoudre par la révolution, tandis que les gens éclairés et réellement amis du peuple ont indiqué la voie à suivre et les devoirs de chacun (encyclique de Léon XIII sur la *Condition des ouvriers*).

QUESTIONNAIRE

358. Quelle est la cause de la transformation du commerce, de l'industrie et de l'agriculture ? — Quelles sont les principales transformations dans les moyens de transport et de communication ? — Dans l'industrie ? — Dans la culture ? — 359 Quel est le chiffre de la population du globe ? — Dans quels pays s'est-elle accrue le plus ? — 360. Quels sont les principaux changements survenus dans l'état social ? — Qu'entend-on par la question sociale ? — Comment doit-elle se résoudre ?

CHAPITRE CXXV

LA RELIGION ET L'ÉGLISE AU XIX[e] SIÈCLE

361. La religion. — Depuis la fin du siècle dernier, l'irréligion, alors dominante dans la haute société, s'est propagée parmi les ouvriers des villes et jusque dans les campagnes. En revanche, dans une partie notable des classes aisées, la religion a repris peu à peu son empire.

Ce n'est pas qu'elle ait cessé d'être combattue ; elle l'a été de toutes les manières, dans les universités, dans les écoles et les livres de philosophie et de science, dans les productions littéraires de tout genre, avec bien plus de suite, d'habileté, de savoir, par des arguments bien plus spécieux qu'au temps de Voltaire et des encyclopédistes. Dans les écoles protestantes, des théologiens fameux se sont appliqués à ruiner l'autorité des Ecritures et ont prétendu réduire le christianisme à n'être plus qu'un fait humain et une sorte de philosophie. Partout un naturalisme sans frein a travaillé, sous le nom de positivisme, ou sous d'autres noms équivalents, à dépouiller l'homme des attributs qui font sa dignité, et, en faisant de la raison et de la conscience une dépendance des sens, à ruiner par la base et la religion et la morale elle-même.

Mais aucune de ces tentatives n'a réussi à son gré, malgré l'affectation qu elles mettaient à s'autoriser du nom de la science. Les vrais savants les ont désavouées. L'athéisme, le matérialisme, le positivisme n'ont pu prévaloir parmi les philosophes. D'autre part, il s'est produit parmi les protestants, principalement en Angleterre, un grand mouvement qui dure encore et qui a ramené dans le sein de l'Église des hommes de la valeur des Newman et des Manning. L'apologétique chrétienne et catholique s'est renouvelée, pour s'adapter à des besoins nouveaux. Chateaubriand avait ouvert la voie, dans son *Genie du Christianisme ;* après lui sont venus Joseph de Maistre, de Bonald, Lamennais, Lacordaire, de

Ravignan, Gratry, A. Nicolas, Mgr d'Hulst, pour ne parler que des Français.

362. L'Église. — La situation extérieure et légale de l'Église a changé avec la suppression de l'ancien régime. Elle avait été dépouillée de ses biens, en France, dès 1789, en Allemagne, dès 1803 ; elle l'a été depuis en Espagne, en Portugal, en Italie, dans les anciennes colonies espagnoles et portugaises de l'Amérique du Sud. Elle a perdu, dans les pays catholiques, l'appui des pouvoirs publics, là même où, comme en Espagne, le catholicisme a conservé le titre officiel de religion de l'État. Elle s'est même vue, à plusieurs reprises, en butte à une persécution ouverte ou dissimulée, obligée de défendre, par une lutte énergique, la liberté de son ministère. Mais, en l'appauvrissant, en lui ôtant ses privilèges et ses immunités, le régime moderne ne l'a point affaiblie ; bien au contraire, elle est sortie de cette épreuve régénérée, plus forte, plus active, plus féconde que jamais.

En même temps elle gagnait, à ce nouveau régime de la neutralité de l'État en matière religieuse, de recouvrer la liberté dans les pays protestants. En Angleterre, les catholiques ont été émancipés en 1829. Aux États-Unis, où après avoir (1644) proclamé les premiers dans leur colonie du Maryland la liberté des cultes, ils s'étaient vu, dans le Maryland même, exclure des emplois publics par l'intolérance des protestants, devenus les plus forts (1681), ils jouissent pleinement de la liberté commune. Le Danemark a aboli, en 1847, les lois oppressives édictées contre eux depuis la Réforme. La Suède et la Norwège ont suivi son exemple en 1873. Aussi le catholicisme a-t-il fait dans ces diverses contrées de très grands progrès. La Russie est le seul de tous les États chrétiens où l'Eglise ne jouisse que d'une tolérance restreinte.

Outre la part qu'il ne pouvait manquer de prendre aux épreuves des diverses Églises du monde catholique, le Saint-Siège a eu ses épreuves particulières. **Pie VI**, dépouillé de ses États par nos armées, mourut exilé à Valence. **Pie VII** (1800-1823), qui avait rendu la paix religieuse à la France en

signant le Concordat et sacré Napoléon à Notre-Dame, eut à défendre son indépendance et la liberté de l'Église contre l'ambition despotique de Napoléon, fut, comme son prédécesseur, dépossédé de ses États, et enlevé brutalement de Rome, eut à subir d'odieuses obsessions à Savone et à Fontainebleau où il avait été séquestré, et ne céda un moment que pour se rétracter ensuite. Malgré le soin que **Léon XII** (1823-1829) et **Pie VIII** (1829-1830) apportèrent après lui et à son exemple à la réorganisation des États pontificaux, le pontificat de **Grégoire XVI** (1831 1846) fut troublé par de fréquentes rébellions. **Pie IX** ne réussit pas à désarmer le parti révolutionnaire, malgré les réformes libérales qui, au début de son règne, rendirent son nom populaire dans monde entier. Le pouvoir temporel du Saint-Siège fut renversé en 1848 par la Révolution, après l'assassinat du ministre Rossi et la fuite du pape. Rétabli presque aussitôt par la France et soutenu par l'occupation française, il fut de nouveau ébranlé en 1859 par la guerre d'Italie. Victor-Emmanuel s'empara d'abord des Légations soulevées; puis ses troupes écrasèrent sous le nombre la petite armée organisée par le général Lamoricière et occupèrent la marche d'Ancône et l'Ombrie. Enfin il profita, en 1870, du départ des troupes françaises, pour s'emparer du reste des États pontificaux et de Rome, où il transporta le siège de son gouvernement et dont il fit la capitale du royaume d'Italie. Il ne laissa au pape que les palais du Vatican et de Latran et la villa de Castel-Gandolfo.

La puissance et l'ascendant de la papauté ainsi attaquée et spoliée n'ont cessé de grandir.

Pour réorganiser l'Église de France, après la Révolution, Pie VII fit de son autorité suprême un usage inouï dans les annales ecclésiastiques. Depuis, le Saint-Siège a été conduit par les circonstances à exercer le même pouvoir dans presque tous les États. Dès lors, « toutes les grandes Églises actuelles de l'univers catholique sont l'œuvre du pape, son œuvre récente ; il les a faites ; il leur a donné leur forme externe et leur structure interne ». Les maximes du gallica-

nisme et du joséphisme ne pouvaient plus se soutenir, après avoir reçu des faits cet éclatant démenti : elles ont été partout abandonnées.

Jamais pape ne fut écouté, vénéré, obéi, comme l'a été Pie IX, comme l'est Léon XIII.

La papauté a présidé au développement du dogme catholique avec une autorité aussi universellement reconnue qu'à la réorganisation des anciennes églises et à l'organisation des églises nouvelles. En 1854, Pie IX a défini et proclamé, comme juge suprême et infaillible de la foi, le dogme de l'Immaculée Conception; et le concile du Vatican, en 1870, après avoir défini, dans un décret sur la foi, la doctrine catholique sur Dieu et sur la création, sur la révélation, la foi, et les rapports de la foi et de la raison, a proclamé l'infaillibilité du pape. Depuis, Léon XIII a exposé, dans une série d'encycliques, la doctrine chrétienne sur le mariage, la constitution des États, la condition des ouvriers, l'inspiration des Livres saints et l'unité de l'Église.

La science ecclésiastique s'est développée en Allemagne, où existaient des foyers d'étude nombreux et actifs dans les facultés de théologie. En France, où elle languissait, elle refleurit depuis la création des universités catholiques. L'art chrétien a produit, en peinture, des œuvres remarquables. Les Bénédictins, après avoir contribué puissamment au rétablissement de la liturgie romaine, travaillent avec succès à la restauration du chant grégorien.

Les ordres religieux, les congrégations d'hommes et de femmes ont refleuri partout où l'on croyait les avoir à jamais abolis. Les anciens ordres, Jésuites, Bénédictins, Dominicains, Franciscains, Trappistes, Chartreux, Oratoriens, Frères des Écoles chrétiennes, Filles de la Charité, Visitandines, Carmélites, etc., ont été rétablis; il s'en est fondé de nouveaux : Oblats, Maristes et Marianites, Frères de Saint-Vincent de Paul, Dames du Sacré-Cœur, Congrégation de Sion, Petites Sœurs des Pauvres, etc. En 1878, il y avait en France, 30 287 religieux et 127 753 religieuses. Ce sont autant « de bienfaiteurs par institution et de corvéables volontaires,

voués par leur propre choix à des besognes dangereuses, répugnantes et tout au moins ingrates : missions chez les sauvages et les barbares, soins aux malades, aux idiots, aux aliénés, aux infirmes, aux incurables, entretien des vieillards pauvres ou des enfants abandonnés, œuvres innombrables d'assistance et d'éducation, service des orphelinats, des asiles, des ouvroirs, des refuges et des prisons, le tout gratuitement ou à des prix infimes, par la réduction au minimum des besoins physiques et de la dépense personnelle[1] ».

Pour soutenir les œuvres catholiques, des associations nombreuses se sont formées, œuvres de la Propagation de la foi et de la Sainte-Enfance, Société de Saint-Vincent-de-Paul, patronages, cercles d'ouvriers ; en France, associations catholiques ouvrières ; *Piusverein* en Allemagne ; sociétés de tempérance et œuvres ouvrières de toutes sortes en Angleterre et en Amérique.

Les missions destinées à évangéliser les infidèles ont pris un nouvel essor. Partout le Saint-Siège a érigé des vicariats apostoliques. La Chine, longtemps fermée à nos missionnaires, leur est enfin ouverte depuis 1860. Au Japon, le christianisme a fait de tels progrès qu'en 1891 Léon XIII y a établi une hiérarchie régulière. Dans l'Afrique centrale, où le mahométisme prend une extension menaçante, des missions florissantes travaillent à arracher les sauvages à leur dégradation. Mais l'œuvre accomplie est peu de chose auprès de celle qui reste à accomplir. La population du globe est évaluée à 1 500 millions d'âmes environ Sur ce nombre, il y a encore à peu près 900 millions de païens et 150 millions de mahométans ; et parmi les chrétiens, le nombre des catholiques atteint à peine 280 millions. Ce sera la tâche du siècle prochain de conquérir la terre entière à l'Évangile et à la civilisation chrétienne.

1. TAINE, *les Origines de la France contemporaine.* Le régime moderne. T. II, liv. V, ch. III.

RÉSUMÉ

361. La religion. — L'irréligion s'est propagée dans les villes et jusque dans les campagnes; mais, en revanche, la religion a repris son empire dans une partie notable de la classe aisée et a même ramené dans son sein des protestants d'Angleterre de grande valeur.

L'apologétique chrétienne et catholique s'est renouvelée avec Chateaubriand, Joseph de Maistre, Lacordaire, de Ravignan, etc.

362. L'Eglise. — Dépouillée de ses biens, privée de l'appui des pouvoirs publics, persécutée même, l'Église est sortie de l'épreuve plus forte que jamais, gagnant à ce régime la liberté dans les pays protestants : Angleterre (1829); Danemark (1847), Suède et Norwège (1873).

Le Saint-Siège fut éprouvé particulièrement : Pie VI, Pie VII furent dépossédés de leurs États et persécutés. Léon XII, Pie VIII, Gregoire XVI réorganisèrent les États pontificaux. Sous Pie IX, malgré ses réformes, le pouvoir temporel fut renversé (1848) une première fois. Rétabli par la France, il fut ébranlé de nouveau en 1859. Enfin le roi d'Italie s'empara de Rome en 1870.

Malgré cela, la puissance de la papauté n'a pas cessé de grandir, aussi bien sous Pie IX qu'aujourd'hui sous Léon XIII, dont les encycliques ont eu une grande portée.

Malgré les persécutions, les ordres religieux ont refleuri partout où on les croyait abolis.

QUESTIONNAIRE

361. Quels changements se sont produits au point de vue de la religion depuis la fin du XVIIe siècle ? — Citez les noms des principaux écrivains catholiques. — 362. Quelle situation le nouveau régime a-t-il fait à l'Eglise ? — Qu'y a-t-elle gagné ? — Nommez les principaux papes et dites comment ils furent spoliés de leurs Etats. — Dites ce que vous savez sur Pie IX et sur Léon XIII.

SECOND EMPIRE (1852-1870). — NAPOLÉON III, EMPEREUR

Gouvernement intérieur.

- **Embellissements de Paris.** — Boulevards, squares, églises, hôpitaux, etc. (M. *Haussmann*).
- **Agriculture.** — Dessèchement des marais, reboisement des montagnes. — Concours agricoles.
- **Industrie et commerce.** — Développement des réseaux de chemins de fer. — Expositions universelles (1855, 1867). — Traité de commerce avec l'Angleterre.
- **Finances.** — Institutions de crédit (Crédit foncier, etc.).
- **Instruction publique.** — Réorganisation de l'enseignement (*Duruy*).
- **Fondations humanitaires.** — Crèches. — Asiles pour l'enfance et la vieillesse. — Caisses de retraite. — Secours mutuels.

Politique extérieure de l'Empire.

Guerre de Crimée (1854-1856).

- **Cause :** *question d'Orient : occasion* question des *Lieux saints*. — (Bombardement de *Sinope*).
- **Faits :** Action commune de la France et de l'Angleterre. — Débarquement des troupes françaises et anglaises en Crimée. — Victoires de l'*Alma* sur Menschikoff. — Prise de la tour Malakoff. — Siège et prise de *Sébastopol*. — Congrès et **traité de Paris** (1856). — Constitution des principautés danubiennes (Couza).

Expédition de Syrie.

- **Cause :** Massacre des chrétiens maronites.
- **Faits :** Indifférence des magistrats turcs. — Intervention d'Abd-el-Kader et des troupes françaises. — Réorganisation du Liban.

UNITÉ ITALIENNE

Guerre d'Italie (1859).

- **Causes :** Domination autrichienne. — Efforts du Piémont pour affranchir l'Italie. — Cavour et Napoléon III. — Entrevue de Plombières.
- **Faits :** Napoléon déclare la guerre à l'Autriche (3 mai 1859). — Victoires de *Montebello*, *Magenta*, *Solferino*. — Entrevue de Villafranca. — *Paix de Zurich*. Indépendance de l'Italie. — Annexion de la *Savoie* et du comté de *Nice*.

Formation du royaume d'Italie.

- **Expédition de Garibaldi en Sicile et à Naples.** — Fuite de François II.
- **Invasion des États pontificaux.** — *Causes :* Refus de dissolution des troupes de Lamoricière. — *Faits :* défaite des troupes pontificales à *Castelfidardo* (sept. 1860). — Expulsion de François II de Gaète. — Entrée de Victor-Emmanuel à Naples.

Royaume d'Italie.

Reconnaissance du royaume d'Italie. — Victor-Emmanuel roi d'Italie (1861). — Reconnaissance du royaume par la France. — Convention de septembre (1864).

Guerre de 1866. — Alliance de l'Italie et de la Prusse contre l'Autriche. — Défaite des Italiens à *Custozza* et à *Lissa*. — Cession de la Vénétie par Napoléon

Nouvelle invasion des États pontificaux. — Défaite des Garibaldiens à *Mentana* (1867) — *Entrée des Piémontais à Rome* (sept 1870). — *Loi des garanties* (1871).

UNITÉ ALLEMANDE. — LUTTE ENTRE LA PRUSSE ET L'AUTRICHE

Lutte entre la Prusse et l'Autriche. Formation de l'unité allemande.

Antagonisme des deux puissances.

Prusse. — Avènement en Prusse de **Guillaume Ier**. — Lutte contre le Landtag (*Bismarck*)

Autriche. — Gouvernement libéral de *François-Joseph*. — Constitution de 1861 — *Congrès des Princes.*

Affaire des duchés. — Invasion du *Sleswig* et du *Holstein*. — Impuissance du Danemark — Victoire des Austro-Prussiens. — *Traité de Vienne* (1864). — Abandon des duchés à l'Autriche et à la Prusse

Guerre entre la Prusse et l'Autriche. — Convention de *Gastein* (1865) Autriche *Holstein* — Prusse : *Sleswig*. — Alliance de Bismarck avec l'Italie. — Rupture du pacte fédéral . la guerre. — Invasion de la Vénétie par les Italiens, du Hanovre, de la Hesse-Cassel, de la Saxe et de la Bohême, par les Prussiens — Bataille de **Sadowa** (3 juillet 1866). — Évacuation de la Bohême par *Benedeck*. — *Traité de Prague* (août 1866).

Dissolution de la Confédération germanique. — Confédération de l'Allemagne du Nord.

GUERRE DE PRUSSE

De la déclaration de guerre à la chute de l'Empire.

Causes : Affaires du grand-duché de Luxembourg (1867). — Affaire Prim et Hohenzollern (succession d'Espagne) (1870).

Faits : Défaites de Wissembourg, Frœschviller, Forbach, Wœrth, **Sedan** (1er septembre 1870). — Capitulation. — Chute de l'Empire. — Proclamation du Gouvernement de la Défense nationale (4 septembre 1870).

Gouvernement de la Défense nationale.

La défense en province.	**La défense nationale : Gambetta et Thiers.** — Investissement et prise de Strasbourg (28 septembre), de Metz (27 octobre). **Hostilités.** — Batailles de *Coulmiers*, de *Patay*, du *Mans* (armée de la Loire) — Bataille de *Saint-Quentin* (armée du Nord). — Bataille de Villersexel (armée de l'Est).
Siège de Paris (19 sept. 70 28 janv. 71)	**Résistance de Paris.** — Investissement. — Sorties infructueuses — Bombardement (5 janv.). — Souffrances des assiégés (manque de vivres) — *Capitulation de Paris* (28 janvier). — L'armistice
Assemblée nationale.	Réunion de la nouvelle *Assemblée nationale à Bordeaux.* — Ratification des préliminaires de paix (Versailles). **Traité de Francfort.** — Perte de l'Alsace et de la Lorraine.

EXTRÊME-ORIENT
OUVERTURE DE LA CHINE ET DU JAPON AUX EUROPÉENS

Inde anglaise.	Démembrement du Mysore (1799). — Soumission des Mahrattes (1817). — Immense empire colonial. — Mécontentement — Révolte des Cipayes (1858). — Nana-Sahib. — Défaite des Cipayes. — L'Inde réunie à la couronne d'Angleterre (1859) — La reine d'Angleterre impératrice des Indes (1876).
Guerre de Chine.	**Causes :** Violation des traités de 1841 et de 1844. — Persécution des chrétiens **Faits :** Bombardement de *Canton.* — Traité de *Tien-Tsin* (1858) — Violation du traité. — *Nouvelle expédition* . victoire de Pa-li-kao. — Prise de Pékin — Paix du 24 octobre 1860 **Résultats :** Empire ouvert aux Européens et aux missionnaires
Développement du Japon	**Ouverture du Japon aux Européens** (1864). — Civilisation européenne par des Européens armée, chemins de fer, instruction. — Régime constitutionnel (1889). — Guerre avec la Chine (Corée) (1894). — Victoires des Japonais ; traités glorieux.
Les Français en Cochinchine.	Lutte de la France contre *Tu-Duc.* — Cession de la basse Cochinchine et de Poulo-Condor (1862). — Acquisition de trois nouvelles provinces (1867). — Protectorat sur le *Cambodge* (1863) et l'*Annam* (1875).
Les Français en Afrique.	**Algérie.** — Irritation des Arabes par la loi sur la naturalisation des Juifs d'Algérie — Expédition du Sud (Ouargla, El-Goleah). **Sénégal.** — Communication entre le Sénégal et l'Algérie. — Soudan. — Prise de *Tombouctou* (1894). **L'isthme de Suez.** — Percement de l'isthme de Suez dû à *Ferdinand de Lesseps* (1869).

AMÉRIQUE

Guerre de Sécession.

Causes : Antipathie entre le *nord* et le *sud*, entre les *tendances démocratiques* et les *tendances aristocratiques*. — Question de l'*esclavage*. — Election de *Lincoln*, partisan de l'abolition de l'esclavage (1860).
Faits : Insuccès du Nord. — Semaine des Sept Batailles (Mac-Clellan). — Campagne de 1863 (*Grant*).
Succès du Nord. — Campagne de Géorgie. — Assassinat de *Lincoln* (1865). — Affranchissement des esclaves (1862).

Guerre du Mexique.

Causes : Présidence de *Juarez*. — Anarchie permanente. — Embarras financiers.
Faits : Intervention de la France. — Empire de *Maximilien*. — Prise de *Puebla* et de *Mexico* (1863). — Résistance de Juarez et des Mexicains. — Prise et supplice de Maximilien à *Queretaro* (1867)
Résultats : Juarez, maître du Mexique : guerre onereuse pour la France.

TROISIÈME RÉPUBLIQUE

La Commune (18 mars-28 mai 1871).

Gouvernement insurrectionnel de Paris. — Assemblée à Versailles. — *Second siège de Paris* — Folies et crimes de la commune. les *otages* — Prise de Paris et répression sanglante. — Élection de **Thiers** à la présidence de la Republique (31 août 1871)

Présidence de Thiers (août 1871-mai 1873).

Libération anticipée du territoire — Loi militaire de 1872. — Division des partis dans l'Assemblée. — Démission de Thiers (24 mai 1873).

Présidence du maréchal de Mac-Mahon (1873-1879)

Intérieur. — Constitution républicaine de 1875. — *Pouvoir exécutif* Président elu pour sept ans, et rééligible. — *Pouvoir législatif :* Chambre des députés élue : suffrage universel, Sénat . suffrage restreint. — Élections républicaines —Echec de la tentative monarchique du 16 *mai*. — Exposition universelle de 1878. — Démission de Mac-Mahon
Extérieur. — Question d'Orient . Guerre entre la Russie et la Turquie. — Defaite de la Turquie. — Traité de San-Stefano (mars 1878). — Congrès de Berlin. — Léon XIII, pape.

Présidence de Jules Grévy (1879-1887).

Intérieur. — Décret contre les congrégations (1880). — Lois scolaires (1881 et 1882) (Jules Ferry). — Loi sur les syndicats (1884)
Extérieur. — Occupation de l'Egypte par l'Angleterre. — Expédition de *Tunisie*. — *Traité du Bardo*. — Conquête du Tonkin . *Son-Tay* (1883), *Fou-Tchéou* (Courbet, 1884), échec de *Lang-son* (1885). — Traité de **Tien-Tsin.** — Traité avec la reine de Madagascar. — Conquête du *Congo* (Savorgnan de Brazza).

Présidence de Carnot (1887-1894)

Élection de Sadi-Carnot. — Exposition universelle de 1889. — Loi militaire (service de trois ans). — *Convention de Berlin* (1890) : partage de l'Afrique. — France : Protectorat du bassin du *Niger* et du *Soudan*. — Rapprochement de la France et de la Russie contre la *Triple Alliance* (Cronstadt, Toulon). — Les *anarchistes*. — Assassinat de Carnot (24 juin 1894).

Extérieur : Conquête du Dahomey (1892) sur le roi Behanzin.

Présidences de M. Casimir-Périer et de Félix Faure (1895-1899).

Brève présidence de M. Casimir-Périer (six mois). — Élection de Félix Faure.

Expédition de Madagascar (fin 1894). — Débarquement à *Majunga*. — Prise de *Tananarive* (30 septembre 1895) par le général Duchesne. — Madagascar colonie française (20 juin 1896). — Visite du tsar en France (1896). — Mort subite de Félix Faure et élection de M. Émile Loubet (février 1899).

ÉVÉNEMENTS DANS LES AUTRES ÉTATS D'EUROPE

Russie et Angleterre

Russie.

Alexandre II (1855-1881). — Émancipation des serfs (1861). — Répression violente en Pologne (1863) (Mouraview). — Intervention dans la guerre entre la *Turquie*, la *Serbie* et le *Monténégro*. — Gourko, Osman-Pacha. — Siège de *Plewna*. — Traité de San-Stefano modifié au Congrès de Berlin (1878). — Progrès du *nihilisme* : mort d'Alexandre II.

Alexandre III (1881-1894). — Antagonisme des Allemands et des Russes. — Rapprochement entre la France et la Russie. — Traité d'alliance (1893).

Nicolas II. — Politique de son père. — Visite en France (1896).

Angleterre.

Intérieur. — Prospérité de l'Angleterre. — Amélioration de la condition des ouvriers (Trade-Unions). — Réforme électorale de 1867. — Gouvernements successifs des libéraux et des conservateurs (Gladstone, Disraeli, lord Salisbury).

Extérieur. — La reine **Victoria**, impératrice des Indes. — Acquisition de l'île de Chypre. — Conquête de l'Afghanistan, du Zoulouland. — Occupation de l'Égypte (1882). — Destruction de l'empire mahdiste (1898).

Question d'Irlande. — Répression des tentatives révolutionnaires. — Loi du fermage (1870). — Le *Home rule* (Parnell). — Loi agraire (Gladstone, 1881). — Question d'Irlande non résolue.

Allemagne, Autriche, Italie, Espagne, Turquie

Allemagne. — **Guillaume Ier (1871-1888), Frédéric III, Guillaume II.** — Le roi de Prusse, chef de la fédération des Etats chancelier (Bismarck) : *Reichstag*, *Conseil fédéral*. — Provocations contre la France (1875, 1883, 1885, 1887). — Alliance des Trois-Empereurs. — Triple alliance avec l'Autriche et l'Italie. — Expansion coloniale · Nouvelle-Guinée, Sud-Ouest africain, etc. — Le *Culturkampf : Lois de Mai*, victoire de l'Église. — Progrès du socialisme — Disgrâce de Bismarck (1890). — Renouvellement de la Triple-Alliance.

Autriche. — Alliance avec l'Allemagne. — Réunion de la Bosnie et de l'Herzégovine. — Troubles de races — Agitation antisémitique.

Italie. — Réforme électorale de 1882. — Conflit entre le Gouvernement et la Papauté aggravé par une série de mesures contraires aux droits et à la liberté de l'Eglise italienne. — Entrée dans la Triple-Alliance (1883). — Expédition d'Abyssinie. — Défaite d'Adoua (1896) : Chute de Crispi

Espagne. — Révolution de 1868 — Gouvernement provisoire . *Prim*. — Abdication d'*Amédée de Savoie* (1873) et proclamation de la République. — Guerre contre les Carlistes. — Restauration de la monarchie : *Alphonse XII*. — *Régence de Marie-Christine : Alphonse XIII*. — Les pronunciamientos et les anarchistes. — Insurrection cubaine (1896). — Guerre désastreuse avec les Etats-Unis (1898).

Turquie. — Abdul-Hamid II. — Persécution de l'Arménie (1890-1896). — Intervention des puissances. — Révolte de la Crète. — Guerre entre la Turquie et la Grèce. — Victoire des Turcs.

MOUVEMENT DES ESPRITS DEPUIS 1848
LETTRES, ARTS ET SCIENCES

Lettres et arts.

En France. — Victor Hugo, Leconte de Lisle, Th. de Banville, Baudelaire, Laprade, Autran, Ponsard, Labiche, Augier, A. Dumas, Feuillet, Flaubert, Le Play, Veuillot, Thiers, J. Favre, Rouher, Gambetta, Fustel de Coulanges, Taine, Renan, Littré, J. Simon, Vacherot, Caro, Gratry, Ollé-Laprune, Mgr Dupanloup ; H. Flandrin, Regnault, Doré, Meissonnier, Corot, Millet, Carpeaux, Bartholdi, Chapu, F. David, Bizet, Gounod, A. Thomas.

Hors de France. — Tennyson, Browning, Rossetti, Dickens, Thackeray, Elliot, Macaulay, Carlyle, Buckle, Stuart Mill, Cardinal Newman ; Freiligrath, Geibel, Scheffel, Auerbach, Hettner, Ranke, Schopenhauer ; Cantù, de Rossi, Zanella ; Pouchkine, Lermontov, Gogol, Tourguenev, Dostoïewsky, Nékrassov ; Fenimore Cooper, Channing, Mrs Beecher Stow, Longfellow, Emerson ; l'école de Berlin, Tieck, Rauch ; Overbeck, Cornelius ; l'école de Munich et celle de Dusseldorf ; Wagner, Rubinstein.

Sciences. — Helmholtz, Scott, Barlow, Edison, Foucault, Bell, Hughes, Joule, Hirn, Thomson, Clausius, Rankine, Melloni, Rontgen, Bunsen, Kirchoff, Sainte-Claire Deville, Berthelot, C. Bernard, Pasteur.

COMMERCE, INDUSTRIE, AGRICULTURE
ÉTAT ÉCONOMIQUE ET SOCIAL

Commerce, industrie, agriculture. — Transformation par les applications scientifiques. — Révolution dans les moyens de transport et de communication (chemins de fer, bateaux à vapeur, union postale, lignes télégraphiques).

Mouvement de la population. — Population doublée en Europe en moins de cent ans. — Population urbaine accrue aux dépens des campagnes.

État social. — Abolition de l'esclavage. — Question sociale. — Anarchistes (Proudhon, Bakounine, [illegible]). Lassalle, Karl Marx. — Socialistes. — La [illegible] de Léon XIII sur la condition des ouvriers.

La religion. — La religion et l'Église au XIXe [illegible] — Persécutions. — Conversions au sein de l'anglicanisme. — Renouvellement de l'apologétique chrétienne et catholique.

L'Église. — Sortie de l'épreuve plus forte que jamais. — Émancipation des catholiques en Angleterre (1829). — Liberté de l'Église aux États-Unis. — En Danemark (184[illegible]). — En Suède et en Norwège (1873). — Pie VI, Pie VII, Léon XII, Pie VIII, Grégoire XVI, Pie IX, Léon XIII. — Chute du pouvoir temporel du Saint-Siège. — Concile du Vatican (1870). — Encycliques de Léon XIII. — Ordres religieux. — Œuvres de charité et œuvres ouvrières. — Missions.

Tableau Synchronique de 1848 à 1898

ANCE	AUTRICHE	PRUSSE	SUD DE L'EUROPE	ÉGLISE	NORD DE L'EUROPE	RUSSIE	ANGLETERE	EMPIRE OTTOMAN
Insurrection à Paris Proclamation de la République. **Louis - Napoléon,** président (1848). Coup d'Etat. Dissolution de la Chambre (1851). Proclamation de l'Empire (1852). Guerre de Crimée (1854-1856). Traité de Paris (1856). Campagne d'Italie (1859). Acquisition de la Savoie (1860). Expéditions de Chine (1858-1860). Expédition de Cochinchine (1858-62). Guerre du Mexique (1861-1867).	La Hongrie obtient une constitution (1848). Soulèvement de Vienne. Abdication de Ferdinand I — François-Joseph empereur d'Autriche (1848). Rétablissement du pouvoir absolu (1852). Établissement du régime parlementaire (1861). Guerre des Duchés 1864). Défaite de Sadowa (1866).	Assemblée constituante. Bismarck, ministre en Prusse(1862). Guerre des duchés (1864). Guerre contre l'Autriche (1866).	Révolte à Milan et a Naples contre l'Autriche Proclamation de la République à Rome et à Florence (1849) Cavour, ministre en Piemont (1850) Revolution militaire en Espagne (1854). Bataille de Montebello. Magenta, Solferino (1859). Insurrections en Sicile et a Naples (1860). Entree de Victor-Emmanuel a Naples. Georges I. roi deGrèce(1863) Revolution en Espagne (1868). Prim.	Pie IX rétabli sur le trône pontifical par une armée française (1849) Pie IX rétablit la hierarchie catholique en Angleterre(1850) Proclamation du dogme de l'Immaculée Conception (1854).	Mort de Christian VIII. Frederic VII roi de Danemark (1848) Guillaume III. roi de Hollande. Mort d'Oscar I ; Charles XV, roi de Suede (1859). Mort de Frédéric VII. Christian IX, roi de Danemark (1863) Guerre des duchés (1864).	La Russie réclame le protectorat des chrétiens grecs de Turquie (1853) Alexandre II, empereur. Prise de Sébastopol (1855).	Declaration de guerre à la Perse (1856) Revolte des cipayes dans l'Inde (1858).	Prétentions de la Russie. Insurrection en Crete (1866).
Guerre contre la Prusse (1870). Traité de Francfort Présidence de **Thiers.** La Commune (1871). **Mac-Mahon** succede à Thiers (1873). **Jules Grévy** succede à Mac-Mahon (1879) Expedition de Tunisie (1881). Guerre du Toukin (1883). Expédition de Madagascar (1883). Traite avec la Chine (1884). 2e traité avec la Chine (1885) **Carnot,** président (1887). Ouverture de l'Exposition universelle (1889) Protectorat de la France sur le bassin du Niger (1890). Assassinat de Carnot (1894). Présidence de **F. Faure** Madagascar colonie française (1896). Le Tsar en France (1896). Mort de Félix Faure et élection de M. Emile Loubet (février 1899).	L'empereur d'Autriche est couronne roi de Hongrie (1867)	Guillaume I empereur d'Allemagne (1871). Mort de Guillaume I — Frédéric III (1888). Mort de Frederic III — Guillaume II (1888). Disgrace de Bismarck (1890).	Alphonse XII Reforme electorale en Italie Alliance avec l'Allemagne et l Autriche (1883)	Attaque des Etats pontificaux par Garibaldi, expédition française (1867). Proclamation de l'infaillibilité du pape (1870). Entrée des Italiens a Rome Mort de Pie IX Avenement de Léon XIII (1878)	Léopold II, roi des Belges. Liberté de l'Eglise en Suede et en Norwège (1873).	Mort d'Alexandre II Alexandre III (1881). Rapprochement avec la France. Mort d'Alexandre III Nicolas II (1894).	Reforme électorale (1867) Occupation de l'Egypte (1882) Expédition contre le Mahdi (1896-98)	Massacres d'Arménie (1890-1896). Révolte de la Crete. — Guerre avec la Grèce.

Guerre contre la Prusse (1870). Traité de Francfort Présidence de **Thiers**. La Commune (1871). **Mac-Mahon** succède à Thiers (1873). **Jules Grévy** succède à Mac-Mahon (1879). Expédition de Tunisie (1881). Guerre du Tonkin (1883). Expédition de Madagascar (1883). Traité avec la Chine (1884). 2e traité avec la Chine (1885). **Carnot**, président (1887).	L'empereur d'Autriche est couronné roi de Hongrie (1867)	Guillaume I empereur d'Allemagne (1871).	Alphonse XII	Attaque des Etats pontificaux par Garibaldi, expédition française (1867). Proclamation de l'infaillibilité du pape (1870). Entrée des Italiens à Rome. Mort de Pie IX. Avènement de Léon XIII (1878)	**Léopold II**, roi des Belges.		Réforme électorale (1867)	
		Mort de Guillaume I — Frédéric III (1888). Mort de Frédéric III — Guillaume II (1888).	Réforme électorale en Italie. Alliance avec l'Allemagne et l'Autriche (1883)		Liberté de l'Eglise en Suède et en Norwège (1873).	Mort d'Alexandre II. Alexandre III (1881). Rapprochement avec la France.	Occupation de l'Egypte (1882)	
Ouverture de l'Exposition universelle (188[illegible]). Protectorat de la France sur le bassin du Niger (1890). Assassinat de Carnot (1894). Présidence de **F. Faure**. Madagascar colonie française (1896). Le Tsar en France (1896). Mort de Félix Faure et élection de M. Emile Loubet (février 1899).		Disgrâce de Bismarck (1890).				Mort d'Alexandre III. Nicolas II (1894)	Expédition contre le Mahdi (1896-98)	Massacres d'Arménie (1890-1896). Révolte de la Crète. — Guerre avec la Grèce.

RÉSUMÉ GÉNÉRAL

DE

L'HISTOIRE DES PRINCIPAUX ÉTATS DE L'EUROPE

FRANCE

Gaule ancienne et Gaule franque. — Habitée, en majeure partie, par des populations celtiques, la Gaule fut conquise par Jules César (58-51 av. J.-C.) et s'assimila en peu de temps la civilisation romaine. Le christianisme y fut prêché dès le Ier siècle et, malgré les persécutions, y fit de rapides progrès. Au Ve siècle, trois peuples de race germanique s'y établirent : les Francs, encore païens, les Wisigoths et les Burgondes, déjà chrétiens, mais ariens. Clovis, devenu chrétien et catholique, avec ses Francs, la conquit presque tout entière. Sous ses successeurs, les luttes sanglantes de l'Austrasie et de la Neustrie aboutirent (687) à l'élévation des ducs Austrasiens de la puissante maison d'Héristal. L'un d'eux, Charles Martel, arrêta l'invasion arabe dans les plaines de Poitiers (732). Avec son fils, Pépin le Bref, qui prit enfin la couronne, commença la dynastie des Carolingiens. Charlemagne mit son épée au service de l'Église et de la papauté, fit fleurir les lettres, les arts et les sciences, et, couronné par le pape empereur d'Occident (800), organisa et gouverna son vaste empire avec une admirable sagesse. Mais bientôt le nouvel empire se démembra, et la Gaule forma, sous le nom de royaume des Francs occidentaux, un État séparé, qui allait devenir la France.

France féodale. — Au x^e siècle s'établit le régime féodal. La maison des ducs de France monte sur le trône avec Hugues Capet (987). Les Capétiens s'appliquent à agrandir le domaine royal et se font, avec l'appui du peuple et de l'Église, les grands justiciers du royaume. En même temps, les croisades font retentir le monde des « exploits de Dieu par la main des Francs », l'Université de Paris devient le foyer de la science chrétienne et la langue française est parlée dans toute la chrétienté.

La guerre de Cent Ans éveille le sentiment national; de cette épreuve terrible, la France sort plus unie et la royauté plus forte. Louis XI fraye la voie à la monarchie absolue en abaissant les grands et brise la puissance de la maison de Bourgogne. La « furie française » éclate en pure perte dans les guerres d'Italie : mais le génie français se réveille au contact du génie italien et la Renaissance française commence.

France monarchique. — La Réforme réussit à peine à entamer la France; cela suffit pour allumer les guerres de religion, auxquelles Henri IV met fin par sa conversion et par l'Édit de Nantes. La lutte contre la maison d'Autriche, commencée par François I^{er}, continuée par Richelieu et Mazarin, se termine enfin aux traités de Westphalie (1648), qui garantissent l'équilibre européen. Louis XIV recule nos frontières et fait de son royaume le plus puissant et le plus prospère de l'Europe; mais il le ruine ensuite par ses guerres et par son faste, et soulève contre lui tous ses voisins par son orgueil. Sous Louis XV, l'Angleterre ruine notre marine et s'empare de nos plus belles colonies. Nos écrivains ont été admirés et imités par l'Europe entière au XVII^e siècle; au XVIII^e, ils exercent une influence profonde et universelle, mais, avec l'esprit de réforme, ils propagent partout l'irréligion.

France démocratique. — La Révolution détruit l'ancien régime et jette les bases du régime démocratique; mais bientôt elle couvre le pays de ruines et de sang, pendant que nos soldats résistent victorieusement à l'Europe coalisée. Napoléon, après avoir pacifié et réorganisé la

France, la gouverne en despote, la couvre de gloire, et la perd avec lui par son ambition insatiable et son orgueilleux mépris du droit. La Restauration et la monarchie de juillet lui donnent la paix et la prospérité, avec la liberté politique, sous le régime censitaire du suffrage restreint. La grande industrie naît et se développe, la population ouvrière se multiplie, et les idées démocratiques se propagent, avec un mélange dangereux d'utopies socialistes. La Révolution de 1848 dote brusquement la France du suffrage universel. Le second empire (1852-1870) abolit le régime parlementaire, met le suffrage universel en tutelle, donne une vive impulsion aux travaux publics, s'efforce d'améliorer la condition des classes laborieuses, affranchit l'Italie et laisse grandir la Prusse, qui, à la tête de l'Allemagne, ne tarde pas à le renverser et nous arrache l'Alsace et la Lorraine. Sous la troisième république, constituée définitivement en 1875, la France, après avoir libéré son territoire, par le paiement anticipé d'une énorme indemnité de guerre, et réorganisé son armée sur la base du service obligatoire et universel, se relève rapidement, à travers des difficultés de toutes sortes, travaille à grands frais à développer et à réformer son enseignement, dans les écoles libres aussi bien que dans les écoles de l'État, s'efforce d'apaiser, par des lois équitables, le conflit du travail et du capital, refait son empire colonial, et donne, devant des démonstrations hostiles et provocantes, des preuves répétées de son sang-froid et de son amour de la paix.

ANGLETERRE

Angleterre ancienne. — Habitée, depuis le xe siècle avant Jésus-Chist, comme l'Écosse et l'Irlande, par des tribus celtiques, conquise, au Ier siècle de notre ère, par les Romains, évangélisée dès le IIe, l'Angleterre (appelée alors la *Bretagne*) tomba, au ve, sous le joug des Saxons et des Angles, qui la replongèrent dans le paganisme et la barba-

rie. Après la conversion des Anglo-Saxons (VIIe siècle), elle mérita d'être appelée *l'île des saints*, et de ses monastères partirent les apôtres de la Germanie. Les Danois la subjuguèrent à deux reprises, et les Normands, sous la conduite de Guillaume le Conquérant, la soumirent, en 1066, à leur domination. De la fusion de ces divers éléments sortit enfin la nation anglaise.

Angleterre après la conquête normande. — Les ducs de Normandie, devenus rois d'Angleterre, étaient désormais aussi puissants que les rois de France, leurs suzerains. De là des guerres toutes féodales, qui aboutirent à la guerre nationale de Cent Ans: les Anglais, d'abord victorieux, maîtres un moment de la France presque entière, furent enfin battus et chassés (1453).

Dès le XIIe siècle, les barons anglais avaient imposé à Jean sans Terre la *Grande Charte*, qui donnait à l'Angleterre les deux garanties fondamentales de la liberté, le *jury* et le *parlement*. Mais la guerre sanglante des Deux-Roses, qui, à la suite de la guerre de Cent Ans, mit aux prises les deux maisons de Lancastre et d'York, décima et ruina l'aristocratie. La paix rétablie, *Henri Tudor* jouit d'un pouvoir presque absolu.

Son fils Henri VIII sépara l'Église anglicane de l'Église de Rome et s'en déclara le chef ; Edouard VI et Élisabeth en firent une église protestante.

Angleterre sous le régime constitutionnel. — Le despotisme et l'incapacité des *Stuarts* provoquèrent coup sur coup deux révolutions : celle de 1648, qui coûta le trône et la vie à Charles Ier, au profit de Cromwell ; et celle de 1688, qui détrôna Jacques II au profit de Guillaume de *Nassau* (Guillaume III), et rétablit le régime constitutionnel. En 1714, la couronne passa à la maison de *Hanovre*, qui règne encore aujourd'hui.

A partir de 1688, l'Angleterre est l'âme de toutes les coalitions contre la France. Devenue la première des puissances maritimes, commerçantes et industrielles, après avoir été longtemps la dernière, elle emploie sans scrupule tous

les moyens pour ruiner notre marine et s'emparer de nos colonies. Si, en Amérique, elle perd les États-Unis, elle nous supplante dans l'Inde et y fonde un puissant empire. Elle nous combat avec acharnement de 1793 à 1815, et, après la chute de Napoléon, elle demeure la souveraine incontestée des mers. Depuis, ses colonies se sont encore accrues et sont devenues de plus en plus florissantes. En 1891, la population de l'empire britannique s'élevait à 379 millions d'âmes.

A l'intérieur, l'Angleterre réforme lentement, mais profondément, ses lois et ses institutions. Les catholiques sont émancipés (1829). Des lois protectrices (1802, 1819, 1833, 1847) mettent fin à l'exploitation inhumaine des ouvriers par des industriels sans entrailles. Grâce à la liberté d'association, les sociétés coopératives de consommation et de production se multiplient. Une série de réformes électorales et administratives (1832-1894) substituent peu à peu à un régime tout oligarchique un régime de plus en plus démocratique. Mais, malgré les concesssions qu'elle a obtenues depuis O'Connell, l'Irlande attend encore la réparation complète du traitement inique qu'elle a subi pendant près de trois siècles.

ALLEMAGNE

Allemagne jusqu'à Charlemagne. — Les Romains, qui s'avancèrent jusqu'à l'Elbe, ne purent soumettre les tribus germaines qui occupaient le nord de l'Allemagne actuelle, et ne conservèrent qu'une bande de terrain allant de Ratisbonne jusqu'au confluent du Main et du Rhin.

Au IVe siècle, les Germains franchirent en grand nombre le Rhin et le Danube. Au VIe siècle, les Francs établis en Gaule étendirent leur domination sur la Germanie occidentale, et Charlemagne poussa jusqu'au delà de l'Elbe. En même temps le pays était évangélisé et se couvrait d'évêchés et de monastères.

Allemagne depuis Charlemagne jusqu'à la maison d'Autriche. — Les fils de Louis le Germanique

partagèrent le royaume de Germanie, constitué par le traité de Verdun (843), en trois autres royaumes : Saxe, Bavière, Souabe, réunis ensuite par Charles le Gros. Après la déposition de ce dernier, la royauté devint élective.

Du IXe au XIIIe siècle, outre les invasions des Hongrois, l'Allemagne eut à subir les luttes du sacerdoce et de l'empire et les querelles des Guelfes et des Gibelins.

En 1273, Rodolphe de Habsbourg rétablit l'autorité impériale, sans réussir à rendre la couronne impériale héréditaire. La Suisse se rendit indépendante, et les luttes continuèrent à l'intérieur entre l'empereur et les princes qui cherchaient à agrandir leurs domaines.

Allemagne sous la maison d'Autriche. — En 1438, Albert II d'Autriche inaugure le règne, presque ininterrompu pendant quatre siècles, de la maison de Habsbourg. L'empereur, à partir de cette époque, voit augmenter son autorité, principalement sous Charles-Quint, qui cependant doit s'engager à respecter les droits des électeurs et des princes.

Sous ce règne, l'empire est troublé par les agitations de la Réforme, qui vient d'arracher à l'Église plus de la moitié de l'Allemagne. Sous Ferdinand II les conflits entre protestants et catholiques et l'ambition de l'empereur, qui cherche à abaisser tous les princes sous la domination de la maison d'Autriche, amènent la guerre de Trente Ans (1618-1648). Une partie de l'Allemagne est ravagée. Elle s'épuise encore dans ses luttes contre Louis XIV. Au XVIIIe siècle la guerre de la succession d'Autriche et la guerre de Sept Ans affaiblissent l'empire au profit de la Prusse, érigée en royaume depuis 1701. A la fin du siècle, l'Allemagne accueille les Français qui émigrent devant la Révolution, et la guerre commence. Les armées françaises vont parcourir l'empire en tous sens et battre ses armées dans presque toutes les rencontres. En 1803, la rive gauche du Rhin est cédée à la France.

Allemagne confédérée et nouvel empire d'Allemagne. — En 1806 après Austerlitz, l'empereur François II abdique son titre électif d'empereur d'Allemagne,

et devient, du consentement de Napoléon, empereur héréditaire d'Autriche.

La confédération germanique, établie en 1815, dure jusqu'en 1866. La Prusse en exclut alors l'Autriche, qu'elle a vaincue à Sadowa, et crée la confédération du Nord, à laquelle se rattache bientôt, par un lien étroit, la confédération du Sud. Enfin le roi de Prusse, vainqueur de la France, reçoit à Versailles, le titre d'empereur d'Allemagne (18 janvier 1871).

Depuis cette époque, grâce à la prépondérance qu'elle s'est acquise en Europe, à l'activité patiente, à la ténacité et à l'esprit de suite des Allemands, et à l'appui qu'ils se prêtent partout, l'Allemagne n'a cessé d'accroître son industrie, son commerce, ses colonies et son influence dans le monde.

RUSSIE

La Russie avant Pierre le Grand. — La Russie était, avant l'ère chrétienne, habitée par des peuples slaves que les Romains appelaient Scythes et Sarmates. Les Goths et les Huns la traversèrent; mais, après la mort d'Attila, les Slaves secouèrent le joug et se répandirent dans les plaines qui s'étendent de l'Elbe au Dniéper. C'est au IX^e^ siècle que la tribu scandinave des Varègues, sous Rurik, fonda l'empire russe à Novgorod. Au X^e^ siècle, sous saint Wladmir, la Russie se convertit en partie au christianisme et forme une nation. Au XI^e^ siècle, une fille d'Iaroslav épouse le roi de France Henri I^er^. Iaroslav donne un code à ses sujets; puis jusqu'au XV^e^ siècle, l'histoire de la Russie est très obscure; le pays est envahi et en partie subjugué par les Mongols. Ivan III chasse les Mongols, et, à partir de ce moment, la Russie progresse d'une façon continue. Elle s'agrandit de la Sibérie et de l'Ukraine, et entretient des relations avec les États de l'Europe.

La Russie depuis Pierre le Grand. — Pierre I^er^ le Grand civilise de vive force ses sujets et accroît considé-

rablement l'étendue de son empire Après lui, Élisabeth et Catherine II continuent son œuvre et interviennent activement dans la politique européenne. Le démembrement de la Pologne en attribue une partie à la Russie. Les guerres de Napoléon, la retraite désastreuse de Russie, donnent à Alexandre Ier une influence prépondérante dans les divers congrès d'Europe. La politique russe d'accroissement continu n'a pas cessé depuis Pierre le Grand. La guerre de Crimée ne l'a point arrêtée La Russie s'étend du côté de la Turquie, de l'Afghanistan, de la Perse, des Indes et de la Chine. Actuellement elle est un des plus puissants États de l'Europe et du monde.

BELGIQUE ET HOLLANDE

Belgique et Hollande jusqu'aux traités de Westphalie. — La Hollande était, pour les Romains, le pays des Bataves. Ils la soumirent, mais elle se révolta avec Civilis, et fut depuis une alliée de Rome. Les Francs s'y établirent, ainsi que les Frisons. Des pirates Northmans ravagèrent le pays, qui se partagea entre un grand nombre de seigneurs. La Belgique, peuplée par les Belges, fut également soumise par les Romains et subit à peu près le même sort que la Hollande. Philippe de Bourgogne réunit tous ces États à son duché sous le nom de Pays-Bas. A la mort de Charles le Téméraire, une partie en fut prise par Louis XI, l'autre passa à Maximilien, de lui à Charles-Quint et à l'Espagne. Les Pays-Bas se soulevèrent bientôt, et à la paix de Westphalie (1648), leur indépendance fut définitivement reconnue, tandis que la Belgique restait sous la domination espagnole, puis autrichienne, jusqu'à la Révolution française, époque à laquelle elle se souleva et fut occupée par les Français.

Belgique et Hollande depuis les traités de Westphalie. — Les Hollandais avaient fondé de nombreuses colonies. Ils luttèrent, au XVIIe siècle, contre Louis XIV. Dans la guerre de Sept Ans, la Hollande resta neutre. Elle fut con-

quise par Dumouriez et Pichegru et forma la république batave. Louis Bonaparte, nommé roi de Hollande, s'y fit aimer; puis en 1810 la Hollande fut réunie à la France. En 1814 elle forma, avec la Belgique, le royaume des Pays-Bas. En 1830 la Belgique se sépara et devint un État indépendant, grâce au concours de la France.

Les deux royaumes ont pu, depuis cette époque, développer à l'aise leur commerce et leur industrie, et sont actuellement des plus florissants.

ITALIE

L'Italie ancienne. — Partagée au début entre un grand nombre de peuplades différentes, l'Italie avait été peu à peu conquise par Rome et avait étendu son empire sur tout le monde connu des anciens.

L'Italie après les invasions. — La ruine de l'Empire d'Occident et les invasions des Barbares détruisirent cette suprématie. L'Italie se divisa en une foule de petits États jaloux les uns des autres, toujours en guerre, et appelant l'étranger pour soutenir leur querelle ; de sorte que ce malheureux pays, déjà ravagé par la guerre civile, eut à subir, après les invasions des Barbares, celles des Allemands et des Français. En revanche, elle brilla d'un vif éclat dans les lettres et les arts, et eut la première part dans le mouvement de la *Renaissance*. Peu à peu cependant, il se formait quelques États plus importants ; royaume de Sardaigne, royaume des Deux-Siciles, États de l'Eglise. L'unité parut se faire sous le règne de Napoléon ; mais à sa chute les anciens États se reformèrent.

L'Italie unifiée. — L'Italie retomba en grande partie sous la domination de l'Autriche. Grâce à l'appui moral et à l'aide matérielle de la France, Victor-Emmanuel unifia l'Italie ; il s'allia en 1866 à la Prusse contre l'Autriche et obtint la Vénétie. En 1870, déjà maître d'une partie des États pontificaux, il prit le reste et s'empara de Rome. Le royaume d'Italie

était désormais fondé. Le secours que la France donna à l'Italie pour conquérir son indépendance sur l'Autriche, s'unifier et se mettre au rang des grandes puissances, a été payé par l'alliance de cette même Italie avec l'Allemagne contre la France. Jusqu'ici d'ailleurs cette alliance ne lui a pas porté bonheur

ESPAGNE

L'Espagne jusqu'au règne de Philippe II. L'Espagne, après avoir été conquise par les Carthaginois et par les Romains, le fut encore, pendant la grande invasion du v^e siècle, par les Alains, les Suèves, les Vandales et les Wisigoths. Au viii^e siècle, les Arabes s'y établirent. La puissance arabe déclinant à son tour, les royaumes chrétiens : Aragon, Castille, Navarre, Portugal, se relèvent et s'étendent. Le mariage de Ferdinand le Catholique et d'Isabelle la Catholique (1469) réunit en un seul les deux royaumes de Castille et d'Aragon. Les Arabes sont définitivement chassés, et l'Espagne, au milieu du xvi^e siècle, à l'abdication de Charles-Quint et sous le règne de Philippe II, est la première puissance de l'Europe : elle possède les Pays-Bas, une partie de l'Italie et d'immenses colonies en Amérique. Mais le déclin suit de près l'apogée de cette puissance : les richesses du Nouveau Monde ont fait abandonner l'agriculture et l'industrie, et quand ces moissons dorées viennent à s'épuiser, toute activité est morte en Espagne.

L'Espagne après Philippe II. -- Dès le début du xvii^e siècle, les Pays-Bas secouent le joug et conquièrent leur indépendance ; les guerres avec la France affaiblissent encore l'Espagne, que ne relève pas l'avènement de Philippe V. Un instant, sous l'impulsion énergique de Charles III, au xviii^e siècle, elle semble retrouver quelque vigueur ; mais c'est pour retomber bientôt sous Charles IV et ses successeurs. La plupart des colonies, Mexique, la Plata, Vénézuela, Chili, Pérou, se soulèvent et s'affranchissent au début du xix^e siècle ;

à diverses reprises, au cours du siècle, les autres colonies, jusque-là restées fidèles, tentent de s'affranchir à leur tour, et on vient de voir (1896-1898), les soulèvements de Cuba et des Philippines épuiser les ressources — hommes et argent — de la métropole, qui n'a pu, même à ce prix, maintenir son autorité.

En même temps, des révolutions périodiques agitent le pays. Il ne retrouve enfin un peu de calme au dedans que pour être obligé de soutenir au dehors, contre les États-Unis, une lutte inégale, où il ne réussit à sauver que l'honneur.

PORTUGAL

Longtemps le Portugal ne se distingua pas de l'Espagne.

Le royaume de Portugal ne fut fondé qu'en 1139 par Alphonse Henriquez. Ses successeurs surent affermir leur Etat et rester indépendants de la Castille. Les Portugais furent un peuple navigateur : Vasco de Gama doubla le cap de Bonne-Espérance, et Magellan fit, le premier, le tour du monde ; aussi le Portugal eut-il bientôt un vaste empire colonial aux Indes (Macao) et en Amérique (Brésil). A la fin du XVIe siècle, la maison royale de Portugal s'étant éteinte, les Cortès élurent roi Philippe II d'Espagne ; mais, soixante ans plus tard, la séparation se faisait de nouveau, et définitive. Au XVIIIe siècle, l'influence anglaise fut prépondérante dans le Portugal. Sous Napoléon Ier, il fut envahi par les Français, que les Anglais en chassèrent. Bientôt après, le Brésil se séparait de la métropole pour former un empire indépendant. A l'intérieur, le peuple imposa au roi une constitution libérale. Depuis, le pays a été troublé par plusieurs révolutions et ruiné par une dette toujours croissante.

SUÈDE

On ne sait rien des populations primitives de la péninsule scandinave. En 1001, le roi d'Upsal est baptisé et prend le titre de roi de Suède. Le pays est chrétien au XIIe siècle. L'union de Kalmar (1397) réunit les trois royaumes scandinaves de Suède, Norwège et Danemark, mais pour peu de temps. Le Danemark conquiert la Suède: elle lui est bientôt reprise par Gustave Vasa (XVIe siècle), qui introduit en Suède la réforme luthérienne. Sous Gustave-Adolphe, la Suède joue un rôle important en Europe; la paix de Westphalie lui donne des possessions continentales, qu'elle perd bientôt sous Charles XI et Charles XII. A partir de Charles XII la Russie, devenue l'ennemie de la Suède, y suscite des révoltes, soutient les grands contre le roi et s'empare d'une grande partie de ses possessions. En 1810, Bernadotte, général de Napoléon Ier, est élu héritier de la couronne suédoise; il prend part aux coalitions contre Napoléon. La Norwège est réunie à la Suède en 1814, et, depuis, la dynastie nouvelle n'a cessé d'encourager le développement intérieur du pays.

NORWÈGE

D'abord divisée en plusieurs Etats et connue seulement par ses pirates (Northmans), la Norwège a formé un État séparé du IXe siècle à l'union de Kalmar (1397). En 1450 elle a été réunie au Danemark, puis à la Suède en 1814; mais son gouvernement reste indépendant de celui de la Suède et elle a ses Chambres particulières.

DANEMARK

Le Danemark fut d'abord peuplé par les Jutes, les Cimbres et les Angles, puis envahi par les Goths. C'est de ce pays que venaient, en partie, les bandes des Northmans. Les Angles

fondèrent en Angleterre, avec les Saxons, l'heptarchie anglo-saxonne. Le Danois Kanut le Grand régna à la fois sur l'Angleterre et sur son pays. Le Danemark conquit une partie des côtes de la Baltique, puis affirma sa prépondérance par l'union de Kalmar. Il se divisa ensuite en une foule de petites principautés, données en apanage aux collatéraux de la famille royale, jusqu'au moment où, vers 1660, la royauté devint absolue, grâce à l'appui de la bourgeoisie et du clergé. Il s'allia à Napoléon Ier; aussi la Norwège lui fut-elle enlevée en 1814. La Prusse a conquis, en 1864, les duchés de Sleswig et de Holstein, qui appartenaient jusque-là au Danemark.

GRÈCE

Après avoir été la première nation civilisée de l'Europe, après avoir porté tous les arts à leur plus haut degré de perfection, la Grèce, toujours en proie à des discordes intestines, est domptée par Alexandre, puis conquise par les Romains. A partir de 395, elle fait partie intégrante de l'empire d'Orient. Après la prise de Constantinople, elle passe sous la domination des Turcs. Ce n'est qu'en 1829, après d'horribles massacres commis par les Turcs et des luttes héroïques contre ses oppresseurs, que la Grèce, avec l'aide de l'Europe, reconquiert son indépendance. En 1832 elle est constituée en royaume; elle obtient la Thessalie en 1878, mais une guerre imprudente avec la Turquie la met, dix-neuf ans après, à deux doigts de sa perte.

EMPIRE OTTOMAN

L'empire ottoman jusqu'à la mort de Mahomet II.

Les Ottomans étaient originaires des rives de l'Oxus. Leurs chefs, et en particulier Othman (d'où leur nom), prirent peu à peu la place des Seldjoucides. Orkhan créa le

corps régulier des janissaires, ce qui augmenta de beaucoup la force de ses armées et permit à ses successeurs de rapides conquêtes. Sous la conduite de Soliman, ils traversèrent le Bosphore et pénétrèrent en Macédoine, en Serbie et en Bulgarie.

La prise de Constantinople, en 1453, par Mahomet II, établit définitivement leur domination en Europe. Toute la péninsule hellénique tomba en leur pouvoir, pendant qu'ils poursuivaient leurs conquêtes en Asie-Mineure et s'emparaient de l'Egypte et du nord de l'Afrique

La Hongrie luttait contre eux, mais sa défaite à Mohacz donna à Soliman II la Moldavie et la Valachie.

Déclin de l'empire ottoman après Mahomet II. — Après ce règne glorieux, qui marque l'apogée de la puissance ottomane, elle ne fait plus que baisser. Les révoltes continuelles des janissaires sont une cause permanente d'affaiblissement. La bataille de Lépante, en 1571, détruit la flotte ottomane, et tous les pays du nord de l'Afrique, sauf l'Egypte, deviennent, de fait, indépendants Un instant, à la fin du XVIIe siècle, les Turcs menacent l'Europe, en intervenant dans les troubles de la Hongrie et de la Transylvanie. Mais ils sont vaincus, et l'Autriche, Venise et les Russes reprennent une partie des conquêtes ottomanes. A partir de ce moment, les Russes s'étendent continuellement du côté de la Turquie. En 1815, les îles ioniennes passent des Turcs aux Anglais; de 1820 à 1830, la Grèce conquiert sa liberté. Méhémet-Ali devient bientôt indépendant en Egypte, sous la suzeraineté nominale du Sultan. La guerre de Crimée arrête un instant les progrès des Russes. Mais le fanatisme musulman, qui, malgré les promesses d'égalité faites aux chrétiens, amène des persécutions continuelles, amène aussi des soulèvements. En 1875, toute la péninsule des Balkans se soulève, pendant que l'anarchie règne à Constantinople; la Russie, après une conférence inutile des puissances à Constantinople, déclare la guerre à la Turquie, qui est finalement vaincue et doit reconnaître l'indépendance de la Roumanie, de la Serbie et du Monténégro.

Les puissances, par crainte d'empiètements de la Russie, garantissent alors l'intégrité de ce qui reste de l'empire ottoman.

Mais, les réformes ne se faisant pas, les soulèvements continuent, et, dernièrement encore, des massacres en Arménie et en Crète ont amené une guerre entre la Grèce et la Turquie. La Grèce a été vaincue par le nombre. Mais la Crète va recevoir un régime analogue à celui de l'Egypte, et en réalité échapper à la Turquie, tout en restant nominalement sous sa domination.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE

LIVRE I

HISTOIRE ANCIENNE DE L'ORIENT

LIVRE II

HISTOIRE GRECQUE

LIVRE III

HISTOIRE ROMAINE

LIVRE IV

MOYEN AGE

LIVRE V

TEMPS MODERNES

RÉSUMÉ GÉNERAL

DE L'HISTOIRE DES PRINCIPAUX ÉTATS DE L'EUROPE

127. – Paris. — Imp A. HATIER, 15, rue de l'Abbé-Grégoire.